

François Hemsterhuis, *Œuvres philosophiques*

Brill's Studies in Intellectual History

General Editor

Han van Ruler (*Erasmus University Rotterdam*)

Founded by

Arjo Vanderjagt

Editorial Board

C.S. Celenza (*Johns Hopkins University, Baltimore*) – M. Colish (*Yale University*)
J.I. Israel (*Institute for Advanced Study, Princeton*) – A. Koba (*University of Tokyo*)
M. Mugnai (*Scuola Normale Superiore, Pisa*) – W. Otten (*University of Chicago*)

VOLUME 238

Brill's Texts and Sources in Intellectual History

General Editor

Andrew C. Fix (*Lafayette College, Easton*)

Editorial Board

J. Lagrée (*Université de Rennes-1*)
U. Renz (*Universität Klagenfurt*)
A. Uhlmann (*University of Western Sydney*)

VOLUME 15

The titles published in this series are listed at brill.com/btsi

François Hemsterhuis

Œuvres philosophiques

Édition critique

par

Jacob van Sluis



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Cover illustration: Gravure sur la page de titre sur *Lettre sur la sculpture*. Leeuwarden, Tresoar.

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Hemsterhuis, François, 1721-1790.

[Works. Selections. 2015]

Oeuvres philosophiques / François Hemsterhuis ; édition critique par Jacob van Sluis.

pages cm. – (Brill's studies in intellectual history, ISSN 0920-8607 ; volume 238)

François Hemsterhuis, Dutch writer on aesthetics and moral philosophy, wrote all of his most important works in French.

Includes bibliographical references and index.

ISBN 978-90-04-28926-0 (hardback : alk. paper) – ISBN 978-90-04-28927-7 (e-book : alk. paper)

1. Philosophy. I. Sluis, Jacob van, 1953- editor. II. Title.

B4022.A5S58 2015

199'.492–dc23

2015002239

This publication has been typeset in the multilingual “Brill” typeface. With over 5,100 characters covering Latin, IPA, Greek, and Cyrillic, this typeface is especially suitable for use in the humanities. For more information, please see www.brill.com/brill-typeface.

ISSN 0920-8607

ISBN 978-90-04-28926-0 (hardback)

ISBN 978-90-04-28927-7 (e-book)

Copyright 2015 by Koninklijke Brill nv, Leiden, The Netherlands.

Koninklijke Brill nv incorporates the imprints Brill, Brill Hes & De Graaf, Brill Nijhoff, Brill Rodopi and Hotei Publishing.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill nv provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA. Fees are subject to change.

This book is printed on acid-free paper.

*A mes amis
confrères en Hemsterhuis
Gerrit van der Meer
Louis Hoffman*



Table des matières

Table des illustrations XI

PREMIÈRE PARTIE

Introduction

- 1 **L'histoire du texte de Hemsterhuis** 3
 - 1 Le philosophe et son cercle 3
 - 2 Lex textes publiés de son vivant: Huit plus deux 6
 - 3 Les textes non publiés et la correspondance 8
 - 4 Publications des Œuvres 9
- 2 **L'importance de la philosophie de Hemsterhuis** 11
 - 1 Un florilège de ses sujets philosophiques 11
 - 2 Son influence 16
- 3 **La méthode de travail chez Hemsterhuis** 20
 - 1 La phase des manuscrits 20
 - 2 En chemin pour l'imprimerie 25
 - 3 Relier et distribuer 29
- 4 **Caractères des textes et des éditions** 34
 - 1 Lettre sur une pierre antique, sigle A 34
 - 2 Lettre sur la sculpture, sigle B 35
 - 3 Lettre sur les désirs, sigle C 37
 - 4 Lettre sur l'homme et ses rapports, sigle D 39
 - 5 Description philosophique du caractère de feu Mr. F. Fagel, sigle E 40
 - 6 Sophyle ou de la philosophie, sigle F 42
 - 7 Aristée ou de la divinité, sigle G 43
 - 8 Simon ou des facultés de l'ame 45
 - 9 Alexis ou de l'âge d'or, sigle H 49
 - 10 Lettre sur l'athéisme 52
 - 11 Vermischte philosophische Schriften (1782, 1797), sigle V 54
 - 12 Œuvres philosophiques, éd. Jansen (1792), sigle J¹ 61
 - 13 Œuvres philosophiques, éd. Jansen (1809), sigle J² 63

14	Œuvres philosophiques, éd. Van de Weyer (1825–1826), sigle W	63
15	Œuvres philosophiques, éd. Meyboom (1846–1850), sigle M	65
16	Wijsgerige werken, éd. Petry (2001), sigle P	68
5	Justification de la méthode choisie	70
1	Le texte de référence	70
2	L'apparat critique	74
3	Les sigles et les abréviations	77
4	Le commentaire	80
6	Remerciements	81

DEUXIÈME PARTIE

François Hemsterhuis

Les Lettres

Lettre sur une pierre antique 84

Lettre sur la sculpture / Ueber die Bildhauerey 88

Lettre sur les désirs, à M. T.D.S. / Ueber das Verlangen 150

Lettre sur l'homme et ses rapports / Ueber den Menschen und die
Beziehungen desselben 180

Description philosophique du caractère de feu Mr. F. Fagel / Der
Charakter des verstorbenen Herrn F. Fagel; philosophisch
beschrieben 318

TROISIÈME PARTIE

François Hemsterhuis

Les Dialogues

Sophyle ou de la philosophie / Sophylus oder von der
Philosophie 334

Aristée ou de la divinité / Aristäus oder von der Gottheit 388

Simon ou des facultés de l'ame / Simon, oder von den Kräften der Seele 498

Alexis ou de l'âge d'or / Alexis oder vom goldnen Zeitalter 574

Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme / Brief des Diokles an Diotime, über den Atheismus 662

QUATRIÈME PARTIE

Commentaire

- 1 Lettre sur une pierre antique 687
- 2 Lettre sur la sculpture 689
- 3 Lettre sur les désirs 698
- 4 Lettre sur l'homme et ses rapports 702
- 5 Description philosophique du caractère de feu Mr. F. Fagel 713
- 6 Sophyle ou de la philosophie 714
- 7 Aristée ou de la divinité 718
- 8 Simon ou des facultés de l'ame 728
- 9 Alexis ou de l'âge d'or 753
- 10 Lettre sur l'athéisme 763

Bibliographie 765

Table des illustrations

- 1 François Hemsterhuis, dessin par D.P.G. Humbert de Superville (1770–1849) 2
- 2 Adelheid Amalia von Schmettau (1748–1806), princesse de Gallitzin, surnommé Diotime, dessinée par Hemsterhuis représentant Minerve (Pallas Athena) 5
- 3 Signature de Christoph Peter Schultz (1740?–1814) au-dessous d'un acte passé auprès du notaire Hendrik van Os, le 9 juillet 1785 23
- 4 Friedrich Heinrich Jacobi (1743–1819), gravure en taille-douce, d'après un portrait dessiné par Hemsterhuis en 1781 24
- 5 Christian Friedrich von Blankenburg (ou Blanckenburg; 1744–1796), gravure à l'eau-forte par E.S. Henne 57
- 6 Portrait de Louis Suson Pedro Meyboom (1817–1874), lithographie de C.Ch.A. Last, 1854 66

Les gravures dans les *Lettres* et les *Dialogues* de Hemsterhuis sont empruntées aux éditions originales.

- 7 Le combat entre un ver de terre et un insecte noir; dessin de Hemsterhuis, sans date (1779) 720
- 8 «Prométhée ... satisfait à votre justice»: dessin de Hemsterhuis, 1780 750
- 9 «L'Arbitre de l'Univers [Jupiter] sourit et baise le front de l'Immortelle [Vénus]»: dessin de Hemsterhuis, 1780 751

PREMIÈRE PARTIE

Introduction





ILL. 1 *François Hemsterhuis, dessin par D.P.G. Humbert de Superville (1770–1849)*
LEYDE, UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK, PRENTENKABINET, PK 1243

L'histoire du texte de Hemsterhuis

1 Le philosophe et son cercle

La carrière du philosophe néerlandais François Hemsterhuis fut peu remarquable et son histoire de vie se laisse résumer en peu de mots. Il naquit le 27 décembre 1721 à Franeker; son père Tiberius Hemsterhuis avait été nommé professeur de langue grecque dans l'université de cette ville. Sa mère Cornelia de Wilde descendait d'une famille patricienne de marque de la ville d'Amsterdam. En 1740 la famille (il y avait encore deux fils morts jeunes) déménageait à Leyde à la suite d'une nomination du père Tiberius en tant que professeur d'université dans cette ville-là. On ne sait presque rien sur l'éducation du jeune François mais il est probable qu'il a suivi tant à Franeker qu'à Leyde une formation académique approfondie. De 1755 jusqu'à sa retraite prématurée en 1780 il a été nommé auprès du Conseil d'Etat [Raad van State] à La Haye, où il a parcouru une bonne mais peu surprenante carrière en tant que commis. Il continua d'habiter La Haye après sa retraite en tant que particulier jusqu'à sa mort le 7 juillet 1790. Il n'entreprenait que rarement des voyages, entre autres durant l'été de 1785 à Weimar et Dresde. Il ne s'est jamais marié.

De son vivant Hemsterhuis a laissé une œuvre modeste. La publication était à son propre compte et il en faisait lui-même la distribution. C'est ainsi que furent édités huit textes dans des petits livres élégamment présentés de préférence d'un format bien à la main. Au total cet œuvre comporte quelque 125.000 mots. Hemsterhuis n'exerça pas la philosophie en ayant une position académique ou un titre scientifique. Mais sa nomination de commis lui donnait bien des possibilités qu'il a utilisé à fond. S'il est vrai qu'il n'était qu'un fonctionnaire dans l'ombre de la politique nationale de la République des Provinces-Unies et que même il n'a jamais aspiré à un poste influençant la politique, tout cela ne signifie pas qu'il ait eu à La Haye une existence retirée et discrète. Il utilisait ses relations politiques pour étendre davantage son propre réseau intellectuel. Il ne connaissait aucune ambition politique mais sa nomination auprès du Conseil d'État lui offrait toute liberté et possibilités de développer ses talents de philosophe. Il se présentait comme un philosophe pur sang. Déjà dans l'une de ses premières lettres conservées il s'affiche d'une manière sûre de lui comme « philosophe ».¹

1 Lettre à H.W. van Aylva (du 2 janvier 1754): J. van Sluis, «Hemsterhuis en de familie-Van

Grâce à son réseau étendu Hemsterhuis pouvait déjà exercer une grande influence. Il publiait en langue française, langue employée par le monde savant de son temps. De passage à La Haye Diderot reçut de lui une copie de sa *Lettre sur l'homme et ses rapports* qu'il étudia amplement et où il ajouta corrections et commentaires (1773). Durant cette même période parurent également les premiers comptes rendus de ses livres dans des revues étrangères : *Frankfurter Gelehrte Anzeigen*, *Journal encyclopédique* et *Allgemeinen deutschen Bibliothek*. Herder publiait en 1781 une traduction allemande de la *Lettre sur les désirs*, bientôt suivie d'un *Nachtrag* de sa propre main.² En 1782 parut une traduction intégrale en allemand de son œuvre sans que Hemsterhuis s'en occupe lui-même : *Vermischte philosophische Schriften*. Encore plus tard, en 1787, ce fut Jacobi qui travailla à la dernière publication d'une œuvre de Hemsterhuis, l'*Alexis ou de l'âge d'or*, avec en même temps une traduction en allemand, *Alexis oder von dem goldenen Weltalter*. Deux ans après la mort de Hemsterhuis parut à Paris la première publication intégrale de ses *Œuvres philosophiques* (1792).

Hemsterhuis devait sa grande influence en Allemagne pour une partie importante à son amitié avec la princesse Gallitzin. Une comtesse née en Allemagne, Adelheid Amalia von Schmettau (1748–1806), elle était l'épouse de l'envoyé russe à La Haye, Dimitri Alekseevic prince Gallitzin. En 1775 Hemsterhuis concluait avec elle une amitié intellectuelle qui à partir de l'été de 1779, lorsque la princesse déménageait avec ses deux enfants à Munster, se prolongea par une correspondance jusqu'à sa mort. Avec la régularité d'environ deux fois par semaine ils s'écrivirent une lettre, dans laquelle ils s'appelaient des noms d'antiquité, Diotime et Socrate. La princesse était une femme désireuse d'apprendre et d'une personnalité surprenante, qui réussit à se lier à beaucoup de personnalités intéressantes, soit par contacts directs soit par correspondance. Dans sa nouvelle résidence de Munster avec une université nouvellement créée, elle devint avec Franz von Fürstenberg (1729–1810) le centre d'un groupe intellectuel, le « Kreis von Münster ». De par son intervention des contacts furent établis avec Jacobi, Goethe, Hamann et d'autres.

Des listes d'envoi ont été conservées sur lesquelles Hemsterhuis notait à qui il adressait un ou plusieurs exemplaires de ses livres, et de quelle façon reliés, simplement « en veau » ou dans une présentation luxueuse « en maroquin ». De ces listes apparaît aussi l'étendu de son réseau et de son influence de son vivant (voir § 3.3).

Aylva : tekstuitgave van een correspondentie », *Geschiedenis van de wijsbegeerte in Nederland. Documentatieblad van de Werkgroep Sassen*, 2 (1991), p. 75.

2 Jacob van Sluis, *Bibliotheca Hemsterhusiana. Het boekenbezit van Tiberius en Frans Hemsterhuis, met genealogie en bibliografie*. (Budel / Leeuwarden, 2001), pp. 277–278.



ILL. 2 *Adelheid Amalia von Schmettau (1748–1806), princesse de Gallitzin, surnommé Diotime, dessinée par Hemsterhuis représentant Minerve (Pallas Athena)*
MUNSTER, WESTFÄLISCHES LANDESMUSEUM FÜR KULTUR UND KULTURGESCHICHTE

2 Les textes publiés de son vivant : Huit plus deux

A partir de 1762 Hemsterhuis a publié – ou fait publier huit textes :

- *Lettre sur une pierre antique du cabinet du Monsieur Théod. de Smeth, ancien président des Echevins de la ville d'Amsterdam &c. &c. &c.* Adresse : aucune. Signé à la fin : F. Hemsterhuis, La Haye, le 5. Janvier 1762. En quarto grand.
- *Lettre sur la sculpture, à Monsieur Théod. de Smeth, ancien président des Echevins de la ville d'Amsterdam.* Adresse : Amsterdam, Marc Michel Rey, 1769. Signé à la fin : Hemsterhuis, le Fils ; La Haye ce 20 de Nov. 1765. En quarto grand.
- *Lettre sur les désirs à M. T.D.S.* Adresse : Paris, 1770. In-octavo.
- *Lettre sur l'homme et ses rapports.* Adresse : Paris, 1772. In-douze.
- *Description philosophique du caractere de feu Mr. F. Fagel.* Adresse : 1773. In-douze.
- *Sophyle ou de la philosophie.* Adresse : Paris, 1778. In-douze.
- *Aristée ou de la divinité.* Adresse : Paris, 1779. In-douze.
- *Alexis ou de l'age d'or.* Adresse : Riga, chez Jean Frederic Hartknoch, 1787. In-octavo.

Sur aucune des pages de titre ne se trouve le nom de l'auteur ; les publications *Pierre* et *Sculpture* ont à la fin une signature avec le nom. Les autres œuvres ont été publiées sans mention du nom de l'auteur, mais Hemsterhuis à titre non-officiel ne cachait pas qu'il s'agissait bien des œuvres de sa main. Il arrivait plus souvent que des gens des classes supérieures publient leurs écrits de façon anonyme.³

Graduellement Hemsterhuis opta pour des formats plus petits et à la fin de son œuvre pour le format compact in-8 ou in-12. La mise en page restait toujours la même : la surface imprimée, cadre imaginaire dans lequel se trouvent les lignes du texte, mesurait à partir de la *Lettre sur les désirs* dans chaque publication env. 85×47 mm,⁴ avec au-dessus au centre le numéro de la page entre parenthèses. La mise en page est soignée, avec un bon équilibre entre le blanc et le noir, le texte (interligne) composé assez spacieusement et entouré

3 Pour un exemple clair nous nous référons à Unico Guillaume comte de Wassenaer, dont les concerts anonymes furent longtemps alloués au compositeur Italien Pergolesi : voir Rudolf Rasch & Kees Vlaardingebroek (éditeurs), *Unico Wilhelm van Wassenaer 1692–1766 : componist en staatsman* (Bibliotheek Nederlandse muziek) (Zutphen, 1993).

4 La *Lettre sur les désirs* un peu plus grand : 90×56 mm.

de tous côtés d'une marge blanche spacieuse. Il choisit toujours un papier de haute qualité. Dans l'impressum de *Désirs*, *L'homme*, *Sophyle* et *Aristée* Paris est mentionnée comme lieu de publication, sans le nom d'un imprimeur, mais cette désignation du lieu est fictive. Par contre, Riga n'est pas fictif dans la publication de l'*Alexis*; F.H. Jacobi en était responsable et celui-ci choisit une exécution et une mise en pages qui se rapprochait des dialogues *Sophyle* et *Aristée*, publiés par Hemsterhuis lui-même.

Hemsterhuis était un philosophe qui ne publiait pas facilement. Il avait besoin d'un motif, non pas sous forme d'un problème actuel, mais en recherchant un interlocuteur vis-à-vis duquel il pouvait formuler ses pensées et qui à son tour l'incitait à publier. Au départ il publiait son œuvre sous forme d'une «Lettre», souvent adressée à un ami cité nommément. Apparemment il lui fut nécessaire de s'adresser à une personne désignée, ou plus probablement les textes en question se produisaient à la demande de et peut-être après discussion avec les amis concernés. *Pierre*, *Sculpture* et *Désirs* sont adressées au maire d'Amsterdam Theodoor de Smeth (1710–1772), et *L'homme* à son ami et collègue François Fagel (1740–1773), en mémoire duquel il écrit *Description*. Après leur décès Hemsterhuis trouva une muse en la personne de la princesse Gallitzin. Elle l'inspirait à écrire des dialogues dans le style de Platon. Sa fréquentation avec la princesse et ses deux jeunes enfants, pour qui il était un mentor, fût à l'origine d'une rupture en style et genre. Les trois œuvres qui parurent ensuite à partir de 1778 (*Sophyle*, *Aristée* et *Alexis*) étaient écrites sous forme d'un dialogue tel que Platon les écrivit, mises en un contexte grec antique.

De la correspondance avec la princesse et d'autres pièces d'archives il apparaît que Hemsterhuis faisait copier ses textes et les faisait circuler en manuscrit, par exemple dans le cercle d'amis allemands de la princesse. C'est ainsi que Goethe obtint par la princesse des copies manuscrites des dialogues *Simon* et *Alexis*, ces deux textes n'ayant point encore été publiés à ce moment-là. De pareils manuscrits furent exécutés avec soin, souvent reliés en volume maroquin, ce qui indique que Hemsterhuis voulut se manifester avec ces textes d'une façon comparable aux dialogues imprimés de *Sophyle* et *Aristée*.

Le dialogue *Simon ou des facultés de l'âme* a connu une réception remarquable. Hemsterhuis n'a pas publié ce texte sous forme imprimée. Cependant il le faisait circuler largement: la liste d'envoi du *Simon* annonce 14 copies, envoyées entre autres à la princesse et Jacobi. La traduction allemande, *Simon, oder von den Kräften der Seele (Aus einer Handschrift)* parut en 1782 dans le recueil *Vermischte philosophische Schriften*. La version française fut incorporée dans toutes les publications des *Œuvres philosophiques*, à commencer par la première publication en 1792. Puisque ce texte jouait déjà un rôle important

dans l'accueil de l'œuvre de Hemsterhuis, le *Simon* a donc été également inséré dans cette publication des *Œuvres philosophiques*.

La *Lettre sur l'athéisme* connaît une histoire comparable. A l'origine écrite comme une lettre personnelle de Hemsterhuis à Diotime, datée du 7 septembre 1787 et réécrite en janvier 1789, ce texte fut inséré par Jacobi en traduction allemande comme pièce jointe dans le vaste second tirage de son *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an den Herrn Moses Mendelssohn* (Breslau, 1789). Cette *Lettre* a été insérée également dans toutes les publications des *Œuvres philosophiques*, à partir de celle de Jansen de 1792.

Depuis le début, de son vivant encore, le *Simon* et la *Lettre sur l'athéisme* ont appartenu au corps des textes de Hemsterhuis. Cette combinaison d'une distribution précoce et une réception immédiate est la raison d'insérer ces deux textes dans cette nouvelle publication de l'œuvre assemblée.

3 Les textes non publiés et la correspondance

Il existe plus de textes manuscrits, de la main de Hemsterhuis, que de textes imprimés. Il est peu probable que ceux-ci ont circulé aussi largement que les manuscrits du *Simon*. Parfois ils furent écrits de sa propre initiative afin de traiter un problème philosophique précis, mais dans quelques cas ce furent des réflexions que Hemsterhuis écrivait dans le cadre de sa fonction de commis. Une liste provisoire contient les titres suivants :

- *Lettre sur les vertus et les vices* (1776)
- *Lettre sur le fatalisme* (1776)*
- *Sur la réalité des apparences* (1776)
- *Sur l'immatériel* (1776)
- *Suite au traité sur l'immatériel* (1776)
- *De la divisibilité à l'infini* (1776)
- *Sur la physique* (1777)
- *Sur l'astronomie* (1777)
- *Sur l'incommensurable* (1779)
- *Réflexions sur la République des Provinces Unies* (1781)
- *Mémoire sur la banque d'Amsterdam* (1782)
- *Alexis [II] ou du militaire* (1783)
- *Ebauche d'un avis du Conseil d'Etat* (1784)
- *Lettre sur la rotation des planètes* (1784)
- *Lettre sur le mouvement du soleil et des planètes* (1784)*
- *Observations critiques sur le beau* (1785)

- *Lettre sur l'athéisme* (1787, 1789)*
- *Lettre sur l'optique* (1788)
- *Observations préliminaires sur la constitution de la République des Provinces Unies* (s.a.)

Il est quasiment certain que tous ces textes n'ont été transmis que par un manuscrit et qu'ils n'ont été publiés que très longtemps après la mort de Hemsterhuis pour la première fois. C'est la raison pour laquelle leur influence est restée restreinte. La plupart a été insérée dans une édition textuelle modernisée et publiée dans les *Wijsgerige werken* [Œuvres philosophiques] par M.J. Petry en 2001. Dans la publication actuelle des *Œuvres philosophiques* ces textes n'ont pas été insérés pour cause de l'influence restreinte déjà indiquée.

Comme nous l'avons déjà expliqué, Hemsterhuis écrivait ses textes imprimés pour un destinataire précis, condition nécessaire pour lui pour se décider à écrire et publier. Cet élément donne davantage d'importance à sa correspondance. De la main de Hemsterhuis quelques 1500 lettres nous sont transmises, la plupart écrites après 1775. Son correspondant le plus important était la princesse Gallitzin, à qui plus de 1100 lettres ont été adressées. Toutes ces lettres ont été publiées récemment en douze volumes : dix volumes sous le titre *Ma toute chère Diotime* avec les lettres adressées à la princesse Gallitzin et deux volumes avec les lettres aux autres correspondants. Toutes ces lettres écrites par lui sont accessibles par voie digitale.⁵ Les « Lettres » dans la liste susdite marquées d'un *-astérisque ont été écrites à l'origine comme une lettre à la princesse Gallitzin.

4 Publications des Œuvres

Deux ans après la mort de Hemsterhuis parut le premier recueil de ses œuvres publiées, réalisé par H.J. Jansen en deux volumes, *Œuvres philosophiques* (Paris 1792) – abrégé ici avec le sigle *J*¹. Jansen effectua plus tard une publication révisée, à nouveau en deux volumes sous le même titre : *Œuvres philosophiques* (Paris 1806) – en abrégé *J*². Quant à la publication suivante, en exécution simple en deux volumes : *Œuvres philosophiques* (Louvain 1825–1826), c'est S. Van de Weyer qui en prit soin – en abrégé *W*. La publication pendant longtemps considérée comme la plus marquante était celle de L.S.P. Meyboom en trois volumes : *Œuvres philosophiques* (Leuwarde 1846–1850) – en abrégé *M*; une réimpression inchangée en un seul volume parut encore en 1972. Ce

⁵ URL : <http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>.

n'était qu'en 2001 seulement qu'une nouvelle publication parut, cette fois-ci de l'ensemble de tous les textes connus avec une traduction néerlandaise, soignée par M.J. Petry, en abrégé *P*.

Antérieurement au premier recueil de Jansen avec les textes français originaux parut la traduction allemande à Leipzig, *Vermischte philosophische Schriften*, les deux premiers volumes en 1782 et suivis d'un troisième volume en 1797. Cette traduction sera imprimée dans notre publication en parallèle avec le texte original français et sera indiquée dans l'appareil critique par l'abréviation *V*.

Toutes ces cinq publications « anciennes » des textes assemblés contiennent les huit livres publiés à l'origine plus le *Simon* et la *Lettre sur l'athéisme*, avec l'annotation que la *Lettre sur une pierre antique* ne fut pas insérée dans *J*¹, car elle fut probablement négligée au départ par Jansen.⁶ Cependant Jansen dans son premier recueil avait aussi inséré deux textes, qui n'ont pas été mis dans notre publication actuelle :

1. *De l'amour et de l'égoïsme*, par M. J.J. Herder. – Il s'agit d'une traduction de *Liebe und Selbstheit*, une réaction de Herder à la *Lettre sur les désirs* de Hemsterhuis, publiée en 1781 dans une revue allemande.⁷
2. *Lettre de M. F.H. Jacobi, à M. Hemsterhuis*. – Cette lettre, quoique sans date chez Jansen, a été écrite le 7 août 1784. Elle parut en traduction allemande dans la première édition de *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an den Herrn Moses Mendelssohn* (Breslau 1785).⁸ La lettre est une incitation de Jacobi adressée à Hemsterhuis, qui mènerait à la première version de la *Lettre sur l'athéisme*.

A partir de *J*¹ toujours ces deux textes ont été insérés dans les publications ultérieures des *Œuvres J*², *W* et *M* (mais non pas dans *P*) et en allemand dans *Vermischte philosophische Schriften*. Ils n'ont cependant pas été insérés dans la publication présente étant donné qu'il ne s'agit pas de textes de Hemsterhuis.

6 Non plus insérée dans *Vermischte philosophische Schriften*. Voir ci-dessous § 4.1.

7 Voir § 4.3 ci-dessous.

8 Voir § 4.10 ci-dessous.

L'importance de la philosophie de Hemsterhuis

1 Un florilège de ses sujets philosophiques

Au début du dialogue *Sophyle ou de la philosophie* Hemsterhuis formule son credo philosophique. La philosophie doit sortir de l'intérieur pour ainsi dire, par un processus pédagogique comme Socrate savait l'effectuer dans ses conversations :

Ma Philosophie, mon cher Sophyle, c'est celle des enfans; c'est celle de Socrate; c'est celle qui se trouveroit au fond de notre coeur, de nos ames, si nous prenions la peine de l'y chercher.¹

Il est ennemi de toute philosophie qui mène à un système complet :

Tous les Systèmes de Philosophie que les hommes ont forgés jusqu'ici, ne sont que des assemblages gratuits, qui ont plu à tel individu ou à sa secte. Si les vérités étoient toutes l'une à côté de l'autre, sans intervalles, on sauroit, on connoîtroit; mais on ne disputeroit pas. Il n'y a que deux Philosophies au monde où les vérités se tiennent, et que l'esprit n'abâtardit pas: c'est la Socratique et la Neutonienne. La dernière, je l'avoue, ne mérite pas le nom de Système de Philosophie, puisque elle n'en fait qu'une branche très-petite, n'embrassant uniquement que la Mécanique, en tant qu'elle est applicable à la pure Géométrie. Mais pour la Socratique, tout est de son ressort. Socrate seul, Socrate, qui feroit croire que l'homme ressemble à Dieu, prêcha la Philosophie; tandis que les autres ne prêcherent que leurs Systèmes Philosophiques bornés. Il apprit aux hommes, qu'elle se trouve dans toute tête saine, dans tout coeur droit; qu'elle n'est pas fille de l'esprit ou de l'imagination, mais qu'elle est la source d'un bonheur universel et indestructible.²

1 Hemsterhuis, *Sophyle*, l. 135–137. Les renvois à l'œuvre de Hemsterhuis suivent les numéros de ligne de cette édition.

2 Hemsterhuis, *Sophyle*, l. 118–132.

Autrement dit : Hemsterhuis divise la philosophie en deux domaines. Il choisit Newton et sa méthode empirique pour les sciences physiques. La systématique y est possible, mais on ne peut pas exactement l'appeler de la philosophie. Dans les disciplines plutôt anthropologiques c'est son héros Socrate qu'il prend pour exemple.

Pour dessiner brièvement sa philosophie il n'est donc pas opportun d'appliquer une systématisation. Hemsterhuis évita cela lui-même. C'est pourquoi j'ai choisi de présenter ici un certain nombre de thèmes qui caractérisent l'œuvre de notre Hemsterhuis socratique.

La vraie connaissance est disponible et à la portée des enfants, ou alors on peut la découvrir par la méthode socratique. Toute connaissance est précédée d'une notion intuitive. Il s'agit d'une conviction immédiate du sentiment. Cette expérience *a priori* forme la base d'une connaissance plus étendue par le truchement de la raison et des sens :

L'homme, Aristée, est en apparence susceptible de deux espèces de conviction : l'une est un sentiment interne, ineffaçable dans l'homme bien constitué ; l'autre dérive du raisonnement, c'est-à-dire, d'un travail de l'intellect conduit avec ordre. La seconde ne sauroit subsister sans avoir la première pour base unique ; car en remontant aux premiers principes de toutes nos connaissances, de quelque nature qu'elles puissent être, nous parviendrons à des axiomes, c'est-à-dire, à la pure conviction du sentiment.³

Ce « sentiment interne », « cette conviction intime et parfaite »⁴, fournit une notion d'être et de sentir qu'on éprouve d'une façon passive. Un credo, à consonance cartésienne, se trouve dans le *Sophyle* : « je sens : ainsi je suis passif : par conséquent je suis. »⁵ Dans une monographie bien travaillée Hammacher place l'immédiateté (« Unmittelbarkeit ») qui s'en suit, comme la notion centrale dans la pensée de Hemsterhuis.⁶ Il n'est pas possible d'obtenir une connaissance plus étendue et de philosopher de façon critique sans une telle conviction directe et intuitive. Ce sentiment immédiat n'est pas une collection pleine d'idées claires et distinctes comme le cartésianisme l'enseigne ;

3 Hemsterhuis, *Aristée*, l. 1349–1356.

4 Hemsterhuis, *Sophyle*, l. 541.

5 Hemsterhuis, *Sophyle*, l. 149.

6 Klaus Hammacher, *Unmittelbarkeit und Kritik bei Hemsterhuis* (München, 1971). Hammacher introduit à cet effet le terme « Unmittelbarkeit » : immédiateté. Hemsterhuis n'en donne pas un terme parallèle.

il offre un fondement, étendu et indécomposable pour le raisonnement ultérieur. «La conviction du sentiment vaut bien celle de l'intellect, mon cher Aristée.»⁷

Le titre du livre *Lettre sur l'homme et ses rapports* est en lui-même tout un programme. Le terme «rapports» est d'un intérêt certain.⁸ L'homme est en communication avec le monde extérieur de différentes manières, et cela rendu possible par ses organes, par le moyen de différents «rapports». Si l'homme avait reçu d'autres organes, d'autres rapports seraient en vigueur pour lui, et par conséquent d'autres vues sur le monde. D'autres rapports sont possibles.

Vu sous cet optique ou dans ce cadre de références, Hemsterhuis se positionne dans une épistémologie qu'on pourrait décrire comme un relativisme au sujet de l'être humain. Dans un certain sens la comparaison est possible avec l'analyse transcendentale de Kant, bien que Kant pose le principe de conditions restrictives dans des catégories *a priori*, et non pas, comme le fait Hemsterhuis, dans le sentiment vague où tous les rapports se réunissent.

Dans sa correspondance avec la princesse sa psychologie, Hemsterhuis décrit ce qu'il appelle sa psychologie dans laquelle il décrit sa vue sur la personne humaine en tant qu'individu. Il s'agit de quatre qualités, qui, bien équilibrées entre elles, forment le caractère d'une personne. Cela a été élaboré le plus loin dans le dialogue *Simon ou les facultés de l'âme*, ce qui explique le sous-titre. Ces quatre facultés de l'âme sont dans la terminologie de Hemsterhuis: la velléité, l'organe moral, l'intellect et l'imagination. Dans leurs rapports réciproques elles forment la personnalité de l'individu et déterminent son efficacité.

Il s'ensuit encore que la vertu suprême consiste dans la prodigieuse richesse de l'ame; dans l'activité à se déterminer de la velléité; dans la sensibilité et l'activité de l'organe moral; dans l'agilité et la justesse de l'intellect; dans la clarté et la richesse de l'imagination; dans l'équilibre ou la perfection égale et proportionnée de ces quatre facultés, et dans l'emploi combiné et instantané que l'ame sait faire de la détermination de sa velléité. Que les vices derivent du trop grand pouvoir de la velléité

7 Hemsterhuis, *Aristée*, l. 909–910.

8 Blankenburg et Hilß traduisent le terme «rapport» comme «Beziehung». Moenkemeyer ne traduit pas ce terme dans son étude en anglais, *François Hemsterhuis* (Boston, 1975). Une traduction correcte en anglais pourrait être «affiliation», à préférer au «relation(ship)», parceque cela laisse sonner le mot latin «filum», et «filer» en français. A songer aussi à l'image de l'araignée au début du *Sophyle*.

ou de la sensibilité morale, et du mauvais emploi qui en résulte des autres facultés; et que les défauts n'ont leur source que dans la faiblesse de la volonté, qui ne sait se déterminer elle-même, et qui par conséquent reste en proie à l'imagination et à la sensibilité morale.⁹

De ces quatre qualités «l'organe moral» est la plus difficile à concevoir. Il est clair qu'il ne s'agit pas d'un organe physique comme le tact ou la vue. Il indique quelque chose où se réunissent la conscience, l'intuition et la connaissance de soi. Dans la *Lettre sur l'homme et ses rapports* Hemsterhuis fournit une description détaillée, dans laquelle il parle d'abord de «la face morale de l'univers» et puis plus tard de «l'organe moral».¹⁰ Ci et là il en donne une liaison avec les mots «aimer», «cœur», «sentir» et «sentiment»:

il faut commencer à examiner de plus près cet organe, qui jusqu'ici n'a pas de nom propre, et qu'on désigne communément par cœur, sentiment, conscience; cet organe, qui est tourné vers la face, sans comparaison, la plus riche et la plus belle de toutes celles que nous connaissons, et dans laquelle résident le bonheur, le malheur, et presque tous nos plaisirs et toutes nos peines; cet organe enfin, qui nous fait sentir notre existence, puisqu'il nous fait sentir nos rapports aux choses qui sont hors de nous, tandis que nos autres organes ne nous font sentir que les rapports des choses hors de nous à nous.¹¹

Dans le *Simon* Hemsterhuis dessine sur la base de ces quatre qualités les caractères de quatre héros de la mythologie grecque. Ensuite, dans l'éducation des enfants il faut tenir compte individuellement des rapports réciproques et garder l'équilibre. Dans la correspondance avec la princesse Gallitzin, Hemsterhuis désigne le tout à l'aide de l'image d'un trèfle à quatre feuilles, dans le cœur duquel les quatre facultés se réunissent autour du mot «harmonie».¹² Cependant, le mot trèfle ne se trouve dans aucun des textes de cette édition.

Un autre principe indicateur pour caractériser Hemsterhuis, c'est ce que je voudrais nommer la formule *optimum*: «le *minimum* du temps que j'emploie à me faire une idée de l'objet, par la facilité et l'excellence de ses contours, [et] le *maximum* de la quantité d'idées».¹³ Dans *Sculpture* (et aussi bien ailleurs) cette

9 Hemsterhuis, *Simon*, l. 894–904.

10 Hemsterhuis, *Homme*, l. 804 et l. 1020.

11 Hemsterhuis, *Homme*, l. 773–781.

12 Voir commentaire *Aristée* ligne 892.

13 Hemsterhuis, *Sculpture*, l. 562–564.

formule est présentée comme critère pour la beauté. En possédant d'autres organes, l'homme aurait aussi une autre idée de beauté.

Changez les choses; la nature de nos idées du beau restera la même: mais si Vous changez l'essence de nos organes, ou la nature de leur construction, toutes nos idées presentes de la beauté rentreront aussitot dans le néant.¹⁴

Hemsterhuis fait usage de cette formule pour la première fois dans la *Lettre sur la sculpture*, d'où la description donnée a été empruntée, mais dans tous ses œuvres ultérieurs elle revient de différentes façons et sur différents sujets. Par exemple dans la *Lettre sur les désirs* le principe de l'*optimum* est appliqué d'abord pour éclaircir l'affection personnelle dans la vie sociale,¹⁵ puis plus loin il est lié à un désir plus ample, dans lequel on reconnaît le *ἔρως* platonique. Dans l'*Aristée* la conception plus étendue de «l'ordre» est placée dans un contexte correspondant. Un dernier exemple: dans l'*Alexis* Hemsterhuis défend le degré de vérité de la poésie:

Y a-t-il en Rhétorique, en Poésie, des vérités, des beautés, des traits sublimes, sentis et exprimés même avant que d'avoir été discutés ou examinés en détail par l'intellect?¹⁶

L'influence de la philosophie newtonienne n'a pas besoin ici d'une élaboration explicite. Elle est exposée nettement dans les traités concernant les sujets mathématiques et optiques, qui n'ont pas été édités ici. Nos dix œuvres font voir qu'elles jouent en arrière plan un rôle dans le fondement empirique de la philosophie de Hemsterhuis.

Cet aperçu est loin d'être complet. Il n'entre pas dans mes intentions de rendre un tableau complet de la pensée de Hemsterhuis, j'espère néanmoins expliciter sa cohérence interne. Le texte ci-dessus offre un début d'éclaircissement de sa position dans la tradition philosophique du XVIII^e siècle. Il se trouve au carrefour des Lumières (newtonianisme), du Classicisme (Socrate, les désirs platoniques) et du Romantisme (sentiment, formule de l'*optimum*). D'un côté il essaye d'éviter un scepticisme, en partant d'une évidence qu'on éprouve directement, «celle des enfans», qui rend possible les questions socra-

14 Hemsterhuis, *Sculpture*, l. 281–284.

15 Hemsterhuis, *Désirs*, l. 183–184.

16 Hemsterhuis, *Alexis*, l. 860–862.

tiques et les réponses newtoniennes. D'autre part, Hemsterhuis désire éviter un système fermé ; cela mène à ses yeux irrévocablement à des solutions spéculatives. A la fin toutes les vérités partielles coïncident dans une conviction directement éprouvée :

Si on pouvoit concentrer toutes les convictions instantanées de toutes les vérités par où on a passé, on auroit une conviction aussi forte du resultat de toutes ces verités, que du plus simple de ces verités qui a servi de base, et de principe.¹⁷

On arrive à découvrir, à ranger et à classer les vérités par la raison, mais on peut aussi les éprouver intuitivement : « c'est le génie qui sent ... tous ces rapports dans le même instant ».¹⁸ La formule *optimum* s'avère donc dans l'épistémologie beaucoup plus ample que pour la seule beauté.

2 Son influence

L'importance de Hemsterhuis a été reconnue bien précocement par ses contemporains, surtout en Allemagne, malgré qu'il fasse l'édition et la distribution de ses publications lui-même, ce qui restreignait leur diffusion. Jacobi avait déjà lu la *Lettre sur la sculpture* en aout 1769,¹⁹ bien qu'une rencontre personnelle ne suivit qu'en mars 1781. Bientôt apparurent des critiques des œuvres de Hemsterhuis dans des revues allemandes,²⁰ d'abord la *Lettre sur la sculpture* de la main de Garve, voir ci-dessous § 4.2. Le point culminant de la notoriété de Hemsterhuis en Allemagne fût naturellement la publication des *Vermischte philosophische Schriften*, et cette traduction forma le départ d'une notoriété prolongée.

La découverte précoce de Hemsterhuis en Allemagne se fit de deux façons.²¹ Jacobi, Novalis et plus tard Johann Neeb s'orientèrent sur l'œuvre complète de

¹⁷ Hemsterhuis, *Homme*, I. 1971–1974.

¹⁸ Hemsterhuis, *Homme*, I. 163 resp. I. 146–147.

¹⁹ J.Th. de Booy & Roland Mortier, *Lettres inédites de F.H. Jacobi (Studies on Voltaire and the eighteenth century, 45)* (Genève, 1966), p. 144.

²⁰ Van Sluis, *Bibliotheca hemsterhusiana*, pp. 276–277.

²¹ Hammacher donne un tableau clair de cette réception, dans un article : 'Hemsterhuis und seine Rezeption in der deutschen Philosophie und Literatur des ausgehenden achtzehnten Jahrhunderts', dans : Marcel F. Fresco e.a. (éd.), *Frans Hemsterhuis (1721–1790): Quellen, Philosophie und Rezeption / Sources, philosophy and reception / Sources, philosophie et*

Hemsterhuis, et y trouvèrent leur inspiration. Cela vaut aussi pour l'éditeur du troisième tome des *Vermischte philosophische Schriften* (1797, voir § 4.11), qui fit dans une annexe de sa main une comparaison de la philosophie de Hemsterhuis avec celle de Kant. Car, en effet, Kant était dans la philosophie allemande un contemporain reconnu, encore que ses trois *Kritiken* renommées parussent peu après les œuvres de Hemsterhuis.

L'autre forme de réception concernait un seul texte ou des thèmes séparés. Les premiers exemples en sont la *Lettre sur la sculpture* par Garve et la *Lettre sur les désirs* par Herder (§ 4.3). Goethe apprécia beaucoup la formule de la beauté. Novalis, les frères Schlegel et Hölderlin étaient touchés par l'idée de l'âge d'or.²² En plus, la création de l'arrière plan classiciste par Hemsterhuis eût beaucoup de succès. En ce qui concerne les thèmes séparés, une comparaison avec Kant était aussi possible. Par exemple Chr.-G. Herrmann comparait dans son petit livre (1791) les définitions de la beauté par Kant et celle de Hemsterhuis.²³ En fin de compte, ainsi nous l'apprend l'histoire, la philosophie de Kant s'avéra beaucoup plus influente que celle de Hemsterhuis. La portée de Hemsterhuis en Allemagne fût qu'il inspira une génération qui suivit directement la sienne, les représentants du *Sturm und Drang* et ceux du Romantisme prématuré. Ce qui les touchait, ce fût la combinaison de la raison et l'intuition, créée par Hemsterhuis. Il montrait que la connotation scientifique de la philosophie de Newton se laissait compléter d'une ample connaissance d'intuition et pouvait même mener à une notion esthétique. Ce que Hemsterhuis avait à offrir aux yeux allemands est exprimé par un de ses traducteurs :

Die Grazien des Style mit der Gründlichkeit der Gedanken, Fülle der Einbildung mit nüchternem Verstande zu verbinden, mit dem Blumen des Witzes auszus schmücken, ist eine Höhe der philosophischen Composition, von der sich besonders unsere Nation je länger je weiter zu entfernen scheint. [...] In dieser Rücksicht können die Schriften des verstorbenen Hemsterhuis nicht genug zum Lesen empfohlen werden.²⁴

réception (Münster / Hamburg, 1995), pp. 405–432. Hammacher mentionne deux phases, difficilement à séparer d'ailleurs en ce qui concerne la chronologie. Dans ce recueil se trouvent également des contributions concernant l'influence de Hemsterhuis sur Herder, Hamann, Jacobi, Goethe, Hölderlin et Schleiermacher.

22 Moenkemeyer, *François Hemsterhuis*, pp. 164–179.

23 Christian Gotthilf Hermann, *Kant und Hemsterhuis in Rücksicht ihrer Definition der Schönheit, nebst einigen Einwü rfen gegen Letztern.* (Erfurt, 1791; réimpression Bruxelles, 1969).

24 «Lier les grâces du style avec la profondeur des pensées et l'ampleur de l'imagination avec la raison réaliste, ornées des fleurs de l'esprit, voilà un sommet de la composition

Hemsterhuis eût moins d'influence dans d'autres pays. La différence avec la philosophie en France était trop grande. Dans la *Lettre sur l'homme* Hemsterhuis s'était déjà déclaré contre le matérialisme qui y était de vigueur. A Diderot il en donna un exemplaire, interfolié de pages blanches pour des annotations; le commentaire fait voir son incompréhension.²⁵ Hemsterhuis avait rencontré La Mettrie à Leyde pendant ses années d'études. Il connaissait Raynal personnellement et d'Alembert peut-être aussi. Cependant, les rencontres restèrent limitées, sans beaucoup d'échanges des idées. Hemsterhuis ridiculisait le sensualisme de Ch. Bonnet d'une manière ironique.²⁶ Un accueil français plus bienveillant pour Hemsterhuis se produisit au tout début du XIX^e siècle, avec Maine de Biran,²⁷ Mme de Staël et Portalis.²⁸ Le rétentissement en Angleterre fût modeste et se borna à quelques connections personnelles. Aux États-Unis Benjamin Franklin possédait six titres de Hemsterhuis, acquis peut-être pendant son séjour en Europe.²⁹

Aux Pays-Bas on prit largement connaissance des œuvres de Hemsterhuis. Cornelis Ploos van Amstel publia des fragments de texte, traduits en néerlandais (voir § 3.1). Une assimilation plus approfondie de ses pensées vînt beaucoup plus tard grâce à Ph.W. van Heusde, professeur à l'université d'Utrecht de 1803 jusqu'à sa mort en 1839. Celui-là à son tour exerça une grande influence par ses élèves sur le courant théologique qu'on enseigna depuis 1820 environ à l'université de Groningue, dit la Théologie de Groningue [Groninger Godgeleerdheid]. La philosophie de Hemsterhuis trouvait ici une élaboration pratique dans le développement de l'esprit libre de l'individu, avec une forte tendance didactique et pédagogique. L'homme peut parvenir à un haut degré de perfection, avec Jesus Christ comme exemple révélé. La philosophie s'approchait ici de la théologie de la révélation, bien qu'avec une notion modeste du péché, et en niant à peu près la nécessité de la grâce surnaturelle.³⁰ Meyboom

philosophique, dont surtout notre nation semble s'éloigner de plus en plus. [...] A cet égard on ne saurait suffisamment recommander à lire les écrits de feu Hemsterhuis. » – 1. Zugabe, *Vermischte philosophische Schriften*, III, 201–202.

25 Cet exemplaire a été édité par Georges May en 1964, voir note 22 à page 30.

26 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.47 (début juillet 1780); Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, lettre 78.

27 Henri Gouhier, « Science et sagesse dans l'itinéraire spirituel de Maine de Biran », *Algemeen Nederlands tijdschrift voor wijsbegeerte en psychologie*, 45 (1952–1953), pp. 57–68.

28 Emile Boulan, *François Hemsterhuis, le Socrate hollandais. Suivi de Alexis ou du militaire (Dialogue inédit)* (Groningue / Paris, 1924), pp. 56–57.

29 Edwin Wolf & Kevin J. Hayes, *The library of Benjamin Franklin (Memoirs of the American Philosophical Society, 257)* (Philadelphia 2006), pp. 406–407.

30 Michiel R. Wielema, « Die christlich-platonische Hemsterhuis-Rezeption in den Nieder-

eût sa formation entièrement dans cette théologie libérale et peu orthodoxe. Après 1860 la Théologie de Groningue perdit rapidement son attraction.

L'édition de Meyboom marque la fin d'une période. Jusque là on étudia Hemsterhuis comme philosophe qui fournissait de l'inspiration par ses œuvres pour développer sa propre vision. Après 1850 – et plus tôt encore en Allemagne – cette influence directe de Hemsterhuis disparaît, et on étudie ses œuvres en les considérant comme une phase close dans un développement philosophique et culturel.

L'importance de Hemsterhuis est donc plutôt historique. Sa philosophie forme une étape dans l'histoire de la philosophie, avec un rayonnement culturel dans la période de 1770 jusqu'à 1850 environ. Par conséquent j'ai choisi une présentation historique pour cette édition. Les dix textes ont été présentés dans l'ordre chronologique, dans l'orthographe originale et avec un commentaire qui se limite à Hemsterhuis et à ses premiers éditeurs. Le texte allemand des *Vermischte philosophische Schriften* est présenté en parallèle, étant donné l'intérêt immense de l'accueil précoce de son œuvre en Allemagne, et parce que, dans le cas du *Simon*, il offre un témoin de texte important.

landen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts », in : Marcel F. Fresco e.a. (éd.), *Frans Hemsterhuis (1721–1790) : Quellen, Philosophie und Rezeption / Sources, philosophy and reception / Sources, philosophie et réception* (Münster / Hamburg, 1995), pp. 573–586.

La méthode de travail chez Hemsterhuis

1 La phase des manuscrits

De ses premières œuvres ne nous restent aucun plus des manuscrits, cependant de ses écrits importants ultérieurs des manuscrits ont été conservés ; une partie est de la main de Hemsterhuis, mais il y a des manuscrits aussi d'une autre main. Outre ces autographes existent des centaines de lettres de sa propre main. Hemsterhuis manie l'orthographe assez bien dans tous ses textes, il est sobre dans l'usage des accents. Cependant, si on compare les manuscrits avec les textes imprimés, on constate des différences : l'orthographe d'un nombre de mots est plus moderne, et l'usage des accents est plus fréquent, donc également plus moderne : une première indication que Hemsterhuis n'avait pas lui-même la dernière main dans la mise sous presse.

Une deuxième indication, beaucoup plus concrète, est donnée par une lettre du 7 février 1779, dans laquelle Hemsterhuis réfère directement à celui qui a édité l'*Aristée*, et en apparence pas à sa satisfaction d'ailleurs : « ce sera le dernier de mes ouvrages qui s'imprimera par l'Américain ».¹ L'Américain qu'il a en vue c'est Charles Guillaume Frédéric Dumas (1721–1796), dans ce temps là également chargé d'affaires des Etats-Unis dans la République de 1776 jusqu'à 1795.² Cette expression de Hemsterhuis – « le dernier de mes ouvrages » – fait supposer que Dumas avait joué plus souvent le rôle de rédacteur. Des chercheurs ultérieurs ont posé la suggestion que ce Dumas remplit cette tâche aussi pour la *Lettre sur l'homme* et pour la *Sophyle*.³ Cependant, il n'y a pas d'indications concrètes pour cette supposition. Quoiqu'il en soit, à partir du moment où Hemsterhuis renonce vraiment aux services de Dumas, il a beaucoup de mal à réaliser ses publications ultérieures, entre autres le *Simon*. Ce ne fut que par l'offre de Jacobi de faire la rédaction qu'il y eût une nouvelle

1 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.10.

2 O. Schutte, *Repertorium der buitenlandse vertegenwoordigers residerende in Nederland 1584–1810* ('s-Gravenhage, 1982), pp. 691–692.

3 L. Brummel, *Frans Hemsterhuis, een filosofenleven* (Haarlem, 1925), p. 20, 78, 158; Fresco, dans : *Lettres de Socrate à Diotime. Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin*, éd. Marcel Franz Fresco (*Deutsche Hochschulschriften*) (Frankfurt am Main [etc.] 2007), p. 162.

publication, l'*Alexis* en 1787. L'auteur Hemsterhuis ne pouvait pas se passer de la contribution d'un rédacteur ou d'un secrétaire.

Les apoglyphes des manuscrits qui ne sont pas écrits par Hemsterhuis lui-même peuvent être attribués à trois secrétaires, ici nommés α , β et γ . Les activités des différents secrétaires semblent se placer dans des périodes différentes : α et β avant 1780, et γ après 1780. Ci-dessous une liste des manuscrits sauvegardés, partagés entre les trois différents secrétaires.⁴ Les manuscrits suivants sont de la main de α :

1. *Homme* (partiellement) : Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2048
2. *Simon* : Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2047
3. *Sophyle* (des parties) : Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2048

Bien caractéristique dans l'écriture de ce secrétaire- α est le s-final des mots qui ressemble à la lettre a, et le r-final qui a l'air d'un v. Je n'ai pas pu retrouver le nom de ce premier secrétaire. Dans le cercle d'amis et connaissances de Hemsterhuis, cette plume ne s'est pas laissée identifier. C'est une écriture de style professionnel, cependant elle appartient à quelqu'un qui avait une connaissance déficiente du français, étant donné le nombre d'erreurs grammaticales, qu'on ne saurait pas attribuer à Hemsterhuis lui-même. L'écriture de Dumas ne ressemble pas à celle du secrétaire- α .

Le secrétaire- β est à l'origine du manuscrit :

1. *Sophyle* : Amsterdam, Universiteitsbibliotheek, HS IC 20c.

Très probablement, sous ce β se cache un ami intime de Hemsterhuis : Cornelis Ploos van Amstel (1726–1798), courtier en bois à Amsterdam, mais avant tout collectionneur d'art, et force motrice de l'académie de dessin de cette ville.⁵ Il a traduit plusieurs textes de Hemsterhuis en néerlandais et il en a fait imprimer deux, après les avoir lus dans des assemblées de l'académie, sans mentionner le nom de l'auteur original ni celui de lui-même comme adaptateur, et sans indication d'adresse bibliographique : *Proeve eener verhandeling over den aart en het gebruik van 's menschen zedelijk zintuig, voorgedragen op 23 januari 1777*

4 Cette liste n'est pas exhaustive. Il n'y figurent pas les apoglyphes de fragments plus petits et d'écrits qui ne seront pas mis dans notre édition des *Œuvres*.

5 G. Ploos van Amstel, *Portret van een koopman en uitvinder, Cornelis Ploos van Amstel: Maatschappelijk, cultureel en familielevens van een achttiende-eeuwer* (Assen, 1980) ; Th. Laurentius, J.W. Niemeijer [e.a.], *Cornelis Ploos van Amstel 1726–1798: kunstverzamelaar en prentuutgever* (Assen, 1980).

(= Epreuve d'une dissertation sur la nature et l'usage de l'organe moral de l'homme, présentée le 23 de janvier 1777), qui contient une partie de l'*Homme*, et *Aristeus: of, samenspraak tusschen Aristeus, en Diocles, over de wysbegeerte* (= Aristeus, où dialogue entre Aristeus et Diocles, sur la philosophie), une traduction de *Sophyle*, présentée le 24 décembre 1778, les deux étant imprimés in-octavo. D'ailleurs, Hemsterhuis était bien d'accord avec cette méthode.⁶ Tout cela fait voir que Ploos van Amstel ne procédait pas comme simple secrétaire, préparant seulement la copie, mais il prenait la liberté d'adapter le texte. Ainsi fit-il dans sa « copie » du *Sophyle*: il l'intitule différemment « Aristée ou de la philosophie: Dialogue à Diotime », donc d'une manière analogue à la traduction en néerlandais imprimée *Aristeus: of, samenspraak tusschen Aristeus, en Diocles, over de wysbegeerte*, en changeant également les noms des deux personnages principaux de ce dialogue. Comme secrétaire, Ploos van Amstel est donc un cas spécial. Une comparaison du contenu de ses adaptations aux textes de Hemsterhuis n'a pas encore été faite.

Les versions manuscrites suivantes peuvent être attribuées au secrétaire γ:

1. *Simon*: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Hs 927
2. *Simon*: La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 78 E 6
3. *Simon*: Weimar, Goethe- und Schiller-Archiv, Goethe Autographen Sammlung, folio xiv
4. *Alexis*: relié avec le précédent; Weimar, Goethe- und Schiller-Archiv
5. *Alexis*: La Haye, Museum Meermanno-Westreenianum, 7 B 14
6. *Alexis II ou du militaire*: Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 825
7. *Reflexions sur la République*: Arnhem, Gelders Archief, Archief Waardenburg en Neerijnen, 102.

Le nom de ce secrétaire γ est connu, parcequ'il figure à plusieurs reprises dans les lettres à la princesse.⁷ Il s'agit de Christoph Peter Schultz, né environ 1740 à Homburg en Allemagne, et décédé 1814 à La Haye. Il était, selon différents actes notariés, employé comme secrétaire dans le secteur public.⁸ Il est possible que Schultz ait travaillé pour Hemsterhuis comme subordonné au greffe. Mais

6 Lettre de I. de Pinto à C. Ploos van Amstel, daté 13 septembre 1779; Université d'Amsterdam, Hss-mag. xxv c 50.

7 Par exemple: Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, p. 255, 324, 367.

8 Gemeente-archief La Haye, Actes notariés, nr. 411 du 9 juillet 1785 (testament, « kommies te 's Hage »), nr. 4129 du 3 avril 1792 et nr. 4130 du 2 de may 1792 (« clerq ter griffie van den Hove van Holland »).



ILL. 3 *Signature de Christoph Peter Schultz (1740?–1814) au-dessous d'un acte passé auprès du notaire Hendrik van Os, le 9 juillet 1785*

LA HAYE, GEMEENTE-ARCHIEF, NOTARIEEL ARCHIEF NR. 4111, P. 437

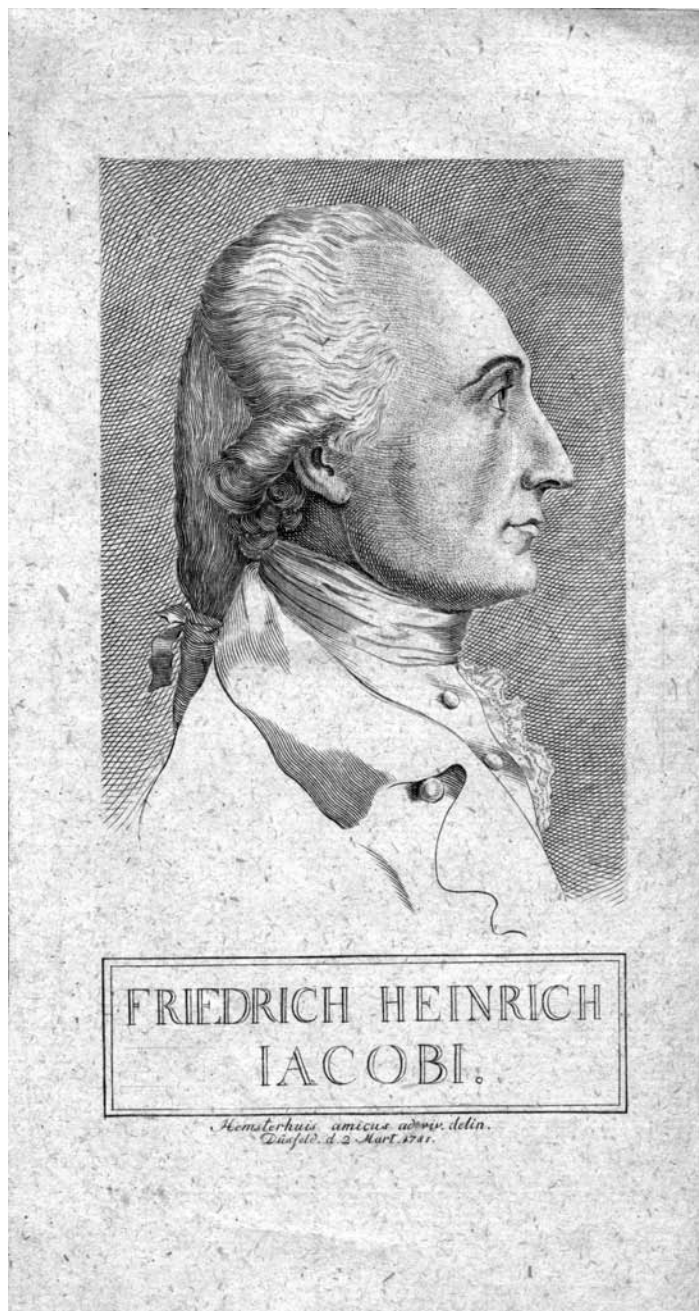
quand Hemsterhuis démissionne en 1780 du service, de son plein gré et en touchant une pension, on peut supposer que Schultz lui offrit ses services le soir.

Là, où Hemsterhuis maniait conséquemment une orthographe assez vieux style dans ses manuscrits et lettres, comme p.e. dans les conjugaisons de « sçavoir » avec c-cedille et dans l'usage de la lettre i au lieu d'un y-grec entre deux voyelles comme « voions » et « moien », on peut trouver dans les éditions imprimées parfois des variations plus modernes : « savoir, voyons, moyen ». Voici un tableau, comme illustration :

sçavoir, je sçai	autographe, <i>Pierre, Sculpture, Alexis</i> , α, β, γ
savoir, je sais	<i>Désirs, Homme, Description, Sophyle, Aristée</i>
pluriel par -ents	autographe, <i>Sculpture, Homme, Sophyle, Aristée, Alexis</i> , α, β, γ
pluriel par -ens	<i>Pierre, Désirs, Description</i>
voions	autographe, ⁹ <i>Sculpture, Sophyle</i> , α
voyons	<i>Pierre, Désirs, Homme, Description, Aristée, Alexis</i> , β, γ

Il est remarquable qu'il y aît entre les œuvres publiées des différences quant aux variations d'orthographe. Il s'avère donc que le contrôle du processus d'imprimerie n'était pas toujours fait par le même personnage. Le rédacteur, ou peut-être même le typographe ou le correcteur de la maison de l'éditeur, était libre d'adapter l'orthographe du texte français.

⁹ Hemsterhuis écrit généralement « voions », moins souvent « voyons ».



ILL. 4

Friedrich Heinrich Jacobi (1743–1819), gravure en taille-douce, d'après un portrait dessiné par Hemsterhuis en 1781

COLLECTION PRIVÉE

L'histoire du dernier ouvrage imprimé, l'*Alexis*, est différente, bien que comparable à la méthode de travail des éditions précédentes. L'orthographe et la ponctuation de Hemsterhuis dans ce texte ont été préservées, ce qui se laisse bien vérifier en le comparant avec deux manuscrits de ce texte de la main de Schultz. La version imprimée a paru chez l'éditeur renommé : Hartknoch à Riga,¹⁰ et nous savons que cette édition a été réalisée sur l'initiative du philosophe Friedrich Heinrich Jacobi, avec lequel Hemsterhuis entretenait de bons contacts. Jacobi lui-même aussi maniait dans ses lettres francophones une orthographe plus ou moins démodée.¹¹ Ainsi il ne s'opposait à peine à l'orthographe de Hemsterhuis en jouant le rôle de son secrétaire. En ce qui concerne les différences entre les deux manuscrits conservés de l'*Alexis* et la version imprimée, il s'agit plutôt du choix de mots différents et de variantes grammaticales, ce qui donne l'impression que Jacobi voulait corriger le texte français avec circonspection. Toutefois Jacobi respectait pleinement la conception de Hemsterhuis en ce qui concerne format, typographie et type de caractères en donnant à ce dialogue la même composition que les deux dialogues *Sophyle* et *Aristée*, imprimés plus tôt.

2 En chemin pour l'imprimerie

Hemsterhuis se dessaisit donc sans problèmes de ses textes pour les faire préparer pour l'imprimerie. Il se servit d'un clerc ou secrétaire pour compléter le texte définitif, et probablement autant pour vérifier les épreuves. Il pouvait faire exécuter de tels travaux, presque administratifs, comme il en avait l'habitude au secrétariat du Conseil d'État. Par contre, il prenait soin lui-même et scrupuleusement de la composition et l'exécution de l'impression.

Tous les ouvrages imprimés de Hemsterhuis ont été édités d'une façon extrêmement soignée. Le papier, la mise en page, le rapport blanc-noir, les ornements – tout est réalisé avec beaucoup de goût, correspondant aux principes néoclassiques en vigueur, comme on pouvait s'en attendre d'un auteur de caractère grec. Le changement le plus important qui se fait marquer dans la

10 Il est remarquable que la liste reconstruite des catalogues de Hartknoch ne fait pas mention des deux éditions de l'*Alexis* : Arthur Poelchau, *Der Verlag von Johann Friedrich Hartknoch, Buchhändler und Verleger, Mitau 1762–1767, Riga 1767–1804. Ein bibliographischer Versuch* (Riga, 1918). – *Neuauflage mit Einführung* : Klaus Kocks, 'Zur Wiedergeburt des hartknoch'schen Verlages im Geiste Kant'scher Konversation' (Riga, 2003).

11 De Booy & Mortier, *Lettres inédites de F.H. Jacobi*.

présentation, c'est graduellement la diminution du format, aboutissant d'une façon conséquente in-12, à partir de l'*Homme*. La présentation est d'une qualité bien au-dessus de la moyenne, et l'édition n'aurait pu être réalisée de cette manière qu'avec un fort appui financier de Hemsterhuis lui-même. Son raisonnement: une bonne présentation, sinon rien du tout.

Beaucoup de ses ouvrages étaient garnis de vignettes ou gravures, conçues par Hemsterhuis lui-même, à l'exception de l'*Homme*, *Description* et *Alexis*. Au début ces vignettes étaient signées, ce qui décelle une coopération avec le maître-graveur Jacobus van der Schley (1715–1779). La vignette sur la page de titre de *Pierre* est signée «J.V.Schley delin. et sculpsit», et les gravures de la *Sculpture* ont la signature double alternante avec Hemsterhuis comme auteur et dessinateur et «J.V.S. sculp.», c'est-à-dire: Jacobus van der Schley sculpsit (= a sculpté).¹² Dans les ouvrages ultérieurs dans un format plus petit, ces signatures font défaut. Grâce à la correspondance avec la princesse on sait que Hemsterhuis dessinait lui-même les esquisses.¹³ Il se peut que Hemsterhuis ait coopéré avec Johann Heinrich Schepp (1736–1793) pour les vignettes ultérieures, pour l'*Aristée* par exemple, Van der Schley étant décédé en février 1779. Cette collaboration était déjà connue à l'occasion de la transmission en relief des dessins de Hemsterhuis, par exemple pour des médailles et des pierres gravées.¹⁴

Le nom de l'imprimeur n'est pas mentionné dans presque toutes les adresses bibliographique des œuvres de Hemsterhuis. Alors la question se pose à quel imprimeur il s'est adressé à cet égard. Ci et là dans la littérature sur Hemsterhuis on dit que les ouvrages concernés sont issus de Haarlem. La source de cette attribution ne m'est pas connue, mais on trouve Haarlem déjà comme lieu d'origine dans les bibliographies du dix-neuvième siècle chez Quérard, Barbier et Weller.¹⁵ Cette attribution apparaît parfois aussi dans le

12 Hemsterhuis a mis à la disposition de H.W. van Aylva (1751–1827) la vignette de la page 31 de la *Sculpture*, pour le faire imprimer sur la page de titre de sa thèse de doctorat de 1770. Voir: F. Postma & J. van Sluis, *Auditorium Academiae Franekerensis. Bibliographie der Reden, Disputationen und Gelegenheitsdruckwerke der Universität Franeker und des Athenäums in Franeker 1585–1843 (Minsken en boeken, 23)* (Leeuwarden, 1995), nr. G/1770.4, avec illustration sur p. [LI].

13 Par exemple le dessin ici donné d'un insecte et d'un ver, avec la première phrase de l'*Aristée*, sans y être inséré finalement; Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Galitzin-Nachlasz, Band 6.

14 A. Staring, «De médailleur J.H. Schepp en Frans Hemsterhuis», *Oud Holland: tweemaandelijksch tijdschrift voor Nederlandsche kunstgeschiedenis*, 54 (1949), pp. 82–103.

15 J.-M. Quérard, *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et*

«Short Title Catalogue Netherlands» (STCN), pour la *Lettre sur l'homme* et l'*Aristée*.¹⁶

En évoquant Haarlem comme origine on est tenté de penser à l'imprimeur Johannes Enschedé. Grâce à la *Proef van letteren*, publiée par cet éditeur en 1768, réimprimée photomécaniquement en 1993,¹⁷ il est possible en principe de comparer les caractères de lettres avec la typographie « anonyme » des petits ouvrages imprimés de Hemsterhuis. Cependant, cela s'avère en pratique très difficile. Les caractères typographiques utilisés dans les différentes éditions des œuvres de Hemsterhuis montrent des divergences entre eux mais, comme on le sait, ces œuvres ont été réalisées dans une période de plus de dix ans. En outre, une lettre utilisée par Enschedé a pu être appliquée également par un autre imprimeur. L'attribution par comparaison de types de lettres est donc matière épineuse et loin d'être chose certaine.

Il semble plus simple de comparer les vignettes décoratives et autres ornements de Hemsterhuis avec celles d'Enschedé. Non pas les clichées à image décorative dessinée par lui-même et sculptée par Van der Schley, mais plutôt les motifs courants et presque abstraits sur la page de titre et à la fin du texte. Là on trouve quelques similitudes. La page de titre du *Sophyle* (et la page VIII de l'*Aristée*) montre une auréole, divisée en quatre secteurs, et au milieu une étoile à quatre points avec des pointes autour; celle-ci ressemble beaucoup à l'image dans le *Proef*, folio r1, text 1 la plus à droite, bien que celle-là n'est pas divisée clairement en quatre secteurs. On trouvera une auréole comparable, maintenant sans contenu et avec des motifs de fleurs et une couronne autour, sur la dernière page de la *Description*; elle ne figure pas en forme d'un tout

gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, t. IV (Paris, 1830), pp. 62–63; Haarlem pour *Désirs*, *Homme* et *Aristée*, et «La Haye» pour *Pierre* et *Sophyle*. – Emil Weller, *Die falschen und fingierten Druckorte. Repertorium der seit Erfindung der Buchdruckerkunst unter falscher Firma erschienen deutschen, lateinischen und französischen Schriften*, 3 vol. (Leipzig, 1864; reprint Hildesheim, 1961); «Harlem» est nommé comme lieu d'impression pour *Désirs* (II, p. 186), *Homme* (II, p. 190), *Sophyle* (II, p. 206) et *Aristée* (II, p. 207). – Antoine-Alexandre Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. 3^{me} édition, revue et augmentée par Olivier Barbier, René Billard et Paul Billard, 4 vol.; (Paris, 1872–1879); où, comme Quérard, Haarlem pour *Désirs* (II, c. 1213), *Homme* (II, c. 1205) et *Aristée* (I, c. 272), mais «La Haye» pour *Pierre* (II, c. 1216) et *Sophyle* (IV, c. 532).

16 Voir: www.stcn.nl – situation du 16 août 2014.

17 *Proef van letteren, welke gegooten worden in de Nieuwe Haerlemsche Lettergieterij van J. Enschedé*. 1768; réimprimé 1993. – Édition en collaboration avec: John A. Lane, *The Enschedé type specimens of 1768 and 1773. A facsimile with an introduction and notes* (S.a. 1993).

dans le *Proef*, mais dans un nombre de pièces détachées : folio r2 nr. 10 (la couronne) et folio r3 nr. 20 (un pendentif), tandis que d'autres parties manquent, et que l'auréole folio r3 nr. 2 est différente.¹⁸ On ne trouve pas non plus la vignette décorative sur la page de titre de la *Description* dans le *Proef*. Les deux vignettes dans la *Lettre sur l'homme*, sur la page de titre et sur la dernière page de texte, n'ont pu être retrouvées dans la collection d'Enschedé. De telles petites vignettes font défaut dans la *Lettre sur une pierre antique* et l'*Aristée*. Le nombre de points communs est trop maigre, ce qui est trop incertain pour réduire l'origine de cet ouvrage imprimé à la maison Enschedé.

Il me paraît, qu'il y a plus d'indications pour l'attribution de ces ouvrages à l'imprimerie de Marc-Michel Rey à Amsterdam :

1°. Hemsterhuis a fait effectivement usage des services de Rey à l'occasion de deux titres, d'après l'adresse bibliographique sur la page de titre : pour la *Lettre sur la sculpture* et pour une traduction de *Description : Aart en inborst*, in-octavo. Pourtant ce dernier titre a droit à une note marginale, qui me fait hésiter. Il a paru notamment une autre traduction tout à fait différente chez Gosse à La Haye, *Caracter* en grand quarto, et il est incertain que Hemsterhuis fût impliqué directement dans la production de ces deux traductions ; car, pourquoi aurait-il voulu faire imprimer deux traductions différentes chez deux imprimeurs ? Et encore, si une des deux a été imprimée sous ses auspices, est-ce que c'est celle de Rey ou celle de Gosse ? On peut supposer que c'était le premier, étant donné le format et le fait de l'impression précédente de la *Lettre sur la sculpture* chez Rey, mais ce n'est pas sûr.

2°. Les ouvrages de Hemsterhuis s'adaptent mieux au catalogue des publications de Rey qu'à celui de Enschedé pour deux raisons. Primo : Si Rey imprimait presque exclusivement des textes francophones, Enschedé n'en faisait que rarement. La deuxième raison c'est que Hemsterhuis, en tant qu'auteur philosophique trouvait mieux sa place dans la maison de Rey que dans celle d'Enschedé. Chez Rey ont paru des œuvres de Rousseau, Diderot, d'Alembert, Voltaire, Holbach, Bonnet, J.H. van Swinden, et des traductions en français de Platon, Cicéron, Toland et Newton. Il est clair, que Enschedé n'était pas orienté de façon comparable sur le marché francophone pour la philosophie. Étant donné que Hemsterhuis ne s'occupait pas lui-même de la distribution, Rey était en position d'en prendre soin parmi un cercle de clients approprié.¹⁹

18 L'imprimeur Rey (voir ci-dessous) se servit d'une étoile ou du soleil semblable, voir par exemple fig. 3 opposée à la p. 178 dans : De Booy & Mortier, *Lettres inédites de F.H. Jacobi*.

19 Au mois d'octobre 1770 Jacobi pria Rey de lui envoyer un exemplaire de la *Lettre sur la sculpture* : de Booy & Mortier, *Lettres inédites de F.H. Jacobi*, p. 162.

3°. Rey cadrerait bien dans le réseau personnel de Hemsterhuis. Tout d'abord parce que Hemsterhuis faisait déjà usage des services de Rey, comme nous l'avons vu déjà sous 1°. En outre, tous les deux avaient des connaissances communes, spécifiquement sur le plan intellectuel, comme par exemple Diderot et Jacobi. De plus, élément non négligeable, Hemsterhuis s'accordait mieux avec un imprimeur à Amsterdam qu'à Haarlem, sa famille du côté maternel étant issue d'Amsterdam et comptant toujours parmi l'élite de cette ville. Par surcroît, il avait des amis à Amsterdam, comme Ploos van Amstel et J.C. van der Hoop.

4°. Hemsterhuis ne fit plus rien imprimer après 1779, mis à part l'*Alexis* tardif qui a connu un processus d'imprimerie tout à fait différent, par l'intermédiaire de Jacobi chez Hartknoch à Riga. Cela arriva sans doute à cause de la mort de Rey en 1780. Faire des démarches pour trouver un nouvel imprimeur a formé probablement pour lui un obstacle très difficile à contourner, les manuscrits formant une bonne solution de remplacement. Il est certain que la perte de son imprimeur habituel élevait une entrave supplémentaire pour cet auteur timide et modeste. On pourrait objecter d'ailleurs, qu'également en 1780 Johannes Enschedé mourut. Mais tout au contraire de l'imprimerie de Rey, l'imprimerie d'Enschedé fut reprise par ses fils Johannes II, Jacobus et Abraham Enschedé; Hemsterhuis aurait pu bénéficier de cette continuité. Il continua bien à écrire après 1780, mais seulement les dialogues sous forme manuscrite: *Simon* et *Alexis II ou du militaire*.

Il est regrettable qu'on n'ait trouvé dans la correspondance de Hemsterhuis avec la princesse Gallitzin ou avec d'autres aucune indication directe concernant imprimeurs ou éditeurs, ceci dans le cadre de mes investigations. Prenant tout cela en considération, il semble plus probable, que Rey jouait le rôle d'imprimeur habituel pour Hemsterhuis plutôt que d'aller chercher la source de ses œuvres imprimées à Haarlem.²⁰

3 Relier et distribuer

Comme on sait, au XVIII^e siècle les livres étaient remis par les imprimeurs aux libraires sous la forme de blocs de cahiers, non-reliés. Le client devait voir le relieur avec son achat pour le faire relier à son gré et dans le budget choisi.

20 Les arguments à l'encontre de Enschedé en tant qu'imprimeur seraient valables aussi vis-à-vis de son collègue Bohn, établi à Haarlem. – Voir: *C.H. Bohn en zijn opvolgers, 1752–1952* (Haarlem, 1952).

Pour économiser les frais de reliure on combinait différents ouvrages d'une grosseur réduite avec un format identique dans une seule reliure comme un soi-disant recueil factice. Cette combinaison de différents titres dans un recueil se fera donc souvent sans aucun motif relatif au contenu; cela provient du comportement d'achat du premier propriétaire.

Hemsterhuis recevait donc de l'imprimeur ses livres qui n'étaient pas reliés. Et ensuite Hemsterhuis s'occupait simultanément de la reliure et de la distribution. C'est la conclusion qu'on peut tirer en lisant les listes qui ont été conservées, dans lesquels il a tenu au jour à qui les expéditions des livres ont eu lieu et dans quelle présentation.²¹ Ces listes ne sont pas datées, et aussi des dates d'expédition aux destinataires y manquent. Par exemple: la liste des exemplaires de la *Lettre sur l'homme et ses rapports* est précédée par un bilan, qui dit que 107 exemplaires ont été envoyés à Micke, expédiés en quatre portions différentes de 70, 20, 10 et 7 pièces respectivement, et autant récupérés de Micke en différents envois. Ce Micke est le relieur, et il renvoyait 50 exemplaires brochés («ingenaait»), 26 «maroquin», 27 «en veau» et 4 reliures françaises («Fransche banden»). Suit une liste avec des noms, à qui un exemplaire a été envoyé avec mention du type de reliure. L'assignation semble être inspirée par les liens d'amitié d'un côté, et d'un autre par la position sociale du destinataire. Certains des amis auront plusieurs exemplaires en différentes versions, peut-être pour une distribution ultérieure par leurs soins. C'est ainsi, que Fagel, pour qui l'*Homme* était écrit, reçut en tout 13 exemplaires en différentes présentations. La princesse Gallitzin en reçut 9, et un exemplaire en «maroquin jaune» a été envoyé à Diderot.²² A Micke 200 exemplaires de l'*Aristée* ont été envoyés, dont 26 avec des vignettes coloriées («met gecoleurde vignettes») et 174 «ordinaires», et plus tard encore 24 exemplaires coloriées.²³ Étant donné que Hemsterhuis envoyait ses livres en différents envois à Micke, il se pourrait qu'il commandait lui-même ces lots en portions successives à l'imprimeur. Cela fait supposer que l'imprimeur gardait des exemplaires en stock pour la vente directe. Dans ce cas le tirage serait donc plus étendu que ces nombres de 107 et 224 exemplaires, nommés dans les listes d'expédition.

21 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Kapsel 37.

22 Il s'agit apparemment d'un autre que l'exemplaire cartonné et interfolié que Diderot a rempli de ses propres remarques sur la demande de Hemsterhuis, et qui est conservé maintenant dans la bibliothèque de Yale University, New Haven, Connecticut, étant à l'origine de la publication: François Hemsterhuis, *Lettre sur l'homme et ses rapports, avec le commentaire inédit de Diderot. Texte établi, présenté, et annoté par Georges May* (New Haven / Paris, 1964).

23 Aucun exemplaire conservé avec des vignettes colorées ne m'est connu.

Il existe aussi de telles listes d'expédition pour les autres écrits ultérieurs, qui d'ailleurs ne sont pas précédés d'un bilan, et le relieur n'y est pas nommé : *Sophyle* et l'*Alexis* en français, et l'*Alexis* en allemand, traduit par Jacobi. En outre il y a des listes de manuscrits expédiés, du *Simon* 14 pièces et cinq de l'*Alexis*, le plus souvent reliés en maroquin. En ce qui concerne les écrits antérieurs et les exemplaires de la *Description*, de telles listes n'ont pas été transmises.

Les recherches de J. Storm van Leeuwen ont déjà montré qu'à partir d'environ 1770 Micke était le relieur habituel de Hemsterhuis.²⁴ Christiaan Micke naquit à La Haye en 1714 (baptisé le 12 août dans l'Evangelisch-Lutherse Kerk). En 1727 il s'est fait inscrire comme apprenti dans le corps des libraires, et depuis 1740 à peu près il est employé comme maître et comme relieur. A partir d'environ 1745 il prenait soin de beaucoup de reliures dédicacées pour le stathouder Guillaume IV entre autres, et plus tard pour le stathouder Guillaume V. Après 1774 il produisit de moins en moins de reliures pour le stathouder, seulement quelques reliures d'usage jusqu'en 1783. Il est possible que cette perte de clientèle stathouderienne s'explique par les sympathies patriotiques de Micke. Il fut contraint de quitter La Haye en 1787, et il s'établit à Haarlem. Là il décéda le 22 mai 1793. Depuis 1779 Hemsterhuis s'adressait de plus en plus à un autre relieur, Thomas van Os.

Thomas van Os fut baptisé à la Grote Kerk à La Haye le 12 mai 1754.²⁵ A la mort en 1769 de son père Pieter van Os, libraire, son contre-maître et beau-frère Jacobus Pieter Wijnants lui succéda. Dès la même année Wijnants se fit inscrire comme maître dans son corps de métier, et Thomas comme apprenti. Thomas, lui, s'établit en 1778 comme libraire, éditeur et relieur. Entre 1781 et 1784 il publia le périodique orangiste *De post van Neder-Rhijn*. Van Os produisait des reliures de luxe pour Hemsterhuis dans la période 1778–1790. Pour les fers de ses reliures il faisait usage de nombre de motifs de fleurs et de feuilles, style Louis XVI, dont des guirlandes et méandres. Après 1790 on remarque une préférence de Van Os pour une application plus sobre des fers, aussi pour les reliures de luxe : est-ce qu'on pourrait attribuer cela à la disparition de Hemsterhuis, jusqu'alors son

24 Jan Storm van Leeuwen, *De achttiende-eeuwse Haagse boekband in de Koninklijke Bibliotheek en het Rijksmuseum Meermannno-Westreenianum: historisch overzicht en catalogus met de afbeeldingen van ongeveer 1200 stempels* ('s-Gravenhage, 1976), pp. 80–94; Jan Storm van Leeuwen, « Frans Hemsterhuis' binders and some bindings on *Lettre sur l'homme* », *The book collector*, 50 (2001), pp. 202–216.

25 Sur Van Os, plus spécialement sa relation avec Hemsterhuis: Storm van Leeuwen, *De achttiende-eeuwse Haagse boekband*, pp. 118–123; Storm van Leeuwen, « Frans Hemsterhuis' binders », pp. 202–216.

client le plus important ? Van Os a été enterré le 12 avril 1804 dans la Grote Kerk à La Haye.

On ne sait pas pourquoi Hemsterhuis a quitté Micke pour Van Os. Est-ce qu'il se conformait à la tendance générale, que Micke perdit sa clientèle parmi les orangistes pendant les troubles patriotiques ? La position de Hemsterhuis près de l'élite politique et la cour stathouderienne ne lui permit pas de se dérober à un tel boycott, même s'il l'aurait voulu. Ou était-ce que plutôt un changement de goût chez Hemsterhuis ? Les reliures de Van Os ont une décoration un peu plus légère et élégante que celles de Micke, avec beaucoup de motifs fleuris. Dans les listes d'expédition ultérieures de Hemsterhuis on ne trouve plus le nom des fournisseurs des reliures ; nous savons que c'était surtout Van Os, grâce à l'inventaire qu'en a fait Storm van Leeuwen.

D'un autre relieur de La Haye a été conservé encore une reliure en maroquin d'un ouvrage de Hemsterhuis, à savoir un *Alexis* en français, relié par Johann Georg Berg, né vers 1746 à Halle.²⁶ En 1783 il était admis dans la maison de la veuve Meiskönig comme ouvrier relieur ; en 1787 il a repris cette affaire, ce qui n'était que de courte durée, parce que revendue en 1792. Il n'est pas sûr d'ailleurs que Hemsterhuis commandait cette reliure, cela aurait pu être fait par un autre habitant de La Haye ou des environs. Quoiqu'il en soit, si c'était Hemsterhuis qui donnait l'ordre, il en a dû être déçu. L'ensemble fut exécuté comme Hemsterhuis en avait l'habitude : une reliure avec des nervures (ce qu'on voyait rarement chez Berg), tous les champs ferrés, la petite pièce de titre colorée, et les feuilles de garde en papier marbré,²⁷ – mais le tout est moins raffiné que ce qu'il connut de Micke et Van Os. Si nous faisons la supposition que Hemsterhuis l'a fait exécuter chez Berg en tant qu'essai, il ne lui a plus fait de nouvelles commandes. Cette dernière supposition me vient aussi par la façon de faire de Hemsterhuis, décrite ci-devant. Dans tout le trajet, du manuscrit jusqu'au livre il s'est fait connaître comme un amateur raffiné du livre. Il a pu juger la reliure de Berg de qualité trop faible.

26 Storm van Leeuwen, *De achttiende-eeuwse Haagse boekband*, pp. 127–130.

27 Description de la reliure (exemplaire en possession de J. van Sluis) : du maroquin rouge, avec des fers de reliure dorés, 174 × 112 mm, épaisseur 22 mm. Doré sur tranche. Double feuille marbrée comme feuille de garde. Ruban de soie en bleu clair. Certains des fers sont identifiables étudiant Storm van Leeuwen, *De achttiende-eeuwse Haagse boekband*, pp. 421–422. Les deux plats sont ferrés par un cadre du rouleau IX, le fer dans les coins est inconnu. Sur le dos cinq nervures avec pièce de titre en maroquin vert : « ALEXIS / OU / DE L'AGE / D'OR ». Cinq champs étant remplis du fer 19, le fer longitudinal n'est pas connu. Les nervures timbrées d'un fer inconnu. En bas au dos au semé peut-être deux fois rouleau VII, à la tête et la queue rouleau II. Le fer au rempli n'est pas connu non plus.

Hemsterhuis travaillait de façon professionnelle et il visait une qualité au plus haut degré. Sa méthode de travail, après avoir fini le premier autographe, était indirecte: il surveillait le processus de production, mais il n'en était pas l'exécuteur. Il travaillait avec des employés professionnels et les meilleurs relieurs en ville. Pour la plupart des exemplaires, il surveillait lui-même les frais et la distribution, de façon à ce qu'il pouvait garder le nom de l'imprimeur secret. Puisqu'il s'occupait lui-même de la distribution directe de la plupart des exemplaires, il était également inutile de mentionner le nom de l'auteur sur la page de titre. Cet anonymat ne provenait pas tellement d'une cachotterie, il s'agissait plutôt d'un témoignage d'aristocratie intérieure. Il avait toujours en vue un univers esthétique suivant les normes classiques. Dans sa philosophie il a donné la formulation du principe esthétique: le maximum d'idées données dans le plus petit espace de temps possible, dans la plus grande harmonie possible. Ses propres ouvrages, du point de vue papier, composition et reliure, répondaient à cette exigence. Il est donc évident que Hemsterhuis était sous tous les rapports un grand bibliophile.

Caractères des textes et des éditions

1 Lettre sur une pierre antique, sigle A

Selon la chronologie il s'agit du plus ancien des dix textes, tels qu'ils sont présentés ici. Il manque une adresse bibliographique avec une année de parution sur la page de titre de l'*editio princeps*. Le texte est selon toute probabilité la reproduction littérale d'une lettre écrite par Hemsterhuis à un ami de ses relations, Theodorus de Smeth.

Celui-ci, né à Amsterdam le 7 février 1710, était à l'origine marchand en étoffes d'habillement. En 1736 il a fondé avec son frère plus âgé la compagnie de commerce et de banque «Raymond & Theodoor de Smeth & Co.». Cette banque fournit entre 1769 et 1782 – le premier emprunt russe venant de l'étranger – sept prêts d'un total de 17 million de florins à la tsarine Catherine II de Russie; elle anobli De Smeth le 15 mars 1772 et le fit baron de l'Empire russe. Des prêts furent alloués également à d'autres dynasties. À côté de ses fonctions commerciales De Smeth était à partir de 1742 échevin au conseil d'Amsterdam. Il est décédé à Amsterdam le 17 novembre 1772.¹ Au surplus De Smeth était, selon Hemsterhuis, un spinoziste convaincu.²

De Smeth s'intéressait comme Hemsterhuis aux pierres gravées antiques. En 1760 Hemsterhuis a pu le porter à acquérir une pierre gravée précieuse en provenance de Londres. Hemsterhuis aurait voulu acquérir celle-ci pour la collection du Prince d'Orange, mais il n'y avait pas de fonds pour le faire. Comme service réciproque Hemsterhuis écrivit sa *Lettre sur une pierre antique*, datée du 5 janvier 1762. La lettre a été publiée peu de temps après par De Smeth, selon Hemsterhuis dans une lettre à son ami Pieter van Damme.³ Le tirage était probablement faible et la distribution restreinte à un petit cercle de connaissances directes. À ce moment-là Hemsterhuis pouvait encore faire don de deux exemplaires à Van Damme. Plus tard, le 6 janvier 1776, lorsqu'il

1 Voir pour De Smeth : J.E. Elias, *De vroedschap van Amsterdam*, II (Haarlem, 1905), pp. 798–800; *Nederlands adelsboek*, 44 (1951), pp. 403–404.

2 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1786, lettre 7.68 annexe (du 25 août 1786); Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, p. 413.

3 À P.B. Van Damme; La Haye, Musée Meermanno, Archive van Damme, 401/26–27 (20 août 1762).

venait de faire connaissance de la princesse, il était déjà réticent à la distribution de ce petit ouvrage:⁴

Je prend la liberté de joindre ici un exemplaire de toutes les petites productions [im]primées qui composent le fruit de mes glorieuses campagnes en fait de philosophie. Vous en ferez l'emploi que vous jugerez à propos; mais la lettre sur la pierre gravée, je vous supplie de la garder, puisque cette bagatelle a pour mérite d'être plus rare encore que les autres.

Encore plus tard, en 1784, à une demande similaire du pasteur wallon Jacques Renaud Boullier de La Haye, il réfère à la famille De Smeth:⁵

Comme vous m'avez fait l'honneur de désirer mes petites ouvrages, j'ai celui de vous en offrir autant que j'en ai. Il n'y manque qu'une Lettre sur une pierre gravée in 4° et une autre sur les desirs en 18°, toutes les deux adressées à feu Mr. de Smeth et dont le fils pourroit avoir quelques exemplaires encore.

Finalement, après son décès, il apparaît que dans le catalogue de vente de la collection propre des livres de Hemsterhuis aucun exemplaire n'y est mentionné.⁶ Apparemment ni Blankenburg (1782) ni Jansen (1792) ne disposaient d'un exemplaire pour leurs éditions. C'est ainsi que Meyboom a cru que la *Lettre sur une pierre antique* était une publication posthume, parue après 1790.⁷

La lettre originale ou d'autres copies manuscrites n'ont pas été conservées.

2 Lettre sur la sculpture, sigle B

Comme la *Lettre sur une pierre antique* ce texte aussi a été conçu comme une lettre à Th. De Smeth. La lettre est datée du 20 novembre 1765 et n'a été imprimée que bien plus tard avec une adresse bibliographique complète sur la page de titre: «À Amsterdam, chez Marc Michel Rey, 1769». Il n'y a pas de raison de douter de cette année comme celle de parution. Il y a un certain nombre d'indications qui font supposer que la parution n'était pas de l'initiative de

4 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1775–1778*, lettre 1.5.

5 En original, daté du 2 juin 1784: La Haye, Bibliothèque Royale, 135 B 256.

6 Van Sluis, *Bibliotheca Hemsterhusiana*.

7 Meyboom (éd.), *Œuvres philosophiques*, I, p. [3].

Hemsterhuis: le grand format in-quarto, l'orthographe si différent des autographes de Hemsterhuis et dans l'« Avertissement de l'éditeur » antérieur il est question de l'auteur en troisième personne.

Il a été conservé un exemplaire⁸ de l'édition de Rey, dans laquelle l'adresse bibliographique a été couverte d'une étiquette: « A Paris, chez Royez, Libraire, rue de Pont-de-Lodi, n°. 5, en face du théâtre des Jeunes Élèves. An XI. – 1813. » En tout cet exemplaire est identique à l'édition de Rey, y compris le « fingerprint ». Ceci indique-t-il un cas accidentel ou la mise sur le marché d'une fin de série, après plus de 40 ans ?

La lettre originale, comme De Smeth l'avait reçue, n'a pas été transmise ; cependant une copie convenable de la main de Hemsterhuis a été conservée (notre sigle *a*). Dans celle-ci l'« Avertissement de l'éditeur » y manque et il est clair également que celui qui a travaillé ce texte pour la publication originale l'a modifié en ce qui concerne le choix des mots et l'orthographe modernisée. Le texte n'a donc pas été édité et imprimé directement et sans changement à partir de l'autographe de Hemsterhuis. Ce processus d'éditer par les soins d'un secrétaire ou rédacteur, qui avait la main libre d'adapter le texte original, était usuel pour Hemsterhuis comme nous l'avons vu ci-dessus au § 2.1

La *Pierre* n'était qu'un petit ouvrage descriptif, non publié directement par lui, mais la *Sculpture* était le premier écrit vraiment philosophique de Hemsterhuis. Il en considérait la portée importante, indispensable pour comprendre ses écrits ultérieurs: « [...] la Lettre sur la sculpture, qui est pourtant la clé en quelque façon des autres. »⁹ La princesse partageait largement ce jugement: « Je suis charmé d'apprendre votre predilection pour ma chère Sculpture ». ¹⁰ Notez bien, ces mots datent de 1780, lorsque les deux derniers dialogues *Simon* et *Alexis* étaient encore en préparation. Un auteur récent a repris la mise en position primaire de la *Sculpture* et l'a pris comme point de départ d'une monographie sur Hemsterhuis.¹¹ Dans une critique de ce livre ce rôle fut par contre assigné à la *Lettre sur les désirs*,¹² ce que Hemsterhuis lui-même a dénié: « Je suis curieux comment on a traité mes Desirs. Sans la Sculpture c'est une queu sans tête. »¹³

8 Paris, Bibliothèque nationale de France, 4 Z 739.

9 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.45 (du 25 juin 1780).

10 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.78 (du 19 octobre 1780).

11 P.C. Sonderer, *Het sculpturale denken. De esthetica van Frans Hemsterhuis* (Leende, 2000), p. 11, 23.

12 M.F. Fresco, in: *Tijdschrift voor filosofie*, 64 (2002), pp. 773–778.

13 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.103 (du 28 décembre 1781).

Un tout premier compte rendu de la *Sculpture*, probablement le premier d'une édition de Hemsterhuis, fut publié dans une revue allemande, la *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künsten*, laquelle parut en 1771 à Leipzig.¹⁴ Le critique était Christian Garve (1742–1798), de 1770 à 1772 chargé de cours en mathématique et logique à Leipzig, et habitant à partir de 1772 à Breslau, teinturier d'étoffes et savant à titre individuel. Pour la dite revue il écrivit des articles et comptes rendus innombrables. Garve écrivit beaucoup sur la philosophie, entre autres sur l'éthique et sur Kant, plus comme essayiste que comme penseur systématique. Il avait un intérêt particulier pour Les Lumières anglaises et écossaises et il traduisit des œuvres de Home, Ferguson et Burke.¹⁵ Jansen empruntait au compte-rendu de Garve sept passages qu'il traduisit en français et les joignit comme annotations à la *Lettre sur la sculpture*. Ces annotations ont été insérées dans *J*¹, *J*², *W* et *M*, mais pas dans *P*; dans la présente édition elles ont été insérées dans le commentaire. Elles ne figurent pas dans *V*, la traduction allemande de Blankenburg.

Il semblerait qu'avant celle de Blankenburg une traduction allemande plus ancienne soit réalisée. Dans une lettre de février 1775 Herder annonce qu'il veut faire publier sa traduction chez Dieterich à Göttingen.¹⁶ Pour autant que l'on sache, celle-ci n'a jamais parue.

3 Lettre sur les désirs, sigle C

C'est le troisième et dernier texte dans lequel Hemsterhuis s'est adressé à De Smeth. L'adresse bibliographique indique sur la page du titre «À Paris, MDCCLXX»; le lieu de publication est fictif probablement, mais il n'y a pas de raison de douter de l'indication de l'année 1770. Un imprimeur ou éditeur n'y est pas nommé. Le choix pour le format in-octavo signifie une rupture avec les deux autres textes pour De Smeth, mais la mise en page est conforme aux formats in-douze suivants. Le texte est pourvu de 10 renvois et de deux remarques placées à l'arrière.

14 Année XI/2, pp. 269–329. Disponible par voie digitale par le lien: http://gdz.sub.uni-goettingen.de/dms/load/toc/?PPN=PPN556514408_0011.

15 Voir pour Garve: *Neue deutsche Biographie* (1964) VI, 77–78; H.F. Klemme e.a. (éd.), *The dictionary of eighteenth-century German philosophers* (London, 2010), I, pp. 372–381.

16 J.G. Herder, *Briefe*, III: *Mai 1773–September 1776* (Weimar, 1978), nr. 131 lignes 68–72, p. 154.

Deux manuscrits de *Désirs* ont été transmis. Le premier est un manuscrit transmis en autographe (notre sigle *b*) non daté.¹⁷ Dans ce manuscrit la devise présente une citation de Manilius plus longue que la version finale et de plus il manque l'«Avertissement». Le titre est remarquable: «Lettre 2de sur les desirs», dans lequel l'indication «2de [seconde]» signifie la jonction directe à la *Lettre sur la sculpture* lui précédant. Le second manuscrit est un cas particulier. Il s'agit d'une copie très élégante de main inconnue, originaire du philosophe suisse Charles Bonnet (1720–1793) (notre sigle *z*).¹⁸ Ce qui est remarquable cependant c'est que ce deuxième manuscrit suit exactement l'orthographe et la ponctuation de l'*editio princeps* à quelque exception près et en plus à partir de la page 7 la division des pages avec quasiment les mêmes longueurs de ligne et le nombre de lignes par page. Finalement il n'y a que deux variantes réelles qui peuvent être interprétées comme fautes de transcription. La conclusion ne peut être autre que ce manuscrit a été la copie de l'édition originale et n'a par conséquent peu d'intérêt pour l'histoire du texte.

Déjà de bonne heure une traduction en néerlandais voyait le jour. Celle-ci conservée en manuscrit, «Brief over de begeerten», était probablement l'œuvre de Cornelis Ploos van Amstel.¹⁹

La traduction allemande qui dans l'œuvre présente est imprimée en parallèle avec le texte français est celle de Blankenburg, empruntée au tome I de *Vermischte philosophische Schriften* (1782). Cette traduction est différente de celle de Herder publiée antérieurement dans la revue *Der teutsche Merkur*.²⁰ Dans un numéro suivant de cette revue Herder avait écrit à la suite de sa traduction son commentaire («Nachtrag») sous le titre *Liebe und Selbstheit* («De l'amour et de l'égoïsme»).²¹ La traduction de Herder et son propre complément n'entrent pas dans l'objectif de la présente publication.

17 Conservé à Amsterdam, Universiteitsbibliotheek, HS 1 C 20a.

18 Conservée dans la Bibliothèque de Genève, Ms. Bonnet 88/7.

19 En deux versions: Amsterdam, Universiteitsbibliotheek, HS 1 C 20b (version en brouillon) et HS 1 D 67. – Brummel, *Hemsterhuis*, p. 22, annonce aussi la présence de manuscrits similaires dans la Bibliothèque Royale de Bruxelles mais je n'ai pas vérifié.

20 [Fr.] Hemsterhuis, «Ueber das Verlangen», *Der teutsche Merkur vom Jahr 1781*, 4 (Wintermond 1781), pp. 99–122. Disponible par voie digitale par le lien: www.ub.uni-bielefeld.de/diglib/aufklaerung/zeitschriften.htm.

21 [Johann Gottfried Herder,] «Liebe und Selbstheit. Ein Nachtrag zum Briefe des Herrn Hemsterhuis», *Der teutsche Merkur vom Jahr 1781*, 4 (Wintermond 1781), pp. 211–235. Disponible par voie digitale par le lien: <http://www.ub.uni-bielefeld.de/diglib/aufklaerung/zeitschriften.htm> – Edition moderne dans: J.G. Herder, *Schriften zu Philosophie, Literatur, Kunst und Altertum 1774–1787*, éd. J. Brummack & M. Bollacher (*Werke*, Band 4) (Frankfurt am Main, 1994), pp. 405–424, avec commentaire pp. 1162–1171.

4 Lettre sur l'homme et ses rapports, sigle D

La *Lettre sur l'homme et ses rapports* a paru probablement en novembre 1772 : dans une lettre Hemsterhuis marquait qu'à son regret le livre avait paru quelques jours trop tard pour De Smeth, qui était décédé le 17 novembre.²² Selon la page du titre elle avait été éditée à Paris, sans mention d'un nom d'un imprimeur, mais probablement cette adresse n'était pas seulement incomplète mais aussi fictive.

L'Homme est son œuvre le plus volumineux et comme sujet aussi le plus complet et édifié de la façon la plus systématique. En dépit de sa longueur il y manque une répartition en chapitres ou sujets par exemple. Le livre a la forme d'une lettre, dans son édition imprimée adressée à un «Monsieur» sans autres précisions. Dans un manuscrit conservé, de la main propre de Hemsterhuis (notre sigle c), se trouve une dédicace complète qui n'a cependant pas été reprise dans le livre imprimé : «à Monsieur François Fagel, Greffier de Leurs Hautes Puissances Les Etats Généraux des Provinces Unies». Pour plus de renseignements sur Fagel voir le paragraphe suivant. Il est possible naturellement que cette dédicace n'a été insérée que dans cet exemplaire (ce manuscrit) puisque Hemsterhuis en fit don directement à Fagel. Cette dédicace fut cependant connue plus largement car elle revient dans une forme sensiblement abrégée dans les éditions *Œuvres* ultérieures (*J*¹, *J*², *W*, *M*) mais non pas dans la traduction allemande de Blankenburg (*V*).

À côté de la publication 'officielle' avec 242 pages numérotées en in-douze (notre sigle *D*) apparut rapidement une 'édition pirate' avec la même adresse incomplète «A Paris, M. DCC. LXXII.» (notre sigle *Ð*). Cette édition compte 68 pages in-octavo avec une mise en page très compacte et avec bien moins d'interligne qu'il est d'usage chez Hemsterhuis. La page de titre a une toute autre vignette : une figure féminine debout (Venus?) avec un masque dans la main droite et un miroir dans la main gauche. Le texte de *Ð* est quasiment identique à celui de *D* avec environ 200 variables peu importantes ayant rapport à l'orthographe ou la ponctuation.²³ Cette impression ultérieure a été confectionnée assez rapidement, car Hemsterhuis la nommait dans une lettre datée du 13 mars 1773 à Ploos van Amstel.²⁴ Le lieu d'origine en est Liège, car dans

22 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1786, lettre 7.68 annexe (du 25 août 1786) ; Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, p. 413.

23 Jacob van Sluis, «Een onbekende druk van Hemsterhuis» (Une impression inconnue de Hemsterhuis) dans : *Geschiedenis van de wijsbegeerte in Nederland. Documentatieblad van de Werkgroep Sassen*, 14 (2003), pp. 121–127.

24 Lettre à C. Ploos van Amstel, du 13 mars 1773 ; The Houghton Library, Harvard University,

une autre lettre il priait un libraire de lui fournir quelques exemplaires de « de Luiksche nadruk » (la reproduction Liégeoise) afin de pouvoir les distribuer, « vermits de andre niet als zeer dier te bekomen zal zijn. »²⁵ Il manque de plus amples détails concernant l'initiateur ou l'éditeur. Hemsterhuis disposait dans sa bibliothèque d'un exemplaire de *D*.²⁶

Après coup, lorsque le texte avait déjà été publié, Hemsterhuis a ajouté lui-même au texte encore une 'addition' et quelques éclaircissements. Il en faisait note dans un exemplaire interfolié de *D* (notre sigle *d*). Séparément, donc en détaché du texte de l'*Homme*, ils ont été transmis également comme une copie du secrétaire- α (notre sigle *e*). Déjà de bonne heure ces éclaircissements se sont fait connaître dans un cercle plus large, car Jansen les a insérés dans sa première édition de 1792, désignés comme annotations de M. Dumas. Cela signifie-t-il que Jansen les a emprunté à une copie de la main de Dumas? Ensuite on retrouve ces annotations-Dumas également dans *J*¹, *J*², *W* et *M*, mais ils manquent dans la traduction allemande *Vermischte philosophische Schriften*.

Dans une lettre écrite par lui de février 1775 Herder fit mention d'une traduction allemande de l'*Homme* faite par Georg Ernst von Rüling (1748–1807), qui était dans cette période attaché à la cour de l'électeur de Hanovre.²⁷ Dans la collection de manuscrits léguée par Herder se trouvait une traduction dont il est incertain si cette traduction est de la main de Herder ou de celle de von Rüling.²⁸ Je n'ai pu retrouver ni consulter cette traduction allemande.

5 Description philosophique du caractère de feu Mr. F. Fagel, sigle E

Après le décès de son ami François Fagel le 28 août 1773 Hemsterhuis écrivit ce portrait en peu de temps. D'une part c'est une œuvre de circonstance comme un « in memoriam » ou un « oratio funebris ». D'autre part c'est plus que cela, étant donné que Hemsterhuis décrit dans la personne de Fagel l'idéal typique d'un administrateur et philosophe.

Department of Printing and Graphic Arts, fMS Typ 63. Cité dans : Sondereren, *Het sculpturale denken*, p. 115.

25 Lettre à P.B. van Damme ; La Haye, Koninklijke Bibliotheek (Bibliothèque Royale), 78 E 44.

26 Van Sluis, *Bibliotheca Hemsterhusiana*, p. 173, in-octavo nr. 1451: « Contrefaction ».

27 J.G. Herder, *Briefe*, III: *Mai 1773 – September 1776* (Weimar, 1978), nr. 131 règles 68–72, p. 154. – Sur von Rüling: http://de.wikipedia.org/wiki/Georg_Ernst_von_Rüling.

28 R. Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken* (Berlin, 1880–1885), I, pp. 688–689, cf. II, pp. 330–331.

Il y eut quelques générations déjà que les descendants de la famille Fagel occupaient des hautes fonctions administratives, prédestinés de par leur origine et grâce à une éducation juridique. L'élément constant remarquable en est la fonction de premier greffier auprès des États Généraux : son bisaïeul Hendrik Fagel (1617–1690) et le demi-frère de celui-ci Gaspar Fagel (1634–1688), son grand-oncle François Fagel (surnommé « le Vieux » ; 1659–1746), son père Hendrik Fagel (1706–1790) et son propre fils Hendrik Fagel (1765–1838) remplirent cette fonction d'une façon quasi-dynastique. François Fagel aussi passait par une carrière endéans le greffe des États Généraux : il devenait aide-greffier en 1762 à côté de son père et en 1766 greffier adjoint ; sa mort précoce l'empêchât de succéder à son père en tant que greffier. La position sociale que la famille Fagel a su acquérir fut ainsi couronnée par l'élévation dans la noblesse néerlandaise des fils de François Fagel par le roi Guillaume I en 1815 avec le titre de baron.

On ne sait pas comment et quand Hemsterhuis a fait la connaissance du bien plus jeune François Fagel. On a suggéré que Hemsterhuis l'aidait dans ses études des langues grecques et latines.²⁹ Il est possible que Hemsterhuis était à son service en tant que professeur de famille ou précepteur à quelque moment dans les années précédant 1755.³⁰ Une relation de confiance ainsi établie avec la famille Fagel peut expliquer aussi pourquoi Hemsterhuis a pu obtenir en décembre 1755 un poste dans la bureaucratie de La Haye. Plus tard, en 1762, François Fagel devint un collègue proche de Hemsterhuis endéans le greffe. Le contact réciproque est devenu sans doute encore plus intensif dans la période qui menait à la publication de *l'Homme*, dédiée à Fagel. Après la mort de François Fagel Hemsterhuis resta en contact étroit avec la famille. Les fils aînés lui rendirent visite régulièrement, comme il apparait de la correspondance. Et après le décès de sa veuve il ébaucha pour elle un monument funéraire.³¹

Des copies manuscrites de la *Description philosophique du caractere de feu Mr. F. Fagel* n'ont pas été transmises. Dans cette même année de 1773 apparurent encore deux traductions en néerlandais totalement différentes : *Wysgeerige beschryvinge van den aart en inborst van (...) Fagel (...)*, une publication in-octavo éditée par Marc Michel Rey, et : *Wysgeerige afbeelding van het carac-*

29 Meyboom, « Coup-d'œil sur François Hemsterhuis et sa philosophie », *Œuvres philosophiques*, III, pp. 125–126.

30 Brummel (*Hemsterhuis*, pp. 62–63) le dénie formellement se référant à F.S. Tavel qui accompagna Fagel lors de son voyage d'études à l'étranger. Néanmoins il n'est pas exclu que Fagel a connu plusieurs mentors qui se succédaient.

31 La Haye, Nationaal Archief, Archive de la famille Fagel, numéro d'inventaire 170.

ter van (...) Fagel (...), une publication in-quarto auprès du libraire et imprimeur P.F. Gosse à La Haye. Quelques décennies plus tard apparurent à nouveau des traductions en néerlandais : apparemment la description offerte par Hemsterhuis nourrissent abondamment l'imagination.

Une traduction allemande de *Description* a paru plus tard, en 1797, dans le troisième tome des *Vermischte philosophische Schriften*.

6 Sophyle ou de la philosophie, sigle F

Cette œuvre est la première écrite par Hemsterhuis sous forme d'un dialogue. Elle fut publiée en 1778 ; sa correspondance ne donne pas de plus amples détails sur le moment exact et pour quelle raison ce dialogue s'est produit.³² La remarque par laquelle Hemsterhuis attribue le texte à la princesse est charmante ; en effet puisqu'il provient d'un genre de méthode socratique ou maïeutique où la vérité est accouchée pour ainsi dire dans le dialogue : « Je dis le vôtre, puisque vous en êtes le père, tandis que je n'en suis que la mère ». ³³ Plus tard, en coup d'œil rétrospectif, Hemsterhuis se montre content de « ce petit livre ». ³⁴

La structure du dialogue est très simple. Il s'agit d'une conversation entre un disciple, Sophyle, et un maître, Eutyphron. Le dialogue se déroule dans un contexte ancien, mais pas de façon conséquente. Ainsi l'on réfère à l'œuvre de savants modernes tels Chr. Huygens et Vaucanson. Le *Sophyle* n'est pas précédé d'un préface ou avertissement suggérant un origine ancien comme Hemsterhuis le fit plus tard dans les deux dialogues suivants *Aristée* et *Simon*.

Un seul manuscrit comprenant le texte entier nous reste dans la collection de Cornelis Ploos van Amstel, conservée à la bibliothèque universitaire d'Amsterdam (sigle *g*). Le titre en est remarquablement différent : « Aristée ou de la Philosophie », avec des autres noms pour les interlocuteurs, Aristée, le disciple, et Diocles, le maître. Ceci est conforme à une traduction en néerlandais que Ploos van Amstel a édité en imprimé : *Aristeus. Of samenspraak tusschen Aristeus, en Diocles, over de wysbegeerte* (sans année et adresse). Le manuscrit *g* a bien été inséré dans l'apparat critique de l'œuvre présente, mais non pas la traduction.

32 Fresco suggère juillet ou août 1778, se basant sur une remarque dans une lettre de Hemsterhuis datée du 2 juillet 1778 (*Lettres de Socrate*, p. 153, n. 2).

33 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1775–1778*, lettre 1.201, sans date, 1777.

34 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime 1786*, lettre 7.35 (du 2 mai 1786).

Deux textes dans le manuscrit du secrétaire- α contiennent des passages plus longues et qui ont été repris ultérieurement dans ce dialogue : *Sur l'immatériel* et *Suite au traité sur l'immatériel*. Les deux ont probablement été rédigés plus tôt comme deux traités liés réciproquement. Il leur manque donc la structure d'un dialogue et dans les deux que seulement une partie du texte marche en parallèle avec celui du dialogue final. Il s'agit de textes indépendants qui au moment de leur création ne furent pas destinés comme des accessoires ou des pré-études du dialogue ultérieur. Pour cette raison ces deux textes n'ont pas été insérés dans l'apparat critique de la présente édition.³⁵

L'editio princeps est soigné élégamment. La page de titre a une vignette simple ; d'autres illustrations n'y sont pas présentes. C'est une édition in-douze avec une mise en page et un genre de typographie comparables à d'autres éditions de Hemsterhuis.

La princesse Gallitzin se chargeait d'une traduction allemande à Munster. Elle écrivit le 4 novembre 1782 : « Sophile et l'Aristée sont traduit ici, et n'attendent qu'un couple de corrections encore pour être imprimée ».³⁶ Elle ne fit pas mention du traducteur ou des traducteurs. Pour autant que l'on sache les deux traductions ne sont pas parues et n'ont pas non plus été transmises en manuscrit. A cet endroit dans notre édition sera imprimée la traduction allemande de Blankenburg provenant de le second volume de *Vermischte philosophische Schriften*.

7 Aristée ou de la divinité, sigle G

Le 28 avril 1777 Hemsterhuis envoya un exemplaire de ce dialogue, son second, à la princesse Gallitzin : « je vous envoie ici le dialogue d'Aristée », ³⁷ après lui en avoir déjà envoyé des parties dans les mois précédents. Le 17 décembre 1778 il lui informa : « J'attends par-dessus du marché Du Mas pour mettre la dernière main au dialogue d'Aristée, et ensuite il va sous presse », ³⁸ cependant il n'était pas très content de son ardeur comme secrétaire, comme nous l'avons déjà constaté au § 3.1 ci-dessus. Juste avant le départ de la princesse à Munster en août 1779 l'*Aristée ou de la divinité* fut publiée. Aucun manuscrit de ce dialogue

35 Avec quelques exceptions, voir le commentaire *Sophyle* l. 626 et l. 777. Les textes en entier ont été publiés en forme modernisée dans l'édition Petry (2001) ; les originaux à Leyde, bibliothèque universitaire, BPL 2048 (sigle-h).

36 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Band 1, 285.

37 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1775–1778, lettre 1.158.

38 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1775–1778, lettre 1.240.

n'a été transmis, ce qui s'explique peut-être de par la période relativement courte entre l'écriture et la mise sous presse. Sur la liste d'envoi tenue par Hemsterhuis il est indiqué un nombre de 325, mais il se peut que ce ne soit pas le tirage total; en outre il est question de 50 exemplaires avec vignettes colorées (« met gecoleurde vignettes »).³⁹

Comme déjà indiqué ci-dessus au § 4.6 une traduction allemande était réalisée en novembre 1782 à Munster, or celle-ci n'a pas été conservée. Peu avant, le 25 octobre 1782, Hemsterhuis reçut une lettre de Marcus Wilhelm Müller (1754–1785), sous-proviseur du gymnase d'Altona près de Hambourg qui annonçait avoir terminé sa propre traduction :⁴⁰

Monsieur, [...] j'ai crû devoir vous faire part d'une entreprise qui ne réussira point sans votre approbation: c'est celle d'une traduction de votre *Aristée*. J'ai achevé cette traduction il y a quelques mois, et j'avois déjà pris mes mesures pour la faire imprimer, car alors j'ignorois l'auteur de cet excellent ouvrage. [...] Je prens donc la liberté de vous demander, Monsieur, si vous voulés bien avoir la bonté de me permettre que je vous envoie à mes depens ma traduction de l'*Aristée*, au cas que l'on n'ait pas encore commencé à traduire cet ouvrage à Munster. Je vous offre ma traduction à toutes conditions, pourvu que vous me fassiez l'honneur de la corriger et qu'elle soit la seule qui paroitra avec votre permission.

On ne sait pas si et dans l'affirmatif comment Hemsterhuis a réagi à cette combinaison d'une demande et d'une offre. La traduction de Müller ne semble pas être parue ni transmise en manuscrit.

Le dialogue *Aristée* est d'une structure simple avec deux interlocuteurs: Aristée le disciple et faire-valoir et Dioclès le maître. Au préalable se trouve un « Avertissement de l'éditeur », par lequel on informe qu'il s'agit d'un manuscrit récemment découvert que « l'éditeur » a traduit du grec en français, et, précédant le dialogue proprement dit, suivi d'une dédicace de Dioclès adressée à Diotime. Hemsterhuis faisait également précéder le dialogue suivant, le *Simon*, d'une combinaison similaire de justification moderne de « l'éditeur » et d'un salut de prospérité quasi-ancien.

39 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Kapsel 37.

40 Weimar, Goethe- und Schiller Archiv, 33/497. Müller avait également été surpris par l'annonce de Hemsterhuis dans la *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur* – voir § 4.11 ci-dessous.

8 Simon ou des facultés de l'ame

Dans une lettre à la princesse Gallitzin datée du 21 avril 1779 Hemsterhuis parle de «notre Simon» – c'est la première mention dans leur correspondance au sujet de ce dialogue.

Après le déménagement de la princesse en août à Munster Hemsterhuis continua à travailler à son achèvement. La princesse lui envoie à cet effet des corrections et des remarques. Le 17 octobre il écrit que le «Simon [...] est achevé dans ma tête», mais ce ne sera pas avant janvier 1780 qu'il pourra faire copier deux exemplaires par Schulz pour les envoyer à la princesse et à Fürstenberg. Dans une lettre datée du 13 février Hemsterhuis annonce que Schulz a fait déjà 6 ou 7 copies. Mais même après, il est toujours question de corrections que la princesse devait faire et que Hemsterhuis demande à plusieurs reprises. Cette phase semble se terminer plus ou moins par le refus de la princesse de remettre l'exemplaire avec ses annotations à Hemsterhuis, comme formulée dans sa lettre du 17 octobre 1780:⁴¹

Mon cher Socrate, je me resoudrai difficilement à vous envoyer l'exemplaire du Simon, barbouillé de mes notes; 1° il est reellement tellement griffonné, qu'il s'y trouvera des passages impossibles à lire, et 2° come déjà ces notes par elles meme demanderoient quelque entretien, ce sera bien pis s'il s'y trouve des passages inlisibles. Et d'ecrire tous ce qu'il y faudroit à dire verbalement encore, je n'en ai pas le tems.

Il semble que les deux continuent à travailler sur le texte sans toutefois beaucoup de progrès. Il est dommage que des deux côtés la correspondances durant les années 1781 et 1782 est très incomplète. Entretemps, encore en 1781, le projet s'est formé de travailler depuis Munster à une traduction allemande sous le contrôle de la princesse. La traduction du *Simon* fut confié à Anton Matthias Sprickmann (1749–1833)⁴² qui agissait souvent comme secrétaire de la princesse. Cette seconde phase de mouture semble recevoir une impulsion par la parution de la traduction de Blankenburg qui cependant est basée sur un manuscrit vieilli, selon les dires de la princesse dans sa lettre à Hemsterhuis datée du 18 novembre 1782: «Mais ce qui m'indigne dans cette traduction c'est que le Simon informe tel qu'il est dans le vieux manuscrit est traduit

⁴¹ Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Band 1, 329.

⁴² Erpho Bell (éd.), *Anton Matthias Sprickmann (1749–1833): 'dank Gott und Fürstenberg, daß sie mich auf den Weg brachten' (Schriftenreihe: Schriften der Universitäts- und Landesbibliothek Münster, 21)* (Münster, 1999).

aussi. »⁴³ La princesse somma Sprickmann de continuer à travailler à sa traduction qui serait naturellement préférable à celle de Blankenburg, mais le progrès en fut gêné parce que Hemsterhuis tardait à faire parvenir les dernières corrections. Le 21 mars 1783 Hemsterhuis lui envoya un paquet contenant la mention « Simon rectifié suivant vos desirs et avec un autre avertissement », ⁴⁴ annoncée plus tôt comme une copie faite par Schulz. Dans sa lettre du 10 août 1783 la princesse annonçait que la traduction de Sprickmann était achevée, mais, pour autant que l'on sache, cette traduction n'a jamais été distribuée ou retrouvée. En 1786 la discussion renaissait brièvement, pour ainsi dire dans une troisième phase, lorsque Hemsterhuis émit à nouveau l'espoir de faire imprimer cette traduction propre et que la princesse de son côté parlait encore de corrections. Cette dernière phase n'a probablement plus mené à des résultats concrets.

Si nous considérons maintenant à partir de cette histoire de naissance les manuscrits transmis, on est alors surpris qu'il y a deux versions de texte du *Simon* qui semblent concorder avec la première et la seconde phase. La première version est achevée dans l'hiver de 1779–1780 et fut distribuée déjà rapidement par moyen de copies. Hemsterhuis envisageait de faire usage pour la publication à nouveau des services de Dumas sur lequel plus tôt il avait tellement grogné au sujet de l'*Aristée*.⁴⁵ La seconde version s'est produite en 1783 ou peut-être encore plus tard avec comme la différence la plus marquante une mouture révisée de l'*Avertissement*. Cette seconde version nous est restée par un seul manuscrit comme témoin de texte ; tous les autres manuscrits représentent la première version. Les manuscrits transmis ne s'insèrent pas bien dans l'image déjà incomplète de l'histoire de naissance tel qu'elle surgit de la correspondance. Les manuscrits existants ne sont pas datés. Sur la liste d'envoi tenue par Hemsterhuis 14 copies sont nommées ; dans la correspondance on a l'idée qu'il y avait plus d'exemplaires donnés. Les manuscrits transmis semblent, à l'exception d'un seul, les représentants de la première phase / version (sigles *k*, *m*¹, *m*², *n*, *o*, *p*). Le manuscrit provenant de la possession de Goethe (sigle *q*) est le seul manuscrit transmis de la seconde phase / version. Il est possible qu'il est faite allusion à cet exemplaire dans la lettre du 23 décembre 1785 : « je vous ai remis un exemplaire de Simon et d'Alexis, relié ensemble en maroquin, le plus complet et le plus bel exemplaire qui

43 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Band 2, 307 ; à lire la réaction de Hemsterhuis dans sa lettre 4.5 du 16 janvier 1783.

44 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.22.

45 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1780–1782, lettre 3.58 du 3 août 1780 : « A propos de cet ambassadeur [mon ambassadeur d'Amerique = Dumas], je me servirai encore de lui pour le Simon, car en verité je ne connois pas de meilleur correcteur. »

existe». ⁴⁶ Comparable à celle-ci est une remarque dans une lettre à la princesse datée du 25 avril 1786 : « Les copies du Simon sont toutes mauvaises (excepté la vôtre) » ⁴⁷ – cela indique-t-il la distinction entre la première et la seconde version, et si oui, y-aurait-il alors parmi les manuscrits transmis un exemplaire de la meilleure ? Hemsterhuis pouvait faire une pareille observation avec une certaine exagération et assurance. Quoiqu'il en soit, dans la présente édition nous partons du principe que le manuscrit-*q* représente en effet la seconde version. ⁴⁸

Comme déjà indiqué, Hemsterhuis n'a pas, de son vivant, édité ou fait éditer le *Simon* ; le texte français fut publié pour la première fois par Jansen dans sa première édition de 1792. Il disposait d'un texte de la première version. Blankenburg utilisait pour les *Vermischte philosophische Schriften* également un manuscrit de la première phase. Le texte dans la version de la seconde phase se trouve en dehors de l'histoire de la réception et restait sans publication jusqu'à l'édition de Petry en 2001.

Digne de mention est encore une note sans date de la main propre de Hemsterhuis (sigle *k*), ⁴⁹ qui servait vraisemblablement de complément d'un manuscrit envoyé à la princesse plus tôt. Cette note contient seulement le texte de l'*Avertissement* avec en plus quatre annotations. Le texte de cet *Avertissement* est celui de la première version, dans laquelle les variantes de texte démontrent qu'il s'agit ici d'un premier plan. ⁵⁰ Les quatre annotations ne sont insérées dans aucun des manuscrits contenant le texte principal et ne sont pas non plus présentes dans le texte imprimé finalement chez Jansen ou dans la traduction chez Blankenburg. Hemsterhuis ne les a apparemment pas jugé dignes d'être jointes à la première ou seconde version et ainsi elles se trouvent en dehors de la réception de texte immédiate. Dans la présente édition ces quatre annotations ont été insérées dans l'apparat critique.

Dans une étude bien antérieure Hemsterhuis avait écrit un texte connu sous le titre *Sur les vertus et les vices*. Celui-ci était écrit à l'origine dans une lettre à la princesse Gallitzin, datée du 4 mars 1776. ⁵¹ Ce texte a été assimilé dans le

46 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1785, lettre 6.70.

47 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1786, lettre 7.33.

48 En ce faisant je suis l'optique de Petry sur la distinction et les différences entre la première et la seconde version, mais je me sens moins catégorique et suis plus réservé quant aux dates des différents manuscrits : *Wijzgerige werken*, p. xii et pp. 826–827.

49 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Kapsel 20, nr. 31.

50 Un passage dans une lettre de Hemsterhuis datée du 7 mars 1783 plaide cependant contre cette interprétation d'une date prématurée ; *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.18.

51 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1775–1778, lettre 1.19 (du 4 mars 1776). Conservée en deux versions : Münster, Landes-Archiv, Bucholtz-Nachlass 1166 (autographe) resp. 1157

Simon, or l'adaptation est trop étendue pour l'insérer dans la présente édition dans l'apparat critique.

Les deux versions du *Simon* peuvent être considérées comme les clôtures respectives de la première et la seconde phase. Elles ont été tenues en séparé dans la présente édition. Le texte de référence propose la première version, telle qu'elle a été empruntée aux manuscrits. Puisque le texte dans l'édition de 1792 était déjà quelque peu travaillé par Jansen, par exemple en orthographe et avec des corrections propres, *J'* ne pouvait servir comme point de départ (texte de base). Dans le premier apparat critique les variantes de la première version ont été insérées. Un deuxième apparat propose les lectures différentes de la seconde version. Par cette méthode de deux apparats critiques et en répartissant les variantes sur les deux, justice est faite autant que possible au développement chronologique du texte du *Simon*. Les choix faites et la façon de présenter seront expliqués plus amplement au § 5.1 ci-dessous.

Malgré ce perfectionnement continu du texte et malgré le fait que le *Simon* ne fut jamais édité en imprimé, Hemsterhuis était très satisfait du résultat : «ce seroit le seul de mes petits ecrits qui seroit assez universellement goûté et compris».⁵² Peut-être content parce qu'il était fier de la structure stratifiée de ce dialogue. Celui-ci commence par une brève conversation entre Simon et Hipponicus, à partir de laquelle Simon procède à la reproduction d'un entretien antérieur de Socrate avec quelques interlocuteurs. Ce dialogue dans un dialogue est interrompu à mi-chemin du texte final à nouveau pour deux grandes argumentations : la première étant la vision d'un visiteur étranger («le Scyth») et ensuite Socrate cite un discours de Diotime. A la fin le cadre offert du second dialogue autour de Socrate est rouvert brièvement et clôturé définitivement. Le dialogue proprement dit du *Simon* se compose donc de trois niveaux ; si l'Avertissement de l'éditeur et la dédicace de Dioclès adressée à Diotime lui précédant sont comptés, nous pouvons même parler de cinq niveaux !

(copie). Publiée dans : Petry (éd.), *Wijsgerige werken*, pp. 572–585, et dans : Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, pp. 70–78.

52 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1789–1790, lettre 10.1 (du 1^{er} janvier 1789) ; à comparer avec lettre 10.26 (du 31 mars 1789).

9 Alexis ou de l'âge d'or, sigle H

Ce fut en écrivant le *Simon*, au mois d'octobre 1779, que Hemsterhuis mit en avant déjà un dialogue qui pourrait servir de suite :

Ce matin j'ai travaillé un peu au Simon, qui est achevé dans ma tête, et j'ai dû discontinuer à force d'agitation. Je vous dirai, ma chère amie, que cette agitation excessive n'étoit occasionnée que par l'idée vague du canevas d'un dialogue qui suivra le Simon et dont le sujet est prodigieusement sublime.⁵³

On ne peut pas reconstituer exactement, quand et comment le texte de ce dialogue s'est réalisé, parce que la correspondance des années 1781 et 1782 de part et d'autre avec la princesse n'a été conservée que très incomplètement. Le 10 avril 1782 la princesse écrivit à Hemsterhuis : « J'attens l'Alexis avec impatience », et il paraît qu'elle a reçu le texte le 16 avril : « J'ai lu votre Alexis qui m'enchanté ». ⁵⁴ Dès lors s'ensuivit un processus continu de corrections et d'additions avec des « notes », comme c'était le cas du *Simon*, bien que moins intensivement. Les indications qui surgissent de la correspondance ne s'avèrent pas assez précises pour retracer quels changements ont été opérés et quand. Les deux manuscrits transmis ne présentent non plus des variantes majeures en comparaison avec l'*editio princeps*. Le processus de perfectionnement s'achève en été 1787 avec la préparation du texte pour l'impression.

Parallèlement à ce dialogue et à peu près en même temps Hemsterhuis travaillait à un autre dialogue, également avec Alexis et Dioclès comme interlocuteurs. Pourtant, cet *Alexis ou du militaire*, souvent indiqué dans la correspondance comme *Alexis II*, donnait moins de satisfaction à Hemsterhuis :

D'ailleurs, le titre du second Alexis commence à me déplaire, et je m'amuse tellement à considérer Simon et le vrai Alexis comme femme et mari, que je craindrois commettre un adultère en leur associant un tiers heterogene. Pourtant cet adultère se commettra si c'est le bon plaisir de Diotime.⁵⁵

53 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.53 (du 17 octobre 1779) ; Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, p. 196.

54 Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin-Nachlaß, Band 2.

55 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.5 (du 16 janvier 1783).

Il n'y a pas d'indication que Hemsterhuis fit distribuer largement le texte de ce deuxième *Alexis*. Contrairement aux autres dialogues il n'y a pas une liste d'expédition, et le texte n'est transmis que par un seul manuscrit, copié par Schultz (le secrétaire-γ). La première impression de l'*Alexis II* date de l'année 1924.⁵⁶

Hemsterhuis a toujours vu le *Simon* et l'*Alexis* comme un couple, « comme femme et mari ». Le projet de traduire le *Simon* en allemand obtint donc aussitôt un parallèle avec l'*Alexis*, puisque :

[...] ces deux pièces, qui sont assez exactement du même style et du même ton, qui demandent les memes lumieres dans le lecteur, et qui tiennent plus ensemble qu'il ne paroitra au premier abord.⁵⁷

Dès le début Jacobi fut nommé comme traducteur de l'*Alexis*.⁵⁸ Ce n'était que dans l'été de 1787 que cette traduction fut complétée,⁵⁹ donc beaucoup plus tard que la traduction du *Simon* par Sprickmann, mais contrairement au *Simon* l'initiative fut prise en effet de publier cette traduction. Au mois de novembre parut chez l'imprimeur renommé Johann Friedrich Hartknoch à Riga *Alexis oder von dem goldenen Weltalter*. Hemsterhuis en reçut 60 exemplaires.⁶⁰ La version française devait suivre encore, ce qui provoquait des réactions ironiques dans l'entourage de Hemsterhuis :

Je promet ici l'*Alexis* françois à des amis, qui se moquent de moi et me disent, que cela ne sçauroit être qu'une traduction de l'ouvrage de Jacobi.⁶¹

De l'*Alexis ou de l'âge d'or* en français, édité également par Hartknoch, Hemsterhuis reçut les premiers deux exemplaires le 15 janvier 1788. On lui avait

56 Emile Boulan, *François Hemsterhuis, le Socrate hollandais. Suivi de Alexis ou du militaire (Dialogue inédit)* (Groningue / Paris, 1924) ; Petry (éd.), *Wijzgerige werken*, pp. 336–367.

57 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.5 (du 16 janvier 1783).

58 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.8 (du 28 janvier 1783).

59 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1787, lettre 8.47 (du 12 juin 1787).

60 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1787, lettre 8.96 (du 30 novembre 1787).

61 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1788, lettre 9.9 (du 29 janvier 1788). Et Hemsterhuis écrivait à Jacobi : « Tous ceux qui ont lu ici votre traduction d'*Alexis*, l'admirent dans toute la force du terme et m'obligent à souhaiter, que l'original puisse paraître une traduction de votre ouvrage » (F.H. Jacobi, *Briefwechsel: Gesamtausgabe*, (Stuttgart-Bad Constanz, 1981–...), Band 1.7, Nr. 2002, p. 106, le 22 février 1788).

promis 270 exemplaires au total,⁶² et il les attendait impatiemment; il reçut 137 exemplaires le 1 avril, mais pas sans désappointement :

J'ai reçu 137 Alexis françois, mais la planche étoit oubliée. Je l'ai fait graver ici. Si vous l'aviez reçu de même sans planches, je pourrois vous en envoyer d'ici par le chariot, et vous seriez plus tôt servie peut-être. Je vous enverrai quelques exemplaires relies, allem[and] et françois.⁶³

Finalement la vente se déroule également chez une librairie à La Haye : « L'*Alexis* se vend ici depuis quelques jours publiquement chez Gosse »⁶⁴ – peut-être fourni par les soins de Hemsterhuis ?

En comparaison à la construction complexe du *Simon* la structure de ce dialogue est très simple. Il n'y a que deux interlocuteurs : Alexis comme l'apprenti qui pose des questions, et Diocles comme l'instituteur. Différemment des autres *editiones principes* l'*Alexis* n'a pas les notes en bas de la page, mais à la fin du texte. Dans notre édition toutes les notes originales de Hemsterhuis ont été traitées comme des notes à la fin du texte. Il est remarquable que des exemplaires de l'*editio princeps* montrent deux petites différences entr'eux :

- p. 117, ligne 1 du haut, premier mot : la lettre-D, abbréviation de Diocles, a parfois disparue ;
- p. 176, ligne 2 du haut, quatrième mot : « l'action » ou « l'àction ».

Les deux différences figurent dans deux cahiers différents et n'apparaissent pas toujours ensemble. Les erreurs donc ont été corrigées à des moments différents pendant le processus d'impression. Ces variantes ont été signalées dans notre appareil critique par le signe ± dans *H*.

Les deux manuscrits conservés ont été faits par Schultz ; ils ne présentent pas de grandes différences entr'eux. Les différences par rapport au texte final imprimé – et au texte de référence offert ici – peuvent être attribuées à la contribution de Jacobi.

Le texte parallèle en allemand offert ici a été emprunté à *Vermischte philosophische Schriften*. Il s'agit d'une traduction réalisée indépendamment, tout a fait différent de celle de Jacobi.

62 Jacobi à Hemsterhuis, le 6 janvier 1788 ; Jacobi, *Briefwechsel*, Band 1.7, Nr. 1959, p. 59.

63 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1788, lettre 9.25 (du 1 avril 1788).

64 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1789–1790, lettre 10.24 (du 24 mars 1789).

10 Lettre sur l'athéisme

L'histoire du texte de la *Lettre sur l'athéisme* est comparable à celle du dialogue *Simon* : les deux n'ont pas été édités par Hemsterhuis et de tous les deux parut une traduction en allemand, de son vivant et à son insu. Mais autant qu'il est connu, et autrement que dans le cas du *Simon*, Hemsterhuis n'en a pas fait circuler des copies en manuscrit.

La raison d'écrire cette lettre était le «Spinozismusstreit», déclenché par Jacobi.⁶⁵ Jacobi avait appris de ses conversations avec Gotthold Ephraim Lessing en juillet 1780 combien celui sympathisait avec le spinozisme, en se référant en l'occurrence à quelques écrits de Hemsterhuis. En 1783, bien après la mort de Lessing le 15 février 1781, Jacobi rapportait ce noircissement de la réputation de Lessing à Moses Mendelssohn, qui ensuite prit le parti de son défunt ami. C'est ainsi que Jacobi publia en 1785 son *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an den Herrn Moses Mendelssohn*, première édition. Jacobi avait donc tout lieu d'impliquer Hemsterhuis dans sa polémique.

Jacobi avait donné dans sa lettre du 7 août 1784 à Hemsterhuis son opinion sur le système de Spinoza, détestable à ses yeux.⁶⁶ Jacobi publia cette lettre dans une traduction en allemand à la première édition de son *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an den Herrn Mendelssohn*.⁶⁷ Hemsterhuis réagit extrêmement lentement avec la *Lettre sur l'athéisme*. En premier lieu il s'agissait d'une lettre plus ou moins personnelle, adressée à la princesse Gallitzin, datée le 7 septembre 1787. Étant donné que Hemsterhuis réagit de façon réticente quant au contenu, Jacobi n'était pas trop content du résultat. Il insistait sur une révision, et Hemsterhuis adapta sa lettre dans une deuxième version, achevée en janvier/février 1789, cependant en maintenant la date originale : 7 septembre 1787. Jacobi traduisit cette deuxième version et la reprit comme annexe dans

65 Pour l'information de référence, voir : Brummel, *Hemsterhuis*, 270–281.

66 Jacobi, *Briefwechsel*, nr. 1063. Cette lettre a été mise également dans les *Œuvres*-éditions de Hemsterhuis (*J¹*, *J²*, *W*, *M* en *V*), mais n'est pas insérée dans notre édition.

67 Cette traduction a été publiée dans une édition critique moderne : Friedrich Heinrich Jacobi, *Werke*, I.1 : *Schriften zum Spinozastreit. Herausgegeben von Klaus Hammacher und Irmgard-Maria Piske* (Hamburg / Stuttgart, 1998), pp. 206–215 ; *Werke*, I.2 : *Kommentar*, 501–509 ; une édition simplifiée dans : Friedrich Heinrich Jacobi, *Ueber die Lehre des Spinoza in Briefen an den Herrn Moses Mendelssohn. Auf der Grundlage der Ausgabe von Klaus Hammacher und Irmgard-Maria Piske, bearbeitet von Marion Lauschke* (*Philosophische Bibliothek*, 517) (Hamburg, 2000), pp. 63–82. Là on trouve l'entretien de Jacobi avec Lessing concernant Hemsterhuis, pp. 41–43.

la deuxième édition étendue de son *Über die Lehre des Spinoza* (1789).⁶⁸ On ne sait pas si Jacobi l'avait publié avec l'accord de Hemsterhuis, ni si Hemsterhuis pouvait en être d'accord après coup – la correspondance avec la princesse, qui servit souvent d'intermédiaire dans de telles affaires, se tait là-dessus. Hemsterhuis était sans doute bien d'accord avec la prise de position de Jacobi envers le spinozisme, mais la polémique entre Jacobi et Mendelssohn n'était pas la sienne. Ce n'était pas de son caractère de se mêler dans une polémique. Et sa mauvaise santé dans la dernière année de sa vie lui prit bien sûr toute envie d'y intervenir.

Deux versions d'auteur existent donc de la *Lettre sur l'athéisme*. Les deux ont été publiées récemment à plusieurs reprises. Petry a mis les deux versions dans une orthographe modernisée dans ses *Wijsgerige werken* (2001).⁶⁹ Il ajoutait d'ailleurs à la deuxième version la date de 1789, qui n'était pas marquée sur le manuscrit, mais qu'il déduisait des circonstances dans lesquelles cette deuxième version s'était réalisée. Fresco mit une comparaison de textes des deux versions dans son anthologie de lettres (2007).⁷⁰ Les deux versions dans leur orthographe original se trouvent dans la publication de la correspondance avec la princesse Gallitzin, *Ma toute chère Diotime*, dans le tome de l'année 1787.⁷¹

La deuxième version, celle-ci donc qui fut traduite en allemand et éditée par Jacobi (en 1789), devint le texte standard. Le texte français de la deuxième version a été publié pour la première fois en 1792 par Jansen, et fait ensuite partie de toutes les éditions françaises des *Œuvres* jusqu'à celle de Meyboom inclus. La deuxième version fut publiée aussi dans le tome III des *Vermischte philosophische Schriften* (1797), dans une traduction allemande qui diffère de celle de Jacobi.⁷²

C'est donc bien cette deuxième version qui est importante dans l'histoire de réception de l'ouvrage de Hemsterhuis. La deuxième version, publiée par

68 Cette traduction a été publiée dans une édition critique moderne: Jacobi, *Werke*, I.1, S. 206–215; *Kommentar* dans Band I.2, S. 501–509; dans l'édition simplifiée par Marion Lauschke, pp. 221–232.

69 Petry (éd.), *Wijsgerige werken*, pp. 736–743 resp. pp. 744–755.

70 Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, pp. 486–497.

71 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1787, lettres 8.72a en 8.72b.

72 «Vorrede», tome III, pp. iii–iv: «Den Brief über den Atheismus findet man auch verdeutsch in der neuen Ausgabe der Schrift über die Lehre des Spinoza. Ich hatte ihn aber bereits übersetzt, als mir dieselbe zu Geschichte kam. Ich schäme mich gar nicht, zu gestehen, daß meine Uebersetzung derjenigen des Herrn Jacobi einige Verbesserungen zu verdancken hat».

Jansen comme *J*¹ de 1792, a été choisie comme texte de base pour cette édition critique. Les différences par rapport à la première version ont été indiquées dans notre édition dans un appareil critique séparé, à savoir le premier. La traduction allemande, imprimée parallèlement, a été empruntée des *Vermischte philosophische Schriften* (1797), en ne prenant pas la traduction de Jacobi en considération.

11 Vermischte philosophische Schriften (1782, 1797), sigle V

Etant alerté par des bruits que ses idées en Allemagne étaient interprétées d'une façon incorrecte, Hemsterhuis voulait prévenir qu'on en fît des traductions en allemand sans le consulter. A cet effet il fit publier l'avis suivant dans la revue *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur*:⁷³

J'apprend que plusieurs personnes en Allemagne m'attribuent des sentiments que je suis fort éloigné d'adopter, et une Philosophie diamétralement opposée à celle que je professe. Ce jugement pourroit être occasionné par quelques expressions moins claires, ou malheureusement équivoques qui se seroient glissées dans mes ouvrages philosophiques.

Comme je crains que dans une traduction qui seroit faite à mon insçu, on ne négligeât d'examiner ces expressions et de les éclaircir, et les corriger s'il le faut, je déclare que la traduction Allemande de ces ouvrages qui se fait actuellement à Munster, est la seule que j'adopte comme fidelle interprète de mes idées. D'ailleurs cette traduction dont le Sophyle va paroître, contiendra encore, outre quelques notes et augmentations, deux Dialogues dont le content a une liaison intime avec celui de Sophyle et de l'Aristée, et qui n'ont pas vû le jour. Ces deux pièces paroîtront en françois en meme temps que leur traduction Allemande.

Fait à La Haye le 1 de Juillet 1781.

F. Hemsterhuis

En ce qui concerne les «sentiments», qu'on lui attribue par erreur, Hemsterhuis avait en vue une interprétation spinoziste de ses ouvrages par Lessing et d'autres;⁷⁴ cela donna lieu à Jacobi d'entamer la «Spinozismus-streit», mar-

73 Dans: *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur*, 1782, 2. Jg., 6. Stück, pp. 460–463, «Nachrichten».

74 Lettre de la princesse à Hemsterhuis, GN Band 4, le 8 juin 1781. Dans cette lettre déjà il y a question d'une traduction qui sera publiée à Leipzig.

quée ci-dessus brièvement dans le § 4.10. Bien que cet appel de Hemsterhuis date du 1 de juillet 1781, la revue effectua la publication dans l'arrière-saison de 1782 seulement. Trop tard alors, car presque en même temps parut dans la ville lointaine de Leipzig une traduction considérable en allemand, intitulée *Vermischte philosophische Schriften des H. Hemsterhuis*, en deux volumes, exécutée en octavo, avec comme type de lettre une «Fraktur» claire, et une mise en page sobre et bien soignée. Cette édition ne fait pas mention de celui qui a effectué la traduction, mais peu après le traducteur se présentait dans une lettre à Hemsterhuis, écrite à Leipzig le 9 décembre 1782:⁷⁵

Monsieur,

Agréez que l'auteur d'une traduction allemande de vos ouvrages vous en presente un exemplaire.

J'avois l'honneur, il y a deux ans, de vous en demander la permission. Un avis, inseré dans le Magazin de Gottingue, m'avertit trop tard de la resolution que vous aviez prise en égard de cette traduction; l'impression de la mienne étoit trop avancée, et comme d'autres libraires allemands en annoncèrent encore, je ne croyois pas devoir supprimer la mienne.

N'ayant eu d'autre but en m'en occupant qu'à procurer à mes compatriotes l'avantage et le plaisir que Vos ouvrages m'avoient donnés, et bien convaincu qu'ils ne peuvent que soutenir la bonne cause et répandre la vérité, je ne crois pas avoir demerité de leur auteur. Si je n'ai pas pu les donner complets, c'est qu'il m'étoit impossible de trouver tout qu'on m'a indiqué encore comme étant sortis de Votre plume. Je me flatterois peut être trop, Monsieur, si j'espérois encore que Vous vouliez Vous-même accomplir mes vœux.

L'assertion de Blankenburg qu'il avait demandé permission deux ans plus tôt ne trouve point confirmation dans toute la correspondance transmise de Hemsterhuis. Dans une lettre à la princesse Hemsterhuis se montre content de l'exécution, mais réservé en ce qui concerne la traduction :

Pour l'edition, en tant qu'elle tient à la face visible, elle me paroît assez bien. Pour autant qu'elle tient à la face intellectuelle, je ne suis pas juge competent, n'étant pas assez familiarisé avec la langue allemande jusqu'ici, pour prononcer sur l'elegance du style et la precision de l'expression, deux choses qui dans notre philosophie, qui d'un côté est cal-

75 Weimar, Goethe-Schiller Archiv, GSA 33/76.

quée sur la geometrie pure et qui de l'autre aime un peu à monter pour voir mieux des ensembles, ne sont pas superflues.⁷⁶

Hemsterhuis se sentit quelque peu gêné à l'égard de la traduction insérée du *Simon*, basée sur un manuscrit, étant donné que le texte original en français n'avait été publié ! Il n'est pas connu par quelle voie Blankenburg a pu disposer d'une copie. Malgré cela, Hemsterhuis se sentait traité correctement par Blankenburg, et plus tard, à la parution de l'*Alexis* en français il pria la princesse d'envoyer un exemplaire à Blankenburg, avec lequel il n'est pas entré en correspondance.⁷⁷ Autant qu'on sache, ils ne se sont jamais rencontrés personnellement.

Christian Friedrich von Blankenburg,⁷⁸ né le 24 janvier 1744 d'une famille noble de la Poméranie, servit depuis 1759 la cavalerie de l'armée prussienne dans plusieurs grades. Comme adjudant dans le régiment des Dragons de Cracovie il participa dans plusieurs batailles au cours de la Guerre de Sept Ans. Pour des raisons de santé il demanda et obtint sa démission avec la grade de chef d'escadron. Il se sentit militaire de tout son cœur, et aussi pour éviter des confrontations pénibles avec ses anciens copains, il s'installa en 1778 à Leipzig comme publiciste. Il était en état de choisir ce métier grâce à ses profondes connaissances littéraires et sa vaste collection de livres. Plus qu'en tant que poète ou comme romancier il se fit un nom comme théoricien littéraire et comme historien. Son écrit le plus important est *Versuch über den Roman* (1774), où, sous l'influence aussi de l'ouvrage de Goethe *Das Leiden des jungen Werthers*, il plaidait en faveur d'une trame inductive pour le roman, émanant du développement du caractère du personnage principal, sans prétentions normatives. Le roman s'y démarque de l'épopée comme un genre moderne.

Blankenburg était aussi un collaborateur de la revue *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, redigée par son ami Christian Felix Weiße. Dans cette revue parut en 1771 un compte rendu de la *Lettre sur la sculpture de Hemsterhuis*, par Chr. Garve. Il se peut donc, que Blankenburg

76 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1783, lettre 4.5 (du 6 janvier 1783); Hemsterhuis, *Lettres de Socrate*, p. 255.

77 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1787, lettre 8.96 (du 30 novembre 1787).

78 Voir pour Blankenburg: *Neue deutsche Biographie*, II (1955), p. 284; [anonyme], «Einige Nachrichten von dem Leben des Hrn. von Blankenburg, während seines Aufenthaltes in Leipzig, und seinem Tode», dans: *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, 59/1 (Leipzig 1797), pp. 304–311; art. de Ernst Weber dans: W. Killy (éd.), *Literatur Lexikon*, II (München, 1989), pp. 10–12; R. Vierhaus & E. Bödeker (éd.), *Biographische Enzyklopädie der deutschsprachigen Aufklärung* (München, 2002), p. 35.



ILL. 5 *Christian Friedrich von Blankenburg (ou Blanckenburg; 1744–1796), gravure à l'eau-forte par E.S. Henne*
 FRONTISPICE ALLGEMEINE DEUTSCHE BIBLIOTHEK, TOME 90/1 (1789);
 WWW.TRIPOTA.UNI-TRIER.DE

découvrit les ouvrages de Hemsterhuis dans un stade antérieur. Blankenburg mourut le 4 mai 1796 à Leipzig.

Les premiers deux volumes des *Vermischte philosophische Schriften des H. Hemsterhuis* parurent à «Leipzig, bey Weidmanns Erben und Reich, 1782», comme l'indique l'adresse bibliographique. Deux personnages ont été nommés dans le bref et anonyme «Vorbericht des Uebersetzers» [préface du traducteur]: Philipp Erasmus Reich (1717–1787),⁷⁹ le propriétaire de la maison d'éditions, et Johann Gottfried Herder (1744–1803), le théologue-philosophe déjà célèbre à cet époque et ministre à Weimar, qui lui avait donné sa permission d'insérer une «Aufsatz» de sa main. La table des matières de ces deux tomes fait voir un ordre chronologique:

- *Ueber die Bildhauereij in einem Briefe an H. Theodor von Smeth, zu Amsterdam. (Gedruckt im Jahr 1769.)*, I, pp. 1–70.
- *Ueber das Verlangen. Ein Brief an H. Theodor von Smeth. (Paris 1770.)*, I, pp. 71–108.
- *Liebe und Selbstheit: Ein Nachtrag zu dem vorhergehenden Briefe des Herrn Hemsterhuis von Herrn Herder. (Aus dem deutschen Mercur, Wintermond 1781.)*, I, pp. 109–148.
- *Ueber den Menschen und die Beziehungen desselben. (Gedruckt zu Paris, im Jahr 1772.)*, I, pp. 149–324.
- *Sophylus oder von der Philosophie. (Erschienen, zu Paris im Jahr 1778.)*, II, pp. 3–82.
- *Aristäus oder von der Gottheit. (Gedruckt zu Paris 1779.)*, II, pp. 83–244.
- *Simon, oder von den Kräften der Seele. (Aus einer Handschrift.)*, II, pp. 245–344.

La «Aufsatz» de Herder est *Liebe und Selbstheit* [De l'amour et de l'égoïsme]; voir à ce sujet le § 4.3 ci-dessus. Le texte de la *Lettre sur les désirs* offert par Blankenburg est une traduction de sa propre main, qui diffère de celle de Herder.

Le troisième volume («Dritter Theil») parut 15 ans plus tard, avec comme adresse bibliographique: «Leipzig, in der Weidmannischen Buchhandlung, 1797». La «Vorrede» [préface] est signée par l'«Uebersetzer» [traducteur] et datée: «Mainz d. 18ten August 1797». Blankenburg, étant mort depuis déjà plus qu'un an, est mentionné anonymement comme «der verstorbene Uebersetzer

79 Voir: *Allgemeine deutsche Biographie*, xxvii (1888), pp. 611–614; *Neue deutsche Biographie*, xxi (2003), pp. 289–290.

der beiden ersten Theile » [le traducteur décédé des premiers deux volumes]. Il n'est pas clair qui a effectué ce troisième volume, mais on pourrait songer à Karl Theodor baron von Dalberg (1744–1817), depuis 1787 « Koadjutor » [coadjuteur] entre autre de la ville de Mainz et depuis 1803 prince-évêque à Mainz, qui était lié d'amitié avec Hemsterhuis depuis longtemps.⁸⁰ Hemsterhuis avait connaissance de ses écrits, et le nomme régulièrement dans sa correspondance avec la princesse.

Ce troisième tome contient les textes suivants :

- *Alexis oder vom goldnen Zeitalter*. (Gedruckt im Jahre 1787.), III, pp. 1–120.
- *Der Charakter des verstorbenen Herrn F. Fagel; philosophisch beschrieben*. (Gedruckt im Jahre 1773.), III, pp. 121–138.
- *Brief des Diokles an Diotime, über dem Atheismus*. (Gedruckt im Jahre 1787.), III, pp. 139–162.
- *Schreiben des Herrn F.H. Jacobi an Herrn Hemsterhuis*. (Gedruckt im Jahre 1787.), III, pp. 163–198

Le texte de la *Description* n'a vraisemblablement pas connu une grande distribution en Allemagne, ainsi il avait échappé peut-être à l'attention de Blankenburg plus tôt. L'*Alexis* a sa propre traduction, différente de celle de Jacobi qui parut plus tôt et qui fait mention dans le titre d'un *Weltalter*. Dans ce troisième tome avec l'insertion de la *Lettre sur l'athéisme* et la lettre de Jacobi qui la précéda, on suivit explicitement la « Pariser Ausgabe » des *Œuvres philosophiques* (1792), (« Vorrede », III, pp. iii–iv).

L'« Uebersetzer » anonyme ajouta deux « Zugaben » de sa propre main : « Analyse der philosophischen Werke des Herrn Hemsterhuis » (III, pp. 201–241), et « Einige Bemerkungen zur Vergleichung der Hemsterhuisischen Philosophie mit der kritischen » (III, pp. 242–260). La dernière addition présente une comparaison avec la philosophie de Immanuel Kant, qui avait du succès en Allemagne à l'époque. Une étude comparable de la main de Christian Gotthilf Herrmann (1765–1823),⁸¹ professeur libre à Erfurt, était parue quelques années plus tôt : *Kant und Hemsterhuis in Rücksicht ihrer Definitionen*

80 Pour Dalberg, voir : *Allgemeine deutsche Biographie*, IV (1876), pp. 703–708 ; *Neue deutsche Biographie*, III (1957), pp. 489–490. Dalberg a été assisté peut-être par Friedrich Lothar von Stadion (1761–1811), qui avait visité Hemsterhuis en 1783, en compagnie de son frère Johann Philipp (1783–1824), et à qui plus tard les manuscrits du *Simon* et de l'*Alexis* étaient envoyés.

81 Voir pour Herrmann : F.A. Schmidt (Hrsg.), *Neuer Nekrolog der Deutschen*, I (1823), Erstes Heft, pp. 623–631 ; *Allgemeine deutsche Biographie*, XI (1880), p. 218.

der Schönheit nebst einigen Einwürfen gegen Letzteren: eine Einladungsschrift zu seinen Vorlesungen (Erfurt 1791; réimprimée dans la série *Aetas Kantiana*, nr. 92, Bruxelles 1969). C'est à ce livre de Herrmann qu'on réfère dans la « Vorrede » du volume III des *Vermischte philosophische Schriften*. Dalberg était certainement à même d'écrire de telles « Zugaben » essentielles.

Le troisième volume des *Vermischte philosophische Schriften* diffère quelque peu des premiers deux tomes en ce qui concerne l'orthographe. Celui-ci paraît être manié de façon un peu plus moderne: « bei » au lieu de « bey » (pas tout à fait conséquemment d'ailleurs), comme aussi « zwei » et « drei », et « Modifikation » envers « Modification », « jetzt » envers « itzt ». La ponctuation dans le troisième tome est plus sobre et avec cela plus moderne également que c'est le cas dans les premiers deux volumes.

Blankenburg donc était le premier à insérer un texte d'un tiers, dans ce cas de Herder, *Liebe und Selbstheit*, dans le corps des ouvrages de Hemsterhuis, ensuite c'était Jansen (1792) qui en fit autant avec la lettre qu'écrivit Jacobi à Hemsterhuis. Ces deux additions se sont graduellement interposées dans la réception des textes de Hemsterhuis, car elles ont été insérées également dans les éditions françaises ultérieures des *Œuvres* de Van de Weyer et Meyboom. Malgré cela, je n'ai pas mis ces deux textes dans la présente édition. La raison doit être bien claire: Hemsterhuis n'en était pas l'auteur.

L'édition des *Vermischte philosophische Schriften* donna lieu à une nouvelle traduction en allemand, en deux volumes: *Philosophische Schriften, herausgegeben von Julius Hilß* (Karlsruhe und Leipzig, 1912). L'ancienne traduction était « nicht gerade ungeschickt » [pas tout à fait impropre], mais connu « viele Irrtümer und Unrichtigkeiten » [beaucoup d'erreurs et inexactitudes] (I, p. vii), qui furent corrigées à base des éditions originales et de l'édition des *Œuvres* de Meyboom. N'étaient pas insérées: « die archäologische Untersuchung » *Lettre sur une pierre antique* et la *Description* biographique de Fagel, mais le *Simon, Ueber den Atheismus* et aussi *Liebe und Selbstheit* de Herder y étaient présentes; en revanche la lettre de Jacobi n'y était pas. Des données biographiques plus exactes sur Julius Hilß nous manquent.

Dans notre édition nous présentons le texte des *Vermischte philosophische Schriften* comme texte parallèle en allemand; les numéros des pages originales sont donnés dans la marge à l'intérieur. Dans l'apparat critique les erreurs et corrections sont données sous le sigle V. Notez bien: la numérotation des lignes dans la marge à l'extérieur ne correspond pas avec la numérotation du texte français de référence. L'accentuation de mots et de passages s'y fait par un type de lettre *Fraktur* différent, un peu plus serré de forme, et parfois difficile à reconnaître; dans notre édition ces mots et passages ont été mis en italique. Un renvoi à la traduction de Hilß n'était nécessaire que rarement.

Le type de lettre utilisé, un *Fraktur*, connaît l'umlaut sur les voyelles indiqué par un petit-e au dessus de la lettre en question. Cet umlaut n'a pas toujours été bien imprimé. En cas de doute, notre édition suppose la présence d'un umlaut. Pour la représentation des textes en grec cette édition de Leipzig appliquait une ligature sigma-tau ($\sigma\tau$) à peine à distinguer d'un sigma seul (σ); la différence la plus importante c'est que la ligature en haut côté droite a encore une petite courbe vers le haut. Cette différence est tellement minime que, quand j'ai un doute, je mets un point d'interrogation dans l'apparat critique.

12 Œuvres philosophiques, éd. Jansen (1792), sigle J¹

Jansen fut le premier à effectuer une compilation de l'œuvre de Hemsterhuis: *Œuvres philosophiques*, éditée de façon très soignée sous sa propre adresse bibliographique, à Paris en 1792. Henri Jonas Jansen fut baptisé à La Haye (Eglise catholique romaine, rue Casuarie) le 25 janvier 1741. Il épousa en 1760 Maria Magdalena Jamaerh (1737–1770). Il était libraire dans la Hoogstraat à La Haye en 1764; à cet époque son nom était épellé parfois comme Jansze ou Jansse. Après la mort de sa femme il partit pour Paris, on ne sait pas exactement quand; il y était actif comme libraire, traducteur et éditeur. En 1779 il est nommé héritier dans un testament de sa belle-mère, sans mention d'ailleurs de sa profession et son domicile.⁸² Il s'occupait de traduire du hollandais, de l'allemand et de l'anglais en français. Ainsi il traduisit des ouvrages de Petrus Camper et des frères Willem et Onno Zwier van Haren. Il écrivit lui-même, en français et bien des fois anonymement, sur des sujets différents, souvent historiques, entre autres sur des gravures sur bois du xve et xvie siècle et l'art typographique ancien. Plus tard Jansen devint bibliothécaire au service de l'homme politique Ch.-M. de Talleyrand-Périgord. En 1811, après l'incorporation des Pays-Bas à la France par l'empereur Napoléon, il fut installé comme censeur impérial des œuvres néerlandais. Il mourut à Paris au mois de mai 1812. Une relation directe ou personnelle de Jansen avec Hemsterhuis n'est pas invraisemblable, cependant il n'y a pas de données à ce sujet; Hemsterhuis ne fait pas mention de Jansen dans sa correspondance.⁸³

D'après la préface de son édition, Jansen obtint la collaboration de Jacobi, qui fournit les textes français du *Simon* et de la *Lettre sur l'athéisme*,⁸⁴ ces deux

82 Archives municipales de La Haye, Notariële akten, nr. 3992, f. 121, 411, du 29 juillet 1779.

83 Le Janssen nommé dans la lettre du 23 mai 1789 semble être un autre, et n'est identifiable non plus. – Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1788, lettre 9.39.

84 Hemsterhuis, *Œuvres philosophiques* (1792), I, «Avertissement», p. vii: «et c'est à Mr.

n'étant pas encore publiés plus tôt dans le français original. La traduction en français de *Liebe und Selbstheit* de Herder y fut mis aussi. Cet ouvrage faisait déjà partie du premier volume de l'édition de Blankenburg; en faisant ainsi, Jansen suivit-il sciemment son exemple?

Il est possible que Jacobi exerçait encore beaucoup plus d'influence directe sur Jansen que celui-ci exprima dans l'«Avertissement». Directement provenant de Jacobi est probablement sa lettre à Hemsterhuis concernant le système de Spinoza. Cette lettre, non datée d'ailleurs chez Jansen – et dans les éditions ultérieures des *Œuvres* – a été écrite le 7 août 1784. Jacobi avait déjà publié cette lettre en 1785 en traduction allemande, mais elle parut maintenant pour la première fois dans sa version française originale.⁸⁵ Jansen savait mettre la main aussi, possiblement à nouveau par le truchement de Jacobi, sur les annotations additionnelles de Garve à la *Lettre sur la sculpture* et à un certain nombre d'«éclaircissements» supplémentaires à la *Lettre sur l'homme*, attribués par lui à Dumas. Toutes ces additions ont été mises dans les éditions ultérieures des *Œuvres philosophiques* de Van de Weyer et de Meyboom.⁸⁶

Jansen suivit dans sa publication pour la plupart l'ordre chronologique de la création des textes:

- *Lettre sur la sculpture*, I, pp. 1–55.
- *Lettre sur les désirs*, I, pp. 57–85.
- *De l'amour et de l'égoïsme*, par M. J.J. [sic] Herder, I, pp. 87–123.
- *Lettre sur l'homme et ses rapports*, I, pp. 125–245.
- *Description philosophique du caractère de feu M. F. Fagel*, I, pp. 247–261.
- *Sophyle ou de la philosophie*, I, pp. 265–309.
- *Aristée ou de la divinité*, II, pp. 5–106.
- *Alexis ou de l'âge d'or*, II, pp. 107–185.
- *Simon ou des facultés de l'ame*, II, pp. 187–277.
- *Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme*, II, pp. 279–295.
- *Lettre de M. F.H. Jacobi, à M. Hemsterhuis*, II, pp. 297–321.

Jacobi que nous devons la satisfaction de donner au public le morceau intitulé *Simon ou les facultés de l'ame*, et la *Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme*, publiés ici pour la première fois».

85 Voir ci-dessus, dans le paragraphe sur la *Lettre sur l'athéisme* (§ 4.10).

86 Ces notes de Garve et de 'Dumas' manquent chez Blankenburg dans *Vermischte philosophische Schriften*.

En comparaison avec les *editiones principes* Jansen se permit dans *J¹* de moderniser l'orthographe, l'usage des accents et la ponctuation. Dans *J²* il en fit dans un plus haut degré.

Quelques uns des exemplaires que j'ai consultés paraissent avoir un cahier différent, à savoir le cahier avec signature G dans le tome II à partir de la page 97 dans la fin de l'*Aristée*. Dépendant de l'exemplaire consulté les différences en question, corrigées ou non, ont été signalées dans l'apparat critique par le signe ± dans *J¹*.

13 Œuvres philosophiques, éd. Jansen (1809), sigle *J²*

Jansen publia en 1809 une deuxième édition des *Œuvres philosophiques* de Hemsterhuis, qui parut chez l'imprimeur-libraire L. Haussmann à Paris et qui fut dédiée à Talleyrand. A cet effet Jansen avait révisé les textes de la première édition et les avait modernisés encore en orthographe et ponctuation. En outre la *Lettre sur une pierre antique* y fut mise, ayant été oubliée apparemment dans la première édition. L'ordre des textes est conforme à *J¹*, donc chronologique, mais l'addition de la *Pierre* rompt cette chronologie :

- *Lettre sur la sculpture*, I, pp. 1–60.
- *Lettre sur les désirs*, I, pp. 61–90
- *De l'amour et de l'égoïsme*, par M. J.J. Herder, I, pp. 91–130.
- *Lettre sur l'homme et ses rapports*, I, pp. 131–264.
- *Description philosophique du caractère de feu M. F. Fagel*, I, pp. 265–280.
- *Sophyle, ou de la philosophie*, I, pp. 281–338.
- *Lettre sur une pierre antique*, I, pp. 339–348.
- *Aristée, ou de la divinité*, II, pp. 1–122.
- *Alexis, ou de l'âge d'or*, II, pp. 123–216.
- *Simon, ou des facultés de l'ame*, II, pp. 217–314.
- *Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme*, II, pp. 315–332.
- *Lettre de M. F.H. Jacobi, à M. Hemsterhuis*, II, pp. 333–359.

14 Œuvres philosophiques, éd. Van de Weyer (1825–1826), sigle *W*

Bientôt suivit une édition des *Œuvres philosophiques* en deux tomes, dans une présentation simple chez Fr. Michel à Louvain, 1825–1826. L'éditeur était Sylvain (en fait : Jean-Sylvain) van de Weyer, un jeune savant encore. Il naquit à Louvain le 19 janvier 1802, et il habita Amsterdam pendant quelques années

dans sa jeunesse. Il fit son droit à Louvain de 1819 jusqu'à 1823, puis fut avocat et bibliothécaire à Bruxelles. Dans les années antérieures à la revolte belge il devint actif en politique et en 1830 il entra en fonction dans le gouvernement provisoire. Il fut Ministre de l'Intérieur dans le premier gouvernement belge et puis envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Van de Weyer fut premier ministre de 1845 à 1846, et en 1863 il fut nommé Ministre d'État. Il mourut à Londres le 23 mai 1874.⁸⁷

Van de Weyer présentait les écrits de Hemsterhuys – c'est ainsi qu'il épelait conséquemment le nom – dans un nouvel ordre, et la plupart des œuvres principales dans le premier volume :

- *Lettre sur l'homme et ses rapports*, I, pp. 1–129.
- *Sophyle, ou de la philosophie*, I, pp. 131–188.
- *Aristée, ou de la divinité*, I, pp. 189–307.
- *Simon, ou des facultés de l'ame*, I, pp. 309–381.
- *Alexis, ou de l'âge d'or*, II, pp. 1–95.
- *Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme*, II, pp. 97–114.
- *Lettre de M. F.H. Jacobi, à M. Hemsterhuis*, II, pp. 115–139.
- *Lettre sur la sculpture*, II, pp. 141–198.
- *Lettre sur les désirs*, II, pp. 199–227.
- *De l'amour et de l'égoïsme*, par M. J.J. Herder, II, pp. 229–266.
- *Description philosophique du caractère de feu M. F. Fagel*, II, pp. 267–281.
- *Lettre sur une pierre antique*, II, pp. 283–292.
- *Des limites de la peinture et de la poésie*, fragment de Lessing, traduit par M. Jansen, II, pp. 293–318.

Van de Weyer fait mention d'«une classification méthodique» et d'«un ordre raisonné», où les textes, surtout dans le premier tome, ont été placés «comme les suites et les développemens» (I, p. x). Il donne une justification relative au contenu dans l'avant-propos du tome II, dans un «Coup-d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuys» (II, pp. I–LXXXII). Le volume I contient après une «Préface» encore une «Notice sur Hemsterhuys» biographique (I, pp. xvii–xxiv). L'insertion du fragment de Lessing est un apport de Van de Weyer à lui seul, ce que les éditions ultérieures ont abandonné. C'est un emprunt de son *Laokon, oder über die Grenzen der Malerei und Poesie*, «traduit par M. Jansen», dans l'intention de l'ajouter à un passage du *Simon* (II, p. 342).

87 Article de H. van der Linden dans : *Biographie nationale [...] de Belgique*, xxvii (1938), c. 245–273 ; Wikipedia fr & nl.

Van de Weyer suivit fidèlement le texte de la deuxième édition Jansen de 1809. Il ne faisait point d'adaptations en orthographe ou ponctuation. Dans notre appareil critique l'édition Van de Weyer est désignée avec le sigle *W*.

15 Œuvres philosophiques, éd. Meyboom (1846–1850), sigle *M*

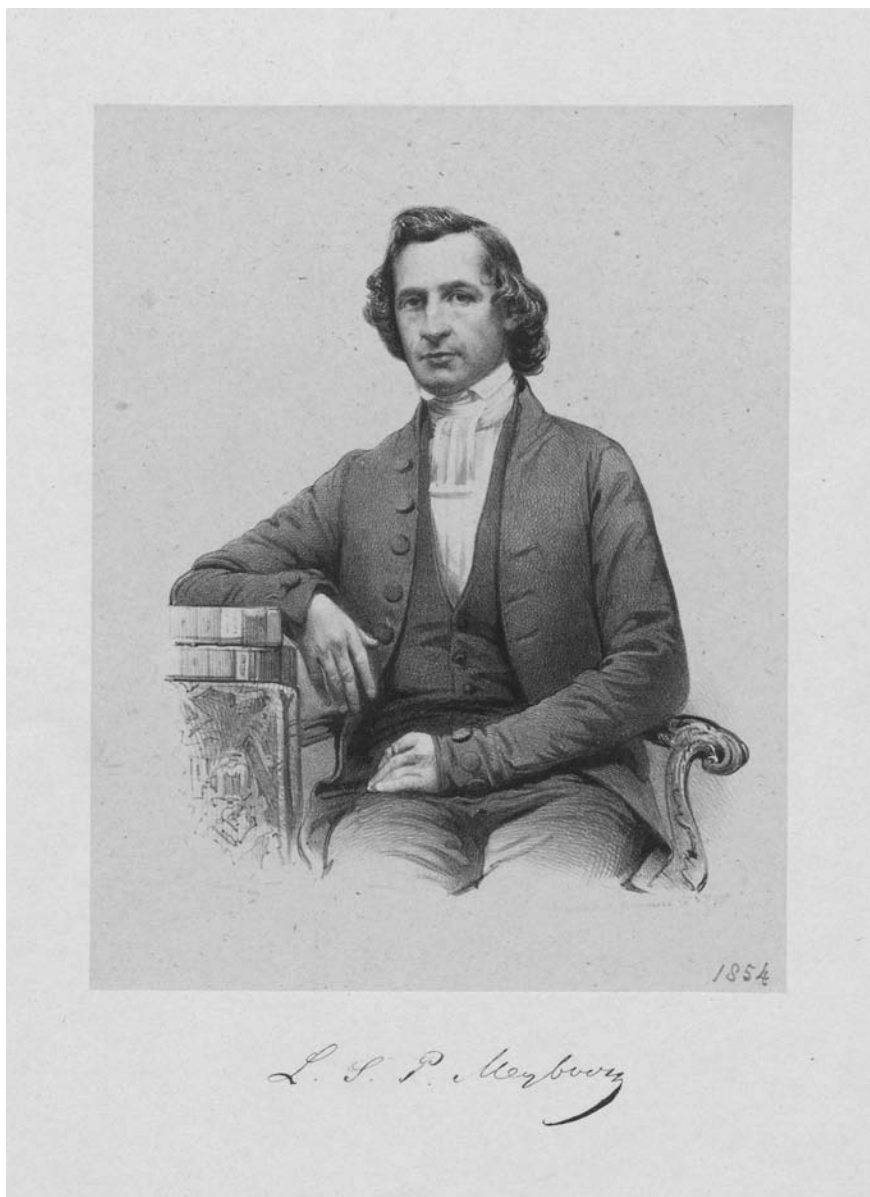
L'édition suivante des *Œuvres philosophiques* parut à Leeuwarden, les premiers deux volumes en 1846 et le troisième et dernier volume en 1850. L'éditeur était le jeune ministre Louis Suson Pedro Meyboom. Etant né à Emden le 2 avril 1817, il étudia la théologie à Groningue et y fut reçu «*doctor theologiae*» en 1840. Presqu'en même temps que sa thèse il publia, dans le cadre d'un concours, une dissertation sur Hemsterhuis, couronnée du prix d'or par la faculté de Groningue.⁸⁸ Dès 1840 il fut pasteur dans la «*Nederlandse Hervormde Kerk*» [Église protestante des Pays-Bas], et ceci à partir de 1854 à Amsterdam; il y mourut le 13 novembre 1874.⁸⁹ Après ces *Œuvres* Meyboom n'a plus publié d'écrits philosophiques, et sur Hemsterhuis non plus.

Dans les deux premiers volumes Meyboom choisit pour une présentation des textes dans un ordre chronologique, «*c'est que nous sommes persuadés que pour bien comprendre l'esprit d'un philosophe, il faut suivre ses idées, comme elles se sont formées et développées dans sa tête de temps en temps*» (I, pp. 10–11). Dans le troisième volume Meyboom a mis ses propres additions. Les trois tomes comprennent les matières suivantes:

- *Lettre sur une pierre antique*, I, pp. 1–7.
- *Lettre sur la sculpture*, I, pp. 9–48.
- *Lettre sur les désirs*, I, pp. 49–72.
- *Lettre sur l'homme et ses rapports*, I, pp. 73–164.
- *Sophyle, ou de la philosophie*, I, pp. 165–199.
- *De l'amour et de l'égoïsme*, par M^r. J.J. Herder, I, pp. 201–224.
- *Aristée, ou de la divinité*, II, pp. 1–76.
- *Simon, ou des facultés de l'ame*, II, pp. 77–138.

88 *Commentatio theologico-philosophica de Francisci Hemsterhusii meritis in philosophiae loco de Deo hominisque cum Deo conjunctione explicando. A facultate theologica Academiae Groningae praemio aureo ornata. Qui ei brevem vitae F. Hemsterhusii conspectum adjecit* (Groningae, 1840).

89 «*Levensbericht*» door J.P. Stricker in *Handelingen der jaarlijksche algemeene vergadering van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden, over het jaar 1874–1875* (Leiden, 1875), pp. 165–194.



ILL. 6 *Portrait de Louis Suson Pedro Meyboom (1817–1874), lithographie de C.Ch.A. Last, 1854*
AMSTERDAM, UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK VRIJE UNIVERSITEIT, PORTRET
1 MEY 001

- *Alexis, ou de l'âge d'or*, II, pp. 139–197.
- *Lettre de Dioclès à Diotime, sur l'athéisme*, II, pp. 199–210.
- *Description philosophique du caractère de feu M^r. F. Fagel*, II, pp. 211–220.
- *Lettre de M. F.H. Jacobi, à M. Hemsterhuis*, II, pp. 221–236.
- *Ariste ou le vrai ami*, III, pp. 1–75.
- *Lettre de F. Hemsterhuis, commis du Conseil d'État, à C. Ploos van Amstel, contenant quelques observations critiques sur le beau dans la sculpture et la peinture, faites par l'auteur pendant un voyage en l'Allemagne*, III, pp. 76–83.
- *Lettre de Hemsterhuis à la fille de Diotime* (21 août 1779), III, pp. 83–86.
- *Deux lettres à Mad. la princesse De Gallitzin, qui font connaître l'origine de l'Alexis* (nov. 1780), III, pp. 86–91.
- *Deux lettres à Mad. Pérénot, à l'occasion de la mort de son mari, au commencement de Juillet 1784*, III, pp. 91–93.
- *Fragments historiques, pris dans les lettres de Hemsterhuis à la princesse* (1779–1780), III, pp. 93–107.
- *Lettre de F. Hemsterhuis à F.H. Jacobi* (22 févr. 1788), III, pp. 108–109.

Les deux premiers volumes contiennent les douze textes qui peuvent être considérés comme le « canon » depuis Blankenburg et Jansen. Cependant, dans le troisième volume Meyboom offrit une toute nouvelle sélection. Le plus sensationnel était le texte d'un petit livre paru en 1789, *Ariste ou le vrai ami. Ouvrage moral. Dédié à Madame la Princesse de G***, par Mr. H****. Bientôt cette attribution à Hemsterhuis fut contestée, et avec raison.⁹⁰ A contraire, les lettres et fragments de lettres empruntées à une collection qui se trouve maintenant dans la Bibliothèque Royale (Koninklijke Bibliotheek) à La Haye, étaient authentiques. De ces textes ajoutés dans le troisième tome aucun a été mis dans notre édition. Meyboom finit ce troisième volume « Coup-d'œil sur François Hemsterhuis et sa philosophie » (pp. 110–227), élaboré de sa main.

Autrement que dans les deux éditions de Jansen, et chez Van de Weyer dans les traces de *J*², Meyboom n'a pas modernisé davantage le texte. Bien au contraire : il remonte aux *editiones principes*. Par exemple, les conjugaisons de « sçavoir » avec c-cedille reviennent dans l'*Aristée* et l'*Alexis*, mais non pas dans la *Lettre sur l'homme*. Meyboom a donc fait usage des éditions originales, cependant il a bien suivi une grande partie des améliorations de textes de *J*¹, *J*² et *W*.

90 M. des Amorie van der Hoeven, *Over het geschrift: « Ariste, ou le vrai ami », onlangs uitgegeven onder den naam van François Hemsterhuis* (Leeuwarden, 1850).

L'édition de Meyboom fut considérée pendant longtemps comme l'édition de référence. Une réimpression inchangée dans un seul volume parut encore en 1972. Le *M* étant l'édition textuelle la plus citée, les numéros de page en sont mentionnés dans notre édition.

16 *Wijsgerige werken*, éd. Petry (2001), sigle P

Il a bien duré un siècle et demi après Meyboom avant que parut une nouvelle édition des textes de Hemsterhuis : *Wijsgerige werken*, rédigée par Michael Petry (1933–2003), professeur en philosophie de l'Université Erasme à Rotterdam.⁹¹ Parallèlement à un texte en français modernisé une traduction en néerlandais a été imprimée, la traduction étant de la main du trio Louis E. Hoffman, Gerrit van der Meer et Albert Willemsen. Ce livre contient la compilation la plus complète jusqu'à là : les huit textes publiés, *Simon*, *Lettre sur l'athéisme*, presque tous les textes mentionnés dans le § 1.3 y ont été mis et un bon nombre de lettres choisies de la correspondance avec la princesse de Gallitzin. Petry a choisi une classification des textes dans quatre rubriques thématiques, et dans chaque rubrique selon un ordre chronologique.

L'édition textuelle de Petry – notre sigle *P* – n'a été traitée dans notre appareil critique qu'à un degré limité. La raison principale en est la modernisation totale du français, en orthographe, l'accentuation et ponctuation. Par exemple : « je sçai ↔ je sais ; il étoit ↔ il était ; il avoit ↔ il avait ; appellons ↔ appelons ». L'édition de Petry n'a pas d'importance comme édition critico-historique. Mais étant donné que, dans ses commentaires, Petry mélange plusieurs variantes dans les manuscrits originaux, il donne l'impression troublante qu'il s'agit ici plus ou moins d'une édition textuelle critique. Cela n'est pas le cas, parce que une bonne partie de toutes les versions différentes dans les manuscrits et dans les autres éditions n'y a pas été mentionnée, et il est assez remarquable que des versions différentes d'importance ne soient pas mentionnées.

Petry est le seul à opter pour la deuxième version du dialogue du *Simon ou des facultés de l'âme*, modernisée en orthographe. Or, la deuxième version améliorée, et présentée pour la première fois en édition imprimée dans Petry, se trouve totalement en dehors de la tradition dominante dans laquelle les textes de ce dialogue furent traités. Il est difficile de recommander l'édition Petry pour consulter le *Simon*, puisque ni une comparaison avec la première

91 Sur Petry, voir : Wiep van Bunge, « Bio-bibliografie van Michael John Petry », dans : Ronald van Raak e.a. (éd.), *Wijsbegeerte in Nederland in de twintigste eeuw* (Best, 1999), pp. 132–140.

version ni un appareil critique n'est mentionné, et en conséquence nous ne pouvons pas avoir une vue globale des différences avec la première version. En ce qui concerne la *Lettre sur l'athéisme*, aussi influente et aussi transmise en deux versions de l'auteur, Petry a évité le problème en insérant les deux versions séparément.

Dans l'apparat critique de notre propre édition des *Œuvres philosophiques* il y a très peu de renvois à l'édition Petry: seulement dans les cas que la variante de texte a de l'importance pour l'histoire du texte, ou si elle est clairement différente, et à l'exception de l'apparat critique du *Simon*, étant donné que l'édition Petry suit tellement fortement l'un des manuscrits les plus importantes, à savoir la deuxième version.

En même temps que *P* parut une traduction en italien, *Opere*, éditée par Claudia Melica. Elle a suivi Petry dans le choix des textes et l'ordre de leur présentation.

Justification de la méthode choisie

1 Le texte de référence

Une différence a été faite entre le texte de base et le texte de référence. Le *texte de base* a été choisi pour notre édition comme point de départ qui mène enfin au *texte de référence*. Le texte de base précède donc le texte de référence final. Un texte de base fonctionne comme témoin historique, en forme d'un manuscrit ou d'une impression ancienne, qui est adapté au texte de référence présenté ultérieurement dans une typographie moderne. Bien entendu l'éditeur préfère le texte de base qui conduit à un texte de référence et ceci avec le moins d'interventions possibles.

En ce qui concerne le texte de référence en français, qui a été visé dans ce texte en question, j'ai désiré en général rester le plus proche que possible de Hemsterhuis lui-même, c'est-à-dire la phase créative par l'auteur lui-même qui précède la tradition de texte lancée par la première édition de Jansen en 1792. Ce choix était simple pour les huit textes en *editio princeps*, qui avaient été publiés encore de son vivant. Cependant, pour le *Simon* et pour la *Lettre sur l'athéisme* il fallait s'appuyer sur d'autres textes, établis par exemple à partir de manuscrits transmis après l'extinction de l'auteur. Dans les deux cas, le texte offert devait bien correspondre avec le «textus receptus» comme celui lancé par Jansen, et qui aboutissait avec les éditions ultérieures des *Œuvres* jusqu'avec ceux de Meyboom. Cela impliquait que la deuxième édition du *Simon* était exclue de figurer comme texte de base, malgré le fait que Hemsterhuis lui-même avait préféré cette version.¹ Et la version originale de la *Lettre sur l'athéisme* de 1787 fut supprimée comme option de texte de référence.

Dans le cas du *Simon*, le manuscrit que possédait Fürstenberg, une copie de la main de Schultz (conservée à Munster; notre sigle *o*), a été choisi comme texte de base. Ce manuscrit d'ailleurs ne comporte pas le texte tout à fait complet: il y manque l'*Avertissement*, qui doit le précéder. Il n'y a qu'un seul manuscrit qui offrit le texte intégral de la première version (Leyde; notre sigle *n*), conforme donc à la tradition depuis Jansen, mais ce manuscrit est finalement une copie de très mauvaise qualité de la main du secrétaire- α .

1 Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime* 1786, lettre 7.33; voir ci-dessus, § 4.8.

Néanmoins nous avons emprunté dans ce manuscrit l'*Avertissement*.² Pour la composition du texte de base on a consulté dans certains cas le manuscrit qui était en possession de madame Perrenot (La Haye; notre sigle *p*), encore copié par Schultz et très comparable au manuscrit-*o* au point de vue orthographe, ponctuation etc.

Pour la *Lettre sur l'athéisme* on a choisi finalement la première édition de Jansen (1792) comme texte de base (notre sigle *J'*). A première vue il convenait mieux d'opter pour l'autographe de Hemsterhuis, conservé à La Haye (notre sigle *w*). Pour deux raisons pourtant il est préférable de choisir *J'* au lieu du manuscrit autographe-*w*. Premièrement parce qu'il existe un plus grand laps de temps entre l'autographe et la première édition imprimée *J'* pour la *Lettre sur l'athéisme* que dans le cas du *Simon*. Pour le *Simon* les manuscrits *o* et *p* offrirent un texte élaboré, que Hemsterhuis fit copier et circuler consciemment. Cette phase intercalée autorisée n'existe pas dans le cas de la *Lettre sur l'athéisme*, où le manuscrit-*w* se trouve dans une phase primitive comparable aux autographes *m*¹ et *m*² chez le *Simon*. En effet les manuscrits *o* et *p* se trouvent plus proches du texte *J'* que dans le cas de l'autographe-*w*. Cela correspond à la deuxième raison de choisir la version *J'* comme texte de base. En raisonnant en arrière depuis la tradition posthume ultérieure, il semble que l'autographe-*w* ne joue pas de rôle. Cela ne vaut pas seulement pour les éditions françaises postérieures des *Œuvres*, mais également pour les deux traductions prématurées en allemand, celle de Jacobi (1789) aussi bien que celle insérée dans le troisième volume des *Vermischte philosophische Schriften* (1797). Ces deux traductions contiennent presque toutes les variantes de *J'* et non pas celle de l'autographe original, quoique cela vaut dans le cas de la traduction de Jacobi dans un degré un peu moindre.

Chacun des textes de base choisis a servi comme point de départ pour résulter dans un texte de référence, tel, qu'il est représenté ici finalement. En composant ce texte de référence on a respecté quelques règles:³

- L'orthographe du texte de base a été maintenue, à quelques exceptions près qui ont été toujours justifiées dans l'apparat critique. Par conséquent des différences peuvent se présenter dans les textes, voir les exemples donnés au § 3.1.

2 L'*Avertissement* dans la version de l'autographe manuscrit-*k* (Universitäts- und Landesbibliothek Munster, Gallitzin-Nachlaß, Kapsel 20, nr. 31) offre une version antérieure, comparable aux manuscrits *m*¹ et *m*², donc préalable à la tradition de texte.

3 Pour la sélection des directives appliquées ici, il est très utile de consulter: Mathijssen, *Naar de letter*, chapitre 10, «Kritische evaluatie van de basistekst en constitutie van de leestekst».

- Dans tous les textes quelques adaptations ont été appliquées tacitement : la lettre-s ascendante est écrite comme s normale ; la perluète & (l'ampersand) comme *et*.
- L'utilisation de majuscules dans l'*editio princeps* a été maintenue. A partir des manuscrits du *Simon* l'application des majuscules a été adaptée tant que possible à l'utilisation de majuscules dans les *editiones principes*. Hemsterhuis (dans *m¹* et *m²*) et ses secrétaires (comme Schultz dans *o* et *p*) en faisaient usage même à l'intérieur de la phrase pour indiquer par exemple des idées ou des professions importantes, bien qu'ils ne faisaient pas toujours cela d'une manière systématique. L'usage de majuscules est limité, conforme à l'usage dans les textes publiés. De telles adaptations ont été appliquées tacitement et elles ne figurent pas dans l'apparat critique. Dans la *Lettre sur l'athéisme*, pour l'utilisation des majuscules on a suivi le texte de base *J¹*.
- La ponctuation n'a pas été touchée dans le cas d'un *editio princeps*. Dans la *Lettre sur l'athéisme* on a suivi la ponctuation de Jansen-1792. Dans le *Simon* le manuscrit-*o* a été suivi pour la plupart ; des petites adaptations ont été faites tacitement. L'interpolation «... mon cher X ...» dans le *Simon* a été placée entre virgules comme c'était l'usage dans les autres dialogues : «..., mon cher X, ...».
- L'utilisation d'accents n'a pas été changée dans un *editio princeps*. Dans la *Lettre sur l'athéisme* on a suivi *J¹*.
 Dans le cas du *Simon* le manuscrit-*o* servit comme point de départ ; le copiste y a surtout suivi Hemsterhuis, comme celui-ci en avait l'habitude dans ses lettres à la princesse Gallitzin. Cela a pour effet que les accents n'ont pas toujours été appliqués de façon conséquente. Pourtant quelques adaptations dans l'usage des accents dans le *Simon* ont été faites. Là, où un accent était bien noté mais qui ne convient pas, on l'a remplacé par l'accent usuel : «pêtrir» fut changé en «pétrir», et «promène» devenait «promène». Cependant, «poète» fut maintenu (au lieu de «poète»), puisque cette forme se trouve aussi dans les *editiones principes* du *Sophyle* et de l'*Aristée* ; de même : «mélange» comme dans l'*Aristée*. La différence entre l'adjectif «notre/votre» et le substantif «nôtre/vôtre» a été respectée rigoureusement, aussi bien que l'article «la» sans accent et l'adverbe «là» avec accent, en analogie avec l'orthographe dans d'autres dialogues. Ainsi pour «mon cher», conséquemment sans accent, conforme à l'orthographe dans d'autres dialogues.
- Des adaptations typographiques ont été faites tacitement. La division en alinéas a été copiée d'un *editio princeps* ; dans la *Lettre sur l'athéisme* on a suivi *J¹*, dans le *Simon* le manuscrit-*o*, avec parfois une adaptation tacite

à un autre manuscrit ou à la tradition textuelle ultérieure depuis Jansen-1792. Des différences dans la division en alinéas, si d'aucune importance, ont été marquées dans l'apparat critique avec le signe ¶. Des lignes en blanc n'ont jamais été suivies. Les italiques dans les différents *editiones principes* et les soulignements dans les passages des manuscrits ont été maintenus et standardisés également pour tous les dix textes : des italiques pour l'accentuation, pour des titres de livres, pour des mots d'une autre langue (généralement le latin), et parfois pour un éclaircissement d'un autre niveau (méta). Dans l'édition allemande les italiques sont copiés, il s'agit souvent de mots d'une autre langue. Les mots ou passages imprimés dans un Fraktur différent, souvent difficiles à distinguer, ont été mis en italiques. Les mots en majuscules ont été changés en petites capitales. Les guillemets dans le texte français dans le cas d'un *editio princeps* ont été normalisés à « ... », et dans le texte parallèle en allemand à « ... » ; dans le *Simon* de tels guillemets manquent généralement, dans les manuscrits aussi bien que dans les éditions ultérieures. Un changement de la personne qui parle est souvent indiqué par un tiret ; cet usage a été maintenu et parfois ajouté où cela était applicable.

- La coupure des pages dans un *editio princeps* est indiquée par un trait vertical | dans le texte de référence et avec le numéro de page, précédé du sigle, dans la marge. Dans la marge également se trouvent les numéros de page de l'édition Meyboom (précédé du sigle-*M* et du numéro du tome en petite capitale) et l'édition-Petry (précédé du sigle-*P*), les deux sans indication d'ailleurs de la coupure de page dans le texte de référence. Dans le texte parallèle en allemand la coupure de page est marquée par un trait vertical | avec en marge le numéro de page (précédé du sigle-*V* et le numéro du tome en petite capitale). En raison d'une meilleure reconnaissance, les mots qui étaient coupés à l'occasion d'une coupure de page ont été coupés dans cette édition aussi, comme dans le texte de base.
- Les notes originaires, attribuables à Hemsterhuis lui-même se trouvent dans les *editiones principes* sous différentes formes : dans le *Sophyle* par exemple comme note en bas de la page, dans l'*Alexis* comme note finale. Quelques textes présentent des annexes à la fin, indiquées comme « Remarques » dans la *Lettre sur les désirs*, ou bien des « Eclaircissements » manuscrits dans la *Lettre sur l'homme*. Ici on a choisi de rendre les notes et les annexes comme Hemsterhuis les a fait dans les premières éditions. Cependant, en bas de la page de notre texte de référence il se trouve toujours le renvoi avec note, soit la note originale elle-même du bas de la page (indiquée avec un *-astérisque plus numéro d'ordre), soit la note finale originale ou remarque (indiquée par un *-astérisque plus une lettre en ordre montante).

- Les éditeurs ultérieurs Jansen et Meyboom ont ajouté des notes à eux-mêmes. L'endroit de celles-ci est indiqué dans le texte de référence avec un *-astérisque, mais les textes de ces notes sont intégrés dans le commentaire.
- La traduction allemande a été empruntée au texte des *Vermischte philosophische Schriften*, en assimilant les listes des « Druckfehler und Verbesserungen » dans les volumes I (p. [vi]) en III (p. XII).

En résumé : pour le texte de référence on est parti de l'*editio princeps* comme texte de base si cela était possible. Le point de départ pour le *Simon* était un manuscrit autorisé comme texte de base, qui a été élaboré en texte de référence suivant les normes d'un *editio princeps*, en raisonnant que de tels remaniements du texte de base (le manuscrit) jusqu'au texte de référence auraient eu lieu également dans le cas d'une préparation pour l'impression par Hemsterhuis lui-même ou par un de ses secrétaires. Dans le cas de la *Lettre sur l'athéisme* on a dû se fier à un « textus receptus ».

C'est ainsi que a été créé un texte de référence, qui fait justice aux désirs de Hemsterhuis dans ses présentations originales (les cas d'un *editio princeps*) ou dans une reconstitution historique (dans le cas du *Simon*). Le texte de référence vaut donc un texte historique ou une version du texte rendu historique *ex mente auctoris*.

2 L'apparat critique

En composant une édition de textes de façon scientifiquement justifiée, il convient de justifier dans un apparat critique (le terme du métier pour un appareil de notes) les variantes d'un texte de référence finalement choisi. Avec cela, aussitôt se pose la question à quel degré cet apparat doit être complet. Est-ce que toutes les variantes de textes doivent être rendues ? Mais est-ce qu'on rend bien service au lecteur en voulant prétendre à l'exhaustivité ? Ne pourrait-on pas mieux se contenter d'une sélection ? Et dans ce cas : quelles sont les limites, quelles normes sont de rigueur pour les insérer dans l'apparat ?⁴

Dans cette édition-Hemsterhuis j'ai opté pour un apparat sélectif. Premièrement parce qu'en constituant ce texte de référence j'ai choisi comme moment de présentation l'*editio princeps*, un manuscrit autorisé (*Simon*) ou la première présentation posthume (*Lettre sur l'athéisme*). Une correction rétroactive de différences peu importantes entre les manuscrits présents et ceci au moyen

4 Mathijssen, *Naar de letter*, chapitre 11, « Varianten », notamment pp. 326–329.

de l'apparat critique s'avérerait contre-productive. Une deuxième considération c'est qu'il n'y a pas de consistance dans les manuscrits, ni entre eux, ni à l'intérieur d'un même manuscrit, soit de la main de Hemsterhuis soit de la main de ses secrétaires. En constatant de telles inconsistances dans l'usage, arbitrairement pour ainsi dire, autour des différences dans l'usage des accents par exemple, un éditeur se décide assez rapidement à opter pour une sélection raisonnée à l'intérieur de l'apparat. Ici aussi j'ai choisi pour une représentation sélective, mais bien raisonnée, des vraies variantes dans l'apparat critique.

Dans l'exposition suivante une triple distinction a été faite entre variables, variantes et versions à l'égard des différences dans les textes offerts. Par *variables* j'entends les différences de ponctuation ou d'orthographe sans aucune importance, par exemple: «sçavoir ↔ savoir; je sçais ↔ sçai ↔ sais; appeler ↔ appeller; aiant ↔ ayant; par-tout ↔ partout; je comprend ↔ comprends; oeuil ↔ oeil; enfants ↔ enfans; quarré ↔ carré». Les *variantes* sont d'après moi des différentes lectures qui entraînent une interprétation grammaticale ou relative au contenu, n'importe que ces variantes proviennent d'un choix voulu ou d'une faute de lecture ou d'ignorance. Les variantes se présentent par exemple comme des différences grammaticales: «de discours ↔ des discours; eut ↔ auroit; sentiez ↔ sentiriez» – ou des différences dans l'ordre des mots: «le pourroit être ↔ pourroit l'être» – ou des mots ou des passages différents: «quelles ↔ lesquelles; quelques ↔ plusieurs; puisque ↔ parce que; exprimés ↔ rendus; dérouté ↔ déroulé» – ou des formes de haplographie ou de dittographie. Plus radical encore dans la tradition des textes sont les différentes versions. On parle d'une autre *version* si l'auteur (ou l'éditeur) a révisé le texte plus ou moins solidement dans un stade ultérieur. Il ne s'agit dans le cas de Hemsterhuis que de deux des textes représentés ici, chacun avec deux différentes versions: le *Simon* et la *Lettre sur l'athéisme*.

Il convient d'appliquer des critères objectifs dans un appareil critique sélectif, de façon que l'usager sache quelles différences dans les textes ont été exclues. Dans cette édition la règle générale a été observée, que les variables sont exclues, mais que les variantes sont maintenues, et que la version qui diffère est présentée dans un deuxième appareil critique séparé. Cette règle est de vigueur pour les manuscrits autographes et apographes, qui précédaient à un *editio princeps*, aussi bien que pour les éditions ultérieures des *Œuvres*. Ainsi s'agit-il des critères suivantes:

- Les variables n'ont été inclus dans l'apparat critique que exceptionnellement, par exemple quand dans le texte de référence on s'est éloigné du texte de base en cas d'un *editio princeps*.

- Des lectures différentes, c'est-à-dire des variantes d'un ou plusieurs mots qui vont plus loin qu'une variation en orthographe, ont généralement été reprises, aussi bien dans les *Œuvres*-éditions ultérieures. Cependant, étant donné que le secrétaire- α maîtrisait si mal la langue française et puisqu'il commit systématiquement des erreurs en copiant et en grammaire, je n'ai admis que les variantes de ses manuscrits (savoir sigles *f*, *h* et *n*) qui ne rapprochent plus ou moins de Hemsterhuis lui-même.
- Dès qu'il s'agit d'une version de texte clairement distinguée, je l'ai mise dans un appareil critique séparé. Dans le cas du *Simon* cela a été fait pour la deuxième version, représentée par un seul témoin (le manuscrit à Weimar, notre sigle *q*) et qui n'apparut que récemment en imprimé par Petry (sigle *P*). La première version de texte de la *Lettre sur l'athéisme*, la lettre originale de 1787 (notre sigle *v*), a été mise dans un deuxième appareil critique.
- Suite à ce qui précède : une variante similaire dans les deux versions n'est mentionnée qu'une fois dans un seul appareil critique. Si, par exemple dans le cas du *Simon*, dans la deuxième version se trouve une variante qui paraît également comme variante dans d'autres témoins de texte de la première version, alors ces variantes ont été prises ensemble dans le premier appareil critique.
- Fautes d'impression, à la fois dans les éditions originales et dans les éditions ultérieures, ont toujours été signalées. La raison en est qu'il n'est pas clair que de telles erreurs doivent être attribuées à l'éditeur ou à l'imprimeur. Cela vaut par exemple quelques formes de haplographie de mots dans l'édition de Meyboom.
- Pour les mots ou passages en grec dans les *Œuvres*-éditions, seulement les variantes d'une certaine importance ont été mentionnées et non celles, par exemple, avec des différences dans l'usage des accents. J'ai l'impression que les éditeurs (ou les imprimeurs) ne maîtrisaient pas toujours suffisamment le grec.
- Des corrections, effacements et additions dans les manuscrits par une tierce personne n'ont pas été rapportées dans l'apparat. Il n'est pas toujours clair si une telle intervention – il s'agit souvent d'une correction de nature grammaticale – est de la main de Hemsterhuis lui-même ou d'un secrétaire, ou si elle a été ajoutée ultérieurement par une autre personne ; dans une telle situation je donne généralement la forme corrigée, sans justification dans l'apparat critique.
- En général je n'indique pas les différences dans la division en alinéas.
- Les différences de nature typographique n'ont pas été mentionnées. En effet, le texte de référence est standardisé suivant des critères modernes. Les diffé-

rences dans l'application d'italiques, de caractères gras ou de soulignements et des interlignes ne sont donc pas indiquées.

- Il est possible d'examiner un texte antérieur avec un appareil critique complet, c'est-à-dire avec les variables, dans la bibliothèque de Tresoar, Leeuwarden (Pays-Bas).
- Le texte allemand des *Vermischte philosophische Schriften* donne dans l'apparat critique ses propres corrections («Verbesserungen»), y compris quelques observations de ma part.

Le texte de référence est historique, c'est-à-dire il présente une version de texte du temps de l'auteur lui-même, cependant il n'est pas historique dans le sens qu'il montre le développement historique du texte. L'apparat est critique, c'est-à-dire qu'il donne des variantes du texte, cependant pas de façon approfondie et il n'est pas plus orienté vers la genèse du texte. Ces deux restrictions empêchent que le texte édité ici puisse être qualifié comme historique-critique : la texte est présentée sans la dimension temporelle et l'apparat critique est trop restreint.⁵ La question se pose d'ailleurs, si Hemsterhuis se serait bien trouvé d'une forme d'édition plus approfondie. Pour quelques textes il n'existe pas de manuscrits à côté de l'*editio princeps*, de sorte qu'une genèse est impossible à reconstruire. Les deux textes, qui bénéficieraient le plus d'une édition historique-critique, savoir le *Simon* et la *Lettre sur l'athéisme* avec tous les deux des versions clairement différentes, sont présentés directement avec la version parallèle dans l'apparat séparé. Les textes restants, dont ceux avec des manuscrits transmis à côté d'un *editio princeps*, ne connaissent généralement pas des variantes sensationnelles. Ainsi la perte par rapport à une édition historique-critique est limitée ; en revanche on y trouve un gain de clarté et d'efficacité pour l'usager.

3 Les sigles et les abréviations

Nous avons utilisé quelques règles de base pour l'apparat critique. Les abréviations et les éclaircissements de l'éditeur ont été mis en italiques. Les sigles renvoient aux textes témoins, en majuscule pour les éditions imprimées, en minuscule pour les manuscrits.

Les sigles concernent :

5 Voir Mathijssen, *Naar de letter*, pp. 58–59, pour les propriétés d'une édition historique-critique.

Lettre sur une pierre antique

- A *editio princeps*, 1762 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 404 G

Lettre sur la sculpture

- B *editio princeps*, 1769 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 69 SK
 a autographe: Münster, Landesarchiv, Bucholtz-Nachlass 1142

Lettre sur les désirs

- C *editio princeps*, 1770 – L'exemplaire consulté: Groningue, Universiteitsbibliotheek, NU M 455 (e.a.)
 b autographe: Amsterdam, Universiteitsbibliotheek, HS 1 C 20a
 z copie manuscrite de l'*editio princeps*, en possession de Ch. Bonnet: Bibliothèque de Genève, Ms. Bonnet 88/7

Lettre sur les hommes et ses rapports

- D *editio princeps*, in-12, 1772 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 272 Wbg (e.a.)
 D édition pirate, in-8, [Liège] 1772 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, C 53086.
 c autographe, dédié à Fagel, peut-être en sa possession: La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 120 D 11
 d annotations en autographe dans un exemplaire interfolié de l'*editio princeps*: La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 123 E 1
 e copie du secrétaire- α , fragment: Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2048

Description philosophique du caractere de feu Mr F. Fagel

- E *editio princeps*, 1773 – L'exemplaire consulté: La Haye, Nationaal Achief, Collectie Fagel 169

Sophyle ou de la philosophie

- F *editio princeps*, 1778 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 273 Wbg (e.a.)
 g copie du secrétaire- β , en possession de Ploos van Amstel: Amsterdam, Universiteitsbibliotheek, HS 1C 20c
 h copie du secrétaire- α , fragments *Sur l'immatériel* et *Suite au traité sur l'immatériel*: Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2048

Aristée ou de la divinité

- G *editio princeps*, 1779 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 274 Wbg (e.a.)

Simon ou des facultés de l'ame

- k autographe, fragment: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Kapsel 20/31.
- m¹ autographe, fragment: Münster, Landesarchiv, Bucholtz-Nachlass 1160
- m² autographe, fragment, dans une lettre à la princesse Gallitzin, 31 octobre 1779: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin-Nachlass Kapsel 19 (= lettre 3.94)
- n copie du secrétaire-α: Leyde, Universiteitsbibliotheek, BPL 2047
- o copie du secrétaire-γ, en possession de Fürstenberg: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Hs 927
- p copie du secrétaire-γ, en possession de Madame Perrenot: La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 78 E 6
- q copie du secrétaire-γ, en possession de Goethe: Weimar, Goethe- und Schiller-Archiv

Alexis ou de l'âge d'or

- H *editio princeps*, 1787 – L'exemplaire consulté: Leeuwarden, Tresoar, 275 Wbg (e.a.)
- r copie du secrétaire-γ, en possession de Goethe: Weimar, Goethe- und Schiller-Archiv
- s copie du secrétaire-γ, en possession de Madame Perrenot: La Haye, Museum Meermanno, 7 B 14

Lettre sur l'athéisme

- v autographe, lettre à la princesse Gallitzin, 7 septembre 1787: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin-Nachlass Band 10 (= lettre 8.72a)
- w autographe, la même lettre à la princesse Gallitzin, cependant considérablement révisée en janvier ou février 1789, en gardant la date du 7 septembre 1787: La Haye, Koninklijke Bibliotheek, 132 F1 (= lettre 8.72b)
- x copie: Münster, Landesarchiv, Bucholtz-Nachlass 1159

Œuvres philosophiques

- V *Vermischte philosophische Schriften*, 1782–1797 – L'exemplaire consulté : Emden, Johannes a Lasco Bibliothek, Philos. 8° 0943 (e.a.)
- J¹ *Œuvres philosophiques*, ed. Jansen 1792 – L'exemplaire consulté : La Haye, Koninklijke Bibliotheek, kw 521 E 2–3 (e.a.)
- J² *Œuvres philosophiques*, ed. Jansen 1809 – L'exemplaire consulté : Leeuwarden, Tresoar, Wd 69 (e.a.)
- W *Œuvres philosophiques*, ed. Van de Weyer 1825 – L'exemplaire consulté : Leeuwarden, Tresoar, 270 Wbg
- M *Œuvres philosophiques*, ed. Meyboom 1846–1850
- P *Wijsgerige werken*, ed. Petry 2001

Les abréviations ci-dessous ont été appliquées dans l'apparat critique, suite à la mention des sigles des textes témoins concernés :

- add.* *addidit* : un mot ou des mots, ajoutés derrière le mot mentionné
- om.* *omisit* : ce mot ou ces mots ont été omis
- corr.* *correxuit* : un mot ou des mots faux auparavant, corrigés ultérieurement
- dub.* *dubitanter* : douteux, lecture incertaine
- trad.* *traduction*
- ditt.* *dittographie* : la répétition, incorrecte par mégarde, d'un mot ou d'une phrase par un copiste ou éditeur
- hapl.* *haplographie* : l'élimination d'un mot ou des mots, comme un saut involontaire du même au même
- add.* ¶ avec ce mot un nouveau paragraphe commence
- om.* ¶ pas de commencement d'un nouveau paragraphe
- < avec ce mot une nouvelle phrase commence
- > ici une phrase ininterrompue avec signe de ponctuation appropriée (étant indiqué)
- ≠ inégal(e) à
- ± indication de variantes alternantes dans le cas d'une édition imprimée (i.e. *H* et *J*¹).

4 Le commentaire

Le commentaire concernant les dix textes a été limité. On a suivi comme règle générale, que le texte lui-même doit donner lieu à quelque remarque dans le commentaire, par exemple là où je pouvais donner un supplément

d'information autour d'un nom ou d'un renvoi mentionnés par Hemsterhuis. Pour cela j'ai suivi les règles ci-dessous :

- Un astérisque (*) est mis dans le texte de référence, comme renvoi au commentaire.
- Les remarques les plus importantes, bien entendu, sont celles qu'a fait Hemsterhuis lui-même en dehors du texte publié, comme par exemple dans sa correspondance.
- Les noms des auteurs grecs et latins et les titres de leurs ouvrages sont donnés en latin.
- J'ai retracé, autant que possible, les citations de et les allusions aux auteurs classiques.
- Hemsterhuis donna souvent sa propre traduction des citations grecques et latines ; là où ce n'est pas le cas, nous les avons ajoutées dans le commentaire, en général à base d'une traduction existante.
- Les noms propres ont été expliqués brièvement. Cela vaut pour les noms de personnes nommées, des personnages mythiques, des noms géographiques, et d'événements, cependant sans mentionner plus de littérature.
- Les allusions restées implicites sur d'autres auteurs, les philosophes contemporains par exemple, n'ont été éclaircies qu'accidentellement.
- Pour faire justice à la réception précoce (jusqu'à 1850 environ), les annotations insérées par Jansen et Meyboom ont été mises dans le commentaire. Van de Weyer n'a pas ajouté de remarques personnelles.
- Jansen a joint également des annotations de Garve dans la *Sculpture*, celles-ci ont aussi été mises dans le commentaire.
- Nous avons consulté les commentaires de Petry dans les *Wijsgerige werken*, sans les insérer.
- Quelques fois nous avons renvoyé à un commentaire par un auteur moderne, par exemple à l'anthologie de Fresco des lettres de Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime* (2007).

5 Remerciements

Cette édition fut réalisée, après de nombreuses interruptions, dans une période de plus de vingt ans. Beaucoup de personnes et d'institutions m'ont aidé. Ce fut le professeur dr. Michael Petry (1933–2003) qui m'a introduit à Hemsterhuis et m'a stimulé à faire des recherches. Le projet initial de faire fondre cette édition avec ses *Wijsgerige werken* n'a pas pu être réalisé, étant donné que les recherches pour une édition critique prenait beaucoup plus de temps que

j'avais estimé au début. Avec M. Petry et plus tard avec le professeur dr. Marcel Fresco (1925–2011) j'a pu avoir un échange d'idées et de nos expériences sur la critique et l'histoire de texte, souvent focalisées sur le *Simon*. Tous les deux avaient rassemblé et annoté beaucoup de matériel. Après leur décès j'ai pu disposer de tout cela ; je remercie Mme Helga Petry et Mme Corry J. Fresco-de Braconier de la confiance qu'elles m'ont accordée.

Au début la section de Lettres et d'Histoire de la Fryske Akademy à Leeuwarden m'a donné leur soutien pratique et scientifique, puis ce fut le groupe de recherches «Sources» de l'Université Protestante Théologique à Kampen, qui m'a soutenu dans ma tâche. Pourtant, l'institution qui a pu contribuer le plus à cette édition est bien la Bibliothèque de la Rijksuniversiteit de Groningue, mon employeur depuis 1999. Parmi mes collègues je veux nommer Frank den Hollander, Gerda Huisman, Peter van Laarhoven, et Sybren Sybrandy. Puis je remercie mes collègues de Tresoar à Leeuwarden.

Pour m'avoir stimulé ou supporté de quelque façon, je remercie les personnes suivantes : Wieb van Bunge (Erasmus Universiteit, Rotterdam), Jos van Heel (Museum Meermanno, La Haye), Lammert G. Jansma (Fryske Akademy), Jürgen Lenzing (Universitäts- und Landesbibliothek, Munster) et Elly Verzaal (Koninklijke Bibliotheek, La Haye). Les textes critiques ont été mis en page à l'aide du programme *Classical Text Editor*, composé par Stefan Hagel (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien/Vienne), qui m'a aussi appuyé autant que nécessaire. Mes amis Louis Hoffman et Gerrit van der Meer (1936–2014) méritent d'être mentionné ici avec beaucoup d'honneur. Ils ont continué leur travail sur Hemsterhuis, après avoir contribué aux *Wijsgerige werken*, par leur soutien à l'occasion de l'édition de la correspondance, et, pour cette édition, ils ont traduit l'introduction et le commentaire en français. Elisa Vivant a effectué une dernière correction de ce texte français. Gerrit van der Meer m'assista aussi pour la digitalisation du texte parallèle en allemand.

DEUXIÈME PARTIE

François Hemsterhuis
Les Lettres





L. N. Bleydel del. et fecit.

A [1],
M.I. [1],
P 484

Lettre sur une pierre antique

du cabinet de Monsieur Théod. de Smeth*
Ancien Président des Echevins de la Ville d'Amsterdam. etc. etc. etc.

A [2],
M.I. [3],
P 486

MONSIEUR,
Vous désirez de sçavoir ce que je pense sur Votre belle AMETHYSTE.* Quoi- 5
que Votre collection de Pierres gravées soit une des plus riches et des mieux
choisies, je crois pourtant que cette Gravure en fait le plus bel ornement, tant
par l'excellence du travail que par la singularité et l'importance du sujet.
A la premiere inspection de la Pierre, l'esprit du dessein et de la groupe,
A 3 la délicatesse des touches et la per- | fection du poli interne indiquent 10

2 Monsieur Théod.] J²WM M. Théodore 3 etc etc etc] J²WM om.] P etc. | P add.
(Amsterdam) 1762 4-5 Monsieur, Vous désirez] J²WM Vous désirez, Monsieur, 9 de la]
J²WMP du

d'abord un ouvrage Grec de la première classe. Un peu plus de réflexion fait appercevoir aisément un accord décidé entre le goût du travail, que nous admirons sur les Médailles d'*Himère*, d'*Héraclée*, d'*Agrigente* et de *Syracuse*,* et entre le contour fin et terminé de la tête, de la figure du Cheval, et des queue^s de Poissons, qui se trouvent sur Votre AMETHYSTE. M.1.4

On pourroit en conclure, qu'elle appartient à la *Sicile*; et cette idée se trouve parfaitement vérifiée, lorsqu'on considère, que les Dauphins sont constamment le symbole, soit de *Syracuse*, soit de la *Sicile* entière.

Si ensuite on examine le Cheval, qui n'est pas marin, et qui semble sortir des ondes, joint à la longue pique qui se voit à ses côtés, on verra aisément que le but de l'Artiste a été de désigner une expédition militaire.

Il est universellement reçu parmi les Antiquaires, que les Chevaux avec une *hasta** dénotent une expédition: nombre de Monumens et de Médailles antiques en font foi; et pour Vous en convaincre, MONSIEUR, je ne Vous citerai que deux exemples. L'un se trouve sur le beau bas-relief d'argent, que le plus grand des Connoisseurs (*a) a mis dans le second volume de son Recueil d'Antiquités,* et qui représente la marche de la Flotte Athénienne vers Salamis.* l'autre est un Médaillon (*b) unique du Cabinet de Monseigneur le Prince d'Orange, qui représente l'expédition, que Seleucus Callinicus* alloit faire contre les Parthes.* A 4 M.1.5

Après ceci l'on pourroit conjecturer avec beaucoup de fondement, qu'en général le sujet de la Gravure, est une expédition militaire méditée ou exécutée par quelque Roi ou Tyran de la *Sicile*, et cela pourra convenir également à la fameuse diversion d'Agathocle, à des expéditions entamées par Hieron et par Denis l'Ancien, ou à celle de Gelon,* qui ne s'exécuta point. P 488

(*a) Le Comte de Caylus.*

(*b) Qu'il me soit permis d'en donner ici l'explication. D'un côté se voit la tête de Seleucus II.* entourée du diadème et sans barbe, et de l'autre un homme à cheval, une longue pique à la main avec cette inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ Π Δ (du Roi Seleucus l'an 84. des Seleucides). Ce Médaillon diffère de celui, que Mr. Frölich nous donne dans ses excellentes Annales des Syro-Macédoniens, et sur lequel ne se trouve point d'époque. Si on le compare à la petite Médaille avec le Pégase, que Mr. Haym* a publiée le premier, et à tout ce que les Auteurs anciens, Vaillant* et Frölich* ont dit sur Seleucus Callinicus Πώγων, il s'ensuivra, que Seleucus aiant été vaincu dans la guerre contre les Parthes l'an 74. ou 75. et aiant été rappelé ensuite par les affaires, que le Roi de Pergame lui suscita de nouveau en Asie, fit sa paix avec Attalus et probablement avec Arsace, et qu'après, sur la fin de 84. ou au commencement de 85. il renouvela la guerre contre les Parthes, dans laquelle il fut fait prisonnier. Arsace le relâcha et il mourut en 87. A 5 M.1.5

14 entre] *P om.* 15 Poissons] *P poisson* 19 sortir] *P sorti* 20 joint] *J² jointe* | verra] *J²WM s'aperceva*

Mais voici ce qui détermine un peu plus. Si Vous regardez la figure principale avec attention, Vous appercevrez que c'est celle d'une femme. La délicatesse de sa physionomie, la partie du sein, que les éclats de l'AMETHYSTE ont épargnée, et ces tresses longues qui flottent dans l'air, ou qui descendent
 A 5 le long de son dos, | ne permettent plus d'en douter. Sa tête est entourée d'un diadème, et ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'elle ne se trouve pas dans
 l'attitude d'une personne qui veut monter le Cheval, mais dans celle d'une
 personne qui veut le retenir: la position de ses jambes le prouve assez. Et
 en effet elle ne le retient pas seulement par la bride, mais l'animal même se
 cabre et semble faire des efforts contre la main qui le retire. 40 45

A la bataille d'*Himère*, aussi célèbre que celles de *Platée* et de *Marathon*,*
 les Carthaginois perdirent trois cens mille hommes avec leur Chef et tout
 le bagage. Craignans que Gelon, après une victoire si considérable, ne pas-
 sât d'abord en Libye, ils retirèrent dans la ville, le peu de troupes qui leur
 M.I.6 restoient; ils fortifièrent *Carthage*, et tout de suite envoyèrent des Ambassa- 50
 deurs à *Syracuse*, pour implorer la miséricorde du Vainqueur. Afin de mieux
 adoucir son ressentiment, ils s'adressèrent à Damarete,* femme de Gelon et
 A 6 fille de Theron Tyran d'*Agrigente*, qui eut | beaucoup de part au succès de
 cette guerre.

Damarete fit tant auprès de son mari, qu'elle le calma, et lui fit donner la 55
 paix aux Carthaginois à des conditions assez favorables, dans la conjoncture
 où ils se trouvoient. Ceux-ci ne furent pas ingrats envers la Reine et lui
 payèrent ses bons offices, en lui faisant présent d'une couronne et de cent
 talens d'or.

Damarete employa cet or pour éterniser son ouvrage, et en fit frapper 60
 des Médailles qui furent appelées *δαμαρέτια*, ou *πεντηκοντάλιτρα*, pour en
 désigner la valeur.

Supposez à présent, MONSIEUR, qu'il nous restât un *δαμαρέτιον*, croyez-
 Vous que le revers en représentât le sujet avec plus de clarté, plus de gran-
 deur, et plus de véritable goût de l'Antique, que ne fait cette excellente Gra- 65
 vure?

J'ai pris ce détail dans Diodore de *Sicile** et en partie dans Timée, cité par
 le Scholiaste de Pindare. Mais pour Vous dire tout, il y a encore deux Auteurs,
 qui parlent de *δαμαρέτιον*, sçavoir Pollux et Hesychius:* ils veulent que cette
 Monnoye s'appella ainsi, parce que Damarete la fit frapper de sa vaisselle et 70
 de sa toilette pour subvenir à l'indigence, où Gelon se trouvoit à l'occasion
 de cette guerre. Mais voici trois remarques que je Vous prie de considérer. |

41 pas] J²WM point 46 celles ... et] P celle ... ou 49 qui] P qu'ils 67 ce détail] J²WM
 ces détails

1. La guerre fut commencée et terminée dans une seule campagne, suivant A 7
Herodote et Diodore.

75 2. Je ne crois pas qu'il y ait un homme raisonnable qui, lorsqu'il s'agit d'un
fait d'Histoire, veuille mettre Pollux et Hesychius en parallèle avec Diodore.

3. La disette d'argent n'est pas probable avant la bataille, puisque Gelon P 490
marcha au Camp d'*Himère* avec les troupes qu'il avoit, sans avoir le tems
de faire de nouvelles levées, ni après la bataille, puisque le butin fut si M.1.7
80 considérable, que les Agrigentins et d'autres embellirent leurs villes par des
ouvrages d'une grande magnificence, et que Gelon fit de très-riches présens,
non seulement aux villes alliées, mais même aux Temples de la Grèce.

Je dois ajouter encore, MONSIEUR, qu'il ne faut pas en croire les Anti-
quaires, qui se sont imaginés avoir déterré le *δαμαρέτιον*, et beaucoup moins
85 lorsqu'ils attribuent à notre Damarete la Médaille de Philistis,* aussi connue
que peu expliquée.

Je pourrais égayer cette Lettre, si je voulois Vous détailler les pauvretés,
que ces Messieurs ont débitées au sujet de Damarete et de sa Monnoye,
faute de sçavoir le Grec; mais comme cela ne fait rien à notre sujet, je fini- | A 8
90 rai, en disant encore un mot sur le ΔΑΛΙΩΝ. Après l'explication que Vous
venez de lire, je ne crois pas que personne prenne ΔΑΛΙΩΝ pour le genitif
de *Δηλίοι*, et veuille en conclure que la Gravure appartient à l'Isle de Délos.*
D'ailleurs il n'y a presque point d'exemples, qu'on trouve le nom d'un
Peuple sur une Pierre gravée, et je ne me souviens, que d'une seule gravure
95 de travail Romain très-mauvais, où se trouve le nom d'une Colonie Romaine.
Il faut donc prendre le mot ΔΑΛΙΩΝ pour le nom propre de l'Artiste, et la
seule réflexion, qui resteroit à faire, seroit qu'on pourroit rectifier le nom
d'ΑΛΛΙΩΝ qui se trouve sur plusieurs petites gravures, en changeant l'A
en Δ, et le premier Λ en Α. Mais cette réflexion n'est pas seulement peu
100 importante, elle manque encore de justesse, puisque de toutes les gravures
d'ΑΛΛΙΩΝ, il n'y en a aucune dont le travail ressemble le moins du monde à
celui de votre *δαμαρέτιον*.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

105 Votre très-humble et très-obéissant serviteur

F. HEMSTERHUIS.

La Haye le 5. Janvier 1762.

83 ajouter encore] J²WM encore ajouter 84 imaginés] M imaginé 92 appartient]
J²WMP appartienne 103-107 J'ai ... 1762] J²WM om.

B [1],
M.I.[9],
P 492

Lettre sur la sculpture,

à Monsieur Théod. de Smeth, Ancien Président des Echevins de la Ville
d'Amsterdam.



À Amsterdam
chez Marc Michel Rey,
MDCCLXIX.

5

B [111],
M.I.[12],
P 494

Avertissement de l'éditeur.

L'auteur de cette Lettre m'ayant fait le plaisir de me la communiquer en
manuscrit, je fus si frappé de la nouveauté du principe qu'il emploie, pour
expliquer de quelle manière l'ame juge de la beauté; et je trouvai qu'il en 10
faisoit une application si heureuse aux differens sujets, qui lui ont servi à

2-3 à ... d'Amsterdam] *J²W om.* 2 Monsieur] *J¹M M.* | Théod.] *J¹ om.*] *aM* Théodore
2-3 de² ... d'Amsterdam] *a* etc. etc. à Amsterdam 4-5 À ... Rey] *aVJ¹J²WM om.* 6 MDC-
CLXIX] *aJ²WM om.*] *P* 1769 7-26 Avertissement ... réussi] *aV om.*

Ueber die Bildhauerey

V.I.1

in einem Briefe an H. Theodor von Smeth, zu Amsterdam.

(Gedruckt im Jahr 1769.)

[*Fehlt*]

éclaircir sa pensée, que dès ce moment je résolus de rendre public ce petit ouvrage. J'ai eu de la peine à en obtenir la permission de Mr. HEMSTERHUIS; B [iv] et quand enfin il me l'a accordée, | il ne m'a abandonné sa Lettre, qu'en me déclarant expressément qu'il ne vouloit avoir aucune part à son impression, 15 et que ce seroit à moi à répondre du peu de succès qu'elle auroit. Je m'en suis chargé très volontiers à ces conditions. La publication d'un écrit aussi court que celui-ci ne devoit pas me donner beaucoup de peine; et l'approbation que cette Lettre a remportée de celui à qui elle est adressée, et dont le bon gout m'est très bien connu, me rassure sur l'accueil que lui feront tous les 20 amateurs des beaux arts.

Le Libraire, de son côté, n'a rien négligé de ce qui étoit de son département. Il a voulu que le caractère, le papier et les gravures répondissent au sujet dont il est question, en n'offrant rien qui ne fut propre à faire une impression agréable sur les yeux du lecteur: et je me persuade qu'on trou- 25 vera qu'il a réussi. |



B 1, MONSIEUR.

M.I.[13],
P 496

Vous m'avez imposé il y a quelque temps la tâche de Vous communiquer mes idées sur la Sculpture. Au premier moment de loisir que je me suis trouvé, j'ai pensé aux moïens de vous satisfaire.

30

J'ai vu d'abord qu'il me falloit détailler, ce que c'est que le but, le principe, et la perfection de la Sculpture, pour développer ensuite les différentes modifications auxquelles elle a été exposée dans les différents siècles, et chez les différentes nations; mais lorsque j'allois mettre sur le papier ces idées, je les trouvai si liées à des idées ou plus générales, ou particulières à d'autres

35

M.I.14

sciences, et à d'autres arts, que je compris que j'aurois plus-tôt fait en Vous parlant d'abord des arts en | général, pour revenir ensuite à la Sculpture d'une façon plus directe.

B 2

Le premier but de tous les arts est d'imiter la nature; le second de rencherir sur la nature en produisant des effets qu'elle ne produit pas aisément, ou qu'elle ne sçauroit produire.

40

27 *JJ²WM add.* Lettre sur la sculpture] *J²W add.* à M. De Smeth, ancien président des échevins de la ville d'Amsterdam.

27-28 Monsieur ... imposé] *JJ²WM* Vous m'avez imposé, monsieur, 28 m'avez] a m'aviez 31 J'ai] a om. ¶ | J'ai vu] a Je vis | falloit] a fallut 34 idées] a add. dont vous aviez approuvé quelques unes 35 trouvai] a trouvois 36 à] a om.

5 MEIN HERR,

V.I.3

Sie haben mir, vor einiger Zeit, aufgegeben, Ihnen meine Gedanken über die Bildhauerkunst mitzutheilen. In dem ersten Augenblick von Muße, der mir zu Theil geworden ist, habe ich auf Mittel gesonnen, Ihnen Genüge zu thun.

10 Ich habe sogleich gesehen, daß ich vorher den Zweck, das Principium, und die Vollkommenheit der Bildhauerkunst aus einander setzen müßte, ehe ich die verschiedenen Modificationen entwickeln könnte, welche sie, in den verschiedenen Jahrhunderten, und bey verschiedenen Völkern, erlitten hat.

15 Aber, wie ich diese Ideen zu Papier brachte, fand ich sie, entweder mit allgemeinen, oder besondern, andern Wissenschaften und Künsten eigenen Ideen so | genau verknüpft, daß ich einsah, geschwinder zu meinem Zwecke zu gelangen, wenn ich lieber gleich anfänglich, über die Künste überhaupt, Ihnen meine Gedanken darlegte, und alsdann, geradezu auf die Bildhauerkunst zurück kehrte. V.I.4

20 Der erste Zweck aller Künste ist, die Natur nachzuahmen; der zweyte, die Natur zu übertreffen, durch Hervorbringung von Wirkungen, welche sie entweder nicht so leicht hervor bringt, oder gar nicht hervor zu bringen vermag.

Il faut donc examiner premièrement, comment se fait cette imitation de la nature; et ensuite ce que c'est que de rencherir sur elle et de la surpasser, ce qui nous mènera à la connaissance du beau.

Je me bornerai autant qu'il sera possible aux arts qui ont un rapport direct 45 avec l'organe de la vuë, et je ne parlerai des autres qu'autant que j'en aurai besoin pour déterrer ou démontrer quelque principe universel.

Je ferai avant tout une reflection qui dans la suite vous paroitra avoir été essentielle, afin de donner de la clarté à des choses qui ont été traitées un peu obscurément jusqu'ici: et cette reflection me servira d'axiome: c'est que par 50 un long usage, et le secours de tous nos sens à la fois, nous sommes parvenus en quelque façon à distinguer essentiellement les objets les uns des autres, en n'employant qu'un seul de nos sens. Par exemple, sans avoir besoin du tact ni du son, je distingue à la vuë seule ce qui est un vase, de ce qui est un homme, de ce qui est un arbre, de ce qui est un sceptre etc.* tellement que 55 quelques proportions, ou quelques modifications que je puisse donner à la figure du sceptre, elle ne pourra jamais me donner l'idée d'un vase, sans que celle du sceptre ne soit détruite, et ainsi des autres.

M.I.15 De là a résulté que nous avons divisé tacitement par classes bien termi-
B 3 nées tous les objets visibles, aussi bien ceux | qui sont des productions de 60 l'art, que ceux qui ont été produits par la nature; et nous appellons Monstre tout objet qui n'entre dans aucune classe connue, ou qui tient à plusieurs classes à la fois, comme un Animal inconnu, ou comme un Centaure, un Satyre etc.*

M.I.16 Voions maintenant jusqu'à quel degré on peut parvenir à imiter un objet 65 visible.

Nous distinguons les objets visibles par leurs contours apparents, par la façon dont leur figure modifie les ombres et la lumière, et enfin par leur couleur: on pourroit dire que c'est uniquement par le contour, puisque la couleur n'est qu'une qualité accessoire, et puisque la modification de la 70 lumière ou des ombres, n'est que le résultat d'un profil qu'on ne voit point.

45 qu'il sera] a que 46 aurai] a pourrais avoir 49 été] a étés 56 quelques¹] a quelles | quelques²] a qu'elles 58 ainsi] a c'est ainsi 59 De] a om. ¶ | divisé] a divisés 59-60 terminées] a J²WMP déterminées 62 classe connue] a des classes connues 67 Nous] a om. ¶ 69 le contour] J²WM leur contour

Folglich muß man, zuerst untersuchen, wie diese Nachahmung der Natur
 25 geschieht, und zweytens, was das heißt, die Natur verbessern und übertref-
 fen; und dieses wird uns denn zur Kenntniß dessen, was *schön* ist, führen.

Ich werde mich, so viel als möglich, auf diejenigen Künste einschränken,
 die für den Gesichtssinn zunächst gehören; und von den andern werde ich
 nur so viel sagen, als nöthig seyn wird, um irgend ein allgemeines Principium
 30 aufzuspüren, oder zu erweisen. |

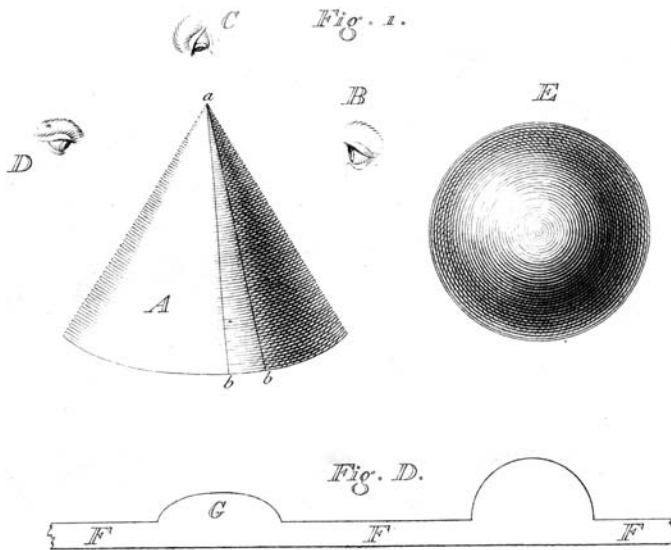
Vor allem andern will ich Ihnen eine Betrachtung darlegen, deren Not- V.I.5
 hwendigkeit Sie in der Folge einsehen werden, um über Dinge, die bis itzt
 ein wenig dunkel behandelt worden sind, einiges Licht zu verbreiten; und
 diese Betrachtung werde ich, in der Folge, als ein Axiom gebrauchen. Wir
 35 sind, nämlich, durch einen langen Gebrauch und den Beystand, welchen
 die Sinne gegenseitig sich leisten, in gewisser Art dahin gekommen, die
 Gegenstände wesentlich von einander zu unterscheiden, auch wenn wir
 nur einen unserer Sinne gebrauchen. Ohne, z. B. des Gefühls und Schalles
 nöthig zu haben, unterscheide ich, mittelst des Gesichtes allein, eine Vase
 40 von einem Menschen, von einem Baume, von einem Scepter, u. s. w.; derge-
 stalt, daß, was für Modificationen oder Verhältnisse, ich auch der Figur eines
 Scepters geben mag, sie mir nie die Idee einer Vase geben kann, ohne daß
 nicht die Idee eines Scepters dadurch vernichtet würde. Und eben so verhält
 es sich mit den übrigen. |

45 Eine Folge hievon ist gewesen, daß wir, stillschweigend, alle Gegenstände, V.I.6
 so wohl die Producte der Kunst, als diejenigen, welche die Natur hervor-
 bringt, bloß ihrer Erscheinung fürs Auge gemäß, in bestimmte Classen ein-
 getheilt haben; und ein Gegenstand, der in keine der angenommenen Clas-
 sen, oder in mehr als eine zugleich gehört, heißt ein Ungeheuer, wie z. B. ein
 50 unbekanntes Thier, oder ein Centaur, ein Satyr, u. d. m.

Und nun lassen Sie uns zusehen, bis zu welchem Grade man in der
 Nachahmung eines sichtlichen Gegenstandes gelangen kann.

Wir unterscheiden die sichtbaren Gegenstände von einander durch ihre
 scheinbare Umrisse, durch die Art und Weise wie Licht und Schatten, durch
 55 die Figur derselben, modificirt werden, und endlich durch ihre Farbe. Man
 könnte sagen, daß der Umriß allein die Sache entscheidet, weil die Farbe nur
 eine zufällige Eigenschaft, und die Modification von Licht | und Schatten nur V.I.7
 das Resultat eines Profiles ist, das man nicht sieht.

35 nämlich] V nämlich *corr.* nämlich



Par exemple, Fig. I, dans le Cone *A* la ligne *ab* est le terme de l'ombre et de la lumière, ou d'un certain degré d'intensité de lumière ou d'ombre, et en même temps le contour d'un profil qui ne se voit qu'en *B*.

S'il s'agit à présent d'imiter le Cone *A*, il est évident que le dessinateur au 75 trait le fera bien imparfaitement, puisqu'étant en *B* il voit un triangle, en *C* un cercle, en *D* une ellipse, et ainsi du reste. Mais le peintre, en se servant encore de la dégradation des ombres, me donne par ce moien l'idée de plusieurs contours que je ne sçauois voir, et son imitation sera d'autant plus parfaite, qu'il me rendra par cet artifice le plus grand nombre de contours. Il s'en 80 suivra que pour l'imitation parfaite du Cone, il faut l'imitation de tous les contours, ce qui n'appartient qu'à la Sculpture. En voila assez sur l'imitation pour ce qui concerne le second examen que je me propose, sçavoir ce que c'est, que de surpasser la nature par l'art.

B 4 J'ai considéré souvent avec beaucoup d'attention les desseins | faits par de 85
M.I.17 petits enfants, c'est à dire de ces enfants qui ont du génie, et qui s'amuse-
à dessiner de tête sans le secours du Maître. J'en ai connu un qui me des-
sina un jour un cheval; et en vérité rien n'y manqua; toutes les parties

73 ou¹ ... d'ombre] *a om.* 76 puisqu'étant] *B* puis qu'étant 79 contours] *a add.* de
profils, 85 de] *ajJ²WM sic*] *B* des 88 un jour] *a om.* | manqua] *JJ²WM* manquoit

Zum Beyspiel, in dem Kegel *A* (*Fig. 1.*) ist die Linie *ab* die Gränze des
 60 Lichtes und Schattens, oder eines gewissen Grades von Intensität des Lichtes
 oder des Schattens, und zu gleicher Zeit, der Umriß eines Profiles, das man
 nur, von *B* aus, siehet.

Wenn dieser Kegel *A* nun nachgeahmt werden soll; so ist es evident,
 daß der eigentliche, bloße Zeichner ihn sehr unvollkommen nachahmen
 65 wird, weil er von *B* aus, einen Triangel, von *C* einen Cirkel, von *D* eine
 Ellypse, u. s. w. sieht. Aber der Mahler, der sich der Abweichung der Schatten
 bedient, giebt mir durch dieses Mittel, die Idee von verschiedenen Umrissen,
 die ich nicht sehen kann; und je größer die Anzahl von Umrissen ist, die
 er mir, vermittelt dieses Kunstgriffes, giebt, je vollkommener wird seine
 70 Nachahmung seyn. Hieraus folgt, daß, zur vollkommenen Nachahmung des
 Regels, die Nachahmung aller seiner Umrisse erforderlich | ist; und diese V.I.8
 vermag nur die Bildhauerkunst zu liefern. – Und dieses sey genug über die
 Nachahmung, in Ansehung des zweyten Punktes, dessen Untersuchung ich
 mir vorgesetzt hatte, was es, nämlich, heißt, die Natur durch die Kunst zu
 75 übertreffen.

Ich habe, öfters, mit sehr vieler Aufmerksamkeit, Zeichnungen betrach-
 tet, welche Kinder gemacht hatten, die Genie besaßen, und, ohne Beyhülfe
 des Lehrmeisters, aus dem Kopfe, sich mit Zeichnen die Zeit vertrieben.
 Ich habe eines gekannt, das mir, eines Tages, ein Pferd zeichnete; und es
 80 fehlte, in der That, nichts daran; alle Theile waren da, bis auf die Nägel an

s'y trouvèrent, jusques aux cloux de sa ferrure, mais en même tems il n'y eut ni crin ni queue à sa place. Je menai l'enfant avec son dessein devant un cheval véritable, et il parut s'étonner de ce que je ne m'apercevois pas de la parfaite ressemblance. 90

Voions, s'il Vous plaît, ce qui se passa dans la tête de cet enfant.

Vous sçavez, Monsieur, par l'application des loix de l'optique à la structure de notre oeuil, que dans un seul moment nous n'avons une idée distincte que presque d'un seul point visible, qui se peint clairement sur la rétine : si donc je veux avoir une idée distincte de tout un objet, il faut que je promène l'axe de l'oeuil le long des contours de cet objet, afin que tous les points qui composent ce contour viennent se peindre successivement sur le fond de l'oeil avec toute la clarté requise, ensuite l'Ame fait la liaison de tous ces points élémentaires, et acquiert à la fin l'idée de tout le contour. Or il est certain que cette liaison est un acte où l'Ame emploie du temps, et d'autant plus de temps que l'oeuil sera moins exercé à parcourir les objets. L'oeuil de l'enfant se promenant encore lentement et en désordre le long des contours du cheval, s'est arrêté irrégulièrement à tout ce qui traversoit sa marche, et aux points les plus hétérogènes à l'objet, et ce sont aussi précisément ces points, comme les cloux du harnois et de la ferrure, qu'il a retenus le mieux, et qu'il a représentés dans son dessein sans égard au rapport local que ces parties avoient entre elles. 100 105

B 5 En partant de là, j'ai fait une expérience que voici. J'ai dessiné | deux vases à peu près dans le gout que Vous les voiez, Fig. 2, en A et en B, et je les ai montré à plusieurs personnes, et entre autres à un homme de fort bon sens, mais qui n'avoit pas même une connoissance médiocre des arts. 110
M.1.18 Tous, lorsque je leur ai demandé lequel étoit le plus beau de ces vases, m'ont répondu* que c'étoit le vase A, et lorsque j'en demandai la raison au dernier, il me répondit après quelque réflexion qu'il étoit plus fortement affecté par le vase A, que par le vase B. J'ai donc considéré la force avec laquelle mon homme fut affecté comme l'effet de l'action de mes vases sur son ame, et j'ai décomposé cette action en intensité et en durée. Voions maintenant ce 115

89 s'y trouvèrent] a y furent | trouvèrent] JJ²WM trouvoient | sa] P la | même tems] a revenge | eut] JJ²WM avoit 90 menai] a menois 93 passa] JJ²WM passoit 97 une idée] a l'idée 101 tout ... contour] a tous les contours 107 retenus] a retenu 108 représentés] a représenté | rapport local] a rapports locaux 112 montré] JJ²WM montrés 115 le vase] a celui en | demandai] a demandois | dernier] a premier 117 A ... B] a en A 119 maintenant] a à present

den Hufeisen; aber, weder Mähne, noch Schweif waren an ihrer Stelle. Ich führte das Kind mit seiner Zeichnung zu einem wirklichen Pferde hin, und es schien sich zu verwundern, daß ich die vollkommene Aehnlichkeit nicht wahrnähme.

85 Lassen Sie uns zusehen, was in dem Kopfe dieses Kindes vorgieng. |

Sie wissen, durch die Anwendung der Gesetze der Optik auf den Bau V.I.9
 unsers Auges, daß wir, in einem einzeln Augenblick, nur von dem einzigen
 sichtlichen Punkt, der sich klar auf unserer Netzhaut mahlt, einen deutli-
 chen Begriff haben. Wenn ich also einen deutlichen Begriff von einem gan-
 90 zen Gegenstande haben will: so muß ich die Axe des Auges längst den Umris-
 sen dieses Gegenstandes hinbewegen, damit alle Punkte, die den Umriß
 ausmachen, sich, nach einander, mit der erforderlichen Klarheit, auf dem
 Grunde des Auges abbilden; hierauf erst verbindet die Seele alle diese ele-
 95 mentarische Punkte mit einander, und erlangt auf diese Art endlich die Idee
 von dem ganzen Umrisse. Nun ist es gewiß, daß die Seele einiger Zeit bedarf,
 diese Punkte mit einander zu verbinden, und um desto mehr Zeit, je min-
 der das Auge geübt ist, Gegenstände zu betrachten. Das Auge des Kindes, das
 nur noch langsam, und unordentlich, längst den Umrissen des Pferdes hin-
 lief, hat sich, bey Allem, was | seinem Laufe im Wege stand, und bey denen, V.I.10
 100 dem Gegenstande, heterogensten Punkten, unregelmäßig aufgehalten, und
 diese Punkte, wie z. B. die Nägel des Hufschlages, hat es nun auch am besten
 behalten, und, ohne Rücksicht auf das örtliche Verhältniß, das diese Theile
 unter sich hatten, sie in seiner Zeichnung dargestellt.

Von hier bin ich ausgegangen, um folgende Erfahrung zu machen. Ich
 105 habe zwey Vasen, ungefähr in eben dem Geschmack, gezeichnet, wie Sie
 solche auf der zweyten Kupfertafel, (*Fig. 2.*) in *A* und *B* sehen, habe sie ver-
 schiedenen Personen, und unter andern einem Menschen gezeigt, der zwar
 viel gesunden Verstand, aber nicht ein Mahl eine mittelmäßige Kenntniß
 von den Künsten hatte. Alle, wie ich sie fragte, welches die schönste dieser
 110 beyden Vasen sey, erklärten sich für die Vase *A*; und, wie ich von dem letztern
 den Grund seines Urtheiles wissen wollte, antwortete er mir, nach einigem
 Nachdenken, daß er durch die Vase *A* starker | afficirt würde, als durch die V.I.11
 Vase *B*. Ich habe also die Stärke, mit welcher mein Freund afficirt wurde, als
 das Resultat der Wirkung betrachtet, welche meine Vasen auf seine Seele
 115 machten, und ich habe diese Wirkung in Intensität und Dauer zerlegt.

105 Sie] *V* sie 108 ein Mahl] *V* einmal *corr.* ein Mahl

Fig. 2 A.



J. W. Baskin del.

que c'est que cette intensité dans les figures *A* et *B*. Ce sont ces figures même 120
 en tant qu'elles sont quantités visibles : ce sont tous les traits noirs *a b c d* etc.
 non en tant qu'ils sont contours, ou qu'ils finissent et terminent un objet, ni
 en tant qu'ils se plient, qu'ils se joignent, ou qu'ils se disposent ensemble
 d'une certaine façon, mais en tant qu'ils contiennent une certaine quantité
 de points visibles. Or dans les vases *A* et *B* l'intensité est supposée la même, 125
 c'est à dire que la quantité visible est égale de part et d'autre ; par conséquent
 le vase *A* a agi avec plus de vélocité sur l'Ame de mon homme que le vase *B*,
 c'est à dire que dans un plus petit espace de temps il a pu faire la liaison
 des points visibles en *A*, qu'en *B* ; ou ce qui revient au même, qu'il a eu plus
 promptement une idée du total *A* que du total *B*. 130

120 sont] *a* seront | même] *a* elles mêmes] *JJ²WM* mêmes 121 tous] *P* sous 127 *A*] *a*
 en *A* | le vase] *a* celui en 130 *A ... B*] *a* en *A* qu'en *B*

Fig. 2. B.



Nun wollen wir zusehen, was dieser Umfang in den Figuren *A* und *B* ist? Es sind die Figuren selbst, in so fern sie sichtliche Größen sind; es sind alle die schwarzen Linien *abcd* u.s.w. nicht, in so fern sie Umriss
 120 sie sich krümmen und drehen, sich vereinen, oder, auf eine gewisse Art, ein gewisses Ganzes mit einander ausmachen, sondern, in so fern sie eine gewisse Menge sichtlicher Punkte enthalten. Nun setze ich die Intensität in beyden Vasen als gleich groß voraus; das heißt, ich nehme die sichtliche Quantität in beyden, als gleich an; folglich hat die Vase *A* mit größerer
 125 Geschwindigkeit auf die Seele dieses Menschen gewirkt, als die | Vase *B*; das V.I.12
 heißt, er hat die sichtlichen Punkte der Vase *A*, in einem kürzern Zeitraum, als die sichtlichen Punkte der Vase *B*, zusammen fassen, und verknüpfen können; oder, welches auf Eines hinaus läuft, er hat schneller von dem ganzen *A*, als von dem ganzen *B*, eine Idee gehabt.

Ne s'ensuit-il pas, Monsieur, d'une façon assez géométrique, que l'Ame juge le plus beau, ce dont elle peut se faire une idée dans le plus petit espace
 M.I.19 de temps ?* Mais cela étant, l'Ame doit donc préférer un seul point noir sur
 un fond blanc au plus beau et au plus riche des groupes; et en effet si Vous
 B 6 donnez | le choix des deux à un homme affaibli par de longues maladies, 135
 il n'hésitera pas à préférer le point au groupe; mais c'est l'assoupissement
 de ses organes qui cause ce jugement. Une Ame saine et tranquille, dans un
 corps bien constitué, choisira le groupe, parce qu'il lui donne un plus grand
 nombre d'idées à la fois.

L'Ame veut donc naturellement avoir un grand nombre d'idées dans 140
 P 502 le plus petit espace de temps possible, et c'est de là que nous viennent
 les ornements: sans cela tout ornement seroit un hors-d'oeuvre inutile,
 choquant l'usage, le bon sens, et la nature; car quel rapport y a-t-il, dans le
 vase A, entre la tête d'un belier à l'anse d'un vase, ou le combat d'Hercule et
 d'Hippolyte, et entre différentes cannelures qui servent à diriger la marche 145
 de l'oeuil du spectateur?

C'est par ce principe que nous aimons les grands accords en musique, que
 nous aimons les bons sonnets en poésie, puisque tout le sonnet se concentre
 dans le refrain; enfin c'est par là que les épigrammes sont si piquantes:
 tout ce que nous appellons sublime dans Homère, dans Demosthène, dans 150
 Cicéron, dérive de là.*

Comme de la stabilité de ce principe dépendra beaucoup ce que je dirai
 dans la suite, Vous devez me permettre, Monsieur, que j'en pousse la recher-
 che.

Nous voyons donc que c'est par la liaison successive des parties de l'objet 155
 que l'Ame acquiert la première idée distincte de l'objet; mais ajoutons ici
 que l'Ame a la faculté de reproduire l'idée de l'objet; et cette reproduction,
 qui vient du côté de l'Ame, se fait d'une façon toute contraire à celle de
 la production de l'idée du côté de l'objet. Celle ci naît de la succession
 continuelle des parties intégrantes de l'objet, là où l'autre se crée à l'instant 160
 B 7 sous la forme d'un tout et sans | succession de parties: tellement que si
 je veux réaliser cette idée reproduite par le moien de la Peinture, de la
 Sculpture ou de la Poésie, je dois la diviser dans ses parties, lesquelles se
 doivent succéder ensuite les unes aux autres pour représenter ce total. Il est

134 au¹ ... beau] a à la plus belle | au²] a la 136 au] a à la 138 le] a la | qu'il] a
 qu'elle 140 donc] a om. | avoir] a om. | un] a le plus 143-146 car ... spectateur] a om.
 147 C'est] a om. ¶ 149 c'est] a om. | là que] a où 151 dérive de là] a derivont de la,
 comme je le montrerai tantot par quelques exemples

130 Folgt hieraus nicht, und bey nahe mathematisch gewiß, daß die Seele das, als *Schön*, beurtheilt, wovon sie sich, in dem möglichst kürzesten Zeitraum, einen Begriff machen kann? Und, ist dieses nun gegründet: so muß die Seele einen einzigen schwarzen Punkt auf einem weißen Grunde, der schönsten und zusammengesetztesten Gruppe vorziehen. Und wirklich, wenn ein
 135 Mensch, der durch lange Krankheit geschwächt worden ist, zwischen beyden die Wahl hat: so wird er nicht anstehen, den Punkt der Gruppe vorzuziehen; aber freylich liegt der Grund dieses Urtheiles in der Erschlaffung seiner Organe. Eine gesunde, und ruhige Seele, in einem gut beschaffenen Körper, | V.I.13
 wird der Gruppe den Vorzug geben, weil er, durch sie, eine größere Anzahl
 140 von Ideen zugleich erhält.

Die Seele will also, natürlich, in dem möglichst kürzesten Zeitraum, eine große Anzahl von Ideen haben; und hieraus sind die Zierrathe entstanden. Ohne diesen Grund würde jede Zierrath ein unnützes Nebenwerk seyn, das den Gebrauch, den gesunden Verstand und die Natur beleidigte; denn
 145 welches Verhältniß kann sich, bey der Vase A, zwischen dem Widderkopf an der Handhabe einer Vase, oder dem Kampf des Herkules und des Hippolits, und den verschiedenen Krinnen finden, welche dem Auge des Betrachters die Richtung zu geben dienen?

Vermittelst eben dieses Principiums lieben wir die großen Accorde in der
 150 Musik, lieben wir guten Sonnette in der Poesie; denn das ganze Sonnet concentrirt sich in der Schlußzeile; und eben dadurch werden die Epigramme so anlockend. Alles, was wir in *Homer, Demosthe- | nes, Cicero* erhaben nennen, V.I.14
 schreibt sich daher.

Da von der Richtigkeit dieses Grundsatzes das, was ich in der Folge sagen
 155 werde, sehr abhängen wird: so müssen Sie mir erlauben, daß ich in der Untersuchung desselben weiter gehen dürfe.

Wir sehen also, daß die Seele, mittelst der successiven Verbindung der Theile des Gegenstandes, die erste deutliche Idee von dem Gegenstande erlangt. Aber, wir können hinzu setzen, daß die Seele das Vermögen hat, die
 160 Idee von dem Gegenstande wieder hervor zu bringen; und diese Reproduction geschieht, von Seiten der Seele, auf eine, der Hervorbringung der Idee, von Seiten des Gegenstandes, ganz entgegen gesetzte Art. Diese letztere entsteht aus der fortgesetzten Succession der Haupttheile des Gegenstandes, und die andre erzeugt sich in einem Augenblick unter der Gestalt eines
 165 Ganzen und ohne Folge von Theilen auf einander, dergestalt, daß, wenn ich die wieder hervorgebrachte Idee, mittelst | der Mahlerey, Bildhauerkunst V.I.15
 und Dichtkunst realisiren will, ich sie in ihre Theile zerlegen muß, die hernach, eine auf die andere, folgen müssen, um dieses Ganze darzustellen.

- M.I.21 aisé de voir que cette longue manoeuvre doit bien diminuer la splendeur de 165
l'idée. Enfin je pourrois Vous prouver par un grand nombre d'exemples, pris
chez les Orateurs, les Poètes, les Peintres, les Sculpteurs, et les Musiciens,
que ce que nous appellons grand, sublime, et de bon gout, sont des grands
touts, dont les parties sont si artistement composées que l'Ame en peut faire
- M.I.22 la liaison dans le moment, et sans peine. (*a) Le jugement des hommes ne 170
diffèrera qu'à proportion de leur habileté à lier promptement les parties du
- M.I.23 tout dans chaque art, et à proportion de leur situation morale par rapport à
- M.I.24 la chose représentée; par exemple: lorsqu'un homme échappé du naufrage
- M.I.25 voit le tableau d'un naufrage, il sera plus affecté que les autres.* Lorsque 175
Cicéron défend Ligarius,* tout le monde l'admire, mais c'est César qui palit
et frissonne, marque certaine qu'aux mots de Pompée et de Pharsale il avoit
plus d'idées concentrées et coexistentes que les autres Auditeurs.
- M.I.26 Passons maintenant à la représentation de l'idée conçue ou reproduite,
et supposons que Raphaël veuille peindre une Venus. Il est évident que la
Venus née de la tête de Raphaël sera bien digne de ses autels de Paphos* et 180
de Gnyde.* mais avant que le peintre soit parvenu à la moitié de son ouvrage,
la vingtième Venus lui aura déjà passé par l'imagination. Je fais mal peut-
être en prenant ici pour exemple cet illustre Génie de la peinture, puisqu'il
- P 504 ne me paroît pas impossible qu'on puisse conserver une grande idée assez
B 8 long temps dans toutes ses parties et dans toute | sa majesté pour en craion- 185
ner le contour; mais du moins est il vrai que chez le peintre ordinaire, la
tête, les bras, les jambes de la Venus appartiendront à autant de Venus diffé-
rentes. Je voudrois qu'on apprit aux jeunes gens à dessiner les yeux bandés,
ce seroit le meilleur moien je crois pour avoir des compositions excellentes;
car il est tellement vrai que l'oeil fait plus de mal que de bien dans les 190
premières esquisses, qu'on voit la plus-part des Peintres effacer ou ajouter
éternellement à leurs brouillons, ce qu'ils ne feroient pas s'ils avoient repre-
senté leur première idée bien conçue. La première idée distincte et bien

(*a) [Remarque, voyez ligne 646.]

166 prouver] a add. par Longin et 168 et] a ou | des] M de 169 tous] a totals | peut]
a puisse 171 à] P de | du] a d'un 175 c'est] a il n'y a que 178 la representation] a
l'exécution 180 de la tête] a dans l'idée 181 soit] a sera 183 Génie] a Dieu 186 du]
a au 192-193 représenté] a représentés exactement

- Man sieht leicht, daß durch die, hiezu erforderliche Zeit der Glanz der Idee
 170 sehr vermindert werden muß. Mit einem Wort, ich könnte Ihnen, durch eine
 große Anzahl, aus Rednern und Dichtern, von Mahlern, Bildhauern und Ton-
 künstlern genommener Beyspiele beweisen, daß das, was wir groß, erhaben,
 geschmackvoll nennen, große Ganze sind, deren Theile man so künstlich
 zusammen gesetzt hat, daß die Seele sie, in einem Augenblick, und ohne
 175 Mühe, mit einander verbinden kann. (*a) Das Urtheil der Menschen wird
 nur, nach Maßgabe ihrer Geschicklichkeit in der schnellen Verbindung der
 Theile zu einem Ganzen in u. s. w. irgend einer Kunst, und nach Maßgabe
 ihrer moralischen Situation in Ansehung der dargestellten Sache, verschie-
 den seyn. Ein Mensch, zum Bey- | spiel, der Schiffbruch gelitten hat, wird von V.I.16
 180 einem Gemälde eines Schiffbruches mehr gerührt werden, als die andern.
 Wie *Cicero* den *Ligarius* vertheidigt, bewundert ein Jeder ihn; nur *Cäsar* wird
 blaß und zittert: sicheres Zeichen, daß bey den Worten, *Pompejus* und *Phar-*
sal, mehr Ideen in seiner Seele coexistirten und sich concentrirten, als in den
 Seelen der andern Zuhörer. –
- 185 Itzt laßen Sie uns zur Darstellung der schon gefaßten oder reproducirten
 Idee übergeben, und annehmen, daß Raphael eine Venus mahlen wolle. Es
 ist evident, daß die, in dem Kopf des Raphael erzeugte Venus, der Altäre
 von Paphos und Gnid sehr würdig seyn wird; aber, ehe der Künstler seine
 Arbeit, bis zur Hälfte, vollendet haben kann, müssen gewiß schon zwanzig
 190 verschiedene Liebesgöttinnen seiner Einbildungskraft sich dargestellt haben.
 Vielleicht thue ich Unrecht, indem ich dieses große Genie in dem Mahlerey
 zum Beyspiel wähle; weil es mir nicht unmöglich dünkt, daß man eine
 große | Idee, in allen ihren Theilen, und in ihrer ganzen Majestät, lange V.I.17
 genug festhalten könne, um ihren Umriß zu zeichnen; aber, wahr ist es
 195 denn doch, daß, bey einem mittelmäßigen Mahler, der Kopf, die Arme, die
 Schenkel der Venus eben so viel verschiedenen Liebesgöttinnen zugehören
 werden. Ich wollte, daß man junge Leute lehren könnte, mit verbundenen
 Augen zu zeichnen; dieses, glaube ich, würde ein vortreffliches Mittel seyn,
 vortreffliche Compositionen zu erhalten; denn, daß das Auge, bey den ersten
 200 Skizzen, mehr Unheil als Gutes anrichtet, ist entscheidend gewiß, weil die
 mehrsten Mahler unaufhörlich an ihren ersten Entwürfen bessern, bald
 auslöschen, bald hinzusetzen, welches sie nicht thun würden, wenn sie
 ihre erste, gut gefaßte Idee, dargestellt hätten. Die erste deutliche, und gut

(*a) Siehe erste Anmerkung, [Zeile 733].

176 Maßgabe] V Maaßgabe corr. Maßgabe
 Maaßgabe corr. Maßgabe

177 in u. s. w.] V corr. add. | Maßgabe] V

conçue d'un homme de génie, qui est rempli du sujet qu'il veut traiter, est non seulement bonne, mais déjà bien au dessus de l'expression. 195

Je dois faire ici une remarque en passant, c'est que ce sont les premières esquisses qui plaisent le plus à l'homme de génie et au vrai connoisseur, et cela par deux raisons différentes: premièrement parce qu'elles tiennent beaucoup plus de cette divine vivacité de la première idée conçue, que les ouvrages finis et qui ont coûté beaucoup de temps; mais en second 200 lieu et principalement parce qu'elles mettent en mouvement la faculté poétique et reproductive de l'Ame, qui à l'instant finit et achève ce qui n'étoit qu'ébauché en effet, et par là elles ressemblent beaucoup à l'Art oratoire et à la Poésie, qui en se servant de signes et de paroles au lieu de craion et de pinceaux, agissent uniquement sur la faculté reproductive de 205 l'Ame, et produisent par conséquent des effets, beaucoup plus considerables que ne sçauroit le faire la Peinture ou la Sculpture, même dans leur plus grande perfection.* Un trait excellent de quelque grand Orateur ou Poète M.I.28 fait battre le coeur, fait palir, fait trembler et ébranle tout notre systême; ce B 9 qui n'arri- | vera pas à la vue du plus beau tableau, ni de la plus belle statue. 210 Il semble que le célèbre Leonard de Vinci a pensé à peu près dans le même gout sur les esquisses, lorsqu'il a voulu que les peintres fissent attention aux parois et aux murs qui se trouvent tachetés au hasard, et dont les taches irrégulières font naître souvent dans la pensée des paysages de la plus riche ordonnance. Pour Vous prouver que les esquisses font le même effet dans 215 tous les arts, je Vous rappelle le *quos ego* ... de Virgile,* qui peint beaucoup mieux la véhémence de la menace de Neptune que tout ce que Virgile auroit pu dire de plus énergique. Une grande partie du sublime dans les harangues de Cicéron est en esquisse. Combien de pièces dramatiques où un silence M.I.29 éloquent dit plus que des beaux vers! (*b) combien de harangues militaires 220 ne consistant qu'en peu de mots, souvent destitués de sens en apparence, ont fait naître et coexister des idées assez fortes pour mener aux victoires les plus périlleuses!*

(*b) [Remarque, voyez ligne 727.]

194 est²] a n'est 195 l'expression] a l'exécution 202 achève] a add. dans l'idée
205 craion] J²WM crayons | pinceaux] a pinceau 205-206 de l'Ame] a om. 206 beau-
coup] a bien 207 sçauroit] a sçauroient] WM sauroient | le] aP om. 212 a voulu] a
veut | fissent] a font 213 parois] a murs | murs] a parois 218 plus énergique] a mieux
221 consistant] a consistants

gefaßte Idee eines Mannes von Genie, der voll von dem Gegenstande ist,
 205 welchen er behandeln will, ist nicht allein gut, sondern bereits sehr über den
 Ausdruck erhaben. |

Hier will ich, im Vorbeygehn, den Grund einer Bemerkung die schon V.I.18
 oft gemacht worden ist, anzugeben suchen. Es ist bekannt, daß die ersten
 Entwürfe einem Manne von Genie und dem wahren Kenner am meisten
 210 gefallen; der Grund hiezu scheint doppelt zu seyn. Erstlich, enthalten diese
 ersten Entwürfe mehr von jener göttlichen Lebhaftigkeit der ersten gefaßten
 Idee, als die vollendeten Werke, welche viel Zeit gekostet haben; aber, zwey-
 tens, setzen sie auch die dichtende und reproducirende Fähigkeit der Seele
 in Bewegung und Thätigkeit, welche sogleich, das, was der Wahrheit nach
 215 nur angefangen und hingeworfen war, vollendet. Und hierdurch werden sie
 der Beredsamkeit und der Dichtkunst sehr ähnlich, die, indem sie sich der
 Zeichen und der Worte, statt des Crayons und des Pinsels, bedienen, nur auf
 die reproducirende Fähigkeit der Seele wirken, und folglich größere Wirkun-
 gen hervor bringen, als weder Mahlerey noch Bildhauerkunst, sogar in ihrer
 220 größten Vollkommenheit, hervor zu | bringen vermögen. Ein vortrefflicher V.I.19
 Zug in irgend einem großen Redner oder Dichter, macht das Herz beklemmt,
 macht zittern und erblassen, erschüttert unser ganzes System; aber nie trägt
 sich dieses, bey dem Anblick auch des allerschönsten Gemähldes, oder der
 allerschönsten Statue, zu. Es scheint, als ob der berühmte *Leonard de Vinci*
 225 ungefähr eben so über die ersten Entwürfe gedacht habe, weil er will, daß die
 Mahler auf die Mauern und Wände, welche Flecken und Makel, ohn' allen
 Plan, haben, aufmerksam seyn sollen; diese unregelmäßigen Flecken, meynt
 er, erzeugten oft Ideen zu den vortrefflichst geordneten Landschaften. Und,
 um Ihnen zu erweisen, daß die Skizzen, in allen Künsten, eben diese Wir-
 230 kung thun, erinnere ich Sie an das *quos ego* des *Virgil*, wodurch die Heftigkeit
 der Drohung des Neptun besser ausgedruckt wird, als durch Alles, was *Vir-*
gil auf die nachdrücklichste Art hätte sagen können. Ein großer Theil des
 Erhabenen in den Reden des *Cicero*, besteht in | Skizzen. In wie vielen dra- V.I.20
 matischen Stücken sagt ein beredtes Stillschweigen mehr, als die schönsten
 235 Verse! (*b) Wie viel militärische Reden, die nur aus wenig Worten bestehen,
 und, dem Anschein nach, gar keinen Sinn enthalten, haben nicht so starke
 Ideen erzeugt, und so vielen Ideen eine gleichzeitige Existenz gegeben, daß
 die gefährlichsten Siege durch sie erfochten worden sind!

(*b) Siehe Anmerkung, [Zeile 822].

Nous avons vu que le beau dans tous les arts nous doit donner le plus grand nombre d'idées possible, dans le plus petit espace de temps possible. 225
 Il s'ensuit que l'artiste pourra parvenir au beau par deux chemins différents; par la finesse et la facilité du contour il peut me donner dans une seconde de temps, par exemple, l'idée de la beauté, mais en repos, comme dans la Venus de Médicis ou dans votre Galatée; mais si avec un contour
 P 506 également délié et facile, il exprimait une Andromède* avec sa crainte et 230
 ses espérances visibles sur tous ses membres, il me donnerait dans la même seconde, non seulement l'idée de la beauté, mais encore l'idée du danger d'Andromède; ce qui mettrait en mouvement, non seulement mon admiration, mais aussi ma commiseration. Je veux bien croire que toute passion exprimée dans une figure quelconque doit diminuer un peu cette qualité 235
 B 10 déliée du contour, qui | le rend si facile à parcourir pour nos yeux; mais au moins en mettant de l'action et de la passion dans une figure, on aura plus de moyens pour concentrer un plus grand nombre d'idées dans le même temps. Il semble que Michel Ange, dans le groupe d'Hercule et d'Antée,*
 a voulu parvenir à cet *optimum* plutôt en augmentant le *maximum* de la 240
 quantité des idées, par l'action d'Hercule et la passion d'Antée parfaitement exprimées, qu'en diminuant le *minimum* du temps que nous employions à
 M.I.30 parcourir le groupe, par un contour d'une grande facilité, qui n'arrêta point la marche de l'oeil; et il semble au contraire que Jean de Bologne, dans l'Enlèvement des Sabines, a plutôt cherché cet *optimum* en diminuant le 245
minimum du temps par la facilité de ses contours, qui renferment presque autant de membres différents et bien contrastés, qu'il est possible d'en imaginer dans une composition de trois figures. Lorsqu'on voit ces deux pièces à une grande distance, celle d'Hercule et Antée est fort au dessous de l'autre, puisque la magie de l'expression ne saurait atteindre à une grande distance, 250
 et qu'alors il ne reste que la quantité d'idées que peuvent donner quelques membres médiocrement contrastés: l'Enlèvement des Sabines aura un effet exactement contraire.

226–227 par ... différents] a de deux façons différentes 233 mettrait] a mettra 237 et]
 a ou 238 moins] a moienn | pour] a à 239 le] a sa belle 240–246 cet ...
 par] a om. & add. ce *maximum* dans la quantité des idées, et à ce *minimum* du temps que
 nous employions à parcourir la groupe, plus tôt par l'action d'Hercule et la passion d'Antée
 parfaitement exprimées, que par rendre le contour du tout d'une grande facilité à parcourir
 pour les jeux, et il semble au contraire que Jean de Bologne dans l'Enlèvement des Sabines a
 plus tôt cherché ce *maximum* et ce *minimum* dans 247–248 d'en imaginer] a d'imaginer
 249 celle ... Antée] a l'Hercule et l'Antée | est] a sera 250 puisque] JJ²WM parce que
 253 contraire] a contraires

Wir haben gesehen, daß, in allen Künsten, das Schöne uns, in dem mög-
 240 lichst kürzesten Zeitraum, die möglichst größte Anzahl von Ideen geben
 müsse. Hieraus folgt, daß der Künstler, auf zwey verschiedenen Wegen, zum
 Schönen gelangen könne. Vermittelst der Feinheit und der Leichtigkeit des
 Umrisses kann er mir, in einer Sekunde Zeit, – z. B. die Idee von Schönheit,
 aber von Schönheit in Ruhe geben, wie in der Venus Medicis. Wenn er, aber,
 245 mit einem gleich feinen und leichten Umriß, eine Andromeda, mit sichtli-
 cher Furcht und | Hoffnung in allen ihren Gliedmaaßen mir darstellte: so V.I.21
 würde er mir, in eben dieser Sekunde, nicht allein eine Idee von der Schön-
 heit, sondern auch von der Gefahr der Andromeda geben; und hierdurch
 würde nun nicht allein meine Bewunderung, sondern auch mein Mitleid,
 250 in Bewegung gesetzt werden. Ich will gern glauben, daß durch jede, in einer
 Figur, ausgedrückte Leidenschaft, diese Leichtigkeit und Feinheit des Umris-
 ses, der es unsern Augen so leicht macht, ihn zu übersehen, ein wenig ver-
 mindert wird; aber, wenn man einer Figur Handlung und Leidenschaft giebt:
 so hat man mehrere Mittel, eine größere Anzahl von Ideen, zu gleicher Zeit,
 255 zu concentriren. Es scheint, als ob *Michel Angelo*, in der Gruppe vom Her-
 kules und Anteus, vielmehr das *Maximum* in der Anzahl der Ideen, durch
 den vollkommensten Ausdruck der Handlung des Herkules und der Leiden-
 schaft des Anteus, vermehren, als daß er das *Minimum* der Zeit, durch einen
 Umriß von großer Leichtigkeit, der | den Lauf des Auges gar nicht aufhält, V.I.22
 260 hätte vermindern wollen. Und *Johann von Boulogne*, in dem Sabinenraube,
 scheint im Gegentheile durch die Leichtigkeit seiner Umrisse, welche so viel
 verschiedene, und so gut contrastirte Gliedmaaßen enthalten, als es, in der
 Composition von drey Figuren sich zu denken nur möglich ist, jenes *Opti-*
imum in der Verminderung des *Minimum* der Zeit, gesucht zu haben. Wenn
 265 man diese beyden Stücke aus einer großen Entfernung sieht: so steht das
 vom Herkules und Anteus weit unter diesem, weil die Zauberey des Aus-
 druckes nicht bis auf eine große Entfernung wirksam ist, und dann nichts als
 die Anzahl von Ideen übrig bleibt, welche einige, mittelmäßig contrastirte
 Gliedmaaßen geben können. Der Sabinenraub wird eine, gerade entgegen
 270 gesetzte Wirkung hervor bringen.



J. N. Ponceau del. et fecit.

J. V. Bachelier sculp.

Ce qui détruit le plus cet *optimum* dans les productions de l'art, c'est la contradiction qui se trouve dans un tout, tant entre les parties du contour, 255 qu'entre celles qui expriment des actions et des passions.

Pour Vous faire voir ce que j'appelle contradiction dans le contour, j'ai copié, dans la Fig. 3, une gravure du Cabinet du Roi de France. L'oeuil le plus exercé a de la peine à débarasser la figure de l'enclume de celle de l'enfant, 260 celle du rocher de la jambe de Vulcain, et ainsi du reste. Les contours sont
 B 11 si équivoques qu'on ne sçait jamais où l'on en est en voulant se faire l'idée | du tout. Il est vrai qu'il y a des compositions beaucoup plus mauvaises encore, mais je crois que celle ci suffit pour développer ma pensée. (*c)
 M.I.31 Pour comprendre ce que j'appelle contradiction dans l'expression, Vous n'avez qu'à Vous représenter dans l'Hercule Farnèse* quelque muscle qui 265 soit excessivement tendu, et qui choque l'équilibre et le repos qui a été le but

(*c) [Remarque, voyez ligne 745.]

255—256 qui ... qui] a des parties du tout, aussi bien dans les parties du contour que dans les parties du tout en tant qu'elles 260 du¹ ... Vulcain] a de l'enfant de celle de la Venus
 264 Pour comprendre] a et pour 266 tendu] a tendue

Das, wodurch dieses *Optimum* in den Producten der Kunst am meisten vernichtet wird, ist der Widerspruch, der sich in einem Ganzen, sowohl zwischen | den Theilen des Umrisses, als unter denen, wodurch Handlungen und Leidenschaften ausgedrückt werden, befindet. V.I.23

275 Um Ihnen das, was ich in dem Umriß Widerspruch nenne, anschaulich zu machen, habe ich, in der dritten Figur (*Fig. 3.*) einen geschnittenen Stein aus dem Cabinet des Königs von Frankreich copirt. Das geübteste Auge hat Mühe, die Figur des Amboßes von der Figur des Kindes, den Felsen, von dem Fuße des Vulkan, und so das Uebrige, von einander zu scheiden, und
280 gleichsam loszumachen. Die Umrisse sind so zweydeutig, daß man niemals weiß, woran man ist, wenn man sich eine Idee von dem Ganzen machen will. Es ist wahr, daß es Compositionen giebt, die noch viel schlechter sind; aber ich glaube, daß diese, zur Erklärung meiner Idee, hinlänglich ist. (*c)

Um daß, was ich Widerspruch im Ausdruck nenne, zu verstehen, dürfen
285 Sie nur in dem farnesischen Herkules sich ir- | gend eine Muskel vorstellen, V.I.24
die außerordentlich angespannt wäre, und die das Gleichgewicht und die

(*c) Siehe Anmerkung, [Zeile 842].

unique de Glycon ; ou bien figurez Vous dans le groupe de Laocoon* quelque membre, ou quelque physionomie qui appartiendrait à l'allegresse. Si Vous voulez enfin un exemple parfait, sur tout de cette dernière contradiction, Vous n'avez qu'à regarder Votre statue de Mars en yvoire qui Vous expliquera 270 parfaitement mon idée.

Les Artistes ne tombent dans ce défaut que par ce que j'ai dit plus haut, que l'ame a besoin de temps et de succession de parties lorsqu'elle veut, par P 508 la main ou par la parole, rendre, executer, ou réaliser une belle idée qu'elle a conçue. 275

Il me semble qu'il est aisé à comprendre par tout ce que je viens de dire, qu'il est très possible, pour ce qui regarde le beau, de surpasser la nature ; car ce seroit un hasard bien singulier qui mettroit un certain nombre de parties tellement ensemble qu'il en resultat cet *optimum* que je desire, et qui est analogue, non à l'essence des choses, mais à l'effet du rapport qu'il y a entre 280 les choses et la construction de mes organes. Changez les choses ; la nature de nos idées du beau restera la même : mais si Vous changez l'essence de nos organes, ou la nature de leur construction, toutes nos idées presentes de la beauté rentreront aussitot dans le néant.

Il y a encore une observation à faire, qui est assez humiliante à la vérité, 285 mais qui prouve incontestablement que le beau n'a aucune réalité dans soi même. Qu'on prenne d'un coté un groupe ou un vase qui ait, autant B 12 qu'il est possible, tous les princi- | pes de laideur : qu'on en prenne un M.I.32 autre qui ait tous les principes de la beauté : qu'on les observe de tous les cotés journellement pendant plusieurs heures de suite. Le premier effet de 290 cette pénible expérience sera le dégoût ; mais lorsqu'on voudra de nouveau comparer ces deux objets, on sera étonné de voir que la sensibilité de la difference de leurs degrés de beauté sera diminuée extrêmement, et paroitra même avoir changé de nature : on se trouvera en quelque façon indécis sur le choix à faire entre ces deux objets, qui pourtant en effet different totalement 295 l'un de l'autre. La raison de ce dégoût dérive d'une propriété de l'Ame dont

267 le] a la 272 Les] a om. ¶ | par ce] W parce 276 à] J²WM de 279 resultat] a
resulteroit 281-305 Changez ... effets] a om. 288 laideur] JJ²WM la laideur

Ruhe, die der einzige Zweck des *Glycon* waren, zerstörte und aufhobe. Oder, stellen Sie, in der Gruppe des Laocoon, irgend ein Glied, oder irgend einen Gesichtszug sich vor, der nur der Freude zukommt. Wenn Sie, endlich, ein
 290 vollkommenes Beyspiel, besonders von dieser zweyten Art des Widerspraches haben wollen: so betrachten Sie nur Ihren Mars von Helfenbein; er wird Ihnen meine Idee vollkommen erklären.

Die Artisten fallen nur, aus dem vorhin angeführten Grunde, in diesen Fehler; die Seele, nämlich, bedarf der Zeit und der Folge der Theilen, wenn
 295 sie, es sey mit der Hand, oder mit Worten, eine schöne Idee, welche sie gefaßt hat, ausführen oder realisiren will.

Aus dem, was ich gesagt habe, dünkt es mir leicht, zu begreifen, daß es, in Ansehung des Schönen, sehr möglich ist, die Natur zu übertreffen; denn es müßte | ein sonderbarer Zufall seyn, der eine gewisse Anzahl von Theilen
 300 dergestalt zusammensetzte, daß das *Optimum*, welches ich verlange, daraus entstünde, und das nicht der Wesenheit (*1) der Dinge, sondern der Wirkung des Verhältnisses analog ist, welches sich zwischen den Dingen, und der Einrichtung meiner Organe befindet. Man verändere die Dinge; die Natur unserer Ideen von dem Schönen wird dieselbe bleiben; aber, wenn man
 305 die Wesenheit unserer Organe, oder die Natur der Einrichtung derselben veränderte: so würden alle unsre gegenwärtigen Ideen von der Schönheit in Nichts verwandelt werden.

Noch eine, in der That demüthigende Betrachtung bleibt uns zu machen übrig, | die aber, unwiderleglich beweist, daß das Schöne in sich selbst keine
 310 Realität hat. Man nehme, von einer Seite, eine Gruppe, oder Vase, die, so viel, als nur möglich, nach allen Principien der Häßlichkeit gearbeitet ist, und von der andern Seite, ein, welche alle Principien der Schönheit hat; man beobachte sie täglich, verschiedene Stunden hinter einander, von allen Seiten. Die erste Wirkung dieses peinlichen Experiments wird Ueberdruß
 315 seyn; aber, wenn man, nachher diese beyden Gegenstände, von Neuem, vergleicht: so wird man, mit Verwunderung, sehen, daß die Empfindung von dem Unterschiede der Grade ihrer Schönheit ansehnlich vermindert seyn, und sogar ihre Natur vertauscht zu haben, scheinen wird. Man wird, in gewisser Art, unentschieden seyn, welchem von diesen beyden Gegen-
 320 ständen man den Vorzug geben soll, ob sie gleich, im Grunde, gänzlich von

(*1) Ich habe hier, so wie an mehrern Stellen, das französische Wort *Essence*, durch *Wesenheit* gegeben, weil es, besonders in der Folge, unmöglich war, es bloß durch *Wesen* zu übersetzen; und dieses zu thun hab' ich desto minder Bedenken getragen, da ich jenes Wort von *Lessing* für *Essence* gebraucht finde. *Anm. d. Uebers.*

318 seyn] *V* werden *corr.* seyn

je Vous parlerai une autre fois; mais celle de ce changement dans notre jugement consiste en ce que l'oeuil, pendant l'expérience, s'est tellement exercé à se promener le long des contours du groupe dont la composition étoit mauvaise, qu'il achève sa course presque dans le même espace de temps, que demande l'autre objet pour qu'on en ait une idée distincte; et au contraire, en parcourant un si grand nombre de fois le bel objet, l'oeuil y a decouvert des coins et des recoins sur lesquels il avoit glissé avec facilité au premier aspect, et qui maintenant le font heurter dans sa marche. La même expérience aura dans tous les arts les mêmes effets.

Nous avons appris de la nature, à connoître les choses; de l'usage, à les distinguer; mais l'idée de la beauté des choses n'est qu'une conséquence nécessaire de cette singulière propriété de l'Ame que je viens de démontrer.

En finissant cette partie un peu métaphysique de ma lettre, je remarque en passant, que par cette propriété il paroît incontestable qu'il y a dans notre Ame quelque chose qui repugne à tout rapport avec ce que nous appelons succession ou durée.*

M.I.33 Nous voila parvenus à la Sculpture. C'est de toutes les espèces | d'imita-
B 13 tion des choses visibles la premiere, parce qu'elle est la plus parfaite: la
M.I.34 peinture vient ensuite, ou plutot il y a encore un genre mitoyen entre ces
deux, qu'on appelle la Sculpture en bas relief: j'en ferai un petit article à
part à la fin de ma lettre.

Il me paroît que la naissance de la Sculpture est antérieure à celle de la peinture, parce qu'il me semble plus naturel qu'aussi-tot qu'on a voulu imiter, on ait voulu imiter plutot en bloc, pour ainsi dire, qu'imiter un objet de ronde bosse sur une surface plane; ce qui demande une abstraction bien plus considerable qu'on ne le croiroit au premier abord.* D'ailleurs ce qui est certain, c'est que cette idée abstraite de contour a été absolument nécessaire pour faire naître le dessein et la peinture. Pour l'acquérir il faut une certaine perfection, un certain degré d'exercice dans l'organe de la vue. Or il paroît que le tact a été le plutot perfectionné, et que par conséquent on a du se servir beaucoup plutot, pour les imitations, des idées qui nous

310 a] a ait 313 parvenus] a parvenu | toutes ... espèces] a tous les genres 314 choses]
a objets 317 lettre] a add. pour dire un môt de la Gravure. 319 parce qu'il] a
puisque'il | semble] a paroît 320 qu'imiter] a que d'imiter 322 abord] a coup d'oeuil
327 pour] a dans

einander unterschieden sind. – Die Ursache jenes Ekels oder Ueberdrusses stammt von einer Eigenschaft der | Seele her, über welche ich, ein anderes V.I.27 Mahl, mich erklären werde; aber die Ursache dieser Veränderung in unserm Urtheil besteht darinn, daß das Auge, während dem Experiment, so geübt
 325 worden ist, längst den Umrissen der Gruppe, deren Composition schlecht ist, sich hinzubewegen, daß es seinen Weg fast in eben dem Zeitraum vollendet, als der andre Gegenstand erfordert, um daß man einen deutlichen Begriff von ihm habe. Und, im Gegentheile, hat dasselbe, bey so oft wiederholter Betrachtung des schönen Gegenstandes, daran Ecken und Winkel
 330 entdeckt, über welche es, bey dem ersten Anblick, mit Leichtigkeit hingeschlüpft war, und an welches es itzt, bey seinem Laufe, sich stößt. Eben dieses Experiment wird, in allen Künsten, dieselbe Wirkung hervor bringen.

Von der Natur haben wir, die Dinge kennen, und durch den Gebrauch, sie unterscheiden gelernt; aber, die Idee von der Schönheit der Dinge ist nichts,
 335 als eine nothwendige Folge von dieser sonder- | baren Eigenschaft der Seele, V.I.28 welche ich erwiesen habe.

Ich kann diesen, ein wenig metaphysischen Theil meines Briefes nicht schließen, ohne, im Vorbeygehn, zu bemerken, daß es sich aus dieser Eigenschaft unserer Seele unläugbar ergibt, daß Etwas in ihr sich befindet, welches allem Verhältniß mit dem, was wir Zeitfolge, oder Dauer nennen, zuwider ist. –

Und nun zur Bildhauerey! Sie ist von allen Arten von Nachahmung der sichtlichen Dinge die erste, weil sie die vollkommenste ist. Auf sie folgt die Mahlerey; oder vielmehr, es giebt noch ein Mittelding zwischen beyden, das,
 345 was man *flaches Schnitzwerk* (*bas-relief*) nennt. Ich werde, am Ende meines Briefes, derselben besonders Erwähnung thun.

Es dünkt mir, als ob die Bildhauerey ältern Ursprunges wäre, als die Mahlerey, weil es mir natürlicher scheint, daß man, sobald man überhaupt nachahmen wollte, ehe, um mich so auszudrücken, | im *Ganzen*, als einen erhabenen V.I.29 Gegenstand auf einer ebenen Fläche nachgeahmt habe. Dieses letztere würde eine Abstraction erfordern, die bedeutender ist, als man, auf den ersten Anblick, wohl glauben möchte. Ausserdem ist es gewiß, daß diese abstracte Idee von Umriß schlechterdings nothwendig gewesen ist, um der Zeichenkunst und Mahlerey das Daseyn zu geben. Um zu ihr zu gelangen, ist eine gewisse Vollkommenheit, ein gewisser Grad von Uebung des
 355 Gesichtssinnes erforderlich. Nun scheint es, als ob das Gefühl am baldigsten zur Vollkommenheit gelangt sey, und daß man folglich sich viel eher,

323 Mahl] V Mal corr. Mahl
 wollen

337 metaphysischen] V metaphyschen

349 wollte] V

viennent par le tact que de celles qui nous viennent par la vue. Je sçai bien que ce sentiment choque un peu la véracité de l'histoire de cette Belle, qui la première avec un charbon fixa l'ombre de son Amant sur la muraille: 330 mais lorsqu'on parle de muraille, on suppose déjà une Architecture; or l'Architecture est un art imitatif comme les autres, ce qu'on peut prouver; et comme toute imitation directe des choses visibles demande la connoissance du dessein, il s'ensuit que le dessein étoit antérieur à la Belle, et que son histoire n'est qu'une fable agréablement imaginée. 335

Pour ce qui est de l'ancienneté de la Sculpture, on ne sçait qu'en dire. On prétend d'un côté qu'avant Dédale* il y avoit des Ecoles à Sicyon et ailleurs; et de l'autre il paroît que Dédale a été le premier qui fendit le bas de ses statues pour en faire des jambes, tellement qu'on disoit que par là les statues 340 de Dédale paroissoient | marcher et courir: * sur ce pied là quelle idée se peut on faire de ces Ecoles!

Laissons donc la recherche de l'antiquité de la Sculpture, et voyons quel a été l'esprit qui a du présider en elle dans l'Asie ou chez les Egyptiens, dans les siècles de Phidias et de Lysippe, chez les Hetrusques, les Romains, chez 345 les Goths, et enfin dans nos siècles de la renaissance des arts.

M.I.36 Si nous considerons l'état politique du monde dans les temps les plus reculés, nous ne voions que des Patriarches et des Despotes, qui ne différoient entr'eux qu'à proportion de l'étendue, souvent immense, des peuples et du terrain qu'ils avoient sous leur puissance. Il étoit naturel que chez ces peuples le grand et l'immense fissent le beau; et bornés comme ils étoient, 350 en imitant la nature, ils crurent aller bien au delà, en la dirigeant vers cette immensité; ce qui devoit les mener non à la vérité, mais au merveilleux. Aussi ce fut le merveilleux qui devint l'esprit général de leurs arts et de leurs sciences, et tout ce qui nous reste d'eux en porte l'empreinte. Tout ressemble à ces peuples mêmes, tout est grand total, sans composition et sans parties. 355 Je crois que Vous serez convaincu de cette vérité en examinant même la plus petite statue des Egyptiens, c'est à dire de celles qui nous restent de la haute

334 étoit] *aP* fut 335 agréablement] *a* jôliment 336 sçait] *a* sçauroit 337 avoit] *a* *add.* déjà 340 paroissoient] *a* parussent 348 l'étendue ... des] *a* l'imménsdité de 349 du terrain] *a* de terrain] *P* du terrain | étoit] *a* est 350 fissent] *a* firent | comme ils] *a* qu'ils 351 au delà] *a* de la 353 ce fut] *a* fut ce 355 mêmes] *a* même | grand] *JlJ²WM* un grand

zur Nachahmung, derer Ideen bedienen soll, die wir durch das Gefühl erhalten, als derer, welche uns das Gesicht verschafft. Ich weiß wohl, daß die
 360 Wahrheit der Geschichte jenes Mädchens, das den Schatten ihres Geliebten mit einer Kohle auf der Wand festzuhalten, den ersten Einfall hatte, dadurch ein wenig ins Gedräng kommt; aber, wenn man von Mauer redet, setzt man schon Bau- | kunst voraus. Nun ist die Baukunst eine nachahmende Kunst, V.I.30 wie alle übrigen, und dieses läßt sich erweisen; und da jede unmittelbare
 365 Nachahmung sichtlicher Dinge eine Kenntniß der Zeichenkunst erfordert: so folgt, daß die Zeichenkunst älter, als jenes gute Mädchen, und daß ihre Geschichte nichts, als ein glücklich ersonnenes Märchen ist.

Was das Alter der Bildhauerkunst anbetrifft: so läßt es sich nicht bestimmen. Man behauptet, von einer Seite, daß es, vor dem Dädalus schon, zu
 370 Sicyon, und anderweitig, Schulen gegeben habe; und, von der andern, scheint es, daß Dädalus der Erste gewesen sey, der den untern Theil seiner Statuen spaltete, um ihnen Schenkel zu geben, so, daß man sagte, seine Statuen schienen deswegen zu gehen und zu laufen. Was für einen Begriff muß man hiernach sich von jenen Schulen machen!

Wir wollen also die Untersuchung über das Alterthum der Bildhauerkunst fahren lassen, und lieber sehen, welcher Geist sie | gleichsam bey den V.I.31 Egyptern oder in Asien in den Jahrhunderten des Phidias und Lysipp, bey den Hetruriern, den Römern, den Gothen, und endlich in den Jahrhunderten der Wiederauflebung der Künste, beleben und leiten müssen.

380 Wenn wir den politischen Zustand der Welt in den entferntesten Zeiten betrachten: so sehen wir nichts, als Patriarchen und Despoten, die in nichts von einander unterschieden waren, als nach Maßgabe des, oft unermeßlichen Umfanges von Völkern und von Erdreich, das unter ihrer Botmäßigkeit stand. Es war natürlich, daß bey diesen Völkern das Schöne in dem Großen
 385 und Unermeßlichen bestehen mußte, und, beschränkt wie sie waren, glaubten sie, bey der Nachahmung der Natur, diese weit zu übertreffen, wenn sie der Nachahmung eine Richtung auf das Unermeßliche gaben, wodurch sie denn, nicht auf Wahrheit, sondern auf das Wunderbare geführt werden mußten. Folglich wurde dieses Wunderbare der allgemeine Geist | ihrer Kün- V.I.32
 390 ste und Wissenschaften; und Alles, was uns von ihnen übrig bleibt, trägt das Gepräge davon. Alles ist diesen Völkern selbst gleich; Alles macht ein großes Ganzes aus, ohne Anordnung und ohne Theile. Ich glaube, daß Sie von dieser Wahrheit sogar dann überzeugt werden können, wann sie auch die kleinste egyptische Statue untersuchen; das heißt, eine von denen, die uns

358 soll] V sollen 382 Maßgabe] V Maasgabe *corr.* Maßgabe

antiquité, et avant que le ton Grec commençât à se manifester plus ou moins dans leurs ouvrages.

Lorsqu'on dit que les Grecs ont été les disciples des Egyptiens, il faut 360
entendre je crois que les Grecs ont appris des Egyptiens qu'il y avoit des
arts, et qu'ils ont appris d'eux le maniement grossier de quelques outils;
car en examinant bien les plus ançiennes monnoies d'Athènes, qui sont
apparamment des copies extrêmement exactes de plus anciennes encore,
P 512 on trouvera que la gravure en est, je l'avoue, aussi barbare et aussi mauvaise 365
B 15 qu'il est | possible; mais du moins on n'y trouvera aucune trace du gout
des Egyptiens. Cette consideration me fait croire que jamais les Grecs n'ont
copiés les ouvrages des Egyptiens, et qu'on peut les regarder comme si les
arts avoient pris véritablement naissance chez eux. Nous verrons bientôt
que les Nations qui commencent par être copistes des autres, arrivent à leur 370
perfection par une route bien differente de celle qu'ont tenue les Grecs.

Chez les anciens peuples dont je viens de parler, le nombre des êtres
M.I.37 essentiels et vraiment actifs ne consistoit que dans un petit nombre de Des-
potes; le reste des hommes n'étoit rien. Chez les Grecs divisés en petites
Monarchies et en petites Républiques tout individu devint essentiel: ces 375
petits Etats si voisins les uns des autres se firent la guerre continuellement;
ce qui rendit les Grecs actifs, et dut par conséquent augmenter prodigieu-
sement le nombre de leurs connoissances. Cette vive activité des Grecs leur
donna un raffinement d'esprit qui n'a point d'exemple; et comme les siècles
précédents avoient été peu éclairés, et avoient fourni par conséquent peu 380
d'experiences interessantes, et que d'ailleurs les sciences Mathematiques
venoient à peine de naître, ce raffinement d'esprit qui avoit besoin d'un ali-
ment n'en trouvant pas dans un monde physique peu connu rentra dans
soi même, fouilla le coeur humain, et y fit éclore ce sentiment moral qui fut
l'esprit général de toutes leurs sciences et de tous leurs arts. 385

Je remarque ici que dans l'idée qu'ils se firent de leurs Dieux ils porté-
rent un tout autre esprit que les Egyptiens. Ils consideroient leur Minerve
comme la sagesse, et lui donnèrent en la representant un air de sagesse; leur
Hercule comme la force, en lui donnant un air robuste et nerveux. Chez les
Egyptiens, pour figurer de pareilles divinités, on auroit mis sur un tronc de 390

358 ton] JJ²WM style | commençat] a commença 360 été] a étés 361 avoit] a eut
365 en est] a qui s'y trouve est 366 qu'il] a qu' qu'il (ditt.) | trouvera] a voit 368 copiés]
JJ²WM copié | des] a om. | les regarder] a le prendre 369 bientôt] a tantôt 371 tenue]
a tenus] J' tenu 372 le nombre] JJ²WM la classe 374 n'étoit] a fut 379 d'esprit]
W desprit 380 été] a étés | avoient fourni] a fournirent 387 consideroient] JJ²WM
considérèrent 390 de!] P om.

395 aus dem hohen Alterthum übrig sind, und ehe der griechische Ton anfängt, sich, mehr oder weniger, in ihren Werken zu zeigen.

Man sagt, daß die Griechen die Schüler der Egypter gewesen sind; aber dieses, glaube ich, muß man so verstehen, daß die Griechen von den Egyptern gelernt haben, daß es Künste giebt, und höchstens die plumpe Handhabung einiger Werkzeuge. Denn, wenn man die allerältesten atheniensischen Münzen, die, wahrscheinlicher Weise, höchst genaue Copieen von
400 noch ältern sind, genau untersucht: so wird man finden, daß der Stempel, ich gestehe es, so barbarisch und so schlecht | als möglich geschnitten ist; aber auch nicht eine Spur von dem Geschmack der Egypter trägt. Diese Betrachtung bewegt mich, zu glauben, daß die Griechen niemahls die Werke der
405 Egypter copirt haben, und daß man sie so ansehen kann, als ob die Künste wirklich bey ihnen entsprungen wären. Wir werden bald sehen, daß diejenigen Völker, die damit anfangen, Nachahmer anderer zu seyn, auf einem ganz andern Wege, als die Griechen, zur Vollkommenheit gelangen.

410 Bey den alten Völkern, von welchen ich rede, bestand die Anzahl der, wesentlich und wirklich thätigen Wesen, nur in einer kleinen Anzahl von Despoten; der übrige Theil der Menschen war Nichts. Bey den Griechen, die in kleine Monarchien und kleine Republiken getheilt waren, wurde jedes Individuum wesentlich; diese kleinen, einander so nahe gelegenen Staaten
415 lagen unaufhörlich im Kriege mit einander; dieses machte die Griechen thätig, und mußte folglich die Zahl ihrer Kenntnisse außerordentlich vermehren. | Diese lebhafte Thätigkeit der Griechen gab ihnen eine Verfeinerung des Geistes, die kein Beyspiel hat; und da die vorhergegangenen Jahrhunderte wenig aufgeklärt gewesen waren, und folglich wenige interessante Erfahrungen
420 verschafft hatten, und überdem die mathematischen Wissenschaften kaum zu entstehen anfiengen: so wurde diese Verfeinerung des Geistes, die einer Nahrung bedurfte, und deren nicht in einer wenig bekannten physischen Welt finden konnte, auf sich selbst zurück getrieben, durchwühlte das menschliche Herz, und entwickelte darinn jenes moralische Gefühl,
425 das der allgemeine Geist aller ihrer Wissenschaften, und aller ihrer Künste war.

Ich muß hier bemerken, daß in der Idee, die sie von ihren Göttern sich machten, ein ganz anderer Geist herrscht, als bey den Egyptern. Sie sahen ihre Minerva, als die Weisheit, an, und gaben ihr, wenn sie solche darstellten,
430 ein Ansehn von Weisheit, und ihren Herkules, wie die Stärke, und gaben ihm auch | eine Bildung voller Kraft und Nerve. Bey den Egyptern hätte man, um ähnliche Gottheiten zu bilden, auf einen menschlichen Rumpf, einen

405 niemahls] V niemals *corr.* niemahls

B 16 figure humaine une tête de chien, de lion, d'épervier, qui eut été le | symbole
de la sagesse ou de la force. Les Egyptiens portèrent dans les figures de leurs
Dieux cet esprit de symbole et de merveilleux, qui en fit des monstres dérai-
sonnables; tandis que les Grecs par les raisons que j'ai dites tantot, aiant
acquis des idées fortes de l'indépendance d'une vertu male et agissante, de 395
l'honneur, de l'amour de la patrie, passoient facilement par enthousiasme à
la déification de leurs semblables, et n'admettoient par consequent d'autre
différence entre les Dieux et les hommes qu'un degré de perfection: par là ils
devoient naturellement en représentant Apollon, Minerve ou Venus, tacher
M.I.38 de représenter les plus grandes beautés possibles; et comme la plus grande 400
pratique du Sculpteur consistoit à représenter des Divinités; il fut obligé par
sa vocation de fouiller dans la nature, pour faire la recherche la plus scrupu-
leuse du beau, et pour la surpasser ensuite elle même.

Les Grecs dans leurs exercices, leurs bains, et leurs fêtes, avoient conti-
nuellement devant les yeux des figures nues dont les beautés se perfection- 405
noient encore par les exercices et par les bains; et remarquez, s'il Vous plait,
que comme l'agilité et la force remportoient le prix dans tous ces exercices, il
est bien naturel que les Artistes en choisissant une proportion générale pour
leurs figures, donnassent le prix à cette proportion qui convient à la force et
à l'agilité, c'est à dire à la moienne. 410

P 514 Vous verrez bientôt qu'un peuple qui commence par être copiste d'un
autre ne fera guère ce choix. C'est donc par nécessité que les Grecs, après
avoir épuisé les beautés de la nature, sont parvenus à trouver ce beau idéal
suivant lequel ils ont produit tant de chefs d'oeuvres inimitables. Une mar-
que certaine que ces chefs d'oeuvres sont de leur création, c'est leur excel- 415
lence dans la composition des Monstres. Voiez leurs Centaures, leurs | Néréi-
des, leurs Satyres, qui sont tous de création grecque, et dites moi si jamais
aucun siècle, ou aucune nation, est allée jusqu'au médiocre dans ce genre,
tandis qu'eux l'ont porté jusqu'à la plus grande perfection.

Pour ce qui regarde les Hétrusques, il est indubitable, par un grand nom- 420
bre de monuments qui nous restent d'eux, qu'ils ont été copistes des Egyp-
tiens. Nous sçavons si peu de ce peuple, qu'il est impossible de conclure rien
sur leurs arts, de leur histoire, de leur caractère, ou de leur état politique:

393 de²] a du 394 dites tantot] a dit plus haut | tantot] JJ²WM plus haut 402 dans]
a om. 408 est] JJ²WM étoit | pour] a à 410 dire] B dlre 411 bientôt] a tantôt
412 guère] B guères | par] a add. une 413 parvenus] a parvenu 414 produit] a
produits 416-417 Néréïdes] a Satyres 417 Satyres] a Neroïdes 418 allée] aJJ²WM allé
419 l'ont ... jusqu'à] a y ont été] a 421 été] a été 422 ce peuple] a ces peuples

Hundes- oder Löwen- oder Sperberkopf gesetzt, der das Symbol der Weisheit oder der Stärke gewesen wäre. Die Egypter brachten in die Figuren ihrer
 435 Gottheiten diesen Geist der Sinnbilderey und des Wunderbaren, der unsinnige Ungeheuer daraus machte, indessen daß die Griechen, aus den vorhin angeführten Gründen, und da sie von der Unabhängigkeit einer männlichen, thätigen Tugend, von Ehre, von Vaterlandsliebe, starke Idee erlangt hatten, sehr leicht durch den Enthusiasmus zur Vergötterung ihres Gleichen
 440 getrieben wurden, und folglich keinen andern Unterschied zwischen Göttern und Menschen annahmen, als einen Grad von Vollkommenheit. Aus diesem Grunde mußten sie, natürlich, wenn sie ihren Apoll, Minerva oder Venus darstellten, ihnen die größte, mögliche Schönheit zu geben suchen; und, da das größte Geschäft des Bild- | hauers in Darstellung von Gotthei- V.I.36
 445 ten bestand: so war er, durch seinen Beruf, genöthigt, die Natur gleichsam zu durchwühlen, um auf die sorgfältigste Art das Schöne aufzusuchen, und sie hernach selbst zu übertreffen.

Die Griechen hatten, bey ihren körperlichen Uebungen, ihren Bädern, ihren Festen, unaufhörlich, nackte Figuren vor den Augen, deren Schön-
 450 heit sich immer noch mehr, durch die Uebungen und Bäder vervollkomnte; und belieben Sie, hier zu bemerken, daß, da Behendigkeit, Gewandtheit und Stärke den Preis bey allen Spielen und Kämpfen davon trugen, es sehr natürlich war, daß die Künstler, bey Festsetzung eines allgemeinen Verhältnisses für ihre Figuren, derjenigen Proportion den Vorzug gaben, die der Stärke und
 455 Behendigkeit eigen ist, das heißt, der mittlern.

Sie werden bald sehen, daß ein Volk, welches damit anfängt, Nachahmer eines andern zu seyn, nicht eine solche Wahl treffen wird. Durch Nothwendigkeit also | gelangten die Griechen, nachdem sie die Schönheiten der Natur V.I.37
 460 erschöpft hatten, zu dem idealen Schönen, das sich in ihren vielen unnachahmlichen Meisterstücken zeigte. Ein sicherer Beweis, daß diese Meisterstücke ihre eigene Schöpfung sind, ist ihre Vortrefflichkeit in der Zusammensetzung von Ungeheuern. Man sehe ihre Centauren, ihre Satyrs, ihre Nereiden, die alle von griechischer Erfindung sind, und sage mir dann, ob jemahls irgend ein Jahrhundert, oder irgend ein Volk es nur bis zum Mittel-
 465 mäßigen in dieser Art gebracht hat, indessen daß sie darinn bis zur höchsten Vollkommenheit gelangt sind.

Was die Hetrurier anbetriefft: so wird es, durch eine große Anzahl uns von ihnen übrig gebliebener Denkmaale, unläugbar, daß sie Nachahmer der Egypter waren. Wir wissen von diesem Volke so wenig, daß es uns unmög-
 470 lich ist, aus ihren Kunstwerken Etwas in Ansehung ihrer Geschichte, ihres

464 jemahls] V jemals *corr.* jemahls

mais il est également indubitable, qu'ils ont été très polissés, et qu'ils ont
 eu un gout distinctif, ce qui dit beaucoup pour un peuple: l'un et l'autre 425
 paroît dans leurs vases et dans leurs pierres gravées, où ils ont apporté un
 M.I.39 soin infini. Quoiqu'on ne sache pas grand chose de leur Religion ni de leurs
 Dieux, il paroît au moins, par les figures qu'on trouve sur leurs vases, que leur
 ciel n'étoit pas à beaucoup près meublé d'une façon aussi riante et aussi trai-
 table que chez les Grecs, puisque ces figures ne représentent souvent que des 430
 Monstres absurdes, et des compositions barbares, qui tiennent à une Reli-
 gion emblématique et superstitieuse. Il suit de là qu'ils ne se trouvèrent pas
 dans la même nécessité de chercher le beau au delà de la nature; et d'ailleurs
 travaillant après les ouvrages Egyptiens, et les confrontant continuellement
 avec la nature, ils s'accoutumoient à mesurer la distance entre ces ouvrages 435
 et la nature, et par conséquent à envisager la nature comme une borne et
 un terme de perfection au delà duquel il n'y avoit rien. De là s'ensuivit qu'ils
 prirent l'imitation servile pour règle unique: ce qui paroît clairement par la
 sécheresse qui se remarque dans tous leurs ouvrages. Or lorsqu'on a pour but
 l'imitation servile, on veut imiter les objets où il y a le plus à imiter; c'est à 440
 B 18 dire, qu'on aimera mieux imiter un corps où les muscles | paroissent, qu'un
 corps dont la peau seroit lisse et polie: aussi prirent-ils pour modèles des
 figures sèches et maigres, et par conséquent fort longues. Ce qu'ils ont gagné
 par le choix de cette proportion, c'est une connoissance d'anatomie vraie-
 ment admirable. Il ne faut que l'une des deux magnifiques gravures qui se 445
 conservent dans le Cabinet de Monseigneur le Prince d'Orange, pour Vous
 en convaincre. Elle représente Achille qui s'incline pour prendre son car-
 quois: le fini n'a jamais été poussé plus loin chez les Grecs que dans cette
 gravure. Elle est mal rendue dans le Livre de l'Illustre Comte de Caylus,* à qui
 elle appartenoit autrefois. On a beaucoup parlé encore de la beauté des vases 450
 Hétrusques, et même de l'élégance de leur contour; mais en examinant ces
 contours avec toute l'attention requise, Vous trouverez souvent que par tout

424 été] *a* étés | polissés] *aJ*²*WM* policés 426 paroît] *J*²*WM* paroissent | dans¹] *JJ*²*WM*
 par | dans²] *JJ*²*WM* par | apporté] *a* apportés 427 sache] *a* sçait 429–430 traitable]
*JJ*²*WM* aimable 430 souvent] *a om.* 432 qu'ils] *a* que ce peuple | trouvèrent] *a*
 trouva 433 dans] *a om.* 434 après] *JJ*²*WM* d'après 435 s'accoutumoient]
*JJ*²*WM* s'accoutumèrent 437 s'ensuivit] *JJ*²*WM* s'ensuit 439 lorsqu'on] *BJ*¹ lors qu'on
 440 où] *a* dont 441 qu'on] *a* on | imiter] *a* à imiter 442 polie] *a* poli 443 longues] *a*
add. et vous sçavez que leurs proportions en general sont excessivement longues. | gagné] *a*
 gagnés 446 de ... Prince] *JJ*²*WM* du prince 447 s'incline pour] *a* veut 448 poussé] *a*
om. 449 à qui] *a* auquel 451 leur contour] *a* leurs contours 452 souvent] *a om.*

Characters, oder ihres politischen Zustandes zu schließen; | aber, es ist V.I.38
 eben so unläugbar, daß sie sehr cultivirt gewesen sind, und einen eigenen
 Geschmack gehabt haben, welches viel zu Gunsten eines Volkes sagt. Das
 eine sowohl, als das andre, erhellt aus ihren Vasen, und aus ihren geschnitte-
 475 nen Steinen, auf welche beyde sie eine unendliche Sorgfalt verwandt haben
 müssen. Ob man gleich nicht viel von ihrer Religion und von ihren Göttern
 weiß: so scheint es wenigstens, nach den Figuren, die man auf ihren Gefäßen
 findet, als ob ihr Himmel bey weitem nicht auf eine so fröhliche Art, als bey
 den Griechen, bevölkert gewesen wäre, weil diese Figuren öfters nichts dar-
 480 stellen, als ungereimte Ungeheuer, und barbarische Compositionen, die nur
 einer räthselhaften, abergläubischen Religion zukommen können. Hieraus
 folgt, daß sie sich nicht in eben der Nothwendigkeit befanden, ein ideales
 Schöne zu suchen; und, da sie, überdem, nach egyptischen Werken arbeite-
 ten, und sie beständig gegen die Natur hielten: so gewöhnten sie sich, nach
 485 diesen | Werken die Natur zu messen, und die letztere folglich für die Gränze, V.I.39
 und das Ziel der Vollkommenheit zu halten, über welches hinaus nichts
 mehr zu finden war. Die Folge hievon war, daß sie eine knechtische Nach-
 ahmung für die einzige Regel ansahen, welches offenbar aus der Härte und
 Steifigkeit erhellt, die man an allen ihren Werken bemerkt. Hat man nun
 490 knechtische Nachahmung zum Zweck: so will man Gegenstände nachah-
 men, an welchen am mehrsten nachzuahmen ist; das heißt, man wird lieber
 einen Körper nachahmen, wo die Muskeln sehr sichtbar sind, als einen Kör-
 per, dessen Haut glatt und eben ist. Auch nahmen sie magre und dünne, und
 folglich sehr lange Figuren zu Mustern. Der Vortheil, den sie aus der Wahl
 495 dieses Verhältnisses zogen, ist eine, wirklich bewundernswürdige Kenntniß
 der Anatomie. Um sich davon zu überzeugen, darf man nur eine von den
 geschnittenen Arbeiten, die in dem Cabinet des Prinzen von Oranien aufbe-
 wahrt werden, betrachten. Sie | stellt den Achilles vor, der sich bückt, seinen V.I.40
 Köcher aufzuheben; in keiner griechischen Arbeit sieht man die letzte Hand
 500 mehr, als in dieser. In dem Werke des berühmten Grafen *Caylus*, dem dieser
 Stein ehemals zugehörte, ist er schlecht abgebildet worden. –

Von der Schönheit der etruskischen Vasen, und sogar von der Zierlichkeit
 ihres Umrisses hat man sehr viel gesprochen; aber, wenn sie diese Umrisse
 mit der erforderlichen Aufmerksamkeit untersuchen: so werden Sie öfters
 505 finden, daß ihnen, allenthalben, ein wenig fehlt, und eben dieses Wenige

il y manque un peu, et c'est précisément ce peu qui marque un esprit esclave, copiste, borné et craintif.

M.I.40 Chez les Romains en tant que copistes, on ne trouve en général qu'un 455
gout mêlé du Grec (*d) et de l'Hétrusque; mais le ton qui me paroît regner
P 516 dans les ouvrages, qui sont vraiment à eux, semble tenir de la gravité et de
la sécheresse de leur caractère du temps de la République. Vous voyez bien,
Monsieur, que s'il s'agissoit de juger les Romains sur ce qui nous reste de
leur art oratoire, de leur poésie et de leur architecture; il faudroit les juger 460
autrement, puisque ces arts étoient plus analogues à leur état politique; c'est
à dire, l'art oratoire dans les derniers temps de la République, et la poésie et
l'architecture sous les Empereurs.

Pour ce qui regarde les Goths, j'ai bien peu à Vous dire. Ce qui nous reste
de leur Sculpture, ressemble beaucoup au cheval de l'enfant dont je Vous ai 465
B 19 cité l'exemple. En parlant des arts je | n'ai presque rien dit de l'architecture:
dans son principe elle est une imitation, (*e) mais dans sa perfection elle
M.I.41 est toute de création humaine; je n'en fais mention que par rapport aux
Goths, puisque tout ce qui nous reste d'eux, appartient presque uniquement
à cet art. Pour les juger là dessus, on peut dire qu'ils ont considéré un total 470
seulement comme un assemblage de parties; qu'ils ont orné, autant qu'il
leur a été possible, ces parties, et qu'ils se sont imaginés d'avoir orné par là
le total. C'est encore le raisonnement de mon enfant de tantot.

Après la décadence de l'Empire Romain, c'étoit fait des arts, si l'abus
qu'on fit de notre Religion en alterant sa simplicité et sa pureté, n'avoit eu 475
de quoi les faire renaitre. Les peuples qui venoient de dévaster l'Europe,
n'avoient rien ni dans leur caractère, ni dans leur état politique, ni dans leur
religion, qui dut les mener rapidement à la culture des beaux arts. La Religion
Chretienne demanda des temples et des images, mais ce n'étoient plus des
Apollons, des Bacchus, ou des Venus, qu'on avoit à représenter, c'étoient des 480
morts en purgatoire, des saints à la torture, des pénitents ou des martyrs.

(*d) [Remarque, voyez ligne 754.]

(*e) [Remarque, voyez ligne 758.]

453 un peu] JJ²WM quelque chose | ce peu qui] JJ²WM là ce qui 457 à eux] JJ²WM
d'eux 464 j'ai] a j'en ai 466 cité l'exemple] a parlé | rien dit] a pas parlé 468 fais]
a fait 471 orné] a ornés 471-472 qu'il ... été] a que 472 imaginés] WM imaginé
473 encore ... tantot] JJ²WM encore là le raisonnement de mon enfant 475 en ... pureté]
a si simple et si pure 479 demanda] a/JJ²WM demandoit 480 ou] a et

beweist einen slavischen, nachahmenden, eingeschränkten, furchtsamen Geist.

Bey den Römern, in so fern sie Nachahmer waren, bemerkt man überhaupt eine Mischung von griechischem und hetrurischem Geschmack. (**d*)
 510 Aber der Ton, der in denen Arbeiten, die wirklich ihnen eigen sind, herrscht, scheint mir etwas von der Gravität und Härte ihres Cha- | racters, zu den Zei- V.I.41
 ten der Republik, zu haben. Sie sehen leicht, daß, wenn die Rede wäre, die Römer nach dem zu beurtheilen, was uns von ihrer Beredsamkeit, Dicht-
 kunst und Architectur übrig ist, man sie anders beurtheilen müßte, weil
 515 diese Künste ihrem politischen Zustande analoger waren; das heißt, die Beredsamkeit in den letzten Zeiten der Republik, und die Dichtkunst und Baukunst unter den Kaisern.

Was die Gothen anbetrißt, so weiß ich Ihnen sehr wenig zu sagen. Was uns von ihrer Bildhauerey übrig geblieben ist, gleicht dem Pferde des Kindes,
 520 dessen Beyspiel ich Ihnen angeführt habe, sehr. –

Von der *Baukunst* habe ich Ihnen bis itzt fast nichts gesagt. Ihrem Principio nach, ist sie eine Nachahmung; (**e*) aber, in ihrer Vollkommenheit ist sie ganz von menschlicher Erfindung. Ich erwähne ihrer nur bey Gelegenheit der Gothen, weil Alles, was uns von diesen übrig | geblieben ist, fast V.I.42
 525 einzig ihr zugehört. Die Gothen darnach zu beurtheilen, kann man sagen, daß sie ein Ganzes nur, als eine Zusammensetzung von Theilen angesehen, daß sie diese Theile, so viel als möglich, verziert, und sich eingebildet haben, dadurch das Ganze zu verzieren. Auch dieses ist das Raisonnement meines, vorhin erwähnten Kindes.

530 Nach dem Verfall des römischen Reiches, würde es um die Künste geschehen gewesen seyn, wenn der Mißbrauch, den man von unserer Religion machte, indem man ihre Reinigkeit und Einfalt verfälschte, nicht das Mittel ihrer Wiederauflebung geworden wäre. Weder in dem Character, noch in dem politischen Zustande, noch in der Religion der Völker, welche Europa
 535 verheerten, war Etwas, wodurch sie schnell zur Cultur der schönen Künste geführt werden konnten. Die christliche Religion heischte Tempel und Bilder; aber, was man darzustellen hatte, waren weder Apolle, noch Bachus, noch Venus; es waren Todte im Fege- | feuer, Heilige auf der Folter, Büßende, V.I.43
 oder Märtyrer.

(**d*) Siehe Anmerkung, [Zeile 853].

(**e*) Siehe Anmerkung, [Zeile 858].

L'Artiste Grec, pour faire un Apollon, passa par le beau idéal les bornes de la nature, et representa réellement des Dieux qui selon ses idées étoient representables; mais l'Artiste Chretien avoit une idée si abstraite et si dégagée des sens de ces Etres divins qu'il devoit représenter, que toute imitation 485 réelle étoit absurde, et par conséquent il ne lui restoit que de les représenter comme ils avoient été autrefois visibles sur la terre. Ce qui empechoit encore plus l'Artiste d'arriver seulement à la beauté de la nature, c'étoit

M.I.42 l'esprit d'humilité Chretienne qui le mena, non à la vérité simple, mais à la vérité basse et populaire; et comme il n'avoit à tout moment qu'à représen- 490

B 20 ter des passions pour faire des martyrs, des pénitents et des mourants, il avoit besoin d'une connoissance plus ou moins bonne de l'effet des muscles. Des mendiants affamés lui servirent de modèles, et s'accoutumant à étudier ces corps décharnés, pour en faire ses Saints et ses Martyrs, la proportion générale de ses figures devint excessivement longue, et le ton de son travail 495 sec; et voila la raison de cet air de ressemblance qui se trouve entre les bons ouvrages Hétrusques, et les ouvrages des premiers temps de nos siècles de la renaissance des arts.

P 518 La Sculpture exista donc, à la vérité, mais avec un air plus triste et plus généré qu'elle n'apparut autrefois dans les beaux siècles d'Athenes. 500

Si nous suivons sa marche jusqu'au bout, nous verrons que la Religion devenant politique, l'Eglise puissante, et les Prêtres Rois, tous les arts qui avoient quelque rapport au culte devoient y gagner nécessairement. L'émulation devoit naître de la richesse, et il paroît vraisemblable que lorsqu'on commença à desirer le beau, on l'a cherché long temps dans la richesse de 505 l'ornement; mais l'ornement appliqué par des mains si peu habiles, ne fit pas partie de la chose ornée, et lorsqu'on compara ces choses ornées aux beautés simples des Grecs, le voile tomba.

On se mit à copier les Grecs. On imita leurs Dieux en figurant des Saints. On rendit à Apollon les raions de sa gloire, et sous quelque autre nom il fut 510 adoré de nouveau. L'imitation des Anciens fit d'immenses progrès, et on peut dire que Michel Ange, ce Génie étonnant, qui né à Athènes auroit été

482 passa] *a* add. en vérité 483 des Dieux] *a* le Dieu 483-484 étoient representables] *a* étoit representable 488 plus] *a* le plus | d'arriver] *a* pour arriver | la²] *a* om.
 489 mena] *a* renvoia 490-491 à¹ ... représenter] *a* qu'à représenter à tous moments
 495-496 et ... sec] *a* om. 495 ton] *JJ²WM* style 496 et] *JJ²WM* om. 500 n'apparut] *a* apparut] *JJ²WM* ne parut 509 copier] *a* imiter | imita ... Saints] *a* copia les Saints sur leurs Dieux

540 Der griechische Künstler, um einen Apollo zu machen, gieng, vermit-
telst des idealen Schönen, über die Gränzen der Natur hinaus, und stellte
wirklich Götter dar, die, nach seinen Begriffen, darstellbar waren. Aber, der
christliche Künstler hatte von diesen göttlichen Wesen, welche er darstellen
sollte, einen so abstracten, und von aller Sinnlichkeit so freyen Begriff, daß
545 alle wirkliche Nachahmung ungereimt war; und folglich blieb ihm nichts
übrig, als sie so darzustellen, wie sie vordem sichtbar auf Erden gewesen
waren. Das, was den Künstler noch mehr, als alles dieses, verhinderte, nur die
Schönheit der Natur zu erreichen, war der Geist der christlichen Demuth,
der ihn nicht zur einfältigen, sondern niedrigen und pöbelhaften Wahrheit
550 führte. Und da er immer nichts, als Leidenschaften, darzustellen hatte, um
Märtyrer, Büßende und Sterbende zu bilden: so hatte er einer mehr oder
weniger richtigen | Kenntniß der Wirkung der Muskeln nöthig. Abgehun- V.I.44
gerete Bettler dienten ihm zu Mustern; und da er sich gewöhnte, diese aus-
gezehrten Körper zu studieren, um seine Heiligen und Märtyrer darnach
555 zu machen: so wurde die Proportion in seinen Figuren, im Allgemeinen,
übertrieben lang, und seine Arbeit hart. Und dieses da ist der Grund von
dem Ansehn von Aehnlichkeit, das sich zwischen den guten hetrurischen
Arbeiten, und den Werken aus den ersten Zeiten unserer Jahrhunderte der
Wiederauflebung der Künste befindet.

560 Die Bildhauerkunst existirte also, es ist wahr; aber, in einer viel traurigern
und gezwungenern Gestalt, als sie ehemals, in den schönen Jahrhunderten
von Athen erschien.

Wenn wir ihren Gang bis ans Ende verfolgen: so werden wir sehen, daß,
wie die Religion politisch, die Kirche mächtig und die Priester Könige wur-
565 den, alle Künste, die einige Beziehung auf den Gottesdienst hatten, noth-
wendig dabey | gewinnen mußten. Aus dem Reichthum mußte Nacheife- V.I.45
rung entstehen; und es ist wahrscheinlich, daß, wie man anfieng, nach dem
Schönen zu verlangen, man dieses lange in überflüssigen und reichen Zier-
rathen gesucht habe. Aber Zierrath, von so wenig geschickter Hand ange-
570 bracht, war kein Theil der gezierten Sache selbst; und wie man diese, mit
Zierrathen beladenen Dinge mit den simplen Schönheiten der Griechen ver-
glich, fiel die Binde von den Augen.

Man fieng an, die Griechen nachzuahmen; man bildete ihre Götter in
Heiligen nach. Man gab dem Apoll die Stralen seines Ruhmes wieder; und
575 unter einem andern Nahmen wurde er von Neuem angebetet. Die Nachah-
mung der Alten that unermeßliche Fortschritte; und man kann mit Recht
sagen, daß *Michel Angelo*, dieses bewundernswürdige Genie, der, hätt' ihn

575 Nahmen] V Namen *corr.* Nahmen

digne d'elle et de Periclès, porta la Sculpture jusqu'à un degré peu au dessous de ce qu'elle étoit autrefois, lorsque dans toute sa splendeur elle faisoit les délices de la Grèce. Il ne faut pas chercher à mon avis ce degré de plus chez 515
 B 21 les Grecs dans l'expression des actions | et des passions, puisqu'en cela les
 M.I.43 modernes ne cèdent rien à leurs Maitres, mais dans cette qualité déliée et facile du contour. Si Vous m'en demandez la raison, je crois qu'on pourroit la trouver en grande partie dans l'esprit général de notre siècle, qui est l'esprit de symmetrie, ou l'esprit géométrique, et qui à la vérité nuit autant à cette 520 liberté hardie, qui est l'ame des arts, que l'esprit général du siècle des Grecs lui fut favorable. Pour finir le parallèle des Artistes Grecs et modernes, je Vous prie de faire attention aux figures qu'on donne au Diable; c'est le seul sujet qui est véritablement à nous, et que nous n'avons pu prendre chez les anciens. Nos artistes le traitent de la façon la plus hideuse non seulement, 525 mais la plus ridicule. Si les Grecs avoient traité le même sujet, ils lui auroient donné une figure constante; qui auroit imposé, qui auroit intéressé, et qui auroit eu les traits du Lucifer de Vondel ou de Milton.* Il est vrai qu'en ceci les poètes ont un très grand avantage sur le sculpteur et le peintre, et cela peur deux raisons. Premièrement, en représentant le Diable ils peuvent 530 donner dans le Gigantesque, et prendre des anciens les fils de la Terre, les Cyclopes, les Divinités Infernales etc: et secondement ils ont la faculté de le faire agir, et c'est alors que l'énormité de ses actions et la grandeur des choses qui l'environnent, composent l'idée de cet être qui combattit Michel dans les plaines des Cieux. 535

C'est à présent, Monsieur, que je vais envisager la Sculpture plus particulièrement, pour developper en quoi elle diffère des autres arts: quelles sont les bornes que sa nature paroît lui prescrire, et quel choix elle demande dans les sujets qu'elle doit traiter.

P 520 On la divise en deux parties, sçavoir la Sculpture de ronde bosse et celle en 540 bas-relief. La première seule fait un art à part. Elle represente parfaitement
 B 22 ce qu'elle veut représenter, en repre- | sentant tout le contour et toute la

513 peu] *a om.* 514 étoit] *a fut | lorsque] a om.* 514-515 elle ... de] *a dans*
 516 actions ... passions] *a passions et des actions | les] a nos* 520 l'esprit] *a om.*
 520-522 et ... favorable] *a om.* 526 traité] *a traités* 527 donné] *a donnés | auroit]*
J²WM en auroit | auroit imposé] a impose | auroit intéressé] a interesse 528 de²] *a om.*
 528-535 Il ... Cieux] *a om.* 531 les¹] *W om.* 537 quelles] *a quels*

Athen zur Welt gebracht, ihrer und des Perikles würdig gewesen wäre, die Bildhauerey bis zu einem Grade von Vollkommenheit brachte, der wenig
 580 unter | demjenigen ist, den sie, zur Zeit ihres höchsten Glanzes, da sie das V.I.46
 Entzücken von Griechenland ausmachte, hatte. Meines Erachtens muß man ihren höhern Grad von Vollkommenheit bey den Griechen nicht in dem Ausdruck von Leidenschaft und Handlung suchen; denn hierinn stehen die Neuern ihren Meistern nicht nach; aber wohl in der Leichtigkeit und
 585 Feinheit des Umrisses. Wenn Sie nach dem Grunde fragen: so glaube ich, daß man ihn, größtentheiles, in dem allgemeinen Geist unsers Jahrhunderts finden könnte, der der Geist der Symmetrie, oder der Geometrie ist, und der, in der That, der kühnen Freyheit, welche die Seele der Künste ist, eben so viel schadet, als der herrschende Geist des Jahrhunderts der Griechen, ihnen
 590 günstig war. –

Um die Vergleichung zwischen den griechischen und neuern Künstlern zu vollenden, bitt' ich Sie, die Figuren in Erwägung zu ziehen, welche man dem Teufel gegeben hat. Dieses ist der einzige Gegenstand, der uns wirklich zugehört, | und den wir bey den Alten nicht haben nehmen können. Unsre V.I.47
 595 Künstler behandeln ihn nicht allein auf die scheußlichste, sondern auch auf die lächerlichste Art. Hätten die Griechen eben denselben Gegenstand darzustellen gehabt: so würden sie ihm mindestens eine, immer gleiche Figur gegeben haben, und diese würde interessant und bedeutend, wie die Züge welche Luzifer bey dem *Vondel*, oder *Milton* hat, gewesen seyn. Es ist wahr,
 600 daß hierinn die Dichter einen großen Vortheil vor dem Bildhauer und Mahler haben; und dieses aus zwey Gründen. Erstlich, können sie, wenn sie den Teufel vorstellen, in das Gigantische gehen, und von den Alten die Söhne der Erde, die Cyclopen, die unterirrdischen Gottheiten u. d. nehmen; und zwey-
 605 tens, steht es ihnen frey, den Teufel handeln zu lassen; und dann bildet sich, aus der Scheußlichkeit seiner Handlungen und der Größe der Dinge, die ihn umgeben, die Idee von diesem Wesen, das den Michael in den Gefilden des Himmels bestreitet. – |

Und itzt glaube ich nun die Bildhauerkunst in besondre Betrachtung V.I.48
 ziehen zu können, um dasjenige zu entwickeln, worinn sie von den andern
 610 Künsten verschieden ist; welches die Gränzen sind, die ihr die Natur gesetzt zu haben scheint, und wie sie bey der Wahl der Gegenstände, welche sie behandeln soll, zu verfahren hat.

Man theilt sie in zwey Theile; nämlich in eigentliche Bildhauerey, und in
flaches Schnitzwerk (*Bas-relief*.) Die erste allein macht eine besondre Kunst
 615 für sich aus. Sie stellt das, was sie darstellen will, vollkommen dar, indem

598 diese] V dieses *corr.* diese 599 Vondel] V Rondel

solidité du sujet. Elle satisfait à deux sens à la fois, au tact et à la vue. Il
 M.I.44 ne faut pas la considerer dans la plastique pour lui chercher ses bornes, et
 ses principes. Dans la plastique on se sert de matières si faciles à manier, 545
 qu'on pourroit lui donner la même étendue de composition qu'à la peinture.
 Dans la peinture je puis faire un tableau qui contiendra vingt riches compo-
 sitions, qui toutes ensemble formeront une grande composition générale.
 Mais comme dans les ouvrages de Sculpture on emploie ordinairement du 550
 métal, du marbre, ou quelque autre matière précieuse, et que d'ailleurs cet
 art exige un travail beaucoup plus considerable, et qu'il a de tout autres
 difficultés à vaincre que la peinture, il ne pourra jamais s'étendre à autant
 d'objets.* La Sculpture imite ordinairement les sujets dont elle s'occupe, en
 leur donnant leur grandeur naturelle; quelques fois elle va au delà: c'est
 donc le prix et la dureté de la matière qui l'obligent à chercher plus d'unité, 555
 M.I.45 et c'est ainsi qu'elle est bornée naturellement à la representation d'une
 figure simple, ou d'une composition de peu de figures fort simplifiées. C'est
 donc l'unité ou la simplicité qui est en elle un principe nécessaire. Mais
 comme par sa nature les beautés de ses productions brillent de tous les cotés,
 et dans tous les profils possibles, elle veut et doit plaire de loin autant que de 560
 près, et plus peut-être. Pour cette raison je crois qu'elle devrait plus encore
 tacher à perfectionner le *minimum* du temps que j'emploie à me faire l'idée
 de l'objet, par la facilité et l'excellence de ses contours, qu'à agrandir le *maxi-*
imum de la quantité d'idées par une expression parfaite des actions et des
 passions; et cela étant il s'ensuit que proprement le repos et la majesté lui 565
 conviennent. Pour ce qui est des sujets que la Sculpture pourra traiter, il y
 B 23 a deux raisons qui en diminuent le nombre principalement. La pre- | mière
 est que l'idée qu'une representation quelconque me donne d'un sujet, doit
 être ou analogue, ou conforme à l'idée que la faculté reproductive de mon
 ame m'auroit donnée du même sujet, si j'y avois voulu penser sans la repre- 570
 sentation. La seconde est que la Sculpture doit parler à la postérité la plus
 reculée, et par conséquent doit parler le langage de la nature: d'où il suit

546 composition] *a* compositions | qu'à] *a* qu'en *a* 549 emploie] *a* se sert | du] *a*
 d'un 550 du] *a* d'un | ou] *a* *add.* de 551 qu'il] *a* qu'elle | tout de autres] *JJ²WM*
 bien d'autres 552 il] *a* elle 552-553 jamais ... d'objets] *a* donner dans des etendues
 pareilles 553-554 La ... leur²] *a* Elle agit ordinairement en 554 leur donnant] *J¹om.*
 561 plus peut-être] *J²WM* peut-être plus | je ... devrait] *a* je serois d'avis qu'elle dut 562 à]
JJ²WM de 562-565 à ... passions] *en a un passage antérieur est rayé*: de produire la grande
 quantité d'idées par la facilité et l'excellence de ses contours, que par une expression parfaite
 d'actions et de passions 562 l'idée] *P* une idée 563 ses] *P* ces 564 des actions] *a*
 d'actions | des²] *a* de 570 j'y avois voulu] *a* j'avois voulu *y* 572 doit parler] *a om.*
 572-573 d'où ... sainte] *a* il s'ensuivra que beaucoup de Sujets de la Bible

sie den ganzen Umriß, und die ganze Masse des Gegenstandes darstellt. Sie arbeitet für zwey Sinne zu gleicher Zeit, für das Gefühl und das Gesicht. Um ihre Gränzen, und ihre Principien ausfindig zu machen, muß man sie nicht als Plastik betrachten. In der Plastik bedient man sich Materien, die so leicht zu handhaben sind, daß man ihr eben den Umfang von Composition, als der Mahlerey, geben könnte. In der | Mahlerey läßt sich ein Gemälde machen, V.I.49 das zwanzig reiche Compositionen enthält, welche alle zusammen eine einzige allgemeine, große Composition ausmachen. Aber, da man zu den Werken der Bildhauerey gewöhnlich Metall, Marmor, oder irgend eine andre kostbare Materie gebraucht, und diese Kunst überdem eine viel ansehnlichere Arbeit erfordert, und ganz andre Schwierigkeiten zu überwinden hat, als die Mahlerey: so wird sie sich nie auf so viele Gegenstände erstrecken können.

Die Bildhauerey ahmt, gewöhnlich, die Gegenstände, mit welchen sie sich beschäftigt, so nach, daß sie ihnen ihre natürliche Größe giebt; zuweilen geht sie über dieselbe hinaus; folglich wird sie durch die Kostbarkeit und die Härte der Materie genöthigt, mehr Einheit zu suchen; und, auf diese Art natürlicher Weise, auf die Darstellung einer einzelnen Figur, oder einer, aus wenigen, sehr simplificirten Figuren bestehenden Composition, eingeschränkt. Die Einheit, oder die | Simplicität ist also bey ihr ein nothwendiges Principium. Aber, da, vermöge ihrer Natur, die Schönheiten ihrer Producte von allen Seiten, und aus allen möglichen Profilen glänzen: so muß sie von Weitem eben so sehr, und mehr noch, als von Nahem gefallen. Aus diesem Grunde, glaube ich, sollte sie mehr noch sich bestreben, das *Minimum* der Zeit, das ich brauche, mir die Idee von dem Gegenstande zu machen, durch die Leichtigkeit und Vortrefflichkeit ihrer Umrissse zu vervollkommen, als das *Maximum* der Menge von Ideen, durch den vollkommenen Ausdruck von Leidenschaft und Handlung, zu vergrößern. Und ist dieses: so folgt daraus, daß Ruhe und Majestät ihr eigenthümlich zukommen.

Was die Gegenstände anbetrifft, welche die Bildhauerey behandeln kann: so giebt es vorzüglich zwey Gründe, welche die Anzahl derselben vermindern. Der erste ist, daß die Idee, welche irgend eine Darstellung mir von einem Gegenstande giebt, der Idee, welche die reproduciren- | de Fähigkeit meiner Seele mir von eben dem Gegenstande gegeben haben würde, V.I.51 wenn ich ohne diese Darstellung daran denken woll, analog oder gleichförmig seyn muß. Der zweyte, daß die Bildhauerey auch mit der entferntesten Zukunft, und folglich die Sprache der Natur reden muß, woraus denn

650 woll] V wollen

que plusieurs sujets tirés de l'Ecriture sainte, sur-tout ceux où il s'agit de l'Etre suprême, comme aussi un grand nombre de qualités, de vices ou de vertus personnifiés, et enfin toute draperie ou tout habillement, qui appartient à quelque siècle ou à quelque nation en particulier, doivent être des sujets proscrits en Sculpture. 575

Si donc l'unité ou la simplicité du sujet, et la qualité facile et déliée du contour total, sont des principes fondamentaux en Sculpture; il faudra que le Sculpteur, lorsqu'il veut parvenir le plus facilement à la plus grande perfection dans son art, représente une seule figure. Il faudra qu'elle soit belle, presque en repos, dans une attitude naturelle; qu'elle se présente avec grace; qu'elle soit tournée de façon que je voie par tout autant de différentes parties de son corps, qu'il est possible en même temps; qu'il entre un peu de draperie dans cette composition, qui serve à la rendre décente, et dont les plis noblement ordonnés contribuent à augmenter le nombre de mes idées, et à contraster avec le contour arondi de la chair; et pour rendre le contraste plus frappant encore, que l'Artiste y joigne quelque pièce de colonne, ou de vase, ou de piédestal, dont la régularité fasse encore plus paroître la belle irrégularité de la figure; enfin il faudra qu'avec toutes ces qualités, le contour total dans tous les profils soit à peu près de la même longueur, et en même temps le plus court possible. 580 585 590

Si l'Artiste veut donner dans le groupe, qu'il choisisse un sujet qui impose, et qui ait de la majesté et de la grandeur: que ses figures, autant qu'il est possible, diffèrent en sexe, en âge et en proportion: que l'action soit une et simple, et que toutes les parties du groupe aident à la renforcer; que dans tous les profils je voie autant de membres, ou de pièces saillantes, dans une attitude naturelle, qu'il est possible. S'il veut exciter de l'horreur, ou de la terreur, il faut qu'il la tempère par la beauté de quelque figure piquante, qui m'attache, et que jamais le dégoûtant ne fasse partie de son sujet. Je me souviens d'avoir vu un groupe qui representoit Tereus, qui arrache la langue à Philomèle.* Quelle idée en Sculpture! Une femme peut pleurer et être belle; mais cette action de Tereus cause des contorsions qui font peur. 595 600

573 ceux] *a om.* | s'agit] *a s'agiroit* 575-576 et ... particulier] *a om.* 575 habillement] *JJ²WM* vêtement 580 que ... lorsqu'il] *a lorsque le Sculpteur* 581 représente] *a qu'il représente* | Il faudra] *a om.* 582 se présente] *a dub.* serpente 583 voie] *a vois* 586 contribuent] *a servent* 589 encore plus paroître] *JJ²WM* paroître davantage 593 le] *a la* | impose] *J²WM* en impose 594 qu'il est] *a que* 596 du] *a de la* 597 voie] *aP* vois 600 ne] *a om.* 600-601 Je ... d'avoir] *a Il me souvient avoir* 601 un] *a une* | representoit] *a representa* | Tereus] *JJ²WM* Térée 603 de Tereus] *a om.*] *JJ²WM* de Térée

folgt, daß verschiedene, aus der heiligen Schrift gezogene Subjecte, besonders diejenigen, wobey das höchste Wesen vorkömmt, so wie auch eine
 655 große Anzahl von Eigenschaften, von personificirten Tugenden und Lastern, und endlich alle Drapperie oder Bekleidung, die irgend einem Jahrhundert, einem Volke besonders zukommen, für die Bildhauerey verbotene Subjecte seyn müssen.

Wenn nun aber die Einheit, oder die Simplicität des Subjects, und Leichtigkeit und Feinheit des Umrisses die Hauptgrundsätze in der Bildhauerey
 660 sind: so wird der Bildhauer, wenn er, auf die leichteste Art, zur höchsten Vollkommenheit in seiner Kunst gelangen will, nur eine einzelne | Figur darstellen müssen; und diese muß schön, fast in Ruhe, und in einer natürlichen Stellung seyn; sie muß mit Anmuth dastehen; sie muß auf solche Art gebildet
 665 seyn, daß ich, von allen Seiten, so viel verschiedene Theile ihres Körpers sehe, als zu gleicher Zeit zu sehen möglich sind; die Composition muß ein wenig Drapperie haben, so viel als zum Wohlstande erforderlich ist, deren edel geordnete Falten die Anzahl meiner Ideen vermehren helfen, und mit dem gegründeten Contour des Körpers contrastiren. Und, um diesen Contrast noch treffender zu machen, füge der Künstler, ein Stück von einer Säule,
 670 von einer Vase, oder von Fußgestell hinzu, durch deren Regelmäßigkeit die schöne Unregelmäßigkeit der Figur noch mehr gehoben werde; und endlich muß, nächst allen diesen Eigenschaften, der ganze Umriß, in allen Profilen ungefähr von ein und derselben Länge, und, zu gleicher Zeit, der möglichst kürzeste seyn. |

Will der Artist eine Gruppe ausarbeiten: so wähle er einen Gegenstand
 von Bedeutung, und welcher Erhabenheit und Majestät hat; seine Figuren
 müssen, so viel als möglich, verschieden an Gestalt, Alter und Proportion
 seyn; die Handlung muß Einheit und Simplicität haben, und alle Theile
 680 der Gruppe zur Verstärkung derselben beytragen; ich muß, von allen Seiten, so viel Glieder, oder hervorspringende Theile, als nur möglich sind, aber in natürlicher Stellung sehen. Will der Künstler Schrecken, oder Entsetzen erregen: so muß er diese durch die Schönheit irgend einer reizenden Figur, die mich an sich zieht, mildern, und niemals müsse das Ekelhafte einen Theil
 685 seines Gegenstandes ausmachen. Ich entsinne mich, eine Gruppe gesehen zu haben, die den Tereus darstellte, welcher der Philomele die Zunge ausreißt. Welch ein Einfall für die Bildhauerkunst! Eine Frau kann weinen und schön seyn; aber diese Handlung des Tereus bewirkt Zückungen, welche

687 Eine Frau] V Ein Frauenzimmer (cf. *Hilß* I,35: Ein Weib)

La peinture peut se servir quelques fois du dégoûtant pour augmenter l'hor-
 reur, puisque ses compositions sont assez étendues pour le mitiger autre 605
 part; mais dans les bornes d'un groupe de Sculpture, il s'empare de tout.
 Dans le groupe d'Amphion,* Dircé est charmante, quoiqu'attachée aux cor-
 nes d'un taureau. Enfin que l'Artiste soit peintre autant qu'il veut dans
 l'expression de l'action, mais qu'il soit Sculpteur pour enrichir également,
 M.I.47 autant qu'il est possible, tous les profils, et qu'en mesurant le contour total 610
 de chaque profil, on les trouve tous à peu près d'égale longueur, et en même
 temps aussi courts qu'il est possible.

Vous direz que sur ce pied là il n'y a presque point de grand groupe par-
 fait en Sculpture. Je le crois, et j'ose ajouter que les deux chefs d'oeuvre de
 ces Illustres Rhodiens, je parle du Laocoon et de l'Amphion, appartiennent 615
 beaucoup plus à la Peinture qu'à la Sculpture. (*f) D'ailleurs on ne peut
 guère accuser les Grecs de ce défaut; mais on peut dire que nos Sculp-
 teurs modernes sont trop Peintres, comme apparemment les Peintres Grecs
 étoient trop Sculpteurs.

B 25 Quant à la Sculpture en bas-relief, elle est proprement un | genre de 620
 peinture difficile. Si l'Artiste, par exemple, veut représenter la sphère *E*,
 fig. D [p. 96], sur le plan *F*, et qu'il mette sur ce plan la moitié de la sphère,
 son imitation sera parfaite, et il sera Sculpteur de ronde bosse, mais il doit,
 comme on le voit en *G*, rendre par des faux contours les dégradations des
 ombres, causées par les vrais contours de la sphère véritable. Il faudroit 625
 une géométrie profonde, pour faire un morceau de quelque étendue dans
 M.I.48 ce genre; car lorsque j'y mêle de vrais contours et des parties saillantes, je
 travaille en ronde bosse.

P 524 On ne trouve guère de véritables pièces en bas relief que sur les médailles,
 et les camées, ou sur les ouvrages de gravure en creux: ce dernier art ne se 630
 sert que d'un relief peu élevé, car aussi tôt qu'on y veut exécuter des parties
 trop saillantes, on brouille ou on détruit la finesse du contour. Je sçai bien

(*f) [Remarque, voyez ligne 775.]

606 d'un] *a* d'une 607 le] *a* la 608 taureau] *a* tauraux 610 qu'il est] *a* que
 611 à peu près] *a om.* 613 point] *a om.* | grand] *a* grande 613-614 parfait] *a* parfaite
 617 guère] *B* guères 620 Quant à] *a* Pour 621 Si ... exemple] *a* Par exemple (Fig. D) si
 l'Artiste 622 fig D] *a om.* 623 sera] *a* est 624 on ... voit] *a om.* | des¹] JJ²WM de
 628 en] *a* de 629 guère] *B* guères 630 ou ... creux] *a om. & add.* Me voici enfin parvenu
 à la Gravure. Les Graveurs antiques seroient la meilleure école du Sculpteur. Car pour la plus
 grande partie les sujets qui s'y trouvent ne contiennent que des Profils choisis de morceaux
 de Sculpture, qui ont existés, ou qui ont été projetés par de grands Maîtres. | ce dernier] *a*
 Cet 631 peu] *a* très peu | y] *a om.*

Furcht erwecken. | Die Mahlerey kann sich zuweilen des Ekelhaften bedie- V.I.54
 690 nen, um Schrecken und Abscheu zu vermehren; denn ihre Compositionen
 können groß genug seyn, um es, an andern Stellen, zu mildern, aber in den
 Schranken einer Gruppe von Bildhauerey bemeistert es sich des Ganzen.
 In der Gruppe Amphion ist Dirce reizend, ungeachtet sie an den Hörnern
 des Stieres festgemacht ist. Mit einem Wort, der Artist sey, in dem Ausdruck
 695 der Handlung, so sehr Mahler, als er wolle; aber, als Bildhauer suche er, so
 sehr, als möglich, alle Profile gleich sehr zu bereichern, und, wenn man den
 ganzen Umriß eines Profiles mißt: so müsse man sie, von bey nahe gleicher
 Länge, und, zu gleicher Zeit, so kurz als möglich finden.

Sie werden sagen, daß es, diesernach, fast keine einzige, große, vollkom-
 700 mene Gruppe in der Bildhauerey giebt. Ich glaube es; und ich getraue mir,
 hinzu zu setzen, daß die beyden Meisterstücke dieser berühmten Rhodier,
 ich meyne der | *Laocoon*, und der *Amphion*, (*II) weit mehr der Mahlerey, als V.I.55
 der Bildhauerey zugehören. (*f) Sonst kann man die Griechen dieses Fehlers
 nicht sonderlich beschuldigen; aber, von unsern neuern Bildhuern kann
 705 man sagen, daß sie zu sehr Mahler sind, so wie, wahrscheinlicher Weise, die
 griechischen Mahler zu sehr Bildhauer waren.

Was die Bildhauerey in flachem Schnitzwerk (*Bas-relief*) anbetrifft: so ist
 sie eigentlich eine Art Mahlerey, aber schwerer Mahlerey. Wenn der Artist,
 (*Fig. 4.*) [S. 96] z.B. die Sphäre *E* auf der Fläche *F* darstellen will, und die
 710 Hälfte der Sphäre darstellt: so wird seine Nachahmung vollkommen seyn,
 und er ein Werk der Bildhauerey geliefert haben; aber er sollte eigentlich, wie
 man in *G* sieht, durch falsche Umrissse, die Abweichungen der Schatten ange-
 ben, welche durch die wahren | Umrissse der wirklichen Sphäre verursacht V.I.56
 werden. Es bedürfte der tiefsten Geometrie, um, in dieser Gattung, ein Werk
 715 von irgend einigem Umfange zu machen; denn, wenn man wahre Umrissse
 und hervorspringende Theile darunter mischt: so wird es Bildhauerey.

Man findet fast keine andre wahre Arbeit von flachem Schnitzwerk, als
 auf Medaillen, Cameen, oder tiefgeschnittenen Steinen. Diese letztere Kunst
 bedienet sich nur eines, sehr wenig erhobenen Schnitzwerks; denn, sobald
 720 man darinn zu sehr hervorspringende Theile ausführen will: so verwirrt,
 oder zerstört man die Feinheit des Umrisses. Ich weiß wohl, daß verschie-

(*II) Diese letzte Gruppe wurde zwar aus Rhodus nach Rom gebracht; aber die Künstler
 waren keine Rhodier.

(*f) Siehe Anmerkung, [Zeile 878].

que plusieurs Artistes Grecs, et parmi nous Messieurs Natter, Costanzi* et autres, ont donné souvent dans cette erreur; mais c'est alors qu'ils ont mieux aimé étonner par une exécution difficile, que plaire aux bons connoisseurs, 635 en s'enfermant avec sagesse dans les bornes naturelles de leur art.

Comme cet art a été traité à fond par Monsieur le Comte de Caylus et par Mr. Mariette,* et comme votre collection, vraiment magnifique, Vous en a beaucoup plus appris que je ne sçaurois Vous en dire; je n'ai que trop abusé de votre patience: je finis donc ma lettre en vous assurant du profond 640 dévouement avec lequel je suis

Monsieur

Votre très humble et très obéissant Serviteur

Hemsterhuis, le Fils.

La Haye ce 20 de Nov. 1765.

645

633 Messieurs] *JJ²WM om.* | Costanzi] *a add.* et Rossi 634 donné] *a donnés* | alors qu'ils] *JJ² lors qu'ils*] *WM lorsqu'ils* 635 plaire] *a de plaire* 637 Monsieur] *a Messieurs*] *JJ²WM om.* 638 par Mr.] *a om.*] *JJ²W par*] *P par M.* | et] *a om.* 639 que ... sçaurois] *a qu'on sçauroit* | dire] *a et comme d'ailleurs* 640 donc] *a om.* 640-641 en ... suis] *a aiant l'honneur d'être* 642-645 Monsieur ... 1765] *JJ²WM etc.* 644 le Fils] *a om.* 645 ce] *P le*

dene griechische Artisten, und, unter uns die Herren *Natter*, *Costanzi*, und andere, oft in diesen Fehler verfallen sind; aber alsdenn haben sie ehe, durch eine schwere Ausführung, in Verwunderung setzen, als dem wahren Kenner
725 dadurch gefallen wollen, daß sie sich, weislich, in die natürlichen Gränzen ihrer Kunst eingeschränkt hätten. |

Da diese Kunst gründlich durch den Herrn Grafen von Caylus und Herrn V.I.57 Mariette behandelt worden ist: – – so will ich von Ihrer Geduld nicht länger Mißbrauch machen u. s. w.

730 Haag am 20. November.
1765.
Hemsterhuis. |

Anmerkung (*a)

V.I.58

HOMER, z. B. indem er in der Iliade von der Schlacht der Götter spricht, sagt:

735 Ἦδδαισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀἰδωνεύς,
 Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἄλτο, καὶ ἴαχε, μὴ οἱ ὑπερθε
 Γαῖαν ἀναρρήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
 Οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
 Σμερδαλέ, εὐρώεντα, τὰ τε στυγέουσι θεοίπερ.
 740 Ἰλ. υ. 16. κ.τ.λ.

Da erschrock in der Tiefe der Schattenbeherrscher Aedoneus;
 Beugend entsprang er dem Thron, laut rufend, daß nicht von oben |
 Posseidon, der Gestaderschüttler, die Erde zerrisse,
 Daß nicht erschiene den Menschen, daß nicht den Göttern erschiene
 745 Seine düstre Behausung, für die auch Olympiern grauet.

V.I.59

Muß man nicht gestehen, daß dieses vortreffliche Gemählde das möglichst
 größte Ganze enthält? (*III) In wenigen Zeilen mahlt Homer nicht allein die
 wichtigsten | Theile des Weltalles, sondern er setzt sie auch in Bewegung, V.I.60
 und das auf eine sehr natürliche Art. Es ist wahr, daß man in dem Virgil und
 750 in dem Homer noch vollendetere und mit mehrerer Delicatesse ausgeführte
 Gemählde findet; aber keines umfaßt so viel große Gegenstände auf einmal.
 Es sind Miniaturen von Rosalba, neben das jüngste Gericht von Michel
 Angelo gestellt. –

Und wollen Sie Gemählde sehen, die zwar viel minder reich, aber durch
 755 den großen Abstand der Ideen, aus welchen sie zusammengesetzt sind, und
 welche denn doch, ohne Mühe, sich mit einander verbinden lassen, noch
 mehr einnehmen: so schlagen Sie den *Lucan* auf.

Er sagt, wie er vom Cäsar und Pompejus spricht:

(*III) Warum nur H. H. nicht die vorhergehenden fünf Werke des Homer mit hergezogen?
 Vielleicht, weil er die Stelle nur aus dem Longin genommen hat? – Das Gemählde
 gewinnt dadurch viel; hier sind sie, mindestens in der Uebersetzung: // „Fürchterlich
 donnerte Zeus, der Vater der Götter und Menschen, // Oben herab; von unten erschüt-
 terte Posseidaon // Die unendliche Erde bis zu den Häuptern der Berge; // Das quellen-
 reiche Ida wankte von den tiefsten Wurzeln // Bis zu den höchsten Gipfeln; es wankte
 die Stadt und die Schiffe der Griechen.“

748 Weltalles] V Weltalters corr. Weltalles

*Quis justius induit arma,
Scire nefas: magno se iudice quisque tuetur:
Vixit causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

675

Voilà Caton et les Dieux rapprochés les uns des autres sans aucune absurdité ni contradiction. Je ne puis pas me servir ici de la traduction de Brebeuf* qui gâche ce beau morceau en voulant le renforcer. Il dit

Les Dieux servent Cesar, et Caton suit Pompée.*

680

Lucain ne voulut que rapprocher Caton des Dieux, ce qui est très grand et très sage: mais Brebeuf commence à mettre les Dieux fort au dessous de Cesar, puis il met Caton à la suite de Pompée, et par conséquent hors d'action, ce qui jette une confusion horrible dans le tableau. Caton qui dans Lucain est la partie dominante, devient chez Brebeuf la partie la moins intéressante de toutes. J'ai pris expressément ce passage de Lucain, afin de le comparer avec un autre du même genre et du même Auteur.

685

Cesar se trouvant près de Marseille, voulut qu'on coupât un bois sacré. Lucain après avoir dépeint l'horreur sombre de cette forêt, qui étoit habitée par des Démons si épouvantables,

690

P 528 Que le Druide craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses Dieux,* |

B 28 dit, que les Soldats de Cesar n'osants toucher à ces arbres, il prit lui même une hache, et leur montra le chemin, en leur disant

*Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato securâ pavore
Turba, sed expensa Superorum ac Caesaris ira.**

695

M.I.23 Ce morceau vaut encore plus que l'autre. Dans le premier en comparant Caton aux Dieux, Lucain n'envisage que la façon dont ils jugent différem-

677 les² ... autres] a l'un de l'autre 678 pas] a om. 682 à] JJ²WM par 684 jette] a met
685 est] a en est | devient] a en devient 686-687 afin de le] a pour lui 687 avec] a om.
688 coupât] a coupa 689 qui] a dit qu'elle 691 Que] P Et 692 ses] a les 693 dit ...
les] a Les | n'osants] a n'osant | prit] a prend 694 montra] a montre 695 Tunc] P Tum
698 plus] J²WM mieux 699 Lucain] a il

760 *Quis justius induit arma,
 Scire nefas: magno se iudice quisque tuetur:
 Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni. |*

Die Götter und Cato werden, ohne alle Ungereimtheit, oder Widerspruch, V.I.61 neben einander gestellt. – Brebeuf hat, in seiner Uebersetzung, diese schöne Stelle verdorben, indem er sie schöner machen wollte.

765 *Les Dieux servent César, et Caton suit Pompée.*

Lucan wollte den Cato nur den Göttern nahe bringen, oder ihnen entgegenstellen, und das war sehr groß und sehr weise; aber Brebeuf fängt damit an, die Götter weit unter den Cäsar herab zu setzen, und dann bringt er den Cato in das Gefolge des Pompejus, und folglich aus der Handlung heraus, 770 wodurch denn das Gemählde gräulich verwirrt gemacht wird. Cato, der, bey dem Lucan, der herrschende Theil ist, wird bey dem Brebeuf der am wenigsten interessante von allen. – Ich habe diese Stelle des Lucan mit Vorsatz angeführt, um sie mit einer andern, von eben derselben Art, und von eben demselben Verfasser, zu vergleichen. |

775 Cäsar, wie er sich bey Marseille befand, wollte, daß man einen heiligen V.I.62 Hayn niederhauen sollte. Lucan, nachdem er ein Gemählde von den finstern Schrecken dieses Waldes gemacht hat, der von so fürchterlichen Dämonen bewohnt wurde,

780 *Que le Druide craint en abordant ces lieux
 D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses Dieux,*

sagt, daß, da die Soldaten des Cäsars sich nicht getraueten, an diesen Bäumen sich zu vergreifen, Cäsar selbst eine Axt genommen, und ihnen den Weg, mit folgenden Worten, gewiesen habe:

785 *Credite me fecisse nefas. – Tunc paruit omnis
 Imperiis non sublato securi pavore
 Turba, sed expensa Superiorum ac Caesaris ira.*

Diese Stelle ist noch mehr werth, als die vorhergehende. In der erstern sieht Lu- | can, indem er den Cato mit den Göttern vergleicht, nur auf die ver- V.I.63

764 wollte] V wollen

ment une cause, ce qui ne fait que rapprocher deux idées, fort éloignées 700
à la vérité; mais ici les Soldats de Cesar mettant dans la balance la réalité
des effets de sa colère, et de celle des Dieux, ils trouvent celle de Cesar plus
terrible; ce qui est plus actif. D'ailleurs dans le premier passage la chose reste
indécise, et Lucain donne la peine d'un jugement fort difficile à son Lecteur.
Ce n'est que la réputation infinie de Caton* qui rend ici l'approximation 705
des deux idées naturelle; car en mettant au lieu de ce grand Personnage,
quelque nom peu connu, comme Pison, Milon* etc. la distance des deux
idées en deviendrait plus grande, mais aussi Lucain manqueroit le but qu'il
se propose dans ce vers; jamais il n'arriveroit à aucune approximation. Dans
le second passage ce sont des juges compétents qui décident la question, et 710
pour rendre cette décision encore plus positive, Lucain se sert de la figure
d'une balance, et par là il semble que de nos propres yeux nous la voions
pancher du côté de Cesar. Mettez au lieu de Cesar le nom de quelqu'un
de ses Capitaines, ce passage fera encore plus ou moins d'effet. Je ne puis
pas non plus me servir ici de la traduction de Brebeuf, où cette belle idée 715
est pitoiablement estropiée. Il est absolument impossible que le sublime
B 29 de cet ordre et de cette espèce se puisse tra- | duire. Pour copier bien une
chose, il faut non seulement que je fasse ce qu'a fait le premier Auteur
de la chose, mais il faut encore que je me serve des mêmes outils et de
la même matière que lui. Or dans les arts où l'on se sert de signes et de 720
paroles, l'expression d'une pensée agit sur la faculté reproductive de l'ame.
Supposez maintenant l'esprit de l'Auteur et du Traducteur tourné de la
même façon exactement, le dernier pourtant se sert d'outils et de matière
totalement différentes. Ajoutez à cela que la mesure, la volubilité du son,
M.I.24 et le coulant d'une suite heureuse de consones et de voyelles, ont pris leur 725
origine avec l'idée primitive, et font partie de son essence.

700 fait] *a add.* à la vérité 701 à ... vérité] *a om.* | mettant] *a mettants* 702 trouvent]
JJ²WM trouvèrent 705 Ce] *a*), et ce | l'approximation] *JJ²WM* le rapprochement
706 naturelle] *JJ²WM* naturel 707 Pison] *a Pisoni* | Milon] *a Miloni* | etc.] *a add.* il
est bien vrai que 708 en deviendrait] *a devient* 708–709 manqueroit ... approximation]
a par le moien du tour qu'il prend dans ce vers n'arrivera jamais à une approximation
quelquonque 709 aucune approximation] *JJ²WM* aucun rapprochement 710 passage]
a om. 713 pancher] *JJ²WMP* pencher 714 d'effet] *a de l'effet* 715 pas] *a om.*
716 estropiée] *a massacrée* | absolument] *a parfaitement* 717–718 bien une chose] *a*
un chose quelconque 720 l'on] *a on* 722 l'esprit] *a les têtes* | tourné] *a tournées*
exactement 723 exactement] *a om.* | matière] *aM* matières 724 différentes] *JJ²WM*
différens | à cela] *a y* 725 consones] *a consonantes* 726 l'idée primitive] *a la primitive*
idée

790 verschiedene Art, womit beyde ein und dieselbe Sache beurtheilen, und da-
 durch werden denn doch nur zwey, obgleich wirklich weit von einander
 entfernte Ideen, einander genähert; aber hier legen die Soldaten des Cäsar
 die Wirkungen seines Zornes, und des Zornes der Götter, in eine Waag-
 schaale, und finden den Zorn Cäsars fürchterlicher, welches denn weit mehr
 795 Handlung enthält. Ausserdem bleibt, in der ersten Stelle, die Sache unent-
 schieden, und Lucan überläßt dem Leser die Mühe, ein schweres Urtheil zu
 fällen. Nur der unendlich große Ruf des Cato macht hier die Nebeneinan-
 derstellung beyder Ideen natürlich; man setze an die Stelle dieses außeror-
 dentlichen Mannes einen, weniger bekannten Namen, als Pison, Milon, u. d.,
 der Abstand zwischen beyden Ideen würde dadurch größer werden; aber
 800 Lucan würde auch des Zweckes, den er sich bey diesem Verse vorsetzt, ver-
 fehlen; er würde beyde Ideen | nicht einander nahe gebracht haben. – In der V.L.64
 zweyten Stelle sind es gültige Richter, welche die Frage entscheiden, und, um
 die Entscheidung noch bündiger zu machen, bedient sich der Dichter des
 figürlichen Ausdrucks von Waage, so daß wir, gleichsam vor unsern eigenen
 805 Augen, den Ausschlag auf die Seite Cäsars fallen sehen. Man setze, an Cäsars
 Stelle, den Nahmen irgend eines seiner Hauptleute, und diese Stelle wird
 noch mehr, – oder auch weniger – Wirkung machen. – Auch hier kann ich
 mich der Uebersetzung des Brebeuf nicht bedienen, weil diese schöne Idee
 in ihr jämmerlich, verstümmelt worden ist. Es ist schlechterdings unmög-
 810 lich, daß das Erhabene von diesem Range und von dieser Art übersetzt wer-
 den könne. Um eine Sache gut zu copiren, muß ich nicht allein das machen,
 was der erste Urheber der Sache gemacht hat, sondern ich muß mich auch
 eben derselben Werkzeuge, und eben desselben Stoffes bedienen. Nun wirkt
 in denen Künsten, in welchen man sich Zeichen und | Worte bedient, der V.L.65
 815 Ausdruck einer Idee auf die reproducirende Fähigkeit der Seele; und, wenn
 man nun auch annimmt, daß der Geist des Verfassers und des Ueberset-
 zers genau ein und dieselbe Wendung habe: so bedient der letzte sich ja
 doch ganz verschiedener Werkzeuge, und eines ganz verschiedenen Stoffes.
 Setzen Sie hinzu, daß die glückliche Mischung von Worten, daß Klang und
 820 Rythmus mit der ursprünglichen Idee zugleich entsprungen sind, und einen
 Theil ihres Wesens ausmachen.

806 Nahmen] V Namen *corr.* Nahmen

Remarque (*b)

B 29, Dans la Tragédie de l'Hecube* d'Euripide, Talthybius vient chercher cette
 M.I.28, malheureuse Reine pour lui annoncer de nouveaux malheurs. Elle venoit de
 P 528 perdre son mari, ses enfants, sa couronne, sa patrie et sa liberté. Talthybius la 730
 P 530 demande à ses femmes, qui la lui montrent couchée par terre sur le dos, et la
 tête enveloppée dans un linge. Talthybius saisi d'horreur à ce spectacle, dit
 ὦ Ζεῦ, τί λέξω; ὁ *Jupiter, que dirai-je!* cette esquisse fait sentir au vif le néant
 de la condition humaine, sans que Talthybius eut besoin de le renforcer par
 une impiété en ajoutant 735

... πότερα σ' ἀνθρώπους ὀρέῃν,
 ἢ δόξαν ἄλλως τήνδε κεκτῆσθαι μάτην,
 Ψευδῇ δοκοῦντας δαιμόνων εἶναι γένος,
 Τύχην δὲ πάντα τὰν βροτοῖς ἐπισκοπεῖν;

Dirai-je Jupiter que tu te mêles des affaires des hommes; ou bien le 740
 hasard gouvernant l'Univers, l'opinion de l'existence des Dieux est-elle
 une erreur?

Je prend cet exemple puisqu'Euripide a trouvé bon d'y donner l'esquisse et
 le tableau en même temps. |

Remarque (*c)

745

B 30, Il y a des objets dont tous les contours sont équivoques, et qui néanmoins
 M.I.30, plaisent infiniment. Ce sont les bons ouvrages à la mosaïque, et qui sont
 P 530 pour la plus-part des développements de polyèdres. On peut les comparer
 à un concert de musique, et ce ne sont pas tant des compositions de parties,
 que des compositions de tous. Dans cette espèce d'ouvrages chaque partie 750

730 et] *a om.* 731 la lui] *a lui la* 732 ligne] *a linge* | saisi ... à] *a aiant horreur de*
 733 ὦ ... λέξω] *a om.* | ὁ ... dirai-je] *P om.* | cette] *a cet* 734 de ... humaine] *a des grandeurs*
 et de la condition humaines 736-739 πότερα ... ἐπισκοπεῖν] *a om.* 739 τὰν] *J²W τ'αν]*
M τ'αν 740 mêles] *a mêle* 743-744 Je ... temps] *a om.* 743 puisqu'Euripide] *J²WM*
 parce qu'Euripide 747 à la] *J¹J²WM en* | mosaïque] *a add.* comme on en trouve dans
 les Ruines de Palmyre et de Balbecq 748 peut] *a pourroit* 749 des] *P de* 750 des] *P*
 de | tous] *a totals]* *J²WM tous]* *a add.* Par exemple Fig. 4 en prenant A pour partie principale
 le total qui en résulte est la figure B, en prenant C pour la partie principale, le total sera D, et
 ainsi du reste. | d'ouvrages] *J²WM d'ouvrage*

Anmerkung (*b)

In der *Hekuba* des *Euripides*, kommt Thalthybius, die unglückliche Königin aufzusuchen, um ihr neue Unglücksfälle anzukündigen. Sie hatte ihren
 825 Gemahl, ihre Kinder, ihre Krone, ihr Vaterland und ihre Freyheit verloren. Thalthybius fragt ihre Begleiterinnen nach ihr, und sie zeigen sie ihm, auf dem Rücken ausgestreckt auf der Erde liegend, und den Kopf in ein leinen Tuch gehüllt. Thalthybius, | bey diesem Anblick von Schrecken ergriffen, ruft aus, VI.66
 830 „ὦ Ζεῦ, τί λέξω; „o Gott, was soll ich sagen?“ – Diese paar Worte erzeugen ein lebhaftes Gefühl von der Nichtigkeit des menschlichen Zustandes, ohne daß Thalthybius nöthig gehabt hätte, sie durch eine Lästerung zu verstärken, indem er hinzu setzt:

— — — — πότερα σ' ἀνθρώπους ὀρᾶν,
 Ἥ δόξαν ἄλλως τήνδε κεκτήσθαι μάτην,
 835 Ψευδῆ, δοκοῦντας δαιμόνων εἶναι γένος
 Τύχην δὲ πάντα τὰν βροτοῖς ἐπισκοπεῖν;

„Ist es wahr, daß du der Menschen dich annimmst? Oder ist es ein falscher Wahn, wenn die Menschen an Götter glauben, und regiert der Zufall Alles hienieden?“ – Ich wähle dieses Beypiel, weil Euripides
 840 für gut gefunden hat, darinn, zu gleicher Zeit, die Skizze, und das Gemählde selbst zu geben. |

Anmerkung (*c)

VI.67

Es giebt Gegenstände, deren Umrisse alle zweydeutig sind, und die, dem ungeachtet, unendlich sehr gefallen. Dieses find die guten Werke von mosai-
 845 scher Arbeit, welche größtentheiles Entwicklungen vielseitiger Figuren sind. Man kann sie einem musikalischen Concert vergleichen; und sie sind nicht so wohl Zusammensetzungen von Theilen, als Zusammensetzungen von Ganzen. In dieser Art von Werken kann jeder Theil Haupttheil seyn, und

peut être partie principale, et tient à plusieurs tous différents, réguliers, et
 M.I.31 parfaits, et le mouvement le plus imperceptible de l'oeil fait changer l'idée
 du tout; ce qui produit une richesse étonnante d'objets.

Remarque (*d)

B 30, Dans ce mélange l'Hétrusque domine, mais on pourra remarquer encore un 755
 M.I.40, autre mélange du Grec et de l'Hétrusque dans les ouvrages des Siciliens, où
 P 530 le Grec domine de beaucoup.

Remarque (*e)

B 30, Les hommes aiant besoin de se garantir des injures de l'air, d'un soleil
 M.I.40, ardent, ou d'un froid excessif, n'avoient que deux moiens pour y parvenir, 760
 P 530 sçavoir, de se cacher dans des cavernes, ou de se refugier sous le feuillage
 épais des arbres. Il est naturel que perfectionnant leurs idées, multipliant
 leurs plaisirs, leurs desirs et leurs besoins, et voulant enfin une architecture,
 ils dussent prendre un de ces moiens pour modèle: il est naturel encore
 que dans les climats où les seules cavernes pouvoient suffire à les défendre 765
 des ardeurs du soleil ou des rigueurs de l'hyver, les cavernes devinssent le
 principe de l'architecture, d'où naquirent les huttes des Hottentots et des
 P 532 peuples du Nord, et enfin les Pyramides d'Egypte; et que dans les climats
 tempérés, où l'ombre du feuillage garantissoit assez d'une chaleur incom-
 mode, les hommes y prissent ces arbres pour le principe de leur façon de 770
 bâtir; et lorsqu'on veut suivre la marche qu'ils devoient tenir naturellement,
 B 31 on verra qu'à bien peu de frais la nature leur fournit les idées sublimes de
 la belle architecture, et même leur apprend la distinction de toutes les parties
 des différents ordres.

751 peut ... et] *a om.* | tous] *a tōtals*] *J²WM* tous 752 fait] *a vous fait* 755 pourra] *a*
 peut 759-774 Les ... ordres] *a om.* 761 des] *P les*

gehört zu mehrern, von einander verschiedenen, regelmäßigen, vollkommenen Ganzen. Die allerunmerklichste Bewegung des Auges verändert die Idee vom Ganzen, wodurch denn ein außerordentlicher Reichthum von Gegenständen hervor gebracht wird.

Anmerkung (*d)

In dieser Mischung herrscht das Hetrurische; aber in den Werken der Sicilianer kann man noch eine andere Vermischung | des Griechischen und Hetrurischen bemerken, in welchen aber das Griechische bey weitem herrschend ist. V.I.68

Anmerkung (*e)

Die Menschen, da sie in der Nothwendigkeit waren, sich vor den Ungemächlichkeiten des Wetters, der brennenden Sonnenhitze, oder der großen Kälte zu schützen, hatten nur zwey Mittel zur Erreichung dieser Zwecke, nämlich, entweder in Höhlen sich zu verbergen, oder sich unter dickbelaubte Bäume zu flüchten. Es ist natürlich, daß sie, wie ihre Ideen anfiengen, sich zu vervollkommen, wie ihre Vergnügungen, Begierden und Bedürfnisse sich vermehrten, und sie endlich eine Architectur haben wollten, eines von diesen beyden Mitteln zum Muster wählten; es ist ferner natürlich, daß unter denen Himmelsstrichen, wo nur Höhlen hinlänglich waren, sie vor den Stralen der Sonne, oder der Strenge des Winters zu bewahren, diese Höhlen das Principium der Architectur wurden, woraus | denn die Hütten der Hottentotten und der nordischen Völker, so wie die egyptischen Pyramiden entstanden, und daß in den gemäßigten Zonen, wo der Schatten der Bäume hinlänglich vor beschwerlicher Hitze schützte, die Menschen diese Bäume zum Principio ihrer Bauart machten. Und, wenn man dem Gange, den sie, natürlicher Weise, nehmen mußten, folgen will: so wird man sehen, daß die Natur ihnen die erhabenen Ideen der Architectur gleichsam von selbst in die Hände gab, und sie sogar den Unterschied aller Theile der verschiedenen Ordnungen lehrte. V.I.69

Remarque (*f)

775

B₃₁, M.I.47, Il faut pourtant remarquer que dans les groupes ou statues en yvoire, qui
 P⁵³² sont petites, il est permis d'être un peu plus peintre, parce qu'on les voit
 de plus près, et par conséquent on y fait agir davantage l'expression; et
 d'ailleurs en parlant des groupes de Laocoon et d'Amphion, je les considère
 comme appartenant uniquement à la Sculpture de ronde bosse : en les consi- 780
 dérant comme aiant été construits pour décorer des niches, ils approcheront
 du genre des bas-reliefs, et par conséquent de la peinture, et c'est alors qu'on
 devra les juger presque uniquement sur les principes de cet art, puisque la
 grande distance que ces deux pièces demandent pour être vues, ne donne
 presque pour point de vue qu'un seul point. 785



776 Il ... pourtant] *a* Pourtant il faut | groupes ... statues] *a* statues ou groupes 778 davan-
 tage l'expression] *a* l'expression d'avantage | et²] *J'* *om.* 778–785 et ... point²] *a om.*

Anmerkung (*f)

Man muß, indessen, bemerken, daß es, in Gruppen oder Statuen von Elfen-
880 bein, welche klein sind, erlaubt ist, ein wenig mehr Mahler zu seyn, weil
man diese von viel näher sieht, und folglich den Ausdruck mehr darinn wir-
ken läßt. Und außerdem sehe ich die Gruppen vom Laocoon und Amphion
so an, als ob sie einzig und al- | lein zur eigentlichen Bildhauerey gehörten. V.I.70
Betrachtet man sie so, als ob sie, zur Verzierung von Bilderblenden gemacht
885 worden wären: so nähern sie sich der Gattung des flachen Schnitzwerks, und
folglich der Mahlerey; und alsdenn muß man sie, fast einzig und allein, nach
den Principien dieser Kunst beurtheilen, weil die große Entfernung, welche
diese beyden Stücke erfordern, um gesehen zu werden, fast nur einen einzi-
gen Punkt zum Gesichtspunkt läßt.

C [1], **Lettre sur les desirs, à M. T.D.S.**
M.I.49,
P 534

À Paris,
MDCCLXX.



C [2] – *Propria rate pellimus undas.* Manilius.*

C [3],
M.I.51,
P 536

Avertissement de l'éditeur.

5

Quelques Personnes ayant fait assez d'accueil à une petite brochure qui a paru depuis peu sous le titre de *Lettre sur la Sculpture*, on en donne ici la suite d'après une copie de la main de l'Auteur, sous le titre de *Lettre sur les Desirs*.

C [4] On a suivi l'original avec la dernière exactitude, tant | pour les desseins 10
des vignettes que pour l'orthographe; et assurément l'Auteur n'aura pas à se plaindre à cet égard.

Au reste on se flatte que cette pièce, trop courte pour ennuyer, amusera par un ton Philosophique assez conforme au goût du Siècle.



1 Lettre] *b add.* 2de | à ... S] *J'* à M. De Smeth] *bJ²W om.*] *M* à M. Théodore De Smeth, ancien président des échevins de la ville d'Amsterdam 2–3 À Paris MDCCLXX *bJ²WM om.* 4 *Propria ... Manilius] b* *Nostra loquar, nulli Vatum debebimus orsa / Nec furtum, sed opus veniet, soloque volamus / In coelum curru: propria rate pellimus undas] M om.* 5–14 Avertissement ... Siècle] *bV om.* 14 Siècle] *J' add.* Lettre sur les desirs] *J²W add.* Lettre sur les desirs, à M. De Smeth] *M add.* Lettre sur les desirs. ¶ *Propria rate pellimus undas.* Manilius.

Ueber das Verlangen.

V.I.71

Ein Brief an H. Theodor von Smeth.

(Paris 1770.)

Propria rate pellimus undas.

5 *Manil.*

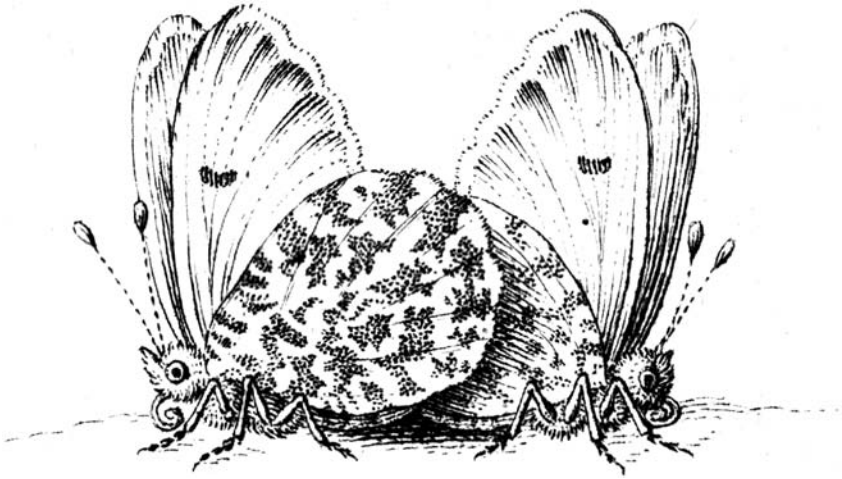
Vorbericht des deutschen Uebersetzers.

V.I.73

Von dieser kleinen Schrift des H. H. befindet sich bereits in dem Merkur (Windmond 1771) eine Uebersetzung, die den H. *Herder* zum Verfasser hat, und die ich, fast durchgängig, beybehalten habe, ungeachtet sie ein wenig
10 frey ist; denn der Grund hiezu ist zu gut, um daß ich einem solchen Vorgänger nicht mit völliger Sicherheit hätte nachgehen können. H. *Herder* bemerkt, nämlich, „daß die Bemerkungen des Verfassers, durch die französisch-metaphysische Sprache, die der deutschen Philosophie fremd ist, dunkel werden, und daß Er ihm daher unvermerkt nachzuhelfen gesucht, wie
15 sichts, ohne den Gang seiner Ideen oder die Farbe seines Ausdrucks zu ändern, etwa thun lassen.“ –

Was H. *Herder* sonst noch über diese kleine Schrift des H. H. und über dessen | Philosophie überhaupt sagt, glaube ich hier meinen Lesern mittheilen
zu müssen. V.I.74

20 „Vielleicht (sagt Er) hat seit Plato über die Natur des Verlangens in der menschlichen Seele niemand so reich und fein gedacht, als unser Autor. Sein System ist so groß, wie die Welt, ewig wie Gott und unsere Seele; aber seine Bemerkungen konnten nur, dem Zwecke eines Briefes gemäß, leicht hingeworfen werden. – – Habe Jemand ein System, welches er wolle, es wäre
25 übel, wenn er die schöne Reihe ächter philosophischer Perlen in diesem Briefe nicht liebgewönne, oder wenigstens werth hielte.“ – – |



C [5], P 538 MONSIEUR,

15

M.I.52 Dans la Lettre que j'eus l'honneur de vous adresser sur la Sculpture il y a quelque temps, je vous avois promis de vous écrire touchant une propriété de l'Ame, qui, après une longue contemplation d'un objet désiré, fait naître le dégoût.

M.I.53 Je m'acquitte de ma promesse | d'autant plus volontiers, que celle-ci 20
C 6 servira en quelque façon de suite et d'éclaircissement à ma précédente.

La propriété dont il s'agit ici est fort analogue à la force attractive que nous observons constamment dans ce que nous appelons matiere. Mais avant que de passer à la recherche de cette propriété, il faut que je vous avoue ma parfaite ignorance de ce que c'est que matiere, en ajoûtant, qu'il ne me 25 paroît guere probable qu'elle soit ce que nos Physiciens rigides nous font accroire, puisque les idées des attributs que nous lui supposons, ne résultent
C 7 que du rapport qui se | trouve entre quelques effets et nos organes.

Je crois vous avoir prouvé dans ma précédente, que l'Ame cherche toujours le plus grand nombre d'idées possible dans le plus petit espace de 30 temps possible, et que ce qui l'empêche de se contenter à cet égard, réside dans la nécessité où elle se trouve de se servir d'organes et de moyens, et d'agir par succession de temps et de parties.

15-16 Monsieur ... Lettre] *JJ²WM* Dans la lettre, monsieur, 16 j'eus] *b* j'avois 18 fait] *b*
fit 21 façon] *JJ²WM* sorte 23 Mais] *b*), et 26 soit] *b* est | nos] *b* des 29 vous] *b*
om. 31 de] *b* à

Ueber das Verlangen.

V.I.75

MEIN HERR,

In dem Schreiben, das ich, vor einiger Zeit, die Ehre hatte, Ihnen über die
 30 Bildhauerey zu senden, machte ich mich anheischig, Ihnen über eine Eigen-
 schaft der Seele zu schreiben, diejenige nämlich, *da die Seele, nach langer*
Beschauung eines gewünschten angenehmen Gegenstandes, Ueberdruß emp-
findet; und ich erfülle dieses Versprechen itzt um desto lieber, da dieser Brief
 dem erstern zur Erläuterung dienen kann.

35 Die Eigenschaft, von der hier die Rede ist, gleicht der *Anziehungskraft*
 sehr, die wir durchgängig in dem, was wir Materie nennen, bemerken. Ich
 sage, was wir Materie *nennen*; denn, Ihnen meine Unwissenheit zu gesteh-
 en, ich weiß nicht, was die Materie ist? – Und ich füge hinzu, daß sie mir
 gar nicht das scheint, was unsre strengen Naturlehrer | uns von ihr glauben V.I.76
 40 machen wollen, da die Begriffe von den Eigenschaften, welche wir ihr zueig-
 nen, nichts als Resultate des bloßen Verhältnisses sind, das sich zwischen
 einigen ihrer Wirkungen und unsern Organen befindet.

In meinem erstern Briefe glaube ich Ihnen erwiesen zu haben, *daß die*
Seele beständig die möglichst größte Anzahl von Ideen, in der möglichst kürze-
 45 *sten Zeit suche*, und daß das, was ihre völlige Befriedigung hierinn hindert, in
 der Nothwendigkeit liegt, Organe und Mittelwerkzeuge gebrauchen zu müs-
 sen; und in der Nothwendigkeit, nicht anders, als durch *Zeitfolge* und *Folge*
der Theile, afficirt werden zu können.

Si l'Ame pouvoit être affectée par un objet sans le moyen des organes, le temps qu'il lui faudroit pour s'en faire l'idée seroit réduit exactement à rien. 35

C 8 Si l'objet étoit tel, que l'Ame | pût être affectée par toute la totalité de l'essence de cet objet, le nombre des idées deviendrait absolument infini; et ces deux cas supposés ensemble, la totalité ou la somme de ces idées représenteroit sans moyen, et sans aucune succession de temps ou de parties, toute la totalité de l'objet: ou plutôt cet objet seroit uni de la façon la plus 40
P 540 intime et la plus parfaite à l'essence de l'Ame; et c'est alors qu'on pourroit dire, que l'Ame jouit de la façon la plus parfaite de cet objet.

Si je suppose l'Ame et l'objet deux substances homogenes, la jouissance
C 9 pourra être réciproque et parfaite, c'est-à-dire que les | deux substances feront tellement une seule substance, que toute idée de dualité sera détruite: 45
M.I.54 et en vérité si on suppose deux substances homogenes ou hétérogenes douées de certains attributs, tous les rapports de ces deux substances ensemble ne me donnent pas encore l'idée qu'on attache au mot de jouir; et pour que l'on conçoive que ces deux substances jouissent réciproquement l'une de l'autre, il faut les supposer unies et ne faisant qu'un être ensemble. 50

Ainsi, le but absolu de l'Ame, lorsqu'elle desire, est l'union la plus intime
C 10 et la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet de- | siré. Mais comme dans l'état actuel où l'Ame se trouve, il lui est presque impossible de tendre vers cette union si ce n'est par le moyen des organes, il lui est également impossible de parvenir à la jouissance parfaite de quoi que ce puisse être. 55

Pour les objets que l'Ame peut désirer, ils sont ou homogenes ou hétérogenes à son essence; et la vivacité des desirs, ou plutôt le degré de la force attractive, se mesurera constamment par le degré d'homogénéité de la chose désirée; et ce degré d'homogénéité consiste dans le degré de possibilité de la parfaite union. 60

C 11 Par exemple, on aimera moins | une belle statue que son Ami, son Ami que sa Maîtresse, et sa Maîtresse que l'Etre suprême. C'est par-là que la Religion fait de plus grands enthousiastes que l'Amour, l'Amour que l'Amitié, et l'Amitié que ce desir pour des choses purement matérielles.

35 l'idée] *b* une idée 38 ces ... supposés] *b* supposés ces deux cas 41 à] *b*
avec | pourroit] *b* peut 44 que] *b* om. 45 feront] *P* seront 48-49 que l'on] *b*
qu'on 54 si ... n'est] *b* que 59 dans] *J'* dan

Könnte die Seele von einem Gegenstande, ohne das Medium von Organen, gerührt werden: so wäre die Zeit, die sie bedürfte, um eine Idee zu erhalten, gerade dem *Nichts* gleich.

Wäre der Gegenstand so beschaffen, daß *die Seele von der ganzen Fülle seiner Wesenheit auf Einmal* gerührt werden könnte: so wäre dann die Zahl der Ideen, die sie erlangte, durchaus unendlich. – V.I.77

Und nun beydes zusammen genommen, daß, nämlich, die Seele, ohne Mittelwerkzeug und ohne einige Zeit- und Theilfolge, von der ganzen Wesenheit eines Gegenstandes afficirt werden könnte, dergestalt, daß *er unmittelbar, daß er ganz, auf die innigste und vollkommenste Weise mit dem Wesen der Seele Eins würde*: so könnte man alsdenn sagen, nun genießt die Seele! Nun genießt sie diesen Gegenstand völlig!

Nehme ich an, daß die Seele und das Subject, Substanzen *Einer Art* wären: so wird der Genuß von beyden Seiten gleich und vollkommen, das heißt, beyde Substanzen werden so *Eins* seyn, daß aller Begriff von Zweyfachheit schwindet. Und, wirklich, so lange man noch zwey Substanzen nimmt (sie mögen nun gleich, oder ungleichartig seyn), die mit gewissen, ihnen eigenen Attributen begabt sind, so lange geben mir alle Beziehungen dieser zwey Substanzen auf einander, auch alle zusammen genommen, noch keine Idee von dem, was *Genuß* heißt. Um sich zwey Substanzen *einander genießend* zu denken, muß man sie sich *vereint*, beyde zusammen als *Ein Wesen*, denken. V.I.78

Diesem nach ist also der Zweck der verlangenden Seele, ihre Wesenheit mit der Wesenheit des verlangten Gegenstandes auf die genaueste und vollkommenste Art zu vereinen. Da aber, in ihrem gegenwärtigen Zustande, diesem Streben nach Vereinigung, *die Organe* im Wege, und zwischen ihr und dem Gegenstande, immer inne stehen: so ist es ihr unmöglich, irgend etwas unmittelbar und völlig zu genießen, was es auch seyn mag.

Die Gegenstände, nach welchen die Seele verlangt, können mit ihr, entweder von *Einer*, oder, in Ansehung ihrer, von *fremder* Art seyn. Diesem gemäß steht die Lebhaftigkeit des Verlangens, oder vielmehr der *Grad von Anziehungskraft* der Seele immer im *Verhältniß mit der Gleichartigkeit* des verlangten Gegenstandes; und dieser Grad der Gleichartigkeit ist wieder nichts, als Grad der *Möglichkeit ihrer vollkommenen Vereinigung*. Man liebt, z. B. eine schöne Statue weniger, als seinen Freund, den Freund weniger, als die Geliebte, die Geliebte weniger, als das höchste Wesen; und aus diesem Grunde macht dann auch die Religion größere Enthusiasten, als die Liebe, die Liebe größere, als die Freundschaft, die Freundschaft größere, als die Begierde nach materiellen Dingen. V.I.79

58 er] *Hilß* 1,50: der Gegenstand

Lorsque je contemple une belle chose quelconque, une belle statue, je ne 65
cherche en vérité que d'unir mon être, mon essence, à cet être si hétérogène;
mais après bien des contemplations je me dégoûte de la statue, et ce dégoût
naît uniquement de la réflexion tacite que je fais sur l'impossibilité de
l'union parfaite. |

C 12 Cette expérience, qui est très vraie, et qui sera peut-être encore éclaircie 70
dans la suite, n'est à la vérité bien intelligible qu'aux seules âmes qui, heu-
reusement ou malheureusement, joignent le tact le plus fin et le plus exquis,
à cette énorme élasticité interne qui les fait aimer et désirer avec fureur, et
M.I.55 sentir avec excès: c'est-à-dire à ces Âmes qui sont ou modifiées ou placées
de telle façon, que leur force attractive trouve le moins d'obstacles dans sa 75
tendance vers le but.

Dans l'Amitié l'impossibilité de l'union paroît moins grande; et dans
C 13 l'Amour, la Nature nous trompe un instant; mais le dégoût qui suit | montre
avec évidence l'imperfection de l'union si complète en apparence. (*1)

Dans l'Amour de Dieu, c'est-à-dire dans la contemplation mentale du 80
Grand Être, il ne sauroit y naître du dégoût, puisque nous ne nous apper-
P 542 cevons pas d'une impossibilité absolue de l'union désirée. L'homogénéité
paroît parfaite. Nous connoissons son existence ou par le sentiment interne
qu'il a mis dans notre Âme, ou très assurément par des démonstrations
exactes et à toute épreuve. Pour ses attributs c'est notre raison, et sou- 85
C 14 vent notre imagination, qui les | créent (*2): mais en considérant cet Être
immense en Philosophe, c'est un Être simple et infini.

Voyons encore, s'il vous plait, les purs effets de la Nature dans les grandes
passions. Ce n'est pas sans doute une invention des hommes: ce n'est pas
de l'éducation que nous avons appris à embrasser nos Parens et nos Amis, à 90
les serrer dans nos bras avec une force proportionnée à notre amour. Voyez
C 15 cette tendre Mère avec son enfant sur les ge- | noux: voyez comme elle le
presse contre son sein, comme elle l'inonde de baisers. (*3) Examinez bien
le mécanisme de ce baiser si admirablement dépeint par Lucrece,* et vous

(*1) Omne animal triste post coitum.*

(*2) "Ὡς περ δὲ καὶ τὰ εἰδῆ ἑαυτοῖς ἀφομοιοῦσιν οἱ ἄνθρωποι οὕτω καὶ τοὺς βίους τῶν Θεῶν.
L'homme attribue aux dieux ses mœurs et ses coutumes, comme il leur attribue sa
figure. Aristot. Polit.*

(*3) Et tenet adsuctis humectans oscula labris.*

67-68 de ... uniquement] *M om. (hapl.)* 71 seules] *J²WM om.* 75 sa] *b leur* 76 le]
b leur 79 (*1)] *V om. note* 80 c'est-à-dire dans] *b ou* 81 y] *b om.* 85 exactes ...
épreuve] *b irréprochables* 86 créent] *J²WM crée | (*2)] b om. note*

Betrachte ich etwas Schönes – sey, was es wolle – eine schöne Statue, z. B. so suche ich in der That nichts, als mein Wesen, mein Ich, mit diesem so ungleichartigen Gegenstande zu *vereinen*; nach öfterer Beschauung erweckt
 90 die Statue endlich Ueberdruß in mir, und dieser Ueberdruß entspringt lediglich aus der geheimen Empfindung, daß eine völlige Vereinigung zwischen uns unmöglich ist. – Freylich, ist diese, sehr sichre Erfahrung (die in der Folge sich vielleicht noch mehr aufklären wird) nur denen Seelen begreiflich, | die, V.I.80
 95 glücklicher oder unglücklicher Weise, das feinste, ausgesuchteste Gefühl mit der außerordentlichen innern Schnellkraft verbinden, vermöge welcher sie mit Muth verlangen und lieben, und ein Uebermaaß empfinden; Seelen, die so beschaffen, oder so gerichtet sind, daß ihre Anziehungskraft, im Streben nach Endzweck, das wenigste Hinderniß findet.

In der *Freundschaft* scheint das Unmögliche gegenseitiger Vereinigung
 100 sich zu *vermindern*, und in der *Liebe* weiß uns die Natur sogar *Einen* Augenblick zu betrügen. Aber, der Ueberdruß, der folgt, zeigt zur Gnüge, wie unvollkommen eine Vereinigung war, die, dem Wahne nach, so ganz, so völlig seyn sollte. (*1)

In der *Liebe Gottes*, das heißt, in der Anschauung dieses höchsten, vollkommensten Wesens, dürfte eigentlich kein Ueberdruß Statt finden, weil wir uns da in keiner absoluten Unmöglichkeit finden, uns mit ihm *vollkommen zu vereinen*. Das Einartige scheint hier vollkommen. Wir erkennen das Daseyn die- | ses Wesens, entweder, durch die innere Empfindung seiner, V.I.81
 110 Seine Eigenschaften erschafft uns unsre Vernunft, oft auch unsre Einbildungskraft; (*2) aber, betrachten wir nun dieses unermeßliche Wesen, als Philosophen: so ist es ja – *einfach und unendlich*. –

Bemerken Sie ferner, M. H. wie die Natur in großen Leidenschaften sich äussert. Es ist, Zweifelsohne, nicht *Erfindung* der Menschen, nicht Gewohn-
 115 heit der Erziehung, wenn wir Aeltern und Freunde in unsre Arme schließen. Wir drücken sie an unsre Brust mit einer Kraft, die gleichsam mit unserer Liebe verhältnißmäßig seyn soll. Sehen Sie | diese zärtliche Mutter, und auf V.I.82
 ihren Knien den Säugling! Wie sie ihn an den Busen drückt! Wie sie ihn mit Küssen überschwemmet! – Man untersuche den Mechanismus dieses

(*1) [Vom. & Hilß I.52 add.:] omne animal tristum post coitum.

(*2) Ωσπερ δε και τα ειδη εαυτοις αφομοιουσιν οι ανθρωποι, ουτω και τους βιους των θεων. So wie die Menschen den Göttern ihre Gestalt geben; so dichten sie ihnen auch ihre Lebensweise an.

103 sollte] Vom. note (*1)

verrez que l'Ame cherche tous les moyens de s'unir essentiellement avec 95
l'objet qu'elle desire.

M.I.56 Je crois qu'il est assez évident par ce que je viens de dire, que le desir
de l'Ame est une tendance vers l'union parfaite et intime avec l'essence de
l'objet désiré; et ensuite, que l'Ame tend proprement vers l'union parfaite
C 16 et intime avec tout | ce qui est hors d'elle; (*4) c'est-à-dire que sa qualité 100
attractive est universelle, (*5) comme elle l'est dans chaque partie de ce
que nous appelons matiere, et que par conséquent elle desire toujours;
car lorsqu'on aura mis un obstacle invincible à sa tendance vers son but le
C 17 plus désiré, elle tendra tout de sui- | te vers un objet moins désiré. Dénys se
plaisoit encore à Corinthe.* 105

Nous avons vu en général que l'Ame tend à l'union avec tout ce qui est
hors d'elle, et qu'elle desire toujours l'objet avec lequel cette union est le
moins impossible.

Maintenant il s'agiroit d'une recherche extrêmement curieuse, savoir de
celle des moyens par lesquels l'Ame fait agir cette tendance pour tâcher 110
d'arriver au but qu'elle se propose.

L'Ame, qui est éternelle par son essence, qui répugne à tout rapport avec
C 18 ce que nous appelons succession et durée, (*6) habite un | corps qui paroît
fort hétérogène à la nature de l'Ame; sa liaison avec ce corps est très impar-
faite: car dans le temps que vous lisiez ces lignes, et avant que je vous en 115
P 544
M.I.57 avertisse, vous n'aviez aucune perception, aucune idée quelconque de vos
jambes, de vos bras, ou d'autres parties de votre corps; et la non-existence
de toutes ces parties, n'auroit fait pour le moment aucun changement quel-
conque au *Vous* qui pense. Après mon avertissement votre Ame ira faire la
C 19 revue de vos membres, et, si vous y prenez bien garde, assez | en désordre, 120
ne sachant bien où elle ira la premiere.

(*4) Τοῦ ὅλου οὖν τῇ ἐπιθυμίᾳ καὶ διώξει Ἔρως ὄνομα. *La concupiscence et la poursuite du tout s'appelle Amour*, dit Aristophane dans le *Symposium* de Platon.*

(*5) *Inest ingenio humano motus quidam arcanus, et tacita inclinatio in amorem aliorum: qui si non insumatur in unum vel paucos, naturaliter se diffundit in plures.* Baco Verulam.*

(*6) Cette assertion est une suite nécessaire de la propriété démontrée dans la *Lettre sur la sculpture*;* mais elle se démontre d'une façon directe, comme je le ferai voir ailleurs.

97 de] *b* add. vous 100 (*4)] *b* om. note | *En note* (*4): La ... Amour] *P* om. 107 l'objet]
b cet objet | le] *b* la 113 *En note* (*6): Cette assertion | *b* Ce qui] mais ... ailleurs] *b* om.
115 lisez] *b* lisez 120 vos] *b* ses 121 bien] *J/J*²WM trop

120 Kusses, wie ihn Lucrez so bewunderungswürdig schildert, (*3) und man wird finden, daß die Seele *alle Mittel* suche, sich mit dem Gegenstande, dessen sie begehrt, *wesentlich zu vereinen*.

Aus dem, was ich gesagt habe, wird es, wie mir dünkt, augenscheinlich, daß „*Begierde der Seele ein Streben ist nach vollkommener und inniger Vereinigung mit dem Wesen des Begehrten*“; und, ferner, „daß die Seele eigentlich nach einer völligen und innigen Vereinigung *mit Allem außer ihr* (*4) strebt, daß | heißt, daß ihre Anziehungskraft allgemein ist (*5) (wie diese es in V.I.83 jedem Theil dessen was wir Materie nennen, ist), und daß sie also *immer* begehret.“

130 Denn, setzt man auch ihrem Streben nach dem Zwecke, dessen sie am innigsten begehret, ein unüberwindliches Hinderniß entgegen: so wird sie sogleich einem Gegenstande, nach welchem sie erst minder verlangte, nachstreben. Dionys gefiel sich endlich auch in Korinth. –

Wir haben, im Allgemeinen, gesehen, daß die Seele mit *Allem außer ihr* vereint zu werden, strebt, und daß sie immer des Gegenstandes am heftigsten begehrt, dessen Vereinigung mit ihr, *am wenigsten unmöglich*, ist. Itzt kommt es auf die Untersuchung der *Mittel* an, durch welche | die Seele ihr Streben V.I.84 wirken läßt, um zu dem Zweck zu gelangen, den sie sich vorsetzt.

Unsre Seele, ewig in ihrem Wesen, und allem Verhältniß mit dem, was 140 wir Raum und Zeitfolge nennen, ihrer Natur nach zuwider, (*6) bewohnt einen Körper, der von einer, von ihrer Natur sehr verschiedenen Art zu seyn scheint. Das Band derselben mit diesem Körper ist also sehr unvollkommen. Denn, indem Sie diese Zeilen lesen, M. H. haben Sie, wenn ich Sie nicht daran erinnere, keine Vorstellung, keine Idee von Fuß, Hand, oder andern 145 Theilen Ihres Körpers. Das Nichtdaseyn aller dieser Theile würde in dem *Ich*, das in Ihnen denket, für den Augenblick durchaus keine Aenderung gemacht haben. Erinnere ich Sie nun an jene Theile: so muß die Seele erst anfangen, V.I.85 ihre Glieder zu überzählen; und, wenn Sie Acht darauf geben: so geschieht dieses mit ziemlicher Unordnung, als ob sie nicht wüßte, wo, oder wie sie 150 anfangen sollte.

(*3) *Et tenet adsuctis humectans oscula labris.*

(*4) Του ολου ουν τη επιθυμια και διωξει ερωσ ονομα, Verlangen und Streben nach Allem, heißt Liebe, sagt *Aristophanes* in *Plato's Gastmahl*.

(*5) *Inest ingenio humano motus quidam arcanus et tacita inclinatio in amorem aliorum, qui si non insumatur in vnum vel paucos, naturaliter se diffundit in plures.* *Baco Verul.*

(*6) Diese Behauptung ist eine nothwendige Folge der, in dem *Briefe über die Bildhauerey*, entwickelten Eigenschaft der Seele, läßt sich aber auch geradezu beweisen, wie ich anderswo zeigen werde.

La connoissance que l'Ame a de son corps n'est pas supérieure à celle qu'elle a de tous les autres corps qui l'environnent; car elle n'en a aucune idée que par l'action extérieure du corps sur ses propres organes. Pour les sensations intérieures, elles tiennent à la nature de l'Ame, et nullement à la nature du corps: ce ne sont tout au plus que les modifications du corps qui causent ces sensations. 125

C 20 Le corps est presque aussi étranger à l'Ame que tout autre corps, en tant qu'il exécute la volonté de l'Ame; car en prenant un bâton à la main, l'effet de la velléité de l'Ame se manifeste aussi bien au bout du bâton qu'au bout des doigts. 130

En tant que le corps est le véhicule de la matiere moyenne, qui transmet quelque action d'un objet extérieur à l'Ame, pour qu'elle se forme l'idée de l'objet, le corps est un instrument passif dont l'Ame doit se servir.

Voilà le tableau du composé de l'homme. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans ce composé, c'est d'un côté la faculté de produire, par le moyen des deux sexes, un compose qui lui ressemble; et de l'autre, celle de pouvoir régler cette force, non en l'anéantissant, ou en diminuant son intensité C 21 (ce qui seroit impossible), mais en rendant son action plus difficile par des obstacles, et en la détournant par-là d'un objet vers un autre objet. 140

M.I.58 Cette divine faculté est la base de toute morale; et si pour un moment on la compare à ce que nous appellons inertie dans la matiere, on soupçonneroit presque que l'idée que nous nous faisons communément de cette C 22 inertie, (*7) dont l'énergie | pourtant doit contrebalancer toute la force attractive de l'Univers sensible, est bien peu juste. 145

Mais retournons aux moyens dont l'Ame peut se servir pour approcher de cette union désirée. Il y en a deux sur-tout qui méritent à plusieurs égards d'être approfondis: l'un physique, l'autre intellectuel.

Il n'y a personne parmi ceux qui se mêlent de réfléchir et de penser, qui ne soit convaincu par sa propre expérience de la correspondance singuliere 150 qu'il y a entre les parties de la génération et de nos idées; combien de

(*7) Cette inertie fait plus que contrebalancer les forces attractives de l'Univers sensible: car c'est le surplus de sa force par-dessus celle de cette attraction qui constitue le principe génératif de l'Univers, c'est le surplus de la force de la faculté directrice dans l'Ame par-dessus celle de sa force attractive, qui constitue les Etres moraux, la Morale, et la Vertu.

123 a] P aura 126 ne sont] b n'est 129 la¹] b les 130 qu'au bout] b qu'aux bouts
 132 transmet] b *dub.* transmit 134 doit se] b se doit 138 force] b *add.* attractive | en¹]
 P à 144 *En note* (*7): fait ... contrebalancer] b ne contrebalance pas seulement | sa force
 par-dessus] z la force par-dessus 146 peut se] b se puisse 150 soit] b sera 151 de²] b
om.

Die Kenntniß, welche die Seele von ihrem eigenen Körper hat, ist nicht viel größer, als diejenige, die sie von denen Körpern besitzt, welche sie umgeben. Denn, sie erlangt von dem erstern keinen Begriff, als durch die äußere Wirkung desselben auf seine eigenen Organe. Ihre innern Empfindungen
 155 sind alle von *ihrer* Natur, nicht von der Natur des Körpers; höchstens werden die Empfindungen nur durch Modifikationen des Körpers verursacht.

In der Vollstreckung des Willens der Seele ist ihr Körper ihr fast so fremde, als jeder andere. Man nehme einen Stock in die Hand; die Wirkung des Willens der Seele zeigt sich sowohl am Ende des Stockes, als an der Spitze
 160 der Finger.

In so fern der Körper Hülle des Mediums ist, wodurch irgend eine Wirkung | äußerer Gegenstände zur Seele gelangt, in so fern ist er bloß leidendes V.I.86
 Werkzeug, dessen die Seele sich bedienen muß.

Solch *ein Zusammengesetztes* ist der Mensch! – Was aber, in diesem Zusammengesetzten, noch bewunderungswürdiger wird, ist, von einer Seite, die Fähigkeit, *vermitteltst zweyer Geschlechter, ein ähnliches Zusammengesetztes hervorzubringen*, und, von der andern, die Fähigkeit, *seine Kraft ordnen zu können*, nicht, indem man die Intensität derselben aufhebt oder mindert (das wäre nicht möglich), sondern, *daß man sich die Handlung durch Hindernisse erschwere*, und sie dadurch von Einem Gegenstande zum andern lenke. – Dieses göttliche Vermögen ist die Grundlage aller Moral, und wenn man es, nur obenhin, mit dem vergleicht, was wir, in der Materie Trägheit nennen: so möchte man fast vermuthen, die Idee, die wir uns gemeiniglich von dieser Trägheit machen, deren Energie doch aller Anziehungskraft des
 175 sinnlichen Weltalls das | Gegengewicht halten muß, (*7) – diese gemeine V.I.87
 Idee sey nicht sehr genau. –

Aber, wieder zurück zu den *Mitteln*, deren die Seele sich bedienen kann, um der gewünschten Vereinigung sich zu *nähern*. Es giebt deren besonders zwey, die, in allem Betracht, Untersuchung verdienen; das Eine ist *physisch*,
 180 das andre ist *geistig*.

Jeder, der sich beschäftigt, *selbst* zu denken, und zu überlegen, muß über den *sonderbaren Zusammenhang* erstaunen, der zwischen unsern Ideen und Geschlechtstheilen Statt hat; muß wissen, wie stark gewisse Ideen auf diese

(*7) Die Trägheit thut noch mehr, als allen Anziehungskräften des sinnlichen Weltalls Gegengewicht leisten; denn eben das Uebergewicht ihrer Kräfte über jene Anziehung hinaus, ist das Erzeugungsprincipium des Universums. Eben das Uebergewicht der Kraft in der Fähigkeit der Seele sich zurückzuhalten, und selbst zu leiten, über ihre Anziehungskräfte macht moralische Wesen, Sittenlehre, Tugend.

certaines idées causent de changement dans ces parties, et combien promptement un change- | ment contraire dans ces parties fait évanouir ces idées.

C 23 P 546 Je ne conclurai rien de cette singulière défaillance, qui fixe le moment de l'union du mâle et de la femelle. Je dirai seulement que de tous les moyens physiques dont l'Ame se sert dans sa tendance vers une union d'essence, c'est celui-là qui non-seulement la mène beaucoup plus loin que tout autre qu'elle voudrait tenter, mais encore (ce qui est bien remarquable) c'est celui qui se manifeste le plus dans tous ses desirs. J'en appelle à ces jeunes et vigoureux fanatiques, dont les passions en Religion, en Amour, en Amitié, ou dans ce desir pour | des des choses purement matérielles, sont extrêmes; et je gage que tous, si jamais ils ont réfléchi dans leurs momens de ferveur, quelle qu'ait été l'espece de leurs desirs, ils s'en sont ressentis plus ou moins dans ces parties où Platon* déjà avoit placé le siege de la concupiscence.

M.I.59 Pour vous prouver la vérité de cette observation, considérez, je vous prie, les fols abus de toute espece que la corruption des moeurs a fait en tout siecle de ce moyen, auquel l'Etre suprême peut paroître avoir confié la suite de la création.

C 25 Je parle non-seulement de la pédérastie, et de ces monstrueux mélanges d'hommes et d'animaux qui | se font dans ces climats dont le physique excite le plus ce moyen; mais aussi de ces étranges fureurs d'une volupté effrénée sur le marbre et le bronze, comme Pline* et d'autres nous les rapportent. (*8)

C 26 Je ne disconviens pas de la brutale extravagance de ces abus; mais du moins est-il évident, que ces abus naîtroient naturellement de cette force attractive universelle, si l'Ame n'avoit en même | temps la faculté de régler cette force, ou si par corruption ou imbecillité elle en abandonnoit les rênes.*

M.I.60 Pour le second moyen, qui est intellectuel, suivons la même méthode, et tâchons de le découvrir dans les expériences les plus communes.

Lorsqu'on entre dans un cercle de plusieurs personnes également inconnues, ordinairement il y en a une à laquelle on s'adresse, à côté de laquelle

(*8) Ἐπεὶ καὶ ἀγαλμάτων καλῶν ἀκούω πολλοὺς ἐραστὰς γενέσθαι, μὴ μόνον τοῦ δημιουργοῦ τὴν τέχνην μὴ βλάπτοντας, ἀλλὰ καὶ τῷ περὶ αὐτὰ πάθει τὴν ἔμψυχον ἡδονὴν τῷ ἔργῳ προστιθέντας. *Julian. *Jamblichos Philos.*

153 contraire] *b* contraires 154 conclurai] *b* concluerai 162 réfléchi] *b* reflexis
163 quelle] *b* quel 166 fols] *J²WM* fous | en tout siecle] *J²WM* dans tous les siècles
169–172 Je ... rapportent] *V om. & om. note (*8)* 169 parle non-seulement] *b* ne parle
pas seulement | et] *b* ni 172 les] *J²WM* le | *En note (*8): ἀγαλμάτων] P ὑγαλμάτων |*
τοῦ ... τέχνην] b τὴν τέχνην τοῦ δημιουργοῦ | ἀλλὰ] C² ἀλλὰ | Philos.] b om. 174 naîtroient] *b*
devroient naître 176 abandonnoit] *b* abandonne 179 de] *b* à 181 a] *b* aura

Theile wirken, und wie schnell wiederum gewisse | Ideen schwinden, wenn V.I.88
 185 eine Veränderung in diesen Theilen vorgeht.

Aus der sonderbaren Ohnmacht, die den Augenblick der Vereinigung beyder Geschlechter bezeichnet, will ich hier nichts folgern; ich will nur sagen, daß von allen physischen Mitteln, deren die Seele sich bedient, wenn sie nach Wesenvereinigung strebt, dieses das Mittel ist, wodurch sie nicht
 190 allein viel weiter geführt zu werden scheint, als durch jedes andre, sondern daß (was sehr merkwürdig ist) eben dasselbe sich auch am mehresten bey allen ihren Begierden offenbart. Ich berufe mich auf jene junge, muntre Schwärmer, deren *Leidenschaften in Religion, Liebe, Freundschaft*, oder selbst im Begehren bloß *materieller Dinge, von äusserstem Grade* sind; und ich
 195 wette, daß alle, die in diesen Augenblicken der Innbrunst je nachgedacht, – von welcher Art ihre Regungen auch gewesen? – sich mehr oder minder in denen Theilen werden gefühlt haben, in die schon *Plato* den Sitz des Begehrens setzt. |

Um die Wahrheit dieser Bemerkung sich zu bestätigen, erwäge man nur V.I.89
 200 die thörigten Mißbräuche jeder Art, die das Verderbniß der Sitten in jedem Jahrhundert von einem Mittel gemacht hat, dem das höchste Wesen bey-nahe die Fortsetzung der Schöpfung anvertraut zu haben scheint. Ueber das Thierischausschweifende dieser Mißbräuche sind wir alle sehr einig; aber, es wird denn doch aus ihnen offenbar, daß sie sich aus der allgemeinen Anzie-
 205 hungskraft der Seele erzeugen würden, wenn die Seele nicht zu gleicher Zeit ein Vermögen hätte, *diese Kraft zu ordnen*; – und daß sie wirklich entstehen, wenn die Seele, aus Schwäche oder Verderbniß, dieses nicht mehr kann, und sich selbst den Zügel schießen läßt. –

So viel vom *Physischen*! Ich werde bey dem zweyten, dem *geistigen* Mittel
 210 der Wesenvereinigung, derselben Methode folgen, und es durch die gemeinsten Erfahrungen zu entdecken suchen.

Man trete in den Kreis einiger, uns gleich sehr unbekannter Personen; gemei- | niglich ist es bloß Eine, an die man sich wendet, an deren Seite V.I.90

202 der] V die 202–208 Ueber ... läßt] *Hilß I.58*: Ich rede nicht nur von der Paederastie und jenen ungeheuerlichen Vermischungen von Menschen und Tieren, die in jenen Klimaten vorkommen, deren Lebensbedingungen dieses Mittel am meisten reizen, sondern auch von jenen seltsamen Ausbrüchen einer Zügellosen Wollust in Marmor und Bronze, von denen uns Plinius und andere berichten. (*8) Ich stelle die rohe Extravaganz dieser Mißbräuche nicht im Abrede, aber das eine wenigstens erhellt daraus, daß diese Mißbräuche aus der allgemeinen Anziehungskraft ganz natürlich entstehen würden, wenn die Seele nicht zu gleicher Zeit die Fähigkeit hätte, diese Kraft zu ordnen, und daß sie wirklich entstehen, wenn die Seele aus Verderbnis oder Schwäche die Zügel schießen läßt. [*Hilß I.58 add. Fußnote*]

on se met, et avec laquelle on lie la conversation préférablement à toutes les autres. La raison du choix qu'on fait de cette personne, est dans le principe du plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps; et cel- |
 M.I.61 le de la liaison, dans le principe de la force attractive. Nous nous entreten- 185
 drons avec cette personne sur toutes sortes de sujets. Nous tâcherons de la considérer d'autant de côtés qu'il nous sera possible; et prévenus déjà par le premier principe, que sa figure, le son de sa voix, son maintien a fait agir, nous lui parlerons de quelques affaires qui nous regardent, ou sur la façon dont nous pensons en particulier sur des choses connues. Si cette personne 190
 pense de-même, et plus encore si elle fortifie notre façon de penser par de nouvelles raisons, l'homogénéité se manifeste. Si elle pense différemment, C 28 nous | tâchons ou de penser comme elle, ou de la faire penser comme nous.
 P 548 Ensuite nous lui parlons de nos passions, de nos desirs, enfin de notre situa-
 tion morale. Elle nous aide; elle nous console; elle nous juge: et comme très 195
 assurément elle se trouve dans une situation différente de la nôtre, elle nous donne des vues nouvelles sur les choses qui nous regardent le plus. Nous suivons ces vues, et nous nous en trouvons bien.

Voilà le cours ordinaire d'une liaison qui se change en Amitié.

C 29 Ajoûtez à ceci l'empressement d'une personne qui travaille à perfec- | 200
 tionner son homogénéité avec son chien ou avec quelque autre animal favori; et voyez par quelles caresses elle lui paie un mot bien compris, ou l'acquisition de quelque idée en commun avec lui.

Il est évident par ce que je viens de dire, que le second moyen de tâcher à parvenir à une union d'essence, consiste à rendre l'objet désiré plus homo- 205
 gene, et à le rendre sensible pour nous d'un plus grand nombre de côtés: c'est-à-dire à augmenter la possibilité de l'union désirée.*

M.I.62 Il est encore évident, que plus ces Amans ou ces Amis seront parfaits,
 C 30 leurs connoissances éten- | dues, leurs moeurs épurées, leurs Ames fortes
 et élevées; plus cette attraction sera vive, et plus ils parviendront à se per- 210
 fectionner mutuellement par un mutuel intérêt.

Voilà le précis du tableau que Socrate donne de l'Amour dans le Banquet de Xénophon.* La sainteté de Socrate le met avec les siens à l'abri des blasphêmes de quelques Poètes impurs. Mais il ne sera pas hors de pro-

182 met] *b dub.* mit 183 qu'on fait] *b om.* 186 tâcherons] *b tâchons* 187 sera] *b*
 est | prévenus] *b prevenu* 191 de²] *b des* 200 l'empressement] *b les empressements*
 201 avec] *b om.* 204 est] *b add.* assez 207 à augmenter] *b d'augmenter* 209 leurs¹ ...
 fortes] *b plus leurs connoissances seront étendues, plus leurs moeurs seront épurées, plus leurs Ames seront fortes*

man sich hält, mit der man sich, vor allen übrigen, ins Gespräch einläßt. Die
 215 Ursache, warum Wir diese Person *wählen*, liegt in den Principium, *daß die Seele immer nach der größten Anzahl von Ideen in dem kleinsten Zeitraum strebt*; die Ursache von der *Vertraulichkeit* mit ihr liegt im Principium der *anziehenden Kraft*.

Mit dieser Person, nämlich, werden wir uns über Allerley unterhalten;
 220 wie werden streben, sie, von so vielen Seiten als möglich, kennen zu lernen; und da wir schon, vermittelt des ersten Principiums, das durch ihre Gestalt, ihre Stimme, ihren Anstand wirkend gemacht wurde, für sie eingenommen sind: so werden wir mit ihr von Etwas zu sprechen suchen, das uns angeht, werden uns mit ihr von unsrer Denkart über Dieses und Jenes
 225 im gemeinen Leben unterhalten, u. s. w. Denkt die Person, wie wir, bekräftigt sie gar unsre Denkart durch neue Gründe: so offenbart sich das | *Einartige*. V.I.g1
 Denkt sie verschieden: so suchen wir, entweder, wie sie, zu denken, oder sie uns gleich denken zu machen. Wir reden mit ihr von unsern Empfindungen, Neigungen, Wünschen; endlich von unserm moralischen Zustande. Sie hilft
 230 uns, tröstet uns, beurtheilt uns; und da sie, zuverlässig, sich in einem andern Zustande, als wir sind, befindet: so giebt sie uns neue Aussichten über die Dinge, die uns am nächsten betreffen. Wir folgen diesen Aussichten, und befinden uns wohl dabey. Auf diesem Wege werden, aus Bekanntschaften, allmählig Freundschaften.

Man füge diesen Bemerkungen eine andere hinzu; man sehe, z. B. die
 235 zärtliche Mühe, die eine Person sich giebt, mit ihrem Hunde, oder einem andern Lieblingsthier, gleichsam Eines zu werden; man sehe, mit welchen Liebkosungen sie ihm auch nur *Ein* wohlgefaßtes Wort, die Erlangung Eines mit ihr *gemeinschaftlichen* Begriffes bezahlet. – Aus allem diesem ergibt es
 240 sich augenscheinlich: das zweyte | Mittel des Strebens nach einer Wesen- V.I.g2
 vereinigung besteht darinn, daß man den begehrten Gegenstand sich *mehr gleichartig*, ihn sich, von mehreren Seiten, *sinnlicher* zu machen sucht, das heißt, daß man die Möglichkeit der Vereinigung, nach der unsre Seele verlangt, mehret.

Es ist, ferner, offenbar, daß, je vollkommener diese Geliebten, diese Freun-
 245 de sind, die mit einander Eins zu werden streben, je weiter ihre Kenntnisse, je reiner ihre Sitten, je stärker und erhabener ihre Seele ist, um desto lebhafter ihre gegenseitige Anziehung wirken wird, und daß sie um desto ehe dahin gelangen können, wechselseitig durch *Ein* gemeinschaftliches Interesse vollkommener zu werden. Dieses ist das Bild der Liebe, wie *Sokrates* sie
 250 im Gastmahl *Xenophons* mahlet. Die Heiligkeit Sokrates setzt ihn, mit seinen Freunden, außer Verdacht der Lästereien, die einige unreine Dichter über ihn verbreitet haben. – Aber, es wird hier der rechte Ort seyn, noch,

pos d'éclaircir encore en peu de mots les idées que nous nous formons de 215
l'Amour ou de l'Amitié chez les Grecs.

C 31 L'Amour et l'Amitié avoient à peu près la même signification chez | eux
M.I.63 leurs passions et à tous leurs desirs une intensité que nous ne saurions
concevoir, et par conséquent à leurs vertus et à leurs vices un éclat qui nous 220
éblouït.

Cette sensibilité se manifeste d'abord dans leur langue, qui est sans com-
paraison la plus polie, la plus raffinée, et faite pour crayonner les traits les
plus fins, et peindre les nuances les plus tendres de nos idées.

Il s'agit de développer maintenant les raisons de la grande différence qui 225
C 32 se trouve entre leur tact ou sensibilité, et la nôtre. Il y en | a deux: l'une
paraîtra en confrontant l'esprit de leur Législation avec celui de la nôtre:
l'autre réside dans une chose qui nous est tout-à-fait particulière.

On peut considérer l'homme de deux façons différentes: comme indi-
vidu, et comme membre d'une Société. 230

C 33 La Religion, qui résulte proprement du rapport (*9) de chaque | individu
P 550 à l'Etre suprême, et dont le but est le plus grand bien de chaque individu,
n'avoit rien de précis chez les Grecs: le Polythéisme en faisoit un objet de
cérémonie et de parade.

La Vertu civile, qui est la faculté qui dirige les actions de chaque individu 235
C 34 vers le plus grand | bien de la Société, étoit donc la seule et unique chose
qu'on avoit à perfectionner.

M.I.64 Les Législateurs, quoique convaincus pour la plupart de l'existence né-
cessaire d'un seul Dieu Créateur, voyoient bien pourtant qu'une Société

(*9) La connoissance de ce rapport dépend ou d'une révélation que Dieu daignera faire à
chaque individu, ou de la perception ou de l'opinion de chaque individu, c'est-à-dire
de la manière dont il sentira son rapport. Et comme il nous paroît presque im- |
C 33 possible qu'il y ait deux individus exactement modifiés de la même façon, il doit nous
paraître également impossible qu'il y ait deux rapports de deux individus à l'Etre
suprême exactement égaux, et par conséquent qu'il y ait un seul rapport général d'un
certain nombre d'individus à Dieu, composé des différents rapports de chacun de ces
individus à Dieu.

217 avoient] b avoit 218 que] b et | donnoit] b donna 224 tendres] J¹J²WM délicates
231 (*9)] b om. note 233 faisoit] b fit 236 donc] z done 238-239 l'existence
nécessaire] b la necessaire existence

mit wenigen Worten, die Begriffe aufzu- | klären, die wir uns von *Liebe* und V.I.93
 255 *Freundschaft* bey den Griechen zu machen haben.

Liebe und Freundschaft hatten, bey ihnen, ungefähr, dieselbe Bedeutung, als bey uns; aber, ihr feineres Gefühl, ihre äußerste Empfindbarkeit gab allen ihren Leidenschaften, allen ihren Begierden ein innere Stärke, die wir kaum begreifen; daher auch ihren Tugenden und Lastern einen Glanz, der uns
 260 blendet.

Diese Empfindbarkeit der Griechen zeigt sich schon in ihrer Sprache; ohne Zweifel, die feinste, artigste Sprache, die je geredet wurde; recht gemacht, die zartesten Züge zu entwerfen, die feinsten Schattirungen unserer Ideen zu mahlen.

265 Wenn wir den *Ursachen dieser großen Verschiedenheit zwischen ihrem und unserm* Gefühl nachspüren: so entdecken wir deren vorzüglich zwey. Die Eine zeigt sich, wenn man den Geist ihrer Gesetzgebung, mit dem Geist der unsrigen vergleicht; die andre liegt in einem Umstande, der *uns* absonderlich eigen ist. |

270 Man kann den Menschen zweyfach betrachten, entweder *einzel*n, oder V.I.94
 als *Mitglied einer Gesellschaft*. Die Religion, welche eigentlich aus dem Verhältniß jedes Individuums zum *höchsten Wesen* entspringt, (*9) und deren Zweck das höchste Gut *dieses Individuums* ist, diese Religion hatte, *bey den Griechen*, nichts Bestimmtes. Die Vielgötterey machte sie zum Gegenstande
 275 der Gebräuche, und des guten Anstandes. Folglich war *bürgerliche Tugend*, oder, die Fähigkeit, | alle Handlungen jedes Individuums *zum höchsten Gut* V.I.95
der Gesellschaft zu leiten, die einzige und Hauptsache, die man auszubilden suchte.

Die Gesetzgeber, obgleich meistens überzeugt von dem nothwendigen
 280 Daseyn eines Gottes und Schöpfers, sahen, dem ungeachtet, sehr wohl, daß

(*9) Die Kenntniß dieses Verhältnisses hängt entweder von einer Offenbarung ab, deren Gott jedes Individuum würdigt, oder von der Vorstellung und Meynung, die jedes Individuum von diesem Verhältniß hegt, oder empfindet. Da es nun fast unmöglich scheint, daß zwey einzele Wesen völlig gleich gebaut und gestellt sind: so muß es uns eben so unmöglich scheinen, daß die Verhältnisse *zweyer* Individuen zum höchsten Wesen völlig *Eins* seyn, und daß es gar *Ein allgemeines* Verhältniß einer gewissen Anzahl von Individuen zur Gottheit geben könne, die aus den verschiedenen Verhältnissen jedes Einzelnen zu ihr zusammengesetzt wäre.

(*10) n'étoit qu'une machine de création humaine, et par conséquent, 240
 C 35 qu'elle ne sauroit | avoir d'autre rapport à Dieu que celui d'un Automate ou
 d'une Pendule. Ils composerent ces Automates pour le plus grand bien, en
 modifiant les facultés directrices de tous les individus à leur fantaisie. Ils lais-
 serent cette espece de Religion à sa place, et s'en servirent quelquefois avec
 dextérité, croyant d'ailleurs qu'en hantant avec les Dieux le peuple y gagne- 245
 roit au moins une certaine élévation. De-là s'ensuivit qu'on devoit laisser
 à chaque individu une certaine dose de liberté, pour diriger lui-même ses
 actions vers le plus grand bien de la Société; et par conséquent il devint partie
 C 36 plus ou | moins respectable de l'Etat. Enfin son plus grand bien particulier
 coïncidoit en quelque façon avec celui de la Société; et se voyant soi-même 250
 l'image de l'Etat, toutes ses facultés se multiplièrent: ce qui produisit néces-
 sairement l'activité, l'industrie, l'ambition, et, ce qui plus est, ce vivifiant et
 enthousiaste Amour de la Patrie.

M.I.65 Chez nous qui jouissions d'une Religion révélée,* l'individu devint sûr de
 M.I.66 son éternité. Son rapport à Dieu fut plus défini et plus connu; mais son but 255
 changea de nature. Il vit bientôt que son plus grand bien ne sauroit se trouver
 C 37 dans un monde qui existe par succession; et le | Législateur voyant par-là la
 Vertu civile un peu affoiblie, crut y remédier en la mêlant avec la Religion.

La Société, ou le Gouvernement qui la représente, qui n'a de droit que
 sur les actions de l'individu comme causes nécessaires de certains effets 260
 déterminés, entama ses intentions, ses méditations, et toutes les modifica-
 tions de sa velléité, qui appartiennent uniquement à son rapport à Dieu; et
 l'individu au contraire ne vit plus dans ses actions que les simples effets de

(*10) On n'entend pas ici *la Société* qui dérive de la faculté sociale de l'homme, c'est-à-dire
 de cette force attractive qui le mene naturellement vers ce qui lui est le plus homogene
 en quelque façon; mais on entend ici une Société particuliere, un Etat politique, une
 modification particuliere d'une partie de la Société générale.

240 En note (*10): homogene] *b dub.* homogenes 241 sauroit] *b put]* 242 Pendule]
b add. note: Comme il nous paroît presque impossible qu'il y aient deux individus modifies
 exactement de la meme façon, il doit nous paroître également impossible qu'il y ait deux
 rapports de deux individus à l'Etre Supreme exactement egaux, et par consequent qu'il y
 ait un seul rapport general d'un certain nombre d'individus à Dieu composée des differents
 rapport de chacun de ces individus à Dieu. Et comme la Religion resulte proprement du
 rapport de chaque individu à l'Etre Supreme et que la connoissance de ce rapport depend
 ou d'une revelation que Dieu daignera faire à chaque individu, ou de la perception et
 de l'opinion de chaque individu, c'est à dire de la maniere dont il sentira son rapport, il
 s'ensuit encore que tous ces individus ne sçauroient etre exactement d'une meme Religion.
 245 croyant] *b croians* | avec] *M om.* 246 au] *b du* 250 et] *P en* 250-251 et ...
 multiplierent] *b om.* 254 jouissions] *JJ²WMP* jouissons 255 plus²] *b om.* 259 de
 droit] *b aucun droit* quelconque

Gesellschaft (*10) nur eine Maschine *menschlicher Schöpfung* sey, und daß sie also keine andre Beziehung auf Gott haben könne, als welche eine Uhr, eine Kunstmaschine hat. Sie setzten diese Maschinen zum höchsten Wohlseyn derselben dadurch zusammen, daß sie die Fähigkeit aller einzelnen Glieder, sich selbst leiten zu können, zu ihrem Zweck nach Gefallen einrichteten und anwandten. Sie ließen ihre Gattung von Religion an ihrer Stelle, oder bedienten sich | ihrer manchmal *treulich*, weil sie übrigens glaubten, V.I.96 daß, wenn man es auf diese Art mit den Göttern halte, das Volk mindestens eine gewisse Erhabenheit erlange; und die natürliche Folge hievon war, daß man jedem Individuum ein *gewisses Maas von Freyheit* lassen mußte, seine Handlungen selbst zum höchsten Wohl der Gesellschaft zu richten. Jedes derselben wurde selbst ein mehr oder minder ansehnlicher Theil des Staats. Und so fiel auch sein höchstes Privatgut auf gewisse Weise mit dem höchsten Wohl des Staates in einander. Da Jeder sich selbst als Bild des Staates ansah, vervielfältigten sich alle seine Kräfte; das brachte nothwendig Thätigkeit, Fleiß, Ehrbegierde – und das Größte von Allem, jene belebende, feurige Liebe für das Vaterland hervor.

Bey uns wird jedes Individuum durch die Religion über seine Ewigkeit vergewissert; sein Verhältniß mit der Gottheit ist bestimmter und bekannter; und hierdurch wird der ganze Zweck seiner Verhältnisse | geändert. V.I.97 Es siehet bald ein, daß sein höchstes Gut nicht in einer Welt Statt finden kann, die nur durch Folge existirt; und da der Gesetzgeber durch diese Ueberzeugung die *bürgerliche* Tugend etwas geschwächt fand: so glaubte er ihr aufzuhelfen, wenn er sie *mit Religion mischte*. Die Gesellschaft (oder die Regierung, wodurch die Societät vorgestellt wird) und welche eigentlich kein Recht über die Handlungen jedes Individuums hat, als in so fern diese nothwendige Ursachen gewisser, bestimmter Wirkungen sind – die Gesellschaft bemächtigte sich also auch seiner Absichten, seiner Gedanken, und aller Beschaffenheiten seines Willens und Wollens, die doch einzig zu seinem Verhältniß gegen Gott gehören. Das Individuum hingegen lernte, in seinen eigenen Handlungen nichts sehen, als simple Wirkungen seines

(*10) Man versteht hier nicht die Gesellschaft, die von der geselligen Fähigkeit, d. h. von der Anziehungskraft entpringt, und den Menschen natürlich zu Allem, was ihm auf einige Art gleich ist, leitet; man versteht hier eine *besondre* Gesellschaft, einen politischen Staat.

sa velléité, sans considérer leur rapport avec la Société. La Religion et la Vertu
 C 38 ci- | vile, qui auroient dû rester séparées, s'affoiblirent réciproquement; et la 265
 liberté interne de l'homme une fois entamée et flétrie, fait naître l'inactivité
 et l'abrutissement.

L'autre raison de cette grande sensibilité des Grecs en comparaison de la
 nôtre réside en ceci.

P 552 De notre ancienne Chevalerie naquit le point d'honneur, qui donna le 270
 jour à une espece de ceremonial d'homme à homme. Monstre singulier:
 composé bizarre du faste Asiatique et de l'esprit d'humilité Chrétienne, qui
 C 39 fit à la vérité que les masses, qu'il couvroit comme une atmosphere, se choc- |
 quoient moins, mais aussi qu'on se vit à travers un nuage.

Une marque certaine que ces deux réflexions sont plus ou moins fondées, 275
 c'est que les hommes devenant plus éclairés, commencent déjà d'un côté à
 séparer la Religion de la Vertu civile, et de l'autre à jeter cette espece de
 politesse, comme une arme défensive qui gêne par sa pesanteur.

Enfin cette sensibilité extrême des Grecs fit plus agir en eux et le principe
 attractif, et celui du plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de 280
 C 40 temps. Ils chercherent à la vérité, et se flatterent de trouver les plus grands |
 M.I.67 talens et les plus grandes vertus dans les corps les plus beaux; ce qui souvent
 étoit vrai chez eux, et dut l'être par la nature de leur éducation. D'ailleurs
 cette idée étoit fort naturelle: car ils ne pouvoient penser à aucune de leurs
 Divinités, ni à aucun de leurs Héros, sans avoir l'idée d'une beauté parfaite 285
 dans son genre.

Il faut que l'utilité qui résultoit de la coagulation de ces Ames si fortes, si
 éclairées et si actives, et qui s'observoient de si près, fût bien considérable,
 puisqu'on voit chez ces Peuples des Législateurs même, qui souvent ont bien
 C 41 voulu courir le risque des abus du premier | moyen, pour ne pas perdre le 290
 fruit de l'autre.

Je crois, Monsieur, vous avoir prouvé, que l'Ame cherche naturellement
 d'unir son essence de la façon la plus parfaite et la plus intime avec l'essence
 de l'objet qu'elle desire, ou plutôt qu'elle veut être ce qu'elle desire: ce qui
 ressemble beaucoup à la nature de la faculté attractive que nous voyons 295
 incontestablement dans la matiere.

265 dû] *b* dûes 266 fait] *JJ²WM* fit 268 comparaison de] *b* la comparant
 avec 270 ancienne Chevalerie] *b* Chevalerie ancienne 273 une] *b* un 274 choc-
 quoient] *JJ²WM* choquèrent | se ... un] *b* ne se vit qu'au travers d'un 276 devenant] *b*
 devenants | à] *b* de 278 une ... défensive] *b* un arme défensif 289-290 souvent ...
 voulu] *b* ont souvent aimé 294 ou ... desire] *M om. (hapl.)*

Wollens, ohne Beziehung auf die Gesellschaft. Religion und Bürgertugend, die von einander abgesondert hätten bleiben sollen, schwächten sich also wechselseitig; und da die | innre Freyheit des Menschen einmal befleckt V.I.98
 315 und welk war: so konnte daraus nur Unwirksamkeit und Verwilderung werden.

Die andre Ursache unserer mindern Empfindbarkeit, in Vergleich mit den *Griechen*, ist diese. Aus unserm alten Ritterwesen entsprang das *Point d'Honneur*, und hieraus erzeugte sich wieder ein gewisses *Ceremoniel zwischen Mensch und Mensch*. Sonderbares Gemisch! Eine närrische Zusammensetzung von asiatischem Stolz und christlicher Demuth, die in der That machte, daß die Massen, die sie wie eine Atmosphäre umhüllte, sich zwar *weniger rieben*, daß man sich aber auch nicht anders, als *durch eine Wolke, sah*.

325 Ein gewisses Merkmaal, daß diese beyden Bemerkungen mehr oder minder wahr sind, ist, daß, seit die Menschen aufgeklärter werden, sie, von Einer Seite, schon anfangen, Religion und bürgerliche Tugend zu trennen; und von der andern, diese Gattung Höflichkeit, wie eine | Rüstung wegzuerwerfen, die V.I.99
 zwar vertheidigt, aber auch durch ihre Schwere belästigt.

330 Kurz durch diese äußerste Empfindbarkeit der Griechen wurde in ihnen, sowohl das Principium der *Anziehung*, als daß Principium der *meisten Ideen im kleinsten Zeitraum*, wirksamer. Sie suchten in der That (und schmeichelten sich auch, es zu finden) *die größten Talente und Tugenden in den schönsten Körpern*. Oft traf dieses bey ihnen *durch die Art ihrer Erziehung* zu, und
 335 mußte dadurch zutreffen. Auch war diese Idee bey ihnen sehr natürlich; sie konnten ja an keinen ihrer Götter und Helden denken, ohne daß sie an eine, in ihrer Art vollkommene Schönheit dachten. –

Und gewiß mußte, aus *Koagulation so starker, aufgeklärter, thätiger Seelen, die sich alle von so nahe sahen*, ein beträchtlicher Nutzen sich ergeben;
 340 denn man sieht, daß selbst die Gesetzgeber bey diesen Völkern lieber Gefahr laufen wollten, Anlaß zu Mißbräuchen des *ersten* | Mittels der Wesenvereinigung zu geben, als die Frucht des zweyten zu entbehren. – V.I.100

Und so glaube ich, Ihnen denn erwiesen zu haben, daß „*die Seele, natürlicher Weise, ihr Wesen mit dem Wesen des Gegenstandes, dessen sie begehrt, auf*
 345 *das vollkommenste und innigste zu vereinigen sucht, oder vielmehr, daß sie das seyn will, wonach sie begehrt.*“ Und hierinn zeigt sich denn eine große Aehnlichkeit mit der *anziehenden Kraft*, die wir unstreitig in der Materie wirken sehen.

En vérité tout ce qui est visible ou sensible pour nous, tend vers l'unité ou vers l'union. Pourtant tout est composé d'individus absolument isolés;

C 42 et nonobstant | cette belle apparence d'une chaîne d'êtres étroitement liés, il paroît clair que chaque individu existe pour exister, et non pour l'existence 300 d'un autre. (*A)

M.I.68 J'en conclus, que le Tout visible ou sensible se trouve actuellement dans un état forcé, puisque tendant éternellement à l'union, et restant toujours composé d'individus isolés, la nature du Tout se trouve éternellement dans une contradiction manifeste avec elle-même. 305

C 43 Si donc le Tout se trouve dans | un état forcé, il faudra en conclure nécessairement, qu'il y a un Agent qui le fait tendre vers l'union, ou qui par sa force et sa nature l'a divisé en individus.

Tout tend naturellement vers l'unité. C'est une force étrangère qui a décomposé l'unité totale en individus: et cette force est DIEU.* 310

Il seroit de la plus extravagante démenche de vouloir pénétrer jusqu'à l'Essence de cet ETRE impénétrable: mais de la division du Tout en individus suit nécessairement une coexistence de parties; et toute coexistence est nécessairement la source de rapports, et par | conséquent de loix inaltérables. 315

P 554 Il seroit à souhaiter qu'on pût parler avec autant de vraisemblance, d'un côté sur l'inertie dans ce que nous appellons matière, et de l'autre sur cette Liberté interne qui gouverne en quelque façon la faculté attractive de l'Ame.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR

320

Votre

Très-humble et très-obéissant Serviteur,

H.L.F.

Le Haye, le 1 de Nov. 1768. |

(*A) Voyez la première remarque à la fin de la Lettre. A.

301 (*A)] *b om. remarque* 302 *conclus]* *b dub. conclue* 307 a] *b est | le fait]* *b la fasse*
311 *seroit]* *b est* 319-324 J'ai ... 1768] *Jl²WM* J'ai l'honneur d'être, etc. 323 HLF] *b*
Hemsterhuis le fils

In Wahrheit Alles, was für uns sichtbar, oder empfindbar ist, strebt zur
 350 Einigung, oder zur Einheit. Indessen ist doch Alles aus Einzelheiten zusam-
 mengesetzt, die völlig isolirt sind; und, des schönen Anscheins von einer
 Kette äusserstverbundener Wesen ungeachtet, ist es doch klar, daß jedes Ein-
 zele nur existirt, | damit es, – nicht, damit ein anderes existire. (*A) | V.I.101

Hieraus schliesse ich, daß das ganze sichtbare, oder sinnliche Universum V.I.102
 355 sich itzt in einem erzwungenen Zustande befindet, in welchem es ewig nach
 Vereinigung strebt, und doch immer in dem Zustande einer Zusammenset-
 zung aus vielen, isolirten Einzelheiten beharrt. Die Natur des Ganzen bleibt
 also in einem ewigen Widerspruch mit sich selbst.

Und befindet sich das Ganze in einem erzwungenen Zustande: so folget
 360 natürlich, daß es *ein wirkendes* Wesen giebt, das dieses Streben nach Eini-
 gung und Einheit verursacht, oder das, durch seine Kraft und Natur, es so
 in Einzelheiten ver- | theilt hat. Strebt Alles, vermittelst seiner Natur, zur V.I.103
 Einheit: so muß eine fremde Kraft die Einheit des Ganzen in Einzelheiten
 vertheilt haben. Diese Kraft ist *Gott*. –

365 Bis zu dem Wesen dieses Unbegreiflichen hin dringen zu wollen, wäre
 der ausschweifendste Wahnsinn. Aber, aus der Zertheilung des Ganzen in
 Einzelheiten folgt nothwendig *ein Nebeneinanderseyn der Theile* des Welt-
 alls, und jedes *Nebeneinander* ist nothwendig die Quelle zu *Beziehungen* auf
einander, und also von unveränderlichen Gesetzen. –

370 Es wäre zu wünschen, daß man, mit eben so viel Wahrscheinlichkeit,
 einmal, „über die *Trägheit* in dem, was wir *Materie* nennen“, und zweytens
 „über die *innre Freyheit*, die, in gewisser Art, die Anziehungskraft der Seele
 selbst *beherrscht*“,

reden könnte. –

375 Ich habe die Ehre zu seyn u. s. w. |

(*A) [Siehe die erste Anmerkung am Ende des Briefes].

C 45, P 556

Remarque

325

(*A) *Chaque individu existe pour exister, et non pour l'existence d'un autre.* Ce qui est sensible même à la vue, en confrontant les productions de l'Art avec celles de la Nature. Ce qui est l'ouvrage de l'Art, n'est que le résultat des rapports désirés dans un assemblage de choses avec nos organes, ou avec notre façon d'apercevoir ou de sentir. Ce qui est l'ouvrage de la Nature, 330 est le résultat de son *αὐταρκεία*, c'est à-dire de sa suffisance à exister, et par conséquent un total déterminé et parfait. Dans les ouvrages de l'Art, tous C 46 les rapports, excepté ceux qu'on a dési- | rés dans l'ouvrage, et qui ont été le but et l'origine de ces ouvrages, sont isolés, foibles, obscurs, imparfaits ou équivoques. Dans les ouvrages de la Nature, tous les rapports, sans exception, 335 sont parfaits et déterminés, comme dérivant de la coexistence complète et déterminée de deux substances absolument finies et parfaites, et ayant en soi la force de pouvoir exister. Pygmalion,* en quittant le temple de la Déesse, trouva chez lui de-quoi se convaincre de cette vérité.

– *Oraque tandem*

340

Ore suo non falsa premit. Dataque oscula Virgo

Sensit: et erubuit: timidumque ad lumina lumen

Attollens, pariter cum coelo vidit amantem.

Ovid. *Metamorph.* * |

C 47, M.I.70

Remarque generale

345

Voici tout le raisonnement en raccourci.

Tout objet visible, sonore, etc. dont l'Ame peut se faire une idée par le moyen des organes, est supposé un total composé de parties.

L'affection que l'Ame a d'un objet quelconque, est l'effet de l'action de l'objet sur l'Ame. 350

Cette action se décompose, comme toute action, en intensité et en durée.

L'intensité est mesurée par la quantité des parties de l'objet qui peuvent affecter l'Ame.

326–344 A ... *Metamorph*] *b om.* 345 Remarque] *b Note* 347 peut se] *b se puisse*

[ANMERKUNG]

(*A) *Jedes Einzele existirt nur um zu existiren, nicht damit ein anderes existire.* V.I.101
 Selbst dem Anblick ist dieses sinnlich, wenn man die Producte der *Kunst* mit den Producten der *Natur* vergleicht. Alles, was Werk der *Kunst* ist, ist
 380 nur das Resultat von Verhältnissen, die so zusammengesetzt, und geordnet sind, wie *unsre Organe*, oder *unsere Art zu empfinden und wahrzunehmen*, es heischen, oder *verlangen*; das Werk der *Natur* ist aber das Resultat der *Autarkie* derselben, das heißt, ihrer Selbstbestandtheit, oder Selbstgenugsamkeit im Existiren, also ein *determinirtes und vollkommenes Ganzes*. In den Wer-
 385 ken der *Kunst* sind *außer* den Beziehungen, nach welchen man verlangt, und auf die das Werk, eigentlich und ursprünglich, gearbeitet worden ist, alle andre, die man hinein bringen wollte, isolirt, schwach, dunkel, unvollkommen, oder zweydeutig. In den Werken der *Natur* sind alle Beziehungen, *ohne Ausnahme*, vollkommen und bestimmt; sie entspringen aus der völli-
 390 gen, und bestimmten Coexistenz zweyer völlig vollendeten und vollkommenen Substanzen, ha- | ben also Kraft, für sich selbst existiren zu können. Das V.I.102 wurde Pygmalion inne, da er den Tempel der Göttinn verließ:

Oraque tandem
Ore suo non falsa premit. Dataque oscula virgo
 395 *Sensit, et erubuit, timidumque ad lumina lumen*
Attolens, pariter cum coelo vidit amantem.
Ovid. Metam.

Allgemeine Anmerkung.

V.I.104

Hier ist meine ganze Schlußkette im Kleinen.

400 Jedes sinnliche, z. B. sichtbare schallende Object, von welchem die Seele sich, vermittelt der Organe einen Begriff machen kann, wird, als ein, *aus Theilen, bestehendes Ganzes* angenommen.

Die Empfindung, die die Seele von irgend einem Gegenstande hat, ist der Effect der *Wirkung* desselben auf die Seele.

405 Diese Wirkung zerfällt, wie jede Wirkung, in *Stärke (Intensität)* und *Dauer*. Das Maaß der *Stärke* sind die *Anzahl* der Theile des Objects, die auf die

C 48 La durée est mesurée par le temps | que l'organe emploie à donner à l'Ame l'idée du total de l'objet, ou de la modification de cet objet, en tant qu'elle est analogue à la construction de l'organe. 355

Ainsi de deux objets dont les intensités seroient égales, l'action la plus forte sur l'Ame sera produite par l'objet dont l'organe pourra rendre l'idée à l'Ame dans le plus petit espace de temps; et l'on trouve par l'expérience, que c'est précisément l'objet que l'Ame choisira des deux. 360

P 558 L'Ame choisiroit donc cet objet dont elle pourroit acquérir l'idée dans le plus petit espace de temps.

C 49 Par conséquent l'Ame desireroit le plus, parmi les objets visibles, un point lumineux presque imperceptible par sa quantité visible; parmi les objets sonores, un son aigu presque imperceptible par sa durée, etc. 365

M.1.71 Mais l'Ame desire aussi les compositions, les ornemens, la quantité d'idées autant que possible.

Par conséquent l'Ame veut le plus grand nombre d'idées, dans le plus petit espace de temps possible.

Mais supposons que le temps que l'Ame doit employer à acquérir des idées, soit réduit à rien, il s'ensuit que l'Ame est également distante de toutes les parties de l'objet, ou également présente à toutes ces parties. 370

C 50 Supposons encore que la quantité des idées que l'Ame peut acquérir | d'un seul objet, devienne absolument infinie, il s'ensuit que dans l'infinité des idées de toutes les modifications, de tous les rapports internes et externes de l'objet, est comprise l'idée de propre existence, ou la conscience. 375

Or si d'un côté l'Ame est également présente à toutes les parties de l'objet, et que de l'autre l'Ame reçoit l'idée de propre existence ou la conscience de l'objet; il s'ensuit, que l'Ame seroit unie intimément à cet objet, ou plutôt feroit un seul tout avec cet objet sans aucune dualité. 380

C 51 Mais, dira-t-on, si un Etre pensant, par-là même qu'il a des idées | claires de tous les rapports internes et externes de l'objet, et parmi ces idées celles de propre existence, est parfaitement et intimément lié avec l'objet, il s'ensuit que Dieu, qui a les idées des objets d'une façon aussi parfaitement intuitive qu'on la suppose ici, sera identifié avec les objets: ce qui est absurde. 385

En premier lieu je pourrais disputer sur le degré de force qu'on a le droit de donner aux argumens qui mènent à l'absurde.

En second lieu je pourrais remarquer que l'absurdité de l'identification de Dieu avec l'objet, réside exactement dans l'impossibilité ou dans la con-

357 les ... égales] *b* l'intensité seroit egale 358 produite] *b* produit | pourra] *b* puisse
 359 l'on] *b* on 361 pourroit] *b* pourra 365 aigu] *b* *dub.* aiguu 367 d'idées] *b* *add.* etc.
 373 peut] *b* puisse 379 unie] *b* uni | cet objet] *WM* l'objet 380 feroit] *P* serait

Seele wirken können; das Maaß der *Dauer* ist die Zeit, welche das Organ gebraucht, der Seele einen Begriff vom Ganzen des Gegenstandes, oder von der Modification desselben zu geben, in so fern diese (Mo- | dification) dem V.I.105
 410 Bau des Organs gleichartig ist.

Von zwey Objecten also, deren *Intensitäten gleich* sind, wirkt dasjenige auf die Seele am *stärksten*, von welchem das Organ, in dem *kürzesten Zeitraum*, der Seele Begriff geben kann. Die Erfahrung lehrt, daß die Seele immer genau von beyden dieses wählt.

415 Sie wird also dasjenige Object wählen, von welchem sie sich, im kürzesten Zeitraum, einen Begriff verschaffen kann. Unter *sichtbaren* Gegenständen wird sie also am meisten einen *Lichtpunkt* begehren, der, nach seiner sichtbaren Quantität – und unter *hörbaren* Gegenständen einen feinen *Ton*, dessen Dauer fast unmerklich ist.

420 Aber, die Seele verlangt auch *Zusammensetzungen, Verzierungen*, verlangt eine *Menge von Ideen*, so groß als möglich, und im kürzesten Zeitraum.

Nehmen wir an, daß die *Zeit*, welche die Seele anwenden muß, Ideen zu erlangen, dem *Nichts* gleich ist: | so folgt, daß sie von allen Theilen des V.I.106
 Gegenstandes *gleich entfernt*, oder ihnen allen *gleich gegenwärtig* ist.

425 Nehmen wir ferner an, daß die *Anzahl* von Ideen, welche die Seele sich von einem Gegenstande macht, *völlig unendlich* wäre: so folgt, daß in der Unendlichkeit der Ideen von allen Modificationen, von allen innern und äußern Beziehungen des Objects, auch die Idee von unserm eigenen Daseyn, oder das *Bewußtseyn* enthalten seyn muß.

430 Wenn daher die Seele, von einer Seite, allen Theilen des Objects *gleich gegenwärtig* ist, und, von der andern, den Begriff von *eigner* Existenz, oder das *Bewußtseyn* sich erhält: so ist die Seele dann mit diesem Gegenstande innig vereint, oder vielmehr, sie macht dann, ohne fernere Zwiefachheit, mit ihm ein *Einiges Ganzes*.

435 „Aber, wird man sagen, wenn ein denkendes Wesen eben dadurch, daß es von allen innern und äußern Beziehungen eines Gegenstandes, klare Begriffe, | und, unter diesen, auch die Idee von eigner Existenz hat, – wenn V.I.107
 es dadurch mit dem Gegenstande vollkommen und innigst verbunden ist: so folgt, daß Gott mit den Objecten, von welchen er einen so vollkommen
 440 anschauenden Begriff hat, als immer hier nur angenommen werden kann, auch Eins seyn muß, und das wäre ungereimt.“

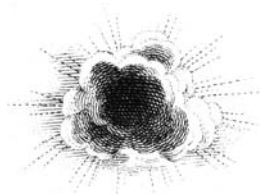
Erstlich, könnte ich hierauf erwiedern, daß man Schlüssen, die zu Ungereimtheiten führen, nicht ein Recht hat, so viel Stärke zu geben.

Zweytens, könnte ich bemerken, daß das Ungereimte in der Vereinigung
 445 Gottes mit den Objecten, genau in der Unmöglichkeit, oder in dem

C 52 tradition manifeste qui | se trouve dans une identification de celui qui fait 390
et qui conserve, avec ce qu'il fait et ce qu'il conserve.

M.I.72 Mais supposons, du moins aussi long temps qu'il ne se développe d'autres
rapports entre les parties de l'Univers que ceux que nous connoissons,
supposons, dis-je, l'actualité de cette union parfaite, ou plutôt de cette
identification, impossible ou absurde; il est clair pourtant que l'Ame dans 395
ses desirs tend par sa nature vers cette union, ou desire une approximation
continue. C'est l'hyperbole avec son asymptote: et voilà tout ce que j'ai
voulu démontrer dans cette Recherche sur la nature des Desirs. |

C 53 Dans celle que je me propose sur l'inertie et le principe génératif de
l'Univers, il s'agira d'examiner de plus près et cette tendance, et l'approxi- 400
mation qui en résulte, et si la nature de cette approximation est infinie, ou
si elle doit avoir un terme à l'union.



offenbaren Widerspruch liegt, daß der Schöpfer und Erhalter mit dem Geschöpf, und dem, von ihm erhaltenen Wesen, Eins werde.

Und, wenn wir nun auch zugeben müssen, daß wenigstens so lange, als wir nicht andre Beziehungen zwischen den Theilen des Weltalls entdecken, 450 als die uns itzt bekannt sind, die *Wirklichkeit* dieser | vollkommenen Vereinigung, dieses völligen Einswerdens, unmöglich und ungereimt scheint: so ist es denn doch klar, daß die Seele, in ihrem Verlangen, vermöge ihrer Natur, nach dieser Einigung *strebt*, oder vielmehr, daß sie eine *fortwährende Annäherung* begehrt. *Es ist Hyperbel mit ihrer Asymptote*, – und das ist Alles, was 455 ich, in dieser Untersuchung über die Natur der Begierden beweisen wollte. –

In der Untersuchung, die ich mir über die Trägheit, und das Erzeugungsprincipium des Universums vorsetze, wird es darauf ankommen, diese *Tendenz sowohl, als die Annäherung*, die daraus entspringt, näher zu untersuchen, und ob die Natur dieser Annäherung *unendlich* sey, oder ob sie ihr Ziel 460 in der *Einigung* selbst haben müsse?

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo: juvat integros accedere fonteis.
*Lucretius.**



A Paris.
M. DCC. LXXII.

5

Avertissement de l'éditeur.

Libellum exhibeo, captu non adeo facilem, et qui non tantum ingenium in lectore requirat, sed etiam attentionem mentis praecipuam, et cupiditatem incredibilem cognoscendi rerum causas.* « Le petit Livre 10
que je présente au Public n'est pas de ceux qui sont les plus faciles à comprendre, et demande non seulement du génie dans le Lecteur, mais encore une attention extrême, jointe à un desir ardent de connoître les origines des choses. » *J. Kepler Dioptrice.*

Jamais la liberté de la presse n'a été plus grande que de nos jours; et quoiqu'il 15
seroit préjudiciable à nos connoissances, et même dangereux, de lui donner
D 4 un frein, il est pourtant incenestable, que le nombre des pro- | grès que nous
lui devons dans les Sciences et dans les Arts, égale à peine celui des maux
réels qu'elle nous cause du côté de la Morale.

1 rapports] *c add.* à Monsieur François Fagel, Gréffier de Leurs Hautes Puissances Les Etats
Generaux des Provinces Unies] *J' add.* A M. F.F.] *M add.* A M. F. Fagel 5 à Paris] *cJ²WM*
om. 6 M. DCC. LXXII.] *cJ²WM om.*] *P* 1772 7-38 Avertissement ... apparentes] *c om.*
8 captu] *J² caput*

Ueber den Menschen und die Beziehungen desselben.

V.I.149

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo: juvat integros accedere fonteis.*

5

Lucretius.

(Gedruckt zu Paris, im Jahr 1772.)

Vorbericht des Herausgebers.

V.I.151

*Libellum exhibeo, captu non adeo facilem, et qui non tantum ingenium
in lectore requirat, sed etiam attentionem mentis praecipuam, et cupidi-
tatem incredibilem cognoscendi rerum causas. – J. Kepler, Dioptr.*

10

Niemals ist die Freyheit der Presse grösser gewesen, als zu unsern Tagen; und, ob es gleich für die Wissenschaften nachtheilig, und sogar gefährlich seyn würde, dieser Freyheit Schranke zu setzen: so ist dennoch unläugbar, daß die großen Fortschritte, die wir derselben in den Künsten und Wissen-
schaften zu verdanken haben, kaum der Zahl der wirklichen Uebel gleich ist, die sie uns, von der Seite der Moral, zuzieht.

15

15 wirklich] V wirklich

La prodigieuse quantité d'écrits dans lesquels on prêche ouvertement 20
 l'Athéisme, et où l'on prétend de détruire, et souvent de rendre ridicules les
 notions de l'existence d'un Être suprême, l'immortalité de l'Ame, la néces-
 M.L.80 sité d'une Religion quelconque, et la réalité des mœurs, est un mal d'autant
 plus grand, qu'il nous affecte dans un siècle où le ton philosophique regne
 par-tout, et où le jargon des sciences et de la philosophie est le langage 25
 D 5 à la mode: d'où il | résulte que les esprits médiocres, qui font toujours le
 grand nombre, prennent souvent les déclamations les plus absurdes, énon-
 cées avec grace, et marquées au coin de ce jargon, pour des démonstrations
 sans réplique.

Voilà ce qui m'a fait résoudre de publier ce petit écrit, marqué au coin de 30
 la Philosophie, et dans lequel on verra, à ce qu'il me paroît avec évidence,
 que la seule raison, en se servant d'expériences simples, et dégagées des
 altérations que souvent l'imagination et les préjugés leur apportent, ne
 sauroit jamais nous mener aux systèmes de matérialisme et de libertinage. |
 D 6 Je demande pardon à l'Auteur, de la liberté que je prends de disposer de 35
 son ouvrage; et je souhaite qu'il soit plus flatté d'avoir cherché la vérité avec
 succès, qu'il ne seroit fâché, si, faute de le comprendre, des esprits foibles
 s'allarmoient de ses singularités apparentes. (*a)



(*a) [Éclaircissement: voyez ligne 1916.]

35-38 Je ... apparentes] J²WM om.

Die ungeheure Menge von Schriften, in welchen man offenbar den Atheismus predigt, und in welchen man es sich anmaaßt, die Begriffe von der Existenz ei- | nes höhern Wesens, von der Unsterblichkeit der Seele, von
 20 der Nothwendigkeit irgend einer Religion, und der wesentlichen Erforder- V.I.152
 niß von Moralität umzustürzen, und oft sogar lächerlich zu machen, ist ein
 desto größeres Uebel, da es uns in einem Jahrhundert befällt, in welchem der
 philosophische Ton allenthalben herrscht, und wo wissenschaftliches und
 philosophisches Geschwätz die Sprache nach der Mode ist; denn hieraus
 25 entsteht die Folge, daß die mittelmäßigen Geister, welche immer den gro-
 ßen Haufen ausmachen, sehr oft die ungereimtesten Declamationen, wenn
 sie nur mit Anmuth vorgetragen werden, und das Gepräge jenes Geschwät-
 zes tragen, für unwiderlegliche Demonstrationen ansehen.

Und dieses hat mich denn bewogen, diese kleine Schrift, welche das
 30 Gepräge der wahren Philosophie trägt, heraus zu geben. Wenn ich mich
 nicht irre: so wird man in derselben sehr deutlich sehen, daß die Vernunft
 allein, wenn sie sich der einfachsten Erfahrungen bedient, und | diese von V.I.153
 den Verfälschungen, welche sie durch Einbildungskraft und Vorurtheil öfters
 erhält, befreyt, uns niemals zu den Systemen des Materialismus und der
 35 Ruchlosigkeit führen kann.

Den Verfasser bitte ich, der Freyheit wegen, die ich mir nehme, über sein
 Werk zu schalten und zu walten, um Verzeihung; und wünsche, daß die
 Ueberzeugung, die Wahrheit mit Fortgang gesucht zu haben, ihn über die
 Unannehmlichkeit entschädigen möge, wenn etwa schwache Geister, weil
 40 sie ihn nicht verstehen, über seine scheinbaren Sonderbarkeiten Geschrey
 erheben sollten. |

D 7, M.I.81,
P 16

Lettre sur l'homme et ses rapports.

MONSIEUR,

40

C'est autant pour satisfaire à ce que vous desirez de moi, que pour mon propre amusement, que j'ai mis dans un espece d'ordre les recherches que
D 8 je vous adresse. Elles | roulent sur la nature de l'homme, sur celle des choses qui sont hors de lui, et sur les rapports qu'il peut avoir à ces choses.

Je veux croire que bien des personnes me reprocheroient le peu d'étendue 45 et le peu de clarté de ce petit Ecrit; mais en m'adressant à vous, j'ai profité de l'avantage de pouvoir former cette étendue et cette clarté sur la composition de votre tête.

Si vous trouviez pourtant des masses d'ombre trop grandes et des vuides immenses dans mon tableau, vous songerez, je vous prie, que le sujet est 50
D 9 grand, souvent ob- | scur, et poussant quelquefois ses racines profondes dans des faces de l'Univers qui ne sont pas tournées du côté de nos organes, et même jusque dans l'abyme des êtres.

Songez encore que c'est beaucoup, qu'un ciel couvert et sombre se
M.I.82 change en nuanges isolés, dont les interstices au moins permettent à l'oeil 55 avide de percer jusqu'à la voute étoilée.

Un Etre qui a la faculté de sentir, ne sauroit avoir une sensation d'une autre substance, que par le moyen des idées, ou des images, qui naissent
D 10 des rapports qui se trouvent entre cette substan- | ce et entre cet Etre ou ce qui la sépare de cet Etre, et que j'appelle organe: c'est-à-dire, que j'appelle 60 organe non seulement l'oeil qui voit, mais aussi la lumiere réfléchie de dessus l'objet; non seulement l'oreille qui entend, mais aussi l'air mis en oscillation par les mouvements de l'objet.

Cet Etre, en recevant l'idée d'un objet, se sent passif; car il ne peut cesser d'avoir l'idée, si la modification de l'objet et celle des organes reste la même. 65

Il se sent passif, et par conséquent, il sent qu'il y a un objet, ou une cause
D 11 de l'idée, hors de lui; et si plusieurs de | ces Etres ont à-peu-près la même sensation, la conviction en devient d'autant plus grande.

L'objet existe donc réellement hors de lui, mais comme l'idée est le résultat des rapports entre l'objet et la modification des organes, il en conclut, 70

39 rapports] *J²WM add.* A M. F.F. 40-41 Monsieur ... satisfaire] *J¹* C'est autant pour vous satisfaire, monsieur,] *J²WM* C'est autant pour satisfaire, monsieur, 54 qu'un] *c* lorsqu'un 55-56 à ... jusqu'à] *J¹* d'apercevoir] *J²W* d'apercevoir 59 cet ... ou] *c om.* 60 c'est-à-dire] *J¹* c'es-à-dire | que] *c om.* 61-62 de dessus] *P* par 65 reste la même] *c* restent les mêmes

Ueber den Menschen und die Beziehungen desselben.

V.I.154

MEIN HERR,

Es geschieht eben so sehr, um Ihrem Verlangen ein Genüge zu thun, als
45 um mich selbst angenehm zu beschäftigen, daß ich die Untersuchungen,
welche ich Ihnen zueigne, in eine Art von Ordnung gebracht habe. Sie
betreffen die Natur des Menschen, die Natur der Dinge, die außer demselben
existiren, und die Beziehungen, welche er zu diesen Dingen haben kann.

Ich glaube sehr gern, daß viele Personen mir einen Vorwurf aus dem gerin-
50 gen Umfange, und der wenigen Deutlichkeit dieser kleinen Schrift machen
werden; aber, da solche an Sie gerichtet ist: so habe ich mir den Vortheil zu
Nutzen gemacht, diesen Umfang und diese Deutlichkeit, nach Maaßgabe
Ihres Geistes, einrichten zu können. |

Wenn Sie, indessen, aber zu große Massen von Schatten, und unermeß- V.I.155
55 liche leere Räume in meinem Gemählde finden sollten: so bitt' ich Sie, zu
bedenken, daß der Gegenstand groß und oft dunkel ist, und zuweilen nach
Seiten des Weltalles, die nicht gegen unsre Organe gekehrt sind, und sogar
zuweilen bis in den Abgrund der Wesen, seine tiefen Wurzeln treibt.

Ziehen Sie ferner noch in Erwägung, daß es schon sehr viel ist, wenn ein
60 umzogener und finsterer Himmel sich in einzelnes Gewölke bricht, dessen
lichte Zwischenräume dem gierigen Auge mindestens gestatten, bis an den
gestirnten Himmelsbogen zu dringen.

Ein Wesen, das die Fähigkeit zu empfinden hat, kann von keiner andern
Substanz eine Sensation, als vermittelt der Ideen, oder der Bilder haben,
65 welche aus den Beziehungen entstehen, die sich zwischen dieser Substanz
und diesem Wesen, oder dem befinden, wodurch sie von diesem Wesen
geschieden wird, und | welches ich Organ nenne; das heißt, ich nenne nicht V.I.156
allein das Auge, welches sieht, sondern auch das, von dem Gegenstand
zurück geworfne Licht, nicht allein das Ohr, welches hört, sondern auch die,
70 durch die Bewegung des Gegenstandes in Schwingung gesetzte Luft, Organ.

Dieses Wesen, indem es die Vorstellung von einem Gegenstande erhält,
fühlt sich leidend; denn, diese Vorstellung zu haben, kann es nicht umhin, so
lange die Modification des Gegenstandes, und die Modification der Organe
ein und dieselbe bleibt.

Es fühlet sich leidend, und folglich, nimmt es einen Gegenstand, oder eine
75 Ursache der Vorstellung, außer sich, wahr; und, wenn verschiedene dieser
Wesen ungefähr ein und dieselbe Sensation haben: so ist die Ueberzeugung
desto größer.

Der Gegenstand existirt demnach wirklich außer ihm; aber, da die Vor-
80 stellung davon das Resultat der Verhältnisse zwischen dem Gegenstande,

que parmi toutes les manières d'être de cet objet, se trouve aussi la manière d'être dont il a la sensation par l'idée, c'est-à-dire, que cet objet, vis-à-vis de lui et de ses organes, existe réellement tel qu'il lui paroît : ce qui détermine le fonds qu'on peut faire sur les idées primitives que nous recevons par l'organe. (*b) |

75

D 12, P 18 Je vous prie d'avoir toujours cette réflexion devant les yeux, puisque c'est elle seule qui nous donne le droit, pour ainsi dire, d'aspirer à la connoissance de la vérité.

Cette acquisition des idées primitives, commune à l'homme et à la brute, n'est presque rien encore pour constituer l'Etre pensant.

80

M.I.83 Ces idées primitives s'évanouissent totalement à l'absence des objets ; par conséquent, il est impossible qu'un Etre puisse comparer deux objets dont les actions sur ses organes ne coexistent pas dans le même temps, s'il ne se sert d'un moyen pour fixer ces | idées, c'est-à-dire, à moins qu'il ne se serve de signes.

D 13

85

Je définirai provisionnellement les signes, par des symboles distincts qui répondent aux idées. L'idée étant donnée, le signe paroîtra ; et réciproquement, le signe étant donné, l'idée qui lui répond se manifeste.

Il faudra vous avertir, que je considère ici l'Etre qui a la faculté de sentir, comme individu, absolument isolé, et ne faisant pas partie d'une société ; et que, par conséquent, j'ai considéré les signes uniquement comme des instruments pour rappeler les idées, et nullement comme des moyens pour communiquer les idées d'un Etre à l'autre.

D 14

Les premiers signes naturels sont les effets de l'objet sur l'organe ; ainsi l'objet lui-même est le signe de l'idée qui lui répond ; mais comme l'objet, qui est hors de l'Etre qui a la faculté d'acquérir des idées, dépend peu ou point de cet Etre, il s'ensuit que cet Etre reçoit toutes ses idées au hasard, c'est-à-dire, lorsque le signe, ou, ce qui est ici la même chose, lorsque l'objet paroît. Il faut excepter ces cas, où la velléité de cet Etre a le pouvoir physique de retenir quelque temps l'objet, c'est-à-dire, le signe, et par conséquent l'idée.

D 15

100

(*b) [Éclaircissement : voyez ligne 1988.]

81 à] J²W en 84 d'un moyen] c de moiens 96 l'Etre] M Être 98 ici] J²W om.
99 Etre] J²WP être] M Être

und der Modification der Organe ist, so schließt es daraus, daß unter allen V.I.157
 Seynsarten dieses Gegenstandes, sich auch diejenige Art zu seyn befindet,
 wovon es, durch die Vorstellung, eine Sensation hat; das heißt, daß, in Anse-
 hung dieses Wesens und der Organe desselben, dieser Gegenstand wirklich
 85 so existirt, als er demselben zu existiren scheint; und hierdurch wird denn
 auch ausgemacht, in wie fern man sich auf die primitiven Ideen, die wir
 durch die Organe erhalten, verlassen kann.

Ich bitte Sie, diese Betrachtung immer vor Augen zu behalten, weil sie
 allein uns, so zu sagen, das Recht giebt, nach Erkenntniß der Wahrheit zu
 90 trachten.

Dieser Erwerb der primitiven Ideen, der dem Menschen und dem Thiere
 gemein ist, trägt fast noch nichts bey, um das denkende Wesen auszumachen.

Diese primitiven Ideen verschwinden, bey Abwesenheit der Gegenstände
 95 gänzlich; folglich ist es unmöglich, daß ein | Wesen zwey Gegenstände mit V.I.158
 einander vergleichen könne, wenn sie nicht, zu ein und derselben Zeit,
 zugleich auf seine Organe einwirken, wofern es sich nicht irgend eines
 Mittels bedient, diese Vorstellungen festzuhalten; das heißt, wofern es sich
 nicht Zeichen bedient.

100 Ich werde die Zeichen, zum voraus, durch deutliche Symbole, welche
 den Ideen entsprechen, erklären. Ist die Idee gegeben: so wird das Zeichen
 daseyn, und umgekehrt, sobald das Zeichen gegeben ist, erscheint die Idee,
 welche ihm entspricht.

Ich muß Sie aber benachrichtigen, daß ich hier das Wesen, welches das
 105 Vermögen zu empfinden hat, als ein Individuum, als ein schlechterdings
einzelnes Wesen, das nicht ein Theil irgend einer Gesellschaft ist, betrachte;
 und daß ich folglich die Zeichen bloß als Werkzeuge angesehen habe, sich
 der Ideen wieder zu erinnern, und gar nicht, als Mittel, um die Ideen eines
 Wesens einem andern Wesen mitzutheilen. |

110 Die ersten, natürlichen Zeichen sind die Wirkungen des Gegenstandes V.I.159
 auf das Organ; auf diese Art ist der Gegenstand selbst das Zeichen der Idee,
 die ihm entspricht. Da aber der Gegenstand, der außer dem Wesen ist,
 welches das Vermögen hat, Begriffe zu erlangen, wenig, oder gar nicht von
 diesem Wesen abhängt: so folgt daraus, daß dieses Wesen alle seine Ideen
 115 auf gut Glück erhält, das heißt, erhält, wenn das Zeichen, oder, welches Eines
 ist, wenn der Gegenstand erscheint. Man muß diejenigen Fälle ausnehmen,
 in welchen die Willenskraft (*velléité*) dieses Wesens das physische Vermögen
 hat, auf einige Zeit den Gegenstand festzuhalten; das heißt, das Zeichen, und
 folglich auch die Idee.

C'est de cette espèce de signes qu'en général presque tous les animaux paroissent se servir: l'objet étant lui-même le signe qui lui répond, leur velléité ne sauroit se rappeler ces signes, et par conséquent ils ne sauroient penser ni faire des projets, que sur les idées des objets qui coexistent réellement devant eux. (*1) |

D 16, M.I.84 Lorsque j'aurai parlé de la raison, je ferai voir un peu plus distinctement en quoi consiste la différence entre notre façon de penser, et entre celle des animaux.

Ainsi, pour qu'un Etre, qui a la faculté de recevoir des idées, pense, 110 raisonne ou projette, il faut qu'il ait des signes qui ne soient pas les objets, mais qui répondent aux objets, et dont il soit parfaitement le maître.

Cet Etre peut se procurer, de mille manières différentes, des signes qui lui rappellent ses idées. Il n'a qu'à faire coexister avec l'idée, ou avec le dernier 115 mouvement | des fibres qui produit l'idée, quelque chose qui dépende de sa velléité, un son de sa voix, un mouvement de son corps, une certaine P 20 modification de choses hors de lui, et qui se trouvent directement sous l'empire de ses organes; et pourvu que chaque signe réponde toujours à la même idée, il aura le pouvoir de faire coexister en apparence plusieurs objets, et de les comparer ensemble. 120

Nous avons considéré la façon d'acquérir les idées, celle de les rappeler, et quel fonds on peut faire sur la véracité de leurs représentations: il s'agira D 18 maintenant | de voir ce que c'est que la Raison et le Raisonnement.

L'Etre qui a la faculté de sentir, et par conséquent celle d'acquérir des idées, ou, ce qui est la même chose, la faculté contemplative ou intuitive, a 125 donc des sensations vraies ou des objets qui sont actuellement hors de lui, ou de la modification présente de ses organes, et rien de plus: mais l'Etre qui joint à cette faculté intuitive, celle de pouvoir se rappeler ses idées par le moyen des signes, peut faire agir cette faculté sur autant d'objets à la

(*1) *Inter hominem et beluam hoc maxime interest, quod haec tantum, quantum sensu movetur, ad id solum, quod adest, quodque praesens est, se accomodat, paululum admodum sentiens praeteritum aut futurum.** «La principale différence entre l'homme et la brute, est, que celle-ci s'accommode uniquement aux choses actuelles et présentes par l'instigation des sens, ayant une sensation très foible du passé et du futur.» Cicero de Officiis.

103 servir] *c add.* encore 105 des² ... qui] *c* dont les objects 106 (*1)] *En note:* beluam] *W* belluam | La ... futur] *c om. trad.* 111 soient] *c* sont 112 soit] *c* est 113 peut] *c* pourroit 122 quel] *JJ²* quels 127 l'Etre] *M* Être

120 Dieser Art von Zeichen scheinen, im Ganzen, fast alle Thiere sich zu
bedienen. Da der Gegenstand selbst das Zeichen ist, welches ihm entspricht:
so kann ihre Willkühr sich diese Zeichen nicht zurück rufen, und folglich
können sie nicht anders, als den Vorstellungen von den Gegen- | ständen V.I.160
gemäß, die wirklich vor ihnen zusammen da sind, denken, und Entwürfe
125 machen. (*1)

Wenn ich von der Vernunft werde geredet haben, werde ich ein wenig
deutlicher zeigen, worinn der Unterschied zwischen dem Denken des Men-
schen und dem Denken der Thiere besteht.

Folglich, um daß ein Wesen, welches das Vermögen hat, Vorstellungen zu
130 erhalten, denken, raisonniren, oder Entwürfe machen könne, muß dieses
Wesen Zeichen haben, welches nicht die Gegenstände selbst sind, sondern
die diesen Gegenständen entsprechen, und von welchen es vollkommen
Meister ist.

Dieses Wesen kann sich, auf tausend verschiedene Arten, Zeichen ver-
135 schaffen, um sich seine Vorstellungen zurück zu ru- | fen. Es darf nur mit V.I.161
der Idee, oder mit der letzten Bewegung der Fibern, welche die Idee her-
vorbringt, sich irgend ein Ding zugleich vorstellen, das von seiner Willkühr
abhängt, einen Ton seiner Stimme, eine Bewegung seines Körpers, eine
gewisse Modification der Dinge außer ihm, und bis zu welchen seine Sinne
140 geradesweges reichen. Und, wofern jedes Zeichen nur immer zur Bezeich-
nung ein und derselben Idee gebraucht wird: so wird es in der Macht dieses
Wesens stehen, verschiedene Gegenstände, dem Anscheine nach, coexis-
tiren zu lassen, und sie mit einander zu vergleichen.

Bis itzt haben wir die Art, Ideen zu erwerben, die Art und Weise, uns ihrer
145 zu erinnern, und wie weit man sich auf die Wahrheit ihrer Darstellungen
verlassen könne, untersucht. Gegenwärtig wird es darauf ankommen, zu
sehen, was das heißt *Vernunft*, und *Vernunftschlüsse*.

Das Wesen, welches das Vermögen besitzt, zu empfinden (oder wahrzu-
nehmen), | und folglich das Vermögen, Ideen zu erwerben, – oder, welches V.I.162
150 auf Eines hinausläuft – das betrachtende oder anschauende Vermögen, hat
also, entweder von den Gegenständen, die wirklich außer ihm da sind, oder
von der gegenwärtigen Modification seiner Organe, wahre Sensationen, und
nichts weiter. Aber dasjenige Wesen, welches mit diesem anschauenden Ver-
mögen, das Vermögen, sich seine Ideen, vermittelt Zeichen, zurück rufen
155 zu können, in sich vereint, kann dieses Vermögen auf so viel Gegenstände

(*1) *Inter hominem et beluam hoc maxime interest, quod haec tantum, quantum sensu move-
tur, ad id solum, quod adest, quodque praesens est, se accomodat, paululum admodum
sentiens praeteritum aut futurum. Cicero de Officiis.*

fois qu'il pourra faire coexister en quelque façon en apparence par le moyen 130
des idées. |

D 19 C'est cette faculté intuitive qu'on appelle Raison, et son application aux
idées, Raisonnement.

Ce qui constitue le degré de perfection dans les Intelligences, c'est la
quantité plus ou moins grande d'idées coëxistantes que ces Intelligences 135
pourront offrir et soumettre à leur faculté intuitive.

M.I.85 L'Intelligence qui seroit absolument parfaite, pourroit, dans toute la force
du terme, faire coexister plusieurs idées; ainsi, de deux Intelligences, la plus
parfaite sera celle qui portera plusieurs idées le plus près de la coëxistence
absolue. | 140

D 20 Par exemple: soit $a:D = D:x$. Soit encore $a = 2b$, $b = 2c$, $c = 2D$. Supposons
que quatre Intelligences se rappellent les idées de a , b , c , D , et x , et de tous
les rapports que je viens de dire.

La premiere, qu'on suppose faire coexister presque toutes ses idées, sen-
tira d'abord que $x = a/64$: elle compare d'abord a avec x , sans égard à tous les 145
rapports intermédiaires, ou plutôt elle sent tous ces rapports dans le même
instant.

La seconde trouvera d'abord souvent de-même, que $x = a/64$, mais elle
aura passé rapidement par tous les rapports intermédiaires. |

D 21 La troisieme commence par ranger ses idées en ordre, depuis la plus 150
simple jusqu'à la plus composée. Elle compare ensuite les deux les plus
simples, et elle tire une conclusion, c'est-à-dire, qu'elle acquiert une nou-
velle idée de rapport. Cette nouvelle idée, elle la compare avec l'idée la moins
composée de toutes les suivantes; elle tire une conclusion; et avec la nou-
velle idée qui en résulte elle continue la même manoeuvre, et parvient à la 155
fin à la même vérité.

La quatrieme, qui ne sauroit faire coexister à-peu-près que deux de ces
D 22 idées, ou | deux de ces rapports, ne pourra juger laquelle de toutes ces
idées est la plus simple ou la plus composée: elle pense au hazard: elle va
comparer le rapport de a à b , à celui de c à D ; ou bien celui de b à c , à celui de 160
P 22 D à x , dont il n'y a aucune conclusion, aucune vérité, aucune nouvelle idée
à tirer, faute de l'intuition des idées ou des rapports intermédiaires.

144 ses] c ces 145 elle] c il 146 elle] c il | ces] c ses 148 elle] c il 150 commence]
c commencera 151 compare] c comparera 152 qu'elle] c elle 162 intermédiaires]
*JJ²WM disposent l'éclaircissement (*a) ici; voyez ligne 1916.*

zu gleicher Zeit anwenden, als es sich deren, mit Hülfe der Ideen, als coexistierend auf gewisse Art zu vergegenwärtigen, vermag.

Und dieses anschauende Vermögen ist es, was man *Vernunft*, und die Anwendung desselben auf Ideen, was man *Vernunftschlüsse* (*Raisonnement*)
160 nennt.

Die mehr oder weniger große Anzahl coexistenter Ideen, welche ein *verständiges* Wesen seinem anschauenden Vermögen auf einmal vorlegen, und unter- | werfen kann, ist das, was den Grad der Vollkommenheit dieser V.I.63 Wesen ausmacht.

165 Ein, durchaus vollkommen verständiges Wesen, könnte, in dem strengsten Sinne des Wortes, vielerley Ideen sich coexistent vorstellen; folglich wird von zwey verständigen Wesen das vollkommenste dasjenige seyn, welches der unbedingten Coexistenz mehr, als eine Idee am nächsten bringen wird.

170 Zum Beyspiel sey $a:D = D:x$. Und ferner $a = 2b$, $b = 2c$, $c = 2D$. Lassen Sie uns vier geistige Wesen annehmen, welche sich der Ideen von a , b , c , D und x erinnern, und aller der Verhältnisse, welche ich angegeben habe.

Das erste dieser Wesen, von welchem man annimmt, daß es fast alle seine Ideen coexistent machen kann, wird sogleich wahrnehmen, daß $x = \frac{a}{64}$ ist;
175 es vergleicht sogleich a mit x , ohne Rücksicht auf alle dazwischen liegende Verhältnisse, oder vielmehr, es nimmt alle diese Verhältnisse in ein und demselben Augenblick wahr. |

Das zweyte dieser Wesen wird eben auch öfters sogleich finden, daß $x = \frac{a}{64}$ ist, aber es wird schnell alle dazwischen liegende Verhältnisse durchlau-
180 fen haben. V.I.164

Das dritte dieser Wesen hebt damit an, seine Ideen, von der einfachsten, bis zu der allerzusammengesetztesten, in Ordnung zu bringen; es vergleicht alsdann die beyden einfachsten, und zieht daraus eine Folgerung; das heißt, es erlangt eine neue Idee von Verhältniß; diese neue Idee vergleicht es
185 mit der, am mindesten zusammengesetzten aller folgenden Ideen; es zieht hieraus wieder eine Folge; und mit der neuen Idee, die sich hieraus ergibt, verfährt es wieder auf die vorhergehende Art, und so gelangt es am Ende endlich zu eben derselben Wahrheit.

Das vierte dieser verständigen Wesen, das ungefähr nur zwey dieser Ide-
190 en, oder zwey dieser Verhältnisse sich coexistent darzustellen vermag, wird nicht beurtheilen können, welche von allen diesen Ideen die einfachste oder welches die zusammengesetzteste ist; es denkt auf gutes Glück hin, | dieses V.I.165 Wesen; es vergleicht das Verhältniß von a zu b mit dem Verhältniß von c zu D ; oder wohl gar das Verhältniß von b zu c mit dem von D zu x ; folglich findet
195 keine Schlußfolgerung, keine Wahrheit, keine neue Idee Statt, weil es die Ideen, oder die, dazwischen liegende Verhältnisse nicht anschaulich sieht.

M.I.86 Dans le premier exemple, c'est le génie qui sent.

M.I.87 Dans le second, c'est l'esprit qui devine, qui se hâte, et qui peut se tromper. 165

M.I.88 Dans le troisieme, c'est la sagacité qui cherche et qui trouve. |

D 23 Dans le quatrieme, c'est la stupidité errante et aveugle.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que le raisonnement n'est autre chose que l'application simple de la faculté intuitive aux idées présentes, et coëxistantes autant que possible; que la nouvelle vérité n'est qu'une et 170 la même avec les vérités de la comparaison desquelles elle résulte; et enfin, que c'est du génie qu'il faut attendre les vérités grandes et éloignées: de la sagacité, les vérités claires et sensibles pour tout le monde: de l'esprit, les vérités et les erreurs: et de la stupidité, les ténèbres. |

D 24 Ce qu'on a décoré souvent du nom de Philosophie, n'est proprement que 175 la lie, qui demeure après l'effervescence de l'imagination.

M.I.89 Comme, d'un côté, il n'y a rien de si extravagant que cette espece de Philosophie n'ait imaginé, et que, de l'autre, il falloit subvenir à l'aveuglement de la stupidité, on a inventé une Logique pour tenir l'une un peu en bride, et pour porter, s'il se peut, une foible rayon de lumiere jusque dans le cahos 180 de la stupidité.

D 25 Notez, je vous prie, que cette Logique artificielle est postérieure à la faculté intuiti- | tive, qui est la seule Logique véritable.

L'Etre qui a la faculté de sentir, a trois moyens naturels par lesquels il peut recevoir des idées. 185

1^o. Par l'action des objets, qui met les organes en mouvement.

2^o. Par le mouvement accidentel des organes.

3^o. Par le mouvement imprimé aux organes par le moyen des signes.

Il est important de considérer maintenant le degré de clarté des idées qui naissent de ces trois moyens. 190

D 26 L'Idée qui résulte de la présence de l'objet, a toute | la clarté requise, sans confusion.

L'Idée produite par le mouvement accidentel des organes, est beaucoup moins claire, et très souvent confuse.

163 sent] JJ²W sert 171 elle résulte] c elles resultent 172 les] c des 173 les¹] c des | les²] c des 174 les¹] c des | les²] c des 175 de] c de la 178 imaginé] c imaginée 186 des objets] c de l'objet

In dem ersten Falle ist es das Genie, welches wahrnimmt.

In dem zweyten Falle ist es der Witz, welcher räth, eilt, und sich betrügen kann.

200 In dem dritten ist es der Scharfsinn, welcher sucht und findet.

In dem vierten ist es die herumtappende, blinde Dummheit.

Durch das, was ich gesagt habe, wird es augenscheinlich, daß Vernunftschlüsse nichts anders sind, als die bloße Anwendung des Vermögens der Anschauung, auf so sehr als möglich gegenwärtige, und coexistente Ideen; –

205 das die neugefundene Wahrheit nichts, als ein und dieselbe und eben dieselbe ist, als die | Wahrheiten der Vergleichung, aus welchen sie sich ergibt; – und endlich, daß man nur von dem Genie die großen und weit von einander liegenden Wahrheiten; von dem Scharfsinn die deutlichen, und Jedermann begreiflichen; von dem Witze Wahrheiten und Irrthümer; und
210 von der Dummheit nichts als Finsterniß zu erwarten habe.

V.I.166

Das, was man öfters mit dem Namen Philosophie beehrt hat, ist, eigentlich zu reden, nichts, als die Hefen, die, nachdem die Einbildungskraft ausgegohren hat, übrig bleibt.

Da es, einer Seits, nichts so Ausschweifendes giebt, das diese Art von Philosophie nicht erdichtet hätte; und da man, von der andern Seite, der Blindheit der Dummheit zu Hülfe kommen mußte: so hat man eine Vernunftlehre erfunden, um die eine ein wenig im Zaum zu halten, und, wenn es möglich wäre, zugleich in das Cahos der Dummheit einen schwachen Lichtstral hinein zu bringen. |

220 Bemerken Sie indessen, ich bitte Sie, daß diese künstliche Logik jünger ist, als das anschauende Vermögen, welches allein die wahre Logik ist.

V.I.167

Ein Wesen, welches das Vermögen, wahrzunehmen, besitzt, hat dreyerley natürliche Mittel, durch welche es Ideen erhalten kann:

1) Durch die Wirkung der Gegenstände, wodurch die Organe in Bewegung
225 gesetzt werden.

2) Durch die zufällige Bewegung der Organe.

3) Durch die, mittelst der Zeichen, den Organen mitgetheilte Bewegung.

Es lohnt der Mühe, itzt den verschiedenen Grad von Klarheit der Ideen,
230 die durch diese drey Mittel erzeugt werden, in Erwägung zu ziehen.

Die Idee, welche aus der Gegenwart des Gegenstandes entspringt, hat alle die erforderliche Deutlichkeit (*Clarté*) ohne Verwirrung.

Die Idee, welche durch die zufällige Bewegung der Organe hervorgebracht | wird, ist viel weniger deutlich und sehr oft verwirrt.

V.I.168

202 habe] Vom.

L'Idée que la velléité rappelle par le signe, a beaucoup moins de clarté 195
encore; mais elle est bien terminée, et sans aucune confusion.

On pourroit mesurer ces degrés de clarté par l'expérience.

Lorsqu'on rêve en dormant, et que la scene du songe se passe de plein
jour, il faut faire attention au moment du réveil, et, en ouvrant les yeux,
D 27 comparer la | clarté du vrai jour, avec celle du jour qu'on vient de quitter; et 200
l'on verra, que la différence entre l'idée produite par l'objet réel et présent,
et entre celle qui est occasionnée par le mouvement accidentel des organes,
est immense.

Lorsqu'on s'amuse à suivre une démonstration géométrique, ou à jouer
P 24 aux échecs les yeux fermés, on sent la distance qui se trouve entre la clarté 205
des idées imprimées par l'objet réel, et celle des idées qui paroissent à
l'avertissement du signe.

M.I.90 D 28 Dans les songes on découvre souvent des vérités géo- | métriques, qu'on
avoit cherché en vain pendant ses veilles. Dans les songes l'homme est com-
munément plus résolu et plus déterminé que dans ses veilles: il a plus de 210
peur et plus de courage: j'ose dire qu'il raisonne plus juste, parce que sa
faculté intuitive ne contemple presque que des idées présentes et coëxis-
tantes, non rappelées par les signes, et par conséquent plus fortes que les
idées de rappel; et j'ajoute, qu'il est plus vrai. L'homme dans ses songes est
tout à son caractere. Qu'un homme me donne l'histoire fidele de ses songes, 215
D 29 je lui donnerai le tableau par- | fait de son caractere moral. Alexandre* ne
prit jamais la fuite en songe.

Il paroîtra enfin, que les mouvements des derniers fibres de l'organe,
occasionnés par l'état accidentel du corps, sont beaucoup plus forts que
ceux qu'on imprime par le moyen des signes. 220

Si l'on considere maintenant, que la plupart des animaux sont plus déter-
minés et plus résolus dans leurs actions que la plupart des hommes, on
comprendra aisément, quelle doit être l'espece de différence entre l'état
intellectuel des animaux et entre celui de l'homme. |

D 30 L'animal n'a pas de signes arbitraires, et par conséquent il n'a pas la 225
faculté de se rappeler à volonté les idées des objets; ce qui ôte à sa faculté
intuitive une quantité immense d'idées à contempler.

197 pourroit] c/J²W pourra 199 faire] c qu'on fasse 200 comparer] c à comparer | avec]
c à 201 l'on] c on 202 entre] P om. 205 sent] c sentira 206 et ... idées] c à celles
218 derniers] J²W dernieres 221 l'on] c on 224 entre] P om. 225 pas] c point

235 Die Idee, welche durch die Willenskraft, mittelst des Zeichens, zurück gerufen wird, hat noch minder Deutlichkeit als die vorige; aber sie ist genau bestimmt, und ohne alle Verwirrung.

Man könnte diese drey verschiedenen Grade von Deutlichkeit durch die Erfahrung messen.

240 Wenn man, im Schlafe, träumt, und die Scene des Traumes ein heller lichter Tag ist: so muß man aufmerksam auf den Augenblick des Aufwachens seyn, und, indem man die Augen öffnet, die Klarheit des wirklichen Tages mit der Klarheit desjenigen, den man verlassen hat, vergleichen. Alsdann wird man sehen, daß der Unterschied zwischen der, durch den wirklichen
245 und gegenwärtigen Gegenstand hervorgebrachten, und der, durch die zufällige Bewegung der Organe veranlaßten Idee, unendlich groß ist.

Wenn man, mit verbundenen Augen, eine geometrische Demonstration durch- | geht, oder auf diese Art Schach spielt: so wird man den Unter- V.I.169
schied gewahr, der sich zwischen der Deutlichkeit der, durch einen wirkli-
250 chen Gegenstand erzeugten, und der Deutlichkeit der, durch bloße Zeichen hervorgebrachten Ideen befindet.

Man entdeckt in Träumen sehr oft geometrische Wahrheiten, die man, wachend, vergeblich gesucht hatte. In Träumen ist der Mensch, gemeinlich, entschlossener und entschiedener, als wachend; er ist dann furchtsamer, und auch muthiger; ich getraue mir zu sagen, daß er bündiger rai-
255 sonnirt, weil seine anschauende Fähigkeit fast nichts als gegenwärtige und coexistente, nicht durch Zeichen zurück gerufene Ideen betrachtet, und die folglich also auch stärker sind, als die letztern. Ich setze hinzu, daß der Mensch alsdann ist, was er wirklich ist. Er handelt, träumend, ganz seinem
260 Charakter gemäß. Es theile mir ein Mensch eine getreue Geschichte seiner Träume mit, und ich will ihm ein vollkommenes Gemählde von seinem moralischen Charakter geben. | Alexander hat niemals, träumend, die Flucht V.I.170
genommen.

Und endlich wird man sehen, daß die, durch den zufälligen Zustand des
265 Körpers, veranlaßten Bewegungen der äußersten Fibern des Organes viel stärker sind, als diejenigen, welche mittelst der Zeichen erzeugt werden.

Wenn man itzt nun in Erwägung zieht, daß die mehrsten Thiere in ihren Handlungen viel entschlossener und entschiedener sind, als die mehrsten Menschen: so wird man leicht begreifen, was für eine Art von Unterschied
270 zwischen dem intellektuellen Zustande der Thiere, und dem intellektuellen Zustande der Menschen seyn muß.

Das Thier hat keine willkührlichen Zeichen, und folglich nicht das Vermögen, sich, nach Belieben, die Vorstellungen von den Gegenständen zurück zu rufen, wodurch denn seiner anschauenden Fähigkeit eine unermeßliche
275 Menge zu betrachtender Ideen entzogen wird. – |

Voyons la quantité et la qualité des idées qui lui restent.

Pour la quantité, elle est formée par les idées qu'il a reçues par l'impression actuelle des objets, et par quelques idées accessoires que l'apparition de l'objet, en qualité de signe, lui rappelle. Par exemple, un chien a été battu par un homme : ce chien manque de signes arbitraires, n'a pas la faculté de se rappeler à volonté l'idée de cet homme et des coups qu'il a reçus ; mais aussi-tôt que l'homme paroît, cet homme est le signe qui lui rappelle l'idée des coups reçus, de la douleur qu'il a sentie, etc. : sur ces idées, alors coëxistantes, il raisonnera juste.

M.I.91 Pour la qualité des idées qui lui restent, les idées qu'il reçoit de l'objet présent sont aussi fortes que celles que l'homme en reçoit, exception faite de la perfection de l'organe, qui peut être plus grande ou moindre dans tel ou tel animal. Elles sont les suites du mouvement des fibres de l'organe occasionné par la présence de l'objet ; et les idées accessoires résultent du mouvement que ces fibres ont imprimé à des fibres voisines, qui autrefois avoient été mis en mouvement par des objets, qui alors avoient réellement coëxisté avec l'objet qui sert maintenant de signe.

L'animal reçoit encore des idées en songe par l'état accidentel de son corps, et de la même façon que l'homme les reçoit ; mais la quantité de ces idées doit être proportionnée à celle des idées qu'il peut acquérir en veillant. Il s'ensuit, premièrement, que la faculté intuitive de l'animal ne sauroit agir que sur les idées que les objets ou le besoin de ses organes lui donnent au hazard.

Secondement, que les idées coëxistantes, qui composent les seuls sujets sur lesquels la faculté intuitive applique sa mesure, sont en très petit nombre, si on la compare à la quantité immense d'idées que la velleité de l'homme peut faire coëxister et comparer.

Troisièmement, que l'animal recevant presque toutes ses idées également claires, il a des passions plus également fortes, et il a, pour ainsi dire, plus de caractere national dans son espece que n'en a l'homme : ce qui pourroit servir de réponse à la question de Philémon,

229 reçues] c reçu 232 manque] W manquant 233 et] c ou | reçus] c reçu 235 sentie] c senti | sur] c et sur 242 voisines] c' voisins 243 mis] J²W mises 244 coëxisté] c coëxistés 245-246 par ... corps] c om. 253 la] J²WM les] P le 257 n'en a] c om.

Nun wollen wir die Anzahl und die Art der Ideen, welche ihm übrig V.I.171
bleiben, untersuchen.

Was die Anzahl derselben anbelangt: so besteht sie, erstlich, aus den Vor-
stellungen, die es durch den gegenwärtigen Eindruck von den Gegenständen
280 erhalten hat, und aus einigen Nebenvorstellungen, welche ihm durch die
Erscheinung des Gegenstandes, als Zeichen betrachtet, remember gemacht
werden. Ein Hund, z. B. sey durch irgend einen Menschen geschlagen wor-
den; dieser Hund, welchem es an willkürlichen Zeichen mangelt, hat nicht
das Vermögen, sich, nach Belieben, dieses Menschen, und der Schläge, wel-
285 che er erhalten hat, zu erinnern; aber, sobald dieser Mensch erscheint,
ist dieser Mensch das Zeichen, mittelst dessen er sich der erhaltenen
Schläge, der empfundenen Schmerzen u. s. w. erinnert; und über diese, als-
dann coexistirende Ideen wird er richtig raisonniren.

Was die Qualität der Ideen, welche dem Thiere eigen sind, anbelangt: so
290 sind | diejenigen, welche es von einem gegenwärtigen Gegenstande erhält, V.I.172
so stark, als diejenigen, welche der Mensch davon empfängt, abgerechnet,
daß in diesem oder jenem Thiere, die Vollkommenheit des Organs größer,
oder geringer seyn kann. Diese Ideen sind die Folge von der Bewegung der
Fibern des Organs, welche durch die Gegenwart des Gegenstandes veranlaßt
295 worden ist; und die Nebenideen das Resultat der Bewegung, welches diese
Fibern benachbarten Fibern mitgetheilt haben, welche letztere Fibern ehe-
dem durch Gegenstände in Bewegung gesetzt worden waren, die damals mit
demjenigen Gegenstande, der itzt als Zeichen dient, wirklich coexistirt hat-
ten.

300 Das Thier erhält auch noch im Traum, vermöge des zufälligen Zustandes
seines Körpers, und auf eben die Art, wie der Mensch, Ideen; aber die Anzahl
dieser Ideen, ist der Anzahl derjenigen, welche es wachend erhalten kann,
gemäß.

Hieraus folgt *erstlich*, daß das Anschauungsvermögen des Thieres nur
305 auf | diejenigen Ideen wirken kann, welche ihm die Gegenstände, oder die V.I.173
Bedürfnisse seiner Organe, auf gut Glück verschaffen.

Zweytens, daß die Anzahl der coexistirenden Ideen, als welche die einzi-
gen Gegenstände ausmachen, auf welche das Anschauungsvermögen seinen
Maafstab anwendet, in sehr kleiner Anzahl sind, wenn man sie mit der
310 unendlichen Menge von Ideen vergleicht, welche die Willenskraft des Men-
schen, zu gleicher Zeit, sich vorstellen, und vergleichen kann.

Drittens, daß, da die Ideen des Thieres fast alle gleich klar sind, die Leiden-
schaften desselben folglich auch mehr sich immer gleich stark bleiben, und
es, so zu sagen, mehr Nationalcharakter in seiner Art hat, als der Mensch;
315 welches denn eine Antwort auf die Frage *Philemons*

Τί ποθ' ὁ Προμηθεὺς, ὃν λέγουσ' ἡμᾶς πλάσαι
 Καὶ τ' ἄλλα πάντα ζῶα, τοῖς μὲν θηρίοις
 "Ἐδωχ' ἐκάστω κατὰ γένος μίαν φύσιν.* 260

(Par quelle raison Prométhée, qui, à ce qu'on prétend, a formé les hommes et tous les animaux, a-t-il donné aux brutes, à chaque espece, un seul caractere moral?)

Enfin, il paroît par ce que je viens de dire, que, sans compter la possibilité 265
 que la faculté de se servir de signes arbitraires soit adhérente à l'essence
 M.I.92 de l'homme, les animaux, pour ce qui regarde la faculté intellectuelle, sont
 infiniment au-dessous de lui. |

D 35 Il paroît encore que ce qu'on appelle instinct, est le jugement ou le
 résultat nécessaire qui doit suivre l'action de la faculté intuitive sur quelque 270
 peu d'idées simples et claires, coëxistantes.

Nous venons de considérer l'Etre qui a la faculté de sentir, de penser, et
 de raisonner. Passons maintenant à la contemplation de l'homme, comme
 Etre agissant; et voyons s'il est simple ou composé, sujet à la destruction, ou
 d'une essence durable. 275

1. Un corps en repos, ou dans un mouvement uniforme, persiste par sa
 D 36 nature dans son état de repos, ou | dans son mouvement uniforme.

2. Un corps ne sauroit donc passer du repos au mouvement, ou du mou-
 vement uniforme à un mouvement accéléré, que par l'action d'une chose
 qui n'est pas ce corps. 280

3. Le corps de l'homme, par un acte de sa velléité,* passe du repos au
 mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré.

4. Ainsi le corps de l'homme est mis en mouvement, ou son mouvement
 est accéléré, par l'action d'une chose qui n'est pas ce corps.

259 Προμηθεὺς] J' Προμηθεὺς 260 τ' ἄλλα] cDJ' τ' ἄλλα] D τ' ἄλλα | πάντα] J' πάντα | μὲν] DΘ μὲν 261 γένος] W γένω] P γένωρ | μίαν] DM μίαν | φύσιν] W φύσιν 262-264 Par ... moral] c om. trad. 263 brutes, à] W brutes de 266 l'essence] c la nature 270 l'action] c les actions | quelque] c quelques 272 de sentir] c om. 276-277 Un ... uniforme] J'J²W Un corps en repos, persiste, par sa nature, dans son état de repos. 282 uniforme] c add.] DΘJ'J²WM om.

Τί ποθ' ὁ Προμηθεὺς, ὃν λέγουσ' ἡμᾶς πλάσαι
 Καὶ τ' ἄλλα πάντα ζῶα, τοῖς μὲν θηρίοις |
 Ἔδωχ' ἑκάστω κατὰ γένος μίαν φύσιν;

V.I.174

320 (Warum hat denn Prometheus, der, wie man sagt, uns und alle übrigen
 Thiere gebildet haben soll, jeder Art dieser Thiere nur *Einen* Charakter
 gegeben?)

geben kann.

Und, endlich, erhellt aus dem, was ich gesagt habe, daß, ohne die Mög-
 lichkeit in Rechnung zu bringen, daß das Vermögen, willkürlicher Zeichen
 325 sich zu bedienen, nur der menschlichen Natur zukomme, die Thiere in Anse-
 hung der Verstandsvermögen, unendlich unter dem Menschen sind.

Es erhellt ferner daraus, daß das, was man Instinkt nennt, das nothwen-
 dige Urtheil oder Resultat ist, welches sich aus der Einwirkung des Anschau-
 ungsvermögens auf einige wenige, einfache und klare, coexistirende Ideen
 330 ergibt.

Bis itzt haben wir das Wesen, welches das Vermögen zu empfinden, zu
 denken, und zu urtheilen besitzt, in Erwägung | gezogen. Lassen Sie uns itzt V.I.175
 zur Betrachtung des Menschen, als eines *handelnden* Wesens übergehen,
 und sehen, ob er einfach oder zusammengesetzt, der Zerstörung unterwor-
 335 fen, oder von einem fortdauernden Wesen ist.

I

1) Ein Körper, der im Zustande der Ruhe, oder in einer gleichförmigen
 Bewegung ist, bleibt, seiner Natur nach, in seinem Zustand der Ruhe, oder
 in seiner gleichförmigen Bewegung.

340 2) Ein Körper kann folglich nicht aus der Ruhe in Bewegung, und aus
 einer gleichförmigen Bewegung in eine geschwindere, als vermittelt der
 Einwirkung eines Dinges übergehen, das nicht dieser Körper ist.

3) Der Körper dieses Menschen geht, vermöge eines Actus seiner Willens-
 kraft aus der Ruhe in Bewegung, und aus Bewegung in eine geschwindere
 345 Bewegung über. |

4) Folglich wird der Körper der Menschen, durch Einwirkung eines Din- V.I.176
 ges, das nicht dieser Körper selbst ist, in Bewegung gesetzt, oder die Bewe-
 gung desselben beschleunigt.

- D 37 5. Il s'ensuit, que le principe moteur de ce corps, que | nous appelons 285
l'ame, est une chose différente de ce corps.
- P 28 1. Il est contradictoire, qu'une chose quelconque détruise une propriété
essentielle de soi-même, puisqu'il est de son essence d'avoir cette propriété;
ainsi elle se réduiroit elle-même au néant.
2. Une propriété essentielle du corps en mouvement, est de persister à se 290
mouvoir dans la même direction.*
- M.I.93 3. Or l'homme, d'un acte de sa velléité, change la direction du mouvement
de son corps.
4. Par conséquent l'homme, s'il n'étoit autre chose que son corps en mou-
D 38 vement, | détruiroit une propriété essentielle de son corps en mouvement. 295
5. Il s'ensuit encore, que le premier moteur de ce corps, que nous appel-
lons l'ame, est une chose différente de ce corps.
1. Les idées que nous avons des choses, dérivent du rapport qui se trouve
entre les choses et notre façon d'appercevoir et de sentir.
2. Il est possible que nous ayions* une idée de tout ce qui est étendu et 300
figuré.
3. La moindre particule de notre corps est étendue et figurée.
- D 39 4. Par conséquent il est pos- | sible que nous ayions une idée de la moindre
particule de notre corps.
5. Mais l'idée est le résultat du rapport qui se trouve entre la particule et 305
celui qui apperçoit.
6. Par conséquent ce qui apperçoit est autre chose que la particule, et
l'ame une chose différente du corps.*

295 son ... mouvement] *c/JJ²W* soi-même 300 ayions] *c aions*] *J/J²WP* ayons 303 ayions]
c aions] *J/J²WP* ayons 305 du rapport] *c om.* | entre] *J/J²W* être entre

5) Und hieraus folgt denn, daß das, diesen Körper in Bewegung setzende
 350 Principium, welches wir Seele nennen, ein, von diesem Körper verschiede-
 nes Ding ist.

II

1) Es ist widersprechend, daß irgend ein Ding eine wesentliche Eigen-
 schaft seines Selbstes vernichte, denn es gehört ja mit zu seinem Wesen,
 355 diese Eigenschaft zu haben, und es würde folglich sich selbst in Nichts ver-
 wandeln.

2) Eine wesentliche Eigenschaft eines Körpers in Bewegung, ist, seine
 Bewegung in eben derselben Richtung, in welcher er sich bewegt, fortzu-
 setzen.

360 3) Nun ändert der Mensch, durch einen Actus seiner Willenskraft, die
 Richtung der Bewegung seines Körpers. |

4) Folglich würde der Mensch, wenn er nichts anders, als sein Körper in V.I.177
 Bewegung wäre, eine wesentliche Eigenschaft seines, in Bewegung seyenden
 Körpers vernichten.

365 5) Auch hieraus folgt, daß das, diesen Körper bewegende Principium,
 welches wir Seele nennen, ein, vom Körper verschiedenes Ding ist.

III

1) Die Vorstellungen, welche wir von den Dingen haben, schreiben sich
 von der Beziehung her, welche sich, zwischen diesen Dingen, und unserer
 370 Art wahrzunehmen, und zu empfinden, befindet.

2) Es ist möglich, daß wir einen Begriff von Allem, was Ausdehnung und
 Figur hat, haben.

3) Der aller kleinste Theil unsers Körpers hat Ausdehnung und Figur.

4) Folglich ist es möglich, daß wir, von dem aller kleinsten Theil unsers
 375 Körpers, eine Vorstellung haben können. |

5) Aber die Vorstellung ist das Resultat der Beziehung, welche sich zwi- V.I.178
 schen diesen Theilchen des Körpers, und dem, der es wahrnimmt, befindet.

6) Folglich ist das, was wahrnimmt, Etwas anders, als dieses Theilchen
 selbst, und die Seele ein, von diesem Körper verschiedenes Ding.

- M.I.94 1. L'idée que nous avons d'action et de force, nous vient de la difficulté
que nous trouvons à changer le rapport local des choses. 310
2. Changer le rapport local des choses, suppose donc une action.
- D 40 3. Or un corps en mouve- | ment change à tout instant de rapport local.
4. Par conséquent, à tout instant ce corps obéit à une action présente et
réelle.
5. Mais sans obstacles ce corps persistera éternellement à se mouvoir 315
d'une façon uniforme.*
6. Par conséquent, le principe mouvant qui est dans ce corps en mouve-
ment, et qui le fait mouvoir, existe et agit éternellement.
- M.I.95 7. Ainsi, lorsqu'on considère le mouvement dans soi-même, le mouve-
ment est une action unique, uniforme et éternelle. 320
- D 41 1. La cause n'est cause de | l'effet, qu'en produisant l'effet.
2. Par conséquent, l'effet est l'effet ou la suite nécessaire de la cause qui
le produit.
3. Par conséquent, les effets sont proportionnels à leurs causes.
- P 30 4. Donc, comme naître, croître, vieillir et mourir, sont les effets nécessaires 325
d'une cause, dont la façon d'être consiste dans la coexistence successive de
parties; ainsi le mouvement, comme tel, ou cette action unique, uniforme et
éternelle, est l'effet nécessaire d'une cause unique, uniforme et éternelle.
- D 42 Il ne sera pas hors de pro- | pos de faire ici une réflexion au sujet d'éternel;
et je vous prie de vous ressouvenir des suites de cette réflexion, par-tout où 330
je parlerai de la matière.
- On prend souvent une chose éternelle par sa nature, pour une chose qui
existeroit par soi-même. Il est vrai qu'une chose qui existeroit par soi-même,
seroit nécessairement éternelle par sa nature; mais il ne s'ensuit pas, que
toute chose éternelle par sa nature, existeroit par soi-même. 335

324 leurs causes] c leur cause 325 effets] c suites 326 de] J/J²W des 327 unique] DD
om. virgule 334 nécessairement ... nature] c éternelle par sa nature nécessairement

380

IV

1) Die Vorstellung, welche wir von Wirkung (*Action*) und Kraft haben, entspringt aus der Schwierigkeit, welche wir finden, wenn wir das örtliche Verhältniß der Dinge abändern wollen.

2) Eine Abänderung des örtlichen Verhältnisses der Dinge, setzt also eine
385 Wirkung voraus.

3) Nun ändert ein, in Bewegung seyender Körper, in jedem Augenblick sein örtliches Verhältniß.

4) Folglich ist dieser Körper, in jedem Augenblick, einer gegenwärtigen und reellen Einwirkung unterworfen. |

390 5) Aber, ohne Hindernisse, würde dieser Körper ewig fortfahren, sich auf V.I.179 eine einförmige Art zu bewegen.

6) Folglich existirt und wirkt das, in diesem sich bewegenden Körper befindliche, ihn in Bewegung setzende Principium, ewig.

7) Und also, wenn man die Bewegung an und für sich selbst betrachtet: so
395 ist sie eine einige, einförmige, ewige Wirkung.

V

1) Eine Ursache ist nur in so fern Ursache einer Wirkung, als sie die Wirkung hervor bringt.

2) Folglich ist die Wirkung eine Wirkung, oder eine nothwendige Folge
400 der Ursache, durch welche sie hervor gebracht wird.

3) Folglich sind die Wirkungen ihren Ursachen angemessen.

4) Und also, so wie geboren werden, wachsen, alt werden, und sterben, die nothwendigen Wirkungen einer Ursache sind, deren Art zu seyn in der successiven | Coexistenz der Theile bestehet: so ist die Bewegung, als Bewe- V.I.180
405 gung, oder diese einige, einförmige und ewige Wirkung die nothwendige Folge einer einigen, einförmigen und ewigen Ursache. –

Es wird hier nicht zweckwidrig seyn, über das Wort, *ewig*, eine Betrachtung anzustellen; und, ich bitte Sie, der Folgen dieser Betrachtung sich allenthalben, wo ich von der Materie reden werde, zu erinnern.

410 Man nimmt oft ein, seiner Natur nach ewiges Ding, für ein Ding, das durch sich selbst existirt. Es ist wahr, daß ein Ding, welches durch sich selbst existirt, nothwendiger Weise, seiner Natur nach, ewig seyn wird; aber, es folgt nicht, daß jedes, seiner Natur nach, ewige Ding, durch sich selbst existiren muß.

Ce qui, pour ne pas exister, n'aurait besoin que d'être décomposé, n'est pas éternel par sa nature. |

D 43 Ce qui, pour ne pas exister, aurait besoin d'être détruit, est éternel par sa nature.

Tout ce qui tombe sous nos sens, un animal, une plante, une pierre, un édifice, en tant que ces choses tombent sous nos sens, se trouve dans le premier cas: nous voyons que le mouvement se trouve dans le second; et je prouverai que la matiere, en tant que matiere, s'y trouve de-même. 340

Ce qui est décomposable jusqu'à extinction d'essence, ou jusqu'à-ce qu'il cesse d'être ce qu'il est, n'est pas éternel par sa nature. Un arbre con- | sumé 345
M.I.96 par les flammes a cessé d'être arbre; mais la matiere comme matiere ne sauroit être décomposable jusqu'à extinction d'essence, puisque la derniere particule est toujours encore étendue figurée et impénétrable par sa nature: par conséquent la matiere, en tant que matiere, pour ne pas exister, aurait besoin d'être détruite; et ainsi elle est éternelle par sa nature. (*c) 350

Mais dans l'exemple du mouvement nous avons vu, que ce qui est éternel par sa nature peut avoir eu un commencement: par conséquent il n'est pas impossible que la matiere, en tant que matie- | re, éternelle par sa nature, ait eu un commencement. Je dis plus: non seulement ce n'est pas impossible, mais je prouverai qu'elle a dû avoir un commencement de toute nécessité. 355

Ce qui existe par soi-même, et dont l'essence est d'exister, existe nécessairement, et nécessairement d'une façon déterminée. Existant nécessairement, il seroit contradictoire qu'il n'existât pas, ou qu'il existât d'une façon autrement déterminée. (*d)

M.I.97 Or supposons pour un moment, que les dernieres particules de la matiere 360
D 46 soient des cubes, il n'impliqueroit au- | cune contradiction que ce fussent des sphéroïdes, des octoèdres, etc. par conséquent la matiere n'existe pas nécessairement d'une façon déterminée. Il n'est pas contradictoire, qu'au lieu de cette particule il n'existât que de l'étendue: par conséquent la matiere

(*c) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 1996.]

(*d) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2002.]

341 trouve] c trouvent 342 nous voyons] c ¶ Nous avons vu 343 en ... matiere²] JJ²W
om. | de-même] c aussi 344 Ce ... décomposable] c Ce qui est decomposable à l'infini,
c'est à dire ce qui est decomposable 345 Un] c Par exemple: un 346 les flammes] c le
feu et reduit en cendre 347 décomposable] c add. à l'infini, ou 349 par] c et par | en ...
matiere²] JJ²W om. 349-350 pour ... elle] c om. 353 en ... éternelle] c quoiqu'eternelle
354 ce] c il] JJ²W cela 355 dû] DM du 358 n'existât] c n'exista | existât] c exista
361 soient] c fussent 362 des] c ou des 364 n'existât] c n'exista

415 Das was, um nicht zu existiren, nur in seine Theile zerlegt und aufgelöst werden darf, ist, seiner Natur nach, nicht ewig. |

Das was, um nicht zu existiren, vernichtet werden muß, ist, seiner Natur V.I.181 nach, ewig.

420 Alles, was uns in die Sinne zu fallen vermag, ein Thier, eine Pflanze, ein Stein, ein Gebäude, u. s. w. befindet sich, in so fern es in unsre Sinne fällt, in dem ersten Falle. Daß die Bewegung sich in dem zweyten Falle befindet, sehen wir; und ich werde beweisen, daß die Materie, als Materie betrachtet, in eben diesem Falle ist.

425 Das was, bis zur Auslöschung seiner Wesenheit, oder bis es aufhört das zu seyn, was es ist, aufgelöst zu werden vermag, ist, seiner Natur nach, nicht ewig. Ein Baum, der durch die Flammen verzehrt wird, hat aufgehört, Baum zu seyn; aber die Materie, als Materie betrachtet, kann nicht, bis zur Auslöschung ihrer Wesenheit aufgelöst werden; denn die allerletzte Partikel hat immer, ihrer Natur nach, noch Ausdehnung, Figur, und Undurchdringlich-
430 keit. Folglich müßte die Materie, wenn sie, in so fern sie | Materie ist, nicht existiren sollte, zerstört, oder vernichtet werden, und also ist sie dann, ihrer Natur nach, ewig. V.I.182

Aber, in dem Beyspiel von Bewegung, haben wir gesehen, daß das, was, seiner Natur nach, ewig ist, einen Anfang gehabt haben kann; und folglich
435 ist es nicht unmöglich, daß die Materie, welche, als Materie betrachtet, ihrer Natur nach, ewig ist, einen Anfang gehabt habe. Noch mehr: dieses ist nicht allein nicht unmöglich; sondern ich werde auch erweisen, daß sie, nothwendiger Weise, einen Anfang hat haben müssen.

440 Das, was durch sich selbst existirt, und dessen Wesen darinn besteht, zu existiren, existirt nothwendiger Weise, und, nothwendiger Weise auf eine bestimmte Art. Da es nothwendiger Weise existirt: so würde es widersprechend seyn, wenn es überhaupt nicht, oder auf eine anders bestimmte Art existirte.

445 Nun lassen Sie uns einen Augenblick annehmen, daß die kleinsten letzten Theilchen der Materie Würfel sind; es würde | aber auch keinen Widerspruch in sich fassen, wenn es Achtecke, oder Sphäroiden wären; folglich existirt die Materie nicht, nothwendiger Weise, auf eine bestimmte Art. Es ist nicht widersprechend, wenn, an Statt dieser Partikel, nur Ausdehnung existirte; folglich existirt die Materie nicht nothwendiger Weise, und die V.I.183

n'existe pas nécessairement, et l'existence n'entre pas proprement dans son 365
essence;* ainsi elle n'existe pas par soi-même, mais par un autre. (*e)

M.I.98 Mais revenons encore à l'ame.

D 47, P 32 Cette cause unique, uniforme et éternelle, cette ame, ne sent son existence qu'au | moment où elle acquiert des idées de choses qui sont hors d'elle. 370

Elle sent qu'elle est autre que tout ce dont elle a des idées;* qu'elle est autre que tout ce qui est hors d'elle. Tout ce qui est hors d'elle, et dont elle a des idées, est le point d'appui d'où elle part pour arriver à la conviction de sa propre existence. Ce point d'appui ôté, c'est-à dire, les organes anéantis, par où elle pourroit avoir des idées des choses de dehors, 375
D 48 sa faculté attractive, qui l'avertissent qu'elle- | le est. Elle ne sent qu'elle agit, que par l'idée de la réaction. Sans la réaction, elle n'auroit aucune idée de sa velléité. Anéantissez pour un moment toute réaction, il faut pourtant que la velléité, ou la faculté de pouvoir agir, reste, quoiqu'elle ne 380
se manifeste que par la réaction. Ainsi, conclure de l'état de l'ame pendant un profond sommeil, qu'elle n'existe pas, c'est une conclusion bien peu philosophique.

Pour avoir des idées, pour penser, pour agir, elle a besoin d'organes. Son D 49 action, ou l'impulsion qu'elle imprime aux choses de dehors, est | par sa 385
nature éternelle et indestructible, en tant qu'elle n'est pas contradictoire à l'impulsion plus grande, imprimée à la nature par les mains du Créateur.

M.I.99 Lorsque nous nous tournons avec une grande rapidité, lorsque nous courons, lorsque nous sautons, nous sentons distinctement l'indestructibilité de ce mouvement, que notre velléité a imprimé dans notre corps; et cette velléité même n'est pas en état de le détruire, à moins que, par le moyen des organes, elle n'appelle à son secours, les forces imprimées à toute la nature, 390
D 50 pour les faire servir | directement contre le mouvement qu'elle seule pour- tant a inspiré.

Il n'y a peut-être qu'une seule organisation, dans les faces de l'univers 395
que nous connoissons, à laquelle elle puisse s'attacher tellement, qu'elle puisse agir sur cette organisation; mais une fois attachée à ces organes, tout ce qui est homogène à ces organes devient organe pour elle. Elle tient à toutes les faces de l'univers qu'elle connoît: elle agit sur toutes ces faces,

(*e) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2024.]

365–366 l'existence ... ainsi] c par conséquent 368 sent] c add. pas 369 où ... acquiert]
c qu'elle reçoit 372 Tout ce] J1J2W Ce 377 sent] c add. pas 382 c'est] c est
392 n'appelle] c appelle 393 qu'elle] c add. même 396 puisse] c peut

450 Existenz gehört nicht eigentlich zu ihrer Wesenheit; folglich existirt sie nicht durch sich selbst, sondern durch etwas anders.

Aber, lassen Sie uns noch einmal zur Seele zurück kehren.

Diese einige, einförmige und ewige Ursache, diese Seele, wird ihrer Existenz nicht ehe gewahr, als in dem Augenblick, wo sie Ideen von den Dingen, die außer ihr sind, erlangt.

Sie empfindet, daß sie etwas anders, als alles das ist, wovon sie Ideen hat; daß sie etwas anders ist, als alles, was sich außer ihr befindet. Von allen dem, was außer ihr ist, und wovon sie Vorstellungen hat, geht sie aus, um zur Ueberzeugung von ihrer eigenen Existenz zu | gelangen. Man nehme ihr
460 diese Grundsätze, das heißt, man vernichte die Organe, vermittelt welcher sie Vorstellungen von den äußern Dingen haben kann, und sie kann keine Sensation von ihrer eigenen Existenz haben. Ihre Begierden und ihr anziehendes Vermögen sind es, welche sie gleichsam benachrichtigen, daß sie ist. Sie wird es nicht gewahr, daß sie wirkt, als vermöge der Vorstellung von der
465 Rückwirkung. Ohne die Rückwirkung würde sie keine Vorstellung von ihrer Willenskraft haben. Man vernichte, auf einen Augenblick, alle Rückwirkung, die Willenskraft oder das Vermögen, wirken zu können, bleibt dennoch, ob es sich gleich nicht anders, als durch Rückwirkung äußert. Folglich, wenn man aus dem Zustand der Seele, während einem tiefen Schläfe, schließt, daß
470 sie nicht existirt: so ist dieses ein sehr wenig philosophischer Schluß.

Die Seele bedarf, um daß sie Ideen haben, denken und wirken kann, Organe. Ihre Einwirkung, oder die Bewegung, | die sie den äußern Dingen
mittheilt, ist, vermöge ihrer Natur, ewig, und unzerstörbar, in so fern diese Bewegung nicht der viel größern, durch die Hände des Schöpfers, der Natur
475 mitgetheilten Impulsion zuwider läuft.

Wenn wir uns mit einer großen Geschwindigkeit umkehren, wenn wir laufen, springen, u. s. w.: so bemerken wir die Unzerstörbarkeit dieser Bewegung, welche unsre Willenskraft unserm Körper gegeben hat, sehr deutlich; und diese Willenskraft ist nicht fähig, diese Bewegung zu vernichten, wofern
480 sie nicht, mit Hülfe der Organe, die, der ganzen Natur mitgetheilten Kräfte zu ihrem Beystande ruft, um sich ihrer gegen diese Bewegung, die sie allein doch erzeugt hat, zu bedienen.

Es giebt auf allen Seiten des Weltalls, die wir kennen, vielleicht nur eine einzige Organisation, mit welcher sie sich dergestalt vereinen kann, daß sie
485 auf diese Organisation zu wirken vermag; aber, wenn sie einmal mit diesen Organen verbunden ist: so wird alles, was mit die- | sen Organen homogen ist, Organ für sie. Sie ist mit allen Seiten des Weltalls, welche sie kennt, verbunden; sie wirkt auf alle diese Seiten eben so, wie auf ihren Körper,

comme sur son propre corps, à proportion de l'intensité de l'action qui 400
 D 51 émane de sa velléité, vis-à-vis de la force des | loix de la nature, qui dérivent
 des émanations de la velléité suprême.

La raison pour laquelle l'homme doute encore de l'immortalité et de
 l'indestructibilité de son ame, après des démonstrations et des preuves aussi
 claires, est, qu'il ne se sent, ni ne se voit, que dans les choses hors de lui. 405
 Peu de têtes sont faites pour une abstraction absolue, et on s'accoutume
 plus aisément à prêter à l'ame une certaine modification, qui cadre plus ou
 moins avec les idées vagues et superficielles qu'on se forme de ses actions,
 D 52 qu'à approfondir la nature de ses actions, | pour monter delà à la nature de
 l'essence de l'ame. 410

Prouvez à la chenille l'état de bonheur qui l'attend: elle doute, et finit
 par croire que Dieu ne la destine qu'à se traîner le long d'une feuille, à en
 ronger les bords, et à se consumer enfin pour le bien d'autrui; tandis que
 déjà son ame est attachée à un principe physique, qui dans peu de temps la
 fera folatrer dans les airs, voler de fleurs en fleurs, vivre de la rosée, et goûter 415
 à longs traits les plaisirs les plus purs de l'amour.

M.I.100, Comme dans les raisonnements précédents, je ne me suis mis nullement
 P 34 en peine | des conséquences qu'on en pourroit tirer, je crois qu'avant que
 D 53 de passer à la contemplation des choses qui sont hors de l'homme, il sera
 nécessaire de répondre à quelques objections. 420

1°. Dans les songes nous recevons les idées comme pendant nos veilles;
 et suivant le raisonnement de tantôt il faudroit conclure, que les choses
 dont nous paroissions avoir les idées, existent telles qu'elles nous paroissent;
 tandis que ces choses n'existent nulle part que dans les images, ou dans les
 idées qui naissent du mouvement accidentel des organes. | 425

D 54 Sans répéter ce que j'ai dit par rapport à la clarté des idées que nous
 avons dans nos songes, sans répéter que, pendant nos veilles, la sensation
 de plusieurs êtres de notre espece acheve de nous convaincre de l'existence
 des choses hors de nous; je remarque seulement, que dans nos songes, dans
 nos rêves, dans le délire, nous croyons voir des choses, mais des choses 430
 composées, et composées de parties que nous avons vu réellement pendant
 nos veilles, par les images ou idées primitives que ces parties réellement
 D 55 existantes ont produit par leurs actions sur les der- | nières fibres de l'organe.

403 pour laquelle] c que 413 à se] c se 414 qui] c lequel 415 fleurs en fleurs] JJ²W
 fleur en fleur 418 que] J²WM om. 422 le ... tantôt] JJ²W les raisonnemens que j'ai faits,
 423 telles] c tellement | nous] c add. le 427 répéter] JJ²W add. encore 428 acheve] c
 achèvent 429 dans] c om. 431 vu] JJ²W vues 432 idées] c les idées 433 produit] c
 produits] JJ²W produites | dernieres] cJ¹ derniers

nach dem Verhältniß, das die Intensität der Wirkung, die sich aus ihrer
 490 Willenskraft ergibt, zu der Kraft der Gesetze der Natur hat, die von den
 Ausflüssen der höchsten Willenskraft herkommen.

Die Ursache, warum der Mensch noch an der Unsterblichkeit und Un-
 zerstörbarkeit seiner Seele, nach so deutlichen Demonstrationen und Be-
 weisen, zweifelt, ist, weil er nur in den Sachen, die außer ihm sind, sich
 495 gleichsam empfindet und sieht. Wenig Köpfe sind zu einer vollkommenen
 Abstraktion aufgelegt, und man gewöhnt sich leichter, der Seele eine gewisse
 Modification zuzuschreiben, die mehr oder weniger sich mit den leeren und
 seichten Ideen verträgt, welche man sich von den Handlungsweisen dersel-
 ben macht, als die Natur ihrer Wirkungen zu ergrün- | den, um von da zu der V.I.187
 500 Natur des Wesens der Seele hinauf zu steigen.

Beweisen Sie einer Raupe die Art des Glückes, das ihrer erwartet; sie
 zweifelt, und glaubt am Ende, daß Gott sie zu nichts bestimmt hat, als
 auf einem Blatte herum zu kriechen, den Rand desselben zu benagen, und
 endlich, zum Besten Anderer, sich zu verzehren. Und dennoch ist dann
 505 schon die Seele derselben an ein physisches Principium gebunden, vermöge
 dessen sie, in kurzer Zeit, in der Luft herum flattern, von einer Blume zur
 andern fliegen, vom Thau leben, und, in vollen Zügen, die allerreinsten
 Vergnügen der Liebe kosten wird.

Da ich, bey den vorhergehenden Raisonsments, gar nicht um die Folgen
 510 bekümmert gewesen bin, welche man daraus ziehen könnte: so glaube ich,
 daß es, ehe ich zur Betrachtung der Dinge, die außer dem Menschen sind,
 übergehe, nothwendig seyn wird, einige Einwürfe zu beantworten. |

1) „Wir erhalten in Träumen eben so gut Ideen, als wachend; und, nach V.I.188
 dem, kurz vorhergegangenen Raifonnement sollte man schließen, daß die
 515 Dinge, von welchen wir Vorstellungen zu haben scheinen, eben das sind,
 was sie uns scheinen, da doch diese Dinge nirgends existiren, als in den
 Bildern, oder in den Ideen, welche aus der zufälligen Bewegung der Organe
 entstehen.“

Ohne das zu wiederholen, was ich, in Ansehung der Deutlichkeit derer
 520 Ideen, die wir in Träumen haben, gesagt habe; ohne zu wiederholen, daß,
 während dem Zustande des Wachens, die Sensation verschiedener Wesen
 von unserer Art, uns völlig von der Existenz der Dinge außer uns überzeugt, –
 will ich nur bemerken, daß wir, in unsern Träumen, in unsern Phantasieen,
 in der Fieberhitze, Dinge zu sehen glauben, aber zusammengesetzte Dinge,
 525 und zusammengesetzt aus Theilen, die wir, wachend, wirklich, und zwar
 vermöge der Bilder, oder der primitiven Ideen gesehen haben, welche | diese V.I.189
 wirklich existirenden Theile durch ihre Wirkungen auf die äußersten Fibern
 des Organs hervor brachten.

Ainsi il est toujours vrai, que les parties qui composent ce monstre, ou spectre imaginaire, existent, ou ont existé réellement, et même telles qu'elles nous l'ont paru. 435

2°. Pour énerver en quelque façon la démonstration de l'hétérogénéité de l'ame et du corps, la seule chose qu'on pourroit dire, à ce qu'il me semble, seroit, que je ne raisonne que sur la nature de cette matiere grossiere qui tombe sous nos sens, et que pourtant, selon toutes les apparences, la matiere 440
D 56 aura une infinité de propriétés essentielles, autres que celles que | nous lui connoissons, et qu'ainsi j'aurois dû être plus circonspect à conclure, sur le peu de propriétés connues de la matiere.

On se sauroit rien affirmer ou nier de choses dont nous ne sentons ni la M.I.101 possibilité, ni l'impossibilité, ni l'existence, ni la non-existence; et comme 445 ces autres propriétés supposées se trouvent dans ce cas, on n'en sauroit tirer aucun argument quelconque.

Mais supposons que la matiere ait une infinité de propriétés essentielles qui nous sont inconnues, il est parfaitement impossible qu'une chose quel-
D 57 conque ait deux pro- | priétés essentielles contradictoires, c'est-à-dire, que 450 la matiere soit figurable et non figurable, étendue et non étendue, etc. en même temps. Or je sais de science certaine, que la matiere est entr'autres figurée, étendue, etc. par conséquent il est absolument impossible, que, parmi l'infinité des propriétés essentielles supposées, se trouvent des propriétés, par lesquelles la matiere seroit non-figurée, non-étendue, etc.; ainsi 455 les conclusions tirées des arguments fondés sur la connoissance de cette matiere grossiere, n'ont rien de hazardé.

D 58 3°. De la démonstration de | l'immortalité de l'ame s'ensuivra, que l'ame de l'homme, celle de l'animal, un ressort, comme également cause du mou-
vement qui est éternel par sa nature, sont également éternels par leur nature. 460

P 36 Il est vrai que l'ame de l'animal paroît aussi eternelle que celle de l'homme. Je dis paroît, puisque je ne saurois apprendre de l'animal ce qu'il sent. Je puis l'affirmer par rapport à l'homme, parce que je suis homme, et que, par conséquent, je raisonne sur des vérités que je sens. Si l'on m'accuse
D 59 d'approcher trop l'animal de l'homme, il faut se ressouvenir de ce que j'ai | 465

436 paru] c parues 437 la démonstration] c les demonstrations 444 de] *JJ²W* des
451 soit] c seroit 452 sais] *DM* sai 459 celle de l'animal] c l'ame d'un animal | cause]
c causes 464 l'on] c on

Folglich ist es denn immer wahr, daß die Theile, welche dieses Ungeheuer,
 530 oder dieses eingebildete Gespenst ausmachen, wirklich existiren, oder wirk-
 lich, und sogar auf eben diese Art, existirt haben, als es uns schien.

2) „Um, in gewisser Art, den Beweis von der Ungleichartigkeit der Seele
 und des Körpers zu entkräften, würde, wie mir dünkt, das Einzige, was
 man sagen könnte, seyn, daß mein Raisonement nur von der Natur der
 535 gröbern Materie, welche in unsre Sinne fällt, gilt, und daß doch, allem
 Anschein nach, die Materie eine unendliche Menge wesentlicher, und von
 denen, welche wir kennen, ganz verschiedener Eigenschaften haben könne;
 und daß ich folglich behutsamer hätte seyn sollen, als von den wenigen,
 bekannten Eigenschaften der Materie Folgerungen zu ziehen.“ |

540 Man kann von Dingen, deren Möglichkeit, oder Unmöglichkeit, deren V.I.190
 Existenz, oder Nichtexistenz wir nicht wahrnehmen, nichts bejahen, oder
 verneinen; und da die angenommenen übrigen Eigenschaften sich in diesem
 Falle befinden: so kann man von ihnen kein Argument, es sey von welcher
 Art es wolle, nehmen.

545 Aber, lassen Sie uns zugeben, daß die Materie eine unendliche Menge
 wesentlicher, uns unbekannter Eigenschaften habe: so ist es schlechterdings
 unmöglich, daß irgend ein Ding zwey wesentliche, gerade einander entge-
 gegengesetzte Eigenschaften besitze; das heißt, es ist schlechterdings unmög-
 lich, daß die Materie, zu gleicher Zeit, ausgedehnt und nicht ausgedehnt sey,
 550 Figur habe, und nicht Figur habe, u. s. w. Nun weiß ich aber ganz gewiß, daß
 die Materie auch, unter andern, ausgedehnt ist, Figur hat, u. s. w., folglich
 ist es denn, schlechterdings, unmöglich, daß unter der unendlichen Menge
 wesentlicher, angenommener Eigenschaften, sich Eigenschaften der Art | V.I.191
 befinden, vermöge welcher die Materie nicht ausgedehnt wäre, nicht Figur
 555 hätte, u. s. w. Folglich findet sich in den Schlüssen, die aus Argumenten gefol-
 gert sind, welche sich auf die Kenntniß dieser gröbern Materie gründen,
 nichts Gewagtes.

3) „Aus der Demonstration von der Unsterblichkeit der Seele würde fol-
 gen, daß, gleich der Seele des Menschen, auch die Seele des Thieres, und
 560 auch eine Springfeder, (da diese alle, auf gleiche Art wirkende Ursachen der
 Bewegung sind, die, ihrer Natur nach, ewig ist), ihrer Natur nach eben auch
 unsterblich seyn würden.“

Es ist wahr, daß die Seele des Thieres eben so ewig zu seyn scheint, als
 die Seele des Menschen. Ich sage, es scheint; weil ich von dem Thiere nicht
 565 erfahren kann, was es empfindet. In Ansehung der Seele des Menschen
 kann ich es behaupten, weil ich Mensch bin, und folglich über Wahrheiten
 raisonnire, die ich empfinde. Wenn man mich beschuldigt, daß ich das Thier
 zu sehr dem | Menschen nähere: so muß man sich dessen erinnern, was ich V.I.192

dit tantôt, au sujet de la faculté intellectuelle de l'animal, et sur la possibilité que l'usage des signes arbitraires fût adhérent à notre essence. D'ailleurs cette réflexion n'est dictée que par note orgueil, notre envie, et notre vanité.

Pour ce qui regarde le ressort, j'aurai tantôt à en parler; mais il faut remarquer ici, que le ressort est un corps mis en mouvement par une cause hors de lui. 470

M.I.102 4°. Si la velléité, ou la spontanéité de l'homme, n'est pas prouvée, ce que nous appellons velléité pourroit bien n'être qu'un accident, qui dérive du D 60 premier mouvement | imprimé à la nature par les mains du Créateur, ou du mouvement adhérent à la nature. 475

Vouloir qu'on prouve la velléité de l'homme, c'est vouloir qu'on prouve son existence. Pour celui qui ne sent pas son existence, lorsqu'il reçoit des idées de choses hors de lui, et pour celui qui ne sent pas sa velléité, lorsqu'il agit ou desire, ils sont autre chose que des hommes, et on ne sauroit rien affirmer de leur essence. 480

Mais comme je sens que cette réponse ne satisferoit guere des Philo- D 61 sophes matérialistes, qui pourroient dire, | avec quelque apparence de raison, que je ne fais proprement ici qu'éluder la question, je me trouve obligé de répondre d'une façon un peu plus distincte.

Pour prouver que la velléité réside dans l'ame, et qu'elle n'est pas l'effet d'une cause étrangere, il suffit de considérer la volonté dans les cas où il est impossible qu'elle parvienne à son but, c'est-à-dire, dans ces cas, si fréquents, où elle passe notre pouvoir. 485

Posons que la velléité soit l'effet nécessaire d'une cause physique, que D 62 la volonté veuille produire un effet physi- | que, que cet effet devra être le déplacement d'un poids de cent livres, et que cette volonté n'ait des moyens ou des forces que pour cinquante; il faudra nécessairement, qu'au moment où elle compare ses cinquante livres de force avec les cent livres du poids par l'action, cette volonté soit ou anéantie, ou négative, ou continue. Mais on dira, que le cas que je suppose est exactement celui du ressort. Sans entrer ici dans la recherche de la nature du ressort, d'ailleurs infiniment curieuse, 495 je réponds, que les moyens que la volonté emploie peuvent être à la vérité

466 tantôt] *JfJ²W* plus haut 467 fût adhérent] *c* pourroit bien être adhérente | adhérent]
J²W inhérent 469 en parler] *c* parler du ressort 470 cause] *JfJ²W* chose 475 adhérent]
J²WM inhérent 479 autre chose] *c* autres choses 486 il ... de] *c* on n'a qu'à | les] *J²W*
le 491 poids] *c* corps 492 ou] *c* et 493 où] *c* que par l'action | du] *c* de 494 par
l'action] *c om.* 497 emploie] *c dub.* emploia

vorher über das intellektuelle Vermögen des Thieres, und über die Möglich-
 570 keit, daß der Gebrauch willkührlicher Zeichen nur der menschlichen Natur
 eigenthümlich sey, gesagt habe. Außerdem wird diese Betrachtung uns nur
 von unserm Hochmuth, von unserm Neide, von unserer Eitelkeit eingege-
 ben.

Was die Springfeder anbetrifft: so werde ich bald darauf zurückkommen;
 575 hier will ich nur bemerken, daß die Springfeder ein Körper ist, der durch
 eine, außer ihm befindliche Ursache in Bewegung gesetzt wird.

4) „Wenn die Willenskraft, oder der freye Wille des Menschen nicht erwie-
 sen ist: so könnte das, was wir Willenskraft nennen, wohl vielleicht nichts,
 als eine Zufälligkeit seyn, die sich, entweder von der erstern Bewegung, wel-
 580 che die Natur von der Hand des Schöpfers erhalten hat, oder von der, der
 Natur anklebenden Bewegung herschreibt.“ |

Die Willenskraft des Menschen erweisen sollen, heißt fordern, daß man V.I.193
 die Existenz desselben erweise. Derjenige, der, wenn er Vorstellungen von
 den Dingen außer sich erhält, seiner Existenz nicht gewahr wird, und derje-
 585 nige, der, wenn er wirkt, oder etwas begehrt, seine Willenskraft nicht emp-
 findet; – diese beyden sind andre Geschöpfe, als Menschen; und über das
 Wesen derselben läßt sich nichts sagen.

Aber, da ich einsehe, daß diese Antwort materialistische Philosophen
 nicht gänzlich befriedigen wird; – denn diese könnten, mit einem Anschein
 590 von Vernunft, einwenden, daß ich dadurch eigentlich nichts, als der streiti-
 gen Frage ausweichen wollte – so finde ich mich genöthigt, auf eine, etwas
 bestimmtere Art zu antworten.

Um zu beweisen, daß die Willenskraft des Menschen ihren Sitz in der
 Seele hat, und daß sie nicht die Wirkung einer äussern Ursache ist, ist
 595 es hinlänglich, den Willen in denen Fällen in Erwägung zu | ziehen, wo V.I.194
 es unmöglich ist, daß er seinen Endzweck erreiche; das heißt, in den so
 häufigen Fällen, wo der Wille über unser Vermögen geht.

Lassen Sie uns annehmen, daß die Willenskraft die nothwendige Wirkung
 einer physischen Ursache sey; daß der Wille eine physische Wirkung her-
 600 vor bringen wolle; daß diese Wirkung darinn bestehen solle, eine Masse von
 hundert Pfund von der Stelle zu bringen, und daß dieser Wille nur für funfzig
 Pfund Kräfte, oder Mittel habe; alsdann ist es nothwendig, daß der Wille, in
 dem Augenblick, wo er seine funfzig Pfund Stärke mit den hundert Pfunden
 der Masse, vermöge der Handlung, vergleicht, – entweder vernichtet oder
 605 negativ werde, oder fort dauere. Aber, wird man sagen, der angenommene
 Fall ist gerade der Fall von der Springfeder. Ohne mich hier auf eine Unter-
 suchung über die Natur der Springfeder einzulassen, die übrigens unendlich
 unterhaltend ist, antworte ich, daß die Mittel, welche der Wille ge- | braucht, V.I.195

D 63 dans le cas du | ressort, mais non la volonté elle-même. Posons qu'un ressort,
avec une force de cinquante livres, agisse contre un obstacle de cent livres;
il est vrai que l'action du ressort n'est ni anéantie, ni rendue négative, mais 500
M.I.103 qu'elle reste permanente. Mais ce ressort ne continue son action que d'une
façon uniforme, c'est-à-dire, avec la force de cinquante livres, de-même que
les moyens que la volonté emploie, et qui en valent autant. Or si la volonté
étoit une modification causée par les impulsions de parties quelconques
D 64 de la matiere, il faudroit en bonne physique l'un des | trois, ou que cette 505
volonté devînt négative, ou qu'elle fût anéantie, ou que son intensité restât la
P 38 même uniformément à celle des moyens employés, c'est-à-dire de la valeur
de cinquante livres. Mais ni l'un ni l'autre n'arrive dans ces cas: la volonté
passe outre et en veut encore au déplacement des cent livres.

Ce qui est très remarquable, c'est qu'on trouve souvent par l'expérience, 510
que l'intensité de la volonté s'accroît à proportion que les obstacles aug-
D 65 mentent. Posons que dans ma tête se forme l'idée d'un bel édifice, que je |
ne me contente pas de cette idée, mais que la volonté me vienne de la réa-
liser tellement, qu'il existe un édifice conforme à cette idée. Posons encore
que je parvienne, à force de fraix et de travaux, à me bâtir cet édifice. Posons 515
enfin, que tout soit matiere dans l'univers. Il s'ensuit, que depuis l'idée pri-
mitive jusqu'à la formation de l'édifice, tout s'est passé de matiere à matiere,
et de mouvement à mouvement. Mais une force quelconque produit son
effet, et rien de plus. Or il est sensible, que la force qui a dirigé quelques
D 66 particules de matiere dans mon cerveau, | pour former la primitive idée, est 520
bien petite en comparaison de la force qu'il a fallu pour élever et placer les
masses énormes qui composent le bâtiment. Par conséquent il faut de toute
nécessité, que cette force primitive soit de nature à pouvoir prendre des
accroissements prodigieux par elle-même, et qu'on trouve dans la matiere 525
une augmentation progressive autonome de masse, ou dans le mouvement
une accélération intrinseque d'intensité: ce qui est contradictoire à tout
ce que nous savons de la matiere ou du mouvement; et par conséquent la
D 67 volonté qui a pro- | duit l'édifice, n'est ni une force modifiée par le mouve-
M.I.104

499 une] c la 504 étoit] c fut 506 restât] c resta 508 n'arrive] c arrive | ces] W ce
511 proportion] c mesure 515 travaux] c peines 522 le] c ce 524 elle-même] c soi
même 527 ou] c et 528 n'est] c est

in der That das, was die Springfeder ist, aber nicht der Wille selbst seyn
 610 können. Lassen Sie uns annehmen, daß eine Springfeber, mit einer Kraft von
 funfzig Pfund gegen ein Hinderniß von hundert Pfund wirke; es ist wahr,
 daß die Wirkung der Springfeder weder vernichtet, noch negativ gemacht
 wird, sondern daß sie fort dauert. Aber diese Springfeder setzt ihre Wirkung
 nur auf eine einförmige Art fort; das heißt, sie hat immer nur eine Kraft
 615 von funfzig Pfund, so, wie die Mittel, welche der Wille anwendet, eben
 auch so viel betragen. Wenn nun aber der Wille eine durch die Impulsion
 gewisser materieller Theile verursachte Modification wäre: so müßte, einer
 guten Physik zu Folge, aus dreyen eines erfolgen; entweder müßte dieser
 Wille negativ, oder er müßte vernichtet werden, oder seine Intensität müßte,
 620 unverändert, ein und dieselbe bleiben, das heißt, die Kraft von funfzig Pfund
 behalten. Aber keiner dieser drey Fälle ereignet sich; der Wille geht weiter, | V.I.196
 und besteht auf der Wegschaffung der hundert Pfund.

Und, was sehr merkwürdig ist, man findet öfters durch Erfahrung, daß die
 Intensität des Willens, nach Verhältniß, wie die Hinderisse sich vermehren,
 625 zunimmt. Lassen Sie uns annehmen, daß in meinem Kopfe die Vorstellung
 von einem schönen Gebäude sich bildet, daß ich, mit dieser Vorstellung,
 mich nicht begnüge, sondern, daß es mir einkommt, sie dergestalt realisiren
 zu wollen, daß ein, dieser Idee gleichförmiges Gebäude existiren solle. Las-
 sen Sie uns ferner annehmen, daß ich, durch Arbeit und Unkosten, es dahin
 630 bringe, dieses Gebäude mir errichten zu können; und endlich, lassen Sie uns
 annehmen, daß in diesem Weltall Alles Materie ist. Es würde folgen, daß,
 von der ersten Idee an bis zur Vollendung des Gebäudes, Alles durch Mate-
 rie und durch Bewegung zu Stande gebracht worden sey. Aber, eine Kraft,
 von welcher Art sie wolle, bringt ihre Wirkung, und | weiter nichts hervor. V.I.197
 635 Nun ist es aber sehr begreiflich, daß die Kraft, welche einigen Partikeln von
 Materie in meinem Gehirn eine solche Richtung gegeben hat, daß die erste
 Idee von diesem Gebäude gebildet wurde, sehr gering in Vergleichung mit
 derjenigen Kraft ist, welche nöthig war, um die ungeheuern Massen, wel-
 che das Gebäude ausmachen, zu heben, und an Ort, und Stelle und in Ord-
 640 nung zu bringen. Folglich, muß diese primitive Kraft, nothwendiger Weise,
 so beschaffen seyn, daß sie, durch sich selbst, sich ungeheuer zu vergrößern
 vermag; und in der Materie muß man eine progressive, eigenmächtige
 Vermehrung der Masse, oder, in der Bewegung eine innere Beschleunigung
 ihrer Intensität finden können. Und alles dieses ist denn doch allen dem
 645 widersprechend, was wir von der Bewegung und von der Materie wissen;
 und folglich ist der Wille, der dieses Gebäude hervor gebracht hat, weder

641 beschaffen seyn] V beschaffen *corr.* beschaffen seyn

ment de la matiere, ni une modification de la matiere; mais elle est de nature à pouvoir donner elle-même du mouvement à la matiere, et à pouvoir 530 modifier ou accélérer ce mouvement, sans quoi il seroit du tout impossible qu'il existât aucune production de l'industrie des hommes ou des animaux.

Après avoir démontré, que la nature de la velléité est directement contraire et répugne à ce que nous savons des qualités essentielles de la matiere D 68 et du mouvement, la liberté de cette volonté n'est | pas à beaucoup près si 535 incompréhensible.

Il me paroît que ceux qui ont combattu la liberté, ont fait des fautes grossieres. Ils ont dit, l'homme sage doit prendre de deux partis nécessairement le parti le plus sage; et c'est, ce me semble, proprement substituer l'effet à sa cause. Le parti sage à prendre devient la cause, et le choix à faire devient 540 l'effet. On devroit dire, l'homme sage prend nécessairement le parti le plus sage, parce qu'il veut être sage. Ils ont dit, il n'y a point d'effet sans cause; D 69 d'accord: mais ils n'ont pas prouvé que toute cause | fût effet; et on a pris gratuitement ce qu'on appelle la volonté pour un effet: c'est poser ce qui est en question. 545

Posons que j'aie à choisir de *A* et de *B*. Je choisis *A*; et l'on me soutiendra que mon choix n'a pas été libre, mais nécessaire. J'avoue que je ne saurois prouver le contraire par l'effet, uniquement parce que le choix est fait, et ne peut se refaire; mais voulant faire la recherche de la liberté, pourquoi prend-on la chose un moment après le choix, c'est-à-dire, lorsque la liberté 550 ne sauroit plus subsister, et pas le moment avant, lorsqu'elle existe encore? D 70 C'est | alors que je suis tellement libre, que je puis faire dépendre le parti P 40 que je vais prendre de votre volonté ou de celle d'un tiers. Par conséquent le M.I.105 parti que je prendrai ne dépend pas des causes qui feront que vous le trouvez bon, juste, ou sage, mais uniquement de ma volonté, qui ne sait rien des 555 impulsions qui vous dirigent. Si l'on dit que ma soumission à votre volonté est nécessaire, on prend encore la chose après le fait, et alors cela est aussi incontestablement vrai, qu'il est incontestablement faux avant le fait.

Passons à présent à la contemplation des choses qui sont hors de l'homme. | 560

535 cette] c la 540 sa] J²WM la 544 la] c om. | est²] c etoit 546 j'aie] c j'ai | de¹ ... B] c entre A et B | choisis] c choisi | l'on] c on 547 mais nécessaire] c om. 548 le] c mon 549 ne ... se] c que je ne sçauois le 550 c'est-à-dire] c om. 554 trouvez] c trouviez 556 l'on] c on 557 cela est] c c'est

eine, durch die Bewegung der Materie modificirte Kraft, noch eine Modification der Ma- | terie selbst; sondern von der Beschaffenheit, daß er selbst
 650 der Materie Bewegung mittheilen, und diese Bewegung modificiren oder
 beschleunigen kann, ohne welches es gänzlich unmöglich seyn würde, daß
 irgend ein Produkt von der Industrie der Menschen oder der Thiere existiren
 könnte. —

Nachdem nun erwiesen worden ist, daß die Beschaffenheit der Willens-
 kraft gerades Weges allen dem, was wir von den wesentlichen Eigenschaften
 655 der Materie und der Bewegung wissen, entgegen läuft, und widerspricht: so
 ist die Freyheit dieses Willens bey weitem nicht mehr so unbegreiflich.

Es dünkt mich, als ob diejenigen, die diese Freyheit bestritten haben,
 große Fehler dabey begangen hätten. Sie haben gesagt, der Weise muß von
 zwey Entschlüssen, nothwendiger Weise, den weisesten fassen; und dieses
 660 scheint mir so viel, als die Wirkung an die Stelle der Ursache setzen; der
 weise, zu ergreifende Entschluß wird zur Ursache, und die zu | geschehende
 Wahl wird die Wirkung. Man sollte sagen, der Weise faßt, nothwendig, den
 weisesten Entschluß, weil er weise seyn will. — Diese Herren haben gesagt, es
 giebt keine Wirkung ohne Ursache; das räume ich ein; aber sie haben nicht
 665 erwiesen, daß jede Ursache Wirkung wäre; und man hat, ohn' allen Erweis,
 das, was man Willen nennt, für eine Wirkung angesehen; dieses heißt, als
 ausgemacht, das annehmen, wovon die Rede ist.

Gesetzt, daß ich zwischen *A* und *B* zu wählen habe; ich wähle *A*; und nun
 wird man mich überreden wollen, daß meine Wahl nicht frey, sondern noth-
 670 wendig gewesen ist. Ich räume ein, daß ich das Gegentheil nicht durch die
 That erweisen kann; denn meine Wahl ist schon geschehen, und kann nicht
 von Neuem gemacht werden. Aber, wenn man Untersuchungen über die
 Freyheit anstellen will, warum fängt man sie den Augenblick nach der Wahl
 an, das heißt, wenn die Freyheit nicht mehr bestehen kann; und nicht | viel- V.I.200
 675 mehr den Augenblick vorher, da sie noch existirt? Alsdann bin ich wirklich
 noch so frey, daß ich den Entschluß, den ich zu fassen habe, von Ihrem Wil-
 len, oder dem Willen eines Dritten abhängen lassen kann. Und folglich wird
 dann der Entschluß, den ich ergreife, nicht von den Ursachen, vermöge wel-
 cher Sie diesen Entschluß gut, gerecht, oder weise finden, sondern bloß und
 680 allein von meinem Willen abhängen, der nichts von den Antrieben weiß,
 von welchen Sie geleitet werden. — Wenn man sagt, daß meine Unferwerfung
 unter ihren Willen nothwendig ist: so nimmt man die Sache wieder nach der
 That; und alsdann ist dieses so unläugbar wahr, als es, vor der That, unläug-
 bar falsch ist. —

685 Und itzt lassen Sie uns zur Betrachtung derer Dinge, die außer dem
 Menschen sind, übergehen.

D 71 L'homme ne voit d'abord hors de lui que matiere, changement et mouve-
 ment; mais il voit la matiere si distinctement divisée, et les changements et
 les mouvements tellement réguliers, qu'il est parvenu à connoître la matiere
 assez pour la modifier à ses fins, et les mouvements et les changements assez
 pour en deviner les loix. L'un se prouve par l'usage que l'homme fait de ces 565
 modifications de la matiere, et l'autre par la certitude avec laquelle il pré-
 dit l'avenir en Astronomie, Agriculture, etc. Ce qu'il ignore, c'est l'essence
 D 72 de cette matiere, le mécanisme des | changements qu'il voit dans cette
 matiere, et l'origine primitive du mouvement.

Pour ce qui est de la connoissance de l'essence de cette matiere, aussi 570
 longtemps que l'ame recevra les sensations des choses par des moyens,
 elle ne connoîtra l'essence de quelque chose que ce soit. L'homme ne sait
 absolument pas ce que cette matiere est, mais il sait de science certaine,
 qu'elle est entr'autres ce qu'il voit.

Voulant agir sur un corps, ou sur la matiere, il sent une réaction: il conclut, 575
 que du moins le corps pâtit, autant que lui-même agit. |

D 73 Lorsqu'il tend ou comprime un ressort, il sent une réaction constante et
 durable; et lorsqu'il lâche un peu le ressort, il sent qu'il est lui-même passif,
 et il en conclut, que dans le ressort il y a un principe d'action.

Faisant la même expérience avec un autre ressort, il aura les mêmes 580
 effets: mais lorsqu'il tend ou bande ce ressort par la pression de l'autre,
 également tendu, il ne voit aucun effet; mais il conclut de la premiere
 M.L.106 expérience, que ces deux ressorts agissent l'un contre l'autre, sans fin et sans
 D 74 cesse. Il voit dans la gravité, dans l'inertie, dans | l'attraction, une action et
 réaction continuelle, et il conclut de cette réflexion, jointe aux expériences 585
 des ressorts, que tout est ressort, et qu'il y a beaucoup plus de principes
 d'action dans l'univers, que d'effets. Ces actions et ces réactions, par rapport
 aux effets, paroissent bien se détruire mutuellement; mais dans la réalité
 elles restent éternellement vivantes et agissantes.

Ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est, c'est proprement ce qu'on 590
 appelle inertie. (*f) Ce qui fait qu'une chose est à l'endroit où elle est, ou

(*f) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2038.]

567 Agriculture] c en Agriculture 576 lui-même] c lui il 578 qu'il ... lui-même] c que
 lui il est 584 dans²] c om. | dans³] c om. 586 principes] c principe 587 d'effets] c des
 effets] e add. sensibles pour nous s'entend

Der Mensch sieht, zuvörderst, außer sich nichts, als Materie, Veränderung und Bewegung, Aber er kann die ver- | schiedenen Theile der Materie
 so deutlich von einander unterschieden, er sieht alle Veränderungen und
 690 Bewegungen so regelmäßig erfolgen, daß er so weit es gebracht hat, die
 Materie genug zu kennen, um sie, nach seinen Zwecken zu modificiren,
 und die Veränderungen und Bewegungen genug, um die Gesetze dersel-
 ben zu errathen. Das erstere wird durch den Gebrauch erwiesen, welchen
 der Mensch von diesen Modificationen der Materie macht; und das andere
 695 durch die Gewißheit, mit welcher er das Zukünftige in der Astronomie, im
 Ackerbau u. s. w. zum voraus sagt. Daß, was er nicht kennt, ist das Wesen
 dieser Materie, – der Mechanismus der Veränderungen, welche er in dieser
 Materie wahrnimmt – und der primitive Ursprung der Bewegung.

Was die Kenntniß des Wesens dieser Materie anbetrifft: so wird die Seele,
 700 so lange sie die Sensationen von den Dingen durch Mittel erhält, niemals
 das Wesen irgend eines Dinges kennen. Der | Mensch weiß schlechterdings
 nicht, was diese Materie ist, aber er weiß sehr gewiß, daß sie, unter andern,
 auch das ist, was er sieht. V.I.202

Wenn er, auf irgend einen Körper, oder auf die Materie wirken will: so fühlt
 705 er eine Gegenwirkung; er schließt daraus, daß dieser Körper mindestens eben
 so viel leidet, als er (der Mensch) wirkt.

Wenn er eine Triebfeder anspannt, oder zusammendrückt: so empfindet
 er eine beständige dauernde Gegenwirkung; und wenn er die Triebfeder
 ein wenig nachläßt: so fühlt er sich selbst leidend; und hieraus folgert er,
 710 daß sich in der Triebfeder ein Principium von Wirksamkeit befindet.

Macht er eben diese Erfahrung mit einer andern Triebfeder: so wird er
 eben dieselben Wirkungen wahrnehmen; aber, wenn er diese zweyte Trieb-
 feder, mittelst der erstern auch gespannten, anspannt: so nimmt er keine
 Wirkung wahr; allein, er schließt aus der erstern Erfahrung, daß diese bey-
 715 den Triebfedern, ohn' Ende, | und unaufhörlich, gegenseitig auf einander
 wirken. Er sieht in der Schwere, in der Trägheit, in der Attraktion, eine unauf-
 hörliche Wirkung und Gegenwirkung; und aus dieser Bemerkung, vereint
 mit den Erfahrungen über die Triebfedern, schließt er, daß Alles Triebfeder
 (ressort) ist, und daß es in dem Weltall vielmehr Principien von Wirksam-
 720 keit als Wirkungen giebt. Diese Wirkungen und Gegenwirkungen scheinen
 nun zwar, in Ansehung der Resultate, sich gegenseitig zu vernichten; aber,
 der That nach, bleiben sie ewig, lebend und wirksam. V.I.203

Das, wodurch ein Ding das ist, was es ist, ist eigentlich das, was man
Trägheit nennt. Und das, wodurch ein Ding an dem Orte ist, wo es, – und,

708 dauerende] V daurende

D 75 de la maniere dont elle est | par rapport aux autres choses, c'est proprement
ce qu'on appelle attraction.

M.I.107 Ces deux forces adhérentes à la matiere, ou à l'univers physique, paroissent donc, comme j'ai dit, agir l'une contre l'autre en direction opposée. 595
Mais voyons, s'il vous plait, de plus près, la nature de ces deux forces.

L'attraction agit en raison des masses ou des quantités de matiere, et en raison des quarrés des distances. Mais l'inertie, c'est-à-dire, la force avec
P 42 laquelle une chose est ce qu'elle est, ou plutôt le degré d'indestructibilité
D 76 d'une chose, (*g) est aussi en raison | de la quantité de matiere, et en raison 600
de sa porosité, ou, ce qui est encore la même chose, en raison des quarrés des distances des parties qui la composent. J'en conclus, que ces deux forces ne sont encore qu'une et la même dans leur principe; et l'univers, avec cette
M.I.108 seule force, cette seule tendance à l'union, seroit bientôt réduit à l'unité. Par conséquent il faut plutôt chercher les causes des changements de généra- 605
tion, de végétation, de caducité, et de destruction, dans la modification des
D 77 parties qui composent les individus, que dans la contrariété apparente de | l'inertie et de l'attraction.

Si j'appelle à mon secours l'expérience, après avoir perfectionné mes organes autant que possible, je trouve toujours la matiere composée de 610
parties homogenes et hétérogenes.

Or il est à prouver, qu'un certain nombre de parties homogenes et uniformes composeront, par l'attraction, un tout beaucoup plus indestructible qu'un certain nombre de parties hétérogenes, puisque le centre de gravité de ce tout, ou de cet individu, coïncide nécessairement avec le centre géo- 615
D 78 metrique de l'individu, formé par la coagula- | tion des parties homogenes et uniformes: d'où je conclus, que la premiere coagulation d'un certain nombre de parties homogenes et uniformes doit faire naître nécessairement un principe de régularité.

Ce principe de régularité constitue les premieres semences de tous les 620
individus physiques, et détermine dans chaque semence la modification de tous les individus qu'elle doit produire pendant les siècles que cet univers physique existera. (*2) |

(*g) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2056.]

(*2) Πάντα δὲ τὰ ὁμοιομερῆ σύγκειται ἐκ τῶν ὁμοιομερῶν.* « Toutes les choses hétérogenes et dissemblables sont composées de parties homogenes et semblables. » Aristoteles, Περὶ Ζῴων.

592 dont elle] c qu'elle 594 adhérentes] J²W inhérentes 623 (*2)] En note: ὁμοιομερῆ]
J¹ ὁμοιομερῆ | Toutes ... semblables] c om. trad.

725 in Ansehung der andern Dinge, vielmehr so, als anders ist, ist eigentlich das, was man Attraktion nennt.

Diese beyden, der Materie, oder dem physischen Weltall, anklebenden Kräfte, scheinen also, wie ich gesagt habe, eine gegen die andere, in entgegengesetzter | Richtung zu wirken. Aber lassen Sie uns, wenn es Ihnen V.I.204
730 gefällig ist, die Natur dieser beyden Kräfte näher untersuchen.

Die Attraktion wirkt nach Verhältnis der Massen, oder der Quantität der Materie, und nach Verhältniß des Quadrats der Entfernung. Aber die Trägheit, das heißt, die Kraft, vermöge welcher ein Ding ist, was es ist, oder vielmehr der Grad von Unzerstörbarkeit eines Dinges steht auch im
735 Verhältnis mit der Quantität der Materie, und mit der Dichtigkeit oder Lockerheit desselben, oder, welches auf Eines hinaus läuft, im Verhältniß mit dem Quadrat der Entfernung derer Theile von einander, woraus dieses Ding zusammengesetzt ist. Daraus schließe ich, daß diese beyden Kräfte in ihrem Principio nichts, als ein und dieselbe Kraft sind; das Weltall würde,
740 mit dieser einzigen Kraft, mit dieser einzigen Tendenz zur Vereinigung, sehr bald zur Einheit gebracht seyn. Folglich muß man die Ursachen der Veränderungen von Zeugung, Vegetation, Hinfälligkeit und | Zerstörung ehe V.I.205
in der Modification der Theile, aus welchen die Individuen bestehen, als in der scheinbaren Entgegenwirkung der Trägheit und der Attraktion suchen.

745 Wenn ich, nachdem ich meine Organe so vollkommen, als möglich, gemacht habe, die Erfahrung zu Hülfe rufe: so finde ich, daß die Materie immer aus gleichartigen und ungleichartigen Theilen zusammengesetzt ist.

Nun steht zu beweisen, ob eine gewisse Anzahl homogener gleichförmiger Theile, vermöge der Attraktion, ein, um sehr viel mehr unzerstörbares
750 Ganzes bilden werden, als eine gewisse Anzahl heterogener Theile? Und da nun der Schwerpunkt jenes Ganzen, oder jenes Individuums, nothwendiger Weise, mit dem geometrischen Mittelpunkt des Individuums, das durch den Zusammenfluß homogener und gleichförmiger Theile gebildet wird, in Eines fällt: so folgere ich daraus, daß der erstere Zusammenfluß einer gewis-
755 sen Anzahl homogener und gleichförmiger Theile, nothwendiger Wei- | se, V.I.206
ein Principium von Regelmäßigkeit erzeugen muß.

Dieses Principium von Regelmäßigkeit macht die erstern Saamen aller physischen Individuen aus, und bestimmt, in jedem Saamen, die Modification aller Individuen, die er während aller Jahrhunderte, welche dieses
760 physische Weltall dauern wird, hervorbringen soll. „Alle heterogene und unähnliche Dinge, heißt es, bey dem *Aristoteles*, sind aus ähnlichen und homogenen zusammengesetzt.“ (*2)

(*2) Πάντα δὲ τὰ ἀνομοιομερῆ σύγκειται ἐκ τῶν ὁμοιομερῶν. *Arist. περὶ ζώων.*

D 79 Mettez en terre la semence d'une fleur, d'une plante, dans un endroit où
ni la terre, ni l'eau, ni l'atmosphère, ne lui fournissent des parties homo- 625
gènes à celles qui la composent; aucun effet ne résultera de cette culture:
mais en mettant la même semence dans un terrain où elle trouve des par-
ties homologues à son essence, elle en attire, elle en entasse, la plante croît;
M.I.109 mais l'attraction d'homogénéité ou l'inertie diminue, parce que le principe
de régularité s'affoiblit; et enfin, parvenue à une masse telle, que l'attraction 630
D 80 générale, ou la gravité, surpasse cette inertie | affoiblie, ou cette attraction
diminuée d'homogénéité, la plante tombe et finit; mais elle finit nécessai-
rement par des parties semblables à sa source, et dont le principe régulier,
cette inertie, cette attraction primitive d'homogénéité, se venge encore de
la destruction de sa mere plante sur l'attraction universelle. 635

Quelles expériences n'y auroit-il pas à faire sur ce principe! Car de ce que
je viens de dire suit nécessairement, que plusieurs individus, dans les trois
D 81 regnes, contiennent des parties prolifiques dans bien d'autres endroits que |
ceux qui nous paroissent uniquement formés pour la génération. Chaque
particule du Polype, de la Trémella, du Ver solitaire, est semence. Combien 640
P 44 de plantes qui produisent leurs semblables par leurs oignons, leurs racines,
leurs tiges, leurs feuilles! Tout le regne minéral est semence.

Par ce que je viens de dire, il paroîtroit au premier abord assez évident,
que l'univers physique, composé de parties homogenes et hétérogenes,
pourroit, par le seul principe de l'attraction, produire toutes les vicissitudes 645
D 82 que nous remarquons dans la modifica- | tion des individus qu'il contient;
et l'on peut même se faire une légère idée de cette opération, avec l'aiman et
de la limaille de fer. Mais ce jeu ne sauroit être de longue durée: car si c'est
la même loi par laquelle les choses sont ce qu'elles sont, et par laquelle elles
tendent à l'union, l'univers physique seroit ou bientôt, ou dans un temps 650
déterminé et fini, réduit à une seule masse, dont les parties n'auroient entre
elles aucun rapport d'où pût résulter un effet; ainsi il faut nécessairement,
D 83 que ces parties aient encore une direction de mouvement détermi- | née, qui
empêche cette union totale.

Nous voyons la chose distinctement dans la force centrifuge. 655

625 ne] c om. 626 ne] c om. 627 la] c cette 628 homologues] J²W homogènes
636 n'y auroit-il] c n'auroit-il 641 plantes] P add. n'y a-t-il pas 644 l'univers] c l'
l'Univers (ditt.)

Man lege den Saamen einer Blume, einer Pflanze an einem Ort in die Erde, wo weder Boden, noch Wasser, noch Luft, Theile führen, die denen Theilen, 765 woraus der Saamen besteht, homogen sind; und vergeblich wird man ihn in die Erde gelegt haben. Aber man säe eben diesen Saamen in einen Boden, wo er Theile findet, die seiner Beschaffenheit homolog sind; er wird dergleichen an sich | ziehen, und zusammen häufen; die Pflanze wird wachsen. Allein die V.I.207 Attraktion der Homogenität, oder die Trägheit mindert sich endlich, weil 770 das Principium von Regelmäßigkeit sich schwächt; und, wenn die Pflanze endlich bis zu solch einer Masse gekommen ist, daß die allgemeine Attraktion, oder die Schwere, diese geschwächte Trägheit, oder diese verminderte Attraktion der Homogenität überwiegt: so fällt die Pflanze, und kömmt um. Und sie kömmt, nothwendiger Weise, durch eben solche Theile um, als sie 775 ausgebildet worden ist, und ihr regelmäßiges Principium, diese Trägheit, diese primitive Attraktion von Homogenität, rächt sich noch, wegen Zerstörung ihrer Mutterpflanze, an der allgemeiner Attraktion.

Wie vielerley Erfahrungen ließen sich nicht über dieses Principium noch anstellen! Denn aus dem, was ich gesagt habe, folgt, nothwendiger Weise, 780 daß verschiedene Individuen, in den drey Reichen der Natur, an viel mehrern andern | Stellen, als an denen, die allein zur Zeugung gebildet scheinen, V.I.208 zeugungsfähige Theile enthalten. Jedes Theilchen des Polypen, der Tremella, des Bandwurmes ist Saamen. Wie viel Pflanzen giebt es nicht, die durch Zwiebeln, Wurzeln, Zweige, Blätter ihres Gleichen hervor bringen! Im ganzen 785 Mineralreich ist Alles Saamen.

Aus dem, was ich gesagt habe, würde es, auf den ersten Anblick, deutlich genug erhellen, daß das physische Universum, das aus homogenen und heterogenen Theilen zusammengesetzt ist, vermittelst des einzigen Principiums der Attraktion, alle die Abwechselungen hervor zu bringen vermag, 790 welche wir in der Modification der Individuen, welche es enthält, bemerken; und man kann sich, mit Hülfe des Magnets und des Eisenstaubes sogar eine kleine Vorstellung von dieser Operation machen. Aber dieses Spiel würde nicht von langer Dauer seyn können; denn wenn die Dinge, vermöge eines und desselben Gesetzes, das sind, was | sie sind, und zugleich V.I.209 795 nach der Vereinigung streben: so würde das physische Universum alsdann entweder bald, oder doch in einer bestimmten, endlichen Zeit, auf eine einzige Masse zurück gebracht werden, deren Theile unter sich kein einziges Verhältniß hätten, aus welchem eine Wirkung sich ergeben könnte; und, folglich, ist es schlechterdings nothwendig, daß diese Theile noch eine 800 bestimmte Richtung von Bewegung haben, welche diese gänzliche Vereinigung verhindert.

In der Centrifugalkraft sehen wir die Sache ganz deutlich.

M.I.110 Figurez-vous une Planete, qui parcourt une orbite quelconque autour de son Soleil. L'attraction anéantie, la Planete prendra son chemin d'une façon uniforme dans la tangente de son orbite. Par consequent cette Planete a dans soi, ou a reçu d'ailleurs, une direction de mouvement qui est autre que celle qui la mèneroit à son foyer; et il paroît par les premiers principes de 660
 D 84 mécanique, que, quelle que soit cette direc- | tion, pourvu qu'elle soit autre que celle de l'attraction vers l'Astre principal, elle suffit pour empêcher nécessairement l'union.

Si maintenant on suppose, que les parties homogenes ou uniformes de l'univers, dont les premieres coagulations forment les semences ou le prin- 665
 cipe de régularité, soient les seules qui n'aient pas reçu ce mouvement étran-
 ger, ou bien les seules qui l'aient reçu dans la direction vers leurs semblables, c'est-à-dire, dans celle de leurs attractions mutuelles, et que les parties hété-
 D 85 rogenes soient les seules qui aient, ou qui aient reçu des | mouvements, dans des directions autres que celles de leurs attractions, et qui par conséquent 670
 permettent bien une approximation quelconque, mais qui empêchent abso-
 lument une parfaite union; on verra du moins, qu'il ne paroît pas impossible que le mécanisme des changements dans l'univers soit tel que je viens de le décrire.

Nous avons vu plus haut, que l'ame, par sa velléité, a la faculté d'imprimer 675
 un mouvement qui est éternel.

Mais comme il s'agiroit ici de la propagation des ames, souffrez plutôt, 680
 D 86 qu'à la place de mes conjectures, je finisse | cette partie de ma lettre par une expérience des moins connues et des plus singulieres.

Prenez un chien ou quelqu'autre animal mâle, qui depuis quelques jours 680
 n'ait approché d'aucune femelle de son espece. Comprimez avec la main ses vaisseaux spermatiques, tellement que la liqueur séminale en sorte. Obser-
 vez cette liqueur au microscope; et vous trouverez un nombre prodigieux de ces particules, ou de ces animalcules de Leeuwenhoek,* mais toutes en
 M.I.111 repos, et sans aucun signe de vie. Qu'ensuite on fasse entrer dans la chambre 685
 D 87 une femelle de la même espece du | mâle, et qu'elle soit en chaleur. Que ces deux animaux, sans s'accoupler, fassent quelques tours de la chambre.

658 a] *c add.* ou 659 a] *c om.* 661 quelle que] *DM* quelque que] *J'* quelque
 666 n'aient] *c n'ont* 667 l'aient] *c l'ont* 669 aient¹] *c ont* | aient²] *c ont* 670 des]
J²WM les 673 soit] *c fut* 681 d'aucune] *W* aucune | ses] *JJ²WM* les

Denken Sie sich einen Planeten, der irgend einen Kreis um seine Sonne durchläuft. Wäre die Attraktion vernichtet: so würde der Planet seinen Weg,
 805 auf eine einförmige Art, in der Tangente seines Orbiten fortsetzen. Folglich hat dieser Planet eine Richtung von Bewegung in sich, oder anderweitig her erhalten, die anders ist, als diejenige, die ihn nach seinem Mittelpunkt bringen würde; und es erhellt aus den ersten Grundsätzen der | Mechanik, V.I.210 daß diese Richtung, sie sey, welche sie wolle, wofern sie nur anders ist, als die Richtung der Attraktion gegen das Hauptgestirn, hinlänglich ist, die Vereinigung nothwendiger Weise zu verhindern.

Wenn man itzt nun annimmt, daß die homogenen, oder gleichförmigen Theile des Universums, deren erste Coagulationen den Saamen aller Art, oder das Principium der Regelmäßigkeit bilden, die einzigen sind, welchen
 815 diese, von außen kommende Bewegung nicht mitgetheilt worden ist, oder vielmehr die einzigen, bey welchen sie, mit der Richtung gegen die, ihnen ähnlichen Theile, das heißt, mit der Richtung ihrer gegenseitigen Attraktionen, Eines ist; und daß, ferner, die heterogenen Theile die einzigen sind, welche Bewegungen haben, oder erhalten haben, die anders gerichtet sind,
 820 als die Richtungen ihrer Attraktionen, und die, folglich, zwar Annäherung bis zu einem gewissen Grade gestatten, aber eine vollkommene Vereinigung schlechterdings ver- | hindern; – wenn man dieses nun annähme, sag' ich: V.I.211 so wird man wenigstens sehen, daß der Mechanismus der Veränderungen in dem Universo, so wie ich ihn beschrieben habe, gerade keine Unmöglichkeit zu seyn scheint. –

Wir haben vorher gesehen, daß die Seele, vermöge ihrer Willenskraft, das Vermögen hat, eine Bewegung mitzutheilen, welche ewig ist.

Aber, da hier die Rede von der Fortpflanzung der Seelen seyn würde: so gestatten Sie, daß ich, an Statt meiner Muthmaaßungen, diesen Theil meines
 830 Briefes mit Erzählung einer, sehr wenig bekannten, und höchstsonderbaren Erfahrung endige.

Nehmen Sie einen Hund, oder irgend ein anderes männliches Thier, das, seit einigen Tagen, keinem Weibchen von seinem Geschlecht nahe gekommen ist; und suchen sie aus seinen Saamengefäßen den Saamen heraus zu
 835 ziehen. Untersuchen Sie die Saamenfeuchtigkeit unter dem Microscop, und sie werden eine ungeheure | Menge der, unter dem Namen der Leeuwen- V.I.212 hockschen Saamenthierchen bekannten Thierchen darinn entdecken; aber alle sind ruhig, und ohne ein Zeichen von Leben. Hierauf lassen Sie ein Weibchen von der Art des männlichen Thieres ins Zimmer kommen, aber dieses
 840 muß hitzig seyn; und nun lassen Sie diese beyden Thiere, ohne daß Sie sich

P 46 Prenez le mâle, et examinez de nouveau sa liqueur spermatique: vous trou-
verez tous ces animalcules non-seulement vivants, mais nageant tous dans
la liqueur, qui est d'ailleurs épaisse, avec une rapidité prodigieuse. 690

Je le répète, sans l'idée de la réaction l'ame n'a aucune idée ni de ses
actions, ni de sa velléité.

D 88 La troisieme chose que l'homme ignore, c'est le premier principe du
mouvement: mais qu'il appelle encore l'ex- | périence à son secours. Il voit
à la vérité, par toute la nature, changement de mouvement, de rapport local, 695
de direction; mais dans aucun cas, sans exception dans toute la nature, il ne
voit ni ne s'aperçoit distinctement d'aucune naissance ou commencement
de mouvement sans s'apercevoir que la cause primitive de ce mouvement
est la velléité d'un Etre animé; et il en doit conclure nécessairement, par
analogie, que dans tous les autres cas où il n'a pas une perception claire de 700
la naissance ou du commencement du mouvement, la velléité d'un tel Etre
D 89 est la | cause primitive de tout mouvement.

Avant que de passer à la partie qui regarde l'homme en société, remar-
quons encore que l'homme, tel que nous l'avons considéré jusqu'ici, ne voit
dans l'univers qu'action et réaction, ressort, et force agissante. Il voit dans 705
l'attraction, et dans la force centrifuge, deux agents universellement répan-
dus par toute la nature, un effort, un combat continuel entre deux principes
contraires; et comme il est contradictoire qu'une chose qui existe par elle-
même ait deux principes opposés, il en conclut sûrement, | que l'univers ne
D 90 sauroit exister par soi-même, et que par conséquent il existe par un autre. 710

Lorsqu'il contemple les modifications réciproques de plusieurs choses
particulieres, par exemple, de l'oeil, abstraction faite du nerf optique, et uni-
quement considéré comme une modification de plusieurs corps diaphanes,
M.L.112 il voit, que pour former cet oeil il a fallu une géométrie si prodigieusement
transcendante et profonde, qu'elle passe infiniment tout l'effort de l'esprit 715
humain, puisqu'il peut démontrer, que sans cette profonde géométrie, et les
D 91 combinaisons infi- | nies qui en résultent dans la modification de cet oeil, il

689 tous!] c toutes | vivants] c vivantes | nageant] c nageants | tous²] c toutes 690 pro-
digieuse] c etonnante 707 par toute] c dans 708 et] *JJ²WM om.* 710 soi-même] c
lui-même 715 l'effort] *WM effort*

begatten, mit einander einigemale in dem Zimmer auf und ab laufen, nehmen sie darauf das Männchen, und untersuchen Sie von Neuem seine Saamenfeuchtigkeit, und dann werden Sie nicht allein diese Saamenthierchen lebendig, sondern sie auch in der Feuchtigkeit, die übrigens klebrigt und
 845 dick genug ist, mit einer verwunderungswürdigen Geschwindigkeit, herum schwimmen sehen. –

Ich wiederhole es, ohne die Idee von Gegenwirkung hat die Seele keine Idee, weder von ihren Wirkungen, noch von ihrer Willenskraft.

Das Dritte, was der Mensch nicht weiß, ist das erste Principium der Bewe- | V.I.213
 850 gung. Aber, auch hier rufe er die Erfahrung nur zu Hülfe.

Er sieht, in der That, in der ganzen Natur Veränderung von Bewegung, von örtlichem Verhältniß, von Richtung; aber, in keinem Falle, und ohne Ausnahme, in der ganzen Natur, sieht er, oder wird er, deutlich, den Ursprung oder Anfang von Bewegung gewahr, ohne zugleich wahrzunehmen, daß die
 855 Willenskraft eines belebten Wesens die primitive Ursache dieser Bewegung ist; und hieraus muß er, nothwendiger Weise, nach der Analogie schließen, daß, in allen andern Fällen, wo er nicht eine deutliche Wahrnehmung von dem Ursprung, oder dem Anfange der Bewegung hat, auch die Willenskraft eines solchen Wesens die primitive Ursache aller Bewegung ist.

860 Ehe wir zu dem übergehen, was den Menschen, im Zustande der Gesellschaft, betrifft, so lassen Sie uns noch bemerken, daß er, so wie wir ihn bis itzt in Erwägung gezogen haben, nichts in dem ganzen Weltall sieht, als Wirkung und Ge- | genwirkung, Springfeder und thätige Kraft. Er sieht in der V.I.214
 Attraktion, und in der Centrifugalkraft zwey, in der ganzen Natur allgemein
 865 verbreitete Agenten, ein immerwährendes Streben, einen immerwährenden Streit zwischen zwey entgegengesetzten Principien; und, da es widersprechend seyn würde, daß ein Ding, welches durch sich selbst existirte, zwey entgegengesetzte Principien hätte: so schließt er daraus mit Zuversicht, daß das Weltall nicht durch sich selbst daseyn kann, und daß es folglich durch
 870 einen andern existirt.

Wenn er die gegenseitigen Modificationen verschiedener einzelner Dinge betrachtet, zum Beyspiel des Auges, ohne Rücksicht dabey auf den optischen Nerven zu nehmen, und bloß als eine Modification verschiedener durchsichtiger Körper angesehen: so entdeckt er, in der Bildung dieses Au-
 875 ges, eine so bewunderungswürdige transcendente und tiefsinnige Geometrie, daß alle Anstrengung des menschlichen Geistes dadurch unendlich über- | troffen wird; denn er kann erweisen, daß es, ohne diese tiefsinnige V.I.215
 Geometrie, und die unendlichen Combinationen, die sich daraus in der Modification dieses Auges ergeben, schlechterdings unmöglich seyn würde,

est du tout impossible que l'oeil produise l'effet qu'il produit: (*₃) et s'il réfléchit encore, que cette prodigieuse modification a dû se faire dans la première semence, ou dans le premier individu, tellement qu'elle pût subsister 720
 D 92 dans tous les individus à naître pendant | une infinité de siècles, il conclut, que l'auteur de l'univers physique, et des individus qu'il contient, est un Etre Intelligent; et comme il se sent soi-même intelligent, il compare cette grande Intelligence à la sienne, et il trouve une distance infinie.

Voilà tout de que l'Etre qui a la faculté de recevoir, de rappeler, et de 725
 comparer des idées, considéré comme individu, peut savoir de l'existence de son auteur. Pour ses rapports à ce Dieu, pour les devoirs qui pourroient
 P 48 en résulter, pour les attributs de cet être immense, il n'en sau- | roit avoir
 D 93 aucune idée; et il pourra dire, avec le sage Philémon:

Θεὸν νόμιζε καὶ σέβου, ζήτει δὲ μή.
 Πλείον γὰρ οὐδὲν ἄλλο τοῦ ζητεῖν ἔχεις.* 730

(Croyez et vénérez un Dieu; mais ne le cherchez pas: car vous ne feriez autre chose que chercher.)

Je vais plus loin: je dis, si cet être individu pousse encore ses recherches, pour arriver, s'il se peut, à la connoissance du Créateur; s'il réfléchit, qu'une 735
 M.I.113 infinité de milliards de mondes, tels que le nôtre, est un rien; qu'il y a non seulement de la possibilité, mais de la probabilité, d'une progression
 D 94 infinie | d'organes qui feroient connoître une progression infinie de faces de l'univers, seulement dans cette proportion, *comme la face tangible est à la face visible, ainsi la face visible est à une autre face* etc., il parviendra à une 740
 idée sombre d'un tout autre univers: et s'il réfléchit encore, que ce riche total n'est qu'une pensée du Dieu suprême, il regarde cette épouvantable

(*₃) Ceux qui sont versés dans la Géométrie optique, pourront voir cette réflexion beaucoup plus détaillée dans un Mémoire de l'illustre Euler,* sur la loi de réfraction des rayons de différentes couleurs, par rapport à la diversité des milieux par lesquels ils passent. Voyez l'*Histoire de l'Académie Royale de Berlin*, de l'année 1753.

718 (*₃)] *c om note*] *En note*: Royale] *J²* de royale 731 ἔχεις] *J²W* ἔχεις] *c add.*: "Ἐἰτέστιν, εἴτ'οὐκ ἔστιν, μὴ βούλου μαθεῖν. / 'Ὡς ὄντα τοῦτον καὶ παρόντ' αἰεὶ σέβου. 732–733 Croyez ... chercher] *c om. trad.* 736 milliards] *DM* milliarts | y] *c n'y*

- 880 daß das Auge die Wirkung hervor brächte, welche es hervorbringt; (*3)
und, wenn er nun noch hinzu denkt, daß diese verwunderungswürdige
Modification in dem ersten Saamen, oder in dem ersten Individuo dergestalt
hat gemacht werden müssen, daß sie in allen Individuen, während einer
unendlichen Anzahl von Jahrhunderten, fortbestehen konnte: so schließt
885 er, daß der Urheber dieses physischen Weltalls, und der Individuen, welche
dasselbe enthält, ein verständiges Wesen ist; und da er sich nun selbst ein | V.I.216
verständiges Wesen zu seyn fühlt: so vergleicht er diesen höhern Verstand
mit dem seinigen, und findet einen unendlichen Unterschied zwischen
beyden.
- 890 Und dieses ist denn alles, was ein Wesen, welches das Vermögen besitzt,
Vorstellungen zu erhalten, sie deren zu erinnern, und sie zu vergleichen,
als ein einzelnes Wesen betrachtet, von der Existenz seines Urhebers wissen
kann. Was seine Verhältnisse gegen die Gottheit anbetrifft, und die Pflichten,
die sich daraus ergeben, und die Eigenschaften dieses unendlichen Wesens:
895 so vermag er davon keine Vorstellungen zu haben, und er wird mir dem
weisen *Philemon* sagen können:

Θεὸν νόμιζε καὶ σέβου, ζήτει δὲ μή.
Πλείον γὰρ οὐδὲν ἄλλο τοῦ ζητεῖν ἔχεις.

- 900 Glaube und verehere Gott; aber suche ihn nicht; denn du würdest dann
nichts anders zu thun, als ihn zu suchen haben. |

- Ich gehe weiter; ich sage, daß, wenn dieses Individuum seine Untersuchun- V.I.217
gen fortsetzt, um, wenn es möglich ist, zur Kenntniß des Schöpfers zu gelan-
gen; wenn es in Erwägung zieht, daß eine unendliche Anzahl von Milliar-
den Welten wie die unsrige, ein Nichts, und daß es nicht allein möglich,
905 sondern auch wahrscheinlich ist, daß es eine unendliche Progression von
Organen giebt, vermöge welcher wir im Weltall eine unendliche Progression
von Seiten kennen lernen würden, und nur in dem Verhältniß: „*wie sich die
fühlbare Seite zur sichtbaren Seite verhält: so die sichtbare zu einer andern,
u. s. w.*“; wenn das Individuum, sag’ ich, alles dieses in Erwägung zieht: so
910 wird es zu einer düstern Vorstellung von einem ganz andern Weltall gelan-
gen; und, wenn es ferner bedenkt, daß dieses unendliche Ganze nichts, als

(*3) Diejenigen, die in der Optik bewandert sind, können diese Bemerkung viel ausführ-
licher in einer Abhandlung des berühmten *Euler*, über das Gesetz der Brechung der
Strahlen verschiedener Farben, in Ansehung der Verschiedenheit des Mediums, durch
welche sie gehen, lesen. *Hist. de l’Acad. de Berlin* 1753.

Puissance avec une horreur sacrée; il sent son anéantissement, sans sentir aucun rapport; et cette connoissance obscure, stérile, et triste du Dieu, le rendroit le plus malheureux des Etres. |

745

D 95 Nous verrons d'abord, qu'il s'en faut beaucoup que ce soit-là le sort de l'homme; mais remarquez en passant, quel seroit celui de l'animal, s'il avoit une connoissance de la Divinité.*

Comme l'organe du tact développe à l'homme individu l'univers en tant que tangible, comme l'ouïe et l'air lui développent l'univers en tant que sonore, comme la vue et la lumière lui développent l'univers en tant que visible; ce qu'il appelle coeur ou conscience, et la société avec des Etres homogenes, lui développent l'univers en tant que moral. |

750

D 96 M.I.114 Il n'y a pas plus d'incommensurabilité entre la face morale de l'univers et la face visible, qu'entre la face visible et la face sonore, ou qu'entre la face sonore et la face tangible, etc. et toutes ces différentes faces de l'univers, dont nous avons des perceptions par ces différents organes, sont également et distinctement soumises aux facultés contemplatives et agissantes de l'homme.

755

D 97 L'Amour, la Haine, l'Envie, l'Estime, sont des mots qui expriment des sensations aussi distinctes, que ceux d'Arbre, d'Astre, de Tour, de *Ut*, de *Re*, de *Mi*, de doux, | d'amer, d'aigre, d'odeur de Rose, de Jasmin ou d'Oeuillet, de froid, de chaud, de dur, de mol.

760

S'il se trouve de la différence entre la précision et la netteté de nos perceptions de ces différentes faces, il faut s'en prendre au peu d'exercice de l'organe qui est tourné vers telle ou telle face, ou à la contrainte qu'aura pu lui donner telle ou telle modification de la société.

765

D 98 Dans la modification actuelle de la société, nos organes de la vue et de l'ouïe sont les plus exercés et les moins contraints; ceux du goût, de l'odorat, du tact, et du coeur, | sont plus contraints et moins exercés, et par conséquent nous avons actuellement des perceptions plus claires des faces visibles et sonores de l'univers, que de ses faces morales, tangibles, etc.

770

750 développent] c developpe 751 développent] c developpe 753 développent] c developpe 758 contemplatives] c contemplative | agissantes] c agissante 760-762 que ... mol] c qu'un Arbre, un Astre, une Tour, qu'un Ut, un Re, un Mi, que le doux, l'amer, l'aigre, que l'odeur d'une Rose, du Jasmin, de l'Oeuillet, que le froid, le chaud, de dur, le mol 762 mol] J²W mou 763 se] c s'y 764 faces] c add. de l'Univers 765 ou telle] JJ²W om. 771 morales] c morale | tangibles] c tangible

ein Gedanke der höchsten Gottheit ist, so wird eß diese fürchterliche Macht mit einem heiligen Schauer betrachten müssen; es wird sein Nichts fühlen, ohne irgend ein Verhältniß wahrzunehmen; und diese dunkle, dürre, traurige Kenntniß von der Gottheit würde es zu dem unseligsten aller Wesen machen. – V.I.218

Wir werden gleich sehen, daß vieles fehlt, um daß dieses das Geschick des Menschen sey; aber, bemerken Sie, im Vorbeygehen, was das Geschick des Thieres seyn würde, wenn es eine Kenntniß von der Gottheit hätte. –

So wie der Sinn des Gefühls dem Menschen, als ein einzelnes Wesen betrachtet, das Universum, in so fern es fühlbar ist, und das Gehör und die Luft ihm dasselbe, in so fern es tönend oder hörbar ist, und das Gesicht und das Licht dasselbe, in so fern es sichtbar ist, ihm zeigen und offenbaren: so zeigt und offenbart das, was man Herz, oder Gewissen nennt, und die Gesellschaft mit Wesen seiner Art, ihm das Universum, in so fern es moralisch ist.

Zwischen der moralischen und der sichtbaren Seite giebt es keinen größern Abstand oder Unterschied, als zwischen der sichtbaren und der hörbaren, oder zwischen der hörbaren und der fühlbaren Seite, u. s. w. und alle diese verschiedenen Seiten des Universums, wovon wir, durch diese verschiedenen Organe, Vorstellungen haben, sind gleich sehr, und klar und deutlich den betrachtenden und den thätigen Vermögen des Menschen unterworfen. V.I.219

Liebe, Haß, Neid, Hochachtung sind Worte, die eben so deutliche Sensationen ausdrücken, als die Sensationen von Baum, Gestirn, Thurm, von Ut, von Re, von Mi, von süß, von bitter, von sauer, von dem Geruch der Rose, des Jesmins, oder der Nelke, von kalt, von warm, von hart, von weich.

Wenn sich zwischen der Bestimmtheit und Nettigkeit unserer Vorstellungen von diesen verschiedenen Seiten des Universums ein Unterschied befindet: so muß man die Ursache hievon in der wenigen Uebung des Sinnes suchen, der gegen diese oder jene Seite gerichtet ist, oder in dem Zwange, der ihm, durch diese oder jene Modification der Gesellschaft, auferlegt worden seyn kann. V.I.220

Bey der gegenwärtigen Einrichtung der Gesellschaft sind die Sinne des Gesichts und des Gehörs die geübtesten und die freyesten; die Sinne des Geschmacks, des Geruchs, des Gefühls und des Herzens sind größerm Zwange unterworfen, und weniger geübt, und folglich haben wir gegenwärtig auch wirklich deutlichere Vorstellungen von den sichtbaren und hörbaren Seiten des Universums, als von der moralischen, fühlbaren und den übrigen Seiten desselben.

P 50 Afin de procéder avec quelque ordre dans la contemplation de l'homme
 en société, il faut commencer à examiner de plus près cet organe, qui jus-
 qu'ici n'a pas de nom propre, et qu'on désigne communément par coeur, 775
 sentiment, conscience; cet organe, qui est tourné vers la face, sans compa-
 raison, la plus riche et la plus belle de toutes celles que nous connoissons, et
 D 99 dans | laquelle résident le bonheur, le malheur, et presque tous nos plaisirs
 et toutes nos peines; cet organe enfin, qui nous fait sentir notre existence,
 puisqu'il nous fait sentir nos rapports aux choses qui sont hors de nous, tan-
 dis que nos autres organes ne nous font sentir que les rapports des choses 780
 hors de nous à nous.

Comme l'organe de l'ouïe et de la vue ne se manifesterait pas à l'homme
 M.I.115 qui en seroit doué, s'il n'y avoit de l'air et de la lumière, ainsi le coeur, la
 conscience, ne se manifeste dans l'homme qu'au moment où il se trouve
 D 100 au | milieu d'autres êtres animés, d'autres vellétés agissantes en direction 785
 contraire, ou conforme à sa vellété. C'est alors que les passions et les desirs
 entrent en foule, que l'ame acquiert son élasticité, se sent, s'aime, s'estime,
 et reconnoît sa source.

C'est ici que je sens avoir besoin de votre indulgence. Le chemin peu
 frayé que je prends dans ces recherches, m'obligera sûrement à quelque 790
 désordre apparent, à des redites fréquentes, et à mettre souvent les mêmes
 idées dans des jours différents, afin que nous nous familiarisions avec elles,
 D 101 et pour que nous | ne tombions pas dans l'erreur de les rejeter parce qu'elles
 sont nouvelles, ou de les admettre à cause d'un côté brillant, qui dériveroit
 peut-être uniquement de leur nouveauté. 795

Comme la vue et la lumière me donnent des idées des choses visibles,
 dont j'apperois les rapports par ma faculté contemplative ou intuitive, et
 par conséquent les loix que ces choses ont entre elles, et qui dérivent de ces
 rapports; ainsi le coeur et la société, ou la communication avec des êtres
 pensants, avec des vellétés, des causes primitives, des principes primitifs 800
 D 102 d'ac- | tion, me donnent des idées de vellétés agissantes, dont j'apperois les
 rapports par ma faculté intuitive, et par conséquent les loix que ces vellétés
 ont entre elles, qui dérivent de ces rapports: ce qui me montre une partie de
 la face morale de l'univers.

773 société] c société, ou de la société 777 résident] c reside | nos] c nous 782 et] c
 ou 783 avoit] c eut] J¹J²WM avoit pas 784 où il] c qu'il 785 agissantes] J²W agissans
 786 passions ... desirs] c desirs et les passions 803 entre elles qui] c entr'elles et

950 Um, mit einiger Ordnung, in der Betrachtung des Menschen, im Zustande
 der Gesellschaft fortzurücken, muß man mit einer genauern Untersuchung
 des Sinnes anfangen, der bis itzt noch keinen eigentlichen Namen hat, und
 welchen man gemeiniglich mit *Herz*, *Empfindung*, *Gewissen* bezeichnet.
 Und dieser Sinn verdient es um desto mehr, da er gegen die, ohn'alle Verglei-
 955 chung, reichste und schönste aller Seiten des Universums, die | wir kennen, V.I.221
 gerichtet ist; gegen diejenige, wo unser Glück und unser Unglück, und fast
 alle unsre Vergnügen und alle unsre Leiden liegen; – und da er uns unsre
 Existenz fühlen macht, weil er uns zu den Dingen, die außer uns sind, unsre
 Beziehungen empfinden lehrt, indessen daß alle unsre andre Sinne uns nur
 960 die Beziehungen der äußern Dinge zu uns wahrnehmen lehren.

So wie ein Mensch, der mit den Sinnen des Gehöres und des Gesichts
 begabt wäre, nicht wissen würde, daß er sie hätte, wenn es keine Luft und
 kein Licht gäbe: eben so offenbaren sich Herz und Gewissen nicht ehe im
 Menschen, als in dem Augenblick, wo er sich in der Mitte anderer, beseel-
 965 ter Wesen, anderer, seiner Willenskraft entgegen, oder mit ihr gleichförmig
 wirkender Willenskräfte befindet. Dann erwachen und entstehen Leiden-
 schaften und Begierden in Menge; die Seele erlangt dann ihre Elasticität;
 sie erhält Bewußtseyn ihrer selbst, liebt sich, schätzt sich, und erkennt ihre
 Quelle. |

970 Hier werde ich Ihrer Nachsicht nöthig haben. Der, wenig gebahnte Weg, V.I.222
 den ich bey diesen Untersuchungen einschlage, wird mich, gewißlich, zu
 scheinbaren Unordnungen, zu Wiederholungen, und dahin bringen, öfters
 ein und dieselben Ideen in verschiedenes Licht zu setzen, damit wir mit
 ihnen bekannter werden, und den Fehler vermeiden, sie zu verwerfen, nur
 975 weil sie neu sind, oder sie anzunehmen, weil sie irgend eine glänzende Seite
 haben, die sich vielleicht einzig und allein nur von ihrer Neuheit herschreibt.

So wie Gesicht und Licht mir Vorstellungen von den sichtbaren Dingen
 verschaffen, deren Beziehungen ich, vermöge meiner anschauenden oder
 intuitiven Fähigkeit, so wie, diesem zu Folge, auch die Gesetze, welchen
 980 diese Dinge unterworfen sind, und die aus diesen Beziehungen entstehen,
 wahrnehmen; eben so geben auch Herz und Gesellschaft, oder der Verkehr
 mit denkenden Wesen, mit freyen Willen, mit primitiven Ursachen, und
 den primitiven Principien der Thä- | tigkeit mir Ideen von thätigen Willens- V.I.223
 985 kräften, deren Beziehungen ich, durch mein anschauendes Vermögen, und
 folglich auch die Gesetze, welche diese freyen Wesen unter sich haben, und
 die aus diesen Beziehungen entspringen, entdecke, wodurch ich denn einen
 Theil der moralischen Seite dieses Weltalls kennen lerne.

970 gebahnte] V gebähnte

- Mais cet organe, ce coeur, qui me donne des sensations de cette face 805
de l'univers, differe de nos autres organes principalement, en ce qu'il nous
donne une sensation d'une face dont notre ame, notre *moi*, fait partie; ainsi,
pour cet organe le *moi* lui-même devient un objet de contemplation, et par
D 103 consé- | quent cet organe ne nous donne pas seulement, comme nos autres
organes, les sensations des rapports que les choses de dehors ont à nous, 810
mais aussi celles des rapports que nous avons à ces choses; d'où résulte la
premiere sensation de devoir.
- M.I.116 L'homme individu, comme nous l'avons considéré plus haut, dans toute
la perfection de sa faculté intellectuelle, parvient même à une notion de la
Divinité; mais il ne sauroit avoir aucune sensation de devoir ni envers Dieu, 815
ni envers quoique ce soit.
- D 104 Comme l'oeil, sans qu'il y eût de la lumiere ou des cho- | ses visibles, seroit
totalement inutile; l'organe que j'appelle le coeur est parfaitement inutile
P 52 à l'homme, s'il n'y a ni velléités agissantes, ni société avec de telles velléités
par les signes communicatifs. 820
- D'un côté il paroît probable, par quelques insectes, qu'il y a des animaux
qui jouissent d'un organe que nous n'avons pas, et qui est tourné vers une
face de l'univers inconnue pour nous; et de l'autre, qu'en examinant bien
l'oeconomie des animaux sans préjugés, ce qui est extrêmement difficile, les
D 105 animaux manquent totalement de cet organe que j'appelle coeur, et | que la 825
face morale de l'univers leur est totalement inconnue: et ceci sert encore à
me fortifier dans l'idée, que la faculté de se servir de signes pour rappeler ou
communiquer les idées, est adhérente à la nature de la composition actuelle
de l'homme.
- L'oeil est fait pour la face visible; il faut donc qu'il y ait de la lumiere: 830
le coeur est fait pour la face morale, il faut donc qu'il y ait des signes
communicatifs.
- Pour n'être pas trop obscur, je me suis conformé jusqu'ici à l'opinion
D 106 reçue, et j'ai dénoté également le moyen dont l'ame se sert pour | rappel-
ler les idées, et celui dont elle se sert pour les communiquer, par le mot de 835
signes; mais avant que d'aller plus loin, il sera nécessaire d'examiner main-
tenant, ce que sont ces moyens ou ces signes.*
- M.I.117 Lorsque nous faisons attention à nos gestes naturels, c'est-à-dire, aux
mouvements plus ou moins remarquables de certaines parties de notre

808 objet] c sujet 819 a] c eut | ni¹] c ou | ni²] c ou 828 est] c soit | adhérente] J²W
inhérente | de ... actuelle] com. 831 ait] c aient 834 le moyen] c les moiens 835 celui]
c ceux 836-837 nécessaire ... maintenant] c maintenant nécessaire d'examiner 837 ou]
c et

Aber dieser Sinn, dieses Herz, welche mir Sensationen von dieser Seite des Universums geben, sind von unsern andern Organen vorzüglich darinn
 990 unterschieden, daß sie uns Sensation von einer Seite des Universums geben, wovon unsre Seele, unser *Ich* einen Theil ausmacht; folglich wird für dieses Organ auch das Selbst des Menschen ein Gegenstand der Betrachtung, und folglich giebt uns dieser Sinn nicht allein, wie unsre übrigen Organe, Sensationen von den Beziehungen, welche die Dinge außer uns auf uns haben,
 995 sondern auch Sensationen von den Beziehungen, worinn wir mit diesen Dingen stehen; woraus denn | die erste Sensation von Pflicht sich ergibt. V.I.224

Der *einzelne* Mensch, wie wir ihn vorher, in der ganzen Vollkommenheit seines intellektuellen Vermögens, betrachtet haben, gelangt schon zu einem Begriff von der Gottheit, aber er kann keine Sensation von Pflicht weder
 1000 gegen die Gottheit, noch gegen irgend sonst Jemand, haben.

So wie das Auge, wenn es kein Licht, oder sichtbare Dinge gäbe, gänzlich unnütz seyn würde, so würde auch der Sinn, welchen ich Herz nenne, dem Menschen vollkommen unnütz seyn, wenn keine thätige Willenskräfte, noch Verbindungen mit solchen Willenskräften, vermöge mittheilender Zeichen, Statt fänden.
 1005

Von einer Seite scheint es, durch das Beyspiel einiger Insekten, wahrscheinlich, daß es Thiere giebt, die einen Sinn besitzen, welchen wir nicht haben, und der gegen eine, uns unbekannte Seite des Universums gekehrt ist; und, von einer andern, daß den Thieren, wenn man | ihre Oekonomie V.I.225
 1010 genau, und ohne Vorurtheil untersucht, (welches denn doch sehr schwer ist) gänzlich dieser Sinn, welchen ich Herz nenne, fehlt, und daß die moralische Seite des Universums ihnen gänzlich unbekannt ist. Und dieses dient denn dazu, mich noch mehr in den Gedanken zu bestärken, daß das Vermögen, sich Zeichen zu bedienen, um Ideen zurück zu rufen, oder mitzutheilen, der
 1015 Natur der gegenwärtigen Einrichtung des Menschen eigenthümlich ist.

Das Auge ist für die sinnliche Seite des Universums gemacht; folglich ist das Licht denn nothwendig; das Herz ist für die moralische Seite desselben gemacht; folglich sind denn auch mittheilende Zeichen nothwendig.

Um nicht zu dunkel zu seyn, habe ich mich bis itzt nach der angenommenen Meynung bequemt, und sowohl das Mittel, dessen die Seele sich bedient, um sich ihrer Ideen zu erinnern, als auch dasjenige, dessen sie sich bedient, um ihre Ideen mitzutheilen, mit dem Namen *Zeichen* belegt; aber, V.I.226
 1020 ehe ich weiter gehe, wird es itzt nothwendig seyn, zu untersuchen, was diese Mittel oder Zeichen eigentlich sind.

Wenn wir auf unsre natürlichen Geberden, das heißt, auf die mehr, oder weniger merkwürdigen Bewegungen gewisser Theile unsers Körpers, welche beständig diese, oder jene Ideen, oder gewisse Arten zu denken, begleiten,

corps, qui accompagnent constamment telles ou telles idées, ou telles façons 840
de penser: lorsque nous considérons, qu'en méditant, avec une grande in-
tensité d'esprit, un discours ou une action que nous nous proposons de
D 107 faire, | nous nous apercevons de plusieurs mouvements, dans différentes
parties de notre corps, qui sont vifs, à mesure que ces parties sont ou proches
de la cervelle, ou exercées: lorsque nous réfléchissons encore à la sensation 845
désagréable et toute singulière que nous avons, en alliant, par exemple, le
geste de la gravité, ou du désespoir, à une idée risible; nous serons convain-
cus, qu'il y a très assurément une analogie entre nos idées, et entre diffé-
rentes parties de notre corps.

Ceux qui sont accoutumés à gesticuler en méditant, c'est-à-dire, ceux qui 850
D 108 ont la | tête et le corps d'une agilité, ou d'une sensibilité requise, peuvent
pousser ces expériences encore, lorsqu'en pensant à quelque sujet grave ou
majestueux, ils font faire à leur main, ou à quelque autre partie exercée du
corps, un geste analogue à l'allégresse: ils s'apercevront que le tour de leur
pensée change; et cette expérience est si vraie, que souvent on adoucit par 855
ce moyen une phrase forte et dure, et au contraire, on donne du nerf et du
corps à une expression ou trop lâche, ou trop molle.

D 109 Remarquez encore, s'il vous plaît, que tous ces gestes, et | tous ces mou-
vements de muscles, qui accompagnent nos méditations, sont indubitable-
ment naturels; et que nous ne les tenons ni de l'éducation, ni de l'imitation. 860

Il est probable que l'ame de l'homme, dont la velléité est si vigoureuse que
l'impossible même ne la démonte pas, se sert du mouvement des dernières
fibres du cerveau, pour ses signes de rappel: il est plus que probable, que les
signes communicatifs naturels viennent de la même source.

P 54 L'ame, peur se rappeler les idées, met en mouvement les dernières fibres 865
M.I.118 de l'organe qui sont tournées de son côté; el- | le rappelle les idées pour les
D 110 faire coexister; elle les fait coexister pour les comparer, et les contempler:
mais lorsqu'elle veut rendre ou exprimer ces idées, elle dirige le mouve-
ment des fibres au dehors, et ce mouvement se communique à ces parties
du système nerveux qui répondent à ces fibres; et alors sont produits, sous la 870
forme de geste ou de parole, des mouvements et des sons, qui sont unique-
ment analogues aux idées dont ils tirent leur origine. Si enfin ces mouve-
ments peuvent imprimer au système d'un autre individu, des mouvements

840 telles façons] c telles façon 848 a] c ait 851 requise] c requises 854 ils] c
il 858 tous] c toutes 862 dernières] J/J² derniers 863 du cerveau] c de la cervelle
865 dernières] c/J² derniers 866 tournées] c/J²W tournés

aufmerksam sind; wenn wir erwägen, daß, wenn wir, mit großer Anstrengung des Geistes, über irgend ein Werk, oder eine Handlung, die wir vor-
 1030 haben, nachdenken, wir verschiedene Bewegungen in verschiedenen Theilen unsers Körpers wahrnehmen, die, je nachdem diese Theile dem Gehirn näher, oder je nachdem sie geübter sind, auch desto lebhafter ausfallen; wenn wir, ferner, die unangenehme und ganz sonderbare Sensation bedenken, die wir haben, wenn wir, zum Beyspiel, die Geberde der Ernsthaftigkeit,
 1035 oder der Verzweiflung mit einer lächerlichen Idee vereinen: so werden wir überzeugt seyn müs- | sen, daß es ganz gewißlich zwischen unsern Ideen, V.I.227
 und verschiedenen Theilen unsers Körpers eine Analogie giebt.

Diejenigen, welche gewohnt sind, bey dem Nachdenken, zu gesticuliren; das heißt, diejenigen, deren Kopf und Körper die erforderliche Biegsamkeit
 1040 oder Reizbarkeit besitzen, können diese Erfahrungen noch weiter treiben, wenn sie, indem sie über einen ernsthaften, oder majestätischen Gegenstand nachdenken, ihre Hand, oder sonst irgend einen geübten Theil ihres Körpers, eine, der Fröhlichkeit analoge Bewegung machen lassen; sie werden gewahr werden, daß alsdann die Wendung ihrer Gedanken sich ändert;
 1045 und diese Erfahrung ist so wahr, daß man, durch dieses Mittel, oft einen starken oder harten Ausdruck mildert, und, im Gegentheile, einem zu schwachen oder seichten Gedanken, Stärke und Kraft giebt.

Bemerken Sie ferner noch, daß alle diese Geberden, und alle diese Bewegungen der Muskeln, welche unsre Medita- | tionen begleiten, zweifels- V.I.228
 1050 ohne, natürlich sind; und daß wir sie, weder durch Erziehung, noch durch Gewohnheit erhalten haben.

Es ist wahrscheinlich, daß die Seele des Menschen, deren Willenskraft so stark ist, daß selbst das Unmögliche sie nicht biegt, sich der Bewegung der äußersten Fibern des Gehirns, als Zeichen der Erinnerung bedient; es ist
 1055 mehr, als wahrscheinlich, daß die natürlichen, mittheilenden Zeichen aus eben dieser Quelle kommen.

Die Seele, um sich der Ideen wieder zu erinnern, setzt die äußersten Fibern des Organs, welche gegen sie gekehrt sind, in Bewegung; sie ruft die Ideen zurück, damit sie vor ihr coexistiren mögen, und sie läßt sie coexi-
 1060 stiren, um sie zu vergleichen und zu betrachten. Aber, wenn sie diese Ideen äußern, oder ausdrücken will: so leitet sie die Bewegung der Fibern nach außen zu, und diese Bewegung theilt sich denen Theilen des Nervensystems mit, welche diesen Fibern entspre- | chen, und alsdann werden, unter der V.I.229
 1065 Gestalt von Geberden oder Worten, Bewegungen und Töne hervorgebracht, die einzig und allein denen Ideen analog sind, aus welchen sie entspringen. Und, wenn endlich diese Bewegungen dem Nervensystem eines andern Individuums gleichförmige und gleichzeitige Bewegungen mittheilen können: so müssen diese letztern Bewegungen der Seele dieses andern Indivi-

D 111 uniformes et | isochrones, il faut que ces derniers mouvements représentent
les mêmes idées à l'ame de cet autre individu; et par conséquent il faut 875
qu'un son, une parole, ou un geste quelconque produise nécessairement,
à-peu-près la même idée dans les ames de tous les individus de la même
espece: ce qui montre plus que la possibilité d'une langue naturelle et
primitive, dont les mots aient été en même temps les effets et les signes
nécessaires des idées. 880

J'avoue que notre éducation, et la modification actuelle de la société, si
D 112 artistement composée, nous ont tel- | lement mis hors de l'état de nature,
qu'il est impossible de constater ce système par un aussi grand nombre
d'expériences, que l'importance de la chose mériterait bien; mais afin que
vous ne pensiez pas, que la base de ces raisonnements soit tout-à-fait imagi- 885
naire, et manque totalement d'expériences incontestables, je vais en mettre
ici quelques-unes au hasard, en vous priant de donner à chacune toute
l'attention requise.

1°. Lorsqu'on se trouve dans un endroit où une personne bâille, on bâille-
D 113 ra: mais ce qui est le plus remarquable, c'est que cet effet aura lieu | lors- 890
même qu'on aura les yeux bandés.*

M.I.119 2°. Lorsqu'on verra bâiller à différentes reprises un cheval, un chien, ou
quelqu'autre animal, l'effet sera le même.

3°. Il y a différents mouvements du nez, que nos muscles imitent malgré
nous, lorsque nous les voyons faire par une autre personne, ou même par un 895
animal.

4°. Lorsqu'une personne, assise à table, se coupe par mégarde dans la
main, plusieurs des convives feront subitement des contorsions, comme s'ils
D 114 s'étoient coupés eux-mêmes; et ce qui plus | est, ceux qui n'auront pas vu le
coup, feront souvent les mêmes contorsions. 900

5°. Lorsqu'on regarde la foule qui assiste à quelque supplice cruel, on
verra un grand nombre d'hommes, et sur-tout de femmes, où les mêmes
muscles produisent les mêmes mouvements sur différentes parties de leurs
corps.

6°. Si nous regardons un homme dont le coeur se roidit à la vue ou au 905
son de quelque objet désagréable pour lui, nous ferons la même grimace
que lui, quoique cet objet ne soit pas désagréable pour nous, et quoique
D 115 souvent nous ne nous apercevions pas même | de l'objet. Quelquefois la

879 aient] c ont 890-891 lieu ... qu'on] c lieu meme lorsqu'on 891 aura] P aurait
899 coupés] c coupé 902 où] JJ²W chez qui 903 leurs] c leur 905 Si nous regardons]
c Lorsqu'on regarde 907 ne soit] c n'est 908 apercevions] c apercevons

duums eben dieselben Ideen darstellen, und folglich müssen ein Ton, ein
 1070 Wort, oder eine Geberde, nothwendiger Weise, ungefähr eben dieselbe Idee
 in allen Seelen aller Individuen, die zu einer Art gehören, hervorbringen,
 wodurch denn mehr, als die bloße Möglichkeit einer natürlichen, primitiven
 Sprache, deren Worte, zu gleicher Zeit, die nothwendigen Wirkungen und
 Zeichen der Ideen gewesen wären, erweislich gemacht wird.

1075 Ich gestehe ein, daß unsre Erziehung, und die gegenwärtige, so künst-
 lich zusammengesetzte Modification der Gesellschaft, uns so weit von dem
 Zustande der Natur | entfernt haben, daß es unmöglich ist, dieses System V.I.230
 durch eine so große Anzahl von Erfahrungen zu bestätigen, als die Wichtig-
 keit der Sache es wohl verdiente; aber, damit Sie nicht denken mögen, daß
 1080 die Grundlage dieses Raisonnements gänzlich erträumt, und aller unläugbar-
 en Erfahrungen beraubt sey: so will ich hier einige, aufs Ungefähr, herset-
 zen, und ich bitte Sie nur, einer jeden die erforderliche Aufmerksamkeit zu
 gönnen.

1) Wenn man sich an einem Ort befindet, wo irgend eine Person gähnt: so
 1085 wird man auch gähnen; aber, das Merkwürdigste hiebey ist, daß diese Wir-
 kung auch selbst dann Statt haben wird, wenn man die Augen zugeschlossen
 hat.

2) Wenn man verschiedene Male hinter einander ein Pferd, einen Hund,
 oder irgend ein ander Thier hat gähnen sehen: so wird eben die Wirkung
 1090 erfolgen.

3) Es giebt verschiedene Bewegungen der Nase, welche unsre Muskeln,
 wider unsern Willen, nachahmen, wenn wir | solche von andern Personen, V.I.231
 oder auch sogar von einem Thiere machen sehen.

4) Wenn eine Person bey dem Essen sich, aus Versehen, in die Hand
 1095 schneidet: so machen verschiedene der Mitessenden plötzlich Verzuckun-
 gen, als ob sie sich selbst geschnitten hätten; und, was noch mehr ist, sogar
 diejenigen, welche den Schnitt nicht einmal gesehen haben, machen öfters
 dergleichen.

5) Wenn man auf die Menge Acht hat, die, bey irgend einem grausamen
 1100 Hochgericht, gegenwärtig ist: so wird man eine große Anzahl Menschen,
 und besonders Frauen, sehen, bey welchen, in verschiedenen Theilen des
 Körpers, eben die Muskeln eben die Bewegungen hervor bringen.

6) Wenn wir einen Menschen sehen, der, bey dem Anblick, oder dem
 Gehör irgend eines, ihm unangenehmen Gegenstandes, zurück starrt, oder
 1105 sich eckelt: so werden wir auf eben die Art, wie er, unser Gesicht verzerren,
 wenn gleich der Gegenstand für uns nicht unangenehm ist, | und ob wir V.I.232

1101 Frauen] V Frauenzimmer (cf. *Hilß* I. 152: Frauen)

mine que nous faisons nous rappelle l'idée d'un objet qui est désagréable pour nous.

910

7°. Lorsque nous nous trouvons à un concert de musique, nos mains, ou nos pieds, ou d'autres parties de notre corps battront la mesure, tandis que nous pensons à toute autre chose.

M.I.120,
P 56

8°. A la première représentation de quelque belle tragédie, combien de personnes ne sont pas attendries, qui n'ont entendu aucun mot de ce qu'a dit l'acteur! Par conséquent, la cause de leur attendrissement est dans le geste. Combien de pantomimes | bien jouées affectent autant ou plus qu'une pièce peu au-dessus du médiocre! Un vers dans une langue qui nous est inconnue, parfaitement bien récité, produit en gros la même sensation qu'elle produiroit si nous savions la langue. (*4) |

920

D 117

9°. Lorsque je vais me promener avec une personne qui a les jambes plus longues ou plus courtes que moi, nos premiers pas ne seront pas isochrones; mais, sans nous en apercevoir, dans très peu de temps nous marcherons à l'unisson; et même lorsque nous allons mettre l'un le pied droit et l'autre le pied gauche en avant tout exprès, nous aurons une sensation désagréable d'un effort contre nature.*

925

M.I.121
D 118

10°. Lorsqu'on voit un homme en colère, ou un animal en fureur, sans qu'ils puissent assouvir, l'un sa vengeance, et l'autre sa rage, on verra des tiraillements de nerfs et de | muscles, des mouvements subits, fréquents, inquiets: mais tous ces mouvements ne sont pas ordonnés par la velléité, ni prémédités par la faculté intuitive de l'ame, pour qu'il en résulte telle ou telle action ou effet. Ces mouvements sont les suites nécessaires des mouvements primitifs des dernières fibres qui représentent les idées; comme le

930

(*4) Philostrate, dans la vie de Phavorin, dit: διαλεγόμενου δὲ αὐτοῦ κατὰ τὴν Ῥώμην, μεστὰ ἦν σπουδῆς πάντα· καὶ γὰρ δὴ καὶ ὅσοι τῆς Ἑλλήνων φωνῆς ἀξύνετοι ἦσαν, οὐδὲ τούτοις ἀφ' ἡδονῆς ἢ ἀκρόασιν ἦν.* «Lorsqu'il déclamoit à Rome, tout étoit rempli du désir de l'entendre; et ses discours n'étoient pas sans agréments pour ceux-mêmes auxquels la langue Grecque étoit étrangère.» et dans la vie d'Adrien de Phénicie: οὕτω τὴν Ῥώμην πρὸς αὐτὸν ἐπέστρεψεν, ὥς καὶ τοῖς ἀξύνετοις γλώττης Ἑλλάδος ἔρωτα παρασχεῖν ἀκροάσεως.* «Il étoit tellement couru à Rome, qu'il inspira le désir de l'entendre à ceux-là même qui n'étoient pas accoutumés à la langue Grecque.»

917 affectent] c qui affectent 920 qu'elle] WMP qu'il | (*4)] En note: Ῥώμην] cDEJ¹MP Ῥώμην | ἀξύνετοι] J² ἀξυνέτοις | ἀφ' ἡδονῆς] cDJ¹M αφ' ἡδονῆς] D αφ' ἡδονῆς | Lorsqu'il ... étrangere] c om. trad. | Ῥώμην] cDEJ¹MP Ῥώμην | αὐτὸν] J²WM αὐτὸν | Ἑλλάδος] W Ἑλλάδω | ἀκροάσως] J¹ ἀκροάσεως] P ἀκροάσεως | Il ... Grecque] c om. trad. | couru] JJ²W connu | même] W mêmes 922 seront] c sont 924 même] JJ²W om. 925 une] J²WM la 926 effort] c effet 928 verra] J²W aura 933 dernières] cJ¹ derniers

gleich öfters sogar nicht einmal diesen Gegenstand wahrnehmen. Zuweilen erinnert uns eine Mine, die wir machen, an einen Gegenstand, der uns unangenehm ist.

1110 7) Wenn wir uns bey einem musikalischen Concert befinden: so werden unsre Hände, oder unsre Füße, oder andere Theile unsers Körpers den Takt schlagen, indessen daß wir an etwas ganz anders denken.

8) Wie viele Personen sind bey der ersten Vorstellung irgend eines schönen Trauerspieles nicht gerührt, die kein einziges Wort von dem verstanden
 1115 haben, was der Schauspieler sagt! Folglich liegt die Ursache ihrer Rührung in den Geberden. Wie viel, gut gespielte Pantomimen rühren ebenso sehr, und mehr, als ein, wenig über das Mittelmäßige erhabenes Stück! Ein Vers in einer Sprache, die uns unbekannt ist, bringt, wenn er ganz vollkommen gut hergesagt wird, im Ganzen beynahe eben die Sensation hervor, als er
 1120 hervorbringen würde, | wenn wir die Sprache verständen. *Philostratus*, in V.I.233 dem Leben des *Phavorinus* erzählt, daß, wenn dieser zu Rom declamirt habe, Jedermann voll von dem Verlangen gewesen, ihn zu hören, und daß die Reden desselben auch für diejenigen, welche die griechische Sprache nicht verstanden hätten, nicht ohne Annehmlichkeiten gewesen wären; (*4a) und
 1125 in dem Leben des *Adrianus von Phönicien* erzählt eben derselbe, daß dieser zu Rom so viel Zulauf gehabt, daß er das Verlangen, ihn zu hören, auch selbst denen einflößte, die der griechischen Sprache unkundig waren. (*4b)

9) Wenn man mit einer Person spazieren geht, deren Beine kürzer oder länger | sind, als die unsrigen: so werden die ersten Schritte nicht gleichzeitig V.I.234
 1130 seyn: aber, ohne es gewahr zu werden, geht man in kurzer Zeit mit gleichen Schritten mit ihr; und sogar, wenn zwey Personen, mit Vorsatz, indem die eine den rechten Fuß vorsetzt, die andere den linken gebraucht: so werden wir eine unangenehme Sensation von einem widernatürlichen Bestreben haben.

1135 10) Wenn man einen Menschen im Zorn, oder ein Thier in der Wuth sieht, ohne daß jener seinen Zorn, und dieses seine Wuth stillen könnte: so wird man ein Zucken in den Nerven und Muskeln, plötzliche, öftere, unruhige Bewegungen an ihnen wahrnehmen. Aber die Willenskraft gebietet alle diese Bewegungen nicht, noch hat das Anschauungsvermögen der Seele sie
 1140 vorher bedacht, um daß diese oder jene Handlung oder Wirkung daraus entstehen sollte. Diese Bewegungen sind die nothwendigen Folgen der primitiven Bewegungen der äußersten Fibern, welche die Ideen darstellen, eben | V.I.235

(*4a) Διαλεγόμενου δὲ αὐτοῦ κατὰ τὴν Ρώμην, μεστὰ ἦν σπουδῆς πάντα· καὶ γὰρ δὴ καὶ ὅσοι τῆς Ἑλλήνων φωνῆς ἀξύνετοι ἦσαν, οὐδε τοῦτοις ἀφ' ἡδονῆς ἢ ἀκρόασις ἦν.

(*4b) Ὅτω τὴν Ρώμην πρὸς αὐτὸν ἐπέστρεψεν, ὥς καὶ τοῖς ἀξύνετοις γλώττης Ἑλλάδος ἔρωτα παρασχεῖν ἀκρόασεως.

mouvement d'un bout du bâton, est la suite nécessaire de celui de l'autre bout.

935

11°. Lorsqu'on médite les choses même les plus abstraites, on s'apercevra toujours d'un mouvement plus ou moins foible dans l'organe de la | voix et dans celui de l'ouïe, qui communiquent nécessairement ensemble; on sentira le commencement ou la fin d'un son articulé, une parole obscure, un mot conçu, mais informe encore: marque certaine que l'ame, en se 940 rappelant les idées, se sert du mouvement des fibres; car quoiqu'elle n'ait pas la volonté d'exprimer son idée, ce premier mouvement des dernières fibres se propage pourtant assez pour qu'on s'en aperçoive, comme cette expérience le démontre manifestement.

Je conclus de ces expériences, et de ce qui a précédé,

945

D 120 1°. Que nous avons des or- | ganes, comme la vue, l'ouïe, le tact, etc. dont les dernières parties en mouvement représentent les idées des choses de dehors.

2°. Que l'ame a la faculté de reproduire ces mouvements, pour rappeler ces idées.

950

3°. Que l'ame a la faculté de pousser ces mouvements des fibres jusque dans l'extrémité du corps, et de l'organe de la voix; d'où naissent les gestes et les sons articulés.

P 58 4°. Que par conséquent, tel son articulé est la suite nécessaire de telle idée.

5°. Que par conséquent, tel mot exprime telle idée. |

955

D 121 6°. Que le mouvement, produit dans le système d'un individu, produit des mouvements analogues ou conformes dans le système de l'autre; c'est-à-dire, que le son articulé par un individu, étant introduit dans l'oreille d'un autre individu, donne à l'organe de la voix de cet autre, le même mouvement que celui qui a produit le son articulé dans l'organe de la voix du premier. 960

7°. Que par conséquent le même mot, ou le même son articulé, exprime dans tous les individus de la même espece à peu près la même idée.

D 122 8°. Que par conséquent la | langue primitive a été une, et nécessaire.

so wie die Bewegung des einen Endes von einem Stocke die nothwendige Folge der Bewegung des andern Endes ist.

- 1145 11) Wenn man, und sogar über die abstraktesten Dinge, nachdenkt: so wird man immer eine mehr oder weniger schwache Bewegung in den Organen der Stimme und des Gehörs, die nothwendiger Weise mit einander verknüpft sind, wahrnehmen; man wird den Anfang oder das Ende eines articulirten Lautes, ein dunkles Wort, einen schon gefaßten, aber noch nicht
 1150 ausgebildeten Gedanken, gewahr werden; ein sicherer Beweis, daß die Seele, indem sie Ideen sich zurück ruft, der Bewegung der Fibern sich bedient. Denn, ob sie gleich nicht Willens ist, ihre Ideen auszudrücken: so pflanzt sich diese erste Bewegung der äußersten Fibern dennoch weit genug fort, um daß man derselben wahrnehmen könne, wie es denn diese Erfahrung
 1155 sehr offenbar beweist.

Aus diesen Erfahrungen nun, und aus dem, was vorhergeht, schließe ich: |
Erstlich, daß wir Sinne haben, als Gesicht, Gehör, Gefühl u. s. w., deren V.I.236
 äußerste Theile, wenn sie in Bewegung sind, die Ideen von den außer uns befindlichen Dingen darstellen.

- 1160 *Zweytens*, daß die Seele das Vermögen hat, diese Bewegungen wieder hervor zu bringen, um sich dieser Ideen wieder zu erinnern.

- Drittens*, daß die Seele, ferner, auch das Vermögen hat, diese Bewegungen der Fibern, bis an die äußersten Enden des Körpers, und des Organs der Sprache fortzusetzen, woraus denn die Geberden, und die articulirten Töne
 1165 entstehen.

Viertens, daß folglich dieser, oder jener articulirte Ton die nothwendige Folge dieser oder jener Idee ist.

Fünftens, daß folglich dieses, oder jenes Wort diese oder jene Idee ausdrückt.

- 1170 *Sechstens*, daß die, in dem Nervensystem eines Individuums hervorgebrachte Bewegung, analoge oder gleichförmige Bewegungen in dem Nervensystem ei- | nes andern hervorbringt; das heißt, daß der articulirte Ton V.I.237
 eines Individuums, wenn er in das Ohr eines andern Individuums dringt, dem Organ der Stimme dieses andern eben eine solche Bewegung mittheilt,
 1175 als diejenige ist, welche den articulirten Ton in dem Organ der Stimme des ersten hervor gebracht hat.

Siebentens, daß folglich ein und dasselbe Wort, oder ein und derselbe articulirte Ton, in allen Individuen ein und derselben Art ungefähr ein und dieselbe Idee ausdrückt.

- 1180 *Achtens*, daß also auch die primitive Sprache ein und dieselbe gewesen, und nochwendig entstanden ist.

9°. Que l'homme, par sa nature, a des signes communicatifs, ou une langue déterminée; non une langue dont les mots imitent le bruit (par 965 exemple) des choses qu'ils désignent, mais dont les mots sont les résultats nécessaires du mouvement imprimé à l'organe de la voix par le premier mouvement, qui a servi à représenter les idées.

D 123 Vous me demanderez, quelle est donc cette première langue naturelle et nécessaire? Il faudroit adresser cette demande à des sauvages, s'il y en a; 970
 mais d'ailleurs, je | le répète, le travail de tant de siècles a tellement enveloppé la nature dans l'art, que rarement elle perce à travers; et lorsqu'elle perce, elle est toujours encore imbibée, plus ou moins, de la teinture de son enveloppe.

M.I.123 Si pourtant quelqu'un vouloit se prêter à la pénible recherche d'une 975
 langue primitive, il la trouveroit sûrement dans la musique sublime, qui n'est qu'un tissu de mots qui lui appartiennent.* Lorsque je parlerai des connoissances humaines, je ferai voir pourquoi elle y est si méconnoissable.
 D 124 L'homme individu, tel que | nous l'avons considéré plus haut, n'ayant aucune sensation de la face morale de l'univers, n'en avoit par conséquent 980
 aucune, ni du Bien moral, ni du Bien qu'on appelle physique. Tout ce qu'il voyoit hors de lui, étoit effet, et effet nécessaire d'autres effets, dont il entre-voit seulement une cause primitive. La coëxistence de tels effets, ou celle de tels autres effets, produisoit de nouveaux effets, qui étoient également et nécessairement analogues à ces coëxistences. La composition ou la décom- 985
 D 125 position des choses, n'étoient ni un bien ni un mal: c'étoit un change- | ment. Il avoit peut-être l'idée du mal par celle de la douleur, en supposant que cette idée n'est pas tout-à-fait une idée factice; mais aussi-tôt que les signes communicatifs, naturels à l'essence de l'homme, eurent produit un commerce d'idées et de sensations entre différentes vellétés et différentes 990
 causes primitives d'actions, l'homme eut des sensations réelles des souffrances et des jouissances d'êtres homogènes à lui: il compara l'état des autres au sien; ce qui fit éclorre l'idée du Bien, tant moral que physique; de-
 D 126 même que l'idée de la multiplicité des | choses, et celle de la succession des

966–967 les ... nécessaires] c le resultat necessaire 972 à] JJ²W au 984 produisoit] c produisoient 989 produit] c produits 991 d'actions] c d'action 994 celle] c celles

Neuntens, daß der Mensch, vermöge seiner Natur, mittheilende Zeichen, oder eine bestimmte Sprache hat; nicht eine Sprache, deren Worte, zum Beispiel, das Geräusch der Dinge ausdrücken, deren Zeichen sie sind, sondern
 1185 deren Worte sich, nothwendiger Weise, aus der Bewegung ergeben, welche dem Organ der Stimme durch die erste Bewegung, welche | zur Darstellung V.I.238 der Ideen gedient hat, mitgetheilt worden ist.

Sie werden mich fragen, welche denn diese erste, natürliche und nothwendige Sprache gewesen ist? Diese Frage müßte man Wilden vorlegen,
 1190 wenn es dergleichen giebt. Aber, außerdem, hat die Arbeit so vieler Jahrhunderte, wie ich es schon gesagt, die Natur dergestalt in Kunst eingehüllt, daß jene selten mehr hervorstechen vermag, und, wenn sie dazu kommen kann: so hat sie immer noch, mehr oder weniger, einen Anstrich von der Farbe ihrer Hülle.

1195 Wenn, indessen, dennoch jemand mit der beschwerlichen Untersuchung der primitiven Sprache sich abgeben wollte: so würde er sie sicherlich in der erhabenen Musik finden, die nur ein Gewebe von Worten ist, welche dieser Sprache zukommen. Wenn ich von den menschlichen Kenntnissen reden werde: so werde ich zeigen, warum diese Sprache unter ihnen so unkenntlich
 1200 ist. |

Der einzelne Mensch, so wie wir ihn vorher betrachtet haben, hatte, da V.I.239 er keine Sensation von der moralischen Seite des Universums hat, folglich auch keine Sensation, weder von dem moralischen, noch dem so genannten physikalischen Guten. Alles, was er außer sich sah, war Wirkung, und
 1205 nothwendige Wirkung anderer Wirkungen, von welchen er nur eine primitive Ursache zu sehen glaubte. Die Coexistenz solcher, oder solcher Wirkungen brachte neue Wirkungen hervor, die diesen Coexistenzen ebenfalls, und nothwendiger Weise, analog waren. Die Zusammensetzung oder die Auflösung der Dinge war weder ein Gut, noch ein Uebel; es war eine Ver-
 1210 änderung. Er hatte vielleicht, vermöge der Idee von Schmerz, eine Idee vom Uebel, wenn man sonst annehmen will, daß diese Idee nicht gänzlich eine erkünstelte Idee ist; aber, so bald die, dem Wesen des Menschen natürlichen, mittheilenden Zeichen ein Verkehr von Ideen und Sensationen | zwischen V.I.240 verschiedenen Willenskräften, und verschiedenen primitiven Ursachen von
 1215 Wirkungen hervorgebracht hatten, so erhielt der Mensch reelle Sensationen von den Leiden und Freuden der ihm homogenen Wesen; er verglich den Zustand anderer mit dem seinigen; so entsprang die Idee vom moralischen sowohl, als vom physischen Guten. Und so wie die Idee von der Vielfachheit der Dinge, und die Idee von der Folge der Begebenheiten die Ideen von

1208 Zusammensetzung] V Zusammensetzung

événements, avoient fait naître les idées de l'étendue et du temps: et comme, 995
 dans la face visible, l'idée de grandeur produit nécessairement l'idée de
 P 60 l'infini; ainsi, dans la face morale, l'idée du bien devoit produire celle du
 meilleur. L'idée de plus grand, ou de l'infini, qui dérive de l'idée de grandeur,
 n'est pas une idée seulement d'une chose possible ou imaginaire; c'est
 l'idée d'une chose nécessaire. Grandeur étant donnée, la réelle existence 1000
 du plus grand, ou de l'infini, est nécessaire. Le Bien étant donné, l'idée de
 D 127 meilleur, ou du meilleur, | qui en dérive, n'est pas l'idée seulement d'une
 chose possible, mais d'une chose nécessairement existante.

Comme la grandeur, appliquée à une chose réelle, a pour cause, puis-
 M.1.124 sance; ainsi le bien, appliqué à l'état d'une essence, a pour cause, bonté. De 1005
 la grandeur finie, je suis monté à l'étendue de l'univers, et par conséquent de
 la puissance finie à la puissance infinie: ainsi je monte du bien au meilleur,
 et par conséquent de la bonté finie à la bonté infinie.

D 128 Voilà les premiers pas de l'homme doué de l'organe mo- | ral. Quelle
 distance de lui, à l'individu tantôt épouvanté de l'énorme puissance! 1010

Figurez-vous un homme aveugle, qui pût entendre la marche pesante du
 vaste globe du Soleil par-dessus sa tête; la terreur l'anéantit: donnez-lui la
 vue, il adore l'aimable objet de sa crainte.

De l'organe du tact résultent trois especes de sensations différentes: celle
 de l'impénétrabilité, celle de la chaleur, et celle de l'agréable. 1015

De l'organe de l'ouïe résultent trois especes de sensations différentes:
 D 129 celle de la | mesure, celle du son, et celle de l'harmonie. (*5)

(*5) Il faut remarquer ici, et il faudra s'en souvenir dans la suite, que l'harmonie et la
 mélodie ne sont proprement qu'une seule et même chose. L'harmonie est le résultat
 du rapport de deux sons coexistants, ou plutôt de deux idées de deux sons coexistants.
 La mélodie est le résultat du rapport entre le son existant, et le son passé ou futur.
 Mais si l'idée du son passé, et souvent du son futur, ne coexistoit pas avec l'idée du
 son actuellement existant, il n'y auroit pas de mélodie. Par conséquent la mélodie est
 le résultat du rapport de deux idées coexistantes, et ainsi la même chose proprement
 que l'harmonie.*

1011 pût] J²W puisse 1012 l'anéantit] J² l'néantit 1017 (*5)] En note: souvenir] c
 ressouvenir | seule et] c et la | coexistants] c coexistantes

1220 Ausdehnung und von Zeit erzeugt, und so wie, bey der sichtbaren Seite des
 Universums, die Idee von Größe, nothwendiger Weise, die Idee vom Unend-
 lichen hervorbringt: so mußte auch, bey der moralischen Seite des Univer-
 sums, die Idee vom Guten die Idee vom Bessern erzeugen. Die Idee von dem
 Größern, oder vom Unendlichen, die aus der Idee von Größe entspringt, ist
 1225 nicht bloß die Idee von einer möglichen, oder eingebildeten Sache; es ist die
 Idee von einem nothwendigen Dinge. So bald Größe bekannt ist, so ist die
 re- | elle Existenz des Größern, ober des Unendlichen nothwendig. So bald V.I.241
 die Vorstellung von einem Gut bekannt ist, ist die Idee des Bessern, die dar-
 aus entspringt, nicht bloß die Idee von einer möglichen, sondern von einer
 1230 nothwendig existirenden Sache.

So wie der Begriff von Größe, angewandt auf ein wirkliches Ding, Macht
 zur Ursache hat: so hat das Gute, angewandt auf den Zustand eines Wesens,
 Güte zur Ursache. Von endlicher Größe bin ich bis zum Umfange des Welt-
 alls hinauf gestiegen, und folglich von endlicher Macht zu unendlicher; eben
 1235 so steige ich von dem Begriff des Guten zu der Idee des Bessern, und folglich,
 von endlicher Güte zu unendlicher Güte hinauf.

Dieses sind die ersten Schritte eines, mit dem moralischen Sinn begabten
 Menschen. Welcher Abstand von ihm zu dem, vorher von der ungeheuern
 Macht staunenden Individuo!

1240 Stellen Sie sich einen blinden Menschen vor, der den schwerfälligen
 Gang | oder Bewegung des großen Sonnenkörpers über ihm, hören könnte; V.I.242
 der Schrecken vernichtet ihn; geben Sie ihm das Gesicht, und er betet den
 liebenswürdigen Gegenstand seiner Furcht an.

Aus dem Sinne des Gefühles ergeben sich drey verschiedene Arten von
 1245 Sensationen; die Sensation von Undurchdringlichkeit, die Sensation von
 Wärme, und die Sensation von dem Angenehmen.

Aus dem Sinne des Gehörs ergeben sich, ebenmäßig, drey verschiedene
 Arten von Sensationen; die Sensation von Mensur, von Ton, und von Harmo-
 nie. (*5) |

(*5) Man muß hier bemerken, und sich dessen auch in der Folge erinnern, daß Harmonie
 und Melodie eigentlich nichts, als ein und dasselbe Ding sind. Die Harmonie ist das
 Resultat des Verhältnisses zwischen zwey coexistirenden Tönen, oder vielmehr von
 zwey Ideen zweyer coexistirenden Töne. Die Melodie ist das Resultat des Verhältnisses
 zwischen dem existirenden, und dem vergangenen und zukünftigen Ton. Aber, wenn
 die Idee | von dem vergangenen, und öfters auch von dem zukünftigen Tone nicht V.I.243
 mit der Idee von dem gegenwärtig existirenden, coexistirte: so gäbe es keine Melodie.
 Folglich ist die Melodie das Resultat des Verhältnisses von zwey coexistirenden Ideen,
 und folglich eigentlich ein und dieselbe Sache mit der Harmonie.

D 130 De l'organe de la vue résultent trois especes de sensations | différentes : celle de terme et de contour, celle de couleur, et celle de la beauté.

De l'organe moral résultent trois especes de sensations différentes : celle 1020 de motif ou de désir, celle de devoir, et celle de la vertu.

M.I.125 Remarquez, je vous prie, que dans ces quatre organes il y a quatre sensations qui paroissent avoir beaucoup de rapport ensemble, celles de la Vertu, de la Beauté, de l'Harmonie, et de l'Agréable; ou bien celles de leurs contraires, du vice, du laid, du dissonant, et du désagréable. On pourroit en 1025
D 131 conclure, ou que l'organe moral a une com- | munication avec les autres organes, ou bien que les faces de l'univers, qui sont tournées vers ces différents organes, ne sont pas si extrêmement dissemblables qu'elles nous le paroissent au premier abord.

Ces deux conclusions sont probablement vraies; mais je fais cette réflexion 1030 principalement pour faire voir, qu'il ne faut pas confondre la faculté intuitive, ou intellectuelle, avec l'organe moral.

P 62 La faculté intellectuelle, ou intuitive, forme l'idée générale de vertu, de
D 132 la sensation de desir ou de motif, et de celle de devoir. Elle forme | l'idée générale de beauté, de la sensation de terme ou de contour, et de celle de 1035 couleur. Elle forme l'idée générale d'harmonie, de la sensation du son, et de celle de la mesure. Elle compose, dans ses actions, ses desirs et ses devoirs tellement, qu'il en résulte la vertu. Elle compose, dans ses tableaux, ses contours et ses couleurs tellement, qu'il en résulte la beauté. Elle compose, dans sa musique, les sons et la mesure tellement, qu'il en résulte l'harmonie. 1040

Ménédeme l'Erétrien* prétend avec raison, que la justice, la prudence, D 133 le courage, | sont des noms de parties ou de différentes modifications de la vertu. C'est ainsi que l'élégant, le gracieux, sont des noms de différentes modifications de la beauté; et que le pathétique, le terrible, etc. sont des noms de différentes modifications de l'harmonie. 1045

Une marque certaine que nous avons les sensations de l'amour, de la haine, de l'estime, par le moyen d'un organe, c'est qu'aucun homme, quel-

1032 l'organe] c l'orga 1035 ou] c et 1037 la] c om. | desirs] M esirs

1250 Aus dem Sinne des Gesichtes resultiren auch wieder drey verschiedene V.I.243
Arten von Sensationen; die Sensation von Umriß, oder Ende, von Farbe, und
von Schönheit.

Aus dem Moralischen Sinn, endlich, ergeben sich eben auch drey ver-
schiedene Arten von Sensationen, die Sensation von Bewegungsgrunde (*mo-*
1255 *tif*) oder von Verlangen, die Sensation von Pflicht, und die Sensation von
Tugend.

Bemerken Sie, ich bitte Sie, daß es, in diesen vier Sinnen vier Sensationen
gibt, die sehr viel Beziehung auf einander zu haben scheinen, die Sensa-
tionen von Tugend, von Schönheit, von Harmonie, und von dem Angeneh-
1260 men; oder | vielmehr die Sensationen von dem Gegentheil, vom Laster, von V.I.244
Häßlichkeit, vom Mißlaut und vom Unangenehmen. Man könnte hieraus
schließen, daß entweder der moralische Sinn in Verbindung mit den übrigen
Sinnen steht, oder auch, daß die Seiten des Weltalls, die gegen diese verschie-
denen Organe gekehrt sind, einander nicht so außerordentlich ungleich
1265 seyn müssen, als sie es, auf den ersten Anblick, zu seyn scheinen.

Diese beyden Schlüsse find, wahrscheinlicher Weise, richtig; aber ich
bemerke dieses vorzüglich deswegen, um zu zeigen, daß man die anschau-
ende, oder intellektuelle Fähigkeit nicht mit dem moralischen Sinn ver-
wechseln müsse.

1270 Die intellektuelle, oder anschauende Fähigkeit bildet aus der Sensation
von Verlangen oder Bewegungsgrund, und aus der Sensation von Pflicht, den
allgemeinen Begriff von Tugend. Und aus den Sensationen von Umriß und
Farbe bildet sie den allgemeinen Umriß von Schönheit; ferner, aus der Sen-
sation | vom Tone, und der Sensation von Mensur, den allgemeinen Begriff V.I.245
1275 von Harmonie; bey ihren Handlungen, ordnet sie Verlangen, und Pflichten,
dergestalt zusammen, daß daraus die Tugend; – bey ihren Gemälden, die
Umrisse und Farben dergestalt, daß daraus die Schönheit; – und bey ihrer
Musik, Töne, und Mensur dergestalt, daß daraus Harmonie resultirt.

Menedemus von Eretra behauptet mit Recht, daß die Gerechtigkeit, die
1280 Klugheit und die Herzhaftigkeit Nahmen von besondern Theilen, oder ver-
schiedenen Modificationen der Tugend sind. Aus eben diese Art sind Ele-
ganz und Grazie Nahmen von verschiedenen Modificationen der Schön-
heit, und das Pathetische, Fürchterliche, u. s. w. Nahmen von verschiedenen
Modificationen der Harmonie.

1285 Ein sicherer Beweis, daß wir die Sensationen von Liebe, Haß, Hoch-
achtung, vermittelt eines Organs haben, ist, weil kein Mensch, so wenig

1280 Nahmen] V Namen *corr.* Nahmen

1282 Nahmen] V Namen *corr.* Nahmen

1283 Nahmen] V Namen *corr.* Nahmen

M.I.126 que peu cultivé qu'il puisse être, ne se trompe dans ces sensations, non plus
 D 134 que dans les idées d'un arbre, d'un astre, d'une tour, ou | dans celles du *Ut*,
 du *Re*, du *Mi*. Tous les hommes en ont les mêmes sensations, à proportion de 1050
 la perfection réciproque de leurs organes. Mais de la justice, de la prudence,
 du courage, de l'élégant, du gracieux, du pathétique, du terrible, du velouté,
 de la rudesse, ce n'est pas la même chose : ces idées sont des partiés ou des
 modifications de la vertu, de la beauté, de l'harmonie, et de l'agréable, qui
 dépendent toutes, comme j'ai dit, de l'Intelligence, qui les réduit toutes à 1055
 l'idée générale et relative de bon et de mauvais.*

D 135 Le Bon et le Mauvais ne | sont pas des choses contraires : c'est la modi-
 fication de la société, et celle de nos actions par rapport à elle, qui nous a
 placés exactement au milieu, entre ce que nous appelons bon et mauvais.
 Ce que nous appelons indifférent est entre deux ; et c'est de cet indifférent 1060
 que nous avons appris à commencer de compter, pour apprécier le degré de
 bonté ou de mauveté des choses et des actions.

Jusqu'ici j'ai considéré les différentes sensations que nous avons par les
 différents organes, autant qu'elles paroissent analogues entre elles, afin de
 D 136 faire sentir, que la face mo- | rale de l'univers se manifeste aussi bien par 1065
 M.I.127 le moyen d'un organe, que toutes les autres faces ; mais j'ajoute, que cette
 analogie est parfaite, pourvu qu'on fasse attention à ceci.

Nous sommes passifs dans toutes les sensations que nous avons des diffé-
 rentes faces de l'univers : nous sommes passifs dans les sensations d'impé-
 nétrabilité et de chaleur, de mesure et de son, de contour et de couleur, de 1070
 desir et de devoir.

Mais, dira-t-on, dans les sensations de desir et de devoir, la chose pourtant
 D 137 paroît être un peu autrement, | parce qu'on dit *je desire* et *je dois*.

Dans les sensations de desir et de devoir, nous sommes réellement passifs,
 tant que nous ne considérons que les desirs et les devoirs des autres, ou tant 1075
 que nous considérons des desirs et des devoirs remplis dans des actions qui
 P 64 ne sont pas les nôtres ; et la différence apparente entre la nature de l'organe
 moral, et entre celle des autres organes, résulte uniquement de ce que pour
 cet organe le *moi* lui-même devient un objet de contemplation, comme
 D 138 toutes les autres choses connues sont des objets de | contemplation pour 1080
 nos autres organes.

1049 d'un astre] *JJ²W om.* 1062 et] *JJ²WM* ou 1064 paroissent] c paroisoient
 1073 et] *JJ²WM italiques* 1078 entre] *P om.*

cultivirt er auch | seyn möge, sich in diesen Sensationen so wenig irrt, als V.I.246
 bey den Vorstellungen von einem Baum, einem Gestirn, einem Thurm, oder
 bey den Ideen von Ut, von Re, von Mi u. s. w. Alle Menschen haben davon,
 1290 nach Maaßgabe der gegenseitigen Vollkommenheit ihrer Organe, ein und
 dieselben Sensationen. Aber mit den Vorstellungen von Gerechtigkeit, Klug-
 heit, Muth, Eleganz, Grazie, vom Pathetischen, Schrecklichen, von Rohigkeit
 u. d. m. verhält es sich schon nicht so. Diese Ideen sind Theile oder Modifi-
 cationen von der Tugend, von der Schönheit, von der Harmonie, und dem
 1295 Angenehmen, welche alle, wie ich es gesagt habe, von dem Verstande abhän-
 gen, der sie alle auf den allgemeinen und relativen Begriff von Gut und Böse
 zurück bringt.

Das Gute und das Böse sind nicht entgegengesetzte Dinge; die Modifica-
 tion, oder Einrichtung der Gesellschaft, und die Modification unserer Hand-
 1300 lungen, in Ansehung der Gesellschaft, ist es, die | uns, ganz genau, zwischen V.I.247
 das mitten inne gestellt hat, was wir Gut und Böse nennen. Das, was wir
 gleichgültig nennen, liegt zwischen beyden, und von dieser Gleichgültigkeit
 haben wir zu zählen anfangen gelernt, um den Grad von Güte oder Schlecht-
 heit der Dinge und der Handlungen abzuwürdigen. –

1305 Bis itzt habe ich die verschiedenen Sensationen, welche wir durch die
 verschiedenen Organe erhalten, in so fern betrachtet, als sie analog unter
 sich zu seyn scheinen, um zu zeigen, daß die moralische Seite des Weltalls
 sich eben so gut, vermitteltst eines Organs uns entdeckt, als alle die übrigen
 Seiten; aber, ich setze hinzu, daß diese Analogie ganz vollkommen ist, wenn
 1310 man folgendes aufmerksam erwägt.

Wir sind, bey allen Sensationen, welche wir von den verschiedenen Seiten
 des Universums erhalten, leidend; wir sind leidend bey den Sensationen
 von Undurchdringlichkeit, und von Hitze, von Men- | sur und von Ton, von V.I.248
 Umriß und von Farbe, von Verlangen und von Pflicht.

1315 „Aber, wird man sagen, bey den Sensationen von Verlangen, und von
 Pflicht, scheint die Sache sich doch etwas anders zu verhalten; denn man
 sagt ja: *Ich verlange, Ich bin schuldig.*“

Wir sind, indessen, bey den Sensationen von Verlangen und von Pflicht
 wirklich leidend, so lange wir nur das Verlangen und die Pflichten Anderer,
 1320 oder, so lange wir Verlangen und Pflichten, die durch Handlungen erfüllt
 worden, welche nicht die unsrigen sind, betrachten; und der scheinbare
 Unterschied zwischen der Natur des moralischen Sinnes, und der Natur der
 übrigen Organe, entspringt einzig und allein daraus, daß für dieses Organ
 sogar das *Ich* ein Gegenstand der Betrachtung wird, so wie alle andere
 1325 bekannte Dinge Gegenstände der Betrachtung für unsre übrigen Organe
 sind.

Supposons que ce *moi*, qui tient à présent à la face morale, tînt à la face sonore, et que par conséquent le *moi* fût un objet de contemplation pour l'ame par l'oreille, comme il l'est maintenant par l'organe moral; notre velléité intelligente et contemplative auroit la faculté de le modifier 1085 tellement, qu'il résulteroit une harmonie entre lui et les objets sonores hors de lui, et nous aurions une sensation distincte, intime, identique, et fort désagréable de la dissonance entre le *moi* et les choses hors de lui. |

D 139 Cette sensation distincte, intime, et désagréable de dissonance, dont on peut même se former une idée, est le tableau le plus parfait du remords 1090 de la conscience, qui suit nécessairement l'intuition d'une mauvaise action qu'on vient de commettre.

Ayant démontré, autant qu'il m'a été possible, par l'analogie de toutes nous façons d'apercevoir, la grande probabilité de l'existence réelle d'un M.I.128 organe moral, je ferai quelques réflexions encore, qui pourront servir à la 1095 constater; mais, avant tout, je vous supplie de faire cette observation, que D 140 nous avons | appris à appeler matériel et physique tout ce dont nous avons des idées distinctes et individuelles, et que si nous avons de telles idées de ce que nous appellons immatériel, nous appellerions cet immatériel-même physique et matériel. 1100

Lorsque nous entendons de grands et de sublimes accords en musique, lorsque nous voyons une chose nouvelle étonnante et inattendue, lorsque nous entendons ou que nous lisons le récit d'une action frappante, héroïque, et généreuse; nous pâlissons, nous frémissons, nous sentons une espece de D 141 roidissement de | coeur, accompagné d'une titillation dans les veines, jusque 1105 dans les dernières extrémités du corps.

Lorsque nous voyons un homme vertueux persécuté et terrassé par sa mauvaise fortune, et implorant notre secours; en soulageant ses peines nos larmes coulent, ou de pitié, ou de plaisir.

Des personnes, heureusement assez sensibles pour faire souvent ces es- 1110 pes d'expériences, sentiront incontestablement, que jamais l'ame n'est plus passive que dans ces moments; et que, bien loin que l'ame soit la cause de ces effets, elle fait, par éduca- | tion, des efforts, très souvent inutiles, pour D 142 retenir les pleurs, et conserver à son corps une contenance décente.

1089 et] c identique et 1095 réflexions] c observations 1096 observation] c reflexion
1103 entendons ou] J^JW entendons,

Lassen Sie uns einmal annehmen, daß dieses *Ich*, das gegenwärtig zur mora- | lischen Seite des Universums gehört, zur tönenden oder hörbaren Seite desselben gehörte, und daß folglich dieses *Ich* ein Gegenstand der Betrachtung für die Seele durch das Ohr wäre, so wie es solches itzt ver- mittelst des moralischen Sinnes ist. Unsre verständige und betrachtende Willenskraft würde das Vermögen haben, es dergestalt zu modificiren, daß zwischen ihm, und den tönenden Gegenständen außer ihm, eine Harmonie sich ergäbe, und wir würden eine deutliche, innige, identische, und sehr unangenehme Sensation von der Dissonanz zwischen dem *Ich* und den Dingen außer ihm haben. VI.1.249

Diese deutliche, innige und unangenehme Sensation von Mißklang, von welcher man sogar sich eine Vorstellung machen kann, ist das vollkommenste Gemählde von Gewissensbissen, welche nothwendiger Weise der Beschauung einer schlechten Handlung, die man begangen hat, folgen. 1340

Nachdem ich, so viel mir möglich war, durch die Analogie aller unserer Arten | wahrzunehmen, die große Wahrscheinlichkeit der wirklichen Existenz eines moralischen Sinnes erwiesen habe: so werde ich noch einige Betrachtungen anstellen, die zur Bestätigung derselben dienen können. 1345 Aber, vor allen andern Dingen bitte ich Sie, die Beobachtung zu machen, daß man uns gelehrt hat, alles das, wovon wir deutliche und individuelle Ideen haben, Materiel und Physisch zu nennen, und daß, wenn wir eben solche Ideen von dem hätten, was wir Immateriel nennen, wir auch selbst diese Immaterielle Physisch und Materiel nennen würden. VI.1.250

Wenn wir große und erhabene Accorde in der Musik hören, wenn wir neue, bewunderungswürdige und unerwartete Dinge sehen, wenn man uns eine Erzählung macht, oder wir eine lesen von einer heroischen, großmüthigen, auffallenden Handlung: so erblassen wir, wir zittern, wir empfinden eine Art von Erstarrung im Herzen, die mit einem Kitzeln in den | Adern bis 1350 in die letzten, äußersten Theile des Körpers, verbunden ist. VI.1.251

Wenn wir einen tugendhaften Menschen, der verfolgt, und durch das Unglück zu Boden gedrückt wird, sehen, und er uns um Beystand anspricht: so rinnen, indem wir seine Leiden erleichtern, unsre Thränen aus Mitleid, oder aus Vergnügen.

Personen, welche, glücklicher Weise empfindsam genug sind, um öfters diese Arten von Erfahrungen zu machen, werden ganz unläugbar wahrnehmen, daß die Seele nie leidender ist, als in diesen Augenblicken, und daß, weit entfernt, daß die Seele die Ursache dieser Wirkungen wäre, sie, vermöge der Erziehung, sich anstrengt, und sehr öfters ganz vergeblich, um ihre Thränen zurück, und ihren Körper in einer anständigen Fassung zu erhalten. 1365

Ces effets, ou ces mouvements des parties du corps, ont nécessairement 1115
une cause: cette cause doit être, ou la velléité de l'ame qui habite ce corps,
ou le mouvement imprimé par quelque corps étranger.

Supposons qu'il n'y ait pas de véhicule particulier pour les sensations de
la face morale, et que les idées de ces accords, de cette chose nouvelle, de la
D 143 belle action, du vertueux persécuté, ne nous | viennent que par le chemin des 1120
yeux et des oreilles; tous ces objets, en tant qu'ils tiennent à la face visible
ou sonore, nous sont totalement indifférents; par conséquent le mouvement
M.I.129 imprimé aux fibres des organes de la vue et de l'ouïe, ne sauroit produire
P 66 dans le corps les prodigieux effets que ces objets y occasionnent; et ainsi,
il faut que ces fibres donnent une espece de mouvement à l'organe moral, 1125
dont les plus grands efforts se manifestent effectivement vers le coeur et
dans le sang.

D 144 Je pourrais ajouter d'autres choses encore, pour démon- | trer que les
organes même de l'odorat, du goût, et du tact, peuvent communiquer un
espece de mouvement à l'organe moral; mais je finis cette partie de ma 1130
lettre, en remarquant, que puisque l'organe moral tient par sa nature à la
même face que l'ame même, il y a de l'apparence qu'il ne la quittera jamais.*
(*h)

M.I.130 Il est évident, par tout ce que je viens de dire sur l'organe moral, que le
rapport de chaque individu, soit à l'Etre suprême, soit aux autres velléités 1135
agissantes, est mesuré par le degré de perfection, ou de sensibilité dans
D 145 l'organe: ce qui revient au | degré d'homogénéité, ou de possibilité d'union
d'essence, dont il est parlé dans une Lettre sur les Desirs.

Il est encore évident, que les devoirs ne résultent que de ces rapports,
et sont par conséquent proportionnés à la perfection de l'organe moral. Il 1140
s'ensuit, que celui qui a l'organe moral le moins sensible, a proprement et
naturellement le moins de devoirs à remplir, et est en même temps l'Etre
le moins parfait: et c'est en quoi consiste la seule raison véritable de la
constitution de ces hommes malheureux, qui se sont rendus célèbres par
des cruautés atroces. | 1145

D 146 Comme la velléité, considérée dans soi-même, et abstraction faite des
effets bornés et finis qui en résultent, est également forte et infinie dans
tous les individus; ainsi, au contraire, la perfection de l'organe moral differe

(*h) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2074.]

1118 ait] c a | les sensations] c la sensation 1123 sauroit] c sçauroient 1125 une] DMP un
1128 ajouter] c add. ici 1129 un] c une 1132 face] c add. de l'Univers 1137 d'union]
c d'une union 1138 une] c la] JJ²W ma 1144 rendus] c rendu 1146 considérée] c
considéré

Diese Wirkungen, oder diese Bewegungen der Theile des Körpers, haben, nothwendiger Weise, eine Ursache; diese Ursache kann keine andere seyn, als ent- | weder die Willenskraft der Seele, welche diesen Körper bewohnt, V.I.252
 1370 oder die, von irgend einem fremden Körper mitgetheilte Bewegung.

Lassen Sie uns annehmen, daß es für die Sensationen von der moralischen Seite des Universums kein besonderes Vehiculum gäbe, und daß die Vorstellungen von jenen Accorden, jener neuen Sache, jener schönen Handlung, jenem unglücklichen Leidenden nur auf dem Wege der Augen und
 1375 der Ohren zu uns gelangten; – alle diese Gegenstände sind uns, in so fern sie bloß zur sichtbaren, oder hörbaren Seite des Universums gehören, völlig gleichgültig; folglich würde die, den Fibern der Gesichts- und Gehörorgane mitgetheilte Bewegung, in dem Körper nicht die erstaunlichen Wirkungen hervorbringen können, welche diese Gegenstände in demselben veranlassen; und folglich müssen diese Fibern dem moralischen Organ eine Art
 1380 von Bewegung geben, deren stärkste Strebungen sich wirklich um das Herz herum und im Blute äußern. |

Ich könnte noch andere Dinge hinzu fügen, um zu beweisen, daß selbst V.I.253
 1385 die Organe des Geruchs, des Geschmacks, des Gefühls dem moralischen Organ eine Art von Bewegung mittheilen können; aber ich will diesen Theil meines Briefes mit der Bemerkung schließen, daß, weil der moralische Sinn, seiner Natur nach, gegen eben die Seite des Universums gekehrt ist, als die Seele, es wahrscheinlich ist, daß es nie von ihr getrennt werden wird.

Es wird durch alles das, was ich über den moralischen Sinn gesagt habe, 1390 sehr evident, daß das Maaß der Beziehung, welche jedes Individuum, sowohl zu dem höchsten Wesen, als auch zu den andern thätigen Willenskräften hat, der Grad von Vollkommenheit, oder Reizbarkeit dieses Organes ist; welches denn mit dem Grade von Homogenität, oder der Möglichkeit von Vereinigung des Wesens, wovon in einem *Briefe über das Verlangen* geredet worden ist, auf eines hinaus läuft. |
 1395

Es ist ferner evident, daß die Pflichten sich nur aus diesen Verhältnissen V.I.254
 ergeben, und folglich der Vollkommenheit des moralischen Sinnes proportionirt sind. Hieraus folgt, daß derjenige, der das am wenigsten reizbare moralische Organ besitzt, eigentlich und natürlich, die wenigsten Pflichten zu erfüllen hat, und zu gleicher Zeit das minder vollkommenste Wesen
 1400 ist; und hierinn liegt denn der einzige wahre Grund von der Beschaffenheit dieser unglücklichen Menschen, die sich durch scheußliche Grausamkeiten berühmt gemacht haben.

So wie die Willenskraft an und für sich selbst betrachtet, und ohn' alle
 1405 Rücksicht auf die eingeschränkten und endlichen Wirkungen, die sich daraus ergeben, in allen Individuen gleich stark und unendlich ist; so ist, im

dans tous les individus; et par conséquent deux individus quelconques
ont proprement des devoirs différents à remplir, non par rapport aux loix 1150
factices et machinales de la société, mais par rapport aux loix naturelles, et
à l'ordre éternel qui dérive de la coexistence des choses. Il y a des hommes,
D 147 dont l'organe moral est si sensible, ou dont | la conscience sent des rapports
si éloignés, que, pour ainsi dire, ils ne peuvent être membres de la société
actuelle. 1155

Brutus* tuant César, commit un crime aux yeux du Peuple, et peut-être
vis-à-vis de la société; mais dans l'ame de Brutus, cette action étoit sans
doute conforme à l'ordre éternel.

Le plus grand bonheur auquel il paroît que l'homme puisse aspirer dans
tous les temps, réside dans l'accroissement de la perfection ou de la sensibi- 1160
lité de l'organe moral: ce qui le fera mieux jouir de lui-même, et le rappro-
chera de Dieu, et des | principes actifs subalternes. D 148

M.I.131 La plus grande sagesse à laquelle il puisse prétendre, consiste à rendre
toutes ses actions, et toutes ses pensées analogues aux impulsions de son
organe moral, sans se mettre en peine des institutions humaines, ou de 1165
l'opinion d'autrui.

Timoléon fut auteur et témoin de la mort de son Frere, Tyran de sa Patrie.
Timoléon, tant qu'il vécut dans son jardin hors de Corinthe, fut accablé de
tristesse et de remords. La réflexion de Plutarque* à son sujet est juste et
remarquable: 1170

D 149 οὕτως αἱ κρίσεις, ἂν μὴ βεβαιότητα καὶ ῥώμην ἐκ λόγου | καὶ φιλοσοφίας
προσλάβωσιν ἐπὶ τὰς πράξεις, σείονται καὶ παραφέρονται ῥαδίως ὑπὸ τῶν
P 68 τυχόντων ἐπαίνων καὶ ψόγων, ἐκκρουόμεναι τῶν οἰκείων λογισμῶν. ἀίσχρὸν
γὰρ ἢ μετάνοια ποιεῖ καὶ τὸ καλῶς πεπραγμένον.

(C'est ainsi que nos jugements sur nos propres actions, si la raison et la 1175
Philosophie ne leur ont donné de la vigueur et de la stabilité, s'alterent
et prennent facilement le change au moindre éloge ou au moindre
blâme du vulgaire, détruisant même les motifs qui nous ont fait agir.
Car le repentir rend souvent les belles actions-mêmes honteuses.)

1154 que ... peuvent] c qu'ils ne peuvent presque | de] c dans 1159 puisse] c peut
1160 la²] J' om. & add. corr. 1161 le¹] c lui | lui-même] c soi meme | le²] c ce qui le
1163 puisse] c peut 1174 γὰρ] P γὰς 1175-1179 C'est ... honteuses] cP om. trad.

Gegentheil, die Vollkommenheit des moralischen Sinnes in allen verschieden; und folglich findet bey zwey Individuen, sie mögen seyn, welche sie wollen, eigentlich, eine Verschiedenheit in Erfüllung der Pflichten Statt; | V.I.255
 1410 nicht, in Ansehung der erkünstelten, maschinenmäßigen Gesetze der Gesellschaft, sondern in Ansehung der natürlichen Gesetze, und der ewigen Ordnung, die aus der Coexistenz der Dinge entspringt. Es giebt Menschen, deren moralischer Sinn so reizbar ist, und deren Gewissen so entfernte Beziehungen wahrnimmt, daß sie, so zu sagen, nicht Mitglieder der gegen-
 1415 wärtigen Gesellschaft seyn können.

Brutus, indem er den *Cäsar* ermordete, begieng, in den Augen des Volkes, und vielleicht auch in Rücksicht auf die Gesellschaft, ein Verbrechen; aber, in der Seele des *Brutus* war diese Handlung, zweifelsohne, der ewigen Ordnung gemäß.

1420 Das größte Glück, nach welchem der Mensch, zu allen Zeiten, trachten zu können scheint, besteht in dem Zuwachs der Vollkommenheit, oder Reizbarkeit des moralischen Sinnes. Alsdann kann er seiner selbst am besten genießen, und nähert sich um desto mehr der Gottheit, | und den unterge- V.I.256
 ordneten, thätigen Principien.

1425 Die allergrößte Weisheit, auf welche der Mensch Anspruch machen darf, besteht darinn, alle seine Handlungen, und seine Gedanken den Antrieben seines moralischen Organs analog einzurichten, ohne sich um die menschlichen Einrichtungen und die Meynung anderer viel zu bekümmern.

Timoleon war Urheber und Zeuge des Todes seines Bruders, der sich zum
 1430 Tyrannen seines Vaterlandes gemacht hatte. *Timoleon* wurde, so lang er in seinem Garten vor *Corinth* lebte, von Traurigkeit und Gewissensbissen zu Boden gedrückt. Die Betrachtung des *Plutarch* hierüber ist richtig und merkwürdig:

1435 "Οὕτως αἱ κρίσεις, ἂν μὴ βεβαιότητα καὶ ῥώμην ἐκ λόγου καὶ φιλοσοφίας προσλάβωσιν ἐπὶ τὰς πράξεις, σείονται καὶ παραφέρονται ῥαδίως ὑπὸ τῶν τυχόντων ἐπαίνων καὶ ψόγων, ἐκκρουόμεναι τῶν οἰκείων λογισμῶν. – Ἀισχρὸν γὰρ ἢ μετάνοια ποιεῖ καὶ τὸ καλῶς πεπραγμένον.

(Auf diese Art, sagt er, ändern sich unsre Urtheile über unsre eigene Handlungen, wenn Vernunft und Weltweisheit ihnen nicht Stärke und Festigkeit gegeben haben, und nehmen leicht, bey dem geringsten Lobe oder Tadel des großen Haufens, eine ganz andere Gestalt an, | und V.I.257
 1440 zernichten dann sogar die Bewegungsgründe, die uns zu der Handlung getrieben haben. – Die Reue macht oft die schönsten Handlungen zu schändlichen.)

Passons maintenant à la contemplation de la société, et à quelques réflexions sur les connoissances humaines. 1180

L'Etre qui a la faculté de sentir et d'agir, possède tout ce dont il a des sensations, et sur quoi il peut agir en tant qu'il y peut agir. Son pouvoir et son droit ne sont qu'une seule et même chose. Son desir est le seul motif de ses actions. Mais lorsque, par l'organe moral, il a de la communication avec d'autres individus de la même espece, son *moi* se multiplie par le nombre des individus qu'il connoît, et qui composent la société.* 1185

M.I.132 Supposons que dans la société primitive tous les individus fussent parfaitement égaux en intelligence, en activité, etc. et que l'organe moral fût absolument parfait, tellement, que chaque individu eût des sensations aussi fortes des jouissances et des souffrances des autres individus, que de son propre état; il est évident, que la loi fondamentale et naturelle de cette société seroit la loi d'équilibre, que chaque individu aimeroit tout autre individu comme soi-même, que chaque individu préféreroit nécessairement le bonheur de tous à son propre bonheur. 1190 1195

M.I.133 Supposons que dans la société primitive tous les individus fussent différents en intelligence, en activité, etc. et qu'il n'y eût point d'organe moral; ces individus, par le droit du pouvoir, se détruiraient bientôt, en tant qu'ils seroient destructibles. 1195

D 152 Supposons encore les individus inégaux, mais doués de l'organe moral dans toute sa perfection; la loi naturelle de cette société seroit encore celle de l'équilibre, et dans chaque individu le bonheur de tous prévaudroit sur celui de chaque individu. 1200

Mais supposons les individus inégaux, et que la perfection de l'organe moral dans les individus soit différente, tellement qu'un individu ait des sensations plus fortes ou plus foibles de l'état des autres, que l'autre individu: et supposons que celui de tous les individus, qui a l'organe moral le plus parfait, ait pourtant une sensation beaucoup plus forte de son propre état, que de celui des autres; il s'ensuivra, que chaque individu évaluera le bonheur de tous, à proportion de la perfection de son organe moral. 1205 1210

1183 sur quoi] *D* surquoi 1184 seule et] *c* et la 1193 d'équilibre] *ĐJ/J²W* de l'équilibre
1198 détruiraient] *c* détruirait 1199 seroient] *c* sont 1205 ait] *c* a 1208 ait] *c*
a | beaucoup] *c om.*

1445 Und itzt lassen Sie uns zur Betrachtung der Gesellschaft und zu einigen Bemerkungen über die menschlichen Kenntnisse übergehen.

Das Wesen, welches die Fähigkeit wahrzunehmen, und zu handeln hat, besitzt alles, wovon es Sensationen hat, und worauf es wirken kann, in so fern es darauf wirken kann. Seine Macht und sein Recht sind nur eine
 1450 und dieselbe Sache. Sein Verlangen ist der einzige Bewegungsgrund seiner Handlungen. | Aber, wenn es, durch den moralischen Sinn, Verbindung und V.I.258 Verkehr mit andern Individuen von eben derselben Art hat: so vermehrt sich sein *Ich* durch die Anzahl aller der Individuen, welche es kennt, und welche die Gesellschaft ausmachen.

1455 Lassen Sie uns annehmen, daß in der primitiven Gesellschaft alle Individuen ganz vollkommen gleich an Verstand, an Thätigkeit, u. s. w. waren, und daß der moralische Sinn schlechterdings vollkommen war, dergestalt, daß jedes Individuum von den Freuden und den Leiden der andern Individuen eben so starke Sensationen hatte, als von seinem eigenen Zustande. Es ist
 1460 evident, daß das natürliche Grundgesetz dieser Gesellschaft das Gesetz des Gleichgewichts seyn, daß jedes Individuum jedes andere Individuum eben so sehr, als sich selbst lieben, daß jedes Individuum, nothwendiger Weise, das Glück des Ganzen seinem eigenen Glück vorziehen würde.

Lassen Sie uns, ferner, annehmen, daß alle Individuen in der primitiven
 1465 Ge- | sellschaft verschieden an Einsicht, Thätigkeit, u. s. w. gewesen wären, V.I.259 und daß es keinen moralischen Sinn gegeben hätte; diese Individuen würden sich, vermöge des Rechtes der Macht, bald einander aufgerieben haben, in so fern sie hätten aufgerieben werden können.

Endlich lassen Sie uns diese Ungleichheit unter den Individuen noch ein-
 1470 mal, aber alle mit dem moralischen Sinn in seiner ganzen Vollkommenheit begabt, annehmen. Das natürliche Grundgesetz dieser Gesellschaft würde wieder das Gesetz des Gleichgewichts seyn, und jedem Individuum würde das Glück des Ganzen mehr als das Glück eines jeden einzeln Menschen gegolten haben.

1475 Nehmen wir aber eine Ungleichheit unter den Individuen, und die Vollkommenheit des moralischen Sinnes bey Jedem verschieden an, dergestalt, daß *Ein* Individuum stärkere oder schwächere Sensationen von dem Zu-
 stande der übrigen hat, als ein anderes; nehmen wir an, | daß dasjenige V.I.260 von allen Individuen, dessen moralischer Sinn am vollkommensten ist, den-
 1480 noch eine viel stärkere Sensation von seinem eigenen Zustande, als von dem Zustande der Andern hat: so wird daraus folgen, daß jedes Individuum die Glückseligkeit des Ganzen, nach Maaßgabe der Vollkommenheit seines moralischen Sinnes, schätzen wird.

Considérons à présent ces individus comme tenant aussi au physique, et habitant des corps. Ces corps avoient des besoins temporels; mais il étoit originairement si naturel et si facile de satisfaire à ces besoins, que l'individu dont le corps étoit le plus robuste, et dont l'organe moral étoit le moins parfait, n'auroit occasionné aucune inégalité ni désordre sensible. 1215

D 154 Mais l'homme abusant de cette singulière faculté attractive de l'âme, se fit une idée de possession, et d'accroissement de son être, qui donna le jour P 70 à la fausse et ridicule idée de propriété: il raffina cette idée, forgea des signes représentatifs de ses possessions, et toute égalité fut détruite. Par-là l'homme devint tout physique vis-à-vis de la société. Un homme qui avoit cent arpents de terre, et cent esclaves, étoit une seule masse, qui ne fut rien pourtant en comparaison de la masse d'un homme qui avoit cent mille esclaves, et autant d'arpents. 1220

D 155 Pour prévenir la destruction totale qui devoit résulter nécessairement du choc continuel de ces masses, on employa le mécanisme de la législation. 1225

M.I.134 La loi, que l'intelligence créa sur la contemplation des effets, qui tiennent tous aux faces physiques, remplaça l'organe moral, qui devint inutile, et dont par conséquent on oublia l'usage. Il est vrai que la loi, dans toute sa perfection, empêcheroit toute mauvaise action en tant qu'effet; mais l'organe moral, dans toute sa perfection, en rendroit la cause impossible. 1230

D 156 L'homme, né libre, devint esclave de la législation, (*6) qui ne fut utile et nécessaire qu'aux individus, en tant qu'ils tiennent au monde physique.

De là s'ensuit, que la société actuelle elle-même n'est qu'un objet physique, et que les loix, qui la gouvernent, n'ont proprement pour but que des effets physiques, et nullement le bien-être interne et réel de chaque individu, qui dérive de ses rapports à l'Etre suprême, ou à d'autres velléités agissantes.* 1235

(*6) 'Ο δὲ νόμος τύραννος ὦν τῶν ἀνθρώπων, πολλὰ παρὰ τὴν φύσιν βιάζεται, dit Protagoras chez Platon.* «La loi, ce Tyran des hommes, fait beaucoup de violences à la nature.»

1211 à présent] c maintenant | tenant] c tenants 1218 il ... idée] c et lorsqu'il raffina cette idée tellement qu'il 1219 et] c om. 1232 esclave] c l'esclave | (*6)] En note: ὦν] D ἄν | ἀνθρώπων] J²WMP ἀνθρώπων | La ... nature] c om. trad. 1233 qu'aux] c que pour les 1234 De là] D Delà | s'ensuit] J²W suit 1235 et] c une machine pure, et

1485 Itzt lassen Sie uns diese Individuen auch als physische, und Körper bewohnende Wesen, betrachten. Diese Körper haben zeitliche Bedürfnisse; aber es war ursprünglich, so natürlich und so leicht, diese Bedürfnisse zu befriedigen, daß das Individuum, dessen Körper der stärkste, und dessen moralischer Sinn der minder vollkommenste war, keine merkliche Ungleichheit, noch Unordnung veranlassen konnte.

1490 Aber der Mensch machte Mißbrauch von diesem sonderbaren, anziehenden Vermögen der Seele, und schuf sich eine Idee von Besitz, und von Vergrößerung eines Wesens, welches denn den falschen und lächerlichen Begriff von Eigenthum | ans Licht brachte. Er verfeinerte diese Idee, erfand V.I.261 darstellende Zeichen seiner Besitzungen, – und alle Gleichheit wurde vernichtet. – Dadurch wurde der Mensch, in Ansehung der Gesellschaft, ganz
1495 physisch. Ein Mensch, der hundert Morgen Land, und hundert Slaven hatte, war nur eine einzige Masse, die denn doch nichts in Vergleichung mit der Masse eines Menschen war, der hundert tausend Slaven, und hundert tausend Morgen Landes besaß.

1500 Um der gänzlichen Zerstörung und Aufreißung zuvor zu kommen, die, nothwendiger Weise, aus dem immerwährenden Stoß dieser Massen auf einander, erfolgen mußte, machte man Gebrauch von dem Mechanismus der Gesetzgebung.

Das Gesetz, welches der Verstand, aus der Betrachtung aller Wirkungen,
1505 die den physischen Seiten des Universums zukommen, erschuf, ersetzte den moralischen Sinn, der itzt unnütz wurde, und dessen Gebrauch man folglich vergaß. Es ist wahr, daß das Gesetz, in seiner ganzen | Vollkommenheit, V.I.262 jede böse Handlung, in so fern sie Wirkung ist, verhindert, aber der moralische Sinn, in seiner ganzen Vollkommenheit, würde die wirkende Ursache
1510 unmöglich machen.

Der Mensch, frey geboren, wurde Slave der Gesetzgebung. „Das Gesetz“, sagt *Protagoras* bey dem *Plato*, „dieser Tyrann der Menschen, thut der Natur sehr viel Gewalt“; (*6) und die Gesetzgebung war den Individuen nur in so fern nützlich und nothwendig, als sie zu der physischen Welt gehören.

1515 Hieraus folgt, daß die gegenwärtige Gesellschaft selbst nur ein physischer Gegenstand ist, und daß die Gesetze, wodurch sie regiert wird, eigentlich nichts, als physische Wirkungen, und gar nicht das innere und wahre Wohls-
seyn jedes Individuums zum Zweck haben. Dieses ist nur von den Verhältnissen desselben zum höchsten Wesen, oder zu andern thätigen Willens-
1520 kräften herzuleiten. |

(*6) Ὁ δὲ νόμος τύραννος ὦν τῶν ἀνθρώπων, πολλὰ παρὰ τὴν φύσιν βιάζεται.

M.I.135 Si les hommes avoient pris à tâche de donner une modification à la société, où il y eût le moins de Religion, et le moins de Vertu possible, il est évident qu'ils n'auroient pu s'y prendre mieux qu'ils n'ont fait. Ce qui nous reste réellement de Religion et de Vertu, nous ne le devons qu'à la nécessité où la législation se trouvoit d'en faire pourtant une roue principale dans la machine qu'elle se proposoit de composer; et encore ne se soucie-t-elle pas de la nature de cette Religion, ou de cet- | te Vertu, pourvu qu'elles ne produisent pas des effets physiques qui pourroient choquer le mouvement uniforme de son grand automate. 1240 1245

J'ai dit ailleurs, que la Religion ne résulte que du rapport de chaque individu à l'Être suprême. Nous venons de voir que ce rapport ne se manifeste que par l'organe moral. 1250

M.I.136 La législation vit trop tard, que l'organe moral s'anéantissoit de jour en jour, à mesure que l'activité des hommes fut circonscrite, déterminée, et administrée par les loix. Elle vit trop tard, que pour la stabilité de son empire el- | le avoit besoin de cet organe pour trois choses: pour donner de la valeur au serment; pour faire naître l'amour de la patrie; et pour inspirer les vertus qu'on appelle guerrières. 1255

Pour le serment on eut besoin de la Religion; mais comme la vraie source en étoit tarie, on eut recours ou à des révélations supposées, ou à des Religions d'institut.

P 72 Pour avoir l'amour de la patrie, on donna une partie de la force législative à chaque individu; et pour cultiver les vertus guerrières, on lâcha l'homme dans l'occa- | sion, comme on lâche un dogue, et lui laissant pour quelques instants sa liberté entière, on lui permit d'être aussi brave et aussi féroce qu'il voulut. Notez encore, que la gloire et les lauriers, attachés à ses victoires, acheverent d'éluder les impulsions sacrées de l'organe moral. 1260 1265

Avant que d'aller plus loin, je serai obligé de parler de la Religion; et comme dans cet Ecrit je n'ai eu d'autre but, que de voir jusqu'où la seule lumière de ma raison pourroit me mener, je traiterai de la Religion comme si je n'avois jamais reçu des lumières extraordinaires, ni par | l'éducation, ni par tradition, ni par la foi, ni par des miracles; et j'ajoute, que si j'avois à 1270

1246 des effets] JJ²W d'effets | choquer] c chocquer 1254 avoit] c eut 1265 les] JJ²W des 1269 l'éducation] c education

Wenn die Menschen den Vorsatz gehabt hätten, der Gesellschaft eine
Modification zu geben, bey welcher so wenig Religion, und so wenig Tugend,
als möglich, Statt haben sollten: so hätten sie, augenscheinlich, sich nicht
besser dabey nehmen können, als sie gethan haben. Das, was uns wirklich
1525 von Religion und Tugend noch übrig ist, haben wir nur der Notwendigkeit
zu verdanken, in welcher die Gesetzgebung sich befand, aus ihnen den-
noch eines der wichtigsten Triebräder in der Maschine zu machen, welche
zusammenzusetzen sie vorhatte. Und noch bekümmert sie sich nicht um
die Natur dieser Religion, oder dieser Tugend, wenn sie nur nicht physische
1530 Wirkungen hervorbringen, welche der einförmigen Bewegung ihres großen
Automats entgegen laufen.

Ich habe anderweitig gesagt, daß die Religion sich nur aus der Beziehung
jedes einzelnen Wesens zu dem höchsten Wesen ergibt; und wir haben
gesehen, daß | diese Beziehung sich nur durch den moralischen Sinn kund
1535 macht.

Die Gesetzgebung sahe zu spät, daß der moralische Sinn sich, von Tage zu
Tage mehr, nach Maßgebung, wie die Wirksamkeit der Menschen durch die
Gesetze beschränkt, bestimmt und geleitet wurde, verlor. Sie sahe zu spät,
daß sie, zur Aufrechthaltung ihres Reiches, dieses Organs, um dreyer Dinge
1540 willen, bedurfte; einmal, um dem Eide Kraft zu geben, zweytens, um Liebe
zu dem Vaterlande zu erzeugen, und dann, um die Tugenden, welche man
die kriegerischen nennt, einzuflößen.

Des Eides wegen bedurfte man der Religion; aber, da die wahre Quelle
derselben versiegt war: so nahm man Zuflucht, entweder zu vorgegebenen
1545 Offenbarungen, oder zu eingeführten Religionen.

Um die Liebe des Vaterlandes zu erzeugen, gab man jedem Individuum
einen Theil der gesetzgebenden Kraft; und, um die kriegerischen Tugenden
zu cultiviren, | strickte man den Menschen bey Gelegenheit los, wie man
einen Hund losstrickt, ließ ihm, einige Augenblicke, seine gänzliche Frey-
1550 heit, und erlaubte ihm, so grausam und so tapfer zu seyn, als es ihm beliebte.
Bemerken Sie noch, daß der Ruhm und die Lorbeeren, mit welchen man
seine Siege krönete, die heiligen Antriebe des moralischen Sinnes vollends
kraftlos machten.

Ehe ich weiter gehe, werde ich genöthigt seyn, von der Religion zu reden;
1555 und, da ich in dieser Schrift keinen andern Zweck habe, als zu sehen, bis wie
weit das bloße Licht der Vernunft mich führen kann: so werde ich von der
Religion handeln, als ob ich, weder durch Erziehung, noch durch Ueberlie-
ferung, noch durch Glauben, noch durch Wunderwerke, außerordentliche

1537 Maßgebung] V Maaßgebung *corr.* Maßgebung

combattre l'esprit d'irreligion du siècle, jamais assurément je ne prendrais d'autre chemin.*

M.I.137 Le rapport de l'individu à Dieu tient à la face morale de l'univers, et par conséquent on en a la sensation par l'organe moral.

Le degré de proximité de ce rapport, autant que nous en pouvons avoir 1275 une idée, dépend du degré de perfection de l'organe moral.

La Religion est le résultat du rapport de chaque individu à l'Etre suprême. |

D 162 Ce résultat, ou cette Religion, consiste dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu ; et ces devoirs ne peuvent consister qu'en deux choses, 1280 du moins dans l'état actuel où nous sommes.

1°. Dans le culte, qui dérive de l'admiration et de l'amour qui suivent nécessairement la contemplation réfléchie, ou plutôt de la sensation morale de la toute présence de cet Etre immense.

2°. Dans le soin que nous prenons de faire en sorte, que toutes nos pensées 1285 et tous nos desirs soient devant l'Etre suprême, qui voit tout, aussi conformes à l'ordre éternel, | en tant que nous le connoissons par la conscience, que nos actions le paroissent à l'ordre civil, aux yeux de la société ou du gouvernement.*

M.I.138 Si l'on fait abstraction de tout ce qu'on pourroit savoir par la révélation, le 1290 culte ne sauroit consister raisonnablement que dans des actes de reconnaissance ; la prière, considérée comme un acte qui pourra produire un changement favorable dans la volonté de l'Etre suprême, n'y entre pas.

D 164 La prière suppose de l'insuffisance dans celui qui prie, et du manque de 1295 volonté ou | d'attention dans celui que l'on prie. Si la prière est exaucée, celui qui prie a fait changer la volonté de l'autre : ou il a éveillé son attention.* Or il paroîtroit de la plus grande absurdité d'appliquer de telles idées à l'idée du Dieu tout puissant et présent, Créateur et Conservateur de l'univers. Mais la révélation étant manifeste, prouvée, ou établie, il est évident que,

1280 devoirs] *Jf*²*WM* derniers 1285 en sorte] *c om.* | toutes] *c toute* 1290 l'on] *c on*
1297 paroîtroit] *c paroît*

1560 Einsichten erhalten hätte; und ich setze hinzu, daß, wenn ich den irreligiösen Geist dieses Jahrhunderts zu bestreiten hätte, ich sicherlich keinen andern Weg wählen würde. |

Die Beziehung des einzelnen Menschen zu der Gottheit hängt an der moralischen Seite des Universums, und folglich erhält man die Sensation davon durch den moralischen Sinn. V.I.266

1565 Diese Beziehung, so viel wir uns davon eine Vorstellung machen können, ist enger, oder weiter, je nachdem der moralische Sinn mehr oder weniger vollkommen ist.

Die Religion ist das Resultat der Beziehung jedes einzelnen, zu dem höchsten Wesen.

1570 Dieses Resultat, oder diese Religion besteht in der Erfüllung unserer Pflichten gegen Gott; und diese Pflichten können nur, wenigstens in dem gegenwärtigen Zustande, worinn wir uns befinden, in zwey Dingen bestehen.

Erstlich, in dem Gottesdienst, der von der Bewunderung und von der Liebe, welche, nothwendiger Weise, einer überlegten Betrachtung folgen, oder vielmehr von der moralischen Sensation der Allgegenwart dieses unendlichen Wesens, herstammt. V.I.267

Zweytens, in der Bemühung, so zu seyn, daß alle unsre Gedanken und alle unsre Begierden in den Augen des höchsten Wesens, das Alles sieht, der ewigen Ordnung, in so weit wir sie durch das Gewissen erkennen, eben so gleichförmig sind, als unsre Handlungen es der bürgerlichen Ordnung, in den Augen der Gesellschaft, oder der Regierung, zu seyn scheinen.

Wenn man von allen dem abstrahirt, was man durch die Offenbarung wissen kann: so kann der Gottesdienst, vernünftiger Weise, in nichts bestehen, als in Handlungen der Dankbarkeit und Erkenntlichkeit. Gebeth, als eine Handlung betrachtet, die eine günstige Veränderung in dem Willen des höchsten Wesens hervorbringen könnte, gehört nicht mit dazu.

Das Gebeth setzt in dem, welcher betet, Unzulänglichkeit, und in dem, zu welchem gebetet wird, Mangel an gutem Willen, oder an Aufmerksamkeit voraus. Wird das Gebeth erhört: so hat der, welcher bethet, den Willen des Andern abgeändert, oder seine Aufmerksamkeit erweckt. Nun würde es aber die größte Ungereintheit zu seyn scheinen, solche Vorstellungen auf die Vorstellung von einem allmächtigen, allgegenwärtigen Gott, den Schöpfer und Erhalter des Weltalls, anzuwenden. Allein, da die Offenbarung anerkannt, erwiesen, oder eingeführt ist: so ist es evident, daß, auch V.I.268

1590 Gebeth] V Gebet *corr.* Gebeth | bethet] V betet *corr.* bethet

sans compter que la priere y est enseignée, son absurdité disparoît, puisque 1300
la révélation donnant elle-même déjà un exemple d'un changement de
D 165 volonté dans Dieu, non seulement à l'é- | gard des hommes en général, mais
à l'égard même de tel et tel individu, il s'ensuit qu'un tel changement de
volonté est possible.*

D'ailleurs l'insuffisance d'un être borné, le sentiment de la possibilité, ou 1305
de l'existence d'un être plus puissant, la possibilité d'un changement d'état,
M.I.139, et l'espérance d'un tel changement, rendent la priere fort naturelle à tout
P 74 être imparfait qui sent et qui raisonne.

Si l'on considere encore la priere indépendamment de la possibilité ou
D 166 de l'impossibilité de son effet de la part de celui auquel elle est adressée, | 1310
on verra par mille expériences, que des hommes de toute espece, dans les
souffrances et dans la douleur, trouvent souvent dans la priere un repos et
une tranquillité, dont leur état ne paroîtroit guere susceptible: c'est alors
que leur organe moral est mis en action; ce qui seul peut les distraire de
toute autre sensation qui leur viendrait par les autres organes: et c'est alors 1315
que la priere produit dans tous les hommes à peu près le même effet, que les
pensées grandes et élevées produisent dans l'ame du Philosophe éclairé.

D 167 Je ne parlerai pas de la sen- | sation violente qu'on éprouve, lorsque
l'organe moral est actif et tourné vers l'Etre suprême; ceux qui l'ont senti,
savent les étonnants effets qui alors sont produits dans tout le système de 1320
l'individu. Ceux qui sont assez malheureux pour n'avoir jamais eu de telles
sensations, soit par la foiblesse naturelle de l'organe, soit pour ne l'avoir pas
cultivé, ne me comprendroient pas.

Il me reste à parler des cultes établis; et si jamais il est de la décence de se
défendre contre les préjugés, c'est sans doute dans un cas aussi interessant 1325
que celui-ci. |

D 168 Comme presque tous les cultes se fondent sur des révélations, il faut
commencer par approfondir ce que c'est que la révélation.

La révélation suppose, que l'homme n'est pas tout ce qu'il devoit être,
et que les moyens dont Dieu se sert pour conserver la vie et le bien-être 1330
temporel de l'homme, ne suffisent pas pour le rendre ce qu'il devoit être,

1303 et] *c*²*WM* ou 1309 l'on] *c* on 1314 leur organe] *c* l'organe 1318 de ... violente] *c*
des sensations violentes 1319 actif] *c* ouvert 1323 comprendroient] *J*/*J*²*W* comprendront
1328 par] *c* à

ohne Betracht der darinn ertheilten Lehre zu bethen, die Ungereimtheit, des Gebeths verschwindet, weil die Offenbarung selbst schon ein Beyspiel von einer Willensänderung in Gott, nicht bloß in Ansehung des Menschen überhaupt, sondern sogar in Ansehung dieses, oder jenes einzelnen Wesens, 1600 giebt; und hieraus folgt denn, daß solch eine Willensänderung möglich ist.

Außerdem wird durch die Unzulänglichkeit eines eingeschränkten Wesens, durch den Gedanken von der Möglichkeit | oder der Existenz eines 1605 mächtigern Wesens, durch die Möglichkeit einer Veränderung unsers Zustandes, und die Hoffnung dieser Veränderung, durch alle diese Dinge wird das Gebeth für jedes unvollkommene Wesen, welches fühlt und denkt, sehr natürlich. V.I.269

Wenn man ferner das Gebeth, ohne Rücksicht auf die Möglichkeit oder Unmöglichkeit seiner Wirkung auf den, an welchen es gerichtet ist, betrachtet: so wird man durch tausendfache Erfahrungen sehen, daß Menschen 1610 aller Art, bey ihren Leiden und Schmerzen, öfters im Gebethe einen Trost und eine Beruhigung finden, deren ihr Zustand sonst kaum fähig schien. Ihr moralischer Sinn wick dadurch in Thätigkeit gesetzt, und dieses allein kann sie von aller andern Sensation, die sie durch ihre übrigen Sinne erhalten könnten, abziehen; und das Gebeth bringt alsdann in allen Menschen 1615 ungefähr eben die Wirkung hervor, als große und erhabene Gedanken in der Seele des Philosophen hervor bringen. |

Ich werde nichts von der heftigen Sensation sagen, die man fühlt, wenn der moralische Sinn thätig, und gegen das höchste Wesen gekehrt ist; diejenigen, die sie gefühlt haben, wissen die verwunderungswürdigen Wirkungen, die alsdann in dem ganzen System des Individuums hervor gebracht 1620 werden. Diejenigen, welche unglücklich genug sind, niemals dergleichen Sensationen, es sey, vermöge der natürlichen Schwäche des Organs, oder wegen Mangel an Cultur desselben, gehabt zu haben, würden mich nicht verstehen. V.I.270

Nun bleibt es mir noch übrig, von eingeführten Religionen zu reden; und wenn es jemals anständig ist, vor Vorurtheilen auf der Huth zu seyn: so ist es, zweifelsohne, in einem solchen interessanten Falle, als der gegenwärtige. 1625

Da fast alle Religionen sich auf Offenbarungen gründen: so muß man mit der Untersuchung dessen, was eigentlich Offenbarung ist, den Anfang 1630 machen. |

Eine Offenbarung setzt voraus, daß der Mensch, nicht alles das ist, was er seyn sollte, und daß die Mittel, deren Gott sich bedient, um das Leben, und die zeitliche Wohlfahrt der Menschen zu erhalten, nicht hinlänglich sind, V.I.271

1596 bethen] V beten *corr.* bethen

mais que Dieu a besoin d'autres moyens. La révélation enfin suppose, qu'il est nécessaire pour notre salut que nous ayions des idées, plus ou moins
 D 169 claires, ou d'une face de l'univers qui n'est pas | tournée du côté de nos
 M.I.140 organes, ou d'un rapport à Dieu qui tient à une autre face que celle que 1335
 nous connoissons, ou de quelques vérités obscures qui tiennent à la face de
 l'univers que nous connoissons.*

Dans les deux premiers cas, cette révélation doit se faire nécessairement à chaque individu, et par forme d'infusion : à chaque individu, parce qu'aucun individu n'auroit la faculté, manque de signes communs, de nous commu- 1340
 D 170 niquer des idées de choses qui ne tiennent ni à la face de l'univers que nous
 connoissons, ni à notre façon actuelle d'apper- | cevoir et de sentir : par
 forme d'infusion, parce que tous nos signes tiennent à la face de l'univers
 que nous connoissons, et que par conséquent nous ne pourrions acquérir
 aucune de ces idées par le rappel, ni par l'apparition d'aucun de nos signes, 1345
 qui tiennent tous à nos organes actuels.

Dans le dernier cas, ou Dieu manifesterait actuellement l'objet de cette vérité ou l'image de cet objet ; et alors chacun des individus présents en auroit la sensation :* ou Dieu mettroit en mouvement les fibres de nos
 D 171 organes, pour nous donner | des idées analogues à cette vérité ; et alors 1350
 chacun de ces individus recevrait une révélation.

M.I.141, Mais Dieu pourroit manifester l'objet à un seul individu, ou toucher les
 P 76 fibres d'un seul individu, et dans ce cas-là il s'agiroit de la Foi. Qu'est-ce que
 c'est que la Foi ?

La Foi est la faculté de pouvoir croire ce qui n'est pas croyable, ou de 1355
 vouloir croire ce qui ne paroît pas croyable, ou de croire ce qui paroît
 croyable.*

Dans les deux premiers cas il faut nécessairement un acte particulier
 D 172 de l'Etre suprême ; et dans le dernier, chaque in- | dividu est également
 passif : car il ne dépend pas de lui qu'une chose lui paroisse croyable ; par 1360
 conséquent il faut encore une action particulière de Dieu sur l'ame de

1332 a] c ait 1333 ayions] c aions] JJ²WP ayons 1334 tournée] D tourmentée
 1335 celle] c celles 1339-1346 à ... actuels] c puisque tous nos signes tiennent aux
 faces de l'Univers que nous connoissons, et que par conséquent nous ne pourrions acquérir
 aucune de ces idées par le rappel, ni par l'apparition d'aucun de nos signes, qui tiennent
 tous à nos organes actuels : à chaqu'individu, parce qu'aucun individu n'auroit la faculté
 manque de signes communs, de nous communiquer des idées de choses, qui ne tiennent
 ni aux faces de l'Univers que nous connoissons, ni à notre façon actuelle d'apercevoir et de
 sentir. 1341 de¹] JJ²W des 1347 ou Dieu] c Dieu, ou 1354 c'est que] JJ²W om.

um ihn dazu zu machen, was er seyn soll; sondern, daß Gott anderer Mittel
 1635 dazu bedarf. Mit einem Wort, eine Offenbarung setzt eine, zu unserm Heil
 erforderliche Nothwendigkeit voraus, entweder, von einer Seite des Univer-
 sums, die nicht gegen unsre Organe gekehrt ist, oder von einem Verhältnis
 zur Gottheit, das von einer andern Seite, als der, die wir kennen, abhängt,
 oder endlich von einigen dunkeln Wahrheiten, welche von der Seite des
 1640 Universums, die wir kennen, abhängig sind, mehr oder weniger deutliche
 Begriffe zu erlangen.

In den beyden ersten Fällen, müßte, nothwendiger Weise, *jedes Indivi-*
duum diese Offenbarung, in Gestalt einer *Eingebung*, erhalten; und zwar
jedes Individuum deswegen, weil kein einziges | Individuum das Vermögen V.I.272
 1645 haben würde, aus Mangel gemeinschaftlicher Zeichen, uns Ideen von Din-
 gen mitzutheilen, die weder von der Seite des Universums, die wir kennen,
 noch von unserer gegenwärtigen Art wahrzunehmen, und zu empfinden,
 abhängen; und, als *Eingebung*, weil alle unsre Zeichen an die uns bekann-
 ten Seiten des Universums geknüpft sind, und wir folglich keine dieser Ideen
 1650 weder durch Erinnerung, noch durch irgend eines unserer Zeichen, welche
 wir alle durch unsre gegenwärtige Organe erhalten, erlangen könnten.

In dem letztern Falle, würde Gott entweder wirklich den Gegenstand
 dieser Wahrheit, oder das Bild dieses Gegenstandes offenbaren; und alsdann
 würde jedes gegenwärtige Individuum die Sensation davon haben; oder Gott
 1655 würde die Fibern unserer Organe in Bewegung setzen, um uns Ideen, die
 dieser Wahrheit analog wären, zu geben, und alsdann würde jedes dieser
 Individuen eine Offenbarung erhalten. |

Aber Gott könnte auch die Sache einem einzigen Wesen offenbaren, oder V.I.273
 die Fibern eines einzigen Individuums in Bewegung setzen, und in diesem
 1660 Falle da käme es auf den Glauben an. – Was ist denn nun aber Glaube?

Der Glaube ist die Fähigkeit das glauben zu können, was nicht glaubwür-
 dig ist, oder das glauben zu wollen, was nicht glaublich, oder das zu glauben,
 was glaublich scheint.

In den beyden ersten Fällen bedarf es, nothwendiger Weise, eines beson-
 1665 dern Actus des höchsten Wesens, und in dem letzten ist jedes einzelne Wesen
 gleich sehr passiv; denn es hängt nicht von ihm ab, daß ihm eine Sache
 glaubwürdig scheine; und folglich ist auch hier noch eine besondere Wir-
 kung Gottes auf die Seele eines jeden Individuums nothwendig; und folglich

chaque individu ; et par conséquent il est très-vrai, que la Foi ne sauroit être qu'un don particulier de Dieu.*

M.I.142 Sans compter que, dans la supposition de la nécessité d'une révélation, il y a une probabilité infinie que les vérités que nous devrions savoir tiennent à une autre face de l'univers que celles que nous connoissons, puisque ces 1365
D 173 vérités dérivent du rapport de Dieu à nous. Il paroît clair, | dans tous les cas, qu'aucun individu, quelque révélation qu'il pût avoir reçu, ou quelque miracle qu'il pût faire, ne sauroit avoir le moindre droit sur la croyance, ou sur la foi de son semblable, ou sur le rapport que son semblable pourroit 1370 avoir à l'Etre suprême.

Lorsqu'on veut juger des Religions reçues, sur-tout dans des siècles où les législateurs les ont confondues et mêlées avec les constitutions politiques, il faut faire préalablement cette réflexion, qu'elles ne se montrent pas d'abord
D 174 toutes nues, comme la vérité, mais tantôt déco- | rées par les sciences et les 1375 vertus des hommes, tantôt défigurées par les loix, les coutumes, les mœurs du jour, par l'art même, et tantôt dégradées et salies par le fanatisme, les vices, et les passions.

Si les arts et les sciences s'étoient rétablies et perfectionnées dans l'Asie comme dans l'Europe, ne croyez pas que le Mahométisme nous paroîtroit 1380 maintenant aussi absurde qu'il l'est.

Chez les Anciens, les Poètes se sont d'abord emparés d'une Religion dont
D 175 le polythéisme fut l'objet, et qui fut peut-être leur ouvrage. Dans | ces temps les Poètes tenoient de plus près au Peuple et aux Prêtres, que les Philosophes ; et ces derniers étoient ou trop honnêtes gens, ou trop prudents, pour vouloir, 1385 ou pour oser l'arracher des griffes de l'enthousiasme et du fanatisme, afin de la faire quadrer, le plus qu'il fût possible, avec les vraies idées de Dieu et de la vertu.

A la renaissance des sciences et des arts, la Religion Chrétienne, méconnoissable en sortant des mains des Barbares, après avoir passé par celles 1390 des Platoniciens, tenoit, et en quelque façon par sa nature, au Calendrier, à la Chro- | nologie, à l'Astronomie, et par elle à toutes les sciences exactes.
D 176 M.I.143 Elle marcha de pair avec ces sciences, qui, en se perfectionnant, ôterent

1367 du ... nous] c de notre rapport à Dieu et qu'elles sont par consequent entre Dieu et nous
1368 reçu] JJ²W reçue 1369 pût] c puisse 1372 où] DP ou 1373 confondues]
c confondu | mêlées] c mêlé 1379 rétablies] c établies 1387 la] c le | fût] c est
1390 passé] c passée | celles] D celle 1393 avec] c add. toutes

ist es denn sehr wahr, daß der Glaube ein besonderes Geschenk der Gottheit
 1670 seyn muß.

Ohne also erst in Erwägung zu ziehen, daß, bey der Voraussetzung von
 der | Nothwendigkeit einer Offenbarung, es unendlich wahrscheinlich ist, V.I.274
 daß die Wahrheiten, welche wir wissen sollen, von andern Seiten des Uni-
 versums, als denen, die wir kennen, abhängen, weil diese Wahrheiten von
 1675 dem Verhältniß Gottes zu uns hergeleitet sind, – ohne dieses in Erwägung zu
 ziehen, scheint es demnach, in allen Fällen ausgemacht, daß kein einziges
 Individuum, welche Offenbarung es auch erhalten haben mag, oder welches
 Wunder dasselbe auch verrichten kann, das geringste Recht haben könne,
 seinem Mitmenschen einen gewissen Glauben vorzuschreiben, oder einen
 1680 gewissen Glauben von demselben zu fordern, oder das Verhältniß zu bestim-
 men, in welchem sein Mitgeschöpf mit dem höchsten Wesen stehen soll.

Wenn man die eingeführten Religionen, besonders in denen Jahrhunderten
 beurtheilen will, in welchen die Gesetzgebungen sie bereits mit politi-
 schen Einrichtungen vermischt, und vermengt haben: so muß man, vorläu-
 1685 figer Weise, die Be- | trachtung machen, daß diese Religionen sich nicht, auf V.I.275
 den ersten Anblick, ganz nackend, wie die Wahrheit, zeigen, sondern, bald
 ausgeziert durch die Wissenschaften und die Tugenden der Menschen, bald
 entstellt durch Gesetze, Gebräuche, durch Sitten der Zeiten, und sogar durch
 Kunst, und bald herabgewürdigt und verunedelt durch Fanatismus, Laster
 1690 und Leidenschaften.

Wenn die Künste und Wissenschaften so in Asien, als wie in Europa, wie-
 der hergestellt, und vervollkommen worden wären: so glauben Sie nicht, daß
 uns die Lehren des Mahomets so ungereimt scheinen würden, als sie sind.

Bey den Alten bemächtigten die Dichter sich bald anfänglich einer Reli-
 1695 gion, welche die Vielgötterey lehrte, und die vielleicht das Werk dieser Dich-
 ter selbst war. In diesen Zeiten waren die Dichter dem Volk und den Priestern
 näher, als die Philosophen; und diese letztern waren entweder zu rechtschaf-
 fen, oder zu klug, um die Religion aus den Klauen | der Schwärmerey oder V.I.276
 des Fanatismus heraus reißen zu wollen, und sie, so viel möglich, mit den
 1700 wahren Begriffen von Gott und Tugend, einstimmig zu machen.

Bey der Wiederherstellung der Künste und Wissenschaften war die, unter
 den Händen der Barbaren unkenntlich gewordene christliche Religion,
 nachdem sie vorher durch die Hände der Platoniker gegangen war, und
 auch, in gewisser Art, ihrer Natur nach, mit Calender, Chronologie, Astro-
 1705 nomie und vermöge dieser, mit allen genauen Wissenschaften verknüpft.
 Sie gieng mit diesen Wissenschaften gleiche Schritte, die, indem sie sich

1691 Europa] V Eupora

à la Religion les haillons difformes dans lesquels elle étoit enveloppée par la stupidité monacale; mais ce vernis étrangement mystique, qu'elle tenoit 1395 de l'école abâtardie de Platon, étoit trop du goût des Prêtres, qui aimoient mieux le colorer devant le Peuple à leur fantaisie, que de le voir effacer par les mains de la Philosophie.

P 78 Il paroît assez par ce que je viens de dire, qu'il est beaucoup plus diffi-
D 177 cile encore de | monter à la source d'une Religion, qu'à celle d'une secte 1400 de Philosophes. Toutes les deux acquièrent par le temps des modifications étrangères; mais les Religions passant par les mains de tous les hommes, leurs accroissements en sont d'autant plus hétérogènes et monstrueux. Par conséquent il est presque impossible de se représenter la Religion Chrétienne dans toute sa pureté, et de se former une idée juste des jours et des 1405 événements de sa naissance.

Juger le Christianisme sur le commun des Chrétiens d'à présent, seroit
D 178 la chose la plus absurde. J'ai touché autre | part le peu d'élevation de leurs vertus et de leurs vices; suite nécessaire du mélange de la Religion avec la vertu civile. Mais considérez, je vous prie, de quelle façon ils se conduisent 1410 envers Dieu. Ils lui demandent pour eux ou pour leurs Princes une longue vie, des richesses, des prospérités et des victoires, qu'ils ne sauroient obtenir qu'à la charge de leurs semblables, qui demandent exactement les mêmes choses au même Dieu. Ils veulent lui faire accroire, que toutes leurs guerres ne sont que défensives, et qu'ils ne font tous que prévenir ou empêcher des 1415 in- | justices. Les payens en agirent plus conséquemment, en demandant la destruction de leurs ennemis, chacun à son Dieu tutélaire ou national: ces Dieux pouvoient être mal ensemble. Enfin ils ne rougissent pas de rendre
D 179 in- | justes. Les payens en agirent plus conséquemment, en demandant la destruction de leurs ennemis, chacun à son Dieu tutélaire ou national: ces Dieux pouvoient être mal ensemble. Enfin ils ne rougissent pas de rendre
M.I.144 grâces à l'Etre dont émane la vie de l'univers entier, d'avoir ôté, par ses bénédictions, la vie, autant qu'il fut en eux, à un certain nombre de leurs 1420 frères. Il faut avouer, qu'en regardant l'homme de ce côté, il paroît bien absurde et bien petit. Pourtant il ne l'est pas. Heureusement sa petitesse est
D 180 son ouvrage, et la suite nécessaire du mé- | chanisme de la société artificielle.

*O quam contempta res est homo, nisi supra humane surrexerit! **

(Oh que l'homme est méprisable, s'il ne s'élève au-dessus des choses 1425 humaines.)

1408 leurs] c leur

1409 leurs] c leur

1418 rougissent] Jf²W rougissoient

1425-1426 Oh ... humaines] c om. trad.

vervollkommenen, der Religion allmählig die ungestalteten Lumpen, in welche sie durch mönchische Dummheit eingehüllt worden war, nahmen; der sonderbar mystische Anstrich, den sie aus der ausgearteten Platonischen
 1710 Schule mitgebracht hatte, war, indessen, sehr nach dem Geschmack der Priester; und diese fanden es für besser, ihn, nach ihrer | Phantasie, vor dem Pöbel auszuzieren, als ihn von der Hand der Philosophie wegwischen zu lassen. V.I.277

Aus dem, was ich gesagt habe, erhellt zur Gnüge, daß es noch viel schwerer ist, bis zur Quelle irgend einer philosophischen Secte hinauf zu steigen. Alle beyde erhalten, durch die Zeitfolge, sonderbare und fremde Modificationen; aber die Zusätze, welche die Religionen erhalten, sind, da sie durch aller Menschen Hände gehen, um desto heterogener und ungeheurer. Folglich ist es fast unmöglich, sich die christliche Religion in ihrer ganzen Reinigkeit vorzustellen, und sich einen richtigen Begriff von den Tagen, und den Begebenheiten ihrer Geburt zu machen.

Es wäre die ungereimteste Sache von der Welt, das Christenthum nach den gewöhnlichen Christen unserer Tage zu beurtheilen. Ich habe anderweitig von der wenigen Erhabenheit ihrer Tugenden, und ihrer Laster gehandelt, die eine nothwendige Folge von der Vermischung der | Religion mit der
 1725 bürgerlichen Tugend war. Aber, bedenken Sie nur, auf welche Art sich die alltäglichen Christen gegen Gott betragen; sie bitten ihn, für sich und für ihre Fürsten, um langes Leben, um Reichthümer, um Glückseligkeiten, und um Siege, welche sie nicht anders, als auf Kosten ihrer Mitgeschöpfe, erlangen können, welche, ihrer Seits, auch gerade eben dieselben Dinge von eben demselben Gott fordern. Sie wollen die Gottheit glauben machen, daß alle
 1730 ihre Kriege nichts, als Vertheidigungskriege sind, und daß sie nichts thun, als Ungerechtigkeiten verhindern, oder ihnen zuvor kommen. Die Heyden handelten viel consequenter, indem sie, jeder ihren Schutz- oder Nationalgott, um die Zerstörung ihrer Feinde baten; diese Götter konnten unter sich in übelm Vernehmen stehen. – Jene erröthen sogar nicht, dem Wesen, aus welchem das Leben des ganzen Weltalls strömt, Danksagungen abzustatten, daß es, durch seine Segnungen, einer gewissen Anzahl ihrer Brüder das Leben genommen hat. Man muß gestehen, daß, wenn man den Menschen
 1740 von dieser Seite betrachtet, er sehr abgeschmackt und sehr klein erscheint. Und dennoch ist er es nicht. Glücklicher Weise ist seine Kleinheit sein eigenes Werk, und die nothwendige Folge des Mechanismus der künstlichen Gesellschaft: V.I.278 V.I.279

O quam contempta res est homo, nisi supra humana surrexerit!

Considérons maintenant d'un oeil Philosophique l'oraison dominicale.

Le Chrétien y commence à glorifier son Créateur, autant que l'état borné où il se trouve le lui peut permettre. Il souhaite que le Royaume de son Dieu advienne, c'est-à-dire, son approximation à la source de toutes choses. Il
 D 181 soumet toute velléité à la velléité suprême. Il demande | son besoin physique pour le moment dans lequel il parle, sans se soucier du moment physique qui va suivre. Il sent tellement son rapport à Dieu, c'est-à-dire, sa conscience est tellement en repos du côté de ce qu'il desire et médite, qu'il ose demander au Dieu tout présent qu'il le traite, comme lui il traite ses semblables. 1430 1435

Avouez qu'ici le Chrétien paroît un Dieu subalterne, qui parleroit à son pere.

Il ne s'agit ici ni de votre croyance, ni de la mienne, ni de celle d'un tiers;
 D 182 mon but est, comme j'ai dit, de voir, à quoi la raison, ou la | faculté intuitive
 M.I.145 toute pure nous mène,* et c'est dans ce but que je vais finir cet article de la 1440
 révélation par la réflexion suivante.

Si l'on ôte à la Religion Chrétienne tout ce qui paroît postiche et faux, et qu'on rejette toutes les interprétations que des hommes ont eu l'impudence
 P 80 de donner de ce qu'ils anonçoient comme la parole du Dieu suprême, on trouvera, que l'institution de la Religion Chrétienne ressemble le plus à 1445
 D 183 une révélation; que c'est cette Religion seule qui appelle l'homme à un bonheur individuel; que c'est elle seule qui détache l'hom- | me des liens de la société artificielle, et qui le rend à lui-même; et enfin, qu'il n'y a qu'elle
 M.I.146 qui ne considere les devoirs de l'individu envers la société, qu'en tant qu'ils ont du rapport aux devoirs de l'individu envers l'Etre suprême, qui seuls 1450
 constituent le vrai bonheur de l'individu.

Sans compter même, que la Religion Chrétienne est encore le soutien le plus ferme de la société actuelle en Europe. Cette réflexion devroit seule suffire aux incrédules, pour leur faire regarder cette Religion au moins comme respectable. 1455

D 184 J'aurois dû parler encore de | l'extravagance des adorations d'astres, d'animaux, et de plantes; mais il suffit de remarquer, que l'organe moral nous donne des sensations réelles de la présence de l'Etre suprême; que non seulement les autres organes communiquent du mouvement à l'organe moral, mais que celui-ci, à son tour, en communique souvent aux autres 1460

1428 à] JJ²WM par 1429 le¹] c om. 1432 dans lequel] c ou 1433 va] c doit
 1436 paroît] c ressemble à 1442 et] JJ²W ou 1444-1445 on trouvera] c il paroitra
 1448 artificielle] c om. | lui-même] c soi | qu'il ... qu'elle] c om. 1450 rapport] c rapports
 1454 cette ... moins] c au moins cette Religion 1456 dû] DM du

1745 Und itzt lassen Sie uns, mit einem Philosophischen Blick, *das Gebeth des Herrn* betrachten.

Der Mensch fängt es damit an, seinen Schöpfer zu preisen, so sehr der eingeschränkte Zustand, in welchem er sich befindet, es ihm gestattet. Er wünscht, daß das Reich seines Gottes zu ihm kommen möge, das heißt, er
 1750 wünscht der Quelle aller Dinge näher zu kommen. Er unterwirft allen seinen Willen dem höchsten Willen; er bittet um sein physisches Bedürfniß für den Augenblick, in welchem er bittet, ohne um den folgenden physischen Augenblick besorgt zu seyn. | Er fühlt sein Verhältniß zur Gottheit dergestalt, V.I.280
 1755 dergestalt ruhig, daß er sich getraut, den allgegenwärtigen Gott zu bitten, daß er ihn, den Bittenden, behandle, wie er seine Mitmenschen behandelt.

Gestehen Sie ein, daß hier der Christ ein untergeordneter Gott zu seyn scheint, der mit seinem Vater spricht. —

Hier ist nicht die Rede, weder von Ihrem, noch von meinem, noch von
 1760 dem Glauben eines Dritten; mein Zweck ist, wie ich gesagt habe, zu sehen, bis wie weit, oder wohin die, sich selbst gelassene Vernunft, oder das ganz reine Anschauungsvermögen uns führt, und zu diesem Zweck will ich diesen Artikel über die Offenbarung, mit der folgenden Bemerkung schließen.

Wenn man der christlichen Religion alles das nimmt, was falsch und
 1765 Anhängsel zu seyn scheint, und alle die Erklärungen wegwirft, welche die Menschen | von dem zu geben die Unverschämtheit gehabt haben, was sie, V.I.281
 als das Wort des höchsten Gottes, ankündigen: so wird man finden, daß die Einrichtung der christlichen Religion am mehrsten einer Offenbarung gleicht; daß diese Religion die einzige ist, die den Menschen zu einer indivi-
 1770 duellen Glückseligkeit ruft; daß sie die einzige ist, welche den Menschen von den Banden der künstlichen Gesellschaft losmacht, und ihn sich selbst wieder giebt, und endlich, daß nur sie die Pflichten des Individuums gegen die Gesellschaft in so fern in Erwägung zieht, als sie Beziehung auf die Pflichten des Individuums gegen das höchste Wesen haben, welche letztern Pflichten
 1775 allein das wahre Glück des Individuums ausmachen.

Ich will zu allem diesem nicht einmal hinzu setzen, daß die christliche Religion noch die festeste Stütze der gegenwärtigen Gesellschaft in Europa ist; eine Bemerkung, die allein den Ungläubigen hinlänglich seyn sollte, diese Religion mindestens als ehrwürdig anzusehen. |

1780 Noch hätte ich von der Ausschweifung Gestirne, Thiere, und Pflanzen V.I.282
 anzubeten, reden sollen; aber, es wird hinlänglich seyn, zu bemerken, daß der moralische Sinn uns reelle Sensationen von der Gegenwart des höchsten Wesens giebt, daß die andern Organe nicht allein dem moralischen Organ Bewegung mittheilen, sondern daß auch dieses letztere, in seiner Reihe,

organes; et que c'est delà que dérive la cause de ces étranges objets de culte qu'on a vu parmi les hommes.

J'ai dit tantôt, que peut-être les Poètes étoient les auteurs du Polythéisme, D 185 et de toutes ces divinités de figure | humaine, qui occuperent les Cieux et les Enfers des Payens. On a accusé Homere d'avoir trop rendu les Dieux des 1465 hommes, et les hommes des Dieux:* mais voyons encore si cette déification des hommes, et cette humanification des Dieux, étoit une chose aussi absurde; et si jamais le gros des hommes a changé beaucoup sa façon de penser sur ce sujet.

Tous les hommes sains, et bien conformés, ont une sensation, plus on 1470 moins distincte, de l'existence réelle et nécessaire de la Divinité, sans même D 186 que l'intelligence y entre pour rien; et il n'y a pas | d'homme athée. Dans l'homme individu, cette sensation est extrêmement foible; dans l'homme en société, l'organe moral s'ouvre, et la sensation de la Divinité devient plus forte. 1475

L'homme crut voir clairement que la partie, sans comparaison la plus essentielle de l'univers, étoit le globe qu'il habitoit. L'idée qu'il avoit de distance étoit bornée, et définie par la portée de sa vue, jointe à la mesure réelle M.I.147 et directe des choses où il pouvoit atteindre. Il n'y avoit pas de mesure réelle D 187 pour lui jusqu'aux astres; ainsi, par rapport aux astres l'idée de | distance 1480 s'anéantit, les astres ne furent que des phénomènes, des êtres divins, peu sujets au changement, des inspecteurs de l'univers, des décorations de la voute céleste, des flambeaux pour détruire les horreurs de l'obscurité de la nuit; et quoique les Astronomes, par des combinaisons d'idées Géométriques et abstraites, assignerent aux distances des corps célestes des gran- 1485 deurs mesurables, elles étoient beaucoup trop grandes pour qu'on pût en croire les Astronomes. Le globe de la terre resta donc d'une importance infinie: l'homme fut ce qu'il y eut de plus impor- | tant sur la terre. Quel moyen D 188 que Dieu ne ressemblât à l'homme? Quel moyen qu'un grand homme regretté ne fût un Dieu? 1490

1463 tantôt] JJ²W plus haut, | peut-être ... étoient] c les Poètes étoient peut être
 1467 étoit] c fut 1469 sur] c à 1472 pas] c point 1479 pouvoit] c put | avoit] c
 eut 1480 pour] c de 1481 ne furent] c n'étoient 1482-1483 des² ... céleste] c om.
 1483 détruire] c atteindre

1785 dasselbe öfters den andern Organen mittheilt, und daß darinn die Ursache dieser sonderbaren Gegenstände des Gottesdienstes, welchen man unter den Menschen gesehen hat, liegt.

Ich habe vorher gesagt, daß die Dichter vielleicht die Urheber der Vielgötterey, und aller dieser Gottheiten in menschlicher Gestalt wären, welche den
 1790 Himmel und die Hölle der Heiden einnehmen. Man hat den *Homer* beschuldigt, seine Götter zu sehr zu Menschen, und seine Menschen zu Göttern gemacht zu haben; aber lassen Sie uns doch zusehen, ob diese Vergötterung der Menschen, und diese Vermenschung der Götter wirklich eine so | V.I.283
 große Ungereintheit war; und ob der große Haufe der Menschen über diesen Gegenstand seine Art zu denken sehr verändert hat?

1795 Alle gesunde und gehörig beschaffene Menschen haben eine, mehr oder weniger deutliche *Sensation* von der wirklichen und nothwendigen Existenz der Gottheit, ohne daß sogar eigentliche Vernunft im mindesten dazu erforderlich wäre, und es giebt keinen atheistischen Menschen. In dem einzelnen Menschen ist diese *Sensation* äußerst schwach; in dem Menschen, im Zustande der Gesellschaft, öffnet sich der moralische Sinn, und die *Sensation* von der Gottheit wird stärker.

Der Mensch glaubte, deutlich, zu sehen, daß der Erdball, den er bewohnt, ohn' alle Vergleichung, der allerwesentlichste Theil des Weltalls sey. Der
 1805 Begriff, den er von Entfernung hatte, wurde, durch seinen Gesichtskreis, verbunden mit dem wirklichen und direkten Maaß der Dinge, bis zu welchen er reichen konnte, bestimmt und begrenzt. Bis zu | den Sternen gab es für ihn kein wirkliches Maaß; folglich hatte, in Ansehung derselben, die Idee von Entfernung und Weite nicht Statt; die Sterne waren nur Erscheinungen,
 1810 waren göttliche, den Veränderungen wenig unterworfenen Wesen, waren Aufseher des Universums, Verzierungen des Himmelsbogens, Fackeln, um die Schrecken der Finsterniß der Nacht zu zerstreuen; und ob die Sternkundigen gleich, durch die Combination geometrischer und abstrakter Ideen, den Entfernungen der himmlischen Körper meßbare Größen gaben, so waren
 1815 diese doch viel zu groß, um daß man den Astronomen hätte glauben können. Der Erdball behielt also eine unendliche Wichtigkeit; und der Mensch war das allerwichtigste Ding auf diesem Erdball. Wie war es anders möglich, als daß Gott dem Menschen ähnlich seyn mußte? Wie anders möglich, als daß ein bedauerter großer Mann nicht ein Gott gewesen wäre? |

P 82 Ἐν ἀνδρῶν ἐν θεῶν γένος, ἐκ
 μιᾷς δὲ πνέομεν
 ματρὸς ἀμφοτέρωι.*

(La race des hommes et des Dieux est la même; car nous sortons tous
 les deux d'une seule mere.)

1495

La plus grande révolution qui s'est faite dans les idées des hommes, fut
 lorsque des Philosophes leur apprirent, d'une façon incontestable, que ce
 globe n'étoit qu'une Planete, comme tant d'autres; que cette chose impor-
 tante étoit un rien, et l'univers infini. Si cette découverte s'étoit | faite dans
 des siècles où l'organe moral avoit encore un peu de sa vigueur primitive, il
 y a de l'apparence qu'elle auroit changé totalement la forme de la société;
 mais tombant dans des siècles où cet organe étoit terni, l'Intelligence fit
 entrevoir un Dieu trop peu conforme à ceux qu'on adoroit, pour qu'on y
 pût plier facilement les idées qu'on s'étoit faites de la Religion.

M.1.148 D 190 Il paroît que Pythagore et sa secte sacrée avoient réellement en vue une
 pareille réforme. Ayant acquis des idées justes et vraies de la Cosmologie, et
 par conséquent du | néant de notre globe vis-à-vis de l'infinité de l'univers
 physique, ils eurent de tout autres idées de Dieu. Ils tenterent une modifica-
 tion de la société, dont la base seroit, non la perfection de l'organe de la vue,
 ni de celui de l'ouïe, ni de celui du tact, mais celle de l'organe moral. Si l'on
 fait attention* à leur ὁμοίωσις τῷ Θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν (« La ressemblance avec
 la Divinité autant que possible »), à leurs ἀρεταὶ θεωρητικαὶ καὶ καθαρτικαὶ
 (« Les vertus théorétiques et purifiantes »), à leur μετριοπάθεια (« La faculté
 d'être affecté modérément par tout ce qui arrive »), à leur λύσις ἀπὸ τοῦ σώμα-
 τος (« La séparation d'avec le corps »), à leur ζωὴ τῆς ψυχῆς καθ' ἑαυτήν (« La
 vie de l'ame dans elle-même »), on sera convaincu, que leur système étoit
 fondé sur la plus grande partie des vérités que j'ai tâché de vous prouver
 dans cette lettre. |

D 191 Vous savez le résultat de leur Philosophie, et que la premiere école de
 Pythagore donna l'exemple, unique au monde, d'une société d'Etres supé-
 rieurs, où la vertu fut nécessaire, le vice impossible, et les talents propor-
 tionnés à l'élevation d'ame de ces individus prodigieux.

1491 Ἐν] c' Ἐν] DΘJ' Ἐν | θεῶν] J' θεῶν 1494-1495 La ... mere] c om. trad. 1503 adoroit]
 c adora 1508 de¹ ... Dieu] J¹J²W de Dieu des idées toutes différentes. | tout] D toutes
 1510 l'on] c on 1511-1512 La ... possible] c om. trad. 1512 καὶ] W καὶ | καθαρτικαὶ]
 D καθαρτικαὶ 1513 Les ... purifiantes] c om. trad. 1513-1514 La ... arrive] c om. trad.
 1514-1515 σώματος] P σώματος 1515 La ... corps] c om. trad. 1515-1516 La ... elle-même] c
 om. trad. 1521 fut] J¹J² fût

1820 Ἐν ἀνδρῶν ἐν θεῶν γένος, ἐκ
Μιᾶς δὲ πνέομεν
Ματρὸς ἀμφοτέροι.

V.I.285

(Das Geschlecht der Götter und der Menschen ist eines; denn wir kommen alle beyde von einer Mutter.)

1825 Die allergrößte Revolution, die sich in den Begriffen der Menschen ereignet hat, trug sich zu, als die Philosophen sie, auf eine unwiderlegliche Art, lehrten, daß dieser Erdball nur ein Planet, wie viele andere, wäre; daß dieses wichtige Ding ein Nichts, und daß das Weltall unendlich sey. Wenn diese Entdeckung in Jahrhunderten gemacht worden wäre, wo das moralische
1830 Organ noch ein wenig von seiner primitiven Stärke gehabt hätte: so würde sie, wahrscheinlicher Weise, die Form der Gesellschaft gänzlich geändert haben; aber, da sie in Jahrhunderte fiel, in welchen dieses Organ schon stumpf war: so zeigte itzt die Vernunft einen, den Göttern, welche man anbetete, zu wenig ähnlichen Gott, als daß man die schon | angenommenen
1835 Religionsbegriffe so leicht darnach hätte umbiegen können. V.I.286

Es scheint, als ob *Pythagoras* und seine heilige Secte wirklich eine solche Reform im Sinne gehabt haben. Da sie zu richtigen und wahren Begriffen von der Cosmologie, und folglich von dem Nichts unsers Erdballs, in Vergleichung mit der Unendlichkeit des physischen Universums, gelangt
1840 waren: so hegten sie ganz andere Begriffe von der Gottheit. Sie versuchten eine Einrichtung der Gesellschaft, deren Grundlage nicht die Vervollkommnung des Gesichtssinnes, noch des Gehörsinnes, noch des Gefühlsinnes, sondern des moralischen Sinnes seyn sollte. Wenn man ihre ὁμοιωσις τῷ Θεῷ κατα τὸ δυνατόν („Aehnlichkeit mit der Gottheit so viel als möglich“), auf ihre ἀρεταὶ θεωρητικαὶ καὶ καθαρτικαὶ („Theoretische und reinigende Tugenden“), auf ihre μετριοπάθεια („Die Tätigkeit, mäßig von allem, was sich zuträgt, gerührt zu werden“), auf ihre λύσις ἀπὸ τοῦ σώματος („Loßreißung von dem Körper“), auf ihr ζῶν τῆς ψυχῆς καθ’ ἑαυτήν („Leben der Seele in sich selbst.“) aufmerksam untersucht: so wird | man überzeugt
1845 werden, daß ihr System auf den größten Theil derer Wahrheiten gegründet war, welche Ihnen zu erweisen ich mich in diesem Briefe bemühet habe. V.I.287

Sie wissen das Resultat ihrer Philosophie, und daß die erste Schule des *Pythagoras* der Welt ein, in seiner Art, einziges Beyspiel von einer Gesellschaft höherer Wesen gab, in welcher die Tugend nothwendig, das Laster unmöglich, und die Talente der Erhabenheit der Seele dieser bewunderungswürdigen Menschen angemessen waren.

1855

Mais retournons encore à la contemplation de la société, ou plutôt à celle de sa modification actuelle, et tâchons de développer en peu de mots la nature de cette modification, de montrer ses imperfections, et de voir s'il lui reste encore des moyens pour y remédier. | 1525

D 192 La nature de la force attractive de l'homme, a fait naître une société, laquelle auroit pu rester générale, sans une certaine amplification de ses connoissances, qui a empêché les individus de demeurer à peu près égaux.

Les hommes sont liés naturellement entr'eux, à proportion de la quantité d'idées acquises qu'ils auront communes: par conséquent, aussi-tôt que les signes communicatifs naturels se développerent, un homme, par les mêmes aliments, par la même éducation, par une conversation journalière, avoit plus d'idées en commun avec ceux de sa | famille qu'avec tout autre. Le total des hommes se divisa en familles, ou en parties, et ces parties devinrent hétérogènes, à mesure que les langues et le peu de connoissances se perfectionnerent. Mais aussi-tôt que ces connoissances arriverent à un point qu'elles purent produire des effets généraux, le besoin des hommes lia de nouveau plusieurs parties ou plusieurs sociétés particulieres ensemble. Mais la société primitive générale avoit été composée d'individus égaux, ou peu s'en faut, tandis que ces sociétés particulieres, nées après une certaine culture de l'esprit, étoient | extrêmement hétérogènes: ce qui causa infailliblement du désordre. Pour le prévenir autant qu'il étoit possible, on imagina des Gouvernements, et on donna de la consistance et des limites à ces sociétés. 1545

Tout est imitation chez les hommes; et pour construire leurs Gouvernements, ils prirent celui de l'univers pour modele: suivant les opinions qu'ils en avoient, ils s'imaginoient que l'univers étoit gouverné despotiquement; ce qui étoit impossible.

Lorsque Dieu créa *A*, il fut le despote de *A*; lorsqu'il créa *B*, il fut le despote de *B*; mais lorsqu'il a fait coexister | *A* et *B*, il en est résulté des rapports, d'où dérivent des loix que Dieu ne sauroit changer sans anéantir ou *A* ou *B*, ou tous les deux ensemble. Ainsi l'univers est gouverné par des loix, qui dérivent de la nature que Dieu a voulu donner aux différentes parties qui le composent. 1555

En suivant ce modele, une société, ou plutôt le total des actions d'un certain nombre d'hommes, auroit dû être gouverné par des loix dérivées des

1528 laquelle] *c* qui 1529 qui ... demeurer] *c* et si par consequent les individus estoient resté
1531 communes] *JJ²W* en commun 1538 purent] *c* pussent 1539 plusieurs¹ ... ou] *JJ²W*
om. (*hapl.*) 1548 avoient] *c* eurent | s'imaginoient] *c* s'imaginèrent 1549 étoit] *c* est
1552 d'où dérivent] *c* qui sont 1557 certain] *c* certains | dérivées] *c* qui dérivent

Aber lassen Sie uns noch einmal zur Betrachtung der Gesellschaft, oder vielmehr zur Betrachtung ihrer gegenwärtigen Modification zurück kehren, und einen Versuch machen, die Natur dieser Modification in wenig Worten zu entwickeln, die Unvollkommenheiten derselben | zu zeigen, und zu V.I.288 sehen, ob noch Mittel übrig sind, ihr abzuhelpfen?

Die Natur der anziehenden Kraft des Menschen hat eine Gesellschaft erzeugt, die ohne eine gewisse Erweiterung seiner Kenntnisse, welche die einzelnen Menschen verhindert hat, sich ungefähr gleich zu bleiben, allgemein hätte bleiben können. Die Menschen werden, natürlich, unter sich, nach Maaßgabe der Menge erworbener Ideen, welche sie mit einander gemein haben, verbunden; folglich hatte, so bald die natürlichen mittheilenden Zeichen sich entwickelten, ein Mensch, mit den Mitgliedern seiner Familie, vermöge gleicher Nahrung, gleicher Erziehung, und des täglichen Umganges, mehrere Ideen, als mit den übrigen Menschen gemein. Das Ganze der Menschheit theilte sich in Familien, oder Theile, und diese Theile wurden, nach Maaßgebung wie die Sprachen, und die wenigen Kenntnisse sich vervollkommten, heterogen. Aber, so bald diese Kenntnisse bis zu einem Punkt gelangten, daß sie alle- | meine Wirkungen hervor bringen V.I.289 konnten: so verbanden die Bedürfnisse der Menschen verschiedene Theile, oder verschiedene besondere Gesellschaften, von neuem mit einander. Die erste, allgemeine Gesellschaft hatte aus ganz, oder doch so ziemlich gleichen Individuen bestanden; diese besondern Gesellschaften aber, die nach einer gewissen Cultur des Geistes entstanden, waren außerordentlich heterogen, und dieses verursachte, unfehlbar, Unordnung. Um dieser, so viel als möglich, zuvor zu kommen, erfand man Regierungsformen, und gab diesen Gesellschaften Consistenz und Gränzen.

Bey dem Menschen ist alles Nachahmung; und um ihre Regierungsformen zu errichten, nahmen sie die Regierung des Weltalls zum Muster; nach den Begriffen, die sie davon hegten, bildeten sie sich ein, daß das Weltall despotisch beherrscht würde, welches denn aber unmöglich ist. |

Wie Gott *A* schuf: so war er der Despot von *A*; wie er *B* schuf, war er der Despot von *B*; aber, wie er *A* und *B* coexistiren ließ: so resultirten daraus Beziehungen, aus welchen Gesetze fließen, welche Gott nicht abändern kann, ohne entweder *A* oder *B*, oder beyde zugleich zu vernichten. Folglich wird das Universum durch Gesetze regiert, welche aus der Natur herkommen, die Gott den verschiedenen Theilen gegeben hat, die dieses Universum ausmachen. V.I.290

1895 Wäre man diesem Muster gefolgt: so hätte die Gesellschaft, oder vielmehr das Ganze der Wirkungen einer gewissen Anzahl von Menschen, nach

rapports que ces hommes ont entr'eux; et comme les hommes étoient à
 D 196 peu près égaux dans la nature, leurs rapports l'auroient été | de-même, et
 on n'auroit pas vu ces événements monstrueux, ces catastrophes si dispro- 1560
 M.I.150 portionnées à la nature de l'homme; on n'auroit pas vu Cajus Marius assis
 sur les ruïnes de Carthage.*

Si l'on considere l'étrange disproportion qu'il y a maintenant entre les
 individus qui composent la société; si l'on considere la nécessité absolue
 où le législateur se trouve d'infliger les mêmes peines et de demander les 1565
 mêmes actions au riche, au pauvre, au savant, à l'ignorant, au fort et au
 foible, de devoir se fier également sur la bravoure de tous ses soldats, et
 D 197 sur la fi- | délité de tous ses citoyens, enfin de n'avoir pour garant que le
 rapport de chaque individu à Dieu, rapport qui differe dans chaque individu;
 on sera convaincu de l'imperfection extrême de la modification actuelle 1570
 de la société. Il faudroit donc l'un des deux, ou qu'on rendît les individus
 plus égaux par une éducation publique, ce qui est très difficile; ou qu'on
 trouvât un moyen de connoître mieux la nature de chaque individu et ses
 rapports. Pour connoître mieux les individus et leurs rapports, il n'y a que
 D 198 deux moyens: le premier, qui est très imparfait, consiste à di- | minuer le 1575
 nombre des individus, en introduisant l'esclavage; le second consiste à faire
 en sorte que les individus s'indiquent eux-mêmes, c'est-à-dire, que tout
 Citoyen se fasse voir tel qu'il est, et que, vis-à-vis de la société, le riche ne
 paroisse pas pauvre par avarice, ni l'homme à talents inhabile par indolence.
 Le seul ressort que le Gouvernement pourroit employer pour produire un tel 1580
 effet, seroit l'amour de la Patrie.

Une grande partie des imperfections de la modification actuelle de la
 D 199 société, dérive de la différence du but de la Religion et de celui de la | Vertu
 P 86 civile: l'un vise au bonheur éternel et permanent de chaque individu, l'autre
 au bonheur temporel de la société. 1585

On a essayé de mêler la Religion et la Vertu civile ensemble: ce qui est
 impossible. Les Rois Asiatiques, le Vieux de la montagne,* les Papes, ont

1560-1561 disproportionnées] c disproportionnés 1563 l'on] c on 1565 d'infliger]
 c à infliger | de] c à 1567 de¹] c la nécessité de 1568 enfin] c la nécessité enfin
 1569 rapport] c et 1573 trouvât] c trouva | ses] c de ses 1584 permanent] c permanant

Gesetzen regiert werden sollen, die von den Beziehungen hergeleitet wären, in welchen diese Menschen unter sich stehen, und, da die Menschen in der Natur ungefähr gleich waren: so würden es auch ihre Beziehungen gewesen
 1900 seyn; und man würde nicht diese schrecklichen Begebenheiten, | diese, der V.I.291
 menschlichen Natur so wenig angemessenen Catastrophen, – man würde nie den *Cajus Marius*, auf den Trümmern von *Carthago* sitzend, gesehen haben.

Wenn man das außerordentliche Mißverhältniß betrachtet, das gegen-
 1905 wärtig sich zwischen den Mitgliedern ein und derselben Gesellschaft findet; wenn man die unbedingte Nothwendigkeit bedenkt, in welcher der Gesetzgeber ist, dem Reichen und dem Armen, dem Gelehrten und dem Unwissenden, dem Starken und dem Schwachen, gleiche Strafen aufzulegen, und gleiche Handlungen von ihnen zu fordern, die Nothwendigkeit, sich gleich
 1910 sehr auf die Tapferkeit aller seiner Soldaten, und die Treue aller seiner Bürger zu verlassen, und endlich keinen andern Bürger zu haben, als die Beziehung jedes einzelnen Wesens zur Gottheit, eine Beziehung, die für jedes Individuum verschieden ist: so wird man von der großen | Unvollkommenheit der V.I.292
 gegenwärtigen Modification der Gesellschaft überzeugt werden. Ihr abzu-
 1915 helfen, müßte eins von beyden seyn; entweder man müßte, vermöge einer öffentlichen Erziehung, die einzelnen Menschen einander gleicher machen, und dieses ist sehr schwer; oder, man müßte ein Mittel erfinden, die Natur jedes Individuums, und seine Beziehungen besser zu kennen. Um die einzelnen Menschen, und ihre Verhältnisse besser zu kennen, giebt es nur zwey
 1920 Mittel; das erste, welches sehr unvollkommen ist, besteht in einer Verminderung der Anzahl der Individuen durch Einführung der Slaverrey; das zweyete darinn, daß man die Individuen dahin zu bringen suchte, sich selbst kenntlich zu machen; das heißt, daß jeder Bürger sich so zeigen könnte, wie er ist, und daß, in Ansehung der Gesellschaft, der Reiche nicht aus Geiz, sich arm,
 1925 und der Mann von Talenten nicht aus Trägheit, sich ungeschickt stellte. Die einzige Springfeder, | welche die Regierung zur Hervorbringung dieser Wirkung gebrauchen könnte, wäre die Liebe zum Vaterlande. V.I.293

Ein großer Theil der Unvollkommenheiten der gegenwärtigen Modification der Gesellschaft, fließt aus dem Unterschiede, der sich zwischen den
 1930 Zwecken der Religion und der bürgerlichen Tugend befindet; die eine geht auf das ewige und dauernde Glück jedes einzelnen Wesens, und die andere auf das zeitliche Glück der Gesellschaft.

Man hat versucht, die Religion und die bürgerliche Tugend mit einander zusammen zu schmelzen; aber dieses ist unmöglich. Die asiatischen Könige,

M.I.151 tâché de diriger ces deux principes vers leurs personnes, c'est-à-dire, qu'ils
représenterent en quelque façon la société et l'Etre suprême: ils furent
Prince et Dieu. 1590

D 200 Mais ce qui est fort singulier, c'est qu'on ne trouve nulle part dans l'his-
toire, qu'aucun législateur ait tenté | l'identification totale de l'idée de la
Divinité et de celle de la Patrie.

Je ne saurois finir cette partie de ma lettre, sans dire un mot encore du
mal le plus dangereux qui attaque la société d'à présent, et qui, pour ainsi 1595
dire, est plus particulier à notre siècle, qu'à tout autre.

Il n'y a rien au monde de plus respectable que des Théologiens et des
Philosophes, tels qu'on en voit encore de nos jours. Mais, d'un côté, de
soi-disant Orthodoxes, dont la roideur, l'entêtement, la stupidité, le peu de
D 201 lumières et l'ambition outrée, leur | font prétendre que tous les hommes 1600
devroient penser et comprendre comme eux, et qui ne réfléchissent pas,
que s'il y avoit des preuves contre la Religion Chrétienne, la plus forte, sans
doute, seroit celle, que la parole de Dieu auroit besoin de leur interpréta-
tion, ou qu'elle seroit susceptible d'interprétations infinies: et d'un autre
côté, ces essais de soi-disant Philosophes, aussi vains et aussi peu éclairés 1605
que ces Orthodoxes, qui, à force de dérèglements, de vices, ou de sophismes,
D 202 ont fait taire leur organe moral pour un temps, qui prêchent l'irréligion et |
l'athéisme avec plus de zèle encore que les autres leur prétendue ortho-
doxie, qui voudroient convertir tous les hommes, afin que personne ne leur
fît entrevoir un Dieu tout-présent qu'ils redoutent, ou ne les fît ressouve- 1610
nir d'un organe qui reste après cette vie, et qui incommodera sûrement à
mesure qu'on l'aura négligé, et à mesure qu'il deviendra plus fortement sus-
ceptible de sensations agréables ou mauvaises: ces soi-disant Orthodoxes,
et ces prétendus Philosophes, dis-je, sont deux especes nuisibles, qui se font
D 203 une guerre cruelle. Si cette guerre encore étoit de nature | à pouvoir durer 1615
toujours, le mal du moins ne sauroit empirer; mais comme celui qui pourra
M.I.152 rendre son adversaire ridicule, aura beaucoup d'avantage dans notre siècle
sur celui qui ne sauroit que le noircir, il s'ensuit, que la dernière de ces deux
especes aura probablement le dessus: ce qui offre l'aspect hideux et triste

1588 tâché] c tachés 1591 c'est] J¹J²W ce 1592 qu'aucun] J¹J²W c'est qu'aucun | ait] c
n'ait 1604 seroit] c fut 1609 voudroient] c voudroit 1610 ne les] c leur 1612 qu'on ...
mesure] c om. (hapl.?) 1617 aura] c a | d'avantage] J²W d'avantages 1618 sauroit] c
sçauroit

1935 der Alte vom Berge, die Päbste haben versucht, diesen beyden Principien eine Richtung auf ihre Personen zu geben; das heißt, sie haben, in gewisser Art, das höchste Wesen und die Gesellschaft zugleich dargestellt; sie waren Fürsten und Gott. |

Aber, was sehr sonderbar ist, man findet nirgends in der Geschichte, V.I.294
1940 daß irgend ein Gesetzgeber die gänzliche Identification der Idee von der Gottheit und von dem Vaterlande versucht hätte.

Ich kann diesen Theil meines Briefes nicht endigen, ohne noch ein Wort von dem allergefährlichsten Uebel zu sagen, von welchem die Gesellschaft, in ihrem itzigen Zustande, leidet, und welches, so zu sagen, unserm Jahrhun-
1945 dert mehr, als irgend einem andern, eigenthümlich ist.

Es ist nichts ehrwürdiger, als Theologen und Philosophen, so wie es deren noch zu unsern Tagen giebt. Aber, von einer Seite, sind die sogenannten Orthodoxen, welchen Eigensinn, Dummheit, Unbiegsamkeit, wenig Einsichten und übertriebener Ehrgeiz die Anmaßung eingeben, daß alle Menschen
1950 denken und empfinden sollen wie sie, und die nicht erwägen, daß, wenn Beweise wider die christliche Religion Statt fänden, zweifelsohne, | der aller- V.I.295
stärkste der seyn würde, daß das Wort Gottes ihrer Erklärung bedürfte, oder, daß es unendlicher Auslegungen fähig wäre; – diese Orthodoxen von einer Seite, und von der andern diese Schwärme von so genannten Philosophen,
1955 die, eben so eitel, und eben so wenig aufgeklärt, als diese Orthodoxen, durch unaufhörliche Ausschweifungen, Laster, und Trugschlüsse, ihren moralischen Sinn auf eine Zeitlang zum Schweigen gebracht haben; die Unglauben und Atheismus mit mehrerm Eifer noch predigen, als jene ihre vermeynte Rechtgläubigkeit, die alle Menschen gern bekehren möchten, damit Nie-
1960 mand ihnen einen allgegenwärtigen Gott, den sie fürchten, zeigen, oder sie an ein Organ erinnern könne, das, nach diesem Leben übrig bleibt, und das sicherlich, nach Maßgebung, als es vernachlässigt worden, und als es, von angenehmen oder unangenehmen Sensation stärker gerührt zu werden, fähiger werden wird, lästig seyn muß; – diese so- | nannte Orthodoxen, V.I.296
1965 und diese vermeynte Philosophen, sage ich, sind zwey schädliche Gattungen von Menschen, die einen grausamen Krieg gegen einander führen. Wäre dieser Krieg noch von der Art, daß er immer dauern könnte: so würde das Uebel doch nicht ärger werden; aber, da derjenige, welcher seinen Gegner lächerlich machen, über denjenigen, welcher den seinigen nur verläumdern
1970 kann, in unserm Jahrhundert immer viel Vortheile haben wird: so folgt hieraus, daß die letztere dieser beyden Arten von Menschen wohl die Oberhand behalten möchte; und dieses bietet dann den scheußlichen und traurigen

d'un assemblage d'hommes, où il n'y aura plus ni mœurs ni religion du tout, 1620
à moins qu'on ne parvienne, d'un côté, à purifier l'Eglise de ces têtes dures,
en n'admettant à la Prêtrise que des hommes éclairés, et rendus humains et
D 204 dignes de leur or- | dre, par une éducation réfléchie; et que, de l'autre, on ne
parvienne à rendre les vérités Philosophiques si palpables, et si populaires,
que les misérables sophismes de ceux de la seconde espece ne persuadent 1625
plus même des enfants.

Mais il est temps de passer maintenant à quelque peu de réflexions encore
sur les connoissances humaines.

J'ai montré plus haut, que la faculté de communiquer ses idées à d'autres
êtres homogenes étoit adhérente à la nature de la composition actuelle de 1630
P 88 l'homme. Je sais bien que les mots n'ont plus cette | propriété primitive d'être
D 205 les purs effets des idées premières des objets. La différence des organes
chez les différentes nations, a dû nécessairement occasionner quelque dif-
férence de Dialecte; mais, dans le commencement, ces différences n'étoient
pas assez grandes pour qu'on ne s'entendît point du tout. Dans la suite des 1635
temps la langue étant cultivée différemment dans les différentes familles,
et chez des peuples éloignés les uns des autres, les mots devinrent naturel-
lement des signes représentatifs; et lorsque ces signes représentatifs furent
D 206 devenus si dissembla- | bles, et si peu conformes aux signes primitifs, qu'il
étoit impossible de se faire entendre, on eut recours à l'imitation des objets, 1640
pour servir d'interprete et de première écriture. Cette imitation grossière
fut insensiblement suivie des figures symboliques; et enfin l'inégalité des
cordes et des tuyaux qui composoient les instruments grossiers de musique,
fit naître l'idée de représenter les sons par des traits, afin de faire reproduire
ces sons à l'organe de la voix du lecteur. 1645

M.I.153 La première écriture fut l'imitation des objets, la seconde le représentatif
D 207 de l'ob- | jet, la troisième la représentation du signe attaché à l'idée de
l'objet.*

L'idée de mesure est peut-être la première de toutes nos idées, et anté-
rieure même à la naissance, puisqu'il paroît que nous la devons unique- 1650
ment à la sensation des ondulations successives du sang dans le voisinage
de l'oreille.

On a considéré la parole primitive, en qualité de son, comme le véhicule
des idées; ensuite on allia l'idée de mesure avec celle du son, ce qui produisit

1620 où] *JJ²W* chez qui 1623 ne] *c om.* 1625 persuadent] *c persuaderont*
1627 quelque] *c quelques* | quelque peu de] *JJ²WM* quelques | encore] *JJ²W* ultérieures
1630 adhérente] *J²W* inhérente 1638 furent] *c étoient* 1643 et] *c ou* 1654 avec] *c à*

Anblick eines Haufens von Menschen dar, bey welchen gar nicht, weder Sitten noch Religion sich finden werden, wofern man es nicht dahin bringt, von einer Seite, die Kirche von diesen starrköpfigen Menschen zu reinigen, und zur Priesterschaft keinen zuzulassen, als aufgeklärte, und, durch eine überlegte Erziehung, menschlich, und ihres Or- | dens würdig gemachte Menschen, und von der andern, die philosophischen Wahrheiten so faßlich und so popular zu machen, daß nicht einmal Kinder mehr durch die elenden Trugschlüsse der Menschen von der andern Art, verführt werden können. – –

Aber, itzt ist es Zeit, zu einigen wenigen Betrachtungen über die menschlichen Kenntnisse überzugehen.

Ich habe vorher schon gezeigt, daß das Vermögen, seine Ideen andern, homogenen Wesen mitzuthellen, der Natur der gegenwärtigen Beschaffenheit des Menschen eigenthümlich ist. Ich weiß sehr wohl, daß die Worte itzt nicht mehr diese primitive Eigenthümlichkeit haben, die bloßen Wirkungen der erstern Vorstellungen von den Gegenständen zu seyn. Der Unterschied der Organe bey den verschiedenen Völkern hat, nothwendiger Weise, einigen Unterschied im Dialekt veranlassen | müssen; aber diese Unterschiede waren im Anfange nicht so groß, daß man sich einander gar nicht hätte verstehen können. In der Folge der Zeit, da die Sprache bey verschiedenen Familien, und bey Völkern, die entfernt von einander lebten, verschiedentlich cultivirt wurde, wurden die Worte, natürlicher Weise, repräsentirende Zeichen; und wie diese repräsentirende Zeichen den primitiven Zeichen so unähnlich, und so ungleich geworden waren, daß es unmöglich wurde, sich einander zu verstehen: so nahm man seine Zuflucht zur Nachahmung der Gegenstände, welche zum Dolmetscher, und zur ersten Schrift dienen mußte. Auf diese plumpe Nachahmung folgten, unmerklich, symbolische Zeichen; und endlich brachte die Ungleichheit der Saiten, und der Luftlöcher und Röhre der rohen musikalischen Instrumenten der Zeit, die Idee hervor, die Töne durch Schriftzüge vorzustellen, vermittelst welcher das Organ der Stimme des Lesenden diese Töne wieder hervor zu bringen vermöchte. |

Die erste Schrift war Nachahmung der Gegenstände; die zweyte, Repräsentant der Gegenstände, die dritte, Repräsentant des Zeichens, das mit der Idee von dem Gegenstande verbunden war.

Die Idee von Mensur ist vielleicht die erste von allen unsern Ideen, und wir hatten sie wohl gar schon ehe wir geboren wurden, weil es das Ansehen hat, als ob wir sie einzig und allein der Sensation von der wellenförmigen Bewegung des Blutes in der Nachbarschaft des Ohres zu verdanken hätten.

Man hat die erste Sprache, in so fern sie Ton oder Schall ist, als das Vehiculum der Ideen angesehen; in der Folge verband man die Idee von Mensur

celle d'harmonie; et enfin, avec l'idée du son, en qualité de véhicule des 1655
 D 208 idées, et même aux gestes, ce qui | produisit le pathétique, et fit naître la
 musique vocale, la versification, une partie de la rhétorique, et la danse: et
 là-dessus j'ai trois réflexions à faire.

La premiere, que la liaison de ces idées hétérogenes, opérée par l'intelli-
 gence, est de la plus haute antiquité, et bien antérieure à tout ce qu'on 1660
 appelle science.

M.I.154 La seconde, que l'alliage de ces idées donna déjà à l'homme une connois-
 sance sourde de la beauté, et d'un grossier sublime; ce qu'on voit dans le
 style des premieres productions des Peuples, et dans celui des statues de
 D 209 Dédale, qui | avoit quelque chose de divin malgré leur grossiereté. 1665

La troisieme, que la parole primitive, considérée comme son, et, dans
 cette qualité, pliée, changée, ou embellie par la mesure et par l'harmonie ou
 mélodie, dut perdre en peu de temps ce caractere original, effet immédiat de
 l'idée qu'elle représente: et voilà la raison de la difficulté qui se présenteroit,
 lorsque par la musique on voudroit tenter la recherche de la langue primitive 1670
 et réelle des hommes.

Pour les autres arts qui dérivent du génie imitatif de l'homme, et dont la
 D 210 perfec- | tion est fondée sur une propriété singuliere de l'ame, on en a donné
 une légère idée dans un ouvrage* sur la sculpture, qui a paru depuis peu.

P 90 La science ou les connoissances de l'homme consistent dans les idées 1675
 acquises par le moyen des sens, et dans celles des rapports qui se trouvent
 entre ces idées. Les premieres sont isolées, et représentent des objets isolés:
 les autres dérivent de la coëxistence d'un certain nombre des premieres, que
 la faculté intuitive pourra embrasser à la fois. La totalité des connoissances,
 D 211 ou de la science en général, est donc composée | du nombre des idées 1680
 acquises, et de celui des idées de rapport.*

Si l'homme avoit des idées de tous les objets qui composent l'univers
 physique ou sensible, il ne seroit pas savant; à moins qu'on ne lui suppose un
 M.I.155 certain nombre d'idées de rapport, semblables, ou analogues aux rapports
 qui se trouvent réellement entre les choses. 1685

Si l'homme avoit les idées de tous les rapports, et de toutes les combinai-
 sons de ces objets, il ressembleroit à Dieu, pour ce qui regarde la science, et

1655 avec] c à 1660 antérieure] c antérieur 1665 avoit] cW avoient 1668 mélodie] c
 la melodie 1670 voudroit] c voulut 1673 on en a] c j'en ai 1674 un ... peu] c la Lettre
 sur la Sculpture 1681 rapport] c rapports 1686 les¹] c des

mit der Idee von Ton, und dieses brachte die Idee von Harmonie hervor; und endlich die Idee von Mensur mit der Idee von Ton, als Vehiculum der
 2015 Ideen betrachtet, und sogar mit Ge- | berde, wodurch denn das Pathetische V.I.300
 hervor gebracht wurde, und woraus die Vocalmusik, die Versification, ein Theil der Rhetorik und die Tanzkunst entsprangen, und hierüber habe ich drey Bemerkungen zu machen.

Erstlich, daß die, durch die Vernunft bewirkte Verbindung dieser drey
 2020 heterogenen Ideen das höchste Alterthum hat, und allen Wissenschaften vorhergegangen ist.

Zweytens, daß die Verbindung oder Zusammensetzung dieser Ideen dem Menschen bereits eine dunkle Kenntniss von der Schönheit, und einem rohen Erhabenen gab; und dieses siehet man in den Styl der ersten Produkte
 2025 der Völker, und die ersten Statuen des Dädalus, die, trotz ihrer Plumpheit, etwas Göttliches hatten.

Drittens, daß die erste Sprache, als Ton betrachtet, und, als solcher, durch | V.I.301
 Mensur und durch Harmonie, oder Melodie, gebogen, verändert, oder verschönert, in kurzer Zeit diesen originellen Charakter, der die unmittelbare
 2030 Wirkung der Idee war, welche sie darstellt, verlieren mußte. – Und dieses ist denn der Grund, warum es so schwer werden würde, durch die Musik die erste wirkliche Sprache der Menschen ausfindig zu machen.

Was die andern Künste anbetrifft, die sich von dem nachahmenden Genie des Menschen herschreiben, und deren Vollkommenheit auf eine sonderbare Eigenschaft der Seele gegründet ist: so hat man davon in einem unlängst erschienenen Werke über die Bildhauerkunst einen kleinen Begriff
 2035 gegeben.

Die Wissenschaft, oder die Kenntnisse des Menschen bestehen, in denen, mit Hülfe der Sinne erworbenen Ideen, und in den Ideen von den Beziehungen, welche die | erstern zu einander haben. Die erstern sind vereinzelt und
 2040 stellen einzelne Gegenstände dar; die andern entstehen aus der Coexistenz V.I.302
 einer gewissen Anzahl der erstern, so viel das Anschauungsvermögen davon zugleich umfassen kann. Die Summe der Kenntnisse, ober der Wissenschaft im Ganzen ist folglich aus der Anzahl der Ideen von Beziehung zusammengesetzt.
 2045

Wenn der Mensch Ideen von allen denen Gegenständen hätte, welche das physische oder sinnliche Weltall enthält: so würde er nicht gelehrt seyn, wofern man bey ihm nicht zugleich eine gewisse Anzahl von Beziehungs-ideen voraussetzen könnte, welche den Beziehungen, worinn diese Dinge
 2050 wirklich mit einander stehen, ähnlich, oder analog sind.

Wenn der Mensch Ideen von allen Beziehungen, und von allen Combinationen | jener Gegenstände hätte: so würde er in dem, was Wissenschaft und V.I.303

D 212 pour ce qui regarde l'état de l'univers, autant | que nous le connoissons, et
sa science seroit parfaite.

La grandeur des connoissances humaines en général, ou plutôt l'état 1690
de l'esprit humain, se mesurera donc par la quantité des idées primitives
acquises par les organes, multipliée par la quantité des idées de rapport:
mais comme la perfection de la science, ou des connoissances, est encore en
raison de la grandeur de la quantité des idées de rapport, vis-à-vis de celle
de la quantité des idées acquises, il s'ensuit, que la perfection de l'esprit 1695
D 213 humain dans un siecle, est à la perfection de celui dans un autre | siecle,
comme le produit des idées acquises multiplié par les idées de rapports, et
comme la quantité de ces dernieres vis-à-vis des premieres.

La science de l'homme, qui n'est proprement qu'une, a formé, par la suite
des temps, des branches innombrables, à mesure que la faculté intuitive 1700
a trouvé de certaines masses d'objets homogenes, ou homologues, dont
la coëxistence idéale étoit la plus facile à exécuter, ou dont les rapports
respectifs étoient moins éloignés, qu'entre des objets plus hétérogenes.

D 214 Par exemple, la contemplation des arbres et des plantes | a fait naître la
Botanie; celle des astres fit naître l'Astronomie; et quoique dans la nature 1705
il y ait nécessairement des rapports déterminés et parfaits entre les astres
et les plantes, ces rapports parurent si prodigieusement éloignés, et notre
faculté intuitive trouva une difficulté si insurmontable à faire coëxister les
idées de ces différents objets, qu'on fut obligé de faire de l'Astronomie et de
la Botanie deux sciences différentes. 1710

Anciennement plusieurs sciences et arts, qui maintenant se fondent en-
D 215 semble avec beaucoup de facilité, étoient tellement limitées, et on | trouvoit
M.I.156 leur liaison avec d'autres sciences si absurde, que chez les Egyptiens une
science, ou un art, étoit affecté à une famille, et héréditaire par les loix.

Dans la suite des temps, on pensa à l'application d'une science à une autre 1715
science voisine.* Démocrite, Hippocrate, Platon, Archimede et d'autres le
P 92 tenterent avec succès; mais il y eut principalement deux raisons qui les
empêcherent d'atteindre aux grandes vérités de nos jours, que nous devons

1692 les] *W* leurs 1694 de la grandeur] *J²W om. (hapl.)* | rapport] *c* rapports 1697 rap-
ports] *c* rapport 1705 Botanie] *J²WP* botanique 1706 ait] *c a* 1710 Botanie] *J¹J²WP*
botanique 1712 limitées] *cW* limités | trouvoit] *c* trouva

den Zustand des Weltalls betrifft, Gott, so viel wir ihn kennen, ähnlich, und seine Wissenschaft würde vollkommen seyn.

2055 Die Größe der Menschlichen Kenntnisse im Ganzen, oder vielmehr der Zustand des moralischen Geistes, muß also nach der Quantität der primitiven durch die Organe erworbenen Ideen, multiplicirt mit der Quantität der Beziehungsideen, gemessen werden. Aber da die Vollkommenheit der Wissenschaft, oder der Kenntnisse, auch noch mit der Größe der Quantität
2060 der Beziehungsideen, verglichen mit der Größe der Quantität der erworbenen Ideen, im Verhältniß steht: so folgt daraus, daß die Vollkommenheit des menschlichen Geistes in einem Jahrhundert sich zu der Vollkommenheit desselben in einem andern Jahrhundert so verhält, wie das Produkt der erworbenen Ideen, multiplicirt mit den Beziehungs- | ideen, und wie die
2065 Quantität dieser letztern verglichen mit den erstern. V.I.304

Die Wissenschaft des Menschen, die, eigentlich gesagt, nur eine ist, hat, durch die Folge der Zeit, unzählbare Zweige gebildet, je nachdem das Anschauungsvermögen gewisse Massen von Gegenständen homogen, oder homolog gefunden hat, deren ideale Coexistenz, zu gleicher Zeit, am leichtesten zu bewirken, oder deren respektive Beziehungen sich näher waren, als
2070 die Beziehungen mehr heterogener Gegenstände.

Zum Beyspiel, die Betrachtung der Bäume und Pflanzen hat die Botanik hervor gebracht; die Betrachtung der Sterne, die Astronomie; und ob es gleich in der Natur, nothwendiger Weise, bestimmte und vollkommene
2075 Beziehungen, unter den Sternen und den Pflanzen giebt: so schienen doch diese Beziehungen so ungeheuer weit von einander entfernt, und | unser
anschauendes Vermögen fand ein so unübersteigliches Hinderniß die Ideen von diesen verschiedenen Gegenständen coexistent zu machen, daß man genöthigt war, aus Astronomie und Botanik zwey verschiedene Wissenschaften zu machen.
2080 V.I.305

Vor Alters waren verschiedene Künste und Wissenschaften, die gegenwärtig mit großer Leichtigkeit in einander geschmolzen sind, dergestalt von einander abgesondert, und man fand ihre Verbindung mit andern Wissenschaften so ungereimt, daß, bey den *Egyptern*, eine Wissenschaft, oder eine Kunst,
2085 einer gewissen Familie gleichsam zugeschreiben, und durch das Gesetz erblich darinn war.

In der Folge der Zeit dachte man an Anwendung der einen Wissenschaft auf ihre benachbarte Wissenschaft. *Democritus*, *Hippocrates*, *Plato*, *Archimedes* und andere mehr versuchten dieses mit Glück; aber es gab, vorzüglich, zwey- | erley Ursachen, welche sie verhinderten, zu den großen Wahrheiten unserer Zeiten zu gelangen, welche wir denn doch ein und demselben Handgriff zu verdanken haben. Die eine bestand darinn, daß Geometrie und
2090 V.I.306

pourtant aux mêmes manoeuvres : l'une, que la Géométrie et l'Arithmétique
 D 216 étoient encore dans l'en- | fance ; et l'autre, dont je parlerai tantôt. 1720

La Géométrie et l'Arithmétique pure sont les seules branches des con-
 noissances humaines où la science soit parfaite, puisque les objets de ces
 sciences sont tous de notre création ; puisque, par conséquent, l'objet et
 l'idée de l'objet ne sont qu'une seule et même chose ; puisqu'enfin chaque
 nouvelle idée est une idée de rapport parfait et déterminé. 1725

Ce seroit ici l'endroit de vous parler des loix motrices des connoissances
 D 217 humaines ; mais comme je me propose de traiter ce sujet d'une façon un |
 peu plus détaillée ailleurs, je ne ferai ici que peu de réflexions encore.

La science de l'homme, ou bien l'esprit humain, paroît se mouvoir autour
 de la perfection, comme les Comètes autour du Soleil, en décrivant des 1730
 courbes fort excentriques : elle a de-même ses périhélies, et ses aphélies ;
 mais nous ne connoissons bien, par l'histoire, qu'à peu près une révolution
 et demie, c'est-à-dire, deux périhélies et l'aphélie qui les sépare.

Je remarque, que, dans chaque périhélie, a régné un esprit général, qui a
 D 218 répandu son ton, ou sa couleur, sur | toutes les sciences et tous les arts, ou 1735
 sur toutes les branches de la connoissance humaine.

Dans notre périhélie, cet esprit général pourroit se définir par esprit de
 Géométrie, ou symétrique ; dans le périhélie des Grecs, par l'esprit moral
 M.I.157 ou de sentiment ; et si je considere le style des arts chez les Egyptiens et les
 anciens Hétrusques, je m'apperçois bientôt que l'esprit général du périhélie 1740
 précédent fut celui du merveilleux.

Ce ton universel n'est pas également favorable, dans chaque périhélie,
 D 219 à toutes les | branches des connoissances humaines. Jetez un rayon de
 lumiere rouge sur différentes couleurs, il embellira le rouge ; mais les autres
 couleurs seront salies, ternies, ou plus ou moins changées. 1745

Dans notre périhélie, il est évident que les sciences seront parfaites, à
 mesure de leur degré d'applicabilité à la Géométrie ou à l'Arithmétique.
 Comparez une ligne à un rayon de lumiere, à un levier, un nombre à une pos-
 session, ou tous les deux au mouvement et à la durée ; l'Optique, la Mécha-
 D 220 nique, l'Oeconomie, l'Astronomie se perfectionnent : mais la Morale, | la 1750
 Politique, et les Beaux Arts, ces tendres fleurs, jadis si fraîches et si brillantes

1721 pure] c pures 1722 soit] c est | puisque] JJ²W parce que 1723 puisque] JJ²W que
 1724 ne sont] c n'est | seule et] c et la | puisqu'enfin] JJ²W et qu'enfin 1728 je ... encore]
 JJ²W je n'ajouterai ici que quelques réflexions 1733 demie] DP demi 1735 ou¹] c et
 1738 l'esprit] c esprit 1739 ou] c et 1745 changées] JJ²W altérées 1749 l'Optique]
 JJ²WM et l'optique

Arithmetik noch in der Kindheit waren; – die andere werde ich nachher angeben. –

- 2095 Die Geometrie und die reine Arithmetik sind die einzigen Zweige menschlicher Kenntnisse, wo die Wissenschaft vollkommen ist, weil die Gegenstände dieser Wissenschaften alle unser eigenes Werk und, folglich, der Gegenstand, und die Idee von dem Gegenstande nur ein und dasselbe Ding sind, und, endlich, weil jede neue Idee die Idee von einer vollkommenen, und bestimmten Beziehung ist.

Es wäre hier der Ort, von den Triebfedern, welche der Geist des Menschen zum Erwerb von Wissenschaften hat, zu | reden; aber, da ich mir vorgenommen habe, diese Materie anderweitig, und ausführlicher zu behandeln: so werde ich hier nur noch einige wenige Bemerkungm machen.

V.I.307

- 2105 Die Wissenschaft des Menschen, oder vielmehr der menschliche Geist, scheint sich um die Vollkommenheit herum zu drehen, wie die Cometen um die Sonne; er hält eine sehr excentrische Laufbahn. Die menschliche Wissenschaft hat sogar ihre Perihelien und Aphelien; aber, wir kennen aus der Geschichte ungefähr nur eine Revolution und eine halbe; das heißt, zwey
2110 Perihelien und die Aphelie, welche beyde von einander trennt.

Ich bemerke hier, daß in jeder Perihelie ein gewisser allgemeiner Geist geherrscht hat, der seinen Ton, oder seine Farbe über alle Wissenschaften, und alle Künste, oder über alle Zweige menschlicher Wissenschaft, verbreitete. |

- 2115 In der gegenwärtigen Perihelie könnte man diesen allgemeinen Geist durch den Geist der Geometrie, oder durch den symmetrischen Geist definiren; in der Perihelie der Griechen durch den Geist der Moral oder der Empfindung; und, wenn ich den Styl der Künste bey den *Egyptern*, und den alten *Hetruriern* in Erwägung ziehe: so werde ich bald gewahr, daß der allgemeine Geist der vorhergehenden Perihelie der Geist des Wunderbaren war.

V.I.308

- 2120 Dieser allgemeine Ton ist, in jeder Perihelie, nicht allen Zweigen der menschlichen Kenntnisse gleich günstig. Werfen sie einen rothen Lichtstral auf verschiedene Farben; die rothe Farbe wird er verschönern; aber die andern Farben werden schmutzig, fleckigt, verschossen, und mehr, oder
2125 weniger verändert seyn.

In unserer Perihelie ist es evident, daß die Wissenschaften, nach dem Größe | ihrer Anwendbarkeit auf Geometrie, oder auf Arithmetik, vollkommen seyn müssen. Vergleichen Sie eine Linie mit einem Lichtstral, mit einem Heber eine Zahl mit einem Grundstück, oder beyde mit der Bewegung und mit der Dauer, und Optik, Mechanik, Oeconomie, Astronomie werden sich vervollkommen. Aber die Moral, die Politik, die schönen Künste, diese zarten Blumen, einst in dem Boden von Athen so blühend, so

V.I.309

dans le sol d'Athènes, se fanent et se dessèchent dans nos arides climats, malgré la culture la plus savante et la plus soignée.

Dans le périhélie des Grecs, ou de l'esprit moral ou de sentiment, les idées de l'amour, de la reconnaissance, de l'ingratitude, de la haine, de la vengeance, de la jalousie, étoient des idées de rapport presque aussi claires, et aussi parfaites et déterminées, que celles d'un triangle et d'un cercle : mais appliquez comme eux l'amour à l'attraction, l'horreur du vuide à l'élasticité, la paresse à l'inertie, et voyez où la physique sera réduite. (*7) |

Pour cet esprit du merveilleux dans le premier périhélie, je n'aurai pas besoin de remarquer les effets de son influence sur les connoissances humaines ; mais quelques arts y gagnèrent un sublime grossier, qui n'est proprement que la coagulation d'un certain nombre d'idées ou disparates, ou fort éloignées les unes des autres.

La force de ce ton universel dans chaque périhélie est évidente, par les travaux infructueux de ces hommes singuliers, qui naissent de temps en temps dans un périhélie où ils paroissent étrangers. Démocrite et Hippocrate avoient le même but que nous avons, en voulant bâtir une Philosophie sur des expériences exactes ; Archimède appliqua déjà son admirable Géométrie à la Mécanique : mais ni l'un ni l'autre ne pouvoit rien contre l'empire de cet esprit universel.

De ce que j'ai dit il s'ensuit, que le degré de perfection dans nos connoissances n'augmente pas seulement à mesure de l'augmentation des idées premières acquises et isolées, mais sur-tout en raison de l'accroissement de la quantité des idées de rapport.

(*7) Ceux qui ont étudié et médité l'Art de la Guerre, et sur-tout la Tactique, peuvent comparer l'état de cette science dans nos siècles, à celui de cette même science dans les siècles des Grecs : ils verront avec surprise, combien ce ton universel dans chaque périhélie a influé sur cette science, et que toute la Tactique des Anciens n'a véritablement pour base que l'état moral de l'individu ; tandis que chez nous le fondement de cette science consiste proprement dans l'application de l'idée d'une figure Géométrique, ou de celle d'une masse à un certain nombre d'individus qui peuvent agir d'une façon donnée. Les modernes qui ont écrit sur les batailles les plus célèbres des Grecs et des Romains, n'ont pas fait cette réflexion, à ce qu'il me semble ; et ils cherchent à Leuctres, à Cannes et à Pharsale, je ne dis pas plus d'art, mais beaucoup plus de Géométrie qu'il n'y en eut.

1752 se²] c om. 1757 et³] c ou 1759 (*7)] En note : violences] J²W violence | les siècles] c le siècle | l'individu] P l'enkeling | donnée] c déterminée | Romains] c add. et sur leur Tacticiens | à¹ ... qu'il] c ce | Cannes] c Canna | je ... dis] c om. 1761 remarquer] c vous marquer 1766 infructueux] c om. 1770 pouvoit] J²W pouvoient 1772 il] c plus haut

glänzend, welken und dorren in unsern dürrn Himmelsstrichen, trotz der gelehrtesten und sorgfältigsten Cultur, dahin.

2135 In der Perihelie der Griechen, oder der Perihelie des Geistes der Moral und der Empfindniß, waren die Ideen von Liebe, von Dankbarkeit, von Undankbarkeit, von Haß, von Rache, von Eifersucht, so klare, so vollkommene, so bestimmte Beziehungsideen, als die von einem Triangel und von einem Zirkel; aber, man wende, wie die Griechen, | die Liebe auf Attraktion, den
2140 Abscheu vor dem Leeren auf Elasticität, die Faulheit auf die Kraft der Trägheit an, und man sehe, wohin die Physik gebracht werden wird. (*7) | V.I.310

Was den Geist des Wunderbaren in der ersten Perihelie anbetrifft: so wird es nicht erst nöthig seyn, die Wirkungen seines Einflusses auf die menschlichen Kenntnisse zu bemerken; aber, einige Künste gelangten dabey zu
2145 einem plumpen Erhabenen, das eigentlich nichts ist, als die Zusammenschmelzung einer gewissen Anzahl von, entweder ganz ungleichen, oder sehr weit von einander entfernten Ideen. V.I.311

Die Stärke dieses allgemeinen Tones in jeder Perihelie wird durch die unfruchtbaren Arbeiten jener sonderbaren Menschen, die von Zeit zu Zeit in
2150 einer Perihelie geboren worden, in welcher sie nicht zu Hause zu seyn scheinen, evident. *Democritus*, und *Hippocrates* hatten eben denselben Zweck, den wir haben; sie | wollten eine Philosophie auf genaue Erfahrungen auf-
führen; *Archimedes* wandte schon seine bewunderungswürdige Geometrie auf die Mechanik an; aber weder die einen noch der andere vermochten
2155 etwas gegen die Herrschaft dieses allgemeinen Geistes. V.I.312

Aus dem, was ich gesagt habe, folgt nun, daß der Grad von Vollkommenheit in unsern Kenntnissen nicht bloß nach Maaßgabe der neu erworbenen und einzelnen Ideen, sondern vorzüglich nach Maaßgabe des Zuwachses der Quantität von Beziehungsideen steigt.

(*7) Diejenigen, welche die Kriegskunst und besonders die Taktik studiert, und über sie nachgedacht haben, können den Zustand dieser Wissenschaft in unsern Jahrhunderten mit dem Zustand derselben, in den Jahrhunderten der Griechen, vergleichen; sie werden, mit Verwunderung, sehen, wie sehr viel Einfluß dieser allgemeine Ton in jeder Perihelie auf diese Wissenschaft Einfluß gehabt hat, und daß die wahre Grundlage der Taktik der Alten nichts war, als der moralische Zustand des Individuums, indessen, daß die Grundlage dieser Wissenschaft bey uns, eigentlich, in der Anwendung der Idee einer geometrischen Figur, oder der Idee einer Masse auf eine gewisse Anzahl von Individuen, die, auf eine bestimmte Art handeln können, besteht. Die Neuern, welche über die berühmtesten Schlachten der Griechen und Römer geschrieben haben, haben, wie | mir es dünkt, hieran nicht gedacht, und sie suchten bey *Leuctra*, *Canne*,
und *Pharsal*, ich sage nicht mehr Kunst, aber viel mehr Geometrie, als dabey Statt hatte. V.I.310

Nous avons vu, que dans chaque périhélie il y avoit une science favorite, plus analogue à l'esprit général que les autres sciences, et qui se perfectionnoit au plus haut point. Cette science si épurée et si embellie fut appliquée à toutes les autres, sans égard si elle y étoit applicable ou non : ce qui produisit une quantité prodigieuse de nouvelles idées, fausses et disparates à mesure de l'absurdité de l'application, et toujours presque si éloignées les unes | des autres, que la faculté intuitive ne savoit les comparer. C'est alors que la quantité des idées premières et isolées augmente à la vérité ; mais celle des idées de rapport diminue à proportion, ce qui établit le faux ; mais l'homme, qui aime naturellement le vrai, hait à la fin le faux ; ce qui le dégoûte de tout, et le mène par la frivolité dans l'indolence, qui l'empêche de déterrer de nouveau la vérité si terriblement offusquée par la prodigieuse quantité d'idées inutiles.

C'est ici que je devois vous mener à la source obscure et écartée de cet esprit universel, dans chaque périhélie (*j) : mais comme, après tant de patience de votre part, je n'ose vous désobliger par le tableau dégoûtant de nos tristes aphélies, je finirai ma lettre, en rassemblant encore celles des vérités qu'elle contient, qui nous intéressent le plus.

L'ame humaine est une essence éternelle et indestructible. Elle a Dieu pour auteur. Jointe à des organes quelconques, elle a des idées des faces de l'univers qui sont analogues à ces organes. Elle a une faculté intuitive et intelligente, par laquelle elle compare toutes les idées | qu'elle reçoit, pourvu quelles ne soient pas trop éloignées. Elle a un principe d'activité, qu'on appelle velléité, qui ne paroît pas avoir des bornes ; mais l'intensité des actions qui en émanent est proportionnée à la vigueur de ses organes, vis-à-vis des choses qui sont hors d'elle. Ces organes la quittant, elle perd toute idée des faces de l'univers qui étoient tournées de leur côté. Il paroît probable qu'elle est déjà actuellement attachée à plusieurs organes, qui la serviront mieux dans la suite.

L'organe moral, pour lequel elle-même est un objet | de contemplation, ne sauroit la quitter. L'organe de l'intellect, ou la faculté qui contemple et compare, regarde toutes les faces possibles de l'univers, et paroît par conséquent

(*j) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas) : voyez ligne 2230.]

1777 sciences] c om. 1784 diminue] c diminuent 1786 déterrer] JJ²W déterminer
1787-1788 d'idées inutiles] c d'inutiles idées 1790 comme] c om. 1792 je] c et
je 1797 et] c ou 1798 quelles] c qu'elles | éloignées] c add. les unes des autres
1803 plusieurs] c des 1805 L'organe] c om. ¶

2160 Wir haben gesehen, daß es in jeder Perihelie eine Lieblingswissenschaft
 gegeben hat, die dem allgemeinen Geist derselben mehr analog war, als die
 übrigen Wissenschaften, und die sich, bis auf den höchsten Punkt vervoll-
 kommt. Diese, dann so gereinigte und verschönerte Wissenschaft wurde auf
 alle | andere angewandt, ohne Rücksicht, ob sie anwendbar darauf wäre, V.I.313
 2165 oder nicht; und dieses brachte eine ungeheure Menge von neuen Ideen
 hervor, die, nach Maaßgabe der Ungereimtheit der Anwendung, falsch und
 unpaßlich, und fast immer von einander so weit entfernt waren, daß das
 Anschauungsvermögen sie nicht mit einander zu vergleichen wußte. Zwar
 vermehrt sich dann in der That die Menge der erstern und isolirten Ideen;
 2170 aber die Quantität der Beziehungsideen vermindert sich nach Proportion,
 und daraus entstehen die Irrthümer.

Allein der Mensch, der von Natur die Wahrheit liebt, haßt endlich den
 Irrthum; und so bekommt er Ekel vor allem, und wird durch Frivolität zur
 Trägheit gebracht, welche ihn verhindert, die, durch die ungeheure Menge
 2175 unnützer Ideen so schrecklich verstellte Wahrheit, von Neuem heraus zu
 suchen. – |

Und hier sollte ich Sie nun zu der dunkeln und abgelegnen Quelle dieses V.I.314
 allgemeinen Geistes jeder Perihelie führen; aber, da ich es nicht wagen kann,
 Sie, nach so vieler Geduld von Ihrer Seite, mit dem ekelhaften Gemälde
 2180 unserer traurigen Aphelien zu beschweren: so werde ich meinen Brief damit
 endigen, daß ich die darinn enthaltenen Wahrheiten, welche uns am mehr-
 sten interessiren, noch neben einander zusammen stelle.

Die menschliche Seele ist ein ewiges und unzerstörbares Wesen. Gott
 ist ihr Urheber. Mit Organen verbunden, hat sie Ideen von denen Seiten
 2185 des Weltalls, die diesen Organen analog sind. Sie hat ein anschauendes,
 und intellektuelles Vermögen, vermittelt dessen sie alle Ideen, welche sie
 erhält, mit einander vergleicht, wofern sie nur nicht zu weit entfernt von
 einander sind. Sie hat ein Principium der Thätigkeit, das | man Willenskraft V.I.315
 (*velléité*) nennt, welches keine Gränzen zu haben scheint. Aber die Intensität
 2190 der Wirkungen, welche es hervorbringt, ist nach den Kräften ihrer Organe,
 verglichen mit den Dingen außer ihr, proportionirt. Wenn diese Organe sie
 verlassen: so verliert sie alle Idee von denen Seiten des Weltalls, welche
 gegen diese Organe gekehrt waren. Es ist wahrscheinlich, daß die Seele
 gegenwärtig schon mit verschiedenen Organen versehen ist, welche ihr in
 2195 der Folge bessere Dienste leisten werden.

Der moralische Sinn, für welchen sie selbst ein Gegenstand der Betrach-
 tung ist, kann sie nicht verlassen. Das intellektuelle Organ, oder das Ver-
 mögen, welches betrachtet und vergleicht, geht alle mögliche Seiten des
 Universums an; und scheint folglich der Seele gleichfalls anklebend zu seyn.

également adhérent à l'ame. Elle a un desir insatiable, plutôt pour voir, que pour connoître. Elle est faite pour contempler, et pour jouir. Elle ne paroît pas faite pour savoir. Il y a grande apparence qu'elle passera l'éternité dans la contemplation successive de l'infinité des faces différentes de l'univers. 1810
 M.I.161 Vis-à-vis de quelque face qu'elle se trouve, elle portera toujours dans soi le D 229 Para- | dis, ou les Enfers; et elle n'en a point d'autre ni à espérer, ni à craindre. Son organe moral lui tiendra lieu d'un juge sévère. Ce Paradis, ou ces Enfers, ne sont ni punitions ni récompenses: ce sont les suites nécessaires de la 1815 constitution de l'individu. La législation doit récompenser et punir, pour rectifier successivement les imperfections de son ouvrage; mais Dieu ne corrige pas l'univers. Les crimes résultent d'une modification des membres de la société, contradictoire à la modification actuelle de la société. Les D 230 crimes peuvent | être les effets du vice. Le vice n'est vice, que relativement 1820 au vicieux. Vis-à-vis de Dieu il ne sauroit y avoir des vices, ni des crimes. Cette assertion vous paroît dure au premier abord; et c'est ce qui m'oblige à l'éclaircir en peu de mots.

Nous appellons existant, ce dont nous, composés de la façon que nous le sommes actuellement, pourrons avoir des sensations directes. 1825

Nous appellons possible, le non-existant, dont l'existence n'impliqueroit D 231 aucune contradiction, mais dont, comme non-existant pour nous, nous | ne saurions avoir aucune sensation dans l'état où nous sommes.

On ne considère pas, que tout l'existant et tout le possible ensemble constituent l'univers; que l'existant et le possible dérivent également des rapports infinis qui se trouvent entre les choses qui composent l'univers; 1830
 P 98 que par conséquent l'existant et le possible ne sont qu'une seule et même chose devant Dieu.

On ne considère pas, que le possible existant, n'est existant pour nous que relativement à nous, et que, vis-à-vis de l'univers et de Dieu, cet existant 1835
 D 232 n'est que possible, | ou plutôt, que tout possible est existant.

Dieu a créé des êtres actifs, libres, dont la velléité paroît infinie, mais dont la liberté active est proportionnée à leurs rapports avec les choses hors d'eux. Ces rapports sont infinis en nombre; d'où résulte une infinité de modifications différentes possibles de la velléité, et des actions des hommes. 1840
 M.I.162 La liberté active de l'homme peut agir dans toute la sphere de son activité;

1818 d'une] c de la 1819 la³] *M om.* 1822 et c'est] *c om.* 1825 pourrons] *J²W* pouvons
 1830 constituent] *c* constitue 1832 seule et] *c* et la 1838 choses] *JJ²W* classes 1839 en
 nombre] *JJ²W* à nombrer

2200 Sie hat eine unersättliche Begierde, | mehr um zu sehen, als um zu ken- V.I.316
 nen. Sie ist gemacht, um zu betrachten, und zu genießen. Sie scheint nicht
 gemacht zu seyn, um zu wissen. Es ist sehr wahrscheinlich, daß sie die Ewig-
 2205 auch befindet, so wird sie immer Paradies, oder Hölle, in sich selbst führen;
 und sie hat kein anderes, weder zu hoffen, noch zu fürchten. Ihr moralisches
 Organ wird ihr Statt eines strengen Richters seyn. Dieses Paradies und diese
 Hölle sind weder Bestrafungen, noch Belohnungen; es sind die nothwen-
 2210 strafen und belohnen, um die Unvollkommenheiten ihres Werkes nach und
 nach zu berichtigen; aber Gott verbessert das Universum nicht. Verbrechen
 sind das Resultat einer Modification der Mitglieder der Gesellschaft, | wel- V.I.317
 che Modification der gegenwärtigen Modification der Gesellschaft entgegen
 läuft. Verbrechen können die Wirkungen des Lasters seyn; das Laster ist nur,
 2215 in Beziehung auf den Lasterhaften, lasterhaft. In Ansehung Gottes kann es
 weder Laster noch Verbrechen geben. Diese Behauptung wird Ihnen, auf den
 ersten Anblick, hart scheinen; und dieses nöthigt mich, sie, mit wenig Wor-
 ten, zu erklären.

Wir nennen dasjenige existirend, wovon wir, beschaffen wie wir gegen-
 2220 wärtig sind, direkte Sensationen haben können.

Wir nennen dasjenige möglich, was nicht existirt, dessen Existenz keinen
 Widerspruch in sich enthält, aber wovon wir, da es für uns nicht existirt,
 keine Sensation in unserm gegenwärtigen Zustande zu haben vermögen. |

Man erwägt nicht, daß alles Existirende und alles Mögliche, zusammen V.I.318
 2225 genommen, das Universum ausmachen; daß das Existirende und das Mög-
 liche sich gleich sehr von den unendlichen Beziehungen herschreiben, wel-
 che sich unter den Dingen, die das Universum ausmachen, befinden; und
 daß, folglich, vor Gott das Existirende und das Mögliche nur ein und das-
 selbe Ding sind.

2230 Man erwägt ferner nicht, daß das mögliche Existirende, nur in Ansehung
 unserer, für uns existirt; und daß, in Ansehung des Universums und der Gott-
 heit, dieses Existirende nur möglich ist, oder vielmehr, daß alles Mögliche
 auch existirt.

Gott hat thätige, freye Wesen geschaffen, deren Willenskraft unendlich
 2235 scheint, deren thätige Freyheit aber | ihren Beziehungen zu den Dingen V.I.319
 außer ihnen angemessen ist. Diese Beziehungen sind, an Zahl, unendlich;
 und hieraus ergeben sich unendlich verschiedene und mögliche Modifica-
 tionen der Willenskraft, und der Handlungen der Menschen. Die thätige
 Freyheit des Menschen kann in der ganzen Sphäre seines Wirkungskreises

mais quelque rayon de cette sphere qu'elle réalise, ou qu'elle veuille rendre
 D 233 existant, il n'est seul existant de tous les rayons possibles, que pour l'hom- |
 me; tandis qu'il est également ou existant ou possible avec tous les autres
 rayons de cette sphere, vis-à-vis de Dieu et de l'Univers. (*k) 1845

L'existence des êtres actifs et libres est le ressort et la vie de l'univers:
 et supposons que tous ces êtres fussent ce qu'on appelle vicieux, cela ne
 M.I.163 feroit aucun changement dans le tout, puisque la sphere de leur activité est
 bornée par leurs rapports réciproques; et par conséquent aucun individu ne
 sauroit parvenir à changer ou à détruire l'essence d'aucun autre individu. 1850
 D 234 Supposons tous ces êtres vertueux, cela ne feroit aucun change- | ment au
 tout, parce qu'aucun ne sauroit parvenir à amplifier l'essence d'un autre.

Je conclus de tout ceci, que proprement il n'y a point de vices, ni par
 conséquent de crimes, devant Dieu.* Mais il importe infiniment à l'individu,
 si dans sa sphere, laquelle probablement s'élargira pendant toute l'éternité, 1855
 son activité prend sa direction vers l'Etre suprême, et vers l'ordre, qu'il
 connoît par la conscience, ou si elle s'en éloigne de siecle en siecle, tandis
 que cet organe, cette conscience, ne devient plus sensible et plus actif que
 D 235 pour lui faire appercevoir d'autant plus | vivement la distance immense qui
 le sépare de son bonheur. 1860

L'homme qu'on appelle vicieux, est et sera moins heureux et moins
 parfait, par une suite nécessaire de la coëxistence des choses. L'homme
 qu'on appelle vertueux, est et sera nécessairement plus heureux et plus
 parfait, par la même raison. Nous n'aurions eu aucune idée du vice, ni
 par conséquent du crime, si l'homme ne se fût avisé de se rendre presque 1865
 tout physique, par ce prétendu agrandissement de son être. Mais, dira-t-on,
 sans cet agrandissement d'être apparent et factice il n'y auroit pas eu des
 D 236 arts! Je l'a- | voue: mais l'homme a-t-il besoin des arts? Mais quel nombre
 prodigieux d'idées ne doit-il pas aux arts et aux sciences! Je l'avoue encore:
 mais croyez-vous que toutes ces intelligences n'auroient pas raffiné sur 1870
 l'amour, sur l'amitié, sur leur rapport à l'Etre suprême? Croyez-vous qu'ils
 n'auroient pas fait autant de découvertes dans la face morale de l'univers,
 que nous en avons fait dans la face visible ou sonore? Ne vaudroit-il pas
 M.I.164 mieux, ô Sybarites,* d'avoir négligé la face tangible qu'habite la douleur?

(*k) [Éclaircissement (ou note de M. Dumas): voyez ligne 2257.]

1842–1843 ou ... existant¹] c om. 1843 rayons] JJ²W rapports 1846 et²] JJ²WM de
 1851 vertueux] c ce qu'on appelle vertueux 1864 du] c ni du 1867 d'être apparent et
 factice] JJ²W apparent et factice de l'être 1871 leur rapport] c leurs rapports 1872 fait]
 c faits

2240 wirken; aber welchen Abschnitt dieser Sphäre sie auch realisiren, oder existirend machen will: so existirt er, von allen möglichen Abschnitten, nur für den Menschen allein, indessen daß er, in Ansehung der Gottheit und des Universums, mit allen andern Abschnitten dieser Sphäre, gleich sehr entweder existirt oder möglich ist.

2245 Die Existenz der thätigen und freyen Wesen ist die Springfeder und das Leben des Weltalls; und, wenn wir auch annehmen, daß alle diese Wesen das wären, was man lasterhaft nennt: | so würde dieses keine Veränderung V.I.320 in dem Ganzen machen, weil die Sphäre ihrer Thätigkeit durch ihre gegenseitigen Beziehungen beschränkt ist; und folglich kein Individuum es dahin
2250 bringen kann, die Wesenheit irgend eines andern Individuums zu ändern, oder zu zerstören. Lassen Sie uns alle diese Wesen als tugendhaft denken; auch dieses würde keine Veränderung im Ganzen bewirken, weil keines es so weit zu bringen vermag, daß es die Wesenheit eines andern erweiterte.

Aus allen diesem schließe ich, daß es, eigentlich, vor Gott keine Laster, 2255 und folglich auch keine Verbrechen giebt. Aber, für das Individuum ist es unendlich wichtig, ob seine Thätigkeit, in seiner Sphäre, die, wahrscheinlicher Weise, die ganze Ewigkeit hindurch sich erweitern wird, ihre Richtung gegen das höchste Wesen, | und gegen die Ordnung, die er durch das Gewissen V.I.321 erkennt, nimmt; oder ob sie, von Jahrhundert zu Jahrhundert, sich davon
2260 entfernt, und dieses Organ, dieses Gewissen, nur immer thätiger und reizbarer wird, um ihn desto lebhafter den unendlichen Abstand, der ihn von seinem Glücke trennt, wahrnehmen zu machen.

Der Mensch, den man lasterhaft nennt, ist, und wird immer, vermöge einer nothwendigen Folge von der Coexistenz der Dinge, weniger glücklich
2265 und weniger vollkommen, – und der Mensch, den man tugendhaft nennt, ist und wird, nothwendiger Weise, vermöge eben der Ursache, immer glücklicher und vollkommener seyn. Wir würden gar keinen Begriff von Laster, und folglich auch nicht, von Verbrechen gehabt haben, wenn der | Mensch es V.I.322 sich nicht hätte einkommen lassen, durch eine vermeynte Vergrößerung seines Wesens, sich fast gänzlich physisch zu machen. „Aber, wird man sagen, ohne diese scheinbare und erkünstelte Vergrößerung des Wesens würde es keine Künste gegeben haben.“ – Das räume ich ein; allein bedarf denn der Mensch der Künste? – „Aber welche unendliche Anzahl von Ideen hat er nicht den Künsten und Wissenschaften zu verdanken?“ – Auch das räum’
2270 ich ein; allein glauben Sie denn nicht, daß alle diese verständige Wesen über Liebe, über Freundschaft, über ihr Verhältniß zum höchsten Wesen raffinirt haben würden? Glauben Sie nicht, daß sie eben so viel Entdeckungen an der moralischen Seite des Universums gemacht hätten, als wir an der sichtbaren oder hörbaren gemacht haben? Wäre es nicht besser gewesen, ihr Sybariten,

D 237 Heureux encore que la douleur ne tienne pas à la face visible, dans la- | quelle 1875
 P 100 nous avons fait nos plus grandes extravagances: alors la vie paroîtroit un
 supplice. Mais je sens que je donne un peu trop dans le style de Juvenal:* je
 m'en repens. Je crains de traiter l'homme avec un peu d'injustice. A la foible
 lueur de l'étoile du matin, l'oeil s'apperçoit à peine des objets près de lui;
 mais lorsque le soleil paroît, l'univers visible se dévoile. Peut-être le véhicule 1880
 des sensations des essences morales aura de-même plus d'énergie après le
 crépuscule de cette vie; ou bien, peut-être les organes de la conscience et du
 D 238 coeur ne sauroient se déployer sous no- | tre enveloppe grossiere: ce sont les
 ailes encore informes, cachées sous la peau de la nymphe.

J'ai l'honneur d'être,

1885

MONSIEUR

Votre très humble et très obéissant Serviteur.

Ce 9 de Janvier 1772.



1884 informes] *P* informées 1885–1888 J'ai ... 1772] *JfJ²WM* J'ai l'honneur d'être, etc.
 1887 Serviteur] *cdP* serviteur, Hemsterhuis le fils 1888 Ce] *cdP* La Haye, Ce

- 2280 wenn ihr die fühlbare | Seite, welche der Schmerz bewohnt, vernachlässigt V.I.323
hättet? Noch glücklich, daß der Schmerz nicht an die sichtbare Seite, an wel-
cher wir am meisten ausgeschweift haben, geknüpft ist! Alsdann würde das
Leben eine Marter scheinen. – Aber, ich werde gewahr, daß ich ein wenig zu
sehr in den Ton des *Juvenals* falle; es thut mir leid. Ich fürchte den Menschen
2285 ein wenig zu ungerecht zu behandeln. Bey dem schwachen Schimmer des
Morgensternes nimmt das Auge kaum die, ihm nahen Gegenstände wahr;
aber, wenn die Sonne erscheint, enthüllt sich das sichtbare Weltall. Viel-
leicht wird das Vehiculum der Sensationen der moralischen Wesen eben
auch, nach der Morgenröthe dieses Lebens, mehr Energie haben; oder viel-
2290 mehr, die Organe des Gewissens und des Herzens vermögen vielleicht nicht
sich unter unserer groben Hülle zu entwi- | ckeln; es sind noch ungebildete V.I.324
Flügel, verborgen unter der Haut der Nymphe. –
Ich habe die Ehre zu seyn u. s. w.

Am 9. Jenner 1772.

Addition

L'auteur de la lettre sur l'homme et ses rapports a eu l'avantage de profiter 1890
de plusieurs reflexions, qu'on a fait sur son petit ouvrage, et sur tout des
critiques sensés et justes, qu'un petit nombre de juges éclairés ont daigner
en faire.

On accuse l'auteur assez généralement d'être obscur, et cette accusation
n'est pas inattendue. Peut-être l'obscurité est dans lui, un vice de style. 1895
D'ailleurs toutes les têtes ne sont pas composées comme celle de la personne
à laquelle cette lettre fut adressée. Ensuite cette obscurité pourroit être la
faute du peu de lumière du lecteur: elle peut résulter de la grandeur du sujet
dont on traite, enfin celui qui hazarde de dire du neuf est obligé de se créer
une langue à lui, que peu de lecteurs s'amuse à apprendre. 1900

Si l'obscurité tient à son style, c'est à dire à sa façon de penser, il n'y a
point de remède. Car le tour de penser dans un homme fait est immuable.

Si elle tient à l'ignorance du lecteur on ne sauroit qu'y faire.

Si elle dérive de la grandeur du sujet on n'a qu'à redoubler d'attention et
on verra clair peut être. 1905

Si ce langage étranger paroît un peu barbare il faut un peu d'indulgence.
Ainsi pour se rendre un peu plus intelligible, tout ce qui reste à faire à
l'auteur c'est de combler quelques vides qu'on ne saute pas aisément; de
renforcer quelques démonstrations qui n'avoient pas toute la force et toute
l'évidence dont elles étoient susceptibles, et enfin de donner un peu plus de 1910
précision à des expressions dont il se sert dans ses entretiens avec soi-même
et qui par conséquent sont vraiment obscurs pour les autres.

L'auteur se flatte d'avoir satisfait en quelque façon à ces trois choses par
les additions suivantes, à la tête desquelles il place une réflexion générale
qui auroit pu servir de préface. 1915

1889 Addition] *e add.*

1890–1915 L'auteur ... préface] *e add. & cdDÉJl²WMP om.*

1894 assez] *e asse*

Éclaircissement (*a)

Reflexion Generale qui pourroit servir de Preface

P 102
M.1.85
M.1.86

Parmi la petit nombre de Personnes qui pourroient s'amuser à la lecture de cet ouvrage, il y en aura plusieurs qui en lisant seront convaincus de plusieurs verités qu'il contient, mais apres avoir quitté le livre elles retourneront ou à leurs doutes, ou à des erreurs que par un long usage, elles se sont accoutumées d'adopter comme des verités.

Il ne faudroit pas conclure de cet effet que mes raisonnements sont faux: que mes conclusions sont mal tirées: que les arguments qui mènent à ces conclusions sont trop arbitraires, ou erronés ou equivoques.

La seule raison de cet effet reside dans l'imperfection de notre intelligence bornée.

La conviction parfaite est le sentiment du vrai absolu. Le vrai absolu pour nous, c'est l'identité de l'idée d'une chose et de l'essence de la chose.

Nous avons une conviction parfaite de tout ce que nous appellons axiome: un Tout est plus grand que ses parties, un Tout est aussi grand que toutes ses parties ensemble. Lorsque je fais tomber une ligne droite sur une autre ligne droite, j'ai une conviction parfaite que les angles des deux côtés sont egaux à deux droits. C'est une verité. Par cette verité combinée avec d'autres verités egaleement claires, je parviens à sçavoir que les trois angles d'un Triangle sont egaux à deux droits. En combinant encore ces verités avec d'autres, je trouve que dans le Triangle rectangle le quarré de l'hypothénuse est egal aux deux autres, et ainsi de suite, et tant que je me servirai de lignes subsidiaires dans mes demonstrations, ma conviction sera à peu pres egalement parfaite. Mais lorsque j'efface toutes ces lignes, et que je ne tiens devant les jeux que le seul Triangle rectangle, ma memoire me rappelle bien que moiennant plusieurs manoeuvres de ma raison je suis parvenu à la verité que le rectangle de l'hypothénuse est egal aux deux autres rectangles, mais faute de pouvoir lier ensemble dans un seul instant toutes les verités par lesquelles je suis passé pour y parvenir, il s'en faut beaucoup que ma conviction

1916 (*a) en de comme éclaircissement; en JJ^2WM comme: Note de M. Dumas. 1917 Reflexion ... Preface] e om.] JJ^2WM C'est ici l'endroit le plus propre, à ce qu'il me semble, pour faire une réflexion générale. 1919 lisant] JJ^2WM le lisant | convaincus] JJ^2WM convaincues 1919-1920 plusieurs] e nombre de 1923 cet effet] e ces effets | mes] e me 1926 cet effet] e ces effets 1929 la] JJ^2WM cette | chose] JJ^2 add. Nous avons une conviction parfaite et le sentiment du vrai absolu. Le vrai absolu pour nous, c'est l'identité de l'idée d'une chose et de l'essence de cette chose. (ditt. ?) 1931 que] qu'aucune de | ses parties] JJ^2WM sa partie 1939 mes] e me 1940 tiens] JJ^2WM tiens 1942 verité] e] JJ^2WM add. par exemple 1945 je suis] JJ^2WM j'ai

M.I.87 tion soit aussi grande que celle que j' ai des premieres verités simples d' où je suis parti. Pourtant toutes les verités depuis la plus simple jusqu'à la dernière verité trouvée; non seulement sont également vraies, mais l' essence du Triangle seroit également absurde si l' une de ces verités étoit fausse, que si l' autre de ces verités étoit fausse, et par consequent toutes ces verités 1950 ensemble ne font qu' une seule verité.

J' ai des raisons de croire qu' il peut y avoir des hommes qui ont une conviction aussi forte de la propriété du quarré de l' hypothénuse, que moi j' en ai du plus simple axiome, mais je doute qu' aucune intelligence bornée en voiant un Triangle puisse voir tout ce qu' il est, c' est à dire le total de toutes 1955 les propriétés que sa nature peut admettre.

Si au lieu de me servir de figures ou de lignes subsidiaires, je me sers dans la recherche ou dans la démonstration de quelque nouvelle verité, de formules algebriques, la conviction deviendra beaucoup moins forte encore; P 104 puisque ces formules ne sont que des signes de verités qui proprement ne 1960 sont qu' un peu plus analogues aux verités qu' elles designent, que les mots le sont aux choses qu' ils representent. Pourtant il est incontestable que si les operations algebriques se sont faites avec toute l' attention requise, le resultat de ces operations est non seulement aussi parfaitement vrai que la verité simple d' où je suis parti, mais que ce resultat n' est qu' une et la meme 1965 chose avec cette verité simple considerée d' un autre côté.

Le commun des hommes suppose du plus et du moins dans la verité, ce qui est impossible. Il y a du plus et du moins dans la conviction, et la conviction sera toujours en raison inverse du chemin qu' on a parcouru depuis l' axiome le plus simple jusqu'à la verité cherchée ou démontrée. 1970

Si on pouvoit concentrer toutes les convictions instantanées de toutes les verités par où on a passé, on auroit une conviction aussi forte du resultat de M.I.88 toutes ces verités, que du plus simple de ces verités qui a servi de base, et de principe.

1947 Pourtant] JJ^2WM Cependant 1948 verité] JJ^2WM om. 1950 l' autre] JJ^2WM un autre | verités¹ ... fausse] JJ^2WM mêmes verités l' étoit 1951 font] e sont 1952 ont] JJ^2WM aient 1953-1954 moi j' en ai] JJ^2WM j' en ai moi 1957 ou] JJ^2WM et | je me sers] JJ^2WM j' emploie 1958 quelque ... verité] J^2WM quelques nouvelles verités | de²] J' des] J^2WM les 1960 de] WM des 1961 les] e ces 1962 le] e om.] JJ^2WM ne le | Pourtant] JJ^2WM); et pourtant 1964 ces] P ses | vrai] e vraie 1965 d' où] e dont | et la meme] JJ^2WM seule et même 1967 et] eJJ^2WM ou 1968 et¹] e ou 1970 simple] e simples 1971 on] JJ^2WM l' on 1972 on] JJ^2WM l' on 1973 du] JJ^2WM de la | ces] JJ^2WM ces mêmes

1975 Si au bout de quelques milliards de Syllogismes nous pouvions parvenir à connoître ou à démontrer la vraie cause de l'irregularité apparente de la position des étoiles, la conviction de cette vérité, qui en effet n'est autre que la vérité simple d'où je suis parti, considérée d'une autre façon, seroit nulle; mais en conclure que cette vérité seroit nulle: c'est de la plus grande
1980 absurdité. Dans les raisonnements compliqués l'homme cherche toujours machinalement à rapporter la dernière conclusion à la vérité simple d'où il est parti. Il ne sent pas ce rapport, et par conséquent sa conviction est détruite et il doute, mais s'il prend toujours la pénultième conclusion pour un axiome, comme elle est, il s'accoutumera à sentir les vérités les plus
1985 grandes et les plus éloignées.

Je crois que ceci suffit pour faire voir les raisons du peu de conviction que nous avons souvent des vérités les plus incontestables.

Éclaircissement (*b)

Pag. 11 à la fin je dis que si l'objet hors de l'homme n'étoit pas tel qu'il est
1990 en effet, il ne produiroit pas dans l'âme à travers les moyens: à travers les organes, c'est à dire à travers tout ce qui le sépare de cette âme, les sensations qu'il y produit. Or il produit ses sensations, par conséquent il est entre autre ce qu'il paroît. C'est à dire que cet objet, ou plutôt que la matière est telle qu'elle doit paroître étendue à l'oeil et au tact; qu'elle est telle qu'elle doit
1995 paroître visible à l'oeil, sonore à l'oreille, impenetrable au tact etc.

Éclaircissement (*c)

Voici ce qui peut servir de Corollaire, en cet endroit. Comme ce qui n'est M.1.96 pas décomposable jusqu'à extinction d'essence, est éternel par sa nature, à plus forte raison ce qui n'est pas décomposable du tout, est éternel par sa

1975 pouvions] *de pussions (d corr.)* 1976 à] *P om.* 1978 d'où] *eJ'J²WM* dont | façon] *JJ²WM add.* cette conviction, dis-je, 1979-1980 mais ... absurdité] *JJ²WM* mais il seroit de la plus grande absurdité d'en conclure que cette vérité seroit nulle 1981 d'où] *e* dont] *JJ²* de laquelle] *WM* de la quelle 1982 et] *JJ²WM om.* | sa] *JJ²WM* la 1984 est] *JJ²WM* l'est | s'accoutumera] *eJ'J²WM* s'accoutume 1986 faire voir] *eJ'J²WM* montrer 1988 (*b) *e add. éclaircissement* 1996 (*c) *en de comme éclaircissement; en JJ²WM comme:*
Note de M. Dumas. 1997 peut] *e* pourra

nature. Or le *moi*, la conscience du *moi*, ce qui constitua le *moi*, est simple. 2000
Par conséquent ce qui constitue le *moi* est éternel par sa nature.

Éclaircissement (*d)

M.I.96 Tout ce qui est, est dans chaque moment d'une façon déterminée, et il est
contradictoire que la même chose soit en même temps de deux manières dif- 2005
férentes. Par conséquent ce qui existe par soi-même ou par son essence, est
dans un moment donné d'une manière déterminée, et il est contradictoire
que dans ce moment il soit d'une façon autrement déterminée. Existant par
son essence, la manière dont il existe tient à son essence. Mais la manière
P 106 d'exister tenant à son essence dans un moment, doit tenir à son essence
M.I.97 dans tout moment. Or étant contradictoire qu'il existe d'une autre manière 2010
dans un moment, il est contradictoire qu'il existe d'une autre manière
dans tout moment. Par conséquent ce qui existe par soi-même existe d'une
façon déterminée éternellement; et par conséquent il est immuable. Il existe
d'ailleurs nécessairement, parce qu'il seroit contradictoire qu'il n'exista
pas. 2015

Posons que ce qui existe par soi-même soit *A* dans un moment, il a
dans soi tout ce qu'il faut pour être *A* dans ce moment; il est *A* parce
qu'il est contradictoire qu'il n'est pas *A* dans ce moment. Mais l'existence
étant de l'essence de *A* dans un moment, il est de son essence dans tout
moment. 2020

NB. La belle démonstration contenue dans cette nôte est prise presque
môt à môt des Essais Métaphysiques de feu Rev: s'Gravesande. ouvrage
MS.*

2000 la ... moi²] *e om.* | constitua] *eJfJ²WMP* constitue | moi³] *e add.* la conscience du
moi | simple] *e add.* et pas décomposable] *JfJ²WM* et n'est pas décomposable 2002 (*d)
en de comme éclaircissement; en JfJ²WM comme: Note de M. Dumas. 2003 façon] *eJfJ²WM*
manière 2004 chose] *e choses* 2010 dans] *e dan* | tout] *eJfJ²WM add.* autre
2011 existat] *eJfJ²WM* existe] *P* exista 2014 n'exista] *JfJ²WM* n'existât 2015 pas] *e*
point 2016 par ... même] *e om.* 2018 n'est] *JfJ²WM* ne soit 2019 il] *JfJ²WM*
elle | tout] *JfJ²WM add.* autre 2021–2023 NB ... MS] *JfJ²WM om.* 2021 La] *e*
Tout cette | contenue] *P* contenu | contenue ... nôte] *e om.* | prise presque] *e* presque prise
2022 Essais ... s'Gravesande] *e* Essais métaphysiques du célèbre s'Gravezende | Métaphy-
siques] *P* Méaphysiques | Rev.] *P M.*

Éclaircissement (*e)

2025 Paragrapes à ajouter.

On pourra demontrer la meme chose de cette façon.

M.1.97

2030 Nous venons de voir que ce qui existe par soi même existe d'une façon déterminée eternellement. Par consequent ses modifications ne sçauroient être changées. Or la matiere est figurée et figurable par sa nature. Par consequent une des modifications de la matiere pourra être changée à l'infini, par consequent la matiere n'existe pas par soi meme, mais par un autre.

Encore. Ce qui existe par soi meme, et dont l'essence est d'exister, est comme nous venons de voir immuable par sa nature. Par consequent il n'est pas susceptible d'augmentation; par consequent infini par sa nature. Or la matiere est figurable par sa nature, par consequent figurée par sa nature, et ainsi terminée et finie par sa nature, par consequent elle n'existe pas par soi même, mais par un autre.

M.1.98

Éclaircissement (*f)

2040 Nôte. Le rapport local des choses est le resultat de l'etat d'équilibre et de repos parfait du Total ou du Tout dans chaque moment individuel.

M.1.106

L'inertie est donc la mesure dans chaque chose, de la force avec laquelle cette chôse tache de conserver son repos ou son rapport local actuel; et cette force depend immediatement de l'energie de la composition de cette chose vis à vis de tout ce qui l'environne.

2045 Or cette energie depend immediatement de la quantité de matiere; et de la position reciproque des particules de matiere qui composent cette chose; par consequent la force d'inertie est proprement la force avec laquelle une chose est ce qu'elle est.

2024 (*e) en de comme éclaircissement; en *JJ²WM* comme: Note de M. Dumas. 2025 Paragrapes à ajouter] *eJJ²WMP om.* 2029 changées] *e* changée 2030 modifications] *e* modification 2033-2034 comme ... d'augmentation] *e* imuable par sa nature, comme nous venons de voir, ainsi il n'est susceptible d'aucune augmentation] *JJ²WM* infini par sa nature, comme on peut le démontrer; car nous avons vu qu'il est immuable par sa nature; ainsi il n'est susceptible d'aucune augmentation: 2034 infini] *eJJ²WM* il est infini | Or] *e* Mais 2036 terminée] *JJ²WM* déterminée | par²] *eJJ²WM* et par 2038 (*f) en de comme éclaircissement; en *JJ²WM* comme: Note de M. Dumas. 2039 Nôte] *eJJ²WMP om.* | est] *e* et 2040 individuel] *e* individuelles 2041 L'inertie] *eJJ²WM om.* ¶ 2042 tache] *e* tacte 2046 matiere] *e* matieres

L'inertie n'est donc pas une faculté qui feroit persister un corps dans son état de mouvement ou de repos.

2050

1°. Le mouvement ni le repos ne font pas l'état d'une chose.

2°. La faculté de persister à changer successivement de rapport local seroit totalement contradictoire à la faculté de persister dans le repos.

P 108

3°. Nous avons vû tantôt que le mouvement dans un corps est l'action, ou l'effet d'une action externe, continue, et presente.

2055

Éclaircissement (*g)

M.I.107 *Nôte.* Le repos d'un corps quelconque est l'état d'équilibre entre l'action de ce corps, et entre toutes les actions de tout ce qui l'environne sur lui. Si pour mouvoir ce corps il ne fallut que vaincre cette équilibre, une force infiniment petite suffiroit pour mettre tout corps en mouvement.

2060

Tout corps est un composé de particules de matiere. Toute action sur un corps quelconque ne tend pas seulement à le mouvoir, ou à lui faire changer de rapport local, mais elle tend sur tout à le detruire en tant que composé ou plus tôt à le dissoudre ou bien à brouiller les actions reciproques de ses parties les unes sur les autres. Supposons un corps parfaitement mol, c'est à dire dont la coherence interne, ou bien celle des parties qui le composent seroit nulle, il ne faudroit qu'une force infiniment petite pour detruire son composé, et pour lui faire changer de rapport local. Supposons un corps dur dont la masse, ou bien la coherence interne est donnée: supposons que par quelque obstacle le mouvement ou le changement de rapport local de tout ce corps est rendu impossible, il s'en suivra que le corps en tant que composé sera detruit si la force qui agit sur lui surpasse la coherence totale interne, qui est la mesure de son indestructibilité, ou celle de sa force d'inertie.

2065

2070

2049 persister] e persisté 2050 ou] e et 2051 ni] e ou | font] e sont 2053 contradic-
toire] e contraire 2054 tantôt] JJ²WM plus haut 2056 (*g) en de comme éclaircissement;
en JJ²WM comme: Note de M. Dumas. 2057 Nôte] eJJ²WMP om. 2058 entre] P
om. | actions ... lui] JJ²WM actions sur lui de tout ce qui l'environne. 2059 fallut] e
falut] JJ²WM falloit | cette] JJ²WM cet 2061 Toute] e), tout 2062 ne tend] e
n'etend | ne ... seulement] JJ²WM non-seulement tend | le] e la 2064 dissoudre] e
dessandre 2065 unes] e une | mol] J²WM mou 2069 est] JJ²WM soit | donnée] J²W
donné 2071 est] JJ²WM soit 2072 surpasse] e suppose 2073 ou] e add. bien | celle]
JJ²WM om.

Éclaircissement (*h)

2075 Nôte. J'ai le droit de supposer que mon Lecteur soit convaincu de la regu-
larité de la plus part des raisonnements, qui se trouvent dans cet ouvrage,
et principalement de ceux qui m'ont servi à demontrer les verités les plus
importantes; mais c'est ici qu'il sera necessaire de faire une reflexion, qui
pourra servir à applanir une difficulté, la quelle depuis tant de Siêcles, a mis
2080 des obstacles aux progres de l'esprit humain; je parle de l'incomprehensibi-
lité de ce que les hommes ont appellé spirituel, ou bien immateriel.

Si on raisonneit de cette façon,* (et c'est ainsi qu'on raisonne plus sou-
vent qu'on ne le pense) ce qui n'est ni tangible, ni visible, ni sonore etc., n'est
rien, et par consequent ne pourra jamais produire aucun effet physique, c'est
2085 à dire aucun effet qui seroit tangible, visible etc. ce raisonnement ne vaudra
rien sans doute; car supposons qu'un aveugle raisonna ainsi: ce qui n'est
ni sonore, ni tangible etc. n'est rien; que sera-ce de cette immense eten-
due de tant de Soleils, de tant de mondes, dont l'aveugle ne sçauroit avoir
le moindre idée! Mais tachons d'eclaircir la chose autant que possible.

2090 Tout ce qui est, est essence. Une essence en tant qu'elle a du rapport
à l'organe du tact, nous l'appellons essence tangible. En tant qu'elle a du
rapport à l'organe de la vue, nous l'appellons essence visible. En tant qu'elle P 110
a du rapport à l'organe de l'ouïe, nous l'appellons essence sonore etc.; et en
general, en tant qu'elle a du rapport à tous ces organes, nous l'appellons
2095 matiere. Pour définir cette matiere le plus philosophiquement possible, on
n'a pû que puiser dans nos sensations et dans nos idées, qui sont les resultats
de ces rapports, et de là sont derivés les attributs que nous donnons à cette
matiere; comme *etendue*, *impenetrabilité*, etc. ou bien plus-tôt tangibilité,
visibilité, etc.

2100 La precision de la definition de cette matiere, la rendit plus applicable à
la geometrie, et maniée enfin par un genie tel que celui de Neuton. Elle pro-
duisit une phisque vraie, dont les fondements étoient inalterables. Les sec-
tateurs de ce grand homme en marchant sur ses traces, pousserent l'empire
de la verité dans la physique, jusqu'à un point qui étonne; mais à mesure de
2105 leurs progres dans cette science l'idée de la matiere aquit insensiblement
une rigidité, que tres assurement elle n'avoit pas dans la tête de Neuton.

2074 (*h) deP add. éclaircissement 2075 Nôte] eP om. 2083 n'est] e ce n'est
2085 vaudra] e voudroit 2086 raisonna] P raisonnât | ce] deP { Car] e add. ¶ 2087 etc.
n'est] e ni et ce. est 2090 qu'elle] e quelle 2094 du rapport] e des rapports 2096 les
resultats] e le resultat 2097 derivés] e derivé 2100–2106 La ... Neuton] e add. & dP om.
2102–2103 sectateurs] e sectateur

Supposons qu'un homme destitué de l'organe du tact, donna de même le nom de matiere à toute essence qui auroit des rapports avec ses organes, qu'elle pût manifester à lui par ses organes, il est evident que l'impenetrabilité n'entreroit plus dans la definition de la matiere. Supposons qu'un 2110 aveugle donna de meme le nom de matiere à toute essence qui pût manifester ses rapports avec lui, à lui, par ses organes, l'etendue ne seroit plus un attribut de la matiere. Supposons qu'un être doué de cent autres organes, qui tous auroient d'autres et de differents rapports à l'essence, donna de même le nom de matiere à toute essence, en tant qu'elle aura du rapport avec ses 2115 organes, la matiere auroit de tout autres attributs.

Remarquons à present la contradiction et l'absurdité apparentes qui resultent de ces suppositions, qui dans elles mêmes ne sont nullement absurdes. Dans le premier cas, la matiere ne seroit pas impenetrable : quelle idée se faire d'une matiere sans impenetrabilité ! Dans le second cas, elle ne seroit 2120 pas etendue : quelle idée se faire d'une nature non etendue ! Dans le troisieme, elle n'auroit rien de commun avec ce que nous appellons matiere, c'est à dire avec l'essence en tant que l'essence a du rapport avec nos organes actuels. Quelle idée se faire d'une chose dont on ne sauroit rien nier ni affirmer. 2125

Un objet n'est pas tangible parce qu'il est visible, il n'est pas visible parce qu'il est sonore etc. La lumiere n'est lumiere que pour les jeux. Le son n'est son que pour l'oreille, et l'essence n'est visible, tangible, sonore etc. que par ses rapports au tact, à la vue, à l'ouïe, c'est à dire parce qu'elle est, ce qu'elle est. 2130

Ainsi lorsqu'on a démontré que l'Ame n'étoit pas matiere, on a démontré que l'Ame n'étoit pas essence, en tant que l'essence a du rapport au tact, à la vue etc. Lorsqu'on a démontré que l'homme est doué d'un organe distingué de ses cinq autres organes, on a démontré que l'essence avoit des rapports avec nous, qu'elle manifeste à travers d'autres moiens que la vue, l'ouïe, le 2135 tact etc., et j'ai appelé ce moiien, autant qu'il tient à nous, du nom d'organe moral, par lequel nous recevons toutes nos sensations morales.

Mais voici dans toute sa force une objection qu'on pourroit me faire.

2107 Supposons] *e add.* à present | homme] *e add.* qui seroit | donna] *P* donnât
 2109 qu'elle ... organes] *e om.* 2111 donna] *P* donnât 2111-2112 pût ... par] *e* auroit des
 rapports avec 2113 organes] *e* espèces d'organes 2114 auroient] *e* auroit | donna] *P*
 donnât 2115 aura] *e* auroit 2118 elles mêmes] *e* elle meme 2121 nature] *eP* matiere
 2121-2122 troisieme] *P add.* cas 2123 du rapport] *e* des rapports 2124-2125 Quelle ...
 affirmer] *e add.* & *dP om.* 2134 ses] *e* ces 2138-2146 Mais ... montrer] *e om.* & *add.*
 Pour oter toute obscurité et prevenir toute espece d'objection, il faudra prouver deux choses
 encore

Vous dites que l'essence a des rapports avec nos organes actuels, et par
 2140 conséquent qu'elle est visible, sonore, etc. que nous avons appelé cette
 essence, en tant qu'elle a ces rapports, du nom general de matiere. Vous avez
 démontré que l'Ame n'est pas matiere, mais pourtant qu'elle est, et ainsi elle
 est essence, mais l'essence a des rapports avec nos organes, d'ou resultent la P 112
 visibilité, la tangibilité etc. Or ces rapports derivent de la nature de l'essence,
 2145 par conséquent l'Ame doit être visible, tangible etc.

Pour repondre à ce raisonnement d'une façon complète, il faut montrer
 1°. que toute essence n'a pas un rapport avec nous et nos organes, qui
 puisse se manifester à nous par nos organes.

2°. Qu'il est tres possible qu'une essence par une qualité, qui ne sçauroit
 2150 se manifester à nous par nos organes, puisse agir sur des essences qui ont
 des qualités qui se manifestent à nous par nos organes.

Pour qu'un homme ait une sensation d'une autre essence hors de lui, il
 faut trois choses necessairement.

1°. Il faut que cette essence puisse agir sur ce qui est entre elle et l'homme.

2155 2°. Il faut qu'il y ait quelque chose entre elle et l'homme, et que j'appelle
 vehicule d'action.

3°. Il faut que l'homme ait un organe analogue à ce vehicule, c'est à dire,
 capable d'en pouvoir recevoir l'action.

Si l'une de ces trois choses manquent, il n'y a pas de sensation. Par
 2160 exemple

1°. Un corps parfaitement diaphane ne sçauroit refléchir la lumiere. Par
 conséquent, il n'y a pas de vision, faute de l'action de l'objet sur le vehicule.

2°. Un carillon placé dans le vuide, il n'y aura pas de son, faute d'un
 vehicule intermediaire.

2165 3°. Un homme etant sourd et aveugle, il n'y a ni son ni vision, faute
 d'organes analogues aux vehicules.

Un grand morçeau du Crystal le plus pûr, et le plus parfaitement poli, sera
 invisible, parce qu'il fera passer toute lumiere, et nous ne devons qu'à son
 rapport à l'organe du tact, la connoissance de son inpenetrabilité. Le tact
 2170 aneanti, ce grand morçeau de Crystal sera donc rien ?

L'air cet agent si necessaire à tout ce qui respire, et si terrible lorsque son
 ressort se relache, sera donc rien sans le tact et l'oreille ? Mais ce qui est
 plus fort, les effluctions magnetiques, dont les effets sont si sensibles et si

2149 tres] *e om.* 2151 se manifestent] *e* peuvent se manifester | organes] *e add.* tellement
 que ces essences les manifestent à nous par nos organes 2152 essence] *e add.* quelconque
 2155 et²] *e om.* 2159 manquent] *P* manque 2166 analogues] *e* anatogues 2168 qu'à] *e*
 qua 2169 rapport] *e* rapports 2171 et] *e* est 2173 effets] *e* effet | sensibles] *e* prompts

prompts, seront donc rien, parce que c'est une essence qui précisément ne manifeste aucun rapport quelconque avec aucun de nos organes, ou parce qu'aucun véhicule analogue à son activité, et à nos organes se trouve entre elle et nous. 2175

C'est de ces considérations que je puis conclure avec confiance, que nous sommes convaincus de l'existence de certaines essences qui ont ou peu, ou point de rapports avec nous, ou avec nos organes, qui puissent se manifester à nous par nos organes. 2180

Pour ce qui est de la seconde proposition, sa démonstration est toute simple, car supposons un homme destitué de l'organe du tact, et doué de celui de l'ouïe, il est évident, que l'essence ne se manifeste pas à lui, par le tact, et que par conséquent, pour lui, elle n'est pas impenetrable. Mais un marteau frappe et agit sur la cloche, en tant que ce marteau et cette cloche ont de l'impenetrabilité, ou en tant que tous les deux tiennent à la face tangible. Pourtant l'action du marteau sur la cloche manifeste le rapport de la cloche à l'homme en tant qu'elle tient à la face sonore. 2185

Supposons un homme destitué de l'organe du tact, et place devant un bloc immense du Crystal le plus pur. Ce Crystal n'existe pas pour lui, puisqu'il ne sauroit le voir, faute de l'action du crystal sur ce qui le separe de l'homme, le sentir faute d'un organe analogue. Supposons un autre bloc de la même nature que heurte contre le premier, en le brisant en mille pièces, à l'instant même pour cet homme ces deux cristaux seront visibles et sonores, et cela, par l'action de ces deux morceaux l'un sur l'autre, en tant qu'ils sont impenetrables ou solides, c'est à dire en tant qu'ils ont une qualité dont l'homme supposé ne sauroit avoir jamais la moindre notion quelconque. 2190 2195

Posons le cas que notre homme soit philosophe, et qu'il ne se contente pas de voir des effets, mais qu'il veuille en connoître les causes, il est évident qu'il chercheroit pendant toute l'éternité la cause de ce phénomène en vain. 2200

Si on veut prendre la peine d'appliquer ces cas à tant d'effets, dont nous ignorons les causes, on verra d'un côté combien il est commun dans la nature, qu'il y a des causes dont l'analogie avec leurs effets est totalement voilée pour nous, et nos organes actuels, ou dont les actions produisent des effets, sensibles pour nous, et pour nos organes, n'ont rien de commun avec nos façons d'apercevoir et de sentir. Et de l'autre, combien l'homme cherche souvent en aveugle, et s'amuse avec ardeur à des recherches nécessairement inutiles. 2205

2174 prompts] e sensibles 2176 analogue] e analoque 2180 ou] e et 2184 l'ouïe] e l'oreille 2190–2209 Supposons ... inutiles] e add. & dP om. 2196 qu'il] e qu'ils

2210 Il s'ensuit necessairement, qu'une essence par une qualité, qui ne sçau-
roit se manifester à nous par aucun de nos organes actuels, peut agir sur une
autre essence, tellement, que cet autre essence manifeste son rapport à nous P 114
par quelqu'un de nos organes.

Par consequent toute cette incomprehensibilité s'évanouit, et il est tres
2215 possible que ce que nous appellons essence immaterielle (parce qu'elle ne
manifeste aucun rapport à nous, par aucun de nos organes) puisse agir sur ce
que nous appellons essence materielle (parce qu'elle manifeste son rapport
à nous par nos organes).

Ainsi il ne reste plus rien de cette absurdité pretendue de l'action de
2220 l'Ame immaterielle sur un corps materiel. Et il paroît clair que Lucrece s'est
un peu trop hazardé en tirant cette conclusion

*Ergo praeter inane, et corpora, tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura relinqui.**

Il ne s'agit pas seulement d'une troisieme nature, qui seroit autre que le
2225 corps ou l'espace; mais il y a une probabilité infinie d'une infinité d'autres
qui ne sont ni corps ni espace; il y a une probabilité infinie qu'il y a une
infinité de vehicule d'actions pour lesquels nous n'avons point d'organes. Il
y a une probabilité infinie que nous avons quantité d'organes, ou l'action des
essences propagés par les vehicules analogues ne sçauroit atteindre encore.

2230 Éclaircissement (*j)

L'Esprit general qui domine dans chaque Perihelie sur toutes les connois- M.1.159
sances humaines derive necessairement des premieres idées de rapport qui
se sont formées dans les têtes des hommes en sortant de la Barbarie. Ces
idées de rapport sont toujours celles qui sont et les plus utiles actuellement,
2235 et les plus faciles à former apres avoir passé un Aphelie, et par consequent
la nature de ces premieres idées de rapport depend de la nature de l'etat de
l'homme dans chaque aphelie.

2210 Il] e De tout ce que je viens de dire | necessairement] e naturellement 2212 cet]
e cette 2214 Par] e), et par | incomprehensibilité] e add. apparente 2216 de] e des
2217 son rapport] e ses rapports 2222 inane] e mane | se] e om. 2223 relinqui] e
lerinqui 2224-2229 Il ... encore] e add. & dP om. 2230 (*j) en de comme éclaircissement;
en JJ²WM comme: Note de M. Dumas. 2231 Perihelie] e perichelie 2232 rapport] WM
rapports 2233 en] J²WM om. 2234 rapport] e rapports 2235 un] e une

Lorsque l'état des hommes dans l'Aphelie εἴτε γηγενεῖς ἦσαν, εἴτ' ἐκ φθορᾶς τινος ἐσώθησαν,* à été une ignorance parfaite, les premières idées de rapport sont des idées de coexistence. 2240

Une étoile se lève-t-elle ou se couche-t-elle avant ou après le Soleil : un fleuve se déborde-t-il : l'un est cause de l'autre. Et ce qui est curieux c'est que toujours l'objet le moins connu sera la cause de l'objet qui est le plus connu (par exemple Syrius et le Nil). Une Comète paroît-elle, quelque grand événement arrive-t-il sur la terre en même temps, le rapport entre ces deux choses est que l'une est cause de l'autre, et la contemplation superficielle de deux choses aussi disparates fait naître nécessairement le goût et l'esprit du merveilleux. 2245

M.I.160 Lorsque l'état de l'homme dans l'Aphelie a été l'esclavage, l'excès de population, les démigrations, les premières idées de rapport tiennent à l'utilité présente, aux rapports des hommes entre eux, à la formation, l'établissement, et la défense des petites Sociétés, d'où dérive naturellement l'héroïsme, l'Amour de la Patrie, l'esprit du sentiment moral. 2250

Lorsque l'état de l'homme dans l'Aphelie a été la faineantise superstitieuse, les couvents et les Moines font bientôt naître l'esprit pusillanime et symétrique, d'où dérive à la fin l'esprit Géométrique et exact. 2255

Éclaircissement (*k)

P 116
M.I.162 Note. Supposons deux individus *A* et *B*. Supposons que dans l'état présent de leur coexistence, le rapport de *A* à *B* est exprimé par *m*, et que dans un autre état possible ce rapport seroit exprimé par *x*. Le rapport *m* produira nécessairement de tels effets, et le rapport *x* produiroit nécessairement de tels autres effets. 2260

Or les rapports *m* et *x* tiennent également à l'essence de *A* et de *B*, et l'essence de *A* et de *B* seroit aussi absurde si le rapport *x* ne pût avoir lieu, que si le rapport *m* ne pût avoir lieu. 2265

2238–2239 εἴτε ... ἐσώθησαν] *e om.* 2239 ἐσώθησαν] *JJ²WM add. trad.* : Sive terrigenae, sive alicujus ruinae sint superstites. | été] *e* été | rapport] *e* rapports 2243 qui est] *e om.* | le] *e dub.* la 2244 quelque] *JJ²WM*)? quelle 2245 en ... temps] *e* dans le même temps 2250 démigrations] *JJ²WMP* migrations 2251 la formation] *J²WM om.* 2251–2252 l'établissement] *J'* à l'établissement 2252 et la] *JJ²WM* et à la | dérive] *JJ²WMP* dérivent 2255 pusillanime] *e add.* minitieux 2257 (*k) en deP comme éclaircissement; en *JJ²WM* comme : Note de M. Dumas. 2258 Supposons] *JJ²WMP om.* 2259 leur] *e* leurs | est] *JJ²WM* soit 2260 m] *e* en 2261 de²] *JJ²WM om.* 2264 pût] *JJ²WM* pouvoit 2265 pût] *JJ²WM* pouvoit

Or celui qui a créé *A* et *B* a mis dans leurs essences aussi bien *x* que *m*, c'est à dire les causes nécessaires des effets qui en resulteroient.

Le rapport de *A* et de *B* avec leur Createur resulte de l'essence immuable du Createur et de leur essence, qui contient *m* et *x* également. Par consequent vis à vis de Dieu *A* et *B* sont immuables, et leur essence est de contenir ce qui fait *m* et ce qui fait *x*.

Mais supposons *A* un être libre et actif qui peut choisir entre le *m* et le *x*; il fait exister *x*, mais *m* tient également à son essence, et quoique vis à vis de soi meme, il ne paroît que sous la face *x* qu'il a fait exister, il paroît sous les faces de *x* et de *m*, vis à vis de celui dont il tient son essence.

Dieu a créé les essences avec tous leurs possibles et l'Etre libre, actif, et doué de l'organe moral se crée son etat des possibles.

On pourroit remarquer ici, que de cette façon la priere seroit tout à fait inutile à l'homme, mais je repond

1. Qu'autant que j'en puis juger, mon raisonnement est juste.

2. Que Dieu n'a que faire des prières des hommes.

3. Que la priere donne à l'homme ou manifeste dans l'homme une direction qu'il prend dans la sphere de son activité, qui le rapproche de l'Être Suprême et qui est necessairement la meilleure de toutes les directions possibles qu'il puisse choisir.

4. Que le rapport de nous à Dieu est celui du petit déterminé à l'infini, pour en avoir quelque idée, il suffit d'être homme, que le rapport de Dieu à nous est celui de l'infini au petit déterminé, pour en avoir une idée il faut être Dieu, du premier de ces rapports suit l'utilité de la priere, mais si du second derive la possibilité qu'elle soit exaucée, c'est un problème dont la solution tient à une revelation, et qui ne sçauroit se rendre par la philosophie.

2266 aussi bien *x*] *JJ²WM* *x* aussi bien 2269 *m* et *x*] *JJ²WM* *x* et *m* 2272 peut] *JJ²WM* puisse | le *m*] *JJ²WM* *m* | le *x*] *JJ²WM* *x* 2274 paroît] *JJ²WM* paroisse 2276 et l'Etre] *JJ²WM*); l'être 2278–2291 On ... philosophie] *eP add. & dJJ²WM om.*

E 1;
M.II.211;
P 118

Description philosophique du caractere de feu mr. F. Fagel.

Divā – – nos ire per omnem
(Sic amor est) Heroa velis, Scyroque latentem.
Statius.*

5

M. DCC. LXXIII.



E 3;
M.II.213;
P 120

Description philosophique du caractere de feu mr. F. Fagel.

Les grandes ames, qui se manifestent de temps en temps parmi les hommes, sont des ouvrages de la providence destinés à une fin qui ne tient pas à ce monde: ce sont des germes qui poussent dans l'éternité. 10

E 4 Si on ne les considere que de ce côté, les célébrer se- | roit peu consolant pour les ames vulgaires; mais comme c'est à l'art, à l'éducation, et au travail, de modifier leurs développemens au meilleur usage de la société, il y a de la sagesse à perpétuer leur mémoire, afin que l'émulation tâche du moins de tirer de l'art, de l'éducation, et du travail, tout l'avantage possible. 15

Les Génies supérieurs, qui, par leurs travaux et par leurs écrits, ont éclairé les hommes, trouvent un éloge assuré dans la lumière qu'ils ont su répandre.

E 5 Ceux dont les belles actions ont été suivies de grands évé- | nemens, sont proprement du ressort de la poésie: c'est elle qui peint les événemens et les actions en beau, et en laisse deviner la source primitive. 20

M.II.214 Ceux dont les grandes actions, par un malheureux concours de choses, n'ont pas produit des effets analogues, appartiennent à l'éloquence, qui, par son art, supplée en quelque façon aux événemens.

Mais pour ceux, qui, se développant avec trop de rapidité, mûrissent, et quittent le monde, avant que la société ait eu les occasions de sentir leur 25

6 M. DCC. LXXIII.] *J²WM om.*] P (La Haye) 1773

Der Charakter des verstorbenen Herrn F. Fagel; philosophisch beschrieben.

V.III.121

*Diva – – nos ire per omnem
(Sic amor est) Heroa velis, Scyroque latentem.
– Statius*

5

(Gedruckt im Jahre 1773.)

Der Charakter des verstorbenen Herrn F. Fagel; philosophisch beschrieben.

V.III.123

Die großen Seelen, welche jezuweilen unter den Menschen zum Vorschein
10 kommen, sind zu einem Zwecke jenseits dieser Welt bestimmte Werke der
Vorsehung; sie sind Keime, die in der Ewigkeit aufgehen. Betrachtet man
sie nur von dieser Seite, so würde ihr Lob wenig tröstliches für gewöhnliche
Seelen haben, da, aber die Kunst, die Erziehung, der Fleiß ihre Entwicklung
zum möglich besten Gebrauch der Gesellschaft zu veranstalten haben; so ist
15 es Weisheit, ihr Andenken zu verewigen, damit die Nacheiferung wenigstens
die Kunst, die Erziehung und den Fleiß bestmöglichst zu benutzen suche. |

Die erhabenen Geister, die durch ihre Arbeiten und Schriften die Men-
schen aufgeklärt haben, finden in dem ausgestreuten Lichte einen sichern
Lobspruch.

V.III.124

20 Diejenigen, deren schöne Handlungen mit großen Erfolgen begleitet wa-
ren, geben eigentlich Stoff für die Dichtkunst: sie mahlt die Begebenheiten
ins schöne und läßt ihre Urquellen errathen.

Diejenigen, bei denen große Handlungen wegen eines unglücklichen
Zusammenflusses von Umständen keine entsprechende Wirkung hervor-
25 brachten, gehören der Beredsamkeit an, welche durch ihre Kunst gewisser-
maßen die Begebenheiten ersetzt.

Was aber diejenigen betrifft, die sich zu schnell entwickelten, reiften,
und aus der Welt gingen, ehe die Gesellschaft Gelegenheit hatte, ihren be-

heureuse influence, il appartient à la philosophie de les décrire, comme
 E 6 des | productions extraordinaires, ou comme ces astres qui brillent quelques
 jours, s'éloignent de la terre, et paroissent s'évanouir à nos yeux.

C'est d'un des hommes de cette espece que la République des Provinces-
 Unies vient d'essuyer la perte. 30

François Fagel,* né d'une maison, qui, depuis plus d'un siecle, s'est illus-
 trée par une suite d'excellents hommes d'état et de guerre, mourut à la Haie
 à l'âge de 33 ans le 28 du mois d'Août passé.

Dès son enfance il donna de grandes espérances, par sa douceur, sa viva-
 E 7 cité, et, ce qui est rare à cet âge, par | un goût décidé pour le vrai et pour le 35
 beau. Sa jeunesse fut confiée à un homme d'un grand savoir,* d'une grande
 expérience, et dont les moeurs étoient universellement respectées. Il fit ses
 premieres études à l'Université de Leide,* passa ensuite à Lausanne, fit ses
 voyages* par la Suisse, l'Italie, la France, et l'Angleterre; et à son retour dans
 sa patrie, il fut associé à son pere* dans le poste éminent de Greffier de leurs 40
 Hautes Puissances.

P 122 Il étoit doué de plusieurs qualités, qui se trouvent rarement ensemble,
 E 8 et presque jamais dans un si haut degré | de perfection; et de cet heureux 45
 assemblage devoient naturellement naître de nouvelles facultés, qui l'ont
 distingué parmi le petit nombre d'hommes qu'on puisse lui comparer.

Il avoit la mémoire prodigieuse. Né avec l'esprit Géometre, il avoit toutes
 ses idées claires, distinctes, bien terminées, et le jugement sûr. Le tact, cette
 M.II.215 faculté qui paroît pénétrer dans l'essence des choses, et qui n'est propre-
 ment que l'effet d'une opération rapide du jugement, il l'avoit admirable,
 E 9 et, par conséquent, la conception prompte et facile. Il avoit | cette élévation 50
 d'esprit qui ne voit jamais une chose seule, mais qui en embrasse plusieurs
 à la fois, avec les rapports qui les lient: ce qui donne au savoir une grande
 maniere. Il avoit une présence d'esprit qui ne s'est jamais démentie, et, mal-
 gré des apparences de distraction, il étoit à tout moment le maître de fixer
 toute son attention sur ce qu'il vouloit. Il avoit le talent rare de bien écouter, 55
 et de bien répondre. Son esprit, aussi souple que vaste, se plioit à tout. Il
 étoit fort difficile de lire dans les traits de son visage ce qui se passoit dans son
 E 10 ame; les seuls moments | exceptés, où il secouroit des malheureux. C'étoit
 alors qu'on voyoit un espece de désordre, causé par la double sensation de

29—30 Provinces-Unies] *E* Provinces unies 33 passé] *J²W* 1773] *M add. note*: C'étoit l'an
 1773.

glückenden Einfluß zu verspüren; so steht es der Philosophie zu, sie zu
 30 beschreiben, wie ungewöhnliche Erzeugnisse, oder wie Gestirne, die einige
 Tage glänzen, sich von der Erde entfernen, und vor unsern | Augen zu ver- V.III.125
 schwinden scheinen. Einen Mann dieser Art hat die Republik der vereinigt-
 en Niederlande so eben verloren.

Franz Fagel, aus einem Hause, das seit länger als einem Jahrhunderte
 35 durch eine Reihe vortrefflicher Staats- und Kriegsmänner sich verherrlicht
 hat, starb im Haag, den 28 des verwichenen Monats August, in einem Alter
 von 33 Jahren.

Von Kindheit auf gab er große Hoffnungen von sich, durch seine Sanft-
 muth, seine Lebhaftigkeit, und was in diesem Alter selten ist, durch eine ent-
 40 schiedene Neigung für das Wahre und Schöne. Seine Jugend wurde einem
 Manne von großer Wissenschaft, großer Erfahrung, und allgemein verehrt-
 en Sitten anvertraut. Er legte den Grund seiner Studien auf der Universität
 zu Leiden, ging hierauf nach Lausanne, bereiste die Schweiz, Italien, Frank-
 reich und England, und ward bei seiner Zurückkunft seinem Vater in dem
 45 erha- | benen Posten eines Greffiers ihrer Hochmögenden an die Seite gege- V.III.126
 ben.

Er war mit manchen Eigenschaften begabt, die selten und fast nie in
 so hohem Grade beisammen sind, und aus dieser glücklichen Vereinigung
 mußten natürlich neue Fähigkeiten entspringen, die ihn unter der kleinen
 50 Anzahl mit ihm vergleichbarer Menschen auszeichneten.

Er hatte ein erstaunliches Gedächtniß. Mit einem geometrischen Ver-
 stande geboren, hatte er lauter klare, deutliche, wohl begränzte Begriffe,
 und eine sichere Beurtheilung. Der Wahrheitssinn, diese Kraft, welche in das
 Wesen der Dinge einzudringen scheint, und die eigentlich nur die Wirkung
 55 einer sehr schnellen Handlung der Urtheilskraft ist, war bei ihm ganz aus-
 nehmend, und folglich seine Fassung schnell und leicht. Er hatte jene Höhe
 des Geistes, welche nie eine Sache allein sieht, sondern mehrere auf ein-
 mal mit ihren Beziehungen umfaßt: welches dem Wissen eine große Manier
 gibt. Er hatte eine nie vermißte | Geistes-Gegenwart: und anscheinender V.III.127
 60 Zerstreuungen ungeachtet, hatte er is immer in seiner Gewalt, seine Auf-
 merksamkeit auf den beliebigen Gegenstand zu heften. Er hatte die seltne
 Gabe, gut anzuhören, und gut zu antworten. Sein eben so biegsamer als weit-
 schichtiger Verstand wußte sich in alles zu fügen. Schwer war es, in seinen
 Gesichtszügen die Begebenheiten seiner Seele zu lesen: nur die Augenblicke
 65 ausgenommen, wo er Unglücklichen half. Dann sahe man darin eine gewisse
 Verwirrung, welche durch die zwiefache Empfindung des schmerzhaften

36 hat] V hatte corr. hat

la commisération douloureuse, et du plaisir vif de faire du bien. Sur la 60
physionomie, la figure, la démarche d'un homme, il devinoit son caractere,
ses talens, et souvent même son métier, avec une justesse merveilleuse.
Habile à pénétrer le secret des autres, il étoit impossible de lui arracher le
sien, au milieu même de la dissipation, ou des plaisirs de la table, auxquels
il se laissoit aller quelquefois. 65

E 11 Du composé des facultés de | son esprit, qui étoient toutes cultivées avec
un soin extrême, résultaient une qualité infiniment rare, qui le caractérisoit le
plus, et à laquelle il devoit par préférence le bonheur singulier de plaire à
tous, sans distinction de sexe, d'âge, ou d'état: il savoit mettre son esprit à
l'unisson de celui de tous les hommes. Il savoit cacher ses talens. Il dimi- 70
nuoit ou augmentoit leur éclat à son gré. Il les faisoit agir séparément, ou
ensemble, selon les circonstances. Il les faisoit paroître dans le jour qu'il vou-
loit: tellement que l'homme même le plus médiocre ne voyoit en lui, | qu'un
homme assez son supérieur pour lui donner sa confiance et lui deman-
der des conseils, mais assez son semblable pour l'aimer, et pour ne pas le 75
craindre ou lui porter envie.

Cet empire sur ses propres talens, et sur toutes les facultés de son esprit,
devoit naturellement produire une habileté extrême dans sa conduite avec
les hommes, et, dans le maniement des affaires, cette sagacité admirable,
qui, n'employant que les talens nécessaires, parvient sûrement à son bût; 80
tandis que d'excellents esprits manquent souvent le leur, en employant tous
E 13 leurs | talens à la fois, ou bien, des talens qui se nuisent.

Faisons ici deux réflexions utiles à l'éducation: la première, que ce qui
caractérise, ce qui distingue un homme, et ce qui préside à la plupart de
ses actions, n'est pas un seul talent particulier qui prédomine, ou qui soit le 85
P 124 mieux cultivé; c'est le résultat de tous ses talens ensemble. Par conséquent
on ne devoit s'étudier qu'à cultiver cette quantité de talens, qui pourroit
produire le meilleur composé possible.

Il y a des hommes malheureux par la culture de talens qui s'entrechoqu-
ent ou se détruisent. | 90

E 14 Il y a des hommes préjudiciables à la société, qui auroient été des mem-
bres utiles avec quelques facultés de moins.

Fagel lui-même avoua à ses amis les plus intimes des talens prodigieux,
dont il ne faisoit aucun usage.

La seconde réflexion est, que, si de tant de grandes facultés il dut résulter 95
une connoissance parfaite des hommes et des affaires, elles dûrent produire,

72 selon] *JJ²W* et selon

Er barmens, und des innigen Vergnügens am Wohlthun erregt wurde. Aus der Physionomie, der Gestalt, dem Gange eines Menschen errieth er, mit bewundernswürdiger Richtigkeit, seinen Charakter, seine Talente, und oft sogar
 70 sein Gewerbe. So schlaue er war, das Geheimniß Anderer zu durchschauen; so unmöglich war es, ihm das Seinige zu entlocken, selbst mitten in der Zerstreuung oder unter | den Vergnügungen der Tafel, denen er sich zuweilen
 überließ. V.III.128

Aus der Mischung seiner Geisteskräfte, die alle mit der größten Sorgfalt
 75 ausgebildet waren, entsprang eine äußerst seltene und ihn am meisten auszeichnende Eigenschaft, welcher er vorzüglich das besondere Glück, allen ohne Unterschied des Alters, Geschlechtes oder Standes zu gefallen, verdankte. Er verstand sich darauf, seine Talente zu verhehlen: er mehrte oder
 80 minderte ihren Glanz nach Willkühr, ließ sie einzeln oder zusammen wirken, und nach den Umständen in einem beliebigen Lichte erscheinen: daher der mittelmäßigste Mensch in ihm nur einen Menschen sah, der ihm überlegen genug sei, um ihm sein Zutrauen zu schenken, und ihn um Rath zu fragen, aber auch soweit seines Gleichen, daß er ihn lieben, nicht fürchten, noch beneiden mochte.

85 Diese Herrschaft über seine eigenen Talente und über alle seine Geisteskräfte mußte eine außerordentliche Feinheit in | seinem Benehmen mit Menschen, und, in der Behandlung der Geschäfte, denjenigen bewundernswürdigen Scharfsinn erzeugen, der nur die erforderlichen Talente gebraucht, und seinen Zweck sicher erreicht, da hingegen treffliche Köpfe die
 90 ihren manchmal verfehlen, weil sie alle ihre Talente auf einmal, oder Talente anwenden, die einander Abbruch thun. V.III.129

Wir wollen hier zwei nützliche Betrachtungen für die Erziehung anstellen: die erste: Was einen Menschen charakterisirt, auszeichnet, seine meisten Handlungen leitet, ist nicht ein einziges, besonderes, hervorstechendes
 95 oder am meisten bearbeitetes Talent: Es ist die Gesamtwirkung aller seiner Talente. Man sollte sich folglich nur angelegen seyn lassen, eine solche Menge von Talenten anzubauen, woraus das möglich beste Ganze hervorgehen möchte.

Es gibt Menschen, welche durch den Anbau widerwärtiger oder einander
 100 aufhebender Talente elend sind.

Es gibt für die Gesellschaft schädliche Menschen, die, mit einigen Eigenschaften | ten weniger, nützliche Mitglieder derselben geworden wären. V.III.130

Fagel selbst gestand seinen Freunden erstaunliche Talente, die er nie gebrauchte.

105 Die zweite: Wenn aus so viel großen Fähigkeiten nothwendig eine vollkommne Kenntniß der Menschen und der Geschäfte entsprang, so

en même temps, les moyens les plus subtils que la ruse la plus raffinée puisse employer jamais. Posons, s'il est possible, que tant de qualités différentes
 E 15 eussent accompagné quelque ame abjecte, oblique, et dont | les inclina-
 tions eussent été mauvaises; quel homme n'aurions-nous pas ici à peindre! 100
 Il s'ensuit, que lorsqu'on se propose l'éducation de quelque enfant extraor-
 dinaire, il faut étudier les rapports des talens de son esprit avec la trempe de
 son ame, afin d'en étouffer ceux dont l'ame abuseroit, ou qu'elle ne sauroit
 gouverner.

M.II.217 L'ame de Fagel étoit grande, simple, forte, mais sensible jusqu'à l'apparen- 105
 ce de foiblesse. Le poste qu'il occupoit, la difficulté de sa situation dans la
 E 16 République la plus composée qui fut jamais, la prodigieuse complication de |
 son esprit, la voilerent aux yeux du public. On la crut bonne sur l'aménité
 de sa conversation, sur sa généreuse bienfaisance, enfin sur toutes les ver-
 tus sociales. Mais avec ses amis elle parut entiere, dans toute sa grandeur; 110
 et dégagée alors de ses riches enveloppes, sa beauté étoit telle, qu'on a vu
 quelquefois, dans l'amitié qu'elle inspiroit, les inquiétudes, les plaintes, les
 reproches, les jalousies, et tous les désordres de l'amour.

Il avoit dans son ame toute la simplicité, la candeur et la bonhomie, qui
 E 17 firent la gloire de nos ancêtres: mais le | tour et la composition de son esprit 115
 ne ressemblant en rien à l'esprit actuel de sa nation; les plus clair-voyants,
 qui ne le connoissoient pas d'assez près, crurent voir dans son caractere
 quelque chose de caché. Mais remarquons ici que la franchise parfaite,
 qui n'est que la visibilité continuelle de la droiture du coeur, ne se trouve
 presque jamais dans ces personnes en place, dont l'esprit vaste et compliqué 120
 se réunit à une élévation extrême de l'ame. Si l'ensemble de ces perfections
 est possible, il faudroit le chercher dans ceux qui, dans la société, occupent
 E 18 des places ou au-des- | sus, ou au-dessous du vol des traits de l'envie.

Humain, integre, généreux jusqu'à la profusion, il haïssoit mortellement
 tout ce qui étoit intéressé, bas et mercenaire. 125

Il se lioit facilement, jusqu'à un certain point, avec toutes sortes de per-
 sonnes: mais lorsqu'il s'agissoit d'une liaison dont l'amitié pouvoit être la
 suite, il étoit d'une prudence extrême; et il n'y avoit pas d'expériences qu'il
 P 126 ne fît sur son futur ami, pour en connoître l'essence. Après l'épreuve, sa
 confiance étoit entiere; et jamais homme ne fut plus indulgent pour les foi- 130
 bleses de ses amis. |

mußten sie auch zu den feinsten Mitteln führen, welche die verschlagenste List immer anwenden mag. Gesetzt, wenn es möglich ist, so viel verschiedene Eigenschaften wären einer niederträchtigen, unredlichen, bösgesinnten Seele zu Theil geworden: was für einen Menschen hätten wir hier zu schildern! Man muß folglich, wenn man mit der Erziehung eines außerordentlichen Kindes sich befaßt, die Verhältnisse seiner Geistesgaben mit der Anlage seines Gemüthes studieren, damit man diejenigen ersticke, welche das Gemüth mißbrauchen, oder nicht recht zu gebrauchen wissen würde.

Fagels Gemüth war groß, einfach, stark, aber empfindlich bis zum Anscheine der Schwäche. Die Stelle, welche er bekleidete, seine schwierige Lage in der zu- | sammengesetztesten Republik, die je war, die erstaunliche Verwicklung seines Geistes verhüllten es den Augen des Publicums. V.III.131
 120 Man schloß auf seine Güte, von der Anmuth seines Umganges, von seiner großmüthigen Wohlthätigkeit, kurz, von dem Besitze aller gesellschaftlichen Tugenden. Aber nur bei seinen Freunden zeigte es sich in seiner ganzen Größe, und hier von seiner prächtigen Hülle befreit, hatte es solche Schönheit, daß man, in der von ihm eingefloßten Freundschaft, zuweilen die
 125 Besorgnisse, die Klagen, die Vorwürfe, die Eifersucht und alle Verwirrungen der Liebe sah.

Er hatte in seinem Gemüthe die ganze Einfalt, Aufrichtigkeit und Gutherzigkeit, worin der Ruhm unsrer Vorältern bestand: aber weil die Wendung und Zusammensetzung seines Geistes dem gegenwärtigen Geiste seiner Nation in nichts glich, so glaubten die Hellsehendsten, die ihn nicht in der Nähe kennen gelernt hatten, in seinem Charakter eine Tiefe zu erblicken. Wir müssen aber hier bemerken, daß die vollkommene Freimüthigkeit, welche nur die fort- | währende Sichtbarkeit eines biedern Herzens ist, fast nie bei solchen Staatsmännern angetroffen wird, bei denen ein vielumfassender und verwickelter Verstand mit einer ausserordentlichen Erhabenheit des Gemüths verbunden ist. Wenn eine Verknüpfung dieser Vollkommenheiten möglich ist; so müßte man sie bei denen suchen, welche in der Gesellschaft entweder höher oder tiefer stehen, als die Pfeile des Neides fliegen. V.III.132

Er war menschenfreundlich, redlich, freigebig bis zum Uebermaaße, und
 140 haßte alles, was Eigennutz, Niederträchtigkeit, Lohnsucht heißt, bis auf den Tod. Er ließ sich bis zu einem gewissen Punkte mit Leuten aller Art ein: War aber die Rede von einer Verbindung, aus der eine Freundschaft werden konnte, so verfuhr er äußerst vorsichtig: Er machte mit seinem künftigen Freunde alle mögliche Versuche, um ihn von Grund aus kennen zu lernen:
 145 Nach der Probe war sein Vertrauen ohne Vorbehalt: und nie war ein Mensch nachsichtiger gegen die Schwächen seiner Freunde. |

- E 19; M.II.218 Dès sa jeunesse on lui avoit donné les idées les plus saines de la religion, du Christianisme, et d'une philosophie chrétienne; et ces idées ayant fructifié par la réflexion et par l'étude, lui donnerent ce repos et cette tranquillité interne, qui caractérise la sagesse modeste. 135
- Tolérant par principe, autant qu'il est permis de l'être, il ne pouvoit cacher son souverain mépris pour cette classe d'hommes, qu'on appelle par dérision des Esprits forts, qui, suivant un goût inconcevable dans ce siècle éclairé et poli, voudroient anéantir ce que les hommes les plus | grands, les plus sages dans leur conduite, les plus éclairés par leurs lumieres, les moins 140 faillibles par la profondeur de leur esprit, c'est-à-dire, les seuls hommes qui font honneur à l'homme, et dont la postérité s'occupe, regardent comme la cause auguste de leur existence, le seul soutien de leur être, le seul refuge dans le malheur, et la source sacrée de toute vraie félicité.
- E 20 Pour ce qui regarde ses connoissances, il possédoit presque toutes les 145 langues modernes, et en parloit plusieurs avec facilité. Pour les langues grecque et latine, il les savoit d'au- | tant plus en grand maître, qu'il avoit une connoissance profonde du gouvernement, du caractere et des moeurs des anciens. Parmi les auteurs grecs, ceux dont il aimoit le plus la lecture étoient Homere, Théocrite, Aristophane, et Xénophon. Parmi les auteurs 150 latins c'étoit Horace, Pétrone et Tacite. Aristophane et Tacite ont eu peu de lecteurs comme lui. Aucune science ne lui fut étrangere. Sa tête étoit faite pour les comprendre toutes; et l'élévation de son esprit en auroit composé ce total sublime qui constitue la vraie science, autant que l'homme est capable de | science. Mais il rapporta tout à sa science favorite, qui étoit 155 analogue à son état: c'étoit celle de l'origine, des moeurs, du caractere, des loix, des rapports, des facultés et des ressources des nations, qui a pour base la connoissance parfaite de l'homme et des hommes.
- E 22 M.II.219 Pour les beaux-arts, il parut que la nature l'avoit dispensé de toute étude. Son tact étoit si fin, son goût si exquis, et la rapidité avec laquelle il embras- 160 soit un ensemble étoit si grande, qu'il portoit dans le moment un jugement dont il ne revenoit jamais; tandis que de grands | connoisseurs, avec autant de goût, sont souvent obligés de revenir de leurs jugemens, faute de cette vélocité dans la liaison des parties: ils voient dans un objet ce qui le compose; il voyoit, lui, ce qu'il est. 165
- Le feu qui brilloit dans ses yeux annonçoit plutôt la gravité de la sagesse, que la pétillante vivacité de l'esprit. Ses manieres étoient simples et aisées. Sa physionomie, ordinairement sérieuse, et quelquefois austere, se

135 caractérise] *JJ²W* caractérisent
c'étoient

146 langues] *W* langue

151 c'étoit] *JJ²WMP*

Von Jugend auf waren ihm die gesunden Begriffe von Religion, Christenthum und christlicher Philosophie beigebracht worden: und diese durch Nachdenken und Studiren fruchtbar gewordenen Begriffe verschafften ihm
 150 jene Ruhe und innere Heiterkeit, welche die bescheidne Weisheit charakterisiren.

Er war aus Grundsätzen tolerant, so sehr man es seyn kann, er konnte aber seine äußerste Verachtung gegen diejenige Klasse von Menschen, spottweise starke Geister genannt, nicht bergen, die aus einem in diesem erleuchteten
 155 und verfeinerten Jahrhunderte unbegreiflichen Hange, dasjenige vernichten möchten, was die größten Menschen und die weisesten in ihrem Wandel, die aufgeklärtesten vermöge ihrer Einsichten, die irrthumsfreiesten vermöge ihrer Geistestiefe, kurz, die einzigen Menschen, die der Menschheit Ehre machen, und mit denen die Nachwelt sich beschäftigt, als die einzige Stütze
 160 ihres Wesens, die einzige Zuflucht im Unglücke, und die heilige Quelle aller ächten Glückseligkeit betrachten. |

Seine Kenntnisse anlangend, verstand er fast alle neuere Sprachen, und sprach deren mehrere geläufig. In der griechischen und lateinischen war er um so mehr in hohem Grade Meister, als er eine gründliche Kenntniß von
 165 der Verfassung, dem Charakter und den Sitten der Alten besaß. Unter den griechischen Schriftstellern las er am liebsten den Homer, Theokrit, Aristophanes und Xenophon, unter den Lateinern den Horaz, Petron und Tacitus. Aristophanes und Tacitus haben wenige Leser Seines gleichen gehabt. Er war in jeder Wissenschaft zu Hause: sein Kopf war dazu eingerichtet, alles
 170 zu fassen, und sein hoher Verstand würde daraus dasjenige große Ganze geschaffen haben, worin das wahre Wissen, so weit Wissen dem Menschen gegeben ist, besteht. Allein er bezog alles auf seine Lieblings-Wissenschaft, die seinem Stande entsprach: auf die Wissenschaft des Ursprungs, der Sitten, des Charakters, der Gesetze, der Verhältnisse, der Fähigkeiten und Hilfsquellen der Nationen, welche auf voll- | kommner Kenntniß des Menschen und
 175 der Menschen beruht.

Im den schönen Künsten war es, als ob ihm die Natur alles Studiren erlassen hätte. Sein Gefühl war so zart, sein Geschmack so fein, und er umfaßte ein Ganzes mit solcher Schnelligkeit, daß er auf der Stelle ein
 180 Urtheil aussprach, und nie widerrief: da hingegen große Kenner mit eben so viel Geschmack, aus Abgang jener schnellen Verknüpfung der Theile, oft genöthiget sind, ihre Urtheile zurückzunehmen: Sie sehen an einem Gegenstande, woraus er besteht; er sah, was er ist.

Das Feuer, welches in seinem Auge strahlte, verkündigte eher die ernste Weisheit, als die sprudelnde Lebhaftigkeit des Witzes. Seine Manieren waren einfach und leicht, seine gewöhnlich ernsthafte und zuweilen strenge

changeoit peu dans sa conversation, qui étoit naturelle et légère, sans prétention et sans contrainte, et n'ayant que la dose d'esprit | qu'il y faut. Avec ses amis ses discours étoient énergiques, profonds, et instructifs par son immense lecture. 170

Dans les affaires il se forma sous un maître habile, et il y porta, avec la facilité qui devoit suivre de tant de qualités, le talent rare de faire sans humeur, de ses fautes, l'objet d'une étude profonde; et le moyen le moins adroit dont on eût pu se servir contre lui, c'étoit de lui en faire commettre. 175

Il y a dans la maison des Fagels une singularité, dont on trouveroit à peine un exemple dans l'Histoire: c'est une sagesse de famille, qui paroît | tenir au sang. L'esprit de parti est de l'essence des Républiques, comme les passions fortes sont de l'essence d'un homme vigoureux. Lorsqu'il agit sur les gens de bien, sur des ames pures, éclairées, et pénétrées du saint amour de la patrie, il produit la noble émulation, il éclaire la nation sur ses vrais intérêts, il lui conserve son nerf, son élasticité et son caractere. Mais lorsqu'il agit sur des hommes pervers, ou que sa contagion enflamme la stupidité d'un peuple ignorant, il fait naître la basse envie, les faux soupçons, et ces haines cruelles qui bouleversent et détruisent | tout Etat. La maison des Fagels n'a jamais été atteinte de cet esprit, ou plutôt de cette maladie dangereuse; et celui-ci, que la République regrettera longtemps, non seulement tenoit cette vertu de ses peres, mais il avoit dans lui tout ce qu'il faillit pour bien traiter cette maladie dans les autres, et pour en prévenir les crises funestes. 180 185 190

Après cette légère esquisse, quels seront les jugemens qu'on portera sur cet Ecrit? La Philosophie, libre et fiere lorsqu'elle prononce les vérités qui l'animent, se mêle peu de ce qu'on juge. Mais combien d'hommes n'y chercheront en vain | cet homme, qui fut précisément comme eux, un peu plus aimable, un peu plus éclairé, un peu plus habile, mais enfin leur égal! 195

Il s'étoit choisi pour Epouse Mlle. Boreel,* fille de Mr. Boreel* ci-devant Ambassadeur de la République en Angleterre. Elle est enceinte, et chargée de l'éducation de quatre fils et de deux filles.* Les éminentes qualités de cette mere promettent tout des germes d'excellence qui se découvrent dans ces enfans. On souhaite que cet Ecrit leur parvienne, afin qu'ils sachent de bonne heure quel pere ils ont à remplacer. | 200

Tel étoit Fagel, dont la perte a causé des larmes à tous ses concitoyens, et des regrets réfléchis à l'illustre Chef de la République, et à toutes les têtes saines de l'Etat.

176 commettre] J²W connoître
193 n'y] W y 200 Ecrit] M Erit

177 Fagels] J²WM Fagel

186 Fagels] J²WM Fagel

Miene änderte sich wenig unter seinem Gespräche, das natürlich und leicht, anspruchlos und ungezwungen war, und nur den erforderlichen Zusatz von Witz hatte. Mit seinen Freunden waren seine Unterredungen kraftvoll, V.III.136
 190 tiefgedacht und durch seine ungeheure Belesenheit belehrend.

In den Geschäften bildete er sich unter einem geschickten Meister, und, nebst der aus so vielen Vollkommenheiten nothwendig hervorgehenden Leichtigkeit, begleitete ihn dabei das seltene Talent, über seine Fehltritte, ohne üble Laune, gründlich nachzudenken: und ihn zu dergleichen zu verleiten wäre die ungeschickteste List gewesen, die man gegen ihn hätte brauchen können.
 195

Es gibt in dem Hause Fagel eine Besonderheit, wovon sich kaum in der Geschichte ein Beispiel finden wird: eine Familienweisheit, die im Geblüte zu liegen scheint. Der Partheigeist gehört zum Wesen der Republiken, wie
 200 starke Leidenschaften zum Wesen eines kernhaften Menschen. Wirkt er auf Biedermänner, auf reine, aufgeklärte, von der heiligen Vaterlandsliebe durchdrungene Gemüther, so bringt er edeln Wetteifer hervor, klärt die Nation über ihre wahre Vortheile auf, erhält ihre Stärke, ihre Spannkraft, und ihren Charakter. | Wirkt er hingegen auf ruchlose Menschen, oder ent- V.III.137
 205 flammt er durch Ansteckung ein dummes, unwissendes Volk; so erzeugt er niedrigen Neid, falschen Argwohn, und die grausamen Feindschaften, welche jeden Staat umkehren und zerstören. Das Haus Fagel ward von diesem Geiste, oder vielmehr von dieser gefährlichen Seuche nie ergriffen: und dieser, den die Republik lange beweinen wird, hatte diese Tugend nicht allein
 210 von seinen Vätern ererbt, er hatte auch in sich alles, was erfordert wird: diese Krankheit bei andern gut zu behandeln, und ihren gemeinschädlichen Krisen vorzubeugen.

Was wird man nach dieser leichten Skizze von gegenwärtiger Schrift denken? Die Philosophie, frei und stolz, wenn sie Wahrheiten ausspricht, von
 215 denen sie beseelt ist, bekümmert sich wenig darum, was die Leute denken. Aber wie viele werden hier vergebens den Mann suchen, der genau so war, wie sie, ein wenig artiger, ein wenig auf- | geklärt, ein wenig gewandter, V.III.138
 aber doch immer Ihres gleichen! Er hatte zur Gattin die *Mlle Boreel*, eine Tochter des Herrn Boreel, ehemaligen Gesandten der Republik in England,
 220 gewählt. Sie ist schwanger, und hat vier Söhne und zwei Töchter zu erziehen. Die hervorragenden Eigenschaften dieser Mutter lassen von den Keimen der Vortrefflichkeit, die man an diesen Kindern entdeckt, alles erwarten. Man wünscht, daß diese Schrift ihnen zu Händen komme, damit sie bei Zeiten erfahren, was für einen Vater sie zu ersetzen haben. So war Fagel, dessen
 225 Verlust allen seinen Mitbürgern Thränen und dem erlauchten Oberhaupte der Republik und allen gesunden Köpfen des Staates ein überlegtes Leid verursacht hat.

Il a laissé à ses amis la consolation piquante, d'avoir été distingués par un 205
si excellent personnage.



Er hat seinen Freunden den schmerzhaft süßen Trost hinterlassen, daß sie von einem so trefflichen Manne vor andern ausersehen wurden.

TROISIÈME PARTIE

François Hemsterhuis
Les Dialogues



Te dea te fugiunt venti, te nubila coeli
Adventumque tuum, tibi suavis daedala tellus
Submittit flores, tibi rident aequora Ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine coelum.*

5

à Paris.
MDCCLXXVIII.



F 3, P 156 **Sophyle ou de la philosophie.**

Sophyle et Eutyphron.

SOPHYLE. Oh, que la Philosophie est une bonne chose! 10

EUTHYPHRON. Comment donc?

SOPHYLE. Comment? parce qu'elle fait connoître la vérité, qu'elle nous
F 4 délivre des préjugés, et | qu'elle fait voir les bornes précises de nos connois-
sances.

M.I.168 *EUTHYPHRON.* Je l'avoue; mais elle est belle encore, parce qu'elle rend 15
l'Univers et nous-mêmes plus riches: elle fait voir des terres inconnues,
d'une étendue immense.

SOPHYLE. Pour vos terres inconnues, mon Ami, ce sont des espaces ima-
ginaires; croyez-moi. La Philosophie n'est précisément belle et bonne que

1 Sophyle ... philosophie] *g* Aristée ou de la philosophie. Dialogue. A Diotime 2-5 Te ...
coelum] *g om.* 6 à Paris] *gJ²WM om.* 7 MDCCLXXVII] *gJ²WM om.* 8 Sophyle ...
philosophie] *g* Aristée ou de la philosophie. Dialogue.] *M om.* 9 Sophyle] *g* Aristée
etc. | Eutyphron] *g* Diocles etc. 16 nous-mêmes] *g* nous même

Sophylus oder von der Philosophie.

V.II.3

5 *Te Dea, te fugiunt venti, te nubila coeli*
 Aduentumque tuum, tibi suaueis daedala tellus
 Submittit flores, tibi rident aequora Ponti,
 Placatumque nitet diffuso lumine coelum.

(Erschienen, zu Paris im Jahr 1778.)

Sophylus oder von der Philosophie.

V.II.5

Sophylus und Eutyphron.

SOPHYLUS. Es ist doch wirklich eine gute Sache um die Philosophie!

10 *EUTYPHRON.* Meynen Sie? – Warum denn das?

SOPHYLUS. Warum? Weil sie uns die Wahrheit kennen lehrt, – weil sie von Vorurtheilen uns befreyt, – weil sie uns, genau, die Grenzen zeigt, bis wie weit wir es in Kenntnissen bringen können. |

V.II.6

15 *EUTYPHRON.* Das räum' ich ein; aber sie ist auch noch schön, weil sie das Ganze so wohl, als uns selbst reicher macht; sie zeigt uns unbekannte Länder von einem unermeßlichem Umfange.

SOPHYLUS. Was Ihre unbekannten Länder betrifft, guter Freund, – das sind eingebildete leere Räume! – Glauben Sie mir! Und gerade deswegen ist die Philosophie schön und gut, weil sie diese Märchen vernichtet. Ihre

parce qu'elle détruit ces fables. Sa base inébranlable est l'expérience, et 20
au-delà il n'y a point de vérité.

F 5 *EUTHYPHRON.* Nous sommes d'accord. Une Philosophie fondée sur |
l'expérience est sans contredit la seule bonne; mais combien d'especes
d'expériences n'y a-t-il pas!

SOPHYLE. Je n'en connois qu'une seule espece; c'est l'expérience par nos 25
cing sens. En savez-vous d'autres?

EUTHYPHRON. A vous dire la pure vérité, il y eut un temps où je fus
précisément de la même opinion; mais j'ai bien changé depuis. Je suis
tellement changé, que lorsque je pense à ma petitesse d'alors, j'en suis
honteux. 30

SOPHYLE. Assurément je vous félicite de votre grandeur présente: mais
F 6 n'est-il pas permis d'examiner la solidité de l'échelle, le | long de laquelle
vous êtes monté si prodigieusement haut, que vous voilà tout météore. Qui
vous a fait cette échelle?

EUTHYPHRON. Je me la suis faite moi-même; et je suis bien persuadé, que 35
tous les hommes, qui réfléchissent, sont en état de s'en faire une pareille.
Mais proprement ce n'est pas une échelle. Savez-vous comment les arai-
gnées passent de larges rivières avec commodité?

SOPHYLE. Je ne m'en souviens pas.

EUTHYPHRON. Elles ont dans le ventricule un fluide extrêmement délié. 40
Elles poussent ce fluide à travers deux petits trous, avec un effort prodigieux.
F 7 Aussitôt | que le fluide touche à l'air, il se condense, devient fil, et emporté
M.L.169 par le vent il s'attache à quelque arbre lointain de l'autre côté de la Rivière.
Voilà l'échelle faite. Mon araignée passe avec sécurité, observe tout ce qui se
trouve en son passage, et mange des mouches et des éphémères, dont elle 45
n'avoit aucune idée auparavant. Plus ce fluide est pur, délié, et approchant
de l'esprit éthéré, plus le fil peut être long, et s'attacher par un vent propice
à la cime des plus hautes montagnes.

SOPHYLE. Mais que fait ici ce fil de l'araignée? Vous y fiez-vous, mon
pauvre Euthyphron? | 50

F 8 *EUTHYPHRON.* Ce liquide de l'araignée est le bon sens, ou le sens com-
mun, dont tous les hommes ont quelque dose grande ou petite. S'il est
bien délié, bien pur et bien conditionné, et qu'on le pousse avec effort, il
se condense et devient un fil très-long et très-solide, qui s'attache, soit par

24 n'y] *g add.* en 35 faite] *g add.* à 38 de] *g des* 39 Je] *g Non*, je 41 travers] *g*
add. de 42 devient] *g il devient* 44 sécurité] *g add.* et 45 en] *g à* | et mange] *g* (Elle
mange 47 le] *g ce* 49 ce fil] *g om.*

20 unerschütterliche Grundlage ist die Erfahrung; und über die hinaus giebt es keine Wahrheiten mehr.

EUTYPHRON. Ich bin gänzlich ihrer Meynung. Nur eine auf Erfahrung gegründete ist, ohne Widerrede, die einzige gute Philosophie. Aber, wie vielerley Arten von Erfahrung giebt es nicht!

25 *SOPHYLUS.* Ich kenne nur eine einzige Art; diejenige, die wir durch unsre fünf Sinne machen. – Kennen Sie mehrere? |

EUTYPHRON. Ihnen die reine Wahrheit zu gestehen; so gab es eine Zeit, V.II.7 in welcher ich gerade derselben Meynung war; aber ich bin hierüber andern Sinnes geworden, und so sehr andern Sinnes, daß ich, wenn ich an meine
30 damalige Niedrigkeit mich erinnere, mich meiner schäme.

SOPHYLUS. Nun, so wünsch' ich Ihnen zu Ihrer gegenwärtigen Höhe Glück. – Aber, wär es denn nicht erlaubt, die Festigkeit der Leiter zu prüfen, auf welcher sie so verwunderungswürdig hoch hinauf gestiegen, daß sie itzt ganz eine Lufterscheinung sind? – Wer hat Ihnen denn diese Leiter
35 gemacht?

EUTYPHRON. Ich selbst, mein Freund; und ich bin sehr überzeugt, daß alle Menschen, welche des Nachdenkens fähig sind, sich eine eben dergleichen Leiter machen können. – Aber, eigentlich ist es keine Leiter. – Wissen Sie, wie die Spinne über einen brei- | ten Fluß, mit vieler Gemächlichkeit, sich V.II.8
40 hinüber bringen kann?

SOPHYLUS. Ich erinnere mich dessen nicht.

EUTYPHRON. Sie führt einen äußerst dünnen Schleim bey sich, diesen treibt sie durch zwey kleine Oeffnungen mit der größten Gewalt heraus. So bald er an die Luft kommt, wird er dicker und zum Faden, der, vom
45 Winde weggeführt, sich an irgend einen entfernten, an dem andern Ufer des Stromes befindlichen Baum hängt. Nun ist die Leiter fertig. Unsere Spinne kommt sicher hinüber; beobachtet Alles, was sich auf ihrem Wege zeigt, und fängt Fliegen und Wasserinsekten, von welchen sie vorher keine Vorstellung hatte. – Je dünner, reiner, und dem Luftgeist ähnlicher der Schleim ist, je
50 länger kann der Faden werden, und je leichter kann er sich, mit Hülfe eines günstigen Windes, an die Gipfel der höchsten Berge hängen. |

SOPHYLUS. Aber, was hilft uns hier der Faden einer Spinne? Sie vertrauen V.II.9 sich doch diesem Faden nicht an, armer Eutyphron?

EUTYPHRON. Der Schleim der Spinne, mein Freund, ist der schlichte
55 Menschenverstand, oder Menschensinn, von welchem alle Menschen einen größern oder kleinern Theil besitzen. Wenn er sehr fein, und rein, und gut beschaffen ist, und mit Gewalt heraus getrieben wird: so verdickt er sich, und wird zu einem sehr langen, und festen Faden, der, es sey vermöge

les circonstances, ou par les directions qu'on lui donne, aux vérités les plus éloignées. 55

P 158 SOPHYLE. Point de Poésie ni de fables en Philosophie, mon Ami; je vous en prie. Il faut du simple. Je vous dis, et je vous répète, qu'il n'y a pas de vérité au-delà de l'expérience de nos sens; en un mot, qu'il n'y a que de la matière. Avez-vous quelque chose contre cette assertion? dites-le moi; mais soyez clair et bref. 60

EUTHYPHRON. Assurément j'ai beaucoup à objecter contre cette assertion, puisqu'au moins il y a du mouvement encore.

SOPHYLE. Mais oui; il y a matière et mouvement: car le mouvement n'est qu'une modification de la matière. Or je dis, que rien au monde ne saurait venir de rien; qu'aucune chose ne saurait être réduite à rien; que la matière est; que par conséquent elle a été toujours; qu'elle sera toujours; et que les changements que nous voyons ne sont que les apparences des différentes dispositions des particules de la matière, qui changent à tout instant par le mouvement continu: enfin je dis, qu'il n'y a que de la matière. Si vous pouvez me faire voir, entendre, toucher, flairer quelque autre chose que de la matière, vous me ferez grand plaisir. Voilà ma confession de foi. 70

EUTHYPHRON. Mon cher Sophyle, cela est bien précis, je l'avoue: mais avez-vous lu beaucoup de livres où ce Système soit soutenu?

SOPHYLE. Oui vraiment. | 75

F 11 EUTHYPHRON. Avez-vous lu beaucoup de livres qui disent exactement le contraire?

SOPHYLE. Non.

EUTHYPHRON. Vous croyez cependant qu'il y en a beaucoup?

SOPHYLE. Soit; mais je suis déjà convaincu de la vérité par les premiers. 80

EUTHYPHRON. Et moi je le suis par les derniers. Il faut donc absolument que l'un de nous deux ait tort; ou bien que tous les deux nous soyions* dans l'erreur.

SOPHYLE. Cela est certain.

F 12 EUTHYPHRON. Ainsi, mon cher Sophyle, si nous aspirons à la vérité, jettons ces livres qui se contredisent. La Philosophie n'a été apportée sur la terre ni par Minerve,* ni par les Séraphins.* Le premier Philosophe fut homme: par conséquent la Philosophie est dans l'homme. Nous sommes 85

55 ou] *g* soit 58 répète] *g* le repête 61 bref] *g* pas long 74 soit] *g* est 80 premiers] *g* premières 81 derniers] *g* secondes 82 soyions] *g* soions] JJ²WP soyons

60 allerhand Umstände, oder vermöge der Richtung, die man ihm giebt, sich an die allerentferntesten Wahrheiten hängt.

SOPHYLUS. Keine Dichtereyen, keine Märchen in der Philosophie, lieber Freund, ich bitte Sie! Hier muß Alles ganz natürlich und einfach seyn. – Ich sage es, und wiederhole es, daß es, über die Erfah- | rungen unsrer fünf Sinne hinaus, keine Wahrheiten; – mit einem Wort, daß es nichts, als *Materie* V.II.10
65 giebt. – Haben Sie, wieder diese Behauptung, etwas einzuwenden? Bringen Sie es vor; aber kurz und deutlich.

EUTYPHRON. Sicherlich habe ich wider diese Behauptung sehr vieles einzuwenden; denn es giebt doch mindestens noch *Bewegung*?

SOPHYLUS. Das versteht sich; es giebt *Bewegung* und *Materie*; denn die 70 Bewegung ist nichts, als eine Modification der Materie. – Nun sage ich, daß aus Nichts Nichts in der Welt entstehen kann; – daß kein Ding in Nichts verwandelt werden kann; – daß die Materie existirt; – daß sie folglich immer existiert hat, und immer existiren wird, und daß die Veränderungen, die wir wahrnehmen, nichts sind, als Erscheinungen der verschiedenen Anordnun- 75 gen, der materiellen Partikelchen, welche vermöge der beständigen Bewegung unaufhörlich verändert wer- | den, mit einem Wort, ich sage, es giebt nichts, als Materie. – Wenn Sie es dahin bringen können, daß ich irgend etwas anders, als Materie, sehe, höre, fühle, rieche: so werden Sie mir einen großen Gefallen erzeugen. – Und dieses da ist mein Glaubensbekenntniß. V.II.11

80 *EUTYPHRON.* Kurz genug ist es, mein lieber Sophylus, das muß ich bekennen. Aber, haben Sie viele Schriften gelesen, in welchen dieses System behauptet wird?

SOPHYLUS. Ja, gewiß.

EUTYPHRON. Und auch diejenigen vielen Bücher, die gerade das Gegen- 85 theil enthalten?

SOPHYLUS. Nein.

EUTYPHRON. Aber, Sie glauben denn doch, daß es deren viele giebt? |

SOPHYLUS. Das kann seyn; aber, ich bin, durch die erstern schon, von der V.II.12 Wahrheit überzeugt worden.

90 *EUTYPHRON.* Und ich durch die letztern. Folglich muß denn einer von uns beyden, schlechterdings, Unrecht haben, oder wir müssen auch beyde im Irrthum stecken.

SOPHYLUS. Das ist gewiß.

EUTYPHRON. Nun, lieber Sophylus, so dächt' ich, daß wir, wenn es uns um 95 die Wahrheit zu thun wäre, diese Bücher da, die sich widersprechen, beyde bey Seite legten. Weder die Göttinn der Weisheit, noch die Seraphinen, haben die Philosophie zur Erde herab gebracht; der erste Philosoph war ein Mensch; folglich liegt die Philosophie im Menschen. Wir sind Menschen;

- hommes: cherchons donc hardiment la Philosophie dans nous-mêmes. Poussons ce fil dont j'ai parlé; il s'attachera surement à des vérités quel- 90
M.I.171 conques; et par ce moyen nous allons parcourir l'Univers sans danger. Le fil du bon sens ne sauroit rompre. Commençons par être neutres, et libres de tout préjugé. Pour moi, qu'au bout de mes recherches je m'appelle du nom
F 13 de telle ou telle Secte, cela m'est indifférent; | pourvu que je connoisse la vérité. J'avoue cependant que j'éprouverai un moment de tristesse, si nous 95
venons à découvrir, qu'après cette vie je ne tiendrai plus à l'Univers dont je fais partie aujourd' hui, que je serai anéanti enfin: mais je préfère la vérité à tout; et sans elle il ne peut y avoir de bonheur réel. Car supposons que j'eusse l'idée d'un mêts exquis, dont l'existence fût impossible, ce ne seroit pas un malheur d'apprendre l'impossibilité d'en goûter, parce qu'il est impossible 100
qu'il existe.
- F 14 *SOPHYLE*. Mais pourquoi voulez-vous que nous jetions les livres, | et que nous renoncions à des vérités que nous avons déjà acquises par le travail de tant de siècles?
- P 160 *EUTHYPHRON*. En jetant les livres, je ne veux pas jeter les vérités qu'ils 105
contiennent. Les vérités réelles se retrouveront bien vite dans nos recherches. Une vérité isolée est inaltérable. Les hommes ne peuvent abuser d'une vérité isolée; mais ils en abusent dans l'emplacement, dans la composition des vérités: et c'est l'ouvrage de l'esprit. L'homme n'étant pas fait pour les
connoître toutes, son esprit prend un certain nombre de vérités, les rap- 110
proche autant | qu'il lui est possible, les lie par des rapports probables quel-
F 15 conques, et les place, l'une à l'égard de l'autre, de la façon qui lui paroît faire le plus beau total: et voilà ce qu'on appelle un Système. Il est évident que de cette façon il peut y avoir autant de Systèmes de Philosophie, que l'esprit pourra faire d'emplacements différents et de compositions diffé- 115
rentes de vérités; et que le vrai Système seroit là, où toutes les vérités seroient
M.I.172 liées étroitement ensemble par d'autres vérités intermédiaires, et ne feroient
F 16 qu'une seule vérité. Tous les Systèmes de Philosophie que les hommes |
ont forgés jusqu'ici, ne sont que des assemblages gratuits, qui ont plu à tel

89 nous-mêmes] *g* nous même 92 rompre] *J²W* se rompre 93 tout] *g* toute
93-94 du ... Secte] *g* Athée ou Theïste 97 serai] *g* serois 99 mêts] *g* mêt 103 acquises]
g acquis 109 des] *g* de ces 110-111 rapproche] *g* approche 115 différents] *g* différentes
117 feroient] *JJ²WM* seroient] *P* seraient 119 forgés] *g* forgé

lassen Sie uns also dreust die Philosophie in uns selbst suchen. Wir wollen
 100 den Faden, von welchem ich re- | dete, heraus zu spinnen suchen; er wird V.II.13
 sich gewiß an irgend eine Wahrheit anhängen, und vermöge dessen werden
 wir das Weltall ohne Gefahr durchlaufen können. Der Faden des gesunden
 Menschenverstandes kann nicht zerreißen. Wir wollen damit anfangen,
 unparteiisch, und frey von Vorurtheilen zu seyn. Ob ich, wofern ich sonst
 105 nur zur Wahrheit gelange, am Ende meiner Untersuchungen, mich einen
 Anhänger dieser oder jener Sekte nennen muß, das ist mir gleichgültig.
 Ich gestehe indessen, daß ich eine augenblickliche Traurigkeit empfinden
 würde, wenn wir die Entdeckung machen sollten, daß ich, nach diesem
 Leben, nicht mehr zu dem Weltall, wovon ich itzt ein Theil bin, gehöre, –
 110 mit einem Wort, daß vernichtet werden würde; aber, ich ziehe die Wahrheit
 Allem vor; ohne sie giebt es keine wirkliche Glückseligkeit. Denn gesetzt, ich
 hätte einen Begriff von einer köstlichen Nahrung, deren Existenz unmöglich
 wäre: so würde es kein Unglück seyn, wenn ich erführe, daß es un- | möglich V.II.14
 sey, davon zu kosten, weil es ja schon unmöglich wäre, daß sie nur existiren
 115 könnte.

SOPHYLUS. Aber, warum, Eutyphron, wollen wir denn die Bücher bey
 Seite legen, und Wahrheiten entsagen, die wir durch die Arbeit so vieler
 Jahrhunderte erlangt haben?

EUTYPHRON. Wenn ich die Bücher bey Seite legen will: so will ich des-
 120 wegen die Wahrheiten nicht bey Seite legen, die darin enthalten seyn kön-
 nen. Die wirklichen Wahrheiten werden sich, aus unsern Untersuchungen,
 sehr geschwinde wieder ergeben. Eine einzelne Wahrheit ist unveränderbar;
 von einer solchen können die Menschen keinen Mißbrauch machen. Aber
 sie mißbrauchen solche, bey der Zusammensetzung von Wahrheiten, und
 125 durch die Stelle, welche sie ihr geben; und dieses ist das Eigenthümliche
 des Witzes, oder der Systemsucht. Der Mensch, der nicht gemacht worden
 ist, | alle Wahrheiten zu kennen, faßt oft eine gewisse Anzahl von Wahrhei- V.II.15
 ten zusammen – bringt eine der andern so nahe als möglich – setzt sie, in
 irgend wahrscheinliche Beziehungen mit einander, – und stellt sie, auf die-
 130 jenige Art und Weise, eine gegen die andere, als es ihm, zur Aufführung eines
 schönen Ganzen, am zweckmäßigsten scheint; und dieses heißt man dann
 ein System. Es ist augenscheinlich, daß es, diesem nach, so viel verschiedene
 Systeme der Philosophie geben kann, als es mögliche verschiedene Stellun-
 gen und Verbindungen von Wahrheiten giebt, und daß das wahre System das
 135 seyn würde, in welchem alle Wahrheiten auf das genaueste, durch andere
 Mittelwahrheiten mit einander dergestalt verbunden wären, daß das Ganze
 nur eine einzige Wahrheit ausmachte. Alle Systeme der Philosophie, wel-
 che die Menschen bis itzt aufgeführt haben, sind nichts, als willkührliche

individu ou à sa secte. Si les vérités étoient toutes l'une à côté de l'autre, 120
 sans intervalles, on sauroit, on connoîtroit; mais on ne disputeroit pas. Il n'y
 a que deux Philosophies au monde où les vérités se tiennent, et que l'esprit
 n'abâtardit pas: c'est la Socratique et la Neutonienne. La dernière, je l'avoue,
 ne mérite pas le nom de Système de Philosophie, puisque elle n'en fait
 qu'une branche très-petite, n'embrassant uniquement que la Mécanique, 125
 F 17 en tant qu'elle est applicable à la pure | Géométrie. Mais pour la Socratique,
 tout est de son ressort. Socrate seul, Socrate, qui feroit croire que l'homme
 ressemble à Dieu, prêcha la Philosophie; tandis que les autres ne prêcherent
 que leurs Systèmes Philosophiques bornés. Il apprit aux hommes, qu'elle
 se trouve dans toute tête saine, dans tout coeur droit; qu'elle n'est pas fille 130
 de l'esprit ou de l'imagination, mais qu'elle est la source d'un bonheur
 universel et indestructible.

SOPHYLE. Ce que vous me dites là, Euthyphron, me paroît assez vrai en
 F 18 général. Mais, dites- moi, quelle est donc votre Philosophie?

EUTHYPHRON. Ma Philosophie, mon cher Sophyle, c'est celle des enfans; 135
 c'est celle de Socrate; c'est celle qui se trouveroit au fond de notre coeur, de
 nos ames, si nous prenions la peine de l'y chercher.

SOPHYLE. Elle mérite bien que nous en prenions la peine, s'il est vrai
 qu'elle s'y trouve, et qu'elle soit la source du bonheur. Mais comment pro-
 cederiez vous à cette recherche? 140

EUTHYPHRON. Si vous aviez l'envie et le loisir de la faire avec moi, nous y
 gagnerions tous les deux. |

F 19, M.L.173 *SOPHYLE.* J'ai cette envie et ce loisir. Mais, je vous prie, soyez court et clair.

EUTHYPHRON. Vous serez content, j'espere. Mais lorsque je vous ferai une
 question, vous me répondrez de-même en peu de paroles. 145

SOPHYLE. Volontiers.

EUTHYPHRON. Commençons donc par oublier tout ce que nous avons
 appris de systématique; et faisons ensuite ce raisonnement. Tout ce qui est

Zusammensetzungen, so wie sie diesem oder jenem Menschen, oder seiner
 140 Sekte, gut gedünkt ha- | ben. Wenn alle Wahrheiten, eine neben der andern, V.II.16
 ohne alle Zwischenräume, hingestellt wären: so würde man etwas wissen
 und erkennen; aber, man würde nie streiten. Es giebt nur zwey Gattungen
 von Weltweisheit in der Welt, in welchen die Wahrheiten eine an der andern
 hängen, und die durch Witz nicht verkünstelt worden sind: die Philosophie
 145 des *Sokrates*, und die Philosophie des *Newton*. Die letztere, es ist wahr, ver-
 dient nicht den Namen eines Systems der Philosophie; sie macht nur einen
 sehr kleinen Zweig derselben aus; sie umfaßt nichts als die Mechanik, in so
 fern sie auf die höhere Geometrie angewandt werden kann. Aber, was die
Sokratische anbetrifft: so gehört alles in ihr Gebiet. *Sokrates* allein, *Sokrates*,
 150 der uns glaubend machen könnte, daß der Mensch der Gottheit ähnlich ist,
 predigte Philosophie; alle andere predigten nur ihre beschränkten philoso-
 phischen Systeme. Er lehrte die Menschen, daß die Philosophie in jedem
 gesunden Kopfe, in jedem recht- | schaffenen Herzen zu finden, und daß sie V.II.17
 weder die Tochter des Witzes noch der Einbildungskraft, sondern die Quelle
 155 einer allgemeinen und unzerstörbaren Glückseligkeit sey.

SOPHYLUS. Im ganzen scheint mir das, was Sie da sagen, Eutyphron, wahr
 genug zu seyn. Aber, sagen Sie mir denn doch, was denn eigentlich *Ihre*
 Philosophie ist?

EUTYPHRON. Meine Philosophie, lieber Sophylus, ist die Philosophie der
 160 Kinder; es ist die Philosophie des *Sokrates*; es ist diejenige, die wir alle im
 Grunde unsers Herzens, unserer Seele finden würden, wenn wir uns die
 Mühe gäben, sie dort zu suchen.

SOPHYLUS. Daß wir uns diese Mühe geben, verdient sie wohl, – wenn es
 sonst wahr ist, daß sie dort zu finden, und die Quelle unserer Glückseligkeit
 165 ist. – Aber, | wie würden Sie denn bey dieser Untersuchung zu Werke gehen? V.II.18

EUTYPHRON. Wenn Sie Lust und Muße haben, sie mit mir anzustellen: so
 würden wir beyde Vortheil davon ziehen.

SOPHYLUS. Muße und auch Lust habe ich; aber, ich bitte Sie, seyen Sie
 auch kurz und deutlich.

170 *EUTYPHRON*. Ich hoffe, Sie sollen darüber zufrieden mit mir seyn. Aber,
 wenn ich Ihnen Fragen vorlege: so werden Sie mir doch eben auch, mit
 kurzen Worten, antworten?

SOPHYLUS. Von Herzen gern.

175 *EUTYPHRON*. Lassen Sie uns also damit anfangen, daß wir Alles, was wir
 von Systemen im Kopfe haben, vergessen; und dann wollen wir, auf folgende
 Art, raisonniren. |

168 seyen] V seyn

passif, est : je sens ; ainsi je suis passif : par conséquent je suis.* Je vous dis que je suis : si vous êtes, et si vous me croyez, je suis intimement convaincu que
 F 20 vous | croyez la vérité : par conséquent, si vous me dites que vous êtes, je vous
 P 162 crois, et j' ai la même conviction que je crois une vérité : par conséquent il y a vous et d' autres choses hors de moi ; et je pourrais vous démontrer cette vérité de vingt façons différentes.

SOPHYLE. Mais, Euthyphron, est-il besoin de me prouver que je suis, 155 et qu'il y a des choses hors de moi ? de grace épargnez-moi de pareilles puérlités.

EUTHYPHRON. Il faut ne nous rien passer sans preuve. Dites-moi, Sophyle, comment savez-vous que cette boule-là est hors de vous ? |

F 21 *SOPHYLE.* Mais parce que je la vois : si elle tombe, je l' entends ; si je la 160 touche, elle me paroît solide : si je la soutiens, elle pese.

EUTHYPHRON. Oui : mais lorsque vous voyez cette boule, l' idée que vous avez de cette boule, est-ce la boule ?

M.I.174 *SOPHYLE.* Non vraiment ; ce n' est que le résultat du rapport de cette boule avec moi, avec mes yeux, mes organes, la lumière, et avec tout ce qu' il y a 165 entre cette boule et moi.

EUTHYPHRON. Cela est très-juste. Mais diriez-vous la même chose de ce cube que voilà ?

SOPHYLE. Très-certainement.

EUTHYPHRON. Et de ce cône ? | 170

F 22 *SOPHYLE.* Oui.

EUTHYPHRON. Voilà ce qui nous montre déjà une vérité très-importante, savoir, que nos yeux et nos organes ne nous trompent pas, du moins par rapport à l' ordre des choses.

SOPHYLE. Je ne vous comprends pas bien. 175

EUTHYPHRON. Je dis que l' idée de la boule étant le résultat du rapport que moi, mes yeux, et la lumière avons avec la boule ; que l' idée du cube étant le résultat du rapport que moi, mes yeux, et la lumière, avons avec le cube ; et que l' idée du cône étant le résultat du rapport que moi, mes yeux, et
 F 23 la lumière | avons avec le cône ; il s' ensuit que dans ces cas, moi, mes yeux, et 180 la lumière, restant les mêmes, la cause de mon idée du cône, est l' objet que

154 vingt] *g* vingt cinq 156 épargnez-moi] *g* epargnés moi 158 Il] *g* Il est vrai mais il
 177 avons] *g* ont 178 avons] *g* ont 180 avons] *g* ont | mes] *g* mes mes (*ditt.*)

Alles, was ein bloßes, leidendes Ding ist, existirt; ich empfinde; also bin ich ein leidendes Ding; folglich existire ich auch. V.II.19

Ich sage Ihnen, daß ich bin; wenn auch Sie das Daseyn haben, und an
 180 meine Existenz glauben: so bin ich innig überzeugt, daß Sie die Wahrheit
 glauben; folglich, wenn Sie mir sagen, daß auch Sie existiren: so glaube
 ich Ihnen, und bin eben so sehr überzeugt, daß ich eine Wahrheit glaube.
 Folglich giebt es denn, außer mir, Sie und verschiedene andere Dinge; – und
 diese Wahrheit könnte ich Ihnen auf zwanzig verschiedene Arten erweisen.

185 *SOPHYLUS.* Aber, lieber Eutyphron, es ist ja gar nicht nothwendig, daß Sie
 mir meine Existenz, und daß es auch, außer mir, noch andere Dinge giebt,
 erweisen. – Ums Himmels Willen verschonen Sie mich mit dergleichen
 Kindereyen. |

EUTYPHRON. Wir müssen, ohne Beweise, uns einander nichts gelten las- V.II.20
 190 sen. – Sagen Sie mir, Sophylus, wie wissen Sie, daß diese Kugel außer Ihnen
 existirt?

SOPHYLUS. Seh' ich sie dann nicht? Und hör' ich sie dann nicht, wenn sie
 auf die Erde fällt? Und, wenn ich sie anrühre: so scheint sie mir ein fester
 Körper; und, wenn ich sie in die Hand nehme: so fühl' ich, daß sie schwer ist.

195 *EUTYPHRON.* Das ist freilich wahr; aber, wenn Sie diese Kugel da sehen,
 ist die Vorstellung, welche Sie von dieser Kugel haben, die Kugel selbst?

SOPHYLUS. Nein, wahrlich nicht. Diese Vorstellung ist nichts anders, als
 das Resultat der Beziehung, welche diese Kugel zu mir, zu meinen Augen, zu
 meinen Organen, zu dem Licht und zu Allem hat, was sich zwischen ihr und
 200 mir befindet. |

EUTYPHRON. Das ist sehr richtig. – Aber, können Sie eben das von diesem V.II.21
 Würfel da sagen?

SOPHYLUS. O, sehr zuversichtlich!

EUTYPHRON. Und auch von diesem Kegel da?

205 *SOPHYLUS.* Eben auch.

EUTYPHRON. Und so hätten wir denn schon eine sehr wichtige Wahrheit
 entdeckt, daß, nämlich, unsere Augen und unsre Organe uns nicht betrügen,
 mindestens nicht in Ansehung der Ordnung der Dinge.

SOPHYLUS. Das versteh' ich nicht recht gut.

210 *EUTYPHRON.* Ich sage, daß, wenn die Vorstellung von der Kugel das Resul-
 tat der Beziehung ist, welche ich, meine Augen und das Licht zu der Kugel
 haben, – und die Vorstellung von dem Würfel, das | Resultat der Beziehung, V.II.22
 zwischen mir, meinen Augen, dem Licht, und dem Würfel – und die Vor-
 stellung von dem Kegel, das Resultat der Beziehung zwischen mir, meinen
 215 Augen, dem Licht, und dem Kegel: – so folgt hieraus, daß, da in diesen Fäl-
 len, ich, meine Augen, und das Licht ein und dieselben Dinge bleiben, die

j'appelle cône; celle de l'idée de la boule, est l'objet que j'appelle boule; celle de l'idée du cube, est l'objet que j'appelle cube: et par conséquent, l'idée du cube est au cube, comme l'idée de la boule est à la boule, et comme l'idée du cône est au cône: par conséquent, il y a entre les idées la même 185 analogie qu'entre les choses; et en raisonnant sur les idées, les conclusions que je tire de ces raisonnements se- | ront également analogues à celles que 190 je tirerois des raisonnements que je ferois sur les choses-mêmes.

M.I.175 *SOPHYLE.* Je le crois bien, Euthyphron; car vous ne dites rien autre chose que ceci: «mes raisonnements sur les idées, sont analogues à mes raisonne- 190 ments sur les choses». Vous auriez pu dire: «sont les mêmes»; car vous ne connoissez les choses que par vos idées.

EUTHYPHRON. Je souhaiterois fort que les idées, que nous avons des choses, fussent les choses-mêmes; alors, au moins, nous ne tomberions 195 jamais dans l'erreur. Mais cela est impossible, | puisque les choses qui sont hors de nous ne sauroient entrer dans nos têtes; et par conséquent, il faut des moyens et des organes, pour que nous ayions quelques sensations de leur existence: et c'est déjà beaucoup que nous ayions trouvé cette analogie entre les choses et les idées. Nous savons par-là, que les rapports qu'il y a 200 entre nos idées, sont exactement les mêmes que ceux qu'il y a entre les choses dont elles sont les idées.

SOPHYLE. Cela est très-vrai, Euthyphron. Mais lorsque vous parlez des 205 choses, ajoutez, je vous | prie, «entant que je les connois par mes idées».

EUTHYPHRON. Vous avez raison, Sophyle; je vous entends; et c'est pour cela que nous devons voir maintenant, quelle est la valeur d'une idée par 210 rapport à l'objet dont elle est l'idée.

SOPHYLE. Voilà précisément ce qu'il nous faut.

EUTHYPHRON. Une chose quelconque, de quelque nature qu'elle puisse être, est une essence, puisqu'elle existe, qu'elle est. Cette chose, ou cette essence, peut avoir mille manieres d'être que j'ignore. 210

SOPHYLE. Qu'appellez-vous maniere d'être? |

F 27 *EUTHYPHRON.* Le cône que vous voyez, a parmi toutes les manieres d'être 215 qu'il peut avoir, et que j'ignore, cette maniere d'être, par laquelle, lorsqu'il

183-184 est ... cube¹] *g om.* 185 par] *g* et par 188 choses-mêmes] *M* choses même
191 sont] *J²W* ce sont 197 ayions] *g* aïons] *J¹J²WP* ayons 198 ayions] *g* aïons] *J¹J²WP*
ayons 211 Qu'appellez-vous] *F* Q'appelez-vous 212 d'être] *g om.*

wirkende Ursache meiner Vorstellung von dem Kegel, derjenige Gegenstand ist, den ich Kegel nenne – und die wirkende Ursache meiner Vorstellung von der Kugel, derjenige Gegenstand, den ich Kugel nenne, – und die wirkende
 220 Ursache meiner Vorstellung von dem Würfel, derjenige Gegenstand, den ich Würfel nenne; – und daß folglich die Vorstellung von dem Würfel sich, zu dem Würfel selbst, so verhält, wie die Vorstellung von der Kugel zur Kugel, und wie die Vorstellung von dem Kegel zu dem Kegel. – Folglich giebt es zwischen den Ideen eben die Analogie, wie unter den Dingen; und die Schlüsse,
 225 die ich, wenn ich über Ideen *raisonnere*, aus diesen *Raisonne- | ments* ziehe, V.II.23 werden folglich denen Schlüssen, welche ich aus den *Raisonnements* über die Dinge selbst folgere, auch analog seyn.

SOPHYLUS. Das glaube ich sehr gern, Eutyphron; denn, was Sie da sagen, heißt nichts anders, als: „die *Raisonnements* über Ideen sind den *Raisonnements* über die Dinge gänzlich analog.“ – Sie hätten sagen können: „sie sind eben das;“ denn Sie kennen die Dinge nur, vermöge Ihrer Vorstellungen davon.

EUTYPHRON. Ich würde es ganz gerne sehen, wenn die Ideen, welche wir vor den Dingen haben, die Dinge selbst wären; dann würden wir mindestens
 235 nie in Irrthümer verfallen. Aber dieses ist unmöglich, weil die Dinge, die außer uns sind, nicht in unsere Köpfe gebracht werden können. Und folglich bedürfen wir denn Mittel und Organe, um von ihrer Existenz einige Sensationen zu erhalten; und es ist schon viel, daß wir diese Analogie zwi- | schen V.II.24 den Ideen und den Dingen gefunden haben. Wir wissen dadurch, daß die
 240 Beziehungen unter unsern Ideen genau eben so sind, wie die Beziehungen unter den Dingen selbst, wovon jene die Vorstellungen sind.

SOPHYLUS. Das ist sehr wahr, Eutyphron! Aber, wenn Sie von Dingen reden: so fügen Sie noch hinzu, – ich bitte Sie, – „*in so fern ich diese Dinge, vermöge meiner Vorstellungen, kenne.*“

245 *EUTYPHRON.* Sie haben Recht, Sophylus, ich verstehe Sie. – Und, aus diesem Grunde, wollen wir itzt zusehen, worin der Werth einer Idee, in Ansehung des Gegenstandes, wovon sie die Idee ist, besteht?

SOPHYLUS. Gerade eben das bedürfen wir.

EUTYPHRON. Jedes Ding, es sey von welcher Art es wolle, ist eine Wesen-
 250 heit (*Essence*), | weil es existirt, weil es da ist. Dieses Ding, oder dieses Wesen, V.II.25 kann tausend Arten zu seyn haben, die mir unbekannt sind.

SOPHYLUS. Was nennen Sie Seynsart?

EUTYPHRON. Der Kegel, den Sie da sehen, hat, unter den verschiedenen Arten zu seyn, welche ihm zukommen können, und die ich nicht kenne,

231 kennen] V können

coëxiste avec la lumiere, avec mes yeux, avec moi, il produit un effet, qui est l'idée que nous avons tous les deux actuellement de ce cône: il a cette 215 maniere d'être, par laquelle il est visible pour tout être qui voit: il a cette maniere d'être, par laquelle il differe de la boule et du cube.

SOPHYLE. Je comprends parfaitement bien.

F 28 *EUTHYPHRON.* Or ce cône est tel qu'il est; et étant tel qu'il est, il est | impossible qu'il me donne à moi, restant tel que je suis, une autre idée que 220 celle que j'ai de lui. Mais, Sophyle, nous n'avons considéré que deux choses, d'un côté le cône tel qu'il est, et de l'autre l'ensemble de moi, de mes yeux, et de la lumiere; tournons la chose, et considérons, d'un côté, l'ensemble du cône, de la lumiere et de mes yeux, et de l'autre, moi qui ai l'idée: vous verrez que le cône ne me trompe pas, mais qu'il est effectivement et réellement 225 tel qu'il me paroît, lorsque je lui ajoute la lumiere et mes yeux: et si nous F 29 faisons attention à ce | qu'une chose, qui est telle qu'elle est, ne sauroit avoir une autre maniere d'être, qui feroit qu'elle ne seroit pas ce qu'elle est, nous voyons clairement qu'une chose que nous regardons, que nous entendons, que nous touchons, est, entre autres, réellement ce qu'elle nous 230 paroît. Le premier homme qui a fait une montre, a commencé par les idées qu'il avoit d'un ressort, d'une roue, d'un levier; et en composant ces idées, en raisonnant sur elles, il en a résulté une montre imaginaire. Il a réalisé F 30 ce résultat; et voilà une montre véritable: et c'est une grande | difficulté vaincue; car si les idées ne représentoient pas parfaitement ce que les choses 235 sont entre autres, il y auroit eu l'infini de l'infini contre un à parier, que la réalisation des idées de cet homme n'eût pas produit une montre réelle; et il seroit absolument impossible qu'il existât aucune production du génie de l'homme.

M.I.177 *SOPHYLE.* Que dites vous? 240

EUTHYPHRON. Je dis que si le ressort n'étoit pas tel en effet que l'idée le fait paroître à l'homme, si ses idées de la roue ou du levier étoient fausses, F 31 l'idée de la montre, qu'il a composée de ces idées, seroit absurde, | et ne pourroit être réalisée: or cet homme réalise la montre, elle est telle qu'elle P 166 l'étoit dans ses idées: par conséquent le ressort, la roue et le levier, sont tels 245 qu'ils l'ont paru à cet homme.

222 de³] *gom.* 223 de] *gom.* | lumiere] *g add.* mais 228 ne seroit] *g n'est* 230 autres]
g autre 233 a¹] *g est* 237 n'eût] *g n'eussent* 240 Que] *g Comment* 246 paru] *g*
 parûs

255 auch diejenige Art zu seyn, vermöge welcher er, wenn er mit dem Lichte, mit
meinen Augen, und mit mir existirt, eine Wirkung hervor bringt, welche die
Idee ist, die wir beyde gegenwärtig von diesem Kegel haben. Er hat diese Art
zu seyn, daß er, für jedes Wesen, welches sieht, sichtbar ist; er hat diese Art
zu seyn, vermöge welcher er von der Kugel und dem Würfel verschieden ist.

260 *SOPHYLUS.* Gut, gut! Ich verstehe. |

EUTYPHRON. Nun ist dieser Kegel, was er ist; und da er dieses ist: so ist V.II.26
es unmöglich, daß er mir, so lange ich das bleibe, was ich bin, eine andere
Vorstellung von sich gebe, als die ich gegenwärtig von ihm habe. – Aber,
Sophylus, bis itzt haben wir nur zwey Dinge in Erwägung gezogen; von einer
265 Seite den Kegel, so wie er ist, und von der andern mich, meine Augen und das
Licht, als ein Ganzes. Itzt lassen Sie uns die Sache umkehren, und, von einer
Seite, den Kegel, das Licht und meine Augen zusammen nehmen, und, von
der andern Seite, mich, der ich diese Idee habe. Sie werden sehen, daß der
Kegel mich nicht hintergeht, sondern daß er wirklich und in der That das ist,
270 was er mir zu seyn scheint, wenn ich ihm auch das Licht und meine Augen
hinzu füge; und, wenn wir in Erwägung ziehen, daß kein Ding, welches ist,
wie es ist, keine andere Art zu seyn haben kann, welche verursachen könnte,
daß es nicht wäre, was es ist: so sehen wir | deutlich, daß jedes Ding, welches V.II.27
wir sehen, oder hören, oder fühlen, auch unter andern das wirklich ist, was
275 es uns zu seyn scheint. Der erste Mensch, der eine Uhr verfertigte, hat mit
den Vorstellungen angefangen, die er von einer Springfeder, einem Rade,
einem Hebewerk hatte; und, indem er diese Ideen zusammensetzte, und
über sie raisonnirte, ergab sich daraus eine eingebildete Uhr. Er hat diese
eingebildete Uhr realisirt, und so ist die wirkliche Uhr geworden. Auf diese
280 Art ist eine große Schwierigkeit überwunden worden; denn, wenn die Ideen
nicht ganz vollkommen das darstellten, was die Dinge, unter andern, sind:
so war Alles gegen Eines zu verwetten, daß die Realisation der Ideen dieses
Menschen nicht eine wirkliche Uhr hervor gebracht hätte, und es würde
dann schlechterdings unmöglich seyn, daß irgend ein Produkt von dem
285 Genie des Menschen existiren könnte.

SOPHYLUS. Was sagen Sie? |

EUTYPHRON. Ich sage, daß, wenn eine Springfeder nicht das wirklich V.II.28
wäre, was sie dem Menschen in der Idee zu seyn scheint; wenn die Ideen
von Rad und Hebewerk falsch gewesen wären: so würde die Idee von der
290 Uhr, die er aus diesen Ideen zusammen gesetzt hatte, ungereimt gewesen
seyn, und nie haben realisirt werden können. Wenn nun dieser Mensch aber
die Uhr realisirt, und sie das ist, was sie in seinen Ideen war: so sind auch die
Springfeder, das Rad und das Hebewerk das, was sie diesem Menschen zu
seyn geschienen haben.

SOPHYLE. Euthyphron, je conviens de ce que vous venez de dire; et j'avoue que nous pouvons admettre hardiment, que nos idées simples acquises ne nous trompent pas, mais représentent réellement des qualités qui sont essentiellement dans les choses dont elles sont les idées; et que, de quelque façon que nous composions ces idées, il y aura entre elles le même
 F 32 or- | dre et la même analogie, qu'il y auroit entre les choses, si nous pouvions les composer de-même. Dites-moi si je vous ai bien compris?

EUTHYPHRON. Parfaitement; et je n'ai rien à y ajouter.

SOPHYLE. Mais, si la première montre étoit due au hasard, que diriez vous? 255

EUTHYPHRON. Cela ne feroit rien à l'affaire. L'admirable canard de Vaucanson* a existé dans sa tête avant que d'étonner les spectateurs: car vous sentez bien que dans une composition quelconque, qui a une certaine fin
 F 33 pour but, l'idéal doit précéder nécessairement le réel. Nous | verrons ensuite 260 ce que c'est que le hasard: mais, de grace, n'allons pas trop vite.

SOPHYLE. Mais encore: regardez, je vous prie, cette belle colonne de marbre blanc: si je la vois à travers de ce verre rouge, elle me paroît rouge; M.L.178 et si je la vois à travers de ce verre qui a des couches différentes et inégales, elle me paroît courbée et brisée. 265

EUTHYPHRON. En plaçant ces verres entre vos yeux et la colonne, vous n'avez rien fait à la colonne, je pense?

SOPHYLE. Non assurément.

F 34 *EUTHYPHRON.* Ainsi la colonne est ce qu'elle étoit: par conséquent, | si la colonne n'étoit pas ce qu'elle est, elle ne vous paroîtroit pas rouge dans le 270 premier cas, ni courbée et brisée dans le second.

SOPHYLE. Je l'avoue. Mais lorsque je regarde la colonne à travers un verre à cent facettes, je vois cent colonnes au lieu d'une: ainsi cet organe me trompe pourtant.

EUTHYPHRON. Si la colonne n'étoit pas telle qu'elle est, vous ne verriez 275 pas cent colonnes telles que vous les voyez. Si cent hommes se trouvoient placés à l'entour de cette colonne, et que chacun d'eux vous dît, Sophyle, F 35 je vois une colonne; | en concluriez-vous, qu'il y a cent colonnes? ou ne diriez-vous pas plutôt, qu'ils voyent tous la même? Si le nombre 4 n'étoit pas 4, le nombre 4 multiplié par 3 ne feroit pas 12. 280

261 de grace] *g om.* | vite] *g add.* je vous en prie 262 vous] *g add.* en 263 vois] *P*
 voie | de] *J²W om.* | ce] *g om.* 264 de] *J²W om.* 270 vous] *g om.* 273 vois] *g*
 verrai | ainsi cet] *g < Cet* 274 trompe] *g add.* donc 276 les] *g le* 277 dît] *J²W dit*
 279 qu'ils] *g ils* | même] *g add.* colonne

295 SOPHYLUS. Was Sie da gesagt haben, Eutyphron, räum' ich Ihnen ein; ich gestehe, daß wir dreust annehmen dürfen, daß unsre einfachen, erworbenen Ideen uns nicht hintergehn, sondern wirklich die Eigenschaften darstellen, welche sich wesentlich an denjenigen Dingen finden, wovon dieses die Ideen sind, und daß, auf welche Art wir auch diese Ideen zusammen | setzen V.II.29
300 mögen, sich, unter ihnen, auch eben dieselbe Ordnung und Analogie finden wird, als unter den Dingen selbst seyn würde, wenn wir sie, auf eben die Art, zusammen setzen könnten. Sagen Sie mir, ob ich Sie recht verstanden habe?

EUTYPHRON. Sehr richtig; und ich weiß nichts hinzu zu setzen.

305 SOPHYLUS. Aber, wenn man die erste Uhr dem Ungefähr zu verdanken hätte, was würden Sie dazu sagen?

EUTYPHRON. Dadurch würde nichts bey der Sache verändert werden. Die bewunderungswürdige Ente des *Vaucanson* hat in seinem Kopfe existirt, ehe sie die Zuschauer in Erstaunen gesetzt hatte. Denn, Sie sehen wohl von selbst
310 ein, daß in einer Zusammensetzung, von welcher Art sie sey, die eine gewisse Absicht zum Ziel hat, das Ideal, nothwendiger Weise, der Wirk- | lichkeit V.II.30
zuvor gehen muß. – Wir werden in der Folge sehen, was das ist, das *Ungefähr*, oder der *Zufall*. Aber, ich bitte Sie, gehen wir nicht so geschwinde.

SOPHYLUS. Hören Sie mich nur an! – Sehen Sie dort die schöne weiße
315 marmorne Säule; wenn ich sie durch dieses rothe Glas sehe: so scheint sie mir roth zu seyn, und wenn ich sie durch dieses ungleich geschliffene Glas betrachte: so ist es, als ob sie krumm, und zerbrochen wäre.

EUTYPHRON. Indem Sie diese Gläser zwischen Ihre Augen und die Säule brachten: so haben Sie, denk ich, der Säule nichts gethan.

320 SOPHYLUS. Nein, sicherlich nicht.

EUTYPHRON. Also ist die Säule das, was sie war; und folglich, wenn die Säule nicht wäre, was sie ist: so würde sie Ihnen im ersten Falle nicht roth, und in dem letztern nicht krumm und gebrochen scheinen. |

SOPHYLUS. Das räum ich ein. Aber, wenn ich die Säule durch ein hundert- V.II.31
325 seitig geschnittenen Glas betrachte: so sehe ich, statt Einer, hundert Säulen; also betrügt mich dieser Sinn dennoch?

EUTYPHRON. Wenn die Säule nicht das wäre, was sie ist: so würden Sie nicht hundert Säulen auf die Art sehen, wie Sie sie sehen. – Nehmen Sie an, daß hundert Menschen um diese Säule herum ständen, und daß Jeder
330 derselben zu Ihnen sagte: „ich sehe eine Säule!“ würden Sie daraus folgern, daß hundert Säulen da wären? Oder, würden Sie nicht vielmehr sagen, daß alle diese Menschen ein und dieselbe Säule sehen? – Wenn die Zahl 4 nicht wirklich 4 wäre: so würde diese Zahl 4, multiplicirt mit 3, nicht 12 ausmachen.

SOPHYLE. Voilà, mon cher Euthyphron, un sophisme bien conditionné, si je ne me trompe.

EUTHYPHRON. Je souhaite que vous vous trompiez, Sophyle; cependant il n'y a rien que nous devions éviter avec tant de soin: ce seroit le seul vice où nous pourrions tomber dans notre besogne; et les suites en seroient sans 285 ressources. Voyons d'abord ce que c'est. |

F 36 *SOPHYLE.* Vous dites que si 4 n'étoit pas 4, 4 multiplié par 3 ne seroit pas 12. Vous prenez 4 pour l'objet, 3 pour vos organes et tout ce qui vous sépare M.I.179 de l'objet, et 12 pour l'idée que vous avez du 4. Mais cette idée est fausse, puisque 4 n'est pas 12. Si vous connoissiez encore le 3, ou vos organes, il n'y 290 auroit point de difficulté: car vous n'auriez qu'à diviser le 12 connu par le 3 connu; et vous trouveriez le 4 inconnu, ou bien l'essence de l'objet.

P 168 *EUTHYPHRON.* Je sais bien que, lorsqu'il s'agit d'un objet hors de moi, F 37 l'idée que j'en ai n'est pas | l'objet; mais je dis que le cône, avec tout ce qu'il y a entre le cône et moi, fait l'idée du cône; que le cube, avec tout ce qui est 295 entre le cube et moi, fait l'idée du cube: mais comme ce qui est entre le cube et moi, est la même chose que ce qui est entre le cône et moi, je conclus que la différence, que j'apperçois entre le cône et le cube, tient à la vraie essence du cône et du cube; et comme cette différence tient à la raison pour laquelle le cône n'est pas cube, et à celle pour laquelle le cube n'est pas cône, et que 300 chacune de ces raisons tiennent ré- | ciproquement à l'essence vraie et du cône et du cube; j'en conclus, que je m'apperçois d'une des qualités qui sont de la vraie essence du cube, et d'une des qualités qui sont de la vraie essence du cône. Je ne dis pas que mes 12 font 4, mais que dans le 12 est comprise une partie de la vraie nature du 4. 305

SOPHYLE. Vous avez raison; et je n'ai plus rien à vous repliquer jusqu'ici.

EUTHYPHRON. Finissons donc cette recherche; et prenons pour une vérité inébranlable, qu'une chose hors de nous, qui nous paroît visible, a tout ce F 39 qu'il faut | pour être visible, et pour nous le paroître; et qu'une chose hors de nous, qui nous paroît sonore, a tout ce qu'il faut pour être sonore et pour 310

282 trompe] *g add.* fort 283 cependant] *g car* 290 vos] *g vous* 302 cube] *g cuble*
306 Vous] *g* Sans doute vous

335 *SOPHYLUS.* Das da, mein lieber Eutyphron, ist, wenn ich mich nicht irre, ein ganz vortrefflicher Trugschluß. |

EUTYPHRON. Ich wünschte, daß Sie sich irren möchten, Sophylus. – In- V.II.32
dessen müssen wir nichts so sorgfältig zu vermeiden suchen, als diese Art von Schlüssen; denn dieses würde der einzige Fehler seyn, in welchen wir,
340 bey unserm Geschäfte, verfallen könnten, und die Folgen davon würden sich durch Nichts gut machen lassen. Lassen Sie uns also gleich zusehen, ob dem so ist?

SOPHYLUS. Sie sagen, daß, wenn 4 nicht vier wäre: so würde 4, multiplicirt mit 3, nicht 12 seyn. Sie nehmen die Zahl 4 für den Gegenstand, die Zahl 3 für
345 Ihre Organe, und Alles, wodurch Sie von diesem Gegenstande geschieden werden, und die Zahl 12 für die Idee, die Sie von 4 haben. Aber diese Idee ist falsch; denn 4 ist nicht 12. – Kennen Sie noch die Zahl 3, oder Ihre Organe: so würde keine Schwierigkeit dabey seyn; denn Sie brauchten nur die bekannte Zahl 12 mit der bekannten Zahl 3 zu dividiren, | und Sie würden V.II.33
350 die unbekannte Zahl 4, oder vielmehr die Wesenheit des Gegenstandes finden.

EUTYPHRON. Ich weiß sehr gut, daß, wenn die Rede von einem Gegenstand außer mir ist, die Idee, welche ich davon habe, nicht der Gegenstand selbst seyn kann; aber, ich sage, daß der Kegel, verbunden mit Allen dem, was
355 sich zwischen dem Kegel und mir befindet, die Idee des Kegels ausmacht; und daß der Würfel, und Alles das, was zwischen dem Würfel und mir sich befindet, die Idee des Würfels ausmacht. Da nun aber das, was sich zwischen mir und dem Würfel befindet, eben das ist, was sich zwischen dem Kegel und mir befindet: so schließe ich daraus, daß der Unterschied, den ich zwischen
360 dem Kegel und dem Würfel wahrnehme, sich von dem wahren Wesen des Kegels und des Würfels herschreibt; und da dieser Unterschied in der Ursache, warum der Kegel nicht der Würfel, und der Würfel nicht der Kegel ist, liegt, und jede | dieser Ursachen, gegenseitig, sich von dem wahren Wesen V.II.34
des Kegels und des Würfels herschreibt: so folgere ich hieraus, daß ich eine
365 der Eigenschaften wahrnehme, die dem wahren Wesen eines Würfels, und eine der Eigenschaften, die dem wahren Wesen des Kegels zukommen. Ich sage nicht, daß meine Zahl 12 die Zahl 4 ist; sondern, daß in der Zahl 12 ein Theil von der wahren Natur der Zahl 4 enthalten ist.

SOPHYLUS. Darin haben Sie Recht; und nun habe ich bis hieher Ihnen
370 nichts weiter einzuwenden.

EUTYPHRON. Lassen Sie uns also diese Untersuchung enden, und es für eine unbestreitbare Wahrheit annehmen, daß jedes Ding, außer uns, das uns sichtbar scheint, Alles das hat, was es bedarf, um sichtbar zu seyn, und um es uns zu scheinen; und daß jedes Ding, außer uns, das uns tönend

nous le paroître; et que, même, si nous avions les organes vicieux, cela ne feroit rien à la chose, puisque nous venons de prouver géométriquement la vérité de l'analogie qu'il y a entre les choses et les idées, et que les rapports qu'il y a entre les idées sont exactement les mêmes que ceux qu'il y a entre les choses. 315

SOPHYLE. Notre entretien, Euthyphron, me fait plaisir. Je suis convaincu que nos sens ne | nous trompent pas. Cela est dans mon Systême; et il me paroît vrai, que de nos idées nous pouvons conclure sûrement à l'essence des choses.

EUTHYPHRON. C'est aller trop loin, mon cher Sophyle. Supposons un bloc de marbre, sur lequel il y auroit quatre inscriptions différentes, en Grec, en Arabe, en Latin, en François. Moi, qui ne sais que ma langue, je vous dirai le fait que ce monument me révele. Mais écoutez le Grec; il vous dira: cette piece me dit bien des choses sur le siege de Troie. L'Arabe dira: ce marbre donne de grandes lumieres sur l'Histoire de | la Chevalerie de Saladin.* Le Romain: je ne savois pas que Cestius* étoit l'affranchi de Pompée.* Vous voyez que ces gens ne sauroient juger que sur ce qui est tourné de leur côté, sur ce qui est compréhensible pour eux; et il en est de-même des essences. 320 325

SOPHYLE. Cela me paroît assez vrai. Mais éclaircissez, je vous prie, ce que vous venez de dire. 330

EUTHYPHRON. L'inscription Grecque n'est compréhensible que par la langue Grecque, et pour ceux qui l'entendent; l'Arabe de-même; et l'essence n'est visible que par la lumiere, et pour ceux qui ont des yeux: elle n'est sono- | re que par l'air, et pour ceux qui ont des oreilles: elle n'est tangible que par l'attouchement, et pour ceux qui ont du tact: elle n'est enfin telle que par tel moyen, et pour ceux qui ont des organes analogues à tels moyens. Une essence peut avoir cent mille côtés, qui tiennent également à sa nature, et parmi lesquels trois ou quatre seulement sont analogues à nos organes actuels. Une essence peut avoir cent mille faces 335

M.I.181
P 170

320 aller ... loin] *g* beaucoup trop fort 323 le fait] *g* l'anecdote | me révele] *g* m'apprend
325 de¹] *g* des | de la] *F* de de la (*ditt.*) 326 Cestius] *g* Cassius 328 en est] *g* est en effet
329 prie] *g* en prie 336 tel moyen] *JJ²W* tels moyens

375 scheint, Alles das hat, was | es bedarf, um tönend zu seyn, und um es uns V.II.35
zu scheinen; und daß, auch wenn wir mangelhafte Organe hätten, dieses
nichts bey der Sache thun würde, weil wir, geometrisch, die Gewißheit
der Analogie zwischen den Dingen, und unsern Ideen davon, und zugleich
erwiesen haben, daß die Beziehungen zwischen den Ideen ganz genau die
380 Beziehungen zwischen den Dingen sind.

SOPHYLUS. Unsre Unterhaltung, Eutyphron, macht mir Vergnügen. Ich
bin überzeugt, daß uns unsre Sinne uns nicht betrügen. Dieses gehört zu
meinem System; und es scheint mir gewiß zu seyn, daß wir von unsern
Begriffen mit Sicherheit auf das Wesen der Dinge schließen können.

385 *EUTYPHRON.* Gehen Sie nicht zu weit, lieber Sophylus. – Lassen Sie uns
einmal einen Marmorblock annehmen, auf welchem sich vier verschiedene
Inschriften befänden, die eine griechisch, die andere arabisch, die dritte
lateinisch, die vierte | französisch. Ich, der ich nichts, als meine Mutterspra- V.II.36
che weiß, ich werde Ihnen das sagen, was dieses Denkmal mich lehrt; aber
390 hören Sie den Griechen, er wird Ihnen erzählen, daß er aus der griechischen
Inscript viel über die Belagerung von Troja lernt; und der Araber wird Ihnen
sagen, das ihm dieser Marmor vieles Licht über die Geschichte der Chevale-
rie des Saladin giebt, und der Römer, daß er bis itzt noch nicht gewußt habe,
daß Cestius der Freygelassene des Pompejus gewesen sey. – Sie sehen, mein
395 lieber Sophylus, daß diese Leute nur über das urtheilen können, was gleich-
sam gegen sie gekehrt, und ihnen begreiflich ist. Eben so verhält es sich mit
dem Wesen der Dinge.

SOPHYLUS. Das scheint wahr genug zu seyn; aber machen Sie, ich bitte
Sie, das deutlicher, was Sie da gesagt haben.

400 *EUTYPHRON.* Die griechische Inscript wird nur begreiflich, weil sie in der
griechischen Spra- | che ist, und ist es nur für diejenigen, welche diese Spra- V.II.37
che verstehen; eben so verhält es sich mit dem Arabischen, u. s. w. Und auf
diese Art ist jedes Ding nur, vermöge des Lichtes, und für diejenigen sicht-
bar, welche Augen haben; es ist nur tönend, vermöge der Luft, und nur für
405 diejenigen, welche hören können; es ist nur fühlbar, vermöge der Berüh-
rung, und für diejenigen, welche Gefühl besitzen; mit einem Wort, es ist
nur, was es ist, vermöge irgend eines Mediums, und nur für diejenigen, die
den verschiedenen Mitteln analoge Organe haben. Jedes Ding kann hun-
dert tausend verschiedene Seiten besitzen, die alle gleich sehr seiner Natur
410 zukommen, und unter welchen doch nur drey oder vier unsern gegenwärt-
igen Organen analog sind; ein jedes Wesen kann hundert tausend Seiten

394 Cestius] V Cefius] *Hilß II*, 22 Cestius

F 43 (*1) qui tiennent également | à sa nature, et dont aucune n'est tournée vers 340
nos organes. Ainsi, lorsque nous concluons de notre idée à l'essence de
l'objet, c'est à cette face ou partie de l'essence qui peut agir sur nos organes. |

F 44 SOPHYLE. Je conçois, Euthyphron, que c'est très-bien raisonné; et que ce
que vous dites seroit possible, s'il y avoit d'autres essences que de la matiere.

EUTHYPHRON. Pouvez-vous me dire ce que c'est que la matiere? 345

SOPHYLE. Mais oui: ce qui est visible, ce qui est impénétrable ou solide,
ce qui est sonore.

EUTHYPHRON. Sont-ce là des qualités essentielles de la matiere, des parties,
des faces de son essence?

SOPHYLE. Sans aucun doute, depuis que nous avons trouvé que nos organes 350
ne nous trompent point. |

F 45 EUTHYPHRON. Je le crois comme vous, Sophyle. Mais si vous aviez été
M.I.182 aveugle, vous ne m'auriez pas parlé du visible; et votre matiere ne l'aurait
pas été. Si vous étiez sourd, vous ne m'auriez pas parlé du sonore; et votre
matiere ne l'aurait pas été. Vous voyez par-là que, dans ces cas, la matiere 355
aurait eu des qualités essentielles, ou des faces inconnues pour vous, mais
qui ne l'auraient pas été pour ceux qui, doués de la vue et de l'ouïe, auraient
pu savoir que ces qualités ou faces s'y trouvoient. Auriez-vous bien jugé dans

F 46 ces cas, si vous aviez dit, que la matiere n'est qu'im- | pénétrable, parce
que vous n'auriez eu que du tact? n'auriez-vous pas mieux raisonné, en 360
disant: la matiere ne me paroît impénétrable que parce que j'ai du tact;
si j'avois d'autres façons d'apercevoir, elle me paroîtroit toute autre; si
elle pouvoit agir sur moi par cent mille moyens, par cent mille organes

(*1) Tout ce qui compose ou peut composer le Tout, ou l'Univers entier, est nécessairement
F 43 essence. Entant que des essences ont un rapport avec l'organe de la | vue, on appelle
ces essences choses ou essences visibles: entant que des essences ont un rapport
avec l'organe de l'ouïe, on appelle ces essences choses ou essences sonores. Ainsi
on appelle face visible de l'Univers, cette modification, cette maniere d'être, par
lesquelles certaines essences ont du rapport avec l'organe de la vue; et l'on appelle face
sonore de l'Univers, cette modification, cette maniere d'être, par lesquelles certaines
essences ont du rapport avec l'organe de l'ouïe; et ainsi des autres faces, par lesquelles
des parties de l'Univers sont perceptibles pour des Etres quelconques.

340 (*1) *g autre note*: Face. On appelle ici face de l'Univers entier, ou des essences en general,
la maniere d'être par laquelle cet Univers, ou ces essences, sont perceptibles pour des etres
qui ont la faculté de sentir. P.E. l'Univers entier ou des essences en general ou en partie sont
perceptibles pour des etres qui peuvent voir, qui ont des yeux, et on appelle cette facon d'être
de l'essence ou de l'Univers, face visible de l'Univers ou de cette essence. L'Univers entier ou
des essences en general ou en partie sont perceptibles pour des êtres qui ont des oreilles, qui
peuvent entendre, et on appelle cette facon d'être de l'essence ou de l'Univers, sa face sonôre.
342 ou] *g add.* à cette

haben (*1), die alle gleich sehr seiner | Natur zukommen, und wovon doch V.II.38
keine einzige gegen unsre Organe gekehrt ist. Wenn wir folglich von unserer
Idee auf die Wesenheit irgend eines Gegenstandes schließen: so gilt der
415 Schluß nur von derjenigen Seite, oder demjenigen Theile der Wesenheit, die
auf unsere Organe wirken können.

SOPHYLUS. Das ist sehr richtig raisonnirt, Eutyphron; und ich begreife,
daß das, was | Sie sagen, möglich seyn würde, wenn es andere Wesenheiten V.II.39
als Materie gäbe.

420 *EUTYPHRON.* Können Sie mir denn sagen, was das ist, die Materie?

SOPHYLUS. O, ja wohl! das, was sichtbar ist, was undurchdringlich oder
fest, und was hörbar oder tönend ist.

EUTYPHRON. Sind das da wesentliche Eigenschaften der Materie? Theile,
oder Seiten ihres Wesens?

425 *SOPHYLUS.* Zweifelsohne; seit dem wir, nämlich, ausfindig gemacht ha-
ben, daß unsre Sinne uns nicht betrügen.

EUTYPHRON. Das glaube ich, so wie Sie, Sophylus. Aber, wenn Sie blind
gewesen wären: so hätten Sie mir nicht von Sichtbarkeit reden können, und
Ihre Materie wäre nicht sichtbar gewesen; und waren Sie taub: so hätten Sie
430 nicht | vom Hörbaren oder Tönenden gesprochen, und auch Ihre Materie V.II.40
würde dieses nicht gewesen seyn. Sie sehen daraus, daß, in diesen Fällen,
die Materie wesentliche Eigenschaften, oder Seiten gehabt haben würde,
die zwar Ihnen, aber nicht denjenigen unbekannt gewesen wären, die das
Gehör oder das Gesicht gehabt hätten, und die, vermöge derselben, hätten
435 wissen können, daß die Materie diese Eigenschaften, oder Seiten hat. Hätten
Sie nun, in diesem Fall, ein richtiges Urtheil gefällt, wenn Sie, weil Sie nur
das Gefühl hatten, gesagt hätten, daß die Materie nur undurchdringlich sey?
Würden Sie nicht bündiger geschlossen haben, wenn Sie gesagt hätten: „die
Materie scheint mir nur deswegen undurchdringlich, weil ich Gefühl habe;
440 besäße ich mehrere Arten wahrzunehmen: so würde sie mir ganz anders
scheinen; und könnte sie auf mich, durch hundert tausend verschiedene

(*1) Alles, was ein Theil des Ganzen, oder des Universums ist, oder seyn kann, ist, nothwen-
diger Weise, eine Wesenheit. In so | fern nun die Wesen im Verhältniß mit den Organen V.II.38
des Gesichtes stehen, nennt man diese Wesen, sichtbare Wesen oder sichtbare Dinge;
in so fern sie im Verhältniß mit dem Organ des Gehöres stehen, heißen diese Wesen,
hörbare Wesen oder hörbare Dinge, u. s. w. Diesem gemäß heißt diejenige Modifica-
tion, diejenige Art zu seyn, vermöge welcher gewisse Wesen im Verhältniß mit dem
Organ des Gesichtes stehen, der sichtbare Theil des Universums, und diejenige Modi-
fication, diejenige Art zu seyn, vermöge welcher gewisse Wesen im Verhältniß mit dem
Organ des Gehöres stehen, der hörbare Theil des Universums, u. s. w.

différents, je serois affecté par elle de cent mille façons différentes; elle
 auroit pour moi cent mille attributs pour la définir; delà s'ensuit, que le 365
 nombre de fois que je puis avoir une idée différente de la matiere, ou plutôt
 F 47 de l'essence, dépend du nombre de | mes organes et de mes moyens; et
 comme je puis supposer un nombre indéfini d'organes et de moyens, la
 matiere, ou l'essence, seroit différemment perceptible un nombre indéfini
 de fois; et par conséquent la matiere, ou plutôt l'essence, a une infinité 370
 d'attributs? Mais supposons encore qu'une essence, un globe, soit plongé
 en même temps dans l'eau, dans l'air, dans l'éther, dans mille, dans dix mille
 fluides de différente nature et de différente densité; le seul mouvement de ce
 globe mettroit en oscillation tous ces fluides; et s'il y avoit des êtres sentants
 F 48, P 172 doués d'organes analo- | gues à tous ces fluides, cette essence, ou ce globe, 375
 auroit dix mille attributs. Où en sommes nous donc, Sophyle, avec nos quatre
 ou cinq attributs de la matiere, ou plutôt de l'essence? Le premier attribut
 essentiel d'une chose, c'est d'être. Les autres attributs essentiels sont ses
 rapports avec les différents genres de choses qu'elle n'est pas; et comme
 les choses qu'elle n'est pas peuvent être infinies en nombre, ses rapports 380
 M.L.183 le peuvent être de-même; et par conséquent une essence, ou une chose
 F 49 quelconque, peut avoir une infinité d'attributs essentiels. Vous | voyez par-là,
 mon cher Sophyle, la pauvreté de l'idée que nous attachons au mot matiere;
 et qu'il ne désigne autre chose que les essences qui ont un rapport avec
 quatre ou cinq de nos organes, qu'elles peuvent manifester à nous par ces 385
 organes; et que, par conséquent, tout ce que nous appellons matiere est à
 peu près l'infiniment petit de tout ce qui est essence.

SOPHYLE. En vérité, voilà la matiere bien déchue. Mais, Euthyphron, il y a
 des rapports constants entre toutes les choses qui coexistent, n'est-ce pas?

EUTHYPHRON. Oui, certainement. | 390

F 50 SOPHYLE. Vous appelez tout essence. Toutes les essences, qui coexistent
 avec nous, ont des rapports avec nous. Mais, selon vous, il y a des essences qui
 peuvent manifester leurs rapports à nous par nos organes; et il y en a d'autres

364 différents] *g* diferentes 365 mille] *M om.* | delà] *g* < De la] *FJ'M* delà] *P* de là
 367 de'] *M* des 373 fluides] *g dub.* fluide 380-381 infinies ... être] *g om.* (*hapl.?*)
 385 qu'elles] *J'* qu'elle

Mittel, durch hundert tausend verschiedene Organe, einwirken: so würde ich durch sie auf hundert- | tausend verschiedene Arten afficirt werden; sie
 445 send verschiedene Attribute haben; und daraus folgt denn, daß die Anzahl der verschiedenen Vorstellungen, die ich von der Materie, oder vielmehr von dem Wesen derselben haben kann, von der Zahl meiner Organe und meiner Mittel abhängt. Und da ich nun eine unbestimmbare Anzahl von Organen und Mitteln mir gedenken kann: so würde die Materie alsdann
 450 eine unbestimmbare Anzahl von Malen, jedesmal auf eine verschiedene Art, wahrgenommen werden können, und folglich hat die Materie, oder vielmehr das Wesen, eine unendliche Anzahl von Attributen.“ – Oder, lassen Sie uns einmal annehmen, daß irgend ein Ding, eine Kugel, z.B.. zu gleicher Zeit, in das Wasser, in die Luft, in den Aether, in tausend, in zehn
 455 tausend Fluida von verschiedener Art, geworfen werden könne: so würde diese einzige Kugel alle diese verschiedenen Fluida in Bewegung setzen; | und, wenn es nun empfindende Wesen gäbe, welche Organe, die allen diesen Fluidis analog wären, besäßen: so würde dieses Ding, oder diese Kugel, für diese Wesen zehn tausend verschiedene Attribute haben. – Was ist es
 460 denn nun, lieber Sophylus, mit unsern vier oder fünf Attributen der Materie, oder vielmehr des Wesens? Das erste wesentliche Attribut eines Dinges ist, daß es ist. Die andern wesentlichen Attribute sind seine Beziehungen zu den verschiedenen Arten von Dingen, welche es nicht ist; und da die, von ihm verschiedenen, andern Dinge, der Anzahl nach, unendlich seyn können: so können es auch die Beziehungen dieses Dinges seyn; und folglich
 465 kann jedes Wesen, oder jedes Ding, eine unendliche Anzahl von wesentlichen Attributen besitzen. Sie sehen hieraus, lieber Sophylus, wie armselig die Idee ist, welche wir mit dem Wort Materie verbinden, und daß dadurch nichts mehr bezeichnet wird, als diejenigen Eigenschaften derselben, welche eine Beziehung zu | unsern vier oder fünf Organen haben, und uns durch
 470 diese Organe bekannt werden können, und daß, folglich, Alles das, was wir Materie nennen, ungefähr das Unendlichkleine von dem ist, was wirklich Wesenheit ist.

SOPHYLUS. Sie haben in der That die Materie sehr herunter gesetzt. Aber,
 475 Eutyphron, nicht wahr, die Beziehungen zwischen allen denen Dingen, welche coexistiren, sind bleibend und beständig?

EUTYPHRON. O ja, ganz gewiß.

SOPHYLUS. Alles, was existirt, nennen Sie Wesenheit. Jede Wesenheit, die mit uns coexistirt, stehet in Beziehungen mit uns; aber, nach Ihrer Meynung,
 480 giebt es Wesen, deren Beziehungen zu uns, durch unsere Organe, uns bekannt werden, und andere Wesen, die, durch unsre Organe, uns sich nicht

qui ne peuvent pas nous les manifester. Je vous prie, sur quoi pouvez-vous parler de ces dernières ?

395

EUTHYPHRON. Sur quoi ? – Comment ? – ne pourrions-nous pas parler du Temple de Jupiter Olympien, de la Coupole de St. Pierre, de leurs beautés, de leurs défauts, sans les avoir jamais vûs, et mieux peut-être que mille | autres qui jouissent de près de ces grands phénomènes en Architecture ?

F 51

SOPHYLE. Mon cher Euthyphron, cela ne prouve rien : car ce temple et cette coupole sont des choses visibles, et nous pouvons nous les figurer parfaitement à l'aide de ceux qui les ont vûs. Je vous demande sur quoi, et comment vous pouvez parler des choses qui ne sont ni visibles ni sonores, qui n'ont avec vous aucun rapport, qu'elles puissent vous manifester par vos sens ? Voilà ce que je vous demande. Répondez-moi, je vous prie. |

405

EUTHYPHRON. Vous avez raison ; le parallèle, je l'avoue, n'est pas juste. Mais ne puis-je parler des sels volatils qui constituent l'action de la fleur sur l'odorat, quoique je ne les voie pas ?

F 52,
M.1.184

SOPHYLE. Cela ne vaut guère mieux : car lorsque vous parlez de sels, et d'actions par des sels, vous parlez de choses que nous appelons corporelles, c'est-à-dire visibles, tangibles, etc.

410

EUTHYPHRON. Mais la limaille de fer ne nous montre-t-elle pas qu'elle est attirée, et ses mouvements modifiés par les effluxions de l'aimant, et même de quelle façon elle est modifiée ? effluxions, pourtant, que nous ne | connaissons jamais ? Ne puis-je pas dire la même chose des actions et des effets électriques ? ne puis-je pas raisonner sur l'air que je ne vois pas ? est-ce que je ne le modifie pas souvent à ma fantaisie ?

F 53

415

SOPHYLE. Je conviens, Euthyphron, que tout ce que vous dites là est très-vrai ; et tout Physicien en sera d'accord avec nous. Mais ne puis-je pas supposer, par analogie avec tout ce que je vois, que ce qui est entre l'aimant et le fer, ce qui est entre le corps électrique et le corps non électrique, ce qui constitue l'air, est quelque matière subtile agissante, et dont | les particules sont tellement configurées et modifiées, qu'elles produisent les effets que nous voyons ; et que ces particules appartiennent aussi bien aux classes des visibles et des tangibles, que les plus grands corps, quoique la faiblesse, la grossièreté, ou l'imperfection de nos organes, nous empêchent d'avoir la moindre sensation de leur figure, de leur couleur, ou de leur poids ? –

420

P 174

F 54

425

bekannt machen können; und nun sagen Sie mir doch, ich bitte | Sie, wie Sie V.II.44
von Wesen dieser letztern Art überhaupt reden können?

EUTYPHRON. Wie ich von diesen Wesen reden könne? – Könnten wir
485 denn nicht von dem Tempel des Olympischen Jupiters, und von der Kuppel
der Peterskirche, von den Schönheiten und den Mängeln derselben reden,
ohne sie jemals gesehen zu haben? Und vielleicht besser noch, als tausend
andere, welche dieser großen Werke der Baukunst von ganz nahe genießen?

SOPHYLUS. Mein lieber Eutyphron, dieses beweist nichts! denn dieser
490 Tempel, und diese Kuppel sind sichtbare Dinge, und wir können sie uns, mit
Hülfe derer, die sie wirklich gesehen haben, ganz vollkommen vorstellen. Ich
frage Sie, wie Sie, und aus welchen Gründen Sie, von Dingen reden können,
die weder sichtbar, noch hörbar sind, und die mit uns in keiner Beziehung
stehen, vermöge welcher sie uns durch unsere Sinne bekannt werden könn- | V.II.45
495 ten. Dieses frage ich Sie, und das beantworten Sie mir, ich bitte Sie!

EUTYPHRON. Sie haben Recht, und ich gestehe, daß meine Parallel nicht
richtig war. Aber, kann ich denn nicht von den volatilen Salzen reden, wo-
durch die Wirkung der Blume auf den Geruch entsteht, ob ich gleich diese
Salze nicht sehe?

500 *SOPHYLUS.* Dieses Gleichniß da taugt nicht viel mehr; denn, wenn Sie von
Salzen reden, und von Wirkungen der Salze: so reden Sie von Dingen, die wir
körperlich nennen, das heißt, von sichtbaren, fühlbaren Dingen.

EUTYPHRON. Aber, zeigt Ihnen denn der Eisenstaub z. B. nicht, daß er, von
den Ausflüssen des Magneten angezogen, und seine Bewegungen dadurch
505 modificirt werden? So gar die Art dieser Modifikation sehen Sie; und diesen
Ausfluß des Magneten werden wir doch niemals kennen lernen. | Läßt sich V.II.46
nicht eben dieses von den electrischen Wirkungen sagen? Kann ich nicht
über die Luft raisonniren, ob ich sie gleich gar nicht sehe? Modificire ich sie
nicht oft nach meinem Gutdünken?

510 *SOPHYLUS.* Ich gebe zu, Eutyphron, daß Alles das, was Sie da sagen, sehr
wahr ist, und daß jeder Naturkündiger mit Ihnen einstimmig seyn wird; aber
darf ich denn nicht, nach Analogie Alles dessen, was ich sehe, annehmen,
daß das, was zwischen dem Eisen und dem Magnet, – und dem electrischen
und dem nicht electrischen Körper ist, und das, worin die Luft besteht, eine
515 feine, wirksame Materie sey, deren Theilchen auf solche Art gebildet und
modificirt sind, daß sie die Wirkungen, welche wir sehen, hervor bringen?
Und daß, ferner, diese Theilchen eben so gut zu den Classen der sichtbaren
und fühlbaren Dinge gehören, als die allergrößten Körper, ob gleich die
Schwäche, die Plumpheit oder die Unvollkommenheit unserer Organe nur
520 verhindern, | die allergeringste Sensation von ihrer Figur, ihrer Farbe, oder V.II.47
ihrem Gewicht zu erhalten? – Wir suchen die Wahrheit, lieber Eutyphron,

Mon cher Euthyphron, nous cherchons la vérité, n'est-ce pas ? or, dites-moi en conscience, avez-vous la moindre idée de la possibilité, qu'un corps

F 55 quelconque soit mis en mouvement, ou soit | modifié d'une autre manière 430
M.I.185 qu'il l'est, que par l'attouchement immédiat d'une autre chose corporelle ;
c'est-à-dire, qu'une chose, qui n'aurait rien de commun avec nos sens, pût
agir avec effet sur des choses dont nous pouvons avoir des idées ou des
sensations par nos sens ?

EUTHYPHRON. Je vois, Sophyle, que vous prenez du goût à nos recherches ; 435
que ce céleste amour pour la vérité vous anime. Vous me communiquez
votre ardeur. Allons : jurons par le Génie de Socrate, de ne pas quitter la partie
F 56 avant que d'avoir trouvé ce que nous cher- | chons. Ce que nous avons dit
tantôt, que tout ce qui est, est essence, c'est une vérité, n'est-ce pas ?

SOPHYLE. Oui, sans doute. 440

EUTHYPHRON. Que toutes les essences, qui coexistent, ont nécessaire-
ment des rapports quelconques entre elles ?

SOPHYLE. Cela est vrai.

EUTHYPHRON. Par conséquent, toute essence, qui coexiste avec nous, a
des rapports quelconques avec nous. 445

SOPHYLE. Oui.

EUTHYPHRON. Une essence ne peut manifester ses rapports à une autre
essence, que par son action sur cette essence, ou sur ce qui l'en sépare. |

F 57 *SOPHYLE.* Il est vrai.

EUTHYPHRON. Une essence ne sauroit avoir une connoissance d'une 450
autre essence, que par les rapports qu'elle a avec elle.

SOPHYLE. Je l'avoue.

M.I.186 *EUTHYPHRON.* Et cette connoissance est bornée à ces rapports, qui peu-
vent se manifester, ou par une action immédiate, ou par une action sur des
organes ou moyens quelconques. 455

SOPHYLE. Oui.

EUTHYPHRON. Toutes les essences, qui manifestent à nous leurs rapports,
en tant qu'elles nous les manifestent, on les appelle matière ; comme, par
exemple ... |

F 58 *SOPHYLE.* Il est vrai, Euthyphron ; et je sens parfaitement que le mot 460
matière n'est qu'un signe, pour exprimer des essences en tant qu'elles ont
de l'analogie avec nos organes actuels. Je suis presque convaincu maintenant
de la possibilité, que l'essence ait une infinité de faces différentes de celles

nicht wahr? Und nun sagen Sie mir, auf Ihr Gewissen, ob Sie den geringsten Begriff von der Möglichkeit haben, das ein Körper, er sey von welcher Art er wolle, in Bewegung gesetzt, oder auf eine andere Art, als er es ist, modificirt werden könne, als durch die unmittelbare Berührung irgend eines andern körperlichen Dinges? das heißt, ob Sie sich vorzustellen vermögen, daß ein Ding, das mit unsern Sinnen nichts gemein hat, auf Dinge einwirken könne, von welchen wir, durch eben diese Sinne, Ideen, oder Sensationen haben können?

530 *EUTYPHRON.* Ich sehe, Sophylus, daß Sie Geschmack an unsern Untersuchungen finden, daß die himmlische Liebe für die Wahrheit Sie beseelt. Sie theilen mir Ihren Eifer mit. Nur weiter; aber lassen Sie uns vorher bey dem Genius des Sokra- | tes schwören, unsre Sache nicht eher aufzugeben, als bis wir das gefunden haben, was wir suchen. – Das, was wir itzt gleich gesagt V.II.48
535 haben, daß, nämlich, das, was ist, Wesenheit ist, bleibt doch eine Wahrheit, nicht wahr?

SOPHYLUS. O ja, Zweifelsohne.

EUTYPHRON. Auch, daß alle Wesen, welche coexistiren, nothwendiger Weise, auf irgend eine Art, in Beziehungen mit einander stehen?

540 *SOPHYLUS.* Auch das ist wahr.

EUTYPHRON. Und daß folglich jedes Wesen, das mit uns coexistirt, irgend in einer Beziehung mit uns steht?

SOPHYLUS. Ganz gewiß.

EUTYPHRON. Und kein Wesen kann doch seine Beziehungen zu andern Wesen auf andere Art | zeigen, als vermöge seiner Einwirkung auf dieses V.II.49
Wesen, oder auf das, wodurch es von ihm getrennt wird?

SOPHYLUS. Ganz richtig.

EUTYPHRON. Auch kann doch ein Wesen keine Kenntniss von einem andern Wesen, als vermöge der Beziehungen haben, worin es mit ihm steht?

550 *SOPHYLUS.* Das räum' ich ein.

EUTYPHRON. Und diese Kenntniss ist auf diese Beziehungen eingeschränkt, welche sich entweder vermöge einer unmittelbaren Einwirkung, oder vermöge einer Einwirkung auf die Organe, oder auf andre Mittel, von welcher Art sie seyn mögen, offenbaren?

555 *SOPHYLUS.* Allerdings.

EUTYPHRON. Alle Wesen, deren Beziehungen zu uns sich offenbaren, heißen, in so fern sie sie uns | solche offenbaren, Materie; wie, zum Beyspiel ... V.II.50

SOPHYLUS. Es ist wahr, Eutyphron, und ich erkenne es sehr wohl, daß das Wort, Materie, nur ein Zeichen ist, um Wesen, in so fern sie eine Beziehung
560 zu unsern gegenwärtigen Organen haben, auszudrücken. Ich bin itzt fast von der Möglichkeit überzeugt, daß die Materie eine unendliche Menge von

sous lesquelles nous l'appellons matiere. Je dis plus, j'en sens même la probabilité. Mais il s'agit 1°. de m'en prouver la réalité; 2°. de savoir comment nous pouvons en avoir une idée; et 3°. de savoir comment une essence, qui n'a point d'analogie avec nos organes, pourroit agir | sur une essence qui a de l'analogie avec nos organes.

P 176 *EUTHYPHRON.* Voilà précisément les trois difficultés qui nous restent à vaincre. Voulez-vous, Sophyle, que nous les traitions à part, l'une après l'autre, et que nous bornions là nos recherches?

SOPHYLE. Volontiers. Mais pensons au Génie de Socrate, et à notre serment.

EUTHYPHRON. Ne craignez pas que je sois parjure. Dites-moi, Sophyle, si un Prince Européen ordonne un siege au fond des Indes; est-ce que ce Prince est la cause physique qui fait mouvoir le train d'Artillerie dont on va se servir à ce siege? |

F 60 *SOPHYLE.* Voilà une question singuliere. – Mais non; il le dit à d'autres, et ceux-là à d'autres, et ainsi de suite, jusqu'à ceux enfin qui font marcher cette Artillerie.

M.1.187 *EUTHYPHRON.* Sans ce Prince, cette Artillerie seroit restée à sa place.

SOPHYLE. Hé bien oui.

EUTHYPHRON. Pour faire mouvoir une trentaine de pieces de canon, il faut pourtant une force réelle de cinquante mille livres au moins.

SOPHYLE. Soit.

EUTHYPHRON. Le Prince n'envoie pas cette force de l'Europe en Asie, je pense.

SOPHYLE. Non. |

F 61 *EUTHYPHRON.* Il envoie une once de papier; et l'artillerie marche. Si tout étoit matiere dans l'Univers, les choses n'iroient pas si commodément; et vous voyez par-là, Sophyle, qu'il y a des essences qui ne sont pas ce que nous appellons matiere, et qui agissent avec bien plus de facilité et bien plus d'énergie. Mais dites-moi, je vous prie, vous rappelez-vous le discours* de notre ami, et ses différentes démonstrations de l'hétérogénéité de l'ame et du corps?

SOPHYLE. Je ne me les rappelle pas bien. Faites-m'en ressouvenir, si vous le pouvez. |

464 j'en] *g* je 466 en] *J' om.* | de savoir] *J'J²W om.* 470 traitions] *g* traitons
493–495 vous² ... corps] *g* avez-vous lu l'Homme et ses rapports. *ARISTÉE.* Oui. *DIOCLES.*
Vous rappelez vous les differentes demonstrations de l'heteregonéité de l'ame et du corps.
494 et²] *J² om.* 496 Je] *g* Non, je

Seiten hat, die von denen verschieden sind, von welchen betrachtet, wir sie Materie nennen. Ich sage mehr, ich erkenne so gar die Wahrscheinlichkeit hievon. Aber es kommt darauf an:

- 565 1. Mir die Wirklichkeit davon zu beweisen:
 2. Zu wissen, wie wir zu einem Begriffe hievon gelangen können: und
 3. Zu wissen, wie ein Wesen, das keine Analogie mit unsern Organen hat, auf ein Wesen wirken könne, das Analogie mit unsern Organen hat? |

EUTYPHRON. Das sind, in der That, diejenigen drey Schwierigkeiten, welche wir noch zu überwinden haben. Wollen wir sie, besonders, eines nach dem andern, behandeln, Sophylus, und darauf unsere Untersuchungen einschränken? V.II.51

SOPHYLUS. Von Herzen gern. Aber – lassen Sie uns an das Genie des Sokrates und an unsern Schwur denken.

575 *EUTYPHRON.* Fürchten Sie keinen Meineid von mir. – Sagen Sie mir, Sophylus, wenn ein europäischer Fürst eine Belagerung in dem Innern Indiens anbefiehlt, ist dieser Prinz die physikalische Ursache, die den Train der Artillerie in Bewegung setzt, welcher bey dieser Belagerung gebraucht werden soll?

580 *SOPHYLUS.* Eine sonderbare Frage, wahrlich! – Nein, das versteht sich; er sagt es andern, und diese sagen es wieder andern, | und immer so fort, bis sein Befehl endlich an diejenigen gelangt, welche diese Artillerie marchiren lassen. V.II.52

EUTYPHRON. Ohne diesen Fürsten wäre diese Artillerie aber doch an der Stelle geblieben, wo sie war?

585 *SOPHYLUS.* Nun freylich!

EUTYPHRON. Um ungefähr dreyßig Stück Canonen in Bewegung zu setzen, bedarf es einer wirklichen Kraft von mindestens funfzig tausend Pfund.

SOPHYLUS. Das kann seyn.

590 *EUTYPHRON.* Ich denke nicht, daß der Prinz diese Kraft aus Europa nach Asien schickt.

SOPHYLUS. Freylich nicht.

EUTYPHRON. Er schickt eine Unze Papier hinüber, und die Artillerie setzt sich in Bewegung. – Wenn Alles, auf dieser Erde, Materie wäre: so würden die Sachen nicht so gemächlich gehen; und Sie sehen daraus, Sophylus, daß es Wesen giebt, die nicht das sind, was wir Materie nennen, und die dennoch mit weit größerer Leichtigkeit und größerm Nachdruck wirken. – Aber, sagen Sie mir, ich bitte Sie, können Sie sich noch an die Unterhaltung mit unserm Freunde, und seine verschiedenen Demonstrationen von der Heterogenität des Körpers und der Seele erinnern? V.II.53

600 *SOPHYLUS.* Darauf besinne ich mich nicht mehr recht; helfen Sie meinem Gedächtniß, wenn Sie können.

F 62 *EUTHYPHRON*. Il nous donne trois démonstrations différentes; et les voici:

1°. Un corps en repos, ou dans un mouvement uniforme, persiste par sa nature dans son état de repos, ou dans son mouvement uniforme. 500

2°. Un corps ne sauroit donc passer du repos au mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré, que par l'action d'une chose qui n'est pas ce corps.

M.1.188 3°. Le corps de l'homme, par un acte de sa velléité, passe du repos au mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré. | 505

F 63 4°. Ainsi le corps de l'homme est mis en mouvement, ou son mouvement est accéléré, par l'action d'une chose qui n'est pas ce corps.

5°. Il s'ensuit, que le principe moteur de ce corps, que nous appelons l'ame, est une chose différente de ce corps. 510

1°. Il est contradictoire, qu'une chose quelconque détruise une propriété essentielle de soi-même, puisqu'il est de son essence d'avoir cette propriété; ainsi elle se réduiroit elle-même au néant; ce qui est absurde.

F 64 2°. Une propriété essentielle du corps en mouvement, est | de persister à se mouvoir dans la même direction. 515

3°. Or l'homme, d'un acte de sa velléité, change la direction du mouvement de son corps.

P 178 4°. Par conséquent l'homme, s'il n'étoit autre chose que son corps en mouvement, détruiroit une propriété essentielle de soi-même.

5°. Il s'ensuit encore, que le premier moteur de ce corps, que nous appelons l'ame, est une chose différente de ce corps. 520

EUTYPHRON. Er hat uns drey verschiedene Demonstrationen davon gegeben; hier sind sie:

605

I

1.) Ein Körper, der sich in Ruhe, oder in einer gleichförmigen Bewegung befindet, bleibt, vermöge seiner Natur, in die- | sem Zustande der Ruhe, oder V.11.54
in seiner gleichförmigen Bewegung.

2.) Kein Körper kann also von der Ruhe zur Bewegung, oder von einer
610 gleichförmigen Bewegung zu einer geschwindern, anders, als vermöge der
Wirkung eines Dinges, das nicht dieser Körper selbst ist, übergehen.

3.) Der Körper des Menschen geht, vermöge eines Aktus seiner Willenskraft, von der Ruhe zur Bewegung, und von einer gleichförmigen Bewegung zu einer geschwindern über.

615 4.) Folglich wird der Körper des Menschen durch die Einwirkung eines
Dinges, das nicht dieser Körper selbst ist, in Bewegung gesetzt, oder die
Bewegung desselben beschleunigt.

5.) Und hieraus folgt, daß das, diesen Körper in Bewegung setzende Principium, welches wir Seele nennen, ein, von diesem Körper verschiedenes
620 Ding ist.

II

1.) Es ist widersprechend, daß irgend ein Ding, es sey von welcher Art es | V.11.55
wolle, eine wesentliche Eigenschaft seiner selbst zerstöre, denn es gehört ja
mit zu seinem Wesen, diese Eigenschaft zu besitzen, und es würde sich selbst
625 folglich in Nichts verwandeln, welches ungereimt seyn würde.

2.) Es ist eine wesentliche Eigenschaft eines in Bewegung seyendes Körpers, in dieser Bewegung, und in ein und derselben Richtung derselben, zu bleiben.

3.) Nun ändert der Mensch, vermöge eines Aktus seiner Willenskraft, die
630 Richtung der Bewegung seines Körpers.

4.) Folglich würde der Mensch, wenn er nichts, als dieser sein, in Bewegung seyender Körper wäre, dadurch eine wesentliche Eigenschaft seiner selbst zernichten.

5.) Und hieraus folgt wieder, daß das, diesen Körper in Bewegung setzende Principium, welches wir Seele nennen, ein von diesem Körper verschiedenes Ding ist.
635

1°. Les idées que nous avons des choses, dérivent des rapports qui se
F 65 trouvent entre les | choses et notre façon d'apercevoir et de sentir.

2°. Il est possible que nous ayions une idée de tout ce qui est étendu et
figuré. 525

3°. La moindre particule de notre corps est étendue et figurée.

4°. Par conséquent il est possible que nous ayions une idée de la moindre
particule de notre corps.

5°. Mais l'idée est le résultat du rapport qui se trouve entre la particule et
celui qui apperçoit. 530

6°. Par conséquent, ce qui apperçoit est autre chose que la particule, et
l'ame une chose différente du corps. |

F 66 Vous rappelez-vous maintenant ces démonstrations, Sophyle?

M.L.189 SOPHYLE. Oui, très-bien; et je me souviens à présent d'une chose sin-
gulière qui m'est arrivée pendant le discours de notre ami, et qui m'arrive 535
encore a cette heure.

EUTHYPHRON. Qu'est-ce que c'est?

SOPHYLE. Ma raison y suit parfaitement la marche de son esprit. Je n'ai
rien à y contredire. Il me semble qu'il va de vérité en vérité. Mais à la fin ses
raisonnements me répugnent: je ne le conçois plus: je ne sens pas la vérité; 540

F 67 je n'ai pas cette conviction intime et parfaite | dont elle est toujours accom-
pagnée; et quelque simples que soient ses raisonnements, je crains tacite-
ment qu'il ne m'ait trompé, et ne m'ait mené à travers quelques sophismes
que je n'ai pas aperçus.

EUTHYPHRON. Je le crois bien, Sophyle, mais ce n'est pas la faute du 545
raisonnement; c'est celle des bornes naturelles de notre esprit,* qu'on peut
reculer pourtant d'une façon prodigieuse par l'exercice. Ce qui vous arrive
par rapport à ce passage, est précisément ce qui arrive à tout homme, la
première fois qu'on lui démontre qu'un carré fini est égal à un espace
F 68 infini. Son | esprit se trouve dans une perplexité, qu'il parvient à vaincre 550
pourtant à force de méditations. Lorsqu'une démonstration roule sur la
comparaison de deux choses, ou sur la recherche du rapport entre deux
choses, et qu'au bout du raisonnement on trouve que ces deux choses
sont de nature totalement différente, l'esprit est étonné, étourdi de l'espace

524 ayions] g aïons] JJ²WP ayons 527 ayions] g aïons] JJ²WP ayons 535 pendant ...
ami] g lorsque j'ai lu ce passage 538 y] g om. | son esprit] g l'esprit de l'auteur
542 quelque] g quelques] W quels que 543 qu'il] g que l'auteur | travers] g add. de
544 aperçus] g aperçu

III

1.) Die Begriffe, welche wir von den Dingen haben, schreiben sich von den Be- | ziehungen her, welche sich unter den Dingen selbst, und unserer Art, V.II.56
 640 sie wahrzunehmen, und zu empfinden, befinden.

2.) Es ist möglich, daß wir eine Vorstellung von Allen dem haben können, was Ausdehnung und Figur hat.

3.) Das allerkleinste Theilchen unsers Körpers hat Ausdehnung und Figur.

4.) Folglich ist es möglich, daß wir eine Vorstellung von dem allerkleinsten
 645 Theil unsers Körpers haben können.

5.) Aber eine Vorstellung ist das Resultat der Beziehung, welche sich zwischen der Partikel, und dem, welcher wahrnimmt, befindet.

6.) Folglich ist das, was wahrnimmt, etwas anders, als diese Partikel, und die Seele ein, vom Körper verschiedenes Ding.

650 Können Sie sich itzt auf diese Demonstration besinnen, Sophylus?

SOPHYLUS. O, sehr wohl! und ich erinnere mich itzt einer besondern Sache, die mir, während der Unterhaltung mit unserm Freun- | de, begegnet V.II.57
 ist, und mir eben itzt wieder begegnet?

EUTYPHRON. Und worin besteht diese?

655 *SOPHYLUS.* Mein Verstand kann dem Gange seines Geistes vollkommen wohl folgen; ich finde nichts daran auszusetzen; es scheint mir, als ob er von Wahrheit zu Wahrheit schritte. Aber, wenn es zum Schlusse kommt: so widerstehen mir seine Raisonnements; ich versteh' ihn nicht mehr; ich empfinde die Wahrheit derselben nicht; ich gelange nicht zu der innigen
 660 und völligen Ueberzeugung, von welcher die Wahrheit immer begleitet ist; und so einfach und natürlich seine Raisonnements auch sind: so fürcht' ich dennoch stillschweigend, daß er mich hintergangen, und durch einige Trugschlüsse hindurch geführt haben möge, deren ich nicht gewahr worden bin.

665 *EUTYPHRON.* Dies glaube ich sehr gern, Sophylus, aber dieses ist nicht die Schuld seines | Raisonnements; es ist die Schuld der natürlichen Schranken V.II.58
 unsers Geistes, die man aber dennoch, durch Uebung, verwunderungswürdig weit hinaus rücken kann. Was Ihnen in Ansehung dieser Stelle begegnet, ist gerade eben das, was jedem Menschen begegnet, wenn man ihm das
 670 erstemal erweist, daß ein endliches Viereck einem unendlichen Raum gleich ist; sein Verstand ist in der äußersten Verwirrung, aus welcher er aber denn doch durch anhaltendes Nachdenken sich heraus hilft. Wenn eine Demonstration die Vergleichung zweyer Dinge, oder die Untersuchung der Beziehung zwischen zwey Dingen anbetrifft, und man findet am Ende des Raison-
 675 nements, daß diese zwey Dinge von einer gänzlich verschiedenen Natur

immense entre ces deux choses, qu'il ne sauroit franchir, faute de connoître 555
 M.I.190 la route qui mene de l'une à l'autre. Si vous conceviez comment l'ame
 F 69 immatérielle peut agir sur le corps matériel, ne croyez-vous pas que | ces
 doutes disparaîtroient bien vite?

SOPHYLE. Oui, j'en suis convaincu : mais la réflexion que vous venez de
 faire suffit, pour me convaincre parfaitement que l'ame est autre chose que 560
 le corps.

EUTHYPHRON. Hé bien, Sophyle, vous convenez donc, qu'il y a réellement
 d'autres essences que celles que nous appellons matiere ; et la premiere de
 nos difficultés est terrassée, n'est-ce pas ?

SOPHYLE. Oui, pleinement : mais comment avez-vous une idee de ces 565
 essences ?

P 180 *EUTHYPHRON.* Il faut, Sophyle, que nous fassions à présent quelques ré- |
 F 70 flexions sur le mot *idée*.* La perception que l'ame a de quelque chose que
 ce puisse être, naît nécessairement d'une sensation quelconque ; et autant
 qu'elle a une sensation, qu'elle sent, elle est passive, soit que ces sensations 570
 lui viennent par une action quelconque de dehors, soit que l'ame elle-même
 se donne ou se procure une sensation : elle est passive pour autant qu'elle
 sent. Le mot *idée*, ou εἶδος, ou ἰδέα en Grec, est le même que le mot *image*. J'ai
 la perception d'une Statue, c'est-à-dire, j'ai l'idée de la statue, j'ai l'image
 F 71 de la statue. *Image* suppose figurabilité, visi- | bilité, contour, etc. et par-là il 575
 paroît que le mot *idée* n'appartient proprement qu'aux seules perceptions
 que nous avons de tout ce que nous appellons matiere.

SOPHYLE. Je comprends parfaitement bien : mais avons-nous d'autres
 perceptions ?

EUTHYPHRON. Avez-vous une perception de ce qui est juste ? 580

M.I.191 *SOPHYLE.* Oui certes. – Mais il y auroit des gens qui nous diroient, qu'il
 n'y a de perception de la justice, qu'à l'aide de l'idée d'une balance, ou de
 quelque chose de pareil.

F 72 *EUTHYPHRON.* Laissons ces gens, Sophyle ; ils ne font cette réflexion | qu'à
 l'aide du bandeau qu'on donne à la figure de la justice. Mais avez-vous une 585
 perception d'un mensonge, d'un crime, d'un gouvernement, de l'amour, de
 la reconnoissance, de la bonté ?

557 croyez-vous] *J'* croiriez-vous 559–561 Oui ... corps] *g* Oui, et je sens parfaitement
 que c'est cela seul qui m'empêche d'acquiescer entierement à tout ce qui est dit sur l'ame.
 562 vous ... donc] *g* je vous promet que vous le concevrez [*dub.*] d'abord, mais pour ne pas
 rompre le fil de nos demonstrations, nous supposerons en attendant que vous le concevez
 deja. Si je ne tiens pas ma promesse vous aurez le droit de me contredire, mais dans notre
 supposition vous êtes conaincu deja

sind: so erstaunt der Geist über den unendlichen Zwischenraum zwischen diesen beyden Dingen, über welchen er nicht hinüber zu kommen vermag, weil er nicht den Weg kennt, der von dem einen zu dem andern führt. –

Wenn Sie zu begreifen vermöchten, wie die imma- | rielle Seele auf den materiellen Körper wirken kann: glauben Sie da nicht, daß Ihre Zweifel sehr geschwinde verfliegen würden? V.II.59

SOPHYLUS. Allerdings; davon bin ich überzeugt; aber die Bemerkung, welche Sie itzt gleich gemacht haben, ist hinlänglich, um mich vollkommen zu überzeugen, daß die Seele ein, vom Körper verschiedenes Ding ist.

685 *EUTYPHRON.* Gut das, Sophylus. – So geben Sie denn zu, daß es wirklich andere Wesen noch, als diejenigen giebt, welche wir Materie nennen? – Und die erste unserer Schwierigkeiten ist besiegt, nicht wahr?

SOPHYLUS. Ja, gänzlich; aber, wie können Sie nun einen Begriff von diesen Wesen haben?

690 *EUTYPHRON.* Itzt, Sophylus, ist es nothwendig, daß wir einige Bemerkungen über das | Wort *Idee* machen. Die Vorstellung, welche die Seele von irgend einem Dinge hat, entsteht, nothwendiger Weise, aus irgend einer Sensation; und, in so fern die Seele eine Sensation hat, in so fern sie empfindet, oder wahrnimmt, verhält sie sich leidend; es sey, daß sie zu diesen Sensatio- V.II.60
695 nen durch irgend eine Wirkung von außenher auf sie gelangt, oder, daß sie selbst sich diese Sensation verschafft oder giebt; sie ist leidend bey Allem, was sie empfindet. Das Wort *Idee*, oder das griechische εἶδος, oder ἰδέα, heißt so viel, als *Bild*. Wenn ich sage, „ich habe die Vorstellung von einer Natur“: so ist dieses nichts anders, als, „ich habe ein Bild von dieser Natur.“ Ein Bild
700 setzt Figur, Sichtbarkeit, Umriß, u. s. w. zum voraus; und daraus erhellt, daß das Wort *Idee* eigentlich nur den bloßen Vorstellungen zukommt, die wir von Allen dem haben, was wir Materie nennen.

SOPHYLUS. Ich verstehe Sie sehr wohl; aber haben wir andere Vorstellungen? |

705 *EUTYPHRON.* Haben Sie eine Vorstellung von dem, was *gerecht* ist? V.II.61

SOPHYLUS. Allerdings. – Aber, es giebt Leute, die uns sagen würden, daß es keine Begriffe von der Gerechtigkeit giebt, als mit Hülfe der Vorstellung von der Wagschaale, oder von etwas Aehnlichem.

EUTYPHRON. Was gehen uns diese Leute an, Sophylus? Sie machen diese
710 Bemerkung nur mittelst der Binde, mit welchem man gewöhnlich die Augen der Gerechtigkeit zugebunden sieht. – Aber Sie, Sophylus, haben Sie eine Vorstellung von einer Lüge, – von einem Verbrechen, – von einer Regierungsform – von der Liebe, – von der Dankbarkeit – von der Güte?

SOPHYLE. Oui ; mais ce sont des perceptions de qualités, de modifications.

EUTHYPHRON. De quoi ? du cône ou du cube ?

SOPHYLE. Vous voulez rire, Euthyphron – non – de nos propres ames ; de 590
celles des autres, et de leurs actions.

EUTHYPHRON. Vous ne pouvez pas avoir la perception d'une modifica-
F 73 tion, ou d'une qualité d'une | chose, sans avoir celle d'une partie de son
essence.

SOPHYLE. Cela est très-vrai.

595

EUTHYPHRON. Or, nous sommes convaincus que l'ame n'est pas ce qu'on
appelle matiere ; ainsi nous pouvons avoir la perception de choses qui ne
sont pas matiere.

SOPHYLE. Je l'avoue.

EUTHYPHRON. Vous n'avez pas l'image d'un mensonge, d'un crime, d'un 600
gouvernement, de l'amour, de la reconnaissance, de la bonté, d'une ame.

SOPHYLE. Non, mais j'en ai une perception.

F 74 *EUTHYPHRON.* Nous avons vu que toute perception naît d'une sensa- |
M.I.192 tion quelconque. Une sensation suppose nécessairement du passif dans ce
qui sent. Le passif suppose nécessairement de l'actif, ou quelque action de 605
dehors. Ainsi une perception naît de l'action d'une chose quelconque hors
de nous. Or une essence ne peut agir sur une autre essence, que par le contact
immédiat, ou par des organes ou des moyens. L'ame immatérielle agit sur le
corps matériel, et *vice versa*. Le corporel agit sur le corporel, l'immatériel sur
l'immatériel ; et comme il s'agit ici de nous, c'est-à-dire d'essences qui ont 610
F 75 la faculté de sentir, il faut donc | qu'il y ait des organes et des moyens entre
eux pour servir de véhicules, et pour propager leurs actions réciproques, afin
de produire ces sensations.

SOPHYLE. J'avoue, Euthyphron, que je commence à entrevoir de la clarté.
Il dépend de vous peut-être de me rendre à la lumière. Ne restez pas en si 615
P 182 beau chemin ; je vous en conjure au nom de votre patron, dont le Génie veille
sur le serment que nous venons de faire.

SOPHYLUS. Ganz gewiß; aber dieses sind Vorstellungen von Eigenschaf-
 715 ten, von Modificationen. |

EUTYPHRON. Von welchen Dingen? Von dem Kegel, oder von dem Wür- V.II.62
 fel?

SOPHYLUS. Sie wollen lachen, Eutyphron? – nein, es sind Vorstellungen
 von Eigenschaften, von Modificationen unserer eigenen Seelen, – der Seelen
 720 anderer – und ihren Wirkungen.

EUTYPHRON. Sie können keine Vorstellung von einer Modification, oder
 von einer Eigenschaft eines Dinges haben, ohne zugleich die Vorstellung von
 einem Theil seines Wesens zu haben.

SOPHYLUS. Das ist sehr wahr.

725 *EUTYPHRON.* Nun sind wir überzeugt, daß die Seele nicht das ist, was
 wir Materie nennen; und also können wir denn Vorstellungen von Dingen
 haben, die nicht Materie sind.

SOPHYLUS. Das räum' ich ein. |

EUTYPHRON. Sie haben kein Bild von einer Lüge, einem Verbrechen, einer V.II.63
 730 Regierungsform, kein Bild von Liebe, von Dankbarkeit, von Güte, von einer
 Seele.

SOPHYLUS. Nein; aber, ich habe eine Vorstellung davon.

EUTYPHRON. Wir haben gesehen, daß jede Vorstellung aus irgend einer
 Sensation entsteht; eine Sensation setzt, nothwendiger Weise, etwas Lei-
 735 dendes in dem voraus, welches wahrnimmt, oder empfindet. Dieses Lei-
 dende setzt wiederum, nothwendiger Weise, etwas Thätiges, oder etwas,
 von außenher wirkendes voraus; folglich entsteht denn eine Sensation aus
 der Wirkung irgend eines, außer uns befindlichen Dinges. Nun kann kein
 Wesen auf ein anderes Wesens, als nur durch unmittelbare Berührung, oder
 740 durch Organe, oder durch Mittel wirken. Die immaterielle Seele wirkt auf
 den materiellen Kör- | per, und *vice versa*; das Körperliche wirkt auf das Kör- V.II.64
 perliche, und das Immaterielle auf das Immaterielle; und da hier die Rede
 von uns, das heißt, von Wesen ist, welche das Vermögen haben, zu emp-
 finden: so muß es folglich Organe und Mittel zwischen ihnen geben, die
 745 zum Vehikulo dienen, und welche ihre gegenseitigen Wirkungen fortpflan-
 zen können, um daß diese Sensationen hervor gebracht werden.

SOPHYLUS. Ich gestehe, Eutyphron, daß ich anfangs, deutlich zu sehen.
 Vielleicht hängt es von Ihnen ab, es gänzlich hell in meinem Kopfe zu
 machen; bleiben Sie nicht auf halbem Wege stehen, ich beschwöre Sie bey
 750 Ihrem Schutzpatron, dessen Genius über den Eyd wacht, den wir geschwo-
 ren haben.

EUTHYPHRON. Il ne dépend que de vous, mon cher Sophyle, de voir la lumière. Je ne ferai d'autre raisonnement, que celui que vous-même auriez
 F 76 pu faire si vous | aviez voulu réfléchir, et vous rendre libre et absolument 620
 indépendant de toute opinion d'autrui.* Je ne demande qu'une attention
 non interrompue; et comme vous voulez que je sois clair, il faut me pardon-
 ner quelques répétitions auxquelles le fil de mes idées pourroit m'obliger.

SOPHYLE. Je vous écouterai avec toute l'attention possible; et pour les
 répétitions, je les crois utiles et nécessaires dans des recherches telles que 625
 sont les nôtres à présent.

EUTHYPHRON. Si on raisonnoit de cette façon,* (et c'est ainsi qu'on rai-
 F 77 sonne plus souvent qu'on ne le | pense) «ce qui n'est ni tangible, ni visible, ni
 sonore, n'est rien, et par conséquent ne pourroit jamais produire aucun effet
 M.I.193 physique, c'est-à-dire, aucun effet qui soit tangible, visible, etc.» ce raisonne- 630
 ment ne vaudroit rien, sans doute. Car supposons qu'un aveugle raisonnât
 ainsi, «ce qui n'est ni sonore, ni tangible, n'est rien», que sera-ce de cette
 immense étendue, de tant de soleils, de tant de mondes, dont l'aveugle ne
 sauroit avoir la moindre idée! Nous avons dit que tout ce qui est, est essence.
 Une essence, entant qu'elle a du rapport à l'organe de la vue, nous l'ap- 635
 F 78 | pellons essence visible; entant qu'elle a du rapport à l'organe de l'ouïe,
 nous l'appellons essence sonore; entant qu'elle a du rapport avec l'organe
 du tact, nous l'appellons essence tangible; et en général, entant qu'elle a
 des rapports à tous ces organes, nous l'appellons matière. Pour définir cette
 matière le plus philosophiquement possible, on n'a pu que puiser dans nos 640
 sensations, et dans nos idées, qui sont les résultats de ces rapports; et delà
 sont dérivés les attributs que nous donnons à cette matière, comme étendue,
 F 79 impénétrabilité, etc. ou bien plutôt, visibilité, tan- | gibilité, etc. La précision
 de la définition de cette matière, la rendit plus applicable à la Géométrie;
 et maniée enfin par un Génie tel que celui de Neuton, elle produisit une 645

627 Si] *deh début du texte parallèle* 629 sonore] *de add. etc.* | n'est] *deg* ce n'est | pour-
 roit] *de pourra* 630 soit] *de seroit* 631 vaudroit] *de vaudra* | raisonnât] *de raisonna*
 632 tangible] *d add. etc.] e add.* ni et ce. | sera-ce] *g sera* 634 idée] *de add.* Mais
 tachons d'éclaircir la chose autant que possible. | Nous ... tout] *de Tout* 635 essence]
de add. en tant qu'elle a du rapport à l'organe du tact, nous l'appellons essence tangible
 637-638 entant ... tangible] *de om. & add. etc.* 637 avec] *JJ²WMP* à 639 des rapports]
d du rapport 643 visibilité, tangibilité] *de tangibilité, visibilité*

EUTYPHRON. Es hängt nur von Ihnen ab, lieber Sophylus, das Licht zu sehen. Ich werde kein anderes Raisonnement gebrauchen, als das, was Sie selbst hätten | machen können, wenn Sie hätten nachdenken, und sich von
 755 den Meynungen anderer Leute befreyen, und gänzlich unabhängig machen wollen. Ich fordere nichts, als eine ununterbrochene Aufmerksamkeit; und, da Sie wollen, daß ich deutlich seyn soll: so müssen Sie mir einige Wiederholungen verzeihen, zu welchen der Faden meiner Ideen mich nöthigen könnte.

760 *SOPHYLUS.* Ich werde Sie, mit aller möglichen Aufmerksamkeit, anhören; und was die Wiederholungen anbetrifft: so halt' ich diese, bey Untersuchungen von der Art, wie die unsrigen gegenwärtig sind, für nützlich, und für nothwendig.

EUTYPHRON. Wenn man auf folgende Art raisonnirte, – (und öfter, als
 765 man denkt, schließt man wirklich so) – „das, was nicht fühlbar, nicht sichtbar, nicht hörbar ist, ist Nichts, und kann folglich niemals eine physikalische Wirkung hervor bringen, das heißt, keine Wirkung, | welche fühlbar, sichtbar
 u. s. w. ist,“ – wenn man so raisonnirte, sage ich: so würde dieses Raisonnement, Zweifelsohne, nichts taugen. Denn, lassen Sie uns einmal annehmen,
 770 ein Blinder schlosse folgender Gestalt: „was nicht hörbar und nicht fühlbar ist, das ist gar nicht,“ wie würde es da um diesen unendlichen Raum, um so viele Sonnen, und so viele Welten stehen, wovon der Blinde nicht den geringsten Begriff haben kann? Wir haben gesagt, das Alles, was ist, Wesen ist. Ein Wesen, in so fern es Verhältniß zu dem Organ des Gesichtes hat, heißt ein
 775 sichtbares Wesen; und in so fern es im Verhältniß mit dem Sinne des Gehöres steht, ein hörbares Wesen; und in so fern es im Verhältniß mit dem Sinne des Gefühls steht, ein fühlbares Wesen; und in so fern es mit all unsern Sinnen im Verhältniß steht, nennen wir es Materie. Und diese Materie auf die möglichst philosophischste Art zu erklären, darf man nur unsre Sensationen und
 780 unsere Ideen untersuchen, die das Resultat von | diesen Verhältnissen sind; V.II.67
 und hievon schreiben sich die Attribute her, die wir dieser Materie zueignen, als Ausdehnung, Undurchdringlichkeit, u. s. w. oder vielmehr Sichtbarkeit, Fühlbarkeit, u. s. w. die Präcision der Definition dieser Materie machte sie auf die Geometrie anwendbarer; und, behandelt durch ein Genie, wie *Newton*, brachte sie eine wahre Physik hervor, deren Grundlagen unveränderlich
 785

physique vraie, dont les fondements étoient inaltérables. Les sectateurs de ce grand homme, en marchant sur ses traces, pousserent l'empire de la vérité dans la physique jusqu'à un point qui étonne: mais à mesure qu'ils firent des progrès dans cette science, l'idée de la matiere acquit insensiblement une rigidité, que très-assurément elle n'avoit pas dans la tête de Neuton. 650

F 80 Supposons à présent, qu' | un homme, destitué de l'organe du tact, donnât de-même le nom de matiere à toute essence qui auroit des rapports avec ses organes; il est évident que l'impénétrabilité n'entreroit plus dans la définition de la matiere. Supposons qu'un aveugle donnât de-même le nom de matiere à toute essence qui auroit des rapports avec ses organes, 655 l'étendue ne seroit plus un attribut de la matiere. Supposons qu'un être doué de cent autres especes d'organes, qui tous auroient d'autres et de différents

M.I.194 rapports à l'essence, donnât de-même le nom de matiere à toute essence,

F 81 entant | qu'elle auroit des rapports avec ses organes, la matiere auroit de tout autres attributs. Remarquons à présent l'absurdité apparente qui résulte de 660

P 184 ces suppositions. Dans le premier cas, quelle idée se faire d'une matiere sans impénétrabilité! dans le second, quelle idée se faire d'une matiere non étendue! dans le troisieme, quelle idée se faire d'une chose dont on ne sauroit rien nier ni affirmer! La lumiere n'est lumiere que pour les yeux; le son n'est son que pour l'oreille; et l'essence n'est visible, tangible, sonore, que par 665

F 82 ses rapports à la vue, au tact, et à l'ouïe; c'est-à-dire, | parce qu'elle est ce qu'elle est. Ainsi, lorsqu'on a démontré que l'ame n'est pas matiere, on a démontré que l'ame n'est pas essence, entant que l'essence a du rapport au tact, à la vue, ou à l'ouïe. Mon cher Sophyle, je suis l'ordre que vous m'avez prescrit. Je crois que ces réflexions suffisent à tout homme raisonnable, et 670 non prévenu, pour se convaincre pleinement de la possibilité de l'existence d'essences, qui ne sauroient nous manifester les rapports qu'elles ont avec nous. Mais résumons encore les preuves de la réalité de leur existence, en y mettant toute la clarté possible. |

F 83 Pour qu'un homme ait une sensation d'une autre essence quelconque 675 hors de lui, il faut trois choses nécessairement.

646 sectateurs] *e* sectateur 648-649 qu'ils ... des] *e* de leur 651 à présent] *de om.* 651-652 donnât] *deg* donna 653 organes] *de add.* qu'elle pût manifester à lui par ses organes 654 donnât] *deg* donna 657 especes d'organes] *de* organes | différents] *g* différentes 658 donnât] *deg* donna 659 auroit] *de* aura | des rapports] *de* du rapport 660 l'absurdité] *de* la contradictions et l'absurdité | apparente] *de* apparantes | résulte] *de* resultent 661 suppositions] *de add.* qui dans elles mêmes ne sont nullement absurdes 661-674 Dans ... possible] *deh om. & add. un autre passage* 667 n'est] *g* n'étoit 668 n'est] *g* n'étoit 671 l'existence] *g* existence 675 quelconque] *de om.*

- sind. Die Anhänger dieses grossen Mannes erweiterten, indem sie in seine Fußstapfen traten, das Reich der Wahrheit in der Physik auf eine verwunderungswürdige Art; aber, so wie sie mehrere Fortschritte in dieser Wissenschaft machten, so wurde auch dieser Begriff von der Materie unmerklich
- 790 immer strenger, als er, sicherlich, in dem Kopfe *Newtons* es gewesen war. Lassen Sie uns itzt annehmen, daß ein Mann, der des Sinnes des Gefühls beraubt wäre, jedem Wesen, auf eben dieselbe Art, den Namen der Materie gäbe, welches Verhältnisse mit seinen Organen hätte; es ist | augenscheinlich, daß die Undurchdringlichkeit nicht mehr Platz in der Erklärung fin-
- 795 den würde. Ferner, lassen Sie uns voraussetzen, daß ein Blinder den Namen der Materie jedem Wesen ertheilte, das im Verhältniß mit seinen Organen stände: so würde die Ausdehnung nicht mehr ein Attribut der Materie seyn; und endlich, lassen Sie uns den Fall annehmen, daß ein Geschöpf, welches mit hundert andern Arten von Organen begabt wäre, welche Organe
- 800 alle, andere und verschiedene Verhältnisse zu jedem Wesen hätten, gleicher Gestalt, jedes Wesen materiel nannte, in so fern es im Verhältniß mit seinen Organen stände: so würde die Materie ganz andere Attribute erhalten. Nun lassen Sie uns die augenscheinliche Ungereimtheit bemerken, die sich aus diesen Voraussetzungen ergibt. Welche Idee kann man, in dem ersten
- 805 Falle, sich von einer Materie ohne Undurchdringlichkeit machen? In dem zweyten, welche Idee von einer Materie, welche keine Ausdehnung hat, und in dem dritten, welche | Idee von einem Dinge, von welchem sich Nichts, V.11.69 weder bejahen, noch verneinen lassen würde? Das Licht ist nur Licht für die Augen; der Ton ist nur Ton für das Ohr; und ein Wesen nur sichtbar, fühl-
- 810 bar, hörbar vermöge seiner Verhältnisse zu dem Gesicht, dem Gefühl, dem Gehör, u. s. w., das heißt, weil es ist, was es ist. Folglich, wenn man erwiesen hat, daß die Seele nicht Materie ist: so hat man erwiesen, daß sie kein Wesen ist, in so fern, nämlich, daß ein Wesen Verhältniß zum Gefühl, zum Gesicht, und zum Gehör hat. – –
- 815 Ich folge der Ordnung, lieber *Sophylus*, welche Sie mir vorgeschrieben haben; ich glaube, daß diese Bemerkungen jedem vernünftigen, und uneingenommenen Menschen hinlänglich sind, um sich völlig von der möglichen Existenz von Wesen zu überzeugen, die uns die Verhältnisse, welche sie mit uns haben, nicht bekannt machen können. Aber lassen Sie uns noch einmal
- 820 die Beweise von der Wirklichkeit ihrer Existenz vornehmen, | und alle nur V.11.70 mögliche Deutlichkeit hinein bringen.

Um daß ein Mensch zur einer Sensation von jedem andern, außer ihm befindlichen Wesen gelange, sind drey Stücke nothwendig:

1°. Il faut que cette essence puisse agir sur ce qui est entre elle et l'homme.

2°. Il faut qu'il y ait quelque chose entre elle et l'homme, que j'appelle véhicule d'action.

3°. Il faut que l'homme ait un organe analogue à ce véhicule, c'est-à-dire, 680 capable d'en pouvoir recevoir l'action.

Si l'une de ces trois choses manquent, il n'y a pas de sensation. Par exemple :

F 84 1°. Un corps parfaitement diaphane ne sauroit réfléchir la | lumière : par conséquent il n'y a pas de vision, faute de l'action de l'objet sur le véhicule. 685

M.I.195 2°. Placez un carillon dans le vuide, il n'y aura pas de son, faute d'un véhicule intermédiaire.

3°. Un homme étant sourd et aveugle, il n'y a ni son ni vision, faute d'organes analogues aux véhicules.

Un grand morceau du crystal le plus pur et le plus parfaitement poli sera 690 invisible, parce qu'il fera passer toute lumière ; et nous ne devons qu'à son rapport avec l'organe du tact la connoissance de son impénétrabilité. Le tact

F 85 anéanti, | ce grand morceau de crystal ne sera-t-il donc rien ? L'air, cet agent si nécessaire à tout ce qui respire, et si terrible lorsque son ressort se relâche, ne sera-t-il donc rien sans le tact et l'oreille ? les effluxions magnétiques, 695 dont les effets sont si prompts, et si sensibles, ne seront-ils donc rien, parce que c'est une essence qui ne manifeste aucun rapport quelconque avec aucun de nos organes, ou parce qu'il ne se trouve entre elle et nous aucun véhicule analogue à son activité et à nos organes ?

F 86 Je ne vous rappellerai pas, Sophyle, les démonstrations | subtiles, mais 700 sûres, de l'immatérialité de l'ame. Qu'est-il besoin de donner dans ces abstractions ? Nous savons qu'en tout, une cause doit être analogue à son effet, et l'effet à sa cause. Nous savons en Physique, que pour mouvoir une masse de mille livres, il faut au moins une force réelle de mille livres. Mettez mille livres dans l'un des bassins de la balance, il en faut mille, au moins, 705 P 186 dans l'autre, pour les mouvoir. Posons que la pyramide de Rhodopé,* ou le

682 manquent] *JJ²W* manque 686 Placez ... carillon] *de* Un carrillon placé 691 devons] *de* devons 693 ne sera-t-il] *deg* sera | L'air] *F* l'Air 695 ne sera-t-il] *deg* sera | l'oreille] *de add.* Mais ce qui est plus fort : 696 prompts ... sensibles] *de* sensibles et si prompts | ne seront-ils] *deg* seront 697 qui] *de add.* précisément 698 parce ... aucun] *de* parce qu'aucun 699 organes] *de add.* se trouve entre elle et nous 700-720 Je ... organes] *deh om. & add.* C'est de ces considerations que je puis conclure avec confiance que nous sommes convaincus de l'existence de certaines essences qui ont ou peu ou point de rapports avec nous ou [*h et*] avec nos organes, qui puissent se manifester à nous par nos organes. Pour ce qui est de la seconde proposition, sa demonstration est toute simple.

Erstlich, daß dieses Wesen auf das wirken könne, was sich zwischen ihm,
825 und diesem Menschen befindet.

Zweytens, daß sich, zwischen ihm und dem Menschen, etwas befinde,
welches ich das Vehiculum der Wirkung nenne.

Drittens, daß der Mensch ein diesem Vehiculo angemessenes Organ, das
heißt, ein Organ habe, welches fähig ist, die Wirkung dieses Vehiculums
830 anzunehmen.

Wenn eines von diesen dreyen Stücken mangelt: so findet keine Sensation
Statt. Zum Beyspiel:

Erstlich, ein vollkommen durchsichtiger Körper wirft das Licht nicht zu-
rück; folglich giebt es, weil der Gegenstand | nicht auf das Vehiculum wirkt, V.II.71
835 keine Vision.

Zweytens, bringen sie eine Glocke in einen luftleeren Raum, und es wird
kein Ton Statt haben, weil es an dem vermittelnden Vehiculum fehlt.

Drittens, wenn ein Mensch taub und blind ist: so giebt es weder Ton noch
Vision, weil die, dem Vehiculum analogen Organe mangeln.

840 Ein großes Stück des allerreinsten, und auf die vollkommenste Art ge-
schliffenen Crystalls wird unsichtbar seyn, weil er alle Lichtstrahlen durch-
läßt; und wir haben nur seinem Verhältniß mit dem Organ des Gefühls
die Kenntniß von seiner Undurchdringlichkeit zu verdanken. Und, wenn
nun das Gefühl vernichtet wäre, würde dann deswegen dieses große Stück
845 Crystall Nichts seyn? die Luft, dieser, Allem, was athmet, so nothwendige,
und, wenn seine Springfeder nachläßt, so schreckliche Agent, würde er, ohne
das Gefühl und das Gehör, Nichts seyn? Die magnetischen Ausflüsse, deren
Wir- | kungen so schnell und so sichtbar sind, wären Nichts, weil es ein V.II.72
850 Wesen ist, das keine Beziehung auf irgend einen unserer Sinne äußert, oder
weil sich, zwischen ihm und uns, kein, seiner Wirksamkeit und unsern Orga-
nen analoges Vehiculum findet?

Ich will Sie, mein lieber Sophylus, nicht an die feinen, aber richtigen
Demonstrationen von der Immaterialität der Seele erinnern. Wozu wäre es
nothwendig, uns in diese Abstraktionen einzulassen? Wir wissen, daß, bey
855 Allem, eine Ursache ihrer Wirkung, und die Wirkung ihrer Ursache analog
seyn muß; wir wissen aus der Physik, daß, um eine Masse von tausend Pfund
in Bewegung zu setzen, es mindestens einer wirklichen Kraft von tausend
Pfund bedarf. Legen Sie tausend Pfund in eine Wagschale; es sind mindestens
tausend in der andern nothwendig, um die erstern in die Höhe zu ziehen.
860 Lassen Sie uns einmal annehmen, daß die Pyramide von Rhodope, oder
das Grab des Mausolus funfzig | Millionen Pfund gewogen haben; wie hat V.II.73

tombeau de Mausole,* pesassent cinquante millions de livres : comment a-t-on construit ces monuments ? par des machines, par des bras, dont toutes les forces réelles, réunies ensemble, valurent au moins cinquante millions de livres. Si tout est matière dans l'Univers, cherchez donc les forces réelles analogues à ces prodigieuses masses ; cherchez le poids de cinquante millions de livres dans les attraites de Rhodopé, ou dans la sensibilité d'Artémise. Ce n'est pas moi qui suis ridicule, Sophyle, en faisant cette réflexion ; ce sont ceux qui, sans réfléchir, embrassent une opinion qui se détruit elle-même par son propre ridicule. Après vous avoir prouvé l'existence réelle de tant d'essences, qui ne sont pas de la classe de celles que nous appelons matérielles, je dois montrer qu'il est possible, qu'une essence, par une qualité qui ne sauroit se manifester à nous par nos organes, puisse agir sur des essences qui peuvent se manifester à nous par nos organes, tellement, que ces essences les manifestent à nous par nos organes.

Supposons un homme destitué de l'organe du tact, et doué de celui de l'oreille, il est évident que l'essence ne se manifeste pas à lui par le tact, et que, par conséquent, pour lui, elle n'est pas impénétrable. Mais un marteau frappe et agit sur la cloche, entant que ce marteau et cette cloche ont de l'impénétrabilité, ou entant que tous les deux tiennent à la face tangible ; et cependant l'action du marteau sur la cloche manifeste le rapport de la cloche à l'homme, entant qu'elle tient à la face sonore.

Supposons un homme destitué de l'organe du tact, et placé devant un bloc immense du crystal le plus pur. Ce crystal n'existe pas pour lui, puisqu'il ne sauroit le voir, faute de l'action du crystal sur ce qui le sépare de l'homme ; ni le sentir, faute d'un organe analogue. Supposons un autre bloc de la même nature, qui, heurtant contre le premier, le brise en mille pièces ; à l'instant même ces deux cristaux seront visibles et sonores pour cet homme ; et cela par l'action de ces deux morceaux l'un sur l'autre entant qu'ils sont impénétrables ou solides, c'est-à-dire, entant qu'ils ont une qualité, dont l'homme supposé ne sauroit avoir jamais la moindre idée, ni la moindre notion quelconque. Posons que notre homme soit Philosophe,

708 construit] *g* construits 709 réelles] *g om.* 713 moi] *g add.* Aristée | Sophyle] *g om.*
 718 nous par] *JlJ²W om.* 721 Supposons] *de Car* supposons 732 heurtant] *eg* heurte | le
 brise] *eg* en le brisant 733 même] *e add.* pour cet homme 734 ces] *g ce* 736-737 la ...
 ni] *e om.*

man nun diese Denkmäler aufgeführt? Durch Maschinen, durch Hände, deren wirkliche Kräfte, mit einander vereint, mindestens funfzig Millionen Pfund ausmachten. Wenn, in dem Universo, alles Materie ist: so geben Sie
 865 mir doch die, diesen ungeheuern Massen analogen wirklichen Kräfte an; sie müssen, in der Reizen der Rhodope, und in der Empfindsamkeit der Artemisia die Schwere von funfzig Millionen Pfund suchen. – Nicht ich bin lächerlich, Sophylus, indem ich diese Bemerkung mache; diejenigen sind es, die, ohne nachzudenken, eine Meynung annehmen, die sich, durch ihre
 870 eigene Lächerlichkeit, zernichtet. –

Und nachdem ich Ihnen nun die wirkliche Existenz so vieler Wesen, die nicht von der Classe derjenigen sind, welche wir materielle Wesen nennen, erwiesen habe, muß ich Ihnen noch die Möglichkeit zeigen, daß ein Wesen, vermöge einer Eigenschaft, die es uns, durch unsere Organe, nicht kund
 875 machen kann, auf We- | sen, welche sich uns, durch unsere Organe, bekannt V.II.74 machen können, zu wirken, und dergestalt zu wirken vermag, daß diese Wesen uns diese Wirkungen durch unsere Organe kund machen.

Lassen Sie uns einen Menschen annehmen, der des Sinnes des Gefühls beraubt, und mit dem Sinne des Gehörs begabt wäre; es ist augenscheinlich,
 880 daß kein Wesen sich ihm, durch das Gefühl, kund macht; und daß, folglich, für ihn kein Wesen undurchdringlich ist. Nun schlägt und wirkt der Hammer auf eine Glocke, in so fern dieser Hammer und diese Glocke Undurchdringlichkeit haben, oder, in so fern beyde zu den berührbaren Dingen gehören; und diese Wirkung des Hammers auf die Glocke macht denn doch das Ver-
 885 hältniß der Glocke zum Menschen kund, in so fern diese zu den tönenden Dingen gehört.

Lassen Sie uns einen andern Menschen annehmen, der des Gefühls beraubt, und vor ein unermeßliches Stück des allerreinsten Crystalls gestellt wäre; dieses | Stück Crystall existirt für ihn nicht, weil er es, aus Mangel der V.II.75
 890 Einwirkung des Crystalles auf das, wodurch es von dem Menschen geschieden wird, nicht sehen, noch, aus Mangel eines analogen Organs, fühlen kann. Lassen Sie uns ein anderes Stück von eben der Art annehmen, das, indem es gegen das erstere stößt, dieses in tausend Stücke zerbricht; und, so gleich werden diese beyden Stücke Crystall für diesen Menschen sichtbar
 895 und hörbar seyn, und dieses vermöge der Wirkung derselben auf einander, in so fern sie undurchdringlich oder solid sind; das heißt, in so fern sie eine Eigenschaft haben, wovon der angenommene Mensch niemals den geringsten Begriff, noch die allergeringste Vorstellung haben kann. Lassen Sie uns itzt den Fall setzen, daß dieser Mensch ein Philosoph wäre, und daß er sich

864 ausmachten] V ausmachte

F₉₁ et qu'il ne se contente pas de voir des effets, mais qu'il | veuille en connoître
 les causes; il est évident qu'il cherchera en vain, pendant toute l'éternité, la
 cause de ce phénomène. Prenez la peine d'appliquer ces réflexions à tant 740
 M.I.197 d'effets dont nous ignorons les causes; vous verrez, d'un côté, combien,
 dans la nature, il se trouve des causes, dont l'analogie avec leurs effets est
 totalement voilée pour nous et nos organes actuels, ou dont les actions,
 qui produisent des effets sensibles pour nous et pour nos organes, n'ont
 rien de commun avec nos façons d'apercevoir et de sentir; et de l'autre, 745
 F₉₂ combien l'homme cherche souvent | en aveugle, et s'amuse avec ardeur à
 des recherches nécessairement inutiles.

De ce que je viens de dire s'ensuit naturellement, qu'une essence, par une
 qualité qui ne sauroit se manifester à nous par aucun de nos organes actuels,
 peut agir sur une autre essence tellement, que cette autre essence manifeste 750
 son rapport à nous par quelqu'un de nos organes: et par conséquent toute
 cette incompréhensibilité apparente s'évanouit; et il est très-possible, que
 P₁₈₈ ce que nous appellons essence immatérielle (parce qu'elle ne manifeste
 F₉₃ aucun rapport avec nous par aucun | de nos organes), puisse agir sur ce
 que nous appellons essence matérielle (parce qu'elle manifeste son rapport 755
 avec nous par nos organes): c'est-à-dire, qu'il n'y a plus rien d'absurde dans
 l'action de l'ame immatérielle sur le corps matériel.

Mais tâchons encore, mon cher Sophyle, de concevoir, autant qu'il est
 permis à l'homme, de quelle façon cette ame agit sur le corps.

Une chose ne peut agir sur une autre chose, qu'en ayant un rapport à 760
 cette autre chose: elle ne peut avoir un rapport à une autre chose, qu'entant
 F₉₄ qu'elle a une ou plusieurs quali- | tés, modifications, ou manieres d'être com-
 munes avec cette autre chose: par conséquent elle ne sauroit agir sur une
 autre chose, qu'entant qu'elle a une ou plusieurs qualités, modifications, ou
 manieres d'être en commun avec cette autre chose. 765

L'ame et le corps sont deux choses totalement différentes pour nous,
 comme nous en sommes convenus maintenant: par conséquent ils ont des
 qualités, modifications ou manieres d'être différentes, entant que nous les
 connoissons.

739 cherchera] *e* chercheroit | en vain] *e om.* 740 phénomène] *e add.* en vain. | Prenez]
e ¶ Si on veut prendre | ces réflexions] *e* ces cas 741 vous verrez] *e* on verra | combien]
e add. il est commun 742 dans ... des] *g* se trouve dans la nature des | il ... trouve] *e*
 qu'il y a 744 qui] *e om.* 748 De] *e add.* tout | s'ensuit] *J²W* il suit 751 et par] *d*
 < Par 752 apparente] *de om.* 754 avec] *e à | de] e* des 755-756 son ... par] *e* ses
 rapports à 756-759 c'est-à-dire ... corps] *deh om. & add. un texte différent* 756 qu'il]
g il 762 manieres] *h* façons 765 manieres] *h* façons 767 convenus] *g* convenu
 768 manieres] *h* des façons

900 nicht damit begnügte, Wirkungen zu sehen, sondern, daß er auch die Ursachen davon kennen wollte; es ist augenscheinlich, daß er, die ganze Ewigkeit hindurch, vergeblich nach der Ursache | dieser Erscheinung suchen wird. V.11.76
 Geben Sie sich die Mühe, lieber Sophylus, diese Betrachtungen auf die vielen Wirkungen mehr, deren Ursachen uns unbekannt sind, anzuwenden;
 905 und Sie werden, von einer Seite, sehen, wie viele wirkende Ursachen es in der Natur giebt, deren Analogie mit ihren Wirkungen für uns, und unsere gegenwärtigen Organe gänzlich verborgen ist, oder deren Kräfte, die für uns und unsere Organe so sehr sichtbare Wirkungen hervor bringen, mit unsern Arten wahrzunehmen, und zu empfinden, nichts gemeines haben. – und
 910 von der andern, wie sehr oft der Mensch, einem Blinden gleich, umher tappt, und sich eifrig mit Untersuchungen, die, nothwendiger Weise, unnütz sind, beschäftigt.

Aus Allem, was ich gesagt habe, folgt ganz natürlich, daß ein Wesen, vermöge einer Eigenschaft, welche wir nicht durch unsere gegenwärtigen
 915 Organe zu erkennen vermögen, dennoch, auf andere Wesen, dergestalt, wirken kann, daß diese Wesen | uns das Verhältniß desselben zu uns, durch V.11.77
 irgend einen unserer Sinne, bekannt machen können; und daß folglich diese ganze scheinbare Unbegreiflichkeit verschwindet. Es ist, diesem nach, sehr möglich, daß das, was wir immaterielle Wesen deswegen nennen, weil wir
 920 ihr Verhältniß mit uns durch keinen unserer Sinne erkennen, auf das, was wir materielle Wesen aus dem Grunde heißen, weil wir das Verhältniß derselben zu uns durch unsere Organe kennen lernen, wirken könne; das heißt, das es nichts weniger, als ungereimt ist, wenn man behauptet, daß die immaterielle Seele auf den materiellen Körper wirke. – –

925 Aber, lassen Sie uns noch versuchen, lieber Sophylus, ob wir, so viel es einem Menschen möglich ist, begreifen können, auf welche Art diese Seele auf den Körper wirkt.

Kein Ding kann auf irgend ein anderes Ding wirken, als in so fern es ein Verhältniß zu diesem Dinge hat; und es | kann kein Verhältniß zu irgend V.11.78
 930 einem andern Dinge haben, als in so fern es eine, oder mehrere Eigenschaften, Modificationen, oder Arten zu seyn, mit diesem andern Dinge gemein hat; folglich kann es auf kein anderes Ding wirken, als in so fern es eine, oder mehrere Eigenschaften, Modificationen, oder Arten zu seyn mit diesem andern Dinge gemein besitzt.

935 Körper und Seele sind, für uns, zwey gänzlich von einander verschiedene Dinge, wie wir denn vorher schon darüber einig geworden sind; folglich haben sie auch, in so fern wir sie kennen, ganz verschiedene Eigenschaften, Modificationen, oder Arten zu seyn.

M.I.198 Or l'ame et le corps agissent l'un sur l'autre réciproquement: par consé- 770
 F 95 quent l'a- | me et le corps doivent aussi avoir une ou plusieurs qualités,
 modifications, ou manieres d'être en commun, que nous ne connoissons
 pas.

Mais il a été prouvé tantôt,* que deux choses, par une qualité, modifica-
 tion, ou maniere d'être inconnue, peuvent agir l'une sur l'autre tellement, 775
 que ces choses se manifestent à nous par leurs qualités, modifications ou
 façons* d'être connues.

Par conséquent l'ame, par ses qualités, modifications, ou manieres d'être
 inconnues, qu'elle a en commun avec le corps, agit sur le corps tellement,
 F 96 que le corps manifeste ses qualités, | modifications ou manieres d'être con- 780
 nues, et *vice versa*.

Le rapport qu'il y a entre un nerf ou le cervelet, et l'ame, dérive, suivant
 la démonstration, d'une qualité, modification, ou maniere d'être commune
 à l'ame et au nerf, ou au cervelet. Le nerf, ou le cervelet, comme nerf
 ou cervelet, est une essence composée. Les qualités qu'elle peut avoir en 785
 commun avec l'ame, elle les a comme composée, puisque sans cela l'ame
 pourroit agir de-même sur toute matiere qui ne seroit ni nerf ni cervelet; ce
 F 97 qui n'est pas. Les Automates de Huygens ou d'Orrery* n'imitent, ni ne pré- |
 disent les mouvements des corps célestes, qu'en qualité de composés. Or le
 nerf ou le cervelet se décompose par la mort; par conséquent les qualités 790
 qu'il a, comme composé, sont détruites; par conséquent son rapport avec
 l'ame est détruit: mais l'ame reste.

Voilà, mon cher Sophyle, la base sur laquelle je fonde ma Philosophie; et
 je me persuade qu'en partant de-là, nous pouvons aspirer, d'un côté, à une
 Physique exempte d'erreurs et de suppositions précaires, et de l'autre, à une 795
 F 98 morale élevée, consolante, et digne de ceux qui sentent toute la force de |
 leur existence. Si vous voulez prendre la peine de vous rappeler les résultats
 de nos raisonnements, vous jugerez vous-même si je suis parjure.

M.I.199 SOPHYLE. Nous avons trouvé, 1°. Que nos organes ne nous trompent pas,
 mais qu'ils nous représentent, d'un côté, plusieurs qualités essentielles des 800

772 manieres] *h* façons 774 tantôt] *JJ²W* plus haut 775 maniere] *h* façon 776 ces] *g*
 ce 778 manieres] *h* façons 780 manieres] *h* façons 782–812 Le ... guide] *h* fin du texte
 parallèle 784 au²] *g* om. 789 prédisent] *g* produisent 799 pas] *g* point

Nun wirken Körper und Seele gegenseitig auf einander; folglich müssen
 940 auch Körper und Seele eine, oder mehrere Eigenschaften, Modificationen,
 oder Arten zu seyn mit einander gemein haben, die wir nicht kennen. |

Aber, es ist gleich erwiesen worden, daß zwey Dinge, vermöge einer gänz- V.II.79
 lich unbekannten Eigenschaft, Modification, oder Art zu seyn, auf einander
 und dergestalt wirken können, daß sie uns durch ihre bekannte Eigenschaf-
 945 ten, Modificationen, oder Arten zu seyn, kund werden.

Folglich wirkt die Seele durch ihre unbekannte Eigenschaften, Modifi-
 cationen, oder Arten zu seyn, die sie mit dem Körper gemein hat, auf den
 Körper dergestalt, daß der Körper ihre bekannten Eigenschaften, Modifica-
 tionen, oder Art zu seyn, offenbart und *vice versa*.

950 Die Verhältniß zwischen einem Nerven, oder dem innern Gehirn, und
 der Seele, schreibt sich, der Demonstration zu Folge, von einer Eigenschaft,
 Modification, oder Art zu seyn her, welche der Seele und dem Nerven, oder
 dem innern Gehirn, gemein sind. Der Nerve, oder dieses Gehirn ist, als
 Nerve, oder als Gehirn ein zusammen gesetztes Wesen. | Die Eigenschaften, V.II.80
 955 welche dieses Wesen mit der Seele gemein haben kann, besitzt es vermöge
 der Art seiner Zusammensetzung, weil, ohne dieses, die Seele auch auf jede
 andere Materie, die nicht Nerve oder Gehirn wäre, würde wirken können;
 und diesem ist denn doch nicht so. Die Automaten des *Huygens* oder des
Orrery ahmen die Bewegungen der himmlischen Körper nur in so fern nach,
 960 oder sagen sie nur, in so fern, zuvor, als sie zusammengesetzte Dinge von
 einer gewissen Art sind. Nun wird der Nerve, oder das Gehirn durch den Tod
 aufgelöst; folglich sind die Eigenschaften, die es als ein zusammengesetztes
 Wesen besitzt, zernichtet, und folglich auch sein Verhältniß zu der Seele;
 aber die Seele bleibt.

965 Dieses da, lieber Sophylus, ist die Grundlage, auf welche ich meine Philo-
 sophie erbaue; und ich glaube, daß, wenn wir von diesem Punkte ausgehen,
 wir, von einer Seite, uns Hoffnung zu einer, von Irrthümern, und erborgten
 Voraus- | setzungen befreiten Physik, und, von der andern, zu einer erha- V.II.81
 benen, tröstenden, und all derer Menschen, welche die ganze Kraft ihres
 970 Daseyns fühlen, würdigen Moral machen können. Wenn Sie sich die Mühe
 geben wollen, die Resultate unserer Raisonsnements sich zurück zu rufen: so
 werden Sie selbst urtheilen können, ob ich meineidig geworden bin.

SOPHYLUS. Wir haben wirklich gefunden:

1.) Daß unsere Sinne uns niemals betrügen, sondern daß sie uns, von einer
 975 Seite, verschiedene wesentliche Eigenschaften der Dinge darstellen, und,

essences; et de l'autre, le vrai rapport que les choses ont entre elles, en
 P 190 tant qu'elles sont analogues à nos organes: 2°. Que ce que nous appel-
 lons matiere, n'est que l'essence entant qu'elle est analogue à nos organes:
 F 99 3°. Qu'il y a des essences qui sont autre chose que ce que | nous appel-
 lons matiere: 4°. Que nous avons des perceptions de plusieurs qualités 805
 d'essences immatérielles, aussi vraies et aussi sûres, que le sont les idées que
 nous avons de plusieurs qualités d'essences matérielles: 5°. De quelle façon
 il est aisé de concevoir, comment ce que nous appellons immatériel agit sur
 la matiere.

Mon cher Euthyphron, autant que l'homme est susceptible de conviction, 810
 je me déclare convaincu par vos discours. Non, vous n'êtes pas parjure; le
 Génie de Socrate sera dorénavant aussi mon guide.*

806–807 le ... avons] *g* nous avons des idées 807 5°] *g* et 5° 811 parjure] *g* *add.* mais
 812 dorénavant] *g* doresnavant] *FM* d'orénavant | guide] *g* Dieu tutelaire] *g* *add.* Fin.

von der andern, das wahre Verhältniß lehren, welches die Dinge unter sich haben, in so fern sie mit unsern Sinnen analog sind.

2.) Daß das, was wir Materie nennen, nur in so fern Wesenheit ist, als es Analogie mit unsern Organen hat.

980 3.) Daß es Wesenheiten giebt, die etwas anders sind, als das, was wir Materie nennen. |

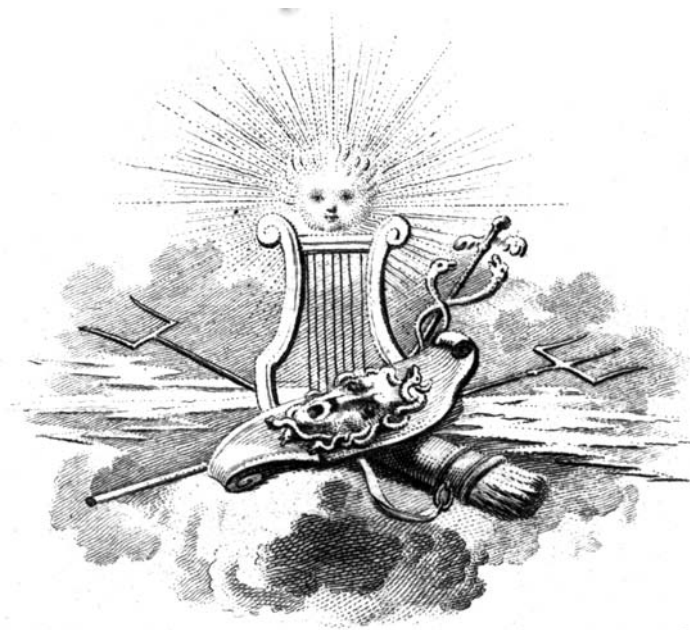
4.) Daß wir Vorstellungen von verschiedenen Eigenschaften haben, die V.II.82 nur immateriellen Wesen zukommen, und die so wahr, und so gewiß sind, als die Begriffe, welche wir von verschiedenen Eigenschaften der materiellen 985 Wesen besitzen.

5.) Und endlich, auf welche Art es leicht ist, zu begreifen, wie das, was wir Immateriell nennen, auf die Materie wirken kann. – –

Ich, lieber Eutyphron, muß bekennen, daß ich, durch Ihre Gründe, so sehr überzeugt, als der mensch der Ueberzeugung fähig ist, geworden bin. – Nein!
990 Sie sind nicht meinydig geworden! der Genius des Sokrates soll, von nun an, auch mein Führer seyn.

G [I], **Aristée ou de la divinité.**
M.II.1,
P 652

Ἀν γινῶς τί ἐστι Θεός, ἡδίων ἔσθῃ.*



A Paris.
MDCCLXXIX.

G [III],
M.II.6,
P 654

Avertissement de l'éditeur.*

5

Comme il n'y a personne de nos jours qui ne sache la Philosophie, et que l'étude de la Morale est parvenue à un point de perfection et de raffinement qui étonne, on se flatte de coopérer à l'amusement du Public, en lui offrant ce petit ouvrage métaphysico-moral. |

2 Av] J²WM"Av 3 A Paris] J¹J²WM om. 4 MDCCLXXIX] J²WM om.

Aristäus oder von der Gottheit.

V.11.83

Ἀν γνῶς τί ἐστὶ Θεὸς, ἡδίων ἔσση.

(Gedruckt zu Paris 1779.)

Vorbericht des Herausgebers.

V.11.85

- 5 Da, zu unsern Zeiten, ein Jeder in der Philosophie unterrichtet, und die Moral zu einer Vollkommenheit und einer Verfeinerung gelangt ist, die in Verwunderung setzt: so schmeichelt man sich, zum Zeitvertreibe des Publikums Etwas beyzutragen, indem man ihm dieses kleine metaphysisch moralische Werk darbietet.

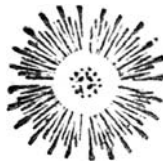
G IV Le Manuscrit a été trouvé, à ce qu'on prétend, dans l'Isle d'Andros,* du 10
 temps de l'expédition des Russes dans l'Archipel. Le texte grec est extrême-
 ment corrompu: ce qui a obligé le Traducteur, peu versé dans la Critique, à
 ne rendre quelquefois que le gros des raisonnements, et, afin d'être intelli-
 gible pour tout le monde, à substituer souvent des termes de notre Physico-
 géometrie, au jargon indéchiffrable de la Physique des Anciens. On a cru 15
 G V, M.II.7 en devoir avertir nos Savants, afin | qu'ils ne supposent pas aux Grecs des
 connoissances, dont la découverte ou la création ne leur appartiennent pas.

On doit encore à la chasteté publique du siècle, des excuses de quelques
 expressions trop hardies, qu'on trouve dans ce petit écrit: mais on supplie
 humblement le public, d'un côté, de considérer, qu'elles sont inévitables 20
 lorsqu'on a pour but de faire des recherches sur la nature des desirs; et
 G VI de l'autre, de réfléchir, que les siècles se doivent mutuellement quelque |
 indulgence, et que, s'il étoit de la décence, ou du sens commun, de supposer
 un siècle encore plus parfait que le nôtre, nous-mêmes, dans toute notre
 perfection, aurions besoin, pour ainsi dire, de quelque bonté de sa part. 25

Pour ce qui est de l'Auteur de cet Ecrit, il paroît tenir à l'école de Socrate.
 On voit dans l'ouvrage quelques traits, quoique foibles, du bon sens de ce
 Philosophe, de la Poésie de Platon, et de l'exactitude d'Aristote. Il paroît
 G VII être Athénien, | et du temps de Démétrius de Phalere;* puisque, d'un côté,
 il parle dans son Dialogue du célèbre Protogene,* peintre qui a fleuri vers le 30
 temps du siège de Rhodes; et que, de l'autre, il est manifeste que l'un des
 Interlocuteurs a brillé dans la guerre Lamiaque.*

L'Ouvrage est adressé à Diotime. On sait que Diotime étoit cette femme
 sacrée et prodigieuse, dont Socrate avoue avoir appris tout ce qu'il savoit
 G VIII sur la nature de l'amitié, et qui a fleuri vers la LXXXII | Olympiade: mais la 35
 confondre avec celle dont il s'agit ici, seroit lui supposer au moins l'âge de
 cent quarante ans.

Je fais des vœux sinceres pour que ce petit ouvrage puisse plaire et
 instruire: ce qui est synonyme de nos jours. |



10 Die Handschrift ist, wie man sagt, auf der Insel Andros, zur Zeit des
Zuges der Russen nach dem Archipelagus, gefunden worden. Der griechi-
sche Text ist außerordentlich verstümmelt, wodurch denn der in der Critik
wenig bewandte Uebersetzer genöthigt worden ist, zuweilen das Raison-
nement nur so im Ganzen zu geben; und um Jedermann verständlich zu
15 seyn, hat er dem unerklärlichen Geschwätz der Physik der Alten oft Aus-
drücke aus unserer Physiko-Geometrie unterschieben müssen. Hievon hat
man unsern | Gelehrten Nachricht geben zu müssen geglaubt, damit sie bey V.II.86
den Griechen nicht Kenntnisse voraussetzen, deren Entdeckung oder Erfin-
dung diesen nicht zugehört.

20 Auch glaubt man der öffentlichen Delicatesse des Jahrhunderts Entschul-
digung, einiger zu kühnen Ausdrücke wegen, die man in dieser kleinen
Schrift findet, schuldig zu seyn. Aber, man bittet das Publikum demüthig,
von einer Seite, zu erwägen, daß diese Ausdrücke unvermeidlich sind, wenn
man Untersuchungen über die Natur des Verlangens zum Zwecke hat; und
25 von der andern Seite, zu bedenken, daß die Zeiten sich gegenseitig einige
Nachsicht schuldig sind, und daß, wenn es anständig, oder vernünftig wäre,
ein noch vollkommeneres Jahrhundert, als das unsrige, anzunehmen, wir,
mit aller unserer Vollkommenheit, der Herablassung desselben, um mich so
auszudrücken, ein wenig bedürften. |

30 Was den Verfasser dieser Schrift anbetrifft: so scheint er zur Schule des V.II.87
Sokrates zu gehören. Man findet in dem Werk einige, obgleich schwache,
Züge, von dem gesunden Verstande dieses Philosophen, von dem dichter-
ischen Geiste des Plato, und von der Genauigkeit des Aristoteles. Er scheint
ein Athenienser aus der Zeit des Demetrius Phalereus zu seyn; einmal, weil
35 er, in seinem Gespräche, des berühmten Protogenes erwähnt, eines Mahlers,
der zur Zeit der Belagerung von Rhodos blühte; und dann ist es offenbar, daß
einer der Zwischenredner zur Zeit des Krieges zwischen Athen und Lamia
eine glänzende Rolle gespielt haben muß.

Das Werk ist der Diotime zugeschrieben. Man weiß, daß Sokrates be-
40 kennt, von dieser göttlichen, außerordentlichen Frau Alles gelernt zu haben,
was er über Freundschaft wußte, und daß sie um die 82ste Olympiade ge-
blüht hat. Aber, wenn wir sie mit derjenigen verwechseln | wollten, von V.II.88
welcher hier die Rede ist: so müßten wir annehmen, daß sie mindestens 140
Jahre alt geworden sey. –

45 Aufrichtig wünsche ich, daß dieses kleine Werk gefallen und unterrichten
möge, welches denn für unsre Tage gleichbedeutend ist. |



G [IX],
M.II.8,
P 656

Dioclès à Diotime Bonheur.

40

Sage et sacrée Diotime,* (*1) je vous adresse le Dialogue sur la Divinité,
 G x dans lequel j'avois tâché de développer les dog- | mes qui vous guident
 dans l'éducation de vos enfants, dans l'instruction de ceux qui vous com-
 prennent, et généralement dans la conduite de la vie. Vous y verrez avec
 plaisir le tableau de vos moeurs, de votre doctrine, et du ton qui regne dans 45
 vos actions. Mais vous direz souvent avec douleur: plût aux Dieux, Dioclès,
 que votre dédicace s'adressât à tous les Athéniens! |

(*1) Il y a dans le grec Ἰερὰ καὶ σοφωτάτη Διοτίμα.*

Diokles der Diotime Heyl!

V.II.89

Dir, weise, göttliche Diotime, (*1) eigne ich das Gespräch über die Gottheit zu, in welchem ich mich bemüht habe, die Lehren zu entwickeln, welche
 50 dich, bey der Erziehung deiner Kinder, bey dem Unterricht derer, die dich verstehen, und überhaupt bey der Einrichtung deines ganzen Lebens, leiten. Du wirst darin mit Vergnügen das Gemählde deiner Sitten, deiner Lehren, und des Tones sehen, der in all deinen Handlungen herrscht. Aber, schmerz-
 55 lich wirst du oft ausrufen: Wollten doch die Götter, Diokles, daß deine Zueignungsschrift an alle Athenienser gerichtet wäre! |

(*1) [Vom. & Hilß II,58 add. Fußnote:] Im Griechischen heißt es: ἱερὰ καὶ σοφωτάτη Διοτίμα.



G 1, M. II. 9,
P 658

Aristée ou de la divinité.

Aristée et Dioclès.

DIOCLÈS. Qu'est-ce que vous regardez-là, mon cher Aristée ? est-ce quelque 50
plante inconnue ? |

G 2 *ARISTÉE.* Non : c' est un spectacle qui m' occupe depuis un quart-d' heure,
et qui me donne des idées tristes et désagréables. Regardez,* je vous prie,
ce pauvre ver de terre : il est assailli par un insecte noir, qui ne lâche jamais
M. II. 10 prise : il est déchiré de toute façon, sans qu' il ait aucune arme par laquelle il 55
puisse se défendre contre son cruel ennemi. – Voyez comme il se courbe et
se replie. – Ne croyez-vous pas que cet animal souffre prodigieusement ?

DIOCLÈS. Assurément, je le crois. Ses mouvements forcés me paroissent
G 3 un langage trop éloquent pour en douter. – Al- | lons, écrasez cet insecte ; car
cela n' est pas agréable à voir. 60

ARISTÉE. Si je l' écrase, vous direz de moi ce que je dis de l' insecte ; car il
ne se défendra pas mieux que le ver.

DIOCLÈS. Là – finissons cette guerre. – Les voilà bien morts tous les deux.
L' insecte est puni ; et le pauvre ver ne souffre plus.

ARISTÉE. Ah, cruel que vous êtes ! ne craignez-vous pas que quelque 65
éléphant ne vous écrase à son tour ?

DIOCLÈS. Non. – Mais, dites-moi, quelles tristes idées ce spectacle vous
donne-t-il ? pour des idées désagréables, je le conçois. |

Aristäus oder von der Gottheit.

V.II.90

Aristäus und Diokles.

DIOKLES. Was betrachtest Du da so aufmerksam, lieber Aristäus? Ist es irgend eine unbekannte Pflanze?

60 *ARISTÄUS.* Das nicht! da unterhält mich, seit einer Viertelstunde, ein Schauspiel, das traurige und unangenehme Ideen in mir erweckt. Sieh, ich bitte Dich, diesen armen Erdwurm! Seit einer Viertelstunde wird er von einem schwarzen Insekt verfolgt, das ihn nicht einen Augenblick zu sich kommen läßt; er wird, auf alle mögliche Art, gefoltert und gepeinigt, | ohne V.II.91
65 daß er die geringsten Waffen hat, mit welchen er sich, gegen seinen grausamen Feind, vertheidigen könne. – Sieh, wie er sich windet und krümmt! – Glaubst Du nicht, daß dieses arme Thier fürchterlich leidet?

DIOKLES. Wohl glaube ich daß. Seine gewaltsamen Bewegungen scheinen mir eine zu beredte Sprache, um daran zu zweifeln. – Komm! Wir wollen
70 das Insekt zertreten. So Etwas sieht sich nicht angenehm zu.

ARISTÄUS. Zertrete ich es: so kannst Du von mir sagen, was ich von dem Insekt sage; denn es wird sich nicht besser vertheidigen, als der Wurm.

DIOKLES. Laß uns diesem Kriege ein Ende machen! – Da sind sie beyde todt; das Insekt ist gestraft, und der arme Wurm leidet nicht mehr. |

75 *ARISTÄUS.* Grausamer Mensch! – Fürchtest Du nicht, daß irgend ein V.II.92
Elephant Dich wieder zertrete?

DIOKLES. Nein, wahrlich nicht! – Aber, sage mir nur, wie dieses Schauspiel Dir *traurige* Ideen geben könne. Daß es *unangenehme* erweckt, begreife ich.

- G 4 *ARISTÉE*. N'est-il pas triste de voir un Etre, qui sent, mis en pieces pour servir, tout vivant, de pâture à un autre Etre, sans pouvoir adoucir ses tour- 70
ments par l'acte d'une défense ? Si Jupiter, tout puissant et tout juste, avoit
formé cet Univers, on ne verroit pas un tel désordre. Ne dois-je donc pas
conclure de ce désordre, que l'Univers n'a pas été formé par un Dieu, mais
qu'il existe éternellement par soi-même, et que ses parties ne changent de
modifications, que par les cas fortuits des contingences ? 75
- G 5 *DIOCLÈS*. Assurément, Aristée, ce que vous dites-là est bien riche, | et
comprend bien des choses en peu de mots.
- M.II.11 *ARISTÉE*. Comment donc !
DIOCLÈS. Vous dites que le mal d'être dévoré est un désordre ; que s'il y
P 660 avoit un Dieu, ce désordre n'existeroit pas ; que par consequent il n'y a point 80
de Dieu ; et qu'ainsi l'Univers est gouverné par le hazard.
ARISTÉE. Oui, cela me paroît ainsi. – Et à vous ?
DIOCLÈS. J'avoue qu'être dévoré tout vivant, est un mal pour celui qui est
dévoré : mais pour celui qui est dévore, c'est un bien ; et je ne vois-là, après
tout, aucun désordre. | 85
- G 6 *ARISTÉE*. Comment ! n'est-ce pas un désordre dans l'Univers, qu'un Etre
susceptible de sensations agréables souffre les plus horribles tourments ?
DIOCLÈS. Pour répondre à cette question, Aristée, il nous faudroit savoir
ce que c'est que désordre. Le savez-vous ?
ARISTÉE. Comparez seulement la vie errante des anciens Pélasges* à la 90
Société réglée de nos Athéniens d'aujourd'hui ; et vous saurez ce que c'est.
DIOCLÈS. Mon cher Aristée, vous me donnez-là le tableau d'un bien et
d'un mal peut-être, mais non pas celui de l'ordre ou du désordre. |
- G 7 *ARISTÉE*. Comment les définiriez-vous mieux, je vous prie ?
DIOCLÈS. L'idée d'ordre, Aristée, tient à notre façon de penser dans l'état 95
où nous sommes. Le mot *ordre* désigne une certaine modification, une cer-
taine disposition dans plusieurs choses, qui fait que notre intellect, constitué
comme il l'est à present, peut s'apercevoir, avec la plus grande facilité, du
tout formé par la coexistence, ou la succession, ou la nature de ces choses,
M.II.12 et sentir, avec la plus grande facilité, les rapports qu'elles ont ensemble. – 100
Convenez-vous de cette définition ? |

90 Pélasges] JJ²W Pélages

80 *ARISTÄUS.* Ist es denn nicht traurig, ein empfindendes Wesen in Stücken zerrissen zu sehen, um, noch lebend, einem andern zur Nahrung zu dienen, ohne daß es, durch Widerstand und Gegenwehr, seine Leiden mindern, oder versüßen kann? Wenn der allmächtige und allgerechte Jupiter dieses Weltall gebildet hätte: so würde man dergleichen Unordnungen nicht sehen. Muß
85 ich, aus dieser Unordnung, nicht schließen, daß das Weltall von keinem Gott gebildet worden, sondern, daß es, von Ewigkeit her, durch sich selbst existirt, und daß seine Theile nicht anders, | als vermittelst des Zufalls, ihre V.11.93 Modificationen verändern?

DIOKLES. Was Du da sagst, Aristäus, ist wirklich viel gesagt; es begreift in
90 wenig Worten sehr viel Dinge.

ARISTÄUS. Wie das?

DIOKLES. Du sagst, daß das Unglück, zerrissen und zerfleischt zu werden, eine Unordnung ist; daß, wenn es einen Gott gäbe, diese Unordnung nicht existiren würde, daß folglich kein Gott ist, und daß also das Weltall durch
95 das Ungefähr regiert wird.

ARISTÄUS. Und so dünkt mir auch die Sache zu seyn. – Und Dir?

DIOKLES. Ich gestehe, daß, lebendig, zerrissen zu werden, für den, welcher zerrissen wird, ein Uebel ist. Aber für den, welcher zerreißt, ist es ein Gut. Und, nach alle dem, seh' ich keine Unordnung darin. |

100 *ARISTÄUS.* Wie? das wäre keine Unordnung in dem Weltall, wenn ein, V.11.94 angenehmer Empfindungen fähiges Wesen die allerschrecklichsten Martern leidet?

DIOKLES. Um diese Frage zu beantworten, müssen wir erst festsetzen, was Unordnung ist. Weißt Du es?

105 *ARISTÄUS.* Vergleiche nur das irrende Leben der alten Pelasger, mit dem geordneten Zustande des geselligen Lebens der heutigen Athenienser; – und Du wirst schon sehen, was Unordnung ist.

DIOKLES. Lieber Aristäus, da machst Du ein Gemählde von Dingen, die vielleicht böse und gut; aber nicht von Dingen, die in Ordnung, oder in
110 Unordnung sind.

ARISTÄUS. So erkläre mir diese Dinge doch besser, ich bitte Dich! |

DIOKLES. Der Begriff von Ordnung, Aristäus, schreibt sich von unserer V.11.95 Art zu denken in unserm gegenwärtigen Zustande her. Das Wort, *Ordnung*, bezeichnet eine gewisse Modification, eine gewisse Einrichtung verschiedener Dinge, vermöge welcher unser Verstand, nach seiner gegenwärtigen Beschaffenheit, mit der größten Leichtigkeit, das, aus der Coexistenz, der Zeitfolge, oder der Natur dieser Dinge gebildete Ganze, übersehen, und auch mit der größten Leichtigkeit, die Beziehungen, in welchen diese Dinge unter sich stehen, wahrnehmen kann. – Bist Du mit dieser Erklärung zufrieden?

G 8 *ARISTÉE*. Parfaitement.

DIOCLÈS. Ainsi, comme les hommes different prodigieusement dans leurs forces intellectuelles, c'est-à-dire, que l'un peut voir des rapports beaucoup plus éloignés que l'autre, il s'ensuit que l'idée d'ordre est relative à 105 chaque individu, et qu'ordre, dans la tête d'un sauvage, est autre chose qu'ordre dans la tête d'un profond Métaphysicien Géometre. Le premier verra de l'ordre, peut-être, dans une progression arithmétique: le second verra de l'ordre dans une série extrêmement compliquée, qui toute sera 110 désordre pour le premier. Mais *ordre* est égale- | ment relatif et à la progression, et à la série, c'est-à-dire, aux choses disposées dans un certain ordre. Par conséquent, mon cher Aristée, bornés comme nous le sommes par le petit nombre de nos organes, s'il y a de l'ordre dans l'Univers, comment, je vous supplie, pourrions-nous le comprendre? Lorsque nous voyons l'expression 115 algébrique (*2) d'une ou | de deux grandeurs extrêmement compliquées, et qu'il ne se manifeste à nous aucun ordre ni analogie dans les parties qui les composent; comment jugerions-nous, si ces grandeurs sont isolées, ou bien, si ce sont des termes d'une suite infinie, où regne un ordre beaucoup au-dessus de notre maniere de concevoir? Ainsi nous serions peu fondés en affirmant, que ce que nous appelons mal ou bien, fût ordre ou désordre dans 120 l'Univers.

M.II.13,
P 662
G 11 *ARISTÉE*. J'avoue, Dioclès, que vous avez raison. Mais vous sentez bien, je suppose, que vous faites mal votre cour à | ceux qui admettent l'existence d'un Dieu.

DIOCLÈS. Comment cela? 125

ARISTÉE. Vous rendez problématique, s'il y a de l'ordre dans l'Univers; tandis qu'ils prouvent la Divinité par l'ordre qu'ils prétendent y reconnoître.

DIOCLÈS. Cela est très-bien senti, Aristée. Cependant, voici mon opinion. Je vois bien qu'il y a de ce que j'ai appelé ordre dans quelques parties de l'Univers que je connois; mais je ne crois pas devoir en conclure, qu'il y a de 130

(*2) C'est dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, où il s'agit de série infinie, de pendule, de montre, etc. qu'il se trouve des lacunes très-considérables dans l'original, et où le Traducteur a été obligé de sacrifier même le costume, pour suivre les raisonnements de Dioclès, et pour parvenir à ses conclusions, qui souvent sont assez intéressantes.

115 algébrique] *JJ²WP* algébrique

120 ARISTÄUS. Vollkommen wohl!

DIOKLES. Folglich, da die Geisteskräfte der Menschen außerordentlich verschieden sind, das heißt, da Einer weit entferntere Beziehungen sehen kann, als der Andere, ergiebt sich hieraus, daß der Begriff von Ordnung gänzlich relativ, und daß Ordnung, in dem Kopfe eines Wilden, Etwas V.II.96
 125 ganz anders, als in dem Kopfe eines tiefsinnigen, metaphysischen Mathematikers ist. Der erste wird vielleicht Ordnung in einer arithmetischen Progression wahrnehmen; der andre wird Ordnung in einer, außerordentlich zusammengesetzten Reihe von Zahlen sehen, die für den Ersten nichts als Unordnung ist. Aber, auch, in Ansehung jener Progression so wohl, als dieser Reihe, in Ansehung, nämlich, der, auf gewisse Art gestellten Dinge selbst, ist Ordnung relativ. – Folglich, lieber Aristäus, sage mir, ich bitte Dich, ob es möglich ist, daß wir, eingeschränkt wie wir es, durch die kleine Zahl unserer Organe, sind, die Ordnung, wenn dergleichen in dem Weltall ist, zu übersehen und zu fassen vermögen? Wenn wir den algebraischen Ausdruck (*2)
 135 für eine, oder mehrere, außerordentlich zusammengesetzte Größen sehen, und wir denn doch keine Ordnung, oder Analogie unter den Theilen, welche sie ausmachen, wahrnehmen: wie können wir urtheilen, ob diese Größen isolirt sind, oder, ob es Bezeichnungen einer unendlichen Reihe sind, in welcher eine, weit über unsre Fassungskraft erhabene Ordnung herrscht? V.II.97
 140 Folglich haben wir sehr wenig Grund, wenn wir behaupten, daß das, was wir ein Gut, oder ein Uebel nennen, Ordnung oder Unordnung in dem Weltall ist.

ARISTÄUS. Du kannst Recht haben, Diokles. Aber Du wirst doch gewahr, hoffe ich, daß Du denen, welche das Daseyn einer Gottheit zulassen, nicht
 145 sehr zu Munde redest?

DIOKLES. Wie das?

ARISTÄUS. Du machst es problematisch, ob Ordnung in dem Weltall ist; und sie – sie erweisen das Daseyn der Gottheit aus der Ordnung, welche sie darin wahrzunehmen vorgeben.

150 DIOKLES. Deine Bemerkung ist ganz richtig, Aristäus. Indessen will ich Dir meine Meinung sagen. Ich sehe wohl, daß, in denen Theilen des Weltalles, welche ich zu übersehen vermag, das, was ich Ordnung nenne, Statt hat; aber, ich glaube daraus nicht schließen zu können, daß es in dem V.II.98

(*2) [Vom. & Hilß II,62 add. Fußnote:] An dieser Stelle und an mehreren andern, wo von unendlicher Reihe, von Pendel, Uhr usw. die Rede ist, finden sich sehr beträchtlichen Lücken im Original, und der Übersetzer fühlte sich verpflichtet, selbst das Kostüm zu opfern, um den Schlüssen des Diokles nachzugehen und zu seinen Folgerungen zu gelangen, die oft interessant genug sind.

l'orde dans l'infini, que j'ignore; et ceux qui veulent prouver la Divinité par
 G 12 la petite quantité qu'ils voient | de ce qu'ils appellent ordre, bâtissent, à mon
 avis, sur un fondement peu solide; et il me semble qu'il faudroit prouver
 Dieu et l'Ordre d'une toute autre façon. Si nous poussions nos recherches,
 sur ce que c'est que Dieu et Ordre, avec l'ardeur et l'amour pour la vérité 135
 que de tels sujets demandent, nous parviendrions peut-être à des vérités,
 qui se lieroient parfaitement à celles que nous avons déjà trouvées, et qui,
 faisant corps avec elles, pourroient servir à donner à l'ame cette vigueur,
 cette assiette tranquille, cette vue perçante, qui lui fait envisager son état
 G 13 futur | avec sécurité, et avec un plaisir indestructible. 140

ARISTÉE. Je le souhaite fort, mon cher Dioclès. Mais c'est à vous à nous
 mettre sur la voie: car j'avoue que la grandeur de ces objets m'étonne; et je
 ne sais pas trop par où les entamer.

DIACLÈS. Je suis à peu près dans le même cas, Aristée. Mais je vais tâcher
 de vous satisfaire, à condition que vous m'avertirez lorsque je manquerai 145
 M.II.14 de clarté, ou de justesse, dans mes raisonnements. Si nous considérons ce
 que nous appellons ordre, nous trouvons qu'il suppose similitude, propor-
 G 14 tion, régularité, analogie constante, | succession uniforme, ou uniformément
 retardée ou accélérée, loi universelle, qui produit des effets proportionnés
 aux choses qui lui sont soumises, etc. Lorsque nous observons ces quali- 150
 tés dans plusieurs choses quelconques, nous l'appellons ordre; et cet ordre
 nous est agréable, par la raison que l'ame veut naturellement le plus grand
 nombre possible d'idées, dans le plus petit espace de temps:* car il est clair,
 que ces qualités de similitude, proportion, etc. servent de chaîne ou de lien,
 qui nous facilite les moyens de nous former l'idée d'un Tout composé de 155
 G 15 plusieurs | parties. Il est donc évident, que pour des Etres dont les ames
 n'auroient pas la faculté de lier plusieurs idées pour en faire un total, les
 parties qui composent l'Univers, autant que nous le connoissons jusqu'ici,
 n'auroient pas ce que nous appellons ordre. Par conséquent ce qui paroît

Unendlichen, das ich nicht umfasse, Ordnung giebt. Und diejenigen, die
 155 das Daseyn der Gottheit aus der Ordnung, die sie unter einigen wenigen
 Theilen wahrnehmen, erweisen wollen, bauen, meines Erachtens, auf einen,
 wenig festen Grund, und mich dünkt, als ob Gott und Ordnung auf eine ganz
 andere Art erwiesen werden müßten. Wenn wir unsere Untersuchungen
 über daß, was Gott und Ordnung sind, mit so viel Eifer und so viel Wahrheits-
 160 liebe, als Gegenstände der Art erfordern, betrieben: so würden wir vielleicht
 zu Wahrheiten gelangen, die sich vollkommen gut an diejenigen anschlös-
 sen, die wir schon gefunden haben, und die, mit ihnen in ein Ganzes vereint,
 dienen könnten, der Seele diejenige Kraft, diejenige ruhige Verfassung, die-
 sen stäten Blick zu geben, vermöge welcher sie ihren | künftigen Zustand mit V.II.99
 165 Zuversicht, und einem unzerstörbaren Vergnügen betrachtete.

ARISTÄUS. Das wünschte ich sehr, mein lieber Diokles. Aber, es ist Deine
 Sache, uns auf dieseß Gleis zu bringen; denn mich setzt – das gesteh ich dir –
 die Größe dieser Gegenstände zu sehr in Erstaunen, als daß ich wissen sollte,
 von welcher Seite ich die Sache anzugreifen hätte.

170 *DIOKLES.* Mir geht es bey nahe eben so, Aristäus. Aber, ich will mir bemü-
 hen, Dich zufrieden zu stellen, mit der Bedingung jedoch, daß Du mir kein
 Raisonement hingehen lässest, in welchem Du Deutlichkeit oder Bündig-
 keit vermisest.

Wenn wir das, was wir Ordnung nennen, genau betrachten: so finden wir,
 175 daß es Aehnlichkeit, Verhältniß, Regelmäßigkeit, ununterbrochene Analo-
 gie, gleichförmige Zeitfolge, die auf einerley Art, entweder beschleunigt
 oder aufgehalten wird, ein allgemeines Gesetz, welches | Wirkungen her- V.II.100
 vorbringt, die den, ihm unterworfenen Dingen, angemessen sind, u. d. m.
 voraussetzt. Bemerken wir diese Eigenschaften in verschiedenen Dingen,
 180 von welcher Art sie seyn mögen, so nennen wir es Ordnung; und diese Ord-
 nung ist uns angenehm, weil die Seele, natürlicher Weise, die möglichst
 größte Anzahl von Ideen in dem möglichst kürzesten Zeitraume zu erhal-
 ten wünscht. Denn, es ist evident, daß die Eigenschaften von Aehnlichkeit,
 Verhältniß, u. s. w. als Band, oder Kette dienen, wodurch uns die Mittel, uns
 185 eine Idee von einem, aus verschiedenen Theilen zusammengesetzten Gan-
 zen, zu machen, erleichtert werden. Hieraus ergiebt es sich denn, daß für
 Wesen, welche nicht das Vermögen hätten, verschiedene Ideen zusammen
 zu knüpfen, um daraus ein Ganzes zu bilden, die Theile, welche das Welt-
 all, so viel wir bis itzt es erkennen, ausmachen, nicht daß haben würden,
 190 was wir Ordnung nennen. Folglich ist das, was uns Ordnung scheint, nicht

ordre pour nous, n'est pas ordre dans les choses. Notre *ordre* n'est que le 160
 résultat de quelques qualités, qui se trouvent dans les choses, analogues à
 cette singulière faculté. Je ne dis pas, mon cher Aristée, qu'il n'y a point
 G 16 d'ordre dans l'Univers; mais qu'il y en a un, tout autre que ce- | lui que
 nous appellons ordre: et c'est pour cela que j'ai dit, que ceux qui voudroient
 prouver l'existence de la divinité par l'ordre qu'ils voient, et qui dérive de 165
 la nature de l'homme, se servent d'une preuve peu digne de la majesté du
 sujet. – La preuve de ce que je dis, c'est qu'ils ne voient leur ordre, que dans
 P 664 tout ce qui est près d'eux, sur la surface de la terre, ou dans les mouvements
 des planetes de leur soleil. Mais qu'une belle nuit ils contemplent la vasti-
 tude de la voute étoilée; et qu'ils me disent, si, suivant leurs idées d'ordre, 170
 G 17 on sauroit | faire le tableau d'un désordre plus parfait.

M.II.15 *ARISTÉE*. Vous venez de me faire voir distinctement, Dioclès, ce que
 j'avois cru entrevoir il y a longtemps, savoir, que ce que nous appellons ordre,
 ne sauroit être dans les choses, ni servir de règle à ce qui seroit ordre pour
 des Etres autrement composés, ou pour un Dieu Créateur, s'il y en avoit; en 175
 un mot, qu'*ordre* est relatif, et qu'il n'existe pas de l'*ordre* en général.*

DIOCLÈS. Aristée, ne quittons pas encore nos recherches sur la nature de
 G 18 l'ordre. Examinons, avant d'affirmer qu'il n'existe | point d'ordre en général.
 Nous avons dit, qu'orde étoit relatif aussi aux choses où il régnoit un certain
 ordre. Regardez, je vous prie, cette belle colonnade des Propylées: (*3) il y a 180
 là de l'ordre, si je ne me trompe.

M.II.16 *ARISTÉE*. Assurément, il y en a.

DIOCLÈS. L'ordre que vous y admirez, Aristée, tient-il à la première co-
 lonne, ou à la cinquième, ou à la huitième? |

G 19 *ARISTÉE*. Non, assurément: il tient à toutes les colonnes ensemble. 185

DIOCLÈS. Ces colonnes sont de marbre blanc: mais supposons qu'il y en
 eût de porphyre, de jaspe rouge, de granite, du brillant marbre de Paros*

(*3) C'est ainsi que s'appelloit la porte superbe, qui étoit à l'entrée de la Citadelle d'A-
 thenes. Cet édifice avoit été construit, sous les auspices de Périclès, par Mnésiclès
 l'Architecte.* Il avoit coûté 2012 Talents

Ordnung in den Din- | gen. Unsre Ordnung ist nichts, als das Resultat einiger V.II.101
Eigenschaften, die sich in den Dingen finden, und die jenem sonderbaren
Vermögen analog sind. Ich will hierdurch nicht gesagt haben, mein lieber
Aristäus, daß in dem Weltall keine Ordnung wäre; sondern, daß die Ord-
195 nung, die darin herrscht, Etwas ganz anders ist, als das, was wir Ordnung
nennen. Und, aus diesem Grunde sagte ich vorhin, daß diejenigen, welche
das Daseyn der Gottheit, aus der Ordnung, welche sie wahrnehmen, und
die nur das Werk der Natur des Menschen ist, erweisen wollen, sich eines
Beweises bedienen, welche der Erhabenheit des Gegenstandes sehr wenig
200 würdig ist. – – Der Beweis dieser meiner Behauptung ist, daß sie ihre Ord-
nung nur in dem, was ganz nahe bey ihnen, auf der Oberfläche der Erde ist,
oder in den Bewegungen der Planeten um die Sonne, sehen. Aber, sie mögen
in einer schönen Nacht den ungeheuren Umfang des gestirnten Himmels
betrachten, und mir dann sagen, ob man, | nach ihren Begriffen von Ord- V.II.102
205 nung, ein besseres Gemälde von einer vollkommenern Unordnung machen
könne?

ARISTÄUS. Du hast mir das in helles Licht gesetzt, Diokles, was ich schon
längst dunkel zu sehen glaubte, daß, nämlich, das, was wir Ordnung nennen,
nicht in den Dingen seyn, noch zum Maaßstabe für das dienen könne, was
210 für anders beschaffene Wesen, oder für den Schöpfer – wenn es einen gäbe –
Ordnung wäre; mit einem Wort, daß *Ordnung* relativ ist, und daß im Ganzen
keine Ordnung Statt hat.

DIOKLES. Wir wollen die Untersuchungen, über die Natur der Ordnung,
noch nicht fahren lassen. Laß uns, ehe wir behaupten, daß im Ganzen keine
215 Ordnung existirt, noch einmal genau zusehen. – Wir haben gesagt, daß die
Ordnung, auch in Ansehung der Dinge, in welchen eine gewisse Ordnung
herrscht, relativ wäre. Betrachte, ich bitte Dich, diese schöne Col- | lonnade V.II.103
der Propyleen; (*₃) da ist doch, wenn ich mich nicht irre, Ordnung?

ARISTÄUS. Allerdings.

220 DIOKLES. Die Ordnung, die Du darin bewunderst, Aristäus, schreibt sie
sich von der ersten, oder der fünften, oder der achten Säule her?

ARISTÄUS. Sicherlich nicht; sie kömmt von allen Säulen zusammen her.

DIOKLES. Diese Säulen sind von weißem Marmor; aber, laß uns anneh-
men, daß einige von Porphyry, einige von rothem Jaspis, einige von Gra-
225 nit, einige von glänzendem Parischen Marmor, und alle unter einander

(*₃) So hieß das prächtige Thor, das am Eingange der Citadel von Athen war. Es wurde,
unter dem Perikles, durch den Baumeister Mnesikles aufgeführt, und hatte 2012 Talen-
te gekostet.

pêle-mêle, sans que pourtant la figure, la grandeur, ni le rapport local de ces colonnes fussent changées; y verriez-vous encore de l'ordre?

ARISTÉE. Oui certainement, j'y verrois la colonnade; mais j'avoue que 190
l'ordre dans cette colonnade ne sera plus ni si parfait, ni si riche.

DIOCLÈS. Et la raison?

G 20 *ARISTÉE.* La raison? – c'est que | l'égalité de la couleur de ces colonnes
me facilite à present encore le moyen de me faire promptement l'idée du
Tout qu'elles composent. 195

DIOCLÈS. Il suit du second exemple, que les choses qui ont quelques
qualités en commun sont susceptibles d'ordre; et du premier, que plus les
choses ont de qualités en commun, plus elles sont susceptibles d'ordre.

ARISTÉE. Cela est vrai, Dioclès. Mais si je regarde la flûte dont le Dieu Pan
fut l'inventeur, je vois de la régularité et de l'ordre, quoique ses tuyaux soient 200
G 21 d'inégale longueur: si je considere une progression quelcon- | que, j'y vois de
l'ordre, quoique tous les termes different entre eux. Où sont donc les qualités
communes de ces tuyaux de la flûte, et de ces termes de la progression?

M.II.17 *DIOCLÈS.* Chaque tuyau de la flûte, et chaque terme de la progression, a
la qualité d'excéder celui qui le précède, autant qu'il est excédé par celui 205
qui le suit: et cela nous montre clairement, Aristée, qu'ordre n'est pas dans
une chose, ou dans un individu, mais consiste dans la régularité des rapports
qu'il y a entre les choses.

G 22 *ARISTÉE.* Hé bien, j'en conviens; et je prends avec vous, pour | trois vérités
fondamentales, 1°. que des choses qui ont des qualités en commun, sont 210
susceptibles d'ordre, pour les Etres, s'entend, qui ont les facultés requises
P 666 pour appercevoir ces qualités: 2°. que plus les choses ont de qualités en
commun, plus elles sont susceptibles d'ordre, pour de tels êtres: et 3°. que
ce qu'un Etre quelconque peut appeller ordre dans les choses, consiste dans
les rapports qu'il a la faculté d'appercevoir entre elles. Mais à quoi cela nous 215
mene-t-il, mon cher Dioclès? car il est clair, par ces vérités, qu'ordre n'est
G 23 que relatif aux êtres, qui ont les fa- | cultés requises pour s'appercevoir de
certains rapports entre les choses: ce qui est si vrai, que je pose en fait,

hingeworfen wären, ohne daß man jedoch die Figur, die Größe, | noch das V.II.104
örtliche Verhältniß dieser Säulen abgeändert hätte; würdest Du dann noch
Ordnung darin sehen?

ARISTÄUS. Auch dann gewißlich noch würde ich Ordnung in der Colon-
nade sehen; aber, ich bekenne, daß diese Ordnung alsdenn weder so voll-
kommen, noch so schön seyn würde.

DIOKLES. Und der Grund hievon?

ARISTÄUS. Der Grund? Weil die Gleichheit der Farben dieser Säulen mir
es itzt noch leichter macht, mir schnell eine Idee von dem Ganzen, das sie
235 ausmachen, zu bilden.

DIOKLES. Aus diesem zweyten Beyspiele folgt, daß Dinge, welche einige
Eigenschaften gemeinschaftlich haben, der Ordnung fähig sind; und aus
dem erstern, daß, je mehr die Dinge gemeinschaftliche Eigenschaften besit-
zen, je mehr sie der Ordnung fähig werden müssen. |

ARISTÄUS. Das ist wahr, Diokles. Aber, wenn ich die Flöte betrachte, V.II.105
von welcher der Gott Pan der Erfinder war: so sehe ich Regelmäßigkeit
und Ordnung, obgleich die verschiedenen Röhren von ungleicher Länge
sind. Betrachte ich eine Progression, von welcher Art sie sey: so sehe ich
Ordnung darin, so verschieden auch die Bezeichnungen von einander seyn
245 mögen. Wo sind nun die, den Röhren der Föte, und den Bezeichnungen oder
Ausdrücken der Progression gemeinschaftlichen Eigenschaften?

DIOKLES. Jede Röhre der Flöte, und jede Reihe in einer Progression hat
die Eigenschaft, so viel größer wie die vorhergehenden zu seyn, als sie selbst
kleiner wie die folgende ist; und das zeigt uns deutlich, mein Lieber, daß
250 Ordnung nicht in einem einzeln Dinge, oder in einem Individuo ist, sondern
in der Regelmäßigkeit der Verhältnisse besteht, das unter den Dingen Statt
hat. |

ARISTÄUS. Wohlan! das räum' ich ein; und ich nehme mit Dir drey Grund- V.II.106
wahrheiten an. *Erstlich*, daß Dinge, welche gemeinschaftliche Eigenschaften
haben, der Ordnung fähig sind, für Wesen, nämlich, welche die erforder-
lichen Fähigkeiten haben, diese Eigenschaften wahrzunehmen; *zweytens*,
daß, je mehrere gemeinschaftliche Eigenschaften die Dinge besitzen, je
mehr sie der Ordnung, für die gedachten Wesen, fähig werden; *drittens*, daß
das, was für irgend ein Wesen Ordnung in den Dingen seyn kann, in den Ver-
hältnissen besteht, welche es die Fähigkeit hat, unter ihnen wahrzunehmen.
260 Aber, wohin führt uns nun dieses, mein lieber Diokles? Denn, aus diesen
drey Wahrheiten ergiebt es sich klärlich, daß Ordnung nur in Beziehung auf
diejenigen Wesen, welche die erforderlichen Fähigkeiten haben, um gewisse
Verhältnisse unter den Dingen wahrzunehmen, Ordnung ist. Und dieses ist
265 so wahr, daß ich es als Thatsache annehme, daß nie irgend ein | Wesen, V.II.107

que jamais aucun Etre, quel qu'il soit, n'a pu appercevoir ce qui est ordre pour lui, ailleurs que dans les choses produites par sa propre activité, ou par celle de ses semblables. Remarquez, que j'appelle nos semblables tous les animaux, qui (pour parler votre langage, que j'adopte) tiennent au visible, au sonore, etc. Je soutiens qu'aucun Etre, à quelque face de l'Univers qu'il appartienne, de quelque degré de perfection ou d'imperfection qu'il jouisse dans les | classes des êtres, n'a jamais pu appercevoir ce qui est à ses yeux symétrie, régularité, ou vraie proportion, ailleurs que dans les arts de la propre invention de ceux de sa classe, et qui ne tiennent pas à l'imitation de la nature, mais qui ont l'utilité de cette classe pour fin et pour but.

M.II.18 *DIOCLÈS.* Quoique vous poussiez les choses un peu loin, Aristée, vous faites voir parfaitement, qu'ordre est relatif à l'Etre qui en a la sensation. Mais, pourtant, il dérive de la nature des choses. Posons que cent choses aient entre elles la vingtième partie de toutes leurs qualités en commun; il suit de notre vérité fondamentale, que ces choses seront richement susceptibles d'ordre, pour un Etre qui aura les moyens d'avoir la sensation de ces qualités. Or tout ce qu'il y a dans l'Univers, sans exception, a dans soi la force d'être, et d'être tel qu'il est: c'est son essence, dont toutes les qualités, que nous ou d'autres Etres en connoissons, ne sont que des relations. Or toutes les choses qui sont, ont en commun cette force d'être, cette primitive qualité d'essence: par conséquent toutes les choses qui sont ensemble, peuvent former le | plus bel ordre, pour un être qui connoîtroit aussi parfaitement les essences des choses, que nous nous apercevons de leurs figures ou de leurs couleurs.

ARISTÉE. J'avoue que cela est possible: mais il y auroit l'infini contre un à parier, qu'il n'en est pas ainsi.

DIOCLÈS. Comment cela?

ARISTÉE. Figurez-vous cent colonnes, qui aient en commun leur couleur et la proportion de leur figure, mais dont les hauteurs different sans proportion et sans ordre; je vous prie de m'en faire une colonnade aussi belle, que celle que vous voyez | là. – Les parties de l'Univers nous paroissent tout aussi hétérogènes.

DIOCLÈS. Je comprends, Aristée: vous y voulez de notre régularité et de notre symétrie. – Mais soit. – Votre réflexion m'est précieuse, puisqu'elle me fait sentir que nous sommes allés trop vite encore dans la définition

was für Eines es auch seyn möge, hat wahrnehmen können, was Ordnung in Ansehung seiner ist, als in Dingen, die durch seine eigene, oder die Wirksamkeit ihm ähnlicher Wesen, hervorgebracht worden sind. Bemerke, daß ich alle Thiere, welche (nach Deiner Sprache zu reden) zur sichtbaren oder hörbaren Welt u. s. w. gehören, unsers Gleichen nenne, und ich behaupte, daß kein Wesen, zu welcher Seite des Weltalles es gehören, welchen Grad von Vollkommenheit oder Unvollkommenheit es in den Classen der Wesen besitzen möge, nie anders hat wahrnehmen können, was is seinen Augen Symmetrie, Regelmäßigkeit, oder wahres Verhältniß ist, als in den Künsten, die von der eigenen Erfindung der Wesen seiner Classe sind, und bey welchen nicht die Rede von der Nachahmung der Natur war, sondern die den Nutzen dieser Classe zum Zwecke hatten.

DIOKLES. Ob Du die Sachen gleich ein wenig weit treibst, Aristäus; so hast Du denn | doch vollkommen gut gezeigt, daß Ordnung nur in Beziehung auf ein Wesen Statt hat, welches sie empfindet oder wahrnimmt. Aber, es kommt denn doch auch auf die Natur der Dinge dabey an. Laß uns annehmen, daß hundert verschiedene Dinge den zwanzigsten Theil aller ihrer Eigenschaften unter sich gemein haben; aus dieser Grundwahrheit folgt, daß diese Dinge der Ordnung reichlich für ein Wesen fähig seyn werden, welches die Mittel besitzt, eine Sensation von diesen Eigenschaften zu haben. Nun hat Alles, was in dem Weltall ist, ohne Ausnahme, das Vermögen zu seyn, und das zu seyn, was es ist, in sich; darin besteht sein Seyn, sein Wesen, und alle Eigenschaften, welche wir, oder andere Wesen an ihm wahrnehmen, sind nur Verhältnisse, nur Beziehungen. Alle Dinge aber, welche sind, haben nun dieses Vermögen zu seyn, diese erste Eigenschaft des Seyns, mit einander gemein; folglich können alle Dinge, die zu gleicher Zeit da sind, die aller schönste Ordnung für ein Wesen haben, welches die Wesenheiten der Dinge so vollkommen kennete, als wir die Figuren und die Farben derselben kennen.

ARISTÄUS. Die Möglichkeit hievon gebe ich zu; aber man könnte Alles gegen Eines setzen, daß sich die Sache nicht so verhält.

DIOKLES. Und warum nicht?

ARISTÄUS. Stelle dir hundert Säulen vor, die ihre Farben und das Verhältniß ihrer Figur mit einander gemein haben, aber deren Größe an Verhältniß und Ordnung von einander verschieden ist; und mache mir nun, ich bitte Dich, eine so schöne Colonnade daraus, als Du dort siehest. – Die Theile des Weltalles scheinen uns eben so heterogen.

DIOKLES. Ich verstehe Dich, Aristäus; Du willst unsre Regelmäßigkeit, unsre Symmetrie darin sehen. – Aber, es sey! – Deine Bemerkung ist mir viel werth, weil sie mich einsehen lehrt, daß wir, bey der | Erklärung von

de l'ordre, et que nous pourrions la réduire à une expression plus simple et plus générale. Nous n'avons considéré l'ordre que par la symétrie, la proportion, et la régularité. Nous n'avons considéré un Tout, qu'en qualité
 M.II.19 de composé de parties, ou égales, ou | en proportion continue, arithmétique, 255
 G 28 géométrique, ou telle autre qu'il vous plaira. Mais rappelez-vous, mon cher
 P 668 Aristée, ce célèbre tableau de Rhodes, où Protogene* a représenté la belle
 figure de Ialysus* par de petites pieces si parfaitement rapportées, qu'on ne
 sait pas en discerner les jointures. (*4) Si Protogene avoit pris les pieces qui
 G 29 forment les prunelles de Ialysus, et celles qui | composent les ongles de ses
 orteils, et qu'il eût mis les unes à la place des autres, le beau Ialysus seroit
 un Tout absurde et hideux: et si alors je vous demandois si ces pieces sont à
 leur place, ou se trouvent en ordre, que répondriez-vous? 265

ARISTÉE. Je dirois qu'elles ne sont pas en ordre, ni à leur place pour former un Ialysus.

DIOCLÈS. Figurez-vous une progression quelconque; si je mets le dixieme terme à la place du troisieme, il n'y a plus de progression; et pourquoi?

ARISTÉE. Mais parce que les termes ne sont pas à leur place pour former
 cette progression. | 270

G 30 DIOCLÈS. Nous avons dit tantôt, que les choses sont susceptibles d'ordre,
 par les qualités qu'elles ont en commun; et qu'elles en seroient plus ou
 moins susceptibles, à mesure qu'elles auroient des qualités en commun.
 Mais nous avons tiré cette conclusion en considérant seulement un péri-
 style, dont toutes les colonnes sont de hauteur et de figures égales. Ainsi,
 M.II.20 pour rendre notre définition générale, et également bonne pour le Ialysus,
 la progression et les Propylées, il faut la corriger et dire, 1°. que les choses
 G 31 sont susceptibles d'ordre par les qualités qu'elles ont en | commun, pour

(*4) Ce passage est remarquable, puisqu'il ne se trouve aucun endroit dans les Auteurs anciens, où il soit dit positivement que ce tableau célèbre de Protogene fût travaillé en mosaïque; ce qui d'ailleurs ne paroît guere vraisemblable.

261 (*4) En note: aucun] JJ²W add. autre 276 figures] JJ²W figure

Ordnung viel zu schnell zu Werk gegangen sind, und daß wir sie auf einen viel einfachern, und viel weiter fassenden Ausdruck zurück bringen können. Wir haben die Ordnung nur nach Symmetrie, Verhältniß und Regelmäßigkeit, wir haben ein Ganzes nur in so fern betrachtet, als es aus Theilen
 310 zusammengesetzt ist, die entweder gleich, oder in fortgesetzter Proportion sind, diese mögen nun arithmetisch, geometrisch, oder, von welcher Art es wolle, seyn. Aber, erinnere Dich, mein lieber Aristaus, des berühmten Gemäldes zu Rhodos, in welchem Protogenes die schöne Figur des Jalysus durch kleine, so vollkommen an einander passende Stücke dargestellt hat,
 315 daß man die Fugen nicht unterscheiden kann. (*4) Wenn Protogenes diejenigen | Stücke, welche die Augäpfel des Jalysus bilden, an die Stelle derjenigen V.II.III
 gesetzt hätte, wodurch die Nägel an seinen Zehen gebildet werden, und so umgekehrt: so würde der schöne Jalysus ein ungereimtes, scheußliches Ganzes seyn; und wenn ich dann dich fragte, ob diese Stücke an ihrer Stelle
 320 wären, oder in Ordnung sind, was würdest Du antworten?

ARISTÄUS. Ich würde sagen, daß sie nicht in Ordnung, noch an ihrer Stelle sind, in so fern dadurch ein Jalysus hat gebildet werden sollen.

DIOKLES. Stelle Dir irgend eine Progression, von welcher Art sie wolle, vor; wenn ich an die Stelle des drittes Gliedes das zehnte setze: so hat keine
 325 Progression mehr Statt; und warum nicht?

ARISTÄUS. Nun – weil die Glieder nicht an ihrer Stelle sind, um diese Progression zu bilden. |

DIOKLES. Wir haben, vorher, gesagt, daß die Dinge, vermöge der Eigenschaften, welche sie gemeinschaftlich haben, der Ordnung fähig sind, und
 330 daß sie deren, mehr oder weniger, fähig seyn würden, je nachdem sie mehrere Eigenschaften gemein hätten. Aber, wir haben diesen Schluß nur aus der Betrachtung eines Säulenganges gezogen, dessen Säulen alle von gleicher Größe und gleicher Figur sind. Folglich müssen wir, um unsre Definition weit greifender, und gleich paßlich auf den Jalysus, die Progression, und die
 335 Propyleen zu machen, sie verbessern, und sagen, *erstlich*, daß die Dinge der Ordnung fähig sind, vermöge derjenigen Eigenschaften, welche sie mit einander gemein haben, um zusammen ein bestimmtes Ganzes zu bilden; und

(*4) Diese Stelle ist merkwürdig, weil in den alten Schriftstellern sich keine Stelle findet, in welcher entscheidend gesagt würde, daß dieses berühmte Gemälde des Protogenes eine Mussivarbeit gewesen wäre, welches denn auch überdem kaum wahrscheinlich ist.

315 (*4) In der Anmerkung: daß dieses] V daß daß dieses (ditt.) | Mussivarbeit] Hilß II,71 Mosaikarbeit

former ensemble un Tout déterminé; et 2°. que les choses sont plus ou moins 280
susceptibles d'ordre, à mesure qu'elles ont plus ou moins de ces qualités
en commun, pour former un Tout déterminé. Par conséquent, mon cher
Aristée, la définition d'ordre en général est trouvée: c'est la disposition des
parties qui forment un Tout déterminé quelconque: et désordre, c'est la
disposition de choses qui ne forment pas un Tout déterminé. Or il s'ensuit, 285
1°. que dans tout Total subalterne, déterminé et limité par les facultés d'un
G 32 Etre borné quelconque, il y re- | gne un ordre, mais imparfait; puisque dans
ces Totals, les parties qui les composent, ne les composent pas par leurs
essences, ou par toutes leurs qualités ensemble; les matieres différentes qui
composent le Jupiter à Elis, ou la Minerve à Athènes, (*5) ne les composent 290
que par leur couleur, leur figure, et leur éclat; 2°. que pour tout Etre borné
quelconque, il faut qu'il existe une infinité de choses, qui ne forment pas un
G 33 Tout déterminé pour lui; par- | ce qu'il ne sauroit connoître leurs essences,
ou l'assemblage de toutes leurs qualités; et que par conséquent il existe pour
lui beaucoup de désordre: et 3°. que ce Total infiniment déterminé, ce Tout 295
absolu, cet Univers, qu'il soit créé par l'énergie toute-puissante d'un Dieu,
ou qu'il existe par soi-même, est composé de parties qui le composent, non
par leurs qualités, mais par leurs essences entieres; et que, par conséquent,
tout désordre, dans l'Univers, est impossible. – Ainsi, mon cher Aristée, ce
P 670 que vous disiez tantôt, que le mal étoit un désordre dans l'Univers, est | 300
G 34 faux: et comme vous avez osé conclure de votre prétendu désordre, qu'il
M.II.21 n'y avoit point de Dieu, j'aurois le droit de conclure de mon ordre tout
le contraire. Mais cette conclusion me paroîtroit trop hazardée, puisque
l'Univers, existant par soi-même, jouiroit également de notre ordre trouvé:
et vous voyez par-là, qu'on ne peut pas prouver Dieu par l'ordre; mais qu'on 305
pourroit prouver directement l'ordre par Dieu.

ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que je ne puis contredire votre raisonnement,
qui me frappe. Mais j'ai dit tantôt, que la grandeur des objets que nous

(*5) Le Jupiter à Elis, et la Minerve à Athènes, étoient les deux Statues les plus célèbres de
Phidias.*

zweytens, daß die Dinge mehr oder weniger der Ordnung fähig sind, nachdem sie mehr oder weniger von diesen gemeinschaftlichen Eigenschaften
 340 zur Bildung eines bestimmten Ganzen besitzen. Folglich, | mein lieber Aristäus, ist die Erklärung von Ordnung überhaupt gefunden; sie ist die Disposition der Theile, welche irgend ein bestimmtes Ganzes bilden; und Unordnung ist die Disposition der Dinge, die nicht ein bestimmtes Ganzes bilden. Hieraus ergibt sich nun 1) daß in jedem, untergeordneten, durch die Fähigkeiten eines jeden beschränkten Wesens, bestimmten und begränzten Ganzen Ordnung, aber eine unvollkommene Ordnung herrscht, weil die Theile, woraus diese Ganze bestehen, nicht, vermöge ihrer Wesenheiten, oder vermöge aller ihrer Eigenschaften zusammen, diese Ganzen bilden: die verschiedenen Materien, woraus der Jupiter zu Elis, oder die Minerva zu Athen
 345 (*5) zusammengesetzt sind, formiren diese Statuen nur vermöge ihrer Farbe, ihrer Figur und ihres Glanzes; 2) daß für ein jedes, beschränktes Wesen, von welcher Art es sey, eine unendliche Menge | von Dingen existiren müssen, V.II.113
 die für dasselbe nicht ein bestimmtes Ganzes ausmachen, weil es nämlich die Wesenheit dieser Dinge, oder die ganze Summe aller ihrer Eigenschaften
 355 nicht zu erkennen vermag, und daß folglich, für dasselbe, viel Unordnung existirt; und 3) daß dieses, unendlich bestimmte, dieses unbedingte große Ganze, dieses Weltall, es sey nun durch die allmächtige Kraft eines Gottes erschaffen, oder es existire durch sich selbst, aus Theilen besteht, welche es nicht, vermöge ihrer Eigenschaften, sondern vermöge ihrer ganzen Wesenheit bilden, und daß, folglich, alle Unordnung in dem Weltall unmöglich ist. – Diesem nach, lieber Aristäus, ist das, was Du vorher sagtest, daß nämlich das Uebel eine Unordnung in dem Weltall sey, falsch; und da Du kühn genug gewesen bist, aus deiner vermeynten Unordnung, zu schließen, daß kein Gott ist: so habe ich nun das Recht, aus meiner Ordnung, gerade das
 360 Gegentheil zu folgern. – Aber dieser Schluß würde mir denn doch noch zu ge- | wagt scheinen, weil das Weltall, auch wenn es durch sich selbst existirte, V.II.114
 auf gleiche Weise unserer gefundenen Ordnung theilhaftig seyn könnte; und hieraus siehst Du dann, daß das Daseyn der Gottheit sich nicht aus der Ordnung erweisen läßt; daß sich aber wohl, aus dem Daseyn der Gottheit,
 370 Ordnung erweisen ließe.

ARISTÄUS. Widerlegen kann ich Dein Raisonement nicht, Diokles, das muß ich bekennen; es ist mir aufgefallen. – Aber, ich habe vorher gesagt, daß die Größe der Gegenstände, die wir behandeln, mich in Erstaunen setzte;

(*5) Beydes waren die berühmtesten Statuen des Phidias.

G 35 traitons | m'étonnoit ; je dis à cette heure, que les difficultés qui nous restent
à vaincre m'étourdissent. 310

DIOCLÈS. Est-ce par leur nombre, ou par leur qualité ?

ARISTÉE. Par leur qualité.

DIOCLÈS. Quel bonheur, mon cher Aristée ! car si c'étoit par leur nombre,
te temps pourroit nous manquer. – Quant à leur qualité, ne craignons rien,
protégés comme nous le sommes par le puissant Génie de Socrate. Mais 315
quelles sont ces difficultés, je vous prie ?

ARISTÉE. Il y en a trois : la première, c'est que de cet ordre dans l'Univers,
G 36 suivra une nécessité absolue : la seconde, qu'il faut | prouver que le mal n'est
pas un mal : la troisième, qu'il faut prouver l'existence nécessaire d'un Dieu
Créateur. 320

DIOCLÈS. Commençons par la première ; passons ensuite à la troisième ;
et ces deux difficultés vaincues, nous trouverons aisément, non que le mal
n'est pas un mal, mais ce que c'est que le mal.

ARISTÉE. Comme il vous plaira ; – Mais à vous dire vrai, Dioclès, vous
montrez un peu trop d'audace, à ce qu'il me semble. 325

M.II.22 *DIOCLÈS.* Je vous montre toute mon audace, Aristée, afin de vous en don-
G 37 ner pour me combattre de toutes vos forces. C'est-là le | chemin de la vérité.
L'auguste vérité habite un temple au sommet d'un rocher inébranlable, qui
touche à la demeure des Dieux immortels. Il est à jamais entouré d'épais
nuages, de brouillards et de vapeurs, qui rompent les rayons qui descendent 330
de la Déesse, jusqu'à nos yeux, et nous font voir son spectre irrégulier et
confus, souvent bien à côté de sa position véritable. Chacun de nous voit son
fantôme, suivant la réfraction du nuage qui se trouve devant lui. – Méprisons
nos fantômes : perçons ces vapeurs : écartons ces nuages, Aristée : cherchons
G 38 l'Immortelle dans son | temple : ne craignons rien : elle aime les amants har- 335
dis : elle ne demande pas qu'on la respecte : elle désire qu'on la connoisse ;
et le culte qu'on lui doit, en dérivera de soi-même. Quel bonheur pour nous,
mon cher Aristée, si, parvenus au pied de son trône, nous pouvions voir per-
cer sa lumière directe à travers la route pure que nous aurions tracée !

ARISTÉE. Ce que vous dites là est fort beau, Dioclès. Mais ne perdons pas 340
le temps en Poésie : Sentez-vous tout ce qui paroît suivre de ce Total absolu,
de cet Univers composé de ses parties par toutes leurs essences ? |

itzt sage ich, daß die Schwierigkeiten, die wir noch vor uns haben, mich
375 verwirren.

DIOKLES. Thun sie dieses durch ihre Anzahl, oder durch ihre Natur?

ARISTÄUS. Durch das letztere; durch ihre Beschaffenheit. |

DIOKLES. Glücks genug! denn, wäre es ihre Anzahl: so könnte es uns an
380 Zeit mangeln. – Was ihre Beschaffenheit betrifft, laß uns nichts fürchten; der
mächtige Genius des Sokrates beschützt uns. – Aber, was sind denn das für
Schwierigkeiten? laß hören!

ARISTÄUS. Es sind deren drey; die *erste*, daß aus dieser Ordnung in dem
Weltall eine unbedingte Nothwendigkeit folgen; die *zweyte*, daß man erwei-
sen muß, Uebel sey kein Uebel; die *dritte*, daß die nothwendige Existenz
385 einer erschaffenden Gottheit zu erweisen übrig ist.

DIOKLES. Laß uns mit der ersten anfangen; dann wollen wir zu der drit-
ten übergehen; und wann diese beyden besiegt sind: so werden wir leicht
ausfindig machen können, nicht, daß das Uebel kein Uebel, sondern, was es
eigentlich ist. |

390 *ARISTÄUS.* Wie Du denkst. – Aber, Dir die Wahrheit zu gestehen, Diokles, V.II.117
Du zeigst, meines Bedünkens, viel Kühnheit.

DIOKLES. Ich zeige mich Dir kühn, um Dich kühn zu machen, mich aus
allen Kräften zu bestreiten. So gelangt man zur Wahrheit. Der Tempel die-
ser erhabenen Gottheit liegt auf einem unerschütterlichen Felsen, der an die
395 Wohnung der unsterblichen Götter gränzt. Er ist auf immer mit dicken Wol-
ken, Nebeln und Dünsten umgeben, wodurch die Strahlen gebrochen wer-
den, welche von der Göttinn auf uns herabfallen, und vermittelst welcher
wir ihre Gestalt verwirrt und unordentlich, und oft an einer ganz andern,
als an der wahren Stelle sehen. Ein jeder von uns sieht, nach Maaßgebung,
400 wie die Wolke, welche vor ihm ist, die Strahlen bricht, ihr Phantom. – Laß
uns diese Phantomen verrathen, laß uns durch diese Dünste dringen, diese
Wolken aus | dem Wege räumen, Aristäus, laß uns die Unsterbliche in ihrem V.II.118
Tempel aufsuchen. Wir dürfen nichts fürchten; sie liebt die kühnen Liebha-
ber; sie verlangt nicht, daß man Ehrfurcht für sie habe; sie wünscht, gekannt
405 zu seyn; die Anbetung, die wir ihr schuldig sind, wird daraus schon von selbst
fließen. Welch Glück für uns, Aristäus, wenn wir bis zum Fuße ihres Thrones
gelangten, und ihr reines Licht auf uns herabfallen sähen!

ARISTÄUS. Schön, sehr schön gesagt, Diokles! Aber, laß uns die Zeit nicht
mit Dichtereyen verlieren. – Fühlst Du Alles, was aus diesem unbedingten
410 Ganzen, aus diesem, aus allen seinen Theilen, vermittelst aller Wesenheiten
derselben, zusammengesetzten Weltall folgt?

383 folgen] *man lese mit Hilß II,74: folgt*

G 39 *DIOCLÈS*. Pas tout peut-être.

ARISTÉE. Si les parties de l'Univers, par leurs essences entières, compo-
 P 672 soient un Tout déterminé, et que chaque partie tînt sa place, pour coopérer, 345
 autant que toute son essence le permettroit, à la formation de ce Tout, la
 partie *A* ne sauroit jamais se trouver à la place de la partie *B*; et par consé-
 quent il ne sauroit y avoir du changement, ni du mouvement dans l'Univers;
 M.II.23 et le Tout et les parties seroient éternels, nécessaires et immuables: et c'est
 exactement le cas de votre Ialysus et de la progression. 350

G 40 *DIOCLÈS*. Vous parlez d'un bloc de | marbre, je pense. – Dans cette suppo-
 sition, vous avez raison. Si l'Univers est un bloc de marbre déterminé, tout
 ce que vous venez d'en dire est exactement vrai. – Mais une pendule, est-ce
 un tout déterminé?

ARISTÉE. Oui. 355

DIOCLÈS. Lorsqu'elle n'est pas montée, ou lorsqu'elle montre les heures?

ARISTÉE. Dans les deux cas, ce me semble.

DIOCLÈS. Dans le premier, c'est le bloc de marbre; et dans le second, c'est
 l'Univers: et vous ne pensiez pas, peut-être, que l'activité du ressort, et la
 G 41 mo- | bilité des roues, fissent partie de l'essence de la pendule. – Vous prenez 360
 pour Univers ce petit agrégé de parties, qui ont de l'analogie avec notre
 tact, nos yeux, ou nos oreilles. Souvenez-vous, je vous prie, de cet immense
 Univers, qui a autant de faces différentes, qu'il y a de rapports possibles entre
 les essences qui le composent. Songez que la partie *A*, dont vous parlez, n'est
 pas uniquement un atôme de ce que nous appellons matière. Songez qu'il y a 365
 des parties de l'Univers douées de mobilité, d'activité, de volonté, de liberté,
 G 42 bornées, non par leur nature, | mais par leurs rapports avec d'autres parties
 qui les entourent. S'il est de la nature d'une partie, d'être active et mobile;
 il est de sa nature d'agir et de se mouvoir: et ne pensez pas, Aristée, que
 ces facultés détruisent l'ordre dans l'Univers. Plus les parties ont de qualités 370
 en commun, plus elles seront richement susceptibles d'ordre, suivant nos
 vérités trouvées. Ainsi ne craignez pas que la mobilité dans l'Univers en
 gâte l'ordre, s'il est vrai que vous voyez de l'ordre dans le rythme et dans
 M.II.24 la danse. – Voilà, mon cher, ce qui suffit pour répondre à une partie de vos |
 G 43 difficultés. Mais avant que de passer plus loin, permettez que je vous fasse 375
 une question. Vous avez supposé que le Tout, et les parties de l'Univers,

361 Univers] *JJ*²*WP* l'univers 363 de²] *JJ*²*W* des 370 de] *JJ*²*W* des 372 craignez] *J*¹
 craigncz

DIOKLES. Vielleicht nicht Alles.

ARISTÄUS. Wenn alle Theile des Universums, mittelst ihrer ganzen Wesenheiten, ein bestimmtes Ganzes ausmachen, und jeder Theil an seiner Stelle ist, um, so viel es seine ganze Wesenheit gestattet, zur Bildung dieses Ganzen mitzuwirken: so kann der Theil *A* nie an der Stelle des Theiles *B* sich finden; und folglich kann in dem Weltall weder Veränderung, noch Bewegung Statt haben, und das Ganze und seine Theile werden ewig, nothwendig und unveränderlich seyn; und gerade so verhält es sich mit Deinem Jalsys und Deiner Progression. V.II.119

DIOKLES. Du sprichst, denke ich, von einem Marmorblock. – Bey dieser Voraussetzung hast Du Recht. Wenn das Universum ein bestimmter Marmorblock ist: so gilt Alles, was Du sagst, genau von ihm. – Aber eine Pendeluhr, ist sie nicht auch ein bestimmtes Ganzes?

ARISTÄUS. Das versteht sich. V.II.120

DIOKLES. Auch, wenn sie nicht aufgezogen ist, oder nur, wenn sie die Stunden zeigt? |

ARISTÄUS. In beyden Fällen, dünkt mich.

DIOKLES. In dem ersten, ist es der Marmorblock; und in dem zweyten das Weltall. Und Du dachtest vielleicht nicht daran, daß die Wirksamkeit der Springfeder, und die Beweglichkeit der Räder ein Theil der Wesenheit der Pendeluhr sind. – Du siehst das kleine Aggregat von Theilen, welche Analogie mit unsern Augen, und unsern Ohren und unserm Gefühl haben, für das Universum an. Erwinnere Dich, ich bitte Dich, dieses unermesslichen Weltalles, das eben so viel verschiedene Seiten hat, als es mögliche Beziehungen unter den Wesen giebt, welche es ausmachen. Denke, daß der Theil *A*, von welchem Du sprichst, nicht bloß ein Atom von dem ist, was wir Materie nennen; denke, daß es Theile des Universums giebt, die mit Beweglichkeit, Wirksamkeit, mit Willen und Freyheit begabt, und nicht durch ihre Natur, sondern durch ihre Beziehungen auf andere Theile, welche sie umgeben, beschränkt sind. Wenn es zur Natur eines Theiles gehört, wirksam und beweglich zu seyn: so ist es seine Natur, zu wirken, und sich zu bewegen. Und glaube nicht, Aristäus, daß durch diese Vermögen die Ordnung in dem Weltall zerstört werde. Je mehr die Theile Eigenschaften gemein haben, je mehr werden sie, unsern vorhergefundenen Wahrheiten gemäß, der Ordnung fähig seyn. Fürchte also nicht, daß die Beweglichkeit in dem Weltall die Ordnung darin verderbe, – wenn es sonst wahr ist, daß Du Ordnung in dem Rythmus und in dem Tanze siehst. – Und dieses, mein Lieber, scheint mir dann, zur Beantwortung eines Theiles deiner Schwierigkeiten, hinlänglich. Aber, ehe wir weiter gehen, gestatte mir, Dir eine Frage zu thun. Du hast vorausgesetzt, daß das Ganze und die Theile des Universums, V.II.121

étoient immuables, éternelles, et nécessaires. J'ai répondu au premier point, n'est-ce pas ?

ARISTÉE. Oui, pleinement ; et je sens que j'ai pris trop à la lettre l'expression à sa place, et que j'aurais dû dire *dans l'ordre qui lui convient*. 380

DIACLÈS. Cela est très-vrai. Mais voici ce que je vous demande. Vous avez dit que l'Univers est éternel et nécessaire : l'avez-vous conclu de son G 44 immutabilité ? ou aviez-vous d'autres raisons ? | Dans le premier cas, nous aurions fini notre besogne ; mais dans le second, il faut vous écouter.

ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que, dans la chaleur du discours, j'ai pris ces 385 trois choses pour synonymes. La réflexion ne me fait pas changer d'opinion. Ce qui est immuable, ne sauroit changer ; ce qui ne sauroit changer, est éternel ; et ce qui est vraiment éternel, est nécessaire.

DIACLÈS. Ainsi je crois vous avoir prouvé, Aristée, que de ce que l'Univers est susceptible du plus bel ordre, il ne suit pas qu'il soit immuable, éter- 390
nel et nécessaire. – Cependant, la | suite des recherches que nous nous
G 45 sommes proposées, demande, à ce qu'il me semble, un examen un peu plus
P 674 rigide de ces trois expressions. L'Immuable, vous l'avez bien défini, Aristée ; et suivant cette définition, je puis me figurer une chose immuable de
deux manières : ou, c'est une chose dont l'essence est immuable, mais dont 395
les rapports avec d'autres essences peuvent changer ; ou bien, une chose dont l'essence seroit immuable, et dont tous les rapports le seroient de-
même. Mais comme ce dernier cas supposeroit un Univers immuable, ce
M.II.25 que nous voyons | être faux, ce dernier cas est absurde. Être immuable, c'est
G 46 être éternel pour le futur ; mais cela n'exclut pas un commencement. Être 400
immuable par essence, excluroit tout commencement. Nous voyons par-là que *l'Immutabilité* est une qualité qui tient à la nature de l'essence, ou à l'essence-même. *L'Eternité* est une qualité de relation ; c'est une qualité de l'essence relativement à la durée ; et elle n'exclut pas le commencement. Être éternel par essence, ou par soi-même, c'est être relativement à l'éternité 405
G 47 absolue. *Nécessaire*, est un mot dont les Philosophes ont étran- | gement abusé. Ils disent qu'une chose existe nécessairement, lorsqu'il seroit contradictoire qu'elle n'existât pas. Cela est vrai : mais suivant cette définition, il n'y a rien dans l'Univers entier qui n'existe nécessairement ; puisqu'il est contradictoire qu'existant, il n'existât pas. Je sais bien qu'ils donnent encore 410

377 éternelles] *J¹J²W* éternels 387–388 ce ... éternel¹] *M om. (hapL)*

unveränderlich, ewig und nothwendig wären. Den ersten Punkt hab ich beantwortet, nich wahr? |

ARISTÄUS. Gänzlich hast Du ihn beantwortet; und ich fühle, daß ich den
 455 Ausdruck, *an seiner Stelle*, zu buchstäblich genommen, und daß ich hätte
 sagen sollen, „*in der Ordnung, welche ihm zukömmt*“.

DIOKLES. Das ist sehr Wahr. – Aber, sieh hier meine Frage. Du hast gesagt,
 daß das Universum ewig und nothwendig ist; hast Du dieses aus seiner
 Unveränderlichkeit gefolgert? Oder hattest Du andre Gründe dazu? – Im
 460 erstern Falle wäre unser Werk gethan; aber im zweyten – nun so laß Deine
 Gründe hören.

ARISTÄUS. Ich gestehe, Diokles, daß ich, in der Hitze des Gesprächs,
 diese drey Dinge für gleichbedeutend genommen habe; – und je mehr ich
 darüber nachdenke, je mehr werde ich in meiner Meynung bestärkt. Was
 465 unveränderlich ist, kann sich nicht verändern; was sich nicht verändern
 kann, ist ewig; und, was wirklich ewig ist, ist nothwendig. |

DIOKLES. Diesem nach, Aristäus, glaube ich, Dir erwiesen zu haben, daß,
 weil das Universum der schönsten Ordnung fähig ist, daraus nicht folgt, daß
 es unveränderlich, ewig und nothwendig sey. – Indessen scheinen die Unter-
 470 suchungen, welche wir uns vorgesetzt haben, wie es mir dünkt, eine etwas
 schärfere Prüfung dieser drey Ausdrücke zu fordern. Das Unveränderliche
 hast Du sehr gut erklärt, Aristäus; und, dieser Erklärung zu Folge, kann ich
 mir ein unveränderliches Ding auf zweyerley Art vorstellen; es ist entweder
 unveränderlich, weil das innere Wesen desselben unveränderlich ist, seine
 475 Verhältnisse aber, mit andern Wesen, können sich abändern; oder sein inne-
 res Wesen, und alle seine Verhältnisse sind gleich unveränderlich. Aber, da
 das letztere ein unveränderliches Universum voraussetzen würde, welches
 wir denn aber als falsch befunden haben: so ist der letzte Fall ungereimt.
 Unveränderlich seyn, heißt ewig für die Zukunft seyn; aber die- | ses schließt
 480 noch einen Anfang nicht aus. Unveränderlich, der Wesenheit nach, seyn,
 würde allen Anfang ausschließen. Daraus sehen wir, daß *Unveränderlich-*
keit eine Eigenschaft ist, die mit der Natur der Wesenheit, oder mit dem
 innern Wesen selbst verknüpft ist. *Ewigkeit* ist eine Verhältniß-Eigenschaft;
 es ist eine Eigenschaft der Wesenheit in Beziehung auf die Dauer, und sie
 485 schließt keinen Anfang aus. Ewig, der Wesenheit nach, oder durch sich selbst
 seyn, heißt, in Beziehung auf die unbedingte Ewigkeit seyn. *Nothwendig* ist
 ein Wort, welches die Philosophen sonderbarlich gemißbraucht haben. Sie
 sagen, daß ein Ding nothwendig existirt, wenn sein Nichtseyn ein Wider-
 spruch wäre. Das ist wahr; aber, dieser Erklärung zu Folge, findet sich in
 490 dem ganzen Weltall nichts, das nicht nothwendig existirte; weil es wider-
 sprechend seyn würde, daß ein Ding, als existirend, nicht existirte. Ich weiß

- un autre sens au mot *nécessaire*: ils disent qu'un Etre nécessaire est un Etre, dont l'essence est d'exister, et qui existe par sa propre nature; et dans ce cas, tout commencement et toute fin seroient exclus. Mais cela revient
 G 48 exactement au même: car pour | prouver qu'un Etre est nécessaire de cette
 façon, il faut commencer par prouver qu'il existe, ou qu'il a existé de tout 415
 temps. Ils disent encore, que la cause produit nécessairement son effet, après
 avoir dit que cause n'est cause de l'effet, qu'en produisant l'effet; ce qui
 est vrai; mais par-là ils ne disent que ceci: *cause est cause*. Supposons que
 l'essence *A* peut produire *B*: si je dis que *B* est nécessairement produit par
 l'essence *A*, je considere *A*, non dans sa qualité essentielle, ou d'essence, 420
 mais comme une cause qui produit actuellement *B*. Ainsi, lorsque je dis
 G 49 que *A* pro- | duit nécessairement *B*, je ne dis rien autre chose, si non, que
 lorsque *A* produit *B*, il est contradictoire que *A* ne produise pas *B*; ou, lorsque
B est actuellement l'effet de *A* étant cause, qu'il est nécessaire que *B* soit
 actuellement l'effet de *A* étant cause. Mais si l'essence *A* ne produit pas *B*, *A* 425
 est et reste *A*. Par tout ceci, mon cher Aristée, nous voyons clairement, que
 M.II.26 le mot *nécessaire* n'est qu'une épithète ajoutée à ce qui est; et qu'être, agir,
 produire, durer nécessairement, ne dit autre chose qu'être, agir, produire, ou
 durer. – En êtes-vous d'accord? |
 G 50 *ARISTÉE*. Cela me paroît incontestable. Mais continuez, je vous prie. 430
DIOCLÈS. Il est impossible, Aristée, que le rien produise quelque chose.
 Ainsi, de la seule assertion qu'il y a quelque chose, on peut conclure sur-
 ement, qu'il y a un Etre qui existe par lui-même, et pour l'existence duquel
 il n'y a ni fin, ni commencement quelconque, soit que cet Etre soit un Dieu
 Créateur, ou bien un Univers existant par lui-même: et c'est une vérité si par- 435
 faite, qu'elle suit immédiatement du sentiment de notre propre existence:
 G 51 c'est la première de toutes les vérités que | nous devons à l'intellect, non
 seulement par son importance, mais aussi par sa clarté.
 P 676 *ARISTÉE*. Je conviens parfaitement de cette vérité. Mais il est également
 vrai que nous serions plus raisonnables en supposant, que cet Etre est l'Uni- 440
 vers, dont nous voyons quelque chose, qu'en supposant que c'est un Dieu
 Créateur, dont nous ne voyons rien.

wohl, daß sie dem Wort, *nothwendig*, noch eine andere Bedeutung geben; sie sagen, ein | nothwendiges Wesen ist ein Wesen, dessen Wesenheit es ist, zu existiren, und das, vermöge seiner eigenen Natur existirt. Und in diesem
 495 Falle würde aller Anfang und alles Ende ausgeschlossen seyn. Aber, dieses läuft genau auf eben dasselbe hinaus. Denn, um zu erweisen, daß ein Wesen, auf diese Art, nothwendig ist, muß man mit dem Erweise anfangen, daß es existirt, oder, daß es von je her existirt hat. – Sie sagen ferner, nachdem sie gesagt haben, daß Ursache nur Ursache der Wirkung ist, indem sie die
 500 Wirkung hervorbringt, daß die Wirkung von der Ursache, nothwendiger Weise, hervorgebracht wird; das ist wahr; aber, dadurch sagen sie nicht mehr, als daß *Ursache Ursache ist*. Laß uns annehmen, daß das Wesen *A*, *B* hervorbringen könne; wenn ich sage, daß *B*, nothwendiger Weise von dem Wesen *A* hervorgebracht worden ist: so betrachte ich *A* nicht nach seiner
 505 wesentlichen Eigenschaft, oder, nach seiner Wesenheit; sondern, wie eine Ursache, welche *B* wirklich | hervorbringt. Folglich, wenn ich sage, daß *A*, nothwendiger Weise, *B* hervorbringt: so sage ich nichts anders, als daß es, wenn *B* durch *A* hervorgebracht wird, widersprechend seyn würde, daß *A* nicht *B* hervorbrächte; oder, wenn *B* wirklich die Wirkung von *A*, als Ursache
 510 betrachtet, ist, daß *B*, nothwendiger Weise, die Wirkung von *A*, als Ursache, seyn muß. Aber, wenn *A* nicht *B* hervor bringt: so ist und bleibt *A* was es ist. – Aus allem diesem, lieber Aristäus, sehen wir nun deutlich, daß das Wort, *nothwendig*, nur ein Beywort ist, das man dem, was ist, hinzu gefügt hat; und daß nothwendig Seyn, Wirken, Hervorbringen und Dauern nichts
 515 anders heißt, als Seyn, Wirken, Hervorbringen oder Dauern überhaupt. – Bist Du hierin mit mir einig?

ARISTÄUS. Das Scheint mir unläugbar. – Aber; fahre fort, ich bitte Dich. |

DIOKLES. Es ist unmöglich, Aristäus, daß das Nichts Etwas hervorbringen könne. Folglich kann man, aus der bloßen Behauptung, daß Etwas da ist, mit
 520 Sicherheit schließen, daß es ein Wesen giebt, das durch sich selbst existirt; und für dessen Existenz weder Anfang noch Ende Statt hat, es sey nun, daß dieses Wesen ein schaffender Gott, oder ein, durch sich selbst existirendes Universum sey. Und dieses ist eine, so vollkommene Wahrheit, daß sie, unmittelbar, aus dem Gefühl unsrer eigenen Existenz folgt; es ist die erste
 525 aller Wahrheiten, die wir der Vernunft zu verdanken haben, nicht allein ihrer Wichtigkeit, sondern auch ihrer Evidenz wegen.

ARISTÄUS. Wider diese Wahrheit habe ich nichts einzuwenden. Aber, es ist eben so wahr, das es vernünftiger seyn würde, anzunehmen, daß dieses Wesen das Universum ist, wovon wir Etwas sehen, als wenn | wir annehmen,
 530 daß es ein schaffender Gott ist, von welchem wir nichts sehen.

DIOCLÈS. Si Eudoxe de Cnide (*6) nous disoit, « nous serions plus raisonnables en posant le mouvement du soleil, que nous voyons, qu'en posant celui de la terre, que nous ne voyons pas », serions-nous de son avis? 445

ARISTÉE. Non assurément: car nous savons de science certaine que la terre tourne.

M.II.27 *DIOCLÈS.* Ainsi nous lui dirions: « célèbre Eudoxe, pour être plus raisonnables encore, ne supposons rien; mais tâchons de savoir. » Et pour nous, Aristée, afin de ne rien supposer, examinons si dans la nature de l'Univers, du côté que nous le connoissons, il n'y auroit pas quelque chose qui repugnât absolument à une existence par essence. Si nous nous élevons | pour contempler l'Univers à son juste point de vue, nous verrons que c'est de six côtés différents que nous pouvons l'envisager: 1°. comme purement physique: 2°. comme organisé: 3°. autant qu'il est susceptible d'action et de réaction: 4°. du côté intellectuel: 5°. entant que moral: et enfin, 6°. du côté des rapports entre ses parties, et des loix qui en dérivent. – Nous sommes d'accord sur ce que nous appelons physique: c'est le tangible, le visible, le sonore, etc. Nous voyons que l'Univers, comme physique, est un agrégé de parties déterminées et circon- | scrites. Un milliard de parties distinctes, déterminées et circonscrites, font un Tout déterminé et circonscrit. Par conséquent l'immense Univers, considéré comme physique, quelque prodigieusement que ses bornes soient au-delà de la portée de nos organes, est un Tout déterminé et circonscrit. 450 455 460

ARISTÉE. Mais si le nombre de ses parties alloit à l'infini? 465

DIOCLÈS. Il n'y a pour nous, jusqu'ici, que deux infinis, l'Espace et la Durée; et ils sont infinis, par la raison qu'ils n'ont point de parties. Un corps est dans l'espace, mais n'en fait pas partie: un événement | est dans la durée, mais n'en fait pas partie. Le vrai infini est un; il n'est ni déterminé, ni circonscrit. 470

ARISTÉE. Mais une progression infinie?

DIOCLÈS. Est circonscrite et déterminée par sa nature. Vous avez beau appeler l'éternité à votre secours; elle est telle dans tous les instants de la durée éternelle; et elle est telle, parce que ses parties sont déterminées.

(*6) Tout ce que nous savons de certain de ce Philosophe, * répond peu à la grande réputation dont il jouissoit chez les Anciens.

DIOKLES. Wenn Eudox von Eindos (*6) uns sagt: „wir würden vernünftiger seyn, wenn wir die Bewegung der Sonne annehmen, welche wir sehen, als wenn wir die Bewegung der Erde annehmen, die wir nicht sehen,“ – würden wir seiner Meynung seyn?

535 *ARISTÄUS.* Sicherlich nicht; denn wir wissen mit Gewißheit, daß die Erde sich bewegt.

DIOKLES. Und also würden wir ihm wohl antworten: „Berühmter Eudox, laß uns, um noch vernünftiger zu seyn, Nichts annehmen, sondern uns Mühe geben, zu wissen.“ – Und, was uns beyde anbetrifft, Aristäus, laß uns,
540 um Nichts anzunehmen, untersuchen, ob es in der | Natur des Universums, V.II.129
von der Seite, von welcher wir es kennen, nicht Etwas giebt, welches schlechterdings einer Existenz, deren Wesenheit in der Existenz besteht, zuwider ist.

Wenn wir uns so hoch erheben, daß wir das Weltall aus seinem richtigen
545 Gesichtspunkte betrachten können: so werden wir sehen, daß wir es von sechs verschiedenen Seiten zu betrachten vermögen: 1) in so fern es bloß physisch ist; 2) als organisirt; 3) in so fern es Wirkung und Gegenwirkung fähig ist; 4) von der intellektuellen Seite; 5) von der moralischen; und endlich
550 6) in Ansehung der Beziehungen zwischen den Theilen desselben, und der Gesetze, die sich daraus ergeben. – Ueber das, was wir physisch nennen, sind wir einig; es ist das Fühlbare, daß Sichtbare, das Hörbare, u. s. w. Wir sehen, daß das Universum, physisch betrachtet, ein Aggregat von bestimmten, und umschriebenen Theilen ist. Eine Milliarde verschiedener, bestimmter und umschriebener Theile machen ein | bestimmtes und umschriebenes Ganzes V.II.130
555 aus. Folglich ist das unermessliche Weltall, physisch betrachtet, so außerordentlich weit seine Gränzen über die Fassungskraft unserer Organe hinaus gehen, ein bestimmtes und umschriebenes Ganzes.

ARISTÄUS. Aber, wenn die Zahl seiner Theile bis ins Unendliche gieng?

DIOKLES. Für uns giebt es bis itzt nur zwey unendliche Dinge, Raum
560 und Zeit; und sie sind nur deswegen unendlich, weil sie keine Theile haben. Ein Körper ist in dem Raume, macht aber keinen Theil desselben aus; eine Begebenheit trägt sich in der Zeit zu, ist aber kein Theil derselben. Das wahre Unendliche ist Eines; es ist weder bestimmt, noch umschrieben.

ARISTÄUS. Aber eine unendliche Progression? |

565 *DIOKLES.* Ist, vermöge ihrer Natur, umschrieben und bestimmt. Vergeblich rufst du die Ewigkeit zu deinem Beystande; sie ist, in allen Augenblicken der ewigen Dauer, Ewigkeit; ist Ewigkeit, weil ihre Theile determinirt sind. – V.II.131

(*6) Alles, was wir mit Gewißheit von diesem Philosophen wissen, entspricht wenig dem großen Rufe, den er bey den Alten hatte.

M.II.28 Mais, Aristée, nous parlons ici de choses qui existent, et non de quantités 475
imaginaires.

ARISTÉE. Je le comprends, et je conclus pour vous, que l'Univers, consi-
G 56 déré comme physi- | que, ne sauroit être infini. – Mais passons à l'Univers
comme organisé.

DIOCLÈS. Tout ce que nous appellons organe, est un total, que nous 480
avons ou modifié, ou composé de parties, pour que ce total réponde à un
but déterminé, à une fin proposée, qui n'est pas ce total, mais son usage,
ou son effet. Une lime est faite pour limer; une pendule, pour marquer
les heures; un poème, pour plaire ou pour instruire. Ainsi, tout ce qui est
P 678 l'ouvrage des hommes, ou d'un Etre borné, est un *moyen* pour produire un 485
G 57 effet déterminé, et non pour produire une substan- | ce. L'homme a entrevu,
dans le mécanisme des animaux et des plantes, des moyens pour produire
la génération, la végétation, et l'accroissement des individus: il a cru voir
quelque analogie entre ces moyens, et les ouvrages de sa propre industrie;
et il a appelé ces moyens *organes*; ce qui pouvoit se faire en quelque façon. 490
Mais il reste cette différence remarquable, que l'ouvrage de l'homme n'est
une chose, que pour tel effet déterminé; tandis que l'ouvrage de la nature
est une chose pour être cette chose, pour être telle, indépendamment de ses
G 58 effets. Lorsque par abstraction | vous ôtez à la montre la faculté de mesurer 495
le temps, la montre n'est plus un tout, mais un amas confus de pieces
hétérogènes; tandis qu'un arbre est toujours arbre, quelque abstraction que
vous fassiez des effets qu'il pourroit produire au dehors. La nature produit
des substances pour être; et l'homme ne produit que des moyens pour
modifier des effets. Je remarque encore deux choses: l'une, que là où il se
manifeste une organisation, il s'y manifeste un but, et par conséquent une 500
G 59 borne déterminée: l'autre, que là où il se manifeste un but, quelque idéal |
semble devoir précéder le réel.

M.II.29 ARISTÉE. Vous dites fort bien, *il semble*; car il se pourroit que ce que
vous appelez *but*, ne fût que la fin, la somme totale des efforts de l'activité
naturelle de telle ou telle organisation. 505

DIOCLÈS. Vous avez raison, Aristée; et nous n'avons pas encore le droit
de prendre le *but* pour l'effet d'une volonté quelconque. – Mais enfin, nous
voyons clairement, que toute substance qui fait partie de cet Univers, est

Aber, Aristäus, die Rede zwischen uns ist nicht von eingebildeten Größen, sondern von Dingen, welche existiren.

570 *ARISTÄUS.* Das weiß ich; und ich schließe, an deiner Statt, daß das Universum, physisch betrachtet, nicht unendlich seyn kann. – Aber laß uns itzt zu dem organisirten Weltall übergehen.

DIOKLES. Alles, was wir Organ nennen, ist ein Ganzes, das wir aus Theilen, entweder modificirt oder zusammen gesetzt haben, um daß dieses
 575 Ganze einem bestimmten Zweck, einer vorgesetzten Absicht, die nicht dieses Ganze selbst, sondern der Gebrauch, oder die Wirkung desselben ist, V.II.132
 entspreche. Eine Feile ist gemacht zum Feilen; eine Pendeluhr, die Stunden anzuzeigen; ein Gedicht, zu gefallen, oder zu unterrichten. Folglich ist jedes Werk des Menschen, oder eines eingeschränkten Wesens, ein *Mittel*,
 580 um einen bestimmten Endzweck, und nicht, um eine Substanz hervor zu bringen. – Der Mensch hat in dem Bau der Thiere und der Pflanzen, Mittel zur Hervorbringung der Zeugung, der Vegetation, des Wachstums der Individuen entdeckt; er hat geglaubt, einige Analogie zwischen diesen Mitteln, und den Werken seiner eigenen Erfindung wahrzunehmen, und er nennt
 585 nun diese Mittel *Organe*, welches denn auch, auf gewisse Art, geschehen konnte. Aber, es bleibt der merkwürdige Unterschied übrig, daß das Werk des Menschen nur ein Ding zu dieser oder jener bestimmten Absicht ist, indessen, daß das Werk der Natur ein Ding ist, um dieses Ding zu seyn, um es, unabhängig von seinen Wirkungen, zu seyn. Wenn | du, in der Abstrac- V.II.133
 590 tion, der Uhr das Vermögen nimmst, das Maaß der Zeit zu seyn: so ist die Uhr nicht mehr ein Ganzes, sondern ein verwirrter Haufen heterogener Theile, indem ein Baum immer Baum ist und Baum bleibt, so sehr du auch immer von den Wirkungen abstrahirst, die er von außen hervor zu bringen vermag. Die Natur bringt Substanzen hervor zum Seyn; und der
 595 Mensch nur Mittel zur Modification von Endzwecken. Ich will noch zweyerley bemerken: einmal, daß da, wo sich Organisation zeigt, auch ein Zweck sich entdeckt, und folglich eine bestimmte Gränze; zweytens, daß da, wo ein Zweck sichtlich ist, irgend ein Ideal dem Wirklichen vorher gehen zu müssen scheint.

600 *ARISTÄUS.* Du sagst mit Recht, daß es *so scheint*; denn es könnte seyn, daß das, was du *Zweck* nennst, nur die Absicht, nur die ganze Summe von Kraftäußerungen der natürlichen Wirksamkeit dieser, oder jener Organisation wäre. |

DIOKLES. Du hast Recht, Aristäus; wir sind noch nicht so weit, den *Zweck* V.II.134
 605 für die Wirkung irgend eines Willens ansehen zu können. – Aber, wir sehen denn doch deutlich, daß jede Substanz, welche einen Theil des Universums

finie; et que toute organisation mene au fini, excepté pourtant celle, qui
 G 60 veil- | le sur la propagation et l'éternité possible des especes. 510

ARISTÉE. Je l'avoue. Mais cette organisation même n'est pas inaltérable. Nous pouvons la détourner de son chemin; nous pouvons la modifier de cent façons différentes; nous pouvons faire des mulets et des monstres; et il n'y a point d'absurdité à imaginer, que l'homme changeât les especes sur la surface de la terre.* 515

DIACLÈS. J'en conviens, Aristée; et je ne considere ce que nous appel-
 lons organisation dans l'Univers, qu'en général, et comme un moyen par
 G 61 lequel se forment des substances quelconques. – | J'avoue que vous pou-
 vez détruire une semence; que vous pouvez l'empêcher de produire; que
 vous pouvez mêler des especes que la nature ne paroît pas vouloir mêler: 520
 mais ce que vous ne pouvez ni altérer, ni détruire, c'est cette pente générale
 M.II.30 vers l'organisation, cette marche ferme et sûre des parties de l'Univers, pour
 parvenir à la formation d'une substance quelconque. C'est cette marche
 générale, dont nous devrions chercher la cause.

ARISTÉE. Mais vous n'ignorez pas, Dioclès, que l'activité du feu, uni- 525
 G 62 versellement répandu dans la nature, pourroit détruire totale- | ment cette
 marche organique dont vous parlez.

DIACLÈS. Cela étant, Aristée, nous n'avons plus besoin de chercher la
 démonstration que l'Univers ne sauroit exister par lui-même: car existant
 par lui-même, comment auroit-il en lui un principe aussi cruellement des- 530
 tructif, et propre à le modifier d'une si horrible façon? – Dans certain cas le
 feu s'agite; il empêche cette marche dont je parle; il brouille le concours des
 P 680 parties; il en enleve d'essentielles; il s'envole: mais dans d'autres, plus doux,
 G 63 plus modéré, il aide à ce concours. – Mais enfin, nous sommes d'ac- | cord,
 je suppose, que ce que nous appellons organe dans la nature, c'est le moyen 535
 par lequel elle forme des substances déterminées; et qu'organisation, dans
 la nature, est cette pente des parties à former des substances.

ARISTÉE. Nous sommes parfaitement d'accord là-dessus, Dioclès. Pas-
 sons à ce que vous voulez dire de l'Univers entant qu'actif.

DIACLÈS. Je vois dans l'Univers, entant que physique, du mouvement 540
 et du repos, de l'action et de la réaction. Les parties de l'Univers matériel
 G 64 me paroissent faire entre elles de ces | qualités un trafic, un commerce.
 Une partie en mouvement communique son mouvement à une autre partie

ausmacht, endlich ist; und daß eine jede Organisation zum Endlichen führt, diejenige dennoch ausgenommen, welche über die Fortpflanzung und die mögliche Ewigkeit der Arten wacht.

610 *ARISTÄUS.* Das räum' ich ein. Aber diese Organisation selbst ist nicht unveränderlich. Wir können den Gang derselben anders lenken; wir können sie auf hundert verschiedene Arten modificiren; wir können Maulthiere und Ungeheuer machen; und der Gedanke ist nicht ungereimt, daß der Mensch die Geschlechtsarten auf der Oberfläche der Erde verändern könnte. |

615 *DIOKLES.* Zugestanden, Aristäus! – Ich betrachte das, was wir in dem V.II.135
Universum Organisation nennen, nur im Allgemeinen, und als ein Mittel, vermöge dessen Substanzen, von welcher Art sie seyn mögen, sich bilden. – Ich gestehe, daß du einen Saamen zerstören, daß du ihn verhindern kannst, Frucht zu bringen; daß du Arten vermischen kannst, welche die Natur nicht
620 vermischen zu wollen scheint; aber, den allgemeinen Hang zur Organisation, diesen festen und gewissen Gang der Theile des Universums, um zur Bildung irgend einer Substanz zu gelangen, diesen kannst du weder aufhalten, noch vernichten. Und von diesem allgemeinen Gange der Natur sollten wir die Ursache aufsuchen.

625 *ARISTÄUS.* Aber, dir ist doch nicht unbekannt, Diokles, daß die Wirksamkeit des, überall in der Natur ausgestreuten Feuers, | diesen Gang zur V.II.136
Organisation gänzlich zerstören könnte?

DIOKLES. Wenn das ist, Aristäus: so dürfen wir uns nicht ferner nach einem Beweise umsehen, daß das Universum nicht durch sich selbst existiren kann; denn, existirte es durch sich selbst, wie könnte es ein so grausam zerstörendes Principium, wodurch es auf eine so schreckliche Art modificirt werden könnte, in sich selbst haben? – In gewissen Fällen regt sich das Feuer; es verhindert den Gang, von welchem die Rede ist; es verwirrt den Zusammenfluß der Theile; es führt wesentliche derselben fort; es verfliegt. Aber, in
635 andern Fällen, wo es sanfter und gemäßigter ist, trägt es zum Zusammenfluß derselben bey. – Doch, wir sind ja einig, denke ich, daß das, was wir in der Natur Organ nennen, das Mittel ist, vermöge dessen sie bestimmte Substanzen bildet; und daß Organisation in der Natur dieser Hang der Theile ist, Substanzen zu bilden. |

640 *ARISTÄUS.* Darüber sind wir vollkommen einer Meynung, Diokles. – Laß V.II.137
uns zu dem übergehen, was du von dem Universum, in so fern es eine wirkende Kraft hat, zu sagen hast.

DIOKLES. In dem Universum, physisch betrachtet, sehe ich Bewegung und Ruhe, Wirkung und Gegenwirkung. Die Theile des materiellen Universums scheinen mir, mit diesen Eigenschaften, unter sich einen Verkehr,
645 einen Handel zu treiben. Ein, in Bewegung befindlicher Theil theilt seine

en repos, et en reçoit le repos en retour. L'action et la réaction, quels qu'en soient les principes, sont égales. Ainsi la somme de toute action, dans l'Univers, est égale à celle de toute réaction. L'un détruit l'autre : ce qui nous mène
 545
 M.II.31 au plus parfait repos, et à la vraie inertie. J'en conclus premierement, que l'Univers matériel, si action et réaction tenoient également à sa nature, ne sauroit exister par lui-même ; et secondement, que le mouvement ne sauroit
 G 65 être une qualité de la matiere. 550

ARISTÉE. J'avoue que je ne vous comprends pas bien.

DIACLÈS. Supposez qu'une partie fût douée d'un principe d'action ; aussitôt que ce principe se réalise sur quelque autre partie, elle trouve un principe de même valeur, directement contraire, qui le détruit : par conséquent l'Univers détruirait à tout instant sa propre activité ; ce qui est absurde : par
 555
 conséquent l'Univers, entant que matériel, est parfaitement inerte. Cependant nous y voyons du mouvement : par conséquent, il y a un principe actif,
 G 66 plus puissant, | et d'une autre nature, que celui de réaction.

ARISTÉE. Vous avez raison. Il faut de toute nécessité qu'il y ait une puissance étrangère, propre à vaincre cette vraie inertie. 560

DIACLÈS. Sans doute. Mais il y a cependant quelque chose de plus : pour vaincre cette inertie, il ne faudroit qu'une impulsion simple sur une partie. Mais rappelez-vous, je vous prie, cette organisation. La marche ferme de la nature vers une formation de substances, demande une impulsion continue, une puissance, ou qui veuille et qui gouverne, ou qui, par une qualité
 565
 G 67 essentielle, doive faire | ce qu'elle fait.

ARISTÉE. Je vous conçois, Dioclès ; et je pense à ce Dieu du sage Thalès,* dont l'Univers est imbibé : ou plutôt, vous me faites croire, avec Anaxagore* et tant d'illustres Philosophes, que l'Univers est un animal, et que le Dieu que nous cherchons n'est proprement que l'Ame du monde. 570

M.II.32 *DIACLÈS.* Qu'appellez-vous Ame du monde ?

ARISTÉE. Ce qui seroit à l'Univers, et au monde, ce que mon ame est à mon corps ; ce qui gouverneroit les parties de l'Univers, comme moi je gouverne mes membres. |

Bewegung einem andern mit, der in Ruhe ist, und empfängt dafür von ihm die Ruhe. Wirkung und Gegenwirkung, was ihre Principien auch seyn mögen, sind gleich. Folglich ist die Summe aller Wirkung in dem Universum
 650 so groß, als die Summe der Gegenwirkung. Die eine vernichtet die andere, wodurch wir denn zur vollkommensten Ruhe, und zu einer wahren Unwirksamkeit gebracht wer- | den. Hieraus schliesse ich, einmal, daß das materielle Universum, wenn Wirkung und Gegenwirkung seiner Natur gleich sehr zukämen, nicht durch sich selbst existiren könnte; und zweytens, daß die
 655 Bewegung nicht eine Eigenschaft der Materie seyn könne.

ARISTÄUS. Das versteh' ich nicht so ganz, ich muß es bekennen.

DIOKLES. Nimm an, daß ein Theil mit dem Principio der Wirksamkeit begabt ist; so bald dieses Principium sich gegen irgend einen andern Theil realisirt: so findet jener Theil ein, ihm gerade entgegen gesetztes Principium
 660 von gleicher Kraft, welche es vernichtet; folglich würde das Universum, in jedem Augenblick, seine eigene Wirkungskraft vernichten, und dieses ist ungereimt; und also ist das Universum, in so fern es materiel ist, vollkommen unwirksam und träge. Indessen sehen wir denn doch Bewegung darin; folglich giebt es ein wir- | kendes Principium, das mächtiger und von einer
 665 andern Natur ist, als das Principium der Reaction.

ARISTÄUS. Du kannst Recht haben. Es muß, ganz nothwendiger Weise, eine äußere, fremde Kraft geben, die fähig ist, diese wahre Unwirksamkeit, oder Trägheit zu überwinden.

DIOKLES. Zweifelsohne. Aber auch dieses ist noch nicht allein hinlänglich. Um diese Trägheit zu überwinden, bedürfte es nur eines bloßen Stoßes eines Theiles. Aber erinnere dich der vorgedachten Organisation. Der stäte Gang der Natur zur Bildung von Substanzen erfordert eine immerwährende Impulsion, eine Kraft, die darüber wacht und sie regiert, oder die, vermittelt einer wesentlichen Eigenschaft, das thun muß, was sie thut. |

675 *ARISTÄUS.* Ich verstehe dich, Diokles, und ich denke an den Gott des weisen *Thales*, der das Universum, gleichsam wie das Wasser den Schwamm, durchdrungen hatte. Oder vielmehr, du machst mich, mit dem *Anaxagoras*, und so vielen andern berühmten Philosophen, glauben, daß das Universum ein Thier ist, und daß der Gott, den wir suchen, eigentlich nichts ist, als die
 680 Seele der Welt.

DIOKLES. Was nennst du Seele der Welt?

ARISTÄUS. Das was für das Universum und die Welt das seyn würde, was meine Seele für meinen Körper ist; das, was die Theile des Universums so leiten und regieren würde, wie ich meine Gliedmaßen leite und regiere.

G 68 *DIOCLÈS.* Mon cher Aristée, il y a deux choses à gouverner dans votre 575
corps: l'une, c'est le mouvement et l'activité de ses parties, entant qu'elles
peuvent produire quelque effet sur des choses de dehors, sur d'autres choses
qu'elles: l'autre, c'est l'activité des glandes, la sécrétion des liqueurs, la
P 682 transformation des aliments, la circulation du sang.* Gouvernez-vous ces
deux choses, ou l'une des deux seulement? 580

ARISTÉE. J'avoue que je ne gouverne qu'un peu la première.

DIOCLÈS. Vous voyez donc, Aristée, que vous ne tenez votre corps des
G 69 mains de la nature, | que pour l'usage, et comme Achille tenoit ses armes de
celles des Dieux. Les actions du héros n'avoient rien de commun avec l'art
admirable de Vulcain, (*7) et vos actions n'ont rien à faire avec les principes 585
qui ont formé les utenciles dont vous vous servez.* – Voyez d'ailleurs, com-
bien votre comparaison est peu juste. L'ame du monde gouverneroit donc
les parties de l'Univers, pour produire des effets au dehors? or il n'y a pas
G 70 de dehors. D'ailleurs il faudroit re- | courir encore à cet art de Vulcain, à ces
M.II.33 principes prolifiques, végétatifs, et d'accroissement, qui forment les parties 590
substantielles de l'Univers. – Mais enfin, dites-moi, Aristée, les hommes, tels
qu'ils sont, font-ils partie de l'Univers ou non?

ARISTÉE. Sans doute ils en sont des parties.

DIOCLÈS. Or ils ne sont pas trop d'accord dans ce monde, ni probable-
ment dans les autres. Si donc les hommes sont à cette ame du monde, ce 595
que nous sont nos bras et nos jambes, il seroit impossible de voir un sym-
bole plus parfait de la folie, que ce Dieu ou cette Ame du | monde. – Or
G 71 nous voyons tous les jours des Etres animés se poursuivre, se haïr, se détes-
ter de toute leur activité. Par conséquent ces Etres n'obéissent pas à une
seule volonté générale; mais chacun de ces Etres est isolé, et libre dans la 600
sphere de son activité.* – Mais nous verrons ailleurs ce qu'on pourroit appeler
Ame du monde. Concluons ici, qu'il y a des principes dans la nature, qui
peuvent vaincre la réaction de l'inertie, et qui doivent la vaincre continuel-
lement: ce qui suppose un combat soutenu entre les parties d'une chose,

(*7) C'étoit Vulcain lui-même, suivant Homere, qui avoit composé les belles armes
d'Achille.

586 utenciles] JJ²WP ustensiles

685 *DIOKLES.* Mein lieber Aristäus, in deinem Körper giebt es zweyerley
Dinge zu leiten | und zu regieren; das eine ist die Bewegung und Thätig- V.II.141
keit seiner Theile, in so ferne sie irgend eine Wirkung auf äussere, auf andre
Dinge, als sie selbst, machen können; das andre ist die Wirksamkeit der
Glandeln, die Absonderung der Säfte, die Umschaffung der Nahrung, der
690 Umlauf des Blutes. Regierest du beyde diese Dinge, oder nur eines dersel-
ben?

ARISTÄUS. Ich gestehe, daß ich nur die erste, und auch sie nur ein wenig,
regiere.

DIOKLES. Du siehst also, Aristäus, daß du, von den Händen der Natur, dei-
695 nen Körper nur zum Gebrauch, und so erhalten hast, wie Achill seine Waffen
von den Händen der Götter. Die Handlungen des Helden hatten mit der
bewunderungswürdigen Kunst des Vulkan nichts gemein; und deine Hand-
lungen haben nichts mit den Principien zu thun, welche die Werkzeuge V.II.142
gebildet haben, deren du dich bedienst. – | Und sieh, wie noch außerdem
700 deine Vergleichung wenig richtig ist. Die Weltseele würde, dir zu Folge, die
Theile des Universums regieren, um äußerliche Wirkungen hervor zu brin-
gen; nun giebt es ja aber, außerhalb dem Universum, Nichts. Und überdem
müßte man noch die Zuflucht zu jener Kunst des Vulkans, zu jenen befruch-
tenden, und die Vegetation und das Wachsthum bewirkenden Principien,
705 welche die substantiellen Theile des Universums ausmachen, nehmen. –
Aber, mit kurzen Worten, sage mir Aristäus, sind die Menschen, so wie sie
sind, ein Theil des Universums, oder nicht?

ARISTÄUS. Zweifelsohne machen sie Theile desselben aus.

DIOKLES. Sie sind ja nun aber in dieser Welt, und, allem Anschein nach,
710 auch in den übrigen, nicht sehr Eines Sinnes. Wenn die Menschen nun zu
dieser Weltseele sich so verhalten, wie unsre Hände | und Füße zu uns: so V.II.143
würde es unmöglich seyn, ein vollkommeneres Sinnbild von Thorheit zu
sehen, als diesen Gott, oder diese Weltseele. – Auch sehen wir ja täglich
belebte und beseelte Wesen, die sich verfolgen, hassen, aus allen Kräften
715 verabscheuen; folglich gehorchen diese Wesen nicht einem einzigen, all-
gemeinen Willen; sondern jedes dieser Wesen steht, in dem Kreise seiner
Wirksamkeit, einzeln und frey da. – Wir werden, indessen, an einem andern
Orte noch sehen, was man Weltseele nennen könnte. – Hier wollen wir nur
aus dem Vorhergehenden, den Schluß ziehen, daß es Principien in der Natur
720 giebt, welche die Gegenwirkung der Trägheit überwinden können, und sie
unaufhörlich überwinden müssen; welches denn einen fortgesetzten Kampf

697 Vulkan] V & Hilß om. Fußnote (*7)

G 72 laquelle, par conséquent, ne sauroit | exister par elle-même. – Jusqu’ici, 605
 Aristée, nous n’avons considéré l’Univers que comme purement physique,
 comme organisé, et comme capable de réaction; et sous ces points de vue il
 ne nous offre que des substances isolées, qui n’ont aucune communication,
 aucune liaison entre elles, si ce n’est de faire ensemble la somme du Total.
 Mais en envisageant cet Univers entant qu’intellectuel, la scene change: 610
 les images des relations et des rapports des choses se concentrent ou se
 M.II.34 placent dans l’imagination d’un autre Etre; et cet Etre est doué d’une faculté
 G 73 qu’on appelle l’in- | tellect, qui peut mêler, comparer, et composer ces
 relations. Il se forme, par ce moyen, dans cette imagination, pour ainsi dire,
 un déplacement de l’Univers, un autre Univers imaginaire, mais possible; 615
 et si cet Etre joint encore à l’imagination, et à l’intellect, ce principe libre
 et actif, propre à vaincre la réaction de l’inertie physique, il peut réaliser
 cet Univers imaginaire, il peut former des totals, non d’essences, mais de
 relations, à proportion des relations qu’il connoît, et à proportion de la force
 G 74 et de l’étendue de son activité: et comme nous avons trouvé dans le mon- | 620
 de physique, que l’action et la réaction, entre les Etres physiques, étoient
 P 684 parfaitement égales; nous trouvons ici le principe de ce surplus de l’action
 sur la réaction, qui conserve le mouvement dans l’Univers. Nous voyons
 donc, Aristée, l’Univers divisé en deux parties, dont l’une est parfaitement
 inerte et passive, et l’autre douée de force, d’activité, et de la sensation 625
 de plusieurs relations entre les parties passives; dont l’une est inerte, et
 l’autre vive et vivifiante. Nous ne pouvons concevoir action sans direction;
 G 75 et direction a une cause qui est la volonté libre. Supposons que | cette partie
 active de l’Univers fût une, la volonté seroit une, la direction de l’action
 seroit une, et les effets qui en résulteroient sur les parties passives, seroient 630
 uniformes. Or il est évident, que nous voyons quantité de grands effets dans
 la nature, où regne une uniformité parfaite, et qui resultent par conséquent
 d’une seule direction, et d’un seule volonté. Mais nous voyons, en même
 temps, quantité de petits effets, qui dérivent de l’activité des hommes et
 des animaux, ou d’Etres bornés, qui s’entrechoquent et se détruisent, et qui, 635
 G 76 par conséquent ont pour causes | plusieurs directions et plusieurs volontés

zwischen den Theilen eines Dinges voraussetzt, das diesem gemäß also nicht durch sich selbst existiren kann. – – Bis hierher, Aristäus, haben wir das Weltall, als bloß physisch, als organisirt, und als der Reaction fähig, be- | V.II.144
725 trachtet; und aus diesem Gesichtspunkt bietet es uns nur vereinzelte Substanzen dar, die gar keine Verbindung, keine Gemeinschaft mit einander haben, als nur in so fern sie zusammen die Summe des Ganzen ausmachen. Aber, wenn wir das Universum von der intellektuellen Seite ansehen: so ändert sich die Scene. Die Bilder von den Verhältnissen und Beziehungen
730 der Dinge unter und auf einander concentriren, oder stellen sich in die Einbildungskraft eines andern Wesens; und dieses Wesen ist mit einer Fähigkeit begabt, welche Verstand heißt, und welche die Verhältnisse und Beziehungen unter einander mischen, vergleichen und zusammensetzen kann. Hierdurch entsteht in dieser Einbildungskraft, so zu sagen, eine Umwandlung
735 des Universums, ein anderes imaginirtes, aber mögliches Universum; und wenn dieses Wesen mit der Einbildungskraft, und dem Verstande, noch dieses freye und thätige Principium verbindet, welches fähig ist, die Gegenwirkung der physischen Trägheit zu über- | winden: so kann es dieses imaginirte V.II.145
740 Universum realisiren; es kann Ganze, nicht aus Wesenheiten, sondern aus Beziehungen zusammen setzen, nach Maaßgabe der Beziehungen, die es kennt, und nach Maaßgabe der Stärke, und des Umfanges seiner Wirksamkeit; und, so wie wir, in der physischen Welt, gefunden haben, daß Wirkung und Gegenwirkung, unter den physischen Wesen, vollkommen gleich waren: so finden wir hier das Principium der Uebermacht der Action über Reaction,
745 wodurch die Bewegung in dem Weltall erhalten wird. Wir sehen also das Weltall in zwey Theile getheilt, Aristäus, wovon der eine vollkommen träge und passiv, und der andere mit Kraft, Wirksamkeit, und der Sensation von verschiedenen Beziehungen unter den passiven Theilen begabt; wovon der eine unwirksam und träge, der andre lebend und belebend ist. Wir können
750 uns keine Handlung oder Wirkung ohne Richtung gedenken, und Richtung hat eine Ursache, welches der freye Wille ist. Laß uns an- | nehmen, daß dieser wirksame Theil des Universums Einer wäre, dann würde der Wille auch V.II.146
Eines, und die Richtung auch Eines, und die Wirkungen auf die passiven Theile, die sich daraus ergäben, gleichförmig seyn. Nun ist es aber evident,
755 daß wir eine Menge großer Wirkungen in der Natur sehen, in welchen eine vollkommene Gleichförmigkeit herrscht, und die folglich das Resultat einer einzigen Richtung, und eines einzigen Willens sind. Aber, wir sehen denn auch zugleich eine Menge kleiner Wirkungen, die sich von der Thätigkeit der Menschen und der Thiere, oder der beschränkten Wesen herschreiben,
760 die gegen einander laufen, und einander zernichten, und die folglich mehr, als eine Richtung, und mehr als einen freyen Willen zur Ursache haben. Ich

libres. Je dis libres: car si elles dépendoient d'une seule volonté suprême, elles ne sauroient se contredire, ni se détruire; elles ne seroient autre chose qu'une seule volonté, qui ne peut pas prendre une telle direction, et dans le même temps la direction contraire. 640

ARISTÉE. Dioclès, ce raisonnement me paroîtroit admirable, s'il n'étoit pas fondé sur une supposition, ou fausse, ou trop hasardée.

DIOCLÈS. Laquelle?

ARISTÉE. Vous dites, que nous ne saurions concevoir action sans direction, et que direction a nécessairement, pour cause primitive, volonté. 645 Mettez une petite boule de verre, qui contient une goutte d'eau, sur un charbon ardent; l'effet qui en résulte au moment de l'explosion, l'appellez-vous action?

DIOCLÈS. Oui.

ARISTÉE. Et quelle est la direction de cette action? 650

DIOCLÈS. Du centre à la circonférence, à ce qu'il me semble.

ARISTÉE. Soit. – Mais pourquoi, je vous prie, cette action a-t-elle, pour cause primitive, volonté?

DIOCLÈS. Une essence ne peut pas avoir deux propriétés essentielles contradictoires. La propriété essentielle la plus incontestable, dans l'essence que nous appellons matière, est de réagir contre toute action. Par conséquent il est impossible que, réactive par sa nature, elle soit active par sa nature. Par conséquent, lorsqu'elle nous paroît agir, elle ne fait proprement qu'obéir à une chose d'une autre nature qu'elle, et que j'appelle cause d'action. Ainsi, Aristée, vous êtes obligé de convenir, que la cause de l'activité de l'eau, ou de la vapeur, ou de la matière, contenue dans votre boule, n'est pas de ce que nous appellons matière. Or cette cause est appelée, par les physiciens, *élasticité*: mot assez vague, mais qui masque notre ignorance dans bien des cas. – Un ressort non tendu, et dans son état naturel, ne sauroit être tendu que par l'action d'une force étrangère. Le ressort réagit à proportion de la ténacité de la cohérence de ses parties; et la cause, qui le tend, détruite, il retourne à sa situation naturelle. Vous voyez par-là, que ce que nous appellons élasticité, n'est qu'une seule et même chose que l'inertie, ou cette faculté de réaction; et si vous voulez appliquer cette vérité à votre boule, tout ce que nous pouvons en conclure de vraisemblable, c'est que les parties qui constituent l'eau dans leur état naturel, sont 660 665 670

sage *freyen*; denn wenn sie von einem einzigen höchsten Willen abhiengen: so könnten sie sich nicht widersprechen, noch vernichten; sie würden nichts anders seyn, als ein einziger Wille, der nicht zu gleicher Zeit diese, und eine,
 765 dieser gerade entgegen gesetzte Wirkung nehmen kann. |

ARISTÄUS. Dieses Raisonnement, Diokles, würde mir vortrefflich schei- V.II.147
 nen, wenn es nicht auf eine, entweder falsche, oder doch zu gewagte Vor-
 aussetzung gegründet wäre.

DIOKLES. Und diese ist?

770 ARISTÄUS. Du sagst, daß wir uns keine Wirkung, oder Handlung ohne
 Richtung vorstellen können, und daß Richtung, nothwendiger Weise, zur
 primitiven Ursache Willen haben müsse. Setze eine kleine gläserne Kugel,
 die einen Tropfen Wasser hält, auf glühende Kohlen; die Wirkung, welche in
 dem Augenblick des Zerplatzens erfolgt, nennst du sie Handlung?

775 DIOKLES. Allerdings.

ARISTÄUS. Und welches ist die Richtung dieser Wirkung? |

DIOKLES. Von dem Mittelpunkt nach der Circumferenz, wie mir dünkt. V.II.148

ARISTÄUS. Es sey. – Aber, aus welchem Gründe, ich bitte dich, hat diese
 Handlung, zur ersten Ursache, Willen?

780 DIOKLES. Kein Wesen kann zwey wesentliche, sich einander widerspre-
 chende Eigenthümlichkeiten haben. Die wesentliche, unläugbare Eigen-
 thümlichkeit des Dinges, welches wir Materie nennen, ist aller Wirkung ent-
 gegen zu wirken. Folglich ist es unmöglich, daß, da es vermöge seiner Natur
 reactiv ist, es, eben auch vermöge seiner Natur, activ seyn könne. Und also

785 gehorcht es, indem es uns zu wirken scheint, eigentlich nur einem Dinge
 von einer andern Natur, als es selbst ist; und dieses Ding nenne ich Ursa-
 che der Wirkung. Diesem gemäß, Aristäus, bist Du genöthigt zuzugeben,
 daß die Ursache | der Wirksamkeit des Wassers, oder des Dunstes, oder der V.II.149
 Materie, die in Deiner Kugel enthalten ist, nichts von dem ist, was wir Mate-

790 rie nennen. Nun nennen die Physiker diese Ursache *Elasticität*; ein, freylich
 ziemlich leeres und unbestimmtes Wort, wodurch denn doch aber unsre
 Unwissenheit in vielen Fällen maskirt wird. – Eine, nicht gespannte, und
 in ihrem natürlichen Zustande befindliche Springfeder kann nicht anders,
 als durch die Wirkung einer äußern Kraft gespannt werden. Die Springfe-

795 der wirkt, nach Maaßgabe, wie ihre Theile fest an einander hängen, zurück;
 und wenn die Ursache, wodurch sie gespannt wird, vernichtet ist: so kehrt
 sie in ihre natürliche Situation zurück. Hieraus siehst Du, daß das, was wir
 Elasticität nennen, nichts anders ist, als die Trägheit, oder das Vermögen der
 Reaction; und wenn Du diese Wahrheit auf Deine Kugel anwenden willst:

800 so ist Alles, was wir, wahrscheinlich, daraus schließen können, dieses, daß
 die Theile, welche in ihrem | natürlichen Zustande das Wasser ausmachen, V.II.150

autrement disposées entre elles, plus dispersées, et occupent un espace beaucoup plus grand, que celui qu'elles occupent, lorsque nous appelons leur ensemble de l'eau; et que l'action du feu dégage ces parties des liens qui les retiennent dans cet état forcé. Ainsi, mon cher Aristée, il nous faudra 675 plutôt chercher la cause qui tend le ressort, que celle de l'activité du ressort, qui est manifeste par la réactivité de son inertie. – Vous sentez bien que
 G 81 cette cause, prise en général, est la mê- | me qui préside à l'organisation, à la formation des substances, à la direction des orbites des mondes; la même qui contraint, qui lie les parties mortes et inertes de la matière, et les force 680 de vivre et d'agir, par le principe-même de leur propre inactivité. – Mais, Aristée, convenez-vous qu'action quelconque doit avoir une direction?

ARISTÉE. Parfaitement. Mais pourquoi volonté seroit-elle sa cause?

DIOCLÈS. Y a-t-il une raison pourquoi tout ce qui est, ou tout ce qui paroît, 685 essence, mode, ou tout ce qu'il vous plaira, | est et paroît tellement, et non autrement?

ARISTÉE. Oui, certainement.

M.II.37 *DIOCLÈS.* Une direction a donc un pourquoi, une raison. Or ce pourquoi n'est pas dans la direction, puisque alors elle auroit été avant que d'être.

ARISTÉE. Je l'avoue. 690

DIOCLÈS. Par conséquent il est dans l'actif, et il y a sa raison. Or vous ne pouvez pas aller de raison en raison à l'infini; puisqu'il y a un moment fixe, où l'actif dirige: ainsi vous trouverez la première raison ou dans l'activité de
 G 83 l'actif, qui est sa velléité, ou dans une modification de l'actif. Mais | celle-ci a son pourquoi; et, de raison en raison, vous parviendrez à l'activité déter- 695 minée, ou à la volonté d'un actif quelconque: et par conséquent direction a, pour cause primitive, volonté. Mais nous ne pouvons pas concevoir une activité déterminée, une volonté qui dirige, sans intellect qui prévoie, sans conscience d'être. Ajoutez-y, mon cher, cet axiome, que les effets sont proportionnés à leurs causes; et nous tirerons facilement cette conclusion, que 700 lorsque nous voyons cette marche constante de la nature vers la formation
 G 84 des substances, vers la propagation des | espèces, lorsque nous voyons les corps célestes, dont les mouvements sont à la portée de nos organes, dirigés par des forces centrifuges et centripètes, obéir à des lois constantes, lorsque

ganz anders unter sich selbst geordnet, und mehr zerstreut sind, und einen viel größern Raum annehmen, als denjenigen, welchen sie füllen, wenn wir sie beysammen sehen, und Wasser nennen; und daß die Wirkung des Feuers diese Theile von den Banden befreyt, welche sie, in diesem erzwungenen Zustande zurückhalten. Diesem gemäß, lieber Aristäus, müssen wir eher die Ursache aufsuchen, wodurch die Springfeder gespannt wird, als die Ursache von der Wirksamkeit der Springfeder, welche sich in der Gegenwirkung ihrer Trägheit offenbar zeigt. – Du siehst wohl selbst ein, daß diese Ursache, überhaupt genommen, eben dieselbe ist, welche der Organisation, der Bildung der Substanzen, und der Richtung des Kreislaufes der Welten vorsteht; es ist eben die, welche die todten und trägen Theile der Materie verbindet, und sie, mittelst des Principiums ihrer Unthätigkeit und Unwirksamkeit selbst, zum Leben und Wirken zwingt. – Doch, Aristäus, gestehst Du nun zu, daß Handlung und Wirkung, von welcher Art sie wolle, eine Richtung haben müsse?

ARISTÄUS. Gänzlich. Aber warum muß Wille die Ursache derselben seyn?

DIOKLES. Giebt es einen Grund, warum Alles, was ist, oder Alles, was erscheint, Wesenheit, oder Zufälligkeit, oder, wie Du es nennen willst, so ist und so erscheint, wie es ist, und wie es erscheint, und nicht anders?

ARISTÄUS. Allerdings.

DIOKLES. Eine Richtung hat also ein Warum, einen Grund, eine Ursache. Und dieses *Warum* ist nun nicht die Richtung, oder in der Richtung selbst, weil sie alsdann gewesen seyn würde, wie sie noch nicht war. |

ARISTÄUS. Das räum ich ein.

DIOKLES. Folglich befindet es sich in dem Wirkenden, und hat darin seinen Grund. Nun kannst Du aber nicht von Grund zu Grund ins Unendliche hinauf steigen, weil es einen fixirten Augenblick giebt, wo das Wirkende die Richtung giebt, und also wirst du den ersten Grund entweder in der Wirksamkeit des Wirkenden (welches seine Willenskraft ist,) oder in einer Modification desselben finden. Aber, diese hat ihr Warum; und so gelangst Du, von Grund zu Grund, endlich zur determinirten Wirksamkeit, oder zu dem Willen irgend eines Agenten, und folglich hat Richtung zur ersten Ursache Willen. Aber, wir können uns keine determinirte Activität, keinen Willen, welcher die Richtung giebt, ohne einen Verstand, der zum voraus sieht, ohne ein Bewußtseyn, daß er ist, denken. Füge das Axiom hinzu, mein Lieber, daß die Wirkungen ihren Ursachen angemessen sind; und wir werden leicht, wenn wir diesen unverrückten Gang der Natur zur Bildung der Substanzen und zur Fortpflanzung der Gattungen, wenn wir die himmlischen Körper, deren Bewegungen von unsern Organen gefaßt werden können, von anziehenden und zurückstoßenden Kräften geleitet, und sie beständigen

nous voyons ces grands effets uniformes, que, dis-je, la cause primitive de ces 705
effets est l'action d'une volonté intelligente, infiniment grande et infiniment
puissante. Je dis infiniment; puisque en allant de cause en cause, nous
sommes obligés d'y venir.

ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que vous me surprenez.

G 85 *DIOCLÈS.* J'aime mieux vous convaincre, Aristée; et pour y | parvenir, 710
continuons, et passons au moral.

M.II.38 *ARISTÉE.* Qu'appellez-vous proprement moral?

DIOCLÈS. Vous avez aimé, Aristée?

ARISTÉE. Oh manes d'Antiphile,* écoutez ce blasphème! – Si je connois
l'amour! – Demandez à Apollon s'il connoît la lumiere. 715

P 688 *DIOCLÈS.* Pardonnez-moi, mon aimable Aristée. – J'ai tort, je l'avoue. –
Mais vous m'interrompez. Si, en causant avec Palinure,* je lui disois, «Pali-
nure, vous avez vu Scylla et Charybde, vous avez vu les vents en fureur, les
G 86 vagues se confondre avec les nues;» – | s'il me laissoit parler sans m'inter-
rompre, je continuerois ainsi: – «Sage Palinure, avez-vous réfléchi avant 720
et pendant les tempêtes? avez-vous trouvé que le coucher de tel astre,
qu'un calme imprévu, qu'un noir nuage à l'horizon quand la nuit tombe,
annoncent ou causent les orages?» – c'est ainsi que je vous demande, sage
Aristée, avez-vous réfléchi avant et pendant l'effervescence de votre amour?

ARISTÉE. Je ne sais si j'ai réfléchi, Dioclès; mais je sais que j'ai senti, et 725
avec fureur.

G 87 *DIOCLÈS.* Cela nous suffit, mon cher. Vous n'avez qu'à répondre; et | nous
réfléchirons ensuite. – Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous appelez amour,
dans le sens le plus général?

ARISTÉE. Le desir. – Tout ce que j'aime, je le desire. 730

DIOCLÈS. C'est-à-dire, vous desirez de le contempler?

ARISTÉE. De le contempler? – de le posséder, d'en être absolument le
maître, de l'admirer, de l'embrasser, de l'étouffer par mes caresses, de le
dévorer.

M.II.39 *DIOCLÈS.* Continuez, je vous prie. 735

ARISTÉE. Je ne le puis. Les expressions me manquent. Mais vous sentez,
j'espere, ce que je ne saurois exprimer. |

705 que dis-je] J²W je dis que 718 les²] J²le

Gesetzen gehorchen sehen, wir werden, wenn wir die großen, gleichförmigen Wirkungen beobachten, leicht den Schluß ziehen können, daß die erste Ursache dieser Wirkungen die Wirkung eines verständigen, unendlich großen, und unendlich mächtigen Willens ist. Ich sage unendlich; weil, wenn wir von Ursache zu Ursache steigen, wir genöthigt sind, dahin zu kommen.

ARISTÄUS. Du überraschest mich, Diokles; wahrlich, Du überraschest mich.

850 *DIOKLES.* Ließer möchte ich Dich überführen; und, um es dahin zu bringen, laß uns fort- | fahren, und zur moralischen Seite des Universums über- V.II.154
gehen.

ARISTÄUS. Was nennest Du eigentlich moralisch?

DIOKLES. Du hast geliebt, Aristäus?

855 *ARISTÄUS.* O Schatten Antiphilens, höre die Lästerung! – Ob ich die Liebe kenne? – Frage den Apollo, ob er das Licht kennt?

DIOKLES. Verzeihe mir, liebenswürdiger Aristäus! – Ich habe Unrecht, ich bekenne es. – Aber, Du unterbrichst mich! – – Wenn ich mit dem Palinurus spräche, und zu ihm sagte: „Palinurus, du hast die Scylla und Charybdis, du hast den tobenden Sturm, die, bis zu den Wolken empörten Wogen gesehen;“ – ließe er mich reden, ohne mich zu unterbrechen: so würde ich fortfahren: „Weiser Palinurus, haß du vor, und | während den Stürmen nach- V.II.155
gedacht? Hast du bemerkt, daß der Untergang dieses, oder jenes Gestirns, daß unvermuthete Meeresstille, daß ein schwarz Gewölk am Horizont bey dem Anbruche der Nacht, Stürme verkünden, oder verursachen?“ – – Und so frage ich Dich, Aristäus, hast du vor und während dem Feuer Deiner Liebe nachgedacht?

ARISTÄUS. Ob ich nachgedacht habe, weiß ich nicht, Diokles; aber, daß ich empfunden, lebhaft, innig empfunden habe, das weiß ich.

870 *DIOKLES.* Das ist hinlänglich, mein Lieber! – Du brauchst nur zu antworten, und wir werden, nachher, nachdenken. – Aber, sage mir, was nennst Du Liebe, in dem allgemeinsten Sinne des Wortes?

ARISTÄUS. Das Verlangen. – Alles, was ich liebe, verlange ich. |

DIOKLES. Das heißt, Du verlangst es, um es zu beschauen, zu betrach- V.II.156
875 ten?

ARISTÄUS. Es zu beschauen? Zu betrachten? – Es zu besitzen, unbedingter Herr davon zu seyn, es zu bewundern, in meine Arme zu schließen, es mit meinen Liebkosungen zu ersticken, es zu verschlingen.

DIOKLES. Fahre fort, ich bitte Dich.

880 *ARISTÄUS.* Ich kann nicht; die Ausdrücke fehlen mir. – Aber Du fühlst, denke ich, was ich nicht ausdrücken kann.

G 88 *DIOCLÈS.* Oui, je le sens. Mais lorsque vous avez étouffé et dévoré l'objet de vos desirs, êtes-vous content ? ou voudriez-vous le faire renaître ?

ARISTÉE. Assurément, je le voudrois.

740

DIOCLÈS. Pour le dévorer encore, je pense. – Mais, mon cher Aristée, cela ne prouve-t-il pas que la jouissance n'a été que momentanée et imparfaite ?

ARISTÉE. Est-ce qu'il y a d'autres jouissances possibles ?

DIOCLÈS. Peut-être : et si nous pouvions parvenir, avec l'objet de nos desirs, à ce que nous ne pouvions pas exprimer tout à l'heure, il me semble que la jouissance seroit parfaite. |

745

G 89 *ARISTÉE.* Je le crois ; je le sens. Mais savez-vous ce que c'est ?

DIOCLÈS. Pas tout-à-fait ; mais je crois sentir intimement, en réfléchissant à la marche de vos desirs, que c'est une pente vers l'union parfaite. – Ne seriez-vous pas content d'être votre Antiphile ?

750

ARISTÉE. – Mon très cher Dioclès, je ne puis vous exprimer ce qui se passe dans ce moment dans mon ame. – Ce que vous dites est vrai, et tellement vrai, qu'il me paroît que c'est de toutes les vérités la plus importante : c'est la même que celle de notre existence. – Mais il paroît, par ce que vous venez

G 90 de | dire, que la priere de Pygmalion* auroit été plus sage, s'il avoit demandé 755

M.II.40 à la Déesse de devenir l'ivoire dont sa maîtresse étoit composée, que de la rendre vivante : il auroit été lui-même sa maîtresse sans interruption ; tandis qu'avec la belle fille ses jouissances étoient passageres.

DIOCLÈS. Il faut que je défende la sagesse de Pygmalion. En demandant d'être l'ivoire, il ne devenoit pas sa maîtresse, dont toute l'essence résidoit

760

P 690 dans la figure ; mais en priant Venus de la faire vivre, il la rendit plus homogene à son essence. Ainsi il nous apprend, par la sagesse de sa priere, que

G 91 l'ho- | mogénéité mesure la force attractive dans toute espece de desir.

ARISTÉE. J'en conviens.

DIOCLÈS. Mais, Aristée, avant que de quitter ce sujet, il faut que nous profitons de vos lumieres. Vous êtes si expert ! – Nous avons trouvé que l'organisation dans la nature étoit la marche ferme et constante des parties de l'Univers, vers la formation des substances. – Sentez-vous quelque chose en vous de cette marche, lorsque vous desirez ?

765

ARISTÉE. Je crois qu'il n'y a pas d'homme sur la surface de la terre, qui ne

770

G 92 le sente plus ou | moins dans toute espece de desir.

752 dans] J²W en 760 d'être] M d'Etre | devenoit] J' de venoit

DIOKLES. Ja, ich fühle es. – Aber bist Du, wenn Du den Gegenstand Deines Verlangens erstickt, verschlungen hast, zufrieden? Oder, wolltest Du ihn wieder aufleben machen? |

885 *ARISTÄUS.* Sicherlich wollte ich das.

V.II.157

DIOKLES. Um ihn von Neuem zu verschlingen, nicht wahr? Aber, lieber Aristäus, beweist dieses nicht, daß der Genuß nur vorübergehend und unvollkommen gewesen ist?

ARISTÄUS. Giebt es eine andere Art möglichen Genusses?

890 *DIOKLES.* Vielleicht. – Und wenn wir, mit dem Gegenstande unsers Verlangens, zu dem gelangen könnten, was wir itzt gleich nicht ausdrücken konnten: so würde, wie mir dünkt, der Genuß vollkommen seyn.

ARISTÄUS. Ich glaube es; ich fühle es. – Aber, weißt Du, was das ist?

895 *DIOKLES.* Nicht ganz; aber innig zu empfinden glaube ich, indem ich über den Gang | Deines Verlangens nachdenke, daß es ein Hang zu einer vollkommenen Vereinigung ist. – Wärest Du nicht zufrieden, Deine Antiphile zu seyn?

V.II.158

ARISTÄUS. – O Diokles! – Ich vermag nicht auszudrücken, was in diesem Augenblick in meiner Seele vorgeht. – Was Du sagst, ist wahr, und so wahr, 900 daß es mir die wichtigste von allen Wahrheiten zu seyn dünkt; es ist eben so wahr, eben so gewiß, als unsre Existenz. – Aber, nach dem, was Du itzt gleich gesagt hast, scheint es, als ob Pygmalion eine klügere Bitte gethan, wenn er die Göttinn gebeten hätte, ihn in das Elfenbein zu Verwandeln, aus welchem seine Geliebte gemacht war, als sie zu beleben. Er wäre, ununterbrochen, 905 dann seine Geliebte selbst gewesen, indessen, daß der Genuß seines schönen Mädchens nur vorübergehend war.

DIOKLES. Laß mich die Weisheit des Pygmalion einen Augenblick vertreten. Hätte er ge- | beten, in Elfenbein verwandelt zu werden: so wurde er nicht seine Geliebte, deren ganzes Wesen in der Figur bestand; aber, indem 910 er die Venus bat, sie zu beleben: so machte er sie seinem Wesen homogener. Und so lehrt er uns, durch die Weisheit seiner Bitte, daß die Homogenität das Maaß der anziehenden Kraft, bey jeder Art von Verlangen ist.

V.II.159

ARISTÄUS. Das räum ich ein.

DIOKLES. Aber, ehe wir diese Materie verlassen, Aristäus, muß ich von 915 Deinen Einsichten Vorthail ziehen. Du bist so erfahren! – – Wir haben gefunden, daß die Organisation in der Natur der unverrückte stete Gang der Theile des Universums zur Bildung der Substanzen ist. Fühltest Du Etwas von diesem Gange des Universums, wenn du verlangst?

ARISTÄUS. Ich glaube, daß es keinen Menschen auf der Erde giebt, der 920 dieses nicht, | mehr oder weniger, bey jeder Art von Verlangen, fühlt.

V.II.160

DIOCLÈS. Cela étant, Aristée, ne pourroit-on pas croire, que cette marche est précisément la même chose que cette pente vers une union d'essence, que cette attraction dont nous avons parlé?

ARISTÉE. Oh, mon cher Dioclès, que vous êtes loin de la vérité! C'est 775
à présent que je sens que je puis vous apprendre. Je m'aperçois que j'ai
réfléchi sans y penser; et je vais vous dire tout ce que je sais. – Étant encore
G 93 enfant, mon ame étoit dévorée de desirs et de passions sans nombre, dont |
la violence et le désordre m'ont dérobé la marche et le caractère. Arrivé trop
M.II.41 jeune à Corinthe,* j'y vis ces courtisanes célèbres; et si alors vous m'eussiez 780
fait la même question, j'aurois été de votre avis. J'ai eu du plaisir à Corinthe;
mais je n'y ai rien regretté: ce qui marque la pauvreté de mes jouissances.
A Sicyone* je logeai dans la même maison avec la jeune Philarete.* Elle
étoit charmante, vive, gaie; et aucune des perfections qu'elle tenoit de la
nature, n'avoit pu être entamée par l'art de l'éducation. Dès que j'eus vu 785
G 94 Philarete, le reste de l'Univers n'eut | plus rien d'intéressant; je le voyois à
travers une gaze, excepté celles de ses parties qui avoient quelque rapport
à Philarete. Lorsque je m'approchois d'elle, mon cœur me battoit, mes
genoux trembloient: tantôt chaud, tantôt froid, mon sang n'avoit plus de
marche assurée dans mes veines: – en son absence je faisais tout de travers, 790
et plus mal que les autres; hors dans les cas, où mon imagination me donnoit
Philarete pour témoin: en sa présence, j'étois, et je me sentois invincible: –
tout ce que je faisais volontairement, n'avoit qu'elle pour fin et pour but:
G 95 – | ma volonté agissoit comme si elle avoit été la sienne: son bonheur, ses
plaisirs, ses desirs, étoient les miens, et je n'en avois plus d'autres. – Je me 795
rappelle que nous nous déclarâmes notre amour réciproque avec tant de
confusion, de désordre et de crainte, que si nous eussions eu à confesser des
forfaits. – Pendant tout ce temps d'innocence, je ne me serois jamais douté,
en sa présence, de l'existence de cette marche organique dont vous parlez;
tandis que mille objets bien plus hétérogènes me la manifestaient. – Enfin, 800
G 96 un soir d'été, nous étions assis sur la verdure: | nous nous entretenmes de
notre amour. – Elle étoit légèrement vêtue; et nos ames, fatiguées de sentir,
laissèrent à nos yeux la faculté de voir. – Ce principe organique, dont vous
parlez, se mêlant pour un moment avec cette attraction qui tenoit à nos
essences, pour la corrompre et la détruire, nous plongea dans le malheur. – 805

DIOKLES. Wenn das ist, Aristäus; sollte man nicht glauben, daß dieser Gang gerade eben das, was der Hang zur Vereinigung des Wesens, was diese Attraction ist, von welcher wir gleich gesprochen haben?

ARISTÄUS. O mein lieber Diokles, Du bist sehr fern von der Wahrheit! – In
 925 diesem Augenblick fühle ich, daß ich Dich belehren kann. Ich werde gewahr,
 daß ich nachgedacht habe, ohne es zu wissen; und ich will Dir itzt Alles
 sagen, was ich weiß. – Als Kind noch, wurde meine Seele von Verlangen
 und Leidenschaften ohne Zahl verzehrt, deren Heftigkeit und Unordnung
 mir den Gang und den Character derselben verbarg. Zu jung noch kam ich
 930 nach Korinth, sah hier jene berühmten Courtisanen; und wenn Du damals
 mir eben diese Frage vorgelegt hättest, würde ich Deiner Meynung gewe-
 sen | seyn. Ich habe zu Korinth Vergnügen genossen; aber verlassen habe ich V.II.161
 nichts mit schwerem Herzen, wodurch denn die Armseligkeit meiner Ver-
 gnügungen erwiesen wird. Zu Sicyon wohnte ich mit der jungen Philarete
 935 in einem Hause; sie war liebenswürdig, jung, fröhlichen Herzens; und keine
 der Vollkommenheiten, welche ihr die Natur gegeben hatte, war durch Erzie-
 hung beeinträchtigt worden. Sobald ich Philareten gesehen hatte, hatte die
 ganze übrige Welt nichts Anziehendes mehr für mich; sie war vor mir in
 einen Schleyer gehüllt, diejenigen Theile ausgenommen, welche eine Bezie-
 940 hung auf Philareten hatten. Wenn ich ihr mich näherte, schlug mein Herz,
 zitterden mir die Kniee; bald heiß, bald kalt, flog bald, oder schlich bald
 mein Blut in meinen Adern. – In ihrer Abwesenheit machte ich Alles ver-
 kehrt, und Alles viel schlechter, als alle andern, ausgenommen in Fällen,
 wo meine Einbildungskraft mir Philareten zur Zeuginn vergegenwärtigte; in
 945 ihrer Gegenwart | war ich, und fühlt' ich mich unüberwindlich. – Alles, was V.II.162
 ich aus eigener Bewegung that, hatte nur sie zum Ziel und Zweck; – mein
 Wille wirkte, als ob es ihr Wille gewesen wäre; ihr Glück, ihr Vergnügen, ihr
 Verlangen waren die meinigen; und andres Glück, andres Vergnügen kannt'
 ich nicht mehr. – Ich erinnere mich, daß wir uns unsre gegenseitige Liebe mit
 950 so vieler Verwirrung, so vieler Unordnung, so vieler Fürcht gestanden, als ob
 wir Missethaten zu bekennen gehabt hätten. – Während allen diesen Tagen
 der Unschuld, wär' ich, in ihrem Beyseyn, nie auf das Daseyn dieses orga-
 nischen Ganges der Natur, wovon du sprichst, gerathen, da doch tausend,
 weit mehr heterogene Gegenstände ihn mir sichtbar machten. – Endlich,
 955 eines Sommerabends, saßen wir auf einem Rasen, und unterhielten uns von
 unserer Liebe. – Sie war leicht gekleidet, und unsre Seelen, erschöpft durch
 das Gefühl, ließen unsern Augen das Vermögen zu sehen. – Dieses, | Dein V.II.163
 organisches Principium vermischte sich, auf einen Augenblick, mit dieser
 anziehenden Kraft, welche zu unsern Wesen gehörte, um jene zu verder-
 960 ben und zu vernichten, und stürzte uns ins Unglück. – Aus der Vermischung

C'est du mélange de ces deux principes, que naissent la pudeur et la honte. –
 M.II.42 Nous n'osames plus nous regarder. – L'innocente, la pure Philarete n'existoit
 P 692 plus ; et moi, j'étois comme un homme qui, ayant profané des autels, croit |
 G 97 voir des Dieux vengeurs le poursuivre. – Depuis ce temps, mon cher Dioclès,
 j'ai appris à aimer. – Mais je ne vous raconte ici que ce qui a un rapport 810
 direct à notre sujet ; et je puis bien vous assurer, que cette organisation, cette
 marche de la nature vers la formation de substances, n'a rien de commun
 avec ce principe qui mène vers une union d'essences. Ils peuvent coexister,
 puisque tous les deux ont le même composé pour but, savoir l'objet aimé,
 et puisque tous les deux paroissent suivre une marche homologue : je dis, 815
 G 98 paroissent ; car pour le principe organique, | il a un but, une fin fixée : il est
 fini par sa nature, comme vous avez bien prouvé ; tandis que l'autre principe
 me paroît une approximation éternelle. Ils ne coexistent jamais, sans que le
 premier corrompe plus ou moins le second. Ils paroissent souvent coexister,
 par la raison qu'il y a peu d'hommes qui sachent bien les démêler, et puisque 820
 les loix ont prétendu pouvoir les clouer ensemble. Enfin, comptez, Dioclès,
 que dans la jouissance, le moment où le premier principe trouve sa mort
 et sa fin, est le même qui détruit l'éternité du second ; comme le moment
 G 99 qui mêle un | métal ignoble et fragile à l'or pur, est celui qui en détruit la
 ductilité merveilleuse : et ceux qui n'en conviennent pas, n'ont pas réfléchi 825
 à Corinthe, ou n'ont jamais connu l'amour.

DIACLÈS. Assurément, Aristée, vous me faites bien sentir que je puis
 apprendre de vous. Le tableau que vous faites de la différence des deux
 principes, me paroît excellent : et si je vous ai bien compris, vous envisagez
 cette marche organique comme l'effet d'une loi générale, d'une impulsion 830
 donnée à l'Univers entier, par une seule grande activité déterminée, par
 G 100 une seule grande volonté ; tandis | que vous envisagez l'amour, ou le desir,
 M.II.43 comme l'effet d'une loi qui résulte de la nature de chaque individu doué
 d'intellect et de liberté. – Vous me faites remarquer, que dans les animaux
 cette marche de la nature n'a pas tel ou tel individu pour but ; mais que le 835
 sexe en général, se mêle avec le sexe en général ; et qu'elle ne se manifeste,
 comme mélange d'individu avec individu, que par accident ; puisque la fin

dieser beyden Principien entsteht das Gefühl von Schaam und Schande. – Wir getraueten uns nicht mehr, uns einander anzusehen. – Die unschuldige, die reine Philarete existirte nicht mehr; und ich – ich war wie ein Mensch, der die Altäre der Götter entheiligt hat, und allenthalben rächende
 965 Gottheiten, ihn zu verfolgen, sieht. – Von dieser Zeit an, Diokles, habe ich *lieben* gelernt. – Aber, ich erzähle dir hier nur, was auf unsre Materie eine unmittelbare Beziehung hat; und ich kann dir sehr gewiß versichern, daß diese Organisation, dieser Hang der Natur zur Bildung der Substanzen nichts
 970 Sie können coexistiren, weil alle beyde ein und dasselbe Compositum, den geliebten | Gegenstand nämlich, zum Zwecke haben, und weil alle beyde V.II.164 einen homologen Weg zu verfolgen scheinen. Ich sage, *scheinen*; denn, was das organische Principium anbetrifft, so hat dieses einen bestimmten Zweck und Ziel; es ist, seiner Natur nach, wie du auch erwiesen hast, endlich, indem
 975 das andre Principium mir eine immerwährende Annäherung scheint. Sie coexistiren niemals, ohne daß das letztere, mehr oder weniger, von dem erstern verderbt werde. Oft scheinen sie zu coexistiren, aus dem Grunde, weil es wenig Menschen giebt, welche sie gut zu trennen und von einander zu unerscheiden wissen, und weil die Gesetze geglaubt haben, sie an ein-
 980 ander knüpfen zu können. – Mit einem Wort, Diokles, sey versichert, daß in dem Genuß derjenige Augenblick, wo das erste Principium seinen Tod und sein Ende findet, auch der Augenblick ist, welcher die Ewigkeit des zweyten vernichtet, so wie der Augenblick, in welchem ein unedles Metall mit reinem Golde vereint wird, derje- | nige ist, der die bewunderungswürdige V.II.165
 985 Biegsamkeit und Geschmeidigkeit desselben vernichtet. Und diejenigen, die dieses nicht zugeben, haben nicht über Korinth nachgedacht, oder niemals die Liebe gekannt.

DIOKLES. In der That, Aristäus, Du machst mich lebhaft empfinden, daß ich von Dir lernen kann. Das Gemälde, daß Du von der Verschiedenheit
 990 dieser beyden Principien machst, ist vortrefflich; und, wenn ich Dich recht verstanden habe: so siehst Du diesen organischen Gang der Natur für die Wirkung eines allgemeinen Gesetzes, eines, dem ganzen Universum, von einer einzigen großen Wirksamkeit, einem einzigen großen Willen, gegebenen Antriebes an, indem du die Liebe, oder das Verlangen, wie die Wirkung
 995 eines Gesetzes betrachtest, welche sich aus der Natur eines jeden, mit Verstand und Freyheit begabten Individuums, ergibt. – Du führst mich auf die Be- | merkung, daß dieser Gang der Natur bey den Thieren, nicht dies V.II.166
 1000 ses oder jenes Individuum zum Zwecke hat; sondern, daß Geschlecht überhaupt sich mit Geschlecht überhaupt vermischt; und daß sie, nur vermittelst des Zufalls, als Vermischung von Individuen, sich zeigt, weil der Zweck

de toute organisation est une substance déterminée, un individu déterminé et fini. Dans l'homme ce seroit la même chose, si on lui ôtoit ces facultés
 G 101 de son ame, qui atti- | rent, non son corps, mais son essence vers une autre 840
 essence. Chez l'homme la propagation de l'espece auroit pu se faire exac-
 tement de la même façon, sans qu'il se fût jamais douté que cet acte pût
 avoir rien de commun avec le moral, ou avec le principe attractif métaphy-
 sique. Mais ce sont les loix qui ont considéré un individu comme possession
 d'un autre individu, qui ont ordonné que les deux principes marcheroient 845
 ensemble : ce qui n'est pas moins absurde, que si elles eussent ordonné à la
 G 102 force centrifuge et à la gravité, de prendre la même direction. Le mélange de |
 ces deux principes hétérogenes ensemble, devoit produire un monstre ; et ce
 monstre, c'est la honte et la pudeur, comme vous l'avez très-bien remarqué.
 Il s'est mêlé ensuite avec d'autres principes, et a produit des biens et des 850
 maux dont l'homme n'avoit aucun besoin.

ARISTÉE. Vous avez parfaitement compris mon idée, Dioclès. Mais je vous
 P 694 prie de continuer : nous sommes en si bon chemin.

DIACLÈS. Vous m'avez demandé ce que j'appelle proprement moral. Les
 lumieres que vous venez de me donner, facilitent beaucoup ma réponse.* – 855
 G 103 Ce principe que vous sentez si bien, mon | cher Aristée, cet amour, cette
 M.II.44 pente vers une union d'essence avec des êtres ou des choses quelconques,
 est une faculté qui lie en quelque façon les êtres ensemble, et qui agit en
 raison de l'homogénéité. Les loix qui dérivent de la nature de ce principe,
 ou de cette faculté, constituent le moral. L'individu est susceptible de vertus 860
 et de vices, à proportion de la perfection ou de l'imperfection de cette
 faculté en lui. Comme l'imagination, qui reçoit les idées et les images des
 relations entre les écorces de certaines choses, est parfaite à proportion du
 G 104 nombre, de la clarté, et de la tena- | cité de ces images ; ce principe attractif
 approche de la perfection, en raison du nombre, de la vivacité, et de la 865
 tenacité des sensations qu'il a des relations entre les essences de certaines
 choses. L'Etre libre et actif travaille dans cette imagination à comparer,
 composer et décomposer ces images, d'où naissent les sciences et les arts.
 Ainsi l'Etre libre et actif compare, compose et décompose ces sensations,

einer jeden Organisation eine bestimmte Substanz, ein bestimmtes Individuum ist. Bey dem Menschen würde die Sache eben so sich verhalten, wenn man ihm diese Fähigkeiten seiner Seele nähme, die seine Wesenheit, nicht seinen Körper, zu einer andern Wesenheit hinziehen. Die Fortpflanzung des Geschlechts hätte, bey dem Menschen, genau auf eben dieselbe Art geschehen können, ohne daß er jemals auf den Gedanken gekommen wäre, daß diese Handlung etwas mit dem moralischen, oder mit dem metaphysischen anziehenden Principium gemein haben könne. Aber die Gesetze sind es gewesen, die ein Individuum als den Besitz eines andern Individuums angesehen, und festgestellt haben, daß die beyden Principien zusammen gehen sollten, welches denn nicht weniger ungereimt ist, als wenn sie der Centrifugalkraft und der Schwerkraft befohlen hätten, ein und dieselbe Richtung zu nehmen. Die Vermischung dieser beyden heterogenen Principien unter einander mußte ein Ungeheuer hervor bringen; und dieses Ungeheuer ist die Schaam und Schaamhaftigkeit, wie Du sehr richtig bemerkt hast. Es hat sich, in der Folge, mit andern Principien vermischt, und hat allerhand Uebel und allerhand Gutes hervor gebracht, dessen der Mensch gar nicht bedurfte.

ARISTÄUS. Du hast meine Idee vollkommen gefaßt, Diokles; – aber fahre fort; wir sind auf so gutem Wege.

DIOKLES. Du fragtest mich, was ich eigentlich Moralisch nannte. Die Aufklärung, welche Du mir gegeben hast, erleichtert meine Antwort sehr. – Dieses Principium, Aristäus, das Du so lebhaft fühlst, diese Liebe, dieser Hang zur Vereinigung der Wesenheit mit andern Wesen, oder Dingen, von welcher Art sie sind, ist ein Vermögen, welches, in gewisser Art, die Wesen mit einander verknüpft, und das, nach Verhältniß der Homogenität wirkt. Die Gesetze, welche sich aus der Natur dieses Principiums oder dieses Vermögens ergeben, machen das Moralische aus. Das Individuum wird, je nachdem dieses Principium vollkommener oder unvollkommener in ihm wird, der Tugenden oder der Laster fähiger. So wie die Einbildungskraft, welche die Ideen, und die Bilder der Beziehungen zwischen den Schaaalen gewisser Dinge aufnimmt, nach Verhältniß der Anzahl, der Deutlichkeit und der festen Verknüpfung dieser Abbildungen mehr oder weniger vollkommen ist: so nähert dieses anziehende Principium sich der Vollkommenheit nach Maßgabe der Anzahl, der Lebhaftigkeit und der festen Verknüpfung, der Sensationen, welche es von den Beziehungen zwischen den Wesenheiten verschiedener Dinge hat. Das freye und thätige Wesen arbeitet in der Einbildungskraft diese Bilder zu vergleichen, zusammen zu setzen, auseinander zu setzen, woraus denn die Wissenschaften und die Künste entstehen. Auf eben diese Art verfährt das freye und thätige Wesen mit den Sensationen,

d'où naissent les actions morales. – C'est jusque-là, mon cher Aristée, qu'on 870
 peut pousser le parallèle entre l'intellectuel, et le moral. Vous dépeindre
 G 105 leurs différences, se- | roit ici hors de propos. Mais faisons pourtant cette
 réflexion; que les images et les idées, que l'imagination nous présente, sont
 déterminées, circonscrites, divisibles, et hors de notre essence; tandis que
 les sensations morales s'identifient avec elle, et n'ont d'autres bornes que 875
 les siennes.

ARISTÉE. Je vous prie, Dioclès, d'éclaircir cette idee.

DIACLÈS. Lorsque j'ai l'idée ou l'image d'un objet visible, tangible, ou
 sonore, je puis me figurer la moitié de sa grandeur, de son intensité, ou de
 son énergie; je puis les doubler, les tripler, les augmenter, les diminuer à 880
 G 106 ma | fantaisie; mais affecté d'amour, de haine, ou de colere, je ne saurois
 concevoir la moitié ou le double de cette colere, de cette haine ou de cet
 amour. Ces affections ne sont pas susceptibles de plus ou de moins, dans un
 M.II.45 même individu. Leur intensité est bien proportionnée à l'objet qui affecte,
 et à la sensibilité de l'individu affecté; mais toute notre essence en est 885
 imbibée. Je veux croire que l'essence d'Aristee est plus vivement pénétrée
 G 107 d'une sensation morale, que celle d'un Troglodyte (*8): mais vos deux |
 essences en seroient également saturées, a proportion de la quantité et
 de la finesse de votre sensibilité. – C'est ce principe moral par lequel un
 individu s'identifie en quelque façon avec une autre essence, par lequel il 890
 P 696 sent ce qu'elle sent, et qu'il sait se contempler soi-même, pour ainsi dire,

G 107 (*8) Diodore de Sicile,* et sur-tout Agatharchides,* dans le beau fragment que Pho- | tius*
 nous a conservé, nous donnent quelque lumiere sur ce passage. Ils disent, en parlant
 des Troglodytes,* et des Ichthyophages,* qu'ils n'avoient aucune sensation du mal
 d'autrui; et ils ajoutent d'autres choses encore, qui marquent bien que ces Peuples
 étoient presque destitués de tout sens moral, et approchoient extrêmement des Brutes.

woraus denn die moralischen Handlungen entspringen. – So weit, Aristäus, kann man die Vergleichung zwischen dem Intellektuellen und dem Moralischen treiben; ihre Unterschiede Dir bezeichnen, würde nicht zur Sache gehören. Aber, laß uns denn doch die Bemerkung machen, daß die Bilder
 1045 und Ideen, welche die Einbildungskraft uns darbietet, bestimmt, umschrieben, theilbar sind, und nicht zu unsrer Wesenheit gehören, da indessen die moralischen Sensationen mit demselben in Eines fallen, und keine andre Gränzen, als die seinigen haben.

ARISTÄUS. Erkläre Dich ein wenig deutlicher, Diokles. |

1050 DIOKLES. Wenn ich die Idee, oder das Bild von einem sichtbaren, fühl- V.II.170
 baren, oder hörbaren Gegenstande habe: so kann ich mir die Hälfte seiner Größe, seines Umfanges, oder seiner Energie gedenken; ich kann diese, nach meiner Willkühr, verdoppeln, und vervielfältigen; aber, von Liebe, Haß oder Zorn afficirt, läßt sich die Hälfte, oder die Verdoppelung dieses Zornes, die-
 1055 ses Hasses, dieser Liebe nicht begreifen. Diese Affekten sind, in ein und demselben Individuum des mehrern oder wenigern nicht fähig. Ihr Umfang steht zwar in Verhältniß mit dem Gegenstande, welcher afficirt, und mit der Reizbarkeit des afficirten Individuums; aber sie füllen gleichsam unsere ganze Wesenheit. Ich glaube gern, daß die Wesenheit des Aristäus lebhafter
 1060 von einer moralischen Sensation durchdrungen wird, als ein Troglodyt; (*8) aber eurer beyder Wesen- | heit wird, nach Maßgabe der Größe und V.II.171
 der Feinheit eurer Reizbarkeit, gleich sehr davon durchdrungen. – Vermöge dieses moralischen Principiums fällt Ein Individuum, auf gewisse Art, mit einem andern, in Eines zusammen; vermöge desselben fühlt es, was das
 1065 andre fühlt, und vermag sich selbst, aus dem Mittelpunkt des andern, um

(*8) Diodorus von Sicilien, und Agatharchides, in dem schönen Fragment, das Photius uns | aufbewahrt hat, geben uns einige Aufklärung über diese Stelle. Sie sagen, wie V.II.171
 sie von den Trogloditen und Ichthyotphagen reden, daß diese keine Sensationen von dem Uebel anderer hätten; und sie setzen noch andre Dinge hinzu, welche sehr gut beweisen, das diese Völker fast gänzlich des moralischen Sinnes beraubt waren, und sich außerordentlich sehr den Thieren näherten.

G 108 du centre d'un autre individu : (*9) | et c'est de-là que naissent les sensations
 M.II.46 de commisération, de justice, de devoir, de vertus, de vices, et enfin toutes
 G 109 les | qualités qui distinguent l'homme de l'animal, et par lequel il tient
 au principe législatif de l'Univers. C'est par ce principe, qu'un individu 895
 G 110 devient son propre juge; il se juge comme | un autre le jugeroit; et c'est
 dans cette école qu'il apprend à rougir, qu'il apprend à se perfectionner,
 et à se rendre heureux. Car quelle idée se faire du vrai bonheur, Aristée,
 si ce n'est l'état d'un Etre qui, par cette faculté, se regardant du centre de
 toute essence qui l'environne, se voit toujours également beau et parfait; 900
 d'un Etre qui est toujours dans les autres, pour jouir du brillant spectacle
 et de l'énergie de sa propre perfection, et qui est toujours dans lui-même,
 pour se la conserver? – Si notre intelligence bornée est accompagnée d'un
 G 111 tel principe, d'un tel germe de | bonheur, pourriez-vous croire, Aristée, que
 l'Intelligence infiniment grande, et infiniment puissante, que nous avons 905
 trouvée, puisse en être destituée? – Comprenez-vous maintenant ce que
 j'entends par moral?

(*9) Il paroît par tout le raisonnement de Dioclès, qu'il attribue à l'Ame quatre fa- |
 G 108 cultés distinctes : * savoir, l'Imagination, qui n'est que le réceptacle de toutes les idées;
 l'Intellect, qui compare, compose et décompose ces idées; la Velléité, ou la faculté de
 pouvoir vouloir et agir; et enfin le Principe moral, qui est tantôt sensible et passif,
 et tantôt actif. Par ce principe l'Ame est attirée vers une autre essence quelconque,
 et s'y attache; elle sent les biens et les maux de cet autre, presque aussi vivement
 qu'elle sent ses propres jouissances ou souffrances; et alors ce principe ne paroît que
 passif: mais lorsque identifiée, pour ainsi dire, avec un autre individu, l'Ame réfléchit
 sur elle-même, ce principe devient actif; l'Ame juge de ses propres rapports avec cet
 G 109 individu, et de ses propres actions vis-à-vis de cet individu; elle se voit elle- | même,
 pour ainsi dire, par dehors, et elle se juge comme l'autre la jugeroit: et delà naît ce
 qu'on appelle conscience, repentir, et ce plaisir que donne le sentiment intime d'avoir
 M.II.46 fait une bonne action. Identifiée avec l'autre, le bien qu'elle lui fait, c'est un bien
 qu'elle se fait proprement à elle-même; elle jouit de ses propres bienfaits, et il s'ensuit,
 que si la sensibilité, ou la passivité du principe moral étoit toujours accompagnée
 d'une activité proportionnée, il ne sauroit y avoir ce qu'on appelle cruauté et injustice,
 l'homme feroit du bien à un autre, puisqu'il se fait l'autre: il fait le bien pour se faire
 du bien. Il faut avouer que ce raisonnement de Dioclès établit bien le précepte : * Aime
 ton Prochain comme toi-même.

892 (*9)] *En note* : propres jouissances] JJ²W jouissances

mich so auszudrücken, zu betrachten; (*9) und hieraus ent- | stehen denn die V.II.172
 Sensationene von Mitleid, von Gerechtigkeit, von Pflicht, von Tu- | genden, V.II.173
 und von Lastern, mit einem Wort, von allen Eigenschaften, welche den
 Menschen von dem Thiere unterscheiden, und vermöge dessen er an das
 1070 gesetzgebende Principium des Universums geknüpft ist. Vermittelst dieses
 Principiums wird ein Individuum sein eigener Richter; er beurtheilt sich,
 wie ein anderer ihn beurtheilen würde; und, in dieser Schule lernt er, zu
 erröthen, lernt, sich zu vervollkommen, und sich glücklich zu machen. Denn
 welchen Begriff kann man sich von Glückseligkeit machen, Aristäus, wenn
 1075 es nicht der Zustand eines | Wesens ist, das, vermittelst dieses Vermögens, V.II.174
 sich aus dem Mittelpunkt eines jeden Wesens, das ihn umringt, betrachtet,
 und sich immer gleich schön und vollkommen sieht; eines Wesens, das
 immer in den andern lebt, um das glänzende Schauspiel, und die Energie
 seiner eigenen Vollkommenheit zu genießen, und immer in sich selbst,
 1080 um diese sich zu erhalten. – Wenn unser eingeschränkter Verstand mit
 einem solchen Principio, einem solchen Keim von Glückseligkeit verbunden
 ist, kannst Du glauben, Aristäus, daß das unendlich große, und unendlich
 mächtige Wesen, das wir gefunden haben, dessen beraubt seyn könne? –
 Verstehst Du itzt, was ich unter dem Moralischen verstehe?

- (*9) Es erhellt aus dem ganzen Raisonnement des Diokles, das er der Seele vier verschiede-
 ne Fähigkeiten, oder Vermögen zueignet, nämlich, Einbildungskraft, welche nichts,
 als das Behältniß aller Ideen ist; Verstand, welcher diese Ideen vergleicht, zusammen-
 setzt, und auseinander legt; die Willenskraft, oder | das Vermögen, zu wollen und zu V.II.172
 wirken, und das moralische Principium, das bald reizbar und leidend, und bald thätig
 sich verhält. Vermittelst dieses Principiums wird die Seele durch eine andere Wesen-
 heit, welche es sey, an sich gezogen, und hängt sich an dieselbe; sie fühlt die Leiden und
 die Freuden dieser andern fast eben so lebhaft als ihr eignes Glück und Unglück; und
 alsdann scheint dieses Principium nur passiv zu seyn; aber, wenn es, um so zu sagen,
 identisirt mit einem andern Individuum ist, und die Seele über sich selbst nachdenkt:
 so wird dieses Principium thätig; die Seele beurtheilt ihre eigenen Verhältnisse zu die-
 sem Individuo, und ihre eigenen Handlungen gegen dasselbe; sie sieht sich selbst, so
 zu sagen, außer sich, und beurtheilt sich, wie die andre sie beurtheilen würde, und
 daraus entsteht das, was man Gewissen und Reue nennt, und das Vergnügen, wel-
 ches uns das innere Gefühl giebt, eine gute Handlung gethan zu haben. Identisirt mit
 einer andern, ist das Gute, das sie dieser erzeugt, eigentlich ein Gut, das sie sich selber
 thut; sie genießt ihrer eigenen Wohlthaten; | und hieraus folgt, daß, wenn die Reizbar- V.II.173
 keit, oder die Passivität des moralischen Principiums immer mit einer proportionirten
 Wirksamkeit verbunden wäre, das nicht Statt haben könne, was man Grausamkeit und
 Ungerechtigkeit nennt; ein Mensch würde dem andern Gutes erzeugen, weil er sich
 selbst zu diesem andern macht; er thut das Gute, um sich selbst Gutes zu thun. Man
 muß gestehen, daß, durch dieses Raisonnement des Diokles, das Gebot: „Liebe deinen
 Nächsten, wie dich selbst“, sehr gut eingeschränkt wird.

ARISTÉE. Si sentir est comprendre, je l'ai parfaitement compris.

DIOCLÈS. La conviction du sentiment vaut bien celle de l'intellect, mon cher Aristée. – Mais examinons encore les loix qui paroissent gouverner 910 les différentes parties de l'Univers que nous connoissons. Il y en a de deux especes; l'une contient celles qui dérivent de la nature-même des essences; M.II.47 l'autre cel- | les qui sont imposées de dehors. – Dans toutes les parties phy- G 112 siques ou matérielles de l'Univers, nous voyons une attraction mutuelle et réciproque. Dans le physique nous avons vu que la réactivité, ou l'inertie 915 parfaite, est un attribut essentiel de la matiere. Cette inertie, ou cette réactivité, n'est proprement, dans une chose, que la force avec laquelle elle est ce qu'elle est; puisqu'elle n'est réactive que par cette force, et à proportion de cette force. L'action primitive, qui a le pouvoir de vaincre cette inertie, G 113 et qui met les corps en mouvement, n'est donc pas physique, ou corpo- | 920 relle, mais d'une autre nature que la matiere. Supposons cette action primitive détruite, l'Univers sera un, par l'attraction mutuelle de ses parties; et les forces d'être, ou les inerties de toutes les parties, formeront ensemble une seule force d'être, une seule inertie, savoir, celle de l'Univers entier. Par conséquent c'est cette action primitive qui empêche l'Univers d'être 925 un; c'est cette action, cette énergie, cette cause primitive de mouvement quelconque, qui met toutes les parties de l'Univers dans un état forcé, dans G 114 l'état d'un ressort tendu, qui devient, par | sa tension forcée, cause seconde et propagatrice d'action et de mouvement. Nous voyons par-là, que l'état naturel de l'Univers est d'être un; que l'attraction n'est encore que le retour 930 des parties de l'Univers à leur état naturel; qu'elle n'est autre chose que la force d'être, ou l'inertie de l'Univers entier, et que cette inertie de l'Univers tient intimement à son essence, étant non seulement un attribut essentiel de chacune de ses parties, mais aussi de toute sa masse en bloc; enfin, que l'inertie est la seule loi intrinseque de l'Univers physique, laquelle dérive 935 directement de sa nature. | Or sans considérer nos démonstrations tirées du fini, et des bornes de l'Univers, je demande, si l'on pourroit se figurer un Etre, dont la nature seroit plus diamétralement opposée à celle d'un M.II.48 Etre qui existeroit par essence, que cet Univers matériel, ce symbole parfait

1085 *ARISTÄUS.* Wenn empfinden begreifen ist: so habe ich Dich vollkommen begriffen.

DIOKLES. Die Ueberzeugung des Gefühls ist wohl so viel werth, als die Ueberzeugung des | Verstandes, mein lieber Aristäus. – Aber, laß uns noch V.II.175 die Gesetze untersuchen, wodurch die verschiednen Theile des Universums, welche wir kennen, regiert zu werden scheinen. Es giebt deren zwey Arten; 1090 die eine Art enthält alle diejenigen, welche sich aus der Natur der Wesenheiten selbst ergeben; die andre diejenigen, welche von außen aufgelegt werden. In allen physischen, oder materiellen Theilen des Universums sehen wir eine gegenseitige anziehende Kraft. Wir haben gesehen, daß im Physischen die Gegenwirkung, oder die vollkommene Trägheit ein wesentliches 1095 Attribut der Materie ist. Diese Trägheit, oder diese Gegenwirkung ist eigentlich in einem Dinge nichts, als die Kraft, mit welcher es ist, was es ist, weil es nur durch diese Kraft, und, nach Maßgabe dieser Kraft, entgegen wirkt. Die primitive Kraft, oder der erste Anstoß, welcher das Vermögen hat, diese 1100 Trägheit zu überwinden, und der die Körper in Bewegung setzt, ist also nicht physisch, oder körperlich, sondern | von einer andern Natur, als die Materie. V.II.176 Laß uns annehmen, daß diese primitive Kraft vernichtet wäre: so würde das Universum, mittelst der gegenseitigen Anziehung seiner Theile, Eines seyn; und die Kräfte zu seyn, oder die Trägheit aller Theile, werden zusammen eine einzige Kraft zu seyn, eine einzige Trägheit, die Trägheit des ganzen 1105 Universums nämlich, bilden. Folglich verhindert diese primitive Kraft das Universum in Eins zu fallen; diese Wirkung, diese Energie, diese primitive Ursache aller und jeder Bewegung versetzt alle Theile des Universums in einen gezwungenen Zustand, in den Zustand einer gespannten Springfeder, 1110 die, vermöge ihrer gezwungenen Spannung, eine zweyte Ursache, und eine Fortpflanzerinn von Wirkung und Bewegung wird. Hieraus sehen wir, daß es der natürliche Zustand des Universums ist, Eines zu seyn; daß die Anziehung nichts ist, als die Rückkehr der Theile des Universums in ihren natürlichen Zustand; daß sie nichts ist, | als die Kraft zu seyn, oder die Trägheit des V.II.177 gesammten Universums, und daß diese Trägheit des Universums genau an die Wesenheit desselben geknüpft, und nicht bloß ein wesentliches Attribut eines jeden seiner Theile, sondern auch der Masse desselben, im Ganzen; mit einem Wort, daß sie das einzige innere Gesetz des physischen Universums ist, welches gerades Weges aus der Natur desselben herfließt. Nun frage 1115 ich, ohne Rücksicht auf unsere, aus dem Endlichen, und den Gränzen des Universums gezogene Demonstrationen zu nehmen, ob man sich ein Wesen denken könne, dessen Natur der Natur eines Wesens, dessen Wesenheit die Existenz ist, mehr und gerader entgegen gesetzt wäre, als dieses materielle Universum, als dieses vollkommene Sinnbild von Passivität, dessen 1120

de passivité, dont les modifications vagabondes dépendent absolument de principes d'un autre nature, enfin cet Univers, qui, bien loin d'être sa propre cause primitive, ne sauroit être cause primitive de rien. – Mais examinons les loix qui concernent les parties actives de l'Univers. Lorsque nous réfléchissons | sur le moment où notre volonté devient active, ou applique son activité sur la matière, pour produire quelque effet, ou quelque changement ou mouvement, quelque attention que nous y mettions, nous ne saurions nous appercevoir de la transformation de notre volonté active en effet. – Si nous prenons l'exemple le plus simple, savoir le cas où nous mettons notre propre corps dans un mouvement très-rapide, nous remarquons distinctement, que, pour faire cesser ou ralentir ce mouvement, une volonté active contraire à la précédente ne suffit pas, mais que nous devons cher- | cher des obstacles à ce mouvement dans les choses de dehors : d'où il est évident que l'activité, ou l'action, ou la volonté agissante, une fois appliquée à une chose hors d'elle, dure, et ne périt que par des obstacles, dont les actions et les réactions sont plus fortes que l'intensité de cette première action appliquée. – De plus, le mouvement qui résulte d'une action, ou d'une volonté active, est également proportionné, et à l'intensité de cette action, et à la force d'être, ou à l'inertie, ou à la quantité inerte, de la chose qui est mise en mouvement. Mais comme l'intensité de l'action, au | moment de la première impulsion, est déterminée, et que la quantité de la force d'être, ou de l'inertie de cette chose en mouvement, est déterminée de-même, il s'ensuit que le mouvement est déterminé, et par conséquent uniforme, et ainsi éternel par sa nature, c'est-à-dire, uniquement destructible par des obstacles, dont l'intensité est plus forte que la sienne. – C'est par-là que nous voyons la continuité éternelle d'action, ou d'effet d'activité, d'où résulte le mouvement.

M.II.49 *ARISTÉE.* Je vous prie, mon cher Dioclès, de vouloir me répéter ce que vous venez de dire sur | le mouvement; sans quoi je ne saurois vous suivre.

DIOCLÈS. Je dis que le mouvement est proportionné à l'intensité du principe actif qui le produit, et à l'inertie ou à la quantité inerte du corps mis en mouvement. Cette intensité du principe actif, et cette quantité inerte du corps qui va être mu, sont déterminées. Par conséquent le mouvement est déterminé. Mais le mouvement est déterminé dans un moment, comme il l'est dans tout moment. Par conséquent il est uniforme par sa nature, et ainsi éternel par sa nature; et il s'ensuit encore que, comme les effets sont

1125 unbestimmte Modificationen schlechterdings von Principien einer andern
 Natur abhängen, mit einem Worte, als dieses Universum, das, weit entfernt
 seine eigene primitive Ursache zu seyn, die primitive Ursache von | Nichts V.II.178
 seyn kann? – Aber, laß uns die Gesetze untersuchen, welche die thätigen
 Theile des Universums betreffen. Wenn wir über den Augenblick nachden-
 1130 ken, in welchem unser Wille thätig wird: so wenden wir seine Thätigkeit auf
 die Materie an, um irgend eine Wirkung, oder Veränderung, oder Bewegung
 hervor zu bringen. So aufmerksam wir auch hiebey seyn mögen: so vermö-
 gen wir doch nicht die Umschaffung unsers thätigen Willens in Wirkung
 wahrzunehmen. – Wenn wir das allereinfachste Beyspiel untersuchen, den
 1135 Fall nämlich, daß wir unsern Körper in eine sehr schnelle Bewegung verset-
 zen: so bemerken wir sehr deutlich, daß, um diese Bewegung zu mäßigen,
 oder zu endigen, ein, dem vorhergehenden entgegengesetzter thätiger Wille
 nicht hinlänglich ist, sondern daß wir dieser Bewegung in äußern Dingen
 Hindernisse suchen müssen, woraus es denn, augenscheinlich, sich ergibt,
 1140 daß Thätigkeit, oder Handlung, oder wirksamer Wille, wenn er einmal auf
 eine äußere Sache angewandt | ist, fort dauert, und nur durch Hindernisse V.II.179
 gehemmt wird, deren Wirkungen und Gegenwirkungen stärker sind, als die
 Kraft dieser ersten angewandten Thätigkeit. – Noch mehr, die Bewegung,
 welche aus einer Thätigkeit, oder einem thätigen Willen erfolgt, steht gleich
 1145 sehr mit der Intensität dieser Thätigkeit, und mit der Kraft zu seyn, oder der
 Trägheit, oder der trägen Quantität des Dinges, welches in Bewegung gesetzt
 worden ist, im Verhältniß. Aber, da die Intensität der Thätigkeit, im Augen-
 blick des ersten Anstoßes, so wie auch die Quantität der Kraft zu seyn, oder
 der Trägheit des, in Bewegung seyenden Dinges, bestimmt ist: so folgt hier-
 1150 aus, daß auch die Bewegung bestimmt, und folglich gleichförmig, und also
 auch ihrer Natur nach ewig ist, das heißt, daß sie nur durch Hindernisse zer-
 stört werden kann, deren Intensität stärker ist, als die ihrige. – Hieraus sehen
 wir denn die ewige Fortdauer von Handlung oder von Wirkung der Thä- | tigkeit V.II.180
 keit, woraus die Bewegung sich ergibt.

1155 *ARISTÄUS.* Ich bitte Dich, Diokles, wiederhole, was Du über Bewegung
 gesagt hast; sonst kann ich Dir nicht folgen.

1160 *DIOKLES.* Ich sage, daß die Bewegung der Intensität des wirkenden Prin-
 cipiums, wodurch sie hervor gebracht wird, und der Trägheit, oder der trä-
 gen Quantität des, in Bewegung gesetzten Körpers, gemäß ist. Diese Inten-
 sität des wirkenden Principiums, und diese träge Quantität des Körpers,
 der bewegt werden soll, sind bestimmt; folglich ist auch die Bewegung be-
 stimmt. Aber, die Bewegung ist in Einem Augenblick bestimmt, wie sie es in
 jedem Augenblick ist. Folglich ist sie, ihrer Natur nach, einförmig, und also
 auch, ihrer Natur nach, ewig. Und auch hieraus folgt, daß, da die Wirkungen

G 120 proportionnés à leurs | causes, tout premier principe de mouvement est
éternel par sa nature.

ARISTÉE. Je l'avoue. Mais si je suppose l'intensité du principe actif nulle, le mouvement devient nul, c'est-à-dire, devient repos, et ainsi le même raisonnement que vous venez de faire sur le mouvement, aura lieu pour le 980
repos.

DIOCLÈS. Cela est très vrai, Aristée; et tout ce que j'ai à dire là-dessus, c'est qu'il est étonnant que les hommes voyant si distinctement, par un raisonnement beaucoup plus simple, l'éternité du repos, ils n'en aient pas
G 121 conclu directement celle du | mouvement, et par conséquent celle du prin- 985
cipe actif, qui est sa cause. – Mais poursuivons. Si nous examinons à present ces deux principes, les seuls universels que nous connoissions dans la nature, l'activité et l'inertie, nous voyons que le premier peut bien mener le second à l'organisation, et à la formation de substances déterminées; mais ni l'un ni l'autre de ces principes ne nous offre une puissance productrice qui crée. 990
Dans le second, la chose est manifeste par elle-même; et dans le premier,
G 122 nous ne voyons qu'une puissance qui modifie des relations entre des choses |
M.II.50 qui sont, qui existent. D'ailleurs nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes, pour sentir que nous n'existons pas par essence, et que nous ne sommes pas la cause de notre existence. – Cela prouve évidemment, Aristée, que les deux 995
principes tiennent leur existence et leur origine d'ailleurs. – Pour ce qui est du second, je crois que vous en demeurez d'accord, et que vous n'avez plus de difficulté à faire?

ARISTÉE. Aucune, mon cher Dioclès. Mais vous paroissiez vouloir dire quelque chose au sujet de l'activité. Je vous supplie, songez qu'il ne faut 1000
laisser rien en arriere. |

G 123 DIOCLÈS. Activité, dans un Etre, c'est la faculté de pouvoir agir sur des choses qui se trouvent à sa portée. Cette activité, cette énergie, ce principe de force, a toutes les directions possibles; et c'est en quoi consiste sa liberté: c'est une force vague, qui constitue la velléité, ou la faculté de pouvoir vou- 1005
loir. Si nous considérons cette faculté dans un Etre insensé, dans Penthée,* dans Ajax* en fureur, nous la voyons pure et indéterminée; et si les corps d'Ajax et de Penthée ne les obligeoient pas à mille actions, contradictoires

1165 ihren Ursachen angemessen sind, jedes | erste Principium von Bewegung, V.II.181
seiner Natur nach, ewig ist.

ARISTÄUS. Das räum' ich ein. Aber, wenn ich annehme, daß die Intensität
des wirkenden Principiums Nichts ist: so wird auch die Bewegung Nichts,
das heißt, sie wird Ruhe; und folglich wird Dein Raisonement über die
1170 Bewegung auch von der Ruhe gelten.

DIOKLES. Das ist sehr wahr, Aristäus; und Alles, was ich darüber zu sagen
weiß, ist, daß es in Verwunderung setzen muß, wie die Menschen, die, ver-
möge eines viel einfachern Raisonements, die Ewigkeit der Ruhe so deut-
lich sehen mußten, nicht gerades Weges daraus die Ewigkeit der Bewegung,
1175 und folglich auch des thätigen Principiums schlossen, welches die wirkende
Ursache derselben ist. – Aber, laß uns fortfahren. – Wenn wir itzt diese bey-
den Principien, die einzigen allgemeinen, die wir in der Natur kennen, die
Acti- | vität, und die Trägheit, untersuchen: so sehen wir, daß das erstere V.II.182
zwar das zweyte zur Organisation, und zur Bildung bestimmter Substanzen
1180 führen könne; aber keines dieser beyden Principien zeigt uns eine hervor-
bringende Macht, welche schafft. In dem zweyten ist die Sache von sich
selbst offenbar, und in dem erstern sehen wir nur ein Vermögen, welches
Verhältnisse unter den Dingen, welche sind, welche existiren, modificirt.
Ueberdem, brauchen wir nur in uns selbst zurück zu kehren, um zu füh-
1185 len, daß es nicht zu unserer Wesenheit gehört, zu existiren, und daß wir
nicht die Ursache unser Existenz sind. – Hierdurch wird denn, augenschein-
lich, erwiesen, Aristäus, daß die beyden Principien ihre Existenz und ihren
Ursprung anderweitig her haben. – Was das zweyte anbelangt: so wirst Du,
denk' ich, meiner Meynung seyn, und keine Schwierigkeiten mehr vorzu-
1190 bringen haben? |

ARISTÄUS. Keine mehr, lieber Diokles. – Aber, Du scheinst Etwas über V.II.183
die Activität sagen zu wollen. Ich bitte Dich, zu bedenken, daß man Nichts
zurück lassen muß.

DIOKLES. Thätigkeit oder Wirksamkeit in einem Wesen ist das Vermö-
1195 gen, auf Dinge wirken zu können, bis zu welchen es reichen kann. Diese
Wirksamkeit, diese Energie, dieses Principium von Kraft ist aller möglichen
Richtungen fähig, und darin besteht seine Freyheit; es ist eine unbestimmte
Kraft, in welcher die Willenskraft, oder das Vermögen, wollen zu können,
besteht. Wenn wir dieses Vermögen in einem unsinnigen Wesen, in einem
1200 Pentheus, in einem wüthenden Ajax, betrachten: so sehen wir sie rein und
unbestimmt; und wenn Pentheus und Ajax nicht durch ihren Körper zu tau-
send Handlungen genöthigt würden, die zwar widersprechend, aber, dem

1179 bestimmter] V bestimmter

- G 124 à la vérité, mais pourtant déterminées en apparence, nous | verrions Ajax et
 P 702 Penthée sans mouvement, exhaler leur force et leur énergie, comme un aro- 1010
 mate exhale son odeur, dans toutes les directions. Si nous contemplons cette
 faculté dans le prudent et sage Ulysse,* elle est toute déterminée : toute son
 énergie est concentrée, et dirigée vers un seul but ; et elle est toute volonté.
 Nous voyons par-là, que l'Etre actif est nécessairement doué d'intellect, pour
 changer cette velléité vague, ou cette faculté de pouvoir vouloir, en volonté 1015
 déterminée. L'intellect, et l'imagination qui lui appartient, détruits, il veut
 G 125 et agit sans effet, faute | de point d'appui et de but. L'activité ou la velléité
 intellectuelle seule ne sauroit avoir pour but que la conservation exclusive
 de l'individu ; ce qui fournit un très-petit nombre de volontés, ou de déter-
 M.II.51 minations d'activité ; mais lorsque l'Etre actif est doué du principe moral, 1020
 qui le transporte, pour ainsi dire, dans d'autres êtres, et le fait sentir, souf-
 frir, et jouir pour eux, cette activité acquiert un ton de noblesse et de gran-
 deur, proportionné à l'étendue et à la délicatesse du principe moral dans
 cet Etre. Enfin, de quelque côté qu'on examine ce qu'on appelle activité,
 G 126 action | primitive, cause pure de mouvement, ce principe pourra s'appeller 1025
 l'Ame du monde, mais ne sauroit s'élever qu'à la faculté de modifier ce qui
 est, à une faculté législative si l'on veut, mais jamais à la puissance créa-
 trice. Cette Puissance est un principe infiniment au-dessus de notre intellect,
 mais dont l'existence est tout aussi indubitable que celle de l'Univers entier ;
 puisque, sans l'existence de cette Puissance, celle de l'Univers entier seroit 1030
 absurde. Voilà le Dieu qui a créé l'Univers, qui lui a donné une impulsio-
 G 127 nnel, et enfin, dont la maniere d'être est susceptible de bonheur. 1035

ARISTÉE. Mais aussi de malheur, mon cher Dioclès ! – Quoiqu'il en soit,
 vous m'avez parfaitement convaincu de l'existence nécessaire d'un Etre
 suprême, qui a tout créé. Mais voici des difficultés qui me restent. La seule
 G 128 relation sous laquelle nous connoissons cet | Etre, c'est qu'il a tout créé : 1040
 or, si je vous ai bien compris, le principe créateur est d'un ordre infiniment

Anschein nach, dennoch determinirt | sind: so würden wir sie ohne Bewe- V.II.184
 gung, und ihre Kraft und Energie, gleichsam wie den Geruch eines Gewür-
 1205 zes, in allen möglichen Richtungen verfliegen sehen. Betrachten wir dieses
 Vermögen in dem klugen und weisen Ulysses: so ist es ganz determinirt:
 seine ganze Energie ist concentrirt, und auf einen einzigen Zweck gerichtet;
 sie ist ganz Wille. Hieraus sehen wir denn, daß das thätige Wesen, nothwen-
 diger Weise, mit Verstand begabt ist, um diese unbestimmte Willenskraft,
 1210 oder dieses Vermögen, wollen zu können, in einen determinirten Willen zu
 verändern. Sind Verstand und Einbildungskraft, welche ihm zugehören, ver-
 nichtet: so will und wirkt es, aus Mangel von Zweck und Richtung, ohne
 Wirkung. Die Thätigkeit, oder die intellektuelle Willenskraft allein, kann zu
 ihrem Zwecke Nichts, als die alleinige Erhaltung des Individuums haben,
 1215 welches denn nur eine kleine Anzahl von Willen, oder von Bestimmungen
 der Wirksamkeit giebt. Aber, wenn das thätige Wesen mit dem | moralischen V.II.185
 Principio begabt ist, wodurch es gleichsam in andre Wesen versetzt wird,
 und für sie empfindet, leidet, genießt: so erlangt diese Thätigkeit ein Anse-
 hen von Edelmuth und Größe, das dem Umfange, und der Delicatesse des
 1220 moralischen Principiums in diesem Wesen angemessen ist. Mit einem Wort,
 von welcher Seite man das, was man Thätigkeit, primitive Wirkung, reine
 Ursache von Bewegung nennt, untersucht: so kann dieses Principium Welt-
 seele heißen; es kann sich aber nie höher, als bis zu dem Vermögen, das zu
 modificiren, was ist, nie höher, als bis zu einem, wenn man will, gesetzge-
 1225 benden Vermögen, niemals bis zu der erschaffenden Macht erheben. Diese
 Macht ist ein, unendlich über unsern Verstand erhabnes Principium, aber
 dessen Existenz eben so unzweifelbar ist, als die Existenz des ganzen Uni-
 versums, weil, ohne die Existenz der erstern Macht, die Existenz des ganzen
 Universums eine Ungereimtheit seyn würde. – Und dieses ist denn der Gott, | V.II.186
 1230 der das Weltall erschaffen, der ihm, zur Bildung von Substanzen, unaufhör-
 lich, und ohne Ende, einen ewigen Anstoß gegeben, der es mit freyen Wesen
 bevölkert hat, deren Wirksamkeit Gränzen, aber nicht in der Natur dersel-
 ben, sondern in der Wirksamkeit, oder in der Gegenwirkung dessen findet,
 was sie umringt; deren Wesenheit von Natur ewig ist, weil die Bewegung, die
 1235 aus der Wirksamkeit dieser Wesenheit entspringt, ewig – und deren Art zu
 seyn, endlich, der Glückseligkeit fähig ist.

ARISTÄUS. Aber auch des Unglücks, mein lieber Diokles! – – Doch, dem
 sey, wie ihm wolle, Du hast mich vollkommen von der Existenz eines höch-
 sten Wesens, das Alles geschaffen hat, überzeugt. – Aber, es sind mir denn
 1240 doch noch Schwierigkeiten übrig. Das einzige Verhältniß, unter welchem
 wir dieses Wesen kennen, ist, daß es Alles erschaffen hat. Nun ist, wenn
 ich Dich recht verstanden habe, das | schaffende Principium von einer, V.II.187

au-dessus de celui du principe d'activité ; il est infiniment au-dessus de notre intellect. Ainsi, quelle idée, mon cher Dioclès, me ferai-je du Dieu. Je ne puis le comparer à rien. – Si je me suppose des relations avec lui, il faut qu'il y ait quelque analogie entre lui et moi. Je ne la trouve pas dans ma figure, 1045
 M.II.52 dans mes forces, dans mon intellect : et si je la cherche dans la partie la plus belle de mon essence, comment pourrais-je lui attribuer de la bonté, de la
 G 129 justice, et toutes ces qualités | qui décorent les foibles mortels, et qui dérivent uniquement de leur manière d'être, non comme une propriété du cercle dérive de sa nature, mais comme le feuillage épais d'un chêne vigoureux 1050
 dérive du sol qui le nourrit.

DIOCLÈS. Le germe du chêne, Aristée, renfermoit dans son sein cette riche verdure ; et le terrain fertile a favorisé ses développements. – Si ce grand Aristide* n'avoit jamais eu l'occasion de faire paroître sa justice, l'auriez-vous cru injuste ? 1055

ARISTÉE. Je ne l'aurois cru ni juste, ni injuste.

P 704
 G 130 *DIOCLÈS.* Mais sachant maintenant | qu'il étoit juste, vous convenez, sans doute, qu'Aristide avoit en lui tout ce qu'il falloit pour être juste ?

ARISTÉE. Oui.

DIOCLÈS. Par conséquent, il auroit eu ce qu'il faut pour être juste, quoique 1060
 les occasions eussent pu lui manquer pour le faire paroître.

ARISTÉE. Je l'avoue.

DIOCLÈS. Par conséquent, la justice d'Aristide tenoit à son essence comme la propriété du cercle tient à la nature du cercle : et il en est de-même de toutes les vertus. 1065

ARISTÉE. Et la cruauté de Phalaris* tenoit-elle aussi à son essence ? |

G 131 *DIOCLÈS.* Oui, mon cher. Mais je sens ce que vous voulez dire. – Pour comparer Aristide et Phalaris, il ne faut pas comparer les bonnes actions du
 M.II.53 premier, avec les mauvaises de l'autre : ces deux especes d'actions sont des contraires par leurs effets ; les unes ont produit du bien, les autres du mal : 1070
 mais il n'en faut pas conclure qu'Aristide et Phalaris sont des contraires. Ils different en degrés de perfection. Il manque à Phalaris la partie qui fait la beauté d'Aristide. Et croyez-vous que si Phalaris avoit eu la faculté de
 G 132 se contempler du sein du malheureux qui mu- | gissoit dans son taureau, Phalaris eût été assez insensé pour être cruel ? 1075

unendlich höhern Art, als das Principium von Wirksamkeit, oder Thatigkeit; es ist unendlich weit über unsre Fassung erhaben. Welchen Begriff, lieber
 1245 Diokles, muß ich mir folglich von Gott machen? Ich kann ihn mit Nichts vergleichen. – Soll ich Verhältnisse zwischen ihm und mir annehmen: so muß einige Analogie zwischen ihm und mir seyn. Ich finde diese nicht in meiner Figur, nicht in meinen Kräften, nicht in meinem Verstande; und suche ich sie in dem allerschönsten Theile meines Seyns, wie kann ich
 1250 ihm Güte, wie Gerechtigkeit, und alle diejenigen Eigenschaften zuschreiben, welche die Zierde der armen Sterblichen sind, die aber einzig und allein sich von ihrer Art zu seyn herschreiben, nicht, wie eine Eigenschaft des Cirkels sich von der Natur desselben herschreibt, sondern wie das dicke Laubwerk einer starken Eiche von dem Grund und Boden, der sie nährt. |

1255 *DIOKLES.* Der Keim der Eiche, Aristäus, trug dieses schöne Laubwerk in sich; und der fruchtbare Boden hat die Entwicklung desselben begünstigt. – V.II.188
 Wenn der grosse Aristides nie Gelegenheit gehabt hätte, seine Gerechtigkeit zu zeigen, hättest Du ihn für ungerecht gehalten?

ARISTÄUS. Weder für gerecht, noch für ungerecht.

1260 *DIOKLES.* Aber, da Du itzt weißt, daß er gerecht war: so giebst Du, zweifelsohne, zu, daß Aristides Alles das in sich hatte, was er bedurfte, um gerecht zu seyn? –

ARISTÄUS. Allerdings.

DIOKLES. Folglich hätte er Alles gehabt, was nöthig ist, um gerecht zu
 1265 seyn, auch wenn ihm die Gelegenheiten gefehlt hätten, es zu zeigen. |

ARISTÄUS. Das räum' ich ein.

V.II.189

DIOKLES. Folglich kam die Gerechtigkeit des Aristides seiner Wesenheit eben so zu, wie die Eigenschaft des Cirkels der Natur des Cirkels; und eben so verhält es sich mit den andern Tugenden.

1270 *ARISTÄUS.* Und die Grausamkeit des Phalaris – war sie auch mit der Wesenheit desselben eben so verknüpft?

DIOKLES. O ja, mein Lieber! Aber, ich merke, was Du sagen willst. – Um den Aristides mit dem Phalaris zu vergleichen, muß man die guten Handlungen des erstern nicht mit den schlechten des letztern zusammen halten.
 1275 ten. Diese beyden Arten von Handlungen sind, vermöge ihrer Wirkungen, einander entgegen gesetzt; die einen haben Gutes, die andern Böses | hervor gebracht; aber, hieraus muß man nicht schließen, als ob Aristides und Phalaris gerade das Gegentheil von einander wären. An Graden der Vollkommenheit sind sie verschieden; dem Phalaris fehlt derjenige Theil, der die
 1280 Schönheit des Aristides ausmacht. Und glaubst Du, daß, wenn Phalaris das Vermögen gehabt hätte sich aus dem Herzen des Unglücklichen zu betrachten, der aus seinem Stiere brüllte, Phalaris unsinnig genug gewesen wäre, um grausam zu seyn?

V.II.190

ARISTÉE. Vous avez raison, mon cher Dioclès: mais vous ne répondez pas à l'essentiel de ma question. Je vous demande quelle est la nature de la Divinité, que je ne saurois comparer à aucune chose que je connois? par quel moyen concevrai-je mes relations avec un Etre, dont je ne sais rien que l'existence? et que pourrais-je attendre d'une Toute-Puissance également 1080 auteur du mal et du bien, et qui paroît les avoir attachés indifféremment à la nature des Etres? |

G 133 *DIOCLÈS.* Pour répondre à votre question, il faudroit commencer par la recherche de ce que paroît et de ce qu'est le bien et le mal, le bonheur et le malheur, le bon et le mauvais. – Dites-moi, Aristée, ce bel arbre que voilà, ce 1085 pin superbe, est-il bon ou mauvais?

ARISTÉE. Assurément il est bon.

DIOCLÈS. Pourquoi?

ARISTÉE. Pourquoi? – On en tire des huiles, et des sels précieux; et je ne sais de combien de maux Eryximaque* le Médecin ne m'a pas dit 1090 qu'il guérit. – D'ailleurs il sert à couronner les vainqueurs dans les jeux de l'Isthme.* |

G 134 *DIOCLÈS.* Par conséquent il est bon pour les malades, et pour ceux qui combattent à l'honneur de Neptune.* Mais est-il bon ou mauvais en lui-même? 1095

M.II.54 *ARISTÉE.* Il est, il existe; et voilà tout. Il ne sauroit être ni bon, ni mauvais en lui-même.

DIOCLÈS. C'est ainsi que je le conçois; et il s'ensuit que les choses ne sont bonnes ou mauvaises, que par rapport à d'autres choses, et qu'il n'y a du bien, ou du mal, que pour les Etres qui jouissent de la conscience d'être, et 1100 qui sont susceptibles de sensations.

P 706 *ARISTÉE.* Cela est certain.

G 135 *DIOCLÈS.* Ainsi le bien et le mal ne | dérivent pas de choses qui sont ou bonnes ou mauvaises en elles-mêmes; mais nous appellons ces choses bonnes, ou mauvaises, suivant le bien ou le mal qui en résultent pour des 1105 êtres qui sentent. Par conséquent, le mal n'est qu'un effet relatif à celui qui en est affecté; et il est produit par une cause quelconque, qui ne sauroit être mauvaise en elle-même. Les volcans, les déluges, les pestes, ne sont des fléaux, que par rapport à leurs effets sur des êtres sensibles. L'homme cruel, ou vicieux, n'est mauvais que, par ses actions, relativement à d'autres êtres; 1110 et il n'est, par | lui-même, que d'une classe inférieure.

1080 pourrais-je] *J*²*WM* pourrai-je 1081 indifféremment] *G* indifféremment 1090 sais]
G sai 1094 à] *J*²*W* en 1105 ou²] *G* et | résultent] *JJ*²*WMP* résulte

1285 *ARISTÄUS.* Du hast Recht, mein lieber Diokles; aber, dadurch hast Du
 die Natur der Gottheit ist, die ich mit keinem Dinge vergleichen kann, das
 ich kenne? Durch welches Mittel werde ich meine Verhältnisse mit einem
 Wesen kennen lernen, von welchem ich nichts weiß, als die Existenz? Und,
 1290 als | des Guten ist, und welche diese beyde, ohne Unterschied, mit der Natur V.II.191
 der Wesen verknüpft zu haben scheint?

DIOKLES. Um Deine Frage zu beantworten, muß man mit der Untersu-
 chung dessen anfangen, was Glück und Unglück, Gut und Schlecht scheint,
 und was es ist. – Sage mir, Aristäus, dieser schöne Baum da, diese vortreffli-
 1295 che Tanne, ist sie Etwas Gutes, oder Etwas Böses?

ARISTÄUS. Sicherlich Etwas Gutes.

DIOKLES. Und warum?

ARISTÄUS. Warum? – Man zieht Oel und kostbare Salze daraus; und
 ich weiß nicht, von wie vielen Uebeln sie, wie mir Eryximachus der Arzt
 1300 gesagt hat, heilen soll. – Außerdem wird sie zur Krone für die Sieger in den
 Istmischen Spielen gebraucht. – |

DIOKLES. Folglich ist sie gut für die Kranken, und diejenigen, welche zur V.II.192
 Ehre des Neptuns kämpfen. – Aber, ist sie an sich selbst Etwas Gutes, oder
 Böses?

1305 *ARISTÄUS.* Sie ist, sie existirt, und das ist es Alles. An sich selbst kann sie
 weder etwas Gutes, noch Etwas Böses seyn.

DIOKLES. So stell' ich die Sache mir vor. Und hieraus folgt, daß die Dinge
 auf keine andre Art gut oder böse sind, als in Beziehung auf andre Dinge;
 und, daß es nur für diejenigen Wesen Gutes oder Böses giebt, welche das
 1310 Bewußtseyn zu existiren genießen, und Sensationen fähig sind.

ARISTÄUS. Das ist sicher.

DIOKLES. Also stammt das Gute und das Böse nicht von Dingen her, die,
 an sich selbst | gut oder böse sind; sondern wir nennen diese Dinge Gut V.II.193
 oder Böse, je nachdem sich daraus Gutes oder Böses für Wesen ergibt,
 1315 welche empfinden. Folglich ist das Uebel nur in Ansehung dessen, der davon
 leidet, ein Uebel; und es wird durch eine Ursache hervor gebracht, sie sey
 welche sie wolle, die an sich selbst nicht böse seyn kann. Die Vulkane,
 die Ueberschwemmungen, die Pesten sind nur plagen in Ansehung ihrer
 Wirkungen auf empfindende Wesen. Der grausame, oder lasterhafte Mensch
 1320 ist nur durch seine Handlungen, in Beziehung auf andre Wesen, böse; und,
 an und für sich selbst, ist er nur aus einer niedrigern Classe.

ARISTÉE. Sur ce pied-là, Dioclès, l'homme cruel ou vicieux ne seroit ni reprochable ni à plaindre.

DIOCLÈS. L'homme, Aristée, est doué, plus on moins, du principe moral, d'intellect, et de volonté. La richesse de ces facultés, il les doit à la nature; 1115
mais leur harmonie, il les doit à ses travaux. Peu doivent l'une et l'autre à la source de toutes choses. Si l'homme manque de quelqu'une de ces facultés, s'il les a pauvres et foibles, s'il ne sent pas leur dissonnance, s'il ne sait pas
G 137 sentir l'effet de ses ac- | tions sur les autres, il est vrai que la loi le juge et le condamne sur cet effet, pour l'utilité de la Société; mais, dans le fond, il 1120
M.11.55 n'est ni reprochable ni à plaindre. Comparé à d'autres, il est ou plus ou moins parfait; mais il est ce qu'il est. Supposons ses facultés tellement petites, qu'il ne fit que végéter, qu'il approchât de la nature de cet arbuste, qui est là à vos côtés; – trouvez-vous cet arbuste reprochable ou à plaindre?

ARISTÉE. Non, sans doute. – Mais avant que vous alliez plus loin, permet- 1125
tez que je fasse ici une réflexion. Vous avez dit, que la justice d'Aristide et
G 138 la | cruauté de Phalaris tenoient à leurs essences: vous dites que l'homme qui manque plus ou moins d'intellect, de principe moral, ou de force de vouloir, ou d'activité, constitue l'homme ou plus ou moins vicieux: ainsi le vice, et le mal qui en dérive, est de l'essence d'un Etre qui tient son essence 1130
d'ailleurs. Cela étant, il n'y a rien de plus injuste que l'Aréopage:* et je vous supplie, mon cher, dites-moi quels sont donc les hommes reprochables ou punissables?

DIOCLÈS. La plus belle propriété de l'homme, Aristée, est celle de pouvoir
G 139 se corriger et se perfec- | tionner lui-même, autant que la richesse de sa 1135
composition peut le lui permettre. Il reçoit ses facultés de la nature; et il peut modifier ses actions, c'est-à-dire, les causes du bien ou du mal, à son plus grand avantage, et à celui des autres. S'il produit le plus grand bien possible pour les autres, et l'harmonie et le repos en lui-même, il a toute la perfection dont son Etre est susceptible: s'il se néglige tellement, que le mal résulte de 1140
ses actions au dehors, et la discordance de ses propres facultés au dedans, il est imparfait, il se dégrade, il se met lui-même volontairement dans la classe
G 140 de | l'arbuste. Voilà deux especes d'imperfections: l'une qui dérive de la pauvreté de l'essence, l'autre du mauvais emploi de la richesse des facultés.
P 708 Juger laquelle de ces deux imperfections est cause d'une action déterminée, 1145

1115 richesse] J² richesse 1121 ou¹] J²WM om. 1144 des] J¹J²W de ses

ARISTÄUS. Auf diese Art, Diokles, würde der Grausame, oder Lasterhafte, weder Vorwürfe verdienen, noch zu beklagen seyn.

DIOKLES. Der Mensch, Aristäus, ist, mehr oder weniger, mit dem moralischen Prin- | cipio, mit Verstand und mit Willen begabt. Das Mehr oder V. II. 194
 Weniger hat er von der Natur erhalten; aber die Harmonie derselben ist sein eigenes Werk. Der Quelle aller Dinge haben Wenige das Eine und das Andre zu verdanken. Wenn dem Menschen eines dieser Vermögen mangelt; wenn er sie schwach, oder in geringem Grade besitzt; wenn er ihre Dissonanz nicht
 1325 fühlt, wenn er die Wirkung seiner Handlungen auf Andre nicht zu empfinden vermag; – es ist wahr, so verurtheilt ihn das Gesetz, so verdammt es ihn wegen dieser Wirkung, zum Besten der Gesellschaft; aber, im Grunde, verdient er weder Vorwürfe, noch ist er zu beklagen. Verglichen mit andern, ist er mehr, oder weniger vollkommen; aber er ist, was er ist. Laß uns jene Ver-
 1330 mögen, jene Fähigkeiten so geringe annehmen, daß er nur vegetirte, daß er der Natur dieses Strauches da, der neben Dir steht, nahe käme: – glaubst Du, daß dieser Strauch Vorwürfe verdient, oder zu beklagen ist? |

ARISTÄUS. Zweifelsohne, nicht! – Aber, ehe Du weiter gehst, laß mich hier V. II. 195
 eine Betrachtung machen. Du sagtest, daß die Gerechtigkeit des Aristides, und die Grausamkeit des Phalaris mit ihren Naturen verknüpft war; Du sagst,
 1340 daß der Mensch, dem es mehr, oder weniger, am Verstande, am moralischen Principio, an der Kraft zu wollen, oder der Thätigkeit, fehlt, der mehr, oder minder lasterhafte Mensch ist; folglich stammt Laster, und das Böse, was daraus entspringt, aus der Beschaffenheit, der Natur eines Wesens her, das
 1345 diese Beschaffenheit, diese Natur anderweitig her hat. – Wenn dieses ist: so ist nichts Ungerechter, als der Areopagus; und sage mir, Lieber, ich bitte Dich, welches sind denn die strafbaren, die schuldigen Menschen?

DIOKLES. Die schönste Eigenthümlichkeit des Menschen, Aristäus, ist, sich selbst, so | viel als seine innere Beschaffenheit es ihm gestattet, ver- V. II. 196
 1350 bessern und vervollkommen zu können. Seine Fähigkeiten erhält er von der Natur; aber, er kann seine Handlungen, das heißt, die Ursachen des Guten oder Bösen, zu seinem eigenen, und zum größten Nutzen andrer modificiren. Wenn er für andre das möglichst größte Gute, und in sich selbst Eintracht und Ruhe bewirkt: so besitzt er alle Vollkommenheit, dessen sein
 1355 Wesen fähig ist. Vernachlässigt er sich so, daß seine Handlungen Böses außer ihm, und Mißklang unter seinen eigenen Fähigkeiten in ihm erzeugen: so ist er unvollkommen, so entehrt er sich, so setzt er sich, freywillig, in die Classe des Strauches herab. Es giebt also zweyerley Arten von Unvollkommenheiten; die eine stammt aus der Armuth seiner Beschaffenheit, seiner Natur,
 1360 die andre aus der schlechten Anwendung des Reichthums an Fähigkeiten. Entscheiden wollen, welche, von diesen beyden Unvollkommenheiten, die

M.II.56 d'où résulte le mal, c'est une faculté que Cécrops* n'a pas su donner à son
 Aréopage. D'ailleurs l'Aréopage juge, non du degré de perfection, de vertu
 ou de vice ; son emploi est moins pénible : il juge du crime ; et il est plus facile
 de prouver à un Athénien, que son action est contradictoire à la volonté
 G 141 écrite de Solon,* que de lui prouver de quelles imperfections, | dans son 1150
 composé, dérive l'action qu'il vient de commettre.

ARISTÉE. Je vous prie, mon Ami, de m'éclaircir davantage ce sujet impor-
 tant. De ce que vous venez de dire, il me paroît suivre, que Phalaris auroit pu
 se rendre meilleur, et qu'Aristide auroit pu se rendre méchant, et que, par
 conséquent, la justice de l'un et la cruauté de l'autre ne tiennent pas à leurs 1155
 essences.

DIACLÈS. Mon cher Aristée, nous sommes juges iniques, et très incom-
 pétents, les uns des autres. Chacun de nous sait, ou peut savoir, quelle est
 G 142 la force de son activité, la force de sa faculté de pouvoir vouloir, de | déter-
 miner sa velléité vague, et de la réduire en volonté ; il peut savoir quelle est 1160
 la vivacité et la délicatesse de son sentiment moral, quelle est la richesse de
 son imagination, quelle est l'agilité de son intellect : chacun de nous sait, ou
 peut savoir, quelle est en lui la proportion de ces facultés entr'elles, quel est
 le degré de leur harmonie, ou de leur dissonance : chacun de nous sait, si
 dans une action quelconque il a donné trop à la beauté de son imagination, 1165
 à la véhémence de sa volonté, au compas de sa raison, ou à la délicatesse
 G 143 et à la vivacité de sa sensibilité morale ; et il s'ensuit, que l'hom- | me, s'il
 veut ou s'il ose entrer en lui-même, pour faire la revue de ses facultés, est
 seul son propre juge équitable et compétent ; si ce n'est encore ce Dieu, que
 nous avons trouvé, en cas qu'il daigne se mêler des affaires des hommes. – 1170
 Mais supposons, Aristée, que je vous racontasse une action basse et lâche du
 vaillant fils de Tydée,* une action folle ou extravagante du sage Ulysse, une
 M.II.57 autre grande et belle du vil Thersite ;* m'en croiriez-vous ? non sans doute ;
 et vous me diriez que la générosité et la franchise sont de l'essence de Dio-
 G 144 mede, que la prudence et la sagesse sont de l'essence | du fils de Laërte, et la 1175
 bassesse de celle de Thersite. Vous jugeriez Diomede, Ulysse et Thersite, sur
 ce qu'ils étoient lorsque chacun d'eux étoit déjà formé, lorsque leurs facul-
 tés, s'étant déjà mêlées, avoient composé un total de chacun d'entr'eux :
 et c'est alors qu'ils sont devenus cercles, et que leurs vices et leurs vertus
 en ont constitué les propriétés. Mais lorsqu'on nous demande si Diomede, 1180
 Ulysse ou Thersite, doivent chacun la perfection ou l'imperfection de leur

- Ursache einer bestimmten Handlung ist, aus welcher Bö- | ses erfolgt, ist ein Vermögen, das Cecrops seinem Areopagus nicht hat geben können. Ueberdem urtheilt der Areopagus nicht über den Grad von Vollkommenheit von
 1365 Tugend oder Laster; sein Geschäft ist minder beschwerlich; er beurtheilt Verbrechen; und es ist viel leichter, einem Athenienser zu erweisen, daß seine Handlung dem niedergeschriebenen Willen des Solon entgegen läuft, als ihm zu erweisen, aus welchen Unvollkommenheiten seiner Beschaffenheit, die Handlung entspringt, welche er begangen hat.
- 1370 *ARISTÄUS.* Gieb mir über diesen wichtigen Gegenstand mehr Aufklärung, Freund! Aus dem, was Du mir gesagt hast, scheint zu folgen, daß Phalaris sich hätte besser, und Aristides böser machen können, und daß folglich die Gerechtigkeit des Einen und die Grausamkeit des Andern nicht aus ihrer Natur, aus ihrer innern Beschaffenheit nothwendig erfolgen. |
- 1375 *DIOKLES.* Lieber Aristäus, der Mensch ist ein unbilliger, und ungültiger Richter des Menschen. Ein Jeder von uns weiß, oder kann doch wissen, wie
 groß seine Thätigkeit, und wie stark sein Vermögen, wollen zu können, ist; kann wissen, in wie weit er seine unbestimmte Willenskraft zu bestimmen, und in Willen zu verwandeln, vermag; kann wissen, welchen Grad von Leb-
 1380 haftigkeit und Feinheit sein moralisches Gefühl hat, wie reich seine Einbildungskraft, wie gewandt sein Verstand ist; Jeder von uns kann das Verhältniß dieser Fähigkeiten unter sich, kann den Grad ihrer Uebereinstimmung, oder ihrer Dissonanz kennen; Jeder von uns weiß, ob er, bey irgend einer seiner Handlungen, sich zu sehr von dem Reiz seiner Einbildungskraft, von der Hef-
 1385 tigkeit seines Willens, von der Richtschnur seiner Vernunft, oder von der Lebhaftigkeit und Feinheit seines moralischen Gefühles, hinreißen lassen; und hieraus folgt, daß der Mensch, wenn er in sich | selbst zurück gehen
 will, oder darf, um eine Musterung seiner Fähigkeiten anzustellen, allein sein eigener billiger und gültiger Richter seyn kann, – wenn es auch nicht
 1390 dieser Gott ist, den wir gefunden haben, wofern er sonst sich herabläßt, in die Angelegenheiten der Menschen sich zu mischen. – Aber, laß uns einmal annehmen, Aristäus, daß ich Dir eine schlechte, niederträchtige Handlung von dem tapfern Sohne des Tydeus, oder eine thörichte, unbesonnene von dem weisen Ulysses, oder eine große, schöne That von dem schändlichen
 1395 Thersites erzählte: würdest Du mir glauben? Zweifelsohne, nicht; und Du würdest mir sagen, daß Edelmuth und Freymüthigkeit das Eigenthum des Diomedes, Klugheit und Weisheit das Eigenthum von Laertes Sohn, und Niederträchtigkeit das Antheil des Thersites sind; Du würdest den Diomedes, Ulysses und Thersites nach dem beurtheilen, was sie waren, als Jeder

1386 hinreißen] *man lese mit Hilß II,123: hat hinreißen*

composé à la richesse, la pauvreté ou l'heureuse proportion de leurs facultés,
 G 145 ou bien à leurs propres travaux, | nous serions hors d'état d'y répondre.
 Ce qui est certain, c'est qu'Ulysse et Diomede sont des êtres d'une autre
 classe que le pauvre Thersite. – Mais voyons à-présent ce que c'est que le 1185
 mal. Il consiste dans une manière d'être, ou dans des relations avec d'autres
 choses, ou d'autres êtres, contraires à la volonté; et il faut en chercher la
 cause dans des actions quelconques de dehors, qui affectent la liberté, ou
 contraignent à une manière d'être contraire à la volonté: d'où il suit, que
 le mal consiste dans des obstacles quelconques à la volonté. Nous avons 1190
 G 146 vu que la velléité, ou la | faculté de pouvoir vouloir, la faculté de pouvoir
 P 710 diriger l'activité, agit naturellement dans toutes les directions. L'intellect et
 l'imagination lui offrent des idées déterminées de choses quelconques de
 dehors, ou des sensations déterminées quelconques, c'est-à-dire, des buts et
 des fins, pour des directions déterminées de la velléité, ou pour la volonté, 1195
 des objets à comparer et à choisir. S'il n'y avoit pas de comparaison à faire,
 s'il n'y avoit pas de choix possible, il n'y auroit ni ce qu'on appelle bien, ni ce
 qu'on appelle mal, faute de direction déterminée de la velléité, c'est-à-dire,
 G 147 faute de | volonté. Or aussi-tôt qu'il y a des êtres intellectuels, libres et
 M.II.58 actifs, de différents degrés de perfection ou de richesse, aussi-tôt qu'il y a 1200
 des objets de comparaison et de choix; il y a conflict de volontés, et par
 conséquent obstacles quelconques aux volontés; il y a gradation dans ces
 obstacles, et par conséquent gradation dans ce que nous appellons bien ou
 mal. Dans l'Etre suprême, où toute la masse de la velléité, ou de la faculté
 de pouvoir vouloir, est volonté déterminée, il n'y a point de choix, ni par 1205
 G 148 conséquent de gradation, ni ce que nous appellons bien ou mal. | – Ainsi
 la gradation dans le bien, ou dans le mal, tient à la nature de l'Etre libre
 et actif borné, comme la propriété du cercle tient à la nature du cercle.

- 1400 derselben schon gebildet war, als ihre Fähigkeiten sich schon vermischt, und ein Gan- | zes aus Jedem derselben gemacht hatten. Und, indem die- V.II.200
ses geschah, wurden sie gleichsam zu Cirkeln, und ihre Laster und ihre Tugenden machten die Eigenthümlichkeiten derselben aus. Aber, wenn man uns fragt, ob Diomedes, Ulysses, oder Thersites die Vollkommenheit, oder
- 1405 Unvollkommenheit ihrer Beschaffenheit dem Reichthum, der Armuth oder dem glücklichen Verhältniß ihres Geistesvermögens, oder ihren eigenen Bemühungen zu verdanken haben: so würden wir ausser Stande seyn, hier- auf zu antworten. So viel ist gewiß, daß Ulysses und Diomedes Wesen von einer andern Classe sind, als der arme Thersites. – –
- 1410 Aber itzt laß uns zusehen, was das ist, was wir Uebel heißen. Es besteht in einer Art zu seyn, oder in Verhältnissen mit andern Dingen, oder andern Wesen, die unserm Willen zuwider sind; und man muß den Grund dazu in äußern Handlungen, von welcher Art sie seyn mögen, suchen, welche die Freiheit be- | einträchtigen, oder zu einer, unserm Willen entgegen laufen- V.II.201
- 1415 den Art zu seyn, zwingen, woraus denn folgt, daß das Uebel in Hindernissen überhaupt besteht, welche dem Willen sich entgegen stellen. Wir haben gesehen, daß die Willenskraft, oder das Vermögen, wollen, das Vermögen, der Wirksamkeit eine Richtung geben zu können, natürlicher Weise, in alle mögliche Richtungen wirkt. Verstand und Einbildungskraft bieten der Wil- lenskraft bestimmte Ideen von den äußern Dingen, oder bestimmte Sensa- tionen aller Art, das heißt, Zwecke und Ziele zu bestimmten Richtungen, oder dem Willen, Gegenstände zur Vergleichung und zur Auswahl dar. Wenn es keine Vergleichungen gäbe, wenn keine Auswahl möglich wäre: so würde weder das, was man Gut, noch was man Uebel nennt, Statt finden; die Wil- lenskraft würde keine bestimmte Richtung, das heißt, wir würden keinen Willen haben. So bald es aber intellektuelle, freye, thätige Wesen von ver- schiedenen Graden von Vollkommenheit; so bald es Gegen- | stände der V.II.202
Vergleichung und des Vorzuges giebt: so haben auch entgegen laufende Wil- len, und folglich, auf irgend eine Art, Hindernisse für den Willen, Statt; so
- 1430 giebt es Grade unter diesen Hindernissen, und folglich Grade in dem, was wir Gut oder Uebel nennen. Für das höchste Wesen, in welchem die ganze Masse der Willenskraft, oder das Vermögen, wollen zu können, bestimmter Wille ist, giebt es keine Wahl, folglich keine Gradation, und also auch das nicht, was wir Gut und Uebel nennen. – Diesem nach sind Grade des Guten oder Uebels nur Eigenthümlichkeiten der Natur des eingeschränkten freyen und thätigen Wesens, wie die Eigenschaften des Cirkels Eigenthümlichkei- ten der Natur desselben sind. Der Cirkel, ohne diese Eigenthümlichkeit, ist

1417 wollen] *man lese mit Hilß II,125: wollen zu können*

Le cercle, sans cette propriété, est absurde ; et l'Etre libre et actif borné, sans gradation dans le bien ou le mal, est absurde. Lorsqu'on dit follement que la Puissance suprême ne sauroit faire un triangle sans telle propriété, on ne dit autre chose, sinon, que la Puissance suprême ne sauroit faire un triangle et ne pas faire un triangle dans le même temps ; car la propriété est la même chose que le triangle : et de-même, la | Puissance suprême ne sauroit créer des êtres libres et actifs sans cette gradation dans le bien, puisque l'un suppose nécessairement l'autre. – Dire qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût point d'êtres libres, puisque la gradation du bien tient à leur essence, c'est dire qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût point de triangle, puisqu'il a telle ou telle propriété. Ainsi, ce qu'on appelle le mal dans l'Univers, tient essentiellement à ce qui en fait le bien et la vie ; ou plutôt c'est une et la même chose. Pour ce qui est de la douleur corporelle, elle consiste également dans une modification | contraire à la volonté. Mais il faut remarquer ici, que l'intensité de cette douleur doit être nécessairement proportionnée à la sensibilité de l'individu : or cette sensibilité est proportionnée à la richesse, ou à la pauvreté de l'essence ou des facultés de l'individu ; ainsi l'intensité de la douleur est proportionnée à cette richesse, ou à cette pauvreté ; et par conséquent il semble, mon cher Aristée, que nous avons mal jugé tantôt des souffrances de ce pauvre ver de terre, parce que nous lui avons supposé tacitement toute la richesse de notre composé : nous avons considéré ce qu'il auroit | souffert à notre place, et possédant la quantité et la finesse de nos facultés ; et nous avons perdu de vue ces armes redoutables que nous trouvons dans le moral, pour combattre ou pour vaincre cette douleur corporelle. Croyez-vous qu'Othryade,* ce Spartiate, seul vainqueur des Argiens, le corps déchiré de blessures, et composant encore de ses débiles mains un espece de trophée des débris qu'il trouve autour de lui, croyez-vous qu'il s'occupe de sa douleur corporelle, tandis qu'il écrit avec son sang le mot *Victoire* sur son bouclier ?

ARISTÉE. J'aime, Dioclès, votre | grande façon de contempler les choses. – J'avoue qu'en considérant le total, ou l'ensemble des êtres libres et actifs de dehors, vous déchargez parfaitement l'Intelligence suprême du mal que les hommes lui attribuent. Mais descendez pour un moment à terre, je vous

1219 le] JJ²W om.

ungereimt; und auch das ewige, freye und thätige eingeschränkte Wesen,
 ohne Gradation in dem Guten oder Bösen, ist es. Wenn man, thörigter Weise,
 1440 sagt, daß das höchste Wesen keinen Triangel, ohne die ihm zukommen- | de V.II.203
 Eigenthümlichkeiten, machen könne: so sagt man nichts anders, als daß das
 höchste Wesen nicht, zu gleicher Zeit, einen Triangel, und zugleich auch kei-
 nen Triangel machen könne; denn die Eigenthümlichkeit ist eben das, was
 der Triangel ist. Und eben so hätte das höchste Wesen, auch ohne diese Gra-
 1445 dation im Guten nicht freye und thätige Wesen machen können, weil das
 Eine, nothwendiger Weise, das Andre voraus setzt. – Sagen, daß es deswegen
 besser seyn würde, wenn es gar keine freyen Wesen gäbe, weil die Gradation
 des Guten ihrem Wesen eigenthümlich ist, heißt sagen, daß es besser seyn
 würde, wenn kein Triangel wäre, weil er diese, oder jene Eigenthümlichkeit
 1450 hat. Folglich ist das, was man, in dem Weltall, Uebel nennt, wesentlich mit
 dem verknüpft, worin das Glück und das Leben desselben besteht; oder viel-
 mehr, es ist ein und dasselbe Ding. – Was den körperlichen Schmerz betrifft:
 so besteht er eben auch in einer, dem Willen entgegen laufenden Modifica-
 tion. Aber, | man muß hier bemerken, daß die Größe und der Umfang dieses V.II.204
 1455 Schmerzes in einem nothwendigen Verhältniß mit der Reizbarkeit des Indi-
 viduums steht. Nun ist diese Reizbarkeit dem Reichthum oder der Armuth
 der Wesenheit, oder den Geistesvermögen des Individuums angemessen;
 folglich steht die Größe des Schmerzes mit diesem Reichthum, oder dieser
 Armuth im Verhältniß; und folglich hat es das Ansehen, mein lieber Aris-
 1460 täus, als ob wir die Leiden des armen Erdwürmes vorher unrichtig beurtheilt
 hätten, weil wir, stillschweigend, bey ihm den ganzen Reichthum unserer
 Beschaffenheit angenommen haben. Wir haben in Erwägung gezogen, was
 er, an unserer Stelle, und im Besitz der Menge und der Feinheit unserer Gei-
 stesvermögen, gelitten haben würde; und zugleich die fürchterlichen Waffen
 1465 aus dem Gesicht verloren, welche wir in dem Moralischen finden, um die-
 sen körperlichen Schmerz zu bestreiten, oder zu überwinden. Glaubst Du,
 daß Othryades, dieser Spartaner, | der einzige Ueberwinder der Argier, den V.II.205
 Körper, zerrissen von Wunden, und bemüht, mit seinen schwachen Hän-
 den, eine Art von Tropheen aus den Trümmern, die er um sich her findet,
 1470 zusammen zu setzen; – glaubst Du, sage ich, daß er seinen körperlichen
 Schmerz fühlt, indem er, mit seinem Blute, das Wort, *Sieg*, auf seinen Schild
 schreibt?

ARISTÄUS. Deine große Art, die Dinge zu betrachten, Diokles, ist mir
 lieb. – Ich bekenne, daß, wenn man das Ganze der freyen und thätigen
 1475 Wesen, bloß dem Aeußern nach, betrachtet, Du das höchste Wesen voll-
 kommen von dem Uebel befreyst, das die Menschen ihm zueignen. – Aber,
 steige, ich bitte Dich, einen Augenblick zur Erde herab, und sieh den

en prie, et regardez Socrate buvant la ciguë dans le séjour des vices et des crimes. Cette scene n'est-elle pas un mal dans l'Univers ?

DIOCLÈS. L'exemple est mal choisi, mon cher Aristée. Socrate nous apprend assez qu'il n'étoit pas donné aux petites volontés des hommes, de
 G 153 lutter contre les forces d'une ame comme la | sienne : il nous apprend assez, 1245
 qu'Anytus,* ni Mélitus,* ni ses juges, ne pouvoient jamais atteindre à la hauteur d'où il les regardoit, comme vous regarderiez de petits insectes creuser votre épiderme pour se nourrir de votre sang, et dont les pénibles travaux vous amusent. Il n'y a là ni lutte ni combat. – Nous avons vu que ce qui constitue le mal, sont des obstacles contre la velléité déterminée, contre la volonté. 1250
 Si la volonté libre de Socrate avoit été dirigée vers la mollesse, la luxure, les rangs, ou les honneurs, il est indubitable qu'Anytus et Mélitus, en agissant
 G 154 en directions | contraires, auroient fait naître les obstacles qui constituent 1255
 M.II.60 le mal. – Rhadamante* a donné à Tantale* le desir de boire ; et c'est en quoi consistent ses tourments : si vous pouviez lui ôter ce desir, Tantale seroit heureux. – Posons qu'en pleine mer vous dirigez votre vaisseau vers quelque débris de naufrage qui flotte au gré des ondes ; chaque onde vous fait changer de direction ; chaque onde est un obstacle, qui tâche de vous enlever le fugitif objet de vos peines : mais lorsque vous dressez la route vers Phthie 1260
 G 155 (*10) la | fertile, que chaque vague rompue ralentisse un peu votre course, elle ne sauroit vous empêcher d'arriver à bon port. – Vous voyez par-là, Aristée, que lorsque la volonté libre se dirige vers des objets fixes, lorsqu'elle se met hors du chemin fréquenté par les événements du monde, et par les passions actives des hommes, elle n'a pas d'obstacles, ni par conséquent du mal 1265
 G 156 à craindre ; et | si vous voulez prendre la peine d'appliquer cette réflexion à tous les désastres tant célébrés de la maison de Pélops, vous trouverez que c'est dans les directions des volontés libres des Pélopidés,* que résida la source de leurs maux.

(*10) Phthie, ville et contrée de la Thessalie, faisoit la meilleure partie du Royaume | de Pélée père d'Achille. L'auteur fait ici allusion à un passage du Criton* de Plato, dans lequel Socrate raconte, qu'une très-belle femme lui étoit apparue en songe, et lui avoit dit : « dans trois jours tu seras à la fertile Phthie ». Ω Σώκρατες, Ηματί κεν τριτάτῳ Φθίῃν ἐρίβωλον ἔκοιο.

1257 dirigez] *JJ²W* dirigez 1265 du] *J²WM* de

Sokrates den Giftbecher in dem Wohnplatz der Laster und Verbrechen trinken. – Diese Scene, ist sie kein Uebel in dem Weltall? |

- 1480 *DIOKLES*. Dein Beyspiel ist übel gewählt, mein lieber Aristäus. *Sokrates* V.II.206
lehrt uns genug, daß es den kleinen Willen der Menschen nicht gegeben ist,
wider die Stärke einer Seele, wie die seinige war, zu ringen; er lehrt uns zur
Gnüge, daß weder Anytus, noch Melitus, noch seine Richter jemals zu der
Höhe gelangen konnten, von welcher herab er sie so betrachtete, wie Du die
1485 kleinen Insekten ansiehst, die das dünne Oberhäutchen Deiner Hand durch-
wühlen, um sich von Deinem Blute zu nähren, und deren mühsame Arbeit
Dich belustigt. Da giebt es weder Kampf noch Ringen. – Wir haben gese-
hen, daß das, worin das Uebel besteht, nichts ist, als Hindernisse wider die
bestimmte Willenskraft, wider den Willen. Wenn der freye Wille des *Sokra-*
1490 *tes* auf Weichlichkeit, Ueppigkeit, Vorzug oder Ehrenbezeugungen gerich-
tet gewesen wäre: so ist es unzweifelhaft, daß Anytus und Melitus, indem
sie in entgegen gesetzten Richtungen gewirkt hät- | ten, Hindernisse her- V.II.207
vor gebracht haben würden, welche das Uebel ausmachen. – *Rhadamanth*
hat dem *Tantalus* Begierde zum Trinken gegeben, und darin bestehen die
1495 Martern desselben; könntest Du dem *Tantalus* diese Begierde nehmen: so
würde *Tantalus* glücklich seyn. – Laß uns annehmen, daß Du, auf offnem
Meere, Dein Schiff auf irgend einige Trümmer eines Schiffbruchs, die, nach
der Willkühr der Wellen, umher treiben, richtest; jede Welle verändert Deine
Richtung; jede Welle ist ein Hinderniß, das sich bestrebt, Dir den flüchti-
1500 gen Gegenstand Deiner Bemühungen zu entreißen. Aber, steuerst Du auf
das fruchtbare *Phthia* zu: so laß jede Welle Dich auch ein wenig in Deinem
Laufe aufhalten, sie kann Dich dennoch nicht verhindern, endlich im Hafen
anzulangen. (*10) – | Daraus siehst Du denn, Aristäus, daß, wenn der freye V.II.208
Wille sich auf bestimmte, feste Gegenstände richtet, wenn er den Weg ver-
läßt, den die Begebenheiten der Welt, und die thätigen Leidenschaften der
1505 Welt gewöhnlich gehen, er weder Hindernisse, noch folglich Uebel zu fürch-
ten hat. Und, wenn Du Dir die Mühe geben willst, diese Betrachtung auf die
so berühmten Unglücksfälle des Hauses *Pelops* anzuwenden: so wirst Du fin-
den, daß in den Richtungen der freyen Willen der *Pelopiden*, die Quelle ihrer
1510 Uebel zu suchen ist.

(*10) *Phthia* war eine Stadt und Gegend in Thessalien, und war der beste Theil des Reiches
des *Peleus*. Der Verf. spielt hier auf eine Stelle in dem *Crito* des *Plato* an, in | welcher V.II.208
Sokrates erzählt, daß ihm eine sehr schöne Frau im Traume erschienen sey, und gesagt
habe: *ω Σώκρατες, ἡματί κεν τριάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἴκοιο*: „binnen drey Tagen, *Sokrates*,
wirst du in dem fruchtbaren *Phthia* seyn!“

ARISTÉE. Je conviens, Dioclès, que le mal ne sauroit approcher de Socrate. 1270
 Je vous accorde, si vous le voulez, que les Pélopidès ont été les causes de
 leurs malheurs. Je conviens même que l'homme sage et fort peut prévenir le
 mal, et, s'il arrive imprévu, qu'il pourra le vaincre, et se sentir meilleur par sa
 victoire. – Mais est-ce ainsi que | vous consolerez la vieille Hécube,* mere de
 G 157 qui l'époux et tant d'enfants ont péri par le fer, reine privée de sa couronne, 1275
 M.II.61 de la nourriture, trahie par de faux amis, réduite à l'esclavage, méprisée,
 et foulée aux pieds par son vainqueur? – Consolerez-vous ainsi l'aveugle
 Oedipe,* inceste et parricide, et vertueux? l'honnête esclave gémissant sous
 les coups de son maître cruel? le pauvre qui meurt, dans les douleurs,
 P 714 de faim, de honte et de misère? – Voilà des maux: et supposons que la 1280
 Philosophie pût nous apprendre à les supporter, l'apprendra-t-elle à tout
 G 158 individu? | – Et si Hécube, Oedipe, l'esclave et le pauvre, étoient là à terre
 devant vos pieds, vous criant, « Dioclès, notre existence est-elle un bien pour
 nous? » que répondriez-vous? – Je crains qu'avec Talthybius, (*n) si vous ne
 doutiez pas de l'existence de Jupiter, vous douteriez du moins qu'il se mêle 1285
 des affaires des hommes.

DIOCLÈS. Croyez-vous les ames immortelles?

G 159 *ARISTÉE.* Vous m'en avez convaincu, en me prouvant l'éternité | du mou-
 vement.* Mais, Dioclès, ce n'est pas là, je pense, la réponse que vous donne-
 riez à nos malheureux. 1290

DIOCLÈS. Pourquoi pas?

ARISTÉE. Premièrement, comment savoir que le germe du malheur ne les
 accompagnera pas dans toutes leurs façons d'être possibles, comme l'ombre
 accompagne un corps opaque?

DIOCLÈS. Et par conséquent le germe du bonheur les accompagnera 1295
 toujours, comme la lumière accompagne un corps opaque qui fait ombre. –
 Mais, Aristée, si le mal consiste dans des actions de dehors, contraires à notre
 bien, à nos desirs, aux di- | rections de nos volontés, et si le bien consiste dans
 G 160 des directions de notre volonté qui ne rencontrent aucun obstacle, il s'ensuit
 M.II.62

(*n) Dans la Tragédie d'Hécube,* d'Euripide, Talthybius doute de l'existence des Dieux, en
 voyant cette malheureuse Reine couchée par terre sans sentiment, et presque sans vie.

1278 et parricide] *J²W*), parricide 1299 ne] *Pom*.

ARISTÄUS. Ich gebe zu, Diokles, daß dem Sokrates das Böse nicht nahe kommen kann; ich räume Dir, wenn Du willst, ein, daß die Pelopiden die Ursache ihrer Un- | glücksfälle gewesen sind; ich bin sogar darin Deiner Meynung, daß der weise und starke Mann dem Uebel zuvor kommen, und, V.II.209
 1515 wenn es ihn, unvorhergesehen, befällt, es überwinden, und durch den Sieg sich vervollkommt fühlen kann; – aber, wirst du hierdurch auch die alte Hekuba trösten, eine Mutter, deren Gatte und so viele Kinder durch das Schwert umgekommen sind, eine Königin, die ihres Thrones – und sogar des Unterhalts beraubt ist, die von falschen Freunden verrathen, die in
 1520 die Slavery geschleppt, verachtet, und zu den Füßen ihres Ueberwinders gemißhandelt wird? – Wirst Du so den blinden Oedip, der Blutschänder und Vaternörder, und dennoch tugendhaft ist, trösten? den ehrlichen Slaven, der unter der Geißel seines grausamen Herrn ächzt? den Armen, der aus Hunger, Schaam und Elend, in Schmerzen dahin stirbt? Sieh, das sind Uebel,
 1525 und, angenommen, daß die Philosophie sie uns ertragen lehrt, kann sie dieses einen Jeden lehren? – | Und, wenn Hekuba, Oedip, der Slave und V.II.210
 der Arme, zu Deinen Füßen hingestreckt, da lägen und zuriefen: „Diokles, ist unsre Existenz ein Gut für uns?“ – was würdest Du antworten? – Ich fürchte, daß Du mit dem Talthybius, wenn nicht an der Existenz Jupiters,
 1530 doch mindestens zweifeln würdest, ob er sich um die Angelegenheiten der Menschen bekümmert? (*n)

DIOKLES. Glaubst Du, daß die Seelen unsterblich sind, Aristäus?

ARISTÄUS. Du hast mich, durch den Beweis für die Ewigkeit der Bewegung, davon überzeugt. – Aber, das da, glaube ich, Diokles, ist nicht die
 1535 Antwort, die Du unsern Unglücklichen geben würdest? |

DIOKLES. Und warum nicht?

V.II.211

ARISTÄUS. Erstlich, wie kann man wissen, ob der Keim des Unglücks sie nicht, durch alle ihre mögliche Arten zu seyn, eben so begleiten wird, wie der Schatten einen undurchsichtigen Körper?

1540 DIOKLES. Und folglich wird ihnen auch immer der Keim des Glückes bleiben, wie das Licht den undurchsichtigen Körper, welcher Schatten macht, begleitet. – Aber, Aristäus, wenn das Uebel in äußern, unserm Wohl, unsern Begierden, und den Richtungen unsers Willens entgegen laufenden Wirkungen, und das Gute in denen Richtungen unsers Willens besteht, die auf
 1545 kein Hinderniß stoßen: so folgt daraus, daß der Keim des Uebels in den

(*n) In dem Trauerspiel des Euripides, der Hekuba, zweifelt Talthybius an der Existenz der Götter, wie er die unglückliche Königin, ausgestreckt auf der Erde, ohn' Empfindung und fast ohne Leben da liegen sieht.

1531 (*n) In der Anmerkung: Hekuba] V Hekula

que le germe du mal est dans les rapports entre les choses hors de nous et nous, et que celui du bien est dans notre propre nature. Or ces rapports sont continuellement sujets aux changements; mais nous, nous sommes nous, pendant la durée éternelle. Ainsi le germe du mal est vague, et passe comme un météore; tandis que celui du bien est inaltérable comme le feu de cet
 G 161 astre qui nous éclaire: et cela est si vrai, que dans le mal suprême, il nous | 1305
 reste du desir, et que dans le bien suprême il ne nous reste ni crainte ni douleur.

ARISTÉE. Ce que vous dites-là, Dioclès, est vrai, je l'avoue; mais je crains que ces infortunés ne se contenteroient pas trop de cette réponse.

DIOCLÈS. Et pourquoi ne s'en contenteroient-ils pas? 1310

ARISTÉE. Parce que leurs maux sont présents, qu'ils les sentent actuellement; et prétendez-vous compenser un mal présent et réel, par l'espérance vague d'un bien futur?

DIOCLÈS. Mais les hommes font-ils autre chose pendant tout le cours
 G 162 de leur vie? Regardez | un athlète étendu sur l'arene, couvert de plaies, et 1315
 nageant dans son sang: voilà des maux présents qu'il a comptés pour rien, en les comparant avec la vaine attente du laurier. Regardez le vieux Biophile,* qui subit la cure la plus douloureuse, dans la foible espérance de quelques
 M.II.63 jour de tranquillité: et vous-même, Aristée, à quels dangers ne vous êtes-vous
 P 716 pas exposé au combat de Lamia, (*12) afin de paroître le plus | vaillant des 1320
 G 163 Athéniens? – Vous voyez donc, par le calcul de tous les hommes, que soit en bien, soit en mal, ils font beaucoup moins de cas du présent que du futur. J'excepte ces momens rares et sublimes, où l'ame, toute absorbée dans ses jouissances, rend l'imagination inactive, et la met hors d'état d'ajouter au présent, pour entrevoir un futur plus riche et plus orné encore. 1325

G 164 *ARISTÉE.* J'avoue, Dioclès, que vous avez changé mes idées sur | le bien
 et sur le mal. Je sens que l'un et l'autre, ou plutôt l'un des deux, avec ses

(*12) Lamia,* ville de la Phthiotide en Thessalie, où Antipater* s'étoit réfugié après avoir été vaincu par les Grecs. C'étoit devant cette ville que se donna le combat où les Athéniens, abandonnés des Etoliens, furent défaits, et où leur Général Léosthène* perdit la vie. Antiphile* lui succéda dans le commandement de l'Armée, et remporta ensuite une victoire signalée sur les Macédoniens.

1305 nous2] J' ne nous corr. nous 1320 (*12)] En note: et où] J²W où 1323 toute] J²W tout

Verhältnissen zwischen den Dingen außer uns und uns selbst, und der Keim des Guten und des Glückes in unserer eigenen Natur liegt. Diese Verhältnisse nun sind unaufhörlich Veränderungen unterworfen; aber wir, wir bleiben die ganze Ewigkeit hindurch, *wir*. Folglich ist der Keim des Uebels
 1550 unstät, und vergeht wie ein Meteor; aber der Keim der Glückseligkeit ist unveränderlich, wie das Feuer des Gestirns, das uns erleuchtet. Und dieses ist so wahr, daß uns in dem höchsten Leiden und Unglück Verlangen, aber in dem Genuß des höchsten Gutes weder Furcht noch Schmerz übrig bleibt.

ARISTÄUS. Was Du da sagst, Diokles, ist wahr, ich bekenne es; aber, ich
 1555 fürchte, ich fürchte, daß diese Unglücklichen sich nicht gar zu sehr mit dieser Antwort befriedigen würden.

DIOKLES. Und warum sollten sie damit sich nicht befriedigen? |

ARISTÄUS. Weil ihre Uebel gegenwärtig sind, weil sie solche wirklich
 1560 fühlen. Und verlangst Du ein gegenwärtiges, wirkliches Uebel durch die unbestimmte Hoffnung eines zukünftigen Gutes zu ersetzen?

DIOKLES. Aber thun die Menschen denn, ihr ganzes Leben hindurch, etwas anders? Sieh einen, auf dem Kampfplatz ausgestreckten Athleten, bedeckt mit Wunden, und schwimmend in seinem Blute: – er hat seine gegenwärtigen Uebel, in Vergleichung mit der eiteln Erwartung des Lorbers,
 1565 für nichts geachtet. (*1) – Sieh den alten Biophilus, der sich, in der schwachen Hoffnung, einige ruhige Tage zu haben, der schmerzlichsten Cur unterwirft. Und Du selbst, Aristäus, welchen Gefahren hast Du Dich nicht bey der Schlacht von Lamia (*12) ausgesetzt, um für | den Tapfersten der Athenienser
 1570 gehalten zu werden? – Du siehst also, daß, nach der Rechnungsart aller Menschen, sie, es sey im Glück, oder im Unglück, aus dem Gegenwärtigen sich weit weniger, als aus dem Zukünftigen machen. Ich nehme die seltenen und erhabnen Augenblicke aus, in welchen die Seele, ganz verschlungen in Genuß, die Einbildungskraft unthätig macht, und sie außer Stand setzt, zu dem Gegenwärtigen Etwas hinzu zu fügen, um eine herrlichere und
 1575 glücklichere Zukunft sich vorstellen zu können.

ARISTÄUS. Ich gestehe, Diokles, daß Du meine Begriffe über das Gute und Böse gänzlich abgeändert hast. Ich fühle, daß sowohl das Eine, als das Andre,

(*1) Der Verf[asser] scheint hier mehr an *römische* Fechter, als an griechische Athleten gedacht zu haben. D[er] U[bersetzer].

(*12) [*Vom. & Hilß II, 132 add. Fußnote:*] Lamia, eine Stadt in der thessalischen Landschaft Phthiotis, in die sich Antipater, von den Griechen besiegt, geflüchtet hatte. Von dieser Stadt entspann sich die Schlacht, in der die von den Aetoliern verlassenen Athener besiegt wurden und ihren Anführer Leostenes verloren. Antiphilos, sein Nachfolger, errang dann einen berühmten Sieg über die Mazedonier.

gradations, tiennent à l'essence des êtres libres. Je conçois, par l'attrait indestructible de l'homme vers le futur et le meilleur, qu'il y a un futur et un meilleur pour lui. J'avoue que le germe du bien est dans l'homme, 1330 et que celui du mal est hors de lui; qu'une autre façon de modifier son imagination, dès sa jeunesse, diminueroit ou anéantiroit ce qu'il appelle le mal, et rendroit, même dans cette vie, la jouissance du bien plus continue, plus uniforme, et plus homogène. Je sens que | l'homme s'est créé lui-même ces monstrueuses gradations dans le bien et dans le mal. C'est à la distance 1335 de la royauté à l'esclavage, de la mollesse cultivée et décorée à la douleur, qu'il doit ses maux: et cette distance est son ouvrage. Voilà sur quoi nous sommes parfaitement d'accord. – Mais, mon cher Dioclès, j'ai à me plaindre de vous. Il me semble que vous imitez trop le sage Simonide.*

DIACLÈS. Comment cela? 1340

ARISTÉE. Plus on lui faisoit des questions sur les Dieux, plus il reculoit le temps de sa réponse. Vous faites de-même: car cha- | que fois que je vous demande ce que c'est que Dieu, et quelles sont mes relations avec lui, vous ne répondez qu'à quelques parties accessoires de ma question.

DIACLÈS. J'ai voulu vous faire bien sentir, Aristée, que proprement il n'y a point de mal dans l'Univers, et que ce que nous appelons bien ou mal, n'est qu'une propriété de l'Etre borné, intelligent, libre et éternel. Actuellement nous pouvons essayer de pousser nos recherches sur la nature de cet Etre puissant, par qui tout existe. – L'homme, Aristée, est en apparence susceptible de deux es- | peces de conviction: l'une est un sentiment interne, 1345 ineffaçable dans l'homme bien constitué; l'autre dérive du raisonnement, c'est-à-dire, d'un travail de l'intellect conduit avec ordre. La seconde ne sauroit subsister sans avoir la première pour base unique; car en remontant aux premiers principes de toutes nos connoissances, de quelque nature qu'elles puissent être, nous parviendrons à des axiomes, c'est-à-dire, à la pure conviction du sentiment: et comptez même, Aristée, que l'Olympe, le Ténare, et ces riantes plaines au-delà de l'Achéron,* quoique ornées et modifiées par 1350 les char- | mes de la Poésie, ont leur source primitive dans la conviction pure d'une vérité simple. Dans l'homme bien constitué, un seul soupir de l'ame,

1350 conviction] J/J²WM convictions

oder vielmehr das Eine von beyden mit seinen Gradationen, mit der Natur freyer Wesen verknüpft ist; ich begreife, vermittelst des unzerstörbaren Reizes, den das Zukünftige und das Bessere für den Menschen hat, daß es für ihn Etwas Zukünftiges und Besseres giebt; ich bekenne, daß der Keim des Guten und der Glückseligkeit im Menschen liegt, und daß der Keim des Uebels außer ihm ist; daß eine andre Art, seine Einbildungskraft, von Jugend auf, zu modificiren, das, was er Uebel nennt, vermindern oder vernichten, und den Genuß des Guten, sogar in diesem Leben, stäter, gleichförmiger und homogener machen würde; ich fühle, daß der Mensch diese ungeheuren Gradationen im Guten und im Bösen sich selbst geschaffen hat. – Dem Zwischenraume zwischen dem Thron und dem Strohlager, zwischen der cultivirten und ausgeschmückten Weichlichkeit und dem Schmerz, hat er seine Uebel und Leiden zuzuschreiben; und dieser Zwischenraum ist sein eigenes Werk. – Hierüber sind wir vollkommen einig mit einander. – Aber, lieber Diokles, eine Klage über Dich bleibt mir denn doch übrig. Mich dünkt, als ob Du den weisen Simonides zu sehr nachahmtest. |

DIOKLES. Wie das?

V.II.216

ARISTÄUS. Je mehr Fragen man ihm über die Götter vorlegte, je später hinaus verschob er seine Antwort. Eben so machst Du es. Denn, so oft ich Dich frage, was Gott ist, und welches meine Verhältnisse mit ihm sind: so beantwortest Du nur einige Nebenzweige dieser Frage.

DIOKLES. Ich habe Dich nur erst gänzlich überzeugen wollen, Aristäus, daß es, eigentlich gesprochen, keine Uebel in dem Weltall giebt, und daß das, was wir Gut oder Uebel nennen, nichts als eine Eigenthümlichkeit des eingeschränkten, verständigen, freyen und ewigen Wesens ist. – Itzt können wir es wagen, unsre Untersuchungen über die Natur dieses mächtigen Wesens, durch welches Alles ist, was ist, fortzusetzen. – Der Mensch, Aristäus, ist, dem Anschein nach, zweyerley Arten von Ueberzeugung fähig; die eine, ist ein inneres, in dem gut beschaffenen Menschen, unauslöschliches Gefühl; die andre ist das Werk des Raisonnements, das heißt, einer, mit Ordnung geführten Arbeit des Verstandes. Die zweyte kann nicht bestehen, ohne die erstere zur einzigen Grundlage zu haben; denn wenn man bis zu den ersten Principien aller unserer Kenntnisse, von welcher Art sie seyn mögen, hinauf steigt: so kommt man endlich auf Axiomata, das heißt, auf bloße Ueberzeugung des Gefühles. Und glaube mir, Aristäus, daß sogar der Olymp, der Tānarus, und die lachenden Ebenen jenseit des Acheron, ob sie gleich durch die Reize der Dichtkunst ausgeschmückt und modificirt sind, dennoch ihre erste Quelle in der bloßen Ueberzeugung von einer simplen Wahrheit haben. In dem gut beschaffenen Menschen ist ein einziger Seuffer der Seele, der, von Zeit zu Zeit, nach Etwas Besserem, Zukünftigem und

qui se manifeste de temps en temps vers le meilleur, le futur et le parfait, est 1360
 une démonstration plus que géométrique de la nature de la Divinité. Mais
 à mesure que les hommes ont multiplié leurs besoins, ils ont perfectionné
 leurs facultés intellectuelles; et le sentiment interne en a perdu de sa viva-
 cité. La marche sûre et géométrique de l'intellect, a fait préférer la conviction 1365
 déterminée et précise qui en résulte, à celle du senti- | ment, qui est d'une
 simplicité infinie, et par-là vague et indéterminée en apparence. La première
 de ces convictions est beaucoup plus analogue à ceux de nos organes dont
 nous avons appris à nous servir le plus, et qui, par conséquent, sont les plus
 exercés: la seconde est relative aux degrés d'élevation, de perfection, et de
 M.II.65 la trempe de l'ame de chaque individu. Je puis d'ailleurs, par le moyen du 1370
 langage, modifier l'intellect d'un autre, de manière qu'il en résulte pour lui
 la même conviction géométrique et déterminée que j'ai moi-même; tandis
 G 170 que | la conviction purement sentimentale naît dans l'essence, et ne sau-
 roit être communiquée. Tâchons, par conséquent, de trouver un chemin qui
 mène à cette première conviction. 1375

Le seul infini réel, et parfaitement absolu dans la nature, c'est l'Espace:
 il est un: il n'a point de parties: il comprend en lui tout l'actuel et tout le
 possible, sans que l'actuel ou le possible fassent partie de son essence. Par
 conséquent sa non-existence est absurde. Ainsi la durée éternelle est une
 suite de son existence. – Deux infinis absolus, distingués l'un de l'autre, 1380
 G 171 sont | impossibles, puisque cela supposerait des bornes quelconques contra-
 dictoires à l'infini. – Par nos raisonnements nous sommes parvenus à
 la conviction géométrique et parfaite de l'existence d'un seul Dieu Créa-
 teur, qui existe par essence, par sa propre force, et qui, par conséquent, est
 infini. – Ainsi l'espace, un et infini, n'est pas un Etre ou une essence dis- 1385
 tincte; et par conséquent, il est un attribut du Dieu. – C'est le seul attribut
 par lequel nous connoissons ce grand Etre, au moyen même de nos organes.
 G 172 Quelle infinité d'attributs il faudroit | ajouter à l'espace, pour compléter
 le total de la Divinité; c'est-là une question, Aristée, à laquelle Dieu seul
 pourroit répondre. Mais ce qui résulte géométriquement de ce grand attri- 1390
 but, c'est la toute-présence de la Divinité. Tout l'Univers, actuel ou possible
 ensemble, ne sauroit faire une partie, un atôme, ou un mode de ce Dieu

1370 trempe] *J*¹ *dub.* trompe 1375 mene] *M* même 1377 parties] *J*² *W* partie

Vollkommenem in ihm entsteht, eine mehr, als geometrische Demonstration von der Natur der Gottheit. – Aber, so wie die | Menschen ihre Bedürfnisse vervielfältigt haben, so haben sie auch ihre intellektuellen Fähigkeiten vervollkommt, und das innere Gefühl hat dabey von seiner Lebhaftigkeit verloren. Der sichere und geometrische Gang des Verstandes hat der bestimmten und genauen Ueberzeugung, zu welcher er führt, den Vorzug vor der Ueberzeugung der Empfindung, die unendlich simpel, und aus diesem Grunde, dem Anschein nach, unbestimmt und schwankend ist, verschafft. Die erstere dieser Ueberzeugungen ist denjenigen unserer Organe, deren wir am mehresten uns zu bedienen, gelernt haben, und die, folglich, am geübtesten sind, am angemessensten; die zweyte steht im Verhältniß mit den Graden der Vollkommenheit, der Erfahrungheit, und der Beschaffenheit der Seele eines jeden Individuums. Ich kann, außerdem, mittelst der Sprache, den Verstand eines Andern dergestalt modificiren, daß er zu eben der geometrischen und bestimmten Ueberzeugung gelangt, als ich selbst habe; indessen, daß | die, von der bloßen Empfindung abhängende Ueberzeugung in dem Wesen, in der innern Beschaffenheit selbst gegründet ist, und nicht mitgetheilt werden kann. Wir wollen uns also bestreben, einen Weg zu finden, der zu dieser ersten Art von Ueberzeugung führt.

Das einzige unendliche, und schlechterdings unbedingte Reelle in der Natur, ist der Raum; er ist Eines; er hat keine Theile; er begreift Alles Wirkliche und Alles Mögliche in sich, ohne daß das Wirkliche oder Mögliche einen Theil seiner Wesenheit ausmachen. Folglich, ist die Nichtexistenz desselben ungereimt; und also die ewige Dauer eine Folge seiner Existenz. – Zwey unbedingte Unendliche, deren eines von dem andern verschieden ist, sind unmöglich, weil dieses irgend eine Art von Grenzen, welche doch der Unendlichkeit zuwider sind, voraus setzen würde. – Vermöge unserer Raisonnements sind wir zur geometrischen und vollkommenen Ueberzeugung von der Existenz | eines Einzigen Gottes und Schöpfers, der, vermöge seines Wesens, und aus seiner eigenen Kraft, existirt, und folglich unendlich ist, gelangt. – Folglich ist der einfache und unendliche Raum, nicht ein davon verschiedenes Wesen, sondern er ist ein Attribut der Gottheit. – Dieses ist das einzige Attribut, durch welches wir dieses große Wesen, sogar mittelst unserer Organe, kennen. Welche unendliche Menge von Attributen wir dem Attribut des Raumes hinzu setzen müßten, um das Ganze der Gottheit vollständig zu machen? – dieses ist eine Frage, Aristäus, welche Gott allein beantworten könnte. Aber, was sich geometrisch aus diesem großen Attribut ergibt, ist die Allgegenwart Gottes. Das ganze Universum, das wirkliche und das mögliche zusammen genommen, vermögen nicht einen einzelnen Theil, einen Actum oder einen Modum von diesem unendlichen Gotte

- infini. Pourtant il est par-tout : il est ici : il n'y a dans cet arbuste, dans vous, ni dans moi, Aristée, aucune partie, quelque indivisiblement petite que nous
 G 173 la concevions, qu'il ne pénètre. Il est en vous aussi parfaite- | ment présent 1395
 que dans tout l'Univers, que dans lui-même : et vous doutez si Aristée a des relations avec lui!
- M.II.66 *ARISTÉE.* – Dioclès, permettez que je vous interrompe un moment. Ce n'est pas pour vous contredire; car je sens vivement les vérités que vous venez de m'annoncer et de me prouver : c'est pour implorer votre secours. – 1400
 Je m'énorgueillissois de la conviction parfaite de ce voisinage de Jupiter; mais en considérant le néant de l'humanité entière, je me sens déchu de
 G 174 mon bonheur. – Lorsque je vois des volcans, des déluges, des pes- | tes, des 1405
 tremblements de terre, détruire des millions d'êtres comme moi, avec toute leur postérité possible, lorsque, me mettant dans quelque astre éloigné, je regarde la petitesse de notre planète, lorsque je pense aux accidents qui pourroient dans un instant décomposer ce globe entier; j'avoue que je me perds, je n'entrevois aucune relation avec le Dieu, et peu s'en faut que je ne retombe dans le cahos des doutes dont vous m'aviez tiré.
- DIACLÈS.* – Mon cher Aristée, si, en grim pant vers le sommet de l'Aornos,* 1410
 G 175 ce rocher roide et escarpé, que l'ancien Her- | cule a dû laisser intact, et 1415
 P 720 que le Macédonien* a conquis, nous regardions à moitié chemin en arrière, la tête nous tourneroit, et les précipices d'alentour rendroient célèbres les noms d'Aristée et de Dioclès : mais si, en continuant nos travaux et nos peines, nous parvenions jusqu'au sommet! – Le sommet de l'Aornos est
 G 176 une plaine fertile, remplie de sources, entrecoupée de ruisseaux, ornée de 1420
 verdure et de fleurs éternelles, et où ce beau soleil luit sans nuages. – Parvenus, comme nous le sommes, à la connoissance parfaite, que le germe du bien repose | dans le sein de l'Etre libre, et que le Dieu Créateur est par-tout
 où nous sommes, et par-tout où nous serons jamais : c'est de cette hauteur 1425
 M.II.67 que vous regardez à terre. – En vérité, il n'est pas étonnant que, dans un tel éloignement, les objets dont vous ne voulez voir que les écorces, vous paroissent petits. – Le néant de l'humanité vous pèse. Mais vous, Aristée, êtes-vous si peu de chose, lorsque vous volez d'astre en astre, pour contempler de loin ce globe que nous habitons? Etes-vous si peu de chose, lorsque, 1425
 G 177 Physicien, vous pénétrez les loix de la | Nature? lorsque, Législateur, vous

1401 m'énorgueillissois] J² m'énorgueillissoit 1420 serons] J²W ne serons

auszumachen. Dennoch ist er allenthalben; er ist hier; hier, in diesem Strauche, in mir, in dir, Aristäus, | ist kein Theil, so untheilbar klein wir uns ihn
 1660 auch immer denken mögen, den er nicht durchdringt. Er ist in Dir eben so
 vollkommen gegenwärtig, als in dem ganzen Weltall, als in sich selbst: – und
 Du zweifelst, ob Aristäus in Verhältnissen mit ihm stehe? – V.II.221

ARISTÄUS. – Diokles, erlaube, daß ich Dich einen Augenblick unterbreche; – nicht, um Dir zu widersprechen, denn innig und lebhaft fühl ich die
 1665 Wahrheiten, die Du mir verkündigt und erwiesen hast; – sondern, Dich um
 Beystand zu bitten. – Ich war stolz auf die vollkommene Ueberzeugung von
 dieser Nähe Jupiters; aber, betrachte ich die Nichtigkeit der ganzen Mensch-
 heit: so fühl ich meiner Glückseligkeit mich beraubt. – Wenn ich sehe, daß
 die Vulkane, daß Ueberschwemmungen, Pesten, Erdbeben ganze Millionen
 1670 Wesen, wie ich, zusamt ihrer ganzen möglichen Nachkommenschaft, ver-
 nichten; wenn ich, in Gedanken, mich | in irgend ein entferntes Gestirn ver-
 setze, und die Kleinheit unsers Planeten betrachte; wenn ich an die Zufälle
 denke, die, in einem Augenblick, diesen ganzen Erdball zerstören könnten:
 so – ich gesteh' es – so verlier ich mich, so seh ich kein Verhältnis mehr zwi-
 1675 schen mir und diesem Gott; und, es fehlt nicht viel, daß ich nicht in eben
 das Cahos von Zweifeln zurück sinke, aus welchem Du mich heraus gezogen
 hast. V.II.222

DIOKLES. – Lieber Aristäus, wenn wir den Gipfel des Aornos, dieses steilen senkrechten Felsens, den der alte Herkules unerstiegen lassen mußte,
 1680 und den der Macedonier unterjocht hat, hinan kletterten, und auf halbem
 Wege hinter uns zurück blickten: so würde uns der Kopf drehend werden,
 und die Abgründe umher würden die Namen des Aristäus und Diokles
 berühmt machen; aber – wenn wir nun unsre Arbeit und unsre Bemühungen
 fortsetzten, und auf den Gipfel | gelangten! – Dieser Gipfel ist eine fruchtbare
 1685 Ebene, reich an Quellen, durchschnitten von Strömen, bedeckt mit ewigem
 Grün und blühenden Blumen, wo der Schein dieser schönen Sonne nie von
 Wolken verdunkelt wird! – – Itzt, da wir zu der vollkommenen Kenntniß
 gelangt sind, daß der Keim des Guten in dem Busen des freyen Wesens liegt,
 und daß der Gott Schöpfer allenthalben, wo wir sind, und allenthalben, wo
 1690 wir seyn werden, gegenwärtig ist: – itzt blickest Du, von dieser Höhe, auf die
 Erde herab. – In Wahrheit, es ist nicht zu verwundern, daß, in einer solchen
 Entfernung, die Gegenstände, von welchen Du nur die Schrauben sehen
 willst, Dir klein erscheinen. – Das Nichts der Menschheit drückt Dich nieder.
 Aber, Aristäus, bist denn Du, wenn Du von Stern zu Stern fliegst, um diesen
 1695 Erdball, den wir bewohnen, von Weitem zu betrachten – bist denn Du wirk-
 lich so sehr wenig? So sehr etwas Geringes? Bist Du wirklich so sehr wenig,
 wenn Du, als | Naturkündiger, die Gesetze der Natur erforschest? Wenn Du, V.II.224

mettez un frein aux vices de la société? lorsque; par vos lumieres, vous éclairez les siecles à venir? – Pourquoi peindre l’humanité d’après ce que vos yeux seuls vous découvrent de ces êtres là-bas? et pourquoi n’en pas prendre le modele d’après ce que vous vous sentez être vous-même? Vous ressemblez à ces hommes par la figure; mais eux, ils vous ressemblent du côté de leurs ames, de leurs facultés, de leur existence indestructible. Voilà l’humanité. Mais vous, qui voyez tant de fléaux détruire des millions d’êtres

G 178 qui | vous ressemblent, et qui, pour rendre la chose plus lugubre encore, y ajoutez toute leur postérité possible, – vous rendez impossible l’existence de cette postérité, en détruisant sa cause; et vous voulez peindre misérable, ce dont l’existence n’est pas possible. – Mais, au fond, qu’est-ce que ces fléaux détruiront, je vous prie? Ils décomposent quelques amas de particules de matiere, mais non l’humanité: elle ne consiste pas dans le contour étroit du corps de l’homme. – Le Dieu est avare en matiere, Aristée; et de ce côté-là
 G 179 l’Univers est pauvre. Une particu- | le de matiere est une chose d’emprunt: elle doit servir tantôt Achille, tantôt Homere, tantôt Aristée, tantôt quelque animal, quelque plante, ou quelque pierre.

ARISTÉE. Mais ces ames, dont les corps sont détruits, ne produiront donc plus leurs semblables?

DIOCLÈS. Le feu s’attache à tout, agit sur tout, se reproduit dans tout; et l’eau-même ne paroît l’éteindre, que parce qu’elle l’aime trop; elle l’attire et l’absorbe: et croyez-vous, Aristée, que pour nos ames il n’y a d’autres essences que la matiere, pour s’y joindre, | pour y agir, et pour s’y reproduire?
 G 180
 M.11.68 ARISTÉE. O Dioclès, vous qui me consolez, qui me soutenez, et me remettez à ma place, dans le moment où je risquois de me précipiter, achevez votre ouvrage. Faites-moi comprendre que le Dieu se mêle des affaires des hommes: c’est le dernier des travaux que je vous impose.

DIOCLÈS. Le dernier des travaux d’Alcide* fut de dompter le triple Cerbere:* celui que vous venez de m’imposer, Aristée, lui ressemble; car votre
 G 181 question est triple. Lorsque vous me demandez si Dieu se mêle de | l’Humanité, ou des hommes, la réponse est facile, puisqu’il s’en est mêlé en formant leur espece. Lorsque vous me demandez s’il se mêle des affaires des

1436 sa] JJ²W la
 1446 dans] J² dant

1438 décomposent] J²W décomposeront

1440 ce] W om.

als Gesetzgeber, den Lastern der Gesellschaft, Zaum und Gebiß anlegest? Wenn Du, durch Deine Einsichten, die kommenden Jahrhunderte aufklär-
 1700 rest? – Warum die Menschheit nach denen Wesen mahlen, die Deine Augen da unten entdecken? Warum nicht den Maßstab nach dem nehmen, was Du zu seyn Dich selbst fühlst? Der Gestalt nach bist Du diesen Menschen ähnlich; und sie, sie gleichen Dir von Seiten ihrer Seelen, ihrer Fähigkeiten und Kräfte, und ihrer unzerstörbaren Existenz. Das ist die Menschheit! – Aber
 1705 Du, der Du durch so viele Plagen so viele Millionen Wesen zerstört werden siehst, die Dir ähnlich sind, und, um die Sache noch trauriger und trostloser zu machen, ihre ganze mögliche Nachkommenschaft hinzu setzest; – Du machst die Existenz dieser Nachkommenschaft unmöglich, indem Du ihre Ursache zerstörest, und willst das, als elend darstellen, dessen Existenz nicht
 1710 möglich ist. – Und, ich bitte Dich, was | wird denn, im Grunde, durch diese Plagen zerstört? Sie lösen einige Haufen von Partikelchen der Materie auf, aber nicht die Menschheit; diese besteht nicht aus dem engen Umriß des menschlichen Körpers. – – Die Gottheit, Aristäus, ist geizig mit der Mate-
 1715 rie; und, von dieser Seite da ist das Weltall arm. Ein Partikelchen Materie ist etwas Geliehenes; es gehört bald einem Achill, bald einem Homer, bald einem Aristäus, bald einem Thier, einer Pflanze, einem Stein.

V.II.225

ARISTÄUS. Aber diese Seelen, deren Körper zerstört sind, werden doch nicht mehr ihres Gleichen hervor bringen?

DIOKLES. Das Feuer faßt Alles, wirkt auf Alles, erzeugt sich in Allem; und
 1720 sogar selbst von dem Wasser scheint es nur ausgelöscht zu werden, weil es von ihm zu sehr geliebt wird; es wird von ihm angezogen, und verschlungen. Und glaubst Du, Aristäus, daß es für unsre Seelen | keine andre Wesenheiten,
 1725 als die Materie giebt, um sich mit ihnen zu vereinen, um auf sie zu wirken, und sich durch sie wieder hervor zu bringen?

V.II.226

ARISTÄUS. O Diokles! – Du tröstest mich, Du unterstützest mich, und führst mich wieder auf meine Stelle zurück, – in eben dem Augenblick, wo ich in der Gefahr war, mich herab zu stürzen: – vollende itzt Dein Werk! Mach mir begreiflich, daß die Gottheit sich um die Angelegenheiten der Menschheit bekümmert; das ist die letzte der Arbeiten, die ich Dir auferlege.

1730 DIOKLES. Die letzte der Arbeiten des Alciden, war die Bezwingung des dreyfachen Cerberus; diejenige, die Du mir auferlegst, Aristäus, ist ihr ähnlich, denn Deine Frage ist dreyfach. Wenn Du mich fragst, ob Gott sich um die Menschheit, oder die Menschen bekümmert: so ist die Antwort leicht, weil er die Menschheit hat bilden | können, ohne sich um sie zu beküm-
 1735 mern. Fragst Du mich, ob er in die Angelegenheiten der Menschen so sich

V.II.227

- P 722 hommes, comme Minerve, qui ralentit le vol du javelot de Pandare, (*13) ou
comme Pan, qui secourut nos peres dans les plaines de Marathon, (*14) | 1460
- G 182 c'est-à-dire, s'il se mêle des événements de leur Société, de leurs actions
entant qu'effets de leur volonté libre, entant que modifications données à la
matiere par leur volonté; il faut répondre, que, sans être impossible, il doit
paraître impossible à tout Etre borné, que Dieu détruise, dans un cas parti-
culier, la loi qui dérive de l'impulsion générale qu'il à donnée à la Nature. 1465
- G 183 Mais lorsque vous me demandez, si la Divinité se mêle de l'homme, ou de
M.II.69 l'individu, comme les Tyndarides, qui appellerent Simonide pour le sauver
du sort de Sco- | pas; (*15) il faut reprendre notre raisonnement de tantôt,
après avoir remarqué, qu'il y a des rapports, ou des relations quelconques,
entre deux choses ou deux Etres quelconques qui coexistent. De l'unité et 1470
de la toute-présence de la Divinité prouvées, suit nécessairement, que le
moindre atome, et l'Etre le plus sublime ou le moins borné, ont également
G 184 des relations | avec Dieu, à proportion de la richesse de leur composé, et de
leur homogénéité avec lui. Par conséquent, l'excellence et le bonheur d'un
Etre quelconque, se mesure par la proximité et par la multiplicité de ces rela- 1475
tions. Par-là il est évident, que l'Etre libre, qui a la faculté de se contempler
et de se modifier, si je lui suppose quelque connoissance de la nature du
Dieu, est en état de perfectionner, de diminuer, ou de multiplier ces rela-
tions. Par conséquent, sa grande étude doit être de connoître ce Dieu. C'est
G 185 par la marche lente et compassée de l'intellect, en commençant par | les 1480
vérités simples, que nos organes les plus grossiers nous découvrent, que nous

* (13) C'est dans le IV. livre de l'Iliade* qu'on trouve, que Minerve changea la direction de la
fleche que Pandare fils de Lycaon décocha contre Ménélas.

* (14) On prétendoit que le Dieu Pan étoit venu au secours des Athéniens à la Bataille de
Marathon, en jetant l'épouvante parmi les Perses: et c'est delà que nous reste encore
l'expression de terreur Panique,* pour exprimer une frayeur dont on ne sait pas la
cause.

M.II.69 * (15) Simonide* se trouvant un jour à un festin chez Scopas, ou, suivant d'autres, chez un
certain Pharsalus, avoit fait l'éloge de Castor et de Pollux: ces dieux, pour le payer de
sa piété envers eux, le firent mander; et le moment après qu'il fut sorti de la maison,
elle tomba en ruine, et écrasa tous ceux qui se trouvoient dedans.

1459 (*13) En note: IV] JJ²WM quatrième 1460 (*14) En note: exprimer] JJ²W signifier
1469 avoir] M voir

mischt, wie Minerva, die den Flug von dem Pfeile des Pandarus aufhielt, (*13)
 oder wie Pan, der unsern Vätern in den Ebenen von Marathon zu Hülfe kam;
 (*14) das heißt, ob er sich um die Begebenheiten ihrer Gesellschaft, um ihre
 Handlungen bekümmert, in so fern diese die Wirkungen ihres freyen Wil-
 1740 lens, in so fern sie Modifikationen sind, welche ihr Wille der Materie gegeben
 hat: so muß man antworten, daß es, ohne unmöglich zu seyn, jedem einge-
 schränkten Wesen unmöglich scheinen muß, daß Gott, in einem besondern
 Falle, ein Gesetz zerstöre, welches aus dem, von ihm selbst, der ganzen Natur
 gegebenen ersten Anstoß, entspringt. Aber, wenn Du wissen willst, ob die
 1745 Gottheit sich um den Menschen, oder das Individuum bekümmert, wie die
 Tyndariden, die den Simonides rufen ließen, um ihn von dem Schicksal des
 Scopas zu | retten: (*15) so müssen wir unser, kurz vorher geführtes Rai- V.II.228
 sonnement wieder vornehmen, und nur noch bemerken, daß es zwischen
 zwey Dingen, oder zwey Wesen, wie sie auch beschaffen seyn mögen, wel-
 1750 che zu gleicher Zeit existiren, Verhältnisse oder Beziehungen, von irgend
 einer Art, giebt. Aus der erwiesenen Einheit und Allgegenwart der Gott-
 heit folgt, nothwendiger Weise, daß der kleinste Atom, und das erhabenste,
 oder am mindesten beschränkte Wesen, eines wie das andre, Verhältnisse
 mit der Gottheit, nach Maßgabe der Vollkommenheit ihrer Beschaffenheit,
 1755 und ihrer Homogenität mit ihm, haben. Folglich ist jedes Wesen um de- | V.II.229
 sto vortrefflicher und glücklicher, um desto näher es der Gottheit ist, und
 um desto mehrere Verhältnisse es mit derselben hat. Und hieraus ist es
 denn evident, daß das freye Wesen, welches das Vermögen hat, sich selbst
 zu betrachten und zu modificiren, im Stande ist, sobald ich irgend einige
 1760 Kenntniss von der Natur der Gottheit bey ihm voraus setzen darf, diese Ver-
 hältnisse zu vervollkommen, zu vermindern, oder zu vervielfältigen. Diesem
 nach muß es sein größtes Bestreben seyn, Gott zu kennen. Der Verstand hat
 uns, mit langsamen und abgemessenen Schritten, indem er von den einfach-
 sten Wahrheiten, welche unsre gröbsten Organe uns entdecken, ausgieng,

(*13) S. Iliad. 4.

(*14) [*Vom. & Hilß II,140 add. Fußnote:*] Man behauptete, daß der Gott Pan den Athenern in der Schlacht von Marathon zu Hilfe gekommen sei, indem er Schrecken unter den Persern erregte. Und davon blieb uns noch der Ausdruck panischer Schrecken für eine Furcht, deren Grund man nicht weiß.

(*15) Simonides befand sich einst auf einem Gastmal bey dem Scopas, oder, andern zu Folge, bey einem gewissen Pharsalus, wo er dem Castor und dem Pollux eine Lobrede hielt; diese Götter, um ihn für seine Liebe zu belohnen, schickten nach ihm, und einen Augenblick nachher, wie er das Haus verlassen hatte, stürzte es zusammen, und erschlug alle, die darin sich befanden.

sommes parvenus à la conviction déterminée et précise de l'existence, de la puissance, et de la toute-présence du Dieu. Pour parvenir à la connoissance de sa nature, et de celle de nos relations avec lui, il faut entrer dans nous-mêmes, et faire disparaître l'écorce de l'humanité. Si jamais du trépied de Delphes est sorti un oracle digne de la réputation du brillant fils de Latone,* 1485 c'est la leçon universelle: *connois-toi toi-même*.* C'est dans cette connoissance seule, qu'on peut puiser celle de la | nature de la Divinité. Vous avez bien réfléchi, Aristée, lorsque vous avez dit, que vous ne pouviez comparer à Dieu ni votre figure, ni votre corps, ni vos forces. Cependant, comme 1490 il y a des rapports entre toutes les choses qui coexistent, il faut qu'il y ait des relations entre votre figure, votre corps et vos forces, et la Divinité. Mais la connoissance de ces relations, supposé même que vous pussiez y parvenir, vous seroit parfaitement inutile; puisque, ne pouvant changer ni votre figure, ni votre corps, ni vos forces, vous ne sauriez ni augmenter, ni perfectionner ces re- | lations. Par conséquent, il faut chercher des relations que 1495 vous pouvez changer, modifier et perfectionner à volonté; c'est-à-dire, il faut considérer en vous les choses dont les modifications dépendent le plus de vous-même, et que vous avez le pouvoir de perfectionner: ce sont les facultés de votre ame, et le degré d'harmonie dans leur ensemble. Vous avez très-bien 1500 senti, que, pour qu'une chose ait une relation avec une autre, il faut qu'elles aient des qualités homologues en commun: par conséquent, il faut chercher si parmi tout ce qui est en vous, dont vous êtes le maître | et le despote, G 188 il n'y auroit pas des choses homologues, ou homogenes, avec la Divinité. Nos facultés, entant que nous les connoissons, consistent dans le pouvoir 1505 de vouloir, le pouvoir d'agir: et cette faculté vous ne la refuserez pas au grand Moteur de l'Univers. Elles consistent dans l'intellect, ou l'intelligence, qui compare et compose les idées que renferme votre imagination: or nous avons vu que cette faculté est de l'essence de l'Etre libre qui peut vouloir et agir; par conséquent vous ne sauriez la refuser au Jupiter suprême, qui est 1510 souverainement libre: non qu'il compare ou | compose, comme nous, des idées ou des relations, mais les essences-mêmes. Nous pourrions en déduire, que quelque prodigieuse que soit la distance entre ce Dieu et nous, la nature de notre activité sur la matiere est la même que celle de son activité, entant qu'il fait ce que nous appelons agir; et que la nature de notre intellect, ou 1515 de notre raison, est la même que celle de cette Intelligence infinie; c'est-à-dire, que la nature de la vérité pour nous, est la même que celle de la vérité

1516–1517 c'est-à-dire] M cest-à-dire

- 1765 zu einer determinirten und gewissen Ueberzeugung von der Existenz, der
Macht und der Allgegenwart der Gottheit gebracht. Um zur Kenntniß der
Natur derselben, und ihrer Verhältnisse mit uns, zu gelangen, müssen wir in
uns selbst zurück gehen, und die Schaale der Menschheit von uns trennen.
Wenn jemals auf dem Dreyfuß zu | Delphi ein, dem Ruhm des glänzenden V.II.230
- 1770 Sohnes der Latona würdiges Orakel gegeben worden ist: so ist es die allge-
meine Lehre: *Mensch, kenne Dich selbst!* In dieser Kenntniß allein kann man
die Kenntniß der Natur der Gottheit schöpfen. Du hast sehr richtig bemerkt,
Aristäus, daß du mit der Gottheit weder Deine Figur, noch Deinen Körper,
noch Deine Kräfte vergleichen könntest. Da es, indessen, Verhältnisse zwi-
1775 schen allen Dingen, welche coexistiren, giebt: so müssen sich dennoch Ver-
hältnisse zwischen Deiner Figur, Deinem Körper, Deinen Kräften, und der
Gottheit finden. Aber die Kenntniß dieser Verhältnisse, angenommen, daß
Du zu ihr gelangen könntest, würde Dir gänzlich unnütz seyn, weil Du weder
Deine Figur, noch Deinen Körper, noch Deine Kräfte ändern, und also diese
1780 Verhältnisse weder vermehren noch vervollkommen kannst. Folglich mußt
Du Verhältnisse suchen, die sich, nach Willkühr, verändern, modificiren und
vervollkommen lassen; das heißt, Du | mußt diejenigen Dinge in Dir in Erwä- V.II.231
gung ziehen, deren Modificationen am mehresten von Dir selbst abhängen,
und welche zu vervollkommen Du das Vermögen hast. Dieses sind die Kräfte
1785 und Fähigkeiten Deiner Seele, und der Grad der Harmonie unter ihnen. Du
hast es sehr gut gefühlt, daß zwey Dinge, um im Verhältniß mit einander zu
stehen, homologe Eigenschaften gemeinschaftlich haben müssen; folglich
mußt Du suchen, ob unter Allem dem, was in Dir, und wovon Du Herr und
Meister bist, keine, mit der Gottheit homologe, oder homogene Dinge sind.
- 1790 Unsre Seelenkräfte, in so fern wir sie kennen, bestehen in dem Vermögen zu
wollen, in dem Vermögen zu wirken; und dem großen Urheber des Weltalls
wirst Du dieses Vermögen nicht absprechen können: sie bestehen, ferner,
in dem Verstande, der die Ideen, welche Deine Einbildungskraft enthält,
vergleicht und zusammensetzt; und wir haben schon gesehen, daß dieses
1795 Vermögen zur Natur des freyen Wesens, das wol- | len und wirken kann, V.II.232
gehört; folglich kannst Du sie dem höchsten Jupiter, der unumschränkt frey
ist, nicht versagen. Nicht, daß er, wie wir, Ideen oder Verhältnisse vergleiche,
oder zusammensetzte; er thut das mit den Wesenheiten selbst, was wir mit
jenen thun. So unendlich groß also auch immer der Abstand zwischen Gott
1800 und uns seyn mag: so können wir denn aus dem vorhergehenden doch fol-
gern, daß unsre Wirksamkeit auf die Materie von eben derselben Art ist,
als die seinige, in so fern er nämlich das thut, was wir *Wirken* nennen, und
daß die Natur unsers Verstandes, oder unserer Vernunft eben das ist, was
die Natur dieses unendlichen Verstandes ist; das heißt, daß die Wahrheit für

pour elle. Mais voyons si l'homogénéité n'est pas plus grande encore du
 G 190 côté de ce principe | moral, par lequel vous jouissez et vous souffrez avec
 d'autres êtres, par lequel vous jugez souverainement du juste et de l'injuste, 1520
 et par lequel on sent de la volupté d'une bonne, et du repentir d'une mau-
 M.II.71 vaise action. Si nous suivons la marche de nos facultés dans un événement
 quelconque imprévu, nous trouvons qu'au premier moment nous avons la
 sensation ; ou bien, l'imagination nous représente l'idée simple de la chose
 ou de l'événement : dans le second, le principe moral, entant que sensible, 1525
 G 191 desire, s'attriste, ou abhorre, en raison de sa sensibilité ou de ses rela- | tions
 avec cette chose ou avec cet événement : au troisieme, ce même principe juge
 du juste ou de l'injuste, c'est-à-dire, il sent quelle doit être notre modifica-
 tion à cet événement, pour que le repos et le contentement interne de l'ame
 ne souffre aucune atteinte : au quatrieme, l'intellect s'y mêle, compare, com- 1530
 pose, calcule, et corrompt, ou modifie la sensation morale : et au cinquieme,
 la force de pouvoir vouloir et agir se détermine.

Vous voyez, Aristée, que dans les deux premiers moments l'ame est pas-
 G 192 sive ; et qu'au contraire elle est active dans les | deux derniers : mais dans le
 troisieme, elle est modifiée d'une toute autre façon, et tellement, que nous 1535
 ne pouvons plus comparer son état ni à une activité agissante, ni à une iner-
 tie passive. Pour nous en faire une idée, remarquons que jamais homme n'a
 commis une mauvaise action, sachant qu'elle étoit telle, sans sentir du ma-
 laise, de la repugnance, de la peine, et sans s'appercevoir d'une voix interne,
 qui lui crie : « injuste, ou cruel, arrête ». Cette voix, Aristée, n'est autre chose 1540
 qu'une loi qui dérive de notre essence, que Dieu a donnée aux êtres libres et
 G 193 actifs, | pour s'aimer, pour s'unir ensemble ; comme il a donné à la matiere
 P 726 la loi d'inertie ou d'attraction, d'où derive la réaction contre toute action
 contraire à cette loi : et si une particule de la matiere inerte pouvoit sentir et
 parler, elle nous feroit un tableau de sa pente vers son homogene, de sa réac- 1545
 tion contre tout ce qui voudroit l'en arracher, assez semblable au tableau
 que nous pourrions lui donner de notre conscience. Ainsi, Aristée, ce juge-
 ment moral n'est ni action, ni passion ; c'est l'effet immédiat de la nature

- 1805 uns eben die Natur hat, welche sie für jenen unendlichen Verstand hat. –
 – Aber, laß uns zusehen, ob die Homogenität nicht noch größer von Seiten
 jenes moralischen Principiums ist, vermittelt dessen wir mit andern Wesen
 uns freuen und leiden, vermittelt dessen wir, unum- | schränkt, über Recht V.II.233
 und Unrecht urtheilen, und über eine gute Handlung Vergnügen, und über
 1810 eine böse, Reue empfinden. Wenn wir auf den Gang unserer Seelenkräfte,
 bey irgend einer unvorhergesehenen Begebenheit aufmerksam sind: so fin-
 den wir, daß wir im ersten Augenblick eine Sensation davon haben, oder
 vielmehr, daß die Einbildungskraft uns die simple Idee von dem Dinge, oder
 von der Begebenheit darbietet; im zweyten Augenblick wirkt das morali-
 1815 sche Principium, in so fern es reizbar ist; das heißt, nach den Graden seiner
 Reizbarkeit, oder seiner Verhältnisse, mit diesem Dinge, oder dieser Bege-
 benheit, verlangt es, betrübt es sich, oder verabscheut es. Im dritten Augen-
 blick urtheilt eben dieses Principium vom Recht, oder Unrecht; das heißt, es
 fühlt, wie wir durch diese Begebenheit modificirt werden müssen, um daß
 1820 die Ruhe und die innre Zufriedenheit der Seele keine Beeinträchtigung lei-
 den. In dem vierten Augenblick mischt der Verstand sich darein, vergleicht,
 berechnet, | beschwichtigt, verdirbt oder modificirt die moralische Sensa- V.II.234
 tion, und im fünften determinirt sich das Vermögen, wollen und wirken zu
 können.
- 1825 Du siehst hieraus, Aristäus, daß die Seele, in den beyden ersten Augen-
 blicken, sich leidend verhält, und daß sie, im Gegentheile, in den beyden
 letztern thätig ist. Aber, in dem dritten ist sie auf eine ganz andre Art,
 und dergestalt modificirt, daß wir ihren Zustand weder mit einer thätigen
 Wirksamkeit, noch mit einer passiven Unthätigkeit vergleichen können. Um
 1830 uns von diesem Zustande einen Begriff zu machen, so laß uns bemerken,
 daß kein Mensch jemals eine böse Handlung begangen hat, ohne, wenn er
 wußte, daß sie böse war, darüber Unbehaglichkeit, Widerwillen, Unruhe zu
 empfinden, und ohne in sich eine innere Stimme zu hören, die ihm zurief:
 „Halt ein, Ungerechter, oder Grausamer!“ – Diese Stimme, Aristäus, ist nichts
 1835 anders, als ein Gesetz, das aus unserer Wesenheit entspringt, und daß die
 Gottheit dem freyen und thä- | tigen Wesen gegeben hat, um sich zu lie- V.II.235
 ben, um sich mit einander zu vereinen; so wie er der Materie das Gesetz der
 Trägheit, oder die anziehende Kraft gegeben hat, woraus die Gegenwirkung
 gegen alle, diesem Gesetz zuwider laufende Wirkung entsteht; und wenn ein
 1840 Partikelchen der trägen Materie empfinden und reden könnte: so würde es
 uns von seinem Hange zu homogenen Partikeln, von seiner Gegenwirkung
 auf Alles, was es davon trennen wollte, ein Gemälde machen, das demje-
 nigen, was wir ihm von unserm Gewissen machen könnten, ähnlich genug
 seyn würde. Folglich, Aristäus, ist dieses moralische Urtheil weder wirkend,

M.II.72 de nos ames éternelles, de leur attraction vers leurs semblables, vers | le
 G 194 grand, vers le beau, vers la Divinité: et c'est à cette attraction que Jupiter 1550
 et l'Amour doivent les premiers autels que les hommes leur érigerent.

ARISTÉE. Je vous supplie, Dioclès, de m'éclaircir ces idées.

DIOCLÈS. Le jugement sur le juste et l'injuste n'est que la contemplation
 de nous-mêmes et de nos actions, faite du centre d'un autre individu; ce qui
 suppose la faculté de pouvoir s'y placer. Cette faculté constitue le moral; et 1555
 comme elle n'est ni passive ni active, mais qu'elle tient à l'essence de l'ame,

G 195 ou qu'elle en fait partie, il s'ensuit qu'elle ne consiste que dans | la pente
 naturelle, ou dans l'attraction d'un individu vers d'autres individus. Mais
 attraction entre deux choses dérive d'une relation quelconque entre elles;
 et par conséquent attraction est réciproque. Mais nous avons vu que deux 1560
 choses ne sauroient avoir des relations l'une avec l'autre, sans avoir un côté

homogene ou homologue en commun: ainsi, lorsque la pente, l'attraction
 vers la Divinité, est constatée, il suit que nos relations et notre homogénéité
 avec elle le font de-même. Or cette pente, cette attraction, est constatée;

G 196 non qu'il faille la chercher dans | les cris de la douleur, de la foiblesse, ou 1565
 de la crainte, qui ne s'adressent pas à Dieu, mais à une fin quelconque
 de souffrances; non que je veuille que vous m'en croyiez, ni que vous en
 croyiez la Pythie* en fureur, ou le Prêtre flatteur du Jupiter de Lybie, qui voit
 dans Alexandre le fils de son Dieu: mais croyez en Socrate, croyez-vous en
 vous-même, Aristée, lorsque vous aurez épuré cet organe, qui est tourné vers 1570

G 197 les choses divines, (*16) comme l'oeil est tourné vers la lumiere. C'est | alors
 que vous trouverez cette attraction et cette homogénéité, dans l'aisance avec

M.II.73 laquelle les hommes exercent le bien. Si nous considérons le ton qui regne
 dans les actions de Sésostri*, de Thémistocle*, du Macédonien lui-même,
 et si nous le comparons à celui des actions de Socrate, d'Epaminondas*, 1575
 de Timoléon*; nous trouvons, dans celles des premiers, de la grandeur à la
 verité, mais des efforts, des peines, du travail, de la sueur; tandis que chez

(*16) On lit dans le grec: ὄργανον ψυχῆς ᾧ μόνῳ θεατὸν ἔστι τὸ θεῖον.*

1564 font] JJ²WMP sont 1567 souffrances] J'[±]J²WM souffrance | croyiez] JJ²W croyez
 1568 croyiez] JJ²W croyez 1575 le] J'[±]J²W les 1576 de!] JJ²WM et de

1845 noch leidend; es ist die unmittelbare Wirkung der Natur unserer ewigen Seelen, ihres Hanges zu Allem, was ihnen ähnlich ist, zum Großen, zum Schönen, zur Gottheit; und diesem Hange, dieser Attraction, haben Jupiter und die Liebe die ersten Altäre zu verdanken, welche die Menschen ihnen errichtet haben. |

1850 *ARISTÄUS.* Gieb mir mehreres Licht, Diokles, über diese Ideen, ich bitte Dich. V.II.236

DIOKLES. Daß Urtheil über Recht und Unrecht ist nichts als die Betrachtung unseres Selbst und unserer Handlungen, gefällt aus dem Mittelpunkt eines andern Individuums, wodurch denn das Vermögen vorausgesetzt wird, sich dahin versetzen zu können. Dieses Vermögen macht den moralischen Sinn aus; und da es weder thätig, noch leidend ist, sondern zur Wesenheit der Seele gehört, oder einen Theil derselben ausmacht: so folgt daraus, daß es nichts anders, als der natürliche Hang eines Individuums zu andern Individuen ist. Aber diese anziehende Kraft zwischen zwey Dingen entspringt aus irgend einem Verhältniß zwischen ihnen, und folglich ist die Anziehung gegenseitig. Nun haben wir gesehen, daß zwey Dinge | nicht Verhältnisse mit einander haben können, ohne gemeinschaftlich eine homogene oder homologue Seite zu haben, und wenn, diesem nach, unser Hang gegen die Gottheit, wenn die Attraction zwischen ihr und uns bestätigt ist: so folgt daraus, daß es auch unsre Homogenität und unsre Verhältnisse mit ihr sind. Diese Homogenität, dieser Hang ist nun aber bestätigt. Nicht, daß man sie in dem Geschrey des Schmerzes, der Schwachheit, oder der Furcht suchen müsse, das nicht an die Gottheit gerichtet ist, sondern irgend eine Erleichterung der Leiden zum Zwecke hat; nicht, daß ich will, das Du, weder mir, noch der Pythia auf dem Dreyfuß, noch dem schmeichlerischen Priester des Jupiter Ammon, der in dem Alexander den Sohn seines Gottes sieht, glauben sollst; nein, Du sollst dem Sokrates, Du sollst Dir selbst, Aristäus, darüber glauben, wenn Du dieses Organ gereinigt haben | wirst, das auf göttliche Dinge, so wie das Auge auf das Licht gerichtet ist. (*16) Alsdann wirst Du in der Leichtigkeit, mit welcher die Menschen das Gute ausüben, diese Attraction, diese Homogenität finden. Wenn wir den Ton erwägen, der in den Handlungen des Sesostriß, des Themistocles, des Macedoniers selbst herrscht, und ihn mit dem Ton der Handlungen eines Sokrates, eines Epaminondas, eines Timoleon vergleichen: so finden wir, in den Handlungen der erstern, zwar Größe; aber Anstrengung, Arbeit, Bemühung, Schweiß, indessen, daß, bey

(*16) [V om. & Hilß II, 147 add. Fußnote:] Man liest im Griechischen: ὄργανον ψυχῆς ᾧ μόνῳ θεατὸν ἐστι τὸ θεῖον.

1850 Diokles] V Aristäus

les autres tout est grandeur, aisance, nature, simplicité : marque certaine de
 G 198 l'harmonie constante de leur ensemble. L'im- | possibilité de faire mal s'y
 manifeste. Le bonheur (qui est la continuité du bien) qui dans les autres 1580
 ne paroît que l'effet des événements, des circonstances, et de la vertu du
 jour, paroît dans ces héros une émanation de leurs essences. Ce que les
 hommes appellent malheur, cesse de l'être chez eux, et prend le ton du
 bonheur-même. La retraite à Délie (*17) a le même ton que les victoires
 G 199 du Thébain : (*18) et quel hom- | me sensé n'aimeroit pas mieux être le 1585
 P 728 superbe Socrate dans les fers, que le fils de Philippe* au fond des Indes ? Il
 semble, Aristée, que lorsque l'homme est parvenu, soit par ses travaux, ou
 par l'excellence de sa nature, à l'harmonie parfaite des facultés que nous
 lui connoissons, d'autres facultés, jusqu'ici inconnues, commencent à se
 développer, et augmentent son homogénéité avec le Dieu, au point qu'une 1590
 ombre même de la Puissance Divine paroît s'y manifester. Ainsi, mon cher,
 s'il pouvoit être douteux, que Jupiter tout présent se mêlât de tels individus,
 G 200 il est pourtant | indubitable, que ces hommes ont la faculté de se mêler
 avec le Dieu. Figurez-vous, sur les rives du Gange, une barque, qui touche
 son sable précieux ; les travaux du Pilote la font mouvoir avec peine ; ses 1595
 M.II.74 mouvements sont forcés, et de peu de durée : mais lorsqu'enfin le Pilote
 est parvenu à la remettre à flot, elle obéit sans peine ; ses mouvements sont
 aisés ; elle suit le cours du Gange avec facilité, puisque le but du Pilote et du
 Gange est dans la même direction. Voyez un aigle qui plane dans les airs,
 G 201 en conformant son vol au souffle d'Eole ;* il ne se fatigue pas ; ses ailes | 1600
 paroissent immobiles : il est le plus parfait symbole de l'homme vertueux, de
 l'homme heureux, qui ne rencontre aucun obstacle, et dont le vol, quoique
 fini et borné par sa nature, est poussé sans fin et sans cesse vers la vraie
 félicité, par le torrent immense de la volonté suprême.

Voilà, à ce qu'il me paroît, Aristée, ce que nous pouvons dire avec sécurité 1605
 sur la nature de Jupiter, et sur nos relations avec lui. – Bornons ici notre

(*17) L'Auteur parle ici certainement de la défaite des Athéniens à Délie, où Socrate sauva la vie à Xénophon, et défendit Lachès, en faisant la plus belle contenance pendant la retraite.*

(*18) Ce sont les victoires remportées par Epaminondas* à Leuctres* et à Mantinée.*

1579 mal] *J/J²W* le mal
 indubitable

1587 semble] *J/J²W* me semble

1593 indubitable] *J/±*

den andern, Alles Größe, Leichtigkeit, Natur, Simplicität ist: sicherer Beweis für die ununterbrochene Harmonie ihres Ganzen. Die Unmöglichkeit, übel zu handeln, zeigt sich darin offenbar. Glückseligkeit, welche in der Fortdauer des Guten besteht, und bey den andern nur die Wirkung von Begebenheiten, von Umständen, von vorübergehender Tugend zu seyn scheint, ist bey diesen Helden gleichsam ein Ausfluß ihrer Wesenheiten. Das, was die Menschen Unglück nennen, hört es auf, bey ihnen zu seyn, und nimmt den Ton der Glückseligkeit selbst an. Der Rückzug bey Delium hat eben das Ansehen, als die Siege des Thebaners. (*17+) Und welcher vernünftige Mensch wäre nicht lieber der erhabene Sokrates in den Fesseln, als Philipps Sohn am Ende Indiens? – Es scheint, Aristäus, als ob in dem Menschen, wenn er, es sey durch seine Bemühungen, oder durch die Vortrefflichkeit seiner Natur, zur Harmonie seiner, uns bekannten Kräfte und Fähigkeiten gelangt ist, andere bis jetzt uns noch unbekannte Fähigkeiten anfangen, sich zu entwickeln, und seine Homogenität mit der Gottheit dergestalt vermehren, daß ein Schatten der göttlichen Macht gleichsam sichtbar in ihnen wird. – Wenn es, folglich, lieber Freund, zweifelhaft seyn sollte, ob der allgegenwärtige Jupiter sich in die Angelegenheiten der Menschen mischt: so steht es dennoch nicht zu läugnen, daß diese Menschen das Vermögen haben, sich gleichsam mit der Gottheit zu vermischen. Stelle Dir, an den Ufern des Ganges, eine Barke vor, die auf dem Sande festsitzt; kaum kann der Steuermann sie, durch seine Arbeit, in Bewegung setzen; diese ist erzwungen, und von kurzer Dauer; aber ist es ihm einmal gelungen, die Barke in die Fluth zu bringen: so gehorcht sie ohne Muhe; ihre Bewegungen sind ungezwungen; sie folgt dem Strome des Ganges mit Leichtigkeit, weil der Zweck des Piloten und des Flusses in einer Richtung liegen. Sieh den Adler, der in den Lüften schwebt, indem er seinen Flug dem Hauche des Aeolus gemäß einrichtet; er fliegt sonder Beschwerlichkeit; seine Flügel scheinen unbeweglich; er ist das vollkommenste Sinnbild des tugendhaften, des glücklichen Menschen, der auf kein Hinderniß stößt, und dessen Flug, obgleich endlich und beschränkt durch seine Natur, unaufhörlich, durch den unendlichen Strom des höchsten Willens, auf die wahre Glückseligkeit, geleitet wird.

Sieh da, Aristäus, das, was wir mit Sicherheit, wie mir es dünkt, über die Natur Jupiters, und unsre Verhältnisse mit ihm, sagen können. – Hier laß uns

(*17+) Der Verf[asser] spielt auf die Niederlage der Athenienser bey Delium, wo Sokrates dem Xenophon das Leben rettete, den Laches schützte, und in der größten Fassung bey dem Rückzuge war, – und auf die Siege des Epamonidas bey Leuctra und Mantinea an.

- G 202 discours; il se fait tard. – Voyez l'Arctophylax (*19) qui | brille déjà, et nous
annonce la nuit qui s'approche. – D'ailleurs nous avons satisfait, je pense,
à ce que nous nous étions proposé. Nous avons trouvé qu'il doit régner
un ordre parfait dans l'Univers, qui ne sauroit être visible que pour l'oeil 1610
de la Divinité. Nous avons vu, en contemplant ce grand Total de tous les
côtés sensibles pour nous, que sa dépendance est manifeste; et qu'il n'est
G 203 que le produit d'une Puissance créa- | trice, infiniment intelligente. Nous
avons vu que l'infinité absolue de l'espace, est la mesure de l'étendue et
de la présence du Dieu. Nous avons entrevu la nature de nos relations, 1615
et le degré de notre homogénéité avec lui. Pour les sentir l'un et l'autre
distinctement, Aristée, il faut des développements; il faut secouer l'écorce
M.II.75 matérielle; il faut la mort. Combien de développements, combien de morts
il faut à l'Ame, pour qu'elle parvienne à la plus grande perfection dont son
essence soit susceptible, c'est un secret voilé pour nous aussi longtemps que 1620
G 204 la succession de temps et de parties sera pour | nous le seul moyen d'avoir
des idées distinctes; comme les chants sublimes du divin Homere sont des
secrets voilés pour l'enfant, qui ne forme encore que des syllabes par la
succession des sons et des caracteres. Il nous suffit de savoir, que c'est dès
P 730 cette vie que nous prenons notre essor; que la mort ne change pas notre 1625
direction prise, et qu'elle ne fait qu'accélérer les mouvements de l'Ame dans
cette direction, qui dépend entierement de l'énergie de l'Etre libre.

ARISTÉE. Dioclès, vous me rendez la mort l'objet de ma plus vive curio-
sité. Mais il y a une chose, mon Ami, qui m'afflige. |

- G 205 DIOCLÈS. Quelle est-elle, mon Aristée? 1630

ARISTÉE. C'est qu'en voyant le vol que vous vous préparez, je crains que
la mort ne vous éloigne trop de moi: et comment alors franchirons-nous
l'espace immense qui va nous séparer?

DIOCLÈS. Mon cher Aristée, vous vous trompez. Comptez que l'Alphée*
fait bien plus de chemin pour mêler ses ondes à celles de sa belle Arethuse.* | 1635



- G 202 (*19) L'Arcturus, ou l'Οψέ δούων d'Homere,* marqué α dans *Ptolémée*, *Bayer* et | *Flamsteed*,
est l'étoile la plus brillante dans la Constellation du Bouvier; ou plutôt c'est une
informe de la première grandeur, qui appartient à cette Constellation. Les Anciens ont
désigné aussi par Arctophylax toute la Constellation de ΒΟΝΤΗΣ, ou du Bouvier.

1607 (*19)] *En note*: c'est] *JJ²W* c'en est 1608 s'approche] *J¹±J²WM* approche 1620 soit]
J²W est 1635 celles] *G* celle

- 1915 unser Gespräch endigen; es ist spät. – Sieh den Arctophylax, (*19) der schon
herab flimmert, und uns die Annäherung der Nacht ankündigt. – Ueberdem,
denk ich, sind wir an dem Ziel, wohin wir wollten. Wir haben gefunden,
daß in dem Weltall | eine vollkommene Ordnung herrschen muß, die aber V.II.242
nur dem Auge der Gottheit sichtbar seyn kann; wir haben, indem wir dieses
1920 große Ganze von allen den, uns bemerkbaren Seiten, betrachteten, gesehen,
daß seine Abhängigkeit offenbar ist, und daß es nur das Produkt einer schaf-
fenden, unendlichen verständigen Macht seyn kann; wir haben gesehen,
daß die unbedingte Unendlichkeit des Raumes, das Maß der Ausdehnung
und der Gegenwart der Gottheit ist; wir haben etwas von der Natur unserer
1925 Verhältnisse, und unserer Homogenität mit ihr, erblickt. Um das Eine und
das Andre deutlich wahrzunehmen, Aristäus, sind Entwicklungen nöthig;
wir müssen die materielle Hülle wegwerfen; – wir müssen sterben. – Wie vie-
lerley Entwicklungen, wie vielerley Tode die Seele bedarf, um zu der aller-
größten Vollkommenheit zu gelangen, deren ihr Wesen fähig ist, bedeckt so
1930 lange ein für uns verborgenes Geheimniß, als die Folge der Zeit und der Thei-
| le für uns das einzige Mittel bleibt, deutliche Begriffe zu erlangen; so wie die V.II.243
erhabenen Gesänge des göttlichen Homers für das Kind, das nur noch, aus
der Folge von Tönen und Characteren, Sylben zusammen setzt, verborgene
Geheimnisse sind. – Es ist uns genug zu wissen, daß wir, in diesem Leben
1935 schon, unsern Flug antreten, daß der Tod unsre genommene Richtung nicht
ändert, und daß er nur die Bewegungen der Seele in dieser Richtung, welche
gänzlich von der Energie des freyen Wesens abhängt, beschleunigt.
ARISTÄUS. Diokles, Du machst mir den Tod zum Gegenstand der lebhaf-
testen Neugierde. – Nur Eines, mein Freund, nur Eines bekümmert mich.
1940 DIOKLES. Und dieses ist? |
ARISTÄUS. Daß der Tod, indem ich den Flug sehe, den Du zu nehmen V.II.244
beginnst, mich zu weit von Dir entfernen wird. Und wie dann über den
unendlichen Abgrund, der uns von einander trennt, hinüber kommen?
DIOKLES. Lieber Aristäus, Du irrest Dich. – Denke, daß der Alpheus einen
1945 viel weitem Weg zu machen hat, um seine Wellen mit den Wellen seiner
geliebten Arethuse zu vermischen. –

(*19) [Vom. & Hilf II, 149–150 add. Fußnote:] Der Arkturus, der ὀψέ δούων Homers, bei Ptole-
maios, Bayer und Flamsteed mit α bezeichnet, ist der hellste Stern im Sternbilde des
Ochsentreibers, oder eigentlich ein Einzelstern erster Größe, der zu diesem Sternbilde
gehört: die Alten bezeichneten mit Arktophylax auch das ganze Sternbild des βόωτης
oder Ochsentreibers.

Explication des vignettes

G 206,
M.II.76,
P 732

La Vignette du titre représente plusieurs attributs de Divinités du Paganisme.

Celle qui se trouve devant la Dédicace, paroît indiquer un sacrifice que Dioclès fait avant que de commencer son ouvrage. L'Inscription grecque, qui se trouve sur l'autel, ΔΙΟΤΙΜΑΙ ΨΥΧΑΓΩΓ. Κ. ΠΕΙΘΟΙ. Κ. ΧΑΡΙΤ. ΔΙΟΚΛ. 1640
ΑΝΕΘ. s'explique ainsi : à *Diotime la conductrice des ames, et à la Persuasion, et aux Graces, Dioclès a érigé cet autel.* |

G 207 Celle qui se trouve à la tête du dialogue, est copiée d'après une pierre gravée, qui représente une urne antique surmontée de trois papillons. Ils indiquent apparemment les ames de ceux dont les cendres reposent dans 1645
l'urne: il faut avouer que les anciens étoient extrêmement expressifs dans ce qui concerne le sentiment. On lit sur l'urne ΑΔΣ, ce qui fait le nombre de 234, ou bien 2, 3, 4. Il est difficile de juger si ces caracteres sont des lettres initiales, ou s'ils désignent quelque époque. Dans le dernier cas, ils pourroient signifier l'an 234 des Séleucides;* ou bien l'an 234 de quelque 1650

G 208 Ere Egyptienne, en supposant que le Α désigne le mot λυκάβας: quoi- | que qu'on trouve sur les médailles des Ptolémées et des Empereurs ce mot ordinairement exprimé par le L Romain. Ces lettres pourroient tenir encore à la Secte de Pythagore; puisque ces trois nombres, pris ensemble, forment le nombre le plus parfait. D'ailleurs ce petit monument pourroit être du genre 1655
des Amulettes; quoique la figure du vase soit assez élégante. On voit ici que l'Erudition et la Critique peuvent éclairer l'Antiquaire, mais que souvent elles l'éclairent trop.

La Vignette qui termine l'ouvrage, a rapport au passage qui se trouve vers la fin du Dialogue *Voyez un aigle, etc.** | 1660

1638 devant la Dédicace] *J*¹ à la fin de l'avertissement] *J*²*W* à la tête de la dédicace
1640 ΔΙΟΚΛ] *J*²*W* ΔΙΟΚΑ 1643 à ... dialogue] *JJ*²*W* à la fin de la dédicace 1650 234] *GP*
204 1659 l'ouvrage] *J*²*W* ce dialogue

[*Fehlt*]

Ταῦτά σε τῆς θείης ἀρετῆς εἰς ἔχνια θήσει,
Ναὶ μὰ τὸν ἀμετέρα ψυχᾶ παραδόντα τετρακτὺν
Παγλὸν ἀενάου φύσεως.*

Quel homme auroit le front de dire à un public frivole, Mon public, je vous presente encore pour votre amusement de la Métaphysique profonde? Je dis au nôtre sans scrupule, je vous offre un *Dialogue de Simon l'Athénien sur les facultés de l'Ame humaine*. Vous sçavez que Simon étoit un Marchand de cuir qui demouroit au Pyrée à côté de Telecles le Tisseran. Sa liaison familiere avec le plus illustre de tous les hommes, et les vains efforts de Pericles pour se l'attacher, parlent assez en sa faveur pour vous interesser. Les premieres personnes de la République, soit par leurs talents, par leurs richesses ou par leurs places, venoient causer familièrement dans sa boutique, et on prétend qu'il avoit la memoire si excellente qu'il sçavoit retenir des discours entiers de Socrate, et les mettoit fidelement par écrit. On avoit de lui 33 de ces Discours ou Dialogues* qu'on appelloit *scutiques* à cause du métier du Redacteur. Diogene Laërce* nous en a conservé les titres, mais aucun ne porte celui

2-4 Ταῦτά ... φύσεως] *m¹p om.* 3 ἀμετέρα ψυχᾶ] *np ἀμετέρα ψυχᾶ | τετρακτὺν] n¹ τετρακτὸν*
5 *J¹ add. M. DCC. LXXXVII.* 6-42 Avertissement ... Antiquité] *m¹op om.* 10 les] *n le*
16 des] *n de* 17 33] *J¹J²WMP* trente-trois 18 à] *n au* 19 mais aucun] *k (Aucun*

7 Mon public] *qP om.* 9 de Simon l'Athénien] *qP om.* 10 humaine] *qP add.*
sous le nom de Simon l'Athénien 11 Marchand de cuir] *qP add. note* Σκυτοτόμος a
été différemment traduit, Corroyeur, Megissier, Cordonnier, Marchand de cuir, Taneur, mais
signifie proprement celui qui coupe le cuir. Σκυτικός (*scutique*) dérive de la même source.
14 par²] *qP* soit par 17 mettoit] *qP* mette

Simon, oder von den Kräften der Seele.

V.II.245

(Aus einer Handschrift.)

—

Nachricht des Herausgebers.

V.II.247

- 5 Welcher Mensch wäre wohl der Dreustigkeit fähig, einem täu-
delnden Publikum zu sagen: „Liebes Publikum, ich bringe Dir, von Neuem, zu Deinem
Zeitvertreibe tiefsinnige Metaphysik dar.“ – – Dem unsrigen sage ich, ohne
Bedenklichkeit: „ich biete Dir ein Gespräch *Simon*, des Atheniensers, über
die Kräfte der Seele, an“; Du weißt, daß Simon ein Gerber war, der im Pyr-
10 neben *Telecles*, dem Leinweber, wohnte. Die vertrauliche Verbindung des-
selben mit dem berühmtesten aller Menschen, und das vergebliche Bestre-
ben des *Perikles*, ihn an sich zu ziehen, sagen genug zu seinem Vorthail, um
Dich zu interessiren. Die ersten Personen der Republik, es sey durch Talente,
oder durch Reichthümer, oder durch Ehrenstellen, versammelten sich in sei-
15 ner Bude, um vertraulich mit einander zu schwatzen; und man behaup- | V.II.248
tet, er habe ein so vortreffliches Gedächtniß gehabt, daß er ganze Gesprä-
che des *Sokrates* auswendig behalten können, die er nachher treulich zu
Papier brachte. Man hatte 33 dieser Gespräche von ihm, die man, nach dem
Handwerke des Zusammenschreibers, *Skutische* nannte. *Diogenes Laertius*
20 hat uns die Titel derselben aufbehalten; aber keines derselben führt bey ihm

de Simon, et c'est aux mêmes Russes et au même Archipel à qui on doit 20
 M.II.81 l'*Aristée*,* que nous sommes redevables de ce petit et singulier ouvrage.
 Pour ce qui regarde son style, il a plus encore ce ton qui regne dans Pla-
 ton, que celui de la naïveté noble de Xénophon, ou de la simplicité popu-
 laire d'Aeschine. Le manuscrit est beaucoup mieux conservé que ne l'étoit
 celui de l'*Aristée*, et on a laissé le texte tel qu'il est, en corrigeant seulement 25
 quelques fautes grossières dans des notes, qui arrêteront peu le lecteur atten-
 tif.

Il paroît par la Dedicace que nos conjectures au sujet de la Diotime
 à laquelle l'*Aristée* fût adressé étoient très heureuses, et ensuite que ce
 Dialogue de Simon fût perdu, et qu'il fût retrouvé par Diotime et Diocles 30
 P 590 à côté d'un autel, qui subsistoit encore du temps des Antonins, avec une
 inscription* très ancienne (*1) disant que Charmus avoit dédié le premier
 de tous les Atheniens cet autel à l'Amour.

(*1) Χάρμος Ἀθηναίων πρῶτος Ἐρωτι ἀνέθηκε.

20 c'est] *k add.* encore 21 que] *n* qui 22 plus ... dans] *k* le ton de | ce²] *JJ²WM*
 le 25 et] *n* est | corrigeant] *JJ²WM* y corrigeant 26 dans des notes,] *JJ²WM om*
 29 heureuses ... ensuite] *JJ²WM* hereuses; elle sert aussi à prouver 30 fût¹ ... qu'il] *JJ²WM*
 qui se trouvoit 31 à côté] *k* au piéd | subsistoit] *k* a subsisté | Antonins] *n* Atonins] *M*
 Antonius 32 inscription] *P* inscription | (*1) *k om. note* | disant] *JJ²WM* laquelle portoit

20 Simon] *qP add.* ainsi il paroitra bien plus probable que le Dialogue dont il s'agit ici, ne
 porte uniquement le titre de Simon que parcequ'il en est le principal acteur, et que le vrai
 Auteur de cet écrit est Phaëdon d'Elée l'ami de Socrate, de Criton, d'Alcibiade, et de Platon.
 Nous sçavons de science certaine que Phaëdon a composé un Dialogue intitulé Simon. On dit
 encore qu'il en a fait un autre sous le titre de Zopyre. Ce Zopyre étoit le celebre Physionomiste
 gouverneur d'Alcibiade. Une grande partie de notre Dialogue roule sur la Physionomie, ainsi
 lorsqu'on ajoute seulement dans le texte de Diogene la particule ἦ et qu'on change pluriel [*P*
 le pluriel] en singulier, on lira: «Phaëdon étoit indubitablement Auteur du Dialogue intitulé
 Zopyre ou Simon» etc.: (**) par conséquent il paroît assez évident que ce Dialogue est
 proprement l'ouvrage de Phaëdon. Quoiqu'il en soit enfin,] *qP add. note:* (**) Voici le texte
 de Diogene corrigé Διαλόγους δὲ συνέγραψε γνησίον μὲν Ζώπυρον, ἦ Σίμονα, καὶ δισταζόμενον
 Νύκταν etc.: Theon d'Alexandrie dans ses Progymnasmata et Pollux parlent de ce Dialogue, et
 le premier en cite même un passage. | et c'est] *qP* c'est 21–22 ouvrage ... il] *qP* ouvrage
 dont le style 24–27 Le ... attentif] *qP om.* 28 la Dedicace] *qP* l'épître dedicatoire
 29 heureuses ... ensuite] *qP* heureuses. On y voit aussi 30 fût¹ ... qu'il] *qP* étant perdu
 32 (*1) *qP add. note:* Χάρμος Ἀθηναίων πρῶτος Ἐρωτι ἀνέθηκε [*P ἀναθείη*]. Cette inscription
 est rapportée un peu autrement par Clideme dans son livre des voyages, Ποικιλομήχαν' ἔρωτος
 [*P ἔρωτος*] οὐδὲ τὸν δ'ἰδρύσατο βωμὸν Χάρμος ἐπὶ σκιεροῖς τέρμασι γυμνασίου [*q γομνασίου*]. Ce
 Charmus Général ou Polemarque Athénien, qui a commandé l'armée sous les Pisistratides,
 dédia cet autel à l'amour à l'occasion de sa liaison intime avec Hippias auquel il avoit donné
 sa fille en mariage.

- den Titel: *Simon*; und eben denen Russen, und eben dem Archipelagus, welchen wir den Aristäus zu verdanken haben, sind wir auch dieses kleine und sonderbare Werk schuldig. – Was die Schreibart desselben anbetrifft: so ist es mehr noch in dem Tone, welcher im *Plato* herrscht, als in der edlen
- 25 Naivität des *Xenophon*, oder in der popularen Simplicität des Aeschines. Die Handschrift hat sich viel besser erhalten, als die Handschrift des Aristäus, und man hat den Text gelassen, wie er war, und nur einige grobe Fehler, welche den aufmerksamen Leser hätten aufhalten können, in einigen Noten verbessert. |
- 30 Aus der Zueignungsschrift erhellt, daß unsre Muthmaßungen, in Anse- V.II.249
hung der Diotime, welcher der Aristäus zugeschrieben ist, sehr glücklich waren, so wie auch, daß dieses Gespräch des Simon verloren gegangen war, und daß es durch diese Diotime und den Diocles, neben einem Altar wieder gefunden wurde, welcher noch zur Zeit der Antonine, mit einer sehr alten
- 35 Innschrift existirte, des Inhalts, daß von allen Atheniensern, Charmus der Erste gewesen wäre, der diesen Altar der Liebe geweiht habe. (*1)

(*1) Χαρμος Ἀθηναίων πρῶτος Ἐρωτι ἀνέθηκε.

Pour ce qui est du contenu de l'ouvrage, du but de Socrate, ou des raisonnements de Diotime, je ne sçauois rien vous en dire. J'ai étudié chaque phrase avec soin, mais je n'ai pas lu l'ouvrage dans l'esprit qu'il faut pour en comprendre le sens total. Je suis brave Traducteur, grand Antiquaire et hardi Critique, mais pour la Psychologie il faut de l'algèbre, que je ne possède pas. On me dit pourtant qu'il s'y agit d'une théorie qui pourroit servir à perfectionner les hommes. Cela étant, le superflu et l'inutilité d'une telle doctrine dans votre siècle de perfection, ne me laisse que le triste avantage de vous avoir offert une Antiquité.

M.II.82,
P 592

Diocles a Diotime, bonheur.

Sage et sacrée Diotime, il vous souvient peut-être que lorsque nous trouvâmes ce Dialogue de Simon à côté de l'autel que Charmus a dédié à l'Amour à l'entrée de l'Académie, nous fûmes si frappés de la ressemblance entre les discours de la femme divine qui porta même nom que vous, et entre la Philosophie que vous vous étiez formée pour votre propre bonheur et pour celui des autres, que nous délibérâmes d'admettre la metempsychose de Pythagore, et vous m'imposâtes la tâche de reparer dans cet écrit, ce qu'il auroit pu souffrir pendant le cours de plus d'un siècle. Ayant achevé cet ouvrage, je ne sçauois ni l'adresser plus justement qu'à vous, ni l'offrir aux Athéniens sous une autorité plus imposante que celle de votre approbation.

36 l'ouvrage] *k* l'ensemble | l'esprit] *k* cet esprit] *n* l'espris 39 me] *k* m'a | qui pourroit] *k* pour 40 hommes ... et] *JJ²WM* hommes: si cela est, | et] *k* ou | telle] *JJ²WM* pareille 41 votre] *JJ²WM* notre 43-53 Diocles ... approbation] *m' om.* 52 qu'à] *n* qui a

34-42 Pour ... Antiquité] *qP om. & add.* D'ailleurs cet autel est célèbre par un songe de Socrate. La veille du jour qu'on lui présenta Platon pour la première fois, il lui sembloit être assis vis à vis de cet autel, sur lequel se trouva un jeune cigne. L'oiseau quitta l'autel et vint se mettre sur les genoux de Socrate qui le caressa beaucoup, ensuite en battant de ses ailes il prit son vol vers les cieux où Socrate le perdit de vue. Il dit le lendemain en voyant Platon, que c'étoit là le cigne qui lui étoit apparu, comme Diogene Laërce, Apulée, Pausanias, Olympiodore, et autres nous le racontent. 46 ressemblance] *qP add.* qui se trouve 47 même] *qJ²WMP* le même | entre] *qP om.* 48 étiez] *qP* êtes 49 délibérâmes] *qP* fumes sur le point

Was den Inhalt des Werkes, den Zweck des *Sokrates*, oder des Raison-
 nements der Diotime anbetrifft: so weiß ich nichts davon zu sagen. Studirt habe
 ich jede Phrase sehr sorgfältig; aber ich habe das Werk nicht so gelesen, daß
 40 ich den ganzen Sinn desselben hätte begreifen können. Ich bin ein tapferer
 Uebersetzer, ein großer Antiquarius, und ein kühner Kritikus; aber zur Psy-
 chologie gehört Algebra, und die versteh' ich nicht. | Man hat mir aber doch V.II.250
 gesagt, daß die Rede darin von einer Theorie sey, die zur Vervollkommung
 der Menschen Etwas beytragen könnte. Wenn das ist: so bleibt mir, bey dem
 45 Ueberflüssigen und Unnützen, das eine solche Lehre, bey der Vollkommen-
 heit unsers Jahrhunderts, hat, nichts, als der elende Vorzug, demselben eine
 Antiquität dargeboten zu haben. |

Diokles der Diotime Heil!

V.II.251

Weise, erleuchtete Diotime! Veilleicht Erinnerst Du Dich, daß, wie wir dieses
 50 Gespräch des *Simon* neben dem Altare fanden, welchen Charmus, an dem
 Eingange in die Akademie, der Liebe gesetzt hat, wir, von der Aehnlichkeit
 zwischen den Gesprächen dieser göttlichen Frau, die mit Dir Einen Namen
 trug, und zwischen der Philosophie, die Du zu Deiner eigenen, und zur
 Glückseligkeit Anderer, Dir gebildet hast, so betroffen wurden, daß wir uns
 55 entschlossen, die Metempsychose des *Pythagoras* anzunehmen, und daß Du
 mir es aufgabst, in diesem Gespräch dasjenige wieder herzustellen, was
 während dem Laufe mehr als eines Jahrhunderts daran beschädigt worden
 seyn könnte. Da ich dieses Werk vollendet habe: so kann ich es keinem
 rechtmäßiger, als Dir zueignen, noch ihm vor den Atheniensern ein größeres
 60 Ansehen geben, als daß Du es mit Deinem Beyfalle beehret hasst. |

M.II.83
P 594

Simon ou des facultés de l'âme.

Simon. Hipponicus.

55

HIPPONICUS. Simon, Simon! où allez-vous? écoutez.

SIMON. Qui m'appelle si familièrement? – Hé fils de Calaiscre est-ce vous? Il y a bien du temps que je ne vous ai vu. Où avez-vous été? – Mais que dis-je! Vous fuiez ma maison comme tant d'autres qui s'ennuient de la Philosophie, et des Discoureurs qui faute d'avoir mieux à faire, viennent 60 s'amuser chez moi.

HIPPONICUS. Vous m'outragez, Simon. Que la Protectrice de notre ville* me préserve d'abandonner la Philosophie et mes amis! J'ai été sur la flotte et de l'expédition de Sicyle* où nous n'avons fait rien qui vaille, et je vous assure qu'un projet manqué, n'est pas ce qui nous fait abandonner la Philo- 65 sophie. Je ne viens que d'arriver avant-hier, et pour vous convaincre ingrat que je n'oublie ni vous, ni la Philosophie de notre ami, j'allois chez vous pour vous prier de quelque chose, à moins que vous n'eussiez des affaires ailleurs, qui pussent vous empêcher de m'écouter.

M.II.84 *SIMON.* Mon cher Hipponicus, je viens de finir mes affaires, et je comptai 70 de rentrer seul chez moi; y entrer avec vous vaut bien mieux. – Entrez. – Reposez-vous. – Qu'aviez-vous à me dire?

HIPPONICUS. J'avois une question à vous faire au sujet de Socrate. L'avez-vous vu depuis peu?

SIMON. Il n'y a que trois jours qu'il a été chez moi avec plusieurs autres. 75

HIPPONICUS. Je vous dirai. Hier j'allois le long du rempart vers la porte de Diomis lorsque je fus assailli d'une pluie terrible. Tout ce qui me restoit à faire, c'étoit de me sauver chez Clinias, dont le père demeure tout près de la porte, vis-à-vis de la colonne de l'Amazone. En entrant j'y trouvois Aristophane, qui me parût avoir bien bu, et quelques étrangers. Je demandai 80 des nouvelles de Socrate, lorsqu'Aristophane me dit en riant qu'il se portoit fort bien, et qu'il n'y eut que peu de temps qu'il avoit passé avec lui une bonne partie de la journée chez vous: que Socrate avoit beaucoup amusé la

55 Simon] *JJ²WMP* add. et 57 Calaiscre] *m¹* Calaischre 58 Il ... vu] *m¹* om. | avez-vous été] *n* allez-vous étéz 60 d'avoir] *m¹* de sçavoir | à] *m¹* om. 64 Sicyle] *m¹* Samos 70 finir] *m¹* terminer 76 vous dirai] *m¹* vais vous dire 80 parût] *m¹* paroissoit

66 viens] *qP* fais 70 comptai] *qJ²WMP* comptois 72 Qu'aviez-vous] *qJ²WMP* Qu'avez-vous 77–78 me restoit à] *qP* je pus 78 c'étoit] *qP* fut 82 eut] *qJ²WMP* avoit 83 beaucoup] *qP* fort

Simon oder von den Kräften der Seele.

V.II.252

Simon, Hipponicus.

HIPPONICUS. Simon! Simon! Wo eilst Du hin? Höre doch.

SIMON. Wer ruft mir denn so vertraulich nach? Ah, bist Du es, Sohn des
65 Kalächrus? Seit langer Zeit schon habe ich Dich nicht gesehen. Wo bist Du
denn gewesen? Doch, was sage ich? Du fliehst mein Haus, wie viele andre,
welchen die Philosophie, und Personen Langeweile machen, die, weil sie
nichts bessers zu thun wissen, die Zeit sich bey mir zu vertreiben suchen. |

HIPPONICUS. Du thust mir Unrecht, Simon. Die Schutzgöttinn unserer
70 Stadt bewahre mich, der Philosophie meiner Freunde zu entsagen! Ich bin
auf der Flotte, und bey der Unternehmung auf Sicilien gewesen, wo wir
nichts gethan haben, das der Mühe werth wäre, und ich denke, Du glaubst es
mir, daß ein fehlgeslagener Entwurf nicht das ist, was den Menschen dahin
bringen kann, die Philosophie aufzugeben. Nur vorgestern bin ich wieder
75 angekommen, und um Dich zu überführen, Undankbarer, daß ich, weder
Dich, noch die Philosophie unsers Freundes vergessen habe, wollte ich eben
zu Dir gehen, Dich um Etwas zu bitten, wofern Du nicht sonst Geschäfte
hast, die Dich verhindern, mich anzuhören.

SIMON. Meine Geschäfte sind geendigt, mein lieber Hipponicus; und
80 eben wollte ich allein nach Hause gehen. Willst Du | mitkommen, desto
besser! – Komm herein! – Ruhe Dich aus! – Was hast Du mir zu sagen? V.II.254

HIPPONICUS. Etwas, den *Sokrates* betreffend, wollte ich Dich fragen. Hast
Du ihn, seit kurzem, gesehen?

SIMON. Vor drey Tagen erst ist er, mit verschiedenen andern bey mir
85 gewesen.

HIPPONICUS. Nun höre! Wie ich gestern längst der Mauer um die Stadt
gieng, wurde ich, nahe bey dem Thore von Diomis, von einem schreckli-
chen Regen befallen. Alles, was mir zu thun übrig blieb, war zu dem Clinias
zu flüchten, dessen Vater ganz nahe bey dem Thore, der Säule der Ama-
90 zone gegen über, wohnt. Hier fand ich den *Aristophanes*, der das Ansehen
hatte, wacker getrunken zu haben, und einige Fremde. Ich erkundigte mich
nach dem *Sokrates*, und Aristophanes erzählte mir lachend, daß der Weise
sich ganz wohl befände, und daß er selbst, vor kur- | zem erst, mit ihm V.II.255
beynahe einen ganzen Tag bey Dir zugebracht, daß Sokrates der Gesellschaft

compagnie, et qu'il vous avoit raconté à tous, comment l'une de ses Déeses favorites *les Nuées* lui avoit dissequé l'homme dans toutes ses parties visibles 85 et invisibles; enfin il ajouta tant d'autres absurdités, que je faisois de mon mieux pour changer la conversation, honteux devant ces étrangers qui ne sçavoient que penser de toutes ces folies. A cette heure, Simon, vous qui avez la faculté de retenir des discours entiers de Socrate, je vous supplie de me dire la vérité. Seroit-il possible que Socrate eût dit de telles extravagances? 90

SIMON. Vous riez Hipponicus? – Ne connoissez-vous pas le bouffon? – Que ne parla-t-il lorsqu'il fût ici avec nous? Il sortit sans dire mot. Je ne l'ai jamais vû modifié comme cela. Il avoit l'air tellement gauche et d'être mal à son aise, que nous en eûmes tous pitié. D'ailleurs ce discours de Socrate me parut assez intéressant pour le mettre tout d'abord par écrit. Ainsi si 95 vous le vouliez absolument je pourrais vous le lire d'un bout à l'autre. Qu'en pensez-vous?

P 596 *HIPPONICUS.* Oh, mon cher Simon, je vous conjure. Lisez. Ne tardez pas. Vous me ferez oublier tous les désagréments de mon voyage.

SIMON. Hé bien je vais vous contenter, mais il faut que vous sachez 100 auparavant combien nous étions, et ce qui donna occasion à ce discours. Je venois de recevoir des mains de Mnesarque fils de Terpendre ce beau groupe de bronze que voilà, qui représente Prométhée formant le premier homme.

HIPPONICUS. En vérité, Simon, c'est une piece très belle à mon avis.

SIMON. J'avois chez moi Socrate, Cebes, Agathon, et Damon le Musicien. 105 Nous admirions tous l'habileté de Mnesarque et l'art avec lequel il avoit exprimé, d'un côté un génie profond et attentif dans la physionomie et l'attitude de Prométhée,* et de l'autre, cet air de candeur, de naïveté et d'étonnement dans le nouveau né, sans qu'il y paroit rien encore de ce feu céleste qui couta tant à Prométhée, lorsque Aristophane entra, et se mit des 110 nôtres. Après nous avoir salué, il regarda l'ouvrage un instant, et dit que cela ne valoit rien: que l'Artiste avoit donné trop d'esprit à Prométhée: qu'il n'en falloit pas tant pour faire des hommes, et que d'ailleurs Deucalion et

84 Déeses] *JJ²WM* pièces 88 que] *P* quoi 90 telles] *m¹* pareilles 91 Vous] *m¹* Bon. Vous 92 fût] *m¹qP* étoit | dire mot] *m¹* mot dire 93 cela] *m¹* il l'étoit 95 tout] *m¹* om. | Ainsi si] *JJ²WM* Si 96 vouliez] *JJ²WM add.* donc | lire] *n* dire 98 Oh,] *JJ²WM* Oh! | je ... Lisez] *m¹* je vous supplie. Lisez.] *JJ²WM* lisez, je vous en conjure.] *P* je vous en conjure. Lisez. 100 sachez] *JJ²WM* sachiez 101 auparavant] *J²WM* avant 107 et²] *We* 109 sans] *J¹* dans *corr.* sans 110 couta] *n* conta 111 salué] *n* salvé

86 faisois] *qJ¹J²WMP* fis 88 cette heure] *qP* présent 92 parla-t-il] *qP* parloit-il 93 tellement] *qP* si | d'être] *qJ¹J²WMP* si 95 d'abord] *qJ¹J²WMP* de suite 109 nouveau né] *qP* nouvel être | paroit] *qJ¹P* paroisse] *J²WM* parût 110 tant] *qP* si cher

95 viel Vergnügen gemacht, und daß er ihr erzählt habe, wie eine seiner Lieblingsgöttinnen, die *Wolken*, ihm den Menschen nach allen einen sichtbaren und unsichtbaren Theilen zergliedert habe; mit einem Worte, er setzte noch so viele andre Ungereimtheiten hinzu, daß ich that, was ich konnte, um der Unterhaltung eine andere Wendung zu geben, weil ich mich vor diesen
 100 Fremden schämte, die nicht wußten, was sie von diesen Albernheiten denken sollten. Und nun, *Simon*, bitte ich Dich, der Du ja sonst ganze Gespräche des Sokrates auswendig zu behalten wußtest, mir die Wahrheit zu sagen. – Wär' es möglich, daß *Sokrates* so in den Tag hinein geschwätzt hätte?

SIMON. Du willst scherzen, *Hipponicus*? Kennst Du denn den Possenreißer Aristophanes nicht? – Was er nicht Alles geschwätzt hat, wie er hier war! Aber | stillschweigend gieng er fort. So gestimmt habe ich ihn noch nie gesehen. Er hatte ein so linksches Aussehen, schien so sehr an unrechter Stelle zu seyn, daß wir alle Mitleid mit ihm hatten. – Das Gespräch des *Sokrates* schien mir übrigens so interessant zu seyn, daß ich es gleich niedergeschrieben habe. Wenn Du willst, kann ich es Dir von einem Ende bis zum andern vorlesen. – Was meynst Du dazu? V.II.256

HIPPONICUS. O lieber Simon, recht herzlich bitte ich Dich darum. Lies, lies geschwinde! – Darüber werde ich alle Beschwerlichkeiten meiner Reise vergessen.

115 *SIMON*. Nun, nun! Ich will Dir den Willen thun. – Aber erst muß Du wissen, wie viel Personen unserer waren, und was zu Diesem Gespräch Anlaß gab. Ich hatte von Mnesarch, dem Sohn des Terpander, diese Gruppe von Bronze da erhalten, die, wie Du siehst, den Prometheus, indem er den ersten Menschen bildet, darstellt. |

120 *HIPPONICUS*. Wahrlich, Simon, meiner Meynung nach, ist dieses ein vortreffliches Stück Arbeit. V.II.257

SIMON. Und bey mir waren *Sokrates*, *Cebes*, *Agathon*, und *Damon* der Tonkünstler. Wir alle bewunderten eben die Geschicklichkeit des Mnesarch; und die Kunst, mit welcher er, einer Seits, in der Physiognomie und
 125 Stellung des Prometheus, ein großes und aufmerksames Genie dargestellt, und auf der andern, das Ansehn von Gutartigkeit, Naivität und Verwundung, das er dem Neugeschaffenen gegeben hatte, ohne daß noch von jenem himmlischen Feuer, das dem Prometheus so theuer zu stehen kam, etwas sichtbar in demselben wäre, wie Aristophanes herein trat, und sich zu uns gesellte. Nach seinem Gruße, warf er einen Blick auf das Werk, und sagte,
 130 daß es nichts tauge; daß der Künstler dem Prometheus eine viel zu geistreiche, gedankenvolle Mine gegeben habe, daß es dessen gar nicht be- | V.II.258
 dürfe, um Menschen zu machen, und daß überdem *Deukalion* und *Cadmus*,

Cadmus avoient fait la même chose que Prométhée à beaucoup moins de
 fraix. Comme Mnesarque, qui est jeune encore, ambitieux et rempli de son 115
 art, étoit présent, et que je voyois ses larmes de rage prêts à paroître, je dis
 M.II.86 à Aristophane à l'oreille qu'il avoit tort de plaisanter, et de décourager ce
 jeune homme en montrant de l'indifférence pour son travail. Il me répondit
 tout haut, en regardant Mnesarque, que ce n'étoit pas au sçavant Mnesarque
 qu'il en voulût, mais à Prométhée lui-même qui avoit fait l'homme tout de 120
 travers, en mettant ce qui devoit être dedans dehors et ce qui qui devoit
 être dehors dedans; qu'ainsi il avoit caché les parties les plus essentielles de
 l'homme, tandis qu'il avoit montré au jour, celles dont on n'a que faire de les
 voir, et que par conséquent c'étoit sa faute que les sages Athéniens, ne voyant
 que la peau des hommes, confioient si souvent leurs affaires et leurs armées 125
 à des gens sans cervelle et sans coeur. Nous rîmes tous de la plaisanterie
 amère d'Aristophane, mais Cebes qui est sérieux lui dit, Aristophane, vous
 parlez contre vos propres intérêts. Si le dedans de l'homme étoit dehors,
 les Sycophantes, les Orateurs et les Comiques de nos jours mourreroient de
 faim, car il n'y auroit plus d'aliment pour la malignité et la calomnie. Comme 130
 il s'alloit mettre de l'aigreur dans la conversation, Socrate la changea en
 s'adressant à Mnesarque. Fils de Terpandre, lui dit-il, il me semble que votre
 Prométhée refute bien l'accusation qu'Aristophane vient de porter contre
 lui, car ce jeune homme qu'il compose ne montre pas seulement sa jeunesse,
 sa vigueur, et son agilité par la beauté de ses membres parfaitement bien 135
 proportionnés, mais encore ce qui se passe au dedans de lui; le plaisir de se
 sentir exister; l'étonnement de voir d'autres choses hors de lui; le désir de
 les connoître, et ce calme de l'ame qui marque bien l'absence parfaite de
 tout obstacle à ses désirs.

115 rempli] *m'* tout rempli] *op* remplis 116 ses] *M* les | larmes] *n* l'armes | prêts] *JJ²WM*
 prêtes | dis] *m'* disois 118 répondit] *op* répondoit 120 voulût] *m'qJJ²WMP* vouloit
 121–122 en ... dedans] *m'* qu'il avoit mis ce qui devoit être dehors dedans, et ce qui devoit
 être dedans dehors, et] *JJ²WM* en mettant dehors ce qui devoit être dedans, et dedans ce qui
 devoit être dehors] 123–124 dont ... voir] *JJ²WM* qu'on peut se passer de voir 125 la
 peau] *JJ²WM* l'extérieur 129 Comiques] *m'* poètes comiques | mourreroient] *JJ²WMP*
 mourroient 131 s'alloit] *JJ²WMP* alloit se 133–134 porter contre lui] *m'JJ²WMP* lui
 intenter 135 vigueur] *n* viguerir | de ses] *n* des ces 137 le désir de] *m'* l'ardeur pour
 139 obstacle] *n* obstracle

116 de ... paroître] *qP* prêtes à couleur de rage 117 décourager] *q* décourger 121–122 de-
 dans ... dedans] *qP* dans l'intérieur à l'extérieur et à l'extérieur ce qui qui devoit être dans [*P*
 à] l'intérieur 122–123 les² ... tandis] *qP* de la composition de l'homme les plus essentielles,
 et qu'il 124 et] *qJJ²WMP om.* | que] *qJJ²WMP* si 137 d'autres] *qP* des

- mit viel weniger Umständen, eben dieses gethan hätten. Da Mnesarch, welcher gegenwärtig war, noch jung, und ehrgeizig ist, und seine Kunst liebet, und ich seine Augen von Wuth, welche schon ausbrechen wollte, funkeln sah: so sagte ich dem *Aristophanes* sachte ins Ohr, daß er Unrecht thäte, zu spötteln, und einen jungen Künstler damit niederzuschlagen, daß er so viel Gleichgültigkeit gegen seine Arbeit zeigte. Er antwortete mir ganz laut, mit einem, auf den Mnesarch, gehefteten Blick: „daß das, was er sage, nicht auf den gelehrten Künstler, sondern auf den Prometheus selbst, gieng, der den Menschen ganz verkehrt, nämlich, das, was innerlich seyn sollte, zum Aeußerlichen, und das, was äußerlich seyn sollte, zum Innerlichen gemacht, und auf diese Art die wesentlichen Theile des Menschen verborgen, und diejenigen sichtbar gemacht hätte, an welchen nicht viel zu sehen, und daß es, diesem gemäß, des Prometheus | Schuld wäre, wenn die weisen Athenienser, weil sie nichts als die Haut der Menschen sähen, ihre Angelegenheiten und ihre Heere so oft Leuten, ohne Hirn und ohne Herz, anvertrauten.“ Wir lachten alle über diesen bitteren Spott des *Aristophanes*; aber der ernsthafte *Cebes* erwiderte: „Du redest wider deinen eigenen Vortheil, *Aristophanes*; wenn das Innre des Menschen das Aeußere wäre: so würden die Sykophanten, Redner, und komischen Dichter unserer Zeit Hungers sterben; denn alsdann würden weder Bössartigkeit noch Schmähsucht mehr Nahrung finden.“ – Da die Unterhaltung auf diese Art bitter zu werden anfieng, gab ihr *Sokrates* eine andere Richtung, indem er sich an den Mnesarch wandte. „Sohn des Terpander, sagte er zu ihm, mich dünkt, als ob Dein Prometheus die Beschuldigung, welche *Aristophanes* itzt gleich gegen ihn vorgebracht hat, sehr gut widerlegte? Denn der Jüngling, welchen er hervorbringt, zeigt nicht allein, vermöge der Schönheit seiner vollkommen | wohl gebildeten Gliedmaßen, Jugend, Kraft und Behendigkeit, sondern auch das, was in ihm vorgeht, das Vergnügen, seine Existenz zu fühlen, das Staunen, andre Dinge außer sich wahrzunehmen, das Verlangen, sie zu kennen, und die Ruhe der Seele, wodurch die vollkommene Abwesenheit Alles dessen, was seinen Begierden im Wege stehen könnte, so glücklich angedeutet wird.

V.II.259

V.II.260

MNESARQUE. J'avoue, Socrate, que vous remarquez admirablement bien 140
tout ce que j'avois désiré d'exprimer.

P 598 *ARISTOPHANE.* Nous sommes d'accord là-dessus, mais ce que votre Pro-
methée auroit dû exprimer, ce sont les vices de l'homme, les replis de son
coeur, les sentiers obscurs et écartés qui font de son âme un labyrinthe pour
lequel il n'y a pas de fil conducteur. 145

M.II.87 *SOCRATE.* Croyez-vous, Aristophane, que le petit-fils* du Ciel et de la Terre
a formé l'homme vicieux?

ARISTOPHANE. Entendons-nous. Je vois dans ce bel ouvrage (ne vous
en déplaie Mnesarque) je vois à l'air un peu stupide de ce petit homme,
que Prométhée n'a pas commis son vol encore, et jusque là, je n'ai rien à 150
réprendre; mais lorsqu'il a mêlé ce feu céleste: l'intelligence divine avec
le limon qu'il venoit de pétrir, il auroit dû sçavoir que deux choses aussi
hétérogènes, ne peuvent se mêler ensemble sans se corrompre mutuelle-
ment, et lorsqu'il voyoit les vices et les inégalités qui résultoient de son
absurde mélange, il auroit dû nous donner un moyen, pour juger des vices 155
de l'homme, comme la pierre de touche juge de l'alliage impur de l'or, et
par-là, nos Athéniens auroient sçu qu'ils ne devoient confier, ni leur argent
à Cléon,* ni leur armée à Philocrate.*

MNESARQUE. Que les Athéniens ne se font-ils tous Sculpteurs ou Peintres,
ils ne se meprendroient pas. Ce sont les ignorants qui se trompent. Car 160
puisque nous autres nous pouvons exprimer dans les physionomies et les
attitudes des hommes, tout ce qui se trouve au fond de leurs âmes, il est clair
que les dehors de l'homme sont des signes certains de ce qu'ils sont réelle-
ment en dedans. Regardez les ouvrages de Théodore de Samos:* d'Epiée de
Panope:* de notre immortel Phidias,* et doutez si vous l'osez de cette vérité. 165
Mais encore, mon cher Aristophane, je veux descendre jusqu'aux Poètes.

141 j'avois] *m'* j'ai 145 pas] *m'* point 150-151 je ... reprendre] *m'* nous sommes d'accord
151 reprendre] *JJ²WMP* répondre | a mêlé] *m'* a voulu mêler] *JJ²WM* mêla 154 voyoit]
JJ²WM s'aperçut | les] *JJ²WM* des | les] *JJ²WM* des 155 des] *n* de 156 la pierre ...
l'alliage] *J'* on juge par la pierre de touche l'alliage] *J²WM* on juge par la pierre de touche
de l'alliage 157 nos] *m'* les 162 leurs âmes] *J²WM* leur âme 163 qu'ils sont] *JJ²W*
qu'il est] *M* qui est 164 d'Epiée] *k add. note*: Quelque scrupuleux que je sois de toucher
à Mon Auteur, je crois pourtant remarquer ici une faute de la plus grande importance, et
j'ose proposer aux Sçavants s'il ne voudroit pas mieux lire ici Epée fils de Panopée, ce qui
seroit conforme au passage de l'Ion de Platon, où il y a Ἐπειὸς τοῦ Πανοπέως. Pourtant j'avoue
qu'il y a eu une ville de Panope dans la Phocide. Voyez Etienne de Byzance, Eusthatius ad
Iliad. B, l'Ancien Scholiaste d'Euripide etc. D'ailleurs l'existence d'une Epiée ne me paroît
pas impossible. 166 veux descendre] *JJ²WM* descendrai

147 a] *qJJ²WMP* ait 151 lorsqu'il a mêlé] *qP* lorsqu'ensuite il mêla

165 *MNESARCH.* Ich gestehe, *Sokrates*, daß Du Alles, was ich auszudrücken wünschte, ganz vortrefflich bemerkst.

ARISTOPHANES. Durüber sind wir einig; aber das, was Dein Prometheus der Bildung seines Menschen hätte eindrücken sollen, sind die Laster des Menschen; die verschlossenen Winkel seines Herzens, die dunkeln und
170 abgelegenen Krümmungen, welche aus der Seele ein Labyrinth machen, aus welchem kein Leitfaden uns heraus bringen kann. |

SOKRATES. Glaubst Du, *Aristophanes*, daß der Mensch von dem Enkel des Himmels und der Erde lasterhaft gemacht worden ist? V.II.261

ARISTOPHANES. Kein Mißverständniß, ich bitte Dich! – Ich sehe in diesem schönen Werke (mit Deiner Erlaubnis, *Mnesarch*) ich sehe an dem,
175 noch ein wenig dummen Ansehen dieses jungen Menschen da, daß Prometheus seinen Diebstahl noch nicht begangen hat, und in so weit habe ich nichts daran auszusetzen. Aber, wie er dieses himmlische Feuer, diesen göttlichen Verstand, mit dem Leime, welchen er zusammen geknätet hatte,
180 vermischte, da hätte er wissen sollen, daß zwey so heterogene Dinge sich nicht unter einander mischen lassen, ohne sich, gegenseitig, zu verderben; und wie er die Laster, und die Ungleichheiten, die aus dieser ungereimten Mischung entstanden, sah, hätte er uns ein Mittel geben sollen, vermittelt dessen wir die Laster des Menschen entdecken könnten, so wie wir, vermit-
185 telst eines Pro- | biersteines, den unreinen Zusatz des Goldes entdecken. Und das würde nun die Athenienser gelehrt haben, weder dem Cleon ihr Geld, V.II.262 noch dem Philokrat ihre Heere anzuvertrauen.

MNESARCH. Wenn alle Athenienser sich auf Bildhauerey und Mahlerey legten: so würden sie nicht in ihren Wahlen fehl gehen. Nur Unwissende
190 betrügen sich. Denn, da wir andern, durch die Gesichtsbildungen und Stellungen der Menschen, Alles das auszudrücken wissen, was im Innersten ihres Herzens sich befindet: so ist es klar, daß das Aeüßere des Menschen ein sicheres Zeichen von dem ist, was er wirklich innerlich ist. Betrachte die Werke des *Theodor von Samos*, unsers unsterblichen *Phidias*, u. a. m., und
195 dann zweifle, wenn Du kannst, an dieser Wahrheit. – Und auch von den Dichtern, mein lieber *Aristophanes*, läßt sich dieses behaupten. Sage mir,

Dites-moi d'où Homère, Archiloque,* notre Agathon, et vous-même tirez-vous la vérité de vos tableaux, si les dehors de l'homme ne peignent pas exactement ce qu'ils sont et ce qu'ils sentent ?

M.II.88 *ARISTOPHANE.* Jeune Mnesarque, les Poètes ne peignent pas la vérité, 170
mais le vraisemblable, et ce vraisemblable ils le modifient suivant le but
qu'ils se proposent. Ils se font eux-même pour le moment ce qu'ils veulent
peindre, et plus ils savent faire cela avec adresse, plus leur vraisemblable
approche de la vérité.

MNESARQUE. Et le but qu'ils se proposent quel est-il? 175

ARISTOPHANE. D'amuser et d'instruire.

MNESARQUE. Je vous comprends. Ainsi vous n'avez peint dans les
Nuées qu'un Socrate possible: un Socrate qui aurait été l'Aristophane du
moment, et non le nôtre que voilà; et cela pour l'amusement du Peuple?

ARISTOPHANE. – Vous n'amusez jamais, mon enfant, le sacré Peuple 180
d'Athènes, à moins qu'on ne vous présente au théâtre avec un peu de
changement.

SOCRATE. Il me paroît, Mnesarque, qu'Aristophane n'a pas tout-à-fait
tort de se fâcher un peu contre vous. Vous ne disputeriez pas avec le sage
Nestor* sur l'art de conduire un char, ni avec le Médecin de Cos* sur celui 185
de guerir des maladies. Or Aristophane a acquis la maîtrise dans son art
par autant de triomphes et de réussites qu'eux l'ont fait dans les leurs, et
personne sans doute n'est plus sçavant que lui dans l'art d'amuser le sacré
Peuple d'Athènes et de lui donner les instructions qu'il désire; mais tous les
P 600 deux vous avez tort en voyant Simon, Cebes, et moi, et peut-être Agathon, 190
également ignorants dans vos arts, de ne pas nous instruire plutôt que de
vous quereller sur des choses sur lesquelles vous me paraissez être du même
avis.

ARISTOPHANE. Mnesarque et moi sommes-nous du même avis, Socrate?

M.II.89 *SOCRATE.* Je dis qu'il m'a paru ainsi, mais ce que je sçais de science 195
certaine, c'est que les choses intéressantes que vous venez de dire tous les

167 d'où] *JJ²WM om.* | Agathon] *m¹* Euripide 167–168 Agathon ... tirez-vous] *JJ²WM*
Agathon, d'où tirent-ils, et d'où tirez-vous vous-même] *P* Agathon tirent-ils, et d'où tirez-vous
vous-même 169 ce ... sentent] *JJ²WM* ce qu'il est et ce qu'il sent? 172 eux-même]
ηJJ²WMP eux-mêmes 177 Ainsi] *m¹* Et ainsi 187 réussites] *JJ²WM* succès 192 être]
JJ²WM om. 195 qu'il] *JJ²WM* que cela | m'a paru] *m¹* me paroît 196 les] *JJ²WM om.*

167–168 tirez-vous] *q* tirez [≠ *P*] 170 la vérité] *qP* le vrai 172 font] *qP* transforment | mo-
ment] *qP add.* dans 173 sçavent ... adresse] *qP* y réussissent 174 de la vérité] *qP* du vrai
178–179 aurait ... moment] *qP* étoit l'Aristophane transformé 186–187 acquis ... leurs] *qP*
été couronné dans sa carrière par autant de succès qu'ils l'ont été dans la leur

woher haben *Homer*, *Archilochus*, unser *Agathon*, und Du selbst die Wahrheit ihrer Gemälde genommen, | wenn das Aeußere der Menschen nicht
 genau das darstellte, was sie sind, und was sie fühlen? V.II.263

200 *ARISTOPHANES*. Jüngling, die Dichter mahlen nicht die Wahrheit, sondern das Wahrscheinliche, und dieses Wahrscheinliche – das modificiren sie nach dem Zweck, welchen sie haben. Sie machen sich selbst, während ihrer Arbeit, zu dem, was sie darstellen wollen; und, je besser es ihnen hierin gelingt, je mehr nähert sich ihr Wahrscheinliches der Wahrheit.

205 *MNESARCH*. Und der Zweck, den sie haben, ist?

ARISTOPHANES. Zu belustigen und zu unterrichten.

MNESARCH. Ich verstehe Dich. – Du hast in Deinen *Wolken* also nur einen möglichen *Sokrates* geschildert; einen Sokrates, der eigentlich der ihn dichtende Aristophanes war, und nicht der wahre da; und alles das, um das
 210 Volk zu belustigen? |

ARISTOPHANES. Gutes Kind, Du würdest die geheiligten Athenienser
 nicht belustigen, wenn man Dich nicht ein wenig anders, als Du da bist, auf das Theater brächte. V.II.264

SOKRATES. Mich dünkt, Mnesarch, als ob *Aristophanes* nicht ganz Un-
 215 recht hätte, ein wenig unwillig auf Dich zu seyn. – Du würdest mit dem weisen *Nestor*, über die Kunst, einen Wagen zu führen, nicht streiten, noch mit dem Arzte von Cos über die Kunst, Krankheiten zu heilen. Nun hat Aristophanes, durch eben so viel Siege und Triumphe, als jene in ihrer Kunst erlangt haben, die Meisterschaft in der seinigen erlangt, und, zwei-
 220 felsohne, ist, in der Kunst, das heilige Volk von Athen zu belustigen, und ihm den Unterricht zu geben, den es begehrt, kein Mensch besser unterrichtet, als er. – Aber darin habt Ihr beyde Unrecht, daß Ihr, da Ihr den Simon, Cebes, mich vielleicht auch den *Agathon* unwissend in euern Künsten seht, nicht vielmehr, an Statt Euch über | Dinge zu streiten, worüber Ihr einerley
 225 Meynung zu seyn scheint, uns Unterricht darüber mittheilet. V.II.265

ARISTOPHANES. *Mnesarch*, und ich, wären einerley Meynung, *Sokrates*?

SOKRATES. Ich sage, daß es mir so scheint. Aber das, was ich gewiß weiß, ist, daß die interessanten Dinge, welche Ihr beyde itzt gleich gesagt habt, in

220 belustigen] V belustigtn

deux, allument dans moi ce désir insatiable d'apprendre la vérité. – Vous me devez vos instructions, car pour ne vous rien cacher, vous m'avez fait presque douter de plusieurs choses qu'on m'avoit apprises autrefois, et que je croyois être certaines. 200

MNESARQUE. Qu'est-ce que moi je pourrois vous apprendre, Socrate, car on voit les trois Graces et le Mercure de votre main* aux Propylées.

SOCRATE. Il est vrai qu'étant fort jeune j'ai fait ces deux ouvrages sous les yeux de mon père, mais mon génie familial m'apprit de bonne heure que les Dieux m'avoient refusés ces talents sublimes qu'il faut pour étonner les hommes par son art, et qu'ils ne m'avoient accordés que ceux qui suffisent pour apprendre des autres ce que sont, et ce que peuvent les arts. Or comme c'est sur cela que rouloient vos discours, je vous supplie Aristophane et Mnesarque de vouloir bien me montrer la vérité, et de me dire auparavant si je vous ai bien compris. 205 210

ARISTOPHANE. Si vous croyez que nous sommes du même avis, vous ne nous avez guère compris, Socrate.

MNESARQUE. En cela je suis parfaitement de son avis.

SOCRATE. Vous avez dit, Mnesarque, que vous autres Sculpteurs vous avez la faculté de représenter dans les physionomies et les attitudes, tout ce qui se trouve au fond de l'âme du sujet que vous traitez. Pourriez-vous exprimer la vigueur d'Hercule suffoquant le lion de Nemée,* ou les tourments d'Ariadne dans l'isle de Dia?* 215

MNESARQUE. Parfaitement bien, Socrate.

SOCRATE. Et tellement qu'on sera saisi de peur ou de commisération en voyant ces deux ouvrages? 220

M.II.90 *MNESARQUE.* On sera affecté à peu près de même que ceux qui ont vu ces objets en nature.

SOCRATE. Je vous crois. Mais pourriez-vous représenter Oreste* en parlant à sa mère et à Ægisthe peu de moments avant qu'il les immole aux manes 225

197 dans] *JJ²WM* en 200 être] *JJ²WM om.* 201–202 car on voit] *JJ²WM* ne voit-on pas
204 familial] *m¹ om.* 205 refusés] *JJ²WM* refusé | ces] *m¹JJ²WM* les | qu'il faut] *m¹ om.*
206 son] *m¹ mon* | et] *n* est | accordés] *JJ²WM* accordé 207 sont ... arts] *JJ²WM* sont les
arts et ce qu'ils peuvent 211 avis] *m¹ add.* il est certain que 213 de ... avis] *m¹ d'accord*
avec Aristophane 214 avez] *m¹ aviez* 217 d'Ariadne] *JJ²W* d'Ariane 224 représenter]
n présenter | en] *m¹JJ²WM om.* 225 les immole] *m¹ immole* Clytemnestre et Aegiste

201 car] *qP* quand 204 de ... heure] *qP* bientôt 209 Mnesarque] *qP* vous Mnesarque |
vouloir bien] *P* bien vouloir 213 suis ... avis] *qP* pense entierement comme Aristophane
216 sujet] *qP* personnage

mir ein unersättliches Verlangen erweckt haben, die Wahrheit zu wissen. Ihr
 230 seydt mir Euern Unterricht schuldig; denn, aufrichtig zu seyn, habt Ihr in mir
 Zweifel an verschiedenen Dingen erregt, die man ehemals mich gelehrt hat,
 und die ich für entschieden gewiß hielt.

MNESARCH. Was könnte ich wohl Dich lehren, Sokrates? Denn, wir haben
 ja von Deiner Hand, die drey Grazien und den Merkur, die in den Propyläen
 235 stehen. |

SOKRATES. Es ist wahr, daß ich, in meiner frühesten Jugend, diese beyden V.II.266
 Werke, unter den Augen meines Vaters verfertigt habe. Aber, mein Genius
 sagte mir, bey guter Zeit, daß die Götter mir jene erhabenen Talente, welche
 erfordert werden, um die Menschen durch Kunstwerke in Erstaunen zu
 240 setzen, versagt, und nur diejenigen gegeben hätten, welche hinlänglich sind,
 um von Andern zu lernen, was die Künste sind, und was sie zu bewirken
 vermögen. Und da nun Euer Gespräch eben diese Materie betraf: so bitt' ich
 Euch beyde ernstlich, mich die Wahrheit wissen zu lassen, mir aber vorher
 zu sagen, ob ich Euch auch recht verstanden habe?

245 *ARISTOPHANES.* Wenn Du glaubst, *Sokrates*, daß wir beyde einerley Mey-
 nung sind: so hast Du uns eben nicht verstanden.

MNESARCH. Hierin bin ich vollkommen der Meynung des Aristophanes. |

SOKRATES. Du, Mnesarch, sagtest, daß Ihr andern Bildhauer das Vermö- V.II.267
 gen besäße, in den Gesichtsbildungen und Stellungen, Alles das auszu-
 250 drücken, was sich im Grunde des Herzens derer Personen befindet, welche
 Ihr darstellen wollt. Du kannst also die Kraft und Stärke des Herkules, indem
 er den Nemäischen Löwen erdrückt, oder die Quäalen der Ariadne auf der
 Insel Dia, ausdrücken?

MNESARCH. Das kann ich sehr gut, *Sokrates*.

255 *SOKRATES.* Und auf solche Art, daß man von Furcht oder von Mitleid
 ergriffen werden wird, je nachdem man eines dieser beyden Werke betrach-
 tet?

MNESARCH. Man wird, ungefähr, eben das fühlen, was diejenigen gefühlt
 haben, welche diese Gegenstände in der Natur sahen.

260 *SOKRATES.* Ich will es glauben. Aber könntest Du auch den Orest darstel-
 len, wie er mit | seiner Mutter und dem Aegisth einige Augenblicke vorher, V.II.268

d'Agamemnon ? ou bien Atrée* lorsqu'il offre à Thyeste l'horrible aliment qu'il lui destine ?

MNESARQUE. Tout de même.

SOCRATE. Et tellement qu'on verra dans Oreste et Atrée ce qui se passe dans leurs âmes ?

230

MNESARQUE. Oui, Socrate, je le ferai.

SOCRATE. Ainsi vos admirateurs verront dans votre Oreste et Atrée, ce que ni Ægisthe ni Thyeste n'ont vû dans l'original, car eux, ils s'y sont laissés prendre.

MNESARQUE. – Mais on ne peut pas exprimer ce qui ne paroît pas. – Je
P 602 sens l'effet que le prochain parricide doit causer dans l'âme d'Oreste, et c'est ce que j'exprime.

SOCRATE. Par conséquent, mon cher, vous représentez Mnesarque empruntant le nom d'Oreste, et non le vrai Oreste. – Croyez-vous que si Damon vouloit imiter le doux concert des Syrènes,* il pourroit vous y faire sentir la
cruauté vorace de ces monstres ? Alors le prudent Ulysse n'auroit eû besoin de se faire lier. Ainsi, mon cher Mnesarque, il vous faudra convenir que vous êtes du même avis qu'Aristophane, et j'en conclus qu'il y a des choses dans l'homme, qui ne peuvent s'exprimer dans aucun art, par la raison qu'elles ne sont sensibles en aucune façon quelconque par dehors.

245

M.II.91 *MNESARQUE.* Pourtant vous étiez tantôt d'un autre sentiment, Socrate, car vous avez dit, que mon petit homme que voilà ne montrait pas seulement la force et l'agilité de son corps, mais tout ce qui est dans lui.

SOCRATE. Je l'avoue, mais il n'y a rien dans lui jusqu'ici que la sensation simple des choses qui l'entourent : c'est un miroir pur qui ne fait que
refléchir encore les actions qui lui viennent par dehors, et vous me paraissez vraiment admirable, mon cher Mnesarque, par le choix du seul sujet dans lequel le dedans et le dehors peuvent également s'exprimer.

250

230 leurs âmes] *J²WM* leur âme 232 votre] *n om.* 235 pas¹] *JJ²WM om.* 236 sens] *n* suis 238 représentez] *n* représenter 240 le doux concert] *m¹* les chants mélodieux | il] *m¹* qu'il 241 vorace] *n* vorace | n'auroit] *JJ²WM* n'eût pas 243 êtes] *n* êtes 244 qu'elles] *J¹* qu'elle 246 Socrate] *m¹ om.* 247 mon] *m¹* le 249 il ... jusqu'ici] *JJ²WM* jusqu'ici il n'y a en lui 249–250 la sensation simple] *m¹* les sensations simples] *n* sa sensation simple 250–251 que réfléchir encore] *JJ²WM* encore que réfléchir 251 paraissez] *n* paroissés 252–253 dans ... peuvent] *m¹* dont le dedans et le dehors pouvoit

232 Atrée] *qP* dans votre Atrée] *JJ²WM* votre Atrée 233 l'original] *qP* le vrai Oreste ou dans le vrai Atrée 239–240 si ... imiter] *qP* Damon en imitant 240 il] *qP om.* | y] *qP om.* 241 n'auroit] *qP add.* pas 245 quelconque par dehors] *qP* à l'extérieur 253 le dedans et le dehors] *qP* l'intérieur et l'extérieur

ehe er sie den Manen des Agamemnon aufopfert, spricht? Oder den Atreus, wie er dem Thyest das schreckliche Mahl darbietet, das er ihm bestimmt?

MNESARCH. Auch das kann ich eben so gut.

265 *SOKRATES.* Und so, daß man dem Orest und dem Atreus ansehen wird, was in ihrem Innersten vorgeht?

MNESARCH. Ja, Sokrates, das getrau ich mir zu machen.

SOKRATES. Auf diese Art werden Deine Bewunderer Deinem Orest und Deinem Atreus ansehen, was weder Aegist noch Thyest dem Original ange-
270 sehen haben; denn diese – die haben sich hintergehen lassen.

MNESARCH. Aber man kann ja nicht ausdrücken, was nicht sichtbar ist. – Ich fühle die Wirkungen, die der bevorstehende Mutter- | mord in der Seele V.II.269 des Orest hervor bringen muß, und diese drücke ich aus.

SOKRATES. Folglich, mein Lieber, stellst Du den Mnesarch dar, der den
275 Namen des Orest entlehnt, und nicht den wirklichen Orest. – Glaubst Du, daß, wenn Damon den bezaubernden Gesang der Syrenen nachahmen wollte, er uns darin die gierige Grausamkeit dieser Ungeheuer empfinden machen könnte? Dann hätte der kluge Ulyß ja nicht nöthig gehabt, sich anbinden zu lassen. – Folglich, mein lieber Mnesarch, mußt Du eingestehen, daß
280 Du mit dem Aristophanes einerley Meynung bist; und daraus folgere ich, daß es Dinge in dem Menschen giebt, welche keine Kunst ausdrucken kann, – deswegen nicht kann, weil sie, auf keine Art und Weise, äußerlich sichtbar sind.

MNESARCH. Und doch warst Du ja gleich einer ganz andern Meynung,
285 *Sokrates*; denn Du sagtest, das mein junger Mensch da, nicht allein die Stärke und Behendigkeit seines | Körpers, sondern auch Alles, was in ihm sey, zeigte. V.II.270

SOKRATES. Das ist wahr! Aber bis itzt ist auch Nichts in ihm, als die bloße Sensation von den Dingen, die ihn umgeben; es ist ein reiner Spiegel, der itzt noch nichts, als die Wirkungen, die von außen auf ihn gemacht werden,
290 zurück wirft. Und darin, mein lieber Mnesarch, daß Du den einzigen Gegenstand gewählt hast, dessen Aeußeres und Inneres sich gleich gut ausdrücken läßt, scheinst Du mir vorzüglich bewundernswürdig.

MNESARQUE. Sçavez-vous donc me dire, Socrate, quelles choses peuvent être exprimées, et quelles ne le peuvent pas ? 255

SOCRATE. Cela me paroît assez simple, car les choses dont on ne sçauroit avoir aucune notion quelconque ne peuvent être ni imitées, ni exprimées, et celles dont on peut avoir des notions le peuvent. Mais comment avez-vous des notions de choses quelconques, je vous prie ?

MNESARQUE. Mais par les yeux, par les oreilles, par le tact, par le goût, par l'odorat, par ce sentiment moral que je ne sçaurois pas bien vous dépeindre, et ces organes donnent à mon âme les idées ou les sensations de ces choses. 260

SOCRATE. Je vous comprends, et ainsi lorsque vous voulez me donner à moi quelqu'idée, ou quelque sensation dans l'âme, il faut que vous vous serviez du chemin de mes yeux, de mes oreilles, de mon tact, goût, odorat, 265 ou sentiment moral.

MNESARQUE. Cela est certain.

SOCRATE. Et lorsque vous voulez m'exprimer à moi, ou me donner des idées de choses qui existent ou qui ont existé, il faut que vous avez eu les idées ou les sensations de ces choses par les mêmes chemins que nous 270 venons de dire.

M.II.92 *MNESARQUE.* J'en conviens facilement, Socrate.

SOCRATE. Posons, Mnesarque, que vous ayez vu Oreste et Atrée dans les moments dont nous avons parlé. Vous n'avez pas vu ce qui se passoit au-dedans d'eux, en tant qu'ils ont eu la volonté et la puissance de vous 275 le cacher. Or ils ont eu cette volonté et cette puissance, puisque ceux qui

254 Sçavez-vous] *m*¹ Mais sçauriez-vous] *JJ²WM* Sauriez-vous 255 quelles] *JJ²WM*
 lesquelles 258 des] *n* de 259 de choses] *JJ²WMP* des choses 260 Mais]
*m*¹ Je les ai 261 par ce] *m*¹ et par le | ne ... vous] *JJ²WM* ne vous saurois bien
 263 et] *JJ²WM om.* 264 quelque] *JJ²WM* produire quelque | dans l'âme] *m*¹ *om.*
 265 serviez] *nop* servez 265–266 goût ... ou] *m*¹ de mon goût, de mon odorat, ou de
 mon 268 m'exprimer] *m*¹ exprimer 269 de choses] *JJ²WMP* des choses | avez] *m*¹
 aiez] *JJ²WM* ayez 272 Mnesarque ... Socrate] *m*¹ *add.* *SOCRATE.* Et lorsque vous voulez
 me donner l'idée ou la sensation d'une chose qui n'existe pas ou qui n'a pas existé, mais
 qui est dans vous ou dans votre imagination, il faut que ces choses soient possibles, c'est à
 dire, que si elles existoient, elles seroient sensibles pour moi par quelques uns de ces moiens
 indiqués, et que vous vous serviez des mêmes chemins dont nous venons de parler pour
 m'en donner une idée. ¶ *MNESARQUE.* Assurement il la faut. 273–274 dans ... parlé] *m*¹
om.

257 exprimées] *qP* rendues 258 le peuvent] *q* le peuvent être] *P* peuvent l'être
 264 quelque] *qP* faire passer quelque | l'âme] *qJJ²WMP* mon âme 265 du chemin de]
qP des moyens que vous offrent 265–266 de² ... moral] *qP* mes oreilles, et tous mes autres
 sens 269 avez eu] *qP* aiez reçu 270 chemins] *qP* voyes 275 en tant qu'ils] *qP* s'ils
 276 ont eu] *qP* eurent

MNESARCH. Kannst Du mir denn aber sagen, Sokrates, welche Dinge sich ausdrücken lassen, und welche Dinge nicht?

295 *SOKRATES.* Das dünckt mir ziemlich leicht zu seyn. Denn diejenigen Dinge, von welchen man, auf keinerley Art und Weise, einen Begriff haben kann, lassen sich weder nachahmen, noch ausdrücken, so wie diejenigen nachgeahmt und ausgedrückt werden | können, von welchen wir Begriffe V.II.271 zu haben vermögen. – Aber, auf welche Art gelangest Du denn zu begriffen

300 von Dingen überhaupt? Das sage mir.

MNESARCH. Auf welche Art? – Durch Augen, Ohren, Gefühl, Geschmack, Geruch, durch ein gewisses moralisches Gefühl, das ich nicht beschreiben kann. Und diese Organe geben meiner Seele die Begriffe, oder die Sensationen von diesen Dingen.

305 *SOKRATES.* Ich verstehe Dich! – Und also, wenn Du mir irgend einen Begriff mittheilen, oder irgend eine Sensation in meiner Seele erwecken willst: so mußt Du dich des Mittels meiner Augen, meiner Ohren, meines Gefühls, Geruchs, Geschmacks, oder des moralischen Gefühls bedienen?

MNESARCH. Das ist gewiß!

310 *SOKRATES.* Und, wenn Du mir von Dingen, welche existiren, oder existirt haben, Begriffe geben, oder diese Dinge darstellen willst: | so mußt Du V.II.272 die Ideen oder Sensationen von diesen Dingen auf eben den Wegen, von welchen wir sprachen, erlangt haben?

MNESARCH. Das gesteh' ich Dir leicht ein, Sokrates.

315 *SOKRATES.* Laß uns den Fall setzen, Mnesarch, daß Du den Orest und den Atreus in denen Augenblicken, wovon wir redeten, gesehen hättest. Du hast nichts von dem gesehen, was in ihrem Innern vorgegangen ist, weil sie den Willen und das Vermögen gehabt haben, es Dir zu verbergen. Nun haben sie

étoient présents s'y sont trompés; par conséquent vous ne sçauriez me représenter ce qui se passe dans Atrée et dans Oreste dans ces moments. Ainsi il me paroît impossible qu'on puisse exprimer l'état d'un homme qui a la volonté et la puissance de se cacher. Ce n'est pas dans la harangue 280
 P 604 insolente que Thersite* adresse aux Rois assemblés qu'Homère le dépeint vil et lâche. C'est lorsqu'il pleure, et qu'il a le dos courbé sous le sceptre du sage Ulysse, et nous voyons par-là, qu'on peut bien exprimer un homme qui a peur, mais non sa peur, ou qu'il est lâche, lorsqu'il n'y a rien qui lui fasse peur, et c'est ainsi de tous les défauts et de tous les vices des hommes, 285
 lorsqu'ils ont la faculté de pouvoir les cacher. Une chose ne paroît pas visible lorsqu'elle n'est pas éclairée. Une lyre ne paroît pas sonore lorsqu'elle n'est pas touchée, ou lorsqu'elle ne communique pas ses vibrations à l'air qui l'entourre.

MNESARQUE. Je l'avoue, Socrate, mais ne sentez-vous pas que lorsqu'un 290
 homme est souvent en colère, souvent envieux, fourbe, jaloux, que les parties extérieures de son corps et de sa physionomie prennent par la routine journalière un pli qui reste, et qui montre évidemment qu'il est naturellement sujet à ces défauts?

SOCRATE. Croyez-vous, Mnesarque, que la lyre que Damon touche tous 295
 les jours, vous fera mieux connoître par sa figure, les qualités du son qu'elle produit sous les doigts de Damon, qu'une lyre qui n'auroit jamais été touchée? Alors Alcamène* auroit eû tort de faire sa Junon presque aussi belle
 M.II.93

278 et] *m'* ou | dans ces moments] *m'* *om.* 279 Ainsi] *m'* Et ainsi 280 se] *m'* le
 281 que] *n* qui 282 le dos] *n* les dos 288 ne communique] *m'* n'imprime 291 jaloux]
m' *add.* avare, cruel 292 la] *m'* une 293 pli] *m'* plis 295-297 touche ... Damon]
n om. (hapl.) 296 les qualités] *m'* la qualité 298 Alors] *m'* Cela étant | Alcamène] *k*
add. note: Alcamène n'étoit pas de Lemnos comme Suidas* pretend, ni de Limnae ville de
 l'Hellespont proche de Sestus, mais de Limnae contrée de l'Attique. Isac Vossius* au rapport
 de Junius* a très bien rejeté δ Λήμιος dans Suidas, mais il met à la place δ Λιμνιος, ce qui
 ne vaut rien. Car de Λιμναι vient Λιμναιος, comme on le voit dans Etienne de Byzance, le
 Scholiaste d'Aristophane ad Ranas et ailleurs. Je remarque ici qu'on trouve dans le Scholiaste
 de Callimaque sur l'Hymne à Diane Λίμναι, Δήμος Ἀττικῆς, ἐνθα τιμᾶται ἡ Ἀρτεμις, et dans le
 Mss du Vatican d'Etienne ἐνθα ὁ Διονόσιος ἐπιμᾶτο. Le plus bel ouvrage d'Alcamene c'est sa
 Venus aux jardins, ou hors des murs Ἀφροδίτη ἐν κήποις. On pretend que Phidias son maître y
 mit la dernière main, voyez Plin. Sa Statue de Junon se trouve dans un temple sur le chemin
 du Phalère à la ville, voyez Pausanias* *ubi ridicula quaedam.*

277 sont trompés] *qP* tromperent 278 dans³] *qP* en 279 exprimer] *qP* rendre
 281 dépeint] *qP* montre 284 qu'il ... lâche] *qP* sa lâcheté 285 c'est] *qP* *J²WMP* il en est
 292-293 la ... journalière] *qP* l'habitude continuelle 295-305 Croyez-vous ... aimable] *qP*
om.

dieses Vermögen, und diesen Willen gehabt, weil diejenigen, welche gegen-
 320 wärtig waren, durch sie hintergangen worden sind; folglich kannst Du mir
 nich das darstellen, was in diesem Augenblicke in dem Atreus und Thyest
 vorgeht. Diesem nach scheint es mir unmöglich, daß man den Zustand eines
 Menschen darstellen könne, der den Willen und das Vermögen hat, sich zu
 verstellen: – – Nicht in der unverschäm- | ten Rede, welche Thersites an V.II.273
 325 die versammelten griechischen Fürsten hält, zeigt ihn *Homer* als einen Feig-
 herzigen, Niederträchtigen; das geschieht da, wo er weint, und den Rücken
 unter dem Scepter des weisen Ulysses krümmt; und daraus sehen wir denn,
 daß man wohl einen furchtsamen Menschen darstellen kann; aber nur dann,
 wenn sich etwas findet, das ihn in Furcht jagt. Und, eben so verhält es sich
 330 mit allen Fehlern und allen Lastern der Menschen, wenn diese das Vermö-
 gen besitzen, sie verbergen zu können. Kein Ding ist sichtlich, so lange es
 im Dunkeln bleibt. Eine Leyer scheint nicht tönend, wenn sie nicht gespielt
 wird, und wenn sie ihre Schwingungen nicht der Luft, welche sie umgiebt,
 mittheilen kann.

335 *MNESARCH.* Das gesteh' ich ein, *Sokrates*; aber ist es Dir denn nicht ein-
 leuchtend, daß, wenn ein Mensch öfters zornig, neidisch, eifersüchtig u. s. w.
 ist, die äußern Theile seines Körpers und seiner Gesichtsbildung, durch die
 tägliche Gewohnheit, eine ge- | wisse Falte erhalten, welche bleibt, und V.II.274
 augenscheinlich zeigt, daß er diesen Fehlern, natürlicher Weise, unterwor-
 340 fen ist.

SOKRATES. Glaubst Du, *Mnesarch*, daß Du an der Figur der Leyer, welche
 Damon täglich spielt, die Eigenschaften des Tones, welchen sie, unter den
 Fingern des Damon, von sich gibt, eher und leichter erkennen würdest,
 als an der Figur einer Leyer, welche nie gespielt worden? – Alsdann hätte
 345 *Alkamenes* Unrecht gehabt, seine *Juno* fast eben so schön, und eben so lie-

et aussi aimable que sa Vénus aux jardins, tandis que les Poètes nous la dépeignent comme une épouse trop souvent hargneuse et incommode. 300

ARISTOPHANE. Il faut pourtant dire, Socrate, que dans votre Junon, les plis de la méchanceté paroissent avoir de la consistance.

SOCRATE. Je suis charmé, Aristophane, que ma Xantippe* devient méchante lorsqu'elle vous voit, mais avec moi, lorsqu'elle quitte ces plis ! Je ne veux pas vous dire combien elle est aimable. – Mais, mon cher Mnesarque, 305 dites-moi, je vous en prie, lorsque vous voyez un corps en repos, comment voyez-vous que ce corps est mobile ? comment voyez-vous qu'une chose est active lorsque vous ne voyez pas qu'elle agit ? comment voyez-vous dans le lion qui dort, le plus paresseux des animaux en apparence, la vigueur et la véhémence de son activité ? 310

MNESARQUE. J'avoue que je ne le vois point, mais j'en conclû il me semble, que les hommes ne sont pas ce que je ne puis exprimer par mon art.

SOCRATE. Vous sçavez pourtant, mon cher, que les Poètes peignent souvent l'Amour comme le plus terrible, le plus cruel, et le plus fourbe de tous 315 les Dieux. Pourriez-vous faire cela dans votre art de même ?

MNESARQUE. Oui sans doute.

SOCRATE. Et comment vous y prendriez-vous, car il doit rester enfant pourtant.

MNESARQUE. Pour le rendre terrible je lui ferai mettre les pieds sur la 320 foudre de Jupiter. Pour le représenter fourbe il volera quelque arme au Dieu des combats, ou la lyre à Apollon, et pour le montrer cruel je lui ferai déchirer quelque chose.

SOCRATE. Fort bien, Mnesarque, mais lorsqu'il dérobe la lyre ou les armes il ne paroît pas cruel, et lorsqu'il foule la foudre de Jupiter il ne paroît pas 325 fourbe, et il est évident par-là, que vous ne le faites paroître tel ou tel, que par telle ou telle action. Lorsqu'il se joue sur le sein de Dione,* vous pourriez le rendre un peu malin peut-être, mais jamais fourbe, cruel, ni terrible. Et ainsi

300 trop] *m'* tres 303 Aristophane] *m'* *om.* | devient] *JJ²WM* devienne 304 moi] *m'* *add.* souvent 307 voyez-vous] *JJ²WM* jugez-vous | voyez-vous] *JJ²WM* jugez-vous 309 dort] *JJ²WM* *add.* alors | paresseux] *m'* *add.* et le plus inerte 312 par] *m'* dans 322 je] *n* que | déchirer] *n* d'echirer 324–325 derobe ... lorsqu'il] *n om.* (*hapl.*) 328 cruel ni] *JJ²WM* ni cruel ou 328–329 Et ... paroît] *PJJ²WM* ¶ Il paroît donc

306 lorsque ... corps] *qP* lorsqu'un corps est 308 active] *qP* capable d'action
311–313 mais ... art] *qP om.* 314 Vous sçavez pourtant] *qP* D'ailleurs vous sçavez
316 faire ... même] *qP* le rendre ainsi dans votre art ? 323 quelque chose] *qP* les oiseaux de
sa mere 325 foule] *qP add.* aux pieds 326 et] *qJJ²WMP om.*

benswürdig, als es seine Venus εν Κηποις ist, zu machen; denn die Dichter stellen sie uns als eine nur zu oft zanksüchtige und beschwerliche Ehegattin dar.

350 *ARISTOPHANES.* Man muß denn aber doch eingestehen, *Sokrates*, daß die Züge der Bösartigkeit, in der Juno, Consistenz zu haben scheinen.

SOKRATES. Es freuet mich, *Aristophanes*, daß meine Xantippe böse wird, so bald sie | Dich sieht. Aber mit mir allein, und wenn sie dies Falte V.II.275 wieder abgelegt hat, kann ich Dir nicht sagen, wie sehr liebenswürdig sie ist. – Du, lieber *Mnesarch*, sage mir aber, ich bitte Dich, wie kannst Du, wenn 355 Du einen Körper in Ruhe siehst, sehen, ob er beweglich ist? Wie kannst Du sehen, daß irgend ein Ding wirksam ist, wenn Du es nicht wirken siehst? Wie siehst Du in dem Löwen, der schläft, und der dem Ansehn nach das trägste aller Thiere ist, die Kraft und die Heftigkeit seiner Thätigkeit?

360 *MNESARCH.* Ich bekenne, daß ich sie nicht sehe; aber, mich dünkt, daß ich hieraus nicht folgern könne, als ob ich, vermittelst meiner Kunst, nicht das auszudrücken vermöchte, was die Menschen sind?

SOKRATES. Du weißt doch, mein Lieber, daß die Liebe von den Dichtern sehr oft als der schrecklichste, der grausamste, der betrügerischste aller Götter dargestellt wird? | Könntest auch Du, vermittelst Deiner Kunst, dieses? V.II.276

365 *MNESARCH.* Daran steht nicht zu zweifeln.

SOKRATES. Und wie würdest Du Dich dabey nehmen? Denn dieser Gott muß, bey alle dem, denn doch immer als ein Kind dargestellt werden.

370 *MNESARCH.* Um ihm schrecklich darzustellen, würde ich ihm die Blitze Jupiters zu seinen Füßen legen; um ihn, als einen Betrüger, zu bezeichnen, würde ich ihn, dem Gott des Krieges, irgend ein Stück seiner Waffen, oder dem Apoll, die Leyer stehlen lassen; und, um ihn grausam zu zeigen, würde ich ihn irgend etwas zerreißen lassen.

SOKRATES. Gut, *Mnesarch*; sehr gut. – Aber, indem er die Waffen oder die Leyer stiehlt, erscheint er doch nicht grausam; und, wenn er auf den Blitzen 375 Jupiters einher geht, zeigt er sich nicht betrügerisch; und daraus erhellt es denn doch augenschein- | lich, daß Du ihn nicht anders, als durch irgend V.II.277 eine Handlung, so oder so, darstellen kannst. Wenn er, tändelnd, auf Dionens Schooße sitzt: so kannst Du ihn ein wenig böse, oder schalkhaft, machen, aber nie, weder betrügerisch, noch grausam, noch schrecklich. Und folglich

il paroît que rien n'est visible dans un être intelligent, moral et actif, que ce qui constitue une action réelle et présente.

330

MNESARQUE. Comment, Socrate, est-ce que la tristesse, l'abattement, la colère, la fausseté, l'avarice, l'envie, et enfin toutes les passions ne sont pas visibles dans les dehors de l'homme ?

SOCRATE. Une passion de l'âme n'est pas visible en qualité de passion de l'âme, mais en tant que cette passion agit sur les parties visibles du corps. Or cette action est de deux différentes natures, l'une, comme dans la tristesse, l'abattement, et l'espoir, lorsqu'elle change simplement les modifications des parties visibles du corps ; l'autre, lorsqu'elle fait ce changement pour qu'il en résulte un effet au dehors, comme dans la colère, la crainte ou le désir. J'avoue, Mnesarque, que toutes ces passions peuvent être exprimées dans les physionomies et les attitudes des hommes, mais si je suppose à l'homme la volonté ou le pouvoir de les cacher, ces passions mêmes ne pourront pas être exprimées.

335

340

P 606

MNESARQUE. En cela vous avez raison, Socrate.

SOCRATE. Il me le semble. – Mais, mon cher, je fais encore une réflexion. Ne confonderiez-vous pas peut-être vertu, vice et défaut, premierement, avec les passions de l'âme, et secondement, avec les actions qui en résultent, tandis que ce sont trois choses fort différentes.

345

M.II.95

CEBES. Cette réflexion me paroît subtile, Socrate, et je vous prie de nous la détailler.

350

ARISTOPHANE. J'y consens, mais vous avez si bien reprimandé ce jeune et sage Mnesarque, que je vous prierois d'achever auparavant de le confondre, et de lui apprendre quel rang son art occupe dans les classes des arts, afin qu'il ne prenne plus la peine de descendre de la Sculpture à la Poésie.

MNESARQUE. Oh je ne crains pas d'être confondu par Socrate, ainsi je le prie de vous contenter.

355

SOCRATE. Je ne sçaurois être juge dans votre querelle, à moins que chacun de vous me veuille apprendre ce que c'est que son art. Alors je pourrais juger lequel de ces arts est le plus près de la perfection, comme ceux qui sont au

331–332 l'abattement ... l'envie] *m'* l'abattement, la douleur, la colère 337 les modifications] *m'* la modification 339 au] *m'* par 342 ou le pouvoir] *m'* et la puissance | mêmes] *nopq* même 345 le] *JJ²WM om.* 351 reprimandé] *m'* variante illisible | ce] *JJ²WM* le 352 prierois] *J²WM* prierai 353 les classes] *m'* la classe 358 me] *JJ²WM* ne me | pourrais] *JJ²WM* pourrai | juger] *m'* *add.* comme tout autre 359 comme ceux] *m'* de même que ceux] *JJ²WM* comme les spectateurs

332 et] *qP om.* 339 au dehors] *qP* extérieur 354 prenne ... de] *qP* pense plus à 358 me veuille apprendre] *qP* ne veuille m'apprendre

380 ergibt sich hieraus, daß in einem verständigen, moralischen, und thätigen Wesen, nichts sichtlich ist, als das, was sich, vermittelt einer wirklichen und gegenwärtigen Handlung, äußert.

MNESARCH. Wie, *Sokrates*? Traurigkeit, Niedergeschlagenheit, Zorn, Falschheit, Geiz, Neid, mit einem Wort, alle Leidenschaften der Seele wären
385 nicht, in dem Aeussern des Menschen, sichtbar?

SOKRATES. Keine Leidenschaft der Seele ist, als Leidenschaft der Seele, sondern nur in so fern sichtbar, als sie auf die sichtbaren Theile des Körpers wirkt. Nun ist diese Wirkung von zwey verschiedenen Arten; die eine Art derselben verändert bloß die | Modificationen der sichtbaren Theile des
390 Körpers, und dieses ist der Fall bey der Traurigkeit, der Niedergeschlagenheit, der Hoffnung; die andere Art bringt diese Veränderung hervor, um daß daraus eine äußerliche Wirkung entstehe, wie bey dem Zorn, der Furcht, oder dem Verlangen. – Daß alle diese Leidenschaften in den Gesichtsbildungen und Stellungen der Menschen ausgedrückt werden können, geb' ich zu,
395 *Mnesarch*; aber, so bald ich bey dem Menschen den Willen oder das Vermögen annehme, sie zu verbergen: so können auch diese Leidenschaften nicht ausgedrückt werden.

MNESARCH. Darin hast Du recht, *Sokrates*.

SOKRATES. Mich dünkt. – Aber, mein Lieber, noch eine Betrachtung. Ver-
400 wechselst, oder vermischest Du vielleicht nicht Tugend, Laster und Fehler, erstlich, mit den Leidenschaften der Seele, und zweytens, mit den Handlungen, welche daraus fließen, | da dieses doch drey ganz verschiedene Dinge
sind? V.II.279

CEBES. Diese Bemerkung scheint mir fein zu seyn, *Sokrates*, und ich bitte
405 Dich, sie uns aus einander zu setzen.

ARISTOPHANES. Ich habe dawider nichts. – Aber, *Sokrates*, Du hast diesen jungen und weisen *Mnesarch* so gut zu Recht gewiesen, daß ich Dich bitte, vorher ihn gänzlich abzufertigen, und den Rang zu lehren, den seine Kunst unter den Künsten einnimmt, damit er sich ins künftige nicht mehr die
410 Mühe gebe, von der Bildhauerkunst zur Dichtkunst herab zu steigen.

MNESARCH. O vom *Sokrates* zu Recht gewiesen zu werden, ist nicht beleidigend für mich. Also bitt' ich ihn, Dich zu befriedigen.

SOKRATES. In dem Streit zwischen Euch, meine Freunde, kann ich nicht Richter seyn, wofern nicht Jeder von Euch mich zuvor unterrichten will,
415 worin denn seine Kunst | eigentlich besteht. Alsdann nur werde ich entschei- V.II.280 den können, welche von diesen Künsten der Vollkommenheit am nächsten

bout du stade jugent lequel de ceux qui le courent arrive le plutôt au terme. 360
Ainsi, mon cher Mnesarque, vous qui êtes le plus jeune, dites-moi, je vous
prie, ce que c'est que votre art de la Sculpture?

MNESARQUE. Mais, Socrate, je ne vous comprends pas. – L'art de tailler
des pierres et de les façonner.

SOCRATE. Si Aristophane ou Agathon nous répondoient tantôt, que leur 365
art est celui d'écrire des caractères ou de proferer des paroles: ou si vous
demandiez au Cordonnier ce que c'est que son art, et s'il vous répondoit
que c'est l'art de couper et de façonner le cuir, seriez-vous content de sa
réponse? non sans doute. Mais si le Cordonnier vous répond que c'est celui
de faire des souliers qui vont bien aux pieds qu'on lui présente, il vous dit le 370
but de son art et ce qu'il peut produire, et voilà ce que je voudrois sçavoir du
vôtre.

MNESARQUE. Mon art, Socrate, est sans contredit le plus parfait de tous
les arts, puisqu'il parle à deux sens à la fois, au tact, et à la vûe. Il est le plus
parfait parce qu'il représente parfaitement tout ce qui est représentable. Il 375
est le plus parfait puisqu'il est le seul des arts qui sçait dompter le temps,
en éternisant un heureux moment, et en le rendant visible de tous les côtés,
et dans tous les siècles. Et je crois, Socrate, que cela suffit pour peindre la
perfection de l'art de la Sculpture, et sa prééminence par dessus tous les
autres arts. 380

SOCRATE. Comme vous ne parlez que de sa perfection, je vous prie de
m'éclaircir encore. Vous parlez de trois perfections. Par rapport à la pre-
mière, dites-moi, je vous prie, connoissez-vous la belle Polyxene de Polyclète
de Sicyon,* dont un Poète a dit, qu'il voit dans ses yeux toute la guerre de
Troye? 385

P 608 *MNESARQUE.* Si je la connois! et j'ose ajouter que le Poète a assez bien
senti.

362 de la Sculpture] *m' om.* 363 L'art] *m' add.* de la sculpture c'est l'art 364 des] *pq* les
365 répondoient tantôt] *JJ²WM* alloient nous répondre 366 est] *nop* étoit | ou de] *m'* ou
celui de 368–369 sa réponse] *m'* leurs reponses] *qP* leur réponse] *JJ²WM* cette réponse
369 c'est] *m'* son art est 374 les] *M* le 382 m'éclaircir] *p* m'éclairer | encore] *JJ²WM*
add. quelques doutes | parlez de] *m'* posez 383 belle] *m' om.* | Polyclète] *k add. note:* Il y
a dans le Grec: / – – ἐν βλεφάροις δὲ / Παρθενικᾶς ὁ Φρυγῶν κείται ἔλος πόλεμος. Il y auroient
bien des reflexions à faire sur ces vèrs, si on n'avoit de fortes raisons de se taire. 384 voit]
m' voioit

367 s'il] *qJ²WMP* qu'il | répondoit] *qJ²WMP* répondit 370 vont] *qP* aillent 376 sçait]
qJ²WMP sache 377 de ... côtés] *qP* dans tous les points 378 Et je] *qP* Je

ist, – wie diejenigen, die am Ziele stehen, nur beurtheilen können, welcher von den Wettläufern zuerst daselbst ankommen wird. – Folglich, mein lieber Mnesarch, bitt' ich Dich, der Du der jüngste bist, mir zu sagen, was denn
 420 Deine Bildhauerey eigentlich für eine Kunst ist?

MNESARCH. Aber, *Sokrates*! – Wahrlich, dieses Mal begreif ich Dich nicht. – Die Kunst, den Stein zu hauen, und zu bilden.

SOKRATES. Wenn *Aristophanes* oder *Agathon* uns sagten, das ihre Kunst darin bestände, Charaktere zu zeichnen, oder Worte hervor zu bringen; oder,
 425 wenn ein Schuster, den Du fragtest, was denn seine Kunst wäre? Dir antwortete, daß es die Kunst sey, Leder zu schneiden und zu verarbeiten, würdest Du mit diesen Antworten zufrieden seyn? Zweifelsohne nicht. – | Aber, sagte V.II.281
 der Schuster Dir, es sey die Kunst, Schuhe zu machen, die denen Füßen, welchen er sie anmißt, gut passen: so wüßtest Du dann den *Zweck* seiner Kunst,
 430 und das, was er hervor zu bringen vermag; und dieses ist es, was ich von Deiner Kunst zu wissen wünschte.

MNESARCH. Meine Kunst, *Sokrates*, ist, ohne Widerrede, die Vollkommenste aller Künste, weil sie für zwey Sinne, zu gleicher Zeit, arbeitet, für das Gefühl und das Gesicht; sie ist die vollkommenste, weil sie Alles, was
 435 darzustellen ist, vollkommen darstellt; sie ist die vollkommenste, weil sie die Einzige ist, welche der Zeit trotzt, indem sie einen glücklichen Augenblick verewigen, und ihn von allen Seiten und für alle Jahrhunderte sichtbar machen kann. Und dieses, *Sokrates*, glaub' ich, ist hinlänglich, um die Vollkommenheit der Bildhauerkunst, und ihren Rang vor allen andern Künsten,
 440 ins Licht zu setzen. |

SOKRATES. Da Du nur von der *Vollkommenheit* Deiner Kunst gesprochen hast: so bitt' ich Dich, mir noch etwas mehr Licht zu geben. Du redest von
drey Vollkommenheiten. In Ansehung der ersten sage mir, ob Du die schöne Polyxene des Polyklets von Sicyon kennst, von welcher ein Dichter gesagt
 445 hat, daß er, in ihren Augen, den ganzen Krieg von Troja gesehen habe?

MNESARCH. Ob ich sie kenne? – Und ich getraue mir, hinzu zu setzen, daß der Dichter wahr genug gefühlt habe.

SOCRATE. Je veux le croire. Mais ce que j'ai de la peine à croire, c'est qu'en touchant ses yeux vous y sentiriez la guerre de Troye.

MNESARQUE. Vous voulez rire, Socrate. Non. Lorsque j'ai dit que la Sculpture tient au tact, j'ai voulu dire que ce qu'elle représente est aussi solide que le sujet représenté l'est, ou pourroit l'être.

SOCRATE. Ainsi elle ne parle pas au tact, mais beaucoup plus richement à la vûe que tous les autres arts. Pour sa seconde perfection elle tient à la vûe, puisque nous avons dit qu'elle ne représente parfaitement que ce qui est visible. Et pour la dernière, mon cher, croyez-vous que la Procne d'Alcamene* qui délibère éternellement de tuer le petit Itys, fournit un moment heureux pour l'éternité? Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi désirez-vous toujours de donner du mouvement à vos figures: de les faire parler: de leur inspirer de l'âme et de la vie, si éterniser le moment n'étoit pas une imperfection? Votre art est obligé par sa nature d'aneantir le mouvement: la succession des actions: enfin tout ce qui désigne l'énergie continue d'un être actif, et de réduire ce mouvement: cette succession: cette vie, au repos et à l'inertie; et appelez-vous cela un privilège de votre art par dessus les autres arts? Il me semble que par-là les seuls sujets que vous pouvez représenter avec vérité, se bornent au châtement de Niobé,* ou aux malheureux qui regardent la tête de la Gorgone.* L'art d'Homère qui met en action les Dieux et les hommes: qui se promène dans les siècles: qui monte à l'Olympe, traverse les mers, et descend dans cette nuit que les Immortels même abhorrent, a un champ plus vaste, il me semble, pour étaler sa richesse et sa puissance.*

M.II.98 ARISTOPHANE. Je ne crois pas, Socrate, qu'il vous comprend encore.

M.II.99 SOCRATE. – Il ne faut pas prendre mauvais ce que je viens de dire, mon

M.II.100 cher Mnesarque, et lorsque j'y pense, il se pourroit bien que nous nous

M.II.101 fussions trompés tous les deux, en cherchant la perfection d'un art dans le nombre et la diversité des choses auxquelles il pourroit être appliqué.

388 de la] *m*¹ *om.* 389 sentiriez] *JJ*²*WM* sentiez 391 tient] *m*¹ parle | est] *n*
et 392 pourroit l'être] *JJ*²*WM* le pourroit être 396 pour] *m*¹ *add.* ce qui est
de 397 délibère] *n* d'élire | de tuer] *m*¹ à tuer] *JJ*²*WM* si elle tuera 403–404 au ...
l'inertie] *m*¹ à l'inertie et au repos 405 arts] *m*¹ *om.* | par-là] *M* parla 406 ou] *m*¹
et 409–410 que ... abhorrent] *JJ*²*WM* qui inspire de l'horreur aux immortels mêmes;
cet art 412 Je ... pas] *JJ*²*WM* Je crois | vous comprend] *JJ*²*WM* ne vous comprend pas
413 mauvais] *JJ*²*WM* en mauvaise part 414 et] *m*¹ car | il se] *JJ*²*WM* il me semble qu'il
se 415 trompés] *nopq* trompé

388 croire] *qP* comprendre 400 n'étoit] *qP* n'est 401 est ... d'aneantir] *qP* par sa nature
anéantit 403 de réduire] *qP* il réduit 405 pouvez] *qP* puissiez 413 mauvais] *qP* en
mal

SOKRATES. Ich will es glauben. Aber, was ich denn doch schwerlich glauben kann, ist, daß Du, wenn Du die Augen dieser Statue berührtest, den Krieg
 450 von Troja darin fühlen würdest.

MNESARCH. Du willst lachen, *Sokrates.* – Wenn ich sage, daß die Bildhauerey auch für das Gefühl arbeitet: so habe ich dadurch sagen wollen, daß das, was sie darstellt, | eben so fest und dauerhaft ist, als der dargestellte
 Gegenstand, oder, als er es doch seyn könnte. V.II.283

SOKRATES. Folglich, *Mnesarch,* ist die Bildhauerey nicht so wohl redend für das Gefühl, als sie es, und auf weit vollkommene Art, als alle die übrigen Künste, für das Gesicht ist. – Was ihre zweyte Vollkommenheit anbetrißt: so ist diese nur für das Gesicht, weil wir schon ausgemacht haben, daß sie nur das, was sichtbar ist, vollkommen darstellt. – Und, in Ansehung der dritten Vollkommenheit derselben – glaubst Du, mein Lieber, daß die *Progne* des *Alkamenes*, die ewig sich berathschlagt, ob sie den kleinen Itys tödten solle, einen glücklich ewigen Augenblick darstellt? Denn, sage mir, ich bitte Dich, warum bestrebt ihr Künstler euch immer, euern Figuren Bewegung zu geben, sie redend zu machen, ihnen Seele und Leben einzuhauchen? Ist
 460 es nicht, weil die Verewigung *Eines* Augenblicks eine Unvollkommenheit ist? – Deine | Kunst ist, vermöge ihrer Natur, genöthigt, Bewegung, Folge von Handlungen, mit einem Wort, Alles zu vernichten, was die fortwährende Energie eines thätigen Wesens bezeugt, und diese Bewegung, diese Folge, dieses Leben auf Ruhe und Unthätigkeit zurück zu bringen. – Und
 470 hieraus machst Du einen Vorzug Deiner Kunst vor allen andern Künsten? Mich dünkt, daß, diesem zu Folge, die einzigen Gegenstände, welche die Bildhauerey mit Recht, und der Wahrheit nach, darstellen könne, sich auf die Bestrafung der Niobe, oder auf die Unglücklichen einschränke, welche Gorgonens Antlitz sehen. Die Kunst *Homers*, der Götter und Helden
 475 in Handlung setzt, sich über Jahrhunderte ausbreitet, zum Olymp emporsteigt, Meere bereiset, und in jene Nacht herabsteigt, vor welcher selbst die Unsterblichen zurück schauern, hat, wie mir dünkt, ein größeres Feld, um ihren Reichthum und ihre Macht zu zeigen. |

ARISTOPHANES. Ich glaube nicht, daß er Dich noch versteht, *Sokrates.* V.II.285

SOKRATES. Du mußt mir, was ich sage, nicht übel deuten, mein lieber *Mnesarch.* – Wenn ich die Sache genau betrachte: so könnte es wohl seyn, daß wir uns beyde hintergangen hätten, indem wir den Vorzug und den Rang einer Kunst bloß in der Anzahl und der Mannichfaltigkeit der Dinge suchten, auf welche sie angewandt werden könnte.

- M.II.102 *MNESARQUE*. Comment cela Socrate ?
- M.II.103 *SOCRATE*. Puisque sur ce pied-là, l'art de supputer seroit le plus parfait
- M.II.104 des arts ; car le nombre s'applique à tout ce qui peut être. Ainsi il paroîtroit,
- M.II.105 si chaque art a un but déterminé, que nous devons chercher la perfection 420
- M.II.106 d'un art, dans la perfection avec laquelle il approche de son bût.
- M.II.107 *MNESARQUE*. Mais de cette façon l'art de supputer sera encore le plus
- M.II.108 parfait, ce qui est absurde, si vous le comparez à la Sculpture, à la Musique,
- M.II.109 ou à la Poësie.
- M.II.108 *SOCRATE*. En vérité vous avez raison, Mnesarque, et quoique nous n'ayons 425
- M.II.109 rien dit que ce qui me paroît juste et raisonnable, je crois pourtant que
- M.II.110 nous avons pris un mauvais chemin dans nos recherches. C'est votre faute.
- M.II.111 Vous m'avez dérouté pour vous amuser peut-être, en considérant vos arts
- M.II.112 en particulier. – Mais écoutez. – Nous autres nous appellons les Scythes*
- M.II.113 des Barbares avec bien peu de raison ; car ceux qui ont paru parmi nous, 430
- M.II.113 se sont montrés des hommes d'un grand sens, et fort estimables. Je me
- P 610 rappelle qu'étant fort jeune j'ai rencontré un étranger, Scythe de nation.
- M.II.114 Il pouvoit avoir soixante ans ou environ, fort bel homme, et d'un regard
- M.II.115 vénérable. Il n'avoit rien dans son dehors qui annonçoit un Scythe, car il
- M.II.116 avoit quitté l'habillement de son pays. Il vint à Athenes après avoir fait 435
- le tour de toute la Grèce. Il étoit parent de ce Toxaris* auquel notre ville
- a décerné les honneurs divins, et dont on voit encore le monument près
- de la double porte à gauche en allant à l'Academie. Il étoit le seul de sa
- nation, qui depuis Anacharsis* étoit venu en Grèce dans le vrai dessein
- de s'instruire. Un jour se trouvant chez Aspasia* on le questionna sur la 440
- Grèce, et sur ce qu'il pensoit au sujet des arts et des sciences, qu'il y avoit
- trouvées. Il répondit qu'il trouvoit les Grècs beaucoup plus éclairés, qu'il
- n'avoit pû s'imaginer, mais la Grèce beaucoup moins ; ayant peut-être en
- vûe nos dissensions politiques, et la prodigieuse diversité de nos opinions.

418 Puisque] *J/J²WM* Parce que 419 Ainsi il paroîtroit] *J/J²WM* Il paroît donc que
 420 si chaque art] *m'* puisque chaqu' art | que nous devons] *m'* que nous devrions] *J/J²WM*
 il faudra 423 est] *m'* *add.* pourtant 425 En vérité] *m'* Vraiment 428 dérouté] *n*
 déroulé 430 ceux] *m'* *add.* de leur nation | paru] *nopq* parus 431 montrés] *m'* montré
 432–433 un ... Il] *m'* un Scythe, qui] *J/J²WM* un étranger, Scythe de nation : il 436 parent]
m' de la famille 438 Il étoit] *m'/J²WM* C'étoit 442 trouvées] *m'* trouvé] *J/J²WM* trouvés
 443 moins] *J/J²WM* moins qu'il ne l'auroit cru

426 que¹ ... paroît] *q/J²WMP* qui ne me paroisse 432 j'ai rencontré] *qP* je rencontrai | Scy-
 the de nation] *qP* de cette nation 433 soixante ... environ] *qP* environ soixante ans
 434 dehors] *qP* extérieur | annonçoit] *q/J²WMP* annonçat 439 étoit] *q/J²WMP* fut
 441 au sujet] *qP om.* 442 qu'il¹ ... Grècs] *qP* que les Grecs lui paroissoient

485 *MNESARCH.* Wie so, Sokrates?

SOKRATES. Weil, auf diese Art, die Rechenkunst die *Erste* aller Künste seyn würde; denn Zahlen lassen sich auf Alles, was ist, anwenden. Folglich scheint es, daß, wenn jede Kunst einen bestimmten Zweck hat, wir den Vorzug, oder die Vollkommenheit einer Kunst, in derjenigen Vollkommenheit
490 suchen müssen, mit welcher sie ihren Zweck erreicht. |

MNESARCH. Aber, auch diesem zu Folge, wäre die Rechenkunst die Erste V.II.286 und vollkommenste Aller Künste; und dieses würde doch ungereimt seyn, wenn man sie mit der Bildhauerkunst, der Musik und der Dichtkunst vergleicht.

495 *SOKRATES.* Wahrlich, Du hast Recht, Mnesarch; und, ob wir gleich nichts gesagt haben, was mir nicht ganz richtig und vernünftig schiene: so glaube ich denn doch, daß wir, bey unsern Untersuchungen, einen falschen Weg eingeschlagen haben. Das ist aber Deine Schuld. Du hast mich irre geführt – vielleicht um Dich zu belustigen – indem wir Eure Künste an und für sich
500 allein betrachtet haben. – Aber höre! – Wir Griechen, wir nennen, mit sehr wenigem Grunde, die Scythen Barbaren; denn diejenigen, die von ihnen zu uns gekommen sind, haben sich als sehr schätzbare und verständige Menschen gezeigt. Ich erinnere mich, da ich noch sehr jung war, einen Scythen hier bey | uns gesehen zu haben. Er möchte ungefähr sechzig Jahr V.II.287
505 alt seyn, hatte eine schöne Bildung und ein sehr ehrwürdiges Ansehen. – An seinem Aeußern konnte man nicht sehen, daß er ein Scythe war; denn, er hatte die Kleidung seines Landes abgelegt. Er kam nach Athen, nachdem er vorher das übrige Griechenland durchreist hatte, und war ein Verwandter des Toxaris, welchem unsre Stadt die göttlichen Ehren zuerkannt hat, und
510 dessen Denkmal man noch an dem Eingange in die Akademie, linker Hand, siehet. Er war der Einzige seines Volkes, der, seit dem *Anacharsis*, in der wirklichen Absicht, sich zu unterrichten, nach Griechenland kam.

Eines Tages, da er sich bey der Aspasia befand, fragte man ihn über Griechenland, und was er von den Künsten und Wissenschaften dächte, die er
515 darin gefunden. Er antwortete, daß er die Griechen mehr, aber Griechenland weniger aufgeklärt fände, als er geglaubt hätte, und wollte dadurch vielleicht auf unsre | politischen Zwiste, und die ungeheure Verschiedenheit unserer V.II.288

Lorsque Mnesicles* lui dit que c'étoit grand dommage que les arts n'étant 445
pas cultivés dans son pays, il n'auroit pu saisir toutes les beautés de ces arts,
ni en connoître la nature aussi parfaitement qu'un Grèce élevé dans leur sein ;
il répondoit, qu'il pourroit bien être que quelqu'Athénien sentiroit mieux
que lui, quelques finesses et délicatesses de l'art, et plusieurs difficultés
vaincues, mais qu'il étoit persuadé qu'il falloit être Scythe, pour juger de sa 450
nature. Que les Grècs étoient trop artistes, que chacun d'eux très excellent
dans son metier, ne voyoit que son art assez distinctement, mais qu'il ne
voyoit les autres arts qu'à travers d'un nuage et sans intérêt; tandis que le
M.II.117 Scythe entrant tout neuf dans la Grèce, recevoit les sensations de tous les
arts à la fois, et que par conséquent tous avoient le même ton pour lui, d'où 455
il devoit resulter que le Scythe voyoit beaucoup mieux leur ensemble et
ce qui constitue leur nature. Comme ce qu'il venoit de dire annonçoit un
homme qui avoit réfléchi, nous brulions tous d'envie de l'écouter, ce que
voyant Aspasia, elle le pria de nous communiquer ce qu'il pensoit sur les
arts. Et voici ce qu'il dit, si je m'en souviens bien encore. L'art produit des 460
effets pour l'utilité, l'usage et l'agrement des hommes, et comme l'homme
est un être composé d'une âme et d'un corps, l'activité de l'art a deux
branches, l'une, l'utilité, l'usage, ou l'agrement de l'âme, l'autre, l'utilité,
l'usage, ou l'agrement du corps. L'effet de l'art dans la première branche,
est d'enrichir l'âme en donnant ou en modifiant des idées ou des sensations. 465
L'effet de l'art dans la seconde branche est d'enrichir le corps, en ajoutant
aux organes et en les perfectionnant. Par conséquent la perfection de l'art
consiste à enrichir le plus que possible d'un côté l'âme, et de l'autre le corps,
c'est-à-dire, de produire le plus d'effet dans le moindre temps possible. A la

446 cultivés] *P* cultivé | n'auroit] *JJ²WM* n'avait 447 dans leur sein] *JJ²WM* au
milieu d'eux 448 répondoit] *m¹* dit] *qJ²WMP* répondit | pourroit] *JJ²WM* se pourroit
bien | être] *m¹* rayé *dub.*] *JJ²WM om.* 449 quelques] *m¹* plusieurs 449-450 et² ...
vaincues] *m¹* *om.* 450 persuadé] *m¹* convaincu | juger] *m¹* bien juger 450-451 sa
nature] *JJ²WM* la nature de cet art 452 que ... mais] *m¹* assez distinctement que son art,
et 453 arts] *m¹* *om.* | d'un] *JJ²WM* un 454 entrant] *m¹* venant 455 et] *JJ²WM om.*
458-459 ce ... Aspasia] *JJ²WM* Aspasia s'étant aperçue de notre désir 469 de] *m¹* variante
dub. | moindre temps possible] *JJ²WM* plus court espace de temps

446 n'auroit pu] *qP* n'en pouvoit | les ... arts] *qP* leurs beautés 448 que quelqu'Athénien]
qP qu'Athénien | sentiroit] *qJ²WMP* sentit 450-451 qu'il ... nature] *qP* que quant à sa
nature il falloit être Scythe, pour en juger 452-453 qu'il ... arts] *qP* que pour les autres il ne
les appercevoit 458 l'écouter] *qP* l'entendre 460 encore] *qJ²WMP om.* 461 l'usage]
qP om. 463 l'usage] *qP om.* 464 l'usage] *qP om.* 466 branche] *qP om.* 468 que]
qJ²WMP qu'il est

Meynungen anspielen. Wie Mnesikles ihm sagte, es sey Schade, daß, da in seinem Lande die Künste nicht getrieben würden, er nicht alle Schönheiten
 520 derselben würde fassen, noch ihre Natur so vollkommen einsehen können, als ein, im Schooße derselben, aufgewachsener Grieche: so antwortete er, es sey leicht möglich, daß irgend ein Athenienser die Feinheiten und Delicatessen der Kunst, und verschiedene, überwundene Schwierigkeiten, besser fühle, als er; daß er, aber, versichert sey, man müsse ein Scythe seyn, um die
 525 Natur derselben richtig zu beurtheilen; daß die Griechen zu sehr Künstler wären, daß Jeder von ihnen seine Kunst vortrefflich verstünde, aber auch nur diese ganz deutlich und vollkommen übersähe, die andern Künste aber nur gleichsam durch einen Nebel, und ohne Theilnehmung, indessen daß ein, ganz als Neuling ankommender Scythe, die Sensationen von allen Künsten
 530 zugleich erhielte, und daß folglich alle für ihn ein und den- | selben Ton hätten, woraus denn folgen müßte, daß der Scythe das Ganze derselben, und das, was die Natur derselben ausmacht, besser, als ein Grieche, zu übersehen vermöchte. Da das, was er sagte, einen Mann, der nachgedacht hatte, ankündigte, brannten wir vor Begierde, ihn weiter zu hören; und *Aspasia*,
 535 die dieses bemerkte, bat ihn also, uns mitzutheilen, was *Er* über die Künste dächte. Und, wenn ich mich noch recht erinnere: so sagte er uns folgendes.

Die Kunst bringt Wirkungen zum Nutzen, zum Gebrauch, und zur Annehmlichkeit des Lebens hervor; und, da der Mensch nun ein, aus Geist und Körper zusammen gesetztes Wesen ist: so hat die Thätigkeit der Kunst zwey
 540 verschiedene Felder; sie kann zum Nutzen, zum Gebrauch, zur Annehmlichkeit des *Geistes*, und zum Nutzen, zum Gebrauch, zur Annehmlichkeit des *Körpers* wirken. Die Wirkung der Kunst im ersten Felde ist, daß sie die Seele bereichere, indem sie ihr Ideen, oder Sensationen, giebt, oder | diese anders
 545 modificirt. Die Wirkung der Kunst im zweyten Felde ist, die Bereicherung des Körpers, indem sie den Organen beysteht und dieselben vervollkommt. Folglich besteht die Vollkommenheit, oder der Werth der Kunst darin, daß sie, so viel wie möglich, von der einen Seite, die Seele, und vor der andern, den Körper bereichere; das heißt, daß sie, in so kurzer Zeit, als möglich, so

premiere branche appartiennent tous les arts nobles et liberaux, comme la 470
 Poësie, la Sculpture, la Musique, la Peinture, et la Rhétorique. A la seconde
 branche appartiennent tous les arts mecaniques, comme ceux du Tailleur,
 du Charpentier, du Cordonnier, du Maçon, du Charettier etc. Entre ces
 deux branches il y en a une troisieme qui contient les arts mixtes, comme
 l'Architecture civile, navale et militaire, et tous les arts de la seconde branche 475
 P 612 en tant que susceptible d'ornement. Je ne vous parlerai maintenant, dit-il,
 que des arts de la premiere branche, puisque l'application de ce que j'en
 pense aux autres branches me paroît facile, et il continua ainsi. Les idées,
 ou nous viennent de dehors par les organes, ou se composent en dedans
 M.II.II8 de nous. Le travail du Poëte, du Rhéteur, du Peintre, du Sculpteur, et du 480
 Musicien est de me donner les idées qu'ils se proposent de me donner. Ils ont
 deux moyens de m'en donner, l'un, de me présenter à mes organes l'objet
 même de l'idée, l'autre en m'obligeant de me la former moi-même par
 des signes, et ils peuvent par ces deux manieres pousser leur talent jusqu'à
 m'obliger, non seulement de recevoir ou de former les idées qu'ils veulent, 485
 mais d'en composer de conformes à leur but. C'est le Peintre, le Sculpteur,
 et le Musicien qui se servent le plus de la premiere; c'est l'Orateur et le
 Poëte qui se servent le plus de la seconde; pourtant le Peintre, le Sculpteur
 et le Musicien se servent de la seconde dans leurs ébauches ou esquisses, et
 l'Orateur et le Poëte se servent de la premiere dans leur dramatique. 490

De ce que je viens de dire, ajouta-t-il, il est evident que tous ces arts qui
 concernent l'ame, ont tous le même principe et le même but, et j'avoue que
 le Jupiter d'Homère et celui de Phidias* ont offert également à mon esprit,

470–471 comme ... Rhétorique] *m'* comme Poësie, Sculpture, Peinture, Musique, Rhetorique
 etc. 475 et¹] *m'* *om.* 476 susceptible d'ornement] *nP* susceptibles d'ornement] *JJ²WM*
 susceptibles d'ornements | Je ... dit-il] *m'* Ensuite il dit qu'il ne parleroit 477 puisque]
JJ²WM parce que 477–478 que² ... pense] *m'* qu'il pensoit dans ces arts 478 me
 paroît] *m'* lui paroissoit 479 les] *m'* nos | ou se] *JJ²WM* ou elles se 480 Le travail]
JJ²WM L'ouvrage 481 est] *JJ²WM* c'est 482 deux ... donner] *JJ²WM* pour cela deux
 moyens 484 leur talent] *m'* leurs talents 485 de¹] *JJ²WM* à | de²] *JJ²WM* à 486 d'en
 composer de] *JJ²WM* même à en composer qui soient | C'est le] *JJ²WM* Le 487 qui ...
 c'est] *JJ²WM* sont ceux qui se servent le plus du premier de ces moyens; 487–488 c'est ...
 seconde] *JJ²WM* l'orateur et la poëte employent le plus le second: 489 se ... seconde]
JJ²WM font usage du second 490 de la premiere] *JJ²WM* du premier | leur] *JJ²WM* le
 genre 492 j'avoue] *m'* pour moi, je declare

479 ou¹] *qJ²WMP om.* 481 de me donner] *qP om.* 482 de m'en donner] *qP* pour
 cela | me] *qJ²WMP om.* 483–484 en ... signes] *qP* de m'obliger par des signes à me
 la former moi-même 484 par] *qJ²WMP de* 488 pourtant] *qJ²WMP* cependant
 493 offert] *qP* présenté

viel Wirkung, als möglich, hervor bringe. – Zu der ersten Art von Wirkungen
 550 gehören alle freyen und schönen Künste, wie Dichtkunst, Bildhauerkunst,
 Tonkunst, Mahlerey, Redekunst; zu der andern alle mechanischen Künste,
 wie der Kunst des Maurers, Zimmermanns, Schneiders u.d.m. Zwischen
 ihnen inne liegt eine dritte Art derselben, welche die vermischten Künste
 555 zweyten Art, in so fern sie der Verzierung fähig sind.

Ich werde itzt nur, fuhr er fort, von den Künsten der ersten Classe reden,
 weil | das, was ich darüber denke, meines Bedünkens, leicht auf die andern V.11.291
 angewandt werden kann.

Wir erhalten unsre Ideen, entweder, von außen her durch die Organe,
 560 oder wir setzen sie, in uns selbst, zusammen. Das Geschäft des Dichters, des
 Redners, des Mahlers, des Bildhauers und des Tonkünstlers ist, mir diejeni-
 gen Ideen zu geben, die sie mir zu geben Willens sind. Sie haben zwey Mittel
 dazu; entweder, den Gegenstand der Idee selbst meinen Organen darzustel-
 len, oder, sie können mich, vermittelt Zeichen, nöthigen, diese Idee mir
 565 selbst zu bilden; und, mit Hülfe dieser beyden Mittel, können sie ihr Talent
 so weit treiben, daß sie mich zwingen, nicht allein diejenigen Ideen, die
 sie für gut finden, anzunehmen oder zu bilden, sondern auch dergleichen,
 ihrem Zweck gemäß, zusammen zu setzen, und einzurichten. Der Mahler,
 der Bildhauer und der Tonkünstler bedienen sich am mehrsten des ersten,
 570 der Redner und der Dichter vorzüglich des zweyten Mittels; indessen | hat V.11.292
 dieses letztere auch in der Entwürfen und Skizzen des Mahlers, des Bild-
 hauers und des Tonkünstlers Statt; so wie die Dichter des zweyten sich, in
 dramatischen Arbeiten, bedienen. Aus dem, was ich gesagt habe, setzte er
 hinzu, erhellt augenscheinlich, daß alle die Künste, welche auf die Seele
 575 wirken sollen, ein und denselben Zweck, und ein und dasselbe Principium
 haben, und ich gestehe, daß der Jupiter *Homers*, und der Jupiter des *Phidias*

ce que tous les hommes doivent adorer pour se sentir heureux. Vous voyez par-là, Athéniens, la prodigieuse puissance de l'art; beaucoup trop grande, 495 et qui gouverne l'homme en dedans de lui, et s'empare de toute sa liberté. Comme en disant cela, je ne sçais par quel hazard il me regardoit; je lui dis, excellent Etranger, nous autres nous croyons que rien ne doit être plus libre que les arts, et que c'est à l'entiere liberté dont ils jouissent parmi nous, qu'ils doivent leur progrès et leur gloire. Si je vous disois, Socrate, reprit-il, 500 que l'homme doit être libre, vous l'avoueriez sans doute, mais si je voulois en conclure que l'Assassin, le Voleur de grand chemin, le Sycophante doivent être libres, vous ne me l'accorderiez pas, et pour vous dire la vérité, je ne reviens pas de mon étonnement, lorsque je vois que dans votre République, le Gouvernement regarde avec indifférence un Tyran dangereux, qui 505 peut faire beaucoup plus de mal, que les Loix ne sçauroient faire du bien, car c'est le Législateur même qu'il tient dans ses fers. Si vous tombiez de nouveau sous la domination d'un seul, non sous celle d'un Pisistrate,* ou du grand homme qui lui ressemble, mais sous celle d'une Despote dur et 510 severe, croyez-vous qu'il permettroit à vos Sculpteurs, de faire des statues de Jupiter Libérateur, à vos Poètes des hymnes à l'honneur de Harmodius ou d'Aristogéiton,* et à vos Orateurs l'éloge de vos héros de Marathon* et de Salamis?* Non sans doute, et nous dirions Socrate, que ce Despote agiroit sagement pour la conservation de son Gouvernement. Chez vous l'empire de l'art n'a point de bornes. Il regne dans vos assemblées publiques: dans 515 vos tribunaux: sur vos théâtres: par tout enfin, et quoique je sçai ce qu'il ajoute à votre gloire, je pense aux maux qu'il peut produire. Dans les assemblées du Peuple, où devoit présider la simplicité Lacedemonienne,* l'intérêt personnel guidé par l'art, fait prendre les resolutions les plus nuisibles à P 614 l'Etat. Dans vos tribunaux, où devoit présider le bon sens pur à côté des 520

497 je ... regardoit] *JJ²WM* il me regardoit, je ne sais par quel hasard 500 leur progrès] *JJ²WM* leurs progrès 501 l'homme ... libre] *m¹* les hommes doivent être libres 502 le Sycophante] *n* si le Sycophrante 507 car] *m¹* puisque 508–509 celle ... sous] *n om.* (*hapl.*) 509 du] *W* d'un | ressemble] *JJ²WM* ressemblât (*M* III 185 *corr.*: ressembla) 511 Poètes] *JJ²WM add.* de composer | Harmodius] *J²WM* Hermodius 512 et¹] *m¹* ou | Orateurs] *JJ²WM add.* de prononcer | de vos] *m¹* des | et²] *m¹* ou 513 Salamis] *JJ²WM* Salamine | agiroit] *JJ²WM* agit 517 pense aux] *JJ²WM* n'oublie pas les 518 devoit] *n* devoit | présider] *m¹ add.* uniquement 519 prendre] *m¹ add.* souvent | les¹] *J¹* des 520 vos] *m¹* les | devoit] *n* devoit

497 regardoit] *qP* regarda 506 du] *qJJ²WMP* de 510 permettroit] *qP* permit 513 Salamis] *q* Salomis 516 sçai] *qJJ²WMP* sache 517 ajoute à] *qP* en résulte pour | qu'il ... produire] *qP* qui en peuvent naitre

meinem Geiste gleich sehr das dargestellt haben, was alle Menschen anbeten müssen, wenn sie glücklich seyn wollen. Hieraus, Athenienser, sehet ihr die unüberschwengliche Macht der Kunst, die vielleicht viel zu groß ist, da
 580 sie das Innre des Menschen sich unterwirft, und ihm seine ganze Freyheit raubt. –

Weil sein Blick, indem er dieses sagte, von ungefähr auf mich viel, fuhr *Sokrates* fort: so versetzte ich ihm: Vortrefflicher Fremder, wir andern, wir glauben, daß nichts freyer seyn darf, als die Kün- | ste; und daß ihr Fort- V.II.293
 585 gang und ihr Ruhm der gänzlichen Freyheit, deren sie unter uns genießen, zugeschrieben werden muß. – Wenn ich Dir sagte, *Sokrates*, erwiederte er, daß der Mensch frey seyn muß, würdest Du dieses, zweifelsohne, zugeben; aber, wenn ich daraus folgern wollte, daß der Mörder, der Straßenräuber, der Sykophant frey seyn müssen: so würdest Du dieses mir nicht einräumen,
 590 und, Dir die Wahrheit zu gestehen, ich höre nicht auf, mich zu verwundern, wenn ich bedenke, daß, in Euerm Freystaate, die Regierung so gleichgültig einen Tyrannen duldet, der weit mehr Böses stiften kann, als die Gesetze gut machen können; denn den Gesetzgeber selbst hält er in Fesseln. Wenn Ihr von Neuem unter die Herrschaft Eines Einzigen fieleet, nicht unter die
 595 Herrschaft eines *Pisistrats*, oder eines großen Mannes, der ihm ähnlich wäre, sondern eines hartherzigen, grausamen Despoten, glaubst Du, daß er Euern Bildhauern erlauben würde, Statuen des Jupiters Liberator, | Euern Dich- V.II.294
 tern Lobgesänge zur Ehre des Harmedius, oder des Aristogiton, und Euern Rednern Lobreden Eurer Helden von Marathon und Salamis zu machen?
 600 Zweifelsohne, nicht; und wir würden sagen, *Sokrates*, daß dieser Despot, zur Erhaltung seiner Regierungform, weislich handelte. Bey Euch hat die Macht der Kunst keine Gränzen. Sie herrscht in Euern öffentlichen Zusammenkünften, vor Euern Tribunalen, auf Euerm Theater, mit einem Wort, allenthalben, und, ungeachtet ich weiß, daß sie, zu Euerm Ruhme beyträgt:
 605 so kann ich mir es doch nicht verwehren, an die Uebel zu denken, welche sie hervor bringt. Bey den Zusammenkünften des Volkes, wo Spartanische Einfalt den Vorsitz haben sollte, bringt persönlicher Eigennutz, geleitet durch Kunst, Euch zu den allerschädlichsten Entschlüssen für den Staat. Vor Euern

Loix, l'intérêt, la haine ou l'envie soutenues par l'art, font gagner sa cause à l'injustice. Sur vos théâtres d'où personne ne devrait sortir que meilleur, la malignité et la calomnie enveloppées dans l'art se propagent dans les âmes des spectateurs, et produisent les effets les plus funestes. Si l'effet de l'art n'étoit que de montrer les vertus ou les vices, ou les intentions bonnes ou mauvaises de l'Artiste, vous n'auriez qu'à lapider l'Artiste qui produiroit de méchants effets; mais il se propage à mesure qu'il est analogue au caractère et au génie de l'Auditeur ou des Spectateurs. Or chez vous l'Auditeur et le Spectateur c'est votre Despote: c'est un Peuple éclairé, mais arrogant, cruel, actif, inquiet, soupçonneux, malin, aimant les flatteurs par dessus toutes choses; enfin pardonnez-moi, excellents Athéniens, si un homme du caractère de votre Peuple parût chez nous autres Barbares, il n'y passeroit guère pour homme de bien; jugez par-là ce que le vice s'enveloppant dans l'art est capable d'effectuer. Je ne reviens pas de mon étonnement qu'un Peuple si singulièrement consacré à la Divinité de la Sagesse: si fertile en excellents citoyens, et tant de fois vainqueur de la Tyrannie baise la chaîne qui l'attache à son malheur.

M.II.I20

Etonné de la hardiesse du discours du Scythe, je lui dis, sage Etranger, je ne comprends pas trop ce que vous venez de dire, car nous envisageons l'art comme une inspiration divine. Mon cher Socrate, me dit-il, vous vous trompez. Tout art est l'enfant bâtard d'un Dieu. Vous sçavez que les Dieux quittent souvent l'Olympe, le fond des mers et le Tartare, pour se mêler corporellement avec les corps humains qui leur plaisent, d'où sont nés Hercule, Persée, les Tyndarides, et nombre de Héros et de Demi-Dieux qui sont devenus l'objet de notre culte; mais sachez que les âmes des Dieux se plaisent plus souvent encore à s'accoupler avec les âmes humaines dont la beauté les attire, et c'est de ce mélange que naissent les arts. Celui de la Législation et de la Politique est enfant de l'âme de Jupiter, et de celles de Minos, de

521 ou] *m'* et | soutenues] *m'* soutenus | sa] *JJ²WM* la 524 effets ... funestes] *m'* plus funestes effets 525 les¹ ... vices] *m'* la vertu ou le vice | ou²] *m'* et 527 méchants] *m'* mauvais | il] *m'* l'effet de l'art 528 ou des spectateurs] *m'* et du spectateur 530 inquiet] *JJ²WM om.* 531 toutes choses] *JJ²WM* toute chose 533 homme] *W* un homme 534 d'effectuer] *n* d'effecteur | qu'un] *JJ²WM* lorsque je vois un 536 baise] *JJ²WM* baiser 538 Etonné] *m'* *add.* ¶] *nopqJJ²WMP om.* ¶ 539 nous] *m'* nous autres nous 541 l'enfant] *m'* un enfant 542 souvent] *m'* *add.* à ce qu'on assure 543 leur] *nop* leurs | nés] *m'* né 545 l'objet] *m'* les objets 546 s'accoupler] *JJ²WM* s'unir 548 enfant] *m'* l'enfant | celles] *JJ²WMP* celle

532 parût] *qJJ²WMP* paroissoit 533 guère] *qP* pas 545 notre] *q* votre [*#P*]

Richtersthühlen, wo gesunder, reiner Menschenverstand, den Gesetzen zur
 610 Seite, die Herrschaft führen sollte, triumphirt Eigennutz, Haß oder Neid,
 unter- | stützt von der Kunst, über die Gerechtigkeit. Von Euern Theatern, V.II.295
 aus welchen Jeder moralisch besser fortgehen sollte, verbreiten sich Bösar-
 tigkeit und Schmähsucht, gehüllt in Kunst, in die Gemüther der Zuschauer,
 und bringen die traurigsten Wirkungen hervor. Wenn die Kunst keine andre
 615 Wirkung hätte, als daß sie die Tugenden, oder die Laster, oder die guten
 und bösen Gesinnungen des Artisten zeigte: so brauchtet Ihr nur den Künst-
 ler zu steinigen, der böse Wirkungen hervor brächte; aber, je nachdem er
 dem Charakter oder dem Genie des Zuhörers, oder des Zuschauers analog
 ist, vervielfältigt er sich gleichsam. Nun sind, unter Euch, der Zuhörer und
 620 der Zuschauer Eure Despoten; sie bestehen aus einem aufgeklärten Volke;
 aber dieses Volk ist grausam, stolz, thätig, unruhig, argwöhnisch, böseartig,
 und liebt die Schmeichler über Alles; und dennoch, verzeiht mir, vortreffli-
 che Athenienser, würde, wenn ein Mensch von dem Charakter Eures Volkes
 unter uns andern Barba- | ren erschiene, er immer noch für einem gutden- V.II.296
 625 kenden, rechtschaffenen Mann gehalten werden. Hieraus urtheilt, was das
 Laster, wenn es sich in Kunst hüllt, zu bewirken vermag. Ich kann gar nicht
 aufhören, mich zu verwundern, daß ein, der Göttinn der Weisheit so beson-
 ders geheiligtes Volk, welches so viele vortreffliche Bürger hervor gebracht,
 und die Tyranney so oft besiegt hat, die Kette küssen könne, wodurch es an
 630 sein Unglück gefesselt wird. – – –

Dieses, so kühne Urtheil des Scythen, fuhr *Sokrates* fort, setzte mich in
 Verwunderung, und ich konnte mir nicht verwehren, ihm zu sagen: Weiser
 Fremde, ich verstehe nicht ganz, was Du uns gesagt hast; denn wir halten die
 Kunst für ein Werk göttlicher Eingebung. – Mein lieber *Sokrates*, erwiederte
 635 er, Du irrest Dich. Jede Kunst ist der Bastard irgend eines Gottes. Du weißt,
 daß die Götter öfters den Olymp, den Tartarus, und die Tiefe des Meeres
 verlassen, um sich körperlich, mit menschlichen Körpern, | welche ihnen V.II.297
 gefallen, zu vermischen. So sind Herkules, Perseus, die Tyndariden, und eine
 große Zahl von Helden und Halbgöttern, welche der Gegenstand unsrer
 640 Verehrung geworden sind, zur Welt gekommen; aber, Du mußt auch wissen,
 daß es den Seelen der Götter noch öfterer gefällt, sich mit menschlichen
 Seelen, deren Schönheit sie reizt, zu begatten, – und aus dieser Vermischung
 werden die Künste geboren. Die Kunst der Gesetzgebung und der Politik
 ist ein Kind der Seele des Jupiters, und des Minos, des Solon, oder des

Solon, ou de Lycurgue ; la Poésie sublime est née de l'âme d'Apollon, et de celle d'Homère, d'Hésiode ou d'Orphée ; la Sculpture et la Peinture ont pour 550
père Vulcain, et pour mères les âmes de Doedale,* de Dipoënus,* ou de votre Phidias. Heureux les hommes si leurs âmes ne convoiterent que les Dieux célestes ! Mais Pan, et les vilains Satyres, et les Divinités infernales dont les noms même font horreur, s'amuse à ce mélange monstrueux avec les âmes des mortels, et c'est de là que naissent la Musique et la Poésie lascives : l'art 555
de la chicane, et ce genre de bas comique de nos jours, qui apprend au Peuple à haïr, à persecuter et à détruire ceux qui seuls font sa gloire et son bonheur.

Lorsque le Scythe eût parlé de la sorte, je lui dis, respectable Etranger, supposons qu'il fût de la décence qu'un Athénien pût être d'accord avec vous, il lui resteroit toujours le droit encore de vous demander comment 560
vous pourriez empêcher ces mariages clandestins des âmes ? Socrate, me dit-il, je ne veux ni ne puis empêcher ces mariages. Toutes les âmes actives des hommes, qui jouissent de toutes leurs facultés, sont toujours en chaleur et ne désirent que d'être fécondées : toutes se prostituent au premier qui leur convient. Les âmes belles et vertueuses trouvent leurs amants parmi 565
les Divinités de l'Olympe ; les laides et les vicieuses ne soulagent leur fureur que chez la lie des Dieux terrestres, et sur les rives du Cocyte* et du Styx.* Ce n'est donc pas de ce côté, qu'on pourroit tâcher de prévenir le mal, mais en indiquant par des loix indéstructibles, les seuls sujets auxquels il seroit permis aux arts de s'appliquer. 570

Pendant ce discours de Socrate, mon cher Hipponicus, le pauvre Aristophane faisoit la plus triste figure du monde. Il s'étoit flatté de rendre Mnesarque ridicule et de le maltraiter, mais la harangue de ce redoutable Scythe en disposa autrement. Il ne sçavoit plus où se fourrer : il seignoit du nez, ou en fit semblant, et sortit sans nous regarder ; et c'est pour cela que je 575

549 ou] *m'* et 549-550 de celle] *m'* des âmes 552 convoiterent] *m'J'J'WM* convoitoient
554 même] *J'J'WM* mêmes 555 naissent] *m'* *add.* la peinture 556 chicane
et] *m'* chicane et des demagogues et enfin 558 Lorsque] *m'* *add.* ¶] *nopqJ'J'WMP*
om. ¶ | eût] *n* eu 559 qu'il ... être] *J'J'WM* que la décence permit qu'un Athénien
fût 560 le ... encore] *m'qP* encore le droit | encore] *J'J'WM om.* 562 empêcher ces
mariages] *m'qP* les empêcher 563 leurs] *o* leur 563-564 toujours ... d'être] *J'J'WM*
constamment tourmentées d'un désir érotique, et ne demandent qu'à être 565 parmi] *m'*
dans 566 leur fureur] *m'* leur fureur utérine] *J'J'WM* leurs fureurs 567 chez] *J'J'WM*
parmi | et¹] *m'* ou 574 seignoit] *J'J'WM* saignoit

549 la] *qP* { La 559 fût ... être] *qP* put être décent à un Athénien d'être 560 toujours]
qP om. 563-564 sont ... que] *qP* ne perdent jamais le désir 564 prostituent] *qP* livrent
566-567 ne ... chez] *qP* s'abandonnent à 573 maltraiter] *qP* malmener 574 fourrer] *qP*
mettre | seignoit] *qP* seigna 575 et²] *qP om.*

645 Lycurgus; die erhabene Dichtkunst ist von der Seele des Apoll, und des
 Homer, des Hesiodus, oder des Orpheus geboren; die Bildhauerkunst und
 die Mahlerey haben den Vulkan zum Vater, und die Seelen des Dädalus,
 des Dipoenus, oder Eures Phidias zur Mutter. – Und glücklich wären die
 Menschen, wenn ihre Seelen nur nach den himmlischen Göttern Gelüsten
 650 hätten! Aber Pan, und die schändlichen Satyren, und die unterirdischen
 Götter, deren Na- | men mir schon Schauder erweckt, finden Vergnügen an V.II.298
 dieser unnatürlichen Vermischung mit den Seelen der Sterblichen, und aus
 dieser Verbindung sind die üppige Tonkunst und Dichtkunst, die Kunst der
 Chicane, und diese Gattung des Niedrigkomischen entstanden, welche, zu
 655 unsern Zeiten, den Pöbel lehrt, diejenigen, die allein sein Glück und sein
 Ruhm sind, zu hassen, zu verfolgen, und auszurotten.

Ich antwortete hierauf dem Scythen, erzählte *Sokrates* weiter: Ehrwür-
 diger Fremder, angenommen, daß es einem Athenienser gezieme, einer-
 ley Meynung mit Dir zu seyn: so würde ihm immer noch das Recht übrig
 660 bleiben, Dich zu fragen, wie sind diese heimlichen Heyrathen der Seele zu
 verhindern? – *Sokrates*, antwortete er, ich will, – und kann auch nicht –
 diese Verbindungen verhindern. Alle thätigen Seelen der Menschen, die den
 freyen Gebrauch ihrer Kräfte haben, sind in beständiger Brunst, und verlan-
 gen nichts, als befruchtet zu werden. Alle geben sich dem Ersten, der | ihnen V.II.299
 665 ansteht, Preis. Die schönen und tugendhaften Seelen finden ihre Liebha-
 ber unter den Gottheiten; die häßlichen und lasterhaften befriedigen ihren
 Trieb mit den Hefen der irrdischen und der unterirdischen Götter. Von die-
 ser Seite ließe sich also dem Uebel nicht zuvor kommen; aber, sollte man
 nicht, durch unumstößliche Gesetze, die Gegenstände bestimmen können,
 670 mit welchen sich zu beschäftigen, den Künsten erlaubt wäre?“ – –

Während dieser Erzählung des *Sokrates*, mein lieber *Hipponicus*, spielte
Aristophanes die traurigste Rolle von der Welt. Er hatte sich geschmeichelt,
 den *Mnesarch* lächerlich gemacht und gemißhandelt zu sehen; aber die
 Rede dieses fürchterlichen Scythen hatte der Sache eine ganz andre Wen-
 675 dung gegeben. Er wußte nicht mehr, wohin er sich wenden und drehen
 sollte; er bekam Nasenbluten, oder gab es doch vor, und gieng davon, ohne

m'étonne qu'il a pû vous parler de ce qui se passa dans la suite, à moins que Damon ou Agathon ne le lui aient raconté. Vous jugez bien, Hipponicus, qu'après son départ nous nous amusames beaucoup sur son compte, excepté Socrate qui ayant été fort gai et enjoué jusques là, parût avoir l'air un peu sérieux et rêveur, mais à la fin Cebes le tira de sa distraction, en lui rap- 580
pellant qu'il avoit dit que les vertus, les vices, et les défauts ne devoient pas être confondues ni avec les passions de l'ame, ni avec les actions qui en resul-
toient. Là dessus il reprit qu'il avoit fait cette reflexion lorsque Mnesarque avoit rangé dans la même classe l'abattement, passion de l'ame qui ne paroît 585
que par son inertie, la colère passion de l'ame qui paroît parce qu'elle veut agir, la fausseté vice de l'ame qui dans sa perfection est absolument invi-
sible, et avarice défaut de l'ame qui cherche toujours à se cacher ; tandis que ces choses étoient fort différentes, et dérhoient des différents mélanges des
M.II.122 facultés. Là dessus Cebes lui répondit, en vérité Socrate, je ne sçauois vous
comprendre, car nos vertus, nos vices, et nos défauts, m'ont toujours paru 590
des facultés de l'ame qu'elle acquiert dans l'éducation et dans le train de la
vie, et non l'effet du mélange de facultés qui tiendrait à la nature de l'ame
elle-même. Ainsi je vous supplie, si vous avez encore quelque peu de loisir,
de nous dire ce que vous entendez par les facultés de l'ame, et ce que leur
mélange pourroit produire. 595

SOCRATE. Je ne puis rien vous en dire, mon cher Cebes, que ce que j'en
appris autrefois de la sage Diotime,* cette femme célèbre qui sçavoit lire dans
l'avenir ; c'est la même qui m'apprit à connoître l'Amour, et c'est elle encore
qui m'apprit à me connoître moi-même. – Si vous voulez que je vous repete
autant qu'il est en mon pouvoir la leçon qu'elle m'a donnée à ce sujet, je 600

579 parût] *JJ²WM* paroissoit 581 devoient] *n* doivent 582 confondues] *JJ²WM*
confondus 583 Là ... reprit] *JJ²WM* Il répondit 586–587 invisible] *J'* indivisible
corr. invisible 588 des!] *JJ²WM* de 589 Là ... Socrate] *JJ²WM* En vérité, Socrate, reprit
Cebès, 590 paru] *nop* parus 591–592 qu'elle ... vie] *JJ²WM* qui sont le résultat de
l'éducation et de la société 592 du] *m'* de 593 quelque peu de] *m'* quelque] *JJ²WM*
quelques momens de 594 ce que] *JJ²WM* ce que vous pensez que 596 puis ... en]
JJ²WM vous en puis rien] *P* puis vous en | que ce que] *JJ²WM* sinon ce que 599 vous
repete] *P* répète

576 a] *qJ²WMP* ait 578 sur son compte] *qP* à ses dépens 579 enjoué] *qP* fort enjoué
581 pas] *qP om.* 582–583 resuloient] *qJ²WMP* résultent 583 reprit] *qP add.* et dit
585 paroît] *qP* ne paroît que 587 avarice] *qJ²WMP* l'avarice 591 train] *qP* cours
592 de facultés] *q* des facultés | tiendrait] *qJ²WMP* tiendroient 600 m'a donnée] *qP* me
donna

uns nur ansehen zu können. Und, aus diesem Grunde wundere ich mich
 denn auch, wie er Dir von dem Nachricht | zu geben gewußt hat, was in der V.II.300
 Folge vorgieng, wofern *Damon* oder *Agathon* es ihm nicht wieder erzählt
 680 haben. Du wirst leicht glauben, *Hipponicus*, daß wir uns, nach seinem Ab-
 tritt, auf seine Kosten, sehr lustig machten, den *Sokrates* ausgenommen, der,
 ob er gleich vorher sehr heiter und aufgeräumt gewesen war, itzt ein wenig
 ernsthaftes und nachdenkendes Ansehen zu haben schien. *Cebes* weckte ihn
 endlich aus seinem Nachdenken auf, indem er ihn erinnerte, uns gesagt zu
 685 haben, daß Tugenden, Laster und Mängel weder mit den Leidenschaften der
 Seele, noch mit den Handlungen, welche sich daraus ergäben, verwechselt
 werden müßten. Nun fuhr er fort, daß er diese Bemerkung gemacht habe,
 wie *Mnesarch* die Niedergeschlagenheit, eine Leidenschaft der Seele, die
 sich nur an ihrer Unthätigkeit zeigt, den Zorn, eine Leidenschaft der Seele,
 690 die sichtbar wird, weil sie handeln und wirken will, die Falschheit, ein Laster
 der Seele, das, wenn es vollkommen ist, schlechterdings nicht sichtbar ist, | V.II.301
 und den Geiz, ein Gebrechen der Seele, das sich immer zu verbergen sucht,
 in eine Classe gesetzt habe, da doch diese Dinge sehr verschieden wären, und
 von verschiedenen Mischungen der Fähigkeiten der Seele sich herschrieben.
 695 Hierauf antwortete ihm

CEBES. Wahrlich, *Sokrates*, ich verstehe Dich nicht. Denn unsre Tugen-
 den, unsre Laster, und unsre Gebrechen haben mir immer Kräfte und Vermö-
 gen der Seele, die sie durch Erziehung, Gesellschaft u. s. w. erhält, und nicht
 eine Wirkung der Vermischung der Kräfte, die von der Natur der Seele selbst
 700 abhänge, geschienen. Also bitte ich Dich, wenn Du sonst noch ein wenig
 Muße hast, uns zu sagen, was Du unter Kräften der Seele, und dem, was aus
 ihrer Mischung hervor gebracht werden kann, verstehst?

SOKRATES. Darüber, mein lieber *Cebes*, weiß ich Dir nichts anders zu
 sagen, als was ich ehemals von der weisen *Diotime* gelernt | habe; von dieser V.II.302
 705 berühmten Frau, welche die Gabe der Weissagung besaß. Es ist eben die,
 welche mich die Liebe kennen lehrte. Auch mich selbst kennen, hat sie
 mich gelehrt. – Wenn Du es wünschst: so will ich, so viel es in meinen
 Kräften steht, den Unterricht wiederholen, den sie mir gegeben hat. Aber,

le veux bien, mais si vous y trouviez quelque chose à redire, ou que vous vous apperceviez de quelques obscurités, ce seroit à Diotime à vous éclaircir et à vous répondre, non à moi. – Ce que je puis vous assurer, c'est qu'elle m'a parfaitement convaincue. – Si sa leçon en peut convaincre d'autres, tant mieux, si non, je ne sçaurois qu'y faire, car ce n'est que le tableau de ce que cette femme extraordinaire sçavoit, et parût avoir vue par sa science divine. 605

Un jour venant chez elle un peu plus tard que de coutume, elle me dit, Socrate, d'où venez-vous? Qu'avez-vous? Vous rêvez, regardez-moi. A quoi P 618 est-ce que vous rêvez? – Je lui dis, sage Diotime, ne vous fâchez pas de ce que je sois rêveur. Je viens d'apprendre des choses si belles et si étranges, que j'ai peine à revenir de mon étonnement. J'ai passé une bonne partie de la 610 journée chez Micyllus du bourg de Thriase,* qui étudie la Médecine, et nous venons de lire ensemble le livre admirable du Sage d'Abdère,* qui traite de la nature du corps humain, des organes, et des passions. – Et qu'est-ce que M.II.123 vous y avez appris, mon enfant, me dit-elle? – J'y ai appris, Diotime, lui dis-je, 615 quelles sont les sources de nos vertus, de nos vices, de nos défauts, et de nos passions; qu'il faut les chercher par l'Anatomie, et qu'on les trouve dans le siège, la rareté, la surabondance, la couleur, et l'acreté de la bile: dans la constitution du foye, dans la lenteur ou la velocity du mouvement du sang: dans son épaisseur, ou sa fluidité: dans la complication, la grossièreté, la 620 finesse ou l'élasticité de nos nerfs: dans leur correspondance mutuelle, et en vérité si je pense à tout ce qu'il dit sur la colere, la luxure, la tristesse, la gaieté, il me semble que le chemin qu'il prend dans ses recherches, indique un homme d'un très grand esprit. – Mais vous souriez, Diotime. – Au nom du Dieu d'Epidaure,* dites-moi s'il a tort ou raison? – Mon cher Socrate, me 625 dit-elle, vous sçavez que par le moyen de la Pharmacie on peut accélérer ou ralentir le mouvement du sang; on peut augmenter ou diminuer l'élasticité des nerfs, on peut adoucir ou aigrir les humeurs; croyez-vous que par le même moyen vous rendriez Thersite* un héros, et le fils de Nauplius* un mal honnête homme? – Les Dieux m'en préservent, Diotime, lui dis-je, et 630

602 apperceviez] *m'* apperceviez] *n* appercevies] *qJ'PJ²WM* apperçussiez | quelques obscurités] *m'* quelqu'obscurité | éclaircir] *M* éclaircir 603 non] *JJ²WM* et non 604 convaincue] *nJJ²WMP* convaincu 606 parût] *m'* paroissoit] *JJ²WM* paroît | vue] *JJ²WMP* vu 609 est-ce ... rêvez] *JJ²WM* rêvez-vous 613 Sage] *m'* Philosophe 615 J'y ai] *JJ²WM* J'ai 623 ses] *m'* ces] *n* se 624 souriez] *m'* riez 627 on peut] *JJ²WM om.* 628 on peut] *JJ²WM* et | humeurs] *m'* acrés des humeurs 630 honnête] *m'* honnet | préservent] *m'* preserve

605 tableau] *qP* developpement 607 que de coutume] *qP* qu'à l'ordinaire 629 rendriez] *qP* pussiez rendre

findest Du etwas daran auszusetzen, oder nimmst Du Dunkelheiten darin
 710 wahr: so würde es Diotimens Sache seyn, Dir zu antworten, und Aufklärung
 zu geben, nicht die meine. – Daß sie mich völlig überzeugt hat, kann ich
 Dir versichern. – Kann ihr Unterricht auch andre überzeugen: desto besser!
 Wenn nicht: so weiß ich bey der Sache nichts zu thun; denn, was ich sagen
 werde, ist nur ein Umriß von dem, was diese außerordentliche Frau wußte,
 715 und durch göttliche Weisheit zu wissen schien.

Eines Tages, da ich etwas später, als gewöhnlich, zu ihr kam, fragte sie mich:
 woher ich käme? was mir fehle? „Du bist zerstreut, sagte sie mir; blicke mich | V.II.303
 doch an! Woran denkst Du denn?“ – Ich antwortete ihr: Weise Diotime,
 zürne nicht, mich so abwesenden Geistes zu sehen. Ich habe so außerordent-
 720 liche und so schöne Dinge gehört, daß ich noch von meiner Bewunderung
 nicht zurück kommen kann. Ich habe einen großen Theil des Tages bey dem
 Micyllus von Thriasus zugebracht, der die Arzneykunde studiret, und wir
 haben das vortreffliche Buch des Weisen von Abdera mit einander geles-
 sen, das von der Natur des menschlichen Körpers, von den Organen, und
 725 von den Leidenschaften handelt. – „Und was hast Du daraus gelernt, mein
 Lieber? antwortete sie mir.“ – Ich habe daraus, versetzte ich, die Quellen uns-
 rer Tugenden, unsrer Laster, unsrer Gebrechen und unsrer Leidenschaften
 kennen gelernt; gelernt, daß man sie durch Zergliederung des Körpers, daß
 man sie in dem Sitz, in dem Mangel, in der Menge, in der Farbe, und in der
 730 Schärfe der Galle, in der Beschaffenheit der Leber, in der Langsamkeit oder
 Geschwindigkeit der Bewe- | gung des Blutes, in der Dickigkeit, oder Flüssig- V.II.304
 keit desselben, in der Beschaffenheit unserer Nerven, in ihrer gegenseitigen
 Zusammenstimmung suchen muß; und, wahrlich, wenn ich Alles das über-
 denke, was der Verfasser über den Zorn, die Ueppigkeit, die Traurigkeit und
 735 die Lustigkeit sagt: so dünkt mir, daß der Weg, welchen er bey seinen Unter-
 suchungen einschlägt, einen Mann von vielem Verstande und von vieler
 Einsicht anzeigt. – Aber Du lächelst, Diotime? fuhr ich fort. – Um des Gottes
 von Epidaurus Willen, sage mir, hat er Recht oder Unrecht? – Mein lieber
 Sokrates, antwortete sie mir, Du weizt, daß man mit Hülfe von Arzney-
 740 mitteln, den Lauf des Blutes beschleunigen, oder verzögern, die Elasticität
 der Nerven vermehren oder vermindern, die Säfte versüßen oder schärfer
 machen kann; glaubst Du nun, daß man, vermöge eben dieses Mittels, aus
 dem Thersites einen Helden, oder aus dem Sohne des Nauplius einen Schur-
 ken machen könne? – Dafür bewahren | mich die Götter, Diotime, versetzte V.II.305

je sens bien à cette heure que l'Abderite est dans l'erreur. – Pas tant que vous le pensez, reprit-elle. Vous n'avez pas tort de croire Democrite un grand génie, et lui il a raison de chercher la source de nos vertus et de nos vices par le secours de l'Anatomie, s'il a en vue celle de l'homme, et non seulement celle du corps humain. Democrite a du tact pour juger de la mollesse ou de la dureté des nerfs, et de la rapidité du mouvement du sang: il a le goût et l'odorat pour juger de l'acreté des humeurs: il a des yeux pour juger de la couleur, de la configuration, et de la situation des parties solides; mais ce qui lui manque, c'est cet oeil par lequel il pourroit s'apercevoir d'autres organes et d'autres parties de l'homme, qu'il ne peut ni goûter, ni voir, ni toucher, et dans lesquelles il trouveroit avec bien plus de succès cette riche source qu'il cherche. – Divine Diotime, lui dis-je, vous pour qui le futur est présent, qui avez commerce avec les Dieux, apprenez-moi de grace si nos âmes jouissent de plus d'organes que ceux que nous leur connoissons déjà? Là dessus elle m'embrassa tendrement, et me tint ce discours qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.*

Lorsque Jupiter avoit résolu de donner l'existence à la race des humains, il créa lui-même l'âme du premier homme, essence pure, susceptible de toute espèce de sensation possible, et capable de toute espèce d'action. La différence entre cette essence et celle de Jupiter, est que celle-ci sent et agit sans moyens par la toute-présence divine, tandis que l'autre a besoin de moyens pour sentir et pour agir, ce qui constitue les bornes de sa nature. Jupiter mit cette essence entre les mains de Prométhée afin qu'il acheva l'ouvrage, en y attachant ces moyens pour la rendre effectivement vivante, sensible et active. Comme capable d'activité, elle tenoit du Dieu lui-même ce ressort vague: cette force de pouvoir vouloir et agir, lorsqu'elle en auroit les moyens; ou plutôt la faculté que vous nommez velléité étoit adhérente à sa nature. La première chose que Prométhée y ajouta fût un réceptacle

633 la source] *m*¹ les sources 634 s'il] *m*¹ c'est à dire s'il 637 humeurs] *m*¹ liqueurs
 638 mais ce] *m*¹ < Ce 640 et] *m*¹ ou 640–642 goûter ... cherche] *m*¹ toucher, ni
 voir, ni goûter, quoiquelles ont une correspondance avec les parties qu'il touche, qu'il voit,
 et qu'il goute 642 qui] *n om.* 644–645 de ... déjà] *m*¹ d'autres organes que ceux
 que nous lui connoissons. 646 s'effacera] *n s'effracera* | mémoire] *fin de l'autographe*
*m*¹, avec un autre finale, voyez le commentaire 647 Lorsque] *début de l'autographe* *m*²
 650 cette] *m*² la nature de cette | celle] *m*² la nature de celle 651–652 par ... moyens] *n*
om. (hapl.) 653 acheva] *JJ*²*WM* achevât 657 nommez] *m*² appelez 658 fût] *JJ*²*WM*
 ce fut | réceptacle] *JJ*²*WM* réceptable

641–642 riche source] *qP* source abondante 645 m'embrassa tendrement, et] *qP om.*
 647 avoit] *qP* eut 652 constitue] *qP* fixe

745 ich; und nun sehe ich wohl, daß der Abderite sich irrt. – Nicht so sehr,
 wie Du glaubst, erwiderte sie. Du hast nicht Unrecht, den Demokritus und
 ihn für große Genieen zu halten; er hat Recht, die Quelle unsrer Tugenden
 und unsrer Laster, mittelst der Zergliederungskunst, aufzusuchen, wenn
 er seinen Zweck auf die Zergliederung des Menschen, und nicht bloß des
 750 menschlichen Körpers richtet. *Demokrit* hat Gefühl, mittelst dessen er
 von der Weichheit oder Härte der Nerven, und von der Geschwindigkeit der
 Bewegung des Blutes; er hat Geschmack und Geruch, vermöge welcher er
 von der Schärfe der Säfte; er hat Augen, mit Hülfe welcher er von der Bildung
 und der Lage des festen Theile urtheilen kann; aber, das, was ihm mangelt,
 755 ist das Auge, wodurch er andre Organe und andre Theile des Menschen
 wahrnehmen könnte, die er weder schmecken, noch sehen, noch fühlen
 kann, und in welchen er mit weit besserem Glück | diejenige reiche Quelle V.II.306
 finden würde, welche er sucht. – Göttliche *Diotime*, erwiderte ich, Du, vor
 welcher die Zukunft gegenwärtig ist, und die Umgang mit den Göttern hat:
 760 o lehre mich, ich bitte Dich, ob unsre Seelen noch den Gebrauch mehrerer
 Organen haben, als wir schon kennen? Hierauf umarmte sie mich zärtlich,
 und sagte mir, was nie aus meinem Gedächtniß gelöscht werden wird, und
 was Ihr gleich hören sollt.

„Wie Jupiter entschlossen war, dem menschlichen Geschlecht das Daseyn
 765 zu geben: so schuf er selbst die erste menschliche Seele, ein reines Wesen,
 jeder Art von Sensation, und jeder Art von Thätigkeit fähig. Der einzige
 Unterschied zwischen diesem Wesen und dem Wesen Jupiters besteht darin,
 daß das letztere, mittelst göttlicher Allgegenwart, ohne weitere Hülfs-
 mittel, empfindet, und wirkt, und daß das erstere Mittel bedarf, um zu
 770 empfinden und zu wirken, als welches denn auch die Grenzen seiner Natur
 aus- | macht. Jupiter übergab dieses Geschlecht dem Prometheus, daß die- V.II.307
 ser das Werk vollenden, und ihm diejenigen Mittel ertheilen möchte, ver-
 möge welcher es wirklich leben, empfinden und wirken könne. Von der
 Gottheit selbst war es der Wirksamkeit fähig gemacht, das heißt, es hatte
 775 diesen unbestimmten Trieb, dieses Vermögen, wollen und wirken zu ken-
 nen, so bald es die Mittel dazu besäße; oder vielmehr, das Vermögen, welches
 man Willenskraft (*vellëitas*) nennt, war mit der Natur desselben verbunden.
 Das Erste, was Prometheus hinzu that, war ein Behältniß für alle diejenigen

de toutes les actions, de toutes les sensations, perceptions, ou idées, qui
 devraient y entrer de dehors, et s'y imprimer; et c'est ce receptacle que vous 660
 appelez imagination. Dans cette imagination qui n'est pas d'une essence
 que vous appelleriez ou visible, ou sonore, ou tangible, Prométhée y fit un
 nombre infini d'ouvertures ou d'issues par où devoient entrer les actions,
 les perceptions, les sensations ou les idées de différent genre à l'infini, et
 à chaqu'ouverture il fit une espèce de tuyau qui étoit analogue à l'espèce 665
 de perception ou de sensation qu'il devoit recevoir et transmettre au grand
 receptacle. Pour recevoir les actions des essences en tant que visibles, il fit
 le tuyau dont le bout est l'organe que nous appellons l'oeil qui est analogue
 M.II.125 à la lumière, le seul vehicule qui peut propager les actions d'une essence en
 tant que visible. Pour recevoir les actions des essences en tant que sonores, 670
 il fit le tuyau dont le bout est l'organe que nous appellons l'oreille, qui
 est analogue à l'air, le seul vehicule qui peut propager les actions d'une
 essence en tant que sonore; et ainsi à l'infini. – Sage et sacrée Diotime, lui
 dis-je, permettez que je vous interrompe un instant. Vous dites que cette
 imagination a un nombre infini de tuyaux et de bouts pour recevoir les 675
 différentes actions des essences qui sont hors d'elle, pourtant je ne connois
 que trois ou quatre de ces organes, et qui sont tous matériels. D'où vient que
 les autres ne le sont pas? – Mon cher Socrate, me dit-elle, un jour viendra
 que vous recevrez des idées et des sensations à travers tous ces tuyaux et
 ces bouts, et alors ils vous paroîtront tous également matériels, car vous 680
 appelez matière tout ce qui vous donne des idées quelconques au moyen
 des organes que vous vous connoissez. Mais vous allez me faire encore la
 question, pourquoi vous ne recevez pas des perceptions et des sensations à
 travers ces autres ouvertures? Songez, Socrate, que l'âme humaine ne jouit
 pas de la Toute présence comme l'âme de Jupiter, par conséquent les actions 685
 des essences de dehors sur elle doivent être transportées par le moyen
 d'un vehicule quelconque. L'action d'une essence visible est propagée à
 l'aide de la lumière: celle d'une essence sonore est transportée au moyen
 des vibrations de l'air. Sachez, Socrate, que les mouvements de tous ces
 vehicules n'ont pas les mêmes velocities. Le mouvement de l'air est moins 690

660 receptacle] J^2W réceptable 662 y fit] n y fut] M fit 664 différent genre] m^2JJ^2WM
 différents genres 668 qui] JJ^2WM et qui 670 des essences] $m^2 om.$ 672–673 d'une ...
 sonore] m^2 en tant que sonores 676 pourtant ... connois] JJ^2WM je ne connois cependant
 679 des¹] m^2 les | des²] m^2 les 679–680 et ces] m^2 et tous ces 680 paroîtront] n
 paroîtrant 682 vous vous] JJ^2WM vous (voyez M III 185 corr.)

660 devroient] qJJ^2WMP devoient 669 peut] qP puisse 672 peut] qP puisse
 676 pourtant] qP cependant 681 au] qP par le

Wirkungen, Sensationen, Wahrnehmungen und Ideen, welche dieses Geschlecht von außen her erhalten, und die ihm sich eindrücken sollten, und dieses Behältniß ist das, was man die *Einbildungskraft* nennt. Dieser Einbildungskraft, welche nicht ein Ding ist, das man sichtbar, hörbar und fühlbar nennen könnte, gab Prometheus eine unendliche Anzahl von Zugängen, oder Ausgängen, vermittelt welcher die | verschiedenen Wirkungen, V.II.308
 785 Wahrnehmungen, Sensationen oder Ideen, auf unendliche Art, ihren Eingang finden, und jeder Oeffnung gab er zugleich eine Art von Röhre, welche der Wahrnehmung oder der Sensation angemessen war, die dadurch in das große Behältniß überbracht und aufgenommen werden sollten. Zur Aufnahme der Wirkungen der Wesen, in so fern sie sichtlich sind, machte er
 790 die Röhre, deren äußerstes Ende dasjenige Organ ist, welches wir das Auge nennen. Es ist dem Lichte, dem einzigen Vehikulum, welches die Wirkungen eines Wesens, in so fern sie sichtlich sind, fortpflanzen kann, analog. Um die Wirkungen der Wesen, in so fern sie hörbar sind, aufzunehmen, wurde die Röhre, deren äußerstes Ende aus demjenigen Organ besteht, das wir das Ohr
 795 nennen, gemacht, und dieses ist der Luft angemessen, dem einzigen Vehikulum, vermöge dessen die Wirkungen eines Wesens, in so fern sie hörbar sind, fortgepflanzt werden können; u. s. w.“ – |

Weise, heilige *Diotime*, erwiderte ich, erlaube mir, daß ich Dich einen Augenblick unterbrechen dürfe. Du sagst, daß diese Einbildungskraft eine V.II.309
 800 *unendliche* Anzahl von Röhren und Zugängen habe, um die Wirkungen derer Wesen aufzunehmen, die außer ihr sind, und ich kenne denn noch nur drey oder vier solcher Organe, und alle sind materiel. Woher kommt es, daß die andern es nicht sind?

Mein lieber *Sokrates*, antwortete sie, es wird eine Zeit kommen, wo Du
 805 durch alle diese Röhren und alle diese Zugänge, Ideen und Sensationen erhalten wirst, und alsdann werden dir alle gleich sehr materiel scheinen; denn, wir nennen Alles dasjenige Materie, was uns Ideen, sie seyen von welcher Art sie wollen, vermittelt Organen verschafft, in deren Besitz wir uns fühlen. – Aber, Du wirst mich weiter fragen, *aus welchem Grunde* Du nicht
 810 durch die andern Oeffnungen, Perceptionen und Sensationen erhältst? Bedenke aber, *Sokrates*, daß | die menschliche Seele nicht der Allgegenwart, V.II.310
 wie die Seele Jupiters, theilhaftig ist, und daß folglich die Wirkungen der, außer ihr, befindlichen Wesen, ihr, vermittelt irgend eines Vehikulums, überbracht werden müssen. Die Wirkung eines sichtlichen Wesens wird,
 815 vermittelt des Lichtes, fortgepflanzt, die Wirkung eines hörbaren, vermittelt der Schwingungen der Luft. Du mußt wissen, *Sokrates*, daß die Bewegungen aller dieser Vehikeln nicht ein und denselben Grad von Geschwindigkeit haben. Die Bewegung der Luft ist langsamer, als die Bewegung

prompt que celui de la lumière, et il y a des milliers de vehicules dont les vibrations ne sont pas encore arrivées jusqu'aux tuyaux qui sont faits pour les recevoir. Voyez cette étoile brillante d'Orion,* s'il n'y avoit que dix mille ans qu'elle fût sortie du sein de la nature, il vous faudroit bien des siècles encore avant que vous vous appercevriez de son existence, et supposons 695
 M.II.126 qu'il n'y eût rien de visible que la brillante d'Orion, il vous faudroit bien des siècles avant que vous sçauriez que vous avez ce bout de perceptibilité: ce tuyau que vous appelez l'oeil.

Voilà donc l'homme doué de cette velléité: de ce principe actif qu'il tenoit de Jupiter, et de cette vaste imagination: ce reservoir de toutes les idées et 700
 P 622 de toutes les perceptions possibles. Mais Prométhée craignant avec raison le désordre et l'inutilité de tant de perceptions hétérogènes, s'avisa d'une chose fort hardie. Il déroba une étincelle de cette Intelligence divine: de ce feu sacré qui brûle sans cesse devant le throne de Jupiter, et qui repand son énergie par tout l'Olympe. Il en forma cet organe ou cette faculté que nous 705
 appellons l'intellect. Le gouvernement du grand reservoir fût confié à ses soins. Il a l'oeil sur toutes les perceptions et toutes les idées qui y entrent. Il les range. Il les dispose. Il les compare. Il les fait accoupler et les compose pour en faire naître d'autres. En un mot ce gouvernement est entierement despotique et doit l'être, comme dans Nestor, dans Palamede et dans Ulysse; 710
 car lorsque la Democratie s'en mêle, et que ces idées, ou ces perceptions se revoltent, et brisent le sceptre de l'intellect, c'est le desordre de Penthée* ou des Corybantes.* Les hommes jouissant de cette velléité active: de cette vaste imagination, et de cet intellect étoient des êtres très imparfaits, et Prométhée s'étoit rendu coupable envers les Dieux, sans aucune utilité pour 715

693 Voyez] m^2 Regardez | d'Orion] k *add. note*: Quelle étoile d'Orion? Est-ce le piéd Regal?* κοινός τοῦ Ὀρίωνος καὶ ποταμοῦ αὐτοῦ? Est-ce le δ dans le baudrier? Est-ce l'épaule qu'Aratus* appelle γλῆνα? Toutes sont brillantes et de la première ou de la seconde grandeur, mais la distance de Regal à l'épaule α est plus de 9 degrés en ascension droite, et plus de 15° en déclinaison. Socrate ne pense ice qu'à sa marotte. On ne s'avise jamais de tout. Il auroit pu rendre ce discours de Diotime intéressant, s'il avoit pris la peine de nous indiquer l'étoile, puisque d'un côté on seroit parvenu avec de légères suppositions à pouvoir calculer non seulement la saison de l'année dans laquelle tombe cette entrevue de Diotime et de Socrate, mais même l'heure du soir, ce qui auroit été picquant pour le vrai Antiquaire, et de l'autre on auroit pu conjecturer jusqu'à quel point la Théorie de l'aberration, dont on fait tant d'honneur à Bradley,* étoit connue chez les Anciens. 696 la brillante] JJ^2WM la brillante étoile] P la brillante 697 siècles] n siècles 702 et l'inutilité] JJ^2WM de l'inutilité (M III 186 *corr.*) 705 tout] J^2WM toute 707 et toutes] JJ^2WM et sur toutes 710 et²] m^2 ou

695 appercevriez] qJ^2WMP apperçussiez 697 sçauriez] q sçussiez] JJ^2WMP sussiez 708 et] q ou [$\neq P$] 714 étoient] qP *add.* encore

des Lichtes, und es giebt tausende von Vehikeln, deren Vibrationen noch
 820 nicht bis zu denen Röhren gelangt sind, welche zu ihrem Empfange gemacht
 worden. Siehe jenen glänzenden Stern des Orion; wäre er erst, seit zehntau-
 send Jahren, aus dem Schooße der Natur hervorgegangen: so würdest Du
 noch Jahrhunderte warten müssen, ehe Du seine Existenz wahrnähmest;
 und angenommen, daß Nichts sonst sichtbar wäre, als der | glänzende Stern V.II.311
 825 des Orion: so wären eben so viel Jahrhunderte erforderlich, ehe Du wissen
 könntest, daß Du diesen Zugang von Vervollkommung, diese Röhre besit-
 zest, welche Du Auge nennst. – Und so wäre nun der Mensch mit dieser
Willenskraft, diesem thätigen Principio, das er vom Jupiter erhielt, und dieser
 viel umfassenden *Einbildungskraft*, diesem Behältniß aller Ideen, und aller
 830 möglichen Vollkommenheiten, ausgerüstet. Aber, Prometheus fürchtete mit
 Grunde, daß, unter so vielen heterogenen Perceptionen, Unordnung entste-
 hen, und viele ohne Nutzen bleiben würden, und gerieth auf einen kühnen
 Einfall; er stahl einen Funken jenes göttlichen Verstandes, jenes heiligen
 Feuers, das unaufhörlich vor dem Throne Jupiters brennt, und seine Wirk-
 835 samkeit über den ganzen Olympus verbreitet. Daraus bildete er dasjenige
 Organ, oder dasjenige Vermögen, welches wir *Verstand* nennen. Die Regie-
 rung des großen Behältnisses wurde der Vorsorge desselben anvertraut; er
 hat | ein Auge auf alle Perceptionen und alle Ideen, welche einlaufen; er V.II.312
 840 verbindet sie mit einander, und setzt sie zusammen, um aus ihnen andre
 zu erzeugen; mit einem Wort, seine Regierung ist gänzlich despotisch, und
 muß es seyn, wie bey dem Nestor, dem Palamedes, dem Ulysses; denn, so
 bald Democratie entsteht, und diese Ideen oder Perceptionen in Aufruhr
 gerathen, und den Thron des Verstandes umstürzen: so ist dieses die Ver-
 845 wirrung des Pentheus oder der Corybanthen. – Die Menschen, die nun im
 Besitz dieser thätigen *Willenskraft*, dieser viel umfassenden *Einbildungs-
 kraft*, und dieses *Verstandes* waren, blieben noch immer sehr unvollkom-
 mene Wesen; und Prometheus war strafbar gegen die Götter geworden, ohne

les hommes. Vous sçavez son triste sort sur le mont Caucase, où il expie son crime et son malhabilité. Mais voyez les effets de la faute qu'il venoit de commettre. Les hommes doués de ces trois facultés n'avoient rien qui les lioit ensemble. C'étoient des êtres isolés. Chacun étoit pour soi. Toute leur jouissance n'étoit que la sensation de la destruction d'un obstacle. Tous les arts utiles à ces individus, et par conséquent nuisibles à leur société, étoient bientôt les productions de ces riches intelligences. On fouilla les entrailles de la terre. L'or et le fer sortirent. Le Tien et le Mien naquit, et la terre étoit abreuvée de sang. Typhoée, Encelade, Porphyron,* et leur horrible engeance virent le jour, et ils auroient fini comme les fruits de Cadmus* s'il n'y avoit eu des Dieux à combattre. Jupiter ayant foudroyé ces monstres delibera sur la destruction entiere de la race des humains. La seule Divinité qui nous sauva de la colère du Dieu, c'est la Déesse qui veille sur vos jours, Socrate; c'est la Vénus Uranie, l'Amour céleste qui s'approchant du thrône de Jupiter, lui dit, Père des Dieux et des hommes, pourquoi détruire le bel ouvrage ébauché par vos mains? Prométhée a failli. Il satisfait à votre justice.* Mais si jamais je vous ai fait jouir de vos propres travaux: si le bonheur est le fruit de nos amours éternels: si vous goûtez dans mes bras la plénitude de votre puissance, accordez-moi la gloire de finir ce que vous avez commencé. L'Arbitre de l'Univers sourit et baise le front de l'Immortelle.* Elle descend, et avec elle les amours, les vertus, et tout ce qui fait la béatitude du céleste séjour. Les exhalaisons aetherées qui précèdent ce cortège se repandent sur toute la surface du globe. Les ames humaines dont la source est divine, s'inbibent aisement de l'haleine de la Déesse, comme la Pythie* se remplit de l'esprit de son Dieu. A l'instant même le monde change, et la terre est couverte de fleurs. L'homme vole vers l'homme pour l'embrasser: pour lui jurer un amour éternel: il est plus: il jouit plus dans l'autre que dans

717 son] qJ^2WM sa 719 lioit] m^2q lioient] qJ^2WM liât] P lia | leur] JJ^2WM la 723 sortirent] JJ^2WMP en sortirent | naquit] JJ^2WM naquirent 724 Typhoée] JJ^2WMP Typhée 725 fini] nop finis | avoit] JJ^2WM *add.* pas 727 de la] n a la 728 du] JJ^2WM de ce 729 la] JJ^2WM *om.* 733 goûtez] n gouttes 735–740 Elle ... Dieu] m^2 *om.* & *add.* La Deesse prend une coupe de saphyr,* et en pressant son beau sein elle y verse un lait, qui n'est pas blanc comme celui d'une mortelle, mais étincellant comme un million de petites étoiles brillantes de toutes couleurs de l'Iris. Cette liqueur composée de ce qu'il y a de plus pur dans l'essence du Nectar et de l'Ambrosie, et préparée dans les visieres de la Deesse, a une vertu merveilleuse. Elle y trompa les ames des humaines qui s'en impregnèrent. 738 est] n et 740 et la] m^2 (La

721 étoient] qJ^2WMP furent 723 étoit] qJ^2WMP fut 728 c'est] qP fut 740–741 est couverte] qP se couvre

den Menschen nützlich geworden zu seyn. Du weißt sein trauriges Schicksal
850 auf dem Gebürge Kaukasus, wo er sein Verbrechen, und seine Ungeschick-
lichkeit büßt. Aber, betrachte einmal die Fol- | gen des Fehlers, welchen er V.II.313
gemacht hatte. Die, mit diesen drey Fähigkeiten begabten Menschen hatten
Nichts, was sie an einander knüpfte; es waren isolirte Wesen; jedes lebte nur
für sich. Ihr ganzer Genuß bestand in der Empfindung, irgend ein Hinder-
855 niß aus dem Wege geräumt zu haben. Alle, diesen Individuen nützliche, und
folglich ihrer Vereinigung nachtheilige und schädliche Künste, entsprun-
gen sehr bald aus ihrem großen Verstandskräften. Man durchwühlte die
Eingeweide der Erde; Gold und Eisen kamen ans Tageslicht; das Mein und
Dein wurden bekannt, – und die Erde wurde mit Menschenblut getränkt. –
860 Typhoeas, Enceladus, Porphyryon, und ihre schreckliche Brut kamen hervor,
und würden, wie die Früchte des Cadmus, ihr Ende gefunden haben, wenn
sie nicht gegen Götter zu streiten gehabt hätten. Wie Jupiter sie zu Boden
geworfen hatte, gieng er mit dem Gedanken um, das ganze Menschenges-
schlecht zu vernichten. Diejenige Gott- | heit, welche uns von seinem Zorn V.II.314
865 rettete, ist die Gottheit, *Sokrates*, welche über Deine Tage wacht; es ist Venus
Urania, die himmlische Liebe! Sie näherte sich dem Throne Jupiters: „Vater
der Götter und der Menschen, sagte sie, warum das schöne, von Deiner Hand
angefangene Werk vernichten? Prometheus hat gefehlt; Deiner Gerechtigkeit
geschieht Genüge; aber wenn ich Dir jemals den Genuß Deiner eigenen
870 Arbeiten verschafft habe, wenn die Glückseligkeit die Frucht unsrer ewigen
Liebe ist; wenn Du, in meinen Armen, die Fülle Deiner ganzen Macht
genießest: so gewähre mir den Ruhm, das zu vollenden, was Du angefangen
hast! Der Beherrscher des Weltalls lächelte, und küßte der Unsterblichen
die Stirne. Sie stieg herab vom Olymp, und mit ihr die Götter der Liebe,
875 die Tugenden, und Alles das, was den Himmel zum Himmel macht. Die
ätherischen Düfte, die diesem himmlischen Gefolge vorhergehen, verbreiten
sich über die ganze Erde. Die | menschlichen Seelen, deren Ursprung V.II.315
göttlich ist, trinken in vollen Zügen den Hauch dieser Gottheit in sich, wie
die Pythia sich mit dem Geiste ihres Gottes erfüllt. So gleich verändert sich
880 die Gestalt des Erdballes; die Erde schmückt sich mit Blumen; der Mensch
eilt dem Menschen entgegen, ihn zu umarmen, und ihm eine ewige Liebe
zu schwören. Noch mehr! Er genießt mehr im Genusse des Andern, als in

- P 624 lui-même : dans l'autre il sent les besoins de l'autre et s'y soulage soi-même.
 Il vit et adora pour la première fois l'auguste image de la justice dans le sein
 de son frère. Il n'est pas possible d'imiter mieux dans la nature humaine 745
 la toute présence des Dieux. Astrée* et la paix regnent, et l'âge d'or paroît.
 L'Amour céleste rit de son ouvrage. Le sourcil du Père des Dieux en courroux
 est terrible, et fait trembler l'Olympe entier, mais le ri de la Vénus céleste
 M.II.128 purifie le Ciel et la Terre, et deride à l'instant le front de Jupiter. A ce ri
 l'Olympe quitta l'Olympe et les Dieux et les hommes furent confondus. 750
 Je vous parle de temps fort reculés, Socrate, et depuis ces heureux temps
 l'homme n'a pas su garder en entier le don précieux de la Déesse. Pourtant
 il en a conservé le germe qui cultivé avec soin produit les mêmes fruits.
 Grande Diotime, lui dis-je, en vérité votre anatomie me paroît plus inté-
 ressante que celle de l'Abderite.* Je sens vos quatre facultés chacune à part, 755
 et sans mélange avec les autres. Je sens que voir, vouloir, aimer, et raisonner,
 sont des choses totalement de différente nature, mais pardonnez que je vous
 importune encore en vous priant de m'apprendre comment nos vertus, nos
 vices et nos défauts, derivent du mélange de ces facultés ?
 Rien n'est plus aisé, Socrate, reprit-elle, après ce que vous venez de me 760
 dire. Vous voyez* que la première de ces quatre facultés, la velléité,* n'est
 ni organe ni moyen, mais qu'elle tient à l'essence de l'âme elle-même. Elle
 constitue toute son activité, et la manifeste en se déterminant elle-même
 en volontés particulières. Lorsqu'elle ne se détermine pas en volontés, elle
 n'est qu'un principe d'activité vague qui se laisse déterminer en volontés 765
 particulières par les impulsions les plus fortes qui lui viennent de dehors, soit
 du côté de l'imagination, soit du côté de la sensibilité morale, ou bien de tous
 les deux ensemble. Que la seconde qui est l'imagination est le receptacle de
 toutes les idées qui viennent de dehors ; que l'intellect y compose, ou que
 la velléité y fait reparoître. Que la troisième ou l'intellect a premièrement 770
 l'intuition vague de toutes les idées quelconques que l'imagination contient,
 et ensuite la faculté de composer, comparer, et décomposer ces idées, et dans

744 le sein] *JJ²WM* la figure 748 le ri] *m²J²WM* le ris] *P* le rire 749 ce ri] *J²WM*
 ce ris] *P* ce rire 751 et depuis] *JJ²WM* (Depuis 752 Pourtant] *JJ²WM* cependant
 754 Grande] *m²* Admirable 757 des] *n om.* | totalement ... nature] *JJ²WM* d'une nature
 entièrement différente | que] *JJ²WM* si 759 derivent] *m²* resultant 760 Socrate] *m²*
 mon cher Socrate | reprit-elle] *m²* me dit-elle 761 dire] *m²* dire, et elle continua ainsi.
 761-1031 Vous ... Dieux] *m² om.*

747 rit de] *qP* rit à] *JJ²WM* sourit à 755 quatre] *qP om.* 756 voir ... raisonner] *qP*
 vouloir, voir, raisonner et aimer 757-758 que ... importune] *qP* moi de vous importuner
 761 quatre] *qP om.* 768 Que] *qP add.* ¶ 770 Que] *qP add.* ¶

seinem eigenen; er fühlt die Bedürfnisse des Andern, und erleichtert seine eigene Leiden, wenn er die Leiden des Andern erleichtert. Zum ersten Mal
 885 sah er nun das herrliche Abbild der Gerechtigkeit in dem Busen seines Bruders. Die menschliche Natur kann der Allgegenwart der Gottheit nicht näher kommen. Asträa und der Friede herrschten; das güldne Jahrhundert kam ins Daseyn. Der Blick des Vaters der Götter, wenn er zürnt, ist fürchterlich, und erschüttert den ganzen Olymp; aber, das Lächeln der himmlischen Venus
 890 klärt den Himmel und die Erde auf, und ver- | jagt die Runzeln von der Stirn Jupiters. Bey diesem Lächeln verließ der Olymp den Olymp, und Götter und Menschen mischten sich unter einander. – V.11.316

Ich rede von sehr alten Zeiten, *Sokrates*, fuhr sie fort; der Mensch hat das kostbare Geschenk dieser Gottheit nicht gänzlich festzuhalten vermocht; indessen hat er denn doch den Keim desselben noch, der, mit Sorgfalt
 895 gepflegt, eben dieselben Früchte hervor bringt.

Große Diotime, erwiderte ich, Deine Anatomie scheint mir, wahrlich, interessanter, als die Anatomie des Abderiten. Ich fühle Deine vier Fähigkeiten, jede derselben besonders, und ohne Vermischung mit den andern; ich
 900 fühle, daß Wollen, Wahrnehmen, Lieben und Raisonniren Dinge von gänzlich verschiedener Natur sind. Aber, verzeihe mir, daß ich Dich noch weiter belästige, und Dich bitte, mich zu lehren, wie unsre Tugenden, unsre Laster und unsre Gebre- | chen aus der Vermischung dieser Fähigkeiten entspringen? V.11.317

Nichts ist, nach dem, was Du mir gesagt hast, antwortete sie, leichter. Du siehst, daß die erste dieser vier Fähigkeiten, die Willenskraft, weder ein Organ noch ein Mittel ist, sondern daß sie zum Wesen der Seele selbst gehört. Sie macht die ganze Wirksamkeit derselben aus, und verkündet ihr Daseyn, indem sie sich selbst zu besondern freywilligen Entschließungen
 910 bestimmt. Wenn sie selbst sich nicht zu freywilligen Entschließungen bestimmt: so ist sie nichts, als ein unbestimmtes Principium der Wirksamkeit, das sich durch die stärkern, von außen kommenden Antriebe, es sey von Seiten der Einbildungskraft, oder von Seiten der moralischen Empfindlichkeit, oder von beyden zusammen, zu besondern Willensäußerungen
 915 bestimmen läßt. – Die zweyte dieser Fähigkeiten, die Einbildungskraft, ist das Behältniß aller Ideen, welche von außen kommen, welche der Verstand daselbst zusammen setzt, oder die Willenskraft erzeugt. – Die dritte, der Verstand, hat, zuerst, gleichsam die allgemeine Aufsicht über die Ideen, welche die Einbildungskraft enthält, und alsdann das Vermögen, diese Ideen zusammen
 920 zu setzen, zu vergleichen, und zu zerlegen; und, in so fern er die letzte V.11.318

cette dernière qualité on l'appelle raison. Et que la quatrième, ce principe, ce moyen, cet organe moral, donne les sensations de tout ce qui tient au moral. Cet organe a deux parties distinctes. Par l'une l'âme est totalement passive: elle est affectée d'amour, de haine, d'envie, du désir de vengeance, de pitié, de colère. Par l'autre, elle juge, elle modifie, elle modère, elle incite, ou elle calme ces sensations, et travaille sur ces sensations, à peu près comme l'intellect travaille sur les idées que l'imagination lui présente; et de même que l'intellect, d'ailleurs soumis à la velléité pour ce qui regarde sa direction vers tel ou tel sujet, juge la velléité déterminée, ou les volontés si elles sont conformes ou contraires au possible; de même l'organe moral, dans sa qualité de juge, d'ailleurs soumis à la velléité pour ce qui regarde son activité, juge la velléité déterminée ou les volontés, si elles sont conformes ou contraires au juste, et de même que le contradictoire repugne à l'intellect, de même l'injuste répugne à l'organe moral, en tant que juge, c'est-à-dire en tant qu'on l'appelle communément conscience.

Considérez à présent une âme dont la velléité est vague, c'est-à-dire qui ne se détermine pas en volontés particulières par elle-même, mais se laisse déterminer en volontés pour manifester son activité par les impulsions de son imagination: une âme dont l'intellect n'est nullement exercé, pour autant qu'il compare ou compose des idées: une âme dont l'imagination est si pauvre, qu'elle ne donne à la velléité pour la déterminer qu'une ou très peu d'impulsions: une âme enfin dont l'organe moral est rien, vous aurez un animal ou un enfant nouveau né, et avec une seule ou peu d'impulsions de l'imagination sur la velléité vague, vous comprendrez aisément la nature et la force de ce qu'on appelle instinct.

Supposez une âme dont la velléité est assez forte, dont l'organe moral est négligé comme juge, et foible comme sensible, une âme dont l'intellect est formé, et dont l'imagination est médiocrement remplie d'idées, on aura un homme ordinaire de la première espèce. Vous voyez aisément que cet homme dont les actions dérivent de la velléité vague déterminée en volontés

776 de vengeance] *JJ²WM* de la vengeance 781 juge] *JJ²WM add.* si 781–782 si elles sont] *JJ²WM* sont 784 la] *JJ²WM* si sa | les] *J²WM* ses | si elles sont] *JJ²WM* sont 793–794 ou ... d'impulsions] *JJ²WM* seule impulsion ou qu'elle ne lui en donne que très-peu 794 est] *JJ²WM* n'est 795–796 seule ... vague] *JJ²WM* seule impulsion de l'imagination sur la velléité vague, ou avec un petit nombre de ces impulsions 798 assez] *n asses* 801 aisement] *n ainsement* 802 en] *n om.*

773 Et que] *qP add.* ¶ 775 Par] *qP* Dans 776 du] *q* de 777 Par] *qP* Dans 778 ces sensations²] *qP* elles 790 pour manifester] *qP* qui manifestent 791–792 pour ... compose] *qP* dans sa fonction de comparer ou de composer

Eigenschaft ausübt, heißt er Vernunft. – Die vierte Fähigkeit, dieses moralische Principium, Mittel, oder Organ, verschafft die Sensationen von Allem, was zum Moralischen gehört. Dieses Organ hat zwey, von einander verschiedene Theile. Vermittelst des einen, ist die Seele gänzlich passiv; sie emp-
 925 findet Liebe, Haß, Neid, Nachgierde, Mitleid, Zorn. Vermittelst des andern, beurtheilt, modificirt, mäßigt, weckt, oder beschwichtigt sie diese Sensationen, und bearbeitet sie gleichsam beynahe eben so, wie der Verstand die Ideen bearbeitet, welche die Einbildungskraft ihm darhält. – Und eben so, wie der Verstand, der übrigens in Ansehung | seiner Richtung auf diesen oder V.II.319
 930 jenen Gegenstand, der Willenskraft unterworfen ist, das Richteramt über die determinirte Willenskraft, oder, die verschiedenen Willensäußerungen führt, und entscheidet, ob sie dem Möglichen gemäß, oder ihm zuwider sind, eben so beurtheilt der moralische Sinn, der sonst, in Ansehung seiner Thätigkeit, der Willenskraft unterworfen ist, als Richter, die bestimmte
 935 Willenskraft, und entscheidet, ob die Aeüßerungen derselben der Gerechtigkeit gemäß sind, oder ihr entgegen laufen. Und, so wie der Widerspruch dem Verstande entgegen ist, eben so widersteht dem moralischen Sinne die Ungerechtigkeit, in so fern er nämlich Richter ist, das heißt, in so fern man ihn gewöhnlich Gewissen nennt.

940 Nun nimm einmal eine Seele an, deren Willenskraft auf nichts Gewisses gerichtet ist, das heißt, die sich nicht durch sich selbst zu ihren besondern Willensäußerungen bestimmt, sondern die sich, durch | die Antriebe V.II.320
 ihrer Einbildungskraft bestimmen läßt, ihre Wirksamkeit zu zeigen; eine Seele, deren Verstand keinesweges dazu geübt ist, Ideen zu vergleichen,
 945 und zusammenzusetzen; eine Seele, deren Einbildungskraft so arm ist, daß sie der Willenskraft, zur Bestimmung derselben, nur einen, oder nur sehr wenige Antriebe verschafft; und endlich eine Seele, deren moralischer Sinn nichts ist, – und Du wirst ein Thier, oder ein neugebohrnes Kind haben; auch wirst Du Dir von der Natur und Stärke dessen, was man Instinkt nennt, bey
 950 einem einzigen, oder bey wenigen Antrieben der Einbildungskraft, welche die Willenskraft bestimmen könnten, leicht eine Vorstellung machen können.

Laß uns eine Seele annehmen, deren Willenskraft hinlänglich stark, deren moralischer Sinn, als Richter vernachlässigt worden, und so schwach, als
 955 reizbar ist, eine Seele, deren Verstand gebildet worden, und deren Einbildungskraft mittel- | mäßig mit Ideen versehen ist, und dieses wird einen V.II.321
 gewöhnlichen Menschen von der ersten Art geben. Du siehst leicht, daß dieser Mensch, dessen Handlungen aus der unbestimmten Willenskraft

particulieres par les impulsions de l'imagination, laquelle par la constitution du corps est plus inclinée à telle espèce d'idées, qu'à telle autre espèce d'idées, est proprement dirigé par la constitution de son corps, et qu'en sup- 805
posant même son intellect très bien formé, cet intellect ne produira d'autre changement dans les actions de cet homme, que de les rendre plus raffinées et plus compliquées. Pourtant ces actions qui produisent nécessairement quelques effets, soit indifférents, soit salutaires, soit préjudiciables à la société, on les range dans les classes des vertus et des vices, comme géné- 810
rosité, prodigalité, avarice, modestie, vanité, bassesse, continence, luxure, douceur, cruauté; quoique ces actions ne soient proprement que les effets nécessaires de la constitution corporelle de cette espèce d'hommes. Il est évident par ce que je viens de dire, Socrate, que les hommes de cette espèce, ne sont ni vertueux, ni vicieux, et qu'ils ne méritent ni louanges, ni punitions. 815
Pour les punitions, la société les leur inflige pour prévenir les crimes qui nuisent à la société, et qui pourroient resulter dans l'avenir, de leurs actions, qu'on appelle fort improprement vicieuses.

Supposez une ame dont la velléité est assez forte, dont l'imagination est médiocrement remplie d'idées, dont l'intellect est bien conformé, mais dont 820
la sensibilité morale est excessive, et la partie juge de cet organe ou foible ou négligé; on aura un homme ordinaire de la seconde espèce, et dont la velléité sera déterminée en volontés par cette sensibilité morale toute seule. Il est évident que cet homme gouverné au hasard par les actions morales qui lui viennent de dehors, paroîtra tour à tour vicieux ou vertueux suivant les 825
accidents qui surviennent, et il aura autant de pitié du pauvre qu'il croira dans le malheur, que de colère et de haine contre celui dont il prétend avoir reçu quelque offense.

P 628 Supposez une ame dont la velléité est active et se détermine avec facilité
M.11.131 en volontés particulieres: dont l'organe moral est défectueux, négligé, ou 830
plutôt subjugué ou assujetti par cette velléité active et déterminée, tellement que cette velléité ne se sert pas de cet organe, pour lui faire comparer ses volontés déterminées au juste ou à l'injuste: dont l'intellect est bien formé, ayant toute l'agilité, et toute la promptitude possible, enfin dont l'imagination est vive, et retient longtemps les idées qu'elle reçoit; on aura 835

808 Pourtant ces actions] JJ²WM Ces actions pourtant 810 des¹] n de | des²] n de
815 ne²] P om. 822 négligé] JJ²WMP négligée 826 surviennent] JJ²WM surviendront
829 velléité] n velliérité | active] n actif 831 velléité] n velliérité 832 velléité] n velliérité

804–805 espèce d'idées] qP om.] JJ²WM om. & add. que cet homme, dis-je, 808 Pourtant]
qP Cependant 817 nuisent à la société] qP lui nuisent 827 prétend] qJ²WMP prétendra
829 Supposez] qP add. à présent 832 sert] q serve [≠ P]

entspringen, welche durch die Antriebe der Einbildungskraft, die, vermit-
 960 telst der Beschaffenheit des Körpers, mehr zu der einen, als zu der andern
 Art von Ideen geneigt ist, zu ihren besondern Entschließungen bestimmt
 wird, eigentlich von der Beschaffenheit seines Körpers abhängt, und daß,
 wenn wir auch seinen Verstand, als sehr gebildet, annehmen, dennoch die-
 965 ser Verstand keine andere Veränderung in seinen Handlungen hervorbrin-
 gen wird, als daß er sie verschlagener und verwickelter macht. Zwar werden
 diese Handlungen, die, nothwendiger Weise, einige Wirkungen, es mögen
 nun ganz gleichgültige, oder heilsame, oder nachtheilige seyn, für die Gesell-
 schaft hervor bringen, in die Classe der Tugenden oder der Laster gesetzt;
 solche Menschen kön- | nen, nämlich, großmüthig, freygebig, geizig, be- V.II.322
 970 scheiden, eitel, niederträchtig, enthaltsam, üppig, sanft und grausam seyn;
 aber ihre Handlungen sind denn doch eigentlich nichts, als die nothwen-
 digen Wirkungen ihrer körperlichen Beschaffenheit; und aus dem, was ich
 gesagt habe, *Sokrates*, erhellt es augenscheinlich, daß Menschen dieser Art
 weder tugendhaft noch lasterhaft sind, und daß sie weder Belohnung, noch
 975 Strafe verdienen. Was die Strafen anbetrifft: so belegt die Gesellschaft sie
 damit, um den Verbrechen zuvor zu kommen, die der Gesellschaft schädlich
 sind, und welche in der Zukunft aus ihren Handlungen erstehen könnten;
 aber, sehr unrichtig, nennt man diese lasterhaft.

Nimm, ferner, eine Seele an, deren Willenskraft hinlänglich stark, deren
 980 Einbildungskraft, mittelmäßig, mit Ideen erfüllt, deren Verstand richtig ge-
 ordnet, deren moralischer Sinn aber äußerst reiz- | bar, und bey welcher der V.II.323
 richtende Theil dieses Sinnes schwach oder vernachlässigt ist, und dieses
 wird einen gewöhnlichen Menschen von der zweyten Art geben, dessen Wil-
 lenskraft einzig und allein durch diese moralische Reizbarkeit zu Entschlüs-
 985 sen bestimmt werden wird. Es ist augenscheinlich, daß dieser Mensch, auf
 gutes Glück, durch die moralischen Einwirkungen, die er von außenher
 erhält, geleitet werden, und bald tugendhaft, bald lasterhaft, je nachdem die
 Vorfälle sind, die ihn treffen, scheinen wird; er wird eben so viel Mitleid mit
 dem Armen, welchen er für unglücklich hält, als Zorn und Haß gegen den
 990 haben, von welchem er beleidigt worden zu seyn, glaubt.

Itzt laß uns eine Seele uns denken, deren Willenskraft thätig ist, und sich
 mit Leichtigkeit zu besondern Willensäußerungen bestimmt, deren morali-
 scher Sinn aber mangelhaft, oder vernachlässigt worden, oder vielmehr von
 dieser | wirksamen und entschiedenen Willenskraft hingerissen wird, derge- V.II.324
 995 stalt, daß diese nicht dieses Organes sich zur Vergleichung ihrer Ideen mit
 der Gerechtigkeit, oder Ungerechtigkeit bedient; deren Verstand gut gebil-
 det ist und alle mögliche Fertigkeit, und Gewandtheit hat, und deren Ein-
 bildungskraft, endlich, lebhaft ist, und die Ideen, welche sie erhält, lange

un homme réellement vicieux, soit qu'il commette des crimes, c'est-à-dire, des actions contradictoires à la loi établie dans telle ou telle société, soit qu'il n'en commette pas, et cela par la raison qu'il n'a point, ou qu'il ne se sert pas de la seule mesure qui compare ses volontés déterminées avec le juste et l'injuste. Plus l'intellect de cet homme sera perfectionné, et son imagination 840 riche et bien composée, plus il sera vicieux et dangereux. C'est dans cette classe qu'on doit ranger les hommes cruels et les grands scelerats.

Supposez enfin une âme grande et robuste, dont la velléité vague a toute son élasticité, et se détermine elle-même en volontés particulières avec facilité et toujours : dont l'organe moral a toute sa sensibilité et toute sa perfection : dont l'intellect est exercé et parfait au possible, et dont l'imagination 845 reçoit et représente à l'intellect toutes les idées également claires et distinctes. Lorsque toutes ces parties sont également parfaites, c'est dans une âme telle que se montre en même temps la vertu suprême et la vraie sagesse. Cette âme, Socrate, est l'Être le plus riche dont nous saurions avoir une 850 idée dans notre état actuel, et il n'y a aucune comparaison possible entre lui, et entre ceux qui composent les quatre premières classes. Il est vrai que le hasard peut donner dans ces classes quelquefois l'apparence d'une seule action isolée, qui paroîtroit dériver de l'âme d'un Palamede,* d'un Gelon* ou d'un Aristide,* mais ce n'est qu'une apparence passagère, qui n'a 855 aucune vertu pour origine. Dans l'âme de Palamede, de Gelon ou d'Aristide M.II.132 toutes les facultés de l'âme également parfaites, sont dans une harmonie complète. Toutes les actions qui dérivent de l'activité de ces Êtres sont uniformes, puisque l'âme en les projetant s'est servie de tous ses outils à la fois. Toutes ses parties s'identifient pour ainsi dire dans des âmes pareilles, par 860 un exercice continu, et le moment où la velléité se détermine, est le même où l'organe moral juge du juste, l'intellect du possible, et où l'imagination déploie ses brillantes richesses ; et voilà la raison de ce ton de simplicité qu'on admire et qui étonne dans les actions du vrai grand homme. Quoiqu'il est vrai que la vertu réelle ne se trouve nulle part que dans cette dernière 865

837 contradictoires] *JJ²WM* contraires 838-839 n'a ... pas] *JJ²WM* manque ou qu'il ne fait pas usage 839 compare] *JJ²WM* sert à comparer 839-840 avec ... l'injuste] *JJ²WM* au juste et à l'injuste 847 et représente] *n* il représente 860 ses] *J¹P* ces 864 du ... homme] *JJ²WM* de l'homme vraiment grand 865 nulle part] *JJ²WM om.*

848 également] *qP* ainsi 849 âme telle] *qP* telle âme 852 entre] *P om.* [*≠ q*] 853 donner ... quelquefois] *qP* quelquefois donner dans ces classes 854 paroîtroit] *q* paroîtra [*≠ P*] 859 outils] *qP* instruments 863 et voilà] *qP* (Voilà 864 Quoiqu'il] *oqP add.* ¶ 865 est] *qJJ²WMP* soit

aufbewahrt, und dieses wird einen wirklich lasterhaften Menschen geben,
 1000 es sey denn, daß er wirkliche Verbrechen, das heißt, Handlungen begehe,
 die dem, in dieser oder jener Gesellschaft eingeführten Gesetz zuwider
 laufen, oder daß er deren nicht, und deswegen nicht begehe, weil er den
 einzigen Masstab nicht hat, oder nicht gebraucht, der zur Vergleichung
 seiner Entschlüsse mit der Gerechtigkeit, oder der Ungerechtigkeit dienen
 1005 könnte. Je vollkommener der Verstand dieses Menschen, je reicher und
 besser versehen seine Einbildungskraft seyn wird, um desto lasterhafter
 und gefährlicher wird er seyn. In | diese Classe gehören die grausamen V.II.325
 Menschen, und die großen Bösewichter.

Endlich laß uns eine große und starke Seele annehmen, deren unbe-
 1010 stimmte Willenskraft ihre ganze Elasticität besitzt, und sich leicht, und
 immer selbst zu ihren besondern Entschlüssen bestimmt, deren morali-
 scher Sinn seine ganze Vollkommenheit und Reizbarkeit hat, deren Verstand
 geübt, und so vollkommen, als möglich ist, und deren Einbildungskraft alle
 Ideen aufnimmt und gleich klar und deutlich dem Verstande darstellt. Wenn
 1015 alle diese Theile gleich vollkommen gut sind: so zeigt sich in einer solchen
 Seele die höchste Tugend und die wahre Weisheit zugleich. Diese Seele,
Sokrates, ist das am reichsten ausgerüstete Wesen, wovon wir, in unserm
 gegenwärtigen Zustande, uns einen Begriff machen können, und zwischen
 ihm und denjenigen, welche die vier ersten Classen ausmachen, ist gar keine
 1020 Vergleichung möglich. Es ist | wahr, daß der Zufall in jenen vier Classen V.II.326
 zuweilen die Erscheinung einer einzelnen, isolirten Handlung hervor zu brin-
 gen vermag, welche nur aus der Seele eines *Palamedes*, eines *Gelon*, eines
Aristides entspringen zu können, den Anschein hat; aber, dieses ist nur eine
 vorübergehende Erscheinung, deren Quelle nicht irgend eine Tugend ist. In
 1025 der Seele eines *Palamedes*, *Gelon*, *Aristides* sind alle Fähigkeiten gleich voll-
 kommen, und in einer vollständigen Harmonie. Alle Handlungen, welche
 die Wirksamkeit dieser Wesen hervor bringt, sind einförmig, und gleich-
 stimmig, weil die Seele, bey dem Entwurf derselben, sich all' ihrer Werkzeuge
 zugleich bedient hat. Durch eine unausgesetzte Uebung schmelzen, in sol-
 1030 chen Seelen, die verschiedenen Fähigkeiten gleichsam zusammen, und der
 Augenblick, in welchem die Willenskraft sich bestimmt, ist eben derselbe,
 in welchem der moralische Sinn vom Recht oder Unrecht, und der Verstand
 von der | Möglichkeit urtheilt, und die Einbildungskraft ihre glänzenden V.II.327
 Reichthümer darlegt. Und dieses da ist denn auch der wahre Grund von
 1035 dieser Simplicität, welche man in den Handlungen des großen Mannes mit
 Bewunderung und Erstaunen sieht. – Aber, ob es nun gleich wahr ist, daß
 wahre Tugend sich nirgends findet, als in dieser letztern Classe: so würde es

classe, il seroit peu consolant pour l'humanité si cette classe ne fût composée
 que du petit nombre de héros parfaits dont je viens de parler. Heureusement
 il y a plusieurs personnages moins parfaits qui y entrent et la décorent. Ce
 sont ces âmes dont les facultés ou les organes ont des degrés différents de
 perfection, et qui manquent par conséquent de cette heureuse harmonie, 870
 de cet équilibre qui dérive d'une perfection égale dans tous les membres,
 P 630 comme aussi ces âmes même dont les organes les moins importants seroient
 defectueux.

Si on considère leur pente continuelle vers la vertu, le bonheur et la
 perfection: leur prodigieuse activité interne avec laquelle ils combattent 875
 même l'apparence du vice, quoique leurs actions paroissent avoir quelque
 chose d'inégal et de raboteux, on ne sauroit leur refuser sans injustice, de
 les mettre à bien peu près au rang de ces heureux premiers; et même il est
 évident que ce rude exercice non interrompu, qui se fait pourtant dans la
 présence si prodigieusement énergique des Dieux immortels auxquels un 880
 tel travail ne sauroit déplaire, les portera dans un autre état à un degré de
 vigueur et de perfection, où les autres ne sont arrivés plus commodement
 que par une composition un peu plus riche, ou une nature un peu plus
 heureuse.

M.II.133 Par tout ce que je viens de vous dire, Socrate, il est évident que dans la 885
 première classe, il ne sauroit y avoir des vertus, des vices, des défauts, ni
 des crimes; que dans la seconde, il n'y a ni vertu, ni vice; qu'il n'y a que des
 défauts, et qu'il peut y avoir des crimes; que dans la troisième, il n'y a que
 des défauts tour à tour sous l'apparence de vices ou de vertus, et qu'il peut y
 avoir les plus grands crimes; que dans la quatrième, il n'y a point de vertus, 890
 mais de grands vices d'où peuvent dériver de grands crimes; et que dans la
 cinquième, il y a des vertus, quelquefois des défauts, point de vices, et par
 hazard des crimes.

Il s'ensuit encore que la vertu suprême consiste dans la prodigieuse ri-
 chesse de l'âme; dans l'activité à se déterminer de la velléité; dans la 895

866 ne fût] *JJ²WM* n'étoit 868 y² ... décorent] *JJ²WM* peuvent y entrer et la décorer | et]
 n de 872 comme ... même] *JJ²WM* ce sont même ces âmes | même] *nP* mêmes | les
 moins] *n* le moins 875 leur] *J²WM* la 878 bien peu] *JJ²WM* peu de chose | de ...
 heureux] de ces heureux] *JJ²WM* heureux de ces 886 des vices] *n* de vices 888 des]
 n de 889 de] *JJ²WM* des | de] *JJ²WM* des 892-893 et ... crimes] *JJ²WM* quoiqu'il
 puisse y avoir par hasard des crimes dans cette classe 893 des] *n* de

866 si cette classe] *qP* qu'elle 867 héros parfaits] *qP* grands hommes 871 tous
 les membres] *qP* toutes les parties 878 premiers] *qP om.* 882 commodement] *qP*
 promptement 884 heureuse] *qP* favorisée 895 à ... velléité] *qJ²WMP* de la velléité à se
 déterminer

denn doch nicht sehr tröstlich für die Menschheit seyn, wenn diese Classe nur aus der kleinen Anzahl vollkommener Helden bestände, von welchen
 1040 ich geredet habe. Glücklicher Weise giebt es viele, minder vollkommene Menschen, die dazu gehören, und die Zierden derselben sind. Dieses sind diejenigen Seelen, deren Kräfte, oder Organe ungleiche Grade von Vollkommenheit haben, und denen folglich diejenige glückliche Harmonie, dasjenige Gleichgewicht mangelt, das aus einer gleichen Vollkommenheit aller
 1045 Theile entspringt. Auch diejenigen Seelen gehöre noch hieher, bey welchen | V.II.328 nur die minder wichtigen Organe mangelhaft sind.

Wenn man ihren immerwährenden Hang zur Tugend, zur Glückseligkeit, zur Vollkommenheit, ihre außerordentliche innere Thätigkeit, mit welcher sie sogar den Anschein des Lasters bekämpfen, betrachtet: so kann
 1050 man, obgleich ihre Handlungsweisen etwas Ungleiches, und Höckerigtes zu haben scheinen, ihnen nicht ohne Ungerechtigkeit es versagen, sie in den Rang der ersten Glücklichen zu setzen; und es ist sogar evident, daß dieser schwere, ununterbrochene Kampf, der unter den Augen der, so außerordentlich kräftig mitwirkenden, unsterblichen Gottheiten geschieht, welchen eine solche Arbeit nicht mißfällig seyn kann, sie, in einem andern
 1055 Zustande, zu einem Grade von Stärke und Vollkommenheit erheben wird, zu welchem die andern nur deswegen auf gemächlichere Art gelangt sind, weil sie ein wenig reicher begabt waren, oder | eine, ein wenig glücklichere V.II.329 Natur hatten.

1060 Aus allen dem, was ich gesagt habe, erhellt es augenscheinlich, *Sokrates*, daß es, in der ersten Classe, weder Tugenden, noch Laster, noch Mängel, noch Verbrechen geben kann; daß, in der zweyten, sich weder Tugenden, noch Laster, sondern nur Fehler und Mängel finden, und Verbrechen finden können; daß, in der dritten, unter dem Anschein von Tugend oder Laster,
 1065 Fehler und Mängel abwechseln, und daß die allergrößten Verbrechen darin möglich sind; daß es, in der vierten, keine Tugenden, sondern große Laster giebt, aus welchen große Verbrechen zu entstehen vermögen; und daß, in der fünften, Tugenden, zuweilen Gebrechen, keine Laster, und, nur durch Zufall, Verbrechen sind.

1070 Es folgt ferner daraus, daß die höchste Tugend in einer außerordentlichen Schönheit der Seele, in der Thä- | tigkeit der Willenskraft, sich zu bestimmen, V.II.330

sensibilité et l'activité de l'organe moral; dans l'agilité et la justesse de l'intellect; dans la clarté et la richesse de l'imagination; dans l'équilibre ou la perfection égale et proportionnée de ces quatre facultés, et dans l'emploi combiné et instantané que l'âme sait faire de la détermination de sa velléité. Que les vices derivent du trop grand pouvoir de la velléité ou de la 900
sensibilité morale, et du mauvais emploi qui en resulte des autres facultés; et que les défauts n'ont leur source que dans la foiblesse de la velléité, qui ne sait se déterminer elle-même, et qui par conséquent reste en proye à l'imagination et à la sensibilité morale.

Voilà, Socrate, la théorie vraie de l'âme humaine en tant que vous pourriez 905
la comprendre. Son utilité est triple. Elle sert à mieux connoître les hommes, à perfectionner l'éducation, et à nous rectifier nous-mêmes.

Pour ce qui est de la connoissance des hommes, il est évident que si vous sçaviez dans un individu quelconque les perfections et les imperfections reciproques de sa velléité, de son principe moral, de son intel- 910
lect et de son imagination, vous pourriez dire exactement quelles vertus, quels vices, et quels défauts resultent de son ensemble. Si vous prenez pour exemples Achille, Ulysse, et Diomedé, trois personnages où toutes les facultés se trouvent à un point de perfection et de richesse extraordinaire; vous verrez que dans Achille la velléité trop violente, et une sensibilité trop vive 915
du moral, s'emparent de toute sa riche composition, et offusquent la partie juge du moral et l'intellect ensemble. D'où il suit qu'Achille a tout ce qui constitue le héros, et non ce qui fait le grand homme. Dans Ulysse la perfection de son imagination, et la prodigieuse agilité de son intellect, brident et gouvernent parfaitement sa velléité forte et active, mais elles obscurcissent 920
son moral, qui lorsqu'il prend le ton de la sagacité, perd de son éclat et acquiert quelque apparence de vice, ainsi Ulysse le sage Ulysse n'est ni grand homme ni héros.

Diomedé moins riche que ces deux, a beaucoup plus d'harmonie dans son ensemble. Il est héros et approche plus du grand homme. Voyez le fils 925
d'Anchise.* Trop peu de velléité, d'intellect et d'imagination à proportion de la sensibilité et de l'activité de son moral, le rendent pieux et debonnaire, mais foible, et le fils d'Anchise n'est ni grand homme, ni sage, ni héros.

901 en] *JJ²WM om.* 912–913 pour exemples] *JJ²WM* par exemple 913 où] *JJ²WM* chez qui 917 et] *J²WM* et de

901 qui ... facultés] *qP* des autres facultés qui en résulte 905 en tant] *qP* autant | pourriez] *qP* pouvez 912 resultent] *qP* résulteront 917 et ... ensemble] *qP* ainsi que de l'intellect 919 son imagination] *qP* l'imagination | son intellect] *qP* l'intellect

in der Empfindbarkeit und Wirksamkeit des moralischen Organs, in der
 Gewandtheit und Richtigkeit des Verstandes, in der Deutlichkeit und in dem
 Reichthum der Einbildungskraft, in dem Gleichgewicht, und in der glei-
 1075 chen und verhältnißmäßigen Vollkommenheit dieser vier Fähigkeiten, und
 in dem augenblicklichen, und zusammengesetzten Gebrauch besteht, wel-
 chen die Seele von dem Entschluß ihrer Willenskraft zu machen weiß; –
 daß die Laster aus dem zu großen Uebergewicht, entweder der Willens-
 kraft, oder der moralischen Reizbarkeit, oder aus der bösen Anwendung der
 1080 andern Fähigkeiten, der sich heraus ergibt, entstehen; und daß die Quelle
 der Fehler und Gebrechen in Nichts anderm liegt, als in der Schwäche der
 Willenskraft, die nicht sich selbst zu bestimmen weiß, und folglich ein Raub
 der Einbildungskraft und der moralischen Reizbarkeit wird. – – |

Und dieses da, *Sokrates*, ist die wahre Theorie der menschlichen Seele, in V.II.331
 1085 so fern Du sie zu begreifen vermagst. Der Nutzen derselben ist dreyfach. Sie
 dient zur bessern Kenntniß der menschlichen Natur, zur Vervollkommenung
 der Erziehung, und zur Verbesserung unserer Selbst. Was die Kenntniß der
 Menschen anbetrifft: so ist es evident, daß, wenn Du die gegenseitigen
 Vollkommenheiten und Unvollkommenheiten der Willenskraft, des mora-
 1090 lischen Sinnes, des Verstandes und der Einbildungskraft irgend eines Indivi-
 duums kennetest, Du genau bestimmen könntest, welche Tugenden, welche
 Laster und welche Fehler sich aus der Mischung derselben ergeben müssen.
 Nimm z. B.. den *Achilles*, den *Ulysses* und den *Diomedes*, drey Personen, wel-
 che alle Fähigkeiten in einem außerordentlichen Grade von Vollkommen-
 1095 heit, und von Größe besitzen; Du wirst wahrnehmen, daß, bey dem *Achilles*
 eine zu heftige Willenskraft und ein zu | reizbares moralischen Gefühl, sich V.II.332
 aller seiner übrigen Gaben bemeistern, und den richtenden Theil des mora-
 lischen Sinnes, und den Verstand zugleich verblenden. Und hieraus folgt
 denn, daß Achilles Alles das besitzt, was zum *Helden*, nich das, was zum
 1100 *großen Manne* gehört. In dem Charakter des *Ulysses* beherrscht und regiert
 die Vollkommenheit der Einbildungskraft, und die verwundrungswürdige
 Gewandtheit seines Verstandes, seine thätige und starke Willenskraft voll-
 kommen; aber, sie verdunkeln seinen moralischen Sinn, der, wenn er die
 Gestalt der Schlauheit annimmt, etwas von seinem Glanze verliert, und eini-
 1105 gen Anschein vom Laster annimmt. Folglich ist Ulysses, der weise Ulysses,
 weder großer Mann, noch Held. Diomedes ist weniger reich begabt, als sie;
 aber unter seinen Kräften ist mehr Harmonie. Er ist Held, und nähert sich
 dem großen Manne. – Der Sohn des Anchises hat, im Verhältniß zur Reizbar-
 | keit und Thätigkeit seines moralischen Sinnes, zu wenig Willenskraft, zu V.II.333
 1110 wenig Verstand, zu wenig Einbildungskraft; und so ist er zwar fromm und
 gut, aber schwach; der Sohn des Anchises ist weder ein großer Mann, noch
 ein Weiser, noch ein Held.

Pour ce qui concerne l'éducation, en prenant pour base que ces quatre facultés constituent l'essentiel de l'âme humaine dans cette vie, vous pouvez étudier dans un enfant avec facilité, ces quatre parties separement, et en connoître la valeur et les imperfections reciproques, et vous pouvez modifier ensuite ces facultés tellement vis-à-vis l'une de l'autre, qu'il en resultera le plus grand bien et le moindre mal qui soit possible. Dans une âme où la velléité est foible et ne se détermine pas, et où la sensibilité morale paroît petite, il ne faut pas enrichir l'imagination qui sera la directrice et la déterminatrice de la velléité. Il faut mettre autant que possible du choix dans l'espece d'idées qui y entrent, et en même temps il faut perfectionner autant que possible l'intellect qui compose et compare les idées, afin que cette imagination qui va gouverner le tout, quoique tenue pauvre pour ce qui regarde la quantité des idées, soit aussi réglée qu'il se pourra. Dans ces enfants rares où la partie juge du moral se manifeste clairement, on devra perfectionner toutes les autres facultés autant que possible. Dans un enfant où la velléité sera violente, l'imagination vive, et la sensibilité morale foible, il faut apauvrir toutes les facultés pour prévenir le mal, ou bien, il faut tâcher à dompter cette velléité fougueuse par des obstacles continuels et imprévus, et en même temps perfectionner l'intellect autant que possible, pour que les idées dans l'imagination s'accoutument à l'ordre. Enfin il faut observer que la velléité, ou le degré de la force de vouloir ne peut être ni augmentée ni diminuée dans elle-même, mais qu'on peut l'exercer ou en rendre l'activité plus ou moins fréquente, par des motifs qu'on puise dans l'imagination ou dans le moral; que la sensibilité morale, le present le plus beau et le plus funeste que nous tenons des mains des Immortels, est celle de nos facultés qui demande le plus de soin. Lorsqu'elle est forte et vive elle nous trompe. Le moindre objet de pitié réel ou apparent l'attire. Elle se tourne avec facilité vers la miséricorde, la bienfaisance, et le soulagement des autres. Nous la laissons sans bride avec plaisir, puisqu'alors ses effets ont l'apparence de vertu par le bien qui en resulte; mais une fois en liberté, la moindre offense apparente ou réelle l'attire avec la même violence, et sa haine, sa colère, et sa vengeance sont des vices bien plus réels, que sa pitié vive et

930 humaine] *P* humain 942 où] *JJ²WM* chez qui 944 où] *JJ²WM* dont
 946 à] *JJ²WM* de 953 tenons] *JJ²WM* tenions | des¹] *n* de 954 forte] *n* fort
 956 soulagement] *n* sougement

937 que] *q* qu'il sera [*≠ P*] 939 autant que possible] *qP* avec le même soin 941 Dans] *qP*
 add. ¶ 943 possible] *qP* l'on pourra | un enfant] *qP* celui 957 puisqu'alors] *qP* parce
 qu'alors 959 l'attire] *qP* l'excite

Was die Erziehung anbetrifft: so kannst Du, wenn Du es als Grundlage annimmst, daß diese vier Fähigkeiten das Wesentliche der menschlichen Seele in diesem Leben ausmachen, in einem Kinde, diese vier Theile, leicht und jeden besonders studieren, und den Gehalt, und die gegenseitigen Unvollkommenheiten derselben kennen lernen, und dann kannst Du diese Fähigkeiten, auf solche Art, gegen einander modificiren, daß das möglichst größte Gut, und das möglichst kleinste Uebel daraus entspringt. Wenn eine Seele eine schwache Willenskraft, die sich nicht zu bestimmen weiß, hat, und die moralische Reizbarkeit derselben klein scheint: | so muß man die Einbildungskraft, welche die Regiererin und Beherrscherin der Willenskraft seyn wird, nicht bereichern. Man muß, äußerst sorgfältig, die Ideen, welche sie aufnehmen soll, auswählen, und, zu gleicher Zeit, den Verstand, welcher sie zusammensetzt und vergleicht, so sehr, als möglich, vervollkommen, damit diese Einbildungskraft, welche einst das Ganze beherrschen wird, ob sie gleich, in Ansehung des Vorraths von Ideen, so arm als möglich gehalten worden ist, dabey dennoch so gut eingerichtet und geordnet, als nur möglich, sey. Bey den seltnen Kindern, welche den richtenden Theil des moralischen Sinnes vorzüglich zu haben deutlich sehen lassen, muß man alle übrige Fähigkeiten aufs höchste zu vervollkommen suchen. Bey einem Kinde, dessen Willenskraft heftig, dessen Einbildungskraft lebhaft, und dessen moralische Empfindbarkeit schwach ist, muß man alle Fähigkeiten arm machen, um den Uebel zuvor zu kommen; oder, man muß diese feurige Willenskraft, durch unaufhörliche, und nicht vorher zu sehende Hindernisse zu bändigen streben, und zu gleicher Zeit den Verstand, auf das möglichste, vervollkommen, damit die Ideen der Einbildungskraft sich an Ordnung gewöhnen. – Mit einem Wort, Du mußt bemerken, daß die Willenskraft, oder der Grad der Stärke im Wollen, an sich selbst, weder vermehrt, noch vermindert werden kann; aber, daß man ihn, durch Bewegungsgründe, welche man aus der Einbildungskraft, oder aus dem moralischen Sinn nimmt, zu üben, oder seine Wirksamkeit zu vermehren, oder zu vermindern vermag; – daß die moralische Reizbarkeit, dieses schönste, und unglücklichste aller Geschenke, die wir aus der Hand der Götter erhalten haben, diejenige aller unsrer Fähigkeiten ist, welche die mehrste Sorgfalt erfordert. Ist sie stark und lebhaft: so hintergeht sie uns. Der kleinste Gegenstand des wahren, oder scheinbaren Mitleides zieht sie an sich; sie wird höchst leicht zur Barmherzigkeit, und Wohlthätigkeit, und zur Unterstützerin Anderer. Wir lassen ihr mit Vergnügen den Zügel schießen, weil ihre Wirkungen alsdann, vermittelt des Guten, das daraus entspringt, den Anschein von Tugenden haben; aber, ist sie einmal ohne Zaum: so stürzt sie auch, mit eben so vieler Heftigkeit, sich auf die geringste, wirkliche, oder schienbare Beleidigung, und ihr Haß,

V.II.334

V.II.335

V.II.336

P 634 tendre ne fût une vertu réelle. Il s'ensuit que cette sensibilité ne doit jamais
marcher seule et sans le juge et l'intellect à ses côtés, car elle maîtrise la
velléité beaucoup plus despotiquement que l'imagination la plus vive; et ce
n'est qu'accompagnée du juge moral et de l'intellect qu'elle est la mère de
toutes les vertus, et qu'elle décore la sagesse; que cette partie juge du moral 965
ne peut être perfectionnée dans elle-même, mais qu'on peut en rendre
M.II.136 l'activité plus ou moins fréquente en offrant à la sensibilité morale des objets
choisis à cette fin; que l'intellect peut être perfectionné par un exercice
ou continu ou violent, et que l'imagination s'enrichit par le travail, et se
perfectionne par les opérations de l'intellect. 970

Si vous regardez à l'utilité qui résulte de cette théorie pour nous même,
vous verrez avec quelle précision et avec quelle facilité nous pouvons parve-
nir aux vraies sources de nos vices et de nos défauts quelque profondément
cachés qu'ils puissent être, et nous trouverons tout à côté les vrais moyens
qu'il faudra prendre pour nous rectifier. Lorsque nous jugons des autres par 975
cette théorie, des circonstances inconnues nous induisent en erreur, mais
dans nous même toute relation est connue. Si pour nous perfectionner nous
même il falloit comparer nos facultés à celles de Codrus,* de Solon* ou de
Pericles,* j'avoue que nous ne saurions pas trop nous fier sur l'impartialité
de notre jugement, mais il s'agit de notre bonheur et de notre perfection 980
individuelle, ce qui ne demande que la connoissance de la force ou de la fo-
iblesse reciproque de nos facultés, telles qu'elles puissent être: leur richesse
dépend des Dieux. Parvenus à cette connoissance, il faut un travail rude
dans le commencement, mais qui bientôt cesse de l'être, et nous fait trou-
ver la plus parfaite aisance dans une activité uniforme. Il faut empêcher 985
qu'aucune de ces facultés prenne l'empire sur les autres. Il faut qu'elles
ne se heurtent, ou ne se chocquent, ni ne se contredisent pas. Il faut leur
apprendre à marcher de front, à s'aimer, à se respecter, à se secourir, à faire
un Tout harmonieux ensemble. Voilà la perfection où l'homme peut parve-
nir par ses propres forces avec les facultés qu'il se connoit déjà. Sa perfection 990
et son bonheur est l'harmonie dont je vous parle, et comptez, mon cher
Socrate, que ce n'est pas sur les crimes ou sur les belles actions que Minos*

967 ou] *n* au 968 à cette] *J'* à à cette (*ditt.*) 969 et que] *n* et 971 nous même]
JJ²WMP nous-mêmes 977 nous même] *JJ²WMP* nous-mêmes 977-978 nous même]
JJ²WMP nous-mêmes 979 saurions] *JJ²WM* pourrions 987 ni ne] *P* ni

961 ne fût] *qJJ²WMP* n'est 962 juge] *qP add.* moral 964 est] *q* peut être [*≠ P*]
965 qu'elle décore] *q* décorer [*≠ P*] 976 nous induisent] *qP* peuvent nous induire
979 sur] *qP* à 986 prenne] *qJJ²WMP* ne prenne 987 ou] *qP om.*] *JJ²WM* ni | pas]
qJJ²WMP om. 989 un ... ensemble] *qP* ensemble un Tout harmonieux 991 est] *qP* sont

ihr Zorn, ihre Rache sind viel wahrere Laster, als ihr lebhaftes und zärtliches Mitleid wahre Tugend war. Hieraus folgt, daß diese moralische Reizbarkeit
 1155 nie sich allein überlassen werden darf, sondern den richtenden Theil derselben und den Verstand immer zur Seite haben muß; denn, sie beherrscht die Willenskraft viel despotischer, als diese von der lebhaftesten Einbildungskraft beherrscht werden könnte, und, nur unter Begleitung des moralischen Richters und des Verstandes, wird sie zur Mutter aller Tugenden, und zur
 1160 Zierde der Weisheit. – Der richtende Theil des moralischen Sinnes kann, an | sich selbst, nicht vervollkommen werden; aber, die Wirksamkeit desselben V.II.337 kann man vermehren oder vermindern, indem man, zu dem Ende, der moralischen Reizbarkeit ausgesuchte Gegenstände darbietet. Der Verstand ist, vermittelt einer immerswährenden oder angestregten Uebung, der Ver-
 1165 vollkommung fähig; und die Einbildungskraft bereichert sich durch Arbeit, und vervollkommt sich durch die Wirkungen des Verstandes.

In Ansehung des Nutzens dieser Theorie für uns selbst, so siehst Du, mit wie vieler Richtigkeit und Leichtigkeit wir zu den wahren Quellen unserer Laster und unserer Gebrechen, so tief verborgen sie auch immer seyn
 1170 mögen, gelangen können; und wie wir, ihnen abzuhelpen, zugleich die wahren Mittel zur Hand finden. Wenn wir andre, nach dieser Theorie, beurtheilen: so können unbekannte Umstände uns in Irrthümer stürzen; aber, in uns selbst kennen wir jedes Verhältniß. Wenn wir, um uns | zu vervoll- V.II.338 kommen, unsre Kräfte, mit den Kräften des *Codrus*, des *Solon*, des *Perikles*,
 1175 zu vergleichen hätten: so gesteh' ich, daß wir der Unpartheylichkeit unserer Urtheilskraft nicht sehr trauen dürften; aber, es ist die Rede von unserer individuellen Glückseligkeit und Vollkommenheit; und hierzu wird nichts erfordert, als die Kenntniß der gegenseitigen Stärke und Schwäche unserer Kräfte, wie diese immer beschaffen seyn mögen. Das Mehr oder Weniger hängt von
 1180 den Göttern ab. Sind wir zu dieser Kenntniß gelangt: so haben wir, anfänglich, zwar eine saure Arbeit vor uns; aber, bald höret sie auf, diese zu seyn, und wir finden dann, in einer fortwährenden Thätigkeit, die vollkommenste Leichtigkeit. Man muß verhindern, daß keine dieser Fähigkeiten der andern zu Kopfe wachse; sie dürfen nicht einander im Wege seyn, nicht gegen einan-
 1185 der laufen, nicht sich widersprechen, man muß sie lehren, neben einander fortzurücken, sich zu lieben, zu ehren, sich, | gegenseitig, Hülfe zu leisten, V.II.339 und ein harmonisches Ganze unter sich auszumachen. Dieses da ist die Vollkommenheit, zu welcher der Mensch, durch seine eigenen Kräfte, mit denjenigen Fähigkeiten gelangen kann, welche er itzt schon besitzt. Seine
 1190 Vollkommenheit und seine Glückseligkeit entspringen aus dieser Harmonie, deren ich erwähnt habe; und Du kannst darauf rechnen, mein lieber *Sokrates*, daß *Minos* und *Rhadamant* ihr Urtheil über die Seelen nicht nach

et Rhadamante* jugent les âmes dans les enfers : c'est sur le degré de cette harmonie qui mesure la pureté de la conscience et la vigueur de la vertu.

- M.II.137 A ces mots je me jettai sur la main de Diotime et en la baisant avec 995
transport, Diotime, lui dis-je, quel nom dois-je vous donner désormais, car
votre figure est humaine ? – Mon cher Socrate mon fils, me dit-elle, votre
amour pour la vérité vous a acquis toute ma confiance et mon intérêt. – Je
veux être vraie avec vous. – Vous me croyez avec le vulgaire un Être d'une
nature différente de la vôtre. Vous êtes dans l'erreur. Les Dieux plus justes 1000
dans la distribution de leurs dons, accordent aux hommes des facultés de
même nature, mais c'est dans l'intensité de leurs facultés et dans l'usage
qu'ils en font, qu'il faut chercher la cause des distances prodigieuses que
vous apercevez de l'homme à l'homme. Quant à nous autres Devins qui
paraissons plus élevés que le reste des mortels ; sachez que nous n'avons pas 1005
d'autre échelle pour monter à la hauteur où vous nous contemplez. Nous
sommes montés plus vite, et voilà tout notre avantage ; mais cet avantage
P 636 est grand. Il faut pour l'obtenir le courage et la volonté d'entreprendre un
grand travail, de la constance pour le soutenir, et de la force pour l'exécuter.
C'est avec des ailes semblables que quelques âmes heureuses s'élèvent. Elles 1010
se livrent tout entières au soin de se perfectionner. Elles se dégagent de
tout ce qu'il y a de terrestre et de périssable autour d'elles. Elles accélèrent
leur développement, et de nouveaux organes se manifestent. C'est alors que
nos rapports avec les Dieux deviennent plus immédiats, et que l'Univers
se manifeste à nous de plusieurs côtés qui sont encore dans le néant pour 1015
vous et pour les autres hommes. C'est alors que le brillant spectacle des
richesses de l'âme humaine se montre à découvert, et c'est alors enfin que
voyant les rapports des effets à leurs causes, nous pénétrons dans l'avenir, et
obtenons le titre mystique de Devins de ceux qui nous sentent sans pouvoir
nous comprendre. – Mon cher Socrate ! l'astre du jour qui ne voit que ce 1020
M.II.138 qu'il éclaire, n'a pas été toujours si brillant et si beau. A sa naissance il fut
enveloppé dans une croute opaque noire et épaisse ; mais la violence de ses

1005 nous] JJ²WM nous-mêmes 1010 des] n de 1011 tout] J' toutes | dégagent] n
d'égagent 1014 avec] WM avez 1019 le ... Devins] JJ²WM om. 1020 comprendre]
JJ²WM comprendre, le titre mystique de Devins

993 Rhadamante] q Rhodomante [≠ P] 1002 leurs] qP ces 1005 plus ... le] qP au dessus
du 1006 monter] qP nous élever 1009 grand travail] qP travail difficile 1010 s'élèvent]
qP s'élancent 1016 C'est] qP add. ¶ 1022 dans une] qP d'un | mais] qP add. dans la suite
des temps et des siècles,

den Verbrechen und den guten Handlungen derselben, sondern, nach dem Grade dieser Harmonie fällen; – diese ist es, welche von der Reinigkeit des Gewissens, und der Stärke der Tugend entscheidet.“ – –

1195 Bey diesen Worten (fuhr *Sokrates* fort) warf ich mich auf Diotime's Hand, und, indem ich sie mit Entzücken küßte, rief ich aus: O Diotime! mit welchem Namen soll ich, von nun an, Dich nennen; denn deine Figur ist mensch- | lich? – Mein lieber *Sokrates*, mein Sohn, erwiderte sie, Deine Liebe V.II.340

1200 zur Wahrheit hat Dir mein ganzes Zutrauen, meine ganze Theilnehmung gewonnen: ich will wahr gegen Dich seyn. – Du hältst, wie der ganze Haufe, mich für ein Wesen anderer Art; Du irrest Dich. Die Götter sind gerecht bey der Vertheilung ihrer Gaben, und geben allen Menschen Kräfte Einer Art. Aber, in dem Umfang dieser Fähigkeiten, und in dem Gebrauch, welchen die

1205 Menschen davon machen, muß man die Quellen des grossen Unterschiedes suchen, den Du zwischen Mensch und Menschen siehst. Was uns Seher und Seherinnen anbetrifft, die wir über den übrigen Theil der Menschen erhaben scheinen: so muß Du wissen, daß wir auf keiner andern Leiter zu der Höhe hinauf steigen, auf welcher ihr uns erblickt. Wir steigen schneller, und

1210 das ist unser ganzer Vorzug; aber freylich, ist dieser Vorzug groß. Um ihn zu erreichen, muß man Muth und Willen haben, eine große Arbeit zu un- | V.II.341

1215 ternehmen, Standhaftigkeit, sie auszuhalten, und Stärke, sie durchzusetzen. Auf ähnlichen Flügeln erheben sich einige glückliche Seelen. Sie überlassen sich gänzlich dem Triebe, sich zu vervollkommen; sie machen sich von Allem, was um sie her irdisch und vergänglich ist, los; sie beschleunigen ihre Entwicklung, und neue Organe zeigen sich. Alsdann werden unsre Verhältnisse mit den Göttern unmittelbarer, und wir entdecken an dem Weltall verschiedene Seiten, die für Dich, und andre Menschen, noch in dem Nichts sind; alsdann zeigt sich das glänzende Schauspiel der Schätze der menschlichen Seele in hellem Licht, alsdann sehen wir das Verhältniß zwischen

1220 Wirkung und Ursache, dringen dadurch in die Zukunft ein, und erhalten von denen, die uns hören und sehen, ohne uns zu begreifen, den geheimnißvollen Namen von Sehern. – Mein lieber *Sokrates*, das Licht des Tages, das nichts sieht, was nicht sein Licht von ihm hätte, ist | nicht immer so glän- V.II.342

1225 zend und so schön gewesen. Es war, wie es anfieng zu seyn, in eine schwarze,

feux internes, et l'énergie qu'il porta dans son sein, l'ont dégagé de ses
 croutes pendant la suite des temps et des siècles, et l'Univers se déploie
 à ses yeux. C'est là le plus parfait symbole de l'âme au moment qu'elle 1025
 dérive de l'activité de son auguste cause. Le plus beau travail de l'homme,
 Socrate, c'est d'imiter le soleil, et de se débarrasser de ses enveloppes dans
 aussi peu de siècles qu'il est possible. Et lorsque l'âme est toute dégagée elle
 devient toute organe. L'intervalle qui sépare le visible du sonore est rempli
 par d'autres sensations. Toutes les sensations se lient et font corps ensemble, 1030
 et l'âme voit l'Univers non en Dieu, mais à la façon des Dieux.

Lorsque Socrate avait parlé de la sorte, mon cher Hipponicus, nous fûmes
 tous affectés de différentes manières. Mnesarque ne paroissoit pas trop le
 comprendre. Damon dit que Diotime avait raison de placer la perfection dans
 l'harmonie. Cebes avait l'air d'un homme étonné de la soudaine apparition 1035
 d'une grande lumière, et Agathon dit,* je suis charmé, Socrate, des beaux
 discours de votre Diotime, mais ne trouvez-vous pas qu'il y a un grand rap-
 port entre le langage de la Philosophie et le Dithyrambe? Beaucoup, reprit
 Socrate, car tous les deux sont dictés par les Dieux, mais le Dithyrambe,
 mon cher Agathon, est inspiré par le Dieu des vins, et la Philosophie par 1040
 la Divinité de la Sagesse. Agathon vouloit repliquer, lorsque mon bon voisin
 Telecles vint frapper à ma porte en hurlant et me criant de toute sa force,
 Simon! Simon! venez à mon secours! ma pauvre épouse va rendre l'âme, que
 deviendrai-je moi avec mes pauvres enfants. Nous sortîmes tous, moi pour
 consoler mon pauvre Telecles, et eux en allant au Lycée, où Socrate et Aga- 1045
 thon ont continués, à ce que j'ai appris après, leur discours sur le Dithyrambe.

1023 ses] *JJ²WMP* ces 1024 pendant] *JJ²WM* dans | se déploie] *JJ²WM* s'est déployé
 1027 Socrate] *p* Socrxte 1032 de la sorte] *m²* ainsi 1033 différentes manières] *m²*
 différente manière 1035 de] *m²* à 1045 eux en allant] *JJ²WM* les autres pour aller
 1046 ont continués] *n* ont continué] *JJ²WM* continuèrent | discours] *JJ²WM* entretien

1023 porta] *qP* porte] *JJ²WM* portoit | l'ont dégagé] *qP* le dégagerent 1024 pendant ...
 siècles] *qP om.* 1025 à ... yeux] *qP* devant lui | C'est] *qP* Voilà 1028 Et lorsque] *qP*
 Lorsque | est toute] *qP* en est entièrement 1032 avoit] *qJ²WMP* eut 1041 Agathon] *qP*
 add. ¶ 1046 après] *qP* depuis] *JJ²WM* ensuite

dicke, undurchsichtige Schlackenrinde gehüllt; aber, die Glut seines innern Feuers, und die Energie, welche es in seinem Schooße trägt, haben es, in der Folge der Zeiten und der Jahrhunderte, von dieser Rinde befreyt; und das Weltall liegt itzt vor ihm ausgebreitet. Und dieses ist das vollkommenste Sinnbild der Seele! das würdigste Geschäft des Menschen, ist, der Sonne nachzuahmen, und sich von seinen Hüllen, in so wenig Jahrhunderten, als möglich, los zu machen. Und, ist die Seele gänzlich davon befreyt, so wird sie ganz Organ. Der Zwischenraum, der das Sichtbare von dem Hörbaren trennt, wird mit andern Sensationen ausgefüllt; alle Sensationen knüpfen sich an einander, und machen *Ein* Ganzes aus, und die Seele sieht das Weltall nicht, als die Gottheit es sieht, aber doch nach Art der Gottheit. – – |

Diese Rede des *Sokrates*, mein lieber *Hipponicus*, afficirte uns alle auf verschiedene Art. *Mnesarch* schien ihn am wenigsten zu verstehen; *Damon* meynte, daß *Diotime* Recht gehabt hätte, die Vollkommenheit in die Harmonie zu setzen; *Cebes* hatte das Ansehen eines, von der plötzlichen Erscheinung eines großen Lichtes, in Erstaunen gesetzten Menschen, und *Agathon* sagte: ich freue mich, *Sokrates*, der schönen Gespräche Deiner *Diotime*; aber, findest Du nicht, daß es, zwischen der Sprache der Weltweisheit, und dem Dithyramben eine große Gleichheit giebt? – Eine große, erwiderte *Sokrates*; denn alle beyde werden durch die Götter eingegeben; aber der Dithyrambe, mein lieber *Agathon*, durch den Gott des Weines, und die Philosophie durch die Göttinn der Weisheit. – *Agathon* wollte antworten; aber, mein guter Nachbar, *Telekles*, pochte mit vielem Geschrey an meine Thüre, und rief aus allen Kräften: Simon, Simon, zu Hül- | fe! Meine arme Frau will verschieden, was wird aus mir, und meinen armen Kindern werden! – Ich eilte, den armen *Telekles* zu trösten, und sie giengen in das Lykäum, wo *Sokrates* und *Agathon*, wie ich nachher gehört, ihr Gespräch über den Dithyramben fortgesetzt haben.

M.II.139, **Alexis ou de l'age d'or.**
P 272

— φίλοι μακάρεσσι Θεοῖσι
Θνήσκον δ' ὡς ὕπνῳ δεδμημένοι· ἐσθλὰ δὲ πάντα
τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
Ἄυτομάτη πολλὸν τε καὶ ἄφθονον.

5

A Riga,
chez Jean Frederic Hartknoch,
1787.

H [3], **Diocles à Diotime, bonheur.**
M.II.142,
P 274

Sage et sacrée Diotime! Me promenant un jour dans le temple de Saturne, 10
rien n'attira plus mon attention parmi les riches ornements qui brilloient
de tout côté, que le tableau célèbre qui représente les jouissances du siècle
de cette grande Divinité. De retour à Athenes, voulant donner à mes amis
quelque foible idée des impressions que cette peinture avait laissées dans
H [4] mon ame, je | tâchai d'imiter le pinceau de Zeuxis* dans ces discours; mais 15
comme je ne trouve rien dans ce siècle de fer à quoi je puisse confronter mon
ouvrage, afin de juger de sa valeur, je vous l'adresse avec priere de vouloir
bien l'évaluer; car s'il reste encore en deçà des Elysées* un type vrai de l'âge
d'or, je le chercherois vainement ailleurs que dans l'ame sainte et pure de
Diotime. | 20

H [5], **Alexis ou de l'age d'or.**
M.II.143,
P 276

Diocles. Alexis.

DIOCLES. Comment vous va, mon cher Alexis? Je ne vous ai vu de longtems.
Où allez vous?

2 Θεοῖσι] P Θεοῖσιν 3 ἐσθλὰ δὲ] 6–7 A ... Hartknoch] rs/J²WM om. 8 1787] J¹
MDCCLXXXVII] rs/J²WM om. 13 mes] J²W des 14 laissées] rs laissée 15 tâchai] J²
tâchois 16 comme] J¹J² om. | à ... puisse] rs pour 22 Dioclès. Alexis] J¹J²WP Dioclès et
Alexis 23 Je] rs je

Alexis oder vom goldnen Zeitalter.

V.III.1

— φίλοι μακάρεσσι Θεοῖσι
Θνήσκον δ' ὡς ὕπνῳ δεδμημένοι· ἐσθλὰ δὲ πάντα
Τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
5 Ἀυτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον.

Mit einer Kupfertafel.
(Gedruckt im Jahre 1787.)

Diokles an Diotime.

V.III.3

Weise und göttliche Diotime! Als ich einst im Tempel des Saturnus her-
10 umgieng, zog unter den reichen Zierrathen, welche mir von allen Seiten
entgegenglänzten, vorzüglich das berühmte Gemälde, welches die Freuden
des saturnischen Zeitalters vorstellt, meine Aufmerksamkeit an sich. Bei
meiner Zurückkunft nach Athen wollte ich meinen Freunden einen schwachen
Begriff von den hiervon in meinem Gemüthe zurückgebliebenen Ein-
15 drücken geben, und | suchte den Pinsel des Zeuxis in folgenden Gesprächen V.III.4
nachzuahmen. Ich finde aber in diesem eisernen Zeitalter kein Urbild, mit
welchem ich mein Werk zusammen halten könnte, um seinen Werth zu
bestimmen. Ich schicke es dir, und bitte dich, es zu würdigen. Denn, wenn
diesseits des Elysiums ein ächtes Gepräg des goldnen Zeitalters übrig ist; so
20 würde ich es vergebens anderswo, als in Diotimens heiliger und reiner Seele
suchen. |

Alexis oder vom goldnen Zeitalter.

V.III.5

DIOKLES. Wie geht es dir, mein lieber Alexis! ich habe dich ja lange nicht
gesehen. Wo denkst du hinaus?

- H 6 *ALEXIS.* Je vais me promener du côté de Cynosarges,* et peut- | être 25
ensuite chez Demophoön,* qui donne un grand festin aujourd'hui auquel il
m'a invité. Voulez-vous être des nôtres? Je vous assure que vous connoissez
tous nos convives, et Demophoön se plaint amèrement de ce qu'il ne vous
voit point.
- DIOCLES.* Je ne le puis. Aristée est malade et j'ai promis de passer aujour- 30
d'hui quelque temps avec lui. – Asseyons nous ici; il fait chaud. – Je ne sçais
aucun endroit hors de la ville où l'on jouisse d'une fraîcheur plus agréable.
- H 7 Ensuite vous m'accompagne- | rez jusqu'à la maison d'Aristée: c'est votre
chemin.
- M.II.144 *ALEXIS.* Très volontiers, mon cher Diocles. – Mais n'est-ce pas Straton de 35
Lynde* qui va là?
- DIOCLES.* Oui, c'est lui.
- ALEXIS.* Il ne vous voit pas. – J'en suis bien aise, car j'aime toujours mieux
être seul avec vous.
- DIOCLES.* Sa vue me rappelle une question que je dois vous faire. Il m'a dit 40
que Simmias de Rhodes,* le Lyrique, est ici. Comme Simmias étoit l'ancien
ami de votre pere, je présume qu'il loge chez vous. Est-il ici? |
- H 8 *ALEXIS.* Non, il est attendu. – Mais je ne le verrai pas beaucoup.
- DIOCLES.* Pourquoi?
- ALEXIS.* – Franchement, je n'aime pas les Poètes. 45
- DIOCLES.* Mon cher Alexis, qu'Apollon* nous préserve! Qu'est-ce que
vous aimez donc?
- ALEXIS.* Vous en serez émerveillé tant qu'il vous plaira, mais depuis que
vous m'avez donné le goût de la Philosophie de Socrate, je ne sçaurois qu'y
faire; je suis le serviteur de ces Messieurs. 50
- H 9 *DIOCLES.* Croyez-vous que Socrate | n'étoit pas poète, et qu'Orphée, Hési-
ode et Homere n'étoient pas philosophes?
- ALEXIS.* C'est comme poètes que je leur veux du mal. Ils amusent pour
quelques instants, mais on n'y trouve guere que des mensonges et des fables.
La belle vérité est toute nue par sa nature, et tout ornement qui la couvre, 55
est une tache qui en diminue l'éclat.

27 m'a] rs m'avait 30–31 aujourd'hui ... lui] rs quelque temps chez lui aujourd'hui
32 l'on jouisse] rs on jouit 33 Ensuite] r Après] s) après | votre] rs dans votre 40 une ...
faire] rs que je dois vous faire une question 42 présume] rs compte 44 Pourquoi] rs
Pourquoi, pas? 46 qu'Appollon] r qu'Appllon 48 Vous ... depuis] rs Oui, etonnez vous
tant qu'il vous plaira. Depuis 54 trouve] rs profite 56 en diminue l'éclat] rs diminue sa
splendeur

25 *ALEXIS.* Ich will nach dem Cynosarges spazieren gehen, und hernach vielleicht zum Demophoon. Er giebt heute ein grosses Gastmal, wozu ich eingeladen bin. Willst du nicht dabei seyn? Soviel versichere ich dich, du kennst die Gäste alle, und Demophoon beklagt sich bitterlich, daß du gar nicht zu ihm kömmst. |

30 *DIOKLES.* Für jetzt kann ich nicht. Aristäus ist krank, und ich habe ver- V.III.6
sprochen, ihm heute einige Zeit Gesellschaft zu leisten. – Wir wollen uns hier niedersetzen, es ist warm. – Ich weis keine Gegend vor der Stadt, wo man eine so angenehme Kühlung genießt. Hernach begleitest du mich bis an des Aristäus Wohnung. Dein Weg trägt ohnedem dort vorbei.

35 *ALEXIS.* Sehr gern, lieber Diokles. Sieh, geht dort nicht Strato von Lindus?
DIOKLES. Ja, er ist es.

ALEXIS. Er sieht uns nicht. Das freuet mich, denn ich bin immer lieber allein mit dir.

DIOKLES. Sein Anblick erinnert mich aber doch an etwas, um das ich dich
40 fragen wollte? Er hat mir gesagt, Simmias von Rhodus, der Lyriker, sei hier. | V.III.7
Da Simmias ein alter Freund deines Vaters war, so vermuthe ich, daß er bei dir absteige. Ist er wirklich hier?

ALEXIS. Nein: man erwartet ihn aber. Ich werde mich jedoch nicht viel mit ihm abgeben.

45 *DIOKLES.* Warum?

ALEXIS. Um es aufrichtig zu gestehen, ich kann die Dichter nicht wohl leiden.

DIOKLES. Bewahre uns Apollo, lieber Alexis! was kannst du denn sonst leiden?

50 *ALEXIS.* Wundere dich immerhin. Genug, seitdem du mir den Geschmack an der Philosophie des Sokrates beigebracht hast; so kann ich nichts dazu, wenn ich keinen Sinn mehr für dergleichen habe.

DIOKLES. Glaubst du, Sokrates sei kein Dichter, und Orpheus, Homer, und Hesiodus seien keine Philosophen gewesen? |

55 *ALEXIS.* Als Dichter aber mag ich sie nicht leiden. Sie unterhalten zwar V.III.8
auf einige Augenblicke, aber es besteht aus eitel Lüge und Fabelwerk. Die schöne Wahrheit ist ihrer Natur nach ganz nackt, und jeder Schmuck, womit man sie bedeckt, ist ein Flecken, der ihren Glanz verringert.

M.II.145 *DIOCLE*. Mon cher Alexis, c'est parceque vous la comparez à la Vénus
 H 10 de l'Olympe que vous jugez ainsi. Si vous la compariez à | une médecine
 salulaire, mais amere à proportion, vous conviendriez que pour la faire
 avaler il faut du miel ou de la dorure. Votre comparaison peut être juste et 60
 vraie parmi les Dieux, mais la mienne convient mieux à la nature de nous
 autres mortels.

ALEXIS. Cela se pourroit : mais je ne me plains pas des poètes lorsqu'ils
 me donnent des vérités dans leur langage ; je suis indigné lorsqu'ils veulent
 me donner leurs rêves et leurs songes pour des vérités. 65

H 11 *DIOCLE*. Si leurs rêves et leurs son- | ges sont vraisemblables, ils peuvent
 du moins représenter des vérités.

P 278 *ALEXIS*. Je l'avoue. Mais ils ne le peuvent pas lorsqu'ils sont extrava-
 gants et absurdes. Je passe à Hésiode et Homere toute leur Théogonie, et
 ce qu'ils racontent des Dieux qu'ils se créent, et que je ne connois pas ; 70
 mais lorsqu'ils me débitent des extravagances au sujet des êtres que je
 connois, je me fâche. Rappelez vous, je vous prie, le tableau de l'âge d'or

H 12 d'Hésiode, lorsqu'il nous dit : « que sous le regne de Saturne | les hommes
 vivoient comme des Dieux, dans une paix profonde ; dans un parfait repos
 sans travail et sans peine ; que la vieillesse n'avoit point d'incommodités ; 75
 qu'étant toujours également dispos, ils jouissoient toujours également dans
 leurs fêtes de leur amour mutuel ; que la terre leur fournissoit abondam-
 ment à peu de fraix tous les fruits qu'ils pouvoient désirer ; qu'ils étoient
 chéris des Dieux immortels, et qu'ils mouroient comme accablés d'un pro-

M.II.146, fond sommeil. »* Croyez-vous, mon | cher Diocles, que les hommes avec 80
 H 13 lesquels nous vivons, qui se haïssent, se trahissent, et s'entretuent pour le
 plus vil intérêt, soient susceptibles d'un état de bonheur tel qu'Hésiode nous
 le dépeint ?

DIOCLE. Non pas les hommes avec lesquels nous vivons ; mais ceux qui
 vivoient alors. 85

ALEXIS. Croyez-vous que ces hommes d'alors pouvoient jamais produire
 une génération telle que la nôtre, et que la nature humaine se pouvoit
 abâtardir de la sorte ?

H 14 *DIOCLE*. La nature humaine n'est | pas abâtardie, et l'âge d'or d'Hésiode
 n'est pas un mensonge. 90

57 parceque] rs puisque 68–69 ils ... absurdes] rs lorsqu'ils sont extravagants et absurdes,
 ils ne le peuvent pas 70 et] rs om. 71 débitent] rs disent 72 prie] rs en prie | de l'âge
 d'or] s om. 76 toujours] MP om. 82 susceptibles] rHM suceptibles 83 dépeint] rs
 raconte 84 Non pas] r Non

DIOKLES. Mein lieber Alexis, so urtheilst du, weil du sie der Venus Urania vergleichst. Vergleichst du sie einer zwar heilsamen, aber eben so bittern
 60 Arznei; so würdest du gestehen, daß Honig oder Uebergoldung dazu gehört, wenn wir sie hinunterschlucken sollen. Wahr und passend mag dein Gleichniß sein für die Wahrheit unter den Göttern: Das meinige ist demjenigen angemessener, was die Wahrheit nothwendig für uns Sterbliche ist.

65 *ALEXIS.* Das mag seyn. Allein ich klage nicht über die Dichter, wenn sie mir | Wahrheiten in ihrer Sprache mittheilen. Dann zürne ich, wenn sie mir V.III.9 ihre Träume und Hirngespinnste für Wahrheiten aufschwätzen wollen.

DIOKLES. Wenn ihre Träume und Erdichtungen wahrscheinlich sind; so können sie wenigstens Wahrheiten darstellen.

70 *ALEXIS.* Wahr; aber mit nichten, wenn sie ausschweifend und ungereimt sind. Ich lasse dem Hesiodus und Homer ihre ganze Theogonie hingehn, auch alle Märchen von ihren selbstgeschaffenen Göttern, die ich nicht kenne. Wenn sie aber über Dinge, die ich kenne, Ungereimtheiten vorbringen: so werde ich böse. Erwinnere dich einmal des Hesiodischen Gemäldes
 75 vom goldnen Zeitalter, wo dieser Dichter uns sagt: „Unter der Regierung des Saturnus lebten die Menschen, göttergleich, in tiefem Frieden, in vollkommener Ruhe, ohne Arbeit und ohne Kummer: das Alter war frei von Beschwerden: sie | waren immer gleich aufgelegt, und gleich daher der V.III.10 Genuß, den gegenseitige Liebe ihnen bei ihren Festen gewährte: ihnen lieferte die Erde ohne Anstrengung liebliche Früchte in Fülle; sie waren Lieb-
 80 linge der Unsterblichen, und ihr Hinscheiden war, wie Ueberwältigung von einem tiefen Schlafe.“

Glaubst du, lieber Diokles, die Menschen unsrer Zeit, die einander eines schnöden Gewinns wegen hassen, hintergehen, morden, seien für das von
 85 Hesiodus hier geschilderte Glück empfänglich?

DIOKLES. Die jetzigen freilich nicht; wohl aber die damaligen.

ALEXIS. Hätten diese damaligen Menschen wohl so ein Geschlecht, wie das unsrige ist, erzeugen, und die menschliche Natur so sehr aus der Art schlagen können?

90 *DIOKLES.* Die menschliche Natur ist nicht aus der Art geschlagen, und die | goldne Zeit des Hesiodus ist nicht erlogen. V.III.11

ALEXIS. Voilà ce qui me paroît extraordinaire. – Si vous pouvez me prouver la vérité de ces deux assertions, je me raccommode avec Hésiode; car à vous dire vrai, ce qui m'a donné le plus d'humeur contre lui, c'est la comparaison que j'ai faite du tableau des hommes de son âge d'or, avec la corruption présente de ces mêmes hommes et le désordre affreux de leur société. 95

H 15 DIOCLES. Je sentois bien qu'il entroit un peu de misantropie dans votre fait. – Mais je tâcherai de vous en guérir, si vous voulez me donner un peu d'attention.

M.11.147 ALEXIS. Volontiers. 100

DIOCLES. Pouvez-vous vous figurer le globe de la terre peu de temps après qu'il fut sorti du sein de la nature, et oublier pour un instant que vous l'habitez?

ALEXIS. Oui sans peine.

DIOCLES. Voyons si vous le pouvez. – Vous voyez ce globe peuplé d'animaux. Trouvez-vous de la différence entre ces animaux? 105

H 16 ALEXIS. Oui, assurément. Ils diffèrent en figure, en grandeur, en force, et en manière de vivre.

DIOCLES. Et comment différent-ils? – Qui en est le plus grand, par exemple? 110

ALEXIS. L'éléphant m'en paroît le plus grand et le plus sage; le lion le plus fort et le plus courageux; l'homme le plus délié dans les mouvements de son corps et le plus craintif; le renard le plus rusé, et ainsi du reste.

DIOCLES. Cette terre appartient-elle à tous ces animaux en commun, ou bien à quelques-uns d'entre eux? | 115

H 17 ALEXIS. Elle n'appartient à aucun d'entre eux; ou proprement elle appartient à chaque animal, en tant qu'il peut en faire usage pour satisfaire aux besoins de sa nature.

DIOCLES. Mais tous ont-ils le même droit sur cette terre ou sur ce qu'elle produit? 120

P 280 ALEXIS. Oui tous; c'est-à-dire chacun à proportion de ce qu'il peut, et le lion leur fait souvent sentir cette vérité.

DIOCLES. Je le crois; mais sur ce pied là ils doivent vivre très mal ensemble?

94 j'ai faite] rs je fis 97 sentois] rs sentai | entroit] rs y avoit 102 fut] rs étoit
106 Trouvez-vous] rs Voyez-vous 109 en] rs om. 111 m'en] rs me 115 bien] rs om.
116 aucun d'entre eux] rs personne 117 chaque animal] rs chacun d'eux, 119 Mais] rs
Ainsi 122 fait ... sentir] rs démontre souvent

ALEXIS. Das wäre! Wenn du mir diese zwei Behauptungen beweisen kannst, so söhne ich mich mit dem Hesiodus aus. Denn, die Wahrheit zu sagen, was ihn am meisten bei mir in Ungunst gebracht hat, ist die Vergleichung, die ich zwischen dem Gemälde der Menschen in seiner goldnen Zeit und dem gegenwärtigen Verderbniß der Menschen und der schrecklichen Unordnung ihrer Gesellschaft anstellte.

DIOKLES. Ich dachte wohl, daß ein bischen Menschenhaß dabei wäre. Ich will dich aber davon zu heilen suchen, wenn du mir einige Aufmerksamkeit vergönnen willst.

ALEXIS. Gern.

DIOKLES. Kannst du dir den Erdball vorstellen, wie er aussah, kurz nachdem er aus | dem Schooße der Natur hervorgegangen war, und auf einen Augenblick vergessen, daß du darauf wohnest? V.III.12

ALEXIS. Gar leicht.

DIOKLES. Wir wollen sehen. – Du siehst, diese Kugel ist mit Thieren bevölkert. Findest du einen Unterschied unter ihnen?

ALEXIS. Ja wohl. Sie sind an Gestalt, Größe, Stärke und Lebensart unterschieden.

DIOKLES. Wie weit sind sie unterschieden? welches ist zum Beispiel das größte unter ihnen?

ALEXIS. Mir dünkt der Elephant das größte und klügste, der Löwe das stärkste und muthigste, der Mensch das gelenkste und furchtsamste, der Fuchs das listigste, und so weiter. |

DIOKLES. Gehört die Erde allen diesen Thieren gemeinschaftlich, oder einigen derselben eigenthümlich zu? V.III.13

ALEXIS. Sie gehört keinem von ihnen, oder, genauer zu reden, sie gehört einem jeden in so weit, daß es solche zu Befriedigung seiner natürlichen Bedürfnisse gebrauchen kann.

DIOKLES. Haben aber alle gleiche Rechte auf die Erde und ihre Erzeugnisse?

ALEXIS. Alle, nämlich nach Verhältniß ihrer Kräfte, und der Löwe läßt sie diese Wahrheit nicht selten fühlen.

DIOKLES. Gut: auf diese Art müssen sie aber sehr uneinig leben?

M.II.148
H 18 ALEXIS. Non, cela va. Ils se font | à la vérité quelque mal d'espece à espece, 125
mais ceux de la même espece vivent assez paisiblement entre eux.

DIOCLE. Je suis charmé, mon cher Alexis, de la façon simple et pure dont
vous envisagez les choses. Vous avez le droit de comparer la vérité à la belle
Vénus toute nue, et j'ai eu tort de vous le reprocher. Mais dans votre tableau
l'homme ne paroît gueres jouer le premier rôle parmi les animaux. 130

H 19 ALEXIS. Non ; mais il n'y joue pas non plus le dernier. A tout pren- | dre, les
avantages particuliers de chaque espece se trouvent assez compensés dans
les autres especes, et l'une vaut bien l'autre.

DIOCLE. Ainsi la proportion entre l'homme et un autre animal dans
votre globe primitif est à peu près l'égalité ; c'est-à-dire l'un est à l'autre 135
comme un est à un ?

ALEXIS. Cela est assez juste.

DIOCLE. Revenez un instant de votre globe primitif, et jetez les yeux
sur ce globe tel qu'il est à présent ; trouvez vous encore la même proportion
entre les différentes especes d'animaux ? | 140

H 20 ALEXIS. Oui, par rapport aux animaux. – Quant à eux, il n'y a aucun
changement.

DIOCLE. Et par rapport à l'homme ?

ALEXIS. La différence est immense, je l'avoue. Je n'avois pas fait cette
reflexion. 145

DIOCLE. En dirois-je trop en avançant que cette proportion qui étoit au
commencement comme un à un, est à present comme un milliard à l'unité ?

M.II.149 ALEXIS. Non, sans doute. – En pouvoir et en sagacité l'homme a gagné à
l'infini ; et c'est pour son malheur peut-être. |

H 21 DIOCLE. C'est ce que nous verrons après, mon cher. Mais que concluez- 150
vous de ce prodigieux changement dans les hommes, tandis que les autres
animaux sont restés à leur place ?

ALEXIS. J'en conclus qu'il y a un principe quelconque de perfectibilité
adhérent à la nature de l'homme, et qui agit ou par une force de dehors, ou
par sa propre énergie. 155

125 à la vérité] rs bien 127–128 dont ... envisagez] rs de laquelle vous contemplez 129 eu]
r en 129–130 Mais ... animaux] rs Mais il paroît dans votre tableau que parmi les animaux
l'homme ne joue guere le premiere rôle 131 Non! ... plus] rs Non. Mais aussi n'y joue-t-il
pas 138 instant] W moment 141 par ... aux] rs pour les | Quant ... eux] rs Par rapport
aux animaux 144 La ... l'avoue] rs Je l'avoue la différence est immense 146 En dirois-je]
rs Dirois-je | avançant] rs disant 150–151 cher ... concluez-vous] rs Cher, mais qu'est ce
que vous concluez 153 J'en ... y a] rs Je n'en puis conclure qu'à

125 *ALEXIS.* Nein: es geht noch. Freilich giebt es Neckerei unter den verschiedenen Gattungen: Thiere von einerlei Gattung aber leben ziemlich friedlich beisammen. |

DIOKLES. Du fassest Alles mit einem so einfachen, reinen Blicke, lieber V.III.14
Alexis, daß es eine Freude ist. Du hast das Recht, die Wahrheit der schönen
130 *Venus* in völliger Nacktheit zu vergleichen: und ich hatte Unrecht, dich deswegen zu tadeln. Allein in deinem Gemälde scheint der Mensch eben nicht die erste Rolle unter den Thieren zu spielen?

ALEXIS. Nein, aber auch nicht die letzte. Im Ganzen genommen sind die besondern Vortheile einer jeden Gattung in den übrigen so ziemlich
135 ausgeglichen, und keine hat vor der andern viel voraus.

DIOKLES. Also steht in deiner Ur-Welt der Mensch zu einem andern Thiere ohngefähr im Verhältniß der Gleichheit: sie sind zu einander, wie eins zu eins.

ALEXIS. Es wird wenig fehlen. |

140 *DIOKLES.* Wende auf kurze Zeit deine Augen von der Ur-Welt wieder V.III.15
auf den jetzigen Erdball: findest du noch dieselbe Proportion zwischen den verschiedenen Thiergattungen?

ALEXIS. So viel die Theire betrifft, ja. In Rücksicht Ihrer hat sich nichts geändert.

145 *DIOKLES.* Aber in Rücksicht des Menschen?

ALEXIS. Ist, ich gestehe es, der Unterschied unermesslich. Ich hatte das nie erwogen.

DIOKLES. Wäre es wohl zuviel, wenn ich behauptete, daß die Proportion, die anfangs wie eins zu eins war, jetzt wie tausend Millionen zur Einheit sei?

150 *ALEXIS.* Gewiß nicht. – An Macht und Scharfsinn hat der Mensch unendlich gewonnen, und vielleicht zu seinem Unglücke. |

DIOKLES. Das wollen wir hernach sehen, Lieber. Was schließest du aber V.III.16
aus dieser erstaunlichen Veränderung, die, beim Stillstande der übrigen Thiere, mit dem Menschen vorgieng?

155 *ALEXIS.* Ich schließe daraus, daß die Natur des Menschen ein Princip der Vervollkommnung in sich schließe, welches durch den Anstoß von außen oder durch seine eigene Energie in Thätigkeit gesetzt wird.

DIOCLE. Y a-t-il quelque chose de semblable à ce principe dans d'autres espèces d'animaux?

H 22 *ALEXIS*. Non, rien absolument; | car tant de siècles auroient dû nous en faire appercevoir quelque chose.

DIOCLE. Voyons cependant ce que nous devons entendre par ce principe 160 de perfectibilité dans un animal. C'est à vous à le définir; vous l'avez mis en jeu.

ALEXIS. Ce principe suppose nécessairement deux choses: l'une, que la nature de l'animal est susceptible d'un état plus heureux que son état actuel; l'autre, la sensation d'un meilleur état que celui dont il jouit. 165

H 23 *DIOCLE*. Cela est très juste, mon cher | Alexis. Et ce principe consiste donc proprement dans le pouvoir de s'approcher de ce meilleur état?

P 282 *ALEXIS*. Oui, sans doute.

DIOCLE. Dirons-nous encore que les animaux sont absolument destitués de ce principe? 170

M.II.150 *ALEXIS*. – Il me semble à présent, que nous ne le pouvons pas, car l'état de l'animal au moment qu'il satisfait à ses desirs, est meilleur que celui du précédent où il desiroit encore. Or nous voyons qu'il a su se procurer cet état; par conséquent il a ce pouvoir dont vous parliez. |

H 24 *DIOCLE*. Cela me paroît incontestable, et voilà donc l'homme et l'animal 175 doués de ce même principe. Mais ce pouvoir, ce principe ne peut pas aller au delà de la sensation d'un meilleur état, puisqu'alors il manqueroit de but et de cause; ainsi ce principe va de pair avec cette sensation, et nous pourrions les confondre, tellement, que si nous sçavions la richesse des sensations d'un meilleur état dans deux espèces d'animaux, nous pourrions 180

H 25 en conclure à la force relative de ce principe dans chacune d'elles; et | sachant au contraire la force de ce principe, nous pourrions en conclure à la richesse réciproque de cette sensation du meilleur. Or si nous comparons les effets de cette perfectibilité chez nos Atheniens d'à présent, à ces mêmes effets du temps des Pelasges,* leurs peres, et ces effets encore à ceux dans 185 votre homme animal du monde primitif, nous voyons aisément la grande force de ce principe dans l'homme, et par conséquent la disproportion prodigieuse entre la richesse de la sensation du meilleur en lui, et | celle de cette sensation dans l'animal. Pour la cause de cette disproportion, nous la trouverions aisément dans une recherche de la marche naturelle de ce 190

158 auroient dû nous] *rs* nous auroient dû 164 est] *rs* soit 166 Cela ... juste] *rs* Parfaitement 167 ce meilleur état?] *rs* cet état meilleur. 179 les] *JJ²W* le 185 dans] *rs* chez 188 en lui] *rs* chez l'homme 189 dans] *rs* chez

DIOKLES. Giebt es auch bei andern Thiergattungen ein ähnliches Princip?

ALEXIS. Nein: schlechterdings nicht. Denn während so vieler Jahrhun-
160 derte hätten wir doch etwas davon wahrnehmen müssen.

DIOKLES. Laß uns doch sehen, was wir unter diesem Vervollkommnungs-
Princip bei einem Thiere zu verstehen haben. | Dir steht die Erklärung zu: V.III.17
denn du hast es ins Spiel gebracht.

ALEXIS. Ein solches Princip setzt nothwendig zwei Stücke voraus: erstens,
165 daß des Thieres Natur eines glücklichern Zustandes, als sein gegenwärtiger
ist, fähig sei: zweitens die Empfindung dieses bessern Zustandes.

DIOKLES. Ganz richtig, Freund Alexis. Und dieses Princip bestünde denn
eigentlich in dem Vermögen, diesem bessern Zustande sich zu nähern.

ALEXIS. Allerdings.

170 *DIOKLES.* Wollen wir noch den Thieren ein solches Princip gänzlich ab-
sprechen?

ALEXIS. Mich dünkt jetzt, wir können es nicht. Denn der Zustand des
Thieres im Augenblicke, wo es die Begierde befriedigt, ist besser, als im
vorhergehenden, wo es noch die Begierde fühlte. | Nun sehen wir, daß es sich V.III.18
175 diesen Zustand zu verschaffen wußte: folglich hat es das besagte Vermögen.

DIOKLES. Das scheint unwidersprechlich: und demnach ist das Thier mit
diesem Princip versehen, wie der Mensch. Dieses Vermögen, dieses Princip
geht aber nicht weiter, als die Vorstellung des bessern Zustandes geht, weil
es ihm sonst an Zweck und Ursache fehlen würde. Es hält also mit dieser
180 Vorstellung gleichen Schritt, und beide wechseln dergestalt unter einander,
daß wir, wenn uns die Menge solcher Vorstellungen bei zwei Thiergattun-
gen gegeben wäre, auf die verhältnißmäßige Stärke jenes Principis in einer
jeden von ihnen schließen könnten, und auf die verhältnißmäßige Menge
solcher Vorstellungen bei bekannter Stärke des gedachten Principis. Verglei-
185 chen wir nun die Wirkungen dieser Vervollkommbarkeit bei unsern jetzigen
Atheniensern mit denselben Wirkungen zur Zeit ihrer Vorältern, der Pe- | V.III.19
lasger, und diese mit den Wirkungen derselben an deinem Thier-Menschen
der Ur-Welt; so können wir leicht die Stärke dieses Principis bei dem Men-
schen, und hiemit den erstaunlichen Abstand zwischen ihm und den Thie-
190 ren in Rücksicht der Vorstellungen des Bessern ermessen. Die Ursache die-
ses Abstandes würden wir leicht finden, wenn wir den natürlichen Gang

principe de perfectibilité. Mais, Alexis, remettons cette tâche à un autre jour. Je ne veux pas faire du déplaisir à Demophoön, ni vous empêcher de jouir de sa fête.

M.II.151
H 27 *ALEXIS.* Homme injuste que vous êtes! Vous m'avez inspiré l'amour de la philosophie, et vous voulez maintenant que je la quitte pour une fête? Par 195
Socrate, continuez, et prouvez moi ce que vous m'a- | vez promis. Demophoön me saura gré de vous avoir préféré à son festin, et je suis sûr qu'il en feroit de même à ma place.

DIOCLE. Je crois aisément ce que vous dites; car je connois Demophoön depuis bien du temps. – Continuons donc, mon cher Alexis, et n'interrom- 200
pons plus notre course.

Quelle est, Alexis, la première sensation de l'animal qui vient de naître? Quelle est sa première modification, qui l'avertit de son existence?

ALEXIS. Autant que je puis me l'imaginer, c'est le plaisir ou la douleur. | 205

H 28 *DIOCLE.* Vous avez raison; mais proprement ce n'est pas ce que je vous demande. Le plaisir et la douleur sont déjà deux états déterminés. C'est jouir et souffrir. Ces deux états sont accidentels à l'animal et derivent de causes externes: il est passif dans tous les deux. Je demande, quelle est la première sensation qui lui manifeste sa velléité, sa faculté de pouvoir 210
vouloir?

ALEXIS. Dirai-je donc que c'est le desir ou la peine?

H 29 *DIOCLE.* C'est parfaitement bien répondre, à une particule près. C'est | le desir et la peine; car ces deux choses se confondent.

ALEXIS. Je ne vous comprends pas bien. 215

DIOCLE. – Pouvez-vous vous rappeler un moment de jouissance quelconque?

ALEXIS. Oui.

DIOCLE. Votre sensation dans ce moment vous paroît-elle une chose simple? 220

M.II.152,
P 284 *ALEXIS.* Elle m'a paru telle jusqu'ici.

H 30 *DIOCLE.* Cependant, mon ami, si vous y faites attention, elle doit être composée de deux sensations différentes, qui à la vérité se con- | fondent parfaitement dans ce moment et ne font qu'une sensation.

ALEXIS. Et quelles sont elles? 225

191 tâche] *rs* besogne 194 êtes] *H* êtes | inspiré] *rs* donné 195 la] *JJ²W* vous 197 je ...
sûr] *rs* je m'assure 198 à ma place] *rs* s'il le pouvoit 209 externes] *rs* exterieures
221 Elle ... jusqu'ici] *rs* Jusqu'ici elle m'a parue ainsi. 222 Cependant] *rs* Pourtant

dieses Vervollkommnungs-Princips untersuchen wollten. Doch diese Arbeit, Alexis, wollen wir auf einen andern Tag versparen. Ich will dem Demophoon keine Unlust verursachen, und dich nicht von seinem Freudenfeste abhalten.

195

ALEXIS. Ungerechter Mensch! Du hast mir die Liebe zur Philosophie eingeflößt, und willst jetzt, ich soll dich für ein Gastmal verlassen! Beim Sokrates, fahre fort, und beweise mir, was du versprochen hast. Demophoon wird es nicht übel nehmen, daß ich dich seinem Freudenfeste vorzog, und

200

sicherlich | würde er an meiner Stelle desgleichen thun.

V.III.20

DIOKLES. Das glaube ich dir leicht. Denn ich kenne den Demophoon von lange her. Wir wollen also fortfahren, mein Lieber, ohne unsern Lauf weiter zu unterbrechen.

205

Was, Alexis, ist die erste Empfindung des neugebornen Thieres, welches seine erste Modifikation, wodurch es seines Daseyns bewußt wird?

ALEXIS. So viel ich mir vorstellen kann, ist es Vergnügen oder Schmerz.

DIOKLES. Ganz recht. Das ist aber eigentlich meine Frage nicht. Vergnügen und Schmerz sind schon zwei bestimmte Zustände, Genießen und Leiden. Diese zwei Zustände sind an dem Thiere etwas zufälliges, und entstehen aus äußern Ursachen. In beiden verhält es sich leidend. Ich frage

210

nach der | ersten Empfindung, die ihm sein Willensvermögen wahrnehmbar macht.

V.III.21

ALEXIS. Soll ich sagen, es sei Begierde oder Unlust.

DIOKLES. Vollkommen richtig geantwortet, bis auf eine Partikel. Es ist Begierde *und* Unlust: Denn diese zwei Dinge fließen in einander.

215

ALEXIS. Ich verstehe dich nicht recht.

DIOKLES. Du kannst dir doch irgend einen Augenblick des Genusses zurückrufen?

ALEXIS. O, ja.

220

DIOKLES. Däucht dich deine Empfindung in einem solchen Augenblicke etwas einfaches?

ALEXIS. Bisher däuchte sie mich das.

DIOKLES. Gleichwohl, Freund, wenn du recht Acht giebst, so mußt du bemerken, daß | sie aus zwei verschiedenen Empfindungen bestehe, die sich

V.III.22

225

aber freilich in diesem Augenblicke zu einer einzigen vermischen,

ALEXIS. Aus welchen?

DIOCLES. Celle d'un besoin, et celle d'une chose qui satisfait à ce besoin. Lorsque ces deux sensations coexistent dans toute leur force et se confondent, il y a jouissance.

ALEXIS. Je vous comprends.

DIOCLES. Ainsi le désir, qui est la première sensation qui naît dans la nature de l'animal, est composé de la sensation d'un besoin quelconque, et de celle d'un objet quelconque qui pourroit y satisfaire; et par conséquent
H 31 avant la | jouissance, le désir est une peine. Si vous me demandez d'où viennent dans l'animal ces sensations de besoin, et d'un objet quelconque qui puisse le remplir, c'est une question d'une autre nature, et que nous reprendrons un jour. Mais comme il s'agit ici de faire une recherche sérieuse de la nature et de la marche de votre principe de perfectibilité dans tous les animaux, il faut commencer par trois choses.

1°. Par nous rappeler qu'un être borné quelconque ne sauroit exister par lui même. | 240

H 32 2°. Par nous rappeler une expérience qui ne s'est jamais démentie; savoir, que pour produire par le cours ordinaire de la nature un être quelconque qui ait la faculté de sentir et d'agir, il faut le concours de deux êtres de la même espèce, mais d'un genre différent.

M.II.153 3°. Par en conclure que chaque espèce d'animaux ou d'êtres sensibles et actifs bornés, a commencé par deux êtres de genre ou de sexe différent, qui devoient leur existence à quelqu'Agent d'une nature plus énergique et plus sublime. | 245

H 33 Si cette production des deux premiers êtres s'est faite par Jupiter lui même, dans le temps qu'il débrouilla le cahos informe qu'il avoit engendré dans l'espace infini, ou s'il confia ce magnifique ouvrage à la sage industrie du malheureux fils de Clymene;* c'est incertain, et nous pouvons en croire impunément ce qu'on dit que les Dieux en ont révélé à nos pères, ce qui en est consacré dans nos temples, ce que les devins et les prêtres nous en racontent, ou ce que les poètes inspirés nous en disent dans leurs chants immortels. | 250 255

H 34 *ALEXIS.* Je conviens parfaitement de votre vérité, de votre expérience, et de votre conclusion; mais permettez, mon cher Diocles, que je ne croie rien encore sur la foi des poètes.

DIOCLES. Tout comme il vous plaira; mais croyez au moins sur la foi de vos yeux que le premier désir que nous remarquons dans les hommes et 260

227 coexistent ... force] rs dans toute leur force coexistent 245 et] JJ²MW ou 251 infini]
rs infinie 252 c'est] JJ²W cela est 253 révélé] rs révélés 258-259 je ... encore] rs
jusqu'ici je ne croie rien 259 foi] r fois

DIOKLES. Aus der Empfindung eines Bedürfnisses, und aus der Empfindung einer Sache, wodurch solches befriedigt wird. Wenn diese beiden Empfindungen in ihrer ganzen Stärke zugleich da sind, und sich vermischen, so
230 entsteht ein Genuß.

ALEXIS. Jetzt erst verstehe ich dich.

DIOKLES. Demnach ist die Begierde, die erste Empfindung in der thierischen Natur, aus der Empfindung eines Bedürfnisses und aus der Empfindung eines ihm angemessenen Gegenstandes zusammengesetzt: folglich
235 ist vor dem Genuß die Begierde eine Unlust. Woher diese Empfindungen eines Bedürfnisses und seines | Gegenstandes in dem Thiere entspringen, V.III.23
ist eine ganz andre Frage, und wir werden einst darauf zurückkommen. Da es aber hier auf eine ernstliche Untersuchung über die Natur und den Gang deines Vervollkommnungs-Principis bei allen Thieren ankömmt, so müssen
240 wir von folgenden drei Punkten ausgehen:

1) Wir müssen uns erinnern, daß ein eingeschränktes Wesen nicht durch sich selbst seyn kann.

2) Uns einer durchgängigen Erfahrung erinnern: daß nämlich, im gewöhnlichen Laufe der Natur, zu Hervorbringung eines empfindenden und
245 selbstthätigen Wesens, die Vereinigung zweier Wesen derselben Gattung, aber verschiedenen Geschlechts erfordert werde.

3) Hieraus schließen, daß jede Gattung von Thieren oder empfindenden und selbstthätigen eingeschränkten Wesen von zwei Wesen verschiedenen Geschlechts angefangen habe, welche selbst ihr Daseyn der Handlung
250 irgend eines mit | größerer Kraft ausgerüsteten und erhabnern Wesens verdanken. V.III.24

Ob diese zwei Wesen Jupiter selbst damals, als er das formlose, im grenzenlosen Raume von ihm erzeugte Chaos ordnete, hervorgebracht, oder ob er dieses herrliche Werk der Weisheit und dem Kunstfleiß des unglücklichen Sohnes der Klymene übertragen habe, ist ungewiß, und wir können
255 immerhin über diesen Punkt glauben, was uns die Sage der Väter als eine Offenbarung der Götter überliefert, was die heiligen Denkmäler unsrer Tempel verkündigen, was Priester und Seher erzählen, oder was die begeisterten Dichter in ihren ewigen Gesängen uns lehren.

260 *ALEXIS.* Deine Wahrheit, deine Erfahrung, und deinen Schluß gesteh' ich vollkommen zu: Nur erlaube mir, lieber Diokles, daß ich noch zur Zeit nichts auf das Zeugniß der Dichter annehme. |

DIOKLES. Nach Belieben. Das aber wirst du wenigstens auf das Zeugniß
deiner Augen annehmen, daß die erste Begierde, welche wir bei Menschen V.III.25

dans les animaux, est une pente vers la nourriture. Le vivipare se tourne vers le sein de sa mere, l'ovipare vers quelqu'aliment plus grossier, et il s'ensuit
 H 35 incontestablement que l'animal | qui vient de naître, a en lui, d'une façon
 plus ou moins vague, ou plus ou moins déterminée, la sensation composée 265
 P 286 d'un besoin, et d'un objet qui pourroit le remplir. C'est cette sensation qui
 constitue le principe de perfectibilité dans tous les animaux, c'est cette
 sensation qui s'appelle l'instinct. Pour sa cause et son origine, comme je
 vous ai dit, nous en parlerons une autre fois; mais pour sa nature il faut
 l'approfondir ici. 270

Vous rappelez-vous ces beaux discours de Diotime sur les facultés de
 H 36 l'ame humaine, que Phédon | d'Elée* nous a transmis dans son Dialogue
 de Simon*?

M.II.154 ALEXIS. Si je me les rappelle! Je crois qu'ils ne s'effaceront pas plus de ma
 mémoire qu'ils ne le firent de celle de Socrate qui les rapporte. 275

DIOCLES. Je vois que vous vous les rappelez; j'en suis bien aise. Et remar-
 quons à présent que pour que cette sensation double d'un besoin et de
 son objet, produise quelqu'effet déterminé, il faut que ces sensations soient
 H 37 déterminées. Si nous considerons l'état de l'animal ou de l'homme dans |
 ces premiers instants de son existence, nous trouvons: 1°. Que son ima- 280
 gination n'est décorée encore que de ces deux sensations toutes seules.
 2°. Que le moral n'est rien. 3°. Que l'intellect n'a uniquement que ces deux
 sensations ou idées pour objets de son activité. 4°. Que la faculté de pouvoir
 vouloir n'a point de choix, car si elle avoit un choix, ce seroit entre la sensa-
 tion du besoin, et celle d'un objet qui le remplit. Mais ces deux sensations se 285
 confondent dans celle du desir; par conséquent la détermination de la vel-
 H 38 lité en volonté est | pure et simple et dirige naturellement la dernière vers
 la jouissance.

Vous voyez donc, mon cher, que dans ce cas, dans ces premiers moments,
 il ne sçauroit y avoir de la liberté dans l'homme ou dans l'animal. Son desir 290
 est unique. Son moral ne sçauroit lui faire sentir aucun devoir, ni son intellect
 lui montrer aucun rapport: une seule sensation, un seul but produit un seul
 effet. Mais aussitôt que l'homme avance en lumieres; que plusieurs idées ou
 H 39 sensations d'une force à peu près égale se placent dans l'imagi- | nation à
 côté de cette sensation primitive; toutes ses facultés trouvent de l'espace à 295
 se developper, à s'étendre, à s'exercer, et il se sent libre.

262 une] rs cette 264 en lui] rs dans soi 272 Phédon] rs Phoedon 274 ne ... plus] rs
 s'effaceront aussi peu 282 n'est] rs est 283 objets] r objet 287 dirige ... dernière] rs la
 dirige naturellement 293 plusieurs] r plusieurs 294 d'une ... près] rs à peu près d'une
 force

265 und Thieren wahrnehmen, ein Drang nach Nahrung sei. Das junge Säuge-
thier sucht die Zitzen der Mutter, das eierlegende irgend ein gröberes Futter:
und es folgt hieraus unwidersprechlich, daß das neugeborne Thier auf eine
mehr oder weniger bestimmte Art die gemischte Empfindung eines Bedürf-
nisses und eines Gegenstandes zu dessen Befriedigung in sich habe. Diese
270 Empfindung macht das Princip der Vervollkommnung bey allen Thieren aus,
und sie heißt Instinkt. Von ihrer Ursache und ihrem Ursprung werden wir,
wie gesagt, ein andermal sprechen: allein ihre Beschaffenheit muß hier von
Grund aus untersucht werden. Entsinnest du dich der schönen Reden Dio-
timens über die menschlichen Seelenkräfte, welche uns | Phädon von Elis in V.III.26
275 seinem Dialoge, Simon, überliefert hat?

ALEXIS. Ob ich mich ihrer wohl entsinne? Ich glaube, sie werden eben
so wenig in meinem Gedächtniß erlöschen, als sie in dem Gedächtnis des
Sokrates erlöschen, der sie dort erzählt.

DIOKLES. Ich sehe schon, daß du dich ihrer entsinnest. Das ist mir recht
280 lieb. Laß uns jetzt die Bemerkung machen, daß wenn diese doppelte Emp-
findung des Bedürfnisses und seines Gegenstandes eine bestimmte Wir-
kung hervorbringen soll, diese Empfindungen selbst bestimmt seyn müs-
sen. Betrachten wir den Zustand des Thieres oder des Menschen in den
ersten Augenblicken seines Daseyns, so finden wir: 1) daß seine Einbildung
285 ganz allein mit diesen zwei Empfindungen besetzt ist, 2) daß das Morali-
sche null ist, 3) daß der Verstand außer diesen zwei Empfindungen oder
Vorstellungen keinen andern Ge- | genstand seiner Thätigkeit, 4) daß das V.III.27
Willensvermögen keine Wahl hat. Denn sollte es wählen, so müßte es zwi-
schen der Empfindung des Bedürfnisses und des befriedigenden Gegenstan-
des wählen. Es fließen aber diese beiden Empfindungen in dem Begehren
290 in einander: folglich ist die Bestimmung des Willensvermögens zum Wol-
len ganz einfach, und richtet das letztere ihrer Natur nach auf den Genuß.
Bey solchen Umständen siehst du, mein Lieber, daß in diesen ersten Augen-
blicken keine Freiheit in dem Menschen oder Thiere statt finden kann. Seine
295 Begierde ist nur eine. Sein moralischer Sinn kann ihm keine Pflicht, sein
Verstand kein Verhältniß vorhalten: eine einzige Empfindung, ein einziger
Zweck, erzeugt eine einzige Wirkung. Wenn aber der Mensch einmal an Ein-
sichten zunimmt, wenn mehrere ohngefähr gleichstarke Vorstellungen oder
Empfindungen in der Einbildung neben diese ursprüngliche Empfindung
300 treten, so bekommen seine | gesammten Vermögen Spielraum zu ihrer Ent- V.III.28
wicklung, Ausbreitung, Uebung, und er fühlt sich frei.

278 erlöschen] Verloschen

ALEXIS. Je conçois votre idée. Mais voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense, et que je raisonne à la façon que vous me l'avez appris ?

M.II.155 DIOCLES. Oui assurément, mon ami.

ALEXIS. L'instinct consiste dans un desir, dans une sensation unique à la 300
H 40 vérité, mais composée de la sensation d'un besoin, et de celle | d'un objet
qui pourroit le remplir. Je vous l'accorde, et je vous accorde encore qu'étant
unique, il détermine la velléité nécessairement et d'une manière unique.
Si je suppose dans l'animal plusieurs desirs, plusieurs idées, plusieurs sen-
sations, toutes exactement de la même force, je conçois que la faculté de 305
pouvoir vouloir ne seroit déterminée en volonté que par elle même ; mais
comme je crois cette supposition fausse et absurde, ne s'ensuit-il pas que
toute idée prépondérante dans l'imagination, doive agir à peu près avec la
H 41 force | de l'instinct ? Et où en est alors cette liberté tant vantée ?

DIOCLES. Ce que vous dites là est fort juste ; mais tout ce que vous prouvez, 310
c'est qu'il y a peu d'hommes libres, et qu'il n'y a proprement que l'homme
sage qui le soit.

P 288 ALEXIS. Je vous supplie, mon ami, à moins que cela ne dérange trop vos
opérations pour me guérir, dites moi distinctement quel est le sage à votre
avis ? 315

DIOCLES. Le sage, mon cher Alexis, pour me servir de vos expressions,
H 42 c'est celui qui ne souffre point d'idées ou de sensations préponde- | rantes,
à moins que son intellect et son moral ne les aient approuvées après un
mûr examen. C'est celui qui n'est jamais asservi par son imagination ou sa
sensibilité morale ; celui qui ne se sert ni de l'une ni de l'autre que pour jouir, 320
ou pour en renforcer au besoin son activité, sa faculté de pouvoir vouloir.
Vous avez raison d'attribuer les actions de tous les animaux et de la plupart
des hommes, à quelques idées préponderantes qui assujettissent toutes leurs
facultés.*

M.II.156 Dans l'instinct proprement dit, | l'idée qui gouverne est absolument 325
H 43 préponderante, étant unique.

Dans le fanatisme elle l'est également. Lorsqu'à Delphes on mène la
Pythie* vers le trépied, et qu'elle s'approche avec repugnance du bassin
sacré où elle va se mettre pour recevoir le Dieu, tout son corps devient pâle
et bleme et elle tremble déjà de tous ses membres. Arrivée enfin à l'endroit 330
même où elle doit rendre les oracles, toutes ses facultés sont en désordre et
H 44 la quittent. Son corps se gonfle, ses poings se ferment, ses bras se démentent, |

302 et ... qu'étant] rs { Et parcequ'il est 307 s'ensuit-il] H ensuit-il 320 ni¹] rs om.
321 en] rs om. | au] rs dans le 323 leurs] rs les 332 démentent] s demèinent

ALEXIS. Ich verstehe dich. Allein, soll ich dir frei heraus sagen, was ich denke, und aus deinen eigenen Vordersätzen schließen?

DIOKLES. Gewißlich, mein Freund.

305 ALEXIS. Der Instinkt besteht in einer Begierde, in einer einzelnen, aber aus der doppelten Empfindung eines Bedürfnisses und seines Gegenstandes zusammengesetzten Empfindung. Ich räume dir dieses ein, räume dir auch ein, daß sie, weil sie eine einzige ist, auch den Willen nothwendig und auf eine einzige Art bestimme. Wenn ich bei dem Thiere mehrere Begierden,
310 mehrere Vorstellungen, mehrere Empfindungen, von ganz gleicher Stärke voraussetze: so sehe ich ein, daß das Vermögen zu wollen, nur durch sich | V.III.29 selbst bestimmt werden würde: da aber diese Voraussetzung, meines Erachtens, falsch und ungereimt ist: sollte hieraus nicht folgen, daß jede überwiegende Vorstellung in der Einbildung beinah mit der Kraft des Instinkts
315 wirken müsse? und wie steht es dann mit jener so sehr gerühmten Freiheit?

DIOKLES. Das ist ganz richtig, allein es ist damit weiter nichts bewiesen, als daß es wenig freie Menschen giebt, und daß nur der Weise es ist.

ALEXIS. Ich bitte dich recht sehr, Freund, wenn es der Kur, die du an mir bewirken willst, nichts verschlägt, sage mir doch bestimmt, welches ist denn
320 nach deiner Meinung der Weise?

DIOKLES. Der Weise, lieber Alexis, ist, um mich deines Ausdrucks zu bedienen, derjenige, der keine Vorstellungen oder Empfindungen überwiegend werden läßt, wofern nicht sein Verstand und mora- | lischer Sinn nach V.III.30 reifer Ueberlegung sie gebilligt haben, der nie von seiner Einbildung oder
325 seiner moralischen Empfindsamkeit unterjocht wird, der beide als Mittel ansieht, den Genuß zu erhöhen, oder seiner Selbstthätigkeit, seinem Willen mehr Schnellkraft zu geben. Du hast Recht, wenn du die Handlungen der Thiere und der meisten Menschen einigen überwiegenden, alle ihre Seelenvermögen beherrschenden Vorstellungen zuschreibst. Beim eigentlichen
330 Instinkt ist die herrschende Vorstellung überwiegend, weil sie die einzige ist.

Eben so ist es mit der Schwärmerei. Wenn zu Delphi die Pythia zum Dreifuß geführt wird, und sträubend der heiligen Vertiefung sich nähert, in die sie hinabsteigen soll, um den Gott einzuathmen; wird ihr ganzer Körper todtenblaß, und sie bebt schon an allen Gliedern. Gelangt sie nun zur Stätte
335 der Weissagung; so geräth ihr ganzes Selbst in Verwirrung; sie kömmt außer sich. Ihr Körper wird ausgetrieben, | ihre Fäuste ballen sich, ihre Arme fahren V.III.31

ses yeux enflammés roulent vaguement dans sa tête sans se fixer sur aucun endroit. La convulsion est universelle. Sa bouche ouverte est pleine d'écume, et la voix creuse et rauque qui sort du fonds de son sein, montre évidemment 335 que la Pythie n'est plus, et que c'est le langage ou du Dieu qui l'agite, ou de l'idée de ce Dieu qui la maîtrise.

Dans la fureur; voyez le fils de Telamon* écorcher le bétail qu'il prend pour Ulysse, ou les Atrides. L'infortuné Athamas* qui écrase son fils Léarque 340
H 45 et pour- | suit Ino et Melicerte les prenant tous pour des lions.

Dans la folie; voyez l'Athénien hypochondre (*a) qui se rend tous les jours au port de Pirée, et tient registre de tous les vaisseaux qui y entrent et qui en sortent, s'imaginant que ce sont les siens.

Quant au préjugé, sa force est terrible. C'est une idée forte, vive, isolée et éloignée des idées communes, qui se met dans la tête de l'enfant ou d'un 345 homme peu éclairé. Elle ne trouve dans ce cerveau tendre ou vuide aucunes
H 46 idées homologues avec les- | quelles elle pourroit être mêlée ou comparée. Toute isolée, elle y croît comme un chêne superbe au milieu des arbrisseaux
M.II.157 qui l'environnent de loin. – Mais, Alexis, n'avez vous jamais fait le voyage de l'île de Crete? 350

ALEXIS. Non, jamais.

DIOCLE. Lorsque vous arrivez à Gnosus, il n'y a point de Crétois qui ne vous montre avec un saint respect le sépulcre de Jupiter; tous l'ont appris ainsi dès leur enfance. Le poète a beau dire: «Oh, Roi Jupiter! les Crétois 355 sont toujours menteurs. Les Crétois | disent qu'ils t'ont érigé ton tombeau; or tu n'es pas mort, car tu es éternel.» (*b)

L'Antiquaire a beau leur dire: «Crétois, vous êtes dans l'erreur. Ce sépulcre est celui de Minos; et ce qui vous trompe, c'est le temps qui a effacé deux mots de l'épithaphe.» (*c) Quel Crétois ne se fera pas tuer pour reven- 360 diquer à sa patrie la gloire d'un monument aussi célèbre!

P 290 Il est assez indifférent, à tout prendre, ce que le peuple de l'île de Crete
H 48 pense de Jupiter; mais ce qui l'est moins, Alexis, c'est | que des Philosophes même sont sujets à ce mal.

(*a) [Note originale, voyez ligne 1184.]

(*b) [Note originale, voyez ligne 1189.]

(*c) [Note originale, voyez ligne 1205.]

335 et la] *JJ²W* sa | rauque] *r* ranque | qui] *JJ²W* om. | du fonds] *rs* de la profondeur] *JJ²WMP* du fond | montre] *JJ²W* tout enfin prouve 336 c'est] *JJ²W* add. ou | ou¹] *JJ²W* om. 342 registre] *HM* regître 344 Quant au préjugé.] *rs* Et enfin pour le préjugé! 354 ainsi] *rs* om. 355 ton] *JJ²WM* un 356 n'es] *r* n'est 357 êtes] *H* êtes 362 de] *rs* sur | des] *JJ²W* les 363 même] *J²W* mêmes | à ce] *rs* au même

hin und her, ihre flammenden Augen rollen wild im Kopfe, ohne irgendwo zu ruhen. Sie ist in allgemeiner Zuckung. Ihr offener Mund schäumt, ihr hohle heisere Stimme quillt tief aus der Brust hervor; kurz alles beweiset
 340 klar, daß die Pythia nicht mehr ist, daß die Rede des Gottes sie treibt, oder die Vorstellung des Gottes sie beherrscht.

In der Wuth: sieh Telamons Sohn, wie er die Schafe zerreißt, die er für den Ulysses oder die Atriden ansieht: den unglücklichen Athamas, der seinen Sohn Learch zerschmettert, und der Ino und dem Melicertes nachsetzt,
 345 weil er sie alle für Löwen hält! Im Wahnsinn: sieh den atheniensischen Hypochondristen (*a), der alle Tage in den Hafen des Pyræus geht, und alle ein- und auslaufende Schiffe aufzeichnet, weil er sich einbildet, sie wären sein! Schrecklich ist auch die Macht des Vorurtheils. Es ist dieses eine starke, leb-
 350 hafte, ver- | einzelte und von den gemeinen Begriffen entfernte Vorstellung, V.III.32 die sich in dem Kopfe eines Kindes oder eines unaufgeklärten Menschen ansetzt. In diesem zarten oder leeren Hirne findet sie keine ähnliche Vorstellungen mit denen sie vermischt oder verglichen werden könnte. Ganz vereinzelt wächst sie auf, wie die stolze Eiche, mitten unter den fernhin um sie her stehenden Sträuchen. – Alexis, bist du niemals nach Kreta gereiset?

355 ALEXIS. Nein, niemals.

DIOKLES. Wenn du nach Knossus kömmst, so zeigt dir jeder Kreter mit heiliger Ehrfurcht das Grabmaal des Jupiters: Alle haben es von Kindheit auf so gehört. Mag der Dichter immerhin sagen: „o Herrscher Jupiter! Die Kreter sind immer noch ein lügenhaftes Volk. Die Kreter sagen, sie hätten dir ein
 360 Grabmaal errichtet; du starbst aber nicht: denn du bist ewig.“ (*b) |

Mag immerhin der Alterthumsforscher ihnen sagen: „Kreter ihr irret euch: V.III.33 Dieses Grab ist des Minos: Euer Irrthum rührt daher, daß die Zeit zwei Worte aus der Grabschrift ausgelöscht hat.“ (*c) Welcher Kreter ließe sich nicht umbringen, um die Ansprüche seines Vaterlandes auf den Ruhm eines so
 365 berufenen Denkmals zu behaupten?

Im Grunde ist es ziemlich gleichgültig, was das Volk auf Kreta vom Jupiter denkt: aber nicht so gleichgültig ist es, daß selbst Philosophen von diesem Uebel nicht frei sind. Denn zum Beschlusse der Geschichte des Vorurtheils

(*a) [Anmerkung, siehe Z. 1232.]

(*b) [Anmerkung, siehe Z. 1239.]

(*c) [Anmerkung, siehe Z. 1253.]

354 Sträuchen] V Sträuchern corr. Sträuchen

M.II.159 Pour achever l'histoire du préjugé, il faut vous raconter, quelque honte que j'en aye, ce qui m'est arrivé il y a peu de mois. Mais cela restera entre 365 nous.

Je me promenai vers Sunium* avec Aristée, Autolycus, Chrysothemis l'Epicuréen à longue barbe, et Callicles* qui est du Portique.

Nous n'avions fait que peu de chemin, lorsque Callicles et Chrysothemis
H 49 étoient déjà aux prises sur la vertu, le beau, l'honnête, | la volupté etc. 370
ce qui me rendit attentif. Je remarquai bientôt dans chacune de ces deux
têtes, que toutes les idées qui s'y trouvoient, avoient le ton et la couleur
de l'idée principale du système qu'on y avoit fourré dès leur jeunesse; et
comme ces systèmes étoient à peu près diamétralement opposés, il étoit
impossible que les idées de l'un, pussent entrer dans la tête toute remplie 375
et préoccupée de l'autre. Par conséquent ils ne se comprenoient point du
H 50 tout; et quoiqu'ils criassent souvent tous deux à la fois, ni | l'un ni l'autre
n'écoutant que ce qu'il avoit dit lui même, chacun fut persuadé d'avoir
convaincu son adversaire, et l'on se sépara pour cette fois content et sans
se faire du mal. Quelques jours après, Autolycus célébra la naissance de son 380
petit fils. Nous fumes tous de cette fête, et Autolycus, par malice peut-être
(dont il fut cependant très bien payé), plaça Chrysothemis et Callicles à
table l'un à côté de l'autre. Bientôt la dispute recommença. Tout alla bien
H 51 tant qu'ils ne se comprirent point, et que par conséquent ni l'un ni | l'autre
ne put heurter la galimathias de son antagoniste; mais à la fin à force de 385
crier et de répéter ce qu'ils appelloient leurs axiomes, quelques idées de l'un
pénétrèrent dans la tête de l'autre. Vous croyez apparemment que c'étoit
un bien, et que cela devoit mener à la conviction. Il s'en falloit beaucoup,
mon cher Alexis; car le peu d'idées qui entrèrent, ne trouvant dans cette

364 vous raconter] *rs* que je vous raconte 364–365 quelque ... aye] *rs om.* 365 mois.
Mais] *rs* mois, quique j'ai presque honte en la faisant, mais 367 promenai] *JJ²W*
promenois 369 n'avions ... peu] *rs* n'avions pas fait encore beaucoup | que peu] *rs*
encore beaucoup | lorsque] *rs* ou 371 remarquai] *rs* remarquois 376 préoccupée]
rs occupée 377 quoiqu'ils ... souvent] *rs* quoique souvent ils crioient | tous deux] *rs* tous
les deux 377–378 ni! ... n'écoutant] *rs* comme heureusement chacun d'eux n'avoit pu
écouter 378 fut ... d'avoir] *rs* croioit avoir 379 et l'on ... et?] *rs* Ils étoient contents l'un
de l'autre, et pour cette fois on se sépara 380 Autolycus] *r* Antolycus 381 tous ... fête] *r*
tout de la partie] *s* tous de la partie | Autolycus] *r* Antolycus 381–382 peut-être ... plaça]
rs peut-être, et dont il fut très bien païé [*s* payé], mît [*s* mit] 383 alla] *rs* alloit 384 tant]
rs aussi longtemps | comprirent point] *rs* comprenoient pas 385 ne put] *rs* pouvoit
386 ce ... axiomes] *rs* leurs axiomes à ca qu'ils disoient 389 le] *rs* ces | entrèrent] *rs*
entroient | trouvant] *rs* trouverent | cette] *rs* la

muß ich dir doch, so sehr ich mich schäme, erzählen, was mir vor wenig
 370 Monaten begegnet ist. Aber es bleibt unter uns. Ich ging mit dem Aristäus,
 Autolykus, dem langbärtigen Epikuräer Chrysothemis, und dem Stoiker Kal-
 likles gegen Sunium hin spatzieren. Wir waren noch nicht weit gegangen, als
 Kallikles und Chrysothemis schon über Tugend, Schönheit, | Recht, Wollust V.III.34
 u.s.w. mit einander im Kampfe waren. Dieses machte mich aufmerksam.
 375 Ich bemerkte bald an jedem dieser beiden Köpfe, daß alle darin vorfindli-
 che Begriffe Ton und Farbe vom Hauptbegriffe des von Jugend an hinein-
 gezwängten Systems angenommen hatten: und da diese Systeme beinahe
 einander schnurstracks entgegen liefen, so konnten die Begriffe des einen
 in den vollgepfropften und voreingenommenen Kopf des andern unmög-
 380 lich eindringen. Die Folge davon war, daß sie einander gar nicht verstan-
 den, und schrien sie gleich oft beide zugleich, so hörte doch jeder nur sich
 selbst, jeder schmeichelte sich, seinen Gegner besiegt zu haben, und man
 ging diesmal schiedlich und friedlich auseinander. Einige Tage darauf fei-
 erte Autolykus die Geburt seines Enkels. Wir waren alle bei diesem Feste,
 385 und Autolykus setzte vielleicht aus Schalkheit, die ihm aber theuer zu ste-
 hen kam, bey Tafel den Chrysothemis und Kallikles | neben einander. Bald V.III.35
 erhob sich der Streit von neuem. Es ging ganz gut, so lange sie einander nicht
 verstanden, und folglich keiner von ihnen auf das Galimatias seines Gegners
 treffen konnte; durch immerwährendes Schreien und Wiederhohlen ihrer
 390 sogenannten Axiomen brachen aber endlich einige Begriffe des einen in den
 Kopf des andern ein. Du denkst dir vielleicht, das wäre gut gewesen und
 hätte zur Ueberzeugmig führen müssen. Weit gefehlt, lieber Alexis! Denn
 da die wenigen eingedrungenen Begriffe in diesem neuen angefüllten und

nouvelle tête pleine et préoccupée, aucune idée analogue ou amie avec 390
 M.II.160 laquelle elles auroient pu se lier et faire corps, elles ne firent qu'embrouiller
 H 52 les | autres et mirent le désordre et la confusion partout. Callicles, qui sentit
 le premier de l'extraordinaire dans sa tête, empoigna d'une main la barbe de
 Chrysothemis, et étendant de toute sa force les doigts de l'autre, il tâchoit
 de lui crever un oeil; mais Chrysothemis trouvant heureusement un gigot 395
 devant lui, en donna un coup si violent sur le visage du Stoicien, qu'il lui fit
 lâcher prise.

Cette scene auroit été sanglante sans Autolycus, qui se mit entre les deux
 H 53 antagonistes, en s'exposant bravement aux coups de l'un | et de l'autre, et
 leur criant, qu'ils étoient des sages, et qu'ils devoient avoir honte. 400

ALEXIS. Comment est-il possible ? Des Philosophes !

DIOCLE. Oui, mon ami. Mais respectons la Philosophie, et n'en dites rien
 à personne.

Vous voyez par là la force indestructible du préjugé. Plus cette idée forte
 qu'on reçoit dans l'enfance ou dans la jeunesse, ou dans une imagination 405
 peu meublée, est étrange, merveilleuse, incompréhensible, incompatible
 H 54 avec les idées qui se trouvent dans la tête, | plus elle sera sacrée, prendra
 P 292 racine, se consolidera, et attirera à elle dans une tête active, toutes les idées
 qui l'entourent, comme un aimant qui s'approprie toutes les particules
 de fer qui l'entourent, et ne s'en laisse dégager qu'après les avoir toutes 410
 imprégnées de sa propre vertu. Je parle ici des têtes même bien composées,
 et non de celles où l'intellect imbécile laisse l'imagination inculte, et les
 idées en proie à l'empire du hazard.

H 55 Vous voyez encore que lorsque le préjugé ou les idées prépondé- | rantes
 dans deux têtes different totalement, les idées de l'une voulant entrer dans 415
 l'autre, s'en écoulent tout de suite, sans y faire proprement ni du bien ni du
 mal; et tout l'effet que cette différence pourra produire sera ou la pitié ou
 M.II.161 le mépris, selon les gens. Mais lorsque les idées ne sont pas si hétérogenes
 ou disparates, elles entrent plus ou moins dans l'autre tête et entament
 quelques unes des idées qui s'y trouvent, en se mêlant plus ou moins avec 420
 elles, et en mettant ainsi le désordre parmi les autres. C'est la sensation
 H 56 désa- | gréable de ce désordre; la perception tacite de la possibilité que l'idée

390 préoccupée] rs occupée 391 corps elles] rs corps ensemble, ainsi ces nouveaux
 venus 392 qui sentit] rs sentant 393 empoigna ... main] rs d'une main empoigna
 394 étendant ... il] rs de l'autre, étendant ses doigts de toute sa force, | tâchoit] s tâcha
 396-397 lui ... lâcher] rs lacha 398 Autolycus] r Antolycus 398-399 les ... antagonistes]
 rs deux 404 Vous] J²WM add. ALEXIS. Vous 414 voyez] rs y voyez 417 ou²] r on
 422 ce] s ces

eingonnenen Kopfe keinen verwandten oder befreundeten Begriff fanden, mit dem sie sich hätten binden und ein Ganzes machen können, so jagten sie nur die übrigen durch einander, und richteten überall Verwirrung und Unordnung an. Kallikles, der zuerst das Gespuck in seinem Kopfe merkte, faßte mit der einen Hand den Chrysothemis am Barte, und suchte mit den ausgereckten Fingern der andern ihm ein | Auge auszustoßen: Chrysothe- V.III.36
 400 mis aber fand glücklicher Weise eine Hammelskeule vor sich, und versetzte damit den Stoiker einen so derben Schlag aufs Gesicht, daß er von ihm ablassen mußte. Der Auftritt würde blutig geworden seyn, wenn nicht Autolykus sich zwischen beide Kämpfer geworfen, den Schlägen des einen und des andern tapfer Trotz geboten, und ihnen zugerufen hätte: „Ihr seid Weise:
 405 schämt euch doch!“

ALEXIS. Ist es möglich? Philosophen!

DIOKLES. Es ist gewiß. Laß uns aber der Philosophie schonen, und sage Niemand etwas davon.

Du siehst daraus die unbezwingliche Macht des Vorurtheils. Je mehr jene
 410 in der Kindheit oder in der Jugend oder in eine dürrtige Einbildung eingesogene starke Vorstellung widersinnig, wunderbar, unbegreiflich, mit den im Kopfe vorgefundenen Begriffen unvereinbar ist, desto mehr | wird sie hehr V.III.37
 gehalten werden, Wurzel schlagen, bekleiben, und in einem thätigen Geiste alle angränzende Vorstellungen an sich ziehen, wie der Magnet alle um ihn
 415 herliegende Eisentheilchen sich aneignet, und, ohne sich von ihnen trennen zu lassen, sie alle mit seiner eigenthümlichen Kraft schwängert. Ich spreche hier von wohleingerichteten Köpfen, nicht von solchen, wo ein schwacher Verstand die Einbildung wüst läßt, und die Ideen der Herrschaft des Zufalls preis giebt. Du siehst auch: wenn das Vorurtheil oder die überwiegenden
 420 Begriffe in zwei Köpfen gänzlich verschieden sind: so fließen die Begriffe, wenn sie aus dem einen in den andern hinüberdringen wollen, gleich wieder ab, ohne eigentlich Gutes oder Böses darin zu stiften, und die ganze Wirkung dieser Verschiedenheiten der Denkart wird, je nachdem die Leute sind, Mitleid oder Verachtung seyn. Sind hingegen die Begriffe nicht so verschiedenartig oder unähnlich, so | dringen sie mehr oder weniger in den V.III.38
 425 Kopf ein, greifen einige der darin vorfindlichen an, vermengen sich mehr oder weniger mit ihnen, und bringen solchergestalt die übrigen in Gährung. Aus der unangenehmen Empfindung, der leisen Ahnung einer Gefahr,

prépondérante, l'idée Reine elle même, pût courir risque jusqu'au fond de son throne, qui fait naître, non les passions inertes de la pitié ou du mépris, mais les fureurs de la haine, et les plus cruelles persécutions. 425

Il y a dans l'homme, mon cher Alexis, un principe élevé de beaucoup au dessus de toutes les facultés de son ame; un principe qui les voit toutes, les mesure, les juge, les corrige, les compose, leur ôte ou leur donne de l'acti- | vité et de l'harmonie à proportion de sa propre valeur; un principe qui constitue uniquement la personnalite de l'homme. Et la mesure de 430 l'indépendance et de l'énergie de ce principe, est la mesure de sa sagesse.

ALEXIS. Mon cher Diocles, c'est à présent que je conçois pourquoi il y a si peu de sages; ou plutôt, qu'il n'y en a point.

DIOCLE. Vous vous trompez, Alexis; il y en a beaucoup plus que vous ne pensez. Car puisque la sagesse consiste dans l'harmonie et dans le juste 435 emploi des facultés, et qu'il | est moins aisé d'en bien manier de grandes que de médiocres; il est évident qu'il faut chercher les sages parmi les hommes médiocres qui font partout le plus grand nombre. Lorsque la sagesse accom- pagne les grandes facultés, c'est l'apparition d'un Dieu parmi les hommes.

ALEXIS. Mais, mon ami, le sage aux grandes facultés, ne seroit-ce pas un être inutile ou malheureux sur la terre, puisqu'il n'y trouve rien d'analogue à sa grandeur? Le prémier trait de sa sagesse, ne seroit-ce pas de changer de 440 demeure? | Apollon sur les bords de l'Amphryse,* gardant des troupeaux, ne se trouvoit guere à sa place.

M.II.162 DIOCLE. Oh l'ignorant! C'est justement sur les bords de l'Amphryse 445 qu'Apollon se fit le Dieu de l'harmonie; c'est sur ces heureux bords qu'il inventa cette lyre puissante qui déifie les heros, et anime les fêtes des Dieux immortels. Le sage aux grandes facultés est partout à sa place, et s'il lui étoit permis de descendre aux enfers, il y mettroit l'ordre et le bonheur. On dit 450 que pendant le peu d'instants que le sage et | divin Orphée* se trouva dans cet affreux séjour, tous les tourments des malheureux cessèrent, et Sisyphe, Tantale et les Danaïdes* eurent du relâche. Voilà les effets des émanations du sage. Je ne vous parle pas de ce qu'il en sent dans lui-même. Vous le sentez, Alexis.

P 294 ALEXIS. Hélas! je sens la vérité de ce que vous dites, et voila tout ce que 455 je sens. – Mais vous, mon cher Diocles, ne sentez-vous pas que nous nous

426 élevé de beaucoup] rs beaucoup élevé 432 pourquoi il y a] rs qu'il y ait 433 si peu] W peu | qu'il ... point] r poins du tout] s point du tout 435 l'harmonie et dans²] M om. (hapl.) 441 puisqu'il n'y trouve] rs n'y trouvant 443 gardant] rs en gardant 444 trouvoit] rs trouva 455 et] rs mais

430 welche die herrschende Vorstellung selbst auf ihrem königlichen Sitze bedrohen könnte, entspringen nicht die trägen Affekte des Mitleides oder der Verachtung, sondern die Wuth des Hasses und die grausamste Verfolgung.

In dem Menschen, lieber Alexis, gibt es ein über alle seine Seelenkräfte weit erhabenes Princip, welches Princip sie alle sieht, mißt, beurtheilt, meistert, ordnet, ihnen Thätigkeit und Uebereinstimmung gibt oder nimmt; alles
435 nach dem Werthe, den es ihnen aus sich selbst bestimmt; welches Princip einzig und allein die Persönlichkeit des Menschen gründet; und nach der Unabhängigkeit und Wirksamkeit desselben ist seine Weisheit abzumessen. |

ALEXIS. Lieber Diokles, jetzt sehe ich, warum es so wenig Weise gibt, oder
440 vielmehr, daß es gar keine gibt. V.III.39

DIOKLES. Du irrst, Alexis, es gibt ihrer weit mehr, als du denkst, denn da die Weisheit in der Uebereinstimmung und dem richtigen Gebrauche der Kräfte besteht, und da große Kräfte schwerer als mittelmäßige zu handhaben sind, so muß man offenbar die Weisen unter dem Mittelschlage suchen, der
445 überall den großen Haufen ausmacht. Wenn die Weisheit sich zu großen Kräften gesellt, so erscheint ein Gott unter den Menschen.

ALEXIS. Aber, Freund, würde der Weise mit außerordentlichen Fähigkeiten nicht ein unnützes oder ein unglückliches Wesen auf Erden seyn, da er hier nichts mit seiner Größe verwandtes antrifft? Würde es nicht der erste
450 Beweis seiner Weisheit seyn, daß er | seinen Wohnort veränderte? Apollo V.III.40
an den Ufern des Amphrysus die Schafe hütend, war eben nicht an seiner rechten Stelle.

DIOKLES. O des Unwissenden! Gerade an den Ufern des Amphrysus ward Apollo der Gott der Harmonie: an diesen seligen Ufern erfand er die mächtige Lyra, welche die Helden vergöttert und die Feste der Unsterblichen belebt. Der Weise mit großen Fähigkeiten ist überall an der rechten Stelle,
455 und wäre es ihm vergönnt, in die Hölle hinab zu steigen, er würde Ordnung und Glück dort stiften. Während der wenigen Augenblicke, wo der weise und göttliche Orpheus in diesem Aufenthalte des Schreckens war, erzählt man,
460 hörten alle Qualen der Elenden auf, und Sisyphus, Tantalus, und die Danaiden hatten Rast. So wirken die Ausflüsse des Weisen. Ich sage nichts von dem, was er in sich selbst fühlt: du fühlst es Alexis. |

ALEXIS. Ha! die Wahrheit von dem, was du sagst, fühle ich: das ist aber
465 alles. Fühlst aber du, Diokles, nicht, daß wir erstaunlich weit von unserm V.III.41

écartons furieusement de notre chemin ? Au nom des Dieux retournons sur
H 61 nos pas, | et menez moi à cet âge d'or où j'aspire.

DIOCLE. O Mnemosyne,* féconde mere des Muses, je t'invoque en ce
jour! 460

ALEXIS. Pourquoi ?

DIOCLE. Pourquoi ? Savez-vous bien que nous lui devons toute une
mesure d'encens, vous et moi, si elle daigne nous rendre le fil que nous avons
perdu ?

ALEXIS. Diocles, ce n'est pas que je sois un impie que je le dis ; mais je 465
m'engage à vous rendre le bout du fil à beaucoup moins de frais.

DIOCLE. Hé bien, voyons. |

H 62 M.II.163 *ALEXIS.* Vous avez dit qu'il y a également dans l'homme et dans l'animal,
un instinct que j'ai appelé un principe de perfectibilité, qui étoit nécessaire-
ment le composé de la sensation d'un besoin et de celle d'un objet qui 470
pourroit le remplir ; et que ce composé, ce principe, se trouvant seul dans la
tête ou dans l'ame de l'animal ou de l'homme qui vient de naître, détermine
nécessairement la velléité en volonté active, qui dirige cet homme ou cet ani-
mal vers la jouissance : c'est-à-dire, vers un état plus heureux que celui dont
H 63 il jouissoit ; vers | un meilleur, analogue à sa nature. N'est-ce pas là le bout 475
du fil, que nous avons perdu ?

DIOCLE. En vérité, mon ami, vous me remettez sur la route. En consi-
dérant à présent les premiers moments de l'existence de l'homme et de
l'animal, nous trouvons que la sensation du besoin est également détermi-
née dans l'un et dans l'autre ; et l'objet qui pourroit y satisfaire est purement 480
physique. Le premier desir de la nourriture rempli, l'homme et l'animal
H 64 dorment et végètent jusqu'à ce que de nouveaux besoins font | naître de
nouveaux desirs. Les organes, en attendant, se fortifient et s'exercent. L'idée
de l'objet se détermine de plus en plus. Cette idée ne se formant probable-
ment dans le commencement que par le moyen de l'odorat, se forme déjà 485
par celui du tact, de la vue et de l'ouïe, et acquiert par là différentes formes.
L'imagination s'enrichit, et voilà de quoi déployer l'activité de l'intellect
pour lier, comparer et composer des idées. Le premier défaut que l'homme
H 65 ou l'animal apperçoivent dans la nature, et qui leur fait de la peine, | c'est
qu'elle n'est pas toujours également prête à leur fournir le nécessaire au 490
moment même du desir, et qu'elle paroît avoir mis des obstacles à leurs

457 Au] s au 465 que je sois] J¹J²W parce que je suis 465-466 je ... rendre] rs je vous
rendrai 480 dans¹] rs chez | dans²] rs chez 482 dorment ... végètent] rs dort et vegete
489 ou] J¹J²W et

465 Wege abkommen? Bei den Göttern, laß uns umkehren, und führe mich zu dem goldnen Zeitalter, wornach mich gelüstet.

DIOKLES. O Mnemosyne, fruchtbare Mutter der Musen, dich rufe ich an diesem Tage an.

ALEXIS. Warum?

470 *DIOKLES.* Warum? weißt du wohl, daß du und ich ihr ein ganzes Maß Weihrauch schuldig werden, wenn sie uns den verlohrnen Faden wieder gewährt.

ALEXIS. Diokles, ich sage es nicht um zu spötteln, ich mache mich aber anheischig, dir weit wohlfeiler wieder zum Faden zu verhelfen. |

475 *DIOKLES.* Wohlan, laß sehen!

V.III.42

ALEXIS. Du sagtest: es gäbe in dem Menschen, wie in dem Thiere, einen Instinkt, den ich ein Vervollkommnungs-Princip genannt hatte, welches nothwendig etwas aus der Empfindung eines Bedürfnisses und der Empfindung eines zu dessen Befriedigung geschickten Gegenstandes Zusammen-
480 mengesetztes sei: dieses Zusammengesetzte, dieses Prinzip, da es in dem Kopfe des neugebohrnen Thieres oder Menschen sich ganz allein befindet, bestimme nothwendig das Willensvermögen zum thätigen Wollen, welches diesen Menschen oder dieses Thier auf den Genuß d. i. auf einen glücklichen Zustand als sein vorhergehender, auf ein seiner Natur angemessenes
485 Bessere richte. Ist das nicht das verlorene Ende des Fadens?

DIOKLES. Wahrhaftig, Freund, du bringst mich wieder auf den Weg. Betrachten | wir nun den Menschen und das Thier in den ersten Augenblicken
ihres Daseyns, so bemerken wir, daß die Empfindung des Bedürfnisses in beiden gleich bestimmt, und das Objekt zu dessen Befriedigung bloß physisch sei. Ist die erste Begierde nach Nahrung gestillt, so schlafen Menschen
490 und Thiere, und vegetiren, bis neue Bedürfnisse neue Begierden wecken. Inzwischen stärken und üben sich die Organen, die Vorstellung des Objektes wird immer bestimmter, diese Vorstellung, die wahrscheinlich anfangs bloß durch den Geruch gebildet wurde, wird jetzt schon durch das Gefühl, das
495 Gesicht, das Gehör gebildet, und erhält dadurch mancherlei Gestalten. Die Einbildung bereichert sich, und gibt dem Verstande Mittel, seine Thätigkeit in Verbindung, Vergleichung und Zusammensetzung der Vorstellungen zu entfalten. Den ersten Mangel, welchen Thier und Mensch zu ihrem Verdruß an der Natur wahrnehmen, ist, daß sie ihnen nicht | immer gleich bereit-
500 willig das Nothwendige im ersten Augenblicke der Begierde darreicht, und

V.III.43

V.III.44

482 bestimme] V bestimmt *corr.* bestimme

jouissances, soit dans les loix physiques universelles, soit dans les intérêts des différentes especes qui semblent souvent se croiser; et ces inconvénients obligent les hommes et les animaux ou la plûpart d'entr'eux, à quitter souvent leur demeure pour suivre les saisons dans d'autres climats, à se garantir 495 des injures de l'air, et à se défendre contre ceux qui les surpassent | en force et qui voudroient les détruire. Lorsque l'homme et l'animal sont parvenus enfin à se procurer, le mieux que possible, les objets de leurs besoins, au moment que la sensation de ces besoins les appelle, ils jouissent autant et aussi souvent qu'ils peuvent jouir: par conséquent ils sont heureux; et pour 500 l'animal, c'est là son âge d'or parfait.

P 296 ALEXIS. Je le conçois; mais est-ce là de même cet âge tant vanté pour l'homme?

H 67 DIOCLES. Oui. Mais souvenez vous, je vous prie, que l'homme a la faculté de jouir dans son semblable, et qu'ainsi en évaluant en général le 505 bonheur de l'homme et celui de l'animal, vous trouverez le dernier égal à l'unité, tandis que celui de l'homme est l'unité multipliée par tout ce qui est heureux.

ALEXIS. – Le malheur, vous l'évalueriez de la même maniere, je compte? – Mais d'ailleurs, je ne vois tout au plus dans ce tableau que l'état de 510 quelques pastres, ou bien celui des habitants de l'Attique avant que Thésée* les eût rassemblés; et si vous n'avez | d'autre siècle de Saturne* à me peindre, vous ne prétendrez pas avoir justifié Hésiode et vos poètes?

DIOCLES. – Lorsque vous avez fait le tour de la grande Grece,* y avez vous fréquenté quelques uns des Pythagoriciens les plus célèbres? 515

ALEXIS. Non. – Pourquoi me le demandez vous?

DIOCLES. Parcequ'alors j'aurois peut-être moins de peine à vous éclaircir sur l'âge d'or.

H 69 ALEXIS. – J'ai vu peu de Philosophes de cette secte. Non, que je ne la respecte infiniment, mais | aussitôt que j'ai cru entrevoir les différents buts 520 de Pythagore* et de Socrate, je me suis déterminé pour le dernier.

DIOCLES. De quels buts parlez vous?

ALEXIS. Socrate, à ce qu'il me semble, se proposa de rendre chaque homme aussi parfait que sa nature le pût permettre, ce que je crois possible;

496–497 contre ... qui] rs des plus forts qui 498 leurs besoins] rs leur besoin 499 de ... besoins] rs du besoin 500 aussi] rs si 510 vois] r voit 512 rassemblés] rs rassemblé 513 prétendrez] W prétendez | avoir] rs d'avoir 515 fréquenté ... les] rs hanté quelques Pythagoriciens des 517 Parcequ'alors] J/J²WP Parce qu'alors | Parcequ'alors ... peine] rs Puisqu'alors je n'aurois pas tant de peine peut-être 524 pût] s peut

daß sie theils in den allgemeinen physischen Gesetzen, theils in den verschiedenen, einander, wie es scheint, oft durchkreuzenden Anliegenheiten der verschiedenen Gattungen ihrem Genusse Hindernisse gelegt zu haben scheint: und diese Ungelegenheiten nöthigen Menschen und Thiere, wenigstens die Meisten, ihren Wohnort oft zu verlassen, um den Jahreszeiten in andern Himmelsstrichen zu folgen, sich vor den Unannehmlichkeiten der Witterung zu verwahren, und sich gegen die Stärkern, welche sie aufzureiben trachten, zu vertheidigen. Haben einmal Mensch und Thier es so weit gebracht, die Gegenstände ihrer Bedürfnisse, so bald die Empfindung derselben sie ruft, bestmöglichst sich zu verschaffen: so genießen sie so lange und so oft, als sie können; sie sind folglich glücklich, und hierin hat das Thier seine goldne Zeit. |

ALEXIS. Das sehe ich ein: ist aber das auch für den Menschen jene so gerühmte Zeit? V.III.45

515 *DIOKLES.* Ja. Nur erinnere dich dabei, daß der Mensch auch in Seines gleichen zu genießen vermag, und also bei Berechnung der menschlichen und thierischen Glückseligkeit, die letztere gleich Eins seyn muß, da hingegen die erstere das Produkt der Einheit in die Summe aller Glücklichen ist.

520 *ALEXIS.* Das Elend, würdest du, hoffe ich, eben so berechnen. – Uebrigens sehe ich in diesem Gemälde höchstens den Zustand einiger Hirten, oder auch der Bewohner von Attika vor der von Theseus gestifteten Vereinigung: und wenn du mir das saturnische Zeitalter nicht besser malen kannst, so wirst du doch nicht den Hesiodus und deine Dichter gerechtfertigt zu haben vermeinen? |

525 *DIOKLES.* Hast du, bei deiner Reise durch Großgriechenland, mit einigen der berühmtesten Pythagoräer daselbst Umgang gepflogen? V.III.46

ALEXIS. Nein. Warum fragst du mich das?

DIOKLES. Weil ich dann weniger Mühe hätte, dich über das goldne Alter zu verständigen.

530 *ALEXIS.* Ich habe wenig Philosophen aus dieser Schule besucht: Nicht, als ob ich solche nicht sehr hochachtete: allein sobald ich die verschiedenen Endzwecke des Pythagoras und Sokrates entdeckt zu haben glaubte: so bestimmte ich mich für diesen letztern.

DIOKLES. Welche Endzwecke meinst du?

535 *ALEXIS.* Sokrates, dünkt mich, nahm sich vor, jeden Menschen so vollkommen zu machen, als seine Natur es verträge; | und das halte ich für V.III.47

tandis que Pythagore vouloit rendre quelque peu d'individus absolument parfaits, afin que gouvernant les autres ils fussent tous heureux, ce qui me paroît une injustice et une chimere. | 525

H 70 *DIOCLES.* Cela est très bien vu, mon cher Alexis. – Mais enfin, ce but de Pythagore l'obligea de séparer le petit nombre de ses élus du reste des hommes, et d'envelopper l'étude de la sagesse dans des mysteres et des secrets, ce qui est la cause, que cette école est en possession de plusieurs connoissances très importantes, qui n'ont pas été divulguées. – Vous connoissez apparemment de reputation cet Archytas, (*d) qui ne fut pas seulement, comme l'Agamemnon d'Homere, un grand chef de peuples et un grand Capitaine, mais | encore un très excellent Philosophe? 530 535

ALEXIS. Vous parlez du Tarentin* sans doute, l'illustre ami de Platon?

M.II.167 *DIOCLES.* De lui-même. Or cet Archytas avoit coutume de raconter à ses intimes amis, que lorsque Pythagore voyagea dans la Phénicie, il se rendit à Byblos,* moins pour y contempler les anciens débris de cette ville célèbre dont Saturne est le fondateur, que pour y entendre un vieux prêtre d'Adonis,* qui étoit fort instruit dans la science des astres et qui avoit | la reputation d'être plus éclairé que les autres hommes. 540

H 72 Il lui apprit les mysteres de la grande fête d'Adonis,* qu'on célèbre annuellement les jours que le fleuve qui porte son nom, venant du mont Liban, et se jettant près de Byblos dans la mer, lui donne une couleur de sang jusques sur les côtes du Delta: fête à laquelle les Egyptiens et les Assyriens viennent participer avec une pompe merveilleuse. Il lui dit que tous les ans, à certains jours, le bel Adonis reparoit sur la montagne pour s'y divertir à la chasse, | comme autrefois; que tous les ans un monstrueux sanglier vient de nouveau le blesser à la cuisse, comme il arriva dans ce jour à jamais lamentable qui couta tant de pleurs à la Déesse de la beauté; et que le sang qui sort chaque fois de la plaie nouvelle, se mêlant avec les ondes du fleuve, est la cause de cette teinte rouge annuelle de la mer. 545

P 298 *ALEXIS.* Dites-moi, par Jupiter, est-ce que Pythagore croyoit ces miseres?
H 74 *DIOCLES.* J'en doute; mais si Pythagore les eût apprises dès le berceau | comme le prêtre, il les eût crues apparemment, tout comme un autre. 555

(*d) [Note originale, voyez ligne 1232.]

525 quelque] *rs* quelques 526 gouvernant] *s* gouvernants | autres] *rs* *add.* hommes
531 en] *rs* dans la 533–534 seulement] *P om.* 535 encore] *rs* avec cela 536 Tarentin]
rs Tarentin 537 De lui-même] *rs* Du même 548 divertir à] *rs* amuser de 556 crues] *rs*
crus

möglich: Pythagoras hingegen wollte einige wenige Einzelne ganz vollkommen machen, damit sie die andern regierten, und so alle glücklich würden: und dieß scheint mir ungerecht und schimärisch.

540 *DIOKLES.* Sehr wohl gedacht, lieber Alexis. Indessen war doch Pythagoras vermöge seines Zweckes genöthigt, das kleine Häuflein seiner Auserwählten von den übrigen Menschen abzusondern, und das Studium der Weisheit in Geheimnisse und Verborgenheit einzuhüllen, und aus dieser Ursach ist diese Schule im Besitze mancher wichtigen Kenntnisse, welche unter den
545 Eingeweihten geblieben sind. – Vermuthlich ist dir, von Nahmen wenigstens, jener Archytas (*d) bekannt, der nicht allein, wie der Homerische Agamemnon, ein großer Völkerhirte und großer Heerführer, sondern nebst dem ein vortrefflicher Philosoph war. |

ALEXIS. Zweifelsohne meinst du den berühmten Tarentiner, den be- V.III.48
550 rühmten Freund des Platons?

DIOKLES. Eben den. Dieser Archytas nun pflegte seinen Busenfreunden zu erzählen: als Pythagoras in Phönicien gereiset, habe er sich auch nach Byblos begeben, nicht sowohl um die alten Ueberbleibsel dieser berühmten, und von Saturnus erbauten Stadt zu betrachten, als um daselbst einen alten
555 Priester des Adonis, der in der Sternkunde sehr bewandert war, und in dem Rufe einer ausgezeichneten Aufklärung stand, zu hören.

Er lehrte ihn die Mysterien des großen Festes des Adonis, welches jährlich an den Tagen begangen wird, wo der nach ihm benannte Fluß, der vom Libanus kommend, bey Byblos seinen Ausfluß hat, das Meer bis an die
560 Delta-Küste blutroth färbt: an welchem Feste die Aegypter und Assyrier | mit V.III.49
wundervollem Pompe Theil nehmen. Er sagte ihm, alle Jahre zu bestimmten Tagen erschiene der schöne Adonis wieder auf dem Gebirge, und erlustigte sich, wie ehemals, mit Jagen: alle Jahre käme auch wieder ein ungeheurer wilder Eber, und risse ihn wieder in die Hüfte, wie an jenem ewig beklagens-
565 werthen Tage, welcher der Göttin der Schönheit so viele Thränen kostete: und das jedesmal aus der frischen Wunde strömende Blut wäre durch seine Vermischung mit des Flusses Wellen die Ursache der jährlichen Röthung des Meeres.

ALEXIS. Beim Jupiter, sage mir doch, glaubte Pythagoras diese Albernheiten?
570

DIOKLES. Ich vermuthe, nein. Hätte aber Pythagoras sie von der Wiege an, wie der Priester, gehört; so hätte er sie wahrscheinlich eben so gut geglaubt, wie jeder andere. |

(*d) [Anmerkung, siehe Z. 1283.]

ALEXIS. – Que l'homme est foible!

DIOCLE. Oui, dans l'enfance.

M.II.168 ALEXIS. – Vous avez raison. Mais je vous prie, quel fond voulez vous que
je fasse, après un tel début, sur la suite des leçons de ce prêtre? 560

DIOCLE. Il ne seroit pas extraordinaire, mon cher Alexis, que ce prêtre
fut très sage dans tous les autres cas, ce seul article excepté, qui par le temps
H 75 et l'exercice auroit pu se changer en lui en in- | stinct. – Mais pour vous tirer
d'embarras, il n'est guere probable que ce sage vieillard ait cru lui-même
ce que je viens de vous rapporter; car il ajouta que ce qu'il venoit de dire, 565
il ne l'avoit dit qu'en qualite de grand Pontife, mais que les Philosophes
donnoient pour raison de ce phénomène un vent d'Est très impétueux
qui pendant six ou sept jours de l'année regne dans les environs du mont
Liban;* et que ce vent chasse une quantité prodigieuse de sable rouge de la
H 76 montagne dans le fleuve qui passe et serpente à ses | pieds, et qui charrie 570
ensuite ce sable jusques dans la mer qui baigne les côtes de la Phénicie et de
l'Egypte.

ALEXIS. Voilà ce que je comprends. Continuez, je vous prie.

DIOCLE. Il fut le premier qui apprit à Pythagore, que le globe de la terre
fait le tour du soleil dans un grand cercle dans l'espace d'une année; que 575
la terre tourne autour de son axe dans un jour et une nuit de l'Occident
vers l'Orient; ce qui est la cause, à ce qu'il disoit, du mouvement apparent
H 77 de tous les astres de l'Orient vers | l'Occident. Il lui apprit les causes du
changement des saisons. Il lui developpa le cours des planetes, ainsi que
des cometes, dont il prédisoit les retours à la maniere des Chaldéens.* Enfin 580
lorsqu'il en vint à la lune, Pythagore se plaignit au vieillard de la vanité
extravagante des Arcadiens,* qui se disoient le plus ancien peuple de la
terre, comme étant beaucoup antérieurs à la lune; et là dessus le prêtre
lui dit ces paroles remarquables. Pythagore, c'est de l'ignorance de vous
H 78 autres Grecs que vous deviez vous plaindre. Doués | de trop d'esprit, vous 585
M.II.169 avez dérouté votre génie, qui s'est exercé sur les riches fantômes de votre
brillante imagination, et a perdu le sentier de la simple vérité. Vous avez
entortillé la vérité de tant de fables, aussi absurdes que riantes, qu'elle s'est
perdue entierement à vos yeux; et ceux d'entre vous dont le bon sens a rougi
de ces rêves, et qui ont voulu connoître ce qui reste encore de l'antique 590

563 auroit ... changer] rs s'aurait pu changer | en¹] rs dans] J²W chez 564 ait cru] rs crut
trop 567–569 un ... que] rs que pendant six ou sept jours dans l'année il souffloit un vent
d'Est très impétueux dans les environs du Mont Lyban. Que 569 chasse] rs chassoit alors
575 dans¹] W dnas 577 vers] J¹J²W à | est] rs étoit 581 plaignit] rs plaignoit 588 de¹]
rs dans

ALEXIS. – Wie ist der Mensch so schwach!

V.III.50

575 DIOKLES. Freilich, in der Kindheit.

ALEXIS. Du hast Recht. Allein, sage mir doch, was soll ich denn nach einem solchen Eingang auf die weitere Lehre dieses Priesters halten?

DIOKLES. Es wäre nichts befremdliches, lieber Alexis, daß unser Priester sonst ein sehr weiser Mann gewesen wäre, diesen einzigen Punkt ausgenommen, der durch die Zeit und Gewohnheit bei ihm zum Instinkt werden konnte. – Um dich jedoch aus der Verlegenheit zu ziehen; es ist eben nicht zu vermuthen, daß dieser weise Greis das so eben erzählte selbst geglaubt habe, denn er setzte hinzu: was er gesagt hätte, habe er als Oberpriester gesagt; die Philosophen hingegen gäben als Ursache dieser Erscheinung einen sehr heftigen Ostwind an, der während sechs bis sieben | Tagen des Jahres in der Gegend des Libanus herrsche: dieser Wind jage eine erstaunliche Menge rothen Flugsand in den an dessen Fuß sich vorbeischlängelnden Fluß, welcher diesen Sand hinauf bis in das Meer führe, und die Küste von Palästina und Egypten bespüle.

V.III.51

590 ALEXIS. Das ist mir begreiflich. Ich bitte dich, weiter.

DIOKLES. Er lehrte zuerst den Pythagoras, daß die Erdkugel in Zeit eines Jahres einen großen Kreis um die Sonne beschreibe; daß die Erde in Tag und Nacht von Abend gegen Morgen sich um ihre Axe drehe, woher, wie er sagte, die scheinbare Bewegung aller Gestirne von Morgen gegen Abend rühre. Er lehrte ihn die Ursache des Wechsels der Jahreszeiten. Er entwickelte ihm den Lauf der Planeten, imgleichen der Kometen, deren Rückkehr er nach Art der Chaldäer voraus | zu sagen wußte. Endlich, als er an den Mond kam, klagte Pythagoras bei dem Alten über die närrische Eitelkeit der Arkadier (*e), die sich für das älteste Volk auf dem Erdboden ausgäben, weil sie weit älter wären, als der Mond. Hierauf sagte ihm der Priester folgende merkwürdige Worte: Pythagoras, über die Unwissenheit von euch Griechen hättest du klagen sollen. Ihr seid mit zu viel Witz begabt, und habt damit euer Genie auf falschen Weg geführt. Es hat sich mit den prächtigen Luftgebilden eurer glänzenden Einbildung abgegeben, und den Pfad der einfachen Wahrheit verloren. Ihr habt die Wahrheit in so viel, eben so ungereimte als lachende Fabeln eingewickelt, daß sie euern Augen gänzlich entschwand, und diejenigen unter euch, deren gesunder Verstand sich dieser Trüme-
reien schämte, und welche die Ueberbleibsel der alten Wahrheit kennen

V.III.52

(*e) [Anmerkung, siehe Z. 1325.]

vérité, ont dû s'expatrier afin de retrouver chez ceux que vous appelez des
 H 79 Barbares, le trésor que vous aviez perdu par | votre pétulante étourderie. Les
 M.II.170 Arcadiens ne se vantent de rien qui ne soit vrai. (*e) La terre fut habitée
 P 300 plusieurs siècles avant que la lune vint l'éclairer. Dans ces temps son axe
 M.II.171 étoit perpendiculaire sur le plan de son orbite; ainsi ses deux poles étoient 595
 M.II.172 également éloignés du soleil. Les jours et les nuits étoient égaux par tout.
 M.II.173 Il n'y avoit point de saisons; il n'y avoit que des climats. Chaque zone de la
 terre conservoit toujours le même degré de chaleur sans subir le moindre
 H 80 changement. L'action simple du soleil | rendoit le flux et le reflux des mers
 plus réguliers et plus tranquilles; et les fluides dans les corps des animaux et 600
 des plantes conservoient leur volume et leur densité. Il ne pouvoit y avoir
 d'autre vent que le Zéphir,* par le mouvement uniforme et journalier de
 la terre de l'Occident vers l'Orient. Rien ne pouvoit altérer l'atmosphère.
 Chaque animal et chaque plante devoient naître à l'endroit le plus propre à 605
 H 81 leur nature. Les arbres étoient toujours également chargés de fruits, de fleurs
 M.II.174 et de verdure, | et la riche fécondité de la terre ne trouva point d'obstacle à
 ses productions infinies dans la vicissitude des saisons. L'égalité constante
 de la nature offroit des herbes et des fruits beaucoup plus nourrissants,
 dont les espèces ont dû être détruites par la succession rapide des saisons.
 L'homme et l'animal trouvoient partout leurs alimens autour d'eux; ni 610
 l'un ni l'autre n'étoient jamais réduits à la triste nécessité de chercher une
 affreuse nourriture dans le sang ou dans les viscères de leurs semblables.
 H 82 Rarement l'homme quit- | toit la zone qui l'avoit vu naître; puisqu'il ne se
 trouvoit nulle part aussi bien que chez lui. Chaque homme se croyant l'être
 le plus heureux de la terre, toute ambition, tout esprit de propriété ou de 615
 conquête étoit impossible. Le commerce même eut été absurde; car il n'y
 avoit rien sur la terre qui en changeant de place n'eût paru inutile ou sans
 valeur. Tous les hommes devoient se ressembler dans une catégorie aussi
 homogène; l'homme se voyoit lui-même dans chaque individu de son espèce

(*e) [Note originale, voyez ligne 1274.]

594 vint l'éclairer] rs la vint éclairer | ces] JJ²W ce 595 perpendiculaire] r perpendicu-
 laire] M perpenle diculaire 596 éloignés] r éloigner 600 réguliers] s régulier | tran-
 quilles] s tranquile 604 devoient] rs devoit 605 leur] rs sa 609 les ... saisons] rs la
 succession rapide des saisons a dû détruire les espèces 610 trouvoient] rs trouvoit | par-
 tout ... alimens] rs ses alimens par tout | d'eux; ni] rs de lui, et 611 n'étoient ... à] rs ne
 pouvoit jamais se trouver dans 612 leurs semblables] rs son semblable 616 eut été] rs
 étoit 617 de place] rs d'endroit 618 ressembler] W essembler 619 l'homme] r) et
 l'homme] s < L'homme

- lernen wollten, mußten aus ihrem Vaterlande gehen, um bei Völkern, die
 610 ihr Bar- | baren scheltet, den Schatz wieder zu finden, den ihr durch euern V.III.53
 muthwilligen Leichtsinn verloren hattet. Was die Arkadier von sich rühmen,
 hat seine vollkommene Richtigkeit. Die Erde war mehrere Jahrhunderte lang
 bewohnt, ehe der Mond sie erleuchtete. Damals stand ihre Axe senkrecht
 auf der Ebene ihrer Laufbahn: daher waren ihre beiden Pole in gleicher Ent-
 615 fernung von der Sonne. Tag und Nacht waren überall gleich. Es gab keine
 Jahreszeiten, nur Klimaten. Jede Erdzone behielt stets den nämlichen Wär-
 megrad, ohne die geringste Veränderung zu erleiden. Die einfache Wirkung
 der Sonne machte Ebbe und Fluth regelmäßiger und ruhiger, und die Flüssig-
 keiten in den Thier- und Pflanzenkörpern behielten ihren Umfang und ihre
 620 Dichtigkeit. Es konnte kein andrer Wind wehen, als der Zephyr, vermöge des
 einformigen täglichen Umschwunges der Erde von Abend gegen Morgen.
 Nichts störte den Frieden des Dunstkreises. Jedes | Thier und jede Pflanze V.III.54
 mußten an dem gedeihlichsten Orte zur Welt kommen. Die Bäume waren
 immer mit Früchten, Blüten und Grün gleich beladen, und die manchfaltige
 625 Fruchtbarkeit der Erde ward in ihren endlosen Erzeugungen nicht durch
 den Wechsel der Jahreszeiten gehindert. Die unverrückt sich selbst glei-
 che Natur bot weit nahrhaftere Kräuter und Früchte dar, deren Gattungen
 durch die schnelle Aufeinanderfolge der Jahreszeiten haben vertilgt wer-
 den müssen. Mensch und Thier fanden ihren Unterhalt überall in der Nähe.
 630 Keines von beiden ward je in die traurige Nothwendigkeit versetzt, in dem
 Blute und den Eingeweiden von Ihres gleichen eine schreckliche Nahrung
 zu suchen. Selten verließ der Mensch seine mütterliche Zone: weil ihm nir-
 gends so wohl war, wie zu Hause. Jeder Mensch hielt sich für den glücklich-
 sten auf dem Erdboden, und so war aller Ehrgeiz, alle Eigenthums- oder
 635 Eroberungssucht unmöglich. Sogar | der Handel wäre etwas ungereimtes V.III.55
 gewesen, denn es war nichts auf der Erde, was nicht unnütz und werthlos
 scheinen mußte, wenn es von einem Orte zum andren gebracht wurde. Alle
 Menschen mußten, unter so gleichartigen Bestimmungen einander ähnlich
 seyn: der Mensch sah in jedem Einzelnen seiner Gattung, der ihm aufstieß,

- H 83 qu'il rencontroit, et | comme il se croyoit plus heureux que tout autre, le 620
 but de ses désirs étoit de rendre tout autre être en qui il se reconnoissoit,
 aussi heureux que lui. C'étoit alors que le langage étoit absolument parfait,
 n'ayant d'autres mots ni de signes, que ceux que les fortes affections internes
 obligèrent les organes à manifester par la parole et le geste.
- Si nous réfléchissons à la difficulté infinie que nous trouvons souvent à 625
 exprimer à d'autres nombre de sensations délicates ou sublimes, dont nous
- H 84 avons pour- | tant une conscience réelle, il est aisé de comprendre combien
 parfaitement les hommes identifioient alors leur intellect avec celui d'un
 autre; combien les expressions d'un bonheur, d'une jouissance, de l'amour,
 d'un hymne à la Divinité, devoient être alors claires et énergiques; com- 630
 bien alors les sciences devoient être lumineuses, n'étant administrées qu'au
 moyen de signes, dont le parfait accord avec les objets qu'ils représentoient,
- M.II.175 rendoit absurdes toute élocution figurée et tous ces mots empruntés afin
 H 85 de rendre foible- | ment des idées, qui n'agissent plus assez sur nos organes
 débiles pour y produire des effets expressifs. On dit que dans ces temps un 635
 seul soupir, un mot, un geste, qui maintenant n'est qu'un signe imparfait,
 vague, ou équivoque de nos intimes sensations, étoit l'empreinte vive, pure,
 et parfaitement complete et arrondie de l'état de l'ame nageante dans une
 mer de volupté, dont chaque onde, quelque foible ou délicate qu'elle pût
 être, faisoit sentir sa bénigne impulsion. Il est évident que des imaginations 640
- H 86 aussi pures, | aussi vives et adaptées à recevoir et à rendre les sensations les
 plus fines et les plus legeres, étoient bien plus distinctement affectées de la
 Toute-présence de la Divinité; et l'ignorance absolue du malheur, destitua
- P 302 leur moral de ce ton d'effort et de victoire, qui nous paroît du lustre et de
 l'éclat dans notre état présent, comme l'étoile Sirius* nous paroît étincel- 645
 lante dans les ombres de la nuit. Ce fut alors que l'homme, pour qui tout
 mal et toute crainte étoient absurdes, quitta la vie comme il quitta la veille,
- H 87 ou plu- | tôt le sommeil, et jetta son corps comme un fruit qui se forme, jette
 la fleur qui l'annonça.

620 autre] *M* autre être 621 autre être] *rs* autre, | en ... reconnoissoit] *rs* ou il se regardoit
 623 de] *J¹²W* d'autres 627 une] *rs* la | de] *rs* à 628 les ... alors] *rs* alors les hommes
 identifioient 629-631 combien ... qu'au] *rs* combien devoient être claires et énergiques les
 expressions d'un bonheur, d'une jouissance, de l'amour, d'un hymne à la Divinité; combien
 lumineuses devoient être des sciences administrées par le 632 représentoient] *rs*
 représentent 633 absurdes] *rs* absurde 637 étoit] *r* fut 638 nageante] *rs/J²W*
 nageant 639 volupté] *rs* voluptés 641 pures] *rs* limpides 645-646 étincellante] *rs*
 etincellant 646 Ce fut] *rs* C' étoit

640 sich selbst, und da er sich für glücklicher hielt, als jeden andern; so war sein
 höchster Wunsch jedes andere Wesen, in welchem er sich selbst erkannte,
 eben so glücklich zu machen, als er selbst. Damals war die Sprache im höch-
 sten Grade vollkommen, indem sie keine andere Wörter noch Zeichen hatte,
 als solche, wodurch die starken innern Rührungen in Rede und Geberde her-
 645 vorbrachen. Bedenken wir, wie so gar schwer es uns oft wird, eine Menge zar-
 ter und erhabener Empfindungen, deren wir uns doch wirklich bewußt sind,
 andern auszudrücken: so ist leicht zu begreifen, wie vollkommen damals
 ein | Mensch seinen Verstand mit dem Verstande eines andern identificirte, V.III.56
 wie klar und kraftvoll die Ausdrücke eines Glückes, eines Genusses, einer
 650 Liebe, eines Hymnus an die Gottheit damals seyn mußten, wie deutlich die
 Wissenschaften, da sie nur durch solche Zeichen mitgetheilt wurden, deren
 vollkommene Uebereinstimmung mit dem vorgestellten Gegenstande jede
 figürliche Redensart und alle die Wörter überflüssig machte, welche wir zur
 schwachen Darstellung der Ideen, die nicht mehr stark genug auf unsere
 655 geschwächten Organen wirken, um darin bedeutliche Wirkungen hervorzu-
 bringen, erborgt haben. In jenen Zeiten, sagt man, war ein einziger Seufzer,
 ein Wort, eine Geberde, die jetzt nur für ein unvollkommenes, schwanken-
 des, oder zweideutiges Zeichen unserer innern Empfindungen gelten, ein
 lebhafter, reiner, vollständiger und zugeründeter Abdruck des Zustandes der
 660 Seele, wenn sie in einem Meere von Wonne schwamm, in welchem jede
 auch | noch so sanfte und zarte Welle ihren wohlthätigen Anstoß verspüren V.III.57
 ließ. So reine, lebhafte und zum Auffassen und Vonsichgeben der feinsten
 und leisesten Empfindungen geschickte Einbildungen mußten offenbar von
 der göttlichen Allgegenwart weit inniger ergriffen werden: und die gänzliche
 665 Unbekanntschaft mit dem Bösen benahm ihrem Moralischen jenen Ton der
 Anstrengung und des Triumphs, der uns in unserm jetzigen Zustande Glanz
 und Hellung scheint, wie Sirius funkelnd bei nächtlicher Finsterniß. Damals
 verließ der Mensch, für den alles Uebel und alle Furcht etwas ungereimtes
 waren, das Leben wie den wachenden Zustand, oder vielmehr den Schlaf,
 670 und legte seinen Körper ab, wie die werdende Frucht die Blüte, welche sie
 ankündigte.

- Voilà l'état heureux de l'homme avant l'apparition de la lune.* Lors- 650
 qu'elle vint des régions lointaines passer dans le voisinage du soleil, elle
 n'échappa pas à l'oeil observateur de l'homme. Elle parut petite, trainant
 après elle une longue queue de lumière. Son mouvement devint rapide
 de plus en plus, jusqu'à ce qu'on la perdit dans les rayons du grand astre.
- H 88 La première fois qu'on la vit reparoître à son retour du soleil, | elle avoit 655
 l'apparence de l'étoile du matin, mais environnée d'une épaisse atmosphère
 et précédée d'une courte chevelure. Comme elle s'avança presque directe-
 ment vers la terre, elle parut à peu près immobile au même endroit du ciel;
 mais sa grandeur augmentant, on la vit plus flamboyante, et on jugea qu'elle
 s'approchoit de jour en jour, et d'heure en heure. On s'aperçut bientôt d'un 660
 M.II.176 mouvement irrégulier dans les eaux, qui se gonflant franchirent leurs bords,
- H 89 et dont les surfaces étoient sillonnées d'écume. Une altéra- | tion étrange
 se fit sentir dans l'intérieur des corps de tous les animaux, par un désordre
 inconnu dans leurs fluides. Des taches salirent ce ciel azuré dont la pureté
 n'avoit jamais reçu d'atteinte; les premiers nuages se formèrent. Ce qu'on 665
 voyoit encore des étoiles, parut avoir changé de place; car l'axe de la terre
 étoit déjà incliné, et ses parties les plus pesantes penchoient par une force
 attractive vers cette masse nouvelle sans qu'on s'en fût aperçu. La terre
 H 90 qui n'avoit jamais été humectée que par la rosée du matin, se vit | inon- 670
 dée par des eaux qui tomboient du haut des cieux. Le mouvement simple
 et uniforme du globe, qui avoit empêché jusqu'alors les matières différentes
 qu'il portoit dans son sein, de se mêler, de se combattre, et de fermenter
 ensemble, étant détruit et altéré; le nitre, le soufre, le feu, tout se trouva
 confondu. De noires vapeurs s'élèverent. Le feu des éclairs sillonna, pour la
 première fois, l'obscur et vaste voute du ciel. L'effroyable fracas du tonnerre 675
 H 91 se fit entendre. Bientôt la croûte épaisse de la terre | creva dans cent endroits
 pour donner passage au désordre qui la tourmentoit de toute part en dedans.
 Tous les éléments furent en confusion, et leur indigeste mélange fit naître des
 matières mixtes, bâtardes et de nature équivoque. L'air, se sentant pressé de
 côtés opposés, s'agita et chercha, en mugissant, des issues dans des direc- 680
 tions différentes. Chaque souffle terrassa les plus épaisses forêts. Des mil-
 lions d'hommes et d'animaux périrent dans cette catastrophe effrayante.
- H 92 Ceux qui par quelque heureux ou malheu- | reux hazard s'étoient accrochés

652 trainant] *rs* et trainant 659 sa] *P* la | jugea] *rs* vit 660 s'approchoit] *rs* s'approcha
 662 dont] *r* dons 664 leurs] *rs* leur | taches] *r* *add.* insistées] *s* *add.* inusitées 665 reçu]
P reçue 666 place] *rs* lieu 667 étoit] *r* fut] *s* fût 668 fût] *r* fut 671 jusqu'alors]
rs jusqu'ici 674 confondu] *rs* pêle mêle confondu. | De] *rs* Des 683 s'étoient] *rs* se
 trouvoient

Das war der glückliche Zustand der Menschen, ehe der Mond erschien. Als er aus den fernen Gegenden in der Nachbarschaft der Sonne vorüberzog, | entging er dem beobachtenden Auge des Menschen nicht. Er schien V.III.58
675 klein, mit einem langen Lichtschweife hinter sich. Seine Bewegung ward immer schneller, bis er sich im Stralenmeere des großen Gestirnes verlor. Als man ihn auf seiner Rückkehr von der Sonne zum erstenmale wieder erblickte, hatte er das Ansehen des Morgensterns, aber von einem dickern Dunstkreise umgeben, und vor ihm her ein kurzer Lichtbart. Da er fast
680 gerade gegen die Erde vorschritt, so schien er am nämlichen Orte des Himmels so gut wie unbeweglich: wie aber seine GröÙe zunahm, so sah man ihn mehr blinken, und schloß, daß er täglich und stündlich näher rücke. Bald bemerkte man eine ungewöhnliche Bewegung des Gewässers, das angeschwellt, über seine Ufer trat, mit schäumenden Furchen auf seiner Oberfläche. Eine seltsame Wallung ward in allen thierischen Körpern, vermöge
685 einer unbekannten Unordnung in ihren Säften empfunden. Flecken verdüsterten | den azurnen Himmel, dessen Heiterkeit noch nie war getrübt V.III.59
worden: es entstanden die ersten Wolken. Die Sterne, welche man noch sah, schienen ihre Stelle verändert zu haben: denn schon hatte die Erdaxe
690 sich geneigt, und ihre schwersten Theile hingen vermöge einer anziehenden Kraft unvermerkt gegen jene neue Masse hinab. Die bisher nur vom Morgenthau benetzte Erde sah sich von Gewässer, das hoch vom Himmel herabfiel, überschwemmt. Die einfache und gleichförmige Bewegung der Erdkugel, welche bisher die Vermischung, den Streit und die Gährung
695 der verschiedenen in ihrem SchooÙe verschlossenen Materien gehindert hatte, war aufgehoben und geändert, der Salpeter, der Schwefel, das Feuer, alles gerieth durch einander. Schwarze Dünste stiegen auf; das Feuer der Blitze fürchte zum erstenmal das finstere, weite Gewölbe des Himmels. Das schreckliche Gebrüll des Donners erscholl. Bald barst die dicke Erdrinde | an V.III.60
700 hundert Stellen, um der sie überall quälenden Unordnung Luft zu machen. Alle Elemente waren in Verwirrung, und aus ihrem ordnungslosen Gemeng entstanden vermischte, bastardartige, zwitterhafte Materien. Die von entgegengesetzten Seiten gedrängte Luft trieb sich mit Gewalt herum, und suchte brüllend in verschiedenen Richtungen Ausgänge. Jeder Hauch warf die dick-
705 sten Wälder um. Millionen Menschen kamen in dieser greuelvollen Katastrophe um; diejenigen, welche, durch einen glücklichen oder unglücklichen Zufall, sich an losgerissenen, über dem Wasser, welches schon diese

696 aufgehoben] V aufgeschoben *corr.* aufgehoben

- à des troncs d'arbres arrachés du sein de la terre et flottants sur la surface
des eaux qui couvroient déjà toute cette scene d'horreurs, se trouvoient 685
dans un affreux repos. Ils ne virent qu'une mer en fureur, un ciel étrange et
impur, et la lumiere douteuse et livide de ce corps hideux, principe terrible
de leurs souffrances. L'homme qui peu auparavant adora dans chaque astre,
M.II.177 dans chaque fleur, dans chaque frere, à chaque aurore, un Dieu propice dont
H 93 le soleil parut le plus parfait symbole, | crut voir dans cet astre nouveau 690
celui d'un Dieu vainqueur, plus puissant que le sien; Dieu malfaisant, de
destruction et de tenebres; ce qui fut la premiere source de la folle idée d'un
bon et d'un mauvais principe. Les cris des hommes et des animaux furent
P 304 un nouveau langage qu'on avoit le malheur de comprendre par les fortes
sensations réciproques. La terreur, l'épouvante, une frayeur stupide prirent 695
la place de la plus douce tranquillité. L'homme vit pour la premiere fois la
H 94 mort sous un nouvel aspect, comme un état | forcé: ce moment de passage,
ce moment voluptueux, ce moment jadis semé de fleurs, et embelli, non par
l'espérance que l'homme ne connoissoit pas, mais par la sensation infaillible
et distincte d'un futur naissant et visible, plus délicieux encore que le passé 700
et le présent; ce moment même lui parut le comble de toute horreur: car
ces temps où il se forgea, pour sa triste consolation, l'idée absurde d'un
anéantissement impossible, n'étoient pas encore venus.
- H 95 Enfin la terre haletant encore de ses souffrances, les éléments | commen-
cerent à se remettre. La lune se défit de son atmosphere et de sa chevelure, et 705
étant réduite par ces horribles feux empruntés d'un soleil trop voisin, à une
tête morte, essence inerte et d'une éternité inutile, la grande loi de la nature
fixa l'équilibre entre elle et la terre et statua qu'elle nous accompagneroit à
jamais.
- Pendant des siecles l'homme déplora son sort, et parvint à peine à main- 710
tenir sa précaire existence. Les contradictions apparentes qu'il avoit vues
H 96 dans la nature en travail, le firent errer | longtems dans une lueur douteuse
entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal. Stupide et étourdi, ayant
perdu les signes du vrai, il n'embrassa que le merveilleux, ombre vaine de
sa grandeur passée. Arrivé depuis à des moments plus tranquilles et suscep- 715
M.II.178 tibles de reflexion, l'homme commença plus ou moins à se reconnoître. Le

684 terre et] *rs* terre, 688 L'homme] *rs* Cet homme | adora] *JJ²W* adoroit 695 une]
r un 695–696 prirent ... de] *rs* remplacerent 701–702 car ... forgea] *rs* car les temps
n'étoient pas venus encore qu'il se forgea 703 n'étoient ... venus] *rs om.* 704 haletant]
rs haletante 710 à peine] *W om.* | à²] *M a* 710–711 maintenir] *rs* soutenir 711 vues] *rs*
vu 712 une lueur] *r* la lueure] *s* la lueur 715–716 susceptibles] *J²WM* susceptible

ganze Schreckensscene bedeckte, schwimmenden Baumstämmen festgehalten hatten, waren in einer schrecklichen Ruhe. Sie sahen nichts, als ein
 710 tobendes Meer, einen ungewohnten, trüben Himmel, und das bläuliche Halb-Licht jenes häßlichen Körpers, der die schreckliche Quelle ihrer Leiden war. Der Mensch, der vor kurzem noch in jedem Gestirne, | in jeder V.III.61
 Blume, in jedem Bruder, mit jeder Morgenröthe einen huldvollen Gott, von welchem die Sonne das vollkommenste Sinnbild schien anbetete, glaubte
 715 in diesem neuen Gestirne das Sinnbild eines siegenden, mächtigern Gottes, als der seinige, zu sehen, eines schadenfrohen Gottes der Zerstörung und Finsterniß: und dieses führte zuerst auf die unsinnige Idee eines guten und bösen Princip. Das Jammergeschrei der Thiere und Menschen war eine
 720 neue, leider! durch die starken gegenseitigen Empfindungen gedeutete Sprache; Schröcken, Entsetzen, dumpfes Grauen, traten an die Stelle der sanftesten Seelenruhe. Zum erstenmal sah der Mensch den Tod unter einer neuen Gestalt, als einen gewaltsamen Zustand: dieser Augenblick des Ueberganges, dieser anmuthige Augenblick, einst mit Blumen bestreut, und verschönert, nicht durch die dem Menschen noch unbekannte Hoffnung, sondern
 725 durch die unfehlbare klare Empfindung | einer werdenden und sichtbaren V.III.62
 Zukunft, köstlicher noch, als die Gegenwart und die Vergangenheit: eben dieser Augenblick schien ihm die Fülle aller Abscheulichkeit: denn die Zeit, wo er, zu seinem jämmerlichen Troste, den sinnlosen Begriff einer unmöglichen Vernichtung sich schmiedete, war noch nicht gekommen.
 730 Noch keuchte die Erde vor Leiden, als die Elemente sich wieder zu setzen angingen. Der Mond entledigte sich seines Dunstkreises und seines Lichthaares, und da ihm das schreckliche erborgte Feuer einer zu nahen Sonne zu einem *caput mortuum*, zu einer trägen Masse von thatloser Beharrlichkeit gebrannt hatte, so befestigte das große Gesetz der Natur das Gleichgewicht
 735 zwischen ihm und der Erde, und beschloß, daß er uns auf immer begleiten sollte.

Jahrhunderte lang beklagte der Mensch sein Loos, und konnte kaum sein unverbürgtes Daseyn erhalten. | Wegen der scheinbaren Widersprüche, die V.III.63
 740 er in der kreisenden Natur gesehen hatte, irrte er lange in einem zweifelhaften Schimmer zwischen dem Wahren und Falschen, dem Guten und Bösen. Er hatte die Kennzeichen der Wahrheit verloren, und haschte nun, dumm und unbesonnen, nach dem Wunderbaren, als einem eiteln Schatten seiner ehemaligen Größe. In der Folge, wie ihm ruhigere, ueberlegungsfähigere Augenblicke zu Theil wurden, kam er nach und nach wieder zu sich. Der

- sage s'appriivoisa avec ses maux, et comme le beau est moins dans la nature de l'objet, que dans la façon d'apercevoir de l'homme, quoiqu'accoutumé
H 97 jadis, au moyen de sensations plus riches et plus | distinctes, à trouver le
beau avec facilité dans des objets plus harmonieux, il parvint avec le temps 720
à voir dans des objets beaucoup plus discordants et plus hétérogènes, un
beau plus vague et moins sûr qu'autrefois, mais le seul possible dans la
catégorie présente. Enfin le sage sentit du beau et du sublime jusques dans
ces objets d'horreur aux yeux de ses peres, et il en conclut que cette grande
catastrophe physique, et les beaux temps qui l'avoient précédée, étoient 725
également étrangères à son être et assujetties à ses contemplations. |
- H 98 Voilà, mon cher Alexis, autant que je m'en souviens, le discours d'Hypsi-
cles* (c'étoit le nom du prêtre); et en vérité si nous considérons que la mort,
le mal, le vice, et la douleur sont des choses contre notre nature, et que nous
nous sentons presque toujours susceptibles d'un plus grand bonheur que 730
celui dont nous jouissons; si nous réfléchissons à tant de contradictions qui
paraissent si souvent dans nos actions, dans nos pensées, et dans nos desirs;
H 99 à ces notions vagues et obscures que nous avons | de certains objets dont
la conviction la plus intime et la plus parfaite nous démontre la réalité; à
la bisarrerie de nos cultes si disparates en apparence; à la nature de la plû- 735
P 306 part de nos sciences qui ont des interstices, des lacunes, des vuides par tout,
tandis que la géometrie et nos sens (*1) nous prouvent que nous sommes
capables de sçavoir et de sentir la chaine, la cohésion des vérités intégrant
H 100 qui constituent une partie de la grande vérité; est-il possible, mon | cher
Alexis, de ne point sentir la grande probabilité qu'il y a que nous avons 740
M.II.179 perdu des sens, ou plutôt des vehicules d'action qui leur étoient analogues,
au moyen desquels les idées et les sensations intermédiaires faisoient jadis
un tout ou un total de notre sçavoir borné, dont il ne reste plus aucun ves-
tige que dans les traditions plus ou moins altérées de notre ancien état? Est-il
possible de refuser toute croyance au discours d'Hypsicles duquel Pythagore 745
lui-même daigna se faire le disciple? Dites moi, je vous supplie, cher Alexis,
qu'en croyez vous? |

(*1) V[oir] Sophyle ou de la Philosophie.

718 quoiqu'accoutumé] rs quoiqu'il fut accoutumé 724 de] r des 725 précédée]
r précédés] s précédées 727 autant] rs pour autant 734 démontre] rs montre
737 (*1)] rs om. note 740 de ... sentir] rs qu'on ne sente pas | probabilité] r probalité
740-741 qu'il ... perdu] rs que nous ayons perdus 741 étoient] rs fussent 742 les¹] rs
des | les²] rs des | faisoient] rs firent 745 toute] rs quelque

- 745 Weise ward mit seinem Wehe vertraut: und da das Schöne weniger in der
 Beschaffenheit des Gegenstandes, als in der Wahrnehmungs-Art des Men-
 schen liegt; so gelang es ihm, ob er gleich einst, mittelst mannichfaltigerer
 und klärerer Empfindungen mit Leichtigkeit es in harmonischern Gegen-
 750 ständen zu finden gewohnt war, mit der Zeit, auch in mißshelligern, ungleich-
 artigern Gegenständen eine Schönheit zu finden, die zwar unbestimmter
 und unsicherer, | als ehedem, aber in der gegenwärtigen Lage die einzig V.III.64
 mögliche war. Ja, selbst in jenen, in den Augen seiner Väter scheußlichen
 Gegenständen fand der Weise etwas Schönes und Erhabenes, und schloß
 daraus, daß jene große physische Katastrophe, und eben so die schöne
 755 Vorzeit seinem Wesen fremd und der Behandlung seines Geistes unter-
 worfen wären. Dieses, lieber Alexis, waren, so viel ich mich entsinne, die
 Reden des Hypsikles (so hieß der Priester); und in der That, wenn wir
 bedenken, daß Tod, Uebel, Laster, Schmerz unsrer Natur zuwider sind, und
 daß wir uns fast immer einer größern Glückseligkeit, als die gegenwärtige,
 760 fähig fühlen, wenn wir die mancherlei und öftern Widersprüche in unserm
 Thun, Denken und Verlangen erwägen, unsere schwankenden und dunkeln
 Begriffe von so manchen Gegenständen, deren Wirklichkeit sich durch die
 innigste, gewisseste Ueberzeugung uns aufdringt, das Wunderliche | unsrer V.III.65
 dem Anscheine nach so ungereimten Religionen, die häufigen Zwischen-
 765 räume, Lücken, Risse unsrer Wissenschaften, da uns doch die Geometrie
 und unsre Sinne ein inwohnendes Vermögen darthun, zur Wissenschaft zu
 gelangen, und die Kette, den Zusammenhang der ergänzenden Wahrhei-
 ten, woraus die große Wahrheit zum Theil besteht, wahrzunehmen: kann
 man sich wohl, lieber Alexis, die große Wahrscheinlichkeit bergen, daß wir
 770 Sinne, oder vielmehr solchen angemessene Vehikel der Thätigkeit verloren
 haben, mittelst deren Zwischenbegriffe und Zwischenempfindungen einst
 aus unserm begränzten Wissen ein Ganzes machten, obgleich hievon, außer
 den mehr oder weniger verfälschten Ueberlieferungen von unserm ehemali-
 gen Zustande, keine Spur mehr übrig ist. Kann man der Rede des Hypsikles,
 775 von dem Pythagoras selbst sich nicht schämte ein Lehrjünger zu werden, alle
 Glaubwürdigkeit absprechen? Sage mir | doch Freund Alexis, was dünkt dir V.III.66
 davon?

H 101 ALEXIS. – Je vous avoue que ce discours du prêtre, joint à vos réflexions, me surprend et me frappe. Oui, je le crois d'une certaine façon, mais qui est difficile d'exprimer. – Je crois à son âge d'or sur son discours, comme 750
je croirois à l'existence d'un corps que je ne verrois pas, en voyant la figure d'une ombre bien terminée.

DIOCLES. N'oseriez-vous pas conclure de l'ombre que vous voyez, à l'existence du corps qui en est la cause ?

H 102 ALEXIS. Non assurément; ni vous | non plus, si je vous connois; car 755
l'ombre que je vois n'est qu'une apparence qui pourroit n'être qu'une production de l'art.

DIOCLES. Hé bien, vous en concluez du moins à la probabilité ?

ALEXIS. Pas davantage; mais à la possibilité, et c'est tout ce que je puis faire. 760

DIOCLES. Mais, mon cher, si vous comparez l'histoire à une ombre et que vous concluez toujours ainsi; que deviendra alors l'histoire, et la croyance que vous lui accordez ?

H 103 ALEXIS. Si je suis assuré que l'histoire | est une ombre, j'en conclus hardiment à la vérité de l'événement qu'elle représente; mais lorsque j'ai lieu 765
de la croire factice, comment voulez-vous que je fasse autrement que je ne fais ? Supposons qu'un peintre habile peint là devant vous, sur le parvis de ce portique où donne le soleil, l'ombre de Minerve ou de Diotime; il vous sera aisé d'en conclure que la Déesse ou son amie se trouvent probablement derriere vous quelque part. Mais si le peintre y traçoit l'ombre d'un Cen- 770
taure que vous n'avez jamais vu, vous n'en | conclueriez pas avec la même confiance que le Centaure puisse s'y trouver. Vous croirez plus aisément à la guerre du Péloponese que Thucydide* vous raconte, qu'à celle des Titans et des Dieux. Thucydide vous donne l'ombre vraie d'une chose qu'il voit et qu'il éclaire; Hésiode vous peint des ombres des choses qui n'existent que 775
dans son imagination et qui me paroissent très absurdes; et pour Hypsicles, j'ignore s'il me donne des ombres vraies de choses vraies, ou s'il m'en peint des choses, qui ne me paroissent | qu'assez vraisemblables. Ainsi, mon cher, 780
votre Hypsicles pourroit bien n'être qu'un poëte un peu plus raisonnable qu'Hésiode, et vous paroissez proprement vouloir me prouver la vérité de la

754 en est la] rs est sa 758 en] rs om. 762 concluez] J²W concluiez 764 j'en conclus] rs je conclue 766 ne] rs om. 767 peint là] r peignoit la] s peignoit là] J¹J²W peigne | sur le parvis] r se le parois] s sur le parois 769 sera] rs seroit | trouvent] rs trouvassent 770 traçoit] rs fit 772 puisse s'y] rs s'y put | croirez] rs croiriez 774 l'ombre] rs une ombre 775 des²] rs de 777 de choses vraies] r om. 778 des] rs de | vraisemblables] r vraisemblable

ALEXIS. Ich gestehe dir: ich bin über die Rede des Priesters und deine Bemerkungen betroffen. Ja: ich glaube sie gewissermaßen: aber wie? das ist
 780 schwer auszudrücken. Seine Rede bestimmt mich, an sein goldnes Zeitalter zu glauben, wie ich an das Daseyn eines nicht gesehenen Körpers glauben würde, wenn ich die Gestalt eines richtig begrenzten Schattens sähe.

DIOKLES. Getrautest du dich nicht, von dem gesehenen Schatten auf das Daseyn des Körpers, der ihn verursacht, zu schließen?

785 *ALEXIS.* Gewißlich nicht, und du wohl auch nicht, so viel ich dich kenne: denn der Schatten, den ich sehe, ist nur ein Schein, der auch durch Kunst erregt seyn könnte. |

DIOKLES. Wohl: du schließt doch daraus auf die Warscheinlichkeit? V.III.67

ALEXIS. Eben so wenig: nur auf die Möglichkeit: weiter kann ich nichts.

790 *DIOKLES.* Aber, Lieber, wenn du die Geschichte dem Schatten vergleichst, und so fortschließt: was wird aus der Geschichte und aus deinem Geschichtsglauben werden?

ALEXIS. Wenn ich gewiß weiß, daß die Geschichte ein Schatten ist: so schließe ich getrost auf die Wahrheit der von ihr dargestellten Begebenheiten. Wenn ich aber Erdichtung vermuthen darf, wie kann ich da anders?
 795 Gesetz, ein geschickter Künstler malte dir auf den Vorplatz dieser Halle, wo die Sonne hinscheint, Minervens oder Diotimens Schatten: so wirst du leicht daraus schließen, die Göttin oder ihre Freundin stehe wahrscheinlich irgendwo hinter | dir. Stellte aber der Maler den Schatten eines Centau- V.III.68
 800 ren vor, den du nie sahest, so würdest du nicht mit derselbigen Zuversicht schließen, daß ein Centaur dahinten stehe. Du wirst leichter an den peloponnesischen Krieg glauben, den dir Thucydides erzählt, als an den Krieg der Titanen und Götter. Thucydides gibt dir den wahren Schatten einer Sache, die er sieht und beleuchtet: Hesiodus malt dir Schatten von Dingen,
 805 die nur in seiner Einbildung vorhanden sind, und mir höchst ungereimt vorkommen: und was den Hypsikles betrifft, so weiß ich nicht, gibt er mir wahre Schatten von wahren Sachen, oder malt er mir Dinge, die mir nur einigermaßen wahrscheinlich dünken. Somit, mein Lieber, dürfte Hypsikles wohl nur ein etwas gescheuterer Dichter als Hesiodus seyn, und, wie mir
 810 scheint, willst du mir eigentlich die Wahrheit der sehr ungereimten Fabel

809 gescheuterer] *Hilß II*, 267: gescheiterer

P 308 fable très absurde d'Hésiode par la vraisemblance de la fable moins absurde d'Hypsiclès. Vous riez ; mais sachez que si je fais trop le difficile, c'est votre ouvrage et celui de votre Socrate.

DIOCLE. Si vous n'étiez que difficile, à la bonne heure ; mais si vous faites trop le difficile, ce n'est pas là notre ouvrage. | 785

H 106 *ALEXIS*. Ma seule difficulté, mon cher Diocles, c'est que je dois me méfier des vérités qui ont passé par les mains enchanteresses des poètes. Ils n'aiment la vérité que d'un amour impur et pour en abuser. La belle leur est inaccessible : elle fuit à leur approche ; elle change ; elle se dissout en mille parties, dont à peine ils attrapent quelques unes et qu'ils corrompent encore, 790 mais le beau total leur échappe.

DIOCLE. Que le Dieu Pan ne nous écoute, cher Alexis ! Car c'est lui qu'ils imitent.

M.II.181 *ALEXIS*. Comment ? |

H 107 *DIOCLE*. Vous sçavez sa passion pour la jeune fille du fleuve Ladon ?* 795

ALEXIS. Hé bien !

DIOCLE. Lorsqu'à l'approche de ce Dieu la belle Syrinx se changea en mille roseaux, il en coupa autant qu'il put, et en fit des flageolets qui amusent les Nymphes, les Faunes et les Dryades.

ALEXIS. – Ils feroient mieux d'imiter Jupiter qui des morceaux du petit 800 Pelops refit un Pelops.*

H 108 *DIOCLE*. C'est là le métier du Philosophe, mon cher Alexis, et ce qui rend ce métier si difficile, c'est l'épaulé du petit Pelops qui man- | que ; car pour la remplacer il faut un Jupiter. – Mais écoutez. – En vérité, je ne conçois pas quel préjugé vous anime contre la divine poésie. Sçavez 805 vous bien qu'aux champs Elysées, Thales, Pythagore, Socrate et Platon, et Linus, Orphée, Hésiode et Homère* sont toujours ensemble et ne se quittent jamais ? – Dites-moi, je vous supplie (car il faut vous guérir) ; en Architecture combien d'ordres y a-t-il ?

ALEXIS. Trois. 810

H 109 *DIOCLE*. Vous admirez sans doute dans le Dorique la solidité ; dans | l'Ionique la précision et l'élégance ; et dans le Corinthien la richesse et la beauté ?

ALEXIS. Certainement.

782–783 votre ... celui] rs l'ouvrage de vous et 787 des^l] rs de | passé] rs passées
 788–789 leur ... approche] rs est inaccessible pour eux. A leur approche elle fuit : 802 le]
 rs du 804 la] rs le 808 guérir] rs en guérir 811 solidité ;] rs solidité ?

des Hesiodus durch die Wahrheit der minder ungereimten Fabel des Hypsikles beweisen. | Du lachst: wisse aber, wenn ich zu viel Schwierigkeiten mache, so bist du und dein Sokrates daran Schuld. V.III.69

815 *DIOKLES.* Wenn du Schwierigkeiten machst, wohl: wenn du aber ihrer zu viel machst, so ist das unsere Schuld nicht.

ALEXIS. Meine einzige Schwierigkeit, lieber Diokles, ist dieses, daß ich auf Wahrheiten, die durch die Zauberhände der Dichter gegangen sind, mißtrauisch seyn muß. Sie lieben die Wahrheit nur mit einer unreinen Liebe, und um sie zu misbrauchen. Die Schöne ist ihnen unzugänglich; sie flieht,
820 wenn sie ihr nahe kommen, sie verändert sich, sie zerfließt in tausend Theile, deren sie nur einige auffangen, und dazu verderben, allein das schöne Ganze entschlüpft ihnen.

DIOKLES. Daß der Gott Pan uns nicht höre, lieber Alexis, denn ihm ahmen sie nach. |

825 *ALEXIS.* Wie das? V.III.70

DIOKLES. Du weißt doch, wie er in die junge Tochter des Flußgottes Ladon verliebt war?

ALEXIS. Nun!

DIOKLES. Als der Gott sich ihr näherte, verwandelte sich die schöne
830 Syrinx in tausend Rohre; Pan schnitt deren, so viel er konnte, und machte Flöten daraus, welche die Nymphen, Faunen und Dryaden ergötzen.

ALEXIS. Besser, sie ahmten dem Jupiter nach, wie er aus den Stücken des jungen Pelops wieder einen Pelops zusammensetzte.

DIOKLES. Dieß ist das Geschäft des Philosophen, mein lieber Alexis, und
835 dieses Geschäft ist so schwer, weil die Schulter des jungen Pelops fehlt: denn um sie zu ersetzen, erfordert es einen Jupiter. |

Aber, höre mich: – Ich begreife in Wahrheit nicht, was für ein Vorurtheil dich wider die göttliche Dichtkunst einnimmt. Weißt du denn, daß
840 in den elyseischen Gefilden Thales, Pythagoras, Sokrates, Platon und Linus, Orpheus, Hesiodus und Homer immer beisammen sind, und nie von einander scheiden? Sage mir doch (denn ich muß dich heilen), wie viel Ordnungen gibt es in der Baukunst? V.III.71

ALEXIS. Drei.

DIOKLES. Du bewunderst ohne Zweifel, in der dorischen die Festigkeit,
845 in der ionischen die Schärfe und Zierlichkeit, und in den korinthischen die Mannichfaltigkeit und Schönheit.

ALEXIS. Gewiß.

DIOCLES. Le dernier soutient-il moins bien le faix d'un bâtiment que le Dorique? 815

ALEXIS. Non que je sache.

M.II.182 *DIOCLES.* Est-il moins élégant et précis, que l'Ionique?

ALEXIS. Non sans doute.

DIOCLES. N'a-t-il pas la solidité du premier, l'élégance et la précision du second, et n'y joint-il pas la richesse et la beauté? 820

ALEXIS. Sans contredit. |

H 110 *DIOCLES.* Quels sont les trois ordres qui soutiennent le vaste édifice de toutes nos connoissances?

ALEXIS. Assurément, je ne le sçais. 825

DIOCLES. N'est-ce pas l'*histoire*, qui rapporte les faits; la *philosophie*, qui les démêle et y met de l'ordre et de l'élégance? Et quelle est, à votre avis, la troisieme?

ALEXIS. Vous voulez dire la *poësie*?

P 310 *DIOCLES.* Oui; et c'est elle qui orne et enrichit les deux autres, si vous trouvez ma comparaison assez juste. 830

H 111 *ALEXIS.* Elle me paroît assez juste; | mais c'est une singuliere façon de raisonner.

DIOCLES. Pourquoi? – En avez-vous d'autre, même en Geométrie? – Dans l'île de Lemnos* vous voyez le mont Athos* jusques dans la Macédoine; en dessinant un petit triangle sur le sable, et en le comparant avec un autre qui lui est semblable, vous sçavez la distance ou la hauteur de la montagne. N'est-ce pas là le même raisonnement? – Votre comparaison de la vérité à Venus toute nue, n'étoit pas juste; et c'est là votre erreur. – La belle 835

H 112 Venus est dé- | cente. – Demandez à Homere* qui la connoissoit. Elle se fit 840
M.II.183 orner par les Grâces, et sa ceinture n'ôta rien à sa puissance. Ne craignez pas que la poësie gate rien à votre vérité.

D'ailleurs ce n'est pas sans raison que la poësie est appelée le langage des Dieux; du moins c'est le langage que les Dieux dictent à tout génie sublime qui a des relations avec eux, et sans ce langage nous ferions très peu de progrès dans nos sciences. Quoiqu'il soit honteux de défendre la poësie avec 845
H 113 d'autres armes que les | forces de sa beauté, je vais appeler à mon secours la philosophie qui lui doit assez, pour ne pas l'abandonner à la fureur de ses barbares ennemis.

ALEXIS. Vous vous fâchez. 850

815 faix] *J²W* faîte 818–819 Diocles ... doute] *V om.* 825 ne le sçais] *rs* ne sçai
827–828 Et ... troisieme] *rs* et la troisieme quelle est-elle à votre avis? 830 et¹] *s om.*
839 Venus] *rs* la Vénus

DIOKLES. Wird die Last eines Gebäudes von der letztern nicht so gut getragen, als von der dorischen? |

850 *ALEXIS.* Ich wüßte nicht.

V.III.72

DIOKLES. Hat sie nicht die Festigkeit der ersten, die Zierlichkeit und Schärfe der zweiten, und verbindet sie nicht damit Mannichfaltigkeit und Schönheit?

ALEXIS. Ohne Widerrede.

855 *DIOKLES.* Welches sind die drei Ordnungen, die das weitschichtige Gebäude aller unserer Erkenntnisse unterstützen?

ALEXIS. Das weiß ich fürwahr nicht.

DIOKLES. Sind es nicht die Geschichte, welche die Thatfachen erzählt, die Philosophie, welche sie auseinandersetzt, und ihnen Ordnung und Rün-
860 dung giebt? und welches dünkt dir die dritte?

ALEXIS. Du meinst wohl, die Dichtkunst? |

DIOKLES. Ja: und sie schmückt und bereichert die zwei andern, wenn dir
mein Gleichniß passend genug scheint. V.III.73

ALEXIS. Passend genug scheint es mir: allein der Schluß ist seltsam.

865 *DIOKLES.* Warum? schließt du, selbst in der Geometrie anders? – Auf Lemnos siehst du bis nach Macedonien auf den Berg Athos: du zeichnest ein kleines Dreieck in den Sand, vergleichst es mit einem andern, das ihm ähnlich ist, und weißt die Entfernung oder Höhe des Berges. Ist das nicht eben so geschlossen? Deine Vergleichung der Wahrheit mit der nackten
870 Venus war nicht ganz richtig: und darin liegt dein Irrthum. Die schöne Venus ist züchtig. Frage den Homer, der sie kannte. Sie ließ sich von den Grazien schmücken, und ihr Gürtel benahm ihrer Macht nichts. Befürchte nicht, daß die Dichtkunst etwas an deiner Wahrheit verderbe. |

Uebrigens wird die Poesie nicht ohne Grund die Göttersprache genannt: V.III.74
875 wenigstens ist sie die Sprache, welche die Götter jedem erhabenen, ihnen verwandten Geiste eingeben, und ohne diese Sprache würden wir in unsern Wissenschaften wenig Fortgang machen. Ob es gleich schimpflich ist, die Poesie mit andern Waffen, als mit der Macht ihrer Schönheit zu vertheidigen; so will ich doch die Philosophie zu Hilfe rufen, welche ihr so viel zu
880 verdanken hat, daß sie der Wuth ihrer barbarischen Feinde sie nicht überlassen darf.

ALEXIS. Du wirst böse.

DIOCLE. Un peu, puisqu'il le faut. – Mais dites moi; toute idée, toute sensation, n'a-t-elle pas quelque vérité pour premier principe? N'a-t-elle pas un prototype vrai dont elle est l'empreinte fidelle plus ou moins forte, vive, ou distincte?

ALEXIS. Assurément.

855

H 114 *DIOCLE.* Dans toute science, une | nouvelle vérité trouvée n'est-elle pas le résultat de la composition de plusieurs idées rapprochées?

ALEXIS. Oui.

DIOCLE. Y a-t-il en Géometrie des vérités senties par les grands maitres, avant que d'être prouvées? Y a-t-il en Rhétorique, en Poésie, des vérités, des beautés, des traits sublimes, sentis et exprimés même avant que d'avoir été discutés ou examinés en détail par l'intellect?

ALEXIS. Oui; je sens que cela est.

H 115 *DIOCLE.* Et ces idées d'où résultent ou qui constituent ces vérités ou | ces beautés senties, qui est-ce qui les compose?

865

M.11.184 *ALEXIS.* En vérité, je ne sçais.

DIOCLE. Cette composition doit se faire ou par le hazard, ou par la propre nature de ces idées, ou par un agent quelconque qui sçait les diriger. – Seroit-ce peut-être par le hazard?

ALEXIS. Non sans doute; puisqu'alors cela arriveroit aussi fréquemment dans la tête d'un fol, que dans celle d'un sage; et de plus Platon ne seroit pas aussi souvent Platon. |

H 116 *DIOCLE.* Seroit-ce donc par la propre nature de ces idées?

ALEXIS. Cela ne se peut; car il ne sçauroit y avoir des rapports actifs entre les idées en tant qu'idées, pas plus qu'entre des ombres en tant qu'ombres?

P 312 *DIOCLE.* Ainsi il ne nous reste pour cause qu'un agent qui dirige et qu'il nous faut examiner. – Mais dites moi premierement, entre les choses réelles dont les idées sont les idées ou les empreintes fidelles, se trouve-t-il les mêmes rapports qu'entre ces idées?

ALEXIS. Oui, sans doute.* |

880

H 117 *DIOCLE.* Ainsi le composé des idées représente ce qui résulteroit effectivement d'une composition analogue dans les choses, avec autant de vérité, que chaque idée représente chaque chose individuellement et à part.

ALEXIS. Cela est certain.

860 que] *JJ²W om.* 861 sentis] *rs senties* | exprimés] *rs exprimées* 862 discutés] *rs discutées* | examinés] *rs examinées* 864 Et] *rs Qui compose* 865 qui¹ ... compose] *rs om.* 866 sçais] *J²W le sais* 867 le] *rs om.* 870 Non] *r Nons* 871 fol] *J²W fou* 878 trouve-t-il] *r trouvent-ils*] *s trouvent-il* 881 Diocles] *H om. ±*

DIOKLES. Ein wenig, weil ich muß. – Aber sprich: hat nicht jede Idee, jede Empfindung irgend eine Wahrheit zur Quelle? Hat sie nicht ein Vorbild,
885 wovon sie ein getreuer mehr oder weniger starker, lebhafter oder deutlicher Abdruck ist? |

ALEXIS. Sicherlich.

V.III.75

DIOKLES. Gibt es nicht in der Geometrie Wahrheiten, welche, ehe sie bewiesen sind, von den großen Meistern empfunden werden? Gibt es nicht
890 in der Redekunst, in der Poesie Wahrheiten, Schönheiten, erhabene Züge, die gefühlt und sogar ausgedrückt werden, ehe sie noch der Verstand erörtert oder zergliedert hat?

ALEXIS. Ja: ich fühle, daß dem so ist.

DIOKLES. Und wer setzt diese Ideen, woraus jene Wahrheiten oder jene
895 Schönheiten entspringen oder bestehen, zusammen?

ALEXIS. Das weiß ich in der That nicht.

DIOKLES. Diese Zusammensetzung muß entweder durch den Zufall geschehen, oder durch die eigenthümliche Natur dieser Ideen, oder durch irgend ein handelndes Wesen, | welches ihnen die Richtung geben kann. –
900 Sollte es wohl durch den Zufall geschehen? V.III.76

ALEXIS. Gewiß nicht: sonst würde es eben so oft in dem Kopfe eines Narren, als eines Weisen sich zutragen, und Platon würde auch nicht so oft Platon seyn.

DIOKLES. Sollte es auf der eigenthümlichen Natur dieser Ideen beruhen?

905 *ALEXIS.* Das kann nicht seyn: denn es kann zwischen Ideen als Ideen eben so wenig thätige Beziehungen geben, als zwischen Schatten als Schatten.

DIOKLES. Also bleibt uns als Ursache nur ein handelndes, die Ideen lenkendes Wesen übrig, welches wir zu untersuchen haben.

Sage mir aber erst, finden unter den wirklichen Dingen, wovon die Ideen
910 Ideen oder getreue Abdrücke sind, | dieselben Beziehungen Statt, wie unter diesen Ideen? V.III.77

ALEXIS. Ja, ohne Zweifel.

DIOKLES. Also stellt die Zusammensetzung der Ideen dasjenige, was aus einer ähnlichen Zusammensetzung in den Dingen hervorgehen würde, eben
915 so wahr vor, als jede Idee jedes einzelne Ding insbesondere vorstellt.

ALEXIS. Gewiß.

DIOCLE. Ainsi, si cette composition idéale forme de la beauté, il faut que 885
la composition réelle, si elle existe, en forme de même ?

M.II.185 *ALEXIS*. Oui.

DIOCLE. Par conséquent, du moins ce qui fait le fond de la poésie ce sont
des vérités ? |

H 118 *ALEXIS*. Oui, ce sont des vérités ou des possibilités. 890

DIOCLE. Vous avez raison ; mais vous verrez que cela revient au même
dans notre recherche. – La beauté ne consiste-t-elle pas dans le nombre des
idées, et le peu de temps requis pour les lier ensemble ou pour les composer ;
ou bien dans la facilité, avec laquelle l'intellect peut embrasser un total
quelconque ?* 895

ALEXIS. J'en conviens.

DIOCLE. Par conséquent, si par quelque moyen les idées de plusieurs
H 119 choses existantes ou possibles peu- | vent être rapprochées tellement, qu'el-
les sont presque coëxistantes dans la tête pendant quelques instants, il est
certain que l'intellect s'apercevra le plutôt des rapports entre ces idées, qui 900
se laissent saisir avec le plus de facilité ; c'est-à-dire, des rapports qui consti-
tuent pour nous la beauté la plus riche, la plus vraie, et la plus simple : et c'est
la raison par laquelle, ordinairement, dans un homme de génie, la première
idée est la plus belle, et la première expression la plus énergique. Ainsi, mon

H 120 cher Alexis, c'est la faculté de rappro- | cher le plus et le mieux ces idées, qui 905
fait naître le beau et le sublime, et qui montre les grandes vérités par intui-
tion, pour ainsi dire, à ces âmes, qui par là, nous paroissent avoir des relations
plus intimes avec la Divinité. Mais si nous considérons cette faculté en nous
mêmes, dans ces heureux moments d'enthousiasme où nous arrachons au

M.II.186 sein de la nature quelqu'étincelle du vrai ou du beau, nous trouverons que 910
ce que nous y mettons de notre part, est peu de chose. Ce n'est plus la

H 121 marche prudente, exacte et com- | passée, plus ou moins lente ou rapide
de l'intellect, que nous suivons ; nous prenons celle de la foudre de Jupiter
qui au moment qu'elle part, atteint. Tout ce que nous y observons de notre
activité, c'est un effort vague et aveugle dont cette approximation d'idées est 915
l'effet, et alors l'intellect fait simplement son métier ordinaire ; il contemple
ce que l'imagination plus compacte et plus dense lui présente dans ces in-
stants, et il l'imité fidèlement dans ses expressions. Posons, Alexis, ce qui

H 122 n'est pas certain, que cette | approximation d'idées, cette condensation de

885 Ainsi] *JJ*²*W* Par conséquent 886 existe] *rs* existoit | forme] *rs* formeroit 893 le
peu] *rs* dans le peu | requis ... pour²] *rs* qu'on emploie à les lier ensemble ou à 900 des]
rs de ces 901 des] *rs* de ces 904 est] *r* et 906 et¹] *P* ou 909 mêmes] *rs* même

DIOKLES. Folglich muß, wenn jene Gedankenzusammensetzung etwas Schönes bildet, die wirkliche Zusammensetzung, wenn sie vorhanden ist, es ebenfalls bilden!

920 *ALEXIS.* Ja.

DIOKLES. Folglich sind Wahrheiten wenigstens die Grundlage der Poesie.

ALEXIS. Ja, Wahrheiten oder Möglichkeiten. |

DIOKLES. Du hast Recht, allein du sollst sehen, daß dieses bei unserer V.III.78
Untersuchung gleichviel ist. Beruht nicht die Schönheit auf der Menge der
925 Ideen und der Kürze der zu deren Verbindung oder Zusammensetzung erforderlichen Zeit, oder auf der Leichtigkeit, womit der Verstand ein jegliches Ganze zusammenfaßt.

ALEXIS. Ich gestehe dir's zu.

DIOKLES. Wenn daher auf irgend eine Art die Ideen mehrerer wirklichen
930 oder möglichen Dinge einander dergestalt nahe gebracht werden können, daß sie auf Augenblicke fast zugleich in dem Kopf vorhanden sind, so ist gewiß, daß der Verstand am ersten die am leichtesten zu fassenden Verhältnisse zwischen diesen Ideen, nämlich solche, worin für uns die mannichfaltigste, wahreste, einfachste Schönheit besteht, wahrnehmen werde: und aus
935 diesem Grunde ist gewöhnlich | bei einem Manne von Genie die erste Idee V.III.79
die schönste, und der erste Ausdruck der kräftigste. Das Vermögen, diese Ideen am meisten und besten zusammenzubringen, lieber Alexis, ist es also, was das Schöne und Erhabene erzeugt, und die großen Wahrheiten Seelen, die uns deshalb mit der Gottheit in engerer Verbindung zu stehen schei-
940 nen, gewissermaßen anzuschauen gibt. Betrachten wir aber diese Fähigkeit in uns selbst, in den glücklichen Augenblicken der Begeisterung, wo wir dem Busen der Natur einige Funken des Wahren und Schönen entreißen, so werden wir finden, daß wir unserer Seits sehr wenig dabei thun. Wir gehen nicht mehr des bedächtlichen, genauen, abgemessenen, bald langsamern, bald
945 raschern Ganges des Verstandes, wir fahren dahin wie Jupiters Blitz, der in einem Nu ausgeht und trifft. Unsere ganze Thätigkeit dabei besteht in einem schwankenden, blinden Hinstreben, wodurch jenes Zusammenbringen der Ideen | bewirkt wird, und dann thut der Verstand lediglich sein gewöhnliches Amt: er betrachtet, was die festere, dichtere Einbildung ihm in solchen
950 Augenblicken vorhält, und ahmt es getreulich in seinen Ausdrücken nach. Gesetzt Alexis, was noch nicht ausgemacht ist, diese Annäherung der Ideen,

V.III.80

l'imagination, soit quelquefois uniquement l'effet de cet effort inconnu; il 920
 n'en est pas moins indubitable que très souvent, sans cet effort, la même
 approximation se manifeste et nous montre du sublime et du vrai bien au
 delà de notre portée ordinaire. – Qui, dans ce dernier cas, est l'auteur ou
 la cause de cette heureuse approximation? Quel autre que celui* qui fit
 P 314 chanter Homère et qui à Dodone* ou à Delphes nous instruit plus ou moins 925
 H 123 d'un futur incertain? Ainsi, vous voyez | que la poésie, soit qu'elle naisse
 de l'effort d'un grand génie, ou qu'un souffle divin la produise, préside à
 tous les arts et à toutes les sciences, et qu'elle est non seulement à l'auguste
 vérité ce que les Grâces sont à l'Amour, mais ce que l'Aurore est à la statue
 de Memnon* qu'elle éclaire, et qu'elle fait parler. 930

ALEXIS. Mon cher Diocles, je comprends à la vérité une partie de votre
 raisonnement; mais si vous voulez que je saisisse parfaitement votre idée,
 H 124 ce que je desire fort, ayez la complaisance encore de | répéter ce que vous
 avez dit; mais de la façon la plus simple et qui soit le plus à ma portée.

DIOCLE. Il faut bien vous contenter. Mais comme je ne crois pas pouvoir 935
 M.II.187 simplifier la chose, je ne puis que vous rappeler à peu près ce que j'ai dit. –
 L'acquisition d'une vérité nouvelle, la sensation de nouveaux rapports entre
 les choses, celle du beau et du sublime en tout genre, naissent-elles d'une
 seule idée isolée et individuelle; ou faut-il la composition ou le concours de
 plusieurs? | 940

H 125 ALEXIS. Il faut absolument le concours de plusieurs.

DIOCLE. Lorsqu'il y a approximation ou concours de plusieurs idées
 dans l'imagination, l'intellect a l'intuition de ces idées et de quelques uns
 de leurs rapports; n'est-ce pas?

ALEXIS. Oui. 945

DIOCLE. Lesquels de ces rapports sont aperçus le plutôt par l'intellect?

ALEXIS. Mais ceux qui sont pour lui les plus faciles à saisir.

DIOCLE. Ce sont donc ceux qu'il peut saisir dans le moindre temps?

ALEXIS. Assurément. |

H 126 DIOCLE. C'est-à-dire ceux qui constituent le beau et le sublime? 950

ALEXIS. Cela s'ensuit de ce que vous m'avez prouvé autrefois.*

DIOCLE. Ainsi, lorsque plusieurs idées qui ont entre elles les rapports les
 plus directs et les plus sensibles, sont le plus près d'une coexistence absolue,

920–921 il ... moins] *rs* il est pourtant 924 heureuse] *W om.* 927 ou] *rs* soit
 928 qu'elle est non] *rs* n'est pas 930 qu'elle¹ ... parler] *rs* en l'éclairant, et la faisant parler.
 931 comprends] *rs* sens 933–934 répéter ... dit] *rs* me le répéter 934 qui soit le] *rs* la
 935 pas] *P* plus 947 pour ... saisir] *rs* les plus faciles à saisir pour lui 951 s'ensuit] *rs* suit
 952–953 entre ... sensibles] *rs* les rapports les plus directs et les plus sensibles entre elles

diese Zusammendrängung der Einbildung sei zuweilen die bloße Wirkung dieses unbekannten Strebens: so ist doch nichts destoweniger unstreitig, daß sie sich sehr oft, auch ohne dieses Streben äußert, und uns eine, unsere
 955 gewöhnliche Gesichtsweite fern übersteigende Schönheit und Erhabenheit zeigt. Wer ist, im letztern Falle, Urheber oder Ursache dieser glücklichen Annäherung? Wer sonst, als der den Homer singen hieß, und zu Dodona oder Delphi uns mehr oder weniger über eine Ungewisse Zukunft belehrt?

Du siehst also, daß die Poesie, sie mag aus der Anstrengung eines großen
 960 Geistes entspringen, oder durch einen | göttlichen Hauch hervorgebracht V.III.81
 seyn, allen Künsten und Wissenschaften vorstehe, und daß sie der höhern Wahrheit nicht nur das sei, was die Grazien dem Liebesgotte, sondern was Aurora der Bildsäule des Memnon, die sie erleuchtet, und redend macht.

ALEXIS. Mein lieber Diokles, ich verstehe zwar deine Rede zum Theil,
 965 willst du aber, daß ich deine Idee vollkommen fasse, so habe die Gefälligkeit das Gesagte zu wiederholen, aber so einfach und verständlich für mich, als möglich.

DIOKLES. Ich muß dir wohl willfahren. Da sich aber, meines Erachtens, die Sache nicht vereinfachen läßt, so kann ich dir nur ohngefähr wiederho-
 970 len, was ich sagte. Entspringt die Einsicht einer neuen Wahrheit, die Empfindung neuer Verhältnisse unter Dingen, die Empfindung des Schönen und Erhabenen aller Art aus einer einzigen abgetrennten und einzelnen Idee, ober bedarf es der | Zusammensetzung und des Zusammenflusses mehrerer? V.III.82

975 ALEXIS. Es bedarf durchaus des Zusammenflusses mehrerer.

DIOKLES. Wenn in der Einbildung Annäherung oder Zusammenwirken mehrerer Ideen Statt hat, nicht wahr, so schaut der Verstand diese Ideen und einige ihrer Verhältnisse an?

ALEXIS. Ja.

980 DIOKLES. Welcher unter diesen Verhältnissen wird der Verstand am ersten gewahr?

ALEXIS. Je nun derjenigen, die ihm am leichtesten zu fassen sind.

DIOKLES. Derjenigen also, die er in der kürzesten Zeit fassen kann.

ALEXIS. Freilich. |

985 DIOKLES. Nämlich derjenigen, welche das Schöne und Erhabene ausma- V.III.83
 chen?

ALEXIS. Zufolge desjenigen, was du mir einst bewiesen hast.

DIOKLES. Wenn also mehrere Ideen, die unter einander die geradesten und merklichsten Verhältnisse haben, dem absoluten Zugleichseyn am

l'intellect verra le vrai, le beau, et le sublime le plus riche que ces idées lui pourront fournir.

955

ALEXIS. Cela est vrai.

M.II.188
H 127

DIOCLES. Pour voir ou pour sentir ce vrai, ce beau, ou ce sublime, il ne faut donc que cette approximation des idées?

ALEXIS. J'en conviens.

DIOCLES. C'est nous qui les rapprochons, ou quelqu'autre?

960

ALEXIS. Certainement.

DIOCLES. Lorsque c'est nous, nous faisons un effort vague qui n'a point de but déterminé, un effort dont la nature nous est même absolument inconnue, et que nous appelons enthousiasme; mais l'approximation de plusieurs idées en est la suite constante, et alors nous voyons le vrai, le beau, et le sublime sans travail et sans peine; n'est-il pas vrai?

H 128

ALEXIS. Absolument.

DIOCLES. Mais lorsque cette approximation d'idées se manifeste sans aucun effort et que nous voyons le vrai, le beau et le sublime, et même l'avenir, sans la moindre opération de notre part; ne croyez vous pas qu'une Divinité s'en mêle, et que ce n'est pas à tort que nous appelons cela une inspiration?

P 316

970

ALEXIS. – C'est à présent que je crois saisir votre idée. Vous jugerez vous même si je me trompe. Je conçois pour la première fois ce que c'est que la poésie. Je sens que le raisonnement le plus profond, la marche la plus sage et la plus réfléchie de l'intellect, nous fourniroit très peu de vérités nouvelles, si elle n'étoit soutenue, dirigée, ou poussée par cet enthousiasme qui rapproche les idées. Je sens que c'est cette approximation qui offre à l'intellect les occasions d'employer cette intuition rapide qu'on appelle le tact. Je sens que notre ignorance parfaite de la nature de cet enthousiasme actif, qui nous paroît souvent se confondre avec l'action d'un agent étranger, justifie votre opinion que l'homme n'est pas ici tout ce que demande la nature d'un être complet, et que par conséquent l'espèce humaine pourroit bien avoir perdu dans une révolution antécédente, ou quelque organe (ce qui est moins probable), ou quelque véhicule de sensation; car il me semble qu'un être complet, quelque borné qu'il pût être, ou quelque vue lointaine qu'il pût avoir d'une perfection éloignée dont il seroit susceptible, devrait avoir une connoissance plus juste et plus arrondie de son état et de ses rapports. Je vous avoue que le discours d'Hypsicles non seulement n'a plus rien qui

H 129

975

M.II.189

H 130

980

985

H 131

957 Pour] *rs* Ainsi pour 958 donc] *rs om.* 963 absolument] *r* absolument
973–974 Vous ... trompe] *rs* Jugez vous même si j'ai tort 986 pût être] *rs* fut

990 nächsten sind, so wird der Verstand die vollste Wahrheit, Schönheit, Erhabenheit, welche diese Ideen gewähren können, erblicken?

ALEXIS. So ist es.

DIOKLES. Um also dieses Wahre, Schöne, oder Erhabene zu empfinden, braucht es daher nichts weiter, als diese Annäherung der Ideen?

995 ALEXIS. Ich gebe es zu.

DIOKLES. Und entweder wir oder ein anderer veranstaltet diese Annäherung? |

ALEXIS. Gewißlich.

V.III.84

DIOKLES. Geschieht sie durch uns, so äußern wir ein schwankendes Streben, ohne bestimmten Zweck: selbst die Natur dieses Strebens ist uns unbekannt, und wir nennen es Enthusiasmus: doch ist die Annäherung der Ideen davon eine unausbleibliche Folge, und wir sehen dann das Wahre, Schöne, Erhabene ohne Arbeit und Mühe, nicht wahr?

ALEXIS. Durchaus.

1005 DIOKLES. Wenn aber diese Annäherung der Ideen ohne Anstrengung verspürt wird, und wir das Wahre, Schöne und Erhabene, und sogar die Zukunft, ohne alle Geisteshandlung von unsrer Seite sehen: dünkt dir nicht, daß alsdann eine Gottheit dabey im Spiele sei, und daß wir es nicht ohne Grund eine Eingebung nennen? |

1010 ALEXIS. Jetzt erst glaube ich deinen Gedanken zu verstehen. Du magst selbst urtheilen, ob ich mich irre. Ich begreife zum erstenmale was Poesie sei. Ich bemerke, daß die tiefsten Schlüsse der weiseste und bedächtigste Gang des Verstandes uns zu sehr wenig neuen Wahrheiten verhelfen würde, wenn ihn nicht der Enthusiasmus, welcher die Ideen zusammenstellt, unterstützt, leitete oder beschleunigte. Ich bemerke, daß diese Zusammenstellung eigentlich dem Verstande die Gelegenheit zur Anwendung jener schnellen Anschauung, Gefühl genannt, darbiete. Ich bemerke, daß unsre gänzliche Unbekanntschaft mit der Natur jener thätigen Begeisterung, die oft der Einwirkung einer Thätigkeit von außen gleichsteht, deine Meinung

1015 rechtfertigt, daß der Mensch hier nicht alles sei, was zu einem vollständigen Wesen gehöre, und daß folglich das Menschengeschlecht in einer ehemaligen Revolution entweder irgend | einen Sinn (was nicht so wahrscheinlich ist) oder irgend ein Vehikel der Empfindung verloren haben dürfte: denn ein vollständiges Wesen dünkt mich, sei es auch noch so eingeschränkt, oder seine Aussicht auf eine entfernte Vollkommenheit, deren es empfänglich ist, noch so weit, müßte doch eine richtigere und bestimmtere Einsicht seines Zustandes und seiner Verhältnisse haben. Ich gestehe

V.III.85
V.III.86

me révolte, mais qu'il me paroît même à présent d'une fort grande probabi- 990
lité.

S'il est vrai comme vous dites et comme je le sens, que la philosophie
doit beaucoup à la poésie; il l'est également, mon cher Diocles, que sous
votre conduite elle n'est pas ingrate. Je vous promets, et par une raison par-
ticulière, que cet enthousiasme, cette approximation singulière des idées, 995
H 132 cette source féconde de la vraie | poésie sera dorénavant le plus piquant
objet de mon étude et de mes recherches; mais je vous prie, en attendant, de
m'apprendre avant que nous nous séparions, si l'âge d'or qui a fait propre-
ment le sujet de notre discours, est un objet susceptible de la contemplation
de votre philosophie, ou si c'est uniquement à l'histoire et à la poésie que 1000
nous en devons la connoissance?

DIOCLES. Mon cher Alexis, tout est l'objet de la philosophie; mais ce
H 133 que vous voulez savoir, revient, ce me semble, à cette question, | si sans
égard aux traditions ou à des inspirations divines, et en ne prenant pour
base que la nature de l'homme, telle que nous la connoissons, on pourra 1005
trouver des preuves de quelque âge d'or, ou bien d'une existence plus riche,
M.II.190 et plus élevée, que celle dont nous jouissons? N'est-ce pas là ce que vous
demandez?

ALEXIS. C'est cela même.

DIOCLES. Hé bien, c'étoit là dès le commencement le chemin que je 1010
m'étois proposé de prendre, et je ne vous aurois pas rapporté les traditions
H 134 d'Hypsiclès, ni tâché | de vous faire connoître et respecter la poésie, si vous
m'aviez paru content de mon début.

ALEXIS. Je vous conjure, rentrez dans votre chemin. Je ne perdrai rien en
faisant un voyage de plus, infiniment intéressant pour moi, sur tout dans la 1015
situation où je me trouve.

DIOCLES. – L'âge d'or, Alexis, est un terme figuré sous lequel vous enten-
dez avec moi, je compte, l'état d'un être quelconque qui jouit de tout le
bonheur dont sa nature et sa façon d'être actuelle sont susceptibles? |

H 135, P 318 *ALEXIS.* Assurément. 1020

DIOCLES. Nous avons vu que l'animal et l'homme devoient également y
parvenir par la force de leur instinct ou de leur principe de perfectibilité, et

990 même à présent] *rs* maintenant 995 cet] *r* cette 996 le] *r* les 1003 que] *r*
qui | savoir ... semble] *rs* dire, il me semble, revient 1004–1005 et ... connoissons] *rs om.*
1005–1006 pourra trouver] *rs* trouveroit 1007 jouissons?] *rs* jouissons, en ne prenant pour
base que la nature de l'homme telle que nous la connoissons. 1009 C'est cela] *rs* Cela
1014–1015 ne ... faisant] *rs* n'aurai rien perdu ayant fait

dir: die Rede des Hypsikles hat nicht nur nichts auffallendes mehr für mich, sie kommt mir jetzt sogar sehr wahrscheinlich vor.

1030 Wenn es wahr ist, wie du sagst und ich es fühle, daß die Philosophie der Dichtkunst viel zu verdanken habe; so ist es eben so wahr, mein lieber Diokles, daß sie an deiner Hand nicht undankbar ist. Ich verspreche dir, und aus besonderm Grunde, jene Begeisterung, jene Zusammenstellung der Ideen, jene reiche Quelle wahrer Poesie, wird künftig der anziehendste Gegenstand meines Nachsinnens und meines Forschens | seyn: aber sage mir doch V.III.87
1035 indessen, ehe wir von einander gehen: ist das goldne Zeitalter, davon wir eigentlich redeten, für die Betrachtung deiner Philosophie geeignet, oder verdanken wir dessen Kenntniß bloß der Geschichte und Poesie?

DIOKLES. Mein lieber Alexis, für die Philosophie ist alles geeignet. Was du
1040 aber zu wissen verlangst, kommt meines Bedünkens auf die Frage hinaus: ob ohne Rücksicht auf Sagen der Vorzeit und göttliche Eingebungen, wenn wir bloß die Natur des Menschen, so wie sie uns bekannt ist, zum Grunde nehmen, Beweise eines goldnen Zeitalters, oder eines mannichfaltigern, höhern Daseyns, als unser gegenwärtiges, sich vorfinden lassen? Ist das nicht
1045 deine Frage?

ALEXIS. Eben das.

DIOKLES. Nun, diesen Weg wollte ich gleich anfangs einschlagen, und ich hätte dir | weder die Sagen des Hypsikles erzählt, noch zur Kenntniß V.III.88
1050 Anfange zufrieden geschienen hättest.

ALEXIS. Ich bitte dich inständig, kehre auf deinen Weg zurück. Ich werde nichts verlieren, wenn ich eine Reise mehr, zumal eine in meiner dermaligen Lage für mich so interessante Reise mache.

DIOKLES. Das goldne Zeitalter, Alexis, ist ein figürliches Wort, worunter
1055 du mit mir wohl den Zustand eines Wesens verstehen wirst, das alle Glückseligkeit genießt, dessen seine Natur und seine jedesmalige Seyensart fähig ist.

ALEXIS. Allerdings.

DIOKLES. Wir sahen: das Thier so gut als der Mensch mußten ihn mittelst ihres Triebes oder Principis der Vervollkommnung erreichen, und zwar
1060

plus ou moins parfaitement, à proportion de l'énergie de ce principe, dont sans doute vous vous rappelez la nature ?

ALEXIS. Parfaitement.

1025

H 136 DIOCLES. L'animal parvenu, au même point, où nous le voyons encore à présent, s'y fixa et fut heureux, puisqu'il n'avait pas de sensation d'un bonheur au delà de | celui dont il jouissoit, soit par sa nature, soit par son industrie; et il s'ensuit que son principe de perfectibilité avait une borne déterminée.

1030

M.II.191 Si l'homme, qui parvint au même point par des moyens semblables, peut-être un peu plus tard, y fut resté de même; qu'auriez vous conclu de son sort, mon cher Alexis ?

ALEXIS. J'aurais conclu que son sort étoit exactement le même que celui de l'animal qui naît, végete et meurt.

1035

H 137 DIOCLES. Votre conclusion seroit très | juste. – Mais dans tout être, tous les desirs déterminés possibles, ne doivent-ils pas être proportionnés à ses besoins, ou à la quantité et à la qualité des choses dont il seroit capable de jouir, dont il pourroit se faire une idée ?

ALEXIS. Oui.

1040

DIOCLES. Ainsi les desirs d'un être quelconque étant donnés, vous en déduiriez avec assurance les especes de jouissance dont sa nature seroit susceptible ?

ALEXIS. Assurément.

H 138 DIOCLES. Et même, si ses desirs étoient vagues et indéterminés, vous en | conclueriez sans doute que cet être seroit susceptible de jouissances au delà de ce dont il pourroit se faire une idée dans son état présent.

1045

Or, si vous voulez réfléchir sur l'espérance, qui paroît innée dans l'homme, non cette espérance journalière qui ne vise qu'à un meilleur comparatif à son état présent, mais sur cette espérance qui a pour but constant le meilleur absolu, quoiqu'indéterminé, vous serez convaincu que les desirs de l'homme, son instinct, son principe de perfectibilité, sont | indéterminés et n'ont point de bornes sensibles pour nous dans l'état où nous sommes; et que par conséquent l'homme tient nécessairement à un autre état.

1050

H 139 ALEXIS. Parviendra-t-il à cet état ?

1055

1032 de²] rs sur 1041 Ainsi] rs Ainsi lorsque | étant] rs seroient 1042 déduiriez]
rs concluriez] JJ²W déduirez | jouissance] JJ²WMP jouissances 1045 indéterminés]
s indéterminées 1046 jouissances] r jouissance 1051 convaincu] r convaincre
1052–1053 sont ... n'ont] rs est indéterminé et n'a 1054 que] rs om.

vollkommner | oder unvollkommner nach Maasgabe der Energie jenes Princips, dessen Natur dir ohne Zweifel noch erinnerlich ist. V.III.89

ALEXIS. Vollkommen.

DIOKLES. Als das Thier den Punkt, worauf wir es noch jetzt sehen, erreicht hatte, so blieb es darauf stehen, und ward glücklich. Denn es hatte 1065 keine Empfindung von einem höhern Glücke, als dessen es vermöge seiner Natur oder seines Kunstfleißes genoß. Sein Vervollkommbarkeits-Princip hatte eine bestimmte Gränze. Wenn der Mensch, nachdem er durch ähnliche Mittel, vielleicht etwas später, zu diesem Punkte gelangt war, eben 1070 so dabei stehen geblieben wäre, was würdest du, Alexis, in Absicht seiner Bestimmung geschlossen haben?

ALEXIS. Ich hätte geschlossen, seine Bestimmung sei gerade, wie des Thieres, was geboren wird, dahin lebt und stirbt. |

DIOKLES. Das wäre sehr richtig geschlossen. – Müßen aber nicht in V.III.90 1075 jedem Wesen alle bestimmten möglichen Begierden nach seinen Bedürfnissen, oder der Menge und Beschaffenheit der für dasselbe genießbaren Dinge, wovon es sich einen Begriff machen kann, abgemessen seyn?

ALEXIS. Ja.

DIOKLES. Wären daher die Begierden eines Wesens gegeben, so würdest 1080 du mit Zuversicht die Genuß-Arten, deren es fähig wäre, daraus herleiten?

ALEXIS. Zuverlässig.

DIOKLES. Und selbst, wenn seine Begierden schwankend und unbestimmt wären; so würdest du eben daraus gewiß bei einem solchen Wesen auf eine Fähigkeit zu Genüssen schließen, die alles überstiege, wovon es sich 1085 in seinem gegenwärtigen Zustande einen Begriff machen könnte. |

Willst du die Hoffnung bedenken, die dem Menschen wie angeboren V.III.91 scheint, nicht jene alltägliche, auf ein, in Vergleich mit seinem gegenwärtigen Zustande Besseres gehende Hoffnung, sondern jene, welche das unbedingte, obgleich unbestimmte Bessere zum unverrückten Ziele hat; so wirst 1090 du dich überzeugen, daß die Begierden des Menschen, sein Instinkt, sein Vervollkommnungsprincip unbestimmt sind, und keine für uns in unserm gegenwärtigen Zustande bemerkbare Schranken haben, und daß folglich der Mensch mit einem andern Zustande zusammenhängt.

ALEXIS. Wird er diesen Zustand erlangen?

M.II.192 *DIOCLE*. Mais, mon cher, lorsque vous voyez un petit oiseau venant tout fraîchement de sortir de sa coque, et que je vous montre ses aîles en vous disant que sa nature est de voler, craignez vous qu'il ne volera pas?

ALEXIS. Non, sans doute il volera un jour.

H 140 *DIOCLE*. Si je vous montre un petit | poisson qui par hasard vient de 1060 naître sur le rivage et que je vous prouve par toutes ses parties qu'il ne sçauroit vivre longtemps dans l'air, mais que sa nature exige qu'il soit dans l'eau; croyez-vous qu'il ne nagera pas à la première marée?

ALEXIS. Assurément il nagera.

DIOCLE. Et si je vous montre l'homme qui par sa nature forme des desirs 1065 qui n'ont plus aucune analogie quelconque avec le peu que cette terre peut H 141 lui fournir en tant qu'il est animal; croirez-vous que | cette terre est l'élément qui convient à sa nature?

P 320 *ALEXIS*. – Par conséquent il n'y auroit dans ce monde que l'animal qui soit heureux. 1070

DIOCLE. Rien n'est plus vrai, mon cher, et l'homme n'y fait qu'imiter ce poisson qui remue ses nageoires, saute, frétille et se démène, et qui ne jouira complètement de son existence que dans les ondes qu'il doit connoître bien vaguement sur ma main.

Mais retournons encore à ce moment où l'homme et l'animal étoient au 1075 H 142 même point; où l'hom- | me étoit heureux en tant qu'habitant de la terre. Ce moment devoit être pour lui de peu de durée; car son principe indéterminé et sans bornes, le porta bientôt à mépriser ce bonheur. Il passa outre, et comme des desirs vagues et indéterminés, manquant d'objets analogues qui M.II.193 pussent les satisfaire, lui causoient des souffrances, il chercha ces objets, 1080 quoiqu'inutilement, dans le monde fini et déterminé qu'il trouva sous sa main. Delà l'insatiabilité naturelle des desirs, car aussitôt que ses jouissances H 143 lui firent entrevoir | les bornes de ces objets, nécessairement finis par leur nature, il alla plus loin, dans la vaine et folle espérance de trouver dans la quantité de ces objets finis et déterminés, cet infini analogue au grand 1085 principe indéterminé qui l'agita. Tant que les progrès de ses connoissances se bornoient à une certaine perfection dans la mécanique et l'agriculture, l'homme se trouva parfait en qualité d'animal, mais aussitôt qu'il mesura les cieux, franchit les mers, tira les métaux du sein de la terre pour orner sa H 144 figure, détruire ses | frères, ou forger des signes de ses prétendues propriétés; 1090

1057 sa coque] rs son oeuf 1062 exige] rs demande 1066 peut] r peur 1067 en ... est^l] rs comme 1070 soit] JJ²WM seroit 1076–1077 Ce ... lui] rs Pour lui ce moment devoit être 1079–1080 qui pussent] rs pour 1086 l'agita] JJ²W l'agitoit 1087 bornoient] JJ²W bornèrent

1095 *DIOKLES.* Sage mir doch, mein Lieber, wenn du ein so eben ausgekroche-
nes Vögelchen siehst, und ich zeige dir seine Flügel; besorgst du, es werde
nicht fliegen?

ALEXIS. Gewiß nicht, es wird einst fliegen. |

DIOKLES. Wenn ich dir ein Fischchen zeige, das von ohngefähr eben erst V.III.92
1100 am Ufer zu leben anfing, und ich beweise dir aus allen seinen Theilen, daß es
nicht lange in der Luft leben kann, sondern vermöge seiner Natur im Wasser
seyn muß, glaubst du nicht, daß es bei der nächsten Flut schwimmen werde?

ALEXIS. Sicherlich wird es schwimmen.

DIOKLES. Und wenn ich dir den Menschen zeige, in welchem seine Natur
1105 Begierden erzeugt, die mit dem Wenigen, was diese Erde ihm als Thier
verschaffen kann, in gar keinem Verhältnisse mehr stehen; wirst du glauben,
daß diese Erde das seiner Natur angemessene Element sei?

ALEXIS. Dann wäre auf dieser Welt nur das Thier glücklich?

DIOKLES. Sehr wahr, mein Lieber: und der Mensch macht es darin nur,
1110 wie dieser | Fisch, der seine Flossen bewegt, springt, hüpf, hin und her V.III.93
schlägt, und seines vollen Daseyns erst in den Wellen froh werden wird, die
er sehr unbestimmt auf meiner Hand kennen lernen muß.

Aber laß uns noch einmal auf die Zeit zurückkommen, wo Mensch und
Thier auf demselben Punkte standen, wo der Mensch als Erdbewohner
1115 glücklich war. Diese Zeit mußte für ihn von kurzer Dauer seyn: denn sein
unbestimmter, gränzenloser Trieb machte ihm dieses Glück bald verächt-
lich. Er ging weiter, und da schwankende, unbestimmte Begierden, denen
es an passenden Gegenständen zu ihrer Befriedigung gebrach, ihm peinlich
waren: so suchte er diese Gegenstände, freilich vergebens, in der endlichen
1120 und bestimmten Welt, die ihm zur Hand war. Daher die natürliche Unersätt-
lichkeit der Begierden: denn sobald der Genuß ihm die Gränzen dieser ihrer
Natur nach endlichen Gegenstände bemerklich machte, so schritt er weiter,
in der | eiteln und thörichten Hoffnung, in der Menge dieser endlichen und V.III.94
bestimmten Gegenstände jenes dem großen unbestimmten Triebe, der ihm
1125 keine Rast ließ, angemessene Unendliche zu finden. So lange die Fortschritte
seiner Erkenntniß sich auf eine gewisse Vollkommenheit in der Mechanik
und dem Ackerbau beschränkten, war der Mensch als Thier vollkommen; so
bald er aber die Himmel maß, über die Meere schritt, die Metalle aus dem
Schooße der Erde hervorzog, um seine Gestalt zu verzieren, seine Brüder
1130 zu morden, oder Zeichen seines vorgeblichen Eigenthums zu schmieden;

aussitôt qu'il forma des états, prescrivit des loix, et pour comble de ridicule, voulut qu'un seul homme pût être le propriétaire d'un million de ses semblables; aussitôt que cet Être étonnant, qui n'étoit amphibie que depuis sa chute, et qui foncièrement étoit un être d'une existence homogène, voulut tenir dans le même moment aux deux extrémités de sa nature, dont par la perte de quelques manières d'apercevoir il avoit perdu l'enchaînement et le lien: aussitôt | toutes les folies, les horreurs, et les désordres; les absurdités et les inconséquences, qui firent tant de tort à Hésiode dans votre esprit, devoient naturellement se manifester en démontrant en même temps à l'homme, de la façon la plus parfaite, la noblesse et la stabilité de sa nature et que son abâtardissement n'étoit qu'une apparence accidentelle.

ALEXIS. Mon cher Diocles, je crois comprendre la plus grande partie de ce que vous venez de me dire; mais je vous supplie, n'épargnez pas les paroles dans un sujet aussi | intéressant. Vous me connoissez. Je ne vous quitte pas que je ne sois parvenu à des idées distinctes.

M.II.194 *DIOCLES.* Vous sentez bien, Alexis, que quoique la philosophie manie des matières aussi abstraites avec la même aisance et la même précision que les objets les plus simples de la Géométrie, elle trouve cependant moins de facilité dans l'expression des idées, puisque les termes nous manquent souvent lorsqu'il s'agit d'accoupler des idées un peu distantes les unes des autres et disparates en apparence. Mais dans ces cas c'est à celui qui | écoute, d'y remédier, en s'attachant à la marche de l'intellect de celui qui parle, bien plus qu'aux mots qu'il prononce. Par ce moyen ces mots se traduiront d'eux mêmes dans la tête de celui qui écoute et y seront remplacés par des signes qui lui sont plus familiers. Je tâcherai pourtant d'être aussi clair qu'il me sera possible dans le peu qui me reste à vous dire.

Dans l'âge d'or d'Hésiode et d'Hypsiclès l'homme étoit absolument parfait, autant que la nature de son essence pouvoit le permettre; et quoiqu'il fut créé un | être éternel, la nature de ses développements et de ses jouissances étoit successive; mais le mouvement de cette succession depuis le premier instant de sa naissance jusques dans l'éternité, étoit uniformément accéléré, et la mort ne lui parut que l'un des développements continuels et

1092 pût être] *r* peut-être 1095 extrémités] *s* bouts 1101 apparence accidentelle]
rs accidentelle apparence 1103–1104 n'épargnez ... intéressant] *rs* dans un sujet aussi
intéressant n'épargnez pas les paroles 1104 pas] *P* *add.* avant 1105 que ... à] *rs* avant
que d'avoir 1106 que] *rs* *om.* 1108–1110 elle ... souvent] *rs* que dans l'expression
des idées on ne trouve pas la même facilité, puisque souvent les termes nous manquent
1112 s'attachant] *rs* *add.* plus 1112–1113 bien plus] *rs* *om.* 1114 mêmes] *rs* même | seront]
r serons 1115 tâcherai] *r* tacherai 1118 pouvoit le] *rs* le put 1119 fut] *J*²*WM* fût

so bald er Staaten errichtete, Gesetze vorschrieb, und was das lächerlichste war, wollte, daß ein Mensch Eigenthümer einer Million Seinesgleichen sollte seyn können; sobald dieses unbegreifliche Wesen, das erst seit seinem Falle amphibisch, und im Grunde in seinem Seyn gleichartig war, an den beiden
 1135 äußersten Enden seiner Natur zugleich haften wollte, da | es doch mit dem V.III.95 Verluste einiger Wahrnehmungsarten deren Verkettung und Band verlohren hatte: so mußten alsobald alle die Thorheiten, Greuel, Unordnungen, Unge-
 1140 reimtheiten, und Folgelosigkeiten, die dem Hesiodus in deiner Meinung so sehr schaden, zum Vorschein kommen, zugleich aber auch dem Menschen auf das vollkommenste den Adel und die Bestandheit seiner Natur beweisen, und daß seine Ausartung nur ein zufälliger Anschein sei.

ALEXIS. Mein lieber Diokles, ich glaube dasjenige, was du mir eben sagtest, größtentheils zu verstehen: jedoch bitte ich dich, karge über einen so interessanten Gegenstand mit den Worten nicht, du kennst mich. Ich lasse
 1145 nicht ab von dir, bis ich deutliche Begriffe erlangt habe.

DIOKLES. Du siehst leicht ein, Alexis, obgleich die Philosophie so abgezogene Stoffe mit der nämlichen Leichtigkeit und | Schärfe, wie die einfach- V.III.96
 1150 sten Gegenstände der Geometrie behandelt: so wird es ihr doch nicht so leicht, die Gedanken auszudrücken, weil uns oft die Worte fehlen, wenn weit von einander abstehende und dem Anscheine nach ungleichartige Ideen gepaart werden sollen. Allein in solchem Falle muß der Zuhörer helfen, und sich mehr an den Gedankengang des Redenden, als an die Worte halten, die er ausspricht. Mittelst dessen werden sich die Wörter von selbst in dem Kopfe des Hörenden übersetzen, und darin mit bekannten Zeichen ver-
 1155 tauscht werden. Jedoch will ich in dem Wenigen, was ich dir noch zu sagen habe, so deutlich als möglich zu seyn suchen.

In dem goldnen Zeitalter des Hesiodus und Hypsikles war der Mensch ganz vollkommen, so sehr es die Natur seiner Wesenheit verstattete: und war er gleich zum ewigen Daseyn erschaffen: so waren doch seine Entwickelun-
 1160 gen und Genüsse ihrer Natur nach etwas aufeinander- | folgendes: aber der V.III.97 Gang dieser Aufeinanderfolge vom ersten Augenblicke der Geburt bis in die Ewigkeit war gleichförmig beschleunigt, und der Tod dünkte ihm nur eine der stätigen und gewöhnlichen Entwickelungen seiner Wesenheit. Nach der

ordinaires de son essence. Après la grande catastrophe du globe de la terre, où l'homme apparemment avoit perdu des sensations, la mort changea pour lui de face. Elle fut accompagnée de tant de circonstances étrangères et 1125
 H 149 désagréables, | qu'elle parut très différente de tout autre développement: la mort parut couper l'existence de l'homme en deux parties, dont l'une étoit la vie présente, et l'autre une éternité vague, douteuse et tout au plus possible. Ensuite l'homme parvint par ce principe de perfectibilité adhérent à sa nature, à cet âge d'or, ou plutôt d'argent, dont nous avons 1130
 M.11.195
 H 150 parlé; à cet âge dont la fin ne pouvoit être qu'une perfection animale; et ce ne fut qu'après avoir passé au delà de cette perfection que l'homme devint un être malheureux sur | la terre, jusqu'à ce que le sage lui apprit par une philosophie éclairée, à lier de nouveau le présent au futur, (*f) et à reconnoître l'homogenéité de son existence éternelle. 1135

Voilà deux âges d'or de nature fort différente; et si nous suivons avec soin la marche naturelle des facultés de l'homme dans cette vie, nous parviendrons à entrevoir un troisieme âge qui ne differera pas moins des précédents. Il aura lieu, mon cher, lorsque les sciences de l'homme seront parvenues aussi loin qu'avec ses organes actuels il aura pu les porter; lorsqu'il 1140
 H 151 verra | distinctement les bornes de son intelligence dans les faces de l'univers qu'il peut connoître; lorsqu'il appercevra la disproportion absurde entre ses desirs et ce dont il peut jouir sur la terre, et lorsque voyant les étranges effets qui en résultent, il retournera sur ses pas et trouvera un salutaire et juste équilibre entre ses desirs et les objets placés dans sa sphere d'activité 1145
 actuelle; enfin, lorsqu'enrichi de toutes les lumieres dont sa nature ici bas est susceptible, il y joindra l'heureuse simplicité de son premier état qu'il en décorera. |

H 152 Pour l'âge d'or de l'homme après cette vie, ses jouissances y seront plus intimes, plus cohérentes; et toutes ses connoissances s'y confondront, 1150
 comme les couleurs de l'Iris se confondent au foyer d'un cristal,* et ne forment ensemble qu'une lumiere pure, parfait image de l'astre brillant qui les porta dans son sein.

(*f) [Note originale, voyez ligne 1391.]

1127 parut] *Jl*²W sembla 1131 à cet âge] *rs om.* | pouvoit] *rs put* 1132 ne fut]
rs n'étoit 1133 devint] *rs fut* 1140 qu'avec ... porter] *rs que ces organes actuels*
 auront pu le supporter 1141-1142 de² ... connoître] *rs qu'il peut connoître de l'univers*
 1142 appercevra] *rs add. de* 1144 un] *WM son* 1146 enfin lorsqu'enrichi] *rs lorsqu'enfin*
 enrichi 1147-1148 l'heureuse ... décorera] *rs et en decorera l'heureuse simplicité de son*
 premier état 1149 seront] *rs add. plus épurées* 1151 foyer] *Jl fond* 1152 de ... brillant]
rs du brillant astre

großen Katastrophe des Erdballs, wo der Mensch wahrscheinlich gewisse
 1165 Empfindungen verloren hatte, nahm der Tod für ihn eine andere Gestalt an.
 Es begleiteten ihn so viel fremde und unangenehme Umstände, daß er von
 jeder andern Entwicklung ganz unterschieden zu seyn schien. Der Tod zer-
 schnitt das Daseyn des Menschen gleichsam in zwei Theile, in das gegenwärtige
 1170 Leben, und in eine unbestimmte, zweifelhafte, und höchstens mögliche
 Ewigkeit. Hierauf gelangte der Mensch durch jenes seiner Natur anhängende
 Princip der Vervollkommenung zu dem vorbesagten goldnen, ober vielmehr
 silbernen Zeitalter: zu dem Zeitalter, dessen Ziel nur eine thierische Voll-
 kommenheit seyn konnte: und erst nachdem er über | jene Vollkommenheit
 1175 hinausgeschritten war, ward der Mensch ein elendes Wesen auf Erden,
 bis der Weise ihn lehrte, durch eine aufgeklärte Philosophie aufs neue die
 Gegenwart an die Zukunft anzuknüpfen (*f), und die Gleichartigkeit seines
 ewigen Seyns anzuerkennen. V.III.98

Das sind also zwei goldne Zeitalter sehr verschiedener Art: und wenn wir
 dem natürlichen Gange der menschlichen Kräfte in diesem Leben sorgfältig
 1180 nachspüren, so werden wir die Aussicht auf ein drittes, von den beiden
 vorhergehenden nicht weniger unterschiedenes Zeitalter gewinnen. Dieses,
 mein Lieber, wird eintreten, wenn die Wissenschaften des Menschen so weit
 werden vorgerückt seyn, als er sie mit seinen dermaligen Organen bringen
 kann: wenn er die Gränzen seiner Einsichten in den ihm erkennbaren Sei-
 1185 ten des Weltalls deutlich sehen, wenn er das ungereimte Misverhältniß zwis-
 schen seinen Begierden und allem irdischen | Genusse wahrnehmen, beim
 Anblicke der seltsamen hieraus entspringenden Wirkungen umkehren, und
 ein heilsames und richtiges Gleichgewicht zwischen seinen Begierden und
 den in seiner gegenwärtigen Wirkungssphäre begriffenen Gegenständen fin-
 1190 den, wenn er endlich, bereichert mit allen Einsichten, deren seine Natur
 hienieden fähig ist, mit solchen die glückliche Einfalt seines ersten Zustan-
 des verbinden, und diesen mit jenen ausschmücken wird. V.III.99

Was die goldne Zeit des Menschen nach diesem Leben betrifft, so wird
 sein Genuß dann inniger, zusammenhängender seyn; alle seine Erkennt-
 1195 nisse werden dort in einander fließen, wie die Farben des Regenbogens auf
 dem Grunde eines Krystalles in einander fließen, und sich zu einem reinen
 Lichte vereinigen, ähnlich dem glänzenden Gestirne, welches sie herabsen-
 dete.

(*f) [Anmerkung, siehe Z. 1451.]

- M.II.196 Voilà, mon cher Alexis, autant qu'il me paroît, tout ce que la philosophie
peut nous apprendre sur les différens âges de perfection auxquels la nature 1155
humaine peut prétendre. |
- H 153 Pour sçavoir quelque chose de plus du dernier âge, il faut avoir recours
aux oracles des Dieux: il faut qu'un souffle divin rapproche tellement nos
idées que nous sentons tous leurs rapports.
ALEXIS. – Diocles, vous ne sçauriez deviner tout le bien que vous m'avez 1160
fait, ni de quelle maniere.
- P 324 DIOCLES. Non, certes.
ALEXIS. Depuis quelque temps j'avois formé un projet important qui doit
influier sur tout le reste de ma vie. Souvent l'idée m'étoit venue de me rendre
H 154 à Dodone et à | Delphes pour consulter les Dieux sur mon entreprise; mais 1165
des doutes sur la valeur ou la possibilité des oracles m'en avoient toujours
empêché. Vous m'avez fait revenir de mes erreurs, et je suis fort résolu
maintenant de m'adresser aux Dieux, puisque je me sens tout fait pour
pouvoir me présenter dans leurs temples animé d'une sorte de respect que
je n'ai jamais connu auparavant, et qui est peut-être ce qui nous attire leurs 1170
faveurs.
- H 155 DIOCLES. J'en suis ravi, mon aimable Alexis, et d'autant plus que | la
Divinité vous tiendra quitte de vos voyages; car cette disposition, mon ami,
suffit pour la faire descendre sur cette colline et dans vous, où elle rendra des
oracles parfaitement intelligibles, sans que vous ayez besoin de recourir à la 1175
sagesse efficiente des prêtres pour vous les expliquer.
ALEXIS. – Mon cher ami!
DIOCLES. – Hébien, que voulez-vous?
- M.II.197 ALEXIS. Allez chez Aristée et laissez moi ici, car je sens que je trouverai
H 156 Dodone et Delphes dans | cette solitude, et c'est là votre ouvrage! 1180
DIOCLES. Cela étant, mon cher, nous devons dès demain un sacrifice à
l'Amour. |

1155 différens] *rs om.* 1156 peut] *rs pourra* 1157 âge] *rs om.* 1159 sentons] *JJ²W*
 sentions 1164 tout ... vie] *rs toute ma vie* | m'étoit] *rs m'est* 1166 avoient] *rs ont*
 1175 ayez] *rs aurez* 1176 efficiente] *rs opérreuse*

Das ist, lieber Alexis, meines Erachtens alles, was die Philosophie über
 1200 die verschiedenen Zeitalter der | Vollkommenheit, worauf die menschliche V.III.100
 Natur ansprechen mag, uns lehren kann.

Um von dem letztern Zeitalter etwas mehr zu erfahren, müssen wir uns
 an die Orakel der Götter wenden: es muß ein göttlicher Hauch dergestalt
 unsere Ideen einander nahe bringen, daß wir aller ihrer Beziehungen inne
 1205 werden.

ALEXIS. Diokles, du erräthst nicht, wieviel Gutes du mir erwiesen hast,
 noch Wie?

DIOKLES. Fürwahr! Nein.

ALEXIS. Seit einiger Zeit hatte ich einen wichtigen Entwurf gemacht, der
 1210 auf mein ganzes übriges Leben Einfluß haben muß. Oft war mir's in die
 Gedanken gekommen, mich nach Dodona oder Delphi zu begeben, um die
 Götter über meine Unternehmung zu Rathe zu ziehen: allein Zweifel über
 den Werth oder die Möglichkeit der Orakel hatten mich immer davon ab- | V.III.101
 gehalten. Du hast mich von meinen Irrthümern zurückgebracht, und ich bin
 1215 jetzt fest entschlossen, mich an die Götter zu wenden, denn ich fühle mich
 jetzt ganz in der rechten Verfassung, um in ihren Tempeln zu erscheinen.
 Denn ich bin von einer vor dem nie gekannten Ehrfurcht, vielleicht der
 wahren Bedingung ihrer Gnadengaben, beseelt.

DIOKLES. Ich bin darüber ausnehmend erfreut, mein lebenswürdiger
 1220 Alexis, und um so mehr, als die Gottheit dir deine Reisen erlassen wird: denn
 diese Stimmung, Freund, ist hinreichend, um sie auf diesen Hügel, und in
 deine Seele herabzuziehen, wo sie völlig verständliche Orakel ertheilen wird,
 ohne daß du nöthig hast, um deren Erklärung die hervorbringende Weisheit
 der Priester anzugehen.

1225 *ALEXIS.* Liebster Freund! |

DIOKLES. Nun: was willst du?

V.III.102

ALEXIS. Geh zum Aristäus, und laß mich hier: denn ich fühle, daß ich
 Dodona und Delphi in dieser Einsamkeit finden werde: und dir gebührt die
 Ehre.

1230 *DIOKLES.* Wenn das ist, mein Theurer, so sind wir morgen gleich dem
 Amor ein Opfer schuldig. |

Notes.

Note (*a) – Voyez l'Athénien &c.

H 159,
P 326,
M.II.156

Cet Athénien est Thrasillus.* Son frere Criton, de retour de Sicile, le mit entre 1185
les mains d'un excellent Medecin qui le guérit. Thrasillus se rappella souvent
le bonheur dont il avoit joui pendant sa maladie, et ne pardonna jamais sa
guérison à son frere.

M.II.157

Note (*b) – Le poète a beau dire &c.

Κρήτες ἀεὶ ψεύσται· καὶ γὰρ τάφον, ὦ ἄνα, σείο 1190
Κρήτες ἐτεκτῆναντο· σὺ δ'οὐ θάνες, ἐσσι γὰρ αἰεὶ.

H 160 Ces vers se trouvent dans Callimaque,* Poète qui a fleuri principalement
sous Ptolomée Philadelphie* et qui par conséquent paroîtroit de quelques
années postérieur à Diocles et à Alexis. Voilà de ces épines dont la Critique
a souvent de la peine à se débarrasser. Cependant il y a beaucoup de pro- 1195
babilité que ces vers soient bien antérieurs à Callimaque, puisqu'on sait de
science certaine, que le commencement du premier vers, κρήτες ἀεὶ ψεύσται,
les Crétois sont toujours menteurs, est de la composition de Médée* qui pro-
nonça | ces mots lorsqu'Idomenée la jugea moins belle que Thétis. Si à cette
H 161 occasion elle ajouta le reste, c'est ce qu'on ignorera apparemment longtems 1200
encore.

D'ailleurs Lucain dit aussi au sujet des Crétois, dans le VIII. Livre de sa
Pharsale:

*Tam mendax Magni tumulo quam Creta Tonantis.**

M.II.157

Note (*c) – L'Antiquaire a beau leur dire &c.

1205

St. Chrysostome,* dans l'épître de St. Paul à Tite,* donne l'építaphe de cette
H 162 façon: Ἐντάυθα κεῖται Ζᾶν, ὃν Δία κικλήσκουσιν. *Ci git | Zan qu'ils appellent*
M.II.158 *Jupiter*. St. Cyrille* contre Julien attribue cette építaphe à Pythagore. Lac-

1184 (*a)] s om. note 1189 (*b)] s om. note 1195–1201 Cependant ... encore] r om.
1196 soient] JfJ²W sont 1202 VIII] WM huitieme 1205 (*c)] s om. note 1206 dans] r à
1207 κεῖται Ζᾶν] P Ζᾶν κεῖται 1208 cette] r cet

Anmerkungen

V.III.103

Anmerkung (*a) – Sieh den atheniensischen Hypochondristen.

Dieser Athenienser war Thrasyllus. Sein Bruder Krito übergab bei seiner
 1235 Zurückkunft aus Sicilien ihn den Händen eines vortrefflichen Arztes, der
 ihn wiederherstellte. Thrasyllus erinnerte sich oft des Glückes, welches er
 in seiner Verrückung empfunden hatte, und konnte seinem Bruder nicht
 verzeihen, daß er ihn hatte heilen lassen.

Anmerkung (*b) – Mag der Dichter immerhin sagen

1240 Κρήτες ἀεὶ ψεύσται· καὶ γὰρ τάφον, ὦ ἄνα, σείο
 Κρήτες ἐτεκτῆναντο· σὺ δ' οὐ θάνες, ἔσσι γὰρ αἰεὶ.

Man findet diese Verse beim Kallimachus, einem Dichter, der vorzüglich
 unterm Ptolemäus Philadelphus blühte: und folglich einige Jahre später
 scheinen dürfte, als Diokles und Alexis. | Das sind Häkchen, von denen V.III.104
 1245 die Kritik mit Mühe loskömmt. Indeß sind diese Verse sehr wahrscheinlich
 älter, als Kallimachus: denn man weiß gewiß, daß der Anfang des ersten
 Verses: Κρήτες ἀεὶ ψεύσται: *die Kreter sind stäts ein lügenhaftes Volk*, von der
 Medea herrührt, welche diese Worte sprach, als Idomeneus sie in Absicht
 der Schönheit der Thetis nachsetzte. Ob sie damals auch das Uebrige sagte,
 1250 wird vermuthlich noch lange ungewiß bleiben. Uebrigens sagt auch Lucan
 im 8ten Buche seiner Pharsalia von den Kretern:

Tam mendax magni tumulo quam Creta tonantis.

Anmerkung (*c) – Mag immer der Alterthumsforscher ihnen
sagen u. s. w.

1255 Der heil. Chrysostomus *über den Brief Pauli an den Titus* gibt die Grab-
 schrift folgender Gestalt: Ἐνταυθα κεῖται Ζᾶν, ὃν Δία κυκλήσκουσιν: *hier liegt*
Zan, den sie Jupiter nennen. Der | heil. Cyrillus gegen den Julian legt diese V.III.105

1241 δ' οὐ] V δ' οὐ corr. δ' οὐ 1243 Ptolemäus] V Ptolomäus corr. Ptolemäus

- tance* Liv. I. Chap. II. nous l'a transmise de la maniere suivante: ὁ Ζεὺς τοῦ Κρόνου; *Jupiter fils de Saturne*. Cedrenus* la donne encore autrement: 1210 Ἐνθάδε κεῖται θανὼν Πῖκος ὁ καὶ Ζεὺς. *Ici est enseveli après sa mort Picus qu'on appelle aussi Jupiter*. Voyez d'ailleurs Sédulius, St. Jerome, Origine contre Celse, Epiphane, Philostrate, Cicéron, Diodore de Sicile, Lucien, et plusieurs autres. D'ailleurs il paroît non seu- | lement par Théophile, Minutius Felix et H 163 St. Cyprien, que ce sépulcre existoit encore de leur temps, mais Psellus,* qui 1215 vivoit sous Constantin Ducas, il y a environ 700 ans, nous apprend qu'on monroit encore alors un signal à l'endroit de ce tombeau célèbre. Mais enfin le Scholiaste* de l'hymne à Jupiter de Callimaque explique mieux cet endroit, en donnant cette inscription: Τοῦ Μίνως τοῦ Δίος τάφος. *Sépulcre de Minos fils de Jupiter*. Lorsque le temps eut effacé les deux premiers mots 1220 H 164 Τοῦ Μίνως, ce qui | resta ce fut: *Sépulcre de Jupiter*; explication qui est exactement conforme à celle de notre Auteur.
- P 328 Je sais bien que Ptolomée Hephestion,* Auteur grave, parle encore autrement de ce tombeau, disant que c'est celui d'Olympe le Crétois, qui sauva Jupiter des mains de Saturne, devint son précepteur, et l'instruisit dans la 1225 religion; mais que Jupiter foudroya pour avoir soupçonné seulement que les Géans pussent faire la guerre aux Dieux immortels.
- H 165 Jupiter, voyant son bienfaiteur | et son maitre étendu mort sur la place, s'en repentit, et n'ayant d'autre moyen pour réparer les effets de sa vivacité, changea le nom d'Olympe, qu'on avoit mis sur son tombeau, dans celui de 1230 Jupiter; galanterie outrée qui rend le fait moins vraisemblable.

M.II.165

Note (*d) – Cet Archytas &c.

- Archytas de Tarente,* Philosophe Pythagoricien qui a vécu environ cent ans après Pythagore, fut l'un des plus grands hommes du monde. Comme H 166 Géometre il trouva la duplication du cube. Il | appliqua le premier la Géométrie à la Mécanique, et jetta les fondemens de la vraie Physique. Parmi 1235

1209 II] P XI | nous ... suivante] r donne l'építaphe de cette maniere 1210 la] r le
 1212 Sédulius] r Sedulins | St Jerome] r St. Hierome 1213 Philostrate] r Philostrale
 1215 existoit] r se monroit 1219 Τοῦ] rH Τοῦ | τοῦ] rH τοῦ 1220 eut] r avoit 1221 Τοῦ]
 rH Τοῦ | resta ce fut] r restoit étoit | explication] r ce 1222 celle de] r om. 1223–1231 Je ...
 vraisemblable] r om. 1230 dans] J²W en 1232 (*d)] s om. note 1233 a vécu] JJ²W
 vécut 1234 fut] r a été 1235 trouva] r a trouvé | appliqua le premier] r a le premier
 appliqué 1236 jetta] r jetté

Grabschrift dem Pythagoras bei. Lactanz B. I. K. II hat sie uns so überliefert: ὁ Ζεὺς τοῦ Κρόνου, Jupiter des Saturnus (Sohn). Beim Cedrenus lautet sie wieder anders: Ἐνθάδε κεῖται θανῶν Πίκος ὁ καὶ Ζεὺς: Hier ruhet im Tode Pikus, auch Jupiter (genannt). Man sehe auch den Sedulius, H. Hieronymus, Origenes gegen den Celsus, Epiphanius, Philostratus, Cicero, Diodor von Sicilien, Lucian u. m. a. Uebrigens erhellt nicht allein aus dem Theophil, Minutius Felix und H. Cyprian, daß dieses Grabmal zu ihrer Zeit noch vorhanden war, sondern Psellus, der unter dem Constantinus Ducas, vor ohngefähr 700 Jahren lebte, erzählt auch, daß man damals noch an der Stelle dieses berühmten Grabmals ein Denkzeichen auswies. Der Scholiast des Kallimachischen Hymnus an den Jupiter erklärt uns endlich diese Stelle am besten, indem er folgende Grabschrift anführt: Τοῦ Μίνωος τοῦ | Δίος τάφος: *Grab des Minos*, V.III.106 (Sohnes) *des Jupiters*. Nachdem die Zeit die zwei ersten Wörter τοῦ Μίνωος ausgelöscht hatte, blieb *Grab des Jupiters* stehen; welche Erklärung mit der Erklärung unsers Schriftstellers genau übereinstimmt. Ich weiß wohl, Pto-
1260
1265
1270
1275
1280
1285
1290
1295
1300
1305
1310
1315
1320
1325
1330
1335
1340
1345
1350
1355
1360
1365
1370
1375
1380
1385
1390
1395
1400
1405
1410
1415
1420
1425
1430
1435
1440
1445
1450
1455
1460
1465
1470
1475
1480
1485
1490
1495
1500
1505
1510
1515
1520
1525
1530
1535
1540
1545
1550
1555
1560
1565
1570
1575
1580
1585
1590
1595
1600
1605
1610
1615
1620
1625
1630
1635
1640
1645
1650
1655
1660
1665
1670
1675
1680
1685
1690
1695
1700
1705
1710
1715
1720
1725
1730
1735
1740
1745
1750
1755
1760
1765
1770
1775
1780
1785
1790
1795
1800
1805
1810
1815
1820
1825
1830
1835
1840
1845
1850
1855
1860
1865
1870
1875
1880
1885
1890
1895
1900
1905
1910
1915
1920
1925
1930
1935
1940
1945
1950
1955
1960
1965
1970
1975
1980
1985
1990
1995
2000
2005
2010
2015
2020
2025
2030
2035
2040
2045
2050
2055
2060
2065
2070
2075
2080
2085
2090
2095
2100
2105
2110
2115
2120
2125
2130
2135
2140
2145
2150
2155
2160
2165
2170
2175
2180
2185
2190
2195
2200
2205
2210
2215
2220
2225
2230
2235
2240
2245
2250
2255
2260
2265
2270
2275
2280
2285
2290
2295
2300
2305
2310
2315
2320
2325
2330
2335
2340
2345
2350
2355
2360
2365
2370
2375
2380
2385
2390
2395
2400
2405
2410
2415
2420
2425
2430
2435
2440
2445
2450
2455
2460
2465
2470
2475
2480
2485
2490
2495
2500
2505
2510
2515
2520
2525
2530
2535
2540
2545
2550
2555
2560
2565
2570
2575
2580
2585
2590
2595
2600
2605
2610
2615
2620
2625
2630
2635
2640
2645
2650
2655
2660
2665
2670
2675
2680
2685
2690
2695
2700
2705
2710
2715
2720
2725
2730
2735
2740
2745
2750
2755
2760
2765
2770
2775
2780
2785
2790
2795
2800
2805
2810
2815
2820
2825
2830
2835
2840
2845
2850
2855
2860
2865
2870
2875
2880
2885
2890
2895
2900
2905
2910
2915
2920
2925
2930
2935
2940
2945
2950
2955
2960
2965
2970
2975
2980
2985
2990
2995
3000
3005
3010
3015
3020
3025
3030
3035
3040
3045
3050
3055
3060
3065
3070
3075
3080
3085
3090
3095
3100
3105
3110
3115
3120
3125
3130
3135
3140
3145
3150
3155
3160
3165
3170
3175
3180
3185
3190
3195
3200
3205
3210
3215
3220
3225
3230
3235
3240
3245
3250
3255
3260
3265
3270
3275
3280
3285
3290
3295
3300
3305
3310
3315
3320
3325
3330
3335
3340
3345
3350
3355
3360
3365
3370
3375
3380
3385
3390
3395
3400
3405
3410
3415
3420
3425
3430
3435
3440
3445
3450
3455
3460
3465
3470
3475
3480
3485
3490
3495
3500
3505
3510
3515
3520
3525
3530
3535
3540
3545
3550
3555
3560
3565
3570
3575
3580
3585
3590
3595
3600
3605
3610
3615
3620
3625
3630
3635
3640
3645
3650
3655
3660
3665
3670
3675
3680
3685
3690
3695
3700
3705
3710
3715
3720
3725
3730
3735
3740
3745
3750
3755
3760
3765
3770
3775
3780
3785
3790
3795
3800
3805
3810
3815
3820
3825
3830
3835
3840
3845
3850
3855
3860
3865
3870
3875
3880
3885
3890
3895
3900
3905
3910
3915
3920
3925
3930
3935
3940
3945
3950
3955
3960
3965
3970
3975
3980
3985
3990
3995
4000
4005
4010
4015
4020
4025
4030
4035
4040
4045
4050
4055
4060
4065
4070
4075
4080
4085
4090
4095
4100
4105
4110
4115
4120
4125
4130
4135
4140
4145
4150
4155
4160
4165
4170
4175
4180
4185
4190
4195
4200
4205
4210
4215
4220
4225
4230
4235
4240
4245
4250
4255
4260
4265
4270
4275
4280
4285
4290
4295
4300
4305
4310
4315
4320
4325
4330
4335
4340
4345
4350
4355
4360
4365
4370
4375
4380
4385
4390
4395
4400
4405
4410
4415
4420
4425
4430
4435
4440
4445
4450
4455
4460
4465
4470
4475
4480
4485
4490
4495
4500
4505
4510
4515
4520
4525
4530
4535
4540
4545
4550
4555
4560
4565
4570
4575
4580
4585
4590
4595
4600
4605
4610
4615
4620
4625
4630
4635
4640
4645
4650
4655
4660
4665
4670
4675
4680
4685
4690
4695
4700
4705
4710
4715
4720
4725
4730
4735
4740
4745
4750
4755
4760
4765
4770
4775
4780
4785
4790
4795
4800
4805
4810
4815
4820
4825
4830
4835
4840
4845
4850
4855
4860
4865
4870
4875
4880
4885
4890
4895
4900
4905
4910
4915
4920
4925
4930
4935
4940
4945
4950
4955
4960
4965
4970
4975
4980
4985
4990
4995
5000
5005
5010
5015
5020
5025
5030
5035
5040
5045
5050
5055
5060
5065
5070
5075
5080
5085
5090
5095
5100
5105
5110
5115
5120
5125
5130
5135
5140
5145
5150
5155
5160
5165
5170
5175
5180
5185
5190
5195
5200
5205
5210
5215
5220
5225
5230
5235
5240
5245
5250
5255
5260
5265
5270
5275
5280
5285
5290
5295
5300
5305
5310
5315
5320
5325
5330
5335
5340
5345
5350
5355
5360
5365
5370
5375
5380
5385
5390
5395
5400
5405
5410
5415
5420
5425
5430
5435
5440
5445
5450
5455
5460
5465
5470
5475
5480
5485
5490
5495
5500
5505
5510
5515
5520
5525
5530
5535
5540
5545
5550
5555
5560
5565
5570
5575
5580
5585
5590
5595
5600
5605
5610
5615
5620
5625
5630
5635
5640
5645
5650
5655
5660
5665
5670
5675
5680
5685
5690
5695
5700
5705
5710
5715
5720
5725
5730
5735
5740
5745
5750
5755
5760
5765
5770
5775
5780
5785
5790
5795
5800
5805
5810
5815
5820
5825
5830
5835
5840
5845
5850
5855
5860
5865
5870
5875
5880
5885
5890
5895
5900
5905
5910
5915
5920
5925
5930
5935
5940
5945
5950
5955
5960
5965
5970
5975
5980
5985
5990
5995
6000
6005
6010
6015
6020
6025
6030
6035
6040
6045
6050
6055
6060
6065
6070
6075
6080
6085
6090
6095
6100
6105
6110
6115
6120
6125
6130
6135
6140
6145
6150
6155
6160
6165
6170
6175
6180
6185
6190
6195
6200
6205
6210
6215
6220
6225
6230
6235
6240
6245
6250
6255
6260
6265
6270
6275
6280
6285
6290
6295
6300
6305
6310
6315
6320
6325
6330
6335
6340
6345
6350
6355
6360
6365
6370
6375
6380
6385
6390
6395
6400
6405
6410
6415
6420
6425
6430
6435
6440
6445
6450
6455
6460
6465
6470
6475
6480
6485
6490
6495
6500
6505
6510
6515
6520
6525
6530
6535
6540
6545
6550
6555
6560
6565
6570
6575
6580
6585
6590
6595
6600
6605
6610
6615
6620
6625
6630
6635
6640
6645
6650
6655
6660
6665
6670
6675
6680
6685
6690
6695
6700
6705
6710
6715
6720
6725
6730
6735
6740
6745
6750
6755
6760
6765
6770
6775
6780
6785
6790
6795
6800
6805
6810
6815
6820
6825
6830
6835
6840
6845
6850
6855
6860
6865
6870
6875
6880
6885
6890
6895
6900
6905
6910
6915
6920
6925
6930
6935
6940
6945
6950
6955
6960
6965
6970
6975
6980
6985
6990
6995
7000
7005
7010
7015
7020
7025
7030
7035
7040
7045
7050
7055
7060
7065
7070
7075
7080
7085
7090
7095
7100
7105
7110
7115
7120
7125
7130
7135
7140
7145
7150
7155
7160
7165
7170
7175
7180
7185
7190
7195
7200
7205
7210
7215
7220
7225
7230
7235
7240
7245
7250
7255
7260
7265
7270
7275
7280
7285
7290
7295
7300
7305
7310
7315
7320
7325
7330
7335
7340
7345
7350
7355
7360
7365
7370
7375
7380
7385
7390
7395
7400
7405
7410
7415
7420
7425
7430
7435
7440
7445
7450
7455
7460
7465
7470
7475
7480
7485
7490
7495
7500
7505
7510
7515
7520
7525
7530
7535
7540
7545
7550
7555
7560
7565
7570
7575
7580
7585
7590
7595
7600
7605
7610
7615
7620
7625
7630
7635
7640
7645
7650
7655
7660
7665
7670
7675
7680
7685
7690
7695
7700
7705
7710
7715
7720
7725
7730
7735
7740
7745
7750
7755
7760
7765
7770
7775
7780
7785
7790
7795
7800
7805
7810
7815
7820
7825
7830
7835
7840
7845
7850
7855
7860
7865
7870
7875
7880
7885
7890
7895
7900
7905
7910
7915
7920
7925
7930
7935
7940
7945
7950
7955
7960
7965
7970
7975
7980
7985
7990
7995
8000
8005
8010
8015
8020
8025
8030
8035
8040
8045
8050
8055
8060
8065
8070
8075
8080
8085
8090
8095
8100
8105
8110
8115
8120
8125
8130
8135
8140
8145
8150
8155
8160
8165
8170
8175
8180
8185
8190
8195
8200
8205
8210
8215
8220
8225
8230
8235
8240
8245
8250
8255
8260
8265
8270
8275
8280
8285
8290
8295
8300
8305
8310
8315
8320
8325
8330
8335
8340
8345
8350
8355
8360
8365
8370
8375
8380
8385
8390
8395
8400
8405
8410
8415
8420
8425
8430
8435
8440
8445
8450
8455
8460
8465
8470
8475
8480
8485
8490
8495
8500
8505
8510
8515
8520
8525
8530
8535
8540
8545
8550
8555
8560
8565
8570
8575
8580
8585
8590
8595
8600
8605
8610
8615
8620
8625
8630
8635
8640
8645
8650
8655
8660
8665
8670
8675
8680
8685
8690
8695
8700
8705
8710
8715
8720
8725
8730
8735
8740
8745
8750
8755
8760
8765
8770
8775
8780
8785
8790
8795
8800
8805
8810
8815
8820
8825
8830
8835
8840
8845
8850
8855
8860
8865
8870
8875
8880
8885
8890
8895
8900
8905
8910
8915
8920
8925
8930
8935
8940
8945
8950
8955
8960
8965
8970
8975
8980
8985
8990
8995
9000
9005
9010
9015
9020
9025
9030
9035
9040
9045
9050
9055
9060
9065
9070
9075
9080
9085
9090
9095
9100
9105
9110
9115
9120
9125
9130
9135
9140
9145
9150
9155
9160
9165
9170
9175
9180
9185
9190
9195
9200
9205
9210
9215
9220
9225
9230
9235
9240
9245
9250
9255
9260
9265
9270
9275
9280
9285
9290
9295
9300
9305
9310
9315
9320
9325
9330
9335
9340
9345
9350
9355
9360
9365
9370
9375
9380
9385
9390
9395
9400
9405
9410
9415
9420
9425
9430
9435
9440
9445
9450
9455
9460
9465
9470
9475
9480
9485
9490
9495
9500
9505
9510
9515
9520
9525
9530
9535
9540
9545
9550
9555
9560
9565
9570
9575
9580
9585
9590
9595
9600
9605
9610
9615
9620
9625
9630
9635
9640
9645
9650
9655
9660
9665
9670
9675
9680
9685
9690
9695
9700
9705
9710
9715
9720
9725
9730
9735
9740
9745
9750
9755

les machines qu'il a inventées, les Anciens ont le plus célébré un pigeon qui voloît très bien; mais qui étant à terre, n'avoit pas la force de se relever.

Il étoit défendu à Tarente sous peine de mort, d'être deux fois le Chef de la République et de l'Armée. Archytas fut forcé sept fois par ses Concitoyens d'être Chef et Généralissime des Tarentins et des Grecs alliés en Italie. Il n'a jamais donné de bataille ni | de combat sans remporter une victoire complète. La seule fois qu'il se démit du commandement pour céder à ses envieux, toute l'armée des Tarentins et de leurs Alliés fut faite prisonniere de guerre.

M.II.166 Il donna à Platon le vrai goût de la Géometrie et l'instruisit dans la Philosophie de Pythagore. Il le sauva des fureurs de Denys.*

Nous avons encore des lettres* de ces deux grands hommes. Archytas s'y plaint amèrement de ce que son poste lui pese et l'empêche d'être libre et de jouir de la | Philosophie (c'est en cela seul qu'il fut inférieur à Socrate qui vouloit être homme sur la terre, et dont la Philosophie étoit purement active). Platon lui déconseille fortement d'abdiquer, en lui prêchant l'amour de la Patrie, le devoir d'un Philosophe, et sur tout celui de garder son poste, ne fût-ce que par la crainte de le voir occupé par quelque méchant homme.

Il n'y a point de vertu qu'on n'attribue à Archytas. Il étoit d'une pudeur extrême dans ses actions et dans ses discours, aimant mieux | dans l'occasion d'écrire un mot moins honnête dont il devoit se servir, que de le prononcer. La douceur et la simplicité de ses moeurs paroissent en ce qu'il s'amusoit très souvent à instruire les enfants de ses propres esclaves et à jouer avec eux.

Il nous reste encore de ses ouvrages et de ses apophtegmes. Il vouloit donner la même éducation aux garçons et aux filles. Il disoit entr'autres que la béatitude consiste à faire usage de la vertu dans la félicité. Il définissoit la vertu, la plus excellente contenance des parties de l'ame qui n'ont point de rapport avec l'intellect.

Horace parle de sa mort dans l'Ode 28. Livre I.*

1237 a inventées] r avoit inventé | célébré] r célébrés 1239 à] H a | à ... mort] r sous peine de mort a Tarante | le] r om. 1240 fut] r a été 1242 de^l] J^l une 1250 c'est ... fut] r en cela seul 1253 celui] r om. 1256 n'attribue] r ne donne 1258 d'écrire] J^{J2W} écrire | moins honnête] J^{J2W} malhonnête 1259 paroissent] r paroisoit 1264 consiste] r consistoit 1267 28] J^{J2WM} XXVIII

von ihm erfundenen Maschinen ist bei den Alten am meisten eine Taube
berühmt, die sehr gut flog, aber nicht von der Erde sich empor schwingen
1290 konnte. Es war zu Tarent bei Lebensstrafe verboten, zweimal Oberhaupt
der Republik und des Kriegsheeres zu werden. Archytas wurde von seinen
Mitbürgern siebenmal genöthigt, Oberhaupt und Oberfeldherr der Taren-
tiner, und der verbündeten Griechen in Italien zu werden. Nie lieferte er
eine Schlacht oder ein Gefecht ohne einen vollständigen | Sieg davon zu tra- V.III.108
1295 gen. Das einzigmal, wo er seiner Neider wegen das Commando niederlegte,
wurde das ganze Heer der Tarentiner und Bundesgenossen gefangen genom-
men. Er brachte dem Platon den wahren Geschmack an der Geometrie bei,
und unterrichtete ihn in der Philosophie des Pythagoras. Er rettete ihn vor
der Wuth des Dionysius.

1300 Wir haben noch Briefe von diesen zwei großen Männern. Archytas be-
klagt sich darin bitterlich: daß sein Amt ihm laste, und ihn hindere frei zu
seyn, und die Philosophie zu genießen. Hierin allein steht er unter dem
Sokrates, der Mensch auf Erden seyn wollte, und dessen Philosophie bloß auf
das Praktische ging. Platon räth ihm sehr vom Niederlegen ab, predigt ihm
1305 Vaterlandsliebe, und Philosophenpflicht, und besonders die Pflicht seine
Stelle zu behalten, wäre es auch nur aus Besorgniß, daß irgend ein schlechter
Mensch sie einnehmen möchte. |

Es gibt keine Tugend, die man nicht dem Archytas beilegt. Er war äußerst V.III.109
schamhaft im Reden und Handeln, so, daß er ein unanständiges Wort, das er
1310 gelegenheitlich gebrauchen mußte, lieber schreiben, als aussprechen möch-
te. Die Sanftheit und Einfalt seiner Sitten ersah man daraus, daß er ein Ver-
gnügen daran fand, die Kinder seiner eignen Sklaven zu unterweisen, und
mit ihnen zu spielen. Wir haben noch etwas von seinen Werken und Denk-
sprüchen. Er trug auf eine gleiche Erziehung der Knaben und Mädchen an.
1315 Er sagte unter andern: die Seeligkeit bestehe darin, daß man die Tugend im
Glücke ausübe. Er erklärte die Tugend durch die vortrefflichste Verfassung
der Theile der Seele, die nicht zum Verstande gehören. Horaz spricht von
seinem Tode in der XXVIII. Ode des ersten Buchs: |

*Te maris et terrae, numeroque carentis arenae
 Mensorem cohibent, Archyta,
 Pulveris exigui prope litus parva Matinum
 Munera: nec quicquam tibi prodest,
 Aëris tentasse domos animoque rotundum
 Percurrisse polum, morituro etc. |*

1270

H 171,
 M.II.169

Note (*e) – Les Arcadiens &c.

Quelqu' étrange que puisse paroître ce conte d' Hypsicles, le zèle et le devoir 1275
 de Commentateur m' obligent à rapporter ce que j' ai pu trouver de favorable
 pour son système.

1°. La tradition des Arcadiens* dont il parle, est constatée par Plutarque,
 Lucien, et nombre d' anciens Auteurs.

2°. Les proverbes chez les Egyptiens et ailleurs, qui indiquoient tout ce qui 1280
 étoit d' une prodigieuse antiquité, par, *antérieur à la lune*, ou bien par, *ayant*
 H 172 *existé avant que la lune | éclairait la terre*, sont assez souvent rapportés par
 les Anciens.

3°. La tradition universelle chez presque tous les peuples du monde, d' un
 âge d' or, d' un paradis, d' une vie heureuse non interrompue ni abrégée par 1285
 des maladies, des guerres, des déluges, ou d' autres fléaux, est connue; et il
 est vrai qu' en supposant l' axe de la terre perpendiculaire sur le plan de son
 orbite, tous les mouvements de l' air, de l' eau, et de la terre, doivent se faire
 H 173 sensiblement dans la même direction et dans des plans parallèles, | d' où
 naîtront nécessairement toutes ces uniformités et ces homogénéités dont 1290
 parle le sçavant prêtre de Byblos.

4°. La première Comète dont il est fait mention chez les Cométographes,
 parut dans le signe des Poissons l' an 2313 avant l' Ere Chrétienne, c' est-à-dire
 l' an du déluge universel. Elle parcourut tout le Zodiaque dans l' espace de
 M.II.170 29 jours. L' illustre Hevelius* la rapporte dans sa Cométographie d' après 1295
 l' histoire des Comètes de Henri Eckstormius,* et celui-ci l' a tirée de la
 H 174 description de la Comète | de 1607 de David Herlicius,* qui l' a prise des
 Orientaux.

1272 Aëris] r Aerias 1274 (*e)] s om. note | Les Arcadiens &c] r H om. 1278 constatée] J²
 constaté 1280 indiquoient] r signifioient 1282 éclairait] J¹J²W éclairât 1285 abrégée]
 r dégradée 1287 qu' en ... l' axe] r que dans la supposition de l' axe 1289 parallèles] r
 parallèles 1290 naîtront] r doivent naître 1291 le] r ce 1294 parcourut] r parcourit
 1295 29] J¹J²WM vingt-neuf | sa] r la 1297 l' a prise] r l' a pris

Te maris et terrae, numeroque carentis arenae

V.III.110

1320

*Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope litus parva Matinum
Munera: nec quidquam tibi prodest,
Aërias tentasse domos animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro! etc.*

1325

Anmerkung (*e) – Der Arkadier.

So seltsam diese Erzählung des Hypsikles klingt, so verbindet mich doch der Eifer und die Pflicht eines Auslegers, was ich zum Behufe seines Systems auftreiben konnte, beizubringen.

1330 1. Die angeführte Überlieferung der Arkadier verbürgen Plutarch, Lucian und sehr viele andere alte Schriftsteller.

2. Die Sprichwörter in Aegypten und andern Ländern, welche alles Uralte durch älter, als *der Mond*, oder *vorhanden*, *ehe der Mond die Erde beschien*, bezeichnen, werden ziemlich oft von den Alten angeführt. |

1335 3. Die allgemeine Ueberlieferung bei fast allen Völkern der Welt, von einer goldnen Zeit, einem Paradiese, einem durch Krankheiten, Kriege, Ueberschwemmungen oder andere Landplagen nicht unterbrochenen noch abgekürzten Leben, ist bekannt; und wirklich müssen, wenn man die Erdaxe als senkrecht auf der Ebene ihrer Laufbahn annimmt, alle Bewegungen der Luft, des Wassers und der Erde sichtbar in einerlei Richtung, und in parallelen Ebenen geschehen, woraus alle die Einförmigkeit und Gleichartigkeit, deren 1340 der gelehrte Priester von Byblos gedenkt, nothwendig erfolgen wird.

4. Der erste Komet, wovon die Kometographen Meldung thun, erschien im Zeichen der Fische, im Jahr 2312 vor der Gewöhnlichen Zeitrechnung, d. i. im Jahre der allgemeinen Sündfluth. Er durchlief den ganzen Thierkreis 1345 in neun und zwanzig Tagen. Der berühmte Hevelius führt ihn in seiner Kometographie zufolge der Kometenge- | schichte des Heinrich Eckstormius auf, dieser zog ihn aus der Beschreibung des Kometen vom Jahre 1607 von David Herlicius, und dieser nahm ihn aus den Morgenländern. V.III.112

Le Pere Riccioli,* ce sçavant Astronome, dans son *Almageste*, et le célèbre Mr. Struyk* dans sa *Géographie universelle*, ne parlent pas de cette Comete; 1300
et plusieurs grands Astronomes n'ont fait aucun cas d'une observation aussi précaire, aussi ancienne, et aussi absurde en apparence, qui ne leur pouvoit être d'aucune utilité dans leurs recherches sur une théorie de ces astres.

H 175 Cependant si l'on considere cette observation vraie ou fausse | sans pré-
jugé, on trouvera qu'il est beaucoup plus raisonnable de croire que nous la 1305
devons à quelque tradition prodigieusement ancienne, que de la supposer
forgée pour un certain but; car ce but seroit sensible pour tout Astronome,
d'un côté, par le temps de la révolution, qui est le même que celui de la révo-
lution apparente de la lune, et de l'autre parcequ'on fait parcourir tout le
P 332 Zodiaque à cette Comete, ce qui est impossible à toute Comete tant par leur 1310
H 176 petitesse que par la prodigieuse longueur du grand axe | de leurs orbites, à
moins que leur voisinage et l'action de la terre ne les obligent de rester avec
nous, comme Hypsicles nous le dit de la lune. Or si quelqu'imposteur eut eu
le dessein de nous tromper avec ce but, d'où viendrait-il que ni lui ni per-
sonne depuis plus d'un siecle, n'a tiré parti de cette imposture pour nous 1315
offrir ce système d'Hypsicles dans des temps où des nouveautés infiniment
plus absurdes n'effarouchent plus? Si à présent nous supposons que nous
H 177 devons la connoissance de cette Comete à | quelque ancienne tradition, elle
n'a pas besoin d'être fort ancienne pour que les Astronomes d'alors fussent
hors d'état de se proposer un but pareil à celui que je viens de dire; et par 1320
M.II.171 conséquent le peu de probabilité qu'il y a que le hazard leur eut fait forger
une observation, qui coïncidant avec plusieurs vérités de toute autre nature
forme un total très naturel, augmente prodigieusement la probabilité que
fondierement l'observation n'est pas supposée.

H 178 5°. Si en observant la lune à travers un binocle composé de | deux lunettes 1325
achromatiques des plus fortes et des plus parfaites, nous voyons que c'est un
corps calcaire, tête morte, vitrifié en quelques endroits, (*2) et dont la surface
montre par des milliers de bulles crevées, qu'elle a été en fusion, il nous
paraîtra évident que cette Lune est une Comete qui dans le temps de son

(*2) Ce qui rend compréhensible les observations de l'Eclypse du soleil du 24. Juin 1778
faites par Messieurs d'Ulloa et Desoteux* à une grande distance l'un de l'autre, et
pendant lesquelles la lune leur parut transparente dans un endroit.

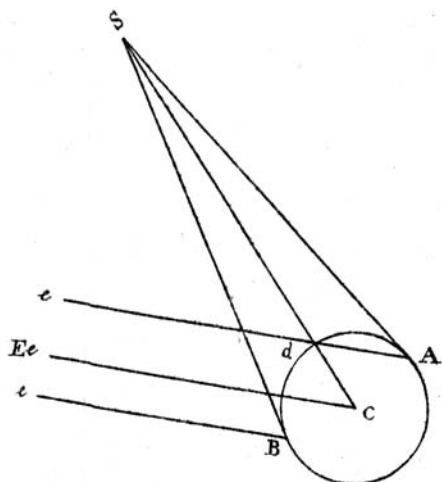
1302 qui] r par la raison qu'elle 1304 Cependant si l'on] r Si pourtant on 1307 pour¹] r
avec 1309 parcourir] r achever 1312 obligent] r obligeassent 1313 eu] r en 1321 qu'il
y a] r om. | le²] M om. | eut] r auroit 1327 (*2) r a inséré le texte de cette note directement
dans le texte principal] s om. note.] En note: compréhensible] J²WM compréhensibles

Der gelehrte Sternkundige, P. Riccioli in seinem *Almagest*, und der berühmte Struyk in seiner allgemeinen Geographie, schweigen von diesem Kometen: und viele große Astronomen halten nichts auf eine so unerweisliche, so alte, und dem Scheine nach so ungereimte Beobachtung, weil sie ihnen in ihren Untersuchungen über die Theorie dieser Gestirne nichts nützen könnte.

Dem ungeachtet, wenn man diese wahre oder falsche Beobachtung ohne Vorurtheil betrachtet, so wird man es weit vernünftiger finden, anzunehmen, daß wir sie einer uralten Ueberlieferung zu verdanken haben, als daß sie eines gewissen Zweckes wegen ersonnen worden sei. Denn dieser Zweck würde jedem Astronomen auffallen, eines Theils, wegen der Zeit des Umlaufes, welche | mit der Zeit des scheinbaren Mondumlaufes zusammenfällt, andern Theils, weil man diesen Kometen den ganzen Thierkreis durchlaufen läßt, welches jedem Kometen, sowohl wegen ihrer Kleinheit, als wegen der erstaunlichen Länge der Axe ihrer Laufbahnen, unmöglich ist, es sey denn, daß sie ihre Nähe und die Einwirkung der Erde nöthige, bei uns zu bleiben, wie Hypsikles es von dem Monde behauptet. Hätte nun irgend ein Betrüger die Absicht gehabt, uns mit diesem Zwecke zu täuschen, wie käme es, daß weder er noch sonst Jemand seit mehr als hundert Jahren diesen Betrug zur Aufstellung jenes Systems des Hypsikles benutzt hat, und dieses in Zeiten, wo man über weit ungereimtere neue Meinungen nicht mehr erschrickt? Vorausgesetzt nun, daß die Kenntniß dieses Kometen aus einer alten Ueberlieferung herrühre, so darf man sie eben nicht so hoch hinauf setzen, um einzusehen, daß die damaligen Astronomen nicht im Stande waren, sich einen solchen Zweck, wie der vorgedachte, | vorzustecken. So wie es nun daher unwahrscheinlich ist, daß sie durch Zufall auf die Erdichtung einer Beobachtung verfallen seyn sollten, welche durch ihr Zusammentreffen mit mehreren Wahrheiten ganz andrer Art ein sehr natürliches Ganze bildet: so nimmt eben dadurch die Wahrscheinlichkeit ausnehmend zu, daß die Beobachtung dem Wesentlichen nach nicht erdichtet sei.

5. Wenn wir den Mond durch ein doppeltes Fernrohr, welches aus zwei der stärksten und vollkommensten achromatischen Gläser besteht, betrachten, so sehen wir, daß er ein kalkartiger, ausgebrannter, an einigen Stellen verglaste Körper ist, dessen Oberfläche durch Tausende zerborstener Blasen zeigt, daß er im Flusse war; so wird es uns einleuchten, daß dieser Mond ein Komet ist, der in seinem Perihelium durch die große Sonnennähe in diesen Zustand gerathen, und in der Folge auf seiner fortgesetzten Laufbahn

1382 Tausende ... zerborstener] V tausende zerborstene *corr.* Tausende zerborstener



H 179 perihelie | a été reduite en cet état par sa grande approximation du soleil, et 1330
 qu'ensuite continuant dans son orbite elle a passé si près de la terre, qu'elle
 a été obligée de rester avec elle et de la suivre en tournant à l'entour. Enfin
 si nous réfléchissons sur les nutations de la lune, ou sur ces flottements par
 lesquels elle nous montre toujours à peu près la même face, il paroîtra que
 son hémisphere qui est tourné de notre côté et l'hémisphere opposé, ne sont 1335
 H 180 pas de la même gravité spécifique, ce qui rend très probable son ancien |
 état de liquidité, à moins que sa vraie figure ne soit en goutte de suif, ce qui
 constateroit encore un précédent état de fusion.

D'ailleurs je puis dire en faveur du Prêtre d'Adonis que malgré ce que
 des Astronomes et des Physiciens en disent, le mouvement de rotation 1340
 et la position perpendiculaire de l'axe sur le plan de l'orbite, est un état
 nécessaire dans toute planete qui décrit un chemin quelconque autour de
 son soleil. Car supposez que la Planete *AB* soit attirée vers le centre d'un
 H 181 Soleil *S*, toutes ses parties *A*, *d*, *B*, | sont également attirées vers ce centre
 M.II.172 dans leurs directions *BS*, *dS*, *AS*. Supposez encore que la Planete ait un 1345
 mouvement de projection ou de translation par une impulsion quelconque
 vers la plage *E*, toutes ses parties auront également ce mouvement, chacune
 dans sa direction *Be*, *Ce*, *Ae*, qui sont toutes paralleles. Or il est évident,
 puisque l'angle *SBe* est plus grand que l'angle *SAe*, que la partie *B* dans

1330 reduite] *r* reduit 1331 passé] *r* passée 1332 a été] *r* ait été 1333 nutations] *W*
 mutations 1337 figure] *r* fugure 1339–1382 D'ailleurs ... actuelles] *r om.*

- so nahe an der Erde vorbeigestrichen ist, daß er genöthigt wurde, bei ihr zu bleiben, | und sie mit seinem Umschwunge zu begleiten. Denken wir endlich noch über die Wankungen des Mondes, oder jenes Wallen, vermöge dessen er uns stäts ohngefähr die nämliche Seite zukehrt, so werden wir inne werden, daß seine gegen uns gewendete Halbkugel und die entgegengesetzte, nicht die nämliche specifische Schwere haben, welches seinen ehemaligen flüssigen Zustand wahrscheinlich macht, es müßte denn seine wahre Gestalt die eines Talgtropfens seyn, welches einen vorhergehenden Zustand der Schmelzung ebenfalls bewähren würde. V.III.115
- 1390 Hiernächst kann ich zum Behuf des Adonis Priesters sagen, daß, der Behauptungen von Physikern und Astronomen ungeachtet, die drehende Bewegung und die senkrechte Lage der Axe auf der Ebene der Laufbahn bei jedem Planeten, der einen Weg um seine Sonne beschreibt, etwas nothwendiges ist; denn gesetzt, der Planet AB werde nach dem Mittelpunkte einer
- 1395 Sonne S angezogen; so werden alle seine Theile A, d, B nach | diesem Mittelpunkt in ihren Richtungen BS, dS, AS gleich angezogen. Gesetzt nun, der Planet habe noch eine Wurf- oder Tangentialbewegung durch irgend einen Stoß nach der Gegend E , so werden alle seine Theile die gleiche Bewegung haben, jede in ihrer Richtung Be, Ce, Ae , welche sämmtlich parallel sind. Da
- 1400 nun der Winkel SBe größer ist, als der Winkel SAe , so wirkt offenbar der Theil V.III.116
- 1405

sa direction *Be* agit plus directement contre sa direction vers *S*, *BS*, que la 1350
 H 182 partie *A* dans sa direction | *Ae* contre sa direction vers *S*, *AS*. Par conséquent
 l'effet de l'attraction vers *S* est plus grand dans *A* que dans *B* et l'équilibre
 est rompu. Ainsi il faudra nécessairement que la Planete *AB* reçoive un
 mouvement de rotation de *A*, par *d*, vers *B*, et que l'un des poles de l'axe
 P 334 de cette rotation soit le point *C* et l'autre à l'opposite, c'est-à-dire que cet 1355
 axe doit être nécessairement perpendiculaire au plan de l'orbite. Or comme
 cet état d'une planete qui décrit une orbite quelconque autour de son soleil,
 H 183 dérive nécessaire- | ment des relations réciproques entre elle et son soleil,
 et de la modification de son mouvement de projection ou de translation; il
 s'ensuit que lorsque j'observe cet état altéré dans une planete quelconque, je 1360
 dois en chercher la cause dans une force étrangere; et comme je vois l'axe
 de la terre incliné sur le plan de son orbite d'un angle de $66^{\circ} 31'$, je dois
 l'attribuer à quelque action de dehors. Or, où chercher cette action, si ce
 n'est dans le corps le plus voisin de la terre, dont l'influence sur tous nos
 H 184 fluides est si sensible, | et dont les mouvements nous montrent encore tant 1365
 d'irrégularités? Sçavoir la lune.

Mais, dira-t-on, peut-être la lune a-t-elle été formée dans le même mo-
 ment que la terre; et voilà ce qui est impossible pour deux raisons.

1°. Si la lune avoit été formée dans le même instant que la terre, suivant
 toutes les loix de la Dynamique, dans quelque rapport local avec la terre 1370
 qu'elle eut été placée, elle auroit composé avec la terre un seul tout, un seul
 M.11.173 système, qui auroit fait ses révo- | lutions autour du soleil avec la plus parfaite
 H 185 régularité.

Et 2°. La lune ne pouvoit effectuer l'inclinaison de l'axe de la terre que
 lorsqu'elle fut déjà aplatie vers ses poles et gonflée vers l'Equateur. Or elle 1375
 ne pouvoit acquérir ces deux qualités que par la force centrifuge causée
 par son mouvement de rotation; mais étant formée dans le même moment
 avec la lune, elle n'avoit pas encore de mouvement de rotation ni d'axe
 déterminé: elle n'étoit pas aplatie, mais parfaitement sphérique; et alors
 H 186 une régularité | parfaite quelconque auroit dû s'ensuivre, ce qui n'est pas. Par 1380
 conséquent la terre et la lune n'ont pas été produites dans le même temps,
 du moins avec leurs relations actuelles.

1410 *B* in seiner Richtung *Be* in größerer Entgegensetzung mit seiner Richtung
 gegen *S*, *BS*, als der Theil *A* in seiner Richtung *Ae* mit seiner Richtung gegen *S*,
AS. Folglich ist die Wirkung der Anziehung nach *S* größer bei *A*, als bei *B*, und
 das Gleichgewicht gestört. Es muß also nothwendig der Planet *AB* eine dre-
 hende Bewegung von *A*, durch *d*, nach *B* erhalten, und ein Pol der Axe dieses
 Umschwunges der Punkt *C*, und der andere auf der entgegengesetzten Seite
 seyn d.i. die Axe ist nothwendig senkrecht auf der Ebene der Laufbahn. Da
 nun dieser | Stand eines Planeten, der eine Bahn um seine Sonne beschreibt, V.III.117
 nothwendig aus dem Wechselverhältnisse zwischen ihm und seiner Sonne
 1415 und aus der Modification seiner Wurf oder Tangential-Bewegung entspringt;
 so folgt, daß, wenn ich diesen Zustand an einem Planeten geändert finde,
 die Ursache hievon in einer fremden Kraft gesucht werden müsse: und da
 ich die Erd-Axe auf die Ebene ihrer Laufbahn in einem Winkel von $66^{\circ} 31'$
 geneigt sehe, so muß ich dieses einer Wirkung von außen beimessen. Wo
 1420 sollen wir aber diese Wirkung suchen, als in demjenigen Körper, der unserer
 Erde am nächsten ist, auf alle unsre Flüssigkeiten so merkbar einfließt, und
 uns außerdem in seinen Bewegungen so viel Unregelmäßiges zeigt: nämlich
 dem Monde?

1425 Aber, wird man sagen, der Mond kann ja im nämlichen Augenblicke mit
 der Erde entstanden seyn: dieses ist aus zwei Gründen unmöglich. |

1. Wäre der Mond im gleichen Augenblicke mit der Erde entstanden; so V.III.118
 hätte er zufolge aller Gesetze der Dynamik, in welchem örtlichen Verhält-
 nisse mit der Erde er stehen mochte, mit ihr ein einiges Ganze, ein einiges
 System ausgemacht, welches seinen Umlauf um die Sonne mit der größten
 1430 Regelmäßigkeit verrichtet hätte.

Und 2. konnte der Mond die Neigung der Erdaxe nicht eher bewirken, als
 bis die Erde gegen die Pole, eingedrückt und gegen den Aequator erhöht war.
 Nun konnte sie diese beiden Beschaffenheiten nicht anders, als mittelst der
 durch ihren Umschwung um sich selbst verursachten Centrifugalkraft erhal-
 1435 ten; war sie aber zugleich mit dem Monde gebildet, so hatte sie noch weder
 Umschwung, noch bestimmte Axe; sie war nicht eingedrückt, sondern völlig
 kugelförmig: und hieraus hätte eine vollkommene Regelmäßigkeit sich erge-
 ben müssen, was doch nicht ist. Folglich sind die Erde und der Mond nicht
 zugleich | gebildet worden, wenigstens nicht in ihren dermaligen Verhältnis- V.III.119
 1440 sen.

1409–1410 drehende] *V* umschwingende *corr.* drehende 1434 um ... selbst] *V corr. add.*

Nous voyons ici plusieurs choses de nature fort différente qui aboutissent à un seul point. Combien de choses, de nature différente, doivent coïncider pour constituer un fait, c'est un problème qui n'a pas été résolu encore. Pour déterminer la nature d'une courbe homogène, il ne faut que trois points. | 1385

H 187 Voilà tout ce que je puis dire sur ce conte d'Hypsiclès. C'est aux Physi-
ciens, Astronomes et Géomètres qu'il appartient de le juger. Pour moi je me
borne à souhaiter que la découverte de quelque autre conte de ce bon prêtre,
me mette bientôt en état d'exercer de nouveau mon métier. 1390

M.II.195

Note (*f) – A lier de nouveau le présent au futur.

Ce passage et ce qui le précède paroît jeter quelque lumière sur une idée d'Alcméon Pythagoricien.* Τοὺς γὰρ ἀνθρώπους φησὶν Ἀλκμαίων δία τοῦτο ἀ-

H 188 πόλλυσθαι, ὅτι οὐ δύνανται τὴν | ἀρχὴν τῷ τέλει προσάψαι. *Les hommes périssent, dit Alcméon, par la raison qu'ils ne peuvent pas lier le commencement à la fin, ou bien, le principe à son but.* Κομψῶς εἰρηκῶς, dit Aristote, εἴ τις ὡς τύπῳ φρά-
ζοντος αὐτοῦ δέχοιτο, καὶ μὴ διακριβοῦν ἐθέλοι τὸ λεχθὲν. *Expression élégante, dit Aristote,* si on la prend au figuré, et non à la rigueur.* 1395

1385 constituer] r constater 1388 de] r à 1391 (*f)] rs om. note 1393 d'Alcméon]
W d'Alméon 1393–1394 ἀπόλλυσθαι] J²W ἀπόλλυθαι 1394 τῷ] W τᾷ 1397 δέχοιτο] P
ἀποδέχοιτο

Wir sehen hier manche Dinge von sehr verschiedener Art in einem Punkte zusammenlaufen. Wie viel Dinge von verschiedner Art nun zu Bewährung einer Thatsache zusammentreffen müssen, ist eine noch unaufgelöste Aufgabe. Um die Natur einer homogenen krummen Linie zu bestimmen, sind
 1445 nur drei Punkte vonnöthen.

Das ist alles, was ich über die Erzählung des Hypsikles sagen kann. Physikern, Astronomen und Geometern steht es zu, darüber zu urtheilen. Ich meines Ortes begnüge mich mit dem Wunsche, daß die Entdeckung irgend einer andern Mähre des guten Priesters mir bald Gelegenheit verschaffe,
 1450 abermal mein Amt zu verrichten.

Anmerkung (*f) – Aufs neue die Gegenwart an die Zukunft anzuknüpfen.

Diese Stelle nebst der vorhergehenden scheint einen Gedanken des Pythagoräers | Alkmäon aufzuhellen. Τοὺς γὰρ ἀνθρώπους, φησὶν Ἀλκμαίων, διὰ
 1455 τοῦτο ἀπόλλυσθαι, ὅτι οὐ δύνανται τὴν ἀρχὴν τῷ τέλει προσάψαι. V.III.120

Das Verderben der Menschen ist, sagt Alkmäon, daß sie den Anfang an das Ende, oder das Princip an seinen Zweck nicht anzuknüpfen wissen. Κομψῶς εἰρηκῶς, sagt Aristoteles, εἴ τις ὡς τύπῳ φράζοντος αὐτοῦ δέχοιτο, καὶ μὴ διακριβοῦν ἐθέλοι τὸ λεχθέν.
 1460 „Ein passender Ausdruck, wenn man ihn figürlich und nicht im strengen Sinne nimmt.“

—
MA TOUTE CHÈRE DIOTIME,

Tout ce que nous savons par l'histoire de l'homme et des hommes, nous apprend que l'athéisme est beaucoup postérieur au culte ou à la religion;* 5 et qu'ainsi il est né de la réflexion, qui suppose déjà une certaine quantité de lumière.

C'est la nature même de l'homme qui lui indique le chemin vers un Dieu, vers un culte, ou vers une religion quelconque.

J'avoue que le regret d'un héros, d'un sage, d'un bienfaiteur qui vient de 10 quitter la vie, peut me faire espérer, et par conséquent imaginer, qu'il soit encore en vie; mais cela ne mène tout au plus qu'aux bienheureux ancêtres de Fingal,* ou à ces Lares des anciens Persans et des Etrusques.

M.II.202 J'avoue que la peur, soit naturelle à l'homme par la faiblesse de ses armes physiques, soit accidentelle à l'homme pour avoir perdu quelques-unes de 15 ses facultés,* nous fait implorer le secours de tout ce qui nous entoure; mais cela ne mène qu'à ces broussailles auxquelles un Démosthène* demanda quartier.

Mais la magnificence du spectacle de l'univers, l'aspect imposant du soleil, d'un ciel étoilé, d'un Iris; les variétés infinies de la nature, agissantes 20 toutes à-la-fois à travers les organes sur le vuide immense de l'imagination,

1 Lettre ... athéisme] *vw om.*] x Lettre sur l'Athéisme à Diotime | *vw add. une date* La Haye, ce vendredi 7 de sept. 1787. No. 72. 12 en vie] *J²WM* vivant 15 pour avoir] *wxP* en ayant 15–16 quelques-unes ... ses] *wxP* quelques 16 nous¹] *vwXP* me | nous entoure] *v* m'entoure] *wx* m'entoure 17 auxquelles] *v* auxquelles 19–20 du soleil] *x om.* 20 d'un Iris] *x* de l'Iris | agissantes] *wx* agissant 21 toutes] *wP* tous] *x* tout

3 Diotime] *v add.* mon amie, 5 ou] *v* et 6–7 qui ... lumière] *v om.* 8–9 C'est ... quelconque] *v* L'homme a par la nature de sa composition, par un organe de plus, ou du moins beaucoup plus parfait dans lui, que dans tout autre espece d'agents que nous connoissons, une sensation vague de la Divinité, d'une dependance de quelque chose de plus parfait: d'une attraction vers cette chose. 13 ou ... Etrusques] *v om.* 14–16 soit ... facultés] *v om.* 18 quartier] *v add.* La sensation d'une Divinité, d'un Etre superieur, et autre que l'homme ou l'animal, se manifeste certainement, ou dans la conscience lorsqu'elle se repentit, rend justice, et pardonne, ou par la vigueur de l'attraction reciproque. Il est vrai que cette sensation est plus ou moins vive ou plus ou moins obscure suivant la perfection ou la richesse de chaque individu. 19–49 Mais ... adopté] *v om.*

Brief des Diokles an Diotime, über den Atheismus.

V.III.139

(Gedruckt im Jahre 1787.)

—

5

Brief des Diokles an Diotime, über den Atheismus.

V.III.141

Theuerste Diotime!

Alles, was wir aus der Geschichte vom Menschen, und von den Menschen wissen, lehrt uns, daß der Atheismus weit später ist, als Gottesverehrung oder Religion: daß er folglich aus dem Nachdenken entsprungen ist, welches
10 schon eine gewisse Masse von Einsichten voraussetzt.

Selbst die Natur des Menschen führt ihn auf einen Gott, auf eine Verehrung höherer Wesen, auf irgend eine Religion. |

Die Trauer über den noch frischen Verlust eines Helden, eines Weisen, eines Wohlthäters, kann zwar die Hoffnung und somit die Einbildung, er
15 lebe fort, erwecken: allein dieses führt höchstens auf Fingals Geister der Väter, oder auf die Laren der alten Perser und Etrusker.

Zwar kann die Furcht, sie sei dem Menschen wegen der Schwäche seiner physischen Waffen natürlich, oder zufällig, weil er einige seiner Vermögen verloren hat, ihn antreiben, alles, was ihn umgibt, um Hilfe anzuflehen:
20 dieses führt aber nur auf jenen Dornstrauch, bei dem Demosthenes um sein Leben bat. (*1)

Allein das prächtige Schauspiel des Weltalls, der Ehrfurcht erregende Anblick der Sonne, des gestirnten Himmels, des Regenbogens: die unendlichen Mannichfaltigkeiten der Natur, die alle auf einmal durch die Organe
25 auf die unermeßliche Leere der Einbildung wirken, erfüllen sie ganz;

(*1) Als Demosthenes bei Chäronea floh, blieb er mit dem Mantel an einem Dornstrauche hängen: er wandte sich um und rief: Gnade führ mein Leben. Plut[archus] im zweiten Leben des Demosthenes.

la remplissent totalement; et la première chose qui en résulte, n'est qu'une perception vague et indéterminée, mais violente, sans nulle idée. Le temps débrouille ce cahos. Les objets acquièrent des contours, s'isolent, se séparent, et les idées de nombre et de grandeur commencent à se manifester. Cette perception vague et indéterminée, cet ébranlement universel de l'ame, se change en étonnement stupide; le moment d'après, le soupir de l'admiration se fait jour avec effort, et l'homme, sans se bien comprendre, y sent déjà qu'il désire et adore. C'est le premier moment où l'organe moral s'épanouit. 25 30

Aussitôt qu'il commence à distinguer les objets, leur quantité est trop vaste pour que son attention ne se fixe pas sur celui qui lui paroît le plus brillant, le plus beau, le plus grand; et cet objet devient tout naturellement à ses yeux un superlatif quelconque de tout le reste.

Il ne me paroît nullement absurde que dès-lors cette pente vers ce qui affecte le plus, produise, même dans certains animaux, aussi bien que dans les hommes, des actions qui nous paroissent dénoter un culte; comme toute affection véhémence produit dans tous les animaux des actions ou des expressions analogues qui indiquent de l'allégresse, de la tristesse, du désespoir, et dans lesquels nous avons puisé les premiers éléments du langage. 35 40

M.II.203 Je ne pousserai pas plus loin cette marche naturelle et simple de l'homme vers la connoissance obscure de quelque chose au-dessus de lui dont il se sent dépendre. Il nous suffit d'avoir vu avec évidence, si je ne me trompe, P 746 qu'aucun germe d'athéisme ne sauroit naître dans le berceau de l'humanité.

Je ne parle pas de l'organe moral, ni des sensations qui en dérivent pour autant qu'ils peuvent conduire à une connoissance de la Divinité; parce que cet organe diffère si prodigieusement dans les différents individus, et a été si peu analysé jusqu'ici, qu'il est fort loin encore d'être universellement adopté.* 45

L'homme, affecté de cette sensation vague et brute d'une puissance au-dessus de la sienne, multipliant ses signes, enrichissant et réglant son imagination, et exerçant son intellect, afin de tirer parti de cette puissance en sa faveur, tâcha de transformer cette sensation vague en idée distincte. Il donna une figure, un contour, une détermination quelconque à cette chose 50

24 contours] *JJ²WM* concours 24-25 séparent] *JJ²WM* réparent] *V* trennen 26 indéterminée] *x* générale indéterminée 27 le! ... d'après] *wxP* et le moment après 32 pas] *wx om.* 33 beau] *w* beaux 35 nullement] *x* aucunement 40 puisé] *x* puisés 45-46 pour ... conduire] *wxP* par rapport 46-47 parce que] *wxP* je n'en parle pas, puisque 47 et] *x add.* puisqu'il

50-51 affecté ... sienne] *v om.* 52-53 afin ... tâcha] *v* a taché 54 donna] *v* a donné

und erzeugen zuerst eine wogende, unbestimmte, aber heftige Empfindung, ohne allen Begriff.

Nach und nach entwirrt sich dieses Chaos. Die Gegenstände gestalten, vereinzeln, trennen sich, und die Begriffe von Zahl und Größe dämmern.
30 Jenes verworrene, unbestimmte Wahrnehmen, jene allgemeine Erschütterung der Seele geht in tiefes Anstaunen über: bald darauf bricht der Seufzer der Bewunderung gewaltsam hervor, und der Mensch, ohne sich zu verstehen, fühlt dabei schon Regungen des Verlangens und der Anbetung. Jetzt zum erstenmal öffnet sich das moralische Organ.

35 Wann er die Gegenstände zu unterscheiden anfängt, so ist vorerst ihre Menge zu unübersehbar, als daß seine Aufmerksamkeit nicht vorzüglich bei dem- | jenigen sich aufhalten sollte, welcher ihm als der glänzendste, V.III.144 schönste, größte erscheint, und dieser Gegenstand wird ganz natürlich in seinen Augen ein Superlativ aller übrigen.

40 Ich finde gar nichts ungereimtes in dem Gedanken, daß dieser Hang zu demjenigen, was am stärksten rührt, sogar bei manchen Thieren, eben so wohl, wie bei den Menschen, Handlungen hervorbringe, welche uns eine Verehrung von etwas Höherm anzuzeigen scheinen: so wie jeder heftige Eindruck bei allen Thieren analoge Handlungen oder Ausdrücke erzeugt,
45 welche Freude, Traurigkeit, Angst andeuten, und woraus wir die ersten Elemente der Sprache geschöpft haben.

Ich will diesen natürlichen einfachen Gang des Menschen zur dunkeln Erkenntniß von Etwas über ihm, von dem er sich abhängig fühlt, nicht weiter verfolgen. Genug, wir haben, meine ich, deutlich eingesehen, daß in der
50 Wiege der Menschheit der Keim des | Atheismus nicht entstehen kann. Ich V.III.145 sage nichts von dem moralischen Sinne, und den daraus entspringenden Empfindungen, in wiefern solche zu einer Erkenntniß der Gottheit leiten mögen: weil dieser Sinn in den verschiedenen Individuen so sehr verschieden, und bisher so wenig analysirt worden ist, daß er bei weitem noch nicht
55 allgemein angenommen wird.

Der Mensch, mit dieser unbestimmten, rohen Empfindung einer Macht, die über die seinige ging, vermehrte seine Zeichen, bereicherte und ordnete seine Einbildung, übte seinen Verstand, und suchte nun, da es ihm darum zu thun war, jene Macht zu seinem Vortheile zu nutzen, jene unbestimmte
60 Empfindung in eine deutliche Vorstellung zu verwandeln. Er gab dem Etwas, was er Gott nannte, eine Figur, einen Umriß, irgend etwas bestimmtes: und

qu'il appela Dieu; et ce Dieu devint un objet auquel son imagination et son intellect purent s'attacher. 55

Son moral se développant, et s'exerçant de plus en plus, par l'accroissement continu du nombre des rapports de l'homme aux hommes, il donna des mœurs à ce Dieu; et le résultat de ces deux opérations fut qu'il avoit créé un Dieu à son image, ce qui bientôt devoit produire une pluralité de dieux. 60

A la naissance de la philosophie et de la réflexion, c'est-à-dire, lorsque l'homme eut acquis assez d'idées et de signes pour contempler, comparer, composer et réfléchir, les premiers objets qui s'offrirent à son intellect, tenoient tous au physique. Tout fut déterminé, tout fut contour, et trouvant beaucoup plus de facilité à manier des choses aussi précises, aussi analogues 65 à ses organes les plus grossiers, il négligea les sensations internes pour ne s'occuper plus que des idées.

M.II.204 L'homme, ou plutôt tout être intelligent, a une propriété extrêmement curieuse et qui mériterait bien d'être analysée; c'est que, dès les premiers instants de son activité, il court après les causes; soit qu'en se sentant cause 70 à tout instant que sa velléité se détermine et agit, il cherche le *soi*, l'*agent*, son *homogène* dans tout ce qu'il voit; soit que sa pente vers le beau, le riche, le simple et le parfait, le mène vers cette liaison de cause et d'effet, qui fait un tout; soit enfin qu'il se flatte qu'en montant vers la cause, il trouvera de quoi s'éclairer dans sa descente vers le futur qui l'appelle. 75

L'homme s'avisait donc de chercher la cause de l'univers entier. Mais comme cette cause pour être même très imparfaitement exprimée, exigerait non-seulement toute la masse des signes de nos idées physiques, mais encore tout ce qui pourroit servir à prononcer l'infinité de nos sensations, il est évident que l'homme, dans cet état d'immaturité, auroit dû se conten- 80 ter de savoir la structure de l'univers. Pour arriver à la connoissance de cette structure, il se forma l'idée générale de matière, que ses organes extérieurs lui indiquoient distinctement. De là aux atomes il n'y a qu'un pas naturel et nécessaire. L'atome, petit à la vérité, mais déterminé et palpable,

55–56 auquel ... s'attacher] *vwXP* purement traitable pour l'imagination et l'intellect
62 eut] *vwXP* avoit 65 aussi!] *vwXP* et aussi 70 qu'en] *x* que 75 s'éclairer] *x* l'éclairer
77–78 exigeroit] *x* n'exigeroit 79 encore] *wP om.* 81 arriver] *x* parvenir 83 il ...
qu'un] *v* c'est un] *wXP* ce n'est qu'un

60 dieux] *v add.* La peur, soit naturelle à l'homme par la faiblesse de ses armes physiques, soit accidentelle à l'homme en ayant perdu quelques facultés, lui fit voir son Dieu, son Protecteur, son Sauveur dans tout autre que lui, comme nous avons vu, et il se prosterna devant une étoile, un animal, une pierre, ce qui est la source de la plus part des cultes absurdes. 74–75 soit ... l'appelle] *v om.* 76–82 entier ... forma] *v* entier, et parvint enfin à

sein Gott ward ein Gegenstand, an dem Einbildung und Verstand Nahrung fanden. |

Wie mit der stäten Vermehrung der Verhältnisse des Menschen mit seines
 65 Gleichen, sein Sittliches sich immer mehr entwickelte und übte, so gab er
 diesem Gotte Sitten: und die Folge dieser zwei Verrichtungen war, daß er
 einen Gott nach seinem Bilde geschaffen hatte, welches bald eine Vielheit
 von Göttern hervorbringen mußte. V.III.146

Bei dem Ursprünge der Philosophie und des Nachdenkens, d.h. als der
 70 Mensch sich Vorstellungen und Zeichen genug zum Betrachten, Vergleichen,
 Verknüpfen und Ueberlegen gesammelt hatte, boten sich ihm lauter
 Gegenstände dar, welche sich auf das Physische bezogen. Alles war bestimmt,
 alles war Umriß, und da es ihm bequemer war, solche scharf begrenzte,
 75 seinen größten Organen angemessene Gegenstände zu behandeln,
 so vernachlässigte er die innern Empfindungen, und beschäftigte sich mit
 nichts weiter, als mit sinnlichen Begriffen.

Der Mensch, oder vielmehr jedes mit Verstand begabte Wesen hat eine
 be- | sonders merkwürdige Eigenschaft, welche wohl eine Zergliederung verdient.
 Vom ersten Augenblicke seines Thätigseyns an, hascht er überall nach
 80 den Ursachen: es sei, weil er selbst jeden Augenblick, wo sein Wille sich
 bestimmt und handelt, sich als Ursache fühlt, und daher das Ich, das Handelnde,
 seines Gleichen in allem Sichtbaren sucht, oder weil seine Neigung für Schönheit,
 Fülle, Einfalt, Vollkommenheit ihn zur Verknüpfung von Ursache und Wirkung
 85 führt, die zu einem Ganzen einigt, oder endlich, weil er im
 Aufsteigen zur Ursache eine Hellung zum Herabsteigen gegen die ihm winkende
 Zukunft zu finden hofft. V.III.147

Der Mensch verfiel also darauf, die Ursache des Weltganzen zu suchen.
 Da aber diese Ursache selbst zu ihrem unvollkommensten Ausdrucke nicht
 allein die ganze Masse der Zeichen unsrer physischen Begriffe, sondern
 90 zugleich eine Sprache, welche die unendliche Menge unsrer Empfindungen
 darzustellen vermöchte, erfordert; so hätte offenbar der Mensch | in diesem
 unreifen Zustande mit der Erkenntniß des Weltbaues selbst sich begnügen
 sollen. Um zur Erkenntniß dieses Baues zu gelangen, bildete er sich den
 allgemeinen Begriff der Materie, welchen seine äußern Sinne ihm deutlich
 95 angaben. Von da zu den Atomen ist nur ein Schritt, und dieser so natürlich
 als nothwendig. Der zwar kleine, aber bestimmte und empfindbare Atom
 V.III.148

est l'*ultimatum* de toute essence visible et tangible. Tous les atomes en- 85
semble composent l'univers.

P 748 La seule chose qui manquoit à la solution parfaite du problème, l'esprit
l'y ajouta avec facilité, en accordant à la matière un principe quelconque
de mouvement intrinseque tenant à sa nature; et par le moyen de cette
qualité occulte, il crut pouvoir découvrir, pour ainsi dire, à l'oeil, le principe, 90
le développement et l'éternité de l'univers; et les sages d'alors adoptèrent,
pour solution complete, que l'univers est, et qu'il est tel, parce qu'il est
et est tel. Voilà l'athéisme simple et complet. La Divinité devint superflue,
et les dieux qu'on s'étoit formés, des objets fantastiques et ridicules, ne
M.II.205 conservèrent pendant un temps leur autorité parmi le peuple, que de la 95
même manière que le font les monarques et les despotes, c'est-à-dire, par
le moyen des ministres qui les entourent.

On avoit cependant remarqué une espèce de régularité dans la suite
des phénomènes. On s'étoit senti un principe interne qui sait modifier la
matière, et qu'on appela ame; et de là à la probabilité infinie d'un modifica- 100
teur de l'univers, il n'y eut qu'un pas.

Enfin, Socrate, cet être prodigieux, parut, et s'avisa le premier d'entrer
tout de bon en lui-même. Il y trouva un monde tout autrement riche que

87 manquoit] wxP manqua | parfaite] x om. 89-90 et ... l'oeil] wxP qualité très occulte!
Mais cependant on vit à l'oeil pour ainsi dire 92 qu'il] wxP om. 93 Voilà ... complet] x
om. 94 s'étoit] x avoit | des] xP furent des | ne] wxP qui ne 95-97 de ... moyen] wxP
comme les monarques et les despôtes au moyen 97 entourent] x add. Voilà l'Athéisme
simple et complet. 100 et!] x om. | appela] w appella] x appelloit | ame] wx une ame
101 eut] x avoit 102 parut et] vwxP om. | le premier] vwxP om. 103 en] vwxP dans

85-93 Tous ... tel] v om. & v add. L'esprit lui accordant bien tôt un principe quelconque de
mouvement intrinseque tenant à sa nature qualité occulte qui n'est qu'un mô, on ne trouva
pas à la vérité la cause qu'on avoit cherchée, mais on se contenta de voir à l'oeuil pour ainsi
dire, le principe, le developpement et l'éternité de l'Univers. La Divinité devint superflue et
les Dieux qu'on avoit formé furent des objets fantastiques et ridicules. L'Univers est et est tel
parce qu'il est et est têt. Cette opinion n'étoit pas absurde, et supposons que l'homme par cent
organes de plus, eût vu l'Univers de cent façons différentes de plus, également déterminées
et distinctes, la chose auroit été la même. 93-97 La ... entourent] v om. & v add. Il est vrai
que des philosophes pouvoient faire ce raisonnement. Chaque atome est un être actif, ou ne
l'est pas. S'il l'est, il y a autant d'êtres ou de Dieux que d'atomes qui se hûtent et se choquent
sans fin et sans cesse. S'il ne l'est pas, il faut qu'un tât de piêres inertes puissent faire un être
sentant, pensant, voulant et actif. Or dire lequel de ces deux est le plus ou le moins risible,
c'est difficile. 99-102 phénomènes ... Enfin] v phenomènes, lorsque 102 d'entrer] vx de
rentrer 103 lui-même] v soi même

ist das Letzte alles Sichtbaren und Fühlbaren. Aus allen Atomen zusammen besteht das Weltall.

Das Einzige, was zur vollständigen Auflösung der Aufgabe fehlte, setzte der
100 Witz unbeschwert hinzu, indem er der Materie irgend ein mit ihrer Natur
verknüpftes Princip innerer Bewegung lieh. Mittelst dieser geheimen Kraft
nun glaubte er die Grundursache, die Entwicklung, und die Ewigkeit des
Alls gleichsam mit Augen zu sehen: und die damaligen Weisen nahmen das
für eine vollständige Auflösung an: das Weltall ist, und ist so, weil es ist, und
105 weil es so ist. |

Dieses war der einfache, vollkommne Atheismus. Die Gottheit ward über- V.III.149
flüssig, und die Götter, die man sich gebildet hatte, fantastische, lächerliche
Wesen, erhielten sich beim Pöbel einige Zeit, wie Monarchen und Despoten,
nur mittelst der sie umgebenden Diener, in Ansehen.

110 Indessen hatte man in der Aufeinanderfolge der Erscheinungen eine ge-
wisse Regelmäßigkeit bemerkt: hatte in sich selbst ein inneres Princip ver-
spürt, welches die Materie modificiren kann, und es Seele genannt. Von hier
auf die sehr große Wahrscheinlichkeit eines Weltmodifiers war nur ein
Schritt.

115 Endlich erschien der erstaunliche Geist, Sokrates, und faßte zuerst den
Gedanken, im Ernst sich selbst zu durchforschen. Er fand hier eine weit

celui que ses organes physiques lui développoient, où on ne voit que passive-
ment ce qui est produit ; tandis que dans l'autre, l'homme sent un peu ce que 105
c'est que produire. C'est dans la régularité de la nature que Socrate apperçut
des loix ; et son intellect s'éleva par ce moyen jusqu'au suprême législateur,
qui crée en même temps et les choses et leurs loix, et que le monde physique
ne nous laisse qu'entrevoir, sans pouvoir nous en donner une idée distincte.

Enfin la vraie connoissance de la Divinité, pour autant que l'homme en 110
est susceptible dans cette catégorie, et le seul culte raisonnable, ne rési-
doient que dans l'intérieur de ces hommes qui, à l'exemple de Socrate,
avoient remarqué le fini du monde physique et l'indefini de l'autre, auquel
ils se sentirent tenir par essence.

Chez le reste des hommes la politique, qui marche toujours en avant, et 115
qui tend constamment vers le but qu'elle se propose, qui modifie les dieux,
les oracles, les vertus, les vices, la sagesse et la folie suivant ses vues, s'étoit
emparée de toute espèce de religion et de culte ; et obligée à la fin d'y mêler
même une philosophie quelconque, pour leur donner une autorité plus ou
moins permanente, il en résulta ces bizarres mélanges qu'on a vu depuis 120
dans tous les temps, mélanges qui souvent font de la Divinité un monstre si
absurde qu'il se détruit lui-même ; ce qui fit naître un second athéisme fondé
sur une incrédulité fort naturelle.

M.II.206 L'état de la philosophie et de la religion étoit si pitoyable dans les derniers
siècles barbares, et les abus infinis que la stupidité avoit faits, pendant un si 125
long-temps, des idées admirables de Platon et d'Aristote, étoient tellement
parvenus à leur comble, qu'il auroit été absurde de vouloir débrouiller cet
effroyable chaos, et de faire renaître l'ordre.

104 développoient] *vwxP* developperent 104–105 passivement] *x add.* que 105 l'hom-
me] *vwx* on 106–107 C'est ... législateur] *vwxP* Il entrevit des loix à travers cette régularité et
sentit d'assez près ce Législateur Suprême 108 crée] *P* créa | et¹] *vwxP om.* | leurs] *J'* leur
109 ne ... distincte] *vwxP* ne sçauroit que faire supposer 110 Enfin] *x* Ainsi 112 ces] *J'*
ce 113 remarqué] *J'* re marqué | l'indefini] *JJ²WM* l'infini] *V* Unendlichkeit 116 qui¹ ...
propose] *wxP* ne manque aucun pas 117 les vertus] *x* la vertu | suivant] *x* à 118 à la fin] *x*
enfin 119 une¹] *vwxP* de la 119–120 une² ... moins] *vwxP* plus ou moins quelqu' autorité
120 résulta] *wxP* résulterent | a vu] *vwxP* voit 121 Divinité] *wx add.* même 122 ce ...
naître] *x* et forme 123 fort] *x* souvent très 124 pitoyable] *x add.* en général 125 faits]
wxP fait 127–128 qu'il ... l'ordre] *wxP* que toute correction dans un si effroyable cahos étoit
absurde

104 on] *vP* l'on 105 ce¹] *v* de ce 110 l'homme] *v* l'humanité 111 dans ... catégorie]
v ici 113 remarqué] *v* remarqués 115–117 qui ... vues] *v om.* 118 espèce] *v add.* de
revelations, | culte] *v* cultes 120 ces ... mélanges] *v* ce bizarre mélange 121 tous] *P*
tout | mélanges] *v* mélange | souvent font] *v* fait 124–143 L'état ... Dieu] *v om.*

reichere Welt, als diejenige, welche seine physische Organen vor ihm entfalten, wo man nur leidend das Hervorgebrachte sieht: in der andern wird der Mensch | ein wenig inne, was Hervorbringen sei. In der Regelmäßigkeit der Natur nahm Sokrates Gesetze wahr, und sein Verstand erhob sich mittelst dessen zum obersten Gesetzgeber, der zugleich die Dinge und ihre Gesetze erschafft, den die physische Welt nur in der Ferne zeigt, ohne uns von ihm eine deutliche Vorstellung geben zu können. Wahre Gotteserkenntniß, so weit der Mensch auf dieser Stufe ihrer fähig ist, und die einzige vernünftige Gottesverehrung wohnte nur in dem Innern derjenigen Männer, die, wie Sokrates, die Endlichkeit der physischen Welt, und die Unendlichkeit jener andern, mit welcher sie, dem Wesen nach, sich im Zusammenhange fühlten, eingesehen hatten. V.III.150

In Ansehung der übrigen Menschen hatte die Politik, die immer vorwärts schreitet, und in unverrückter Richtung nach dem vorgesteckten Ziele strebt, welche Götter, Orakel, Tugenden, Laster, Weisheit und Thorheit nach ihren Absichten modelt, sich jeder Art | von Religion und Gottesdienst bemächtigt; und da sie zuletzt genöthigt war, solchen durch Vermengung mit irgend einer Philosophie eine dauerhafteres Ansehen zu geben, so entstanden hieraus jene seltsamen Gemische, die man seitdem in allen Zeitaltern gesehen hat, welche Gemische oft aus der Gottheit ein solches Ungeheuer von Widersprüchen machen, daß es sich selbst zerstört. Dieses erzeugte einen zweiten Atheismus, der auf einen sehr natürlichen Unglauben gegründet ist. Philosophie und Religion waren, in den letzten Jahrhunderten der Barbarei, in einem so erbärmlichen Zustande, und die unendlichen Mißbräuche, welche die Dummheit mit den bewundernswürdigen Ideen des Plato und Aristoteles getrieben hatte, dergestalt aufs Höchste gestiegen, daß es eine Ungereimtheit gewesen wäre, durch Entwirrung dieses schrecklichen Chaos die Ordnung wiederherstellen zu wollen. | V.III.151

Descartes fut l'un de ceux que cette vérité frappa le plus vivement. Il jugea qu'avant tout, il falloit détruire cette monstrueuse philosophie despote : projet hardi, qu'il exécuta cependant avec beaucoup de dextérité et d'adresse. Il prit le seul parti qu'il y eût à prendre. Il créa une philosophie nouvelle, qui dans le fond ne valoit guère mieux ; mais qu'il rendit si parfaitement analogue au ton de son siècle, qui étoit celui de l'esprit, qu'il flatta et gagna tout le monde, en donnant l'essor à une imagination aussi vive qu'elle étoit déréglée. Chacun se sentit fier de pouvoir faire de la philosophie à sa guise, et le monstre fut terrassé.

Cette imagination ardente, si fraîchement délivrée de ses chaînes, indomptée encore et sans frein, ne trouva rien d'obscur ni d'impossible. Le même effort qui auparavant avoit pu composer un univers avec de la matière, en pouvoit maintenant faire un Dieu ; ce qui donna naissance à cet athéisme équivoque et protégé, qui, se prêtant à tout, nous fait voir à volonté, sous la même figure, un chaos ou un Dieu.

En attendant, de grands esprits désœuvrés ramassèrent ce précieux germe de géométrie, que les profonds anciens avoient su abstraire du monde physique. Ils cultivèrent ce germe avec soin, et en firent éclore un monde intellectuel, presque aussi riche en apparence que le monde réellement sensible et moral, dont Socrate avoit fait la découverte.

129 que vivement] *wxP* qui le sentirent avec le plus d'efficace 130 despote] *J²WM* despotique 133 fond] *x* fonds | qu'il] *P add.* fut 134 étoit] *wxP* fut 135 une] *wxP* leur 135-136 qu'elle ... déréglée] *wxP* que déréglée encore 138 Cette imagination] *wxP* Mais pour l'imagination | ardente] *wP add.* et fougeuse 138-139 si ... chaînes] *wP om.* 139 ne trouva] *wP* il n'y a] *x* il n'y eut | Le] *x* Bientôt le 140 auparavant ... pu] *wxP* pouvoit 141 maintenant] *wxP om.* 141-143 Dieu ... Dieu] *wP* Dieu. Ce n'étoit pas de l'Athéisme, mais un Théisme très difficile à comprendre. 141 donna ... à] *x* fit naître 142 se ... voir] *x* fait à toute main, vous montre 146 avec soin] *vwxP* à miracle 148 et] *vx* ou

144 En attendant] *v* A la fin 147 le] *v* ce

- 145 Cartesius war einer derjenigen, welche diese Wahrheit am lebhaftesten V.III.152
ergriff. Er urtheilte, vor allem müßte man jene abentheuerliche, despotische
Philosophie zernichten. Es war ein Wagestück, aber er führte es mit großer
Gewandheit und Geschicklichkeit aus. Er that, was einzig zu thun war. Er
schuf eine neue Philosophie, die freilich nicht viel besser war, die er aber
150 dem Tone seines Zeitalters, in welchem der Witz herrschte, so anzupassen
wußte, daß seine Lehre, indem sie eine eben so lebhafte als regellose Ein-
bildung in Flug setzte, überall Freunde und Anhänger fand. Jeder war stolz
darauf, sich eine Philosophie nach seiner Weise machen zu können, und das
Ungeheuer ward zu Boden gestürzt.
- 155 Dieser brennenden, kaum entfesselten, noch unbezähmten und zügellos-
sen Einbildung däuchte nichts dunkel oder unmöglich. Hatte sie ehemals
eine Welt mit Materie zusammensetzen können, so konnte sie jetzt mit der
nämlichen | Mühe daraus einen Gott machen: woraus jener zweideutige, V.III.153
wandelbare Atheismus entstand, der sich an jedes System anschmiegt, und
160 uns nach Belieben unter der nämlichen Gestalt bald ein Chaos, bald einen
Gott zeigt. Inzwischen sammelten große Geister, die bei dieser Philosophie
ohne Geschäft waren, den kostbaren Keim der Geometrie, welchen die tief-
denkenden Alten aus der physischen Welt zu abstrahiren gewußt hatten.
Sorgfältig pflegten sie diesen Keim, und ließen daraus eine intellektuelle
165 Welt hervorgehen, die dem Anscheine nach fast eben so reich war, als die
wirkliche, empfindbare, moralische Welt, welche Sokrates entdeckt hatte.

M.II.207 Tout ce qu'on avoit gagné par ces pénibles travaux, se réduisoit cependant encore à deux choses, très-importantes à la vérité : l'une, qu'on avoit donné 150 à l'intellect le meilleur exercice qu'il fut possible ; l'autre, qu'on s'étoit tellement familiarisé avec la vérité, qu'on la cherchoit partout ; mais au fond cette géométrie si embellie n'étoit qu'un spectre sans corps, ou plutôt ce n'étoit qu'un simple outil. On peut la comparer à la lyre d'Orphée, qui n'attiroit les animaux et les plantes qu'accompagnée des sublimes accens 155 de son maître.

De grands génies s'emparèrent enfin de la géometrie. Les Keppler, les Newton, les Huygens, la ramenèrent de nouveau à la physique d'où elle étoit partie, et à qui elle communiqua toute la beauté qu'elle avoit acquise, pendant que celle-ci étoit restée dans l'oublie ; elle lui donna aussi des 160 contours plus tranchants ; la revêtit de la livrée de la vérité, et lui découvrit et prouva des loix dans la matière, dont la succession des phénomènes constata la réalité.

Jusque-là l'homme avoit de quoi se glorifier de ses peines. Il étoit parvenu à comprendre ce qu'il voyoit, ce qu'il touchoit. Il avoit éclairé les faces que 165 l'univers développe à ses sens. Il avoit créé une mécanique qui modifie la matière pour ses besoins, et il avoit soumis, en quelque façon, la physique à son empire.

149 se réduisoit] *wxP* ne se reduisit | cependant] *x om.* 150 à] *wx* qu'à 151 l'autre] *x* et l'autre 152 cherchoit] *wxP* chercha | au] *wxP* dans le | fond] *x* fonds 153-154 plutôt ... outil] *wxP* bien plus tôt n'étoit qu'outil [*P* qu'un outil] 154 On ... à] *wxP* c'étoit 155 n'attiroit] *wxP* n'attira 157 De] *wx* Les | s'emparèrent ... géometrie] *w* s'en enparèrent] *xP* s'en emparèrent 158 ramenèrent] *x* l'appliquèrent | d'où] *x* dont 159 partie] *x* sortie | et ... communiqua] *wxP* Elle lui prêta 160 que ... l'oublie] *wxP* l'absence | donna aussi] *wxP* rendit | des] *wxP* ses 161 la revêtit de] *wxP* elle lui donna | et lui] *wx* elle 166 développe] *xwP* développa | sens] *x* sens extérieurs | modifie] *xP* modifia

149-228 Tout ... contemplation] *v om.* & *v add.* Platon avoit pensé à applicquer ce bout de geometrie qu'il possedoit au moral et s'en etoit promis les plus grands avantages (je n'entrerais pas ici asseûrement dans la recherche profonde comment et jusqu'à quel degré ce grand homme exalté eût pû y reussir). ¶ Mais les Modernes peut-être plus justes en ceci, appliquerent la geometrie si prodigieusement enrichie, à la physique, dont elle etoit sortie. Elle annoblissoit cette physique en multipliant ses contours et les rendants plus tranchants. Elle decouvrit et prouva des loix dans la matiere, dont la succession des phenomenes montra la verité, et le fier intellect crût voir le Dieu et Tout dans son Idole qu'il avoit embelli et perfectionné avec tant de soin. La matiere inerte remonta sur son throne et regna avec bien plus d'eclat que jamais. Les Materialistes, les Fibrilaires etc. vîrent le jour, et le troisieme Athéisme né de la vanité de l'intellect triomphant leva sa tête altiere.

Der ganze Gewinn aus diesen mühsamen Arbeiten bestand gleichwohl in zwei, freilich wichtigen Stücken. Erstens, man hatte den Verstand auf die möglich beste Art geübt: zweitens, man war der Wahrheit so gewohnt, daß
170 man sie nirgends mehr missen konnte. Im Grunde war jedoch diese so sehr ver- | schönerte Geometrie nur ein körperloses Schattenbild oder vielmehr V.III.154
ein bloßes Handwerkzeug.

Sie ist mit der Leyer des Orpheus zu vergleichen, welche Thiere und Pflanzen nur dann nachzog, wann sie von dem erhabenen Gesange ihres
175 Herrn begleitet war.

Endlich bemächtigten sich der Geometrie einige große Köpfe. Keppler, Newton, Huygens führten sie aufs neue zur Physik zurück, von welcher sie ausgegangen war, und welcher sie alle während der Zeit, wo jene vernachlässigt lag, erworbene Reize mittheilte. Auch gab sie ihr schärfere Umrisse, klei-
180 dete sie in das Gewand der Wahrheit, und entdeckte und bewies ihr Gesetze in der Materie, deren Wirklichkeit die Folge der Erscheinungen bestätigte.

Bis hieher konnte der Mensch auf seine Arbeiten stolz seyn. Er hatte, was er sah, was er betastete, begreifen lernen. Er hatte die Seiten, | welche V.III.155
das Weltall seinen Sinnen enthüllt, beleuchtet: hatte eine die Materie für
185 seinen Bedarf modificirende Mechanik geschaffen, und gewisser Maaßen die Physik seiner Herrschaft unterworfen.

Il *ignoroit* encore comme être borné ; mais il *savoit* comme être sage, en n'abandonnant jamais cette géométrie divine.

170

Voilà l'état où des Newton portèrent nos connoissances dans la physique. Tout y fut vrai. Ils pénétrèrent jusqu'à un certain point dans les oeuvres du Dieu ; ils démontrèrent par des effets visibles et palpables, les loix et la réalité du mouvement, de l'attraction, de la gravité, et de tant d'autres forces, ou de modifications différentes d'une même force qui se manifestoient dans la nature : et ces grands hommes ne rougirent jamais d'en ignorer la cause. Ce qui devoit en résulter pour eux, c'étoit que l'accroissement prodigieux de leur science réelle, et plus encore celui de leur ignorance réelle, leur fit voir et adorer le grand moteur de plus près.

175

M.II.208 Si, dans ces temps, les hommes eussent fait dans le monde métaphysique de semblables efforts avec de semblables succès, on auroit vu toute la masse de lumière, et j'ose dire de bonheur, dont l'homme est susceptible sur la terre.* Newton avoit été étonné de ses découvertes, comme de raison ; mais son grand sens en entrevit les bornes. Ses successeurs furent étonnés et fiers d'en avoir tant appris, et jaloux de sa gloire, ils voulurent savoir tout ce que ce grand homme avoit ignoré. Ils virent les prodigieux effets qu'ils opérèrent par sa mécanique sublime sur la matière qu'ils avoient sous la main. Ensuite ils firent ce raisonnement. Si les causes de l'attraction, de la gravité, du mouvement, de la pensée, et de tout ce qui appartient à ce monde soi-disant métaphysique, étoient de la matière, quoique beaucoup plus fine et plus déliée que celle que nous voyons de nos yeux imparfaits, il faudroit qu'il fût possible d'appliquer notre mécanique à cette matière si déliée ; de sorte que cette matière devoit produire les effets de la gravité, de l'attraction, de la pensée etc. que nous voyons. Or, si notre imagination est assez heureuse pour deviner des mécanismes ou des modifications, qui doivent produire nécessairement les mêmes effets, il est évident que tout ce que nous voyons dans la nature est matière, modifiée d'une certaine façon ;

185

190

195

169–170 en ... jamais] wxP ne quittant pas d'un pas 171 Newton] wxP Newtons 172 oeuvres] wxP manoeuvres] V Werke 175 de] x om. 176 rougirent] w rougissoit] xP rougissoient | la cause] x les causes 177 c'étoit] x étoit 180 fait] w faits 180–181 dans² ... efforts] wxP de semblables efforts dans le monde métaphysique 182 la] wxP cette 184 entrevit] x vit | furent] wxP étoient 185 voulurent] wxP vouloient 186 virent] wxP voyoient de leurs yeux 190 étoient] wP fussent] x fût 191 plus²] wP om. 192 qu'il ... d'appliquer] wxP qu'il y eût une application possible de 193 de sorte] wxP telle | devoit] wxP doive 194 de l'attraction] x attraction | de la pensée] x pensée | etc.] P et ce 194–195 notre ... pour] wxP nos magnifiques imaginations parviennent à 195 ou ... modifications] x om.

Unwissend war er noch, als ein eingeschränktes Geschöpf; er wußte aber auch, indem er, als ein weises Geschöpf, diese göttliche Geometrie nie verließ. Bis dahin brachten Newtons unsere Kenntnisse in der Physik. Alles war
190 darin Wahrheit. Sie drangen bis auf einen Punkt in die Werke Gottes ein, sie bewiesen durch sichtbare und fühlbare Wirkungen die Gesetze und Wirklichkeit der Bewegung, der Anziehung, der Schwere, und so vieler andern Kräfte, oder verschiedener Wirkungsarten einer Kraft, die sich in der Natur äußerten: und diese großen Männer schämten sich nie, die Ursache davon
195 nicht zu wissen. Die nothwendige Folge für sie war: daß der | erstaunliche Zuwachs ihres wirklichen Wissens, und noch mehr die deutliche Einsicht ihrer wirklichen Unwissenheit, ihnen den großen Beweger um so näher, und um so anbetenswürdiger zeigte. V.III.156

Hätten die Menschen damals in der metaphysischen Welt ähnliche Mühe
200 mit ähnlichem Erfolge angewendet; so hätte man auf einmal die ganze Masse von Licht, und fast möchte ich sagen, von Glück, deren der Mensch auf Erden fähig ist, gesehen. Newton war, wie billig, über seine Entdeckungen erstaunt: allein sein großer Verstand ermaß ihre Grenzen. Seine Nachfolger waren erstaunt und stolz, so viel von ihm gelernt zu haben, und, aus
205 Eifersucht auf seinen Ruhm, wollten sie alles wissen, was dieser große Mann nicht wußte. Sie sahen die erstaunlichen Wirkungen, die sie mittelst seiner erhabenen Mechanik auf die Materie, die sie unter Händen hatten, | hervorbrachten, und zogen daraus diesen Schluß: Wenn die Ursache der Anziehung, der Schwere, der Bewegung, des Gedankens und alles dessen, V.III.157
210 was zur sogenannten metaphysischen Welt gehört, Materie wäre, weit feiner und subtiler, als diejenige, welche wir mit unsern unvollkommenen Augen sehen; so müßte unsere Mechanik auch auf diese feine Materie sich dergestalt anwenden lassen, daß solche die uns verschiedenen Wirkungen der Schwere, der Anziehung, des Denkens hervorbrächte. Wenn es nun unsrer
215 Einbildung gelingt, Mechanismen und Modificationen zu ersinnen, woraus nothwendig eben dieselben Wirkungen erfolgen müssen; so ist einleuchtend, daß alles, was wir in der Natur wahrnehmen, nichts als mannichfaltig modificirte Materie ist, zumal man nichts sehen, nichts berühren, nichts

d'autant plus qu'on ne sauroit rien voir, rien toucher, rien flairer qui ne soit de la matière.

Voilà nos magnifiques imaginations en train comme du temps de Descartes; avec cette différence, que de nos jours elles se trouvent tout autrement pourvues d'idées, après avoir passé le siècle le plus fertile en idées de tout genre qui fût jamais; et il est à croire que Descartes, qui avoit été obligé de former sa philosophie bizarre pour parvenir à son but, auroit eu peur de mettre en mouvement des imaginations aussi robustes que les nôtres.

Jamais peut-être les hommes n'ont dépensé autant d'esprit pour arrondir un système et lui donner de la facilité pour s'étendre, que les Matérialistes* et les Fibrilaires* en mirent dans la charpente légère de leurs globules, leurs conoïdes, leurs fibres, leurs crochets, leurs oeilletons, leurs matières affluentes et effluentes, qui lient physique, métaphysique et tout, et donnent au total de l'univers une homogénéité charmante, dont la simplicité rend inutile et superflu tout autre principe que la matière autonome.

On peut juger des attrait invincibles de ce système, en voyant même des théologiens philosophes, qui, quelque fervents d'ailleurs qu'ils puissent être dans leur orthodoxie, risquent cependant souvent, par un peu d'étourderie, l'autorité de l'opinion de l'existence du Dieu qu'ils servent, pour se conserver à eux-mêmes la réputation piquante de savoir faire aussi, ou plutôt composer, un petit univers.

Voilà le troisième athéisme, né de la vanité de l'intellect triomphant.

Vous voyez que dans le fond il est le même que le premier, ayant de même la matière pour base unique. Mais il y a une différence prodigieuse entre une matière brute, dont on ne distinguoit encore aucune loi, aucune propriété avec la moindre exactitude, et qui ne faisoit que masse dans l'imagination, et entre une matière maniée pendant tant de siècles par toute l'industrie des hommes, qui la mirent en pièces pour la perfectionner en détail; qui en arrachèrent l'idée de contour, pour en faire une géométrie; l'idée de nombre, pour en faire une arithmétique, et qui, rejoignant tout ensemble, en firent un objet parfait de contemplation.

198 d'autant] *x* et d'autant | rien¹] *wxP* ni | rien²] *wxP* ni | rien³] *wxP* ni | qui ne soit] *wxP* que 202 passé] *wP* passées 203 tout genre] *x* tous les genres 203-204 avoit ... bizarre] *w corr.* avoit été obligé de former sa philosophie grotesque] *xP* qui rioit aparemment en cachette de la grotesque philosophie, qu'il avoit été obligé de former 204-205 de² ... mouvement] *wxP* de donner le branle à 206 n'ont] *wxP* ont 214 quelque] *x* quelques 214-215 qu'ils ... orthodoxie] *wxP* dans leur orthodoxie qu'ils puissent être 220 fond] *x* fonds 223 faisoit] *wxP* fit 224 entre] *P om.* | toute] *x om.* 225 la²] *J'* le 226-227 faire ... faire] *M* faire (*hapl.*) 227 tout] *wxP* le tout

220 riechen kann, was nicht Materie wäre. Hiemit sind unsere herrlichen Einbil- | schiede, V.III.158
 dungen im Flüge, wie zu den Zeiten des Cartesius: mit dem Unter-
 daß sie in unsern Tagen weit besser mit Ideen versehen sind, nachdem wir
 das an Ideen aller Art fruchtbarste Jahrhundert, das je war, durchwandelt
 haben: und vermuthlich würde Cartesius, der seine seltsame Philosophie
 seines Zweckes wegen zu ersinnen genöthigt war, Bedenken getragen haben,
 225 so nervichte Einbildungen, wie die unsrigen, in Bewegung zu setzen.

Nie vielleicht haben die Menschen so viel Witz verschwendet, einem
 Systeme Ründung, und alles, was dessen Ausbreitung erleichtern kann, zu
 geben, als die Materialisten und Fibrillarier in dem leichten Zimmerwerke
 ihrer Kügelchen, Konoiden, Fasern, Häkchen, Ringe, ihrer zu- und ausströ-
 230 menden Materie anbrachten, womit sie Physik, Metaphysik und alles verbind-
 en, und dein Ganzen der Welt eine herrliche Gleichartigkeit geben, deren
 Einfachheit jedes andere Princi- | pium ausser der selbst gesetzgebenden V.III.159
 Materie unnütz und überflüssig macht.

Man kann auf den unbezwinglichen Reiz dieses Systems schließen, wenn
 235 man selbst philosophische Theologen sieht, die, ihrem sonstigen Eifer für
 Orthodoxie unbeschadet, doch oft die kleine Unbesonnenheit begehen, das
 Ansehen des Glaubens an das Daseyn des Gottes, dem sie dienen, aufs Spiel
 zu setzen, um sich selbst die kitzelnde Ehre zu erhalten, daß auch sie ein
 kleines Universum zu schaffen oder vielmehr aufzuführen verstehen.

240 Dieses ist der dritte, aus der Eitelkeit einer übermüthigen Vernunft ent-
 sprungene Atheismus.

Sie sehen, er ist im Grunde mit dem erstern einerlei: indem er, so wie
 dieser, die Materie zur einzigen Grundlage hat. Gleichwohl ist ein himmel-
 weiter Unterschied zwischen einer rohen Materie, an der man noch kein
 245 Gesetz, | keine Eigenschaft mit einiger Genauigkeit unterschied, die nur V.III.160
 klumpenartig in der Einbildung stand, und zwischen einer Materie, an wel-
 cher der Kunstfleiß der Menschen so viele Jahrhunderte lang sich erschöpft
 hatte, die sie zerlegten, um sie stückweise zu vervollkommen, den Begriff
 des Umrisses heraushoben, um daraus eine Geometrie, den Begriff der Zahl,
 250 um daraus eine Arithmetik zu machen, wieder alles zusammenfügten, um
 es als einen vollständigen Gegenstand für die Beschauung aufzustellen. Der

Le premier athéisme, né d'une raison encore trop peu éclairée, se détruit bientôt par la contemplation sérieuse d'un monde moral. 230

Le second, qui n'est proprement qu'une incrédulité trop souvent raisonnable, et qui dégénère facilement en indifférence, ne se guérit que dans le sein de la vraie philosophie.

Mais pour le dernier, ce gigantesque fils de notre fol orgueil, il ne se guérira jamais qu'après que l'homme se sera familiarisé avec cette vérité 235
 M.II.210 incontestable, que *matière* n'est qu'un mot qui désigne toutes les essences réelles en tant qu'elles ont du rapport avec nos organes actuels; que la matière ne sauroit avoir plus d'attributs que nous n'avons d'organes; et que s'il est donné à la nature de l'homme d'acquérir plus d'organes dans la suite de son existence, ou que d'autres organes s'y développent, la matière (si 240
 on veut conserver ce mot comme signe des essences en tant que connues) augmentera ses attributs à proportion.

Vous vous moquerez de moi, ma chère Diotime, de ce qu'en si peu de pages, je m'avise de traiter un sujet qui en demanderait quelques centaines pour être bien traité. Je crains que notre ami Jacobi n'en porte le même 245
 jugement; mais voilà ce que je n'ai prévu qu'après coup.

235 sera] *Jl*² fera 236 matière] *x* la matière | toutes] *x om.* 238 et] *w om.*
 242 proportion] *wP add.* et enfin que lorsqu'on voudroit parler avec quelque fondement sur la richesse réelle de l'Univers, qui n'est pas seulement composé d'essences qui ont des rapports directs avec nous et nos organes, mais fort probablement de bien d'autres encore, il faudroit être au fait de tous les rapports possibles entre les essences réelles connues et inconnues. 244 quelques centaines] *vx* des centaines] *wP* une centaine] *V* einige hundert
 245 n'en porte] *wxP* en portera 246 voilà ... prévu] *wxP* je ne l'ai vu

234 fol ... orgueil] *v* vanité 235 guérira] *v* detruira 236–242 que ... proportion] *v* que la richesse de ce qu'il appelle *matiere* dans toute categorie n'est qu'analogue au petit nombre de ses organes actuels, et que cette *matiere*, où son imagination croit voir le Tout, n'est qu'un infiniment petit de l'Univers. 243 si ... de²] *v* six 245–246 Je ... prévu] *v* >; ce que je n'ai vu 246 coup] *v add.* L'importance et le piquant de la chose me portera peut-être dans des jours plus propices à faire mieux; ou plus tôt à être plus long et plus ennuyant. Le grand défaut des têtes fagottées comme la mienne c'est que le cervelet est si coriace que lorsqu'on le tire par un bout quelconque, tout s'ort. Ainsi c'est toujours la meme chose. Les cervelets un peu plus câssans ont meilleure fortune. ¶ Plût à Dieu que vous pûssiez conclure de ce je vous ne parle pas de la malade, qu'elle alloit mieux! Elle se meurt. Les convulsions et les douleurs deviennent plus terrible de jour en jour, et il n'y a plus même des anodines à donner. ¶ N'ayant aucune nouvelle du drap, j'écris à Oldecop,* et j'avoue que cette affaire m'affecte, mais il n'y a pas de ma faute. ¶ Voilà la vôtre du 3,* que j'ai à peine le temps de parcourir. Je me conformerai autant que possible à vos directions touchant le voyage, mais j'attend encore des lumieres ulterieures. Mes respects au Gr. Homme* à toute occasion.

erste Atheismus, welcher aus einer noch zu wenig aufgeklärten Vernunft entsprang, zerfiel bald bei der ernsthaften Betrachtung einer sittlichen Welt.

Der zweite, ein eigentlich nur zu oft richtig gefolgelter, und leicht in
255 Gleichgültigkeit ausartender Unglaube, wird nur im Schooße der wahren Philosophie geheilt. |

Was aber den letzten, dieses Riesenkind unsers thörichten Stolzes betrifft, V.III.161
so wird man davon nicht eher genesen, als bis der Mensch mit folgender unleugbaren Wahrheit wird vertraut worden seyn: daß Materie weiter nichts
260 als ein Wort sei, welches alle wirkliche Wesenheiten, in so weit sie mit unsern dermaligen Sinnen in Beziehung stehen, bezeichne: daß die Materie nicht mehr Eigenschaften haben könne, als wir Sinne haben, und daß, wenn es der Natur des Menschen vergönnet ist, in der Folge ihres Seyns mehr Sinne zu bekommen, oder wenn andere Sinne sich an ihr entwickeln, die Materie
265 (wofern man dieses Wort als Zeichen der jedesmal bekannten Wesenheiten in Beziehung auf unsere Erkenntniß beibehalten will) nach Verhältniß auch mehr Eigenschaften annehmen werde.

Sie werden über mich lachen, liebe Diotime, daß ich mir einfallen lasse, auf so wenigen Seiten einen Gegenstand | zu behandeln, welcher um gut V.III.162
270 abgehandelt zu werden, deren einige hundert erforderte. Ich fürchte, unser Freund Jacobi werde eben so darüber urtheilen: allein das habe ich erst

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie. Que le seul Dieu nous bénisse avec tout ce qui nous est cher.

Diocles

247 nous] *x* vous 248 avec ... cher] *x om.* 249 Diocles] *wx add. & J¹J²WMV om.*

249 Diocles] Σωκρατης] *P* Socrate | *v add.* Phénomène psychologique. | *v add.* Vendredi passé il y a eu une canonnade des plus terribles prêche d'Utrecht qui a duré plusieurs heures. Je tien d'une part qui ne me permet aucun doute que le P. d'O.* y a montré une bravoure personnelle qui auroit meritée des eloges dans un vieux soldat routiné. Expliquez moi cela. ¶ Je voudrais bien vous donner quelqu'idée de notre situation actuelle, mais je n'ai pas assez d'èncre pour vous decrire une telle complication de maux, de difficultés, de haines, et de râges, ni une telle corruption totale de toutes les imaginations. Heureux temps des croisades où l'homme fut doux, sage, éclairé, et humain!

vorausgesehen, als es zu spät war. Leben Sie wohl, theuerste Diotime, meine Freundin, der alleinige Gott segne uns, nebst Allem, was uns lieb ist.

QUATRIÈME PARTIE

Commentaire



1 Lettre sur une pierre antique

Ligne 2 = A 1 – Théod. de Smeth | Pour Théodore de Smeth (1710–1772): voir Introduction § 4.1.

Ligne 5 = A 2 – Amethyste | Variété de quartz, de couleur violette grâce à la présence de dioxyde de silicium.

Ligne 13 = A 3 – Himère ... Héraclée ... Agrigente ... Syracuse | Des villes grecques en Sicile: Himera, Heraclea Minoa, Agrigentum, Syracusae

Ligne 23 = A 3 – hasta | Mot latin pour une lance.

Ligne 26 – *Note* (*a) – Caylus | Apparemment Hemsterhuis entretenait une relation personnelle avec Caylus, vue sa lettre à la princesse Gallitzin en date du 6 janvier 1776 (*Ma toute chère Diotime* 1775–1778, lettre 1.5):

... mais la lettre sur la pierre gravée, je vous supplie de la garder, puisque cette bagatelle a pour mérite d'être plus rare encore que les autres. Il en a un autre pour moi, c'est de m'avoir procuré l'affection et l'amitié de feu Mr. de Caylus.

Ligne 26–27 = A 3–4 – Recueil d'antiquités | Anne-Claude-Philippe, Comte de Caylus (1692–1765), antiquaire et collectionneur français. Le renvoi concerne: *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, II (Paris, 1756), pp. 122–124, planche XLII (= *Bibl. Hemst.* qu. 540).

Ligne 28 = A 4 – Salamis | La flotte des Perses fut battue par la flotte (beaucoup plus modeste) d'Athènes dans la baie de Salamine en septembre 480 avant J.-C.

Ligne 28 = A 4 – *Note* (*b) – D'un côté | Une image de cette pièce de monnaie se trouve sur le site: <http://fontes.lstc.edu/~rklein/Documents/western.htm> (consulté le 24 janvier 2015).

Ligne 28 = A 4 – *Note* (*b) – Froëlich ... Haym ... Vaillant | Hemsterhuis renvoie ici à trois ouvrages numismatiques de référence: Erasmus Froelich, *Annales compediarii regum, et rerum Syriae, numis veteribus illustrati* (Viennae, 1744), 'Prolegomena', pp. 64–68, 'Annales', pp. 29–31, tabula v (= *Bibl. Hemst.* fol. 218) – Nicolaus Franciscus Haym, *Thesaurus britannicus, seu museum numarium, quo continentur numi graeci et latini* ... (Vindobanae, 1763), pp. 41–42, tabula III (= *Bibl. Hemst.* qu. 530) – J. Foy-Vaillant, *Seleucidarum imperium, sive historia regum Syriae, ad fidem numismatum accomodata* (Hagae-Comitum, 1732), pp. 29–36 (= *Bibl. Hemst.* fol. 361).

Ligne 29 = A 4 – Seleucus Callinicus | Séleucos II fut roi depuis 246 jusqu'à sa mort en 225 avant J.-C. du royaume séleucide, qui suivit le Royaume macédonien d'Alexandre le Grand († 323 avant J.-C.), fondé par Séleucos I, l'un des généraux d'Alexandre. Le royaume se composait en gros du territoire de la Syrie jusqu'au pays des Perses durant la période de 311 à 63 avant J.-C.

Ligne 30 = A 4 – Parthes | Les Parthes étaient un peuple persan dans la même région.

Ligne 34–35 = A 4 – Agathocle ... Hieron ... Denis l'Ancien ... Gelon | Agathocles (361–289 avant J.-C.), Denys / Dionysius I Maior († 367 avant J.-C.), Hieron († 467 avant J.-C.) et Gelon († 478 avant J.-C.) furent des rois de Syracuse en Sicile.

Ligne 46 = A 5 – Himère ... Platée ... Marathon | En 480 avant J.-C. une armée d'invasion de Carthage fut battue par Gelon à la bataille de Himère. Dans la bataille de Plataeae (479 avant J.-C.) et celle de Marathon (490 avant J.-C.) les Grecs battirent les armées persanes.

Ligne 52 = A 5 – Damarete | Damareta était la fille du roi Théron († 473 avant J.-C.) d'Agrigentum (en grec: Ἀκράγας).

Ligne 67 = A 6 – Diodore de Sicile ... Timée | Diodore de Sicile / Diodorus Siculus, *Bibliotheca historica*, XI.26. – Timaeus (env. 345 – env. 250 avant J.-C.), historien grec, des écritures duquel il ne nous restent que des fragments: A.B. Drachmann (ed.), *Scholia vetera in Pindari carmina*, 'Scholia in Olympionicarum carmen II', III (Lipsiae, 1903), p. 58.

Ligne 69 = A 6 – Pollux ... Hesychius | Julius Pollux, *Onomasticon*, IX.85 (= *Bibl. Hemst.* fol. 418). – Hésichios d'Alexandrie / Hesychius Alexandrinus, *Lexicon*, I.927 (= *Bibl. Hemst.* fol. 419).

Ligne 85 = A 7 – Philistis | Épouse de Hiéron II, roi de Syracuse.

Ligne 92 = A 8 – Isle de Délos | Ile dans la mer Egée, faisant partie de l'archipel des Cyclades.

2 Lettre sur la sculpture

Ligne 55 = B 2 – sceptre etc. | Note (1) de M. Garve :

Les classes des animaux et des plantes seroient certainement bien différentes pour nous de ce qu'elles nous paroissent, si c'étoit l'organe de l'odorat qui nous servît principalement à en juger.

Ligne 63–64 = B 3 – Centaure ... Satyre | Le centaure est un être mythologique au buste et au visage d'homme, au corps de cheval. – Un satyre était un demi-dieu rustique à jambes de bouc, avec de longues oreilles pointues, des cornes, une queue, et au corps couvert de poils.

Ligne 64 = B 3 – Satyre etc. | Note (2) de M. Garve :

Seroit-ce véritablement la forme, et, en général, le contour des objets qui auroit servi à déterminer les différentes classes de ces objets; et si cela est, ces classes se trouveroient-elles tellement liées entre elles que le passage de l'une à l'autre seroit impossible; de manière que l'objet qui n'entre dans aucune classe connue, ou qui tient à plusieurs classes à-la-fois, doit être regardé comme un monstre? Il nous semble, relativement à la première question, que, dans les productions de la nature, ce sont la forme et l'aspect, et dans les ouvrages de l'art, le but et l'usage qui particularisent principalement les classes. Les idées même de sceptre et de vase, que cite M. Hemsterhuis, ne tiennent pas, à beaucoup près, tant à une forme déterminée qu'à un certain usage adopté. Or, comme la nature opère toujours d'une manière égale dans ce qu'elle produit, parce que ses vues sont constamment les mêmes, tandis que l'art varie sans cesse dans ses ouvrages, à cause que les besoins et les désirs de l'homme changent suivant les circonstances; il s'ensuit que les idées que nous avons des choses produites par la nature sont bien plus distinctes, plus exactes, plus précises que celles que nous devons à l'art; ce qui fait que dans les premières nous appercevons, de temps en temps, des monstres, pendant que les autres ne nous en offrent réellement pas; car il seroit possible qu'un sceptre eût, en quelque sorte, la forme d'un vase, et que le vase eût la forme d'un sceptre; et l'on ne peut regarder comme monstruosité que ce qui est contraire à l'usage auquel on le destine.

Ligne 64 = B 3 – Satyre etc. | Note (1) de l'éditeur Meyboom :

A la définition, que M. Hemsterhuis donne d'un monstre, il faut ajouter, que dans les productions de la nature, autant que dans celles de l'art on nomme monstre tout objet qui, bien qu'entrant dans quelque classe connue, montre une difformité anormale, ou quelque excès de grandeur, d'où naît le dégoût.

Ligne 114–115 = B 5 – Tous ... m'ont répondu | Hemsterhuis raconte dans sa lettre du 27 septembre 1779 à la Princesse Gallitzin (*Ma toute chère Diotime* 1779, nr. 2.47) qu'un invité (Johann Campill, mathématicien à Munster) persévère, malgré ses instances, dans sa préférence pour le vase B :

Il persiste, et me dit que ma demonstration etoit parfaite, puisqu'il voioit dans le vilain vase beaucoup plus de choses heterogènes determinées que dans l'autre dans le même temps. Vous voiez que cette ame n'a pas la faculté de voir les parties du total comme composant le total, mais qu'elle compte les parties distinctes et isolées qui entrent dans le total, et par consequent plus une chose est baroque plus elle doit lui paroître belle, et voila où reside la cause de l'ordre, ou de l'anti ordre gothique [...].

Ligne 133 = B 5 – temps | Note (3) de M. Garve :

Il nous semble que ce n'est pas seulement par la quantité des points visibles, et par la vélocité avec laquelle ils se présentent à la vue, que les objets affectent plus ou moins l'oeil et l'ame du spectateur, comme le dit M. Hemsterhuis ; mais que cela dépend aussi beaucoup de la propriété de ces objets et de leur rapport. Nous pensons donc qu'ici ce n'est pas le dessin dans lequel l'oeil trouve le plus à voir, c'est-à-dire, celui qui offre le plus de points visibles sur lesquels il puisse s'arrêter ; celui où, dans le plus petit espace de temps, il peut faire la liaison de ces points visibles ; mais aussi celui où il peut parcourir ces points dans certaines directions. Qu'une ligne n'ait que la moitié ou le tiers de la longueur d'une autre à laquelle elle aboutit, cela ne paroît rien ajouter à la quantité ou à la vélocité des idées ; cependant c'est en cela que consiste entièrement ce qu'on appelle proportion, de laquelle dépend, en grande partie, le plaisir que nous trouvons à voir cet objet. D'ailleurs, la disposition des lignes les unes relativement aux autres, les angles qu'elles forment, leurs divergences avec la ligne centrale, et le coulant de ces lignes divergentes, toutes parties intégrantes de la beauté, ne semblent tenir que de loin aux deux principales causes dont parle notre auteur. Cependant tout cela y appartient ; car nous voulons que les lignes des contours soient variées, pour qu'elles nous fournissent un plus grand nombre d'idées, et nous voulons aussi que ces variétés se fassent d'une manière insensible, afin qu'il nous soit plus facile de saisir ces idées.

Ligne 151 = B 6 – de là | Note (2) de l'éditeur Meyboom :

Ce principe explique aussi le rapport qu'il y a entre le simple et le sublime. Ce sont les deux faces principales du beau. Un maximum d'idées dans un minimum de tems, voilà le beau. On le nomme *simple*, quant à la forme, ou la facilité du contour, *sublime* quant à la richesse et à la grandeur des idées. Le plus haut degré du beau c'est donc la plus grande simplicité jointe à la plus grande sublimité. Il en est de même pour ce qui regarde la beauté morale. Elle est au plus haut degré là où la forme, l'action,

la vie d'un individu n'a rien de superflu, où il n'y a ni peine, ni travail, où toutes les forces, toutes les actions tendent sans cesse vers le but le plus sublime.

Ligne 174 = B 7 – autres | Note (4) de M. Garve:

M. Hemsterhuis attache ici, selon nous, aux mots *situation morale* un sens plus étendu qu'ils ne comportent, ou bien il faut qu'il ait pris la partie pour le tout. Dans la nature, comme dans l'art, chaque représentation d'un objet produit d'autant plus d'effet sur nous, que, 1°. nous appercevons à-la-fois un plus grand nombre de parties de cet objet; que 2°. les parties que nous y appercevons font naître davantage d'idées dans notre esprit par des connoissances acquises antérieurement, et qu'elles trouvent dans notre ame un plus grand nombre d'images analogues; enfin, que 3°. toutes ces idées sont réveillées plus spontanément et avec plus de force. – La première et une partie de la dernière de ces conditions dépendent de l'artiste, et la seconde du spectateur. – Il y a encore d'autres causes qui font qu'un seul et même objet offre plus d'idées identiques et accessoires à tel homme qu'à tel autre, et la situation morale est une de ces causes. – Voilà, suivant nous, pourquoi l'on a pas pris assez garde que tous les ouvrages de l'art (particulièrement dans la poésie, et les autres arts qui tiennent plus ou moins de la nature de celle-ci) supposent une connoissance antérieure des objets qu'ils cherchent à peindre, ou du moins de leurs parties intégrantes; de sorte qu'on s'arrête à se former des idées des qualités occultes de ces objets et à les mettre en action, plutôt que de représenter d'une manière immédiate ces mêmes objets. – Il n'y a point d'ouvrage de peinture, de musique, de poésie qui puisse m'émouvoir, si je ne m'identifie pas, en quelque sorte, avec l'objet qu'il me peint, si je ne monte point mon imagination à son unisson, et si je n'emploie pas toutes les facultés de mon ame à m'en pénétrer. Mais il est du devoir du poète, du musicien et du peintre, de rendre cette identification plus facile, plus prompte, de donner de l'essor à mon imagination et de réveiller mes idées. – Supposons qu'un artiste peigne une figure humaine (qui est ce que l'art peut représenter de plus parfait), et cela avec la plus scrupuleuse exactitude, en n'omettant pas le moindre petit trait: quelles sont les conditions nécessaires pour que je puisse reconnoître l'objet que cette figure représente? Il faut d'abord que j'aie vu un homme; mais il ne suffit pas d'une connoissance grossière de sa conformation; car avec ce seul secours je serai également satisfait d'une figure parfaite et du plus misérable barbouillage, pourvu que cette informe esquisse m'offre l'apparence d'une tête et de pieds; mais il est essentiel que je possède une notion exacte des formes et des contours de tous les membres, pour que je sois en état de juger si le peintre les a rendus avec fidélité. Pour obtenir cette connoissance il a fallu que j'examine et étudie avec soin la figure humaine; et pour faire cette étude, j'ai dû y être porté par des raisons particulières; c'est-à-dire, qu'il a fallu que l'objet m'ait paru ou *agréable* ou *nécessaire*. C'est par sa beauté ou par

l'identité que j'aurai avec un objet qu'il me paroîtra agréable; et il me semblera nécessaire par le besoin que je croirai en avoir, ou par le plaisir que sa possession me promet. Toutes ces conditions sont requises pour la connoissance que je dois posséder, même avant de porter ma vue sur l'objet. – Maintenant il faut que je donne la même attention au tableau; il faut que la manière d'imiter la nature par l'art me soit connue, afin de pouvoir discerner ce que m'offre l'imitation qu'il me présente; il faut que je sache réunir, sous un seul coup-d'oeil, les différentes parties qui composent le tout, et comparer la production du peintre avec le modèle que j'en porte empreint dans mon esprit. – Ainsi, tout ce qui contribue à frapper mon imagination par la vue de notre figure, ou de toute autre production de l'art, et à rendre cette impression plus forte ou plus foible, dépend, ou de ce que j'ai une connoissance plus ou moins grande de l'objet, ou de ce que je contemple cet objet avec plus ou moins d'attention, et que je possède plus ou moins le talent de le contempler.

Ligne 175 = B 7 – Ligarius | Cicéron / Cicero, *Pro Q. Ligario oratio*.

Ligne 180 = B 7 – Paphos | Paphos est une cité portuaire en Chypre.

Ligne 181 = B 7 – Gnyde | Gnyde (Knidos, Cnidus) était une ville grecque sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure, aujourd'hui la Turquie.

Ligne 208 = B 8 – perfection | Note (5) de M. Garve :

La poésie en particulier agit sur la faculté reproductive de notre ame. Les descriptions d'Homère ne me portent point à me former d'Hélène et de Priam l'idée que ce poète en avoit conçue; mais à me figurer un Priam, une Hélène d'après ma propre conception: son art ne sert donc qu'à me faire représenter ces deux personnages de la manière la plus parfaite que mon imagination puisse les produire.

Ligne 208 = B 8 – perfection | Note (1) de l'éditeur Jansen :

Homère ne peint point en détail les beautés d'Hélène, il dit seulement en passant qu'elle avoit les bras blancs et de beaux cheveux; c'est par l'admiration que les plus vénérables vieillards de la Grèce montrent à sa vue, qu'il sait présenter une idée sensible de la beauté d'Hélène. Virgile en a agi de même à l'égard de Didon, qui n'est chez lui que la *pulcherrima Dido*; et quand il s'étend un peu sur son sujet, c'est en faisant la description de ses riches vêtemens. Anacréon n'a décrit sa maîtresse et son cher Bathylle, qu'en disant à l'artiste de quelle manière il veut que tous leurs traits soient rendus; et Lucien ne trouve pas d'autre moyen de donner une idée de la beauté de Penthée, qu'en comparant toutes les parties de son corps à celles

des plus belles statues de femmes des anciens: ce qui prouve, selon nous, que la poésie et l'éloquence ont besoin que les arts du dessin leur servent, en quelque sorte, d'interprètes.

Ligne 216 = B 9 – le quos ego ... de Virgile | Virgile / Vergilius, *Aeneis* I,135. Une figure de rhétorique nommé aposiopèse: interruption d'une phrase par un arrêt ou un silence brusque et suggestif.

Ligne 223 = B 9 – périlleuses | Note (3) de l'éditeur Meyboom:

Ne serait-ce pas peut-être aussi la nature de l'homme, jalouse de sa liberté, qui fait naître le plaisir, que produisent les esquisses? L'ame, en vertu de sa spontanéité, aime à renchérir par la pensée ou par la fantaisie sur tout objet, qu'elle rencontre. – Les esquisses excitent cette activité, sans trop la borner.

Ligne 230 = B 9 – Andromède | En latin Andromeda (en grec Ανδρομέδη) est une jeune femme dans la mythologie grecque qui fut enchaînée nue à un rocher comme sacrifice à un monstre maritime.

Ligne 239 = B 10 – le groupe d'Hercule et d'Antée | Répertoire comme possession propre dans l'héritage de Hemsterhuis (*Bibl. Hemst.* p. 188 (= p. 156) no. 10). Il est possible que Hemsterhuis fit cet achat en 1763: « een yvoore group van Michel Ango » comme il le nomme dans une lettre à P.B. van Damme, le 1 novembre 1763. Cependant, il a été classé parmi les « Pleister beeldwerken » [ouvrages de sculpture en plâtre] et non pas dans la rubrique avec « Fraaye marmere, yvoore, bronze en andere beeldwerken » [des jolis ouvrages de sculpture en marbre, yvoire, bronze et autres] (*Bibl. Hemst.* p. 158).

Ligne 265 = B 11 – l'Hercule Farnèse | Une statue célèbre de Lysippus (ive siècle avant J.-C.) dont une copie a été transmise, signée par Glycus (IIIe siècle avant J.-C.). Cette copie a appartenu à la collection du cardinal Alessandro Farnese (1520–1589) et est gardée aujourd'hui au Museo Archeologica Nazionale à Naples.

Ligne 267 = B 11 – le groupe de Laocoon | Statue en marbre célèbre, env. 42–20 avant J.-C., retrouvée en 1506 et aujourd'hui gardée dans les musées du Vatican. Le visionnaire Laocoon (Λαοκόων) avertit les Troyens du cheval en bois que les Grecs utilisèrent comme une ruse pour s'emparer de Troyes. Il y est représenté le moment où les dieux intervinrent: deux serpents de mer lacérèrent Laocoon et ses deux fils.

Ligne 312 = B 12 – durée | Note (6) de M. Garve :

Nous ne comprenons pas ce que le mot *rapport* peut avoir de commun avec celui de *succession* ou *durée*. M. Hemsterhuis auroit-il voulu dire qu'il y a quelque chose dans notre âme qui répugne à tout ce qui rappelle en nous la durée de notre existence ? Dans ce cas, il auroit pu s'expliquer d'une manière plus claire. Dans la supposition que c'est-là à peu-près le sens de ce passage, nous avons cherché à l'éclaircir par les observations suivantes : 1°. Nous éprouvons un certain chagrin toutes les fois que nous remarquons la suite des momens et la lente succession du temps ; au contraire, tout ce qui sert à nous faire oublier la fuite du temps, et à nous rendre inattentifs sur la durée de notre vie, est pour nous un plaisir, ou du moins une sensation qui nous tient lieu de plaisir. 2°. Tout ce qui nous présente une longue suite d'objets ou de productions de l'art d'une même espèce, et que nous sommes obligés de parcourir successivement, nous répugne, nous rend ces objets désagréables et nous fait trouver le travail pénible. Aussi, toutes les fois qu'il s'agit d'une entreprise qui demande un vaste plan, qu'on ne peut parcourir que successivement et en détail, on se rebute, en général, en pensant à ce qui reste encore à exécuter ; mais celui qui peut faire abstraction de cette série de travaux, et qui ne pense qu'à ce qui l'occupe actuellement, achèvera certainement cet ouvrage ; c'est ainsi que nous éprouvons du dégoût à parcourir un chemin en ligne droite, et qui nous laisse appercevoir de fort loin le lieu où nous voulons nous rendre ; parce que cette vue nous fait oublier le moment actuel, pour nous porter dans l'avenir, qui nous semble approcher d'autant plus lentement que nous donnons plus d'attention à mesurer l'espace qui nous sépare de l'objet où nous tendons. 3°. Il est bien plus facile à l'âme de supporter une vive douleur ou un chagrin violent dont on prévoit avec certitude la fin, qu'une moindre douleur et un plus foible chagrin qui nous présentent l'idée d'une durée indéterminée. 4°. Nous ne connoissons la durée qu'en arrêtant nos regards sur nous-mêmes, ou en prêtant attention à ce qui se passe dans notre âme ou dans notre corps. 5°. Lorsqu'on réfléchit à quelles espèces de travaux la paresse nuit en général, on trouvera que ce ne sont pas ceux qui demandent des efforts soudains et violens, mais ceux qui requièrent une application soutenue. L'homme indolent voudroit pouvoir faire tout à-la-fois, et dans le moment même qu'il le désire : il lui est également pénible de ne point fixer son désir sur le but qu'il se propose, et de penser au moyen nécessaire pour y parvenir. C'est ainsi que le sauvage coupe l'arbre par le pied plutôt que d'y monter pour en cueillir le fruit ; et l'on peut dire que tous les hommes sont plus ou moins paresseux sous quelque rapport. – Mais nous pensons que, dans « ces » *J²WM* ce » cas, ce n'est pas la durée même qui nous chagrine ; mais que nous sommes seulement fâchés de ce que nous ne la remarquons jamais que sous un aspect désagréable. Voici ce que nous apprend l'expérience : c'est la chose qui nous cause du déplaisir qui nous fait appercevoir de la durée de notre existence, et qui nous la rend pénible pour le

moment actuel; mais l'expérience ne nous instruit point si ces deux effets ont une cause commune, s'ils sont absolument inséparables l'un de l'autre; ou bien si le déplaisir n'est qu'une conséquence de la remarque que nous faisons de la durée du temps.

Ligne 322 = B 13 – abord | Note (4) de l'éditeur Meyboom:

C'est pourquoi il nous semble, que les ouvrages d'architecture des anciens peuples de l'Asie sont d'un âge plus reculé que ceux des Egyptiens. Ceux-là sont taillés en un seul bloc, tandisque ceux-ci sont composés de plusieurs blocs taillés, ce qui demande plus d'exercice, et une abstraction plus considérable.

Ligne 337 = B 13 – Dédale | En latin Daedalus (en grec Δαίδαλος), était un personnage mythologique, architecte et sculpteur d'Athènes. On raconte de lui qu'il s'en alla env. 580 avant J.-C. à Sicyon, une ville dans le nord du Péloponnèse, dans les environs de Corinthe, et y créa une école de sculpture.

Ligne 340 = B 14 – courir | Note (5) de l'éditeur Meyboom:

Voir Platon, *Euthyphron*, XII [i.e. 11b–e].

Ligne 449 = B 18 – Caylus | Anne-Claude-Philippe, Comte de Caylus, *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, 1 (nouvelle édition: Paris, 1761), pp. 91–92, planche xxx / 3 (= *Bibl. Hemst.* qu. 540). Avec renvoi à Homère, *Ilias*, XIX, 367–385.

Ligne 528 = B 21 – Vondel ... Milton | Joost van den Vondel (1587–1679), poète néerlandais, écrivit une tragédie intitulée *Lucifer*. – John Milton (1608–1674), un poète anglais et un penseur politique, écrivit un poème épique intitulé *Paradise lost* (1667). – Les deux pièces traitent de l'ange tombé nommé Lucifer, souvent identifié avec Satan.

Ligne 553 = B 22 – d'objets | Note (7) de M. Garve:

Il nous semble que c'est à une autre cause qu'on peut attribuer les limites dans lesquelles la sculpture se trouve renfermée, et que cette cause tient à l'essence même de cet art. 1°. Des figures qui forment un groupe, ne présentent point à l'oeil cet ensemble, ce tout qu'on trouve dans un tableau composé d'un bien plus grand nombre de figures. 2°. Comme la peinture ne se borne point à la simple représentation des figures, mais qu'elle étend aussi son empire sur tout ce que nous présente le monde sensible, comme le lieu de la scène, les objets accessoires, jusqu'au ciel même, elle peut produire une bien plus grande illusion que la sculpture, et son tout ensemble offre plus de vérité et d'action. – Elle peut donc plaire par l'impression

qu'elle fait sur nous par les objets représentés même ; tandis que la sculpture ne nous cause du plaisir que par l'impression que produit l'art d'imiter ces objets. – Lorsque c'est de l'action représentée que doit naître pour nous un sentiment agréable, il faut plusieurs figures ; mais une seule figure suffit, quand c'est de l'art d'imiter les objets que nous attendons ce sentiment.

Ligne 601–602 = B 24 – Tereus ... Philomèle | Térée (en latin Tereus, en grec Τηρεύς) viola Philomela, et pour l'empêcher de parler il lui coupa sa langue : Ovide / Ovidius, *Metamorphoses*, VI.427–647.

Ligne 607 = B 24 – Le groupe d'Amphion | Le plus grand groupe de statues transmis de l'antiquité de plus de 4 mètres de hauteur et attribué à Appolonijs de Tralles et son frère Tauriscus. La statue fut déterrée en 1546 à Rome, appartenait à la collection Farnese et est gardé aujourd'hui au Museo Archeologica Nazionale à Naples. Il y est représenté comment les frères jumeaux Amphion et Zethus attachent par vengeance leur tante Dircé aux cornes d'un taureau.

Ligne 633 = B 25 – Natter ... Costanzi | Johann Lorenz Natter (1705–1763) était un médailleur allemand et travailleur de pierres. – Carlo Costanzi (1705–1781) était dans son temps un graveur de pierres bien connu. – Il se peut que le Rossi, nommé dans le manuscrit-*a*, soit Domenico de Rossi (1659–1730), un sculpteur, graveur et éditeur italien.

Ligne 638 = B 25 – Mariette | Pierre-Jean Mariette (1694–1774) était un collectionneur et graveur français, auteur entre autres du *Traité des pierres gravées* (Paris, 1750).

Ligne 647 = B 26 – *Remarque* (*a) – Iliade | Homère / Homerus, *Ilias*, XXI.388–389 et XX.61–65 :

Le ciel immense claironne auteur d'eux et [de] l'Olympe ... Et, sous la terre, le seigneur des morts, Aïdôneus, soudain prend peur. De pur, il saute de son trône et crie : Poseidon, l'ébranleur du sol, ne va-t-il pas faire éclater la terre dans les airs et ouvrir aux yeux des mortels et des Immortels l'effroyable demeure de la corruption, dont les dieux mêmes ont horreur ? (trad. Paul Mazon, 1957).

Ligne 668 = B 27 – *Remarque* (*a) – Rosalbe | Rosalba Carriera (1675–1757) était une pastelliste italienne, et peintre de miniatures.

Ligne 673 = B 27 – *Remarque* (*a) – Lucain | Lucain / Lucanus, *Bellum civile, sive Pharsalia*, I.126–128 :

Qui avait le plus le droit de prendre les armes ? on ne peut le savoir sans impiété. Chacun se recommande d'un grand arbitre : la cause du vainqueur plut aux dieux, mais celle du vaincu à Caton. (trad. A. Bourgery, 1926).

Ligne 678 = B 27 – *Remarque* (*a) – Brebeuf | Georges de Brébeuf (1618–1661) traduit de Lucanus : *La Pharsale de Lucain, ou les guerres civiles de Cesar et de Pompée, en vers françois* (plusieurs éditions, non mentionnées dans *Bibl. Hemst.*). Il est remarquable et même exceptionnel que Hemsterhuis aille si amplement à fond de la qualité d'une traduction d'un auteur des Anciens. En faisant ainsi, il marche plus ou moins dans les traces de son père, le philologue Tiberius Hemsterhuis.

Ligne 680 = B 27 – *Remarque* (*a) – Les ... Pompée | Le texte original en latin (I.128) dit :

Victrix causa deis placuit, sed victa Catoni.

Ligne 691–692 = B 27 – *Remarque* (*a) – Que ... Dieux | Le texte original en latin (III.424–425) dit :

-- pavet ipse sacerdos / Accessus dominumque timet deprendere luci.

Ligne 695–697 = B 28 – *Remarque* (*a) – Credite ... ira | Lucain / Lucanus, *Bellum civile, sive Pharsalia*, III.437–439 :

... croyez que c'est moi qui ai fait un sacrilège. Alors toute la troupe obéit aux ordres, non qu'elle eût banni la crainte et recouvré la tranquillité, mais elle avait mis en balance la colère des dieux et celle de César. (trad. A. Bourgery, 1926).

Ligne 705 = B 28 – *Remarque* (*a) – Caton | Marcus Porcius Cato Censorius maior (234–149 avant J.-C.) était un politicien conservateur et orateur romain.

Ligne 707 = B 28 – *Remarque* (*a) – Pison ... Milon | Gaius Calpurnius Piso († 65 avant J.-C.) et Titus Annius Milo († 48 avant J.-C.) étaient des consuls romains et des agitateurs politiques.

Ligne 728 = B 29 – *Remarque* (*b) – Hecube | Euripides, *Hecuba*, 488–491 :

[Zeus ! Que dire ?] Ouvres-tu l'oeil sur les humains ? Ou t'en fait-on en vain le renom illusoire, et est-ce le hasard qui partout veille sur les mortels ? (trad. Louis Méridier, 1927).

3 Lettre sur les désirs

Ligne 4 = C [2] – Manilius | La devise a été empruntée à M. Manilius (I^{er} siècle), son poème didactique *Astronomica*, II.57–59, traduit comme : « Tout ce que je dirai m'appartient ; je n'emprunterai rien d'aucun poète ; mes vers ne seront point un larcin, mais une œuvre ; le char qui m'élèvera au ciel est à moi ; c'est sur ma propre nacelle que je fendrai les flots. » (trad. J.M.N.D. Nisard, 1842). Le texte ultérieure ne le donne que partiellement : « c'est sur ma propre nacelle que je fendrai les flots ».

Ligne 79 = C 13 – Note (*1) – Omne ... coïtum | Le texte original dans (Pseudo-)Aristote / Aristoteles, *Problemata*, XXX.1 (955a22–23) dit : Καὶ μετὰ τὰ ἀφροδίσια οἱ πλείστοι ἀθυρότεροι γίνονται, « De même, après l'amour, la plupart des gens sont d'humeur plutôt chagrine » (trad. Pierre Louis, 1994).

Ligne 86 = C 14 – Note (*2) – Polit. | Aristote / Aristoteles, *Politica*, 1252b26–27 : Et de même qu'ils se les représentent à leur [= rois] image, ainsi les hommes supposent aux dieux une vie semblable à la leur. (trad. Jean Aubonnet, 1960).

Ligne 93 = C 15 – Note (*3) – Et ... labris | Lucrèce / Lucretius, *De rerum natura*, IV.1194 : Elle tient son amant enlacé, humectant de baisers ses lèvres qu'elle aspire. (trad. Alfred Ernout, 1937).

Ligne 94 = C 15 – Lucrece | Voir ci-dessus, note (*3).

Ligne 100 = C 16 – Note (*4) – Platon | Plato, *Symposium*, 192e10–193a1.

Ligne 101 = C 16 – Note (*5) – Verulam | Francis Bacon, lord Verulam, *Sermones fideles, sive interiora rerum*, X, *De amore* (cf. *Bibl. Hemst.* fol. 114) :

L'amour est une affection naturelle à l'homme ; il est porté par instinct à aimer ses semblables, et lorsque ce sentiment expansif ne se concentre pas sur un ou deux individus, alors, se répandant de lui-même sur un grand nombre. (trad. J.A.C. Buchon, 1836).

Ligne 104–105 = C 17 – Dénys ... Corinthe | Dionysius II vécut en exil en Corinthe, après avoir été destitué en 345 avant J.-C. comme tyran de Sicile. Il se plaint de son sort, mais un visiteur y plaça une note marginale ferme. Plutarque / Plutarchus, *Vitae, Timoleon*, XV.5 :

Platon ne vit pas Denys à Corinthe, car il était déjà mort. Mais Diogène de Sinope, la

première fois qu'il le rencontra : 'Que tu mérites peu, Denys, dit-il, de mener une telle vie!' Denys s'étant arrêté: 'Je te remercie, Diogène, lui répondit-il, de prendre part à mes malheurs.' 'Eh! quoi, reprit Diogène, tu prends cela pour de la compassion! tu ne vois pas, au contraire, que je suis indigné de ce que toi, un si vil esclave, et si digne de vieillir et de mourir, comme ton père dans la tyrannie, tu vis au milieu de nous, dans les jeux et les délices!' (trad. Alexis Pierron, 1845).

Ligne 113 = C 18 – Note (*6) – *Lettre sur la sculpture* | I.e. B 12, l. 312.

Ligne 164 = C 24 – Platon | Le renvoi de Hemsterhuis à Platon est de caractère général. On pourrait penser à la description de Platon de l'âme en trois parties, chacune poursuivant des buts différents, avec la concupiscence (ἐπιθυμία) comme la plus bas dans cet ordre. Voir *Politeia* 437b–440a; *Phaedrus* 246a–248b; *Timaeus* 70d–e.

Ligne 172 = C 25 – Pline | Plinius Maior, *Historia naturalis*, livre xxxiv concernant des statues métalliques, et dans le livre xxxvi des statues en pierre.

Ligne 172 = C 25 – Note (*8) – Julian. | L'empereur romain Julien I, dit Julianus Apostata, lettre à Jamblique / Iamblichus, dans: *Opera* (Lipsiae, 1696), p. 405 (= *Bibl. Hemst.* fol. 59):

Or, je vois qu'il y a eu beaucoup de gens qui, en aimant de belles statues, n'ont pas fait tort au talent de l'artiste, mais contribué par leur enthousiasme à rendre plus vif le plaisir que l'œuvre faisait éprouver. (trad. Eugène Talbot, 1863).

Ligne 177 = C 26 – rênes | Note (1) de l'éditeur Meyboom :

M. Hemsterhuis ne traite que des désirs qui consistent dans la tendance de l'ame vers l'union avec une autre ame. S'il aurait voulu parler en général de tout désir, il y aurait plus de moyens physiques, que l'union des sexes. Quand on recherche en général, par quels moyens l'ame tâche de parvenir à l'union avec quelque objet désiré, il faut d'abord observer que toute union suppose deux objets qui en s'unissant n'en forment qu'un seul. Or il pourra se faire que de ces deux objets un seul soit actif, désirant l'union; ou bien, que tous les deux aient un désir, une activité mutuelle. C'est ce qui modifie la nature de l'union de deux objets qui est constamment le but du désir.

Supposons l'un des deux objets actif et l'autre passif, c'est-à-dire une ame qui désire l'union avec un objet physique; elle tâche d'unir cet objet à son essence, de manière que ces deux objets ensemble n'en forment dorénavant qu'un seul. Mais cela peut se faire de sorte que l'objet désiré ou passif reste intact, et ne soit détruit ni totalement, ni en partie. C'est ainsi que l'ame jouit des objets de l'art, de la beauté, de la mélodie;

c'est l'union, qui, pour autant qu'elle est physique, est la moins réelle, n'étant en vérité qu'une affection passagère des organes de la vue et de l'ouïe, non pas par l'objet lui-même, mais par la matière moyenne. Mais l'union désirée peut aussi se faire de sorte *que l'objet désiré soit en partie détruit*, parce qu'une partie de son essence passe dans le composé de l'autre individu. C'est ainsi que l'âme jouit des parfums, émanations matérielles des fleurs et des autres objets qui les exhalent. Enfin l'âme peut tendre vers l'union avec un objet passif, de manière *que cet objet soit entièrement détruit en tant qu'individu, ou composé*, et passe dans le composé de l'autre objet, pour en faire partie. C'est l'union physique la plus réelle. C'est ainsi que se fait l'union de l'homme avec la nourriture, qu'il prend.

Supposons *deux objets actifs*, c'est-à-dire deux âmes, qui tendent vers l'union par le moyen physique. Le désir étant mutuel, l'union le sera de même ; l'individualité des deux âmes restera intacte. Cependant il y naîtra un composé, sans que l'un des deux individus soit absorbé par l'autre. C'est l'union des sexes, d'où résulte un composé des deux, qui tient à l'essence de tous les deux, mais qui existe hors de ces deux, c'est l'enfant.

Ligne 207 = C 29 – l'union désirée | Note (2) de l'éditeur Meyboom :

C'est par là que s'explique l'origine *des arts*. L'âme tâche de rendre même la matière inerte plus homogène à son essence, en y transmettant de ses idées, en y exprimant ce qu'elle pense, désire, ou se forme par la fantaisie. De là les arts qui ne sont en vérité qu'autant d'efforts de l'âme pour animer la matière inerte de sa propre vie. Par les arts l'âme communique de son essence à la matière. Mais au contraire par les sciences, surtout par *les sciences théologiques*, l'âme fait voir, qu'elle ne tâche pas moins à chercher et à trouver, dans la matière, quelque face homogène à son essence. Il lui est naturel de regarder le total de la matière comme révélation d'une âme absolue.

Nous observons encore que cette double tendance, qui se manifeste ici, se trouve réellement dans tout désir. De l'un côté l'âme veut communiquer de son essence à d'autres objets, elle veut être active. De l'autre côté elle veut absorber et unir à son essence celle de ce qui est hors d'elle, elle veut être passive. L'âme veut affecter et travailler ce qui l'entoure, et elle veut être affectée et travaillée par ce qui l'entoure. De la première tendance que nous appelons *l'activité* ou *la spontanéité* de l'âme, résultent les arts, et toute industrie ; de la seconde tendance que nous appelons *la passivité* ou *la réceptivité* de l'âme, résulte *la morale*, c'est-à-dire l'effort que l'âme fait pour augmenter son homogénéité à ce qui est hors d'elle. Voir M. Schleiermacher, Discours sur la religion.

Ligne 213 = C 30 – Xénophon | Xénophon, *Symposium*, VIII.

Ligne 254 = C 36 – Religion révélée | Note (3) de l'éditeur Meyboom :

M. Hemsterhuis se sert ici d'une expression empruntée à la theologie de son siècle, expression encore assez en vogue de nos jours, mais qui manque de justesse et dont on ne comprend trop le vrai sens. Il est clair que M. Hemsterhuis parle non de la religion en général, mais d'une certaine forme, sous laquelle la religion se fait voir chez nous, et qui est distincte des autres formes, que porte la religion chez les peuples non-chrétiens. Aussi est-il évident, qu'il est question ici de lumières, de connaissances en fait de religion. Mais voilà ce qui manque de justesse ; les connaissances en fait de religion sont tout autre chose que la religion, et bien différentes d'elle. Puis la religion ne peut jamais être révélée.

L'expression : *religion révélée* ne peut avoir autre signification que celle-ci : *religio, cujus sibi homo conscius factus est*, le rapport de l'homme à Dieu devenu clair à l'homme lui-même, et entré dans sa conscience. Car la religion c'est le rapport de l'homme à Dieu, c'est un sentiment, une tendance, innée à l'homme. Or cette tendance de l'âme ne pourrait être révélée, si non dans le sens, que nous avons indiqué. Elle est donnée par la nature, par le Créateur. Une révélation peut la purifier, diriger, vérifier.

Si l'on prend le mot religion pour signifier une certaine forme, une modification particulière de la religion innée, pour indiquer une certaine façon de penser, une certaine manière de célébrer le culte, on ne peut dire que nous jouissons seuls d'une religion révélée. Dans ce sens là toute religion est révélée. Car la tendance de l'homme vers Dieu ne devient vive et active, que quand l'âme est affectée par l'essence de Dieu. L'âme est affectée par le moyen de ses organes. Les organes sont tournés vers ce qui est homogène à leur essence, c'est à dire vers la matière. Par conséquent la religion innée ne s'épanouit et ne se montre sous une forme précise, que quand il y a une révélation de Dieu dans la matière. Les idées religieuses, tout ce que l'homme pense de Dieu, est emprunté à telle révélation. Et ce sont ces idées surtout, qui modifient et déterminent les formes sous lesquelles la religion se fait voir chez les différents peuples. Ce qui nous distingue des peuples non-chrétiens c'est que nos idées et nos sentiments religieux sont plus purs et plus sublimes, et cela se fait, parceque la révélation dont nous jouissons, est plus claire, plus riche que tout autre.

M. Hemsterhuis aurait dû dire : *chez nous, dont la religion est modifiée et purifiée par des idées et par des sentiments religieux, empruntés à la plus riche révélation.*

Ligne 310 = C 43 – Dieu | Note (4) de l'éditeur Meyboom :

L'existence de Dieu se démontre encore d'une autre manière. Il y a dans l'âme une tendance naturelle vers l'union avec d'autres objets. Cette union ne peut être parfaite, que lorsque l'âme trouve une âme qui soit homogène à son essence. Or le degré d'homogénéité se mesure d'après le degré de perfection. Donc l'âme tend

naturellement vers l'unité constante et parfaite avec une âme douée d'une perfection absolue. C'est par conséquent le dernier but de tout désir : l'union parfaite et constante avec Dieu, fondée sur l'homogénéité de l'âme à la perfection absolue de Dieu.

Ligne 338 = C 46 – *Remarque* (*A) – Pygmalion | Pygmalion (en grec Πυγμαλίων) était un sculpteur dans la mythologie grecque, qui créa une statue en ivoire d'une femme si parfaite, qu'il en devint amoureux. Il la vivifia – Galatea – en l'embrassant, après que ses supplications à la déesse Aphrodite (Vénus) étaient exaucées.

Ligne 340–344 = C 46 – *Remarque* (*A) – Oraque ... amantem | Ovide / Ovidius, *Metamorphoses*, X.291–294 :

... sa bouche presse enfin une bouche véritable ; la jeune fille a senti les baisers qu'il lui donne et elle a rougi ; levant vers la lumière une timide regard, elle a vu en même temps le ciel et son amant (trad. Georges Lafaye, 1928).

4 Lettre sur l'homme et ses rapports

Hemsterhuis lui-même a fait une table de matières, dont la date n'est pas connue : manuscrit dans UB Munster, Gallitzin Nachlass, Kapsel 37. Il n'y a pas donné des renvois ; je les ai ajoutés ici, en me référant à l'*editio princeps*, sigle D :

Introduction dedicatoire – D 7

De l'Etre pensant comme individu – D 9

De la façon d'acquiescer les idées et de leur veracité – D 10

Du rappel des idées – D 12

De la raison et du raisonnement – D 18

De la différence entre l'homme et l'Animal – D 29

De l'Ame, de son immatérialité et de son immortalité – D 35

Reponse à quelques questions et démonstrations touchant la volonté libre – D 61

De la Physique ou des choses hors de l'homme – D 70

De la connoissance de Dieu – D 91

De l'organe moral et démonstrations de sa réelle existence – D 98

De l'origine et de la nature des Langues ou du Langage – D 111

De la connoissance de Dieu dans l'homme individu doué de l'org[ane] moral – D

124

De la conscience – D 139

De l'homme en Société – D 149

De la Religion et de la Revelation – D 160

De la Société et de ses imperfections – D 191

De l'origine et des loix motrices des Connoissances humaines – D 216

Abregé des verités utiles démontrées dans cet ouvrage – D 226

Conclusion – D 234

Ligne 2–4 = D 1 – Via ... fonteis | Lucrèce / Lucretius, *De rerum natura*, I.926–927 :

Fort du suave amour des Muses, sans terreur / entre en ces régions que nul pied n'a
foulées, / Fier de boire vos eaux, sources inviolées. (trad. André Lefèvre).

Ligne 8–10 = D [3] – Libellum ... causas | Johannes Kepler (1571–1630), astronome allemand. Son ouvrage *Dioptrice seu Demonstratio eorum quae visui & visibilibus propter conspicienda non ita pridem inventa accidunt* parut en 1611. Hemsterhuis cite le premier alinéa de la « Praefatio ».

Ligne 106 = D 15 – Note (*1) – Inter ... futurum | Cicéron / Cicero, *De officiis*, I.(4).11.

Ligne 216 = D 29 – Alexandre | Alexandre le Grand (356–323 avant J.-C.), roi de la Macédoine.

Ligne 259–261 = D 34 – Τί ... φύσιν | Philémon (env. 362–env. 262 avant J.-C.) était un poète athénien de comédies. De ces œuvres ne restent que des fragments. – H. Grotius & J. Clericus eds., *Menandri et Philemonis reliquiae* (Amstelodami, 1712), p. 340 (*Bibl. Hemst.* p. 216, lh 117).

Ligne 281 = D 36 – velléité | Note (1) de l'éditeur Jansen :

On trouvera la démonstration de la réalité de la velléité et de la spontanéité de l'homme, à la page [*J'* 160 = *M.I.102*] et suivantes.

Ligne 291 = D 37 – direction | Note (1) de l'éditeur Meyboom :

Comme le mouvement lui-même n'est pas une propriété du corps, mais une situation accidentelle, causée par le principe moteur, la continuation du mouvement ne saurait être une propriété essentielle du corps en mouvement. On pourrait combiner ce raisonnement avec le précédent en observant que tout changement de direction dans le mouvement est en vérité un autre mouvement, qui a un commencement, et suppose par conséquent un acte de la velléité égal à celui qui fait passer le corps du repos au mouvement.

Ligne 300 = D 38 – ayions | Forme remarquable comme 'double' subjonctif. On le trouve à trois reprises dans l'*Homme*, et puis encore dans le *Sophyle* (entre

autres l. 82). Hemsterhuis lui-même ne le pratiquait jamais, ni dans ses manuscrits ni dans sa correspondance. Est-ce une indication que *Homme* et *Sophyle* ont été préparés pour l'impression par le même rédacteur ou secrétaire ? Dans ce cas, la personne en question n'a pas pu être Dumas, parce qu'on ne trouve pas cette forme dans l'*Aristée*.

Ligne 308 = D 39 – corps | Note de M. Dumas :

Contre ceux qui nient l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, et qui font la matière éternelle, on pourroit se servir du raisonnement suivant :

La sensation intime du *moi* est simple. Posons l'homme composé des parties matérielles isolées *a*, *b*, *c*, etc. Si le *moi*, ou la sensation du *moi*, est dans *a*, ou dans *b*, ou dans *c*, il est autre chose que *a*, ou *b*, ou *c* ; par conséquent, ce n'est pas de la matière. S'il est *a*, ou *b*, ou *c*, 1°. il sera éternel comme *a*, ou comme *b*, ou comme *c* ; 2°. étant *a*, il n'aura, pour être, aucun besoin de *b*, ni de *c* ; étant *b*, il n'aura, pour être, aucun besoin de *a*, ni de *c* ; et ainsi du reste. Par conséquent, il n'est ni *a*, ni *b*, ni *c*, ni dans *a*, ni dans *b*, ni dans *c*. Il ne sauroit être dans $a + b + c$, 1°. puisqu'il est simple, 2°. puisqu'alors il seroit autre chose que $a + b + c$. Il ne sauroit être $a + b + c$, puisqu'il est simple, et puisque $a + b + c$ n'est qu'un assemblage de parties isolées, dans aucune desquelles il ne sauroit se trouver. Par conséquent, il résulte de la combinaison de *a*, de *b*, de *c*, etc. Mais ce résultat étant autre chose que *a*, ou *b*, ou *c*, ou que $a + b + c$; il s'ensuit que le *moi* est autre chose que de la matière.

Ligne 316 = D 40 – uniforme | Note (2) de l'éditeur Meyboom :

Le raisonnement ne paraît pas juste. Quand un corps en mouvement obéit à *tout instant* à une action présente et réelle, il s'ensuit, que le mouvement cesse au même instant, ou l'action cesse. Par conséquent pour qu'un corps puisse persister *éternellement* à se mouvoir, il faut d'abord prouver, que la cause du mouvement est éternelle. M. Hemsterhuis prend ici pour axiome, ce qui ne pourrait être que la conséquence de ce qui est à prouver.

Ligne 366 = D 46 – son essence | Note (3) de l'éditeur Meyboom :

Nous ne comprenons pas comment il soit possible, que l'existence n'entre pas proprement dans l'essence de la matière. *L'Essence* d'une chose c'est *ce qu'elle est*. Comment donc pourrait-on parler de l'essence d'une chose, qui ne fût pas ?

Ligne 371 = D 47 – idées | Note (4) de l'éditeur Meyboom :

Ajoutez : « et que tout ce qu'elle met en mouvement » et vous aurez la seule preuve possible de l'immatérialité de l'âme.

Ligne 623 = D 78 – Note (*2) – Πάντα ... ὁμοιομερῶν | Aristote / Aristoteles, *Historia de animalibus*, I.1, 486a12–13.

Ligne 684 = D 86 – Leeuwenhoek | Antoni van Leeuwenhoek (1632–1723), marchand néerlandais, qui étudia entre autres les spermatozoïdes et les globules de sang avec des microscopes de sa propre fabrication.

Ligne 718 = D 91 – Note (*3) – Euler | Leonard Euler (1707–1783) physicien et mathématicien suisse. Hemsterhuis renvoie ici à son « Examen d’une controverse sur la loi de réfraction des rayons de différentes couleurs par rapport à la diversité des milieux transparents par lesquels il sont transmis », publié dans la revue : *Histoire de l’Académie royale des sciences et belles lettres, année MDCCLIII* (Berlin, 1755), pp. 294–309 – à consulter via la « Digitale Bibliothek » par <http://bibliothek.bbaw.de>.

Ligne 730–731 = D 93 – Θεὸν ... ἔχεις | H. Grotius & J. Clericus (éd.), *Menandri et Philemonis reliquiae* (Amstelodami, 1712), p. 340 (*Bibl. Hemst.* p. 216, lh 117).

Ligne 748 = D 95 – Divinité | Note (5) de l’éditeur Meyboom :

Il est vrai que l’animal, s’il avait une connaissance de Dieu, ne sentirait pas à lui autant de rapports que l’homme ; mais il ne s’ensuit pas encore que cette connaissance de Dieu rendrait l’animal malheureux. Il y a beaucoup d’animaux qui tout en sentant la supériorité de l’homme, ne sont pas inaccessibles au sentiment de la bonté. Il y a dans l’animal un principe de reconnaissance, quelque chose qui ressemble de loin à l’organe moral. C’est pourquoi l’animal, s’il connaissait Dieu, pourrait en quelque sorte se sentir heureux en jouissant des bienfaits physiques qu’il reçoit de lui ; mais ce serait un degré de bonheur bien inférieur.

Ligne 837 = D 106 – ces signes | Note (6) de l’éditeur Meyboom :

M. Herder a publié sur ce sujet un discours bien intéressant *sur l’origine de la langue*. J.G. v. Herders Werke, zur Philosophie und Geschichte, II, Carlsruhe 1820.

Ligne 891 = D 113 – yeux bandés | Note (7) de l’éditeur Meyboom :

Il faudra ajouter : « quand on entend le son, que produit l’action de bâiller. » C’est alors que l’âme se reproduit par ce signe l’image de l’action, et le sentiment qui l’a fait naître, et imprime aux nerfs de son système le même mouvement. Il reste à prouver, qu’une personne née aveugle, ou bien placée dans un endroit obscur, baillât, quand une autre personne le fit sans produire un son perceptible. Après tout il ne serait pas impossible, que tel mouvement dans le système nerveux d’une personne produisit tel autre dans le système nerveux d’une autre, par le moyen de

l'éther nerveux qui constitue le rapport entre ces deux composés de la plus grande homogénéité. La constitution des nerfs dans les personnes qui sont avec nous, se manifeste ordinairement par son influence sur nos nerfs, et les maladies des nerfs sont ordinairement contagieuses.

Ligne 920 = D 116 – Note (*4) – διαλεγόμενου ... ἀκρόασις ἦν | Philostratus Athenienis, *Vitae sophistarum*, I.8, Favorinus Arelate (= d' Arles), 491.

Ligne 920 = D 116 – Note (*4) – οὕτω ... ἀκροάσεως | Philostratus Athenienis, *Vitae sophistarum*, II.10: Adrianus Tyrus, 589.

Ligne 926 = D 117 – nature | Note (8) de l'éditeur Meyboom :

Les fatigues d'une marche longue et pénible sont diminuées, par la mesure de la musique militaire, qui met tous les pas à l'unisson.

Ligne 977 = D 123 – appartiennent | Note (9) de l'éditeur Meyboom :

Il faut pourtant observer que la musique n'exprime que des affections, des modifications de l'ame, des sentimens, et ne saurait produire autre chose que des sentimens. Elle parle au sentiment, et pourra tout au plus mettre notre ame à l'unisson avec celle du musicien, soit en l'amollissant ou en l'effarouchant. Elle n'exprime aucune idée, aucune notion d'un objet hors de nous, ne parle pas à l'entendement, et ne saurait être pour cette raison ce que nous exprimons par le mot *langue*.

Ligne 1017 = D 129 – Note (*5) – l'harmonie | A comparer *Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.21 (6 mai 1779).

Ligne 1041 = D 132 – Ménédeme l'Érétrien | Ménédème d'Érétrie / Menedemus d'Éretria (Μενέδημος; env. 350-env. 277 avant J.-C.), philosophe grec. Il envisageait l'existence d'un seul bien résidant dans l'Intelligence et qui portait différents noms: prudence, justice et courage, et permettait selon lui le discernement entre le vrai et le faux.

Ligne 1056 = D 134 – mauvais | Note (10) de l'éditeur Meyboom :

Aucun homme ne se trompe dans les sensations de l'amour, de la haine, de l'estime ; mais cela ne prouve pas encore que nous ayons ces sensations par le moyen d'un organe. Les organes nous donnent des idées des objets qui sont hors de nous ; mais ces sensations sont des modifications du *moi*, qui entrent dans la conscience, aussitôt que nous recevons par les organes connus les idées d'êtres homogènes à nous, et dont nous comprenons les actions et les modifications précisément parcequ'elles nous offrent l'image des nôtres. C'est alors que l'ame sent la ressemblance ou la dif-

férence entre le *moi* et un autre être moral. Il n'est pas besoin d'organe, parce que ces sensations ne viennent pas de dehors.

Ligne 1132 = D 144 – jamais | Note (11) de l'éditeur Meyboom :

Avant qu'on puisse admettre l'existence d'un organe moral, il y a à répondre a plusieurs questions. D'abord, qu'est-ce qu'un organe? Les organes du tact, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût sont des composés de nerfs tellement modifiés, qu'ils nous fournissent les sensations de certaines modifications des objets hors de nous. Ils poussent leurs fibres jusqu'aux extrémités du corps. Si nous prenons le mot *organe* dans ce sens-là, l'organe moral serait de même un composé de nerfs, modifié de sorte qu'il nous donnât les idées des modifications des êtres moraux. Ses fibres devraient se trouver dans l'épiderme. Mais nous ne connaissons pas de tel composé, à moins que ce ne fût le système du nervus sympathicus? Et nous avons montré tantôt qu'on n'en a pas besoin pour expliquer l'origine des sensations morales. Si au contraire on prend le mot *organe moral*, pour indiquer une modification de l'ame, tellement faite, qu'elle sente les modifications d'autres ames, on ne peut disconvenir de l'existence réelle d'un tel organe, mais alors nous préfererions ne pas nous servir du mot *organe*. Voir d'ailleurs ce que j'ai dit sur ce sujet dans ma Commentatio theologico-philosophica de Francisci Hemsterhusii meritis in philosophiae loco de Deo hominisque cum Deo conjunctione explicando, Gron. 1840, p. 181 etc.

Ligne 1156 = D 147 – Brutus | Marcus Junius Brutus (85–42 avant J.-C.), sénateur romain. Il prit part à la conspiration qui amena la mort de César (44 avant J.-C.). Néanmoins il fut honoré pour sa droiture, par Plutarque par exemple, *Vitae, Brutus*, 56 (1010c–e).

Ligne 1169 = D 148 – Plutarque | Timoléon (Τιμόλεων; env. 411–337 avant J.-C.), homme politique de Corinthe, qui tua son frère qui aspirait au pouvoir absolu de Corinthe. Dès lors il fut accablé de remords. Dans la littérature grecque Timoléon passe pour fraticide et tueur de tyrans. – Plutarque / Plutarchus, *Vitae, Timoleon*, 6.1–5, 5.14–15 (238 c–d).

Ligne 1187 = D 150 – société | Note (12) de l'éditeur Meyboom :

Le désir est le seul motif des actions de l'homme; et la nature du désir est modifiée par le degré de perfection. Dans l'homme peu cultivé c'est la *faim*, puis l'*égoïsme*, enfin l'*amour*; comme dit M. Schiller :

Es thut Natur die Mutterpflicht,
Erhaltend das Getriebe,
Durch Hunger und durch Liebe.

Il est vrai aussi, que nous voyons regner par-tout dans l'univers *la loi du plus fort*, pourvu qu'on observe que les forces sont plus grandes à mesure qu'elles sont moins matérielles, ce qui paraît, quand on compare l'activité d'un poids à celle de la vapeur, celle de la vapeur à celle de l'électricité, de la chaleur, de la velléité. Mais il n'est pas vrai que le pouvoir de l'homme et son droit ne sont qu'une seule et même chose. Il en est ainsi, autant que l'homme n'a encore aucune idée de droit et de devoir, c'est à dire, autant qu'il se trouve au moindre degré de perfection. Il en est encore ainsi, quand l'homme est tellement perfectionné, qu'il lui est devenu impossible de vouloir autre chose que son devoir. Mais il n'en est pas ainsi, autant que l'homme est occupé à se perfectionner. C'est ce que M. Hemsterhuis paraît avoir senti, puisqu'il ne parle d'abord que des êtres, qui ont la faculté de sentir et d'agir, en ajoutant après, que dans les êtres doués de l'organe moral, le *moi* se multiplie par la société.

Ligne 1232 = D 156 – Note (*6) – 'Ο δὲ νόμος ... βιάζεται | Platon, *Protagoras*, 337d2–3.

Ligne 1238 = D 157 – agissantes | Note (13) de l'éditeur Meyboom :

Aristote pensait de même, lorsqu'il disait qu'il n'y avait pas de justice en Dieu. *πραξεις δε ποίας ἀπονείμει χρεών αὐτοῖς; πότερα τὰς δικαίας; ἢ γελοίοι φανοῦνται συναλλάττοντες καὶ παρακαταθήκας ἀποδιδόντες, καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα*; ad Nicom. fil. X, 8; 11, p. 103 q. [= K 8, 1178b10–12] Et il avait raison. Car la justice tient uniquement à la société humaine. Elle est fille de la loi; et comme la loi ne naît que là, où l'amour manque, la justice suppose toujours quelque manque d'amour, quelque imperfection. La justice est une modification plus ou moins imparfaite de l'ame par rapport à d'autres ames; dans la perfection elle est absorbée par l'amour.

Voici les différens degrés de la justice :

1. L'ame obéit à la loi *qui lui est imposée*, sans la trop comprendre, et sans l'approuver, uniquement parcequ'elle *doit*, en *ne détruisant pas* le bonheur d'autrui. C'est là le *suum cuique tribuere*.
2. L'ame obéit à la loi qui lui est imposée, sans la trop comprendre et sans l'approuver, uniquement parce qu'elle *doit*, en *ne détruisant pas* le bonheur d'autrui, et en *contribuant à l'augmenter*.
3. L'ame obéit à la loi qui lui est imposée, *qu'elle comprend et qu'elle approuve*, en respectant les droits d'autrui, et en faisant de son mieux pour augmenter le bonheur d'autrui. C'est là la justice de Platon,
4. L'ame obéit à la loi qu'elle *a reconnue elle-même* dans la nature et les modifications des êtres moraux, et dans leurs rapports mutuels. Et elle cherche constam-

ment *le plus grand bien* pour ces êtres, conformément à cette loi. C'est là que la justice cède son empire à *l'amour*, qui cependant peut être nommé *obéissance*, parce que la loi résulte des rapports, constitués par une puissance qui est autre que l'homme et supérieur à lui.

5. L'ame cherche constamment le plus grand bien pour les êtres moraux, dont *elle a elle-même constitué la nature et les rapports*. C'est là la justice, ou, pour mieux dire, *l'amour gratuit* du Dieu Créateur.

Ligne 1272 = D 161 – chemin | Note (14) de l'éditeur Meyboom :

M. Schleiermacher a pris ce chemin, lorsqu'il s'agissait de plaider la cause de la religion auprès de ses ennemis. On connaît ses discours, Ueber die Religion, Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern, dont le succès a fait voir qu'il avait bien choisi, en ne parlant que philosophie à ceux qui devaient encore apprendre à estimer le langage de la foi. Le Christ suivait le même principe, quand il disait au polythéiste Pilate: tu n'aurais aucune puissance sur moi, si elle ne t'était donnée *d'en-haut*.

Ligne 1289 = D 163 – gouvernement | Note (15) de l'éditeur Meyboom :

Voici un culte vraiment évangélique. Quand toutes nos pensées sont conformes à l'ordre éternel, elles sont toutes *vraies*; quand tous nos désirs sont conformes à l'ordre éternel, ils sont tous *amour*; et quand nous prenons soin de faire en sorte qu'il soit ainsi, nous avons *l'esprit* de la vérité et de l'amour. On voit que M. Hemsterhuis aurait été grand adorateur de la pafaction [*sic*] du Christ, quand il n'eût vécu dans un siècle, où l'on aimait à substituer le dogme souvent assez absurde à l'esprit vivifiant de l'Evangile.

Ligne 1296 = D 164 – attention | Note (16) de l'éditeur Meyboom :

L'auteur aurait dû ajouter: ou il a lui-même reçu par la prière la modification de l'ame, qui le rend susceptible du bienfait désiré.

Ligne 1304 = D 165 – possible | Note (17) de l'éditeur Meyboom :

Ce que M. Hemsterhuis suppose n'est vrai que pour ceux qui admettent le dogme d'Anselme de la satisfaction. Pour ceux qui ne l'admettent pas, la révélation ne donne pas un exemple d'un changement de volonté dans Dieu. St. Paul y voyait la manifestation de la volonté de Dieu, qui avait été telle déjà avant la création. Or il faut se méfier d'une philosophie, qui fait de Dieu un automate, qui ne travaille qu'après un exemple immuable, et dont tous les mouvemens sont calculés, prescrits, uniformes. M. Hemsterhuis donne parfois dans cette erreur. Voir ma commentatio phil. theol. p. 153 etc.

Ligne 1337 = D 169 – connoissons | Note (18) de l'éditeur Meyboom :

Révélation en général suppose dans celui qui la donne, quelque activité, dans laquelle il manifeste sa nature, son essence ; dans celui qui la reçoit, un organe, homogène à la révélation. La révélation est donc une langue que Dieu parle aux hommes. Telle est la *nature*, et tous ses *développemens*, *l'homme*, et son *histoire*. Quand on dit qu'outre ces révélations il nous faut encore *une autre*, alors on suppose que l'homme ne connaît pas assez ses rapports à Dieu, que sa vie n'est pas conforme à ces rapports, et que les révélations, qu'il a reçues, ne sont pas assez riches pour lui apprendre à connaître Dieu, ou pas assez homogènes à ses organes.

Ligne 1349 = D 170 – sensation | Note (19) de l'éditeur Meyboom :

C'est ce que Dieu a fait. Le Christ est l'image de Dieu, et le prototype de la perfection de l'homme sous tous les rapports.

Ligne 1357 = D 171 – croyable | Note (20) de l'éditeur Meyboom :

Notre auteur substitue à la foi ce qui n'est en vérité qu'une de ses différentes manifestations. Dans le cas posé, il s'agit de la *foi* qui croit aux auteurs saints, comme on croit à tout auteur, dont la véracité est à toute épreuve. Mais quand cette foi a mené l'homme à la révélation elle-même, à la connaissance du Christ, il s'agit d'une foi, qui est bien autre chose qu'une adhésion de l'entendement, plus ou moins aveugle à un récit historique. C'est la *foi* en Jésus-Christ, qui fait, qu'on se confie à lui entièrement. Cette foi remplit et régit l'homme tout entier. Pour *l'intellect*, elle consiste à croire la vérité de ce que le Christ a dit, même quand cela ne nous paraîtrait pas croyable ; pour le *coeur* elle consiste à admirer, à estimer, à suivre le Christ, même quand nous ne comprendrions ni son esprit ni ses voies ; pour *la velléité* la foi nous fait imiter le Christ, même quand cela coûte de la peine et des sacrifices.

Ligne 1363 = D 172 – Dieu | Note (21) de l'éditeur Meyboom :

La chose est ainsi quoique dans un autre sens que ne le veut notre auteur. Car la modification de l'homme qui le rend susceptible de la foi et enclin à la foi, n'est que le résultat de l'éducation, qu'il a auparavant reçue de Dieu.

Ligne 1424 = D 180 – O ... surrexerit | Seneca, *Quaestiones naturales*, 1, praefatio 5.

Ligne 1440 = D 182 – mene | Note (22) de l'éditeur Meyboom :

M. Hemsterhuis dit que son but est de voir, à quoi la raison toute pure nous mène. Cependant tout son raisonnement sur la religion et la révélation porte l'empreinte du dogme de son siècle. Aussi n'est-il autre chose qu'une chimère que de vouloir

suivre la raison toute pure. Car elle ne donne que la conscience des formes logiques, que notre âme suit nécessairement. Ce que fait réellement notre auteur, c'est raisonner sur les idées que nous fournissent les révélations non chrétiennes. Qu'il nous soit permis ici de faire observer la liaison étroite qu'il y a entre les recherches philosophiques et les recherches de la vérité révélée en J. Christ. La révélation dans la nature physique et dans l'homme et son histoire n'est pas un total accompli; car l'homme est vicieux et loin encore de sa perfection. Cette révélation doit être complétée par un homme du plus haut degré de perfection, qui soit en même temps l'image de Dieu. C'est Jésus Christ. Il s'ensuit que la raison de l'homme emprunte ses idées à une source incomplète, si elle va contempler la nature physique et la nature ou l'histoire de l'homme ou du genre humain, sans contempler en même temps le prototype de la perfection, le Christ. La philosophie, cet effort de l'homme pour connaître sa nature et ses rapports à d'autres êtres, n'est accomplie, que quand elle est devenue chrétienne. Mais aussi la révélation chrétienne ne donne à l'homme des lumières, qu'autant qu'il contemple la perfection du Christ d'un oeil philosophique, c'est à dire autant qu'il tâche de connaître le Christ dans sa perfection, pour en apprendre la vocation et l'avenir de l'homme, et ses rapports à la nature physique, aux êtres moraux, à Dieu. La philosophie et l'étude de la révélation chrétienne doivent ne former ensemble qu'un tout.

Ligne 1466 = D 185 – Dieux | Par exemple (Pseudo-)Longinus, *De sublimite*, IX.7: Et pour moi lorsque je vois dans Homère les plaies, les luges, les supplices, les larmes, les emprisonnements des Dieux, & tous ces autres accidents où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siège de Troie, & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hommes. (trad. Boileau, *Traité du sublime*, 1674) (cf. *Bibl. Hemst.* oct. 1147).

Ligne 1491–1493 = D 188 – “Ἐν ... ἀμφοτέροι | Pindare / Pindarus, *Nemea*, VI.1–2.

Ligne 1511–1516 = D 190 – attention | Les passages en grec présentés ici ne sont probablement pas des citations directes. Il est possible qu'elles ont été empruntées indirectement à Hiérocès d'Alexandrie dit Hiérocès le Pythagoricien ou Hierocles Platonius, *Commentarius in aurea pythaogoreorum carmina*; en effet cela semble le cas du premier passage: XXIV.7.2 (*Bibl. Hemst.* oct 227 + 228).

Ligne 1562 = D 196 – Carthage | Gaius Marius (157–86 avant J.-C.), général et homme politique romain. – Plutarque / Plutarchus, *Vitae, Marius*, 40.9 (429.4): L'autre lui demandant quelle était sa réponse et ce qu'il devait dire au préteur [d'Afrique], Marius répondit alors avec un profond soupir: 'Annonce-lui donc que tu as vu C. Marius fugitif sur les ruines de Carthage.' Il rapprochait ainsi à titre

exemplaire, et non sans raison, le sort de cette grande ville et sa propre chute.
(trad. Robert Flacelière & Émile Chambry, 1971).

Ligne 1587 = D 199 – le Vieux de la montagne | Surnom de Hassan ibn al-Sabbah (env. 1034–1124), dirigeant de la communauté des Assassins dans la région montagneuse d'Elbourz dans le nord de l'Iran.

Ligne 1648 = D 207 – l'idée de l'objet | Note (23) de l'éditeur Meyboom :

Il est apparent que plusieurs caractères ne sont proprement autre chose qu'une imitation de l'objet, qu'on prit dans la suite pour indiquer le premier son du nom, en laissant à ce caractère le nom de tout l'objet. Par exemple, pour indiquer un couple de boeufs, on dessina le joug avec deux têtes de boeufs א and on le nomma אף, mais dans la suite cette image devint le signe du son, qui commence ce nom; pour représenter une maison, soit grotte ou tente, on figura ב, on le nommait בית [lisez: בית], mais le ב, originairement image de la caverne, ouverte de l'un côté, devint ensuite caractère. Il en est de même du ג qui est l'image du chameau, dit גמל; du ד, l'image de l'arbre à branche, placé près du puits pour en puiser l'eau, et qu'on nomma דלת. Le ו représente un clou, dit ו, le כ le creux de la main, qu'on nomma כף, le ע est l'image du visage avec ses yeux, qui avaient le nom עיני; le ש est originairement une grosse dent, dite שן.

Ligne 1674 = D 210 – ouvrage | I.e. *Lettre sur la sculpture*.

Ligne 1681 = D 211 – rapport | Note (24) de l'éditeur Meyboom :

C'est pourquoi l'étude des sciences mathématiques est d'une haute importance, parcequ'elle enseigne à envisager les rapports mutuels des objets.

Ligne 1715–1716 = D 215 – un autre science voisine | Ce qu'on a en vue c'est l'accouplement de la physique d'un ton philosophique avec l'atomisme (développé par Démocrite), avec la médecine (Hippocrate), les mathématiques (Platon) et le mécanisme (Archimède). Voir aussi l. 1767ss.

Ligne 1854 = D 234 – Dieu | Note (25) de l'éditeur Meyboom :

Voyez ce que j'ai noté par rapport à cette doctrine dans ma commentatio theol. phil. p. 155 etc. [= L.S.P. Meyboom, *Commentatio theologico-philosophia de Francisci Hemsterhusii meritis in philosophiae loco de Deo hominisque cum Deo conjunctione explicando* (Groningae, 1840)].

Ligne 1874 = D 236 – Sybarites | Sybaris: une colonie grecque dans le sud de l'Italie, sur la Golfe de Tarente. Dans le sixième siècle (avant J.-C.) la prospérité

de la ville fut telle, que sa richesse passa en proverbe, et ses citoyens furent identifiés au luxe et à l'avidité de jouissances.

Ligne 1877 = D 237 – Juvenal | Juvenal / Juvenalis (v. 62–142), poète latin de poèmes satyriques. Son style n'était pas doux comme celui d'Horace, mais plutôt avec sarcasme et pessimisme.

Ligne 2022 – *Éclaircissement* (*d) – s'Gravesande | Willem Jacob 's Gravesande (1688–1742), philosophe et physicien néerlandais, professeur à l'université de Leyde depuis 1717. Il anima ses cours avec des expériences, et fut un partisan important des idées de Newton, aussi bien dans ses propres publications. Il est possible que Hemsterhuis a suivi des cours chez lui après que son père Tiberius fut nommé professeur à Leyde et que la famille y déménagea. Dans ce cas il se pourrait qu'il s'agit de notes de cours. Toutefois, le *Bibliotheca hemsterhusiana* ne fait pas mention d'un tel manuscrit. – Voir: G.J. 's Gravesande, « Essais de métaphysique », *Œuvres philosophiques et mathématiques*, éd. par J.N.S. Allamand, II (Amsterdam, 1774), p. 193.

Ligne 2082 – *Éclaircissement* (*h) – Si on raisonnoit de cette façon | Voir commentaire *Sophyle*, l. 627.

Ligne 2222–2223 – *Éclaircissement* (*h) – Ergo ... relinqui | Lucrèce / Lucretius, *De rerum natura*, I.445–446 :

Donc en dehors du vide et de la matière il ne peut rester de place, dans la série des choses, à une troisième état (trad. Alfred Ernout, 1935).

Ligne 2238–2239 – *Éclaircissement* (*j) – εἴτε ... ἐσώθησαν | Aristote / Aristoteles, *Politica*, 1269a 5 :

... soit ceux sortis du sein de la terre, soit ceux échappés à la calamité générale de l'espèce humaine (trad. Charles Million, 1833).

5 Description philosophique du caractère de feu Mr. F. Fagel

Ligne 3–5 = E 1 – Diva ... latentem | Stace / Statius, *Achilleis*, 1.3–5. Scyro est une île dans la mer Egée, le héros c'est Achille bien entendu.

Déesse ... permets-moi de parcourir – c'est mon ardent désir – toute la vie du héros, de l'arracher à sa vie clandestine de Scyros. (trad. Jean Méheust, 1971).

Ligne 31 = E 6 – François Fagel | Né à La Haye le 11 septembre 1740, mort à La Haye le 28 août 1773. Pour la famille Fagel, voir N.M. Japikse, *Het archief van de familie Fagel* ('s-Gravenhage, 1964), notamment p. XXV–XXVI; et *Nederland's adelsboek*, LXXXII (1992), pp. 326–333.

Ligne 36 = E 7 – un homme d'un grand savoir | I.e. Frederik Salomon Tavel.

Ligne 38 = E 7 – l'Université de Leide | Le jeune François Fagel s'inscrit à l'Université de Leyde en septembre 1754 et termina ses études avec une promotion juridique le 23 juillet 1759 (*Specimen juris publici inauguralis de guarantia foederum*), convenant à sa carrière prédestinée.

Ligne 39 = E 7 – ses voyages | «Journal du voyage» conservé en manuscrit dans l'archive de la famille Fagel, Nationaal Archief, La Haye, numéros d'inventaire no. 162 et 163–164.

Ligne 40 = E 7 – son père | Le père Hendrik Fagel (1706–1790) fut d'abord commis et à partir de 1742 greffier des Etats Généraux à La Haye. Le fils François Fagel fut autorisé en 1762 à assister son père dans le greffe, en 1766 il fut nommé co-greffier. Voir l'introduction, et: Japikse, *o.c.*, p. XXIV–XXV.

Ligne 196 = E 27 – Mlle. Boreel | François Fagel épousa en 1764 Anna Maria Boreel (1739–1781).

Ligne 196 = E 27 – Mr. Boreel | Jacob Boreel (1711–1778), ambassadeur de la République à Londres 1761–1762.

Ligne 198 = E 27 – quatre fils et deux filles | A savoir: Hendrik (1765–1838), Jacob (1766–1835), François Willem (1768–1856), Agnes Margaretha (1770–1840), Robert (1771–1856), Catharina Anna (1772–1825); presque cinq mois après la mort de son père un cinquième fils naquit: Willem Hendrik Jacob (1774–1822). Voir: Japikse, *o.c.*, p. XXVII–XXXI.

6 Sophyle ou de la philosophie

Ligne 2–5 = F [1] – Te dea ... coelum | Lucrèce / Lucretius, *De rerum natura*, 1.6–9:

Devant toi, ô Déesse, à ton approche s'enfuient les vents, se dissipent les nuages;
sous tes pas la terre industrielle parsème les plus douces fleurs, les plaines des mers

te sourient, et le ciel apaisé resplendit tout inondé de lumière. (trad. Alfred Ernout, 1935).

Ligne 82 = F 11 – soyions | Remarquable: un subjonctif trop correct. Dans la suite on trouve quatre fois le « ayions » semblable. Dans le manuscrit-*g* et chez Jansen, Van de Weyer et Meyboom tous ces cinq cas des subjonctifs ont été mis en forme correcte. Est-ce que cela indique l'apport d'un secrétaire qui préparait le texte pour l'impression? Voir aussi le commentaire sur *Lettre sur l'homme*, l. 300.

Ligne 87 = F 12 – Minerve ... Séraphins | Minerva est l'équivalent latin / romain d'Athéna, la déesse grecque de la sagesse. – Les séraphins sont des anges.

Ligne 149 = F 19 – je sens ... par conséquent je suis | Hemsterhuis débite ici une variation sur l'expression fameuse de Descartes dans son *Discours de la méthode*, 4^{me} partie: « je pense, donc je suis » (*cogito ergo sum*), mais en ajoutant quand même formellement: « ainsi je suis passif ».

Ligne 257–258 = F 32 – Vaucanson | L'ingénieur français Jacques de Vaucanson (1709–1782) avait construit en 1738 un canard qui semblait pouvoir manger et digérer de la nourriture.

Ligne 325 = F 41 – Saladin | Nom occidental du premier sultan († 1193) de l'Égypte et de la Syrie, capitaine légendaire qui réussit à s'emparer de Jérusalem sur les croisés en 1187.

Ligne 326 = F 41 – Cestius ... Pompée | Il n'est pas clair qui sont Cestius et Pompée / Pompeius: les deux noms sont connus comme noms de familles romains (*gens*). – Le manuscrit-*g* seul donne ici le nom Cassius. La traduction que publia Ploos van Amstel du *Sophyle* (*Aristeus: of, samenspraak tusschen Aristeus, en Diocles, over de wysbegeerte*, p. 28) fait aussi mention de Cassius. Dans ce cas il se peut qu'il s'agisse de Gaius Cassius Longinus, sénateur romain, contemporain de Gnaeus Pompeius Magnus (106–48 avant J.-C.), général et homme politique de la République Romaine.

Ligne 493–494 = F 61 – le discours de notre ami | *Lettre sur l'homme et ses rapports*, dont il a été repris une citation étendue: l. 276–308 = D 35–39, i.e. *Sophyle*, l. 500–532 = F 62–65.

Ligne 546 = F 67 – de notre esprit | Note de l'éditeur Meyboom :

Nous avons vu plus haut que la faute ne reside pas seulement dans les bornes naturelles de l'esprit, mais aussi dans le raisonnement, qui contient un sophisme. Voyez *Lettre sur l'homme et ces [sic] rapports*, [Meyboom, t. I] p. 94 [= D 40].

Ligne 568 = F 69–71 – idée | Voyez la lettre de Hemsterhuis à la princesse de Gallitzin de 13 juillet 1784 (*Ma toute chère Diotime* 1784, lettre 5.54) :

Ma chère Diotime, vous avez dit une chose qui m'a fait beaucoup de plaisir, parcequ'elle m'a fait remarquer que les pages 69, 70 et 71 du Sophyle, où Eutyphron traite du mot idée, demanderoient plus de detail, ce qui donneroit si je ne me trompe une toute autre force à la demonstration de l'action de l'ame sur le corps. Votre passage finit ainsi : Lorsque vous prononcez ce mot côté, asseurement par votre nature même, vous ne sçauriez avoir qu'une idée vague dans la tête. Je vous repond : Oui, idée vague, mais pas perception vague. Je n'entrerais pas ici dans un detail, mais provisionnellement je vous propose s'il ne seroit pas utile de remarquer en psychologie cette verité, à mon avis incontestable, que l'ame est affectée distinctement de trois manieres differentes : 1° par la sensation, qui tient à l'organe moral, 2° par l'idée qui tient à l'imagination, et 3° par la perception qui tient à l'intellect. Par la sensation, j'aime, je haï, je souffre, je joue. Par l'idée, je possède l'image d'êtres existants ou possibles. Par la perception, je saisi les rapports entre les idées et entre les sensations.

Enfin, que ces trois especes d'affections de l'ame sont susceptibles du même degré de clarté et de conviction parfaite. (Je ne parle pas ici d'une quatrieme affection de l'ame qui tient à la velleïté, c'est à dire lorsque l'ame veut, et s'affecte elle même par sa force de vouloir.)

Après ceci, il me semble, lorsque je dis : le nerf a un côté commun avec l'ame, que nonobstant que ce mot côté soit un signe qui tient uniquement au physique et au sensible, il exprime ici un rapport actuel : une maniere d'être reciproque entre l'ame et le nêrf, et qui ne me donne pas une idée dans l'imagination (ce qui est impossible), mais une perception dans l'intellect, qui par sa clarté ou par la force et la precision de son empreinte vaut bien l'idée de l'objet physique le plus eclatant et le plus déterminé.

Si je disois le nêrf a entre autres choses une homogeneïté avec l'ame, quoique le mot homogeneïté soit un signe d'une tout autre nature que le mot côté, la meme perception distincte en resulte.

Je ne veux pas pousser ces reflexions plus loin pour le moment, puisque je veux suivre toujours une leçon que l'experience m'a donnée, et que je voudrois donner à toute tête pensante, sçavoir, qu'au moment qu'une matiere abstraite demande un effort excessif, il faut cesser. Rien n'est plus beau qu'une ame qui sçait tenir la bride à son intellect, de telle façon que cet intellect se croit presque toujours libre.

Je vous supplie, ma Diotime, par curiosité, de vouloir me dire uniment, si vous ne crojez pas que tout ce bavardage seroit du vrai galimathias pour tout autre lecteur. Si cela l'étoit pour vous, je vous jure que cela ne tiendrait pas à la clarté de mes idées, de mes perceptions, ou de mes sensations, mais à la difficulté infinie de s'exprimer dans ces matières: difficulté où nous devons tâcher de subvenir un jour, par quelque moien jusqu'ici inconnu.

Ligne 619–621 = F 75s – Je ne ferai d'autre raisonnement ... opinion d'autrui. | Cela s'entend comme une confession de la méthode utilisée par Hemsterhuis.

Ligne 627 = F 76 – Si on raisonnoit de cette façon | Ici commence un long passage que Hemsterhuis a utilisé déjà deux fois plus tôt, les deux cependant seulement dans des manuscrits. Le passage comporte quatre parties. Les trois premières parties du passage semblent être empruntées à l'*Éclaircissement* – notre indication (*h) – joint à l'*Homme et ses rapports*. En plus ces trois (premières) parties, élargies d'une quatrième, se retrouvent dans le manuscrit avec notre sigle-h (Leyde, Bibliothèque universitaire, BPL 2048). Ce manuscrit de Leyde comporte un texte plus étendu que le seul passage du *Sophyle* et a été édité par Petry dans *Wijsgerige werken* (2001). Les passages en parallèle sont:

Sophyle l. 627–669; F 76,17–82,7 = *Éclairc.* 2082–2133 = P 140,8–142,14

Sophyle l. 675–699; F 83,1–85,17 = *Éclairc.* 2152–2177 = P 142,28–144,10

Sophyle l. 721–757; F 88,14–93,8 = *Éclairc.* 2183–2218 = P 144,14–146,7

Sophyle l. 760–781; F 93,14–96,2 = pas dans *Éclairc.* = P 150,1–150,23

Dans le manuscrit-h et chez Petry ces passages sont partiellement des subdivisions à deux tractations indépendantes: les trois premières parties de passage de *Sur l'immatériel* et la quatrième de *Suite au traité sur l'immatériel*.

Les deux autres versions de texte s'écartent substantiellement du texte du *Sophyle*. Elles manquent la structure de dialogue telle maniée dans le *Sophyle*, elles ont un propre début et une propre clôture et contiennent des parties de texte qui n'ont pas été reprises dans le *Sophyle* ou en déviennent autrement très fortement.

Il s'agit dans les deux cas de textes indépendants qui au moment de leur création ne furent pas destinés comme des accessoires ou des pré-études du dialogue ultérieur. Autrement dit: en tant que 'versions' ils sont détachés du *Sophyle*. C'est pour cette raison que leurs variantes de texte n'ont pas été reprises (avec quelques exceptions) dans l'apparat critique.

Cependant on peut conclure du double ré-usage que Hemsterhuis attachait une grande importance à ce passage du *Sophyle* (l. 627–798).

Veuillez comparer pour un cas similaire d'une pré-phase le commentaire ci-dessous chez *Simon*, l. 760.

Ligne 706 = F 86 – la pyramide de Rhodopé | Rhodope (Rhodopis, Ῥοδῶπις), courtisane grecque du ^{vi}e siècle avant J.-C. Selon un récit apocryphe elle fit construire une des pyramides de Gizeh par ses amants.

Ligne 707 = F 86 – le tombeau de Mausole | Mausolus (Μαύσωλος) satrape persan (gouverneur d'une province), régna de 377–353 avant J.-C. Après sa mort, un mausolée pour l'urne avec ses cendres fut construit par sa veuve Artemisa, considéré comme une des sept merveilles classiques du monde.

Ligne 774 = F 95 – il a été prouvé tantôt | *Sophyle* l. 717–757.

Ligne 777 = F 95 – façons | Dans le passage des lignes 760 à 781 Hemsterhuis se sert sans cesse de trois mots: qualités, modifications et manières. Une version antérieure de ce passage a été conservée, *Suite au Traité sur l'immatériel*, et là Hemsterhuis emploie le trio: qualités, modifications et façons. Il semble qu'à l'impression on a oublié une fois la substitution de façons par manières.

Ligne 788 = F 96 – Les Automates de Huygens ou d'Orrery | Christiaan Huygens (1629–1695). – Charles Boyle (1676–1731), quatrième comte d'Orrery.

Ligne 812 = F 99 – Socrate ... mon guide | Le manuscrit-*g* de Ploos van Amstel donne ici l'extravagant «Socrate ... Dieu tutelaire». Cependant la traduction que publia Ploos van Amstel approche mieux le texte original: «Socrates ... myn Geleider [mon guide]» (*Aristeus: of, samenspraak tusschen Aristeus, en Diocles, over de wysbegeerte* (1778), p. 60).

7 Aristée ou de la divinité

Ligne 2 = G I – Ἀν γνῶς τί ἐστὶ Θεὸς, ἡδίων ἔσθῃ. | La devise a été empruntée d'un fragment de l'auteur de comédies grec Philémon, cependant adapté. L'original dit: Ἄν γνῶς τί ἐστὶ ἄνθρωπος εὐδαίμων ἔσθῃ. En traduction, par Philémon: «Si vous savez ce que c'est qu'un homme, vous connaîtrez beaucoup de bonheur», par Hemsterhuis: «Si vous savez ce que c'est qu'un dieu, cela vous procurera beaucoup d'agrément». – H. Grotius & J. Clericus (éd.), *Menandri et Philemonis reliquiae* (Amstelodami, 1712), p. 358 (*Bibl. Hemst.* p. 216, lh 117).

Ligne 5 = G III – l'éditeur | Note (1) de l'éditeur Meyboom:

Les avertissemens de l'éditeur qui précèdent la *Lettre sur la Sculpture* et celle sur les *Désirs* sont du premier éditeur; ceux que l'on trouve devant la *lettre sur l'Homme* et

ses Rapports, et devant les dialogues *Aristée* et *Simon*, ont pour auteur M. Hemsterhuis. Les notes, soussignées : *notes de l'éditeur*, sont de l'éditeur actuel.

Ligne 10 = G IV – Andros | Une des îles des Cyclades dans la mer Egée, appartenant à l'époque à l'Empire Ottoman, occupée en 1770–1774 par une flotte russe.

Ligne 29 = G VII – Démétrius de Phalere | Demetrios Phalereus (Δημήτριος Φαληρέυς; env. 350–283 avant J.-C.) fut un intellectuel, écrivain, orateur et homme politique athénien, couronné de succès.

Ligne 30 = G VII – Protogene | Voir ci-dessous, commentaire à la l. 260–261.

Ligne 32 = G VII – la guerre Lamiaque | Une guerre (323–322 avant J.-C.) en Grèce entre Athènes et ses cités alliées sur le continent grec et la Macédoine. Cela fut la dernière guerre dans laquelle Athènes jouait un rôle central.

Ligne 41 = G XI – Diotime | Diotima (en grec : Διοτίμα) fut une prêtresse et une prophétesse qui joue un rôle important dans le *Symposium* de Platon. Elle est le seul personnage féminin dans les dialogues de Platon, non pas comme une interlocutrice directe, mais plutôt comme une visionnaire qui donne des idées en dehors du dialogue proprement dit.

Ligne 41 = G IX – Note (*1) – Ἱερὰ καὶ σοφωτάτη Διοτίμα | La traduction : Sainte et très sage Diotime.

Ligne 53 = G 2 – Regardez | Ce dessin d'un ver et d'un insecte était inclus dans une lettre de Hemsterhuis à la princesse : *Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.2, sans date; voir p. 720. Hemsterhuis dessina ce ver tortillant si dramatiquement, que ce petit champ de bataille fait penser involontairement au groupe de statues de Laocoon qui combat les serpents de mer, au musée Pio-Clementino, au Vatican.

Ligne 90 = G 6 – Pélasges | Pelasgi (en grec : Πελασγοί) est le nom donné par les Grecs anciens aux premiers habitants de la Grèce, avant les grandes invasions achéennes, éoliennes et ioniennes.

Ligne 153 = G 14 – temps | Note (2) de l'éditeur Meyboom :

Voyez *Lettre sur la sculpture*, Tom. I, p. 17 etc.

Ligne 176 = G 17 – en général | Note (3) de l'éditeur Meyboom :

M. Hemsterhuis a distingué plus haut entre des *idées primitives*, qui représentent



ILL. 7 *Le combat entre un ver de terre et un insecte noir; dessin de Hemsterhuis, sans date (1779)*

GALLITZIN NACHLAß, UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK
MÜNSTER, KAPSEL 19

un seul objet, et entre des *idées de rapport*, qui représentent les rapports entre plusieurs objets. Fidèle à ce principe, on pourrait dire: *l'ordre* n'est pas une idée primitive, représentant un objet; mais c'est une idée de rapport, signifiant le rapport d'une masse d'objets, dans leurs rapports mutuels, avec l'ame de l'homme. L'idée *d'ordre* appartient donc à une troisième classe d'idées:

- 1°. idées d'un seul objet: *arbre, pierre*.
- 2°. idées d'un rapport entre deux objets: *partie, cause, distance*.
- 3°. idées du rapport des rapports entre les objets avec l'ame: *ordre, beauté, harmonie, perfection*.
Pour compléter la série, il faut ajouter une
- 4°. classe, idées du rapport d'un objet avec l'ame: *plaisir, vérité*.

Ligne 180 = G 18 – *Note* (*3) – Propylées | Les Propylées c'est le nom de l'entrée d'un sanctuaire ou autre bâtiment important. L'entrée monumentale de l'Acropole à Athènes fut construite par l'architecte Mnesicles (Μνησικλης) d'après les ordres de Périclès entre 437 et 432 avant J.-C.

Ligne 187 = G 19 – Paros | Une île de la mer Égée. Elle se trouve à l'ouest de Naxos dans l'archipel des Cyclades. Paros doit une partie de sa célébrité à son marbre, le plus translucide au monde, qui a servi à la réalisation de nombreux chefs-d'œuvre de la sculpture.

Ligne 259–260 = G 28 – Protogene ... Ialysys | Protogène / Protogenes (en grec Πρωτογένης; ive siècle avant J.-C.) fut un peintre grec renommé. Il avait travaillé pendant sept années à un portrait de grande ressemblance de Ialysus, le créateur mythologique d'une ville du même nom sur l'île de Rhodes, avec un chien à la bouche écumeuse.

Ligne 290 = G 32 – *Note* (*5) – Phidias | On considéra ce sculpteur (Φειδίας; Ve siècle avant J.-C.) comme un des plus grands artistes grecs.

Ligne 443 = G 51 – *Note* (*6) – ce Philosophe | Eudoxe de Cnide (Εύδοξος ὁ Κνίδιος, ive siècle avant J.-C.), élève de Platon et savant universel, excellent en mathématiques. Ses œuvres ont été perdues, mais on dit qu'Euclide et Archimède ont fait beaucoup d'emprunts.

Ligne 515 = G 60 – terre | *Note* (4) de l'éditeur Meyboom:

Nous pouvons, à la vérité, faire des mulets et des monstres; mais il est évident que l'homme ne pourra jamais changer les espèces sur la surface de la terre, puisqu'on

sait de science certaine, que les mulets et les monstres sont destitués de cette force organique, qui sert à la propagation des espèces. La nature se venge de tout effort contre nature.

Ligne 567 = G 67 – Thalès | Thalès de Milet / Thales Milesius (Θαλῆς; env. 625–v. 547 avant J.-C.) fut un des premiers philosophes présocratiques. Milet était une ville grecque dans l'Asie Mineure, actuellement la Turquie.

Ligne 568 = G 67 – Anaxagore | Anaxagoras (Ἀναξαγόρας; env. 500–428 avant J.-C.) était philosophe grec et il avait une école à Athènes. Périclès, Euripide et Socrate ont dû suivre ses cours.

Ligne 579 = G 68 – sang | Un anachronisme, puisque les Grecs anciens n'étaient pas encore au courant de la circulation du sang. Est-ce une adaptation à laquelle on vise dans l'« Avertissement de l'éditeur » (l. 12–16)? – à comparer note (*2).

Ligne 585 = G 69 – Note (*7) – Vulcain | Vulcanus est le nom latin pour le dieu grec du feu Hephaistos (Ἡφαίστος). D'après Homère / Homerus, *Iliade* / *Ilias*, XVIII, il forgea les armes d'Achille.

Ligne 586 = G 69 – servez | Note (5) de l'éditeur Meyboom:

Cependant la science de Lavater prouve assez, que l'ame coopère réellement à la formation du corps. Elle est comme l'habitant, qui se forme son habitation. Il nous semble que l'ame est également douée de la faculté de modifier son corps, que de celle de se modifier elle-même.

Ligne 601 = G 71 – activité | Note (6) de l'éditeur Meyboom:

On pourrait dire exactement la même chose du corps de l'homme. Les animalcules qui habitent les liqueurs du corps, se poursuivent, se haïssent, se déchirent entr'eux, et cependant l'ame se sert de ce corps assez bien.

Ligne 714 = G 85 – Oh manes d'Antiphile | Littéralement: « Oh, mânes de celui qui répond à l'amour ». – Antiphilus (Ἀντίφιλος) fut un peintre grec (IV^eme siècle avant J.-C.), avec une préférence pour les tableaux de genre et les caricatures.

Ligne 717 = G 85 – Palinure | Palinurus, le barreur qui transporta l'héros Aeneas de Troie à l'Italie. – Virgile / Vergilius, *Aeneis*, VI.

Ligne 755 = G 90 – Pygmalion | Voir ci-dessus, commentaire à la *Lettre sur les désirs*, l. 338.

Ligne 780 = G 93 – Corinthe | Dans cette ville du Péloponnèse il se trouva un temple, dédié à la déesse Vénus / Aphrodite, avec de nombreux esclaves qui se prostituaient pour la déesse.

Ligne 783 = G 93 – Sicyone | Ville près de Corinthe.

Ligne 783 = G 93 – Philarete | Littéralement: elle qui aime la vertu.

Ligne 855 = G 102 – réponse | Note (7) de l'éditeur Meyboom:

Voyez *Lettre s[ur] l'h[omme]* etc., Tom. I, p. 113 etc.

Ligne 887 = G 106 – Note (*8) – Diodore de Sicile ... Agatharchides ... Photius | Diodore de Sicile / Diodorus Siculus était un historien grec (I^e siècle avant J.-C.). – Agatharchides Cnidius ou Agatharchus était un historien et géographe grec (I^{er} siècle avant J.-C.). Ses œuvres n'ont pas été transmises, mais Diodore et Photius y renvoient. – Photius I (v. 810–v. 893) fut patriarche de Constantinople de 858 à 867 et de 877 à 886.

Ligne 887 = G 106 – Note (*8) – Troglodytes ... Ichthyophages | Troglodytes (littéralement: habitants de grottes) et Ichthyophages (litt.: piscivores) sont des peuples en Éthiopie, décrits par Diodore / Diodorus, *Bibliotheca historica*, III.7–8 resp. III.17, et par Photius, *Bibliotheca*, 213 resp. 250.

Ligne 892 = G 107s – Note (*9) – quatre facultés distinctes | Le mot « trèfle » n'est pas employé ici, mais dans la correspondance la connexion de ces quatre qualités de base du caractère est souvent désignée par la figure du trèfle à quatre feuilles. Voir: Irmgard Niehaus, 'Die Psychologie der Seelenvermögen als « Wissenschaft der Glückseligkeit »', dans: Petra Schulz & Erpho Bell (éd.), *Amalia Fürstin von Gallitzin (1748–1806). Meine Seele ist auf der Spitze meiner Feder. Ausstellung zum 250. Geburtstag in der Universitäts- und Landesbibliothek Münster vom 28. August bis zum 2. Oktober 1998* (Münster: Ardey-Verlag, 1998), pp. 84–91; Fresco (éd.), *Lettres de Socrate à Diotime*, pp. 147–149, 189.

Ligne 892 = G 109 – Note (*9) – précepte | Il est remarquable, et caractéristique pour Hemsterhuis, qu'il ne renvoie pas du tout ici au commandement chrétien de l'amour ou à la Bible.

Ligne 1006 = G 123 – Penthée ... Ajax | Deux exemples de la folie. – Penthée / Pentheus (Πενθεύς) fut le roi mythique de Thèbes qui s'opposait contre l'introduction du culte de Dionysos / Bacchus dans sa ville. Puis le dieu Dionysos se vengea : Penthée fut déchiré 'en extase Bacchique' par sa propre mère et d'autres bacchants, en lui tenant pour un animal sauvage. – Ajax fut un héros grec pendant la guerre de Troie, comme décrit par Homère / Homerus dans l'*Iliade*. Il se brouillait avec Ulysse au sujet de l'armure d'Achille, et dans un accès de folie il attaqua un troupeau de moutons, après quoi ayant honte, il se suicida.

Ligne 1012 = G 124 – Ulysse | Odysseus (Ὀδυσσεύς), un héros grec pendant la guerre de Troie ; il avait la réputation d'être astucieux.

Ligne 1054 = G 129 – Aristide | Aristides (Ἀριστείδης, 550–467 avant J.-C.), dit le Juste, fut un homme politique athénien à l'époque des Guerres Persanes.

Ligne 1066 = G 130 – Phalaris | Un tyran d'Agrigentum en Sicile (vime siècle avant J.-C.), connu pour sa cruauté.

Ligne 1090 = G 133 – Eryximaque le Médecin | Erixymachus (Ἐρυξιμαχος), personnage du *Symposium* de Platon : il y tient un éloge d'Eros, l'amour du point de vue froidement scientifique.

Ligne 1092 = G 133 – Isthme | Les Jeux isthmiques sont des jeux publics organisés à l'isthme de Corinthe entre les cités grecques antiques. Ces Jeux se firent biannuellement, à l'honneur du dieu Poséidon.

Ligne 1094 = G 134 – Neptune | Neptune / Neptunus, le dieu de la mer, qui correspond au dieu grec Poséidon.

Ligne 1131 = G 138 – Aréopage | L'Aréopage est une colline au nord-ouest de l'Acropole / Acropolis. Le tribunal principal de ce nom dans l'ancien Athènes y siégeait.

Ligne 1146 = G 140 – Cécrops | Cécrops (Κέκροψ) est le fondateur mythique d'Athènes, premier roi légendaire d'Attique, et réputé pour sa justice.

Ligne 1150 = G 140 – Solon | Solon d'Athènes (Σόλων; env. 640–560 avant J.-C.) est le poète athénien le plus ancien connu et un leader politique légendaire.

Ligne 1172 = G 143 – fils de Tydée | I.e. Diomède / Diomedes (Διομήδης), roi d'Argos, un des héros principaux grecs pendant la guerre de Troie.

Ligne 1173 = G 143 – Thersite | Chez Homère Thersite / Thersites (en grec: Θερσίτης) est un personnage difforme, médisant et rancunier; *Iliade* / *Ilias*, II.212SS.

Ligne 1233 = G 151 – Othryade | Othryades (Ὀθρυάδης): soldat de Sparte qui gravement blessé après une bataille perdue fut le seul survivant. Après que les vainqueurs aient quitté le champ de bataille il revendiqua la victoire (comme cela a été indiqué par Hemsterhuis) et il se tua.

Ligne 1247 = G 153 – Anytus ... Mélitus | Anytus (Ἄνυτος) et Mélétos / Meletus (Μέλητος), deux chefs de file politiques dans le procès contre Socrate.

Ligne 1255 = G 154 – Rhadamante | Rhadamanthys (Ῥαδάμανθυς) fut un bon roi équitable en Crète; après sa mort il fut assigné par Jupiter / Zeus comme juge aux Enfers.

Ligne 1255 = G 154 – Tantale | Exemple d'un tourment éternel, une punition infligée par les dieux: Tantalus (Τάνταλος) debout dans l'eau jusqu'à son menton, mais dès qu'il essayait de boire, l'eau reculait.

Ligne 1261 = G 155 – Note (*10) – Criton | Platon, *Crito*, 44b; avec un renvoi à Homère / Homerus, *Iliade* / *Ilias*, IX.363.

Ligne 1268 = G 156 – Pélopidès | Dans la mythologie grecque, Pélops (Πέλως), fils de Tantalus, tua son complice après avoir réussi un acte de sabotage; celui-là trouva encore moyen de maudire Pélops et sa postérité.

Ligne 1274 = G 157 – Hécube | Hécube / Hecuba (en grec: Ἑκάβη) fut l'épouse du roi Priam / Priamus; elle perdit son époux et ses enfants dans la guerre de Troie.

Ligne 1278 = G 157 – Oedipe | Oedipus (Οἰδίπους) tua son père et épousa sa mère sans le savoir. Lorsqu'il se rendit compte de tout cela, il se creva les yeux.

Ligne 1284 = G 158 – Note (*11) – Hécube | Euripide / Euripides, *Hecuba*, 488–491. Le passage en question a été cité déjà par Hemsterhuis dans sa *Lettre sur la sculpture*, remarque (*b).

[Zeus! Que dire?] Ouvres-tu l'oeil sur les humains? Ou t'en fait-on en vain le renom illusoire, et est-ce le hasard qui partout veille sur les mortels? (trad. Louis Mériquier, 1927).

Ligne 1289 = G 159 – mouvement | Note (8) de l'éditeur Meyboom:

Voyez [*Lettre sur l'homme etc.*] Tom. I, pag. 92 suivv.

Ligne 1317 = G 162 – Biophile | Personne inconnue. Le nom dit littéralement: celui qui aime la vie.

Ligne 1320 = G 162s – Note (*12) – Lamia ... Antipater ... Léosthène ... Antiphile | Concernant la guerre lamiaque: voir ci-dessus, l. 42. – Antipater: un général macédonien. – Leosthenus fut un général d'Athènes; Antiphilus lui succéda.

Ligne 1339 = G 165 – Simonide | Simonides (env. 556–468 avant J.-C.) fut un poète lyrique grec, fameux de sa mnémotechnique rhétorique. Cicéron / Cicero, *De natura deorum*, 1.22, transmet l'anecdote suivante sur lui:

Si tu me demandais ce qu'est un dieu ou quel il est, je suivrais l'exemple de Simonide: Hiéron, tyran de Syracuse, lui ayant posé précisément la même question, il sollicita un jour de réflexion, le lendemain deux jours et quand il eut ainsi à plusieurs reprises doublé le temps qu'il déclarait nécessaire à la recherche, Hiéron, surpris, finit par lui demander l'explication de tous ces retards: C'est, dit-il, que plus j'y pense, plus la question me paraît obscure. (trad. Charles Appuhn, 1935).

Ligne 1356–1357 = G 167 – Olympe ... Tenare ... Achéron | L'Olympe est le point culminant des montagnes de la Grèce, non loin de la côte près de Thessalonique, et la résidence des dieux dans la mythologie des Grecs. – Cap Ténare forme le point le plus au sud du Péloponnèse. – L'Achéron est un fleuve dans le nord-ouest de la Grèce et, dans la mythologie, un des fleuves des Enfers.

Ligne 1410–1412 = G 174 – Aornos ... le Macédonien | Montagne au Pakistan, où Alexandre le Grand remporta sa dernière victoire en l'hiver 327–326 avant J.-C. Selon la légende Aornos était une grande barrière qui résista à l'assaut d'Hercule, mais s'inclina devant Alexandre le Grand, dit «le Macédonien».

Ligne 1454–1455 = G 180 – Alcide ... Cerbere | Alcides: aussi connu comme Hercule alias Heracles. – Cerbère: dans la mythologie grecque un chien monstrueux à trois têtes, gardien des Enfers et qui fut enlevé par Hercule.

Ligne 1459 = G 181 – Note (*13) – Iliade | Homère / Homerus, *Ilias*, IV.127–140.

Ligne 1460 = G 181 – *Note* (*14) – panique | Voir: Hérodote / Herodotus, *Historia*, VI.105 et 113.

Ligne 1468 = G 183 – *Note* (*15) – Simonide | Sur Simonides: voir ci-dessus, l. 1339. L'anecdote en question se trouve chez Cicéron / Cicero, *De oratore*, II.86, et chez Quintilien / Quintilianus, *Institutio oratoria*, XI.2.1188.

Ligne 1486 = G 185 – fils de Latone | Latona était la mère d'Apollon, le dieu grec du chant, de la musique et de la poésie.

Ligne 1487 = G 185 – connois-toi toi-même | Cet aphorisme grec (γνῶθι σεαυτόν) était une inscription sur le temple d'Apollon à Delphes, selon l'écrivain grec Pausanias.

Ligne 1568 = G 196 – Pythie | Pythia (Πυθία): nom d'une prêtresse d'oracle dans le sanctuaire d'Apollon Pythios à Delphes. Entrée en transe elle transmettait ce que les dieux avaient à dire.

Ligne 1571 = G 196 – *Note* (*16) – θείον | Plutarque / Plutarchus, *Moralia*, VIII.2, 718d:

... cet organe spirituel, qui seule permet de contempler le divin. (trad. Françoise Frazier et Jean Sirinelli, 1996).

Ligne 1574–1576 = G 197 – Sésostris ... Thémistocle ... Epaminondas ... Timoléon | Sésostris, pharaon égyptien légendaire, conquiert en tant que général de vastes parties de l'Europe et de l'Asie. – Thémistocle (528–462 avant J.-C.) homme politique d'Athènes. – Epaminondas (418–362 av. J.-C.) le plus important homme politique de Thèbes. – Timoléon, un homme politique grec (env. 411–337 avant J.-C.).

Ligne 1584 = G 198 – *Note* (*17) – retraite | Platon, *Symposium*, 220d–221c.

Ligne 1585 = G 198 – *Note* (*18) – Epaminondas ... Leuctres ... Mantinée | Sur Epaminondas: voir ci-dessus l. 1575–1577. – La bataille de Leuctres eut lieu en 371 avant J.-C., celle sur la plaine de Mantinée en 362 avant J.-C.

Ligne 1586 = G 199 – le fils de Philippe | I.e. Alexandre le Grand.

Ligne 1600 = G 200 – Eole | Dans la mythologie grecque, Eole / Aeolus est le maître et le régisseur des vents.

Ligne 1607 = G 201 – Note (*19) – Homere ... Flamsteed | Homère / Homerus, *Odysseia*, v.272–273. – John Flamsteed, *Historia coelestis Britannicae* (Londini, 1725) (= *Bibl. Hemst.* fol. 178) sur Arcturus dans t. III, « Prolegomena », pp. 138–140, avec un renvoi à Johann Bayer, *Uranologia* (pas dans *Bibl. Hemst.*); puis des propres perceptions dans t. I p. 60 et dans t. III table I p. 50, et des observations d'autrui dans t. III table II, parmi lesquelles de Ptolomée, p. 4.

Ligne 1634–1635 = G 205 – Alphée ... Arethuse | Alphée / Alpheus fut une divinisation de la rivière de ce nom du Péloponnèse. Il tomba amoureux de la nymphe Aréthuse et la poursuivit jusqu'en Sicile, où la déesse Diane / Artémis la transforma en une source. Ensuite Alphée mêla ses eaux avec les siennes.

Ligne 1650 = G 207 – Séleucides | Rois de l'Empire Séleucide, vivant de 311 à 63 avant J.-C. Voir ci-dessus, commentaire à la *Lettre sur une pierre antique*, l. 29.

Ligne 1660 = G 208 – Voyez un aigle | Renvoi à la l. 1599ss.

8 Simon ou des facultés de l'ame

Au point de vue de construction le *Simon* est le plus complexe des dialogues de Hemsterhuis. Il s'agit d'un dialogue en trois niveaux. Le premier niveau consiste en une introduction brève, formée par un dialogue entre Simon et Hipponicus, dans lequel Simon se rappelle un dialogue de Socrate avec des autres. Dans ce deuxième dialogue Socrate est l'interlocuteur principal. Ce deuxième niveau offre à son tour le cadre pour deux grands exposés de la part de Socrate, à savoir le récit du Scyth et le discours de Diotime. Tout cela est précédé par un avertissement de l'éditeur, qui sert d'introduction pour le lecteur, en faisant référence à la Grèce Antique, où le tout se déroule.

Les interlocuteurs de Socrate dans le deuxième dialogue, celui du milieu, sont des contemporains de Socrate dans l'Athènes du Ve siècle av. J.-C. :

- Agathon (en grec ancien Ἀγάθων) était un poète tragique grec
- Aristophane (Ἀριστοφάνης, env. 446–env. 386 avant J.-C.) était un poète et auteur de comédies. Dans sa pièce *Les Nuées* (*Nubes*; Νεφέλαι) il se moque de Socrate, en le dépeignant comme un sophiste, flottant sur les nuages, et peu pratique.
- Cebes de Thèbe (Κέβης; env. 430–env. 350 avant J.-C.) était philosophe, disciple de Socrate.

- Damon (Δάμων), expert en musique.
- Mnésarque = Mnesarchus (Μνήσαρχος) peut-être le fils de Pythagore, Hemsterhuis en fait un sculpteur.

Ligne 2–4 = M II 77 – Ταῦτά ... φύσεως | *Carmen aureum Pythagoreorum*, l. 46–48. – Hemsterhuis dans une lettre à la princesse, datée du 28 janvier 1780 (*Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.9) :

L'épigraphie du Simon se doit traduire ainsi. 'Ces choses (ou bien) l'étude de ces choses vous mettroit dans le sentier de la vertu divine. Je vous le jure par celui qui a donné à nos ames la quadruple source d'une nature éternelle.' Ce sont des vers de Saint Pytagore lui même. Vous sentirez aisement l'application. Adieu, ma Diotime. Pour l'autel de Charmus, il existoit encore du temps des Antonins. Il étoit le premier des Atheniens qui dedia un autel à l'amour sublime.

Ligne 17–18 = M II 80 – 33 ... dialogues | Hemsterhuis écrit à ce sujet à la princesse Gallitzin le 6 février 1780 (*Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.11), avec son ironie caractéristique :

Je m'amuse à penser un peu. Quelques fois cela m'amuse, et souvent cela ennuie les autres. Avec tout cela, ma Diotime, je me sens encore quelques dialogues dans le ventre. J'ai à cette heure tous les titres des 33 dialogues que Simon avoit écrit, c'est tout ce qu'il nous en reste depuis plusieurs siècles. Je vous les enverrai et vous m'en choisirez quelqu'une que je veux faire renaitre tout à fait à l'Attique.

Ligne 19 = M II 80 – Diogene Laërce | Diogène Laërce / Diogenes Laertius, *Vitae philosophorum*, II.13.

Ligne 20–21 = M II 80 – aux mêmes Russes ... l'*Aristée* | Voir pour cela l'Avertissement de l'*Aristée*, commentaire à la l. 10.

Ligne 32 = M II 81 – inscription | Pausanias, *Descriptio Graeciae*, I.30.1.

Ligne 62 = M II 83 – la Protectrice de notre ville | Athéna, la déesse de la Sagesse.

Ligne 64 = M II 83 – l'expédition de Sicyle | Cette expédition, entreprise depuis Athènes en 415–413 avant J.-C. pendant la guerre du Peloponnèse, aboutit à un échec.

Ligne 108 = M II 85 – Prométhée | Prométhée / Prometheus (Προμηθεύς), un titan de la mythologie grecque, créa de l'argile l'homme, il déroba le feu sacré

aux dieux et le transmet aux hommes. Pour le punir de son orgueil, Jupiter / Zeus l'enchaîna pour l'éternité sur un mont dans le Caucase, où un aigle lui rongerait le foie tous les jours, lequel repoussait sans cesse la nuit.

Ligne 146 = M II 86 – le petit-fils | Prométhée serait le petit-fils d'Uranus (Οὐρανός, litt. Ciel) et Gaia (Γαῖα, litt. Terre).

Ligne 158 = M II 87 – Cléon | Politicien d'Athènes, Ve siècle avant J.-C., aux idées radicales-démocratiques, dépeint par ses adversaires comme démagogue.

Ligne 158 = M II 187 – Philocrate | Un chargé d'affaires d'Athènes, qui effectua la paix avec la Macédoine en 346 avant J.-C.

Ligne 164–165 = M II 87 – Théodore de Samos ... Epiée de Panope ... Phidias | Théodore / Theodorus (Θεόδωρος ο Σάμιος, vie siècle avant J.-C.), sculpteur et architecte de l'île grecque de Samos, qui aurait découvert la fonte de statues de bronze. – Epeiús (Ἐπειός), soldat grec qui construisit le cheval de bois, avec lequel les Grecs s'emparèrent de la ville de Troie. – Phidias, voir *Aristée* commentaire l. 290 note (*5).

Ligne 167 = M II 87 – Archiloquo | Archilochus (Ἀρχίλοχος) poète grec, surtout connu de ses satires en vers.

Ligne 185 = M II 88 – Nestor | Nestor (Νέστωρ Γερήνιος), roi de Pylos, honoré par Homère / Homerius pour sa sagesse.

Ligne 185 = M II 88 – le Médecin de Cos | I.e. Hippocrate / Hippocrates (Ἱπποκράτης ὁ Κῷος; env. 460 – env. 370 avant J.-C.), médecin grec, considéré comme fondateur de la médecine par ses recherches de la source des maladies. Il y voyait des causes physiques et non pas des causes surnaturelles.

Ligne 202 = M II 89 – de votre main | Suivant la tradition (transmise par Pausanias, *Descriptio Graeciae*, I.22.8) c'était Socrate, fils du sculpteur Sophroniscus, qui aurait fabriqué dans sa jeunesse les statues en question près de l'Acropole. Cela repose vraisemblablement sur une confusion de personnes avec Socrate de Thèbes, voilà peut-être la raison que Hemsterhuis fait réagir ici Socrate d'une façon si réservé.

Ligne 217 = M II 89 – Hercule ... le lion de Nemée | Hercules tua ce lion dangereux mythologique.

Ligne 217–218 = M II 89 – Ariadne ... l'isle de Dia | Suivant un récit grec mythologique Ariadne aida le roi Thésée / Theseus, fils d'un roi d'Athènes, à échapper d'un labyrinthe en Crète. Mais il ne tint pas sa promesse de l'épouser et l'abandonna pendant un séjour sur l'île de Dia.

Ligne 224 = M II 90 – Oreste | Orestes (Ὀρέστης) était suivant la mythologie grecque le fils d'Agamemnon, roi de Mycènes, et Clytaemnestra. En rentrant du combat de Troie, Agamemnon fut tué par Clytaemnestra et son amant Aegisthus. Beaucoup plus tard, Oreste tua les deux par vengeance.

Ligne 226 = M II 90 – Atrée | Atreus (Ἀτρεΰς) père d'Agamemnon et roi de Mycènes, préparait après toutes sortes d'intrigues et par vengeance un repas pour son frère Thyestes, composé de la chair de ses enfants assassinés.

Ligne 240 = M II 90 – Syrênes | Dans la mythologie grecque les sirènes étaient des demie-déeses, au corps d'oiseau avec tête de femme, et fameuses pour leur chant séducteur. Ulysse y résista en se faisant attacher au mât pendant son passage chez eux, tandis qu'il avait fait boucher avec de la cire les oreilles de son équipage. – Homère / Homer, *Odyssea*, XII.

Ligne 281 = M II 92 – Thersite | Voir ci-dessus, commentaire chez *Aristée* l. 1173.

Ligne 298 = M II 93 – Alcamène | Alcamène (en latin Alcamenes; en grec Ἀλκαμένης; deuxième moitié Ve siècle avant J.-C.), sculpteur à Athènes.

Ligne 298 – dans l'apparat critique, ms. sigle-*k* – Suidas ... Vossius ... Junius ... Pausanias | Le *Suidas* (ou *Suda*, ἡ Σοῦδα) est un lexique grec considérable, composé par des savants byzantins au Xe siècle. – Isaac Vossius (1618–1689), philologue néerlandais. – Il n'est pas clair de quel Junius il s'agit, peut-être Hadrianus Junius (1511–1575), philologue néerlandais, qui travaillait à une édition non publiée du *Suidas*. – Pausanias, *Descriptio Graeciae*, I.1.5.

Ligne 303 = M II 93 – Xantippe | Xanthippe (Ξανθίππη) était la femme de Socrate, elle est souvent présentée comme maussade et querrelleuse.

Ligne 327 = M II 94 – Dione | Dione était dans la mythologie grecque la mère des dieux, aussi bien donc d'Aphrodite, la déesse de l'amour.

Ligne 383–384 = M II 96 – la belle Polyxene de Polyclète de Sicyon | Dans un brouillon de cette note (Munster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallit-

zin Nachlass, Kapsel 37/3) on trouve, précédant à la phrase concluant (« Il y auroient ... ») ce qui suit :

On pourroit conclure ici que ces vêts doivent être de quelqu’Auteur ou contemporain de Socrate ou antérieur, et cela étant Stobae a fait une lourde faute en l’attribuant à ... qui a vécu du temps de ...

Fresco (*Lettres de Socrate à Diotime*, pp. 261–263) offre une explication détaillée sur cette note ; nous l’avons citée en grande partie ci-dessous :

Voici le texte complet du poème :

Ἄδε Πολυκλείτοιο Πολυξένα, οὐδέ τις ἄλλα
 χεῖρ ἔθιγεν τούτου δαιμονίου πίνακος.
 Ἦρας ἔργον ἀδελφόν. Ἰδ', ὡς πέπλοιο βράγντος·
 τὰν αἰδῶ γυμνὰν σῶφρονι κρύπτει χερί.
 Λίσσεται ἅ τλάμων ψυχᾶς ὕπερ· ἐν βλεφάροις δὲ
 παρθενικᾶς ὁ Φρυγῶν κείται ὄλος πόλεμος.

Ceci est la Polyxène de Polyclète ; aucune autre main n’a touché ce tableau étonnant. Un ouvrage apparenté à l’Héra. Regarde comme, quand son peplos était déchiré, elle a caché sa nudité (la nudité de son sexe) avec une chaste main. La malheureuse supplie pour sa vie. Dans les yeux de la vierge toute la Guerre des Troyens se trouve. (Traduction très à la lettre. MFF.)

Cette petite épigramme d’un certain Pollianos (ca. 130 après J.-Chr.) se trouve dans la Planudea (*Anthologia Palatina* XVI, 150).

Hemsterhuis se tait, mais pour bien reconnaître la virtuosité de son jeu absurdiste il faut analyser un peu.

Le tout est une belle illustration de l’humour ironique de Hemsterhuis. La note aurait-elle dû servir comme une précaution contre « les critiques qui ne sont que cela », et qui n’ont pas le sens de l’humour ? Il prétend de publier ses dialogues d’après des manuscrits anciens. Il joue le rôle de « brave traducteur, grand antiquaire et hardi critique », qui ne comprend rien de la « psychologie ». Pour cela « il faut de l’algèbre, que je ne possède pas. » comme il dit à la fin de l’avertissement du *Simon* (en la première version). Notre antiquaire soi-disant érudit invoque le témoignage d’un poète très obscur.

Mais le grand sculpteur Polyclète n’a jamais fait une statue de la pauvre Polyxène, fille de Priamos, qui sera immolée par les vainqueurs après la chute de Troie. Il est connu pour ses athlètes comme le Doryphoros, et même pour une Junon (Héra), la reine des dieux, mais nous ne connaissons pas de thèmes émouvants qu’il aurait traités. (L’amazone blessée est un cas spécial que nous pouvons laisser de côté.) Hemsterhuis souligne l’ironie de Socrate dans le texte par la note. Hemsterhuis est

assez méchant ici, car le texte du petit poème ne parle pas d'une statue mais d'un tableau! Le poète est un ignorant. Polyclète n'a jamais été peintre. Voir toute la guerre de Troie dans les yeux d'une statue, on ne le croirait pas. Peut-être croirait-on qu'un peintre réussirait. Mais il faut une double erreur. Hemsterhuis le sait et même son personnage Socrate le sait. Hemsterhuis vise tous les « antiquaires » pour qui n'importe quel témoignage est de valeur pourvu qu'il soit grec.

Fresco, dans ses publications sur Hemsterhuis et à mon avis à juste titre, a souvent signalé l'ironie de Hemsterhuis dans ses lettres. Mais dans ses livres, « souvent dans une style un peu lourd » d'après Fresco, l'ironie manque généralement (*Lettres de Socrate à Diotime*, p. 19).

Lettre de Hemsterhuis à la princesse Gallitzin, 16 janvier 1786 (*Ma toute chère Diotime* 1786, lettre 7.5):

Ce que vous me dites [= lettre 5 janvier] du toucher et de la perfection dont cet organe pourroit être susceptible, me montre l'injustice de Socrate dans le Simon, en se moquant de ceux qui prétendroient sentir toute la guerre de Troie dans les yeux de la Polyxene du Sicyonien.

Lettre de la princesse Gallitzin à Hemsterhuis, 20 janvier 1786 (Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlass, Band 4,15–16):

Je ne trouve aucune similitude entre ce qu'on dit à Socrate au sujet de la Polyxene dans le Simon, et ce que je vous ai dit du toucher. Car, il est concevable qu'on puisse se faire une idée d'un contour, d'un total par le touché, et ce n'est même que par abus et négligence de ce sens, ou plutôt parce que l'habitude a lié un plus grand nombre d'idées coexistances à celui de la vû, que nous nous servons préférablement de lui-même pour les idées de contour au lieu qu'il est impossible de voir dans un regard quelconque coexister des événements et caractères aussi opposés que l'espace de dix années de la guerre de Troie en renferme.

Ligne 396–397 = M II 96 – Procne d'Alcmene | Procné (Πρόκνη) était l'épouse de Térée / Tereus et la sœur de Philomela; voir le commentaire chez *Sculpture*, l. 601–602. L'écrivain Pausanias (*Descriptio Graeciae*, I.24.3) annonce que dans l'Antiquité il y avait une statue de la main d'Alcamène sur l'Acropole d'Athènes (voir ci-dessus à la l. 298), représentant Procne tandis qu'elle était décidée de tuer son fils Ytis, lorsqu'il était encore petit.

Ligne 406 = M II 97 – Niobé | Niobe est un personnage de la mythologie grecque, mariée avec Amphion, roi de Thèbes. Pour son orgueil elle fut punie pendant sa fuite par les dieux qui la transformèrent en rocher dans la montagne.

Ligne 407 = M II 97 – Gorgone | Les Gorgones: trois femmes épouvantables de la mythologie grecque, y comprise Méduse. Chacun qui les regardait, était transformé en pierre.

Ligne 411 = M II 97 – sa puissance. | Note de l'éditeur Jansen:¹

Les limites qui séparent la poésie de la peinture et de la sculpture, que M. Hemsterhuis ne fait qu'indiquer en passant, (à la page [J^I 214] de ce volume » *M om.*), forment un des plus curieux et des plus difficiles points de l'histoire des arts qui tiennent à l'imitation. Nous croyons donc faire plaisir au lecteur de lui mettre ici sous les yeux les idées du célèbre G.E. Lessing sur ce point, que nous tirerons d'un de ses ouvrages qui manque encore à la littérature française.²

La brillante antithèse, que la peinture est une poésie muette, et que la poésie est une peinture parlante, ne se trouve consacrée dans aucun livre de précepte sur les arts. Ce fut une saillie d'esprit de Simonide. Voilà ce que les anciens n'ont (sans doute pas » *WM* pas sans doute) ignoré; et comme ils bornèrent l'application du précepte de Simonide à l'effet produit par les deux arts, ils n'oublièrent pas que, malgré la parfaite identité de cet effet, ces deux arts offrent néanmoins des disparités, tant dans les objets qu'ils se proposent pour but, que dans la manière d'imiter ces objets. Plusieurs juges modernes de l'art, partant de cette parfaite conformité dans l'effet de la peinture et de la poésie, et négligeant les disparités frappantes, dont nous venons de parler, en ont tiré les conclusions les plus absurdes. Tantôt ils renferment la poésie dans les limites étroites de la peinture; tantôt ils laissent la peinture parcourir la sphère étendue de la poésie.

Cette critique, fondée sur le sentiment, a quelquefois séduit jusqu'à un certain point les artistes mêmes; elle a inspiré au poète le goût de tracer des tableaux; et au peintre l'envie d'employer l'allégorie: le premier, voulant produire des tableaux parlants, sans connoître au juste ce qu'il peint et ce qu'il doit peindre; et le second, cherchant à mettre sur la toile des poèmes muets, sans savoir jusqu'à quel point il peut exprimer des idées générales, sans s'écarter des bornes qui lui sont prescrites, et sans se livrer à des compositions arbitraires.

Posons d'abord, que sous le nom de peinture nous comprenons tous les arts qui tiennent au dessin, et dont l'imitation se borne à un seul moment, et que nous rangeons dans la classe de la poésie tous les autres arts qui ont le droit d'imiter successivement les objets qu'ils se proposent de faire connoître: les premiers peignent dans le temps, et les autres dans l'espace.

1 Van de Weyer en ajoute: « Des limites de la peinture et de la poésie ... ce fragment de Lessing, traduit par M. Jansen ».

2 *Laokoon, oder über die Grenzen der Mahlerey und Poesie.* In-8°. Berlin 1788. (*WM add.* Traduit depuis en français par M. Vanderbourg.)

Les arts qui tiennent au dessin demandent qu'on mette des bornes à l'expression, et qu'on ne la porte point au plus haut degré possible. En voici les raisons. L'artiste ne peut saisir de la nature, toujours mouvante, qu'un seul instant, instant que le peintre ne peut même représenter que sous un seul aspect. Il est donc certain que ce seul moment, et le seul aspect de ce moment, ne peuvent être rendus avec trop de soin pour être utile. Or, il n'y a d'utile que ce qui laisse un libre essor à l'imagination. Plus nous voyons, plus notre esprit doit concevoir d'idées; et plus nous avons d'idées, plus aussi nous devons nous imaginer voir de choses. Cependant dans tous les degrés successifs d'une passion, il n'y a point d'instant qui offre moins cet avantage que celui où la passion est montée à son plus haut degré. Au-delà de ce degré, il ne reste plus rien; et exposer à l'oeil ce degré extrême, c'est ôter à l'imagination ses ailes. C'est ainsi qu'en faisant pousser des soupirs concentrés à Laocoon, on peut supposer qu'on lui entend jeter de hauts cris; mais du moment qu'on l'entend crier, l'esprit ne peut plus aller au-delà sans le voir dans un état pitoyable, et par conséquent peu propre à inspirer de l'intérêt. On ne l'entend encore que soupirer, ou bien il est déjà mort à nos yeux.

Si, par le pouvoir de l'art, ce moment est prolongé sans interruption, il faut qu'il n'exprime que ce qui ne peut être considéré que comme passager. Tous les objets qui, d'après nos idées, se montrent soudain, et qui disparaissent de même, de manière que ce n'est qu'instantanément qu'ils peuvent être ce qu'ils sont: tous ces objets, soit qu'ils nous paroissent agréables ou révoltants, deviennent, par la prolongation de la durée que leur donne l'art, si peu vraisemblables à nos yeux, que chaque fois que nous les voyons leur impression est plus foible; de sorte qu'à la fin leur vue nous ennuie et nous cause du déplaisir.

〈 Timomaque 〉 *W Timonaque*), le peintre de l'antiquité le plus célèbre dans l'art d'exprimer le plus haut degré des passions, a néanmoins su éviter le défaut dont nous venons de parler, en représentant sa Médée, non au moment où ses enfants sont les victimes de sa haine, mais quelques instants auparavant, lorsque le désir de la vengeance est encore combattu par l'amour maternel; et son Ajax furieux n'est point occupé à exercer sa rage sur les bestiaux qu'il prenoit pour des hommes; mais quand, après avoir commis ces excès insensés, il est assis, pensif et méditant le projet de se détruire lui-même.³

Sans examiner ici jusqu'à quel point le poète peut réussir à peindre les beautés corporelles, il faut convenir que, comme l'immense empire de la perfection lui est ouvert, le voile visible sous lequel cette perfection se change en beauté, est un des moindres moyens par lesquels il peut nous intéresser au sort de ses héros. Quelquefois il néglige entièrement cette ressource; persuadé que si ses personnages

3 Philost. *Vita Apoll.* Lib. II, c. 22.

ont gagné notre affection, leurs qualités morales nous occuperont tellement que nous perdrons tout à fait leur figure de vue; ou que, dans le cas que nous nous les rappellerions encore, les perfections de leur ame nous porteront à leur en supposer une belle, ou qui du moins n'a rien de désagréable. Lorsque le Laocoon de Virgile jette de grands cris, quel est le lecteur qui songe, en lisant ce passage, qu'il faille ouvrir beaucoup la bouche pour crier de la sorte, et que cette grande ouverture de la bouche est un objet désagréable? Il suffit que le *clamores horrendos ad sidera tollit* fasse un bon effet à l'oreille; et il est indifférent quelle sensation cela produise sur l'organe de la vue. Le poète a manqué son but entièrement pour quiconque pourroit exiger que dans ce moment Laocoon eût une belle figure.

Rien n'oblige le poète à concentrer son tableau dans un seul moment. Chaque moment d'un sujet, qui pour le peintre est un tableau complet, ne coûte qu'un seul trait au poète; et si ce trait en particulier pouvoit blesser l'imagination du lecteur, celui-ci se trouveroit du moins tellement préparé par ce qui précède, ou seroit tellement appaisé ou satisfait par ce qui suit, que cette impression désagréable s'effaceroit bientôt de son esprit, ou produiroit même avec le reste un admirable effet. Le poète dramatique se trouve ici dans le même cas que l'artiste, parce qu'il ne se borne pas simplement, comme Virgile, au récit de ce qu'a fait son personnage, mais qu'il le fait agir lui-même sur la scène.

Nous voyons donc que, malgré toute la beauté du tableau de Virgile, (l'artiste y trouve » *J²WM* il y a) cependant plusieurs choses qu'il (ne lui est pas permis d'imiter, et que la peinture du poète ne doit être regardée comme bonne qu'autant que l'artiste peut l'adopter. » *J²WM* n'est pas permis à l'artiste d'imiter, et qu'il faut mettre des restrictions à la règle, qu'une bonne description poétique doit produire un beau tableau en peinture, et que le poète n'a bien réussi à peindre qu'autant que l'artiste peut le suivre dans tous ses détails.)

Lorsqu'on dit que l'artiste imite le poète, ou que le poète imite l'artiste, cela peut s'entendre de deux manières différentes: savoir, que l'un prend pour objet immédiat de son imitation, l'ouvrage de l'autre; ou bien qu'ils ont (*J²WM add.* choisi) tous deux le même objet pour but de leur imitation, et que l'un prend de l'autre la manière d'imiter cet objet.

Quand Virgile décrit le bouclier d'Enée, il imite, dans le premier sens, l'artiste qui avoit fait ce bouclier. C'est l'ouvrage de l'art, et non ce qui étoit représenté sur cet ouvrage qui fait l'objet de son imitation; et s'il parle de ce que l'artiste y avoit sculpté, ce n'est que comme faisant partie de l'armure, et non à cause de ces choses mêmes. Mais si, comme on le prétend, Virgile (a » *J²WM* avoit) imité véritablement le groupe de Laocoon, (ce seroit » *J²WM* ç'auoit été) alors de sa part une imitation de la seconde espèce; puisque ce n'est pas ce groupe, mais ce qu'il représente qu'il auroit imité, et dont il auroit (*J²WM add.* seulement) emprunté les traits de son

imitation. Dans la première supposition, le poète est original, mais dans la seconde, il ne doit être regardé que comme copiste.

Lorsqu'on veut faire une comparaison entre l'artiste et le poète, comme ayant traité le même sujet, on ne doit pas négliger d'examiner si l'un et l'autre ont eu toute la liberté nécessaire pour se livrer à l'impulsion de leur génie. L'artiste de l'antiquité se trouvoit souvent gêné en cela par sa religion. Son ouvrage, destiné à servir d'objet de culte, ne pouvoit pas toujours avoir toute la perfection dont il auroit été susceptible s'il n'avoit fallu que satisfaire les yeux auxquels il devoit être exposé. La superstition chargeoit les êtres supérieurs de symboles, et les plus belles de ces divinités n'étoient pas adorées par-tout comme les plus douées de beauté. On ne devoit considérer comme véritables productions de l'art que les ouvrages qui n'étoient pas destinés au culte public; car sans cette distinction le connoisseur et l'antiquaire se trouveront sans cesse en contradiction, faute de pouvoir s'entendre.

Lorsque le poète personnifie des idées abstraites, elles sont suffisamment reconnoissables par le nom qu'il leur donne, et par la manière dont il les fait agir.

Ces moyens manquent à l'artiste. Il faut par conséquent qu'il joigne aux idées abstraites qu'il personnifie des symboles par lesquels on puisse les reconnoître. Or, comme ces symboles sont des choses différentes des figures qu'elles accompagnent et offrent une figure particulière à l'esprit, ils servent à rendre ces figures allégoriques.

Il y a cependant des attributs par lesquels le poète peut, aussi bien que l'artiste, désigner les idées abstraites; je veux dire les attributs qui ne sont pas de simples allégories, mais des objets dont les figures qu'ils accompagnent peuvent se servir comme de personnages véritablement en action.

Il y a des cas où l'artiste a plus de mérite à copier la nature par l'intervention du poète que sans ce moyen. Le paysagiste qui, d'après une description de « Thomson » (*J²WM Thompson*), représente un beau site, fait plus que celui qui copie simplement la nature. Ce dernier a son modèle devant les yeux, tandis que le premier est obligé d'exercer son imagination jusqu'à ce qu'il se persuade de voir réellement l'objet qui ne subsiste que dans son esprit.

Le poète jouit d'un plus grand avantage quand il traite un sujet ou un caractère déjà connu. Il peut alors passer sous silence mille petits détails, qui sans cela seroient nécessaires pour l'intelligence de l'ensemble; et plutôt il se rend intelligible à ses lecteurs, plutôt aussi il peut les intéresser. Ce même privilège appartient au peintre. Qu'on unisse maintenant ensemble ces deux idées, que l'invention et la nouveauté du sujet ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, ce qu'on désire le plus dans un tableau; qu'au contraire, un sujet connu contribue à faire produire à l'art son effet, et à le rendre agréable; et je pense qu'on s'apercevra que la raison pour laquelle l'artiste se soucie si peu d'offrir de nouveaux sujets ne doit être attribuée ni à son

ignorance, ni à la difficulté de la partie mécanique de l'art, etc., qui exigent tout son temps et toute son attention, comme le prétend le comte de Caylus; mais on la trouvera mieux fondée dans le soin qu'il prend de nous plaire, en ne laissant point peiner notre esprit pour comprendre des sujets qui nous sont étrangers. On conçoit le conseil que Protogène reçut d'Aristote après qu'il eut peint la mère de ce philosophe: «Peignez, lui dit-il, les actions d'Alexandre», qui remplissoient alors le monde d'étonnement, et dont il prévoyait bien que la postérité la plus reculée seroit instruite; mais Protogène ne fut pas assez sage pour suivre cet avis: *Impetus animi*, dit Pline, *et quaedam artis libido*;⁴ une certaine fierté de l'art, une certaine fureur pour ce qui étoit singulier et neuf, arrêtaient son pinceau sur d'autres objets, et il préféra de représenter un Jalysus, un Cydippe, dont on ignore parfaitement l'histoire.

Homère a employé deux espèces d'êtres et d'actions; savoir, des visibles et des invisibles. La peinture n'a pas le pouvoir d'indiquer cette distinction; chez elle tout est visible, et visible d'une seule et même manière.

Quand le comte de Caylus fait donc suivre, sans interruption, des actions supposées invisibles à celles qui sont naturellement visibles; lorsque, dans des tableaux, à des actions mêlées auxquelles des êtres invisibles prennent part, il n'indique pas, et ne peut probablement pas indiquer, comment ces êtres, que nous spectateurs devons voir dans ces tableaux, peuvent y être introduits, de manière que les personnages qui composent le sujet ne les apperçoivent point, ou du moins ne paroissent pas nécessairement les appercevoir, il faut que cette suite de tableaux, et même quelques tableaux en particulier, offrent une discordance qui ne permet point d'en comprendre la fable.

On pourroit, à la vérité, remédier à ce défaut en tenant toujours le livre à la main; le plus grand mal est qu'en employant cette ressource du peintre pour distinguer les êtres visibles de ceux qui ne le sont pas, on se trouve privé de tous les traits caractéristiques qui servent à distinguer ces derniers des premiers.

Lorsque, par exemple, les divinités qui s'intéressent au sort des Troyens, et celles qui demandent leur perte, en viennent aux mains entre elles, tout ce combat est supposé invisible chez le poète;⁵ et cette invisibilité permet à son imagination d'étendre le champ de la scène, et de donner à la stature ainsi qu'aux actions des dieux toute la grandeur, toute la force et toute la puissance sur-humaine qu'il juge convenable. Mais le peintre doit employer un site déterminé, qui devient nécessairement une espèce de mesure commune par laquelle nous jugeons (des » J²WM les) dimensions des personnages; de sorte que ces divinités, qui chez le poète

4 *Lib. xxxv, sect. 36, p. 700, edit. Hard[uini].*

5 *Il[iad]. lib. xxi, v. 385.*

nous inspirent de grandes idées, doivent paraître petites, ou d'une forme colossale et monstrueuse.

Minerve, contre laquelle Mars fait, dans le combat des dieux, la première attaque, recule, et de sa puissante main saisit une grande pierre noire, toute brute, que, dès les siècles les plus reculés, plusieurs bras d'hommes avoient roulée en cet endroit pour y servir de borne. Pour bien juger de la grandeur de cette pierre, il faut se rappeler qu'Homère donne à ses héros le double de la force des hommes les plus robustes de son temps, qui cependant devoient le céder encore en vigueur aux hommes que Nestor avoit connus dans sa jeunesse. Je demande maintenant de quelle stature doit être Minerve pour qu'elle puisse lancer contre Mars une pierre qui avoit été roulée pour servir de borne, non par un seul homme, mais par plusieurs hommes du temps de l'adolescence de Nestor? Si la stature de la déesse n'est pas proportionnée à la grosseur de la pierre, le tableau offrira une invraisemblance choquante, qui ne se trouvera pas levée par la réflexion qu'une déesse doit être douée d'une puissance sur-humaine. Toutes les fois que je vois de grands effets, je veux aussi appercevoir de grands moyens.

Mars, jeté à terre par cette masse énorme, couvre de son corps sept (*J²WM om.* fois trente) arpens. Il est impossible que le peintre donne au dieu de la guerre cette grandeur démesurée; cependant s'il ne la lui donne pas, ce n'est plus le Mars d'Homère, c'est un simple soldat.

Le moyen auquel la peinture a recours pour faire comprendre que, dans ses compositions, une chose doit être considérée comme invisible, c'est un léger et diaphane nuage dont le personnage ou l'objet se trouve en partie enveloppé. Cette ressource paroît être puisée dans Homère même; car lorsque dans la mêlée d'un combat, un héros du premier ordre se trouve dans un danger (éminent » *J²WM imminent*), duquel il ne peut être tiré que par l'intervention d'une puissance surnaturelle, le poète le fait environner d'un épais nuage ou (*J²WM add.* des ombres) de la nuit par la main de la divinité qui le protège; et c'est ce brouillard, ce nuage, cette nuit, que le comte de Caylus n'oublie pas de recommander au peintre comme utile dans les tableaux qui représentent de semblables sujets. Mais il n'y a personne qui ne s'aperçoive que chez le chancre d'Achille cet enveloppement dans un nuage ou dans (*J²WM add.* les ténèbres de) la nuit, n'est qu'une expression purement poétique, qui répond à celle de rendre invisible. Il est donc étonnant qu'on ait songé à la réaliser et à l'exprimer dans l'art par un nuage proprement dit, derrière lequel le héros se cache comme derrière un paravent, pour se soustraire à son ennemi.

Il est vrai qu'Homère fait encore porter trois coups de lance par Achille contre l'épais nuage dans lequel Apollon enleva Hector à sa fureur.⁶ Mais, dans le langage

6 *Il[iad]. lib. xx, v. (442 » J²WM 446).*

du poète, cela ne signifie également autre chose sinon qu'Achille étoit si emporté par sa colère qu'il avoit donné trois coups de lance avant qu'il se fût apperçu qu'il ne se trouvoit plus en présence de son ennemi. Quelquefois Homère met en usage un autre moyen, en supposant que ce n'est point l'objet qui devient invisible, mais que c'est le sujet qui est affligé d'aveuglement. C'est ainsi que Neptune frappe de cécité les yeux d'Achille pour dérober Enée a ses mains meurtrières.⁷ Le poète ne se sert de ces manières de s'exprimer que pour donner une idée de la vitesse avec laquelle il suppose que ses personnages sont enlevés au danger.

Les peintres ne se sont pas seulement servi du nuage d'Homère pour faire disparaître, comme ce poète, leurs personnages; mais encore toutes les fois qu'ils ont voulu que le spectateur vît quelque objet que les personnages des tableaux étoient tous, ou quelques-uns d'entr'eux, supposés ne point appercevoir. Minerve n'étoit visible que pour Achille seul, lorsqu'elle le retint au moment qu'il alloit se jeter sur Agamemnon. «Je crois, dit le comte de Caylus, que pour faire sentir, comme le dit Homère, que la déesse n'est vue que du seul Achille, le peintre pourroit employer une vapeur, ou plutôt un nuage, dont Minerve seroit environnée par rapport à ceux qui composent le conseil; je ne vois point d'autre moyen pour conduire le spectateur à l'idée du poète».⁸ Mais cela contredit exactement l'idée du poète: l'invisibilité est l'état naturel des divinités. Il n'est pas besoin de cécité, ni d'interception des rayons de lumière, pour qu'on ne les apperçoive point: il faut, au contraire, que l'oeil soit frappé d'une plus grande intensité de lumière, et que les nerfs optiques se trouvent doués d'une force majeure pour qu'il soit permis d'être convaincu de la présence des dieux. Le secours d'un nuage (est donc non-seulement un » *J²WM* n'est donc qu'un) signe arbitraire et non naturel chez le peintre, mais il ne sert même pas à remplir l'objet qu'on se propose par là, qui est de rendre la chose intelligible; puisqu'il l'employe aussi-bien pour dérober le visible à la vue, que pour rendre visible ce qui est supposé ne point l'être.

Que suit-il donc de ce que nous venons de dire? Que la plupart des belles descriptions d'Homère ne peuvent fournir de beaux tableaux au peintre; et que celui-ci peut trouver des compositions convenables pour son art dans les endroits du poète qui n'offrent à la lecture aucune image bien pittoresque; que les passages où le poète est peintre, et que l'artiste peut employer, ne seroient que de pitoyables tableaux, s'ils ne présentoient pas davantage à l'esprit que l'artiste ne peut lui offrir.

S'il est donc vrai qu'un poème peut être fort secourable au peintre sans qu'il contienne lui-même de grands tableaux; et si, en raison contraire, un ouvrage poétique peut offrir des beautés pittoresques, sans qu'il soit de quelque utilité pour

7 *Il[iad]. lib. XX, v. 321.*

8 Tableaux tirés de l'Iliade, tab. v, p. 10.

l'artiste, le comte de Caylus se trompe certainement, lorsqu'il prétend : « Que le nombre et le genre de tableaux que présentent les poèmes sont une espèce de pierre de touche, ou plutôt une balance certaine du mérite de ces poèmes et du génie de leurs auteurs ». ⁹ Il faut par conséquent se garder d'admettre cette saillie d'esprit du comte de Caylus, dont Milton seroit injustement la première victime. Il y a des faits pittoresques par leur nature, et d'autres qui ne le sont pas : l'histoire peut raconter ceux qui sont le plus susceptibles d'images d'une manière sèche et aride ; tandis que le poète a le pouvoir de former les plus beaux tableaux des événements qui paroissent les moins propres à fournir des descriptions pittoresques.

C'est donc par le double sens attaché à ce mot qu'on se laisse séduire, quand on considère la chose sous un autre point de vue. Un tableau poétique n'est pas rigoureusement ce qui doit être mis sur la toile : chaque trait, chaque réunion de différents traits, par lesquels le poète nous rend son sujet si sensible que nous avons une idée plus nette de ce sujet que des mots mêmes qu'il emploie pour le décrire, est ce qui s'appelle peinture ou tableau ; à cause que par-là nous approchons davantage (de l'illusion » *J²WM* du degré d'illusion) dont le tableau matériel est plus particulièrement susceptible, et dont il est (le » *J²WM om.*) plus facile de faire, dans le tableau, abstraction de l'artiste.

Or, nous savons par l'expérience que le poète a le pouvoir de donner ce degré d'illusion à d'autres objets qu'à ceux qui sont visibles ; par conséquent, il y a des classes entières de tableaux que le poète peut employer, et qui ne sont pas convenables pour le peintre. L'ode de Dryden, sur le pouvoir de la musique, est pleine de peintures musicales que l'artiste ne peut employer. Mais nous ne nous arrêterons pas à démontrer la vérité de pareils exemples, d'autant plus que cela ne serviroit qu'à prouver que les couleurs ne sont pas des sons, et que les oreilles ne sont pas des yeux.

Quoique le tableau du quatrième livre de l'*Iliade*, qui nous offre (Pandare » *J²WM* Pandarus) rompant, à la persuasion de Minerve, l'alliance entre les Grecs et les Troyens, par une flèche qu'il décoche contre Menelas, et celui de l'assemblée des dieux, tenant conseil dans l'Olympe, soient tous deux composés d'objets matériels et visibles, et par conséquent convenables pour la peinture, ils offrent néanmoins cette différence entre eux que le premier est une action visible d'une marche progressive dont les diverses parties se présentent l'une après l'autre, par succession de temps ; tandis que le dernier est une action visible instantanée, dont les différentes parties se remplissent tout à-la-fois, dans un espace donné quelconque. Or, comme la peinture ne peut employer par succession de temps ses moyens ou ses signes représentatifs, qu'elle a la faculté de lier entre eux *dans l'espace*, elle ne peut

9 Tableaux tirés de l'*Iliade* ; avertissement, p. 5.

pas regarder comme de son domaine les actions progressives, et doit se contenter d'actions instantanées ou d'objets placés les uns à côté des autres, qui, par leur position particulière et réciproque, fassent concevoir un événement. La poésie, au contraire, ne peut peindre que *dans le temps*, c'est-à-dire, par succession de temps. S'il est vrai que le peintre emploie des signes ou des moyens tout-à-fait différents de ceux dont se sert le poète; savoir de figures et de contours dans l'espace, tandis que celui-ci fait usage de sons articulés dans le temps; et si d'ailleurs il est incontestable que les signes représentatifs doivent avoir un rapport convenable avec la chose représentée, j'en conclus, que des signes placés les uns à côté des autres, ne pourront représenter que des objets placés les uns à côté des autres, et dont les parties se trouvent dans cette même disposition; pendant que les signes qui se succèdent ne peuvent exprimer que des objets qui succèdent les uns aux autres, ou dont les parties se succèdent entr'elles.

Les objets qui existent les uns à côté des autres, et dont les parties existent de cette manière entre elles, s'appellent généralement *corps*. Par conséquent les corps avec leurs qualités visibles sont les objets qui conviennent véritablement à la peinture.

Les objets qui se succèdent les uns aux autres, et dont les parties se succèdent aussi entr'elles, s'appellent généralement *actions*; donc les actions sont les véritables objets que la poésie doit se proposer de traiter.

Cependant tous les corps existent non-seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Ils continuent d'exister, et peuvent pendant chaque instant de leur durée se montrer sous un différent aspect et sous un autre rapport. Chacun de ces aspects et de ces rapports momentanés est l'effet ou le résultat d'un de ces aspects ou de ces rapports précédents, et peut, à son tour, être la cause ou l'occasion d'un rapport ou d'un aspect subséquent: il a par conséquent les qualités requises pour servir de point central à une action. Il est donc aussi au pouvoir de la peinture d'imiter des actions, mais cela seulement d'une manière indicative, en employant pour cet effet des objets corporels.

D'un autre côté, les actions ne peuvent subsister par elles-mêmes, mais doivent être liées à de certains corps. Pour autant donc que ces êtres sont des corps, ou peuvent être considérés comme tels, la poésie peint aussi des corps, mais cela simplement d'une manière indicative, par le moyen des actions.

La peinture ne peut, dans ses compositions, saisir qu'un seul instant d'une action, et doit par conséquent choisir celui qui comporte le plus grand intérêt, et par lequel on puisse le mieux comprendre, et ce qui a précédé, et ce qui doit suivre.

C'est ainsi que la poésie ne peut, dans sa partie imitative, employer qu'une seule qualité des corps, et doit conséquemment prendre celle qui donne l'idée la plus sensible du corps dont elle l'emprunte.

Dela résulte la règle de l'unité, des épithètes pittoresques, et de la sobriété dans l'emploi des objets corporels. Cette conclusion est confirmée par Homère, qui ne

peint que des actions successives; et tous les corps, comme des objets particuliers, n'entrent dans ses compositions qu'en tant qu'ils ont part à des actions, et cela, en général, par un simple trait.

L'observation de la succession du temps est prescrite au poète, ainsi que celle de la succession de l'espace l'est au peintre.

Ce qu'on vient de dire des objets corporels en général, est bien plus applicable encore aux beautés physiques en particulier.

La beauté physique résulte de l'effet harmonique des différentes parties que l'oeil peut embrasser dans un seul et même moment. Elle demande par conséquent que ces parties soient placées les unes à côté des autres; et comme les objets dont les parties se trouvent les unes près les autres sont le véritable but de la peinture, elle peut, et peut elle seule, imiter la beauté corporelle.

Le poète, qui ne peut exposer que successivement les éléments qui concourent à composer la beauté, doit s'abstenir absolument de peindre la beauté corporelle, considérée uniquement comme beauté. Il doit sentir que ces éléments, ou ces parties, exposés les uns après les autres, ne peuvent, de toute impossibilité, produire le même effet qu'ils produisent lorsqu'ils se trouvent disposés les uns à côté des autres; que le coup-d'oeil général que nous rapportons sur ces parties, immédiatement après en avoir fait l'énumération, ne nous offre point une image qui y réponde d'une manière satisfaisante; qu'il est au-dessus de l'effort de l'esprit humain de se représenter quel effet doit résulter de telle bouche, de tel nez et de tels yeux, composant l'ensemble d'un visage, si, d'après la nature ou d'après l'art, on ne peut pas se rappeler un assemblage de pareilles parties.

Ici Homère nous servira encore d'exemple: il dit, Nircée étoit beau; Achille étoit encore plus beau: Hélène étoit douée d'une beauté divine; mais nulle part il ne fait une description détaillée de cette beauté, quoiqu'elle fût l'objet de son poème. Virgile, Anacréon, Lucien, etc. ont tous imité en cela la sage réserve d'Homère. Que faut-il donc conclure de ceci? si ce n'est que dans ces cas la langue est, par elle-même, sans force, que la poésie ne fait que bégayer, et que l'éloquence devient muette toutes les fois que l'art ne leur sert pas en quelque façon d'interprète.

La poésie n'est cependant pas privée du pouvoir de nous donner une vive image de la beauté. Homère, qui a soin de ne point peindre en détail toutes les parties de la beauté, ne manque point de nous en offrir un tableau frappant dans l'endroit où Hélène se rend dans l'assemblée des plus âgés d'entre les Troyens. Les plus vénérables de ces vieillards la regardent, et se disent l'un à l'autre? «Faut-il s'étonner que les Grecs et les Troyens souffrent tant de maux, et depuis si longtemps, pour une beauté si parfaite? Elle ressemble véritablement aux déesses immortelles».¹⁰

10 *Il[iad]. lib. III.*

Il y a un autre moyen par lequel la poésie peut égaler et même surpasser l'art dans la peinture de la beauté corporelle; c'est en changeant la beauté en grace, qui peut être considérée comme la beauté mise en action; desorte qu'elle semble être moins du ressort du peintre que de celui du poète. Le pouvoir du peintre ne s'étend qu'à laisser deviner l'action de ses personnages, qui sont véritablement immobiles. La grace devient donc chez lui grimace et contorsion, tandis que chez le poète elle conserve toute son intégrité, et demeure en ce qu'elle est, une beauté transitoire, que nous désirons de revoir. Et comme, en général, il est plus facile de nous rappeler un mouvement ou une attitude, que des formes et des couleurs, et que l'impression en est plus profonde, il faut que l'effet de la grace de cette attitude ou de ce geste, demeure imprimé plus vivement dans notre esprit que l'image de la beauté.

Mais d'où vient qu'il a été permis à Homère de peindre dans Thersite toutes les parties qui concourent à former la laideur, tandis que cette ressource lui a été défendue relativement à la beauté, par la nature de la chose même? L'effet de la laideur ne se trouve-t-il pas aussi bien éludé par une énumération des éléments qui la composent, que l'effet de la beauté est anéanti par une pareille énumération de ses parties intégrantes? Certainement; mais c'est en cela même qu'Homère se voit justifié. C'est parce que dans la peinture de la laideur corporelle, cette laideur devient moins frappante, et perd, en même temps, de l'effet qu'elle doit produire comme laideur, que le poète peut en faire usage; et l'objet qu'il ne peut employer par lui-même, il s'en sert comme d'un moyen pour produire, et pour renforcer des sentiments mixtes, pour en occuper notre esprit au défaut de perceptions plus pures et plus agréables.

Ces sentiments mixtes sont le ridicule et le terrible. Homère < a rendu » *J²WM* représente > Thersite laid < et non pas ridicule, et » *J²WM* pour le rendre ridicule; mais > ce n'est pas par sa seule laideur qu'il devient un objet risible; < car la laideur est une » *J²WM* elle n'est qu'une > imperfection; et pour exciter le ridicule, il faut un concours de perfections et d'imperfections.¹¹ Il est en outre nécessaire que cette opposition ne soit ni trop sentie, ni trop tranchante; il est même essentiel que ces qualités contradictoires se fondent, pour ainsi dire, les unes dans les autres.

Voilà l'emploi que le poète peut faire de la laideur des formes. Quel parti est-il maintenant permis au peintre d'en tirer?

La peinture, comme art d'imitation, peut exprimer la laideur; comme bel art, elle ne doit pas la rendre. La laideur des formes blesse notre vue, révolte notre goût, comme contraire à l'ordre et à l'harmonie des parties; et elle inspire de l'aversion, sans que pour cela nous ramenions notre pensée sur l'existence réelle de l'objet dans lequel

11 *Philos. Schriften von Moses Mendelssohn, 11 th., p. 23.*

nous la remarquons. Thersite est (*J²Mom.* également) un objet révoltant pour nous, tant dans la nature que dans l'art; et si dans l'art il nous déplaît moins, ce n'est pas qu'il cesse d'être laid dans l'imitation, mais seulement parce que nous avons la faculté de faire abstraction de cette laideur, pour ne considérer que le talent du peintre.

La peinture peut-elle se servir de formes désagréables pour faire naître le ridicule et le terrible?

Il est incontestable que la laideur, qui n'est pas nuisible peut devenir ridicule dans la peinture, principalement quand l'affectation de paroître beau ou d'être considéré s'y trouve liée à cette idée. Il est également incontestable que la laideur (nuisible » *J²WM* jointe au pouvoir de nuire) inspire de l'effroi, tant dans l'art que dans la nature; et que ce ridicule et ce terrible qui, par eux-mêmes, sont des sentiments mixtes, deviennent, par l'imitation, plus intéressants, et plus satisfaisants.

Je dois néanmoins faire remarquer que la peinture ne se trouve pas ici tout-à-fait dans le même cas que la poésie. Dans la poésie, la laideur des formes, perd presque entièrement son effet désagréable par le changement qu'éprouvent ses parties coexistantes dans le temps: elle cesse également, sous ce même point de vue, d'être laideur, et peut par conséquent se lier d'autant mieux avec d'autres (objets » *J²WM* attributs), pour produire un nouvel objet. Dans la peinture, au contraire, la laideur conserve toute sa force réunie, et (son effet n'est guère moins sensible » *J²WM* ses effets ne sont guère moins sensibles) que dans la nature même. La laideur innocente ne peut donc demeurer longtemps ridicule; le sentiment désagréable triomphe bientôt; et ce qui, dans le premier moment, avoit paru risible, devient, par la suite, révoltant. Il en est de même de la laideur nuisible: le terrible s'évanouit insensiblement, et la (laideur » *J²WM* difformité) demeure seule d'une manière invariable.

D'après ces considérations, le comte de Caylus a eu raison de ne point admettre l'épisode de Thersite parmi les tableaux d'Homère; mais avoit-on pour cela raison de vouloir rejeter cet épisode de l'*Illiade* même? Je ne le pense pas; et c'est avec peine que je vois qu'un savant, qui d'ailleurs s'est distingué par un goût fin et délicat, a été de cette opinion.¹²

Le dégoûtant peut renforcer le ridicule; c'est-à-dire, que les (objets » *J²WM* idées) de dignité et de bienséance, (mis » *J²WM* mises) en contraste avec (le ridicule » *J²WM* des circonstances dégoûtantes), deviennent ridicules. Aristophane nous en fournit un grand nombre d'exemples.

Pour ce qui est des objets dégoûtans dans la peinture, il est incontestable que, quand même il n'y auroit pas des objets véritablement dégoûtans (par » *J²WM*

12 Klotz, *Epistolae Homericae*, pag. 33 seq.

pour › la vue, desquels il faudroit que la peinture, comme art d'agrément, s'abstînt nécessairement; elle seroit néanmoins toujours dans l'obligation d'éviter, en général, la représentation de pareils objets, à cause que, par (l'enchaînement » *J²WM* l'association › des idées, le sujet qu'on traite devient par-là dégoûtant, par conséquent indigne de l'art.

⟨ *J²WM add.* Ce qui a été dit de la laideur peut-être appliqué ici, et même avec plus de force. Dans les arts d'imitation le dégoûtant perd bien moins de son effet quand il s'adresse aux yeux que lorsqu'il s'adresse l'ouïe. Il ne peut donc pas s'y combiner d'une manière aussi intime aux élémens du ridicule et du terrible: de l'instant que la surprise cesse, et que la curiosité est satisfaite, il se sépare des idées accessoires et reparoît sous sa forme repoussante. ›

Ligne 429 = M II 111 – Scythes | Peuple nomade et 'barbare', d'origine Iranienne, vivant sur les steppes de l'Eurasie centrale.

Ligne 436 = M II 116 – Toxaris | Lucianus écrit un dialogue *Toxaris sive de amicitia*, d'un Scyth nommé Toxaris et d'un Grec Mnesippus, sur l'amitié.

Ligne 439 = M II 116 – Anacharsis | Un philosophe scythe (Ἀνάχαρσις; vie siècle avant J.-C.) en déplacement à Athènes il y fit grande impression. On le considère comme précurseur des sceptiques et des cyniques, grâce à sa vue de profane savant.

Ligne 440 = M II 116 – Aspasia | Aspasia (Ἀσπασία; env. 470-env. 400 avant J.-C.), philosophe grecque, épouse de Périclès.

Ligne 445 = M II 116 – Mnesicles | Voir ci-dessus, commentaire chez *Aristée*, l. 180, note (*3).

Ligne 493 = M II 118 – Jupiter ... de Phidias | Pour Phidias voir commentaire chez *Aristée*, l. 290, note (*5). La statue de Zeus / Jupiter qu'il a fait a été décrite dans: Pausanias, *Descriptio Graeciae*, v.10–11.

Ligne 508 = M II 119 – Pisistrate | Pisistratus (Πεισίστρατος; env. 600-env. 528 avant J.-C.), tyran d'Athènes qui effectua des réformes positives.

Ligne 511–512 = M II 119 – Harmodius ... Aristogeiton | Deux héros athéniens (Ἄρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων) qui, en tuant le tyran Hipparchus en 514 avant J.-C., libérèrent la voie vers la démocratie.

Ligne 512–513 = M II 119 – Marathon ... Salamis | Voir le commentaire chez *Pierre*, l. 46 et l. 28¹.

Ligne 518 = M II 119 – la simplicité Lacedemonienne | I.e. Sparte / Sparta, ce qui veut dire simple.

Ligne 551 = M II 121 – Doedale ... Dipoënus | Daedalus (Δαίδαλος), dans la mythologie grecque un inventeur connu par sa simplicité, et artiste, qui réussit à fabriquer des ailes pour lui-même et son fils Icarus. – Dipoenus (Δίποινος) était un sculpteur d'origine crétoise, élève de Daedalus.

Ligne 567 = M II 121 – Cocyte ... Styx | Deux fleuves appartenant aux Enfers suivant la mythologie grecque : le Styx (Στύξ) en forme la frontière et le Cocyte (Κωκυτός) les traverse.

Ligne 597 = M II 122 – Diotime | Voir ci-dessus, commentaire chez *Aristée*, l. 41¹; Hemsterhuis y ajoute ici un discours de Diotime, comparable à celui de Platon dans *Symposium*.

Ligne 612 = M II 122 – Micyllus ... Thriase | Probablement pas des renvois concrets.

Ligne 613 = M II 122 – Sage d'Abdère | I.e. Democritus, originaire d'Abdera en Thrace.

Ligne 625 = M II 123 – Dieu d'Epidaure | Epidaurus, ville dans l'est du Péloponnèse, avec un sanctuaire pour Esculape (Aesculapius, Ἀσκληπίος), le dieu grec de la guérison et la médecine.

Ligne 629 – M II 123 – Thersite | Voir ci-dessus, commentaire chez *Aristée*, l. 1173.

Ligne 629 = M II 123 – le fils de Nauplius | I.e. Palamedes (Παλαμήδης), réputé dans les récits mythologiques grecs comme un homme sage et astucieux.

Ligne 646 = M II 124 – ma mémoire | Jusque là, le passage parallèle du manuscrit-*m*¹ avec le texte de base choisi. Dans ce manuscrit-*m*¹ le dialogue se conclut ensuite :

Mon cher Socrate, mon fils, je vais vous contenter autant que je pourrais, c'est à dire autant que vous pourrez me comprendre. Nous autres Devins nous tenons du Dieu de Delos un organe qui manque aux autres hommes, par lequel nous sentons

l'avenir en voyant la liaison des effets à leurs causes. C'est le même organe qui nous montre une grande partie de la beauté et des richesses de l'ame humaine. Vous sentez bien, Socrate, que cette ame étant individuelle: aiant la conscience d'elle même aiant des relations avec tout ce qu'elle n'est pas; pour qu'elle connoisse ces relations et en jouisse, a besoin d'organes et de moiens qui transportent l'energie des choses hors d'elle, jusque dans son essence; c'est à dire, lui font sentir suivant les cas, ou les rapports que ces choses ont avec elles, ou ceux qu'elle a avec ces choses. Cette ame une fois formée par une cause, Socrate, que je vois mieux que vous, ne connoit ses richesses, ses moiens, ni ses organes qu'à mesure qu'elles se developpent suivant la position ou l'ame se trouve vîs à vîs des differentes parties qui composent l'Univers. Pour vous en convaincre, figurez-vous que votre ame ne se trouve pas placée vîs à vîs de choses ou d'essences qui peuvent être vûes, ouïes, ou touchées, auriez-vous la moindre idée des organes de la vûe, de l'ouïe et du tact, quoique vous auriez ces organes? – Non en verité, Diotime, lui dis-je. – Figurez-vous, reprit-elle, que votre ame fût placée vîs à vîs d'une face de l'Univers dont les parties paroitraient se confondre, et ne seroient ni distinctes, ni déterminées, ni circonscriptes, sçauriez-vous que vous avez une imagination ou les idées et les perceptions s'impriment avec tant de netteté et de precision? Sçauriez-vous que vous avez un intellect qui compare et qui compose ces idées et ces perceptions distinctes, et en fait naître d'autres qui vous servent à vous instruire, à vous conduire ou à vous amuser? Posez qu'elle fût placée dans un monde où il n'y auroit aucun être animé que vous, sçauriez-vous que vous avez cet organe qui vous fait passer dans d'autres Etres, par lequel vous aimez, vous desirez, vous compatissez, et d'où derivent les devoirs, les vîces et les vertus? Non sans doute. – Mon cher Socrate, c'est la bonté du Dieu qui me fait voir l'Univers de plusieurs côtés qui sont encore dans un neant parfait pour vous et pour les autres hommes, et dont il m'est impossible de vous parler, puisque je ne sçauois vous apprendre la langue dans laquelle je devrois m'exprimer. Mais representez-vous ce globe raionnant, cet oeuil du jour qui ne voit que ce qu'il eclaire, enveloppé de toute part d'une croute opaque noire et epaisse. C'est à mesure de la violence du feu, et de l'energie renfermée dans cette croute, qu'elle se fônd, eclâte, et tombe par morceaux pendant la suite des temps et des siècles. Les premiers raions qui perçont eclairent les parties de l'Univers sur lesquelles ils touchent, et forment une communication entre ce globe lumineux, et ces parties eclairées, mais les autres parties n'ont pas encore des relations avec ces feux couverts qu'elles peuvent manifester. C'est là le plus parfait symbole de l'ame au moment qu'elle derive de l'activité de son auguste cause. C'est ainsi que ce que nous appellons les organes de l'ame percent avec les temps à mesure que ses enveloppes la quittent. Le plus beau travail de l'homme, Socrate, est de se debarrasser de ses enveloppes dans aussi peu de siècles qu'il est possible, et lorsque l'ame est toute degagée, elle devient toute organe. L'intervalle qui separe le

visible du sonore est rempli par d'autres sensations. Toutes les sensations se lient et font corps ensemble, et l'ame voit l'Univers non en Dieu, mais à la façon des Dieux.

Ligne 693 = M II 125 – cette étoile brillante d'Orion | L'Orion est une constellation équatoriale, visible pendant l'hiver sur l'hémisphère nord. – Dans la note originale, ajoutée ici dans le manuscrit-*k*, Hemsterhuis entre en détail sur cette constellation en forme de chasseur. Regal, i.e. Rigal, deuxième étoile de l'Orion du point de vue clarté, β . L'étoile la plus claire, marquée avec α , c'est la Betelgeuze. L'étoile Mintaka est indiquée comme δ . – Aratus Solensis (Ἄρατος ὁ Σολεῦς; env. 310–245 avant J.-C.) décrit Orion dans son poème didactique *Phainomena*. – Hemsterhuis a fait sauter bientôt cette note initiale, parce qu'on ne la retrouve pas dans aucun des manuscrits. Il est possible, qu'il ait fait cela pour éviter le renvoi dans la note à un savant contemporain, l'astronome anglais James Bradley (1693–1762) et sa « Théorie de l'aberration » (concernant l'ainsi nommé nutation à l'axe de rotation de la Terre).

Ligne 712 = M II 126 – Penthée | Pour Penthée / Pentheus, voir commentaire chez *Aristée*, l. 1006.

Ligne 713 = M II 126 – Corybantes | Corubantes (Κορύβαντες): des prêtres qui exécutèrent une danse sauvage et extatique.

Ligne 724 = M II 127 – Typhoée, Encelade, Porphyryon | Des monstres ou des géants dans la mythologie grecque, qui défièrent les dieux, et qui furent battus ensuite par eux.

Ligne 725 = M II 127 – Cadmus | Un héros dans la mythologie grecque, et fondateur de la ville de Thèbe.

Ligne 731 = M II 127 – Prométhée ... satisfait à votre justice | Ici va bien ensemble un dessin de Hemsterhuis qui était ajouté à une lettre datée 12–13 mars 1780: *Ma toute chère Diotime* 1780–1782, lettre 3.22, conservée à: Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlass, Kapsel 19. Voir p. 750.

Ligne 735 = M II 127 – L'Arbitre de l'Univers sourit et baise le front de l'Immortelle | Hemsterhuis a fait un dessin qui se marie bien avec ce passage: *Ma toute chère Diotime* 1780–1782, lettre 3.63 en date du 20 août 1780, conservée à Amsterdam, Rijksprentenkabinet, inv. Doc. & obj. 1986:2. Voir p. 751.



ILL. 8 «Prométhée ... satisfait à votre justice»: dessin de Hemsterhuis, 1780
MÜNSTER, UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK, GALLITZIN NACHLASS,
KAPSEL 19



ILL. 9 «L'Arbitre de l'Univers [Jupiter] sourit et baise le front de l'Immortelle [Vénus]»: dessin de Hemsterhuis, 1780
AMSTERDAM, RIJKSPRENTENKABINET, INV. DOC. & OBJ. 1986:2

Ligne 735 – dans l'apparat critique – saphyr | Voir Fresco, *Lettres de Socrate à Diotime*, p. 216–217. Le nouveau passage a été inséré avec la lettre du 30 décembre 1779 (*Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.73).

Ligne 739 = M II 127 – Pythie | La pythie était la prêtresse au temple d'Apollon à Delphes. Elle entraînait en transe des vapeurs qui y jaillissaient, et étant assise sur un trépied elle prononçait un oracle divin.

Ligne 746 = M II 127 – Astrée | En latin *Astraea* (Ἀστράα), dans la mythologie grecque la fille de Zeus / Jupiter et personnification de la justice.

Ligne 755 = M II 128 – Abderite | I.e. Democritus, originaire d'Abdera en Thrace.

Ligne 761 – dans l'apparat critique – Vous voyez | Ici le manuscrit-*m*² saute plusieurs lignes du texte, en ne s'alignant qu'à la dernière alinéa du *Simon*. Pour le bout du texte omis on est renvoyé au traité *Sur les vertus et les vices*, comme suit:

C'est ici que doit suivre l'essentiel de la lettre sur les vertus et sur les vices adressée à ma Diotime réelle en 1776, avec peu de changement, et je voudrais y mettre

quelques exemples de caractères p.e. d'Ulysse, d'Achille, d'Agamemnon et de Diomède etc., gens plus universellement connus par Homère et les tragiques, que Gelon, Themistocle, Codrus, Solon ou Pisistrate ; ou bien je mettrois en nôte pour essayer notre methode du trêfle quelques caracteres de modernes connus.

Pour « notre methode du trêfle » dans cette citation, voir le commentaire chez *Aristée* l. 892. – *La lettre sur les vertus et sur les vices* n'a pas été mis dans notre appareil critique, le texte inséré dans le *Simon* étant trop élaboré et adapté. Pour le texte on en verra : Petry (éd.), *Wijsgerige werken*, pp. 572–585 ; Fresco (éd.), *Lettres de Socrate à Diotime*, nr. 8, pp. 70–78 ; *Ma toute chère Diotime 1775–1778*, lettre 1.19.

Ligne 761 = M II 128 – velléité | Ici commence un long passage en parallèle avec une lettre antérieure de Hemsterhuis à la princesse Gallitzin adressée le 4 mars 1776 : *Ma toute chère Diotime 1775–1778*, lettre no. 1.19. Cette lettre est devenue connue comme une dissertation indépendante avec le titre *Lettre sur les vertus et les vices* et a été éditée par Petry dans *Wijsgerige werken* (2001). Les passages en parallèle sont les suivants :

Simon l. 761–773 = *P* 574,31–576,4

Simon l. 788–818 = *P* 576,37–578,25

Simon l. 829–864 = *P* 578,26–580,18

Simon l. 864–884 = *P* 580,27–582,3

Simon l. 885–904 = *P* 582,17–582,31

Simon l. 929–941 = *P* 582,35–584,6

Pour la même raison que chez le *Sophyle* (voir commentaire l. 627), où des versions de textes parallèles antérieures ont été retravaillées dans le dialogue dans un stade ultérieur, les variantes parallèles de la *Lettre sur les vertus et les vices* n'ont pas été reprises ici dans l'apparat critique. Car dans la *Lettre* antérieure elles ne furent pas destinées comme parties ou comme pré-études du dialogue ultérieur et par conséquent on ne peut pas considérer la *Lettre* comme une version antérieure du *Simon* dans le sens strict du mot.

Ligne 854–855 = M II 131 – Palamede ... Gelon ... Aristide | Tous les trois sont réputés comme sages et justes. Voir commentaire chez *Simon* l. 629², chez *Pierre* l. 34–35, et chez *Aristée*, l. 1054. – Dans le passage parallèle de la *Lettre sur les vertus et les vices* Hemsterhuis donne d'autres personnages historiques comme exemples : « ... deriver de l'ame d'un Socrate, d'un Epaminondas, d'un Timoleon, d'un Scipion, d'un Marc Aurele, mais ce n'est ... » (cf. *P* 580,8–9).

Ligne 925–926 = M II 134 – le fils de Anchise | I.e. Énée / Aeneas (Αἰνείας), fils d'Anchises (Ἀγχίσης) et la déesse Aphrodite, ancêtre des Romains.

Ligne 978–979 = M II 136 – Codrus ... Solon ... Pericles | Codrus (Κόδρος; ^{xie} siècle avant J.-C.) était le dernier roi (légendaire) d'Athènes. – Pour Solon d'Athènes, voir le commentaire chez *Aristée*, l. 1150. – Périclès / Pericles (Περικλής; env. 493–429 avant J.-C.), homme politique et général pendant l'âge d'or de la démocratie en Athènes.

Ligne 992–993 = M II 136 – Minos et Rhadamante | Les frères Minos (Μίνως) et Rhadamanthys (Ῥαδαμάνθυς) furent après leur mort assignés par leur père Zeus comme juges dans le Hadès, les Enfers.

Ligne 1036 = M II 138 – Agathon dit | Voyez la lettre de 17 octobre 1779 (*Lettres de Socrate à Diotime*, nr. 70, pp. 196–197; *Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.53):

Ce matin j' ai travaillé un peu au Simon, qui est achevé dans ma tête, et j' ai dû discontinuer à force d' agitation. Je vous dirai, ma chère amie, que cette agitation excessive n' étoit occasionnée que par l' idée vague du canevas d' un dialogue qui suivra le Simon et dont le sujet est prodigieusement sublime. A la fin du Simon Agathon loue beaucoup le discours de Diotime, mais il fait en même temps une question assez malicieuse à Socrate, en lui demandant s' il ne trouve pas que le langage de la philosophie et le dithyrambe ont beaucoup de rapport ensemble? Beaucoup, reprit Socrate, car tous les deux sont dictés par les Dieux, mais le dithyrambe, mon cher Agathon, est inspiré par le Dieu des vins et la philosophie par la Divinité de la Sagesse. La dessus le Simon finit par les cris du voisin, mais Socrate et Agathon vont se promèner au Lycée et recommencent leur discours sur le dithyrambe, où Socrate va dissenter avec le plus dithyrambique tragique qu' il y ait eu, sur la valeur, la nature, et les differents effets des inspirations divines.

Il y a deux différences remarquables dans la représentation de la conclusion en comparaison avec le texte final. La question finale d' Agathon est caractérisée ici comme malicieuse, et il est brièvement indiqué – depuis: où Socrate ... – de quoi se déroulera le discours sur le dithyrambe. A tout prendre: la fin du *Simon* s' avère donc moins net. Deux semaines plus tard, Hemsterhuis envoya cette version définitive dans une lettre à la princesse Gallitzin (notre sigle *m*²).

9 Alexis ou de l' âge d' or

Ligne 2–5 = H – φίλοι ... ἄφρονον. | La devise est empruntée à Hésiode / Hesiodus, *Opera et dies*, 120 et 116–118. L' authenticité de la première (demie) ligne, le vers 120, est fortement mise en doute. La traduction en est: « [Aimés des dieux bienheureux, m]ourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens

étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte.» (*Les travaux et les jours*, trad. Paul Mazon, 1928).

Dans une lettre à la princesse, datée du 23 novembre 1780, Hemsterhuis écrivit ce qui suit (*Ma toute chère Diotime 1780–1782*, lettre 3.86; *Lettres de Socrate à Diotime*, p. 252) :

L'autre jour je lus dans le magnifique poème d'Hésiode, intitulé *les travaux et le jour*, le tableau qu'il fait de l'âge d'or, qui me frappa plus que jamais. J'avois toujours cru que cet état n'étoit qu'une fiction des poètes, mais quoique les poètes l'ont beaucoup orné, en y regardant de plus près, on verra que cet état a dû exister nécessairement.

Ligne 15 = H 4 – Zeuxis | Peintre artistique grecque du Ve siècle avant J.-C., le « peintre des ombres ».

Ligne 18 = H 4 – Elysées | Dans la mythologie grecque, les Champs Élysées ou simplement l'Élysée sont le lieu dans l'au-delà où les héros et les gens vertueux goûtent le repos après leur mort.

Ligne 25 = H 5 – Cynosarges | Un temple dédié à Héraclès dans l'Athènes antique.

Ligne 26 = H 6 – Demophoön | Probablement un renvoi non concret.

Ligne 35–36 = H 7 – Straton de Lynde | Probablement un renvoi non concret.

Ligne 41 = H 7 – Simmias de Rhodes | (Σιμμίας ὁ Ρόδιος) un poète et grammairien de la fin du ive siècle av. J.-C. En plus un des participants à la conversation dans le *Phédon* de Platon.

Ligne 46 = H 8 – Apollon | Dans la mythologie grecque le dieu des arts, en particulier de l'art poétique et de la musique.

Ligne 80 = H 12 – sommeil | Note (1) de l'éditeur Meyboom :

Voyez Hésiode Εργα και Έμεραι vs. 108–119 :

Ὡς ὁμόθεν γεγάσι θεοὶ θνητοὶ τ' ἄνθρωποι,
 Χρύσειον μὲν πρῶτιστα γένος μερόπων ἀνθρώπων
 Ἀθάνατοι ποίησαν ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.
 Οἱ μὲν ἐπὶ Κρόνου ἦσαν, ὅτ' οὐρανῷ ἐμβασίλευν.
 Ὡς τε θεοὶ δ' ἔζων, ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες,

Νόσφιν ἄτερ τε πόνων καὶ οἰζύος· οὐδέ τι δειλὸν
 Γῆρας ἐπὴν αἰεὶ δὲ πόδας καὶ χεῖρας ὁμοῖοι
 Τέρποντ' ἐν θαλίῃσι κακῶν ἔκτοσθεν ἀπάντων.
 Ἀφνειοὶ μῆλοισι, θίλοι μακάρεσσι θεοῖσι
 Θνήσκον δ' ὥς ὕπνῳ δεδμημένοι· ἐσθλὰ δὲ πάντα
 Τοῖσιν· ἔην καρπὸν δ' ἔφερε ζεῖδωρος ἄρουρα
 Αὐτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον· οἱ δ' ἐθέλημοι
 Ἕσυχοι ἔργα νέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.

[Comme les dieux et les hommes mortels descendirent de la même source.] D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était aux temps de Chronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères: la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas; mais bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux: le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. (trad. Paul Mazon, 1928). L'authenticité de la première ligne, le vers 108, est fortement mis en doute.

Ligne 185 = H 25 – Pelasges | Les habitants originaux de la Grèce, dont on ne sait à peine quelque chose.

Ligne 252 = H 33 – fils de Clymene | Il est question de Prométhée. Voir aussi: *Simon* commentaire l. 108.

Ligne 272 = H 35–36 – Phédon d'Elée | En latin Phaedon Elidensis (Φαίδων) était un philosophe grec (v / ive siècle avant J.-C.) et disciple de Socrate.

Ligne 272–273 = H 36 – Dialogue de Simon | Note (2) de l'éditeur Meyboom:
 Voyez [Simon, ou des facultés de l'ame] page [M.11] 122, suiv.

Ligne 324 = H 42 – facultés | Note (3) de l'éditeur Meyboom:
 Voyez [Simon, ou des facultés de l'ame] page [M.11] 128.

Ligne 328 = H 43 – Pythie | Voir commentaire dans *Simon* l. 739.

Ligne 338 = H 44 – fils de Telamon | Ajax, un héros grec dans la guerre avec Troie. Il prétendait à l'équipement d'armes d'Achille tué, or il fut alloué à Ulysse par le chef d'armée Agamemnon. Ajax en colère fut frappé de fureur et prit

un troupeau de moutons pour ses ennemis. Les Atrides sont les fils d'Atrée : Agamemnon et son frère, le roi Ménélas. Une fois revenu à la raison Ajax pris par la honte se donnât la mort.

Ligne 339 = H 44 – Athamas | Roi de la Béotie, il avait de sa seconde épouse Ino deux fils, Léarque et Melicerti. Lui aussi fut frappé de folie par les dieux, tua un de ses fils, suite à quoi Ino s'enfuit avec l'autre fils, ceci entraînant des conséquences fatales.

Ligne 367 = H 48 – Sunium | Cap de la Mer Égée, au sud d'Athènes, il s'y trouve un temple dédié à Poséidon.

Ligne 367–368 = H 48 – Aristée ... Autolycus ... Chrysothemis ... Callicles | Aristée est le personnage principal du dialogue du même nom. – Autolycus de Pytane (Ἀὐτόλυκος ὁ Πιττανάιος; env. 360–290 avant J.-C.) était un mathématicien et astronome grec. – Chrysothemis l'Épicurien (Χρυσόθεμις) n'est probablement pas un personnage historique. – Callicles (Καλλικλῆς) est un personnage du dialogue de Platon, le *Gorgias*.

Ligne 443 = H 59 – Amphryse | Rivière en Grèce.

Ligne 450 = H 59 – Orphée | Poète et musicien mythique qui essaya en vain par son chant de conduire sa morte bien-aimée au dehors des Enfers.

Ligne 451–452 = H 60 – Sisyphe, Tantale et les Danaïdes | Trois exemples de tourments éternels infligés comme punition par les dieux. Sisyphe devait pousser en montant un bloc de pierre qui roulait chaque fois en bas. Tantale était debout jusqu'à son menton dans une mare d'eau, or lorsqu'il essayait de la boire elle s'écartait. Les Danaïdes étaient les 50 filles du roi Danaos, elles furent condamnées à remplir d'eau un tonneau sans fond.

Ligne 459 = H 61 – Mnemosyne | La déesse de la mémoire et la mère des muses qui donnent l'inspiration aux artistes.

Ligne 511 = H 67 – Thésée | Héros mythique et le roi fondateur d'Athènes.

Ligne 512 = H 68 – Saturne | Saturnus chez les Romains ou Cronos (Κρόνος) chez les Grecs, le dieu primitif (primaire) et le père de Jupiter / Zeus et des autres dieux, serait exilé après son détronement à Latium, la région autour de Rome, et y aurait apporté la prospérité.

Ligne 514 = H 68 – la grande Grece | En latin Magna Graecia est la dénomination de la partie sud de l'Italie et la Sicile colonisée par la Grèce.

Ligne 521 = H 69 – Pythagore | Mathématicien et philosophe grec qui vivait d'env. 572 à env. 500 avant J.-C. Il fonda à Croton (Italie du Sud, Magna Graecia) une école influente.

Ligne 536 = H 71 – Tarentin | Archytas de Tarente (Ἀρχύτας; 428–347 avant J.-C.) était un philosophe de l'école de Pythagore et un homme politique.

Ligne 539 = H 71 – Byblos | Cité portuaire en Phénicie, au nord de l'actuel Beyrouth. Sur le voyage de Pythagore en Phénicie, en Syrie et en Egypte, voir: Jamblique / Iamblichus, *De vita Pythagorei*, 11–19 (*Bibl. Hemst.* qu 148).

Ligne 540 = H 71 – vieux prêtre d'Adonis | I.e. Hypsiclès, voir l. 727–728. Hypsiclès d'Alexandrie (Ἵψικλῆς; env. 190 – env. 120 avant J.-C.) était un mathématicien et astronome grec.

Ligne 543 = H 72 – Adonis | A l'origine un dieu phénicien personnalisait la beauté, dont la déesse Aphrodite devînt amoureuse.

Ligne 569 = H 75 – mont Liban | Chaîne de montagnes au Liban.

Ligne 580 = H 77 – Chaldéens | Peuple sémitique qui habitait éparpillé à travers le Moyen-Orient.

Ligne 582 = H 77 – Arcadiens | Voir ci-dessous, l. 1278.

Ligne 602 = H 80 – Zéphir | Vent doux, de l'ouest à l'est.

Ligne 645 = H 86 – Sirius | L'étoile la plus claire au ciel nocturne, visible au sud pendant l'hiver sur l'hémisphère septentrional.

Ligne 650 = H 87 – la lune | Sur l'influence de la lune et sur la position de l'axe de la terre, voir aussi la *Lettre sur la rotation* de Hemsterhuis, écrite à l'origine à la princesse Gallitzin (*Ma toute chère Diotime* 1784, lettre 5.24, 29 mars 1784).

Ligne 727–728 = H 98 – Hypsiclès | Voir ci-dessus l. 540–541.

Ligne 773 = H 104 – Thucydide | Thucydide / Thucydides (Θουκυδίδης; env. 460 à env. 400 avant J.-C.) était un historien et homme politique grec à Athènes. Il est considéré comme le fondateur de la science historique par son ouvrage sur la guerre du Péloponnèse qui s’est déroulée entre 460 et 445.

Ligne 795 = H 107 – Ladon | La divinité de Pan s’éprit de la nymphe Syrinx et la poursuivit jusqu’aux bords de la rivière Ladon, où la prière de celle-ci fut exaucée par les dieux qui la transformèrent en roseau. Pan y découpa une soi-disante flûte de pan.

Ligne 801 = H 107 – Pelops | Personnage mythologique qui fut tué par son père Tantale et ensuite soumis comme repas aux dieux. Les dieux découvrirent l’imposture et ramenèrent Pélops à la vie. Seul un morceau de l’épaule fut consommé et remplacé par de l’ivoire.

Ligne 806–807 = H 108 – Thales ... Homere | Hemsterhuis met ici les poètes et les penseurs ensemble aux Champs Elysées, et en ce faisant au même niveau.

Ligne 835 = H 111 – Lemnos ... Athos | Lemnos est une île au nord de la Mer Égée. – Athos est une montagne sainte de 2033 mètres de haut qui se situe sur la presqu’île grecque du même nom, visible de loin.

Ligne 840 = H 112 – Homere | Homère / Homerus, *Odyssea*, VIII.362–366; *Hymni*, v.60–63 et 161–167.

Ligne 880 = H 116 – sans doute | Note (4) de l’éditeur Meyboom:
Voyez Sophyle, Tom I, p. 174, suiv.

Ligne 894–895 = H 118 – un total quelconque | Note (5) de l’éditeur Meyboom:
Voyez Lettre sur la sculpture.

Ligne 924 = H 122 – celui | I.e. Apollon, le dieu de la poésie.

Ligne 925 = H 122 – Dodone | Dodona (Δωδώνη) est un lieu en Grèce – comme Delphi – avec un oracle, qui était « lu » en écoutant le murmure d’une chêne et le tintement de bouilloires en bronze pendues.

Ligne 929–930 = H 123 – statue de Memnon | Grande statue à Thèbe en Egypte. Lorsque le soleil du matin éclairait la statue, l’air chauffé à l’intérieur s’échappait par un gosier provoquant un bruit comme un soupir.

Ligne 951 = H 126 – prouvé autrefois | Note (6) de l'éditeur Meyboom :

Voyez Lettre sur la sculpture.

Ligne 1151 = H 152 – cristal | Ce qui est décrit ici est l'inverse d'un prisme, qui fait se disperser la lumière blanche dans un spectre de couleurs.

Ligne 1185 = H 159 – Thrasillus | Cette histoire est empruntée à Athenaeus Naucratis, un auteur grec d'env. 200 après J.-C. : *Deipnosophistae* (Banquet des sçavans), XI.81 554 E-F.

Ligne 1192 = H 159-160 – Callimaque | Cette histoire sur le tombeau supposé de Jupiter en l'île de Crète est liée au fameux paradoxe du menteur. A l'origine attribuée au philosophe Epimenides (Ἐπιμενίδης; env. 600 avant J.-C.) : Κρῆτες ἀεὶ ψεύσται (Les crétois [sont] toujours des menteurs), ou bien : Ce mot de la bouche de Epimenides, lui-même originaire de Crète, peut-il être un mot vrai ? – Callimaque (en latin Callimachus ; Καλλίμαχος ; vers 305 – vers 240 avant J.-C.) était un poète grec et bibliothécaire de la bibliothèque d'Alexandrie. – Callimachus, *Hymnus in Iovem*, vers 8-9 :

Les Crétois, 'les Crétois, toujours menteurs.' Ils ont bien été jusqu'à te bâtir une tombe, ô Roi ! Mais non, tu ne mourus jamais ; tu Es pour l'éternité. (trad. Émile Cahen, 1952).

Ligne 1193 = H 160 – Ptolomée Philadelphe | Ptolemaeus II Philadelphus (env. 309-246 avant J.-C.) est un roi et un pharaon de la dynastie ptolémaïque.

Ligne 1198 = H 160 – Médée | Idoménée / Idomeneus était roi de Crète du temps de la guerre de Troie. Il fut mêlé à une discussion entre Thétis et Médée, sur la question laquelle des deux déesses était la plus belle. Il choisit Thétis, et Médée offensée cria que tous les Crétois étaient des menteurs et maudit la descendance d'Idoménée.

Ligne 1204 = H 161 – Tam ... Tonantis | Lucain / Lucanus, *Bellum civile, sive Pharsalia*, VIII, 872 :

aussi fallacieuse en montrant le tombeau de Magnus, que la Crète avec celui du Tonant. (trad. A. Bourguery & Max Ponchont, 1993).

Ligne 1206 = H 161 | Le paradoxe du menteur se trouve également dans le Nouveau Testament, *Lettre à Titus*, I, vers 12 : « Quelqu'un d'entre eux, qui était leur propre prophète, a dit : Les Crétois [sont] toujours menteurs, mauvaises bêtes, ventres paresseux. » (trad. David Martin, 1707). De là que ce mot se

retrouve aussi fréquemment chez des auteurs chrétiens tels les Pères de l'Eglise, dont Hemsterhuis en cite quelques-uns :

Chrysostome / Chrysostomus, *Homilia in Epistolam ad Titum*, III ; in : *Opera omnia*, éd. Bernard de Montfaucon (13 tomes ; Paris, 1718–1738), t. XI, p. 744A : Ἐντάθα Ζὰν κεῖται, ὃν Δία κικλήσκουσι = « Hic jacet Jupiter, quem Jovem vocant ». Hemsterhuis possédait un exemplaire de cette édition : *Bibliotheca Hemsterhusiana*, folio nr. 54.

Cyrille / Cyrillus, *Contra Julianam*, X ; in : Iulianus Imp., *Opera quae supersunt omnia*, et S. Cyrilli Alexandr., *Contra impium Iulianum libri decem*, éd. Ezechiel Spanheim (Lipsiae, 1696), p. 342 c : ΠΥΘΑΓΟΡΑΣ ΤΩΙ ΔΙΙ ... ὧδε μέγας κεῖται ΖΑΝ, ὃν ΔΙΑ κικλήσκουσιν = « PYTHAGORAS IOVI ... ZAN iacet hîc magnus, ΔΙΑ quem dixere Pelasgi ». Hemsterhuis possédait un exemplaire de cette édition : *Bibliotheca Hemsterhusiana*, folio nr. 59.

Lactance / Lactantius, *Institutiones divines*, I, xi, in : *Opera ... omnia*, éd. Xystus Betulius (Basiliae, 1563), p. 36 : « ... inque sepulchro eius est inscriptum antiquis literis Graecis ὁ Ζεὺς τοῦ χρόνου, id est Latine 'Iuppiter Saturni' ». Hemsterhuis possédait un exemplaire d'une autre édition (*Bibliotheca Hemsterhusiana*, octavo nr. 58), qu'il ne cite cependant pas : éd. Ludolph Bünemann (Lipsiae, 1739), p. 78 : « ... in quo sepulcro eius est inscriptum antiquis litteris Graecis : ΖΑΝΚΡΟΝΟΥ, id est Latine : Iuppiter Saturni ». Trad. par Pierre Monat (1986) : « Et sur son tombeau se trouve une inscription en anciens caractères grecs, 'Zeus, fils de Chronos', c'est-à-dire, en latin, 'Jupiter fils de Saturne' »

Cedrenus, *Compendium historiarum*, éd. Gulielmus Xylander (2 vol. ; Paris, 1647), t. I, p. 17c : ἐνθάδε κεῖται θανὼν Πῖκος, ὁ καὶ Ζεὺς = « Heic situs est Picus, qui & Iupiter, mortuus ».

Ligne 1215–1216 = H 163 – Psellus ... Constantin Ducas | Michael Psellus (1018 ?–1078) était historien. – Constantinus x Ducas (1006–1067) était empereur de Byzantine de 1059 à 1067.

Ligne 1218 = H 163 – Scholiaste | Un commentateur anonyme mentionné par Callimaque. Voir : Callimachus, *Volumen II : Hymni et epigrammata*, éd. Rudolphus Pfeiffer (Oxonii, 1953), p. 42.

Ligne 1223 = H 164 – Ptolomée Hephestion | En latin Ptolemaeus Hephaistion, dit aussi Ptolemaeus Chennus ou Chennos, était un auteur grec actif au début du II^e siècle après J.-C.

Ligne 1233 = H 165 – Archytas de Tarente | Archytas (Ἀρχύτας ο Ταραντῖνος ; env. 428–347 avant J.-C.), philosophe et mathématicien grec de l'école de Pythagore,

était en même temps homme politique à Tarente, une ville dans le sud de l'Italie.

Ligne 1247 = H 167 – Denys | Denys le Jeune (ou Dionysius II Minor) est un tyran de la colonie grecque de Syracuse au I^{er} siècle avant J.-C.

Ligne 1248 = H 167 – deux lettres | La neuvième et la douzième des treize lettres attribuées à Platon sont adressées à Archytas.

Ligne 1267–1273 = H 170 – Te maris ... morituro etc. | Horace / Horatius, *Carmina*, I, XXVIII, 1–6 :

Toi qui mesuras la mer et la terre et le nombre infini des grains de sable, Archytas, tout entier te couvre l'humble don d'un peu de poussière près des larges flancs de Matinus, et il ne te sert de rein d'avoir exploré les demeures aériennes et parcouru la voûte du ciel, d'une âme destinée à la mort. (trad. F. Villeneuve & J. Hellegourc'h, 1990).

Ligne 1278 = H 171 – Arcadiens | L'Arcadie est un territoire montagneux, peu peuplé se situant au centre de la presqu'île grecque du Péloponnèse. C'était un territoire inhospitalier et peu fertile mais du fait de sa situation éloignée il fut dépeint déjà dans l'Antiquité comme idyllique et paradisiaque, vis-à-vis de la vie urbaine dépravée.

Ligne 1295 = H 173 – Hevelius | Johannes Hevelius (1611–1687) était astronome, et maire de la ville de Gdansk. Il publia ses recherches cartographiques de la lune en 1647 avec comme titre *Selenographia sive Lunae Descriptio*. Hemsterhuis possédait un exemplaire du livre dénommé *Cometographia* (Gedani, 1668; *Bibl. Hemst.* fol. 170).

Ligne 1296 = H 173 – Eckstormius | Heinrich Eckstorm (1557–1622) était un théologien et astronome allemand. Il publia : *Historiae eclipsium, cometarum et paretiorum ...* (Helmstaedii, 1621; pas dans *Bibl. Hemst.*).

Ligne 1297 = H 174 – Herlicius | David Herlitz (1557–1636) était professeur de la faculté mathématique à Greifswald. Il publia : *Kurtze, aber Trewhertzige Erklerung, des geschwäntzten neuen Sterns oder Cometen, so sich im September dieses 1607. Jahrs hat sehen lassen* (Lübeck, 1607; pas dans *Bibl. Hemst.*).

Ligne 1299 = H 174 – Riccioli | Giovanni Battista Riccioli ou Giambattista Riccioli S.J. (1598–1671) était un prêtre italien (père jésuite depuis 1614), et astronome.

Il publia: *Almagestum novum astronomiam veterem novamque complectens observationibus aliorum et propriis novisque theorematibus, problematibus ac tabulis promotam* (Bononiae, 1651; *Bibl. Hemst.* fol. 183).

Ligne 1300 = H 174 – Struyk | Nicolaas Struyck (1686–1769) était un mathématicien d'Amsterdam. Il écrivit: *Inleiding tot de algemeene geographie, benevens eenige sterrekundige en andere verhandelingen* (Amsterdam, 1740; *Bibl. Hemst.* qu. 259–260).

Ligne 1327 – note (*2) = H 178 – d'Ullea et Desoteux | Antonio de Ulloa (1716–1795) était un général et savant espagnol. Il était dans les environs des Açores lors de l'éclipse totale du soleil et il publia: 'Observationes de l'Eclipse du Soleil totale avec Retension et Annulaire faites le 24^e Juin 1778; sur le Vaisseau l'*Espagne* Commandant l'Escadre de la Flotte de la Nouvelle Espagne, en faisant le trajet des Isles Terceres vers le Cap St. Vincent', dans: *Philosophical Transactions, of the Royal Society of London. Vol. LXIX. For the Year 1779. Part I.*, pp. 105–119. – Pierre Marie Félicité Dezoteux, baron de Cormatin (1753–1812), était un officier de cavalerie français qui observait l'éclipse totale du soleil de Salé (Maroc) en Afrique. Il visita Hemsterhuis à La Haye le 22 août 1779 (*Ma toute chère Diotime* 1779, lettre 2.31):

Ce matin ... je fus interrompu par plusieurs visites et entre autre par celle d'un academicien de Paris, grand astronome, qui va observer à Camchatka et qui vient d'observer la penultieme eclipse du soleil qui a été total à Salé, où il l'a vu. Il m'a raconté que lorsque le soleil etoit presque tout couvert par la lune, il voioit dans un endroit la lumiere du soleil à travers la lune, qu'il avoit été si etonné de ce phenomène qu'il l'avoit attribué ou à ses yeux, ou à son telescope, mais qu'arrivant à Paris à l'academie on y reçut le memoire de mon ancien ami Don Antoine d'Ulloa, qui avoit vu exactement la même chose au meme eclipse en Amerique. Vous jugez bien, ma Diotime, que cette nouvelle me fit plaisir, car elle prouve clairement que ma lune non seulement est calcinée, mais vitrifiée en plus d'un endroit.

Ligne 1393 = H 187 – Alcméon Pythagorien | Alcméon de Crotone (Ἀλκμαίων; env. 500 avant J.-C.) était un philosophe et un théoricien médical grec et fut un disciple de Pythagore.

Ligne 1398 = H 188 – Aristote | (Pseudo-)Aristoteles, *Problemata*, XVII.3 (916a33–37):

Car Alcméon déclare que les hommes périssent parce qu'ils ne peuvent pas joindre leur commencement à leur fin, jolie formule si l'on admet qu'il parle par image et si l'on ne prétend pas prendre les mots à la lettre. (trad. Pierre Louis, 1993).

10 Lettre sur l'athéisme

Ligne 5 = M.II.201 – religion | Note (1) de l'éditeur Meyboom :

De même le monothéisme est antérieur au polythéisme.

Ligne 13 = M.II.201 – Fingal | James Macpherson (1736–1796) était un poète écossais. Il publia en 1762 *Fingal, an ancient epic poem*, soi-disant une traduction anglaise d'un poème épique gaélique séculaire. Ceci fut alors retravaillé par Macpherson dans un recueil contenant plusieurs d'éléments, intitulé *The works of Ossian* (1765). Le principal personnage Fingal référait à un héros de la mythologie irlandaise Fionn mac Cumhaill; le narrateur est Ossian, fils de Fingal. Il est probable que Macpherson ait fait usage de vieilles chansons populaires et qu'il les ait compilées pour en créer un poème épique, comparable à l'*Iliade* d'Homère. On ne sait pas si Hemsterhuis doutait de l'authenticité de l'*Ossian*; sa bibliothèque léguée ne comprenait pas d'exemplaires du *Fingal* ou de l'*Ossian* (cf. *Bibl. Hemst.* oct. 1130).

Ligne 16 = M.II.202 – facultés | Note (1) de l'éditeur Jansen :

Voyez Alexis ou de l'âge d'or.

Ligne 17 = M.II.202 – Démosthène | Demosthenes (Δημοσθένης; 384–322 avant J.-C.) était un orateur et politicien d'Athènes qui agissait fortement contre les Macédoniens, mais une fois sur le champ de bataille il se comporta de façon très lâche (Plutarque / Plutarchus, *Vitae, Demosthenes*, xx.2).

Ligne 49 = M.II.203 – adopté | Note (2) de l'éditeur Jansen :

Voyez la Lettre sur l'homme et ses rapports, et l'Aristée ou de la divinité.

Ligne 180–183 = M.II.208 – Si, dans ces temps ... sur la terre | Jacobi supprime ce passage, voir : F.H. Jacobi, *Werke*, I.1 (Hamburg / Stuttgart-Bad Cannstatt, 1998), p. 229, et le commentaire : *Werke*, I.2, pp. 506–507.

Ligne 207 = M.II.208 – Matérialistes | Les matérialistes que Hemsterhuis a en vue peuvent être des philosophes anciens comme Epicure et Lucrèce, mais plus encore (pense-t-il à) Spinoza et le spinozisme. Voir : Theo Verbeek, 'Sensation et matière. Hemsterhuis et le matérialisme', dans : Marcel F. Fresco, Loek Geeraedts, Klaus Hammacher (éd.), *Frans Hemsterhuis (1721–1790) : Quellen, Philosophie und Rezeption / Sources, philosophy and reception / Sources, philosophie et réception* (Niederlande-Studien ; 9) (Münster, 1995), pp. 243–262.

Ligne 208 = M.II.209 – Fibrillaires | Les fibrillaires adhèrent à une doctrine selon laquelle les êtres vivants sont construits de fibres de structures divergées en édification et en connexion (telles les muscles et les nerfs). La théorie fut basée sur les expériences de Haller autour de l'irritabilité. Parmi les adhérents de cette théorie se trouvaient les physiciens suisses Albrecht von Haller (1708–1777) et Charles Bonnet (1720–1793), mais aussi De Lamettrie et Diderot. Voir: François Duchesneau, *La physiologie des Lumières: Empirisme, modèles et théories* (*Archives internationales d'histoire des idées*, 107) (The Hague etc., 1982), en particulier les chapitres IV et V.

Postscriptum de la première version, sigle-v: Oldecop est un perceuteur des postes. – la vôtre du 3: Une lettre de la princesse Gallitzin à Hemsterhuis datée du 3 septembre 1787 n'a pu être retrouvée. – Gr. Homme = Grand Homme, le surnom de Franz von Fürstenberg (1729–1810) – p. d'O. = Prince d'Orange i.e. Stadhouder Willem v.

Bibliographie

Bibliographie sélective en ordre chronologique. Les éditions les plus importantes des œuvres de Hemsterhuis y ont été incluses. Mentionnés sont ici uniquement les études lui concernant explicitement, y compris une sélection limitée des études en néerlandais.

Œuvres de Hemsterhuis

Lettre sur une pierre antique du cabinet du Monsieur Théod. de Smeth, ancien président des Echevins de la ville d'Amsterdam &c. &c. &c. [La Haye: [sans adresse], 1762]. Signalé dans cette édition par le sigle A.

Lettre sur la sculpture, à Monsieur Théod. de Smeth, ancien président des Echevins de la ville d'Amsterdam. Amsterdam: Marc Michel Rey, 1769. Signalé dans cette édition par le sigle B.

Lettre sur les désirs à M. T.D.S. Paris: [sans adresse], 1770. Signalé dans cette édition par le sigle C.

Lettre sur l'homme et ses rapports. Paris: [sans adresse], 1772. Signalé dans cette édition par le sigle D.

Description philosophique du caractere de feu Mr. F. Fagel. [Sans adresse], 1773. Signalé dans cette édition par le sigle E.

Sophyle ou de la philosophie. Paris: [sans adresse], 1778. Signalé dans cette édition par le sigle F.

Aristée ou de la divinité. Paris: [sans adresse], 1779. Signalé dans cette édition par le sigle G.

Alexis ou de l'age d'or. Riga: Jean Frederic Hartknoch, 1787. Signalé dans cette édition par le sigle H.

Œuvres philosophiques, éd. H.J. JANSEN, 2 volumes. Paris: H.J. Jansen, 1792. Signalé dans cette édition par le sigle J¹.

Œuvres philosophiques, éd. H.J. JANSEN, 2 volumes. Paris: L. Haussmann, 1809. Signalé dans cette édition par le sigle J².

Œuvres philosophiques, éd. S. van de WEYER, 2 volumes. Louvain: Fr. Michel, 1825–1826. Signalé dans cette édition par le sigle W.

Œuvres philosophiques, éd. L.S.P. MEYBOOM, 3 volumes. Leuwarde: W. Eekhoff, 1846–1850. Signalé dans cette édition par le sigle M. – Une réimpression inchangée dans un seul volume: Hildesheim / New York: Olms, 1972.

Wijsgerige werken, éd. M.J. PETRY. Budel: Damon / Ljouwert: Fryske Akademy, 2001. Signalé dans cette édition par le sigle P.

Traductions les plus importantes des œuvres de Hemsterhuis

- Vermischte philosophische Schriften*, trad. allemande [par Chr.F. VON BLANKENBURG], 3 volumes. Leipzig: Weidmann, 1782–1797. Signalé dans cette édition par le sigle V.
- Philosophische Schriften*, trad. allemande par Julius HILB, 2 volumes. Karlsruhe / Leipzig: Dreililien-Verlag, 1912.
- Escritos sobre estética: Carta sobre la escultura; Simón, o de las facultades del alma*, trad. espagnole par Manuel Pérez CORNEJO (*Collecio estética e crítica*, 6). València: Universitat de València, 1996.
- Sobre o homem e suas relações*, trad. portugaise par Pedro Paulo PIMENTA (*Biblioteca Pólen*). São Paulo: Iluminuras, 2000.
- Wijsgerige werken*, éd. M.J. PETRY, trad. néerlandaise par L. HOFFMAN, G. van der MEER & Albert WILLEMSSEN. Budel: Damon / Ljouwert: Fryske Akademy, 2001.
- Opere*, trad. italienne par Claudia MELICA. Napoli: Vivarium, 2001.

Éditions des lettres de Hemsterhuis

- J. van SLUIS, 'Hemsterhuis en de familie-Van Aylva: tekstuitgave van een correspondentie', *Geschiedenis van de wijsbegeerte in Nederland. Documentatieblad Werkgroep Sassen*, 2 (1991), 71–87
- Lettres de Socrate à Diotime: cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin*, éd. Marcel Franz FRESCO. (*Deutsche Hochschulschriften*) Frankfurt am Main [etc.]: Hänsel-Hohenhausen, 2007.
- Ma toute chère Diotime: lettres à la princesse de Gallitzin [1775–1790]*, éd. Jacob van SLUIS e.a., 10 volumes. Berltsum: van Sluis, 2010–2012. Disponible par voie digitale par le lien: <http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>
- Lettres à Daphne 1780–1790*, éd. Jacob van SLUIS e.a. Berltsum: van Sluis, 2011. Disponible par voie digitale par le lien: <http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Études sur Hemsterhuis

- Christian Gotthilf HERMANN, *Kant und Hemsterhuis in Rücksicht ihrer Definition der Schönheit, nebst einigen Einwüfen gegen Letztern*. Erfurt: Johann Christoph Görling, 1791. Une réimpression inchangée dans la série *Aetas Kantiana*; [92], Bruxelles: Culture et civilisation, 1969.
- Émile GRUCKER, *François Hemsterhuis, sa vie et ses œuvres*. Paris: Durand, 1866.
- Ferdinand BULLE, *Franziscus Hemsterhuis und der deutsche Irrationalismus des 18. Jahrhunderts*. Jena: Spammersche Buchdruckerei, 1911.

- Albert FUNDER, *Frans Hemsterhuis und die Ästhetik der Engländer und Franzosen im 18. Jahrhundert*. Bonn: Hanstein, 1912.
- Albert FUNDER, *Die Ästhetik des Frans Hemsterhuis und ihre historischen Beziehungen. Mit einigen Zusätzen von Adolf DYROFF. (Renaissance und Philosophie, 9)* Bonn: Hanstein, 1913.
- Bruno LANGE, *Franz Hemsterhuis, seine Religionsphilosophie in ihrem Abhängigkeitsverhältnis zu Locke*. Borna-Leipzig: Noske, 1915.
- Émile BOULAN, *François Hemsterhuis, le Socrate hollandais. Suivi de «Alexis ou du militaire» (dialogue inédit)*. Groningue: P. Noordhoff / Paris: Louis Arnette, 1924.
- J.E. PORITZKY, *Franz Hemsterhuis, seine Philosophie und ihr Einfluss auf die deutschen Romantiker. Eine Monographie. (Philosophische Reihe; 81)* Berlin / Leipzig: Paetel, 1926.
- L. BRUMMEL, *Frans Hemsterhuis, een filosofenleven*. Haarlem: Tjeenk Willink, 1925.
- Ursula FLICKENSCHILD, *Novalis' Begegnung mit Fichte und Hemsterhuis*. [Diss. Christian-Albrechts-Universität Kiel] 1947. Disponible (éd. 2011) par voie digitale par le lien : <http://www.lulu.com/shop/ursula-flickenschild/novalis-begegnung/ebook/product-17499528.html>
- A. STARING, 'De medailleur J.H. Schepp en Frans Hemsterhuis', *Oud-Holland. Tweemaandelijks tijdschrift voor Nederlandsche kunstgeschiedenis*, 64 (1949), pp. 82–103.
- François HEMSTERHUIS, «Lettre sur l'homme et ses rapports», avec le commentaire inédit de DIDEROT. Texte établi, présenté et annoté par Georges MAY. New Haven: Yale University Press / Paris: Presses Universitaires de France, 1964.
- 'Symposion over Frans Hemsterhuis', *Duitse kroniek. Orgaan voor culturele betrekkingen met Duitsland*, 22 (1970). Table des matières: Leopold FLAM, 'Hemsterhuis, Proclus en Hegel', pp. 51–74. – A.N. ZADOKS-JOSEPHUS JITTA, 'Hemsterhuis als gemmenverzamelaar', pp. 75–80. – Erich TRUNZ, 'Hemsterhuis' Reise nach Weimar 1785 und die Klauersche Hemsterhuis-Büste', pp. 81–111. – Waltraud LOOS, 'Hemsterhuis' Briefe an Amalia von Gallitzin in den Jahren 1786–1790', pp. 112–133.
- Klaus HAMMACHER, *Unmittelbarkeit und Kritik bei Hemsterhuis*. München: Fink, 1971.
- Heinz MOENKEMEYER, *François Hemsterhuis (Twayne's world authors series, 277)*. Boston: Twayne, 1975.
- Heinz MOENKEMEYER, 'François Hemsterhuis: admirers, critics, scholars', *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 51 (1977), pp. 502–524.
- Heinz MOENKEMEYER, 'Heinse und Hemsterhuis', in: Walter H. SOKEL, Albert A. KIPA & Hans TERNES (éd.), *Probleme der Komparistik und Interpretation: Festschrift für André von Gronicka zum 65. Geburtstag am 25.5.1977*. Bonn: Bouvier, 1978, pp. 40–59.
- Erich TRUNZ, 'Hemsterhuis' Reise nach Weimar 1785 und die Klauersche Hemsterhuis-Büste', in: Erich TRUNZ, *Weimarer Goethe-Studien (Schriften der Goethe-Gesellschaft, 61)*. Weimar: Böhlau, 1980, 218–250.

- Elio MATASSI, *Hemsterhuis istanza critica e filosofia della storia (Esperienza, 111)*. Napoli: Guida, 1983.
- Paul PELCKMANS, *Hemsterhuis sans rapports: contribution à une lecture distante des Lumières. (Faux titre. Etudes de langue et littérature françaises, 32)*. Amsterdam: Rodopi, 1987.
- Jean-Louis VIEILLARD-BARON, *Platonisme et interprétation de Platon à l'époque moderne (Bibliothèque d'histoire de la philosophie)*. Paris: Vrin, 1988. Comprend deux articles antérieurs, publiés séparément: Jean-Louis VIEILLARD-BARON, 'Hemsterhuis, platonicien (1721-1790)', *Dix-huitième siècle*, 7 (1975), pp. 131-146. – Jean-Louis VIEILLARD-BARON, 'Platonisme et antiplatonisme dans l'Aufklärung finissante: Hemsterhuis et Fichte', *Archives de philosophie*, 48 (1985), pp. 591-603.
- Hans-Joachim LOPE, 'Diderot et François Hemsterhuis', in: Siegfried JÜTTNER (éd.), *Présence de Diderot. Internationales Kolloquium zum 200. Todesjahr von Denis Diderot an der Universität-GH-Duisburg vom 3.-5. Oktober 1984. (Europäische Aufklärung in Literatur und Sprache, 1)*. Frankfurt am Main [etc.]: Lang, 1990, pp. 152-170.
- Marcel F. FRESCO, Loek GEERAEDTS, Klaus HAMMACHER (éd.), *Frans Hemsterhuis (1721-1790): Quellen, Philosophie und Rezeption / Sources, philosophy and reception / Sources, philosophie et réception*. Münster / Hamburg: Lit, 1995.
- Les actes de deux colloques complémentaires, à Leyde, 21-24 novembre 1990, et à Münster, 13-15 décembre 1990:
- Hemsterhuis' background and his philosophy*: Marcel F. FRESCO, 'Frans Hemsterhuis, ein niederländischer Philosoph von europäischer Bedeutung', pp. 35-61. – Klaus HAMMACHER, 'Understanding Hemsterhuis', pp. 63-73. – Jacob van SLUIS, 'Gens et Schola Hemsterhusiana: Franciscus Hemsterhuis between Friesland and Greece', pp. 75-91. – Marcel F. FRESCO, 'He was Greek, this Friesian Socrates: from Cicero back to Plato', pp. 93-149. – Jean-Louis VIEILLARD-BARON, 'Le platonisme sans néoplatonisme de Hemsterhuis', pp. 151-160. – Anne DESBORDES, 'Pourquoi Hemsterhuis n'aimait-il pas les stoïciens?', pp. 161-179. – Michael J. PETRY, 'Mathematics and the geometrical method', pp. 181-219. – Kees de PATER, 's Gravesande on moral evidence', pp. 221-242. – Theo VERBEEK, 'Sensation et matière: Hemsterhuis et le matérialisme', pp. 243-262. – Frank SÖHNGEN, 'Hemsterhuis in context', pp. 263-297. – Claudia MELICA, 'Frans Hemsterhuis's optics and his relationship with Italian scientists', pp. 299-320. – Waltraud LOOS, 'Die Gesichtssinn als Organ der Weltbegegnung bei Frans Hemsterhuis', pp. 321-344. – Peter C. SONDEREN, 'Unity and variety: Hemsterhuis on arts', pp. 345-364. – Michiel R. WIELEMA, 'Hemsterhuis on evil: a rationalist solution', pp. 365-378. – Ulrich NIEWÖHNER, 'Comment Hemsterhuis reprenait l'idée de la glande pinéale, ou la fable médicale dans les réfutations du démocritisme cartésien', pp. 379-401.
- Hemsterhuis in Deutschland und seine Rezeption*: Klaus HAMMACHER, 'Hem-

- sterhuis und seine Rezeption in der deutschen Philosophie und Literatur des ausgehenden achtzehnten Jahrhunderts', pp. 405–432. – Marion HEINZ, 'Genuß, Liebe und Erkenntnis: zur frühen Hemsterhuis-Rezeption Herders', pp. 433–444. – Waltraud LOOS, 'Politik und Gesellschaft im Urteil Hemsterhuis' in seinen Briefen an Amalia von Gallitzin (1786–1790)', pp. 445–469. – Renate KNOLL, 'Hamanns literarisches Vergnügen an Hemsterhuis in Kommunikation mit dem Münsteraner Freundeskreis', pp. 471–490. – Klaus HAMMACHER, 'Hemsterhuis und Jacobi', pp. 491–505. – Jörg-Ulrich FECHNER, 'du neufranzösischer philosophirender Kenner: Hemsterhuis', pp. 507–525. – Martin DREES, 'Alexis im Hyperion? Bemerkungen zu Hölderlins Hemsterhuis-Rezeption', pp. 527–543. – Ramona KRAETKE, 'Variationen über das Gefühl: Spuren einer Hemsterhuis-Lektüre des jungen Schleiermacher', pp. 545–571. – Michiel R. WIELEMA, 'Die christlich-platonische Hemsterhuis-Rezeption in den Niederlanden in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts', pp. 573–586. – Franz SCHÜPPEN, 'Zur Wertung und Bewertung von Frans Hemsterhuis in der deutschen Literatur- und Geistesgeschichte', pp. 587–610. – Klaus HAMMACHER, 'Gegenwelten der Aufklärung: der niederländische Philosoph Frans Hemsterhuis', pp. 611–628.
- Carol Annette DEVORE, *Francois Hemsterhuis' 'Vereinigungsphilosophie' in Friedrich Hoelderlin's novel 'Hyperion': conceptual parallels and textual correspondences*. [Diss. University of Iowa] 1996.
- Peter C. SONDEREN, 'Beauty and desire: Frans Hemsterhuis' aesthetic experiments', *The British journal for the history of philosophy*, 4 (1996), pp. 317–345.
- Marcel Franz FRESCO, 'Amalias Jahre in den Niederlanden: ihre Freundschaft mit dem Philosophen Frans Hemsterhuis', in: Petra SCHULZ e.a. (éd.), *Amalia Fürstin von Gallitzin (1748–1806): Meine Seele ist auf der Spitze meiner Feder. Ausstellung zum 250. Geburtstag in der Universitäts- und Landesbibliothek Münster vom 28. August bis zum 2. Oktober 1998 (Schriften der Univeritäts- und Landesbibliothek Münster, 17)*. Münster: Ardey, 1998, pp. 28–42.
- A.P. DIERICK, 'Pre-romantic elements in the aesthetic and moral theories of François Hemsterhuis (1721–1790)', in: Syndy M. CONGER & Julie CANDLER (éd.), *Studies in eighteenth century culture*, 26 (1998), pp. 247–271.
- Peter Carel SONDEREN, *Het sculpturale denken: de esthetica van Frans Hemsterhuis*. Leende: Damon, 2000.
- G.M. MESLAND, *Frans Hemsterhuis' filosofie*. Ljouwert: Utjouwerij Frysk en frij, 2001.
- Jacob van SLUIS, *Bibliotheca Hemsterhusiana: het boekenbezit van Tiberius en Frans Hemsterhuis, met genealogie en bibliografie*. Budel: Damon / Leeuwarden: Fryske Akademy, 2001. Avec une bibliographie élaborée, jusqu'à 2001.
- Jan STORM VAN LEEUWEN, 'Frans Hemsterhuis' binders and some bindings on Lettre sur l'homme', *The book collector*, 50 (2001), pp. 202–216.

Marcel Franz FRESCO, 'D.P.G. Humbert de Superville, Portret van Frans Hemsterhuis, 1839?', in: Nelke BARTELINGS (e.a.) (red.), *Uit het Leidse Prentenkabinet: Over tekeningen, prenten en foto's, bij het afscheid van Anton Boschloo*. Leiden: Primavera Pers, 2001, pp. 129–131.

Claudia MELICA, 'Hemsterhuis filosofo Europeo', *Paradigmi. Rivista di critica filosofica*, 20 (2002), pp. 347–360.

Jacob van SLUIS, 'Een onbekende druk van Hemsterhuis', *Geschiedenis van de wijsbegeerte in Nederland. Documentatieblad van de Werkgroep Sassen*, 14 (2003), pp. 121–127.

Marcel F. FRESCO, 'Spinoza in der Sicht von Hemsterhuis', & Klaus HAMMACHER, 'Hemsterhuis und Spinoza', in: *Hemsterhuis und seine Stellungnahme zu Spinoza. (Mededelingen vanwege het Spinozahuis, 85)* Delft: Eburon, 2003.

Peter C. SONDEREN, 'The return of the beauty: purity and neo-classical foundation of modern art', in: Catherine INGRASSIA & Jeffrey RAVEL (ed.), *Studies in eighteenth-century culture*, 33 (2003), pp. 415–436.

Luca ILLETTERATI & Claudia MELICA (ed.), *Frans Hemsterhuis e la cultura filosofica europea fra Settecento e Ottocento*. Trento: Verifiche, 2004.

Les actes d'un colloque à Verona, 18–19 octobre 2002:

Claudia MELICA, 'Dubitare, credere e sapere: convinzione e sentimento in Hemsterhuis', pp. 11–45. – Michael J. PETRY, 'Analisi e sintesi nel metodo geometrico di Hemsterhuis', pp. 47–66. – Antonio MORETTO, 'Hemsterhuis sulla divisibilità e sulla incommensurabilità', pp. 67–85. – Luca ILLETTERATI, 'L'occhio e l'anima: fisica, fisiologia e psicologia nella Lettera sull'optica di Hemsterhuis', pp. 87–105. – Stephano POGGI, 'Forza vitale e organismo nel dibattito tedesca di fine Settecento: J.Chr. Reil e Alexander von Humboldt', pp. 107–121. – Paolo BORDOLI, 'Teologia e filosofia in Hemsterhuis', pp. 123–136. – Elena TAVANI, 'Economia del desiderio in Frans Hemsterhuis', pp. 137–178. – Ines CRISPINI, 'Hemsterhuis: modello cartesiano e incidenza herderiana', pp. 179–192. – Elio MATASSI, 'Il problema della bellezza nella Lettre sur la sculpture di F. Hemsterhuis e nella Critica della facoltà di giudizio di I. Kant', pp. 193–206. – Gian Franco FRIGO, 'Il più segreto sentiero verso l'interiorità: la lettera romantica di Hemsterhuis', pp. 207–224.

Claudia MELICA, 'Alle origini dell'estetica romantica: Hemsterhuis e la Germania di fine Settecento', in: *Intersezioni: Rivista di storia delle idee*, 25 (2005), pp. 5–31.

Claudia MELICA (ed.), *Hemsterhuis: a European philosopher rediscovered. (Biblioteca Europea, 35)* Napoli: Vivarium, 2005.

Actes d'un colloque à Leeuwarden, 18–20 septembre 2001:

Gnoseology, mat[h]ematics and natural sciences: Giuseppe D'ACUNTO, 'Vocabulary sunt notae rerum: the origins of language in Vico and Hemsterhuis', pp. 3–18. – Johan Arie van RULER, 'Sensing and judging: Hemsterhuis, empi-

- ricism, and the cartesian legacy', pp. 19–47. – Leen SPRUIT, 'Hemsterhuis on appearances and immaterial being', pp. 49–66. – Antonio MORETTO, 'Hemsterhuis on divisibility and incommensurability', pp. 67–83. – Claudia MELICA, 'Astronomy and mythology: Hemsterhuis on the moon', pp. 85–101. – Michele COMETA, 'Poetry and catastrophe: the romantic tradition of Hemsterhuis's *Alexis ou de l'âge d'or*', pp. 103–122. – Luca ILLETTERATI, 'The eye and the soul: physics, physiology and psychology in Hemsterhuis's *Optics*', pp. 123–139.
- Aesthetics, ethics, religion and politics*: Elio MATASSI, 'Beauty and temporality in Hemsterhuis's *Lettre sur la sculpture*', pp. 143–154. – Elena TAVANI, 'Economy of desire in Hemsterhuis', pp. 155–197. – Peter C. SONDEREN, 'Passion and purity: from science to art: Descartes, Spinoza and Hemsterhuis', pp. 199–216. – Maddalena MAZZOCUT-MIS, 'Passion and perfection in Simon ou des facultés de l'âme', pp. 217–229. – Roberto BORDOLI, 'Predestination and fatalism', pp. 231–240. – Jacob van SLUIS, 'The second commandment: Hemsterhuis's image of God', pp. 241–255. – Gert Jan SCHEURWATER, 'Moral knowledge and political significance of Hemsterhuis's *Lettre sur l'homme*', pp. 257–282. – Ida NIJENHUIS, 'The Republic and its constitution', pp. 283–298.
- Markus von HÄNSEL-HOHENHAUSEN, *Amalie Fürstin von Gallitzin, Bedeutung und Wirkung: Anmerkungen zum 200. Todestag. Mit einem Beitrag über Frans Hemsterhuis und die Fürstin von Marcel F. FRESCO und mit einer literarischen Miniatur von Demetrius Augustin Prinz von Gallitzin gezeichnet von Ilse POHL*. Frankfurt a.M. [etc.]: Frankfurter Verlagsgruppe, 2006.
- Claudia MELICA, 'Longing for unity: Hemsterhuis and Hegel', *Bulletin of the Hegel Society of Great Britain*, 55/56 (2007), pp. 143–167.
- Claudia MELICA, 'Hemsterhuis e l'Europe', in: Riccardo POZZO & Marco SGARBI (eds.), *I filosofi e l'Europe: Atti del XXXVI Congresso Nazionale de Filosofia della Società Filosofica Italiana Verona, 26–29 aprile 2007*. Milano / Udine: Mimesis, 2009, pp. 209–214.
- Antonius Franciscus de MAN, *De Haagse Socrates: Hemsterhuis en zijn Duitse lezers*. [Diss. Universiteit Antwerpen], 2010.
- Jacob van SLUIS, 'Frans Hemsterhuis, een onderzoeksbericht 1990–2010', *De achttiende eeuw*, 42 (2010), pp. 141–156.
- Henri KROP, 'De wijsbegeerte der ouden als norm van Hemsterhuis tot Van Heusde', in: *De oudheid in de achttiende eeuw (Congresreeks Werkgroep 18e eeuw, 1)*. Utrecht: Werkgroep 18e eeuw, 2012, pp. 103–114.